Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1918unse_0

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME XLIV. — 1er MARS 1918. /2

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-QUATRIÈME

SCOLASTICAT — SOC. DE MARIE —

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1918

THE GETTY CENTER

SANGUIS MARTYRUM[1]

PREMIÈRE PARTIE

Semen est sanguis christianorum...
(TERTULLIEN, *Apologie*, 50.)

Le caractère de tout héros, en tout temps, en tout lieu, en toute situation, est de revenir aux réalités, de prendre son appui sur les choses et non sur les apparences des choses.
(CARLYLE, *Les Héros*.)

PROLOGUE

Valérien et Gallien étant empereurs de Rome, Aspasius Paternus et Galerius Maximus proconsuls d'Afrique, Caius Macrinius Decianus légat impérial pour la Numidie, — les événemens qu'on va lire se déroulèrent dans les mines de Sigus et sur le territoire de Cirta, de Lambèse et de Carthage, colonies très illustres.

Qu'on ne cherche point dans ce récit ce qu'on appelle une « résurrection historique, » une œuvre de dilettante ou d'érudit, qui s'applique à faire revivre et à faire comprendre tout ce qui, dans l'héritage du passé, est décidément mort et inintelligible pour nous. Il ne s'agit ici que de ce qui vit toujours, *de ce qui nous est éternellement contemporain dans la plus lointaine histoire. En un temps où l'héroïsme abonde, il n'est peut-être pas inutile de savoir quelle espèce de héros furent les saints et les martyrs, et, en nous demandant pour quoi ils sont morts, de dégager, avec le sens mystique, la signification humaine de*

(1) *Copyright by* Louis Bertrand, 1918.

leur sacrifice. Et ce récit de sanglantes horreurs est destiné encore à rappeler que les grands chocs de peuples, les misères, les dévastations, les atrocités les plus sauvages, les cruautés les plus savantes et les plus infernales, les pires retours à la barbarie ne sont point choses nouvelles qui doivent nous surprendre et affoler notre jugement; enfin, qu'il n'est âge si sombre, terre si désolée, qui n'ait eu son rayon de joie, son petit jardin secret, plein d'ombrages et d'eaux vives.

Telle est la règle de l'humanité. Malgré l'effort persévérant des soldats du Bien, le Mal persiste invaincu. De là vient, avec la loi du sacrifice, la nécessité périodique du martyre, c'est-à-dire du témoignage en faveur de la justice et de la vérité. Le martyre n'est point de l'archéologie. Les martyrs ne sont point des ossemens poudreux enfouis dans les niches des catacombes, ou dans les auges de pierre des nécropoles. Leur sang est une vivante semence qui doit fructifier jusqu'au dernier jour. Leur geste se renouvelle indéfiniment. Au temps de l'évêque Cyprien, après une longue paix de l'Église, on pouvait croire que l'ère des martyrs était close. Et voilà que Cyprien, lui aussi, comme autrefois Félicité et Perpétue et tous les confesseurs africains, dut quitter sa villa de Carthage et les doctes entretiens sous la treille, à l'époque des vendanges, pour s'en aller vers une vendange imprévue et terrible et jeter sa chair au pressoir de l'éternel vendangeur.

I. — PRINTEMPS CHRÉTIEN

Il devait être près de la onzième heure lorsque les voyageurs, après avoir descendu une forte pente, au flanc d'une colline boisée, se trouvèrent tout à coup en face d'une rivière. En ces premiers jours de mai, la lumière se prolonge très tard. Derrière les parasols des pins, criblés de rayons aigus et vifs comme des aiguilles de cristal, l'orbe éblouissant du soleil s'inclinait à peine vers les cônes violets des montagnes.

Sans même la présence des deux légionnaires à cheval, qui précédaient le convoi, le nombre des serviteurs, la netteté de leur accoutrement, la bonne apparence des bêtes de somme eussent annoncé tout de suite le cortège d'un personnage important. Le jeune soldat brun, qui marchait en tête, arrêta brusquement sa monture devant la tête du pont en dos d'âne,

dont l'arche unique était rompue. Les pluies printanières avaient fait déborder la rivière torrentueuse et emporté une des piles. Cependant, en bien des places, le lit caillouteux était à sec. Au milieu, par une sorte de chenal profondément raviné, une masse d'eau écumeuse et jaunâtre précipitait son cours inégal, en rebondissant contre des obstacles invisibles et en roulant des paquets d'herbes et de branchages. Alors, un des muletiers se détacha de la colonne, retroussa vivement autour de ses reins sa longue blouse de toile jaune rayée de blanc, et, s'appuyant sur un bâton ferré, il s'apprêta à descendre dans le lit de la rivière, pour voir si les chevaux et les mulets pouvaient passer : ceux-ci, stupides, se seraient laissé entraîner par le courant et noyer infailliblement, sans essayer même de se sauver. On jeta au muletier une longue corde, qu'il noua à sa ceinture, afin qu'on pût le retenir, si, par hasard, le courant l'emportait.

Trapu, carré d'épaules, épanoui de figure, l'homme s'avançait avec précaution, en tâtant, au fond de l'eau, du bout de sa matraque, les galets aplatis sur lesquels glissaient ses pieds nus. Arrivé au milieu du chenal, il s'immobilisa tout à coup, comme saisi par la fraîcheur de l'eau plus profonde, et, retournant vers ses camarades sa lourde face hâlée et luisante de sueur, il leur cria par plaisanterie :

— Ah! mes enfans, le bon bain!...

Du haut de la berge, le chef des muletiers, grand homme maigre, aux yeux d'un gris métallique comme ceux des chats, l'encourageait par ses flatteries, attestait les autres hommes qui suivaient du regard le muletier audacieux :

— Voyez Bos! Il ne tremble pas!... Ah! il n'a pas volé son nom, celui-là! Solide comme le bœuf sur ses quatre pieds, il faudrait un déluge pour l'ébranler!

Courbé sur son bâton, Bos allait toujours à pas prudens : il avait de l'eau jusqu'à mi-cuisse. Puis, ses mollets trapus émergèrent; il sortit du chenal, atteignit l'autre berge, et, se retournant de nouveau vers ses compagnons, il lança d'un ton triomphal :

— On peut passer, fils de Dieu! Faites avancer vos bêtes!

Le soldat brun, qui maintenait son cheval avec peine, piqua des deux le premier. L'autre légionnaire le suivit, puis les trois muletiers tenant par la bride leurs bêtes chargées d'ustensiles,

de couvertures et d'appareils de campement; puis les serviteurs, montés sur de petits chevaux numides, le cubiculaire, le cuisinier, le chef des écuries. Les maîtres étaient restés assez loin en arrière. Enfin, il y avait un jeune nègre, qui remplissait l'office de coureur et qui, pour tout bagage, portait une boîte ronde, en buis, qu'il pressait avec tendresse et ostentation contre sa poitrine. Derrière les serviteurs, à distance respectueuse, l'attitude un peu embarrassée et hésitante, venaient deux étrangers, qui s'étaient joints au convoi, pour profiter d'une si imposante escorte et surtout de la protection officielle des deux légionnaires : car cette région forestière de la Numidie passait pour être infestée de brigands. L'un de ces individus était un gros homme pâle, à la figure molle, encadrée d'une barbe d'un noir intense, et qui traînait à l'arçon de sa selle un coffre bariolé et muni de fortes ferrures. L'autre, maigre, les cheveux crépus, le regard oblique et mauvais, dissimulait sous sa tunique tout un cordon de sacoches en cuir jaune, qui lui gonflaient le ventre ridiculement.

Lorsque tout le convoi fut de l'autre côté du pont, Jader, le chef des muletiers, compta son monde; puis, attachant son mulet à un arbuste épineux, il prononça du bout de ses lèvres minces :

— Reposons-nous un instant, pour donner aux maîtres le temps d'arriver!

On s'assit sur l'herbe déjà flétrie, sur des troncs de chênes verts abandonnés par les bûcherons, ou sur des amas de roseaux secs que l'inondation avait charriés jusque-là. Instinctivement, des groupes se formèrent. Les soldats et les étrangers se tenaient un peu à l'écart des serviteurs. On sentait qu'ils n'étaient pas familiarisés les uns avec les autres. Cependant Saturninus, le gros homme au coffre bariolé, les suivait depuis Carthage, où il tenait une boutique de curiosités et de menus objets en bois de citronnier, à main droite, en sortant du Forum, proche le quartier des parfumeurs. Une sorte de défiance l'environnait. Quant à son compagnon, c'était un cabaretier de Thuburnica, la dernière étape, où l'on venait de passer la nuit. Ayant affaire en pays numide, il avait tellement supplié Mâtha, le chef des écuries, que celui-ci finit par lui permettre de se glisser dans le convoi. Les cabaretiers étant, d'habitude, des gens mal famés qui se livraient à toute espèce de métiers

louches, on le traitait en brebis galeuse. Mais le drôle, fort insolent, payait d'audace.

Les deux légionnaires venaient aussi de Thuburnica, où il y avait un poste de police préposé à la surveillance des routes. Les voyageurs avaient demandé cette escorte au commandant du castellum, simplement pour se protéger pendant la traversée de la zone montagneuse qui sépare la Numidie de la Proconsulaire, contrée particulièrement propice aux embuscades : le lendemain, les deux soldats devaient regagner leur quartier.

Mâtha, qui admirait beaucoup la monture du plus jeune d'entre eux, s'approcha de la bête, un superbe étalon de Maurétanie. Le cavalier s'était assis à l'ombre de son cheval, et, lorsqu'il se fut installé commodément sur une pierre plate, Mâtha le vit ébaucher un geste furtif sous la visière de son casque. Le palefrenier, ostensiblement, traça le signe de croix sur son front. Les yeux du soldat brillèrent :

— Tu es chrétien? demanda-t-il à voix basse.

Mâtha se borna à lui serrer la main, en signe de fraternité. Du coin de l'œil, il lui montra Delphin, le cubiculaire, qui les observait. Cependant, Jader commençait à s'impatienter. Il dit avec humeur :

— Le maître n'arrive pas.

— Mais qui est le maître? lança arrogamment le cabaretier.

Delphin, toisant l'individu, prononça :

— C'est un grand orateur de Carthage!

— Et qui s'appelle?... insista l'homme, d'un ton sceptique.

— Que t'importe, puisque tu ne le connais pas?

— Oh! moi, je ne fais pas tant de mystère pour dire mon nom... Je m'appelle Salloum! Quoique né Maltais, je suis citoyen de Thuburnica et j'ai du bien au soleil.

Alors, le jeune soldat, qui suivait attentivement ce dialogue se pencha vers Mâtha toujours en arrêt devant le beau cheval maurétanien. Il murmura :

— Qui est-ce, le maître? C'est un des nôtres, n'est-ce pas?

Mâtha, d'un battement de paupières, fit signe que oui, puis profitant d'un moment où nul ne les regardait, il ajouta, très vite :

— C'est Cyprien, l'évêque!

— Cyprien, l'évêque de Carthage?

De nouveau, les paupières de Mâtha battirent, tandis que le

visage brun du jeune légionnaire s'illuminait tout entier. Cependant, le chef des muletiers perdait complètement patience :

— Les maîtres ont dû s'égarer! dit-il rudement. Qui veut aller à leur recherche?

— Moi! dit le soldat imberbe, comme pris d'un enthousiasme subit.

Et il s'élança sur son cheval.

— Je t'accompagne! dit le maigre Delphin, d'un ton bref et soupçonneux.

Le cavalier, pour repasser le lit de la rivière, avait mis son cheval au galop. Mais, comme la montée de la route était raide, il dut bientôt ralentir et prendre le pas. Le cubiculaire le rejoignit à mi-côte.

— Dépêche-toi! lui cria le soldat : moi, j'ai hâte de voir l'évêque Cyprien.

— Cyprien?... qui t'a dit? fit Delphin, la figure de plus en plus brouillée de bile... C'est Mâtha sans doute!... Il aurait mieux fait de se taire, celui-là! Toujours le même!... C'est lui qui nous a attiré ce cabaretier maudit, sans compter ce renégat de Saturninus... Enfin, ce n'est que demi-mal, puisque tu es chrétien, toi aussi... Oh! ne dis pas non! Je t'ai vu faire le signe...

Le soldat éclata d'un grand rire d'enfant, tandis que ses prunelles pétillaient de malice :

— Par le Christ, rien ne t'échappe, à toi! Tu ferais mieux la police que moi! Mais, je t'en prie, aimable frère, ne te courrouce pas. Moi, je suis si content...

Un peu interloqué par ce ton railleur, le cubiculaire dévisagea son compagnon. Ce devait être une jeune recrue! Vingt ans au plus, une moustache naissante, des lèvres entr'ouvertes, comme pour aspirer tous les souffles qui passent, de grands yeux noirs illuminés, des yeux de candeur et de foi, — c'était le disciple, l'âme juvénile et fervente s'élançant d'instinct vers tout semeur de paroles, toujours prête à suivre le voyageur inspiré qui montre le chemin avec son bâton d'apôtre... Mais, sous sa jaquette militaire, son grand manteau rouge et l'aigrette écarlate de son casque, il avait déjà une très fière et très mâle tournure, une prestance qui trahissait le soldat de race.

Delphin, conscient tout à coup de sa laideur, lui demanda sans bienveillance :

— Mais qui es-tu, toi, pour parler si familièrement ?...

Le soldat répondit avec une naïveté pleine d'assurance :

— Je suis Victor, cavalier à la IIIe Auguste, et, pour l'instant, détaché au préside de Thuburnica. Jadis, Cyprien, lorsqu'il était avocat, sauva mon père innocent d'une condamnation et d'une mort infamantes. Alors, tu comprends pourquoi je suis si heureux de pouvoir saluer Cyprien de Carthage !... Mon père, Fabius Victor, se trouvait, à cette époque, en garnison à Théveste. Aujourd'hui, il est vétéran, il demeure à Thamugaddi, là-bas, du côté de l'Aurès...

Et il tendit son bras vers les montagnes lointaines, qui à l'extrême limite de l'horizon, dessinaient sur le ciel comme une haute muraille grise, une muraille de prison, compacte et sans ouvertures.

Ils étaient arrivés au sommet de la côte, et, tout de suite, ils aperçurent, venant à eux, un groupe de trois cavaliers, qui cheminaient au petit trot. Immédiatement, Delphin reconnut son maître Cyprien, accompagné de Pontius le diacre et de Célérinus le secrétaire. Victor considérait avidement le groupe, et, quand ils n'en furent plus qu'à une portée de javelot, il dit très vite au cubiculaire :

— C'est bien *lui*, n'est-ce pas?... Celui qui est au milieu?

Il désignait un homme de haute taille, à figure pleine, vêtu d'une ample dalmatique de lin blanc. Une écharpe de couleur brune, comme les bandes de son vêtement, pendait en étole, sur sa poitrine. Maintenu par un cordon rouge, son chapeau conique était rejeté en arrière, inutile maintenant que le soleil était tombé, et les larges bords formaient une sorte d'auréole derrière sa tête chauve. Son front nu paraissait très grand. Son regard aigu et pénétrant sondait de loin les mauvaises consciences.

Delphin, ayant pris un temps, répondit avec importance :

— Oui ! celui qui se tient au milieu, c'est Cyprien, l'évêque !

Précipitamment, le soldat mit pied à terre, et il s'élança d'une telle hâte vers le voyageur que celui-ci dut arrêter son cheval pour ne pas l'écraser. Le jeune homme s'agenouilla, cherchant à saisir, pour le baiser, le pied pendant du prélat, qui se dérobait :

— Père très saint, dit-il, je ne suis qu'un passant pour toi !

Je partirai demain, et, sans doute, je ne te verrai plus jamais. C'est pourquoi je veux que tu me bénisses, afin de pouvoir dire, quand je retournerai là-bas, chez mon père : « J'ai été béni par l'évêque et très glorieux confesseur Cyprien!... »

Celui-ci, habitué à ces démonstrations affectueuses de la piété populaire, ébaucha spontanément le geste de la bénédiction. Mais le soldat, s'étant relevé, regarda l'évêque bien en face et lui dit:

— Je suis le fils de Fabius Victor, le centurion que tu as sauvé... Tu te souviens? Il était païen en ce temps-là. Puis, ayant appris ta conversion, il s'est converti, lui aussi, et il m'a engendré dans la foi du Christ... Ah! comme il parlait de toi! Avec quelle abondance de cœur, si tu savais, père très saint!... Mais toute l'Afrique est pleine du bruit de tes œuvres et de tes paroles...

Cyprien se rappelait en effet. Fabius Victor, le centurion! C'était à l'époque du premier Gordien, l'empereur des colons d'Afrique, lorsque Carthage était continuellement en tumulte. Le soldat, pris dans une bagarre entre civils et militaires, s'était vu faussement accusé d'un meurtre. Non seulement Cyprien le défendit de toute son éloquence, mais il rédigea pour lui une supplique à César; et, comme en ces temps-là il avait déjà l'amour des pauvres et des opprimés, il refusa les honoraires du centurion. Et voilà que celui-ci s'était converti au Christ à l'exemple de son bienfaiteur, convaincu qu'un tel guide ne pouvait pas le tromper... A cette pensée, les traits austères de Cyprien s'épanouirent. Il regarda ce soldat chrétien qui se tenait si fièrement devant lui, et, songeant aux répercussions infinies de la grâce, il lui sembla que ce beau jeune homme était un peu le fils de son âme et comme la récompense de sa bonne action. Il lui dit avec une tendresse soudaine, qui faisait trembler légèrement sa voix :

— Remonte sur ton cheval et viens m'embrasser, mon enfant!

Le cavalier s'étant remis en selle s'approcha de l'évêque qui l'accola et le baisa au front.

Cependant, Delphin, le cubiculaire, s'irritait de cette scène et de la familiarité du soldat, qui l'empêchait d'aborder son maître. Finalement, il se décida à adresser la parole, le premier, à Cyprien :

— Maître, dit-il, nous étions inquiets de toi : c'est pourquoi nous sommes venus... Mais il y a aussi une chose dont il faut que tu sois averti.

Devant les airs mystérieux et la longue figure soucieuse du serviteur, Cyprien fit signe à ses compagnons de prendre les devans. Alors Delphin lui dit, avec de grands gestes dramatiques :

— Maître, tu as vu ce cabaretier, cet homme de Thuburnica?

— Je n'ai rien remarqué! fit l'évêque.

Le cubiculaire baissa la voix :

— C'est un païen, qui pourrait te trahir!

— Comment veux-tu? Il ne sait pas qui je suis...

— Ah! cher bon maître, que tu es confiant!... Ignores-tu combien Mâtha est bavard, comme il aime à se vanter? Car c'est lui qui a permis à cet homme de profiter de notre escorte!

Delphin pensait : « Et Mâtha a dû recevoir pour cela un beau présent. » Mais il n'en était pas sûr, et la charité chrétienne lui défendait de calomnier un frère.

— Acueillons-le parmi nous, dit l'évêque, il vivra un peu de notre vie, il verra ce que c'est que des chrétiens.

— Y songes-tu? Un cabaretier?... un marchand d'esclaves, un vendeur de chair humaine!

— Je lui parlerai, dit Cyprien, avec son intrépidité d'apôtre, convaincu qu'on ne résiste pas à un mouvement de charité.

— Je t'assure, maître, insista Delphin, qu'il y a danger pour toi.

Cyprien demeura, un instant, perplexe, puis il déclara :

— Alors, vois! Fais ce que tu jugeras à propos... Mais, pour plus de sûreté, nous ne passerons pas la nuit à Thagaste, où je sais que doit être, en ce moment, un affranchi de César. Nous camperons dans la forêt. Avertis Jader!

Ravi d'être arrivé à ses fins, le cubiculaire talonna son mulet afin de transmettre plus vite les ordres de Cyprien. Victor alla se ranger derrière le prélat et ses acolytes, comme pour leur faire une garde d'honneur. Quand le fils du centurion passa près de l'évêque, celui-ci le salua légèrement de la main, avec un sourire paternel. Puis, instantanément, ses traits se figèrent. Des pensées graves, et douloureuses sans doute, l'obsédaient. Respectant sa méditation, ses deux compagnons s'étaient replacés à ses côtés. Habituellement taciturne, Célé-

rinus, le secrétaire, n'avait pas de peine à garder le silence. Physionomie ingrate de fonctionnaire, aux yeux flétris et continuellement baissés, il paraissait indifférent à tout, même à sa tâche, qu'il accomplissait néanmoins en conscience. Au contraire, le diacre Pontius, d'un naturel pétulant et communicatif, bridait difficilement sa langue. Avec sa mine naïve, ses yeux à fleur de tête, ses narines trop ouvertes dans une figure trop rose, il était le type du famulus, toujours empressé, toujours prêt à faire écho à la parole ou à la pensée du maître. Le voyant anxieux, il ne put se contenir plus longtemps :

— Mon bon seigneur, dit-il, pourquoi te tourmenter ? Nous arriverons au jour convenu. Tu présideras le concile pour les ides de mai. Et, tu verras, nous célébrerons joyeusement la Pentecôte à Cirta...

Cyprien, perdu dans sa songerie, prononça d'une voix lointaine :

— Si encore il n'y avait que ce concile ! Mais il y a bien autre chose...

Sa tête retomba sur sa poitrine, puis il ajouta :

— Que Dieu m'épargne cette douleur !

Et il ne dit plus rien jusqu'au moment où il fallut franchir la rivière.

Le convoi n'était plus sur l'autre berge. Dès l'arrivée de Delphin, Jader avait donné le signal du départ et l'on s'était mis à la recherche d'un endroit propice pour camper et passer la nuit.

Toujours escortés par Victor le légionnaire, qui trottait à distance, l'évêque et ses compagnons, une fois sortis du lit torrentueux, regagnèrent la route, dont les lacets escaladaient, par de fortes rampes, les hauteurs opposées. On montait vers des plateaux étagés, couverts de pins et de chênes verts et, çà et là, de tamarins et d'oliviers sauvages. Partout les frondaisons forestières déferlaient en une vaste houle moutonnante. Le soleil allait tomber derrière l'horizon. Une fraîcheur exquise s'élevait de toutes ces verdures. Mais Cyprien, obsédé par les mêmes pensées, ne sentait ni ne voyait rien. Il repassait en son esprit les difficultés auxquelles se heurtait son projet de concile. Il savait combien l'autorité impériale était soupçonneuse, de quel œil inquisiteur elle épiait les réunions des chrétiens, surtout les allées et venues des évêques. Réussirait-il

à tromper la vigilance des espions et des gens de police ? Pourtant les précautions les plus minutieuses avaient été prises ! Mais les difficultés étaient peut-être pires du côté des fidèles eux-mêmes. L'évêque de Carthage connaissait par expérience l'entêtement irréductible de certains confesseurs, la sottise obtuse et l'insolence de ces demi-martyrs, qui semblaient n'avoir donné leur sang que pour ébranler la foi, en propageant l'anarchie dans l'Église... Il voyait tout cela avec tristesse. Et cependant les dangers du dehors lui apparaissaient non moins redoutables que ceux du dedans. Voici que des rumeurs sinistres recommençaient à courir. Est-ce que la persécution allait encore une fois se rallumer ?

Et puis, une autre angoisse le torturait, une angoisse plus pénible que toutes les autres, ce à quoi il avait fait allusion tout à l'heure, ce qui, au fond, plus que le concile, déterminait son voyage à Cirta : l'état d'âme de son intime ami Cécilius Natalis, ce rival de gloire et d'éloquence, qu'il avait autrefois converti et baptisé à Carthage. Et voilà que, depuis quelque temps, il le sentait faible dans la foi, — depuis que Cécilius était revenu s'installer et comme s'ensevelir dans ses propriétés de Cirta. Déjà vieux et sans famille, comment vivait-il ? Avec qui vivait-il ? Quelle était la cause de sa tiedeur ? Allait-il, après beaucoup d'autres, apostasier, — lui, personnage illustre, orateur de talent, vanté à Rome comme à Carthage, sur qui toute la province avait les yeux fixés ?... Quel scandale ! Quel coup ce serait pour l'Église ! Mais surtout quel déchirement de cœur pour lui, Cyprien, qui avait amené au Christ cet ami très cher ! Cécilius lui infligerait-il ce désaveu, et cela à la veille peut-être des plus cruelles épreuves pour les âmes fidèles ?...

— *Tio, tio, tio, tiotinn'x !*

Cyprien, comme réveillé en sursaut d'un mauvais rêve, prêta l'oreille avec ravissement. Les trilles mélodieux se répondaient d'un fourré à l'autre. Après l'assoupissement diurne, toute la forêt semblait s'éveiller, elle aussi, pour chanter. Des milliers de rossignols remplissaient ces bois de Thagaste. Subjugué par le chant printanier, l'évêque avait arrêté son cheval, et, accoutumé qu'il était à voir partout des symboles, des signes de la volonté divine et des présages de l'avenir, il crut entendre dans les frêles gosiers des oiseaux chanteurs une réponse céleste aux doutes qui l'opprimaient. Le rossignol, messager

du printemps, lui apportait l'assurance de ce Printemps éternel qui succéderait aux tourmentes du siècle... Oui, qu'importaient les défaillances individuelles? Le temps de la grande fête des Élus était proche...

Il poursuivit sa route plus confiant. A cet endroit, la voie militaire formait un coude le long d'une crête, qui dominait un ravin. En bas, retentissait le fracas d'un torrent. C'était comme un gouffre de verdure où éclataient, par myriades, les pétales aunes des genêts. Une immense couleur d'or et d'émeraude tapissait le ravin, envahissait les collines et les mamelons boisés. Les pins veloutés luisaient dans les pentes et les précipices. En haut, les chênes verts se multipliaient en futaies compactes, coupées par des taillis où s'épanouissait toute une neige végétale, où les boules blanches des acacias se bombaient parmi les cistes et les myrtes en fleur. On aurait dit des tables de communion dressées dans des vergers paradisiaques. Et partout l'odeur des résines et des mauves brûlées de soleil flottait comme une fumée d'encens. Pour les voyageurs carthaginois, au sortir de leurs plaines arides, cette forêt de Thagaste était un enchantement. Ils s'émerveillaient de cette luxuriance, de ces verdures gonflées de sève, de ce murmure perpétuel des eaux courantes...

— *Tio, tio, tio, tiotinn'x!*

A travers les branches, la flûte invisible du rossignol continuait à découper ses mélodies éblouissantes et capricieuses. Ivre de crépuscule autant que la cigale de soleil, la voix d'or de l'oiseau, filtrant sous les ramures, était fraîche comme une source au clair de lune. Cyprien écoutait toujours.

Puis, soudain, au détour d'un fourré, on fut sur un grand plateau dénudé, un herbage au sol inégal et montueux, où des vapeurs naissantes commençaient à ramper dans les lointains. Des vaches rentraient à l'étable, talonnées par des pasteurs qui brandissaient des bâtons Il allait faire nuit bientôt. Le soleil, derrière les montagnes de l'Aurès, n'était plus qu'un disque rouge, dont on apercevait à peine le sommet. Dans l'herbe haute de la prairie, les genêts vermeils brillaient, comme des candélabres d'or aux branches innombrables, tandis que les asphodèles avec leurs tiges longues et minces, leurs petites corolles d'un rose pâle, se détachaient, dans l'air léger, pareils à de sveltes chandeliers. Des pourpres traînaient au couchant; vers

l'Est, des cônes vaporeux s'effaçaient peu à peu dans un ciel violet. Comme halluciné par une Présence surnaturelle, l'évêque tenait ses yeux fixés sur les montagnes du couchant. Une bordure cristalline ondulait derrière les crêtes toutes noires, qui se découpaient avec une netteté un peu dure, sur les rougeurs crépusculaires, tel un fleuve céleste épanché en ruisseaux de diamant sur la cime des monts...

Cyprien cherchait encore un symbole derrière ces formes et ces couleurs extraordinairement splendides, lorsqu'il aperçut, à l'extrémité de la prairie, un homme qui venait vers eux. C'était Jader accouru au-devant du maître. Il avait fait établir le campement à une assez grande distance de la route, derrière un épaulement de terrain. Les fumées des feux, tout de suite allumés, en indiquaient la direction. A gauche, les vaches, toujours poursuivies par les bergers, se précipitaient en désordre vers les étables et quelques tentes de nomades, dont les rayures sombres se distinguaient dans le vert des herbages.

— Maître, dit le chef des muletiers, j'ai fait dresser ta tente, là-bas, derrière ce tas de sable. Delphin ne voulait pas. Il prétendait qu'il fallait aller plus loin dans la forêt. Si cela te déplaît, il est encore temps peut-être pour changer...

Cyprien fit signe que cela lui était indifférent. Alors le muletier, baissant la voix, dit encore :

— Il a voulu aussi chasser le cabaretier, sous prétexte que Thagaste est proche et qu'il peut y trouver un gîte. Mais l'homme, ulcéré, se défend...

En effet, lorsque les voyageurs mirent pied à terre, ils trouvèrent le camp plein d'agitation et de clameurs. Remonté sur son cheval, Salloum, le cabaretier, injuriait Delphin. Finalement, il cria, en tendant son poing :

— Adieu, camarades! Je vous laisse adorer votre tête d'âne et vous livrer en famille à vos orgies dégoûtantes... Ah! ah! ce n'est pas sans raison que vous campez loin des villes et de la police.

Apercevant les nouveaux venus et intimidé par le visage sévère de Cyprien, il tourna bride subitement et, avec toutes ses sacoches gonflées d'argent, il disparut derrière un fourré de lentisques.

L'évêque fut très contrarié de cet incident. Il gronda Delphin : « Pourquoi avoir irrité cet homme? Peut-être qu'on aurait pu

tolérer sa présence, au moins jusqu'à Thagaste. » Puis la joie de se trouver au milieu des siens, dans ce beau paysage apaisant, si doux à l'âme et aux sens, dissipa ces impressions fâcheuses. Il était naturellement gai, et l'habitude des périls, la nécessité d'inspirer confiance à son entourage avaient encore développé en lui cette disposition originelle.

La plupart de ceux qui se trouvaient là, avec lui, étaient d'anciens esclaves nourris dans sa maison familiale. Aussitôt après sa conversion, Cyprien les avait affranchis, mais il était si bon maître que tous avaient demandé en grâce de rester à son service. Jader et ses deux muletiers appartenaient depuis longtemps à l'église de Carthage : ils étaient même ses aînés dans la foi. Au plus fort de la récente persécution, leur fidélité ne s'était point démentie. Il n'en était pas de même, hélas! de Saturninus, le marchand de curiosités, qui, lui, avait lamentablement « faibli. » Cependant il était revenu, en se frappant la poitrine, et sa pénitence paraissait sincère.

Seul, le second soldat de l'escorte excitait quelque défiance dans l'esprit de Cyprien. Il le dévisagea plus attentivement : c'était un Pannonien, gros garçon au teint rose, aux cheveux blonds frisés, que partageait, sur le côté gauche, une raie correcte, l'air stupide et doux d'un mouton, d'ailleurs parfaitement discipliné. Victor, qui devinait les pensées de l'évêque, lui dit avec son insouciance ordinaire :

— Ne crains rien, Père! On peut tout dire et tout faire devant lui. Il ne sait pas un mot de latin, ni de punique : il ne comprend que les commandemens militaires. Nos rites ne peuvent être pour lui que des coutumes romaines, et notre Dieu qu'un dieu de Rome.

Cyprien finit par engager le barbare à s'approcher du repas, que l'on prit en commun : ce fut une véritable agape, que Migginn, le cuisinier, avait préparée aussi copieuse et succulente que possible, comme il convenait pendant cette longue fête du temps pascal. Quand ce fut fini, l'évêque récita l'action de grâces, puis il dit aux convives :

— Frères, achevons joyeusement cette soirée, et, pour que l'heure même du repos ne soit pas exempte des grâces divines, si vous le voulez bien, nous allons chanter un de nos cantiques habituels...

Et, s'adressant au diacre Pontius :

— Toi qui as été lecteur et qui possèdes une belle voix, je te prie, donne-nous le prélude.

Le diacre connaissait par cœur tout le psautier. Aussitôt, il entonna le début du Psaume onzième :

— *Sauve-moi, Seigneur! Il n'y a plus de saints, et les vérités sont diminuées par les enfans des hommes.*

— Non! pas celui-là! interrompit aussitôt Cyprien; un autre, qui réponde mieux à l'allégresse de la Pâque!

Alors Pontius commença le Psaume huitième:

— *Seigneur, notre Seigneur, que ton nom est admirable par toute la terre! Ta magnificence s'est élevée au-dessus du firmament... J'irai voir tes cieux, l'œuvre de tes doigts, la lune et les constellations que tu as créées...*

Les assistans répétaient en chœur les versets qu'ils avaient retenus. Le ciel nocturne, avec son fourmillement d'astres, se déployait au-dessus de leurs têtes, et, tout autour d'eux, sur les genêts et les asphodèles, sur les cistes et les myrtes en fleurs, les lucioles éphémères, étincelles palpitantes, ferventes, innombrables, tourbillonnaient comme une pluie d'étoiles. Quand Pontius chantait seul, il y avait une courte pause, pendant laquelle on entendait, sous les taillis, la mélodie infatigable du rossignol. Mais le chœur des voix pieuses reprenait bientôt, couvrant tous les murmures et tous les bruits. La petite flûte païenne se taisait, perdue dans le grand vent sonore de la harpe royale, tandis qu'au loin les nomades, veillant auprès de leurs feux, se demandaient quelle était cette race d'hommes qui, comme l'oiseau du printemps, semblaient ne vivre que pour chanter.

II. — A THUBURSICUM

Lorsque Cyprien se réveilla sous la tente, il se prit à répéter machinalement les paroles du psaume, que Pontius avait commencé la veille : « *Defecit sanctus!* Il n'y a plus de saints!... » Et cela le frappa d'abord comme un mauvais présage. Mais aussitôt son cœur d'apôtre se raffermit... Si! il y aurait encore des saints, peut-être plus que jamais. La force de l'Esprit divin, inépuisable en son effusion sans fin, ne pouvait manquer même en ces tristes jours. Comme cette forêt, qu'il voyait du seuil de sa tente, ces arbres gorgés de sève, cette prairie soulevée par les germes printaniers, la terre d'Afrique baignée par le sang

des fidèles suppliciés allait faire fructifier la bonne semence...

Il vivait ainsi dans une exaltation continuelle entrecoupée par des retours de froide raison, une raison d'administrateur, positive et clairvoyante, à la romaine. Cette sagesse pratique n'avait rien de médiocre ni de bas, parce qu'elle tendait vers une fin sublime.

Dans le tumulte trivial du campement, il fit ses préparatifs de départ, avec une joie sereine.

Tandis que les deux soldats reprenaient le chemin de Thuburnica, le convoi reformé se dirigeait vers Thagaste. On sortit de la forêt. Les bouquets d'arbres devenaient de plus en plus clairsemés. Bientôt, dans une dépression de terrain, on aperçut le municipe avec ses maisons blanches qui luisaient parmi les verdures des jardins et des vergers. Les poiriers sauvages qui bordaient la route étaient tout fleuris de blancs pétales. Dans l'air subtil du matin, Cyprien se sentait le corps dispos et l'esprit agile. Thagaste, épanouie en sa ceinture verdoyante, brillait devant lui, oasis de fraîcheur et de fécondité sur le seuil des steppes et des sables dont l'haleine brûlante se pressentait déjà. Cyprien, ayant arrêté son cheval, la contempla un instant, et il pensait en lui-même : « Petite ville, je te bénis pour le rafraîchissement que tes bois et tes prés ont donné à mon âme. Puisses-tu, comme eux, être féconde et enfanter à l'Église des fils illustres !... »

Puis il enjoignit à Jader de diviser le convoi, afin de ne point trop attirer l'attention, quand on s'engagerait dans les rues du municipe. Il fit passer en tête Pontius et Célérinus. Lui-même, à une notable distance des muletiers et des serviteurs, fermait la marche. Il avait appris par des frères qu'un affranchi nommé Zopicus, Grec de naissance, devenu procurateur impérial en Numidie, devait séjourner quelque temps à Thagaste, pour y faire des achats de blé. Il était bien inutile d'éveiller la curiosité de ce fonctionnaire avec qui Cyprien entretenait autrefois, à Carthage, des relations d'intérêts et qu'il considérait comme un fou be capable des pires choses.

On traversa la ville sans encombre. Et puis, voilà qu'au moment où le convoi venait de se reformer, à deux milles environ de Thagaste, on croisa un autre convoi précédé de quatre soldats à cheval. Ils encadraient une voiture de la poste, qui allait au pas et dont les rideaux retroussés laissaient voir

un amas de coussins, où se pavanait, la mine insolente, un personnage au profil bovin et aux gros yeux saillans. C'était lui, Zopicus, le procureur impérial. De loin, Cyprien le reconnut, rien qu'à son port de tête. Immédiatement, il releva très haut son mouchoir de cou, y plongea sa bouche et ses narines, comme pour se préserver de la poussière de la route, mit sa houssine dans la main qui tenait les rênes, et, de la droite, il envoya le baiser de salutation, en passant au grand trot. Le personnage, négligemment, ébaucha le même geste de courtoisie, et ce fut tout.

Néanmoins, cette rencontre désagréable eut pour effet de rappeler à l'évêque de Carthage qu'il n'était pas encore à Cirta. Il lui tardait d'arriver à Thubursicum et d'y trouver, comme il était convenu entre eux, une lettre de son ami Cecilius Natalis. En effet, c'était chez celui-ci, dans une de ses propriétés, que devaient se réunir les évêques. Des difficultés et même des périls graves pouvaient surgir au dernier moment... Et Cyprien reçommençait à calculer les chances mauvaises, tout en escaladant les rampes pierreuses de la route qui se rétrécissait en suivant les détours d'une vallée très resserrée.

Le pays devenait de plus en plus austère et âpre. La route montait toujours. Elle allait monter ainsi pendant des lieues, jusqu'à l'étape encore lointaine. De temps en temps, on longeait des ravins aux pentes perpendiculaires qui s'abîmaient d'un mouvement brusque ; et, quand on se penchait sur le bord, on voyait, tout au fond, miroiter au soleil, dans des cuvettes de rochers, les replis d'un cours d'eau, toujours le même, qui disparaissait et reparaissait sans cesse, comme les tronçons d'un interminable serpent. Par les lacets sans fin, entre des couloirs d'une extraordinaire sauvagerie, on atteignait de mornes espaces, et les heures s'écoulaient dans une monotonie désespérante... Le seul incident de cette fastidieuse montée fut l'apparition d'un jeune pâtre qui gardait un troupeau de chèvres efflanquées et qui jouait des airs du Sud sur une flûte de roseau peinte au minium : toute rouge, elle semblait saigner sous ses lèvres. On fit halte un instant pour l'écouter, après quoi l'ennui de la montée parut plus opprimant.

Enfin, à la tombée du crépuscule, on atteignit un faubourg de Thubursicum, simple groupe de maisons, qu'on appelait la Villa Titiana. On devait y passer la nuit, dans une ferme écartée,

à quelque distance de la route, chez un chrétien, averti, le mois d'avant, par Jader qui lui avait donné toutes ses instructions pour le passage de l'évêque. Depuis, le fermier avait dû réfléchir et trouver un tel hôte un peu trop compromettant. Ou bien peut-être était-il sincère, lorsqu'il se présenta tout tremblant devant Cyprien et s'excusa sur la pauvreté de son logis indigne de recevoir un si grand personnage. Mais il s'était arrangé avec un certain Goudoul, qui tenait un caravansérail à l'autre bout de la ville et qui était plus en mesure que lui d'héberger avec toute la décence convenable l'illustrissime voyageur et sa suite. L'hôtelier avait préparé une chambre pour l'évêque, il l'attendait depuis plusieurs jours. Et l'individu affirmait que ce Goudoul était un homme sûr, donnant même à entendre que, s'il n'était pas chrétien, il voulait du bien aux frères. Finalement, après des discussions irritantes, Cyprien, à contre-cœur, dut se laisser persuader.

Le convoi poussa donc jusqu'à Thubursicum, en prenant un chemin détourné, toujours pour éviter de traverser la ville en trop nombreux équipage.

Il faisait presque nuit. On devait être très haut, à en juger par le froid qui vous tombait sur les épaules. L'air était même si vif que Cyprien demanda sa lacerne de laine. Et, tout à coup, au sortir du chemin, bordé par une double muraille en pisé, on déboucha sur un plateau désert où l'on ne distinguait, de loin en loin, que des sépultures. Au revers de ce plateau la ville descendait en amphithéâtre. On n'en apercevait qu'une porte monumentale, dont l'arche très haute s'ouvrait sur un ciel encore tout enflammé par le couchant.

Immédiatement après la porte, les maisons commençaient. Nulle transition entre la brousse et cette agglomération humaine. Cent pas en arrière, c'était la solitude et le silence : ici, l'agitation et le grouillement d'une rue populeuse, bruyante, encombrée d'attelages et de bêtes de somme, bordée de chaque côté par des tavernes, des boucheries et beaucoup d'étalages en plein vent. Le caravansérail de Goudoul se trouvait tout de suite à gauche, appuyé à l'une des piles de la porte. La cour intérieure, avec ses arcades superposées, était presque entièrement couverte par une vigne grimpante, dont les jeunes pousses retombaient en guirlandes jusque sur la margelle des citernes et des abreuvoirs, qui en occupaient le milieu. Bêtes et gens

emplissaient cette cour d'un va-et-vient continu : car les animaux devaient la traverser pour pénétrer dans les écuries aménagées sous les arcades du fond. Dans un coin, des chameaux, les jambes repliées sous leur ventre, ruminaient, en tournant leurs longs cols avec un air de majesté offensée et en faisant claquer leurs babines sur leurs gencives fortement endentées. Près des citernes, des charmeurs de serpens, venus des oasis les plus prochaines, avaient attiré un grand concours de curieux. Et cela fit que Cyprien et son escorte entrèrent presque inaperçus dans l'auberge.

Cependant Goudoul, le maître du logis, accouru au-devant de son hôte, déclara n'avoir reçu aucun messager de Cirta. Ce fut, pour l'évêque, un cruel désappointement, car il avait donné à son ami Cécilius Natalis les plus minutieuses précisions sur la date de son passage à Thubursicum. On allait perdre une journée, peut-être davantage, à attendre sa lettre ! D'ailleurs, pourquoi ce retard, et qu'était-il arrivé ?... Cyprien, inquiet et préoccupé, dormit mal dans la belle chambre qu'on lui avait préparée.

La journée du lendemain fut longue à passer pour tous. Cyprien n'osait pas trop sortir, dans la crainte de provoquer des commentaires. Un étranger de son allure et de sa condition ne pouvait guère échapper à la curiosité publique. Alors, pour patienter jusqu'à l'arrivée du messager, il manda son secrétaire Célérinus et se mit à lui dicter une note sur le baptême des hérétiques, qu'il comptait lire, pendant le concile, à ses collègues de Numidie. Désœuvrés, les muletiers et les serviteurs flânaient dans la cour, à regarder les charmeurs de serpens, qui, au son d'une flûte et d'un tambourin, faisaient danser ces reptiles inoffensifs.

Après l'heure de la sieste, le vacarme causé par les charmeurs devint tellement assourdissant que Cyprien dut renoncer à toute velléité de travail. Pour comble d'ennui, la lettre de Cécilius n'arrivait toujours pas. L'évêque envoya Pontius interroger Goudoul à ce sujet, et, comme le diacre rentrait, disant qu'aucun messager n'avait paru, Delphin, le cubiculaire, pénétra dans la chambre, tout agité et palpitant d'une grosse émotion : il venait de croiser Salloum, le cabaretier éconduit, au moment où celui-ci sortait des bains. Le Maltais l'avait accablé d'injures, mais Delphin s'était éclipsé si prestement

que l'autre n'avait pas eu le temps d'exciter un scandale dans la rue.

— Encore ce cabaretier! fit Cyprien, en réprimant un mouvement d'irritation : il va nous attirer quelque avanie!... Je te l'avais bien dit! Pourquoi l'avoir éloigné?...

— Bah! répondit Delphin : demain, il aura perdu nos traces!

Et il s'excusa de n'avoir point caché à son maître cette ridicule algarade. Encore sous le coup de la dispute, son ressentiment l'avait emporté. En réalité, il était entré chez Cyprien pour un autre motif : un homme était en bas qui demandait à entretenir l'évêque dans le plus grand secret.

— C'est l'envoyé de Cécilius Natalis? lança joyeusement celui-ci.

— Non! dit Delphin, c'est un homme que Nartzal, un de nos muletiers, a rencontré chez un marchand d'orge... Mais ils vont t'expliquer eux-mêmes...

Et, sur un signe d'acquiescement, il introduisait, l'instant d'après, les deux individus. Nartzal, maigre et osseux, montrait une figure ascétique, un corps tellement desséché que ses camarades l'appelaient par plaisanterie : « le gymnosophiste. » Presque toujours taciturne, l'air effacé et modeste, il avait pris néanmoins l'habitude de la parole dans les réunions liturgiques : de sorte qu'il s'exprima devant l'évêque sans nul embarras. Il dit que son compagnon se nommait Pastor : c'était un Espagnol de Carthagène avec qui il avait travaillé autrefois à Hippone et à Rusicade. Celui-ci désirait voir Cyprien pour une communication importante. Quant à lui, Nartzal, il répondait de l'Espagnol : c'était un homme sûr, une âme droite, quoique... Et rien qu'en appuyant sur ce dernier mot, il fit comprendre à l'évêque que l'autre n'était pas chrétien.

Cyprien ayant congédié Nartzal, l'Espagnol parla à son tour, l'air gêné, en cherchant ses mots, car il savait mal le latin. Figure inexpressive, brûlée par tous les soleils méditerranéens, fouettée par les vents et les averses, il avait l'air d'une poutre mal dégrossie. Il dit :

— Maître, voilà!... Je suis voiturier. Je fais sans cesse le chemin entre Thubursicum et les mines de Sigus, où je conduis de la farine, du vin, de l'huile, des fers pour les mulets et les chevaux. Cet hiver, un peu après les saturnales, comme j'étais

à Sigus chez le coiffeur, celui qui est près du temple, le garçon qui me rasait me dit : « Connais-tu un homme de confiance pour porter une lettre à Carthage? » En hiver, les occasions sont rares. Je dis oui tout de même. Et, le soir, il m'amena à l'auberge un contremaître de la grande mine, un nommé Mappalicus, de Thuburbo, qui me remit pour toi la lettre que j'ai là dans ma blouse. Seulement, la saison a été si mauvaise que, pendant trois mois, je n'ai pas pu trouver un seul messager pour Carthage... Et puis voilà que tout à l'heure, chez le marchand d'orge, j'ai rencontré Nartzal, qui m'a dit que tu étais ici...

Il porta la main à sa blouse, mais, comme pris d'une défiance soudaine :

— Tu es bien Thascius, le Carthaginois?

— Je le suis en effet! dit l'évêque : car on m'appelle aussi Thascius.

L'homme tira d'un petit sac de cuir des tablettes grossières, comme en ont les intendans pour inscrire leurs comptes, et il les tendit à Cyprien :

— Je te remercie de ta fidélité! dit celui-ci.

Et, ayant frappé dans ses mains, pour appeler Célérinus son secrétaire, il ajouta :

— Donne un *auréus* à cet homme et reconduis-le auprès de Nartzal!

Les tablettes étaient scellées d'un sceau de plomb. Cyprien fit sauter le cachet du bout de son style, et il lut ces mots tracés péniblement dans la cire, comme avec la pointe d'un gros clou :

AU BIENHEUREUX PAPE CYPRIEN, PRIVATIANUS, L'EXORCISTE, BARIC, LE CISELEUR, ET GUDDEN, LE CORDONNIER, QUI SONT DANS LES MINES DE SIGUS, SALUT ÉTERNEL DANS LE SEIGNEUR DES SEIGNEURS.

Nous te saluons, Père bien-aimé, et nous crions vers toi du fond de cet enfer de Sigus, où nous sommes plongés depuis si longtemps que le monde et Dieu lui-même paraissent nous avoir oubliés. Vivant dans des ténèbres perpétuelles, il n'y a plus pour nous ni jour ni nuit, et nous ne savons plus depuis combien d'années dure notre martyre. Nous espérions obtenir la couronne

avec nos autres frères qui, tout de suite, sont morts dans cette géhenne, mais, pour notre malheur, Dieu ne l'a pas permis.

Père bien-aimé, nous sommes à bout de force et de patience. Nous ne voulons pas rester plus longtemps dans ce lieu de torture, qui est aussi un lieu de perdition. C'est un cloaque impur, la sentine de tous les vices. Nous voulons bien mourir, mais nous ne voulons pas perdre nos âmes. Des choses graves se préparent ici. Les misérables condamnés dont nous partageons les souffrances murmurent entre eux et prononcent des paroles de révolte. Or, nous sommes les soldats du Christ, mais non point des séditieux. Nous t'en supplions, cher Cyprien, envoie-nous quelqu'un de tes prêtres avec de l'or pour nous racheter. Nous n'avons pas peur des verges, ni des chevalets, ni des croix, mais nous ne voulons point être éternellement confondus.

Nous souhaitons, notre très cher Père, que tu te portes toujours bien dans le Dieu vivant.

Moi, Privatianius, j'ai écrit et relu. Nous, Baric et Gudden, nous avons signé.

Au bas de la dernière feuille des tablettes, quelqu'un avait tracé d'une grosse écriture maladroite : « *Et salue bien mon frère Eutichianus, s'il vit encore!* »

Des larmes coulaient des yeux de l'évêque, tandis qu'il achevait ces lignes. Il songeait à tout ce qu'elles avaient dû coûter d'efforts, de ruses, de calculs, de persévérance aux malheureux qui les avaient écrites. Oui, que n'avait-il pas fallu pour que cette lettre pût être rédigée et pour qu'elle parvînt jusqu'à lui! Quel espoir invincible, quelle confiance en lui cela supposait! Il en était ému jusqu'au fond de l'âme... Ce Privatianus qu'il avait cru mort, il se le rappelait maintenant : c'était, en effet, un exorciste de l'Église de Carthage. Il était en fonctions lors de son élection épiscopale, à lui Cyprien, et il avait même été un de ses plus chauds partisans. Quant aux deux autres, il les ignorait complètement. Ils avaient dû être condamnés aux mines avec Privatianus pendant la persécution de Dèce, voilà bientôt huit ans! Huit ans! quel long supplice! Il était prodigieux, vraiment, qu'ils n'eussent point succombé!...

Mais comment s'y prendre pour les tirer de là? On ne pouvait pas racheter des condamnés frappés d'une sentence régulière. Alors quoi? Les faire évader?... Et, tout de suite, Cyprien

songea que Cécilius, son ami de Cirta, était un de ceux qui affermaient les mines de Sigus. Sans doute, Cécilius pouvait beaucoup. En arrivant, il lui parlerait de cette affaire... Mais pourquoi celui-ci tardait-il ainsi à lui faire parvenir le message convenu? C'était la faute du messager sans doute...

Le soir, il était tellement excédé par l'attente qu'il se décida finalement à sortir. Pour ne point se montrer dans les rues, il contourna la ville par un chemin extérieur bordé de stèles et de mausolées. Partout des pierres blanches avec des dédicaces aux dieux mânes, des inscriptions en caractères phéniciens, sous une tête de Baal, ou la silhouette gravée d'un palmier entre deux fleurs de lis. Ce chemin funéraire aboutissait à un ravin, en longeant les murs d'un théâtre inachevé. Au bout du ravin, à droite, tout à coup une vision inattendue et charmante arracha, pour un instant, Cyprien à ses tristesses et à ses inquiétudes.

C'était un bassin en hémicycle, prolongé par un parterre d'eau, que, de chaque côté, bordait une colonnade. Au bout du grand canal, au fond de la perspective miroitante, un petit temple en marbre rose, exhaussé par un large escalier, se détachait sur la blondeur fauve d'une colline pierreuse, entre deux peupliers d'Italie, droits comme deux cierges sur leur chandelier. Les jeunes gens qui se baignaient dans le canal troublaient à peine la limpidité de l'eau morte. Les mauves liquides se mêlaient aux reflets roses du ciel et des marbres. Dans l'âpreté et la sécheresse des terres, ces grandes surfaces fraîches et souriantes, ces miroirs enchantés par le crépuscule, et, dans le lointain, le mol ionique du petit temple, tout cela composait un ensemble plein d'une grâce légère et mélancolique, qui n'était point sans noblesse. Cyprien, homme de haute culture, habitué aussi à voir dans toute beauté une image de la splendeur divine, ne pouvait rester insensible à ce spectacle. Il regarda plus attentivement. Ces portiques solennisaient la source du Bagradas, le fleuve nourricier de la Proconsulaire : le temple rose était consacré à la divinité fluviale. Sans doute, on y avait célébré quelque fête dans la journée, car la porte du sanctuaire était encore ouverte à deux battans. Au fond de la cella, on apercevait l'effigie du Fleuve, une statue de bois, que drapait, comme un mannequin, une prétexte de soie bleue ramagée d'argent. Aux environs et jusque sous les portiques,

une foule d'édicules et de petites chapelles étaient consacrés aux sources tributaires du Bagradas.

Ce rappel de l'idolâtrie omniprésente et toujours triomphante fit fuir l'évêque de Carthage. Une rue montante, qui s'ouvrait devant lui, l'obligea à traverser le forum, encombré, lui aussi, de piédestaux, où se dressaient des statues de dieux et d'empereurs divinisés. Tout un côté était occupé par des temples, derrière lesquels on en construisait un autre plus grand... Ces dieux païens, on ne pouvait faire un pas sans se heurter à leurs figures ou à leurs sanctuaires! La terre d'Afrique pliait sous le poids de ses idoles. Comme elles pesaient sur le monde et sur les âmes, ces divinités menteuses! C'était à cause d'elles que, dans les mines de Sigus, des créatures humaines étaient obligées de vivre, comme des bêtes de somme, sous le fouet des gardes-chiourmes; à cause d'elles peut-être que les évêques numides ne pourraient pas s'assembler à Cirta, et que Cécilius, l'ami très cher, allait retirer son cœur à son ami et trahir le Christ...

Quand Cyprien rentra, il trouva enfin, comme pour dissiper toutes ses craintes et tous ses doutes, le message qui avait tant tardé. La lettre de Natalis ne contenait que ces mots : « Tout est bien. Je t'attends avec joie. »

Le lendemain, au petit jour, dans la cour du caravansérail, où les serviteurs de l'évêque dormaient sur des couvertures, il y eut une scène tumultueuse. Pendant le sommeil de Jader, le chef des muletiers, un des serpens des charmeurs, échappé on ne savait comment, s'était enroulé autour de sa tête à la façon d'un diadème. C'est ainsi que, cinquante ans plus tôt, dans une auberge toute pareille à celle-ci, l'empire avait été présagé à Septime Sévère, Africain de Leptis Magna, et célèbre dans toutes les Afriques. Sur quoi les païens qui étaient là se mirent à acclamer le muletier par dérision :

— Salut, Jader Auguste!... Longue vie au nouveau César!

Cyprien, indisposé par cet incident qui attirait l'attention sur lui et son escorte, reprit la route dans un état d'esprit assez sombre. Malgré la lettre rassurante de Cécilius, il pressentait aussi toutes les amertumes de ce voyage, les luttes de toute sorte qu'il lui faudrait soutenir, et, ce qu'il y avait de pire, des luttes contre un ami. Autour de lui, l'aube terne et pâle enveloppait d'une clarté frigide d'immenses ondulations

sans caractère, des montagnes dénudées, aux flancs d'un vert cru et aux sommets pelés et grisâtres. Des nuages couraient dans le ciel balayé. Un vent glacé soufflait, qui courbait jusqu'au sol les tiges roides et sèches des asphodèles.

III. — L'HÉRITIER DES ROIS NUMIDES

Sur son rocher cyclopéen, déjà frappé par le soleil levant, Cirta émergeait peu à peu des brumes matinales. Cyprien, qui avait le sommeil léger de l'homme errant et souvent traqué, s'éveilla dès les premières lueurs de l'aube. Les choses environnantes étaient si étrangères pour lui, le décor de la haute salle si nouveau pour ses yeux, que, tout d'abord, il se sentit égaré dans un lieu inconnu. Il lui fallut un effort de mémoire pour se rappeler qu'il était chez son ami Cécilius.

Arrivé de la veille, il avait erré quelque temps dans la ville, attendant la nuit close, pour suivre un esclave, envoyé à sa rencontre, jusqu'à la maison de campagne, que Cécilius habitait, en ce moment, en face de Cirta, sur l'énorme masse rocheuse, qui se dresse de l'autre côté du ravin. Il était si harassé du voyage qu'à peine avait-il pu toucher au repas préparé pour lui, et, après avoir embrassé son hôte et échangé quelques paroles, il s'était retiré dans son appartement.

A la lumière parcimonieuse des cires, il n'avait fait qu'entrevoir ce somptueux gîte. C'était une grande pièce complètement revêtue de marbre blanc jusqu'à la hauteur du plafond en berceau, où étaient peintes des figures allégoriques et des guirlandes de fleurs et de fruits aux couleurs éclatantes. Elle avait un aspect clair et joyeux, qui rasséréna l'âme de Cyprien. Levant ses deux paumes ouvertes, l'évêque se tourna, pour prier, vers l'Orient... Puis, étouffant le bruit de ses pas, il s'approcha de la large baie en plein cintre qui éclairait sa chambre et qui s'ouvrait directement sur les jardins. Près de lui, dans les pièces voisines, Pontius et Célérinus dormaient encore.

Extraordinaire d'immensité, de grandeur étrange et sauvage, le spectacle qui se déployait soudain devant ses yeux étonna le voyageur. Les jardins de Cécilius s'avançaient jusqu'au bord de l'éperon calcaire occupé par la villa. De cet endroit, on dominait les gorges de l'Amsaga, la rivière torrentueuse qui enserre dans une de ses boucles le rocher et la citadelle de

Cirta. De l'autre côté du gouffre sonore, sur ses formidables entassemens de pierre, la ville s'étalait, suivant un plan incliné, avec ses toits rouges, ses maisons peintes en bleu, ou blanchies à la chaux. En haut, émergeaient les frontons des temples bâtis sur le forum, le pinacle d'un arc de triomphe. Tout près, séparée seulement de la balustrade par le précipice des gorges, une roche perpendiculaire s'abîmait à pic dans le ravin. Et, par derrière ce gigantesque pylône, comme coulé d'un seul jet de métal, la vue s'étendait sur un vaste cirque de montagnes, un paysage pétré, aux grands espaces fauves ou ferrugineux d'où la vie végétale semblait bannie. Les sommets turriformes se découpaient sur un ciel très pur. L'air était léger, salubre, délicieux à respirer.

Cyprien, tout en se penchant vers le magnifique horizon, se disait que, décidément, son ami Cécilius était toujours le voluptueux qu'il avait connu autrefois à Carthage. On ne pouvait choisir un endroit plus propice que ces hauteurs boisées, pour y établir une résidence d'été. Devant la nudité éblouissante des roches voisines, les verdures de ces jardins étaient déjà un repos pour le regard.

Engagé par la fraîcheur matinale, il descendit vers les parterres. Des arcatures de buis, où se nouaient des roses grimpantes et des volubilis, encadraient les parterres. A l'extrémité de la perspective, un xyste, aux tuiles et aux treillages dorés, déployait ses entre-colonnemens sur un fond vaporeux de montagnes, tandis qu'au centre, dans un massif de lauriers blancs, un tétrastyle coiffé d'un toit pointu abritait une statue de Vénus au miroir. Elle était peinte, de façon à imiter le rose des carnations, la blondeur vermeille des cheveux...

A la vue de cette image sensuelle, l'évêque se détourna, repris par ses soupçons et ses craintes. Évidemment, Cécilius avait tout accepté de l'héritage paternel, sans y rien changer. Nonchalance coupable chez un chrétien! Ainsi, cette chapelle rustique, personne n'avait osé y toucher depuis la mort du maître idolâtre. Tout était encore en place : les cornes de taureau et le pot de fleurs qui surmontaient l'édicule, les colombes en terre cuite plantées aux quatre angles, comme des girouettes sur leurs aiguilles : il n'y manquait que des couronnes et des bouquets... La chose était manifeste : Cécilius continuait à vivre, au moins en apparence, comme avait vécu

son père, païen zélé et adulateur dévot des Césars. Et Cyprien se rappelait que, la veille, en traversant le forum, il avait aperçu au frontispice de l'arc de triomphe, élevé par ce provincial ambitieux, une dédicace à la Vertu d'Antonin Auguste, *Notre Seigneur*, et plus loin, une statue de bronze, qui représentait l'Indulgence de ce même seigneur... « L'Indulgence, la Vertu de Notre Seigneur! » Ces paroles retentissaient comme des blasphèmes aux oreilles de l'évêque. Il n'y a qu'un seul Seigneur! « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face! » dit l'Écriture. Et le dieu que l'on glorifiait ainsi par le marbre et par l'airain, c'était Caracalla, une brute sanguinaire!... Mais quoi! il fallait bien payer les honneurs par des largesses et des apothéoses. Ces dérisoires honneurs municipaux, Cécilius le père les avait tous obtenus l'un après l'autre, tous jusqu'au flaminat perpétuel. Peut-être que le fils, lui aussi, était flamine, comme tant de riches chrétiens qui croyaient pouvoir rester fidèles au serment baptismal, tout en acceptant le sacerdoce de Rome et des Empereurs... Que c'était étrange, en tout cas! Lorsque, la veille au soir, encore oppressé par le souvenir des frères de Sigus, il lui avait parlé d'eux en arrivant, son ami ne s'était guère montré ému de tant de souffrances, et, négligemment, il avait répondu qu'il en dirait un mot à son intendant. Durant tout leur court entretien, il paraissait gêné d'ailleurs, malgré l'exubérance de ses paroles et toute une affectation de joie que pourtant Cyprien sentait sincère au fond. L'âme païenne de ce logis fastueux avait-elle reconquis l'âme du maître chrétien?...

L'évêque songeait ainsi devant la muraille rocheuse de Cirta, lorsque, sous la colonnade du xyste, Cécilius lui-même parut.

— Eh bien? dit-il, à mi-voix, j'espère que tu rends grâce à ma prudence. Il n'était pas possible, avoue-le, de trouver, pour votre assemblée, un lieu plus secret et plus inaccessible. D'un côté, les murs de mes jardins, de l'autre, le puits sans fond des gorges...

Il montrait le gouffre vertigineux, au fond duquel on entendait le jaillissement des cascades et le grondement continu des eaux écumeuses. Souriant, il reprit :

— C'est à cause de toi, cher Cyprien, que je suis venu ici. Oui, pour toi, je me suis refait presque citadin, moi qui ne me

plais que dans ma solitude rustique. Je n'aime pas beaucoup cette maison construite par mon père. Je ne m'y sens pas chez moi : c'est presque un édifice public. Mon père voulait d'abord en faire des thermes pour ses concitoyens. Mais c'était un peu loin de la ville, et puis le monument une fois sorti de terre lui a tellement plu qu'il a préféré le garder pour lui et aménager à côté des bains toute une villa estivale... Quant à moi, je préfère de beaucoup ma campagne de Muguas, à deux mille au plus de Cirta... Cher Cyprien, il faudra que je t'y emmène après ton concile. Tu verras quel cadre charmant pour nos pieux dialogues...

Il souriait toujours avec une nuance d'imperceptible ironie. L'évêque le regardait, essayant de déchiffrer le secret de cette physionomie toujours amène, mais jalousement fermée. Les deux anciens compagnons de jeunesse ne s'étaient pas vus depuis bientôt dix ans. Cyprien constata que Natalis avait vieilli : si sa barbe était restée à peu près noire, ses cheveux étaient tout blancs, bien qu'il n'eût guère dépassé la cinquantaine. Les tempes creusées, les lèvres amincies et tombantes, il avait aux deux coins de la bouche un pli d'amertume et tout son visage, de même que son attitude, trahissait l'usure physique et comme une fatigue de vivre. Il n'était plus que le fantôme du beau jeune homme d'autrefois : à Carthage, ses condisciples le comparaient à la statue d'Hadrien, qui décorait l'orchestre de l'Odéon. Souvenir lointain! Du César voyageur il ne conservait que la fine courbure du nez et les lèvres railleuses. Lui aussi, il avait, jadis, beaucoup erré par le monde. Maintenant, il vivait reclus à la campagne, en désabusé, en voluptueux... Et, plus il l'écoutait et l'observait, plus Cyprien se rendait compte que ses appréhensions ne l'avaient point trompé : la foi de ce nouveau chrétien devait être assez tiède!...

Cécilius, à qui rien n'échappait, lui dit malicieusement :

— Allons, épargne-toi le spectacle de ma décrépitude, et viens voir plutôt là-bas comme j'ai travaillé pour vous, comme j'ai pensé à toi. Je vous ai installé, dans l'atrium des thermes, une salle de séances des plus commodes, vraiment...

Et entraînant Cyprien, il lui fit contourner la maison pour gagner la façade opposée. Cette maison, par sa superficie, sa hauteur, toute son ordonnance architecturale, était un véritable palais. Néanmoins, on sentait les tâtonnemens des

architectes et les changemens dans la destination primitive de l'édifice. Les thermes proprement dits se rattachaient par une soudure visible au reste de la bâtisse assez irrégulière en son plan.

Un esclave ouvrit la porte principale, qui donnait accès dans le vestibule des bains. A droite, une tenture relevée permettait d'apercevoir, à travers une large baie, une salle en hémicycle, aux murs nus, au sol entièrement recouvert de sable :

— C'est la palestre! dit Cécilius avec une certaine complaisance.

En effet, des boules écailleuses, des ballons, comme ceux dont se servent les enfans, étaient éparpillés par terre : « Qui peut bien jouer ici? » se demanda Cyprien, en passant. Mais une foule de curiosités se disputaient son attention. Les pavemens resplendissaient sous ses pas, les murs sonores lui renvoyaient l'écho amplifié de ses paroles. Son ami le guidait à travers des salles en enfilade, séparées les unes des autres par des arcatures à colonnes et à pilastres, et éclairées d'en haut par les ouvertures des coupoles peintes à fresque. Sur un des côtés de l'atrium se creusait une grande abside, ayant au milieu un bassin d'eau froide, où l'on descendait par des degrés. Autour du bassin, une piscine semi-circulaire s'arrondissait le long du mur de l'abside environné d'un portique et tapissé d'arbrisseaux et de plantes vivaces. Ce qui étonnait surtout, c'était la profusion des marbres, l'éclat des mosaïques. Dans cette Numidie riche en minéraux précieux, un tel luxe semblait à peine possible. Cécilius disait à son ami :

— Vois-tu, mon père avait la folie de bâtir, une manie d'ostentation, un besoin d'éblouir ses compatriotes... Regarde ces onyx, ces porphyres, ces quartz cristallins et translucides encastrés dans les coupoles. Il a épuisé les carrières de la région, celle du Filfila près de Rusicade, celles de Simitthu. La Maurétanie elle-même lui a fourni. On peut dire que toute l'Afrique a travaillé pour le plaisir de ses yeux.

Il n'exagérait point. Les murs disparaissaient sous des revêtemens de marbres jaunes et rouges, d'une somptuosité inouïe Des colonnes blondes, tachetées de noir comme des peaux de serpens, encadraient des médaillons et des rinceaux sculptés dans des matières aussi fines et aussi douces à l'œil que des ivoires, nuancés des lilas et des roses les plus tendres, des

colorations les plus rares et les plus harmonieusement fondues.

Ces splendeurs murales n'éclipsaient pas celles du sol. Entre les sièges que Cécilius avait fait disposer par rangs concentriques, autour d'une estrade, on distinguait les figures de la vaste mosaïque, qui recouvrait toute la superficie de l'atrium : des scènes marines superposées, avec des navires et des poissons, des pêcheurs tirant leurs filets, des enfans qui jouent dans le sable de la plage, des quais de stations balnéaires encombrés de kiosques et de pavillons, des embarcadères pour les barques de plaisance. De chaque côté, dans les deux pièces latérales, d'autres mosaïques représentant des néréides se déployaient comme des tapis persans à la trame serrée et aux couleurs éclatantes. Et, parmi toutes ces surfaces, qui chatoyaient et scintillaient de tous les feux de leurs pierres, à la façon d'un immense écrin, le bruit perpétuel des eaux courantes et jaillissantes paraissait plus délicieux à entendre sous le soleil déjà brûlant du dehors, qui filtrait là-haut, à travers les toiles tendues et les ciels des coupoles...

Natalis, qui s'était appuyé contre l'estrade, embrassa d'un geste large la salle de séances improvisée :

— Que t'en semble, dit-il, mon cher Cyprien ? Juges tu que ce sera suffisamment épiscopal pour tes collègues et pour toi ?

— J'aurais préféré la nudité de la palestre, dit l'évêque, visiblement contrarié. Toute cette pompe me gêne. Elle gênera plus encore certains de mes confrères, gens simples et rudes qui vivent dans les bourgades, sur les confins du désert...

Un peu piqué, Cécilius ricana :

— Oui, tu as raison. Que va penser de tout ceci Félix de Bagaï, ou Némésien de Thubunæ, je me le demande !... Excuse-moi, ami très cher. Je n'avais point songé à ces barbares, je n'ai songé qu'à toi.

L'évêque le regarda, d'un air de reproche, mais il évita de répondre directement :

— Et puis, toutes ces figures païennes ! reprit-il en tendant sa main vers les néréides des mosaïques...

— Vous ne les verrez pas de l'atrium, dit vivement Cécilius. Mais pourquoi ces scrupules? Est-ce que des dieux en peinture te font peur ?... Tiens, il y a là, de chaque côté de la piscine, une statue d'Esculape et une autre d'Hygie. Je me suis borné à les faire couvrir d'un voile.

Il souleva légèrement des tentures accrochées à la corniche et qui, tombant jusqu'à terre, cachaient effectivement les statues et leurs socles.

— Pourquoi les conserves-tu chez toi? fit l'évêque avec humeur.

— Elles ont été mises là par mon père : j'aurais scrupule d'y toucher... Et d'ailleurs, que veux-tu que j'en fasse? Veux-tu que je les brise?... Est-ce que tu les briserais, toi?

Cyprien, étourdi par ce coup direct, baissa les yeux et se tut un instant. Il reprit, en cherchant ses mots :

— Les briser?... La colère des foules s'en charge. Sans le savoir, elles exécutent les volontés divines.

— Bon pour les foules! jeta Cécilius, dédaigneusement. Moi je ne vois dans ces figures que de la beauté, — reflet de Dieu.

— Mais tu ne vois donc pas qu'elles sont rouges du sang des nôtres! De l'Orient à l'Occident, le sang des victimes crie l'anathème contre ta hideuse beauté. Songe à tous ceux qu'on a torturés pour elle, qu'on a brûlés, décapités, jetés aux bêtes, rien que sur cette terre d'Afrique!... Songe à nos frères de Sigus!

L'émotion de l'évêque faisait trembler sa voix, mais il sentait bien que son ami ne la partageait pas. Un silence pénible suivit cette première escarmouche. Ils se trouvaient dans une salle en rotonde, contiguë à l'atrium, et peinte en pourpre jusqu'à la frise. Au centre, sur une table de bronze, une horloge hydraulique étageait ses vases et ses tubes de cristal. De part et d'autre, des sièges et des pupitres étaient disposés :

— Ce sera le bureau de vos secrétaires et de vos sténographes, dit le maître du logis avec une négligence affectée.

Au même moment, une sorte de sifflement modulé de l'horloge annonça la troisième heure. Un peu impatienté par l'attitude de son ami, Natalis s'en irrita :

— C'est absurde, cette machine qui siffle!

Puis il ajouta, d'un air dégagé :

— Que veux-tu? mon père avait le goût de ces babioles...

Sur cette phrase, en apparence indifférente, ils se séparèrent : Célérinus venait annoncer à l'évêque qu'un prêtre du clergé de Cirta l'attendait dans son appartement. L'un et l'autre, en se quittant, refoulaient des paroles qui leur montaient aux lèvres, Cyprien par charité, Natalis par une gêne qui venait du trouble de sa conscience. Ils le sentaient : l'accord était rompu

entre leurs pensées, et cependant, à travers ces contrariétés passagères, ils éprouvaient tous deux un ardent désir de resserrer au moins l'union de leurs âmes.

L'heure de la méridienne les rassembla de nouveau. Le repas avait été préparé dans le grand triclinium qui faisait suite aux salles de réception et de conversation. Quand Cécilius venait à Cirta pendant l'été, c'était son habitude de manger là, non point par goût du faste, mais parce que la pièce, très haute et très spacieuse, était fraîche à toutes les heures du jour et que c'était la seule de toute la villa dont la décoration lui plût.

Dans le fond, trois portes à deux battans s'ouvraient sur les allées ombreuses du jardin, et, de chaque côté, des baies et des fenêtres très larges encadraient des massifs d'arbres et d'arbustes aux frondaisons épaisses. A l'extrémité opposée, une cascade artificielle tombant dans des vasques superposées remplissait un bassin quadrangulaire, d'où l'eau courante se répandait à travers toute la salle, par une foule de petits canaux très compliqués, intriqués les uns dans les autres et revenant sur eux-mêmes, de façon à multiplier la chanson de l'eau en une modulation sans fin et variée à l'infini. Comme un parterre, devant le bassin et jusqu'au seuil du triclinium, s'épanouissait une mosaïque délicate et fleurie, que Cécilius aimait pour sa simplicité. On y voyait un triomphe de Neptune, entouré, aux quatre angles, par les figures allégoriques des saisons. Les silhouettes graciles se dessinaient sous des berceaux de pampres, des rosiers en fleur, des entrelacs d'oliviers et de blés mûrs aux longues tiges minces et aux maigres feuillages élégans. Par terre, un esclave ramassait les olives tombées. Un vieillard portait sur son épaule, aux deux bouts d'une perche, des paniers de raisins. Tous ces jolis motifs brillaient parmi les marbres du sol, comme un tapis de soie blanche brodé à l'aiguille de couleurs vives et légères.

Le maître de maison avait fait placer la table et les lits un peu à gauche, en face d'une des baies. Les verdures pendantes semblaient obstruer les portes et les fenêtres, comme les rideaux de plantes qui tapissent l'ouverture des grottes. Une lumière sylvestre emplissait toute la salle, tandis qu'au dehors un jet d'eau qui fusait sous les feuilles imitait le crépitement de

la pluie. On se serait cru dans une forêt, pendant une ondée, lorsqu'une moitié du ciel est assombrie de nuages, et l'autre, toute riante de soleil.

Un repas frugal, mais exquis, attendait les deux convives. Des plats froids recouverts d'une cloche d'argent reposaient au bord de l'eau, sur la margelle d'onyx et, par une invention un peu recherchée de Cécilius, tout un dessert flottant se rafraîchissait au milieu du bassin, sur de petites trirêmes d'ivoire ou de bois de citronnier, qui portaient des fruits, des confitures, des boissons à la neige...

A la vue de ces raffinemens, Cyprien se récria :

— Pourquoi tant d'apprêts? N'aurais-je pas pu dîner dans ta salle ordinaire?

— Je dîne ici tous les jours, répliqua Cécilius, d'un ton froissé.

Mais il ajouta aussitôt, avec une nuance de tristesse affectueuse, qui toucha l'évêque :

— D'ailleurs, pour toi, rien ne me paraît de trop... Tu ne sembles pas comprendre combien je suis fier de te recevoir, quelle joie surtout c'est pour moi.

Cyprien lui prit vivement la main qu'il serra :

— Si, si! Je comprends tout. Excuse-moi, pardonne-moi. Je sais, je devine tout ce que tu as fait. Je m'en veux de t'en remercier si mal. Mais, vois-tu, il y a un sentiment qui domine en moi tous les autres, même les plus doux : c'est... comment dirai-je? la peine que me cause ton indifférence, non pas certes pour moi, mais pour le Christ peut-être, pour l'Église, pour nos frères!... Ainsi, hier, quand je t'ai parlé de ces malheureux, qui agonisent dans tes mines de Sigus...

— Je t'ai déjà dit que je m'occuperais d'eux, fit Cécilius avec brusquerie.

Ils s'étaient assis au bord des lits, tandis qu'un esclave leur enlevait leurs chaussures. Puis il disposa des coussins sous leurs bras. Sur un signe de Cyprien, Cécilius le congédia. L'évêque, baissant la voix, reprit :

— J'apprends qu'une révolte couve dans les mines. Les confesseurs veulent bien mourir, mais ils ne veulent pas être pris pour des séditieux!

— Une révolte? fit Cécilius, subitement inquiet. Les nôtres peuvent y périr! Je vais avertir le procurateur de l'exploitation...

— Mais comment ignorais-tu que des chrétiens étaient là...

depuis si longtemps, depuis la persécution de Dèce!... Et que, dans cette géhenne, ces chrétiens, des frères, peinaient pour toi, pour entretenir ton luxe?...

L'évêque montrait les mosaïques, les colonnes d'onyx et les fontaines. Natalis haussa les épaules, en homme qui n'attachait à tout cela aucune importance :

— Que veux-tu, très cher Cyprien? C'est mon intendant qui s'occupe de ces choses. Il est païen. Imagines-tu qu'on vienne lui dire : « Tu sais, il y a, là-bas, des chrétiens à délivrer! »

— Alors ton intendant est païen! Ta domesticité aussi, sans doute?

— Je ne contrains personne, dit Natalis. Cependant la plupart de mes serviteurs sont chrétiens, et presque tous ont refusé d'être affranchis.

— Ainsi, tu vis dans une maison à demi païenne, environné de souvenirs et de symboles païens!

— Encore une fois, cher ami, tu oublies que je suis le fils d'un père dont la succession est lourde à porter. Et tu ne sais pas peut-être qu'on m'appelle ici l'héritier des rois numides?... Oui, on prétend que nous descendons par les femmes du bonhomme Syphax, le vieil époux de la belle Sophonisbe. Ces généalogies valent ce qu'elles valent. Toujours est-il que nous possédons, à Cirta, des maisons, et, dans la campagne, quelques villas qui passent pour avoir appartenu aux anciens maîtres du pays. Alors, tu le comprends, cette noblesse, vraie ou fausse, m'oblige à de grands devoirs. J'ai une clientèle immense à nourrir, la clientèle de mon père. Je ne pouvais pas, du jour au lendemain, l'abandonner, lui retirer le pain quotidien.

— Que n'as-tu fait comme moi? dit Cyprien : il fallait vendre ton bien et en donner le produit à l'Église. Cela aurait tout simplifié.

— Pour toi peut-être! Pour moi, c'est bien plus compliqué que tu ne penses.

Cécilius soupira profondément, comme s'il chassait des pensées pénibles, puis il reprit avec vivacité :

— Mais toi, qui parles ainsi, tu as toujours ta villa des Jardins, si j'en crois la renommée.

— Les fidèles ont voulu me la racheter, dit l'évêque, en étendant ses deux mains vides, comme en témoignage de sa pauvreté.

En même temps, ses yeux brillaient d'un air de défi. Les

esprits s'échauffaient, de nouveau. Néanmoins, l'un et l'autre tenaient à rester calmes. Cécilius versa quelques gouttes d'absinthe dans un grand verre d'eau, qu'il but d'un trait. Il reprit plus posément :

— Et puis, cher Cyprien, j'ai à cœur de continuer la tradition de Minucius Félix, qui fut un grand chrétien et un ami très fidèle et très aimant de Cécilius, mon père.

— Ton père est resté païen, dit l'évêque, tout en montrant de la bienveillance et même de la sympathie pour la religion du Christ. C'était aussi la philosophie, ou la politique, de l'empereur Alexandre Sévère. Mais sois sûr que si Minucius eût vécu davantage, il l'en eût blâmé.

— Peut-être! Ce qui est non moins sûr, c'est que Minucius prêchait la conciliation, qu'il croyait pouvoir unir l'enseignement de l'Évangile et ce que la pensée païenne a de plus pur et de plus élevé... Ah! je t'en prie, ne creuse pas un abîme entre nos pères et nous. Laisse-moi croire aussi qu'il est toujours possible de la continuer, cette tradition souriante et si doucement humaine de Minucius Félix.

L'évêque secouait tristement sa tête, et, d'un ton sévère, épiscopal, il prononça :

— Non, c'est une chimère!

Le regard illuminé par une flamme intérieure, il considérait douloureusement son ami :

— Comme toi, dit-il, j'ai cru à la conciliation. Aujourd'hui, ce serait folie. Il y a trop de sang entre nos ennemis et nous. Et ce n'est pas fini! Bientôt peut-être, le sang chrétien va recommencer à couler...

Et, fixant sur Cécilius un regard toujours plus intense et plus douloureux :

— O mon ami, y as-tu pensé?... Peut-être que demain ce sera notre tour. Peut-être que le moment est venu, pour nous aussi, d'offrir notre vie en sacrifice... Vois-tu, le peuple a assez payé. C'est aux bergers maintenant à payer pour le troupeau.

— Ton imagination s'égare, dit Cécilius d'un ton gêné. Tu vis à Carthage dans un milieu d'exaltés... Ah! ces faux confesseurs, ces intrigans et ces fanatiques, qui poussent à la surenchère du martyre...

— Je sais démêler l'ivraie du bon grain, dit sentencieusement l'évêque.

— Cependant, insista Cécilius, tu t'es dérobé toi-même à la persécution, et j'estime que tu as bien fait. Néanmoins, des rumeurs calomnieuses circulaient dans le peuple : on t'accusait d'avoir fui...

— Et je fuirais encore dans des circonstances pareilles... Autant que toi, je blâme les excès de zèle et les sacrifices inutiles. Cependant je me serais offert alors, s'il l'avait fallu... Mais rappelle-toi ces jours néfastes. Parmi nous, des furieux criaient : « Tout le monde aux lions! » Et certains, qui paraissaient les plus échauffés, avaient déjà l'apostasie dans le cœur... « Tout le monde aux lions! » Quelle absurdité! C'eût été la fin de l'Église. Rappelle-toi en quel état de relâchement la persécution nous surprit. La tiédeur des âmes suivait l'ignorance de la doctrine; les mœurs devenaient aussi corrompues que celles des Gentils. L'Église du Christ s'installait dans le siècle, elle qui ne doit être en ce monde qu'une perpétuelle voyageuse. On vivait bien. On s'engraissait, comme des Juifs, dans le commerce et même dans l'usure... Et puis le grand coup fut frappé à l'improviste. Quel effondrement! Quelle débandade dans le troupeau, tu t'en souviens! Je pouvais mourir alors. Je serais même mort avec joie, tellement la lâcheté humaine me révoltait. Mais Dieu ne me l'a pas permis. J'ai vécu pour essayer de refaire son Église. Autant que je l'ai pu, je l'ai refaite. J'ai rallié ses ouailles dispersées, je leur ai donné des pasteurs, j'ai rétabli la discipline. J'ai rempli nos caisses qui étaient vides. Notre charité s'étend jusqu'aux nomades du désert. J'ai créé des hospices pour les veuves, les orphelins, les confesseurs indigens. Partout j'ai combattu la pauvreté, qui est mauvaise conseillère et qui, à la longue, dissout des courages que la torture n'a pu vaincre. Maintenant, tout est en ordre dans la maison de Dieu. Je puis partir comme un bon intendant qui a rendu ses comptes.

Ces paroles déconcertaient Cécilius, nullement préparé à les entendre. Ne voulant pas troubler son repos, il s'efforçait de croire à la sécurité qu'il affectait :

— Pourquoi, dit-il, t'émouvoir ainsi?... Je t'assure, nous n'avons rien à redouter de Rome en ce moment. Je connais l'Empereur. Valérien Auguste est un homme modéré, et qui, s'il n'est pas des nôtres, est entouré de chrétiens...

— Tu te paies d'illusions, dit Cyprien. Je crois, hélas! que les temps prédits sont proches.

Et, levant vers son ami ses yeux tragiques de visionnaire :

— La paix m'a été promise en rêve..., non pas la paix transitoire du monde, mais la Paix du grand Jour, celle que doit annoncer une aurore de sang!...

Les esclaves emportaient les corbeilles de fruits. Cyprien se mit debout, se signa et prononça l'action de grâces. Puis ils descendirent dans les jardins.

De plus en plus, l'évêque souffrait de sentir Cécilius si complètement étranger à ses préoccupations et à ses angoisses. Il ne savait comment tirer de sa torpeur cette âme volontairement engourdie. Entre les arcatures des buis et les hautes quenouilles des cyprès, il suivait mélancoliquement son ami. Ils s'assirent sur un banc du xyste. Cirta s'étalait en amphithéâtre derrière le treillage doré de la colonnade. Tout en haut du forum, dominant les toits des maisons, se dressait l'arc de triomphe élevé par Cécilius le père à la Vertu d'Antonin Auguste, « Notre Seigneur. » Cyprien le remarqua. L'édifice insolent semblait le provoquer de loin. Il dit doucement :

— Je viens de te résumer toute ma vie pendant ces années de séparation. Et toi, frère bien-aimé, qu'as-tu fait?

Il tentait de l'amener ainsi à une sorte de confession, ou du moins de percer le secret qui rendait ce cœur si fermé.

— Oh! moi, dit Cécilius en riant, je n'ai pas tes grandes ambitions. Pourtant, moi aussi, j'ai travaillé pour mon troupeau, pour mes cliens, pour nos frères de Cirta, pour tous ceux qui mangent mon pain et qui vivent à mon foyer...

Un instant, il parut hésiter, puis il déclara d'un ton légèrement contraint :

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de te parler d'elle... mais j'ai une fille...

— Toi! fit Cyprien, qui tressaillit à cette espèce d'aveu.

— Une fille adoptive... Son père ne t'est pas inconnu : c'est un de nos compagnons de jeunesse, Quintus Pompeianus de Sitifis. Sa mère, Lelia Pompeiana, était une femme d'une rare beauté et d'un esprit plus rare encore Tous deux m'avaient institué tuteur de leur enfant. Après leur mort, j'ai recueilli chez moi, puis adopté la jeune Lélia. Tu la verras bientôt. Elle est le vivant portrait de sa mère, une créature légère, ailée, un

être de grâce et de flamme. Outre ces dons, un esprit et une science précoces qui t'étonneraient toi-même, ô docte Cyprien. Elle connaît toutes nos histoires et toutes nos légendes. Elle se passionne pour tous les héros de notre Afrique, elle a un culte pour Sophonisbe... Ah! c'est une véritable Africaine. Indomptable, hardie, aussi propre aux exercices de la palestre qu'à ceux de l'école. Tu verras quelle fière et séduisante nature!... Nous l'avons surnommée Birzil, parce qu'elle est intrépide comme un jeune cavalier du Sud.

— Et elle est chrétienne? demanda l'évêque stupéfait.

— C'est-à-dire que sa mère l'avait fait inscrire parmi les catéchumènes... Avec moi, elle assiste à nos réunions. Mais, jusqu'ici, elle est restée tiède. Comme j'ai horreur de toute contrainte, j'attends que son cœur soit mûr pour plus de vérité...

Un silence lourd suivit ces paroles. Cyprien n'osait pas regarder le visage de Cécilius. Devant eux, dans son cirque de pierre, Cirta flambait sur son rocher, qui barrait durement la vue.

— Écoute! dit tout à coup Cyprien. Ce n'est pas l'évêque qui te parle, c'est l'ami... Natalis, tu sais combien je t'aime. C'est moi qui t'ai conduit au Verbe de Dieu, après avoir été amené moi-même à Lui par ton oncle, le vieillard Cécilius, saint prêtre de Carthage. Je lui ai promis, lorsqu'il est mort, de prendre soin de ton âme, autant que de celle de ses enfans. Cela me donne sans doute le droit de t'interroger sur cette âme. Eh bien! je t'en supplie, réponds-moi en toute sincérité!... Tu ne crois plus, n'est-ce pas?

— Je crois! dit fermement Cécilius.

Et, après un moment d'hésitation, comme s'il cherchait ses mots, il ajouta, non sans un frémissement d'émotion :

— Comment ne croirais-je pas? Je n'attends plus rien ni du monde, ni des hommes. Je sens que nous sommes à la veille de bouleversemens terribles. L'Empire est pourri. Les Barbares sont aux portes. Les vieilles religions et les vieilles philosophies s'abîment dans les superstitions les plus basses, ou dans les plus folles extravagances. Sur quoi m'appuyer, où tourner mes yeux, sinon là où je vois luire un peu de vérité et d'espoir?...

— Je constate ta lassitude, dit Cyprien rudement, mais je cherche ta foi. Où est le Christ dans tes paroles, comme dans ta vie? Encore un coup, crois-tu en lui?

— Je crois! répéta Cécilius.

— Jusqu'au martyre ?

— Oui ! dit-il, jusqu'au martyre !

Une exaltation soudaine s'était emparée de lui. Il vibrait tout entier, comme si l'évêque eût touché au point vital de son âme. Mais ce ne fut qu'un instant. Tout de suite, il se ressaisit :

— La mort ne m'effraie pas, dit-il, surtout quand il vaut la peine de mourir. Mais pourquoi cette préoccupation perpétuelle du martyre ? Ton Dieu est-il un Moloch altéré de sang humain, comme celui des Carthaginois ?... Moi, je suis convaincu que nos existences sont nécessaires pour lutter contre les ténèbres et la barbarie montantes, et que nous ne devons nous sacrifier qu'à la dernière extrémité. Je suis surtout d'avis que la conciliation vaut mieux qu'un zèle inconsidéré et que toute attitude tant soit peu provocatrice est blâmable...

— Tu sais bien que, sur ce sujet de la violence, je pense comme toi, interrompit Cyprien. Ce que tu dis là, je l'ai dit moi-même et écrit maintes fois, au grand scandale de certains.

— Alors, pourquoi rompre avec une conduite si sage ? Quant à moi, en évitant de heurter le sentiment populaire, en obligeant, sans distinction, païens et chrétiens, j'ai désarmé bien des haines, attiré à nous bien des adversaires, j'ai peut-être fait autant que toi pour l'Église. En tout cas, avec l'aide de Crescens, ton collègue, j'ai assuré la paix dans Cirta. Tout le monde y sait que je suis chrétien, car je ne m'en cache pas. Personne, je crois, ne m'en fait un crime... Veux-tu un exemple de cette tolérance ? On m'a conjuré d'accepter, comme mon père, le flaminat perpétuel. J'ai cédé. Eh bien, on ne me demande même pas d'assister aux cérémonies. Je m'arrange toujours pour être absent ce jour-là. J'envoie à nos décurions un cadeau pour les pauvres de la ville, et chacun est satisfait.

— Et tu t'imagines que cela va durer indéfiniment ?

— Cela durera bien autant que moi, dit Cécilius.

Au même moment, on entendait un bruit de galop sur la route, au bas de la terrasse. Des esclaves parurent qui couraient vers la grande porte du jardin. Cécilius, ayant prêté l'oreille, se leva précipitamment :

— C'est elle ! dit-il. Elle arrive de Muguas à l'improviste. Que se passe-t-il là-bas ?

Au bout de l'allée du xyste, Cyprien vit surgir un cavalier sur un superbe cheval noir, qui encensait à chaque pas :

— Birzil! Birzil! cria Cécilius.

Il avait abandonné son hôte pour s'élancer au-devant de la jeune fille.

C'était elle, en effet, vêtue, comme toujours, quand elle montait à cheval, de vêtemens masculins. Tandis que, prestement, elle glissait de la selle, un palefrenier nègre, qui l'escortait, tenait la bride de l'animal. Elle portait des bottes de cuir rouge broché d'or, une culotte de soie verte rehaussée d'une bande blanche, et, flottant sur sa casaque lacée de blanc, une courte chlamyde. Agrémentée par derrière d'une plume de coq, la casquette ronde des coureurs du cirque coiffait belliqueusement sa petite tête enfantine.

Légère, effleurant à peine le sol du bout de ses chaussures de cuir souple, elle se jeta dans les bras de Cécilius.

L'évêque détourna la tête : il comprenait maintenant pourquoi son ami ne voulait pas mourir.

IV. — LA FOIRE DE CIRTA

Le lendemain matin, sous un gai soleil de mai, la ville était en liesse. C'était l'ouverture de la foire printanière. Des contrées avoisinantes et même de la région montagneuse de l'Atlas, les paysans et les petits propriétaires affluaient à Cirta. Ils venaient faire leurs achats pour la moisson. Très habilement, Cyprien et son collègue Crescens avaient profité de ce grand concours de peuple pour convoquer en concile les évêques de Numidie. Les prélats seraient perdus dans la presse des chalands et des visiteurs. D'ailleurs, un certain nombre d'entre eux étaient agriculteurs, vignerons, fabricans d'huiles, éleveurs de chevaux.

La foule se pressait vers la porte de Lambèse et se répandait sur le plateau dénudé qui domine l'entrée des gorges, en face de la ville. Il y avait là un marché, vaste cour rectangulaire encadrée d'un portique, avec des échoppes aménagées au fond de la cour, dans un hémicycle, qu'on entrevoyait derrière les colonnes. Au centre, à fleur de sol, s'étalait un bassin, où coulait l'eau d'une fontaine entourée d'abreuvoirs. Sous l'arcade centrale donnant accès à l'hémicycle, se dressait une statue en toge, celle d'un certain Julius Félix, aux frais de qui l'édifice avait été construit. On pouvait lire, en belles lettres rouges, sur le socle de la statue, le texte du rescrit impérial autorisant

« les gens d'alentour et les étrangers à se réunir en ce lieu deux fois par mois, le deuxième jour avant les nones et le treizième avant les calendes, mais seulement pour vendre et pour acheter, en s'abstenant de tout acte illégal et de toute violence contre les personnes. »

Les dernières lignes de l'inscription trahissaient les arrière-pensées du gouvernement, qui redoutait toujours les réunions nombreuses, comme des foyers d'intrigues et d'agitation politique. C'est pourquoi l'autorité avait fait placarder cet avis à l'endroit le plus apparent du marché.

Ceux des évêques qui le déchiffraient et qui n'ignoraient point ce que leur réunion projetée avait d'illégal, se sentaient tenus à plus de prudence. Tacitement, ils s'étaient donné rendez vous dans cette enceinte bruyante, où les marchandises exposées, les disputes, les rixes accaparaient toutes les attentions. Ils se reconnaissaient de loin, se saluaient, en évitant, autant que possible, les conciliabules trop prolongés. Quelques-unes de leurs ouailles étaient là. Entre chrétiens, on se signalait, parmi ces pieux personnages, les plus célèbres, ceux qui passaient pour les plus riches ou qui avaient souffert pour la foi : Novatus de Thamugaddi, Januarius de Lambèse, Lucius de Théveste... Certains d'entre eux étaient de vrais paysans aux mains calleuses, polies par le pressoir et par le manche de la charrue. Ils s'appuyaient sur de forts bâtons noueux, en bois de frêne ou d'olivier, sculptés naïvement et peints de couleurs barbares, et leur peau hâlée et luisante tranchait fortement sur la blancheur bise de leurs manteaux en laine de brebis.

A mots couverts, ils s'entretenaient du concile prochain, tout en ayant l'air de suivre la foule qui s'arrêtait devant les étalages. Les instrumens agricoles étaient disposés sous les arcades de gauche du portique intérieur, envahi par des bandes de travailleurs mercenaires, qui venaient de toutes les régions de l'Afrique et même de l'Espagne. Les chefs d'équipe essayaient les faucilles, passaient leurs doigts sur les fers minces et recourbés, qui affectaient les formes les plus diverses : il en était de triangulaires et de légèrement coudées; d'autres s'arrondissaient comme des sistres. Les hommes soupesaient dans le creux de leurs mains les beaux étuis de cuir jaune qui enveloppaient les pierres à aiguiser, ou, l'index plié, ils tapaient sur des gourdes revêtues de pailles tressées et de fibres de palmiers.

Ils soulevaient, avec des rires, de petits tonneaux en argile poreuse, qui figuraient grossièrement un porc ou un chameau. L'un d'eux, un paysan de Diana, brandissant une faucille neuve, se vantait de faire sa vingt-deuxième moisson; il avait, disait-il, parcouru, en fauchant, toute la Numidie. Une fois même, il était allé jusqu'en Sicile...

Les badauds faisaient cercle autour du hâbleur. Par convenance, les évêques s'arrêtaient un instant pour l'écouter, puis ils se dirigeaient mystérieusement vers le fond de l'hémicycle, qui servait de marché aux vêtemens. Dans le recoin le plus obscur, derrière une table de pierre qui barrait toute l'entrée de son échoppe et où luisaient confusément de menus objets étalés, se tenait un personnage obséquieux, visité seulement par quelques acheteurs discrets. C'était Saturninus, le marchand de curiosités, qui s'était glissé dans l'escorte de l'évêque de Carthage. Beaucoup de prélats le connaissaient, car il venait chaque année à la foire de Cirta. Ils lui achetaient un chrisme, un agneau, un poisson en ivoire ou en nacre, et, tout en leur glissant dans la main le symbole mystique, le marchand leur chuchotait les nouvelles. A ceux qui l'ignoraient encore, il apprenait que Cyprien était arrivé de l'avant-veille... « C'était aux thermes de Cécilius Natalis que, décidément, le concile aurait lieu... La première séance était fixée au lendemain soir... Mais quelle contrariété! Voilà que Crescens, l'évêque de Cirta, était malade! Comment allait-on faire sans lui? Cyprien, en ce moment même, devait se trouver à l'église pour en conférer avec ceux du clergé cirtéen et prendre une décision... »

Cet incident parut si grave aux prélats que quelques-uns d'entre eux, notamment Januarius de Lambèse et Novatus de Thamugaddi, prirent immédiatement le chemin de l'église, afin de s'en informer.

En effet, la présence de Crescens était indispensable au concile, qui ne se réunissait que pour valider son élection déjà ancienne. Or une cabale, qui s'appuyait sur quelques confesseurs suspects, attaquait cette élection sous prétexte que le nombre des évêques électeurs avait été insuffisant. La faction adverse venait d'élire de son côté un certain Paulus, prêtre de la banlieue, déconsidéré par ses débordemens et ses malversations, et qui même pratiquait ouvertement l'usure...

Comme ils rentraient en ville, les prélats joignirent préci-

sément Cyprien qui descendait à l'église située dans le bas quartier. Ils lui témoignèrent la plus respectueuse déférence. Bien qu'il ne fût pas officiellement primat d'Afrique, l'autorité morale de l'évêque de Carthage, sa science de l'Écriture, son talent de parole en faisaient un véritable chef. Sitôt les premières politesses échangées, ses collègues ne lui cachèrent pas que plusieurs évêques du Sud, particulièrement ceux de la région de l'Aurès, s'étaient abstenus de venir et que, secrètement, ils favorisaient Paulus. C'était la vieille rivalité entre les villes et les campagnes, les contrées maritimes et les hauts plateaux, — entre la Numidie et la Proconsulaire.

Cyprien était visiblement inquiet et préoccupé. Cette dernière nouvelle acheva de le troubler. La maladie de Crescens, dont on l'avait averti la veille, était déjà un assez fâcheux contre-temps. Mais peut-être que quelque chose de pire se préparait... Bride abattue, Birzil était accourue à la villa des thermes pour dire à Cécilius qu'un des magistrats municipaux l'attendait, le lendemain, à Muguas, fort surpris de ne pas l'y rencontrer. Qu'il s'y trouvât dès la première heure!... Il devait y être encore... Et la jeune fille était repartie précipitamment, sans même demander à saluer l'évêque!... Qu'est-ce que tout cela présageait?...

Pourtant, cette matinée riante semblait chasser tous les soucis. La ruelle ensoleillée aboutissait à une impasse pleine d'une ombre fraîche.

Cyprien avait laissé passer devant lui ses deux collègues plus jeunes. Il allait seul, avec Pontius, le diacre, qui, naïvement, s'ébahissait de toutes choses, nouvelles pour lui. Entre les hauts murs peints en bleu clair, tout était bleu, tout baignait dans une lumière très douce. Des voiles bleuâtres se posaient sur les angles des vieilles bâtisses, tamisaient les couleurs trop crues. Çà et là, accroupis sur le bord des seuils, entre des piles de galettes, des boulangers disposaient, sur leurs éventaires, de petits pains chauds saupoudrés de grains d'anis et de cumin. Tout au fond du cul-de-sac, sous un trou sombre creusé par une voûte, une porte basse donnait accès à l'église installée dans une vieille maison, qui datait des rois numides et qui appartenait à Cécilius.

Januarius et Novatus venaient d'entrer. La porte, lourde et bardée de ferrures, était entre-bâillée par le portier. Dans le

vestibule, Cyprien fut reçu par un des diacres de Crescens, grand homme maigre, à la barbe rousse en pointe, qui avait un air d'illuminé. C'était Jacques, un confesseur célèbre dans toute la région. Pendant la persécution de Dèce, il avait été mis aux fers et battu de verges. L'étreinte des ceps lui avait presque brisé les chevilles, de sorte qu'il marchait avec peine, et en boitant. Il s'inclina jusqu'à terre devant l'évêque de Carthage, et, après s'être touché aux genoux, à la place du cœur et au front, il baisa l'épaule et la main de l'hôte illustre. Et, prévenant toute question, il lui annonça que Crescens, parti pour sa maison de campagne, n'était qu'indisposé. Demain sans doute il serait debout et pourrait assister au concile. Mais une autre raison que la santé de son collègue avait amené Cyprien à l'église de Cirta. Il y avait donné rendez-vous aux délégués de Paulus, afin d'entendre leurs doléances avant la première session : on devait se réunir à l'église comme en un terrain neutre.

Or, ceux-ci n'étaient pas encore arrivés. Jacques affirma que, sans doute, ils ne tarderaient point, et, tout en boitant, il conduisit Cyprien vers le triclinium, la grande salle des agapes, où, selon l'usage, une collation avait été préparée pour le visiteur. Sur un plateau de cuivre, étaient disposés des gâteaux, des jus de fruits dans des fioles irisées, de l'eau fraîche dans des vases de terre.

Cyprien n'accepta qu'un peu d'eau, et, après avoir refusé de s'asseoir, il finit par prendre un siège, les émissaires de Paulus tardant à paraître. Autour de lui, sur le dallage, s'espaçaient des lits, des tables, des nattes, des sièges de toute sorte : il y en avait pour toutes les conditions et toutes les coutumes. L'évêque promenait un regard surpris sur la salle. Elle respirait l'ordre, la prospérité, la richesse même. Sur un buffet, resplendissaient deux grands calices d'or, sans compter les calices d'argent et les plats de même métal. Des lampes, des chandeliers, des candélabres de bronze, avec leurs chaînettes et leurs aiguilles, s'alignaient dans leurs encognures et sur les étagères. Les murs étaient peints à fresque de gracieux motifs ornementaux, guirlandes de roses, corbeilles de fleurs ou de fruits, ou bien de figures et de scènes naïves tirées de l'Écriture, Moïse frappant le rocher, la multiplication des pains, le Bon Pasteur, le repas des sept disciples. Jacques, devinant la pensée de l'évêque, s'empressa de lui dire :

— Nous n'avons pas eu à souffrir beaucoup, même sous Dèce. La persécution a été très courte. Et on a respecté les biens de l'église.

Novatus et Januarius déclarèrent qu'il en avait été de même à Lambèse et à Thamugaddi.

Alors, le diacre, comme s'il voulait éblouir l'évêque de Carthage en étalant sous ses yeux l'opulence de l'église de Cirta, lui proposa de visiter la maison. Pendant ce temps, on enverrait quelqu'un à l'auberge où étaient descendus les partisans de Paulus, pour s'enquérir de leur retard. Marien, le lecteur de l'église, qui se trouvait là, y courut en toute diligence.

Déjà, le diacre avait poussé la porte du cellier qui s'ouvrait au fond du triclinium. Des rangées de tonneaux et de jarres apparurent dans la pénombre. Le cellier regorgeait de vin et d'huile. Et il y avait aussi, empilés jusqu'à la voûte, des sacs de farine, des légumes secs dans des corbeilles et des boisseaux :

— Tu vois, dit Jacques, si les mauvais jours reviennent, nous aurons de quoi nourrir les veuves et les enfans de nos martyrs.

— Et vous pourrez aussi les habiller, dit Januarius.

En effet, le vestiaire occupait toute une chambre longue et profonde, où l'on entrevoyait, sur des rayons, des amoncellemens de tuniques et de voiles, des chaussures d'hiver et d'été, de gros manteaux de laine à capuchon pour les paysans et les esclaves.

— C'est grâce à Cécilius Natalis que nous avons tout cela, dit Jacques : sa libéralité est inépuisable pour nous.

— Ainsi, il donne beaucoup à l'église ? demanda l'évêque, qui se reprochait déjà d'avoir mal pensé de son ami.

— Beaucoup plus que tu ne peux croire, Père très saint. Il nous donne tous les vêtemens et toutes les nourritures, jusqu'aux nourritures de l'esprit... Tiens! cette bibliothèque, c'est encore un cadeau de Cécilius.

Dans une pièce en rotonde, des armoires peintes et dorées, qui s'alignaient autour des murs, montraient derrière leurs volets rabattus, des évangéliaires et des psautiers somptueusement reliés. Mais Cyprien, qui voulait se recueillir un instant dans le sanctuaire, ne fit que traverser cette studieuse retraite.

La salle du Banquet dominical avait été aménagée dans un sous-sol, qui s'étendait sous la cour intérieure et où l'on descen-

dait par un escalier tournant. C'était une véritable crypte, que soutenaient des piliers énormes. Un jour avare tombait par les ouvertures de la voûte. Çà et là, le long des murailles noyées de ténèbres, quelques lampes brûlaient dans des niches. Au centre, supportant une rangée de gros cierges de cire, se dressait l'autel, simple table de bois recouverte d'une nappe. Devant, on distinguait l'estrade du lecteur, et, tout au fond, dans une abside récemment construite et encore blanche de maçonnerie, le siège épiscopal.

Debout, les deux paumes étendues, dans l'attitude de la prière, l'évêque se tenait devant l'autel. Instantanément, ses yeux semblèrent se vider de toute forme sensible, comme si l'univers s'était tout à coup aboli pour sa conscience. Le regard tourné à l'intérieur, il priait pour l'église de Cirta, cette église trop riche et trop heureuse, suppliant Dieu de lui épargner tout ce qu'il pressentait de ruines et de tribulations imminentes. De loin, les assistans le contemplaient, craignant, par un geste ou une parole, de troubler son oraison, lorsque Marien le lecteur rentra de l'auberge, accompagné de Delphin le cubiculaire. Il fallut bien apprendre la vérité à Cyprien.

Agitant ses longs bras, avec toute une mimique indignée, Jacques lui rapporta la réponse des délégués de Paulus. Ils avaient déclaré que ni eux ni leur chef n'assisteraient au concile. Ce concile était irrégulier, les évêques n'étant pas plus en nombre, cette fois, que pour l'élection de Crescens : tout le monde savait maintenant que les évêques du Sud s'étaient abstenus... Une telle traîtrise révolta Cyprien. Après avoir accepté son arbitrage et pris jour pour une entrevue, comment ces mauvais chrétiens osaient-ils se dérober? Car l'absence de quelques prélats n'était qu'un prétexte, la majorité étant réunie à Cirta... Mais il n'eut pas le temps d'y penser davantage. Delphin lui confiait à voix basse que Cécilius venait d'arriver de Muguas avec un visage sombre et qu'il priait l'évêque de venir au plus vite le trouver, pour une affaire des plus urgentes...

A la villa, devant la porte de son appartement, son secrétaire, Célérinus, le prévint qu'un courrier venu de Carthage à franc étrier, et qui le poursuivait depuis son départ, avait apporté des lettres de Rome : lui-même était occupé à déchiffrer ces dépêches rédigées en caractères secrets, et, autant qu'il en pouvait juger à première vue, les nouvelles qu'elles donnaient

semblaient alarmantes... Ainsi, tout s'enchaînait pour justifier les appréhensions de Cyprien. Ces contrariétés successives annonçaient quelque chose de pire sans doute!... Cécilius l'attendait dans sa chambre. Sans autre préambule, il lui dit :

— Votre réunion est interdite!

Un de ses amis, un duumvir de Cirta, était venu conférer avec lui, mystérieusement, à Muguas : le légat de Lambèse, averti, on ne savait comment, du concile, s'y opposait absolument, menaçait les prélats de la prison, en cas de désobéissance. Cécilius ajouta :

— Il parait qu'il est très irrité contre vous, contre toi particulièrement!

Cyprien ne vit qu'une chose : la trahison possible, probable, d'un frère. Car enfin, qui avait pu le dénoncer? Salloum, le cabaretier? ou l'intendant Zopicus, croisé en sortant de Thagaste? Cela paraissait bien invraisemblable. Un affreux soupçon traversait son esprit : c'était Paulus, sans doute, qui, sûr d'avance d'être condamné par le concile, s'était fait le délateur de ses collègues?... Au même moment, une portière se souleva et Célérinus apparut. Il tenait en main la lettre dont il venait de déchiffrer la cryptographie. Désignant du regard Cécilius, le secrétaire demanda à Cyprien :

— Je puis parler, n'est-ce pas?

— Lis, dit l'évêque.

Alors, de sa voix pâle et impersonnelle de fonctionnaire, Célérinus lut ceci :

LES PRÊTRES ET LES DIACRES AFRICAINS, QUI DEMEURENT A ROME, AU PAPE CYPRIEN, SALUT !

Nous croyons devoir t'informer, vénérable Père, des complots qui se trament ici et qui menacent ton église, autant que celle du Pontife romain. Nous avons appris par ceux de nos frères qui sont dans la maison de César, que Valérien Auguste est devenu la proie des magiciens d'Égypte. Les Barbares ayant attaqué l'Empire, ils lui ont promis de le faire triompher de ses ennemis, grâce à leurs enchantemens. On dit, en effet, que les Alamans ont franchi le Rhin, que les Goths s'apprêtent à passer le Danube et les Perses l'Euphrate. Les magiciens, hommes scélérats et abominables, ont persuadé à Valérien que ces malheurs sont dus à sa tolérance pour notre religion très sainte et aussi à sa com-

plaisance pour les mages de Ctésiphon, leurs rivaux. Déjà, deux de ces derniers, accusés d'avoir prédit la pourpre à Macrianus, chef des armées d'Orient, ont été brûlés vifs. Chose horrible à dire, des sacrifices d'enfans ont eu lieu au Palatin. Les entrailles de ces victimes innocentes n'ayant pas révélé d'auspices intelligibles, les magiciens d'Égypte ont déclaré alors que la faute en était à nos sortilèges qui contrariaient les leurs. De là, un redoublement de haine contre les chrétiens. Un des nôtres, un carrier du nom d'Hippolyte, a été décapité avec toute une famille, qu'il avait convertie à la foi du Christ. Quelque temps après, deux époux chrétiens, Chrysanthe et Daria, furent, par l'ordre du préfet de la Ville, enterrés vivans dans une carrière de sable, près de la voie Salaria nouvelle. Le bruit court enfin que, dans les conseils de l'Empereur, un édit se prépare contre nous, dont on veut confisquer les biens, et empêcher les réunions, sous peine de la torture et du dernier supplice.

Nous avons jugé bon de te faire connaître ces choses, afin que tu règles ta conduite d'après elles, selon ta grande sagesse et pour le salut de ton troupeau. Nous souhaitons, vénérable Père, que tu te portes toujours bien en Dieu.

A travers les ternes expressions de ce style protocolaire, Cyprien avait entrevu les foules hurlantes brisant les stèles des cimetières, pillant les églises, lâchant dans les ruisseaux des rues les tonneaux de vin et d'huile, — et les files de confesseurs agenouillés, le cou tendu à la lame rouge du bourreau, les poteaux au milieu de l'arène, les bêtes fauves bondissant hors de leurs cages et les bûchers flambant aux portes des villes...

Quand Célérinus eut terminé la lecture de la lettre, l'évêque regarda Cécilius qui paraissait abasourdi, incapable de rassembler ses pensées, et il dit simplement :

— Voilà!... Toute l'horreur est là devant nous!... Mes visions ne m'avaient pas trompé!

Et, soudain, avec une exaltation qui mit des éclairs dans son regard et comme un nimbe autour de son front :

— Ils peuvent crier maintenant : « Cyprien aux lions! » Je suis prêt à rendre mon témoignage... Quand le Seigneur voudra...

Un silence suivit ces paroles : Cécilius, comme frappé de stupeur par cette nouvelle, que, pourtant, il aurait dû prévoir,

n'osait pas lever les yeux vers Cyprien. Alors l'évêque, se penchant vers lui, dit avec douceur :

— Et toi, mon ami, que vas-tu faire?

— Je ne sais!

Puis s'efforçant de dominer son trouble :

— Ces alertes sont fréquentes. Jusqu'ici nous avons été tranquilles à Cirta... D'ailleurs, je ne crains rien. Presque tous sont mes cliens ou mes obligés.

— Tu dois avoir des ennemis, ou tout au moins des envieux, dit Cyprien. Tu ne peux pas savoir... Et si l'on te dénonce, que feras-tu?

Fièrement, celui qu'on avait comparé autrefois au césar Hadrien redressa sa tête sous sa couronne de cheveux gris :

— Je ne ferai rien, dit-il, dont tu doives rougir!

De nouveau, leurs volontés divergentes s'affrontaient et se défiaient. Enfin, Cécilius, avec un haussement d'épaules, comme s'il rejetait tout un fardeau de pensées importunes :

— Mais pourquoi t'émouvoir d'avance, sur des rumeurs peut-être infondées? Ne pense plus à tout cela. Viens te reposer à Muguas : tu y seras en sûreté, tu verras Crescens et quelques-uns de tes collègues.

— Non! dit Cyprien, fermement : je retourne à Carthage. Un évêque doit mourir au milieu de son troupeau. Je vais partir sans tarder, ce soir même.

— Ce soir même! Quelle hâte, quelle folie! dit Cécilius, en laissant retomber ses mains, d'un air découragé.

Cyprien épiait le visage de son ami, avec des alternatives de révolte et de pitié. Il pensait à tout ce qui retenait Cécilius dans ce palais somptueux, auprès d'une fille adoptive trop aimée et trop belle... Soudain il se jeta dans ses bras, et, avec un accent où il mit tout son cœur, toutes ses angoisses, tout son désir de salut et d'immortalité glorieuse pour cette âme faible, il s'écria :

— Ah! frère bien-aimé! Puisse la paix du Seigneur être toujours avec toi!

LOUIS BERTRAND.

(La seconde partie au prochain numéro.)

LE CHEVALIER DE L'AIR

GEORGES GUYNEMER[1]

IV[2]

L'ASCENSION

I. — LA BATAILLE DES FLANDRES

Donc, après la bataille de l'Aisne, Georges Guynemer, transporté dans les Flandres, a dû s'aliter dès son arrivée (juillet 1917). Le 20, il sort de l'hôpital et il rejoint le camp d'aviation dont les baraques commencent à s'aligner au bord de la mer, à quelque distance de Dunkerque. Il prendra part à l'offensive nouvelle avec son avion magique réparé qu'il va chercher à Fismes le 23. L'escadrille des Cigognes fait partie du groupe de combat mis sous les ordres du commandant Brocard. Aucune maladie ne peut retenir un Guynemer quand une offensive s'élabore. Toutes les cigognes sont rassemblées : le capitaine Heurtaux, remis de sa blessure d'avril en Champagne, qui commande maintenant l'escadrille ; le capitaine Auger, dont les jours sont comptés; le lieutenant Raymond, le lieutenant Deullin, le lieutenant Lagache, le sous-lieutenant Bucquet, et Fonck et Bozon-Verduraz, nouveaux venus qui déjà ont fait leurs preuves; Guillaumat, Henin, Petit-Dariel,

(1) *Copyright by* Henry Bordeaux, 1918.
(2) Voyez la *Revue* des 15 janvier, 1er et 15 février.

tous trois adjudans ; les sergens Gaillard et Moulines; les caporaux de Marcy, Dubonnet et Risacher. Dès le 24 juillet, Guynemer est reparti dans les cieux...

Pour comprendre toute l'importance de cette nouvelle bataille des Flandres, qui va s'engager le 31 juillet 1917 et se prolongera jusqu'à l'hiver, il n'est pas inutile de citer une appréciation allemande. Dans un numéro du *Lokal-Anzeiger* de la fin de septembre (1917), le docteur Wegener écrivait, après deux mois de luttes sans interruption : « Comment peut-on, dans ces jours que nous vivons, oser parler d'autre chose que de la bataille des Flandres? Quoi? il y a des gens qui disputent de l'avenir du régime parlementaire, ou du dernier emprunt, ou du prix du beurre, ou des rumeurs de paix, quand tous les cœurs et tous les yeux devraient être tournés avec angoisse vers ces lieux où les soldats accomplissent des gestes immenses! Cette bataille est la plus puissante et la plus terrible de la guerre. On l'avait crue terminée; elle vient de s'embraser à nouveau dans un gigantesque incendie. L'Anglais poursuit son but avec sa coutumière et inlassable ténacité. Le bombardement qui a précédé les récentes attaques a dépassé en intensité et en horreur toutes les canonnades d'autrefois. Les Anglais étaient ivres de victoire, même avant de s'élancer à l'assaut, tant leurs masses d'artillerie étaient formidables, redoutables leurs canons, intenses leurs feux... »

Ce commentaire montre l'inquiétude causée par la nouvelle offensive dans toute l'Allemagne, encore mal remise de la bataille d'avril sur l'Aisne et en Champagne. Cependant le lyrisme du docteur Wegener ne lui laisse pas le jugement libre. Les trois grandes batailles d'arrêt, qui ont la première refoulé, la deuxième suspendu, la troisième cloué sur place et usé la puissance allemande, la Marne, l'Yser, Verdun, ont été tour à tour les plus terribles de la guerre. Ce n'est pas à l'une ou l'autre d'entre celles-ci que la seconde bataille des Flandres peut être comparée, mais plutôt à cette bataille de la Somme dont les conséquences n'ont été complètement révélées que par le recul allemand du mois de mars (1917) sur la ligne Siegfried. La première bataille des Flandres a fermé aux Allemands les portes et les ports de Dunkerque et de Calais et immobilisé leur invasion : la nouvelle offensive franco-britan-

nique entre comme un coin, par le saillant d'Ypres, dans la forteresse édifiée depuis près de trois ans par la force germanique sur la terre flamande, atteint la ligne des hauteurs, rejette l'ennemi dans le marécage, menace la route de Bruges. Au cours de la première, le général Foch avait eu l'appui de l'armée anglaise du maréchal French; dans celle-ci, le maréchal Haig, qui mène au combat les IIe (Plumer) et Ve (Gough) armées britanniques, est secondé par la Ire armée française, commandée par le général Anthoine.

L'armée du général Anthoine est venue se ranger en Belgique, à la gauche du groupe des armées de choc britanniques, vers le milieu de juin. Après les luttes épiques du Chemin des Dames et de Moronvillers, engagées les 16 et 17 avril, on pouvait croire les Français fatigués. Les Français ont supporté le poids de la guerre depuis le premier jour. Ils ont à leur compte la Marne et l'Yser en 1914, les innombrables et dures et coûteuses offensives de 1915 en Artois, en Champagne, en Lorraine, en Alsace, Verdun et la Somme en 1916. Ils n'ont jamais cessé d'arrêter ou de refouler l'ennemi. Dans le groupement des Alliés, ils représentent l'invincible opiniâtreté, en même temps que le perfectionnement méthodique des armes et de leur liaison. Or, ces troupes, amenées le 15 juin sur un terrain inconnu d'elles, sont en état d'entrer en ligne le 31 juillet en même temps que les Anglais, passent le canal de l'Yser sur vingt-neuf ponts, l'avant-veille de l'attaque, sans perdre un homme, montrent une habileté de manœuvre, un mordant, un ascendant irrésistibles et augmentent encore notre prestige militaire. Le maréchal Haig a trouvé dans le général Anthoine un exceptionnel collaborateur. Cependant le général Pétain, qui commande en chef les armées françaises, aide à sa manière l'offensive des Flandres en battant l'ennemi sur d'autres points du front; la IIe armée (général Guillaumat) va remporter sa victoire du 20 août devant Verdun sur les deux rives de la Meuse, et la VIe armée (général Maistre) prépare la belle opération de la Malmaison (23 octobre), qui d'un coup nous donnera tout le Chemin des Dames jusqu'à l'Ailette.

En Flandre, le général Anthoine n'avait pas eu six semaines pour aménager le terrain, organiser les services d'arrière, disposer l'artillerie et les troupes. Mais il n'entendait pas retarder l'offensive britannique et, au jour fixé, il était prêt. Le front

d'attaque pour les trois armées (IIe et Ve armées anglaises, Ire armée française) était de 15 à 20 kilomètres environ, de la route d'Ypres à Menin sur la droite, à hauteur de Gheluvelt, jusqu'au confluent de Martje Vaert et de l'Yperlée à Drie Grachten (pour les Français, de Drie Grachten à gauche jusqu'à Boesinghe à droite sur l'Yperlée). L'offensive devait être conduite méthodiquement sur des objectifs limités et comprendre plusieurs phases. La bataille s'engagea le 31 juillet. Du premier coup, l'armée française enlève les positions ennemies sur trois kilomètres de profondeur et s'empare de Steenstraete, puis, dépassant ses objectifs, conquiert Bixchoote et le Cabaret Korteker. Les Anglais ont leur nouvelle ligne jalonnée par Pilkem, Saint-Julien, Frezenberg, Hooge, le bois du Sanctuaire, Hollebeke et la Basse-Ville, soit une avance de 1 500 mètres sur un terrain fortifié et coupé de bois. Mais le temps effroyable du 1er août et les contre-attaques allemandes, menées spécialement sur Saint-Julien, empêchent la suite immédiate de l'offensive. Le 16 août, une deuxième opération nous porte sur la ligne de Saint-Jansbeek. A notre gauche, nous enlevons la tête de pont de Drie Grachten. Le général Anthoine avait poussé si loin la préparation d'artillerie qu'un des bataillons qui prirent part à l'assaut ne laissa personne en arrière, ni un mort, ni un blessé. De leur côté, les Anglais s'emparent de Langemark. L'armée française étant au pivot, les Anglais doivent compléter leur avance par l'occupation de la ligne des hauteurs entre Becelaere au sud et Poelcapelle au nord (combats d'Inverness, 20 septembre, et de Zonnebeke, 26 septembre). Leurs brillans succès permettent dès lors une nouvelle opération collective. Cette opération sera celle du 9 octobre, qui nous amènera aux lisières sud de la forêt d'Houthulst. Les Anglais ne lâcheront pas la partie engagée avant d'avoir conquis les hauteurs de Passchendaele.

Or il n'est plus de grande bataille sur terre qui ne soit précédée et accompagnée d'une bataille aérienne. Précédée, parce que sa préparation exige la connaissance photographique des lignes et des fortifications ennemies, partant la liberté des avions d'observation, laquelle ne se conquiert que par les escadrilles de chasse et de bombardement. Accompagnée, parce que les réglages d'artillerie et la progression de l'infanterie demandent la même protection. L'ennemi, qui n'a pu se tromper

sur l'importance des préparatifs franco-britanniques dans les Flandres, a, dès le milieu de juin, renforcé ses groupes aériens et le nombre de ses ballons captifs. Durant tout le mois de juillet, se livrent, dans les airs, de terribles combats, rarement d'avions isolés, mais habituellement d'avions groupés, ou même de fortes escadrilles : tel ce combat du 13 juillet, le plus formidable de la guerre, auquel prirent part des formations qui comptaient jusqu'à 30 appareils, et qui coûta aux Allemands 15 appareils abattus et 16 désemparés...

Guynemer, à l'hôpital, a entendu raconter ces extraordinaires rencontres. Les radieuses randonnées de la Somme, seul ou à deux, les exploits de Lorraine et de l'Aisne sont-ils devenus impossibles? Faut-il se plier aux nouvelles tactiques du nombre et accepter de n'être plus qu'une simple unité dans une formation, ou le chef d'un groupe ordonnant la manœuvre? Le chevalier de l'air demeure incrédule : il songe à son avion magique. L'ère des attaques foudroyantes, quel que soit le chiffre des adversaires, n'est pas close. Cependant la préparation d'artillerie a commencé dès le milieu de juillet. La terre tremble à plus de cinquante kilomètres du front. Terre plate et qui serait sans grâce, si la lumière, jaillie des vapeurs humides qui montent du sol ou viennent de la mer, ne donnait un éclat et un relief délicats aux villages bâtis en pierre jaune, aux grasses fermes, aux bois, aux bouquets d'arbres, aux moindres haies, aux calvaires dressés aux carrefours.

Guynemer avait pris froid, en juillet, parce que les baraques destinées au logement des aviateurs n'étant pas achevées et ceux-ci couchant provisoirement à Dunkerque, il avait refusé de quitter le camp, dormant dans un hangar ou sous la tente, afin de partir de meilleure heure le matin à la recherche des avions ennemis qui, hardiment, franchissaient les lignes à la faveur des ténèbres et observaient au jour naissant nos préparatifs d'attaque ou même bombardaient nos arrières. Maintenant, les baraques, accueillantes et confortables, s'alignent au bord de la mer.

Le 27 juillet, en ronde avec le lieutenant Deullin, camarade de la Somme et de l'Aisne, camarade de toujours, il abat en feu, entre Langemark et Roulers, un très puissant Albatros, vraisemblablement de nouveau modèle, 220 HP. Sa victime

est tombée loin dans les lignes ennemies : le spectacle en a été donné aux fantassins anglais enthousiasmés. Il l'a choisie dans une patrouille allemande de huit avions que l'Albatros survolait de cinq cents mètres. Avec l'avion magique il l'a pulvérisé à une distance de quelques mètres.

Cette victoire est la quarante-neuvième. Dès le lendemain, il célèbre la cinquantième, un D. F. W., qui tombe en flammes sur Westrobeke, pareillement anéanti, mais qui auparavant s'est défendu, car l'avion enchanté a reçu cinq balles dans la queue, l'un des longerons, le tuyau d'échappement, le capot. Il faut encore le réparer. Ce même jour glorieux, puisque le prodigieux chiffre a été atteint par Guynemer, est aussi pour les Cigognes un jour de deuil. Le capitaine Auger qui, fort de son expérience sept fois triomphante, était parti seul en reconnaissance, reçoit une balle dans la tête, et, mourant, parvient à ramener son appareil au terrain d'atterrissage, pour mourir chez les siens.

Cinquante : Guynemer a réalisé son rêve. Ce nombre qui paraissait inaccessible, s'est peu à peu rapproché. Le voilà conquis. Cinquante, sans compter les avions tombés trop loin, que nul des nôtres n'a vus, sans compter les avions désemparés, sans compter les observateurs tués sur les biplaces. Va-t-il maintenant s'arrêter ? Est-il las de ses chasses, las du massacre et de l'incendie promenés dans les airs? Ne sent-il pas la fatigue née des trop grandes dépenses nerveuses, des efforts démesurés? Entend-il les suggestions qui l'invitent au repos et à la sécurité ? Capitaine à vingt-deux ans, officier de la Légion d'honneur, que peut-il attendre encore, que peut-il ambitionner à son âge ? Par sa ténacité à obtenir la fabrication, la disposition, les perfectionnemens encore incomplets de son avion magique, il a, d'autre part, manifesté un esprit d'invention, des aptitudes mécaniques qui justifieraient aisément d'autres emplois. Précisément, les blessures de son appareil l'obligent à un nouveau voyage : l'occasion est là. Il était mal rétabli quand il a quitté l'hôpital. Un congé paraît s'imposer. Enfin la tactique nouvelle du nombre ne pourrait-elle pas le conduire à exercer un commandement où il courrait moins de risques personnels, où il se livrerait moins à sa fougue et à sa témérité, où il formerait d'autres pilotes à son image et à sa ressemblance ?

Nul doute que l'idée ne soit venue à d'autres : Guynemer a ses cinquante, Guynemer va se reposer. Et peut-être : Guynemer a son compte, Guynemer ne volera plus. « C'est chose royale, a dit Alexandre reprenant un propos du philosophe Antisthène, quand on fait le bien, d'entendre dire du mal de soi. » Guynemer n'a jamais connu ce plaisir royal. Tout entier à sa tâche, à sa mission, il ne soupçonne même pas le complot qui se forme pour son salut et lui prête des pensées inférieures. Il va lui-même surveiller les réparations de son avion, et revient avec lui le 15 août dans les Flandres.

Ses camarades, tour à tour, y cueillent des lauriers, parfois sanglans comme le capitaine Auger : tels le capitaine Derode, l'adjudant-chef Fonck, — nouvel Aymerillot, tout petit et jeunet dans le groupe de ces chevaliers errans, — Heurtaux, Deullin, nommé capitaine, qui seront blessés, et le lieutenant Gorgeux, et le caporal Collins. L'aviation de corps d'armée, l'aviation de bombardement ont, comme l'aviation de chasse, leurs héros des Flandres. Trop nombreux sont les noms qu'il faudrait exalter ici. Du moins n'oublions pas les morts : le lieutenant observateur Mulard, le maréchal des logis pilote Thabaud-Deshoulières, le sous-lieutenant pilote Bailliotz, le sous-lieutenant observateur Pelletier qui, blessé mortellement, meurt après avoir atterri et murmuré avec confiance : « C'est pour mon pays; je suis content... ; » le lieutenant Ravarra et le sergent Delaunay qui, spécialistes des attaques de nuit, disparaîtront dans les ténèbres sans qu'on ait rien su d'eux...

Guynemer est donc rentré au camp le 15 août. Le 17, l'avion enchanté fait des miracles : il abat à 9 h. 20 un biplace Albatros qui s'enflamme avant de s'effondrer sur Vladsloo et cinq minutes après, à 9 h. 25, un D. F. W. qui tombe en feu au sud de Dixmude. Le capitaine Auger et aussi le sergent Cornet, des Cigognes, qui a été tué le 16 août, sont vengés par leur terrible compagnon qui, le 18, tire encore à bout portant un biplace sur Staden, et le 20, montant cette fois son ancien Vieux-Charles, foudroie un D. F. W., sur Poperinghe. En quatre jours, il a cueilli trois trophées certains, et dans des conditions de guerre aérienne qui deviennent de plus en plus dures matériellement et difficiles, en raison de la hauteur et du nombre. Malgré le temps qui, ce mois d'août, fut presque continuellement orageux ou pluvieux, malgré les méthodes

ennemies qui groupent les avions afin de les moins exposer et de leur éviter les surprises, Guynemer devance la tempête et son audace est telle qu'elle surprend même un adversaire préparé.

Les aviateurs anglais et belges du voisinage lui rendent des visites et reçoivent les siennes. Il donne, il répand ses méthodes de tir. Car l'appareil pour lui n'est que l'instrument qui permet à l'arme son œuvre de mort. « Mon avion, a-t-il dit un jour, n'est qu'une mitrailleuse volante. » Et le capitaine Galliot, spécialiste de l'armement, qui répète cette formule, donne sur Guynemer, armurier et tireur, des détails qu'il faut retenir, car ils expliquent ses victoires : « Un jour, écrit-il, à Buc, Guynemer ne proclamait-il pas devant M. Daniel-Vincent : « Ce n'est pas avec des évolutions qu'on tue le Boche. On le tue « en tirant dessus le plus fort et le plus juste possible... » Aussi son travail de tous les jours commençait-il par la vérification minutieuse du fonctionnement de son arme, du calibrage de ses cartouches, du réglage de ses organes de visée. Pour le réglage du moteur et de l'avion, il se confiait à ses mécaniciens, se bornant à un rôle de surveillance; pour ses armes, c'était lui qui les soignait presque entièrement lui-même, armes et munitions... Il avait compris cette vérité, dont l'évidence n'apparaît qu'aux chasseurs de gros gibier, *qu'il ne suffit pas de toucher et de toucher le premier, il faut pouvoir foudroyer*, si l'on veut retarder le plus possible l'échéance fatale du jour où la victime entraînera son vainqueur avec elle dans l'abîme (1)... »

De l'appareil lui-même Guynemer a fait l'arme la plus redoutable. Le cinquantième est bien dépassé. Le 20 août, il en est à 53. Le voilà en marche pour d'autres chiffres. Est-ce la Somme qui recommence? Le 24 août, Guynemer repart pour Paris : aux usines de Buc il veut demander la réparation de son avion blessé et un nouveau perfectionnement.

II. — LES PRÉSAGES

— Oui, le chien finit toujours par avoir raison, lui avait dit son père à Biarritz, en souriant avec mélancolie, quand

(1) *Guynemer tireur de combat* (*Guerre aérienne* du 18 octobre 1917, numéro spécial consacré à Guynemer).

Georges Guynemer insistait pour s'engager à tout prix, malgré ses deux ajournemens successifs.

— Le chien? quel chien? avait demandé le jeune homme qui ne connaissait pas l'apologue.

— Le chien qui est sur le seuil, attendant que quelqu'un lui ouvre la porte. Il ne pense qu'à entrer, tandis que l'on ne pense pas toujours à le laisser dehors. Ainsi parviendra-t-il fatalement à son but.

Notre destin, pareillement, nous attend Il attend pour nous faire signe que nous lui ouvrions la porte de notre vie. Nous avons beau la tenir fermée avec toute notre volonté. Parce que nous ne pensons pas toujours à lui, ou parce que nous nous fions à lui, il entrera quand ce sera son heure. Car il n'est là que pour le signe qu'un jour il nous doit adresser. « Ce que nous appelons fatalité n'est souvent que la revanche des forces naturelles sur la volonté humaine, quand l'esprit a trop contraint la matière ou prétendu se passer d'elle. Orphée entraînait les fleuves, les arbres et les rochers au son de sa lyre, mais les Ménades le mirent en pièces (1). »

Guynemer en Flandre n'est-il plus le Guynemer de la Somme, de la Lorraine et de l'Aisne? Sa maîtrise est, certes, la même, si elle ne s'accroît pas avec chaque bataille. Sa témérité n'a cure du nombre, ni des nouvelles tactiques aériennes, tant elle a foi dans son arme et dans son appareil perfectionnés. Ses victoires du 17 et du 20 août égalent les plus hardies. Et cependant, ses camarades n'ont-ils pas remarqué chez lui une tension plus violente des nerfs? Il ne se contente pas de voler plus que les autres, de guetter plus longtemps le gibier qui se présentera et de l'abattre. Maintenant, il veut son Boche à jour fixe. Il exige que la victime se présente et, si elle manque au rendez-vous, il va la chercher dans ses lignes à des distances de plus en plus dangereuses. Est-il las de tenir au destin la porte fermée? Est-il sûr que le destin n'entrera pas? Mais songe-t-il seulement à ce destin qui a fixé son heure, proche ou lointaine?

Nul doute qu'il y ait songé, et de plus en plus. « La dernière fois que je le vis, écrit le lieutenant Constantin, son compagnon de Stanislas, son air triste m'avait frappé. Il venait

(1) Bergson. *Discours de réception à l'Académie française.*

de remporter sa quarante-septième victoire. « J'ai eu trop de « chance, me disait-il, j'ai la sensation qu'un de ces jours je « vais y rester. — Mais non, lui disais-je, j'ai une confiance illi- « mitée en toi, je suis sûr qu'il ne t'arrivera rien. » Il souriait, sceptique, mais cette idée le poursuivait et il évitait tout ce qui pouvait lui retirer une partie de son énergie et de son calme, voulant apporter dans l'accomplissement de son métier de « chasseur de boches » la plénitude de ses facultés (1). »

Quand a-t-il cessé de se croire invincible? De sa blessure de Verdun, il s'est remis, dans les airs, on se rappelle comment : en se soumettant au tir ennemi sans riposter. Il a été « descendu » huit fois, plus qu'aucun autre, et chaque fois *il a eu le temps d'y penser*. Combien de fois est-il revenu à l'aérodrome avec des balles dans son appareil et jusque dans ses vêtemens? Jamais ces menaces n'ont eu le pouvoir de peser sur sa volonté. Jamais elles n'ont ralenti son ardeur, ni diminué sa fureur dans l'attaque. Mais s'est-il jamais cru invincible?

Il a confiance en lui et il sait qu'il n'est qu'un homme. L'un de ses amis les plus intimes, son rival de gloire aux Cigognes, le plus rapproché depuis la disparition de Dorme, celui que j'ai appelé l'Olivier de ce Roland, a reçu un jour son étrange confidence. Il a été seul à la recevoir. — Quand nous partons, m'a dit un autre, nous ne songeons qu'à nous battre. Cela est assez absorbant. — Mais Guynemer a dit à celui-là :

— Quand on met le moteur en marche, je fais un signe aux camarades.

— Un petit signe, je l'ai bien vu. La poignée de main de l'aviateur. Cela veut dire : au revoir.

Et Guynemer a expliqué en riant à demi pour ne pas donner trop d'importance à ses paroles :

— Ils ne comprennent pas que je leur dis peut-être adieu.

Il a dit cela, mais il a ri. Chez Guynemer, l'enfant est toujours près de l'homme.

Les derniers jours de juillet, après son cinquantième, de Paris où il surveille la réparation de son avion, il est venu faire une courte visite à Compiègne. Son père qui l'a vu se passionner pour la réalisation d'un type nouveau d'appareil et qui

(1) Notes inédites de J. Constantin.

connaît sa compétence technique, lui découvrant un peu de nervosité, ose, pour la première fois, et bien timidement, et sans insistance, faire allusion à un autre avenir :

— Ne pourrais-tu rendre aussi des services dans les questions de matériel?

Mais les yeux de Guynemer ont posé sur lui un regard gênant. Toutes les interventions qu'il a réclamées de son père ont servi à le mieux exposer :

— Aucun homme n'a le droit de se retirer du front, tant que dure la guerre. Je sais très bien ce que vous pensez. Le dévouement n'est jamais perdu. Ne parlons plus de ça...

Le mardi 28 août, Georges Guynemer, venu à Paris après sa victoire du 20 août pour de nouvelles réparations à son appareil, se rend à Saint-Pierre de Chaillot. Ce n'était pas là une visite exceptionnelle. Il aimait à s'y recueillir avant la bataille, à s'y préparer. Un prêtre l'a révélé depuis lors : « Je suis dans mon rôle de prêtre, a-t-il écrit, en disant aujourd'hui sa foi en Dieu et la clarté de son âme (1). » Les habitués de Chaillot le connaissent, mais toute curiosité serait déplacée dans le saint lieu, et il peut se croire ignoré. Après qu'il a rempli ses devoirs religieux, il cause volontiers quelques instans dans le petit bureau de la sacristie. Causerie rendue plus intime et plus grave par le ton qu'y prennent naturellement les pensées, bien qu'il ne soit pas l'homme des méditations et des longues prières.

— C'est fatal, dit-il avec son autorité mêlée d'enfantillage, je n'y échapperai pas.

A quoi donc n'échappera-t-il pas? Et se souvenant de ses études, il précise en latin :

— *Hodie mihi, cras tibi...*

Les premiers jours de septembre, à la veille de son départ pour les Flandres, — car si son appareil n'est pas encore réparé, le service l'appelle, — il rencontre sur le pas de l'hôtel Édouard-VII un de ses camarades de Stanislas, Jacquemin, qui est artilleur : « Il m'emmena dans sa chambre, rapporte Jacquemin, et nous passâmes une bonne heure ensemble à bavarder,

(1) *Croix* du 7 octobre 1917, article de Pierre l'Ermite.

en rappelant nos souvenirs de collège. Je lui demandai s'il avait un truc spécial pour obtenir de si brillans résultats : « Non, me répondit-il. Souviens-toi que j'ai eu des prix de tir. « Je tire bien et j'ai une confiance absolue dans mon appareil. » Il me montra ses multiples décorations. Toujours aussi simple, aussi gentil, aussi bon camarade qu'à Stanislas. Nullement grisé par son succès, il était seulement plus expansif et il était heureux de me raconter ses combats avec le Boche. Il m'expliqua que, malgré l'opposition qu'il avait rencontrée longtemps chez les constructeurs, il avait obtenu un perfectionnement qu'il poursuivait. Il me dit aussi avoir un appareil photographique avec lequel il photographiait les différentes phases de la chute de l'adversaire. Quand nous nous sommes quittés, sa dernière parole a été : « J'espère bien voler demain, mais tu ne me « verras plus aux communiqués. C'est fini. J'ai abattu mes cin- « quante Boches (1). »

Que veut-il entendre par là ? Paroles énigmatiques et contradictoires, qui ne sont peut-être qu'une boutade : il est rassasié de gloire, et demain il volera encore. Il volera pour rien, car il n'a plus rien à attendre, car il n'attend plus rien. Mais il volera.

Avant de repartir pour Dunkerque, il vient à Compiègne dire adieu à ses parens. Il y passe deux jours, les 2 et 3 septembre. Il partira le 4. Jamais il ne s'est montré plus câlin, plus séduisant et gai, plus simple et gentil. Mais il est aussi plus agité.

— Faisons des projets, faisons des projets, répète-t-il, lui qui, auparavant, n'en voulait point faire.

Et il fait des projets où il gâte ses sœurs à l'avance. A sa sœur Yvonne, il rappelle le temps où il lui réclamait une neuvaine. Il voulait qu'elle fît des vœux afin qu'il réussît à s'engager : c'était à Biarritz, après son premier ajournement. Comme elle s'y refusait, il l'avait menacée de la bouder tout le reste de ses jours. Et il l'avait boudée, en effet, pendant cinq minutes au moins.

Sa mère et ses sœurs ne lui ont trouvé que plus de charme et d'entrain. Son père le devine, le pressent fatigué, surmené, lui découvre une sensibilité à ce point aiguisée que, de sa mission de chasseur, il se crée une obligation excessive et se

(1) Notes inédites de M. Jacquemin.

reproche de n'avoir pas, avec son nouvel appareil, obtenu déjà plus de résultats. La volonté de vaincre n'est plus, chez le jeune guerrier, soumise à l'occasion : elle croit forcer l'occasion à heure fixe. Alors, son père se décide à lui parler. Avec sollicitude, il l'engage au repos, le prenant par l'amour-propre et l'intérêt même de son arme :

— Un repos momentané. Un repos qui te fortifierait. Il ne faut pas oublier que tu abuses de tes forces. Tu risques un jour, si tu continues longtemps encore, de n'être plus toi-même, de te montrer inférieur à toi-même.

Son fils le regarde avec reproche :

— C'est la guerre, papa. Il faut que ça marche ou que ça casse.

Le père insiste cependant. Pour la première fois, il donne un tel conseil, non sans y avoir mûrement réfléchi :

— Tu as ton compte. Arrête-toi quelque temps. Tu pourrais former d'autres pilotes de chasse, pareils à toi. Après, tu reprendras ta place à ton escadrille.

— Oui, et l'on dirait qu'à bout de récompenses j'ai cessé de combattre.

— Tu laisseras dire, et quand tu reparaîtras, plus fort et plus ardent, on comprendra. Je ne t'ai jamais donné un conseil que je ne puisse crier sur la place publique. Ne t'ai-je pas aidé dans toutes tes entreprises? As-tu jamais trouvé ici autre chose que des encouragemens et l'acceptation la plus désintéressée et la plus exaltée de ta vie de combattant? Mais il y a une limite aux forces humaines.

Georges Guynemer va conclure la conversation :

— Oui, dit-il, une limite qu'il faut toujours dépasser. Tant qu'on n'a pas tout donné, on n'a rien donné.

Le père s'est tu. Il a touché le fond de l'âme. Il est fier ensemble et attristé. Dès cet instant, il a le cœur angoissé. Au moment du départ, il dissimule son angoisse. Il regarde le partant comme s'il ne devait pas le revoir. Et quand il est parti, ces dames regardent encore dans sa direction. Le silence, et non les paroles, unit les siens dans un malaise que chacun d'eux se contraint à dissimuler aux autres.

Dans l'*Iliade*, quand Hector, après avoir rompu la muraille qui protégeait le camp grec et être apparu à ses ennemis, semblable à un noir tourbillon qui couvre tout d'un coup la terre

et que les dieux seuls auraient pu arrêter, revient dans Troie et attend aux portes de Scées Achille ivre de venger Patrocle, le vieux Priam, le premier, aperçoit le danger et supplie son fils de ne pas partir. Hécube se joint à lui pour le fléchir par ses larmes et ses prières. Mais larmes et prières sont inutiles. Hector, sans les écouter, marche à la rencontre d'Achille. Il va à son destin.

Le 4 septembre, Guynemer est au camp d'aviation de Saint-Pol-sur-Mer, près de Dunkerque. Le capitaine Heurtaux, son ami Heurtaux, qui commandait l'escadrille des Cigognes, n'y est plus. Il a été blessé la veille, le 3 septembre, gravement, d'une balle explosive à la cuisse, recueilli par les Anglais et évacué. Heurtaux, par sa finesse de doigté, avait peut-être seul un peu d'empire sur le terrible Guynemer. Le mercredi 5, Guynemer, qui n'a pu ramener son avion magique indisponible encore et qui s'est plaint aux usines de n'en avoir pas un de rechange, remonte son ancien appareil : il attaque un D. F. W. à bout portant selon sa méthode, mais ses deux mitrailleuses s'enrayent, et le Boche est sauvé. Il a volé une heure. Enragé, il recommence, fond sur un groupe de cinq monoplaces, en tire deux successivement, de très près, mais par leurs manœuvres réciproques ceux-ci parviennent à se dégager. Guynemer, au retour, examine son arme et découvre une détente mal placée; cette fois, il a volé deux heures et demie. Il sort une troisième fois et mène une ronde de deux heures, interrogeant le ciel, cherchant, appelant, provoquant l'ennemi, indigné de n'apercevoir au loin que des fuyards. Une heure, deux heures et demie, deux heures : total, cinq heures et demie de vol dans une seule journée. Qui peut tenir les airs si longtemps? Guynemer veut une victoire. Guynemer abuse de lui-même sans pitié.

Toutes les circonstances se liguent contre lui pour l'énerver : l'absence de Heurtaux blessé, l'indisponibilité de son avion magique, les enrayages de ses mitrailleuses, et jusqu'à ce ciel vide. Il s'irrite, sa nervosité s'accroît. Le lieutenant Raymond, avec qui il aimait à combattre, est en permission. Le samedi 8 septembre, il emmène avec lui le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, un autre de ses compagnons habituels, malgré

le temps qui, lui aussi, se mêle de le contrarier. Une brume épaisse entoure bientôt les deux aviateurs, qui se perdent et se retrouvent, l'un, Bozon-Verduraz, sur Nieuport, l'autre, Guynemer, sur Ostende.

Le dimanche 9 septembre, Guynemer, le matin, est resté endormi. L'un de ses camarades l'appelle, lui demande s'il vient à la messe.

— Sans doute.

Guynemer assiste à la messe à Saint-Pol-sur-Mer. Le temps est mauvais : il ne vole pas ce jour-là. Et au lieu de goûter ce repos forcé, il s'en irrite comme d'une injure. Mais le lendemain, — lundi, 10 septembre, — il volera trois fois, et les trois fois une malchance impitoyable le poursuivra.

La première fois, il part sur son appareil à deux mitrailleuses. La commande de la pompe à eau est grippée : il est forcé d'atterrir sur un terrain d'aviation belge. Cependant il peut revenir. On le photographie comme il va baisser son masque. L'image ainsi obtenue montre un Guynemer crispé, tendu, tourmenté, inquiétant. Celui qui faisait trembler ses ennemis fait trembler ceux qui l'aiment. Le voici au camp d'aviation. Il débarque. Il n'a qu'un parti à prendre dès lors : attendre. D'un instant à l'autre il doit repartir pour Paris et les usines de Buc, et y prendre son avion enchanté mis au point. Qu'il aille donc le chercher. Personne ne le retient. Et précisément son autre appareil vient de lui occasionner des déboires. C'est la solution la plus simple. Elle paraît s'imposer. Oui, mais il veut son Boche auparavant. N'est-il pas dans les Flandres pour donner l'exemple, pour exalter tout le monde, aviateurs et fantassins?

Deullin est absent. Il monte l'appareil de Deullin. Il découvre enfin dans l'espace un groupe d'avions ennemis, les attaque sans aucun souci de leur nombre, reçoit quatre balles dans son propre appareil, dont une dans la pompe à air. Une seconde fois, il est contraint à l'atterrissage et même il doit rentrer au camp en automobile. Va-t-il écouter les conseils de la sagesse, de la prudence? Ah! bien oui, il repart une troisième fois sur l'appareil du lieutenant Lagache. Cette fois, l'essence déborde par le couvercle dévissé du carburateur. Un commencement d'incendie se déclare. Guynemer est encore obligé de redescendre : il a failli prendre feu.

Trois vols, trois atterrissages forcés. Ce jour-là encore il a dépassé la mesure : il a volé cinq heures et demie sur trois appareils successifs qui, tous trois, lui ont donné de la tablature. Son énervement, son épuisement sont extrêmes. Tout lui échappe, tout le contrecarre, le temps, les machines, les circonstances. Jamais il n'a déployé tant d'énergie, et cette énergie a été inutile. Mais Guynemer ne cédera pas : il repartira, il ira, il veut, il veut, il veut...

III. — LE DERNIER DÉPART

Le lendemain 11 septembre, un mardi, le temps semble incertain. Le voisinage de la mer attire ces brumes matinales qui se lèveront tout à l'heure. Le jour sera beau. Guynemer a mal reposé. Ses trois atterrissages successifs de la veille l'ont humilié et blessé. Toutes les forces matérielles se liguent contre lui. Ah! s'il n'avait que l'ennemi à vaincre! Sans son nouvel avion, — cet avion enchanté dont il a porté l'idée en lui tant de mois, comme une femme porte son enfant, et qu'il a eu la joie de voir vivre, de chevaucher, — la chasse n'a plus autant d'attrait pour lui. Il ne peut plus s'en passer, il en est obsédé, il partira le soir même pour l'aller chercher aux usines. Pourquoi n'est-il pas déjà parti? Il lui répugnait de quitter le camp sans avoir abattu au moins son Boche. Mais puisque le Boche y met de la mauvaise volonté... C'est cela, il partira le soir même. Cette solution le calme momentanément. Il n'a plus qu'à se croiser les bras et attendre l'heure du train. Précisément le commandant du Peuty, un des chefs de l'aviation au Grand Quartier général, et le commandant Brocard, appelé au Ministère de l'aéronautique comme chef de cabinet et provisoirement remplacé dans le commandement de son groupe de combat par le capitaine d'Harcourt, doivent arriver par le train du matin. Ils seront au camp vers neuf ou dix heures. Une conversation avec eux sera précieuse en enseignemens; elle servira à préparer l'avenir. Pourquoi ne les attendrait-il pas?

Il est agité, il a le teint bistré qui présage ses crises de fatigue, il hésite, il va de sa baraque aux hangars et des hangars à sa baraque. Aucune mauvaise humeur, mais une grande nervosité. Il retourne aux hangars, il inspecte son *Vieux-Charles*

bi-mitrailleuse. En somme, l'appareil et les armes sont en bon état, l'accident de la veille n'est pas à prévoir. Alors pourquoi est-il là? En l'absence du capitaine Heurtaux, il commande l'escadrille des Cigognes. Plusieurs pilotes sont partis en reconnaissance. N'est-il plus celui qui donne l'exemple? Déjà les brumes s'élèvent. Et le devoir, comme le jour, resplendit, le devoir auquel Guynemer n'a jamais résisté, qu'il a toujours devancé, du jour où il triomphait à Biarritz des ajournemens jusqu'à ce matin du 11 septembre 1917. *Ni le goût de la gloire, ni celui de l'aviation, n'ont été pour rien dans son premier départ, venu de sa seule volonté de servir; ils ne seront pour rien dans le dernier, pareillement imposé par sa seule volonté de servir.*

Il est résolu. Le sous-lieutenant Bozon-Verduraz qui a souvent chassé avec lui, avec lequel il s'est égaré trois jours auparavant au-dessus de la mer, l'accompagnera. Les mécaniciens sortent les avions. Un de ses camarades lui demande, avec une négligence apparente :

— Vous n'attendez pas le commandant du Peuty et le commandant Brocard? Ils vont arriver.

Mais Guynemer montre l'espace qui se libère des nuées comme lui-même de son indécision.

Tout le monde, ces derniers jours, a essayé de le retenir, le sentant plus nerveux. Cette conspiration même l'excite, et c'est pourquoi chacun y apporte des ménagemens. Guynemer est intraitable. Il est l'enfant gâté de l'aviation. Il peut prendre à rebours le souci qu'on lui manifeste. Il n'accepte pas qu'on montre plus de soin de son existence que de n'importe quelle autre. Il est malaisé à manier et, pour s'y risquer, il faut user de beaucoup de prudence et de mesure. Cependant le commandant du Peuty et le commandant Brocard, qui ont plus d'autorité, ont été prévenus de cet état d'esprit. Ils veulent voir Guynemer, ils se hâtent. Ils arriveront au camp d'aviation à neuf heures du matin et le réclameront sans retard. Or, Guynemer et Bozon-Verduraz se sont envolés à huit heures vingt-cinq.

Les deux aviateurs s'éloignent de la mer, gagnent vers le Sud-Est. Ils se rapprochent des lignes, passent au-dessus de Bixchoote et du cabaret Korteker que nos troupes ont conquis le 31 juillet. Ils suivent dans les airs la route de Bixchoote à Langemarck, ils survolent Langemarck dont les Anglais se sont emparés le 16 août. Les tranchées, les débris d'anciennes voies

qu'ils connaissent bien se croisent, s'enchevêtrent sous eux. Voici le chemin de fer, ou ce qui fut le chemin de fer d'Ypres à Thourout, qui passe au Nord de Langemarck, et voici la route d'Ypres la Ruinée, d'Ypres martyre à Thourout, qui passe par Saint-Julien et Poelcapelle. Sur nos lignes, sur les lignes anglaises, ils n'ont rencontré aucune patrouille ennemie. Ils franchissent au-dessus de la Maison Blanche, à l'Est de Langemarck, les lignes anglaises, ils s'avancent sur les lignes allemandes, du côté de Poelcapelle, ils ont sous eux les vestiges de Poelcapelle.

De ses yeux habitués à scruter le ciel, de ses yeux qui ne laissent rien échapper, Guynemer a découvert un ennemi, un seul, qui vole plus bas. Il a fait à son compagnon le signe convenu. Le combat va s'engager. L'inévitable est là. L'inévitable, c'est le devoir.

L'attaque d'un biplace au-dessus des lignes ennemies et libre ainsi de sa manœuvre, est toujours une opération délicate, à cause de son vaste champ de tir : le pilote tire dans l'hélice, comme sur monoplace, mais le passager, avec sa tourelle, embrasse tout l'espace, sauf deux angles morts, le premier en avant, le second sous le fuselage et sous la queue, ainsi qu'en arrière de celle-ci, dans l'axe du fuselage. Le tir de face, habituel à Guynemer, est difficile : les vitesses additionnées des deux appareils le rendraient imprécis pour tout autre et, de plus, le pilote et le passager sont blindés par le moteur. La meilleure position sera derrière la queue et légèrement en dessous.

Guynemer la connaît bien. Il sera toujours temps de la chercher par une vrille ou un retournement, si l'attaque directe n'a pu réussir. Il essaie de la surprise, en se plaçant entre le soleil et l'ennemi pour ne pas être vu. Mais le soleil se voile, — refusant de le dissimuler dans sa lumière. Alors il plonge afin de descendre et se tenir au niveau de l'adversaire, les plans ne formant plus qu'une ligne mince peu visible. Cependant l'ennemi l'a aperçu et manœuvre afin de le garder dans son champ de tir. Pour l'empêcher d'ajuster, il serait prudent de ne pas se diriger sur lui selon une trajectoire rectiligne, car un mitrailleur de sang-froid tirant contre un avion marchant droit sur lui a les plus grandes chances de l'atteindre : il faudrait décrire des zigzags pour obliger le tireur adverse à déplacer sa mitrailleuse d'un bord à l'autre, garder un peu de hauteur et, en se

rapprochant, tirer une rafale en fonçant dessus, après quoi éviter l'avion ennemi, et, s'il n'est pas abattu, s'écarter vivement vers l'arrière. Guynemer court au but comme un bolide, sans recourir à aucun tour. « Je ne vole pas la victoire, » pourrait-il dire comme Alexandre refusant d'attaquer de nuit les troupes de Darius. Il compte sur son adresse au tir et sur la foudroyante charge qui lui a assuré tant de triomphes. Mais il manque, cette fois, l'adversaire qui se met en vrille, descend et tombe sur l'avion de Bozon-Verduraz qui le manque à son tour.

Guynemer va-t-il rompre le combat? Il n'y a pas eu de surprise, et la prudence le conseillerait. Guynemer n'a montré aucune prudence dans son attaque directe. Il va recommencer, car il veut vaincre. Tous ses atterrissages de la veille l'ont exaspéré : il s'acharnera. Tandis qu'il continue à descendre pour se retourner derrière le biplace et chercher son angle mort, Bozon-Verduraz aperçoit une troupe de huit monoplaces allemands qui s'avance vers les lignes anglaises. Selon les règles tactiques qu'il observe avec son chef, il va se séparer de lui, se présenter aux nouveaux venus, les attirer, les entraîner et les dépister, et tandis qu'il opérera cette manœuvre, il laissera à Guynemer le temps de cueillir sa cinquante-quatrième victoire. Puis il reviendra, sur le champ de bataille devenu le point de ralliement, rejoindre le vainqueur. Sur Guynemer il est sans inquiétude. Avec lui, n'a-t-il pas attaqué souvent, à deux, des groupes de cinq, six, et parfois dix ou douze monoplaces? Sans doute le biplace est-il mieux armé et plus perfide. Pour Guynemer, c'est néanmoins un gibier sûr. Guynemer était, ces jours derniers, bien agité, bien nerveux. Mais, au combat, il retrouve toutes ses facultés, son sang-froid, sa maîtrise, son extraordinaire coup d'œil, — sa témérité aussi.

Bozon-Verduraz a emporté cette vision : Guynemer, après l'échec de son premier assaut, a piqué, afin de continuer le combat et de chercher la position favorable à son tir; l'avion ennemi descend en vrille, se rapprochant de la terre à qui il peut demander secours. Le second de Guynemer s'est offert à la vue des huit monoplaces allemands, qui s'engagent dans sa route et s'échelonnent dans le ciel à sa poursuite. Son plan réussit. Peu à peu le groupe se désagrège, se dissout dans le vaste ciel. Bozon-Verduraz revient en hâte à son point initial où son chef doit, sans doute, l'attendre. Il cherche Guynemer :

personne. L'espace est vide. L'Allemand serait-il indemne? Personne! Il perd de sa hauteur pour mieux explorer le ciel et la terre ensemble, car une inquiétude mortelle l'a saisi, lui serre le cœur. Sur le sol, aucun signe, aucun de ces attroupemens que provoque la chute d'un appareil. Rassuré, il remonte et décrit de grands cercles, attendant le camarade qui va revenir, qui ne peut pas ne pas revenir, qui peut-être, qui sûrement a été entraîné au loin par la prolongation de sa chasse. Guynemer n'a-t-il pas toutes les audaces? Comme Dorme, ne s'est-il pas engagé, — plus d'une fois, — à d'inquiétantes distances dans les lignes ennemies? Oui, comme le lieutenant Dorme qui, un jour de mai, sur l'Aisne, n'est pas revenu... Mais Guynemer reviendra. Il faut qu'il revienne. Il est impossible qu'il ne revienne pas. Impossible, pourquoi? Parce que celui-là est au-dessus des misères communes, parce que celui-là est invincible, parce que celui-là est immortel. Cela ne se discute pas. C'est la foi des Cigognes. Sur Guynemer personne n'a jamais eu de doute. Guynemer abattu? Cette seule supposition est quasi sacrilège.

Bozon-Verduraz attend. Il attendra tout le temps qu'il faudra. Une heure a passé, et personne ne paraît. Il allonge ses cercles, il inspecte plus loin, sans perdre le point de ralliement. Il fouille les airs, comme Nisus la forêt à la recherche d'Euryale. Guynemer est un homme. Les risques des autres sont ses risques. Tant d'autres, déjà, ne sont pas rentrés! Oui, tant d'autres, mais pas Guynemer.

La deuxième heure s'est écoulée, et le fidèle compagnon est toujours seul au rendez-vous. Il est seul au rendez-vous et l'essence va lui manquer. Un cercle encore avant qu'elle ne manque. Le cercle est bouclé; encore celui-là. Le moteur ne va plus pouvoir fonctionner. Il faut rentrer au camp d'aviation de Saint-Pol-sur-Mer. Il faut y rentrer seul.

Bozon-Verduraz atterrit, et sa première parole est pour réclamer Guynemer.

— Guynemer est là? demande-t-il.

— Non, pas encore.

Il savait d'avance qu'on ne le lui rendrait pas. Guynemer n'est pas rentré.

Le téléphone jette ses appels. Les ondes de la télégraphie sans fil s'allongent dans l'espace. Les avions libres partent en reconnaissance. Les heures s'écoulent; le soir, peu à peu,

s'approche, un de ces beaux soirs de fin d'été où les confins de l'horizon prennent des tons de fleurs, les ombres montent de la terre, et de Guynemer on est toujours sans nouvelles. Des escadrilles voisines, françaises, anglaises, belges, ses frères d'armes viennent s'enquérir. Les derniers avions envolés ont atterri. Personne n'ose interroger les rentrans.

Cependant il faut assurer le service, et la vie continue comme si l'aviation n'était pas en deuil. Tous ces jeunes hommes qui jouent habituellement avec la mort ne manifestent pas leur douleur. Elle est en eux, farouche et rude.

Au dîner du soir, une lourde tristesse pèse sur les pilotes des Cigognes. La place de l'absent est vide : nul ne songe à l'occuper. Quelqu'un, pour secouer cette torpeur, bâtit des hypothèses : Guynemer s'est tiré de tant de chutes, a passé à travers tant de périls! Son appareil, la veille, n'avait-il pas eu de panne? Sans doute doit-il être prisonnier.

Guynemer prisonnier... Il avait dit un jour, en riant : « Les Boches ne m'auront pas vivant... » Mais son rire était terrible. Personne ne croit à un Guynemer prisonnier. Alors?...

Sur le carnet de vol, à la dernière page commencée de l'emploi du temps, le sous-lieutenant Bozon-Verduraz a inscrit son compte rendu :

« *Mardi 11 septembre 1917.* — Patrouille. Le capitaine Guynemer, parti à 8 h. 25 avec le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, disparaît au cours d'un combat contre un biplan au-dessus de Poelcapelle (Belgique). »

C'est tout.

IV. — LA VEILLÉE

Avant lui, d'autres chevaliers de l'air, d'autres *as* ont disparu, sont morts, les uns chez nous, comme le capitaine Lecour-Grandmaison, comme le capitaine Auger, les autres dans les lignes ennemies, comme le sergent Sauvage, comme le sous-lieutenant Dorme. Il serait le treizème de la liste, si l'on attribue au titre d'*as* un minimum de cinq victoires contrôlées. Voici l'appel des noms et des chiffres :

Capitaine Lecour-Grandmaison, 5 appareils abattus; maréchal des logis Hauss, 5 ; sous-lieutenant Delorme, 5 ; sous-lieutenant Pégoud, 6 ; sous-lieutenant Languedoc, 7 ; capitaine

Auger, 7; capitaine Doumer, 7; sous-lieutenant de Rochefort, 7; sergent Sauvage, 8; capitaine Matton, 9; adjudant Lenoir, 11; sous-lieutenant Dorme, 23.

Faudra-t-il donc ajouter :

Capitaine Guynemer, 53 appareils abattus?

Personne n'ose inscrire ce nom. Personne n'a plus d'espoir et personne n'ose désespérer.

Un poète de génie, qui fut aviateur avant et pendant la guerre, Gabriele d'Annunzio, dans son roman *Forse che si forse che no*, analyse l'amitié de deux jeunes gens, Paolo Tarsis et Giulio Cambasio, née d'une parité de goûts pour la conquête de l'air et développée dans la communauté des risques : livre écrit trop tôt, car il n'a pu donner à cette amitié la puissance accrue de la guerre. Cambasio est tué au concours de hauteur de l'aviation, dans la plaine qui s'étend de Bergame au lac de Garde. Comme Achille ravagé par la mort de Patrocle, Paolo Tarsis n'a laissé à nul autre le soin de recueillir et garder son ami : « Paolo Tarsis veillait sans larmes la dépouille de son compagnon dans la nuit brève. Il était rompu, le plus riche rameau de sa propre vie; elle était détruite, la plus généreuse partie de lui-même; elle était diminuée pour lui, la beauté de la guerre. Il ne devait plus voir, en ces yeux, se doubler l'ardeur de son effort, la sécurité de sa confiance, la célérité de sa résolution. Il ne devait plus connaître les deux joies les plus candides d'un cœur viril : la clairvoyance dans l'attaque et dans la besogne en commun, le doux orgueil de protéger le repos de son pair. »

Elle était diminuée pour lui, la beauté de la guerre... La guerre est déjà si rude et si longue, si cruelle et ardue, si chargée de douleur : faut-il que ceux qui la couvraient de gloire, comme on couvre de fleurs une tombe, disparaissent pour la laisser nue, et leur disparition, — et surtout la disparition de leur roi, — ce jeune homme éblouissant et téméraire dont toute l'armée suivait le sillage lumineux, — ne va-t-elle pas se traduire par une diminution d'élan et d'ardeur, par une diminution de forces? Un Guynemer est un étendard. Si les yeux, dans la lutte, ne voient plus l'étendard flotter, ils se détournent vers la misère des besognes quotidiennes, vers le sang, vers les blessures, vers la mort. Là est le danger collectif

de perdre un Guynemer, là se mesure l'étendue de sa perte.

Mais Guynemer est-il à jamais perdu ?...

*
* *

Saint-Pol-sur-Mer, septembre 1917.

Visite à l'escadrille des Cigognes, à Saint-Pol-sur-Mer,

Le camp d'aviation couvre un large espace, car les aviateurs anglais en occupent une part. Une digue qui protège le terrain d'atterrissage nous cache la mer. Mais, du premier étage d'une petite maison intacte, on la voit, d'un bleu timide, d'un bleu tendre et pâle, sillonnée de bateaux qui rentrent au port de Dunkerque. C'est un beau soir calme. Une brume rousse imprécise les bords de l'horizon.

Devant les hangars de toile aux parois renflées, les avions s'alignent, attendant d'être abrités pour la nuit. Les mécaniciens les palpent, les vérifient, examinent les moteurs, les hélices, les ailes. Leurs pilotes sont là qui, revenus de leurs randonnées, sont encore revêtus de la combinaison de cuir, tiennent en main leur casque. En quelques phrases brèves ils résument les résultats de leurs reconnaissances du jour.

Et parmi eux, machinalement, on cherche celui vers qui les regards couraient dès l'abord. Je revois sa silhouette mince, sa figure ambrée, ses extraordinaires yeux noirs, ses gestes tranchans qui expliquent. J'entends son rire clair, son rire d'enfant :

— Et alors, couic...

Il était la vie, l'action même. Il descendait haletant, triomphant, tout vibrant encore comme la corde de l'arc après que la flèche est partie, et quasi titubant d'une ivresse sacrée comme le jeune dieu des bacchanales célestes.

Dix jours ont passé déjà. Que sait-on ? Rien de plus aujourd'hui que ce matin du 11 septembre où Bozon-Verduraz revint seul. Des aviateurs allemands, faits prisonniers, adroitement interrogés, ignoraient sa disparition, Comment la prise ou la mort de Guynemer aurait-elle passé inaperçue dans les camps d'aviation ennemis ? Est-il vraisemblable que la nouvelle n'en ait pas couru ? Hier un message a été lancé par un appareil allemand sur les lignes anglaises, donnant des indications sur plusieurs aviateurs anglais tués ou soignés à tel ou tel hôpital, et se terminant par une note où il était dit que le capitaine

Guynemer avait été abattu à Poelcapelle le 10 septembre, à 8 heures du matin. Mais comme ce message est suspect! Le jour et l'heure sont inexacts. Le 10 septembre, à 8 heures du matin, Guynemer vivait. Il vivait le 11 à la même heure et n'était pas encore parti pour la tragique expédition. Et comme un journal anglais a sans précaution annoncé sa disparition, l'ennemi a pu exploiter le renseignement. Le mystère n'est pas éclairci. Le mystère demeure.

Tandis que les derniers avions atterrissent, ses camarades développent sans conviction toutes ces raisons d'espérer, de croire. On devine que leur siège est fait, et que d'ailleurs, la vie, la mort, qu'est-ce donc auprès de l'action poussée jusqu'au bout pour le pays ?

Le capitaine d'Harcourt a succédé provisoirement au commandant Brocard dans le commandement du groupe de combat : frêle, menu, élégant, si jeune lui aussi, d'une grâce et d'une courtoisie d'ancien régime, et qui de sa politesse même et de sa douceur apparente tire un art de persuasion et d'autorité. A la place de Heurtaux blessé et de Guynemer disparu, le commandement de l'escadrille des Cigognes est en ce moment exercé par le lieutenant Raymond, un cavalier : figure en lame de couteau, silhouette héroïque à la don Quichotte, bourru bienfaisant, cœur d'or, paroles promptes et colorées. Voici Deullin, l'un des plus anciens amis et des plus chauds de Guynemer. Et voici, descendu le dernier du ciel, le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, démarche un peu massive, visage grave, sérieux, d'uue maturité précoce, un modeste qui a horreur de toute vantardise, de tout bluff, et qui a le culte de la vérité.

Le récit minutieux est recommencé. Comme une avenue qui conduit à un éboulement, il aboutit à l'abîme. Mais de toutes les phrases échangées par ses camarades, je ne puis tirer la pensée d'un Guynemer mort à cette heure et enseveli dans les lignes ennemies. Il m'est impossible de ne pas imaginer un Guynemer en mouvement, un Guynemer en chasse, les traits tendus, les yeux terribles, le Guynemer à la volonté surhumaine, le Guynemer qui ne renonce jamais, le Guynemer immortel.

Quelle atmosphère respire-t-on ici, pour que l'idée de la mort cesse d'être obsédante et lourde? Quelqu'un, Raymond peut-être, a dit avec indifférence :

— C'est le sort qui nous attend.

Un visiteur a protesté :

— Le pays a besoin d'hommes comme vous autres.

Et Deullin :

— Pour quoi faire ? Il y en aura toujours, et quand on a mené la vie que nous avons menée...

Le capitaine d'Harcourt a tranché le débat :

— Hâtons-nous d'aller dîner. La lune va se lever. La nuit sera très claire. Nous allons être bombardés.

Nous l'avons été, assez sévèrement, mais juste au café que nous avons fini de boire quand tombèrent les premières bombes. Déjà, comme on nous le versait, un des convives à l'oreille exercée avait signalé les *bimoulins*. Ainsi désigne-t-on les puissans avions allemands à double moteur. Nous avons gagné la tranchée protectrice. Mais la nuit était si belle, si pure, éclairée par une lune qui semblait se balancer, comme un aéronef, dans l'air profond, entre le ciel et nous, qu'elle invitait à jouir du spectacle et promettait la paix. Nous grimpâmes sur le parapet. Nous entendions, malgré le bruit des moteurs, comme un accompagnement des basses de l'orchestre, la respiration de la mer. Les vapeurs roussâtres de l'horizon achevaient de se perdre dans le paysage lumineux où les étoiles pâlies brillaient à peine. Mais d'autres astres les remplaçaient.

Nos Voisin, qui revenaient de bombarder quelque lointain aérodrome ennemi, portaient à bord un falot. C'était comme une constellation en marche. L'un ou l'autre, à bout de patience ou de souffle, lançait même, comme une voie lactée, des fusées pour réclamer l'indication du terrain d'atterrissage. Les huit ou dix projecteurs de Dunkerque, comme de grands bras de lumière, coupaient, tailladaient, fouillaient le ciel, cherchant les avions ennemis. Tout à coup, l'un de ceux-ci, découvert et aveuglé de clarté, apparut dans le phare, comme un papillon cogné au verre d'une lampe. Nos batteries de protection aérienne commencèrent de tirer, et nous voyions leurs éclatemens luire à proximité de l'appareil désigné. Les balles traçantes zébraient l'espace de leurs traits prolongés. Et sous la canonnade le ronflement des moteurs continuait de retentir, tandis que, d'intervalle en intervalle, se lamentaient les sirènes annonçant le départ des gros obus de 380 qui venaient tomber sur Dunkerque, allumant çà et là l'incendie. Cependant les

avions ennemis se déchargeaient autour de nous de leurs projectiles. Nous sentions sous nous le sol vibrer et frémir.

Indifférens au bombardement, non à la perte de sommeil, les chasseurs des Cigognes attendaient la fin pour aller se reposer. L'un d'eux observa le temps :

— Il fera beau demain. Nous pourrons partir de bonne heure.

Et tandis que je roule vers Dunkerque, je les revois rassemblés, parlant de l'absent sans attendrissement, presque sans tristesse. Ils lui dédient leurs exploits, ils se servent de son nom comme du terme de comparaison suprême. Ils puisent dans son souvenir une excitation et une émulation. C'est une douleur mâle et fortifiante, la douleur de ces cœurs de jeunes hommes...

*
* *

Après avoir veillé sans larmes son ami, le héros de Gabriele d'Annunzio va prendre place dans la course nouvelle pour le concours de hauteur. Commettra-t-il le sacrilège de ravir au mort sa victoire ? A mesure qu'il s'élève en l'air, il sent en lui l'apaisement et comme une puissance accrue : le mort lui-même, pilote invisible, gouverne les commandes, l'entraîne plus haut, lui verse au cœur un triomphal vertige.

Elle n'est pas diminuée chez ces jeunes gens, la force guerrière. Guynemer est toujours avec eux. Guynemer multiplié accompagne chacun d'eux et l'adjure de dépasser, comme lui, ses limites au service, au culte de la patrie.

V. — LA LÉGENDE

Dans les cimetières des villages marins, des croix qui surmontent des tertres vides portent comme inscription, après l'indication d'un nom, ces trois mots : *Perdu en mer*. J'ai vu, dans les cimetières de la vallée de Chamonix, des inscriptions similaires : *Perdu au Mont-Blanc*. La montagne ou la mer gardent parfois leurs victimes. L'air a-t-il ainsi gardé Guynemer envolé ?

« On ne l'a ni vu ni entendu s'écraser, écrivait au début d'octobre M. Henri Lavedan qui fut des premiers, bien avant la guerre, à mettre sa plume au service de l'aviation. On ne retrouve pas son appareil, ni son corps. Comment a-t-il

fait? Par où a-t-il passé? Sur quelle aile a-t-il su glisser si bien dans l'immortalité? A quel point du zénith s'est-il avisé d'*aciellir*? On ne sait pas. On ne sait rien. C'est une mort ascendante, un véritable envolement. Peut-être que plus tard on dira : « L'*as des as* est un jour monté si haut dans la bataille qu'il n'est jamais redescendu (1). »

Je me souviens d'un vers étrange lu dans quelque recueil du temps de ma jeunesse, et, par quel privilège, retenu isolément :

Un jet d'eau qui montait n'est pas redescendu...

N'est-ce pas l'image de la force ascensionnelle de cette claire jeunesse?

Dans le pays, on attend quelque prodigieuse nouvelle : un Guynemer par miracle évadé, un Guynemer reparaissant, un Guynemer ressuscité. « Je veux croire jusqu'aux limites de l'invraisemblable, » a répondu son père averti. Un journaliste qui, dans *le Temps*, signe ses chroniques militaires lieutenant d'Entraygues, a rappelé ce roman de Balzac où des paysans, rassemblés un soir autour d'une meule, interpellent le facteur qui passe : — Quoi de nouveau, facteur? — Celui-ci ôte son chapeau, s'éponge : — Rien de saillant, rien. Ou plutôt si, pardon! on dit à Paris que l'empereur est mort à Sainte-Hélène... — Le travail est aussitôt suspendu, on se tait, puis un grand diable juché sur la meule s'écrie : — L'empereur est mort! Pff! on voit bien qu'*ils* ne le connaissent pas... — Le rédacteur du *Temps* ajoute : « J'ai entendu un mot analogue, l'autre jour, à la station de départ d'un autobus, en pleine brousse, dans le département de l'Aveyron. Un voyageur, journal en main, annonçait la mort du capitaine Guynemer, tué au cours d'un combat aérien dans les Flandres. Et tout le monde était consterné. Seul, le conducteur de la voiture gardait un sourire sceptique, tout en explorant les bougies de son moteur. L'exploration terminée, l'homme à la veste de cuir rabattit le capot, rangea dans une boîte de vagues lunettes, procéda soigneusement à l'aide d'un chiffon crasseux au nettoyage chimérique de ses mains, puis, se plantant droit devant le voyageur qui tenait le journal, déclara simplement : — Et moi, je vous dis que celui qui « descendra » Guynemer n'a pas encore terminé son apprentissage. Avez-vous compris?... »

(1) *Illustration* du 6 octobre 1917.

Ce témoignage de crédulité populaire restera l'un des plus émouvans que jamais suscita la mémoire d'un héros. Le deuil de Guynemer allait toucher au cœur la France entière, de Paris aux plus lointains bourgs et villages, aux fermes et chaumières isolées qui connaissaient son nom et qui ruminent avec lenteur les événemens. Mais il fut précédé d'une période d'attente où persista la foi dans un Guynemer invincible.

Cependant le doute n'est plus permis. Des renseignemens transmis à la Croix-Rouge par la voie diplomatique précisent les circonstances de la mort : Guynemer avait été abattu d'une hauteur de 700 mètres au nord-est du cimetière de Poelcapelle, sur le front d'Ypres. Un sous-officier allemand et deux hommes se rendirent sur les lieux. Une des ailes de l'aéroplane était brisée. L'aviateur avait été tué d'un coup de feu à la tête ; il avait une jambe et une épaule rompues. Le visage était intact et l'identification a été faite au moyen de la photographie qu'il portait dans son portefeuille, sur le carton de son brevet de pilote. Il avait été inhumé au cimetière de Poelcapelle avec les honneurs militaires.

Mais il était dit que, jusque sous l'apparente précision des faits, une certaine obscurité demeurerait encore. L'Allemagne publie la liste de nos appareils tombés dans ses lignes, avec les indications qui les ont fait reconnaître. Sur aucune de ces listes n'a figuré le numéro d'ordre du *Vieux-Charles*. Si l'avion n'avait qu'une aile brisée, il aurait pu être identifié aisément. Qu'est-ce que cette histoire du sous-officier et des deux soldats expédiés sur les lieux? Enfin, le 4 octobre (1917), les Anglais entraient dans Poelcapelle. L'ennemi contre-attaqua et l'on s'y battit furieusement. Le 9, le village était entièrement aux mains de nos alliés. Ni dans le cimetière civil, ni dans le cimetière militaire bouleversés, il ne fut possible de retrouver la moindre trace de la tombe.

Disparition du corps, disparition de l'avion, suppression des traces de la mort, ascension suprême du héros que la terre refuse, voilà ce que l'Allemagne devra reconnaître officiellement. Le 8 novembre (1917), le département des Affaires étrangères de Berlin se décide à répondre à une demande de l'ambassade royale d'Espagne, et voici la note qu'il transmet :

« Le capitaine Guynemer est tombé après une lutte aérienne

le 11 septembre dernier à dix heures, du matin, près du cimetière d'honneur II au sud de Poelcapelle. D'après constatation médicale, la mort était causée par une balle dans la tête; l'index de la main gauche avait été emporté. Le cadavre même n'a pu être mis à l'abri ni enterré, car depuis le 10 septembre l'endroit où il était tombé se trouvait sous le feu intense de l'artillerie anglaise, et toute approche pendant les jours suivans était impossible. Le service compétent du front communique que les coups de canon avaient bouleversé la campagne, et les aviateurs allemands n'ont pu découvrir le 12 septembre aucune trace du cadavre ni de l'appareil. Les nouvelles démarches entreprises, comme suite à la demande de l'ambassade d'Espagne, en octobre dernier, n'ont pu aboutir à aucun résultat, l'endroit même de la chute se trouvant, depuis le commencement du mois, dans les premières lignes anglaises.

« Les aviateurs allemands regrettent de n'avoir pu rendre les derniers honneurs au vaillant adversaire. Il est à remarquer que les recherches présentaient les plus grandes difficultés, causées par les attaques continues de l'ennemi à Poelcapelle, par le mouvement des troupes, par l'absence des témoins oculaires, morts, blessés ou déplacés. Les troupes engagées continuellement dans des combats acharnés n'ont pu donner plus tôt les renseignemens demandés. »

Ainsi n'est-il plus question de sépulture ni d'honneurs militaires rendus. Guynemer n'a rien accepté de ses ennemis, pas même une croix. La bataille qu'il avait menée tant de fois dans les airs s'est continuée autour de sa dépouille terrestre. A distance, nos canons empêchaient les Allemands d'y toucher. Nul ne peut dire où il est. Nul n'a porté la main sur lui. Il ne repose pas dans la paix. Mort, il s'est échappé. Celui qui était le mouvement et la vie n'a pas accepté de se coucher dans une tombe.

Les cris forcenés de nos ennemis, pareils en furieuse satisfaction à ceux des Grecs saluant la dépouille d'Hector, mais plus méthodiques et moins harmonieux, ne manquèrent pas d'accueillir la chute de Guynemer. Ils attendirent trois semaines pour être poussés. Ce long stage dans un triomphe qui fut, comme on le pouvait prévoir, discourtois et grossier, est lui-même déconcertant. Ce n'est que le 6 octobre que la *Woche* consacre à Guynemer, sous le titre : *L'Aviateur français qui a*

remporté le plus de succès a été tué, un article dont la lâcheté et le mensonge discréditent un journal, et dont il importe de conserver le texte et de garder le souvenir. Avec l'article, était publié en fac-simile la carte de pilote de Guynemer :

« Le capitaine Guynemer, y est-il dit, jouissait d'une grande réputation dans l'armée française, car il déclarait avoir abattu plus de cinquante avions. Il est cependant prouvé qu'un grand nombre de ceux-ci sont rentrés à leur terrain d'atterrissage, endommagés il est vrai. Pour rendre impossible toute vérification de la part des Allemands, on n'a indiqué, pendant ces derniers mois, ni le lieu ni la date de ces prétendues victoires. Des aviateurs français prisonniers ont déclaré que sa méthode de combat était la suivante : tantôt, lorsqu'il volait comme chef d'escadrille, il laissait ses camarades attaquer tout d'abord et se précipitait ensuite sur l'adversaire reconnu le plus faible ; tantôt il volait seul pendant des heures, à une très grande hauteur, en arrière du front français, et se jetait par surprise sur les avions allemands d'observation isolés. Si sa première attaque ne réussissait pas, Guynemer rompait immédiatement le combat. Il n'aimait pas à s'engager dans un de ces combats de longue haleine, au cours desquels il faut vraiment faire preuve de courage (1). »

Telle est cette ordure déposée dans un journal allemand. Malgré sa puanteur, il faut se résigner à l'analyser. Les injures d'un ennemi révèlent son caractère. Ici, rien ne manque : ni la négation contre l'évidence des cinquante-trois victoires contrôlées de Guynemer, et si sévèrement contrôlées que nos exigences, comme à Dorme, lui ont supprimé un bon tiers de

(1) *Der erfolgreichste französische Kampfflieger gefallen.*

Kapitän Guynemer genoss grossen Ruhm im französischen Heere, da er 50 Flugzeuge abgeschossen haben wollte. Von diesen ist jedoch nachgewiesenermassen eine grosse Zahl, wenn auch beschädigt, in ihre Flughäfen zurückgekehrt. Um deutscherseits eine Nachprüfung unmöglich zu machen, wurden in den letzten Monaten Ort und Datum seiner angeblichen Luftsiege nicht mehr angegeben. Ueber seine Kampfmethode haben gefangene französische Flieger berichtet : Entweder liess er, als Geschwaderführer fliegend, seine Kameraden zuerst angreifen uns stürzte sich dann erst auf den schwächsten Gegner ; oder er flog stundenlang in grössten Höhe, allein hinter der französischen Front und stürzte sich von oben herab überraschend auf einzeln fliegende deutsche Beobachtungsflugzeuge. Hatte Guynemer beim ersten Verstoss keinen Erfolg, so brach er das Gefecht sofort ab ; auf den länger dauernden, wahrhaft muterprobenden Kurvenkampf liess er sich nicht gern ein.

(Extrait de la *Woche* du 6 octobre 1917.)

ses trop lointains triomphes; ni l'avilissement systématique des procédés de combat adverses, qui ose faire de Guynemer, — du fou, du téméraire, de l'invraisemblable Guynemer, du Guynemer aux avions et aux vêtemens percés de balles, du Guynemer qui se bat toujours de si près qu'il risque d'accrocher ou de traverser l'adversaire, — un aviateur timide et prudent, profitant de ses compagnons de chasse et esquivant la lutte; (mais celui qui l'a *descendu*, qu'a-t-il donc raconté? Si Guynemer qui a engagé le combat à quatre mille mètres a été tué à 700, c'est qu'il l'a prolongé, et prolongé au-dessus des lignes ennemies qu'il n'a pas craint de survoler si bas, appliquant jusqu'au bout sa méthode d'incroyable audace); ni enfin, ni surtout, la bassesse, l'ignominie, l'infamie qui prête à des prisonniers la vente de leur plus glorieux camarade et attribue à des aviateurs français la dégradante insinuation. Non, rien n'y manque en vérité. Il faut encadrer ce texte. De quel rire jeune et frais, de quel rire au-dessus du mal, l'eût accueilli Guynemer! « L'homme qui t'insulte, écrivait jadis Villiers de l'Isle-Adam s'inspirant de la philosophie hégélienne, n'insulte que l'idée qu'il a de toi, c'est-à-dire lui-même. »

Comme dans cette fameuse soirée du 25 mai où tout ce qui vivait à l'ombre de la VIe armée, averti de la quadruple victoire aérienne de Guynemer, vint entourer sur une colline de l'Aisne le camp d'aviation du vainqueur, toute la France, portant le deuil de ce capitaine, veut entourer sa mémoire.

Au service célébré le 18 octobre à Saint-Antoine de Compiègne, Mgr Le Senne, évêque de Beauvais, prend pour texte de son oraison funèbre ce passage des Psaumes où David déplore le sort de Saül et de ses fils tués *sur les cimes*, mort que tout d'abord l'on cache au peuple, afin de ne point réjouir trop tôt les Philistins et leurs filles. Le général Débeney, chef d'état-major général, représente le général en chef; les Cigognes sont là, toutes les Cigognes survivantes et leur ancien chef, le commandant Brocard, et le nouveau, le capitaine Heurtaux dont l'entrée fait courir dans l'assistance un frisson d'émotion, car il marche péniblement, appuyé sur deux béquilles et il est si pâle, — il s'est évadé de l'hôpital pour se traîner jusque là, — qu'on s'attend à le voir tomber Le matin même, un messager, le chef d'escadron Garibaldi, envoyé par le général Anthoine,

commandant l'armée dont Guynemer faisait partie, avait apporté à la famille la vingt-sixième et dernière citation, en date du 11 octobre, qui résume la vie et la mort du héros et que tous les petits Français apprendront par cœur :

Mort au champ d'honneur le 11 septembre 1917. Héros légendaire, tombé en plein ciel de gloire après trois ans de lutte ardente. Restera le plus pur symbole des qualités de la race : ténacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable dans la victoire, il lègue au soldat français un souvenir impérissable qui exaltera l'esprit de sacrifice et provoquera les plus nobles émulations.

Sur l'initiative de M. Lasies, dans une séance où elle retrouve la grandeur de cette inoubliable séance du mois d'août 1914 qui attesta notre unanimité nationale en face de l'ennemi, la Chambre des députés, le 19 octobre, décide que le nom du capitaine Guynemer sera gravé sur les murs du Panthéon. Les lettres du lieutenant Raymond, commandant l'escadrille des Cigognes en l'absence de Heurtaux blessé, et du commandant Brocard, ancien chef du groupe de combat, l'une toute simple, l'autre éloquente et vibrante, y sont acclamées. Adressées au capitaine Lasies et destinées à l'appuyer dans son projet, bien qu'elles aient été répandues à des milliers d'exemplaires, une biographie de Guynemer ne serait pas complète qui ne les contiendrait pas :

« Mon capitaine,

« Ayant l'honneur de commander l'escadrille N. 3 en l'absence du capitaine Heurtaux, retenu à l'hôpital par sa dernière blessure, je tiens à vous remercier au nom des rares cigognes survivantes de ce que vous faites pour la mémoire du capitaine Guynemer.

« Il était notre ami et notre maître, notre fierté et notre pavillon. Sa perte est la plus cruelle de toutes celles si nombreuses, hélas ! qui ont éclairci nos rangs.

« Croyez bien cependant que notre courage n'a pas été abattu avec lui. Notre revanche victorieuse sera dure et inexorable.

« Puisse la grande âme de Guynemer rencontrer souvent nos cocardes dans le ciel de la bataille pour que nous conservions toujours la flamme qu'il nous a laissée !

« Veuillez agréer, mon capitaine, l'expression de mes sentimens très respectueux.

RAYMOND,

« Commandant l'escadrille N. 3. »

« MONSIEUR LE DÉPUTÉ ET CHER CAMARADE,

« Je suis très ému à la pensée que vous avez eue de consacrer la gloire du capitaine Guynemer en demandant au pays de lui accorder les honneurs du Panthéon.

« Tous nous y avons songé, frappés par cette idée que seule sa coupole avait assez d'envergure pour abriter de telles ailes.

« Le pauvre petit est tombé face à l'ennemi, frappé d'une balle à la tête, en plein triomphe.

« Il m'avait juré quelques jours auparavant que les Allemands ne l'auraient pas vivant.

« Sa chute héroïque n'est pas plus glorieuse, certes, que la mort de l'artilleur tombé sur sa pièce, du fantassin tué en plein assaut, celle plus douloureuse du soldat enlizé dans la boue. Mais depuis plus de deux ans, tous l'ont vu au-dessus de leurs têtes sillonner tous les ciels, ceux des beaux soleils comme ceux des plus sombres tempêtes, portant dans ses pauvres toiles une part de leurs rêves, de leur foi dans le succès et tout ce que leur cœur avait de confiance et d'espoirs.

« C'est pour eux, sapeurs, artilleurs, fantassins, qu'il s'est battu avec l'acharnement de sa haine, toute l'audace de sa jeunesse, toute la joie de ses triomphes. Sûr que la lutte lui serait fatale, mais certain qu'à bord de son oiseau de guerre il sauvait des milliers d'existences, voyant naître à son image des combattans comme lui, il est resté fidèle à son sacrifice, qu'il avait fait longtemps d'avance et qu'il a vu venir avec calme.

« Soldat modeste, mais conscient de la grandeur de son rôle, il avait les qualités, filles du sol qu'il a si bien défendu : la ténacité, la persévérance dans l'effort, l'insouciance du danger, auxquelles il joignait le cœur le plus généreux.

« Sa courte existence n'a connu ni les amertumes, ni les souffrances, ni les désillusions.

« Du lycée où il apprenait son histoire de France, et qu'il n'a quitté que pour en écrire une nouvelle page, il est allé à la guerre ses yeux volontaires fixes sur le but tracé, poussé par je

ne sais quelle force mystérieuse que j'ai respectée comme on respecte la mort ou le génie.

« Guynemer n'a été qu'une idée puissante dans un corps aussi frêle, et j'ai vécu près de lui avec la douleur secrète de savoir qu'un jour l'idée tuerait l'enveloppe.

« Pauvre petit! Tous les enfans de France qui lui écrivaient chaque jour, dont il était le merveilleux idéal, ont vibré de toutes ses émotions, vécu toutes ses joies et souffert de tous ses dangers. Il restera pour eux le modèle vivant des héros dont ils ont connu l'histoire. Son nom court sur toutes leurs lèvres, ils l'aiment comme on leur a appris à aimer les gloires les plus pures de notre pays.

« Monsieur le député, demandez que le Panthéon soit sa dernière demeure, où l'ont déjà placé les mères et les enfans.

« Ses ailes protectrices n'y seront point déplacées et, sous le dôme où dorment ceux qui nous ont donné notre patrimoine, elles seront le symbole de ceux qui nous l'ont gardé.

« Commandant Brocard. »

Après la lecture de ces lettres la salle entière est soulevée, et cette résolution est votée par acclamation :

La Chambre invite le gouvernement à faire mettre au Panthéon une inscription destinée à perpétuer la mémoire du capitaine Guynemer, symbole des aspirations et des enthousiasmes de la Nation.

Dans toutes les écoles de France, le 5 novembre, ces lettres sont relues et, sur l'invitation du ministre de l'instruction publique, Guynemer est donné en exemple à tous les écoliers, petits et grands, de France.

*
* *

L'armée enfin va le célébrer comme un chef. Pour catafalque vide il aura tout un camp, — le camp d'aviation de Saint-Pol-sur-Mer, d'où il prit son dernier vol. Le 30 novembre, avant de quitter les Flandres où il seconda l'offensive anglaise par ses brillans succès des 31 juillet, 16 août, 9 octobre, — succès payés de tant de douleur et d'endurance, comme tous ceux de cette atroce guerre, car il fallut se battre dans l'eau et dans la boue, — le général Anthoine, qui commande la première armée,

a résolu d'exalter ses hommes par cette cérémonie où il associera aux vivans le grand mort.

Il est dix heures du matin. Le vent de mer souffle âprement. La digue qui protège l'ancien terrain d'atterrissage ne rompt pas sa violence. Sur le front du bataillon en masse, commandé pour rendre les honneurs, se détachent, agités comme les flots, les vingt drapeaux des régimens qui ont pris part aux batailles, aux victoires, drapeaux décolorés, effrangés, meurtris, dont quelques-uns ne sont plus que des loques. A gauche, devant les aviateurs rassemblés, deux grêles silhouettes, l'une en vareuse noire, l'autre en bleu horizon : le capitaine Heurtaux, appuyé encore sur ses béquilles, et le sous-lieutenant Fonck. Ils vont recevoir, l'un la rosette d'officier de la Légion d'honneur, l'autre la croix de chevalier. L'un, — ce mince Heurtaux si blond, si délicat, l'air d'une fille, mais d'une si belle maîtrise de soi et d'un calme si stupéfiant dans le risque, — fut l'Olivier de notre Roland, son compagnon de toujours, de la Somme, de l'Aisne, du Nord, son confident, son émule. L'autre, que pour sa jeunesse, sa petite taille, sa simplicité, sa sûreté dans le combat, j'ai appelé Aymerillot, espoir de demain et déjà chargé de lauriers, a peut-être vengé Guynemer sans retard. Un lieutenant Wissemann, selon un renseignement donné par la *Gazette de Cologne*, se serait vanté dans une lettre à ses parens d'avoir abattu le plus célèbre aviateur français, ajoutant : « Ne vous inquiétez pas, car jamais je ne pourrai rencontrer un ennemi aussi dangereux. » Quelques jours plus tard, le 30 septembre, ce Wissemann disparaissait, monté sur un Rumpler nouveau modèle : Fonck l'avait tué, sur nos lignes, d'une balle à la tête (1).

Tandis que la musique joue *la Marseillaise*, accompagnée par tout le tumulte de la mer, du vent, des moteurs d'avions qui décrivent des cercles au-dessus de la revue, le général Anthoine s'avance seul, face aux drapeaux. Sa silhouette immense, large, puissante, semble porter l'ancienne armure. Elle se découpe au-dessus de la digue assez éloignée, sur le ciel nuageux. Il domine, il écrase de son imposante stature les deux petits aviateurs vers lesquels il s'est dirigé. Quand les cuivres se sont tus, il parle, et c'est l'éloge funèbre de Guynemer

(1) V. Jacques Mortane, *La guerre aérienne*.

qu'il va prononcer pour les camarades et successeurs de celui-ci, pour l'armée, pour la France. Sa voix retentit contre le vent qui tantôt la porte et tantôt la brise. Il a l'habitude du commandement, il veut imposer aux élémens mêmes son autorité. Et voici ce qui fut dit ce matin-là, presque sur l'emplacement qui fut pour Guynemer le dernier contact avec la terre de France, qui fut témoin de son dernier vol, de son dernier acte de soumission au service du pays :

« Si je vous ai conviés à rendre aujourd'hui à Guynemer le dernier hommage que lui doit la Ire armée, ce n'est ni devant un cercueil ni auprès d'une tombe.

« Aussi bien, dans Poelcappelle reconquise, aucun vestige de ses restes mortels n'a pu être retrouvé comme si le ciel, jaloux de son héros, n'avait pas consenti à restituer à la terre les dépouilles qui de droit reviennent à celle-ci ; comme si, tout entier, Guynemer s'était envolé vers l'empyrée, par une miraculeuse assomption disparu dans la gloire.

« En nous réunissant sur le terrain même d'où il s'est élancé vers l'infini, nous passons par-dessus les rites habituels de tristesse qui couronnent la fin d'une vie d'homme ; et nous entendons saluer l'entrée dans l'immortalité du Chevalier de l'air, sans peur et sans reproche.

« Les hommes passent, la France reste.

« Chacun de ceux qui tombent pour elle lui lègue un rayon de gloire, et de ces rayons est faite sa splendeur. Heureux qui enrichit le patrimoine commun de la race par un don plus précieux et plus magnifique de soi-même !

« Heureux donc entre tous l'enfant de France dont nous exaltons la destinée presque surhumaine !

« Gloire à lui dans le ciel où il régnait, tant de fois vainqueur ! Gloire à lui sur la terre, et dans nos cœurs de soldats, et dans ces drapeaux, dans ces emblèmes sacrés où se confondent pour nous le culte de l'honneur et la religion de la patrie !

« Drapeaux du 2e groupe d'aéronautique et de la Ire armée,

« Vous qui recueillez pieusement, dans le mystère de vos plis vénérés, la mémoire des vertus, des dévouemens et des sacrifices, pour former et garder à travers les temps les trésors de nos traditions nationales !

« Drapeaux, vous en qui survit l'âme des héros morts, dont

on croirait entendre, quand bruit votre étamine, la voix qui ordonne aux vivans de marcher dans les mêmes périls aux mêmes apothéoses!

« Drapeaux, que l'âme de Guynemer reste éternellement en vous!

« Que, par vous, elle suscite et multiplie les héros à son image!

« Que, par vous, elle sache inspirer les résolutions ardentes des néophytes qui voudront honorer le martyr de la seule manière qu'il convienne, en imitant son haut exemple; et qu'elle donne alors à ces vaillans la force de faire revivre en eux Guynemer dans ses prouesses légendaires!

« Car le seul hommage qu'il attende désormais de ses frères d'armes, — et que nous lui devons, — est l'action, la continuation de son œuvre.

« A cette seconde suprême, où, sur la limite de la vie, il a senti ses pensées près de lui échapper, où il a embrassé d'un coup, — telle une vision d'éclair, — tout le passé et tout l'avenir, s'il a connu une dernière douceur, c'est dans sa confiance absolue que ses camarades mèneraient à bien sans lui la tâche entreprise en commun.

« Vous, messieurs, ses amis, ses émules, — et maintenant ses vengeurs, — je vous connais, et, ainsi que l'était Guynemer, je suis sûr de vous : vous êtes de taille à faire face aux charges redoutables de l'héritage qu'il vous lègue et à réaliser noblement les vastes espérances qu'avec raison la Patrie avait mises en lui!

« C'est pour affirmer devant nos drapeaux, pris à témoin, cette continuité assurée et nécessaire que je tiens à remettre, dans cette cérémonie même, sous l'égide de la mémoire de Guynemer, sous son invocation, à deux d'entre eux, à deux des plus rudes lutteurs, des distinctions qui sont à la fois le prix du passé et le gage de l'avenir! »

A Heurtaux redressé sur ses béquilles, à Fonck subitement grandi, à ces enfans de gloire, tout pâlis encore de l'évocation de leur ami et de leur maître, le général Anthoine donne sur l'épaule le coup d'épée et sur la joue l'accolade, avec les insignes de la Légion d'honneur. Puis, dans un calme relatif des élémens, son ode à la mémoire des morts s'achève en hymne religieux :

« Élevons nos cœurs, unis en une pensée fraternelle d'admiration respectueuse et reconnaissante pour le héros que la Ire armée n'oubliera jamais, pour son héros dont elle était si fière, et dont la grande ombre planera toujours dans l'Histoire sur le souvenir de ses actions en Flandre.

« Les ombres comme celle de Guynemer guident seulement, quand on sait les suivre, vers la voie triomphale qui, à travers les ruines, les tombeaux et les sacrifices, conduit à la victoire les forts et les justes. »

La cérémonie a pris d'elle-même un caractère sacré. La parole qui termine les oraisons vient naturellement aux lèvres de l'officiant, tandis qu'il salue, du sabre qui s'incline vers la terre, l'ombre invisible :

— Ainsi soit-il !...

Et la sonnerie du drapeau couvre les voix de la mer et du vent.

VI. — AU PANTHÉON

Dans la crypte du Panthéon « destiné à la sépulture des grands hommes, » sur une plaque de marbre scellée à l'une des parois, on gravera le nom de celui-ci. De quelle inscription le faire suivre, sinon du texte même de sa dernière citation :

« Mort au champ d'honneur le 11 septembre 1917. Héros légendaire, tombé en plein ciel de gloire, après trois ans de lutte ardente. Restera le plus pur symbole des qualités de la race : ténacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable dans la victoire, il lègue au soldat français un souvenir impérissable qui exaltera l'esprit de sacrifice et provoquera les plus nobles émulations. »

— Mériter une telle citation et mourir ! s'est écrié un tout jeune aspirant après l'avoir lue.

Dans *le Vol de la Marseillaise*, Rostand nous montre les douze victoires de pierre qui, dans le caveau des Invalides, sont assises en cercle autour du sarcophage de l'Empereur, se levant pour accueillir la victoire de la Marne. Au Panthéon,

dans la crypte où ils reposent, le maréchal Lannes et le général Marceau, Lazare Carnot l'organisateur de la Victoire et le capitaine La Tour d'Auvergne, se lèveront ainsi à l'entrée de ce jeune homme. Victor Hugo reconnaîtra l'un des chevaliers errans de sa *Légende des siècles* et Berthelot tiendra sa venue pour un hommage rendu à l'ardeur qui brûle la jeunesse pour la science ensemble et la patrie. Mais celui qui fera le plus long chemin à sa rencontre, et avec le plus d'élan, ce sera son frère aîné, ce Marceau tué à Altenkirchen à vingt-sept ans.

Remontant le Rhin, il y a dix ou douze ans, je me souviens d'un pèlerinage à la tombe de Marceau, dans le voisinage de Coblence, au-dessus de la Moselle. Dans un petit bois, une pyramide noire porte cette indication en lettres d'or qui s'effacent : *Ici repose Marceau.... soldat à seize ans, général à vingt-deux, mort en combattant pour la patrie le dernier jour de l'an IV de la République française. Qui que tu sois, ami ou ennemi, de ce héros respecte les cendres.*

Les tombes collectives de prisonniers français décédés en 1870-71 au camp de Pétersberg sont rassemblés dans le même enclos. A l'âge où Marceau dessinait à grands traits rapides les contours de sa vie immortelle, ces soldats sans gloire achevaient de mourir. Sans le savoir, après trois quarts de siècle, les Allemands avaient complété le mausolée en rangeant à l'entour ces mortelles dépouilles. Car il convient que soit représentée, auprès des chefs, la troupe anonyme sans laquelle les héros seraient inconcevables, réservoir profond où la force de la race s'alimente.

En 1889, les restes de Marceau furent transportés au Panthéon. La pyramide noire de Coblence ne recouvre qu'un souvenir. Les restes de Guynemer ne seront jamais retrouvés. La terre a refusé de les recevoir. L'air, qui lui appartient par droit de conquête, les a, par miracle, gardés. Ils ne pourront pas être ramenés, suivis de tout un peuple amoureux, sur la montagne qui fut jadis consacrée à sainte Geneviève. Mais sa vie légendaire s'accommode de sa mystérieuse mort.

L'une des fresques de Puvis de Chavannes, au Panthéon, la dernière à gauche, représente une vieille femme qui s'appuie à une terrasse de pierre et qui, de là, regarde au-dessous d'elle la ville éclairée par la lune dont les lueurs jouent dans la nuit bleue sur les toits des maisons et sur la lointaine plaine. La Cité

dort, mais la sainte veille et prie. Elle est droite et mince comme un grand lis. Elle ressemble à la lampe qu'elle a laissée à l'entrée de sa maison, et dont la longue tige aboutit à une flamme. Son corps émacié conduit ainsi à l'expression vivante du visage. Admirable expression de sérénité qui ne peut venir que de l'œuvre accomplie et de la confiance dans l'avenir : Lutèce est paisible, et cependant elle écoute la terre et l'air comme si elle pouvait entendre encore le pas ou la menace d'Attila. Geneviève est suspendue sur les siècles en marche. Elle sait que les Barbares peuvent revenir et que pour leur barrer la route il faut l'invincible foi.

Tant que la France a ses croyans, elle est assurée de ses destinées. La vie et la mort d'un Guynemer sont un acte de foi dans la France éternelle.

ENVOI

Les ballades du temps jadis se terminaient par un *envoi* d'une demi-strophe qui était adressé aux puissans du jour et commençait invariablement par un titre : *Roi*, *Reine*, *Sire*, *Prince*, *Princesse*. Mais le poète était parfois embarrassé, car « on n'a pas toujours sous la main un prince à qui dédier sa ballade (1). »

Guynemer a conduit sa biographie en forme de poème. Pourquoi ne pas la terminer par un envoi, comme une ballade? Pour choisir un prince, je ne suis pas embarrassé. J'élirai, parmi les écoliers de France, celui que son *devoir* sur Guynemer classe parmi les premiers, j'élirai le petit Paul Bailly, — onze ans et dix mois, — de Bouclans, Franche-Comté. Et, en le choisissant, je m'adresserai par lui à tous les petits écoliers de chez nous, garçons et filles, de nos villes et de nos campagnes.

Et même, si tu le permets, petit écolier de France, je te tutoierai. Les poètes ont toujours eu le privilège de tutoyer Dieu et les grands. Ils ont pris celui de traiter familièrement les divinités qui gouvernent les hommes. Ne représentes-tu pas notre espérance et notre avenir, toi qui seras chargé plus tard, bientôt, de fortifier et garder notre France meurtrie par la guerre? Dans l'armée à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, le

(1) Théodore de Banville, *Petit Traité de poésie française*.

tutoiement signifie encore la confiance de l'ancien dans le nouveau, de l'aîné dans le cadet.

Je devine que ton âge est exigeant et porté aux sciences exactes. Je te donnerai donc, tout d'abord, des chiffres qui répondront à ton désir de savoir. Georges Guynemer, dont je viens de te conter la vie, — pour sa mort, je n'ai pu te dire que ce dont j'étais informé, — a volé 665 heures 55 secondes. C'est l'addition de ses deux carnets de vol : il y manque le vol du 11 septembre 1917 qui n'a jamais eu de fin.

Pour le nombre des combats qu'il a livrés, malgré mes investigations, il est assez difficile de le fixer avec certitude. Lui-même n'avait aucun souci d'en faire le compte. Ce nombre dépasse six cents s'il n'atteint pas sept ou huit cents. Ton Guynemer, notre Guynemer ne sera pas surpassé : non qu'il ait omis de transmettre à ses successeurs, à ses vengeurs, à ses émules, non que ceux-ci aient omis de prendre en main le flambeau sacré qui, en France, jamais ne s'éteint, — mais parce que le génie est un privilège exceptionnel et parce que les méthodes en aviation se détournent aujourd'hui du combat solitaire pour organiser les reconnaissances et patrouilles par escadrilles et les manœuvres collectives.

Tu aimeras aussi en Guynemer l'inventeur et tu voudras connaître mieux son avion magique. Plus tard, il sera exposé, et peut-être tes camarades de Paris ont-ils eu l'occasion de te raconter qu'ils avaient vu aux Invalides l'appareil sur lequel Guynemer abattit dix-neuf ennemis. Le 1er novembre dernier, la foule défilait devant lui : comme une tombe, il était orné de magnifiques gerbes de chrysanthèmes et tout jonché de bouquets de violettes que jetaient les passans tour à tour.

Chez Guynemer, tu l'as déjà retenu, l'armurier et le tireur valaient le pilote, s'ils ne le dépassaient pas. Le capitaine Galliot, qui est un spécialiste, l'a appelé « le plus grand penseur des combats aériens, » soulignant par là que, chez Guynemer, la justesse du tir était préparée et préméditée. « La précision, ajoute-t-il, était d'ailleurs le trait saillant de son caractère de tireur ; il ne jetait pas le coup, il visait froidement et rigoureusement. La précision dans le fonctionnement des armes et la précision dans leur emploi étaient pour lui des dogmes... Ses qualités de tireur, au service de sa volonté et de son intelli-

gence, décuplaient l'efficacité de sa mitrailleuse et faisaient son écrasante supériorité (1). »

Mais, quand tu auras appris en détail les qualités techniques, la supériorité technique de ton Guynemer, de notre Guynemer, il te restera toujours quelque chose à connaître, oh! peu de chose, le principal, l'essentiel. Guynemer n'avait pas un corps robuste ; il était de santé chétive et il fut ajourné plusieurs fois; cependant nul aviateur n'était plus résistant à la fatigue, même quand les progrès de la guerre aérienne exigèrent des stations prolongées à des altitudes de six ou sept mille mètres. Il y eut des pilotes plus manœuvriers, des tireurs peut-être aussi adroits que Guynemer : cependant il n'eut pas d'égal dans la violence foudroyante de l'attaque et dans la continuité opiniâtre et prolongée de la lutte. C'est donc qu'il y avait chez Guynemer un don particulier. Ce don, qui fut son génie, il faut le chercher dans sa puissance et sa promptitude de décision, c'est-à-dire, en dernière analyse, dans sa volonté. Il ne cessa pas de vouloir, de vouloir jusqu'à la fin, de vouloir au delà de ses forces et de lui-même. Retenons deux dates dans sa vie : celle du 21 novembre 1914, date de son départ de la maison paternelle, celle du 11 septembre 1917, date de son dernier départ du camp d'aviation. *Ni le goût de l'aviation, ni celui de la gloire n'ont été pour rien dans ces deux départs.* La volonté réduite à elle-même est une force magnifique et dangereuse. Il nous appartient d'en diriger l'emploi. Guynemer imposa un but unique à la sienne : servir, servir son pays jusqu'à la mort, quelle qu'elle fût.

Enfin, n'isole pas Guynemer de ses camarades. En l'isolant, tu offenserais sa mémoire. Sa violence native, par delà la terre où il n'a pas de tombe, ou par delà le ciel, s'en irriterait. Sans doute apprendras-tu par cœur les noms de tous nos *as*. Je ne sais ce que deviendra la liste que je te transmets aujourd'hui et qui fut dressée à la date où l'*as des as* disparut (11 septembre 1917) :

Sous-lieutenant Nungesser, 30 appareils abattus; capitaine Heurtaux, 21 ; lieutenant Deullin, 17 ; lieutenant Pinsard, 16 ; sous-lieutenant Chaput, 12 ; adjudant Jailler, 12 ; sous-lieutenant Madon, 16; sous-lieutenant Ortoli, 11 ; sous-lieutenant

(1) *Guerre aérienne*, du 18 octobre 1917.

Tarascon, 11; adjudant-chef Fonck, 11; sous-lieutenant Lufbery, 10.

Ces noms-là grandiront en gloire. Quelques-uns ont déjà grandi. D'autres noms viendront s'ajouter aux leurs. Cependant ne te borne pas à retenir des noms. Car tu n'en retiendras jamais assez, car tu ne connaîtras pas et personne ne connaîtra jamais tous les milliers de noms qu'il faudrait retenir si nous étions vraiment soucieux de ravir à l'oubli menaçant tous les morts et tous les vivans dont le courage et la vertu, dont l'endurance et la douleur ont composé notre armée et sauvé notre sol. Ne sois pas, ne soyons pas injustes : la gloire d'un homme n'est rien si elle ne représente les puissances obscures de la foule anonyme. Dans ce nom de Guynemer il faut entendre le bruit d'armes de toute la jeunesse française, — fantassins, artilleurs, sapeurs, cavaliers, aviateurs, — qui s'est dépensée sans mesure pour notre salut, comme on entend dans un coquillage le bruit de toute la mer au flot sans nombre.

Il fallut cet élan, cette longue résistance, cette patience prodigieuse, et ces efforts, et ces sacrifices des générations qui t'ont précédé, petit écolier de France, à qui ton âge n'aura pas permis de fournir ta part, pour te sauver, pour sauver notre pays, pour sauver le monde, créé par la lumière et pour la lumière, des ténèbres d'une épouvantable oppression. L'Allemagne a vidé la guerre de tout ce que les nations, péniblement et bien incomplètement, y avaient introduit de respect pour la foi jurée, de pitié pour les faibles, de protection pour les non-belligérans, d'honneur. Elle a achevé de l'empoisonner, comme ses gaz. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Non seulement elle a voulu la guerre et l'a imposée, mais, pour établir sur l'univers la domination de la force, elle a eu recours à la cruauté et à la terreur érigées en systèmes. Ainsi a-t-elle semé la haine, la révolte, l'horreur contre tout ce qui nous rappellera le nom allemand. Tes camarades de Paris, petit écolier, te diront qu'un soir, pendant leur sommeil, des escadrilles ennemies sont venues au clair de lune jeter des bombes au hasard sur la grande cité hors la zone des armées, cible immense, but impossible à manquer. Et quel but! D'inutiles assassinats. C'est la guerre qu'a menée l'Allemagne dès le début, c'est la guerre qu'elle nous contraint à lui faire. Et, pendant que s'accomplissait cette triste besogne, nos avions, montés par des pilotes

qui n'étaient guère plus âgés que toi. éclairés par un phare à leur bord, naviguaient comme des étoiles mouvantes, au-dessus de la ville de sainte Geneviève, de sainte Geneviève qui voyait recommencer l'invasion par le chemin des airs.

Petit écolier de France, n'oublie jamais enfin qu'une guerre comme celle-ci, en confondant les classes et les générations, a fondu dans un nouveau creuset les puissances collectives de notre pays. Ces puissances collectives, comme elles se sont exercées par la haine commune dans la guerre contre un injuste agresseur, doivent s'exercer par l'union et par l'amour dans la paix. *Omne regnum divisum contra se desolabitur; et omnis civitas vel domus divisa contra se non stabit.* Je te laisse le soin de traduire ce latin limpide. Ton instituteur ou ton curé t'aidera au besoin. La maison, la cité, la patrie, ne doivent pas être divisées. L'ennemi nous aurait causé trop de mal, s'il ne nous avait réconciliés avec nous-mêmes. C'est toi, mon petit, qui seras chargé d'essuyer la face sanglante de la patrie, de la guérir de ses blessures, de lui assurer le bonheur et le renouveau dont elle a besoin. Elle sortira de l'effroyable lutte, respectée, honorée, admirée du monde entier, mais bien lasse. Aime-la pieusement, et puise dans la biographie d'un Guynemer la résolution de fortifier ta jeune volonté pour servir dans ta vie quotidienne, comme il a servi jusqu'à en mourir...

HENRY BORDEAUX.

UN DEMI-SIÈCLE

DE

PENSÉE FRANÇAISE

Au mois de décembre 1870, en plein siège de Paris, au Collège de France, dans une leçon sur la *Chanson de Roland*, Gaston Paris s'exprimait ainsi :

Je professe absolument et sans réserve cette doctrine, que la science n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même, *sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique...* Ainsi comprises, les études communes, poursuivies avec le même esprit dans tous les pays civilisés, forment *au-dessus des nationalités restreintes, diverses et trop souvent hostiles, une grande patrie qu'aucune guerre ne souille*, qu'aucun conquérant ne menace, et où les âmes trouvent le refuge et l'unité que la cité de Dieu leur a donnés en d'autres temps.

Quarante-quatre ans plus tard, un autre professeur au Collège de France, ne se piquant pas, celui-là, de planer « au-dessus de la mêlée, » mais « mû par une force supérieure à sa volonté, » venait jeter, du haut de la tribune de l'Académie des Sciences morales, « un cri d'horreur et d'indignation. » Au nom des « vivans et des morts, » M. Henri Bergson « vouait à l'universelle exécration les crimes méthodiquement commis par l'Allemagne. » Et il ajoutait :

On a dit que le dernier mot de la philosophie était « comprendre et ne pas s'indigner. » *Je ne sais; mais si j'avais à choisir, j'aimerais encore mieux, devant le crime, m'indigner et ne pas comprendre.* Fort heureusement, le choix n'est pas nécessaire. Il y a des colères qui puisent, au contraire, dans l'approfondissement de leur objet, la force de se maintenir ou de se renouveler. La nôtre est de celles là.

Séparées par près d'un demi-siècle, ces deux déclarations symbolisent assez bien, dans leur vivant contraste, d'une part, l'état d'esprit qui régnait en France au moment de la guerre franco-allemande, et, d'autre part, celui dont paraissent heureusement animées les jeunes générations. Ce « renversement » d'opinion est l'un des plus instructifs de l'histoire. On ne s'expliquerait pas, ou l'on s'expliquerait mal, « le miracle français, » si l'on ne se représentait pas avec une certaine exactitude les étapes de cette évolution, morale autant qu'intellectuelle. Suivre et dessiner avec précision la courbe de la pensée française en ce dernier demi-siècle, ce serait mieux comprendre l'âme de la France nouvelle, celle d'aujourd'hui sans doute, mais aussi celle de demain.

Un fort bon livre récent (1), — hélas! posthume, — peut nous y aider excellemment. L'auteur, George Fonsegrive, dont on a pu lire ici même d'intéressantes pages sur *la Morale contemporaine*, était une des personnalités originales de notre temps. Philosophe de profession, et philosophe catholique, esprit très ouvert, très actif et très informé, un peu rapide peut-être, avec des velléités de hardiesse et de brusques accès de timidité, très sage au fond, loyal et généreux, il s'était exercé dans les genres les plus divers : articles et essais de toute sorte, études philosophiques et sociales, religieuses et morales, romans sociaux, tout lui était un moyen d'exprimer et de répandre des idées qu'il jugeait utiles et vraies. Les « directions » de Léon XIII avaient été accueillies par lui avec une enthousiaste ferveur, et toute sa vie, il s'est efforcé de les suivre, de travailler à réconcilier « l'Église et le siècle. » Sous le pseudonyme d'Yves Le Querdec, il avait publié de vivantes et curieuses *Lettres d'un*

(1) George Fonsegrive, *De Taine à Péguy : l'Évolution des idées dans la France contemporaine*, 1 vol. in-8; Paris, Bloud et Gay, 1917; — Cf. *Un demi-siècle de civilisation française* (1870-1915), 1 vol. in-8; Paris, Hachette, 1916; — *la Science française*, 2 vol. in-8; Paris, Larousse, 1915.

curé de campagne et *d'un curé de canton* qui eurent un vif succès et qui, suivies du *Journal d'un évêque* (1), orientèrent très heureusement nombre d'activités sacerdotales. Il avait dirigé pendant dix ans une vaillante revue d'avant-garde, *la Quinzaine*, qui a joué son bout de rôle dans la mêlée contemporaine et où se sont formés bien des jeunes talens. Toujours « très attentif au mouvement des idées, » il avait consacré son dernier livre à l'étude de l'évolution spirituelle en France entre les années 1880 environ et 1914. L'ouvrage est, en son ensemble, extrêmement suggestif. Dans un travail de cette étendue et de cette complexité, il est toujours possible de reprendre tel ou tel détail, de discuter tel ou tel jugement. On aurait pu souhaiter, par exemple, une exposition moins morcelée, un souci plus rigoureux de la chronologie. Mais tel qu'il est, personne ne saurait nier que le livre de George Fonsegrive forme l'enquête la plus sérieuse et la plus complète que nous possédions encore sur cette importante période de notre histoire morale.

I

Remontons, pour bien assurer notre point de départ, un peu plus haut que ne l'a fait George Fonsegrive, et plaçons-nous aux environs de l'année 1865. C'est l'année où Claude Bernard publie sa mémorable *Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale*. Taine vient de faire paraître son *Histoire de la littérature anglaise*, et Renan, sa *Vie de Jésus;* Flaubert, sa *Salammbô*, et Leconte de Lisle, ses *Poèmes barbares;* Berthelot, enfin, sa *Chimie organique fondée sur la synthèse*. Quelques différences qu'il puisse y avoir entre toutes ces œuvres, — et, par exemple, celle de Claude Bernard ouvre, à divers égards, des voies nouvelles, — elles n'en manifestent pas moins les mêmes tendances, et il n'est pas très malaisé d'en dégager la commune philosophie.

Une idée maîtresse s'est imposée à toute cette génération d'écrivains ou de penseurs avec une force d'obsession véritablement extraordinaire : celle de la Science, conçue comme l'unique discipline de l'esprit et comme l'arbitre suprême de l'action. Considérer le monde, — et non pas seulement le

(1) 4 vol. in-16; Paris, Gabalda.

monde des corps, mais le monde des âmes, — comme un ensemble de phénomènes liés, dont il s'agit, à l'aide de la seule raison critique, d'étudier passivement les relations et de découvrir, ou plutôt d'enregistrer les lois : telle est la notion qu'expriment ou que suggèrent tous les grands livres du temps. On distinguait jadis entre les sciences morales et les sciences physiques. Cette distinction doit être abolie. Il n'y a qu'une science, la science positive, pour ne pas dire la science mathématique; et l'on ne désespère pas de trouver un jour la formule unique qui contient toutes les autres et qui nous donnera l'explication totale de l'univers. Cette science, à son tour, pour pouvoir se constituer, suppose que tout dans la nature est régi par la loi de l'universel mécanisme : la liberté, le miracle, le surnaturel sont des illusions d'un autre âge. Le nouveau rationalisme a réponse à tout et il suffit à tout : « Dans cet emploi de la science, écrivait Taine, et dans cette conception des choses, il y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelles, et c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher. »

A ces paroles de Taine font écho les esprits les plus divers. « L'art et la science, — disait déjà Leconte de Lisle dans la Préface de la première édition de ses *Poèmes antiques*, — l'art et la science, longtemps séparés par suite des efforts divergens de l'intelligence, doivent désormais tendre à s'unir étroitement, *sinon à se confondre*. L'un a été la révélation primitive de l'idéal contenu dans la nature extérieure; l'autre en a été l'exposition lumineuse et raisonnée. Mais l'art a perdu cette spontanéité primitive; *c'est à la science de lui rappeler ses traditions oubliées* qu'il fera revivre dans les formes qui lui sont propres. » Et Renan, dans l'Introduction de sa *Vie de Jésus :* « Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience, que nous bannissons le miracle de l'histoire. » La science est pour lui le « grand agent de la conscience divine. » « *Organiser scientifiquement l'humanité*, — dira-t-il encore, avant Ostwald, dans *l'Avenir de la Science*, — tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse, mais légitime prétention. » Et Berthelot d'écrire à son tour : « C'est la science qui établit *seule* les bases inébranlables de la morale. » Et ailleurs, dans la Préface de ses *Origines de l'alchimie :* « *Le monde est aujourd'hui sans mystère;* la conception rationnelle prétend tout éclairer et

tout comprendre; elle s'efforce de donner de toutes choses une explication positive et logique, et *elle étend son déterminisme fatal jusqu'au monde moral.* Je ne sais si les déductions impératives de la raison scientifique réaliseront un jour cette prescience divine, qui a soulevé autrefois tant de discussions et que l'on n'a jamais réussi à concilier avec le sentiment non moins impérieux de la liberté humaine. En tout cas, l'univers matériel entier est revendiqué par la science, et *personne n'ose plus résister en face à cette revendication.* »

Cette religion, ou, pour mieux dire, cette superstition de la science, ce *scientisme*, comme on l'appelle aujourd'hui, a des origines multiples. Il nous vient, au témoignage de Taine, pour une large part, d'Allemagne (1). Taine et Renan, qui en ont été parmi nous les plus éloquens interprètes, sont nourris de Hegel et de philosophie allemande, et c'est chez les penseurs d'outre-Rhin qu'ils ont puisé ce goût des grandes idées trop simples, des abstractions déformatrices, des généralisations aventureuses, des systèmes insuffisamment vérifiés qui a si souvent vicié leurs plus séduisantes conceptions. Parmi les autres apports dont s'est, chemin faisant, enrichi la doctrine, le mécanisme cartésien, le rationalisme spinoziste, l'idéologie voltairienne ou encyclopédique, le positivisme français et anglais, le darwinisme semblent avoir fourni divers élémens. Mais si le panthéisme allemand n'avait pas utilisé et fécondé ces suggestions, s'il n'avait pas donné ses cadres, son inspiration et ses théories maîtresses, on n'eût pas songé à confisquer, au profit d'une philosophie particulière, d'une religion d'un nouveau genre, les progrès, d'ailleurs admirables, les découvertes et les hypothèses des sciences positives en ce dernier siècle.

On a parfois reproché à cette philosophie d'être entachée de matérialisme, et, en le lui reprochant, on avait tout ensemble raison et tort. Oui, certes, Renan et Taine avaient beau jeu à

(1) « La science approche enfin, et approche de l'homme... La pensée et son développement, son rang, sa structure et ses attaches, ses profondes racines corporelles, sa végétation infinie à travers l'histoire, sa haute floraison au sommet des choses, voilà maintenant son objet, *l'objet que depuis soixante ans elle entrevoit en Allemagne*, et qui, sondé lentement, sûrement, par les mêmes méthodes que le monde physique, se transformera à nos yeux comme le monde physique s'est transformé. » (Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, 12e édition, t. IV, p. 388.)

protester ou à sourire, quand ils entendaient formuler pareille accusation, et, de fait, les pages abondent dans leur œuvre, qui contredisent le matérialisme. Il n'en est pas moins vrai que Taine et Renan, et nombre de leurs contemporains avec eux, en réduisant tout à la science, — et à la science positive, — en effaçant les distinctions nécessaires entre les divers « ordres » de réalités et de points de vue, affectaient de ne tenir compte que de ce qui se compte et de ce qui se pèse, et, selon le mot d'Auguste Comte, ils s'efforçaient de ramener le supérieur à l'inférieur, et d'expliquer celui-là par celui-ci. A l'insu, et contre le vœu de leurs auteurs, les conceptions qui triomphaient chez nous à la veille de la guerre franco-allemande tendaient, pour la plupart, comme vers leur limite extrême, au *monisme* matérialiste de Hæckel.

Ces conceptions ne s'étaient point imposées à l'esprit public sans soulever quelques objections. Celles qui vinrent des représentans officiels du spiritualisme chrétien n'eurent pas toute l'originalité qu'on aurait pu souhaiter, et on les trouva généralement un peu surannées. Seul, le P. Gratry, dans ses polémiques contre ceux qu'il appelait « les sophistes, » sut trouver, pour défendre les thèses traditionnelles, des argumens nouveaux, et si sa pensée, souvent aventureuse, avait toujours eu autant de solidité et de profondeur qu'elle avait d'éclat, de subtilité et de générosité, il aurait pu être pour ceux qu'il critiquait un redoutable adversaire. Quant à l'éclectisme, depuis de longues années il piétinait sur place; il ne se renouvela point pour la circonstance. C'est tout au plus si quelques penseurs indépendans, plus ou moins apparentés à l'école, tantôt directement, et tantôt indirectement, réussirent à porter aux nouvelles doctrines certains coups particulièrement bien assenés : Caro, d'abord, dont on a trop médit, et qu'on vanterait peut-être davantage, s'il était moins bon écrivain; Cournot ensuite, savant, économiste et surtout philosophe de premier ordre, dont les libres spéculations sont à l'origine de bien des idées toutes contemporaines; enfin, et peut-être surtout Félix Ravaisson. Celui-ci, dont le fameux *Rapport sur la philosophie en France au* XIXe *siècle* est de 1867, aurait pu être, s'il l'avait voulu, un grand chef d'école. Nourri d'Aristote, de Schelling, — et de Pascal, — ouvert à toutes les idées et à tous les systèmes, il ne tenait qu'à lui de fonder et d'organiser le vrai

spiritualisme moderne, de l'accorder avec les données essentielles de la révélation chrétienne, et, d'autre part, avec les nouvelles conceptions philosophiques et scientifiques. Mais il était poète, et artiste, et, partant, un peu dilettante. Il répugnait aux longs efforts continus, aux livres développés et multipliés, au dogmatisme persévérant et volontaire, bref, à l'apostolat intellectuel. Il s'est contenté de montrer de haut la voie à suivre, et dans un très beau style un peu sibyllin, de prodiguer les indications ingénieuses et fécondes, les intuitions pénétrantes, les vues profondes et, parfois, prophétiques. Fontenelle disait que, s'il avait la main pleine de vérités, il la garderait scrupuleusement fermée; moins égoïste que Fontenelle, Ravaisson s'est contenté de l'entr'ouvrir.

Quels que fussent le talent ou l'autorité de semblables adversaires, il leur était difficile de disputer la faveur publique à un Taine ou à un Renan, — qui semblaient avoir toute la science et tous les savans derrière eux, et qui, en tout cas, avaient avec eux, non seulement la jeunesse, que leurs tendances iconoclastes leur avaient tout naturellement ralliée, mais presque toute la littérature contemporaine. Par réaction contre le romantisme, en effet, la plupart des écrivains d'alors ne visaient qu'à l'observation, à la description, à l'analyse de ce qu'ils appelaient « la réalité. » C'est le moment de la « littérature brutale. » « Ce moment, écrivait J.-J. Weiss, s'est marqué dans *Madame Bovary*, dans *les Faux Bonshommes*, dans *le Demi-Monde*, *le Fils naturel*, les écrits philosophiques et historiques de M. Taine : toutes œuvres que caractérisent la conception mécanique de l'âme humaine, un mépris singulier de l'homme, un style sec et tranchant, circonscrit dans la notation impassible des effets et des causes. » « Anatomistes et physiologistes, s'écriait à son tour Sainte-Beuve, à propos de Flaubert, je vous retrouve partout ! » Et c'était vrai. Et lui-même se remettait à leur école. La critique, le roman, l'histoire, même la poésie et le théâtre, tous les genres, toutes les œuvres s'inspirent de la science, tendent à se pénétrer d'esprit scientifique. La philosophie que recouvrent ou que suggèrent tous les livres considérables du temps, c'est exactement celle que Taine va prochainement formuler dans *l'Intelligence*.

II

La guerre de 1870 éclate. Et, tout d'abord, en dépit de l'ébranlement produit dans les consciences par nos désastres, il ne semble pas que rien soit changé dans les dispositions des esprits. Tout au plus peut-on noter que la défaite a développé en eux un profond dégoût et un fâcheux mépris de l'action Mais la science, qui avait été du reste l'un des facteurs des victoires allemandes, n'a rien perdu de son prestige, et l'on ne cherche pas à discuter ses bienfaits. Les théories de Darwin, popularisées et vulgarisées plus que repensées par Spencer, se répandent et se font accepter des esprits les plus divers; elles ne font au surplus que corroborer et préciser les vues, d'ailleurs déformées, de Hegel sur le *devenir* universel. Sous ces différentes influences, toute une école littéraire se forme, l'école naturaliste, qui, poussant à bout les principes de la génération précédente, revendique le droit d'ignorer l'âme et de peindre le corps dans toutes ses attitudes, fût-ce les plus désobligeantes. Sous prétexte d'être sincère et d'être vrai, d'appliquer les dernières découvertes de la psycho physiologie et les plus récentes conceptions de la science, de collaborer à la grande œuvre moderne, qui est l'œuvre proprement scientifique, Zola et ses disciples se sont improvisés les théoriciens, — et les praticiens, — non pas du « roman expérimental, » comme ils le déclaraient ambitieusement, et ce qui ne veut d'ailleurs rien dire, mais du roman physiologique.

Parmi leurs aînés, les écrivains naturalistes se recommandaient surtout de Taine. Or ce dernier, non content de décliner, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, une paternité intellectuelle qui lui faisait littéralement horreur, s'employait, dans la dernière partie de son œuvre, à ruiner une partie des conclusions de la première. Non pas, bien entendu, qu'il eût nettement conscience de cette sorte de désaveu : sa méthode, ses idées générales, en un certain sens, son attitude d'esprit sont restées les mêmes; mais les jugemens qu'il porte sur les faits et sur les hommes, ses loyales constatations, ses étonnemens mêmes, tout cela implique, sinon une philosophie nouvelle, tout au moins la conviction naissante que la science n'est pas le tout de l'homme, et qu'au delà, ou au-dessus de son champ

d'expériences, un autre « ordre » de réalité s'impose à l'attention du chercheur. Le *credo* naturaliste recevait ainsi un premier démenti de celui-là même qui en avait été l'un des plus fervens apôtres.

D'autres démentis allaient suivre, plus formels encore et plus décisifs. L'année même où Taine publiait son *Ancien Régime*, Brunetière commençait contre le roman naturaliste une campagne qu'il devait poursuivre jusqu'à la « banqueroute » de l'école. Avec une verve incisive, une âpreté, une vigueur que l'on n'a point oubliées, il discutait les théories et les œuvres : il montrait par des exemples empruntés à la littérature anglaise, et surtout à notre littérature classique, que le naturalisme authentique et complet était singulièrement plus large, plus souple et plus humain que celui dont on nous forgeait une grossière image, et que, si l'on voulait se borner à imiter ou copier la nature, encore fallait-il ne point commencer par la déformer et la mutiler. L'âme aussi est dans la nature, et l'âme, au moins autant que le corps, a droit de cité dans la littérature et dans l'art.

Soit qu'il eût fait siens ces très sages conseils, soit qu'il fût arrivé par le seul progrès de sa propre pensée à des conclusions analogues, un jeune écrivain qui avait commencé par admirer beaucoup Zola, et qui a longtemps partagé, sur la toute-puissance et la compétence universelle de la Science, les illusions de son maître Taine, M. Paul Bourget, s'essayait vers la même époque au roman, et, pour son coup d'essai, il ressuscitait cette forme injustement dédaignée du roman, qui s'appelle le roman psychologique. Il avait, au préalable, dans une série d'études qui avaient été fort remarquées, les *Essais de psychologie contemporaine*, esquissé le portrait moral de sa génération, et il concluait qu'à l'inverse de ses devancières, inquiète, incertaine et pessimiste, cette génération n'avait pas encore trouvé le principe de foi dont elle avait besoin pour vivre et pour agir.

Ce principe de foi, dont l'absence et le besoin tout ensemble se font, en effet, si vivement sentir dans toutes les œuvres d'alors, — celle de Pierre Loti, par exemple, — un autre écrivain s'efforçait aussi de le chercher en dehors des voies tracées par le naturalisme scientiste. A l'école des romanciers russes, Eugène-Melchior de Vogüé s'était nettement rendu compte que, pour renouveler non seulement la littérature, mais l'âme

nationale, il fallait puiser à des sources plus hautes que celles où un Flaubert, un Zola ou même un Maupassant avaient coutume de puiser. Aux sèches et pauvres constatations de la raison il proposait de substituer les vives intuitions du cœur. Ou plutôt, car il se gardait bien de contester les résultats de la science, il rêvait d'une science indéfiniment élargie, généreuse et progressive, et qui, au terme de son effort, rejoindrait les conclusions de la révélation chrétienne.

Sans aller aussi loin que l'auteur du *Roman russe* et des *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*, Émile Faguet publiait en 1890 un volume d' « études littéraires » sur le *Dix-huitième Siècle* qui n'était pas pour lui donner tort. C'était le procès du siècle de l'*Encyclopédie* et de l'esprit voltairien. « Ni Français, ni chrétien, » le XVIIIe siècle a vu fleurir un rationalisme facile et superficiel dont la tradition s'est transmise jusqu'à nous, et qui, nous l'avons indiqué, s'était imposé aux maîtres de la génération précédente. A son insu, du moins je le pense, Renan ne fait bien souvent que reprendre les objections et les raisonnemens du *Dictionnaire philosophique*. En montrant, comme l'avait déjà fait Brunetière, mais à sa manière, avec une verve spirituelle et mordante, tout ce qu'il y avait de léger, d'incohérent, parfois même de puéril dans cette soi-disant « philosophie, » Faguet n'a pas peu contribué à ruiner, dans quelques-unes de ses assises essentielles, ce « bloc » dogmatique qu'était le scientisme.

Quelques mois auparavant, M. Bourget avait fait paraître *le Disciple*, un de ces livres qui font date dans l'histoire des idées, parce qu'ils marquent la rupture d'une génération avec celle qui la précède. Or, avant *le Disciple*, on admettait générale-

(1) « Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté ; qu'il s annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort, que ferait-on? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précautions nécessaire pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise...» (Renan, *Introduction* à la *Vie de Jésus*.) — Cf. Voltaire. *Dictionnaire philosophique*, article *Miracles* : « On souhaiterait par exemple, pour qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des Sciences de Paris, ou de la Société royale de Londres et de la Faculté de Médecine, assistées d'un détachement du régiment des gardes, pour contenir la foule du peuple, qui pourrait, par son indiscrétion, empêcher l'opération du miracle. »

ment que la « science, » — ou la conception pseudo-philosophique que l'on prenait pour la « science, » — se suffisait à elle-même, était à elle-même sa propre justification morale, et l'on se désintéressait totalement des conséquences qu'elle pouvait entraîner. On se rappelle les fières déclarations de Taine : « La science ne doit pas se plier à nos goûts; nos goûts doivent se plier à ses dogmes; elle est maîtresse, et non servante... Elle est à mille lieues au-dessus de la pratique et de la vie active ; elle est arrivée au but, et n'a plus rien à faire ni à prétendre, dès qu'elle a saisi la vérité. » M. Bourget montrait au contraire, par un exemple saisissant, que les notions philosophiques ou scientifiques, en apparence les plus inoffensives, interprétées et appliquées par certains esprits, peuvent avoir les conséquences les plus désastreuses, et que, même en pareille matière, — il le disait explicitement dans sa Préface, — il fallait revenir au vieux précepte chrétien sur l'obligation de juger l'arbre par ses fruits. Entre les conclusions de la science, et les conclusions, — ou les postulats, — du christianisme, il n'hésitait pas à choisir, — ou à parier, — pour le christianisme. S'inspirant d'ailleurs de Spencer, il n'admettait pas qu'il y eût contradiction entre leurs conclusions respectives. « La Science d'aujourd'hui, écrivait-il, la sincère, la modeste, reconnaît qu'au terme de son analyse s'étend le domaine de l'Inconnaissable. » Et il estimait enfin qu'il y avait un intérêt véritablement national à ce que, sur tous les hauts problèmes qu'il soulevait, la jeunesse française pensât comme lui, et non pas comme l'on pensait il y avait vingt ans : « Je te le jure, mon enfant, la France a besoin que tu penses cela, et puisse ce livre t'aider à le penser! » Encore une fois, c'était là rompre directement en visière avec les théories et avec les maîtres jusqu'alors en honneur. Et c'est ce que Taine, dans une lettre que nous avons jadis longuement commentée ici même, a très vivement senti. Toutes les polémiques engagées autour de l'ouvrage ne faisaient qu'en souligner la portée, et que consommer la rupture. Je ne sais si depuis la *Vie de Jésus*, il avait paru en France un livre qui fût à un aussi haut degré un « sujet de contradiction » parmi les hommes qui pensent.

Avec sa fougue et sa décision coutumières, Brunetière était intervenu dans le débat, et ç'avait été pour se ranger du côté de M. Bourget. Sans suivre peut-être jusqu'au bout l'auteur du

Disciple, — il n'avait pas encore perdu l'espoir de « laïciser » la morale, et il méditait d'appliquer à l'histoire littéraire la méthode évolutive, — il était trop profondément épris de moralité et il avait un sentiment trop vif de la grandeur nationale pour demeurer insensible aux considérations que développait M. Bourget et pour ne pas lui donner raison. Quelques années se passent : ses expériences intellectuelles lui ont procuré quelques déceptions, et, d'autre part, son inquiétude morale augmente. Subissant à son tour le prestige du grand pape qui a si généreusement travaillé à la pacification religieuse, politique et sociale des peuples chrétiens, il reprend et il pose avec une tranchante netteté le grave problème que les Taine et les Renan avaient résolu, non sans une certaine intrépidité d'affirmation dogmatique : Aux questions dont la solution importe à la vie morale de l'humanité, quelles réponses positives la science moderne apporte-t-elle? Et il constate que ces réponses, quand elles sont formulées, sont singulièrement inconsistantes, et qu'en aucun cas elles ne sauraient prévaloir contre les solutions traditionnelles du dogme chrétien, et plus particulièrement du dogme catholique. Et il conclut, non pas, comme l'ont trop dit ceux qui ne l'ont pas lu, à « la banqueroute de la science, » mais simplement aux « faillites partielles » que la science a faites à « quelques-unes au moins de ses promesses, » ou des promesses qu'elle a laissé faire en son nom. En fait, — et peut-être est-il fâcheux qu'il n'ait pas employé la formule, — il s'était borné à constater la *banqueroute du scientisme*.

Violemment combattues par les uns, très favorablement accueillies par les autres, passionnément discutées par la presse, toutes ces idées faisaient leur chemin par le monde. Le roman, l'essai critique même ont cette supériorité sur la philosophie pure que, sauf de rares exceptions, ils atteignent un plus large public, s'adressent et s'imposent à un plus grand nombre d'esprits; et il arrive parfois que de simples écrivains modifient plus profondément l'atmosphère intellectuelle de leur temps que des philosophes de métier. Ceux-là n'agissent guère qu'à la longue, et quand leurs idées, reprises et popularisées par la littérature d'imagination ou la littérature d'idées, sont devenues accessibles à la majorité des âmes et des consciences. Les Brunetière, les Bourget, les Faguet, les Vogüé

ont singulièrement préparé les voies aux philosophes leurs contemporains, ou leurs successeurs.

III

Car ces derniers, spéculant à leur manière sur l'âme humaine et sur la science, aboutissaient de leur côté à des conclusions très voisines de celles que nous venons d'enregistrer.

L'un de ceux qui ont eu le plus d'influence sur la pensée française de ce dernier demi-siècle est sans contredit un homme qui vient de mourir, dont l'œuvre imprimée se réduit à un tout petit volume, — lequel est d'ailleurs un chef-d'œuvre de notre langue philosophique, — mais qui, par son enseignement à l'École normale, a éveillé de nombreuses vocations, et les a orientées dans le sens d'un nouvel idéalisme critique. M. Lachelier a montré que la science positive ne saurait se suffire à elle même, et qu'elle repose tout entière sur un postulat métaphysique. « Le monde, disait-il, est une pensée qui ne se pense pas suspendue à une pensée qui se pense. » Il est d'ailleurs difficile, d'après son livre *Du fondement de l'induction* (1871), de se représenter avec exactitude toute la doctrine de M. Lachelier. Un jour sans doute nous saurons comment, par quels procédés dialectiques, il a su concilier, — au grand étonnement et au grand scandale de Renan, — une rigueur et une liberté de critique que les plus hardis penseurs pourraient lui envier, et une foi métaphysique, morale et religieuse à laquelle la vie semble n'avoir jamais porté aucune atteinte. Nourri des grands philosophes, en particulier de Kant, et aussi, je crois, de Pascal, M. Lachelier a été trop modeste; il a formé d'excellens élèves; il a suscité d'ingénieuses et fécondes pensées; il nous a trop caché la sienne.

A l'inverse de M. Lachelier, Alfred Fouillée a beaucoup écrit. Esprit brillant et facile, trop facile peut-être et trop fécond, tout pénétré de l'idéalisme platonicien, faisant d'ailleurs au scientisme sa large part, il s'est efforcé de constituer une philosophie des « idées-forces, » au nom de laquelle il a toujours maintenu très fermement la libre activité de l'esprit. A cet égard, l'un de ses meilleurs livres, *la Liberté et le Déterminisme*, est resté jusqu'au bout l'expression d'une de ses idées les plus constantes.

On ne saurait séparer Fouillée de Guyau. Il y aurait quelque injustice à juger ce dernier sur ses deux ouvrages qui ont eu le plus de succès, l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* et *l'Irréligion de l'avenir*, et par lesquels il se rattache à la génération précédente. Poète autant que philosophe, mort trop jeune pour avoir pu dégager pleinement son originalité, Guyau a parsemé tous ses livres de vues profondes et neuves sur le problème de l'art, sur le problème de la vie, sur celui du temps, vues qu'il n'a pas toujours coordonnées en système, mais qui seront reprises et développées, les unes par Nietzsche, les autres par M. Bergson, et qui, grâce à eux, finiront par former partie intégrante des conceptions toutes contemporaines.

Néo kantien comme M. Lachelier, mais avec une nuance très accentuée de protestantisme, et même d'anti-catholicisme, Renouvier a formulé contre le scientisme de très fortes objections. « Veut-on, écrivait-il, dès 1859, remplacer les hiérarchies politiques et religieuses par *un sacerdoce de faux savans*, les superstitions par les démonstrations vicieuses, le fanatisme de la foi qui s'avoue par celui de la science usurpée, enfin la la vérité modeste, partielle, mais pure, que la liberté accompagne, par un système d'erreurs intolérantes, *composition hybride où la science et la religion se pervertissent à la fois dans un mélange répugnant?* » Tout savant qu'il soit, il ne croit pas à la « Science; » il nie la réalité de cette abstraction; il ne connaît que des sciences particulières. En revanche, il croit passionnément à la liberté, fondement à ses yeux de toute moralité, et les théories déterministes n'ont guère eu, en ce dernier demi-siècle, d'adversaire plus résolu.

Au protestant Renouvier s'oppose tout naturellement le catholique Ollé-Laprune. Très épris de moralité lui aussi, mais non moins épris de certitude, il tenait très fortement, comme disait Bossuet, « les deux bouts de la chaîne, » et il s'efforçait de les rejoindre l'un à l'autre. C'était essentiellement une âme harmonieuse, et qui, en toutes choses, était plus frappée de l'harmonie que des contrastes ou des contradictions. Nourri d'Aristote et des scolastiques, disciple de Caro et du P. Gratry, il professait que la raison conduit spontanément à la foi, que la philosophie achemine au dogme. Mais il voulait que la raison ne se mutilât pas elle-même, qu'à côté de la certitude scientifique, elle reconnût les droits de la certitude morale, et que, ne

se contentant pas d'être spéculative, elle étudiât et elle respectât les conditions de l'action. Il se plaisait à dire qu' « il faut aller au vrai avec toute son âme, » et le vrai, pour lui, ce n'était pas seulement la connaissance abstraite, c'était la pratique morale et religieuse.

Un élève d'Ollé-Laprune, M. Maurice Blondel, dans un livre intitulé : *De l'Action* (1893), livre qui n'a pas été réimprimé, et dont on se dispute aujourd'hui les trop rares exemplaires, a repris et précisé ces vues. Partant du principe de l'autonomie de la raison, qui est, depuis Descartes, le principe essentiel de la philosophie moderne, appliquant ce qu'il appelle lui-même, d'un mot qui a fait couler des flots d'encre, « la méthode de l'immanence, » M. Blondel a analysé avec force et profondeur le fait qui lui a paru être le fait humain par excellence, celui où sont engagées toutes les puissances et toutes les facultés de notre être, à savoir : l'action. Et il a montré que l'action complète, l'action poussée jusqu'au bout postulait Dieu, et non pas seulement le « Dieu des philosophes et des savans, » mais le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, » le Dieu chrétien, le Dieu de l'Église catholique. Cette théorie neuve et hardie, à laquelle, avec certaines nuances et réserves, George Fonsegrive souscrivait de son côté, à laquelle un pénétrant philosophe chrétien, le P. Laberthonnière, apportait l'appui de son talent d'exposition, de son expérience philosophique et religieuse, cette théorie impliquait, en matière d'apologétique, d'importantes conséquences. Ces conséquences, M. Blondel les a tirées lui-même dans une *Lettre sur les exigences de l'apologétique contemporaine*, qui a été passionnément discutée, comme toutes les idées nouvelles et de haute portée.

En même temps que d'Ollé-Laprune, M. Maurice Blondel avait été l'élève de M. Émile Boutroux. Celui-ci avait été initié aux études philosophiques et à la doctrine de Kant par M. Lachelier. Historien original et admirablement informé de la philosophie moderne, très informé aussi des choses de science, des découvertes, des théories et des méthodes scientifiques, M. Boutroux s'est fait connaître en 1875 du public philosophique par un petit livre, *la Contingence des lois de la nature*, qui, sous ses formes modérées et prudentes, est la plus rude atteinte qu'eût encore subie le dogmatisme scientiste. Étudiant la hiérarchie des sciences, il constatait qu'en allant

des plus générales aux plus particulières, il est impossible de dégager les unes des autres leurs lois respectives; qu'on ne saurait, par exemple, des mathématiques pures, tirer aucune des lois physiques ; des lois physiques, aucune formule chimique. Il y a donc dans la suite des phénomènes naturels des solutions de continuité, et les lois auxquelles ils obéissent n'ont point un caractère de nécessité absolue, mais comportent une certaine part de contingence. Au nom de la science, les penseurs de la génération précédente avaient conclu au déterminisme universel, nié le miracle et la liberté, qui est une manière de miracle. Au nom d'une science plus éclairée et plus scrupuleuse, M. Boutroux ruinait cette hypothèse hâtive dont on avait voulu faire un dogme intangible. Il rompait les mailles de ce tissu rigide où l'on avait voulu enfermer, avec la nature matérielle, l'infinie complexité de l'âme humaine. Et il ouvrait ainsi à la spéculation métaphysique et morale une voie féconde où l'on allait s'engager après lui.

Élève de M. Boutroux, très versé dans l'étude des sciences, M. Bergson avait débuté par des conceptions, sinon proprement matérialistes, tout au moins assez voisines de celles de Spencer. Des observations et des expériences d'ordre esthétique ne tardèrent pas à lui en faire apercevoir l'insuffisance, en tant qu'explication totale du réel. Et il chercha autre chose. Un petit livre, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, qui fut publié en 1889, à quelques mois du *Disciple*, exposa les premiers résultats de ces recherches. Le livre avait tout d'abord été intitulé : *Qualité et quantité*. Il avait, en effet, pour objet de distinguer entre deux domaines différens, celui de la quantité qui appartient à la science, celui de la qualité qui appartient à la philosophie. Mais la science n'atteint pas le réel; elle se joue à la surface des choses, et les « vérités » qu'elle découvre, traduites en termes d'intelligence, et non pas en termes de vie, sont des vérités superficielles, fragmentaires, provisoires, sans lien intime avec la vérité totale que l'homme a pour mission de découvrir. La réalité véritable, nous la saisissons dans la conscience individuelle, par une intuition qui nous révèle à nous-mêmes, directement et sans intermédiaire, l'être complexe et un, vivant et libre que nous sommes. L'intuition est le procédé philosophique par excellence; elle s'oppose à l'intelligence discursive, qui est essentiellement le procédé scienti-

fique. L'œuvre philosophique consiste à recueillir « les données immédiates de la conscience, » à les suivre, à les interpréter, à les traduire dans un langage qui sera nécessairement imparfait, puisqu'il est l'inévitable expression de concepts logiques, mais auquel on peut essayer, le lecteur ou l'auditeur une fois prévenu, de faire suggérer les notions inexprimables que la méthode intuitive a découvertes. A ce point de vue nouveau, le matérialisme, le déterminisme, le scientisme enfin sont des doctrines qui n'ont plus de raison d'être, qui n'offrent pour ainsi dire pas de sens. Ce sont les rêves d'une pensée qui ne s'est jamais repliée sur elle-même, et qui, égarée parmi les « choses » et les symboles, a fini par s'y absorber et par s'y perdre (1).

Nous sommes aux environs de 1895. Si nous essayons de nous représenter tout le chemin parcouru par la pensée française depuis vingt-cinq ans, d'opérer la synthèse des idées nouvelles qu'elle a, successivement ou parallèlement, enfantées, il semble que l'on puisse, sans trop d'inexactitude, définir à peu près ainsi le *credo* qui, dès lors, avec plus ou moins de netteté, s'impose à beaucoup d'esprits.

La *Science* d'abord, pensent-ils avec Renouvier, n'existe pas; il n'y a que des sciences particulières, ayant chacune leur objet, leurs méthodes, leurs limites. Ce que l'on appelait, vers 1860 ou 1870, la *Science*, n'est qu'une construction métaphysique, une hypothèse sans fondement réel, — un *mythe*. Mythe également, cette loi du déterminisme universel à laquelle on voulait soumettre le monde de l'esprit comme le monde de la matière; les lois mêmes de la nature que découvrent les sciences particulières impliquent une certaine part de contingence; à bien plus forte raison les phénomènes du monde moral. Et mythe enfin cette assimilation un peu grossière des « sciences morales » aux « sciences physiques, » ces dernières relevant exclusivement de la raison raisonnante, de l'intelligence discursive, de « l'esprit géométrique, » les autres de l'intuition philosophique et de « l'esprit de finesse. » Ainsi tombent comme d'elles-mêmes les objections élevées, au nom d'une pseudo-science, et d'un rationalisme un peu court, contre la liberté humaine, contre le miracle, contre la religion

(1) Je fais un peu appel ici, pour mieux faire entendre la pensée de M. Bergson, aux livres qui ont suivi l'*Essai*.

traditionnelle. Il est désormais bien établi qu'on ne saurait tirer de la science, ou plutôt des sciences positives, ni une religion, ni même une morale. De plus en plus nombreux sont ceux qui, déçus par la science, regardent avec sympathie, avec respect, avec envie, du côté de la morale religieuse et des religions positives. D'autres, plus hardis, et auxquels l'acceptation de l'Inconnaissable ne saurait suffire, trouvent dans l'étude approfondie de l'âme humaine et dans l'analyse des conditions de l'action, de nouvelles raisons d'adhérer au dogme chrétien. Et de tous côtés enfin, on commence à soupçonner que cette nouvelle manière de penser est la plus conforme à la vraie tradition française, et qu'elle n'est pas indifférente aux prochaines destinées de la patrie.

IV

Ce qui est sûr, c'est que, de proche en proche, elle renouvelait la littérature nationale. Si l'on met à part, peut-être, les livres de M. Anatole France, toutes les œuvres considérables qui, depuis vingt ou vingt-cinq ans, ont laissé leurs traces dans l'histoire des lettres françaises, se rattachent, plus ou moins directement, à ce nouveau courant d'idées.

En poésie, l'œuvre la plus originale qui ait vu le jour en France depuis les recueils de Leconte de Lisle, de Sully Prudhomme, de Heredia, c'est assurément *Sagesse*, le pur chef-d'œuvre du malheureux Verlaine. Or, il n'y a rien de plus chrétien, et même de plus strictement catholique, dans toute la poésie française, que ce mince volume où la piété quasi enfantine de l'auteur s'exhale en des vers d'une si touchante douceur et d'une musique presque immatérielle.

Les théories de l'école symboliste sont en conformité trop étroite avec la philosophie nouvelle pour que la concordance puisse être attribuée à un simple hasard. En fait, les doctrines de M. Bergson et les vers de M. Henri de Régnier répondent à un même besoin des esprits : le désir d'échapper à l'obsession de ce qu'on est convenu d'appeler la réalité, et qui n'est, au vrai, que l'extérieur et l'apparence des choses, l'ambition de libérer l'âme humaine, de lui rendre ses titres et de remplir ses légitimes aspirations.

Le théâtre se prête moins peut-être qu'un autre genre litté-

raire à l'expression des idées pures. Là encore cependant, on peut suivre les tendances nouvelles. Ce dédain de la spéculation abstraite, ce goût de l'action qui caractérisent les récentes écoles philosophiques, on les retrouve dans les dernières pièces d'Alexandre Dumas fils, dans le théâtre de M. Brieux : tous deux veulent agir, prêcher, répandre, par les moyens propres de leur art, des idées morales ou sociales qu'ils estiment plus justes et meilleures que d'autres : ces dramaturges sont, à leur manière, des *pragmatistes*. Et l'on pourrait en dire autant de Paul Hervieu, au moins pour ses premières pièces, *les Tenailles*, *la Loi de l'homme*. Mais l'écrivain qui a posé le plus fortement à la scène le grand problème moderne, celui des droits et des limites de la science, est sans contredit l'original auteur de *la Nouvelle Idole*, M. François de Curel : le titre même de la pièce méritait de faire fortune, et si l'ouvrage n'a pas fait autant de bruit que *le Disciple* de M. Bourget, c'est peut-être qu'il n'était point le premier en date. M. de Curel est l'un des principaux initiateurs de ce « théâtre d'idées » qui pourrait bien être la forme par excellence du théâtre de l'avenir. A ce nouveau théâtre, en tout cas, appartient l'une des plus récentes pièces de M. Henri Lavedan, *le Duel*, qui représente l'éternel conflit entre la Foi et la Science. Et assurément, elles ne sont pas fort nombreuses les œuvres dramatiques contemporaines qui traitent d'aussi graves questions. Mais même chez celles qui ne visent qu'à être une représentation suggestive de la vie, — dans le théâtre de Jules Lemaître, par exemple, dans celui de M. Maurice Donnay ou de M. Edmond Rostand, — on sent un besoin très vif de se rattacher à la tradition nationale, d'exalter des héros ou des sentimens bien français, d'échapper aux compromissions du cosmopolitisme, aux « nuées » qui nous viennent de l'étranger.

Plus libre dans ses allures, moins asservi à des conventions, dont les unes sont transitoires, et les autres nécessaires, le roman moderne offre de la vie nationale, et de la vie intellectuelle comme de la vie morale ou sociale, une image plus complète que le théâtre. On y peut suivre plus clairement les divers courans de pensée qui se sont fait jour dans la France d'avant la guerre. En même temps que le scientisme, dont il est d'ailleurs l'expression littéraire, le naturalisme a fait banqueroute. Zola lui-même, dans ses derniers romans, donne à

sa doctrine d'assez flagrans démentis, et si Maupassant est mort trop tôt pour se contredire, il semble bien que, vers la fin, il se soit ouvert à des préoccupations un peu plus élevées que celles de ses débuts : *Pierre et Jean* est assurément d'une inspiration plus haute que *la Maison Tellier*. Quant à Alphonse Daudet, il était trop foncièrement poète pour qu'on pût le classer parmi les purs naturalistes, et par les fantaisies de sa verve comme par les délicatesses de sa sensibilité, il s'évadait à chaque instant de l'étroit système où il avait failli se laisser emprisonner.

De plus jeunes disciples de Zola faisaient un pas de plus. Tandis que les uns, comme M. Paul Margueritte, se révoltaient bruyamment contre le maître, d'autres, comme Édouard Rod, se détachaient de lui sans fracas, mais sans retour. *Le Sens de la vie* est contemporain du *Disciple* et procède d'une inspiration assez analogue : le livre semblait ouvrir une voie où l'auteur s'est d'abord engagé avec une certaine hardiesse, — ainsi qu'en témoignent ses *Idées morales du temps présent*, — puis avec une timidité inquiète qui trahissait un grand fond d'incertitude : « néo-chrétien » sans la foi, Rod est resté « au milieu du chemin, » symbole expressif d'un mouvement d'idées qu'il n'a pas suivi jusqu'au bout. Un autre élève de Zola, J.-K. Huysmans, après bien des expériences fâcheuses et quelques livres regrettables, s'est converti franchement au catholicisme; une fois converti, il n'a abdiqué ni son talent, ni son style; il a écrit des livres d'une verve originale, d'une langue singulièrement riche, vivante et drue; il s'est fait, si l'on peut dire, le romancier naturaliste de l'expérience religieuse.

En dehors du naturalisme, les écrivains et les œuvres marquent plus nettement encore leur désaffection croissante à l'égard des dogmes qui avaient eu la faveur de la génération précédente. C'est Pierre Loti qui, après avoir promené de ciel en ciel l'inquiétude angoissée de sa nostalgie religieuse, félicitait dans l'un de ses derniers ouvrages M. Bergson d'avoir « culbuté le déterminisme, » flagellait « cette lie des intelligences qui, au nom de la science, se rue sans comprendre vers le matérialisme le plus imbécile, » et jetait sa « clameur d'infinie détresse » vers « la Pitié suprême. » C'est M. René Bazin, conteur exquis, romancier par excellence des provinces françaises, qui n'a jamais séparé l'une de l'autre sa foi religieuse

et sa foi patriotique, et qui n'a cessé, par ses fictions comme par ses prédications directes, de nous montrer dans le retour aux croyances et aux pratiques chrétiennes la condition du relèvement national. C'est M. Maurice Barrès, artiste subtil et puissant, théoricien et romancier du « nationalisme » intégral, dont l'intelligente sympathie pour la religion traditionnelle s'est manifestée d'une manière croissante, et qui, d'instinct, s'est constamment insurgé contre toutes les idéologies d'importation germanique. Et c'est enfin M. Paul Bourget.

Celui-là, plus conséquent qu'Édouard Rod, après avoir longtemps poursuivi l'anxieuse enquête qu'il avait entreprise sur les maladies morales de notre temps, éprouva un jour le besoin de conclure. Et sa conclusion, — qu'avait prévue Taine, — fut que, tout se passant dans le monde « comme si » le christianisme était la vérité, il y avait lieu de tenir pour non avenues les objections qu'une science superficielle et mal informée avait formulées contre le christianisme. Revendiquant pour le romancier le droit de pratiquer ce qu'il appelait « l'apologétique expérimentale, » il conçut et exécuta une série d'œuvres fortement charpentées, puissamment dramatiques, et qui, toutes, nous suggèrent l'idée que « pour les individus comme pour la société, le christianisme est, à l'heure présente, la condition unique et nécessaire de santé et de guérison. » *L'Étape*, *Un Divorce*, *le Démon de midi* sont l'aboutissement et le couronnement d'une pensée qui déjà s'esquissait dans *le Disciple* et qui, après en avoir provoqué d'autres, se développait avec une vigueur, une franchise à n'y rien souhaiter.

Autour de ces maîtres, les derniers venus du roman contemporain, chacun avec son tempérament propre, travaillent dans des directions voisines. Tous sont détachés de l'ancien rationalisme et de la foi superstitieuse dans le pouvoir indéfini de la science. Tous enfin ont le pressentiment que les grands devoirs d'action qui vont s'imposer à la jeunesse nouvelle ne sauraient s'appuyer sur une base aussi fragile et aussi ruineuse. Tous ils estiment qu'on ne bâtit pas une morale et qu'on ne reconstruit pas une patrie sur la simple raison pure.

Ces idées se retrouvent, plus fortement motivées et plus longuement déduites, chez les maîtres de la critique. Ne parlons ici que des morts. Si peu dogmatiques qu'ils aient été au cours de leur carrière, Émile Faguet et Jules Lemaître n'ont

guère été favorables aux thèses générales du scientisme : ils avaient trop d'esprit de finesse, une expérience trop intime des réalités morales pour ne pas sentir qu' « il y avait dans le monde plus de choses que cette philosophie n'en pouvait expliquer. » D'autre part, l'internationalisme, même intellectuel, — que légitime et qu'entretient le scientisme, — a eu en eux des adversaires résolus. L'idée de patrie est l'une de celles qu'ils ont tous deux le plus constamment défendues contre les assauts multipliés qu'on dirigeait contre elle. Et quant à Eugène-Melchior de Vogüé, si, moins dédaigneux que Jules Lemaître des apports de l'étranger, il les accueillait avec une certaine complaisance, c'était avec l'arrière-pensée d'en enrichir la tradition française, de mieux se conformer à cette tradition même. Au demeurant, aussi préoccupé que les autres des destinées de la patrie, il ne cessait de prêcher la réconciliation nationale, et, sans nier le moins du monde les droits et les progrès de la science, il voyait surtout l'avenir spirituel du pays dans une sorte d'idéalisme qu'on a pu trouver un peu vague, mais dont on ne saurait contester la générosité.

Mais le critique dont l'évolution intellectuelle et morale a été la plus décisive et la plus curieusement symbolique, c'est sans contredit Ferdinand Brunetière. « La science a perdu son prestige; et la religion a reconquis une partie du sien, » écrivait-il dans son célèbre article *Après une visite au Vatican*. Et comme pour confirmer cette idée par son propre exemple, voici que peu à peu, à partir de 1895, refaisant en sens inverse le chemin qu'il avait dû faire dans sa première jeunesse, il se détache, non pas de la science, comme on l'a trop dit, mais des idées que la science de son temps avait mises en honneur, et qu'il se rallie aux solutions que la religion traditionnelle a de tout temps proposées. C'est ce lent travail d'âme et de pensée que l'on peut suivre dans la série de ses *Discours de combat*. Et l'on notera qu'à mesure que Brunetière se refaisait catholique et qu'il devenait même apologiste, il combattait plus vigoureusement « les ennemis de l'âme française; » il tendait, peut-être avec quelque excès, à établir entre son catholicisme et son « nationalisme » une assimilation qui ne va pas sans danger. De ce danger, Brunetière a su finalement se garder par une adhésion plus intime aux croyances dont il avait, tout d'abord, surtout reconnu la bienfaisance sociale. Mais autour

de lui, on n'a pas toujours eu la même prudence ; et il y a toute une école récente, active et bruyante, — laquelle n'a d'ailleurs pas été juste pour l'orateur des *Discours de combat*, — et où l'on n'a point évité cet écueil.

V

A ceux qui lui reprochaient, dans ses polémiques, non pas contre la science, mais contre le scientisme, son incompétence en matière scientifique, Brunetière répondait, assez plaisamment, qu' « en effet il ne se souvenait pas d'avoir publié le moindre traité de thermo-chimie. » C'est là une objection qu'on n'allait pas pouvoir adresser aux savans, de plus en plus nombreux, qui, sur les traces de M. Boutroux, vont désormais se livrer à cette « critique des sciences » dont le scientisme sortira définitivement meurtri, et la philosophie entièrement renouvelée.

La conception de la science qui régnait, il y a un demi-siècle, reposait sur cette double idée que dans l'œuvre scientifique, l'esprit n'a qu'un rôle d'enregistreur, et, d'autre part, que l'univers physico-chimique est soumis à la loi du mécanisme. Un savant, mort récemment, Pierre Duhem, a montré, par ses travaux sur les théories physiques, que ces deux dogmes sont erronés, que, dans les sciences positives comme ailleurs, l'activité de l'esprit est toute-puissante, et qu'elle s'exerce, tout au fond, non pas sur des quantités toujours les mêmes, mais sur des qualités variables et mobiles (1). Ainsi conçues, les sciences positives perdaient singulièrement de leur absolutisme rigide d'autrefois, et se rapprochaient peu à peu de « ces pauvres petites sciences conjecturales » où Renan, jadis, regrettait parfois, et s'excusait, de s'être cantonné.

C'est alors qu'intervint un grand savant, un mathématicien celui-là, plus qualifié que personne pour parler de la science et pour en mesurer la portée, Henri Poincaré. Dans ses deux livres sur *la Science et l'hypothèse* et sur *la Valeur de la science*, il a mis notamment en relief une idée qui a fait fortune, qu'on pouvait d'ailleurs pousser plus loin qu'il n'entendait la pousser

(1) Un autre savant, mort trop tôt pour la science et pour la spéculation philosophique, Bernard Brunhes, dans un livre fort remarquable, *la Dégradation de l'énergie*, a, sur un point particulier, confirmé ce point de vue.

lui-même, et qui tient tout entière dans cette proposition : « Les formules scientifiques ne sont pas vraies, elles sont commodes. » Et certes, cela ne voulait pas dire qu'elles sont fausses, et sans rapport direct avec la réalité ; cela voulait dire simplement qu'elles en sont une représentation lointaine, approximative, sujette à revision et à correction ; et cela voulait dire aussi que les formules expriment une « correspondance » symbolique, mais non arbitraire, avec le réel. Mais ainsi réduite à un ensemble de procédés ou de recettes empiriques nous permettant d'agir sur la nature, la science se trouvait destituée de ce privilège usurpé qu'on lui avait trop libéralement concédé d'être vraie d'une vérité inconditionnelle et absolue.

Un des plus brillans élèves d'Henri Poincaré allait faire un pas de plus. Mathématicien de haute valeur, et auquel un très bel avenir scientifique était réservé, s'il avait voulu se cantonner dans la science pure, philosophe original et hardi, exégète même et théologien, écrivain de race, M. Édouard Le Roy, comme Pascal dont il est nourri, de la science la plus abstraite à la méditation religieuse la plus intense, a su remplir tout « l'entre-deux. » Disciple très libre et, en quelque sorte, tout spontané de M. Bergson, les livres qu'il nous donnera, quand il aura le loisir de rédiger ses cours du Collège de France sur *la Pensée mathématique pure*, sur *la Théorie de l'Expérience*, sur *le Problème de la Liberté*, feront date sans doute dans l'histoire de la spéculation contemporaine. Et quand il aura converti en un volume ses conférences sur *l'Attitude et l'affirmation catholiques*, peut-être y verra-t-on l'une des apologies les plus fortes, les plus compréhensives et les plus agissantes que nous ayons encore du christianisme. En attendant, les études dispersées qu'il a intitulées *Science et Philosophie*, *Un positivisme nouveau*, *Essai sur le miracle* ne laissent planer aucune incertitude sur le fonds substantiel et sur l'orientation de sa pensée.

Bien loin, selon lui, de nous révéler, comme on l'a cru longtemps, avec des garanties d'absolue certitude, la réalité même, la science n'en est qu'une interprétation « truquée, » conventionnelle et symbolique ; elle est une construction de l'esprit : construction toute contingente, relative, d'autant plus pauvre et sèche qu'elle est plus systématique et plus logique ; elle ne saisit, et encore, en les déformant, que des apparences, que les dehors les plus superficiels des choses. Pour pénétrer

jusqu'au cœur du réel, il faut se placer à un autre point de vue, recourir à un autre procédé d'investigation, *l'intuition philosophique*. Et la philosophie même ne suffit pas à achever « l'œuvre de notre libération morale : » arrivée au terme de sa course, elle pose un problème, qu'elle est impuissante à résoudre, et qui exige un nouveau point de vue et de nouvelles méthodes : le problème religieux.

Ces vues nouvelles, se trouvaient confirmées, au moins dans l'ordre proprement philosophique, par les recherches personnelles, et d'ailleurs en partie antérieures, de M. Bergson. Dans trois volumes successifs, *Matière et Mémoire*, *le Rire*, *l'Évolution créatrice*, l'auteur des *Données immédiates* reprenait et développait la doctrine que contenait en germe son premier ouvrage.

Considérant l'homme tout d'abord, et étudiant avec toute la rigueur possible le phénomène psychologique où les faits d'ordre matériel et spirituel sont peut-être le plus étroitement mêlés, à savoir : la mémoire, il montrait toute l'insuffisance de l'explication matérialiste. Automatisme, mécanisme, déterminisme, voilà ce qui caractérise tout ce qui est matière dans l'homme; invention, création, liberté, voilà au contraire tout ce qui, en lui, relève véritablement de l'esprit. Pareillement quand, après l'homme, on observe l'univers. Rien n'est plus erroné que de se les représenter comme soumis à la loi d'un déterminisme implacable. Il se développe dans la durée ; et, en se développant, il change; à chaque moment de son développement, il innove-il *crée*. Le monde n'est pas inerte; il ne se répète pas; il vit, il palpite ; une sorte d' « élan vital » le pousse vers des fins qui échappent à l'intelligence pure; un principe spirituel habite en lui ; s'il évolue, ce n'est pas suivant une loi aveugle, extérieure à lui-même et automatique, c'est suivant une loi intérieure et pleine de sens, la loi de l' « évolution créatrice. » La conception du monde, telle que l'avait élaborée le scientisme, telle qu'elle a trouvé dans le « monisme » de Hæckel sa plus complète expression, recevait ainsi le dernier coup.

M. Boutroux ne pouvait rester étranger à toutes ces recherches, à toutes ces discussions dont il avait été l'un des principaux initiateurs. Il avait, entre temps, longuement étudié Pascal, et, à son école, il avait senti toute l'importance du problème religieux. Dans un livre intitulé *Science et Religion dans la Philosophie contemporaine*, il s'est efforcé d'établir à la

fois l'indépendance respective et la continuité de ces trois termes, de ces trois points de vue : science, philosophie, religion. L'homme complet, d'après lui, doit être tout ensemble savant, philosophe, religieux. La science a l'autonomie complète de ses méthodes et de ses conclusions. Mais la philosophie à son tour a le droit et le devoir de critiquer la science, et c'est elle qui nous renseigne sur le sens exact, la nature et la portée des lois et des formules scientifiques; et c'est elle enfin qui établit la légitimité et les fondemens rationnels de la religion. Et la religion, telle que la conçoit M. Boutroux, avec ses dogmes, ses rites, son autorité concrétisée dans une Église, ne diffère évidemment point du catholicisme.

Le cercle est clos désormais (1). Et il est bien curieux d'observer que, d'un commun accord entre philosophes, savans et simples écrivains, une science et une philosophie parties, voilà un demi-siècle, selon le mot de Taine, à la conquête « d'un art, d'une morale, d'une politique, d'une religion nouvelles, » en reviennent tout simplement à l'art, à la morale, à la politique, à la religion traditionnelle.

Veut-on voir maintenant le chemin qu'ont fait toutes ces idées dans les générations nouvelles? Qu'on ouvre, entre tant de livres contemporains où ces tendances se manifestent, trois ouvrages parus coup sur coup à la veille de la guerre, et qui ont tous trois le même objet : *Aux écoutes de la France qui vient*, par M. Gaston Riou, *A quoi rêvent les jeunes gens*, par M. Henriot, *les Jeunes gens d'aujourd'hui*, par Agathon. Sur la plupart des points essentiels, les auteurs de ces trois enquêtes se rencontrent. Goût de l'action, foi patriotique, préoccupation morale, renaissance catholique, réalisme politique : voilà ce qui, d'après l'un d'eux, caractérise la jeunesse nouvelle. On ne saurait imaginer un programme plus différent de celui qui séduisit la jeunesse de 1860. Et il faut voir en quels termes, souvent fort dédaigneux, ces jeunes gens parlent de ce qui fut la grande idole de leurs devanciers, la Science, et surtout, — car, à proprement parler, ils ne nient pas la science, ils se contentent de la maintenir à sa juste place, — des faux dogmes qui

(1) Dans une étude plus développée, — et qui dépasserait les bornes de ma compétence, — il y aurait lieu de recueillir les conclusions concordantes des récens travaux relatifs à la psychologie introspective, à la sociologie, à l'exégèse et à la philosophie de la religion.

formaient le *credo* scientiste. Leur *credo* à eux pourrait, à peu près, se résumer de la manière suivante.

Le mot science dont on a tant abusé pour désigner toutes les opérations de l'esprit, enferme une fâcheuse équivoque. Au lieu de le réserver, comme on aurait dû le faire, à tout ce qui se compte, se mesure ou se pèse, bref, à la science positive, on l'a appliqué à toutes les conceptions métaphysiques qui, d'une façon plus ou moins légitime, se recommandant de la science positive, ont voulu bénéficier du caractère d'infaillibilité qu'à tort d'ailleurs on attribuait à la science positive. On aurait dû dire, plus modestement : *le savoir;* on disait emphatiquement : *la Science.* Cette science positive dont on était si fier n'avait du reste que deux inconvéniens : le premier, d'être toute relative, conjecturale, et de ne nous livrer aucune certitude; le second,... de ne pas exister, du moins en tant que représentation totale de l'univers matériel, puisque l'expérience ne nous révèle que des sciences particulières, autonomes, ayant chacune leur méthode et leur objet. De ces diverses sciences qui se partagent en deux grands règnes, les sciences de la matière inerte et les sciences de l'être vivant, il est impossible de tirer une morale; tout au plus, les plus relevées d'entre elles, la psychologie, la sociologie pourraient-elles suggérer un « art de vivre, » mais combien vague et combien inconsistant! — « des indicatifs, comme l'a dit très joliment Henri Poincaré, et non pas des impératifs. » La vraie morale, celle qui commande et qui condamne, ne peut se fonder que sur la métaphysique, et, mieux encore, sur la religion. Dans ce nouveau domaine qui est celui de l'action, et non celui de la logique abstraite, les pauvres objections que l'on tirait jadis d'une pseudo-science interprétée par une philosophie simpliste et médiocre, n'ont plus leur raison d'être; elles hésitent à se formuler; elles s'évanouissent, et quand bien même la critique des sciences n'en aurait pas fait justice, elles se révéleraient inopérantes. Si respectable que soit la pensée, sous sa forme scientifique ou sous sa forme métaphysique, elle n'est pas tout l'homme. L'homme total est pensée et action, et si la pensée doit éclairer et guider l'action, elle ne doit pas la paralyser. En fait, pour qui veut interroger loyalement la pensée tout entière et la suivre jusqu'au bout de ses conclusions, elle ne paralyse pas l'action, elle ne le contredit pas; elle y conduit, elle y incline,

elle s'incline aussi devant elle; à sa limite même, elle se confond avec elle. Et il n'est aucun vrai penseur qui n'accorde aujourd'hui qu' « un saint Vincent de Paul atteint mieux qu'un Spinoza les profondeurs de la réalité véritable. » (1)

A ces convictions théoriques la guerre est venue apporter une confirmation singulière, la confirmation de l'expérience après celle de la raison. Le peuple d'où nous est venu le scientisme a voulu montrer au monde ce que serait une humanité qui ne croirait qu'à la science, et qui vivrait, qui agirait suivant les prescriptions de la morale dite scientifique. Comme les ilotes ivres de l'ancienne Sparte, l'Allemagne ivre de science nous a donné le hideux spectacle de sa dégradation spirituelle. Depuis un demi-siècle surtout, elle s'était matérialisée à plaisir. La science l'avait comblée de tous les biens temporels qu'elle dispense à ses fidèles : la richesse, la prospérité industrielle et commerciale, même la gloire militaire. Pour obéir aux lois « scientifiques » de la concurrence vitale, — et aux suggestions de sa voracité et de son orgueil, — elle s'est jetée comme une bête fauve sur les autres peuples; elle a déchiré les traités les plus sacrés; elle a piétiné tous les droits humains; elle a déchaîné sur le monde la guerre la plus « scientifique, » — et la plus inhumaine, — que l'histoire ait jamais connue. Elle a prouvé par un exemple saisissant, — et effroyable, — que la science, sur laquelle elle avait fondé toute sa « culture, » est absolument étrangère à toute notion de moralité. Non pas, bien entendu, que la science soit immorale; elle est simplement amorale; elle est indifférente au bien et au mal; la puissance qu'elle met aux mains de l'homme peut être bienfaisante, ou malfaisante, à volonté. L'Allemagne a choisi cette dernière alternative. La science ne lui a servi qu'à se débarrasser de ses derniers scrupules, qu'à colorer ses ambitions, qu'à multiplier les uns par les autres, les effets destructeurs de sa barbarie. L'Allemagne a déshonoré pour l'éternité, non pas la science, mais la religion de la science qui était devenue sa religion

(1) Édouard Le Roy, *Science et Philosophie* (*Revue de métaphysique et de morale*, janvier 1900). — Voyez aussi dans le livre du même auteur, *Une philosophie nouvelle : Henri Bergson* (Alcan, 1912), les pages, fort admirées, d'Émile Faguet, qui sont intitulées *l'Œuvre de M. Bergson et les directions générales de la pensée contemporaine.*

unique. Elle a consommé la banqueroute du scientisme.

Et en face de cette Allemagne grossièrement matérialiste et qui confond les « grandeurs de chair » avec la grandeur morale, la guerre a dressé une France toute nouvelle, qui a retrouvé sa vraie tradition philosophique et religieuse et qui a puisé dans sa foi ardemment spiritualiste la force de se sacrifier pour les grandes causes idéales. Droit, justice, humanité, pitié, charité, respect de la parole donnée, la France n'a pas cru qu'aucun de ces vieux mots, dont on se moque outre-Rhin, ait rien perdu de son sens sacré; elle n'a pas cru qu'aucune découverte « scientifique, » qu'aucune théorie métaphysique ait le pouvoir d'abolir les réalités morales qu'ils recouvrent. Et elle a parié contre la matière pour l'esprit, — et pour la justice.

Il y a trois ordres de choses : la chair, l'esprit, la volonté. Les charnels sont les riches, les rois : ils ont pour objet le corps. Les curieux et savans ont pour objet l'esprit. Les sages : ils ont pour objet la justice...

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi; et les corps, rien.

Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée, cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.

De toute son âme la jeunesse qui combat au front s'est ralliée à cette doctrine de Pascal, — le fier génie dont la sourde influence s'est exercée sur presque tous ceux qui ont agi par la pensée en ce dernier demi-siècle. Et c'est de là que partira la France de demain pour reconstruire sa vie spirituelle.

VICTOR GIRAUD.

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

AUTOUR

DE

L'ENTREVUE DE BJOERKOE

Quelles étaient au juste les relations entre la Cour de Tsarskoe-Sélo et celle de Berlin pendant le règne de Nicolas II, et comment ces relations se reflétèrent elles sur la politique extérieure de la Russie ? Cette question a été beaucoup agitée depuis la révolution russe dans la presse des pays alliés et il y eut une tendance marquée d'imputer à l'Empereur déchu non seulement des sympathies allemandes, mais même des connivences personnelles avec son collègue de Berlin. Plusieurs organes croyaient faire œuvre méritoire pour la cause des alliés en noircissant autant que possible la politique et la personne même de Nicolas II et en exaltant par ce moyen simpliste le nouvel ordre de choses en Russie. On était encore, et malgré tous les indices menaçans, à l'époque des illusions !

Parmi les manifestations de ce genre, on a surtout remarqué la publication par le *New York Herald* de Paris, en date du 4 septembre dernier, d'un échange de télégrammes personnels entre le Tsar et le Kaiser au lendemain de l'entrevue de

Bjoerkoe (juillet 1905), télégrammes qui démontreraient d'une façon irréfutable qu'à cette époque Nicolas II était prêt non seulement à trahir l'alliance française, mais même à s'unir avec Guillaume II pour employer, au besoin, les argumens extrêmes vis-à-vis du Danemark et forcer ce petit pays ami à entrer dans la combinaison des deux Empereurs, dirigée contre l'Angleterre.

Le Temps s'adressa à propos de cette publication sensationnelle à la personne la plus compétente qui pût se trouver à Paris, — à M. Isvolsky, ancien ministre des Affaires étrangères de Russie et qui fut précisément à l'époque de Bjoerkoe ministre de Russie à Copenhague. Dans une interview accordée à un rédacteur du *Temps*, M. Isvolsky a su mettre une juste lumière sur toute cette affaire et la réduire à ses vraies proportions.

Ayant été à même d'observer de près les péripéties et quelques-uns des acteurs de l'époque, je tiens à ajouter mes souvenirs personnels à ceux de mon éminent collègue. Ils serviront peut-être à éclairer davantage la question posée au commencement de ces pages.

I

Au centre des événemens et des combinaisons de l'époque dont nous avons à parler, il convient de placer la figure d'Édouard VII, — l'un des plus profonds politiques des temps modernes.

Depuis le commencement du XIXe siècle, la diplomatie européenne avait pris l'habitude de reconnaître l'autorité supérieure d'un des hommes politiques de l'Europe, — ministre ou souverain, — d'en faire comme le centre et le principal ressort de la politique mondiale, de reporter sur cet homme ses sympathies ou ses haines, d'écouter attentivement tout ce qui venait de lui et de tirer de ses paroles des pronostics de paix ou de guerre.

Napoléon Ier et Talleyrand, Metternich, Napoléon III, Bismark, se succédèrent à de brefs intervalles dans ce rôle de pivots politiques de l'Europe. Puis la forte personnalité de l'empereur Alexandre III attira peu à peu les regards du monde; et lorsqu'en octobre 1894 le Tsar s'éteignit si prématurément à Livadia, sa mort fut sincèrement pleurée non seule-

ment en Russie et en France, mais même jusqu'en Allemagne, tellement on se plaisait à voir, dans cette puissante et originale figure aux formes hiératiques, le principal garant de la paix européenne.

Pendant quelques années le monde diplomatique international ne savait au juste vers qui tourner ses regards. Il y avait bien la personnalité, s'affirmant toujours davantage, du jeune et fougueux empereur d'Allemagne qui réclamait à coup de grands voyages et de grands discours l'attention du monde civilisé. Mais cette réclame provoquait surtout du malaise. On ne savait ni ce qu'elle visait au juste, ni où elle pouvait mener le monde.

C'est alors que parut à l'horizon politique la figure d'Édouard VII. Né et doué pour l'action, tenu dans l'ombre jusqu'au déclin de son âge, le successeur de la reine Victoria se révéla, dès le début de son règne, comme l'un des moteurs les plus puissans et les plus autorisés de la politique mondiale. Tandis que l'Angleterre le reconnaissait comme leader incontesté de sa diplomatie, l'Europe, l'Amérique, l'Extrême-Orient tournèrent à leur tour leurs regards du côté de Windsor et saluèrent, dans l'action de cet esprit si fin et si mesuré, comme un contrepoids aux agissemens et aux bonimens inquiétans du grand capitaine-recruteur de Potsdam.

Du coup, la carrière d'arbitre du monde de Guillaume II était compromise. Et c'est de ce moment que date la grande rivalité de Berlin et de Londres, rivalité autour de laquelle ont gravité depuis les destinées du monde civilisé.

On était en pleine guerre russo-japonaise. La Russie subissait des humiliations profondes et qui furent le point de départ de la révolution qui gronda depuis lors dans son sein. L'Empire britannique était étroitement lié avec le Japon. On devait croire que l'abîme entre la Russie et l'Angleterre s'était creusé plus large et plus profond que jamais. Et cependant, à cette même heure, Édouard VII préparait les plans d'une entente cordiale avec la Russie, entente qui avait hanté son esprit bien avant qu'il fût arrivé au pouvoir, et dont il avait ébauché les bases dans ses entretiens amicaux avec son beau-frère l'empereur Alexandre III, aux heures d'intimité de leurs rencontres à la cour de Copenhague.

Les relations entre Paris et Londres s'amélioraient et se

resserraient de jour en jour. En France, le porte-parole le plus dévoué et le plus autorisé d'Édouard VII était M. Delcassé, alors ministre des Affaires étrangères. A Tsarskoe-Sélo, le Roi pouvait compter sur l'amitié personnelle de l'Impératrice-Mère, du jeune Empereur lui-même et enfin de l'Impératrice régnante Alexandra, sa nièce. Et comme interprète convaincu de ses vues politiques, le Roi avait à ses côtés l'ambassadeur de Russie comte Benckendorff, qu'il avait connu comme ministre à Copenhague et qu'il avait choisi et demandé pour Londres à son neveu.

C'était une figure bien sympathique et bien originale que celle du comte Alexandre Benckendorff, — *Benky*, comme on finit par l'appeler tout court à Windsor et dans le monde de Londres. D'origine germano-baltique, catholique par sa mère, — une princesse de Croy, — cousin germain de ce fait de quelques archiducs d'Autriche et de son collègue allemand, le prince Lichnowski, — ce grand homme chauve, maladivement distrait, éminemment distingué de tournure, d'intelligence, mais surtout de caractère, était, malgré ses origines, l'un des diplomates les plus profondément et sincèrement patriotes qu'eût possédés la Russie.

Né et élevé à Saint-Pétersbourg, intime dès sa jeunesse à la cour, marié à une comtesse Schouvaloff, — parfait spécimen de la grande dame russe intelligente, originale et indépendante, — possesseur de grandes terres au fin fond de la Russie du Centre où il passait de longs mois de congé et à la culture desquelles il s'intéressait passionnément, le comte Alexandre Benckendorff ne pouvait ni adopter la mode toujours croissante d'un nationalisme étroit et ultra-conservateur, ni se réfugier, comme l'a fait la grande masse des barons baltes, — ses congénères, — dans la conception d'un dévouement sans bornes au *souverain*, mais non au peuple russe et à ses intérêts immédiats. Ce dernier grand seigneur parmi les ambassadeurs russes avait, durant toute sa vie et toute sa carrière, évoqué l'idéal d'une autre Russie, grande et respectée au dehors, largement libérale au dedans, libérale dans le sens vrai du mot, c'est-à-dire élevant le peuple et les institutions russes à un niveau assez haut pour qu'ils fussent respectés et désirés et non seulement craints et subis.

On peut facilement concevoir l'influence que dut avoir sur

le comte Benckendorff le contact immédiat avec le monde britannique moderne, avec sa large tolérance en matière religieuse, avec sa capacité d'évolution, avec son fier principe de *Civis romanus sum*, appliqué à chaque *citoyen* de l'Empire. La sympathie appelant la sympathie, l'ambassadeur de Russie devint vite une des figures les plus populaires de Londres. Il fut à son tour consciemment et profondément anglophile. Et dans ses dépêches, — avec sa franchise habituelle, — il ne cessait de prôner l'entente anglo-russe, sans le moindre souci de la répercussion que cette franche insistance pouvait avoir sur sa propre carrière.

A Paris le poste d'ambassadeur était occupé en ce moment par M. de Nélidoff. Je n'ai pas besoin de retracer ici le portrait politique et intellectuel de cet éminent personnage dont la figure fut pendant de longues années si bien connue et si populaire en France. Patriote ardent et personnifiant l'idéal politique du règne d'Alexandre III, M. de Nélidoff était acquis d'avance à la cause que prêchait le comte Benckendorff. Un échange de lettres entre les deux ambassadeurs et les conversations qu'ils avaient ensemble lors des fréquens voyages de « Benky » à Paris, resserraient les liens de jour en jour plus intimes entre les deux éminens diplomates. D'autre part, Nélidoff entretenait les plus cordiales relations avec M. Delcassé et ne cachait pas son approbation à la nouvelle orientation politique du gouvernement français.

En attendant, à Saint-Pétersbourg se poursuivait la partie serrée engagée par l'empereur Guillaume pour ressaisir l'influence sur la politique russe en profitant du profond mécontentement qu'avait provoqué en Russie le rôle de l'Angleterre dans le conflit russo-japonais.

A la fin du mois de juillet 1905, M. de Witte arriva à Paris en se rendant aux États-Unis où il devait négocier la paix avec le Japon. Avec la précision et la rudesse de langage qui lui étaient coutumières, l'ancien et omnipotent ministre des Finances ne manqua pas de développer devant M. de Nélidoff sa thèse favorite, celle de la nécessité pour la Russie d'un « nouveau cours » politique fondé sur une réconciliation complète avec l'Allemagne. La France ne devait pas en supporter les frais; au contraire Witte faisait sonner très haut l'espoir de l'attirer dans la nouvelle combinaison. Russie, Allemagne et France liguées contre

l'Angleterre, — ainsi formulait son programme M. de Witte, programme qu'il n'avait cessé de prôner pendant la guerre russo-japonaise et qui avait trouvé à Saint-Pétersbourg de nombreuses et influentes adhésions.

II

Tels étaient les propos et les opinions qu'on échangeait en ma présence à Paris, et tels les échos arrivant de Saint-Pétersbourg. Pour les partisans de l'entente anglo-russe, la grande question était de savoir s'ils auraient la chance de mettre de leur côté l'Empereur lui-même. Réussirait-on, au lendemain de la guerre russo-japonaise, à faire à Tsarskoé-Sélo ce qui fut fait à Paris à si courte échéance après Fachoda? Quelle influence personnelle l'emporterait sur l'empereur Nicolas : celle du roi Édouard ou celle de l'empereur Guillaume? Telle était la question capitale.

Pour ce qui était des relations personnelles, le roi Édouard jouissait à Tsarskoé-Sélo de sympathies bien plus sincères que son rival. — Calme, bon enfant, rempli de tact, « l'oncle Édouard » avait le talent de mettre à l'aise l'empereur Nicolas II; les souvenirs de Copenhague, ceux de l'amitié personnelle qui avait uni Alexandre III et son beau-frère le prince de Galles, étaient fraîchement présens à la mémoire du jeune Empereur. Mais, derrière le souverain anglais, il y avait « la perfide Albion, » il y avait tout le système d'État anglais qui paraissait exclure l'influence du Roi du domaine de la politique extérieure. Oui, on avait engagé « Nicky » à aimer son oncle, à écouter ses conseils, mais on l'avait engagé aussi à se méfier de la diplomatie anglaise, toujours prête à contrecarrer les plus justes intérêts de la Russie en Orient; on lui avait dit, — et il s'en apercevait bien lui-même, — que personne en Angleterre ne témoignait de sympathies au système autocratique de l'empire de Russie.

Le « cousin Guillaume » était certes légèrement encombrant; il pressait les sympathies, il extorquait les aveux et les concessions; mais il paraissait franc, il invoquait incessamment les souvenirs de tout un glorieux passé; il exprimait bruyamment son admiration pour le pouvoir illimité des Tsars et voyait dans ce pouvoir un gage de salut pour le monde entier, envahi par

la lèpre révolutionnaire et socialiste. Et surtout, pendant tout le cours de la malheureuse campagne de Mandchourie, il n'avait cessé d'appuyer la Russie, d'encourager l'Empereur, de rendre des services à son armée et à sa malheureuse marine.

Au fond du cœur, Nicolas II n'a jamais aimé l'empereur Guillaume; il s'en est toujours méfié. Mais au cours de leurs entrevues (assez rares d'ailleurs), le monarque allemand savait prendre un certain ascendant sur l'autocrate russe, savait le charmer, lui insinuer certaines décisions et le laissait, au départ, tout perplexe et ne sachant s'il devait croire ou ne pas croire à tout ce que lui avait débité son exubérant collègue et cousin. Quelquefois, Nicolas II parvenait à se ressaisir, et alors a une entrevue pleine de cordialité succédait une période de froideur et d'éloignement. Puis recommençait un échange de lettres, pressantes d'amitié d'une part, cordiales mais plus réservées de l'autre.

A Pétersbourg, le monde de la Cour et des grands fonctionnaires était divisé entre deux systèmes. Les uns voyaient d'un mauvais œil le rapprochement intime entre la Sainte Russie et la France aux origines révolutionnaires ; on redoutait l'intrigue anglaise, toujours prête à saper les gouvernemens des pays qui portaient ombrage aux ambitions britanniques; on aimait, — sur la recette donnée de Berlin, — à se souvenir des malheurs qu'avait de tout temps amenés sur la tête des souverains russes toute tentative de rapprochement avec la France. Dans l'autre camp, on faisait sonner haut la traîtrise de la politique allemande au Congrès de Berlin, son alliance intime avec la « fallacieuse Autriche; » on évoquait constamment le souvenir sacré de l'empereur Alexandre III, qui, plus autocrate que n'importe lequel de ses prédécesseurs, n'avait pourtant pas hésité à conclure une alliance en règle avec la République française et avait assuré par là la paix de l'Europe.

Ces controverses ne touchaient Nicolas II que très indirectement. Toujours éloigné du monde de la Cour et de la capitale, affectant hautement de ne causer d'affaires d'État qu'avec ses ministres, — et dans le domaine du ressort de chacun d'eux seulement, — il n'entendait suivre en matière de politique extérieure que les traditions de son père et ses propres inspirations. Toutefois et en raison même de l'isolement de l'Empereur, le ministre qui lui faisait chaque semaine des rapports

détaillés sur les affaires de son ressort, pouvait et devait à la longue avoir de l'influence sur ses décisions. C'est pourquoi on a pu parler d'une politique du prince Lobanow, de M. Isvolsky, de M. Sazonoff, etc.

Le poste de ministre des Affaires étrangères de Russie était occupé à l'époque qui nous intéresse par le comte Wladimir de Lamsdorf.

Le nom évoque tout un passé fatidique dans l'histoire des relations extérieures de la Russie. L'épouse de l'empereur Paul, l'impératrice Marie, devait sa position à Frédéric II qui l'avait recommandée à l'impératrice Catherine lorsqu'il s'était agi de trouver une fiancée pour l'héritier du trône de Russie. Elle était la fille du petit duc de Montbeillard, qui s'éleva avec l'appui de la Prusse au rang de grand-duc de Wurtemberg et dont le fils devint plus tard roi par la grâce de Napoléon Ier. Femme d'esprit et de caractère ferme et autoritaire, l'impératrice Marie sut se faire un grand renom en Russie par son œuvre de bienfaisance publique et d'éducation féminine. Elle fut dans ce domaine la digne continuatrice de la grande Catherine. Mais elle n'avait jamais aimé sa belle-mère; elle inculquait même à sa progéniture une aversion étrange contre la mémoire de leur grande aïeule. Politiquement, elle était restée toute sa vie l'organe conscient et actif de l'intrigue prussienne en Russie. C'est d'elle que date ce renouveau puissant de l'influence allemande qui avait sévi au commencement du XVIIIe siècle, qui avait été enrayée par Élisabeth et Catherine II et qui renaissait triomphalement sous les règnes de Paul Ier, d'Alexandre Ier, de Nicolas Ier. On connaît l'opposition de l'Impératrice douairière à l'alliance franco-russe ébauchée à Tilsitt et aux projets de mariage de Napoléon avec l'une des grandes-duchesses de Russie.

Catherine avait, comme on le sait, enlevé à Paul et à sa femme la direction de l'éducation de leurs enfans aînés. Alexandre et Constantin avaient été élevés par le philosophe suisse Laharpe sous l'œil vigilant de l'Impératrice elle-même, Devenue souveraine à son tour, et ensuite ayant barre sur son fils Alexandre par le souvenir de la mort de Paul Ier, l'impératrice Marie présida elle-même à l'éducation de ses deux fils cadets : Nicolas, — le futur autocrate, — et Michel. En quête d'un précepteur, son choix se fixa sur un modeste gentilhomme

courlandais, d'une famille originaire de la Prusse, M. de Lamsdorf, homme incontestablement vertueux, d'une piété et d'une sévérité tout huguenotes, d'une belle allure militaire, enfin, plus que qui que ce soit apte à donner à ses deux pupilles la patine prussienne, si sincèrement appréciée et idéalisée par leur mère. Il fut créé comte au couronnement de l'empereur Nicolas.

Des années s'étaient passées. Deux générations de comtes Lamsdorf mariés successivement à des Russes orthodoxes, ne possédant plus de biens dans les provinces baltiques, vivant dans l'intimité de la famille impériale, — aboutissaient à une troisième génération toute pétersbourgeoise et qui n'aimait plus à se souvenir de ses origines germaniques. Le comte Wladimir, cadet de trois frères, d'une constitution frêle et d'un caractère timide, n'embrassa pas, comme tous ses aînés, la carrière d'officier des gardes. Il entra tout jeune encore au ministère des Affaires étrangères et apporta dans ce service des dons naturels d'application, d'esprit d'ordre, d'honnêteté scrupuleuse et de discrétion. On ne le voyait jamais dans le monde; obstinément renfermé dans son travail et dans sa solitude, il n'ouvrait qu'à quelques amis intimes les trésors de son dévouement et de son inépuisable bonté. Assidu, autant que le lui permettait son travail, aux offices religieux dans les couvens et les petites églises ignorées du grand monde, il a à plusieurs reprises et très sérieusement songé à se faire moine.

Ernest Meyendorff, diplomate russe, dont les « mots » couraient les capitales européennes, disait de Lamsdorf qu'il était tout à fait comme le bon Dieu : on savait bien qu'il existait, mais personne ne l'avait jamais vu. Quand, par la suite, il devint adjoint du ministre, il se départit, par sentiment du devoir, de cette claustration volontaire. Les diplomates russes, venant de l'étranger, étaient longuement et aimablement reçus par lui et trouvaient devant eux, à leur grande surprise, un vrai et solide directeur politique qui se rappelait en détail tout ce qu'ils avaient écrit, qui s'intéressait à tout et savait donner des instructions précises et utiles. Lorsque la volonté souveraine le porta au poste de ministre, le comte Lamsdorf dut changer entièrement sa façon de vivre. Doué d'un goût fin et pur, il se fit une installation élégante, il donna d'exquis dîners, il se fit courtois et charmant auprès des dames qu'il devait recevoir,

bref il fut l'un des amphitryons les plus hospitaliers du palais du Pont des Chantres, tout en continuant son labeur incessant et ses pratiques de dévotion.

La grande moitié de la carrière du comte s'était passée sous les auspices de M. de Giers, ministre des Affaires étrangères de l'empereur Alexandre III. M. de Giers appréciait hautement son jeune collaborateur et n'avait pas de secrets pour lui. Lorsqu'à son tour le comte Lamsdorf devint le chef du ministère, tout le monde était sûr que le nouveau titulaire s'empresserait de reprendre les traditions de M. de Giers, qu'il en deviendrait pour ainsi dire une seconde édition.

On n'ignorait pas en Allemagne que M. de Giers, élevé et grandi dans les traditions de Nicolas Ier et d'Alexandre II, n'avait jamais été un adepte fervent de toutes les idées politiques qui s'étaient fait jour pendant le règne d'Alexandre II. On le savait toujours soucieux de conserver les bonnes relations traditionnelles avec Berlin et d'écarter tout ce qui eût pu amener une rupture définitive. Mais on ignorait volontiers qu'en tenant cette conduite, le fidèle ministre d'Alexandre III ne se laissait diriger que par un désir sincère de conserver à sa patrie les bienfaits de la paix; que ses sympathies étaient exclusivement russes. Lorsque Caprivi fut installé à la Wilhelmstrasse et inaugura, avec l'approbation bruyante du jeune Empereur, le fameux « nouveau cours » de la politique allemande, M. de Giers comprit qu'il n'y avait plus rien de bon à attendre du côté de Berlin et adopta et traduisit dès lors très sincèrement et très fidèlement les idées de son maître sur une alliance russo-française, devant contre-balancer l'influence prépondérante de l'Allemagne et garantir la paix européenne. Peu de monde connaissait cependant les idées et la part d'action de l'ultra-modeste ministre; et M. de Giers passa à la postérité avec l'estampille d'un politique germanophile que certes il n'était pas. On attribua tout naturellement les mêmes idées au comte Lamsdorf, lorsque celui-ci fut nommé en 1900 ministre des Affaires étrangères.

Dès le début, le comte Lamsdorf devint le point de mire des assiduités et des petites attentions de Guillaume II. On voulut à Berlin voir dans sa nomination un tournant de la politique russe, on voulut user à son égard de toutes les séductions. Avec le manque de mesure et de goût qui caractérise en général

toute action allemande, on alla souvent beaucoup trop loin dans ce sens. Lorsqu'au cours d'un jubilé de la Prusse Orientale le roi Guillaume II institua un nouvel ordre des « chevaliers de Marienburg, » il s'empressa d'octroyer la décoration de cet ordre au comte Lamsdorf; c'était lui rappeler ses origines teutoniques, le traiter comme un *des siens*. Or, en ce moment même, le ministre qui d'ailleurs faisait fi de tout clinquant et détestait toute démonstration voyante, était en butte aux persécutions et aux sarcasmes de la presse nationaliste russe, laquelle affectait de voir en lui un germanophile et un ennemi de l'idée slave.

Quelque temps après, Guillaume II ne trouva rien de mieux que d'appointer au poste d'agent militaire d'Allemagne à Saint-Pétersbourg un certain colonel comte *Lambsdorff*, congénère très authentique, malgré l'orthographe différente du nom, de la famille des Lamsdorf russes. Guillaume II croyait apparemment faire plaisir au « chevalier de Marienburg » et profiter des épanchemens qui s'ensuivraient entre les deux « cousins. » Il aboutit tout juste au contraire. Autant que le pauvre cher comte Wladimir pouvait en général détester quelqu'un, il détesta son cousin prussien, — personnage d'ailleurs correct et insignifiant. Et les quolibets du *Novoié Wremya* de recommencer!

Mais ce n'était pas seulement ces petites « gaffes » qui indisposaient le ministre des Affaires étrangères de Russie : tout le fond des relations entre les deux pays le préoccupait.

Pour ne pas avoir à solliciter et à acheter trop cher les bons offices allemands, le comte Lamsdorf adopta volontiers les idées du comte Kapnist, notre ambassadeur à Vienne, qui préconisait une entente avec l'Autriche-Hongrie et reprenait avec habileté la politique de son éminent prédécesseur, le prince Lobanoff. Seulement, dans l'esprit de Lamsdorf, cette entente avait surtout un caractère d'*opportunité* et n'allait pas jusqu'au partage des sphères d'influence. Aussi subsista-t-elle pendant plusieurs années à l'état de *modus vivendi* sans porter le moindre préjudice à nos relations avec les pays slaves balkaniques. Mais à Berlin on ne la voyait pas d'un œil indifférent et la chancellerie russe possédait certains indices d'un travail souterrain allemand pour saper cette bonne entente qu'ostensiblement on saluait et approuvait à la Wilhelmstrasse et à Potsdam.

Cependant d'un autre côté se levaient des nuages menaçans. La politique russe en Extrême-Orient amenait la Russie peu à peu et fatalement à une collision avec le Japon, soutenu par l'Angleterre et l'Amérique. Le comte Lamsdorf n'était aucunement partisan de notre action exagérée en Mandchourie, en Chine, en Corée. A deux fois dans le courant de l'année qui précéda la fatale rupture, le ministre des Affaires étrangères offrit sa démission; elle ne fut pas acceptée; et le comte Lamsdorf, imbu des traditions du dévouement le plus absolu envers la personne de son souverain, ne se crut pas en droit d'insister. Il tâcha seulement, de tout son pouvoir, d'enrayer l'action des aventuriers politiques et financiers et des journaux chauvins qui poussaient l'opinion publique et l'Empereur lui-même à une politique irréductible, dite du « coup de poing » (*koulak*). Tous les diplomates russes, au Ministère et à l'étranger, partageaient sur ce point l'opinion de leur chef. Mais malheureusement les efforts de celui-ci et ceux du baron Rosen et de M. Isvolsky, qui se succédèrent à tour de rôle au poste de Tokio, ne purent aboutir; et la guerre avec le Japon, prélude des convulsions révolutionnaires russes, éclata.

Le comte Lamsdorf avait vu bien clairement la main qui poussait la Russie aux aventures de l'Extrême-Orient. Il avait été présent, en août 1902, à Revel, à l'entrevue des deux souverains, qui se passa en revues de flottes et qui se termina par le signal d'adieu donné du *Hohenzollern*. « L'amiral de l'Atlantique salue l'amiral du Pacifique; » et ces encouragemens à une politique que n'approuvait pas le prudent ministre des Affaires étrangères l'indisposaient, sans aucun doute, à l'égard de Berlin. Depuis, le comte Lamsdorf fut, il est vrai, témoin des services rendus par l'Allemagne à la flotte russe pendant la désastreuse guerre; il put constater la neutralité ostensiblement bienveillante de l'Allemagne, neutralité qui permit à la Russie de retirer de ses frontières occidentales des troupes, des canons et jusqu'à la totalité des munitions d'artillerie; mais, en même temps, il avait péniblement éprouvé la pression de la politique allemande, laquelle, voulant se faire payer au comptant, extorquait à la Russie un traité de commerce des plus désavantageux. Certes, le comte Lamsdorf n'en était pas devenu *germanophobe*, mais il commençait à se méfier beaucoup des

menées berlinoises et tenait plus que jamais à l'intégrité de l'alliance franco-russe.

Tel était l'homme qui présentait et commentait à l'empereur Nicolas II les rapports et les opinions des ambassadeurs et ministres russes à l'étranger.

III

Dans la seconde moitié du mois de juillet de l'année 1905, le monde politique de l'Europe fut agité par la nouvelle d'une rencontre entre l'empereur Nicolas II et l'empereur Guillaume qui eut lieu à Bjoerkoe dans le *Skaergaard* finnois. L'empereur Guillaume, que le conflit suédo-norvégien avait empêché d'entreprendre sa croisière habituelle dans les fjords de la Norvège, visita cet été, à bord de son yacht, la côte suédoise de la Baltique. C'est de là qu'inopinément le *Hohenzollern* cingla vers le littoral russe et vint mouiller à côté du yacht impérial russe le *Standart*. Le Tsar avait été prévenu par télégramme et n'emmenait avec lui que sa suite immédiate et son ministre de la marine, l'amiral Birileff, — un chaud partisan de l'alliance allemande, soit dit entre parenthèses. Ni le comte Lamsdorf, ni aucun des hauts fonctionnaires du ministère des affaires étrangères ne s'y trouvaient.

Il fut clair pour tout le monde que, profitant des conjonctures politiques du moment, c'est-à-dire de l'hostilité que l'Angleterre avait témoignée à la Russie pendant tout le cours du conflit russo-japonais et des bons offices rendus à l'empire des Tsars durant la guerre par l'Allemagne, Guillaume II espérait ramener l'empereur Nicolas aux anciennes traditions de l'alliance russo-prussienne. C'est ainsi qu'on comprit l'entrevue de Bjoerkoe à Paris et à Londres ; et les ambassadeurs russes dans les deux villes attendirent dès lors, avec une impatience qu'on peut aisément comprendre, des éclaircissemens venant de source autorisée.

Enfin, après une vingtaine de jours, M. de Nélidoff reçut par le courrier diplomatique de Saint-Pétersbourg une lettre très secrète du comte Lamsdorf se rapportant à l'entrevue de Bjoerkoe. Le ministre russe des Affaires étrangères y racontait avec une entière franchise à l'ambassadeur tout ce qui s'était passé.

Revenu de Bjoerkoe, écrivait le comte Lamsdorf, l'Empereur

lui communiqua le texte d'un pacte très secret qu'il venait de conclure avec l'empereur d'Allemagne. Le comte Lamsdorf donnait à M. de Nélidoff le résumé très succinct du pacte, et faisait remarquer qu'en vertu de ses termes la France n'aurait plus pu compter sur l'aide russe dans une guerre contre l'Allemagne où elle aurait pour alliée l'Angleterre.

A défaut de la lettre du comte Lamsdorf, citons ici les termes employés par M. Isvolsky dans l'interview publiée par *le Temps :*

« *Guillaume II présenta au Tsar un traité d'alliance défensive entre l'Allemagne et la Russie. Ce traité était expressément dirigé contre la Grande-Bretagne. Il prévoyait l'adhésion de la République française et il attribuait à la Russie le rôle d'amener son alliée à se joindre aux deux empires.* »

Depuis que *le Temps* publia ces lignes, les *bolcheviks* russes ont publié le texte même du traité secret de Bjoerkoe. Voici ce texte, tel qu'il a paru dans l'*Excelsior* du 31 décembre 1917 :

« Leurs Majestés impériales l'empereur de toutes les Russies, d'un côté, et l'empereur d'Allemagne, de l'autre côté, pour assurer la paix de l'Europe, se sont mis d'accord sur les points suivans du traité ci-après relatif à une alliance défensive :

« Article premier. — Si un État européen quelconque attaque l'un des deux empires, la partie alliée s'engage à aider son cocontractant par toutes ses forces de terre et de mer.

« Art. 2. — Les hautes parties contractantes s'engagent à ne pas conclure de paix séparée avec un ennemi quelconque.

« Art. 3. — Le présent traité entre en vigueur au moment de la conclusion de la paix entre la Russie et le Japon et doit être dénoncé avec un préavis d'un an.

« Art. 4. — Ce traité étant entré en vigueur, la Russie entreprendra les démarches nécessaires pour le faire connaître à la France et proposer à celle-ci d'y adhérer comme alliée.

Signé : Nicolas. Guillaume.

Contre-signé : Von Czirski *(sic)*, comte Benckendorf (1),

Le ministre de la Marine, Birileff. »

(1) Le comte Benckendorff, qui aurait contresigné à côté de von Tschirschky et de l'amiral Birileff le texte du traité, n'était autre que le frère unique de l'ambas-

Si ce texte est authentique, on peut aisément comprendre la perplexité du ministre des Affaires étrangères de Russie lorsqu'il reçut les confidences de son auguste maître : le traité de Bjoerkoe renversait tout simplement tout le système politique russe. Le comte Lamsdorf crut de son devoir de représenter à l'empereur Nicolas II combien le pacte qu'il venait de signer était contraire au sens et même à la lettre du traité d'alliance franco-russe. L'Empereur, dans l'esprit duquel le doute s'était déjà glissé dès qu'il se fut séparé de Guillaume II, accueillit avec bienveillance les franches explications de son ministre et finit par reconnaître leur parfaite justesse. Il fut convenu sur-le-champ que l'arrangement de Bjoerkoe devait être révoqué, et le comte Lamsdorf fut chargé par son maître de trouver de bons prétextes et de plausibles argumens pour annuler les effets de la signature arrachée à Nicolas II par son persuasif et éloquent cousin. Le comte Lamsdorf terminait ses confidences en communiquant à M. de Nélidoff qu'il s'était empressé d'exécuter les ordres de Sa Majesté et qu'à l'heure actuelle notre ambassadeur à Berlin, le comte Osten-Sacken, recevait la désagréable mission de signaler à l'empereur Guillaume l'impossibilité dans laquelle se trouvait l'Empereur de donner cours à l'arrangement signé à Bjoerkoe.

Le comte Lamsdorf ne mentionnait dans son récit de l'entrevue de Bjoerkoe aucun arrangement des deux souverains qui eût concerné le Danemark; le nom même du Danemark ne figurait pas dans la lettre du comte à M. de Nélidoff.

Les télégrammes publiés par le *New York Herald*, et que nous avons mentionnés plus haut, constatent d'ailleurs pleinement toutes ces données. On n'y trouve qu'un seul et très court télégramme du tsar; et ce télégramme se borne à approuver

sadeur de Russie à Londres. Le comte Paulin Benckendorff, alors maréchal, plus tard grand maréchal de la cour russe, ne s'était jamais occupé de politique. Type accompli d'aide de camp fidèle de l'Empereur, il a toujours joui de la réputation d'un parfait gentleman; il avait l'extérieur, les manières et la mentalité d'un aristocrate autrichien, d'un Croy qu'il était du côté de sa mère. Lui et son beau-fils, le prince Basile Dolgorouky, ont été dans ces derniers temps les seules personnes de l'entourage immédiat de Nicolas II qui partagèrent volontairement la captivité de l'Empereur à Tsarskoé-Selo.

Il est très possible que le comte Paulin Benckendorff ait contresigné le texte du traité sans même en avoir pris connaissance. Mais même s'il l'avait connu, il n'en aurait jamais soufflé mot à son frère l'ambassadeur, avec lequel il était pourtant dans les meilleurs termes; sa parfaite correction l'en eût empêché.

les conversations *amicales* que devait avoir à Copenhague l'empereur Guillaume et dont le but était de mettre le Danemark du côté de l'Allemagne et de la Russie en cas d'une agression anglaise. Tous les télégrammes précédens et suivans sont signés du Kaiser et « il en résulte clairement, » comme le fait si judicieusement ressortir dans son interview M. Isvolsky, « que le Tsar s'est efforcé de retirer de son côté la promesse si malheureusement donnée à Bjoerkoe. » Dès septembre 1905 Guillaume II en était arrivé à insister emphatiquement auprès de Nicolas II sur l'inviolabilité de l'arrangement de Bjoerkoe : « Nous nous sommes donné les mains devant Dieu qui a entendu notre serment. Ce qui est signé est signé. Dieu est notre témoin. » Autrement dit, à cette époque l'empereur de Russie avait déjà prévenu son partenaire qu'il ne se considérait plus comme lié par un pacte dont il n'avait pas compris au premier moment toute la portée et dont il n'avait pas pesé toutes les conséquences.

Une fois de plus, la politique prime-sautière de l'empereur Guillaume, en voulant arriver trop vite et d'un coup à des résultats qui eussent requis une longue et patiente préparation, aboutit à un échec et amena des effets tout à fait contraires aux desseins proposés. L'empereur Nicolas II, humilié de s'être laissé arracher une signature que sa conscience lui commanda ensuite de rétracter, en ressentit un profond dépit qui se tourna contre l'auteur de la surprise de Bjoerkoe. Dès ce jour, il fut plus enclin à orienter sa politique du côté de l'Angleterre et accueillit avec une satisfaction toujours croissante les avances discrètes que lui faisait dans ce même temps le roi Édouard et dont le premier témoignage fut le coup de main efficace que le roi prêta personnellement à la Russie dans le moment décisif des pourparlers de paix avec le Japon. Quant au comte Lamsdorf, blessé à si juste titre d'avoir été exclu d'une entrevue et d'un arrangement d'une aussi haute gravité, il attribua cette exclusion à l'initiative de Guillaume II et se mit dès lors plus que jamais en défiance contre tout ce qui venait de Berlin. Sa correspondance avec Benckendorff et Nélidoff devint encore plus fréquente et cordiale que par le passé; et l'on peut dire qu'au moment où le comte quittait les affaires, c'est-à-dire vers le printemps de l'année 1906, l'entente anglo-russe était chose décidée et arrangée. Il fut donné à M. Isvolsky de la formuler définitivement et de la contresigner.

Lorsqu'en septembre 1905 M. Witte arriva à Paris de Portsmouth, où le grand financier venait de gagner, et d'une façon brillante, ses éperons de diplomate, il parla plus haut que jamais de la nécessité de contracter une alliance étroite avec l'Allemagne et d'y attirer la France. Il connaissait sans nul doute par ses amis de Saint-Pétersbourg la substance du traité secret conclu entre les deux Empereurs, et il se croyait déjà appelé à succéder au comte Lamsdorf comme ministre des Affaires étrangères, — qui sait? — comme chancelier de l'empire de Russie chargé d'inaugurer son grand et nouveau système politique. M. de Nélidoff se garda bien de l'instruire du vrai et définitif résultat de l'entreprise de Bjoerkoe; mais lorsque Witte arriva à Saint Pétersbourg, il comprit tout de suite que le terrain était devenu tout autre qu'il ne l'avait cru et espéré. Il n'était plus question, pour la politique extérieure de la Russie, ni de lui, ni de son système; et la rumeur publique qui continuait à escompter la retraite du comte Lamsdorf donnait comme successeur à cet honnête et prudent, mais trop modeste homme d'État, le brillant ministre de Russie auprès de la cour de Danemark, M. Isvolsky, lequel n'avait jamais caché ses sympathies pour un arrangement sincère et complet entre la Russie et l'Angleterre.

Dès ce moment, l'ambition du comte Witte (il venait de recevoir ce titre pour les services rendus à Portsmouth) se tourna du côté de la politique intérieure qui prenait à cette époque en Russie une tournure singulièrement grave. On sait la part qu'il y prit. Porté au pinacle, ayant joué le rôle décisif dans les journées qui aboutirent à la capitulation apparente du régime autocratique et à l'installation d'une représentation nationale en Russie, il se vit presque aussitôt isolé, abandonné par la sympathie publique, regardé comme suspect et honni par ceux-là même en faveur desquels il semblait avoir remporté une formidable victoire. *Sic vos non vobis.* La disgrâce impériale, disgrâce discrète et tempérée d'aimables procédés personnels, suivit la défaveur publique, et le comte Witte ne revint plus jamais à la surface des grandes affaires d'État pour lesquelles il était pourtant créé et dans lesquelles il avait rendu de si éminens services. La cause de cet insuccès final doit être attribuée à la soif de pouvoir et à une certaine *rêverie politique* qui obscurcissaient parfois cette vaste intelligence et provo-

quaient des oscillations d'une volonté ordinairement puissante et dominatrice. En haut lieu, tout aussi bien que dans le public, on remarquait parfaitement ces oscillations et l'autorité du comte Witte en était profondément sapée dans le moment même où elle semblait s'affermir le plus et prendre la direction des affaires.

L'entrevue de Bjoerkoe constitue un tournant mémorable dans la direction de la politique russe, mais un tournant dans le sens absolument opposé à celui qu'avait en vue l'initiateur de l'entrevue, l'empereur Guillaume. Une fois de plus son impatience, son désir de saisir la proie au vol, son exagération des influences personnelles avaient compromis une partie qui semblait établie sur des bases logiques et solides. En quittant les eaux tranquilles et les rivages boisés du *Skaergaard* finnois, Guillaume II croyait emporter avec lui l'âme entière du monarque russe. Il avait au contraire jeté Nicolas II dans les bras d'Édouard VII et préparé un triomphe à la politique anglaise. De pareilles fautes, en se répétant et en s'amoncelant, menacèrent au cours des années d'étouffer le prestige de la politique allemande et de la diplomatie personnelle de son empereur; et, à la fin, pour sauvegarder les ambitions et les appétits dominateurs de l'Allemagne moderne, Guillaume II se vit contraint de recourir à l'*ultima ratio regis* et déchaîna sur son peuple et sur toute l'Europe une catastrophe telle que le monde n'en a pas connu depuis la migration des peuples et l'invasion de l'Empire romain par les Barbares.

Pour ce qui est de l'empereur Nicolas II, l'histoire de l'entrevue de Bjoerkoe démontre d'une façon irréfutable qu'en rencontrant son puissant voisin, il n'a certainement pas songé à sacrifier les liens et les sympathies qui le liaient à la France et au Danemark. Nicolas II n'a jamais consenti à trahir la cause de l'alliance franco-russe, et il y est resté fidèle à travers tous les événemens, *per fas et nefas* et jusqu'aux derniers momens de son malheureux règne.

A. Nekludow.

DANS

LES

CAMPS DE REPRÉSAILLES

I

Nous donnons ici la relation de la dure captivité subie par un soldat français dans les camps de représailles. Le ton même du récit, sa simplicité et sa sobriété, sont les meilleures preuves de sa parfaite véracité. On jugera par là, et de la manière dont les Allemands traitent nos prisonniers, et de l'inlassable force de résistance que les nôtres opposent aux pires traitemens.

Blessé et fait prisonnier le 25 août 1914, en tentant de ramener dans nos lignes son sergent et un de ses camarades, tous deux grièvement blessés, l'auteur des pages qu'on va lire est acheminé en Allemagne par Luxembourg, Trèves, Coblentz, Cassel, Eisenach, Gotha, jusqu'au camp d'O... D'abord logés sous des tentes, les prisonniers sont astreints à un pénible labeur : transporter d'une forêt la coupe des troncs de sapins, pousser des wagonnets chargés de pierres. Décembre arrive : les souffrances du froid s'ajoutent à celles du dénuement et de la faim. En 1915, les prisonniers sont parqués dans un nouveau camp formé de douze immenses baraques, longues de plus de cent mètres, à toits plats, d'une contenance de mille hommes chacune. Ils couchent dans des bas-flancs à deux étages, véritable columbarium où, le soir, après le travail, ils viennent s'entasser pour la nuit. En avril-mai, X... tombe dangereusement malade, par l'effet des privations et du surmenage. Après un séjour au lazaret, et guéri tant bien que mal, grâce à sa forte constitution, il

revient au camp et constate que beaucoup de ses camarades ont été expédiés dans les villages pour les travaux agricoles; d'autres dans des mines de sel d'où ils reviennent rongés de furonculose. Les Allemands ont voulu faire travailler des mécaniciens français dans des usines de guerre et se sont heurtés à un refus catégorique. Passés pour cette cause en conseil de guerre, « les réfractaires » ont été condamnés à des peines variant de six mois à un an de cellule.

Juin 1915. — Des rumeurs courent le camp annonçant des « représailles. » Depuis quelques jours les journaux d'Allemagne fulminent contre la barbarie des Français. Ils leur reprochent de ne pas amener sous le doux ciel de France les Allemands capturés au Cameroun et qui restent internés au Dahomey. Alors le peuple allemand crie vengeance. Il faut, par des représailles terribles, épouvanter nos familles qui, affolées, affoleront à son tour notre gouvernement...

Toute sorte de renseignemens, d'ailleurs contradictoires, enserrent le camp d'une trame de mystère : on sent un inconnu gros de menaces. Dans les bureaux, on a vu des listes avec des signes cabalistiques devant certains noms. Le principe est de choisir ceux qui, par leur situation, par leurs parentés, peuvent faire pression sur l'opinion française. A cet effet, les bureaux de la censure postale ont fouillé dans leurs fiches de renseignemens, puisé dans nos correspondances, et fourni des noms. Les haines particulières vont avoir beau jeu.

C'est fait : les listes ont été établies, les « représaillés » sont désignés. Tout mon groupe en est, avec moi. A leur grande stupéfaction, les Allemands constatent qu'il y a des volontaires pour ce départ. Des camarades, des popotes ne veulent pas se séparer.

Alors une communication officielle nous est adressée. « Le gouvernement allemand ne peut tolérer plus longtemps les traitemens infligés à ses nationaux prisonniers en Afrique. Il use de « représailles. » Comme il ne peut nous expédier outre-mer, il va nous utiliser dans des contrées malsaines et marécageuses. Travail et régime seront proportionnés au résultat à obtenir. Dès à présent, nous pouvons écrire à nos familles, à nos amis influens, afin que, pour le bien de tous, les Allemands ne soient plus internés en Afrique. Ces lettres ne compteront pas dans le nombre réglementaire : nous pour-

rons y exposer les mesures qui nous sont appliquées et en donner les raisons : pourvu que ce soit en termes corrects, la censure laissera tout passer. »

Le départ est fixé au dimanche 13 : nous ignorons totalement la direction que nous devons prendre. Nous hésitons entre les diverses régions de marécages marquées sur nos cartes. Aussi bien, nous avons pris notre parti de la situation ; ce qui nous chagrine, c'est l'inquiétude de nos familles, lorsqu'elles sauront... Mais quoi ! Nous serons en bande, nous allons voir du pays, la monotonie de cette vie de camp est rompue. Nous sommes presque gais !

LE TRAVAIL DANS LES MARAIS

Dimanche, 13 juin. — Nous avons été rassemblés, comptés et recomptés dans chaque compagnie. Les officiers nous ont passés en revue, curieux de nos figures. Nous mettons notre coquetterie à garder un calme parfait, nous avons le sourire. Comme nous sommes des « représaillés, » les sentinelles ne nous ménagent pas les brutalités. Maintenant, les groupes s'ébranlent et de tout le camp montent les cris affectueux, les « au revoir » de tous ceux qui restent, auxquels nous répondons à notre tour : un même cri de « Vive la France ! » se répercute à travers toutes les baraques.

Nous sommes 2 000 environ. La colonne serpente sur la route qui borde le camp. Tous nos camarades sont aux grillages, et leurs cris nous accompagnent longuement. Nous traversons le camp d'instruction allemand, tout grouillant de nouvelles recrues, la plupart encore en civil avec le petit calot rond sur la tête. Comme c'est dimanche, des femmes, des enfans, tout un peuple de badauds est venu en famille assister à notre départ. Le long de la voie principale, des deux côtés, une haie compacte attend notre passage. Alors devant cette basse curiosité, ceux des nôtres qui sont en tête de la colonne se redressent tout suans sous les bagages et, d'une seule voix, entonnent le *Chant du Départ*. De proche en proche, la volonté de défi se propage : c'est comme une traînée de poudre ; de toutes les poitrines, rythmant nos pas, le chant français monte, éclatantt à la face des Boches. Leurs ricanemens d'insolence en son, arrêtés net : ils ne comprennent rien à notre attitude ; c'est

quelque chose qui les dépasse. Les sentinelles s'agitent, inquiètes. Nous chantons toujours. Alors un officier se précipite, vocifère. Non, nos chants ne font pas partie du programme. A grands cris, à coups de crosse, les sentinelles chargent dans nos rangs.

A la gare, un nouveau service de garde prend livraison de nous, et nous sommes empilés dans des wagons à bestiaux.

Quarante-huit heures de voyage. Nous voici à S... dans le H... C'est, au milieu des sables, un camp immense, entouré d'une forêt de sapins : avec ses innombrables poteaux électriques et ses hautes cheminées, on dirait une usine géante. Sur un effectif d'environ 25 000 prisonniers, c'est à peine si 4000 à 5 000 sont présens. Car c'est ici un vaste réservoir, qui alimente de travailleurs forcés tous les marais de la région. Depuis des mois, ce régime fonctionne. On puise sans fin parmi les Français, et quand, au bout d'un certain temps, les malheureux, épuisés par le travail malsain, tout le jour dans l'eau croupissante, reviennent affaiblis, impotens, les jambes enflées, déformés par les rhumatismes ou abattus par la pneumonie, de nouvelles fournées les remplacent, jusqu'à nouvel épuisement.

Ils nous décrivent la terrible vie qu'on mène ici : des souffrances inouïes, une discipline de bagne, une nourriture misérable; l'hiver, aucune défense contre le froid, et maintenant, avec les chaleurs, ce sont les rondes infernales de moustiques qui, dans la puanteur des vases, les harcèlent.

17 juin.—Nous avons laissé le chemin de fer à la lisière des marécages. Puis vingt-deux kilomètres dans les sables, courbés sous le poids de nos bagages. La colonne s'est allongée, distendue, égrenant de nombreux traînards. Malheur à qui fait mine de s'arrêter ! Une arrière-garde de sentinelles se démène, aboyant, frappant sans cesse. Celui qui tombe, ou qui, exténué, tente de se reposer, est aussitôt relevé à grands coups de crosse. Une fois, de la colonne excédée a jailli une même protestation, et d'un même mouvement nous nous sommes affalés à terre. Alors le sous-officier allemand qui conduit le détachement court dans nos rangs, hurlant en français : « Vous, mourir ici. Allemands mangés dans Africa. » Les sentinelles répètent : « Africa! Africa! » Les baïonnettes dans les reins, nous repartons. Depuis plus d'une heure, nous apercevons les toits de nos baraquemens : on dirait qu'à mesure ils reculent devant nous.

Trois des nôtres, à bout, sont tombés sans connaissance, la tête la première, dans le marais qui borde le chemin. On les traîne comme on peut : ce sont des loques humaines.

Nous voici au camp de « représailles, » îlôt de sable émergeant des marais. Tout alentour, à perte de vue, l'eau, la vase, un sol élastique, spongieux, où poussent seulement quelques bruyères. A une trentaine de kilomètres, c'est la mer. Parfois nous arrivent du large de grands coups de vent. A l'horizon, deux hangars doubles de zeppelins. Le camp a été construit récemment ; des Russes qui y ont travaillé sont encore là, empilés comme du bétail derrière des fils de fer. Pauvres êtres faméliques, leurs yeux brillent de fièvre : ils vont, furetant partout, se jetant comme des loups sur les têtes de harengs, les fonds de gamelle, tous les détritus de nourriture : ils nous font comprendre que depuis longtemps la faim les martyrise.

Nous nous sommes tous mis au travail, sous-officiers et soldats. Onze heures de présence sur le terrain. Des corvées creusent des tranchées d'asséchement où, dès quelques centimètres, l'eau arrive ; alors, on enfonce dans la vase jusqu'aux genoux. D'autres groupes tracent des chemins, défrichent le sol et, avec une houe, déracinent les bruyères. Tant de mètres doivent être faits, par équipes et par heures. On est maintenu au travail, jusqu'à achèvement de la tâche fixée ; les coups de crosse pleuvent en conséquence : c'est l'argument décisif et constant. D'autres encore remuent la vase noirâtre et l'étalent : c'est une puanteur étouffante. Et les moustiques dansent autour de nous et nous piquent sans trêve. Vers le soir, quand le soleil se couche, ils sont pris d'une sorte de furie. Chacun alors s'entortille la tête de linges, de papier...

Deux surveillans, un civil et un militaire, rivalisent de zèle. Armés de jumelles, ils arpentent le terrain, épiant les équipes de travailleurs, les sentinelles, et s'épiant aussi mutuellement, aux quatre coins du vaste marais. Ce régime de mouchardage réciproque aggrave encore notre situation. Les sentinelles, par crainte, nous harcèlent sans arrêt, et toute nonchalance est aussitôt punie. Les heures sont atrocement lentes. Une sensation de déchéance, comme une animalisation aux mains de ces brutes hurlantes, nous envahit peu à peu, nous écrase comme une chape de plomb. Nous essayons de nous engourdir, d'aller toujours, du même geste machinal, la pensée annihilée. Mais

bientôt la faim, la fatigue nous rendent conscience de notre état. Malgré soi, à chaque minute, on vérifie l'heure, chaque fois amèrement déçu par la cruelle lenteur du temps.

Un régime de famine : le plus souvent de l'*agouma*, bouillie de farine très claire, dont il faut se distendre l'estomac; une heure après, la faim est là de nouveau. Particulièrement répugnante la soupe de marrons et de vieilles poires cuites à l'eau, où surnage une croûte d'asticots. Chaque semaine, on attend avec impatience les trois seuls repas mangeables : le hareng, la soupe aux peaux et aux œufs de morue, et les pommes de terre. Mais alors la quantité diminue et les portions sont absolument insuffisantes.

Dans les baraques où nous rentrons le soir, nous sommes entassés à raison de deux cents hommes. Une seule paroi de planches disjointes, qui laisse passer la bise nocturne. Les systèmes de bas-flancs sont à trois étages, — en bas, à même le plancher, puis 1er et 2e étages, où il faut grimper comme un singe le long de poutrelles branlantes. Les places sont si exiguës qu'on se trouve flanc à flanc, et le plafond est si bas qu'on ne peut même s'asseoir. Peu de fenêtres, aucun système d'éclairage, une obscurité complète. Le sable, la vase séchée filtrent de toutes parts; on vit dans une poussière rousse et malsaine qui vous déchire la poitrine : nous toussons sans répit.

14 juillet 1915. — Aujourd'hui, 14 juillet, nous avions demandé à ne pas travailler. Notre demande a été purement et simplement écartée. Ce matin, pour partir au travail, chacun avait arboré une petite cocarde aux trois couleurs. Accès de fureur chez toutes nos sentinelles qui ont voulu arracher ces insignes, remplacés aussitôt que disparus. Lutte, cris et coups. Le soir, nous sommes revenus avec des brassées de bruyères et de feuillages dont nous avons enguirlandé nos bas-flancs. Puis, après le jus, dans l'obscurité, on a dit des monologues, chanté des chants patriotiques. Les sentinelles, plusieurs fois, ont fait irruption en force; chacun s'est aplati sur sa paillasse. Mais, vers onze heures, de toutes les baraques, nos douze cents voix ont entonné une splendide *Marseillaise*. La France était avec nous, ce soir-là, et nous étions avec elle... Toutes nos âmes, tous nos cœurs, exilés et mortifiés, se fondaient, s'unissaient en songeant à nos familles, à nos villages. Un même amour de la patrie nous embrasait, une même haine de la race maudite

nous étreignait ; des voix ont chuchoté longtemps dans la nuit... Ainsi s'est passé ce 14 juillet en terre allemande !

Beaucoup de vipères. Des hérons en bandes ; nous en avons adopté un, blessé, qui reste maintenant près de notre baraque.

Le temps devient très mauvais : vent aigre, pluie. Une buée lourde, humide. Les moustiques tourbillonnent par myriades. On craint une épidémie de diphtérie. Plusieurs cas suspects ont été constatés. Mais ni le temps ni la maladie ne mettent d'interruption dans le travail...

Il nous est arrivé un vieux chien de quartier prussien, mi-adjudant, mi-lieutenant, à voix tonitruante. Il exige, aux rassemblemens, les commandemens en allemand. Par tous les moyens, nous protestons et renâclons. Mais il sait se dissimuler derrière les baraques, il épie les groupes, et tout à coup bondit derrière nous, hurlant, son grand sabre dans les jambes, saisit l'un de nous au collet et le bourre de coups de poing ; les sentinelles s'en mêlent, et, chaque soir, une dizaine d'entre nous couchent en prison.

La proximité de la mer et surtout de la frontière hollandaise, hante les esprits. Des plans d'évasion s'élaborent en secret. C'est merveille de voir quelles mystérieuses ressources nous transportons dans nos bagages, en dépit de toutes les surveillances et de toutes les fouilles. On a su se procurer cartes, boussoles, lampes ; des réserves de vivres ont été constituées, que la faim a toujours respectées. Deux méthodes : évasion par chemin de fer, évasion à pied. Ceux qui parlent allemand utilisent la première. Ils s'habillent en civils : on voit alors surgir comme par enchantement des complets, des costumes de touristes qu'on a pu sauver des larges badigeonnages de peinture à l'huile, que les Allemands appliquent sur tous les vêtemens non militaires que nous recevons de France. De petites sommes d'argent en monnaie allemande ont été réservées, malgré les investigations, malgré l'échange obligatoire, à notre arrivée, de cette monnaie contre du papier en forme de timbres-poste, qui n'a cours que dans le camp.

Celui qui tente la chance à pied part en paysan ou en ouvrier, avec des provisions de bouche. Il ne devra marcher que la nuit : la grande difficulté, pour atteindre la Hollande, est la traversée de la W... qui est fort large. Les départs s'effectuent des lieux de travail. Par groupes de deux, chaque semaine,

six ou huit camarades s'évadent! Hélas! il en est qui se sont fait prendre à la frontière danoise, d'autres près de la Hollande; on dit que l'un d'eux s'est noyé, d'autres se sont embourbés, perdus dans les marécages... Aucun n'a réussi!

Nos paquets nous arrivent enfin. Les chaleurs, la pluie, les ont avariés; le pain est complètement moisi, le chocolat, les viandes aussi. Seules les conserves bien fermées sont utilisables. Quel crève-cœur de jeter tant de choses, quand la faim vous tenaille!

Les événemens de Russie nous angoissent. Tous les soirs, en rentrant du travail, sur un grand tableau noir, dans le camp allemand, nous lisons la chute de quelque place forte polonaise, le nombre des prisonniers, le butin. On veut rester incrédule, soupçonnant le mensonge, et pourtant!... Hier, le bulletin annonçait la prise de quarante canons. En passant, nous ajoutons à la craie deux zéros : en voilà 4000... Après la soupe, de l'autre côté du grillage, des groupes de sentinelles devant le tableau commentent la merveilleuse nouvelle. Mais le soir, pour nous, contre-appel général. L'officier arrive, furieux. Il réclame le coupable de ce crime de lèse-respect. Ordre de le livrer. Silence. L'Allemand ne comprend pas. Pourquoi ne pas dénoncer la brebis galeuse? C'est si simple!... Nous faisons répondre que les Français, entre eux, ne se vendent jamais. Incrédulité... Dix par compagnie, pris au hasard, seront punis très sévèrement. Pas de résultat. Nos Boches sont dans la stupéfaction, car la délation, entre eux, est chose admise et parfaitement louable...

Chute de Varsovie. Les Allemands exultent. Les Russes anéantis, dans deux mois ils écraseront la France et l'Angleterre et feront la paix à l'automne. Succès garanti, infaillible. La joie les rend communicatifs; ils se déclarent tous social-démocrates, font risette aux « camarades français, » car pour eux, tous les Français sont « socialistes, » sauf quelques détestables « capitalistes. » Pour accentuer leurs protestations de bons sentimens, ils sifflotent l'air de notre *Marseillaise*, qu'ils ont adapté à un chant révolutionnaire. Après la guerre, Allemands et Français seront « camarades. » On fera une grande alliance... Ces lourdes grâces de brutes, cette hypocrite et cynique bonhomie nous lèvent le cœur.

La nuit, il arrive fréquemment que nous soyons éveillés

par de violens bombardemens. Quelquefois, de lourds panaches de fumée se traînent à l'horizon du côté de la mer... Une bataille navale? Qui sait? Sur ce pays plat, les ciels, maintenant, sont tragiques. Souvent, à l'horizon se dresse tout droit un gigantesque rideau de nuages, qui nous enserre, comme une muraille derrière nos fils de fer; ou bien une buée s'aplatit sur nous, à perte de vue, nous écrase, nous oppresse. Elle aussi, la nature fait de nous des prisonniers. La mélancolie de l'automne nous étreint, une âpre tristesse nous pénètre. Passerons-nous l'hiver ici? Il fait très froid maintenant; le travail est devenu de plus en plus douloureux; on tousse; l'infirmerie est pleine de bronchiteux, de pleurétiques, qu'on n'évacue pas et qui traînent leur fièvre...

Le ministre de l'agriculture allemand est venu visiter les travaux en grande pompe : nombreux états-majors civils et militaires. Il n'est pas content de nous, paraît-il. En visitant une baraque, il constate que coucher par terre, c'est bien bon pour des Français. Il recommande une discipline plus stricte. Alors, les sentinelles vont s'en donner!

Cette nuit, un des hommes de garde à l'extérieur de l'enceinte du camp, apercevant une lueur à la fenêtre d'une baraque, a tiré, — pour éteindre la lumière, a-t-il dit. La balle a pénétré dans la baraque et atteint un dormeur, lui broyant le genou et le coude droits. Le blessé n'a été pansé que le lendemain.

6 septembre. — Grande nouvelle! Nous partons tous demain pour nos camps d'origine, la France, au dire des Allemands, ayant accordé satisfaction.

RETOUR AU CAMP D'O...

10 septembre. — Nous sommes revenus à O... Nous arrivons chauves, glabres, comme des bagnards, nos vêtemens dégouttant encore de vase, harassés et amaigris. Les camarades que nous rejoignons nous considèrent avec pitié. Eux nous semblent bien vêtus, pareils à des civilisés... Nous réintégrons nos compagnies, nos perchoirs. Réinstallation. C'est une détente. Nous retrouvons des visages familiers, un cadre connu, où nous avons déjà vécu : nous sommes « de retour! »

Octobre et novembre — La vie du camp a repris son cours,

elle continue morne et plate. C'est toujours le même roulement de corvées qui vont aux carrières, poussent des wagonnets, cassent des cailloux.

Ce matin, nous avons trouvé, partout placardée, une image de Jeanne d'Arc sur son bûcher. Les Allemands en ont mis dans nos chambrées, dans les couloirs, dans leurs bureaux de compagnies... Encadrant l'image, un long poème filandreux en mauvais français exalte la douceur, la naïveté de Jeanne, stigmatise la perfidie et la cruauté des Anglais, et s'achève sur la compassion que provoque la pauvre France qui, aveuglément, a repoussé l'alliance avec l'Allemagne, pour mieux se livrer, elle et son territoire, à ses ennemis héréditaires! Conclusion : l'annonce de la perte, pour nous, de Calais, ville anglaise à laquelle nous devons renoncer à jamais... Les Allemands déploient une grande activité dans cette propagande de perfidie. Des albums, des livraisons hebdomadaires de photographies soigneusement choisies, sont édités depuis le début de la guerre, commentés en onze langues. Notre camp en est abondamment pourvu. Après les protestations universelles soulevées par leurs sanguinaires sacrilèges de Reims, d'Arras, de Louvain, de tant de villes assassinées, les Boches tentent de se laver de l'accusation de « barbarie » à l'aide de photos prises antérieurement ou truquées, d'explications équivoques, de sophismes nébuleux, ou encore en découpant dans nos communiqués telles petites phrases : « Action de notre artillerie contre la position de X..., » ou « Nos 75 ont bombardé Z... » Ils forgent ainsi des preuves mensongères et les donnent comme légende à des photos de villes et de villages, sauvagement anéantis dans leur avance de 1914 ou broyés par les batailles qui ont suivi. Mais leur plus répugnante manœuvre de faussaires est la création de la *Gazette des Ardennes*, éditée à Charleville, à l'usage des populations des pays envahis.

Or, nous avons flairé le piège : ils ne nous y prendront pas. Ce n'est pas leur infâme *Gazette* qui nous donnera le cafard. Notre moral tiendra bon. En Belgique, il paraît un journal similaire : *Le Petit Bruxellois*, et un autre, en Pologne occupée, publié en polonais et en russe. Le camp est littéralement submergé de ces odieuses feuilles.

Janvier 1916.—L'effectif encore présent au camp est à peu près de un sur trois. Les deux tiers sont donc aux bagnes!... Le travail

aux cultures est considéré comme un privilège relatif. Mais les mines de sel ou de charbon, les usines et les grands chantiers de travaux publics sont des enfers ; aussi les malheureux qui y sont condamnés tentent-ils, par tous les moyens, d'échapper à leur horrible sort : maladies simulées, plaies maquillées, refus de travail, — ou évasion. Le nombre des réfractaires augmente dans de telles proportions, que, les prisons ne suffisant plus, on crée pour eux une « compagnie de discipline » bientôt au complet. C'est là qu'on puise maintenant pour fournir de travailleurs les plus redoutables des kommandos, — ceux des mines. Enfermés dans les bâtimens qui entourent le puits, les condamnés aux mines n'en sortent jamais. Sous une surveillance continuelle, ils travaillent par équipes en compagnie de civils. Ces derniers sont impitoyables, touchant une prime sur le rendement de leurs prisonniers. Tous sont armés de courtes matraques de caoutchouc durci. Pour toute résistance ou défaillance signalée, le malheureux est séparé de ses compagnons, coincé dans une galerie par trois ou quatre Boches et à moitié assommé. Les cas de rébellions collectives, nombreux au début, ont été durement réprimés, à coups de revolver tirés dans le tas. Il arrive bien qu'une de ces brutes soit surprise un beau jour et reçoive un mauvais coup, mais c'est rare et cela coûte cher. Il y a équipe de jour et de nuit, avec dix heures de présence au fond. Le travail consiste à faire sauter les quartiers de minerai à la dynamite. Les accidens sont fréquens, car les Allemands ne prennent aucune précaution. Qu'importe! les manquans sont vite remplacés. Puis il faut charger à bras les berlines, en nombre déterminé et toujours croissant : labeur excédant pour des hommes affaiblis par le manque de nourriture. Dans les mines de sel, à 1 200, 1 800 mètres, la chaleur est effrayante ; les hommes sont nus, sous les ventilateurs glacés ; ils sont inondés d'eau, enduits de croûtes de sel et de salpêtre qui leur rongent la peau. Couverts de plaies, ils n'ont plus que la force, en remontant, de se laver, manger et tomber sur leur paillasse comme de pauvres bêtes, assommées par un sommeil écrasant... que la sirène interrompra brutalement pour les rejeter dans le trou infernal.

On nous annonce que demain soir, dans la tente qui tient lieu de chapelle, nous pourrons nous réunir pour entendre une conférence qu'un neutre, paraît-il, fera à notre intention.

Il va ainsi de camp en camp dans une pensée philanthropique. Nous nous y rendons, pour voir. Au premier rang, trônent les autorités allemandes. Disséminés dans la salle, à l'affût dans les coins, des employés de la censure postale. Ceux-là ne perdront rien de ce qui se dira autour d'eux. Voici l'orateur; dès ses premiers mots, nous sommes fixés; son français tudesque nous écorche les oreilles. Il se lance dans une étude comparative du tempérament des différens peuples engagés dans la grande guerre. Les races slaves et latines sont assez malmenées; les Anglo-saxons sérieusement dépréciés; par un habile contraste, les Français, légèrement critiqués, se voient décerner des louanges et, surtout, il leur est prédit les plus brillantes destinées, s'ils savent plier leur esprit, naturellement léger et insoumis, à une discipline rigoureuse et raisonnée. D'où vient en effet la puissance invincible des Empires centraux, et particulièrement de la grande Allemagne, de ces Germains, race prédestinée et élue entre toutes, si ce n'est de la force volontaire et inflexible? Nous y voilà ! Ce soi-disant neutre, ce pur Boche, n'y va pas par quatre chemins : la malice est subtile!... Soudain, une bordée de sifflets stridens lui coupe la parole. Les officiers, debout, hurlent des ordres. Les quelques Allemands qui tentent de barrer la porte, sont débordés; les nôtres sont déjà dehors, et ce sont des huées sans fin. Des sentinelles font irruption, baïonnette au canon ou sabre au clair; mais alors, nous nous envolons par les fenêtres... Une dizaine des nôtres seulement sont encerclés... et doivent subir la conférence jusqu'au bout. Cependant, l''orateur ne s'est pas ému, pour si peu, — il doit être habitué à ce genre d'ovations, — et il continue de réciter son discours à la gloire de la plus grande Allemagne. Que lui importe! Il est payé, il fait sa besogne...

Punition générale à tout le camp, pour avoir fait preuve de mauvais esprit.

Février. — Beaucoup de malades. La plupart reviennent des kommandos, et c'est pour mourir. Il y a force accidens du travail, bras et jambes cassés ou broyés, — même aux corvées du camp, aux wagonnets où des blessés, un membre estropié, sont employés. Aux malheureux, ainsi estropiés, l'officier enquêteur démontre qu'ils sont victimes de leur seule imprudence, et il leur refuse le certificat d'accident...

Trois cents prisonniers civils viennent d'arriver : ce sont des

Français des régions du Nord. Ils crèvent de faim. Isolés dans de doubles enceintes de fil de fer, nous avons toutes les peines du monde à les ravitailler. L'autorité voudrait trouver parmi eux des volontaires pour les divers travaux. Ils refusent : on les trimballe de camps en camps, espérant que la faim et les vexations les feront réfléchir. Trois vieillards, maigres comme des squelettes, viennent de mourir. Il en est ainsi à chaque déplacement. Il y a des gamins de dix, douze ans, grelottans de froid, pitoyables dans de vieux vêtemens, autrefois jaquettes ou vestons...

Une inquiétude nous prend. Les journaux allemands, depuis quelques jours, sont tout ronflans et joyeux d'une formidable attaque dirigée sur Verdun. Ils n'ont aucun doute sur l'issue de leur offensive : la chute de la place leur livrant la route de Paris, ce sera la victoire, la paix dans deux mois. De longs articles démontrent que Verdun est l'enjeu suprême et décisif. La bataille décidera du sort de la guerre, du sort des peuples.

Samedi 26 février. — Quelle triste semaine nous passons, le cœur serré! Nous vivons tous dans la même angoisse, le drame épique où la France peut sombrer. Douaumont est tombé. Vaux serait pris aussi...

Mars. — Patatras! Sans crier gare, les listes noires ont fonctionné : 300 des nôtres désignés sur l'heure partent demain soir pour destination inconnue.« Représailles. » Encore!... Le bruit court qu'il s'agit d'une mesure disciplinaire. Ceux qui sont frappés auraient écrit ou reçu des lettres dont le texte photographié et envoyé à Berlin aurait été mal vu : d'où ordre de sévir. Ils portent cousue au bras une grande étiquette à lettres noires F. R. K. On cherche vainement à interpréter ces mystérieuses initiales. Ils seraient dirigés sur M..., grand centre de mines de charbon qui manque d'ouvriers. Les pauvres diables partent à la tombée de la nuit après distribution d'un complet neuf de prisonnier : pantalon et veste noirs, à larges bandes de toile jaune, petit calot rond et une paire de sabots. Quelle misère!

Une commission de médecins est arrivée. Tous, nous passons cette visite médicale, qui ressemble absolument à un conseil de revision ultra-rapide. Chacun de nous est classé sous un numéro : 1 ou 3. Que signifie cela? Les Allemands restent muets.

Travail. Travail. Kommandos! C'est une obsession. Les départs ont repris, sans arrêt, et en corrélation, semble-t-il, avec les numéros que les médecins allemands nous ont attribués. C'est donc l'organisation générale et méthodique du travail de tous les prisonniers. Les numéros 1 partent pour les mines, les numéros 3 aux cultures et autres besognes.

Tous les jours, ceux qui sont désignés pour la culture sont rassemblés sur la route, hors du camp, avec tous leurs bagages, puis les employeurs arrivent : généralement de vieux paysans avec leurs filles, ou des fermières dont l'homme est aux armées, et qui viennent chercher des bras.

Les groupes pour mines ou usines s'en vont, encadrés de sentinelles : c'est le « Marché aux esclaves. »

Avril. — Les listes, les fameuses listes, fonctionnent à nouveau. Sous-officiers et professions libérales sont versés à la compagnie de discipline. Tous les matins, rassemblemens interminables. Arrivée de l'officier accompagné de ses scribes, porteurs des listes de proscriptions! On appelle des noms par série, on forme des groupes, n° 1, n° 2, n° 2 *bis*, etc. Chacun a pris son parti de la situation : « représaillé » pour « représaillé, » il n'est que de faire bonne contenance.

Ce matin, au réveil, la baraque était cernée par les sentinelles. Cette fois, les « représaillés » sont désignés définitivement. La plupart d'entre nous étaient aux marais l'an dernier : on se retrouve entre camarades. Nous sommes 500. Discours d'usage souligné de nos murmures : « Le gouvernement allemand ne peut pas souffrir plus longtemps les traitemens indignes infligés à ses nationaux prisonniers, particulièrement aux « intellectuels » qui sont envoyés au Maroc, travaillent comme des forçats et souffrent les pires tortures. A la barbarie les Allemands regrettent d'être obligés de répondre par la barbarie, bien qu'ils aient tout fait jusqu'ici pour l'éviter. Mais le gouvernement français, gouvernement républicain, proclame l'égalité de tous les simples soldats devant le travail, et refuse de favoriser le sort des « intellec- « tuels. » Prenez-vous-en donc de ce qui vous arrive à vos « principes » démocratiques. Les traitemens que vous allez subir vous donneront à réfléchir. Le travail sera tel que le soir vous serez épuisés. Mais vous pourrez écrire cela en toute liberté, et dès maintenant, à vos familles, à vos députés

surtout... Les « représailles » cesseront si nous obtenons ce que nous voulons. Nous ne savons pas où vous allez; mais abandonnez tous vos bagages inutiles. Vous devez être peu chargés : on ne tolère que 15 kilogrammes. »

Nous avons, nous aussi, notre grande étiquette blanche, F. R. K., à coudre sur la veste et le manteau, comme nos camarades déjà partis en mars, dont on est toujours sans nouvelles. Nous allons peut-être les rejoindre. Où cela? probablement en Russie. Les Allemands distribuent des vêtemens : chacun doit posséder une paire de souliers et de bottes en bon état, manteau, pantalon et veste, pas de couvertures. Ça sent le grand voyage.

DANS UNE FORÊT DE RUSSIE

18 avril. — Nous sommes rassemblés depuis la soupe du matin, sac au dos. Ils n'en finissent pas de nous compter, de nous aligner, de nous recompter.

Nous croisons plusieurs officiers, qui se plaisent à nous dire : « Ce n'est pas drôle où vous allez. » Narquois, un autre ajoute : « Bon courage! » A quoi nous ripostons en chœur : « Vous aussi! » Quelques-uns nous saluent, pour un peu marqueraient des regrets, par un « C'est la guerre!... » souligné d'un sourire hypocrite.

Dans les rues de la petite ville il commence à pleuvoir. A la gare tout l'état-major du camp est présent : les faces compassées ont de furtifs éclairs de joie à reconnaître tels ou tels d'entre nous. Des haines instinctives d'homme à homme se trouvent ainsi assouvies. Tranquillement, résignés à tout, nous nous entassons dans nos wagons à bestiaux. On part. Il est cinq heures du soir. Nous ne reviendrons jamais plus ici...

Depuis vingt-quatre heures, nous roulons, cadenassés. Sommes passés à Leipzig. Ignorance absolue de notre destination.

Seconde nuit. Au petit jour, nous entrons en Prusse : Posen.

Au matin du troisième jour, arrivée à la gare frontière russe. Tout est bouleversé, anéanti : des ruines calcinées, noircies par les flammes. Mais les Allemands ont reconstruit, en bois, et des équipes de prisonniers russes travaillent encore aux voies.

Le pays à travers lequel nous roulons est affreusement ravagé. Çà et là apparaissent des fantômes de villages, quelques maisons russes en troncs de sapins assemblés. Les Allemands ont exécuté des travaux énormes, sur la ligne de chemin de fer. Les ponts sautés sont construits en fer, en bois, élargis, les voies décomblées, des lignes nouvelles créées. Et il leur a fallu adapter la voie russe existant à l'écartement de la voie allemande.

Maintenant, assez souvent, perpendiculairement à la voie, des morceaux de tranchées s'amorcent, le réseau de fils de fer subsiste encore; parfois aussi on se rend compte qu'il a été retourné par les Allemands et terriblement renforcé. L'aspect du terrain dénote les phases de la retraite russe, résistant et attaquant tour à tour, ne cédant la voie ferrée que peu à peu. La cavalerie, surtout, a dû combattre par ici. Le sol est jalonné de tombes.

La région devient très accidentée; des tranchées, des tombes, de grands trous d'obus, pleins d'eau. La ligne traverse successivement plusieurs cirques de falaises, qui tombent à pic du côté de la Prusse; des rafales d'obus les ont écorchées, ont produit de nombreux éclatemens. Sur le versant russe les pentes gazonnées sont ravinées de tranchées et d'abris souterrains. Nous roulons, nous roulons. Un large fleuve. Puis nous avons devant nous une ville qui nous donne l'impression d'être immense : de belles maisons de pierre, des monumens, des palais dorés, des coupoles byzantines, des églises russes brillant dans le soleil : c'est Kowno. Le fleuve est le Niémen où circulent de petits bateaux. Des corvées allemandes s'affairent sur les quais. Nous songeons aux mauvais bruits qui ont couru au camp : Kowno, la grande citadelle rendue en trois jours!

La quatrième nuit arrive. Nous avons laissé la grande ligne. Maintenant, sur voie unique, depuis des heures, nous roulons dans le steppe. De grandes plaques de neige traînent encore au creux des bas-fonds. Des deux côtés, à perte de vue, la plaine marécageuse couverte de broussailles : de temps en temps, surgissent des îlots avec des boqueteaux de tristes arbres. Quelques fermes s'isolent, perdues : murs de bois, toits de bois ; tout, le ciel, la terre est de couleur grisâtre, d'aspect lamentable. La forêt, parfois, pendant des heures, nous enserre, grands sapins noirs, aux branches pendantes couvertes de lichens

qui baignent dans une eau verdâtre. Et régulièrement, à gauche, une petite maison russe de garde-voie, toujours pareille, dresse ses murs de bois incendiés.

Notre fatigue est extrême, depuis quatre nuits et trois jours que nous roulons sans arrêt, tellement serrés que nous ne pouvons nous coucher. Debout, assis, impossible de délasser nos membres engourdis. Avec le jour, le pays a changé. Nous avons déjà passé plusieurs agglomérations militaires créées de toutes pièces, au bord du chemin de fer. Quais immenses, vastes baraquemens, multitudes de soldats. Des amoncellemens de matériel, puis des parcs à munitions, enfouis sous terre, dont les portes d'accès, cachées par un tumulus, sont dissimulées sous des branchages. Partout une activité fébrile : on décharge, on entasse, on construit; des convois de fourgons disparaissent au loin dans la poussière. Des scieries qui ronflent, au bord de la forêt, débitent les hauts sapins fauchés par milliers. De longues théories de prisonniers russes, déguenillés, sont là qui travaillent. Ils nous saluent de la main. Voilà donc quelle sera notre vie!

Il y a exactement quatre-vingt-seize heures que nous roulons. Des maisons, une grande gare militaire. De la troupe, des entrepôts, encore des entassemens de toute sorte. Parcs d'artillerie, de génie...

Nous descendons, dans les hurlemens et les bourrades des sentinelles qui, à coups de crosse, sous l'œil des officiers, vident les wagons, aux gros rires des brutes qui assistent à notre arrivée. Ça commence bien.

De nouvelles sentinelles, en casque recouvert du manchon gris, tenue de campagne, zone des armées, nous encadrent de près. Sur un cheval blanc du pays, courtaud et gonflé, un grand diable de *Feldwebel leutnant* laisse pendre ses jambes. C'est le presque officier qui, désormais, nous commandera. Raide en selle, il n'ose pas remuer sur son cheval, et le garde toujours au pas. Mais parfois de grands frissons semblent lui zébrer le dos, lui secouent les épaules. La face jaune et blafarde est parfaitement plate et carrée; on n'y voit, rasée à la largeur du nez, qu'une moustache noire, coupée court, et, sous des arcades sans sourcils, deux gros yeux ronds, énormes, qui roulent désordonnés, en tous sens, puis tout à coup se fixent et regardent dans le vide. Mais il a vu ce qu'il voulait voir; il

s'agite et hurle des ordres d'une voix saccadée qui s'étrangle dans la gorge : les sentinelles s'effarent, les coups de crosse pleuvent. Une brute à l'air de fou. Désormais, pour nous, il sera : l'Hystérique.

Marche interminable, pour traverser la ville de R..., entièrement construite des deux côtés de la route boueuse. Nous pataugeons dans de véritables cloaques, et, à la nuit tombante, nous arrivons devant un baraquement en planches. C'est là que nous allons être parqués. Nous devons laisser nos sacs et bagages dehors, puis la porte s'ouvre et, comme un troupeau, nous sommes poussés à l'intérieur. Pas de fenêtres, pas de lumières. On se sent enfoncer dans le fumier, c'est une infection. Défense absolue de sortir ; les sentinelles ont ordre de tirer. Nous sommes cinq cents entassés les uns sur les autres, essayant de nous accroupir sur les talons, tellement brisés de fatigue que nous n'avons plus qu'une pensée : dormir.

23 avril 1916. — Pâques. — Au petit jour, des aboiemens frénétiques nous tirent de notre torpeur : ils partent d'un caporal boche, que nous apercevons dans l'encadrement de la porte. Petit et maigrelet, la figure travaillée de tics nerveux, les yeux luisans, la barbiche noire en pointe, on dirait un diablotin exaspéré. Derrière lui, un lourd colosse, les mains aux genoux, se dandine comme un chimpanzé, la face barrée d'un long nez rouge, derrière lequel s'embusquent deux petits yeux bridés. Lui aussi est caporal; lui aussi aboie contre nous; les sentinelles font le cercle : ce réveil n'est pas engageant. Ordre de sortir en vitesse. Le maudit diablotin se met en devoir de distribuer à droite et à gauche des coups de bottes dans les jambes de ceux qui se trouvent près de la porte. Des cris s'élèvent parmi nous. Les Boches ont dégainé, les sentinelles mettent baïonnette au canon : il est sage de faire vite. On nous compte ; on nous forme en corvées de nettoyage, corvées de bois, etc.

Nous partons pour la forêt.

De la neige fondue, des nappes d'eau partout. Des sapins de quatre à cinq mètres ont été abattus. Nous voulons les emporter par corvées de deux. Algarade. Chacun doit se charger d'un tronc d'arbre. C'est terriblement lourd à l'épaule... L'Hystérique arrive. Rassemblement. Nous lui présentons une réclamation, au sujet des coups de ce matin. La voix étran-

glée de colère, il dicte les ordres à l'interprète : « Qu'est-ce que c'est? Nous osons réclamer! Pensons-nous être les maîtres ici? Que nous sachions bien, une fois pour toutes, que nous sommes dans la zone des armées, régis par la loi martiale allemande. Aucune réclamation n'est acceptée. D'ailleurs, tout ce que fait un soldat, un gradé allemand, est bien fait, sans réclamation possible. Des ordres spéciaux nous concernent, de la dernière sévérité, et lui, officier commandant, se charge de les appliquer à la lettre. Nous devons obéir de la façon la plus absolue à tous les ordres de tous les Allemands sans murmurer. Il y aura, par cinq prisonniers, une sentinelle pour la surveillance : toute tentative d'insubordination sera réprimée par tous les moyens, et sans pitié. La discipline, il s'en charge, il connaît ça : nous ne serons pas les premiers Français qu'il matera ! Pour le travail, nous sommes à la disposition du génie, qui usera de nous à son gré. Le départ pour le travail se fera chaque matin à cinq heures, après le jus. A midi, une heure de repos, et la soupe sur place. Le soir, on quittera le chantier à six heures. Interdiction de fumer, de rire, de chanter, de jouer aux cartes, de lire, sous peine de punition sévère. Aucun rapport avec la population ne sera toléré. Défense de nous raser et de nous laver : *il est bon que nous ayons des poux!* »

Ces paroles atroces font monter en nous un flot de dégoût et de haine. Mais il faut se cuirasser de patience. Pour ces brutes, nous ne sommes plus des hommes, mais des êtres indéterminés, des « représaillés » envers qui tout est permis...

Au loin, une grande église que nous apercevons dans son revêtement de briques roses, nous envoie quelques volées de cloches qui nous arrivent assourdies, comme pour ne pas réveiller trop brusquement tant de souvenirs assoupis en nous. Il y a là-bas des chrétiens, qui prient : nous sommes sur les confins de la Lithuanie et de la Pologne, pays catholique. Que de soupirs et que de larmes! Nous ne voulons pas nous abandonner à la tristesse, mais tout de même, c'est Pâques aujourd'hui...

Au travail. — Pendant toute la journée, pendant douze heures pleines, nous avons transporté de la forêt à la gare d'énormes troncs de sapins : trois voyages le matin, quatre le soir. Ces arbres mesurent de 12 à 15 mètres de long et pèsent

de 600 à 800 kilogs. A huit hommes seulement par arbre, c'est un labeur écrasant; il faut marcher trois ou quatre kilomètres dans les prés et les marécages. A de certains momens, on se sent vraiment effondré sous le poids. A la moindre défaillance, les coups de crosse. A la gare, ces arbres servent à faire des plans inclinés, de grands quais pour le débarquement de l'artillerie. Une équipe de soldats russes est occupée à décharger des obus, qui demain éclateront sur leurs propres tranchées! Un train complet, chargé de rails à voies étroites pour chemin de fer de campagne, vient d'arriver. On garde la moitié des nôtres cette nuit pour le déchargement.

Le soir, en faisant route pour rentrer au camp, nous décidons de refuser demain le travail. Construire des quais militaires, décharger des rails, c'est travailler pour la guerre. Après-demain, ils nous feront décharger des obus, creuser des tranchées, comme les Russes ; ils n'ont pas le droit : ne nous laissons pas faire!

Donc, ce matin, aussitôt arrivés à la forêt, refus de travail. Stupeur boche et coups de crosse. Immobiles, les dents serrées, nous opposons le même refus catégorique. Toutes décontenancées, les brutes palabrent, et l'une d'elles s'en va là-bas rendre compte. Un jeune médecin allemand, à la figure poupine, et une infirmière qui batifolent sur la route, viennent s'informer de nous, puis, l'un contre l'autre, s'installent pour voir ce qui va se passer...

Cependant apparaît au loin le cheval blanc de l'Hystérique. Le voilà, les yeux ronds, hagards, le corps secoué de spasmes. Littéralement il écume, la bave aux lèvres : « Pourquoi ne travaillez-vous pas? Sentinelles, pourquoi ne faites-vous pas travailler ces « maudits chiens? » Abattez-les, comme de « maudits cochons! » Ordre de tirer. La rébellion punie de mort. » Déjà sonnent sur les échines de grands coups de crosse. Les interprètes tentent d'expliquer nos raisons : « Ah! Ah! ils sont comiques! Raisonner? Non, non : travailler! Tout de suite! Tout le temps jusqu'à crever! Trois, prenez-en trois, ceux-là, ces « crapules. » Vous ferez un exemple. » Il désigne au hasard trois de nos camarades, qui sont liés à un arbre comme à un pilori. Poussant son cheval au milieu de nous, il nous cingle à grands coups de cravache. Les sentinelles manœuvrent la culasse de leurs fusils. D'autres nous chargent,

tenant leur fusil par le canon, comme une massue. Plusieurs des nôtres sont tombés, étourdis... Que faire? Nous avons la sensation de notre impuissance absolue. Et c'est le plus douloureux. Impossible de lutter, désarmés. Désormais une seule ressource : opposer à la force brutale la force d'inertie...

Qnand nous ressortons de la forêt, pliés sous les sapins, la rage au cœur, l'Hystérique, le jeune médecin et l'infirmière nous suivent quelque temps du regard et plaisantent à nos dépens; puis on entend de grands rires de femme chatouillée qui s'éloignent sous bois.

A la gare, la corvée de rails a été, comme nous, contrainte au travail par les coups. Même spectacle d'enfer : cris, insultes, menaces. Nous travaillerons jusqu'à la nuit, sans manger.

Depuis une semaine, nous allons travailler, à une douzaine de kilomètres de notre baraquement, sur une route, véritable fondrière qui chemine dans la plaine sablonneuse et marécageuse. Sans arrêt, d'un bois voisin nous transportons des fascines de branches de sapins, des troncs d'arbres; puis, dans la boue jusqu'à mi-jambes, nous les entassons dans le cloaque qui les engloutit. Le soir nous sommes fourbus, les jointures enflées et douloureuses.

Nous essayons de nous adapter à la situation. La révolte ouverte, la rébellion collective sont impossibles. Aussi avons-nous pris le parti de ne plus nous étonner de rien. Dès le réveil, le jus avalé, nous savons trouver, au rassemblement, le sang-froid, l'insensibilité, l'espèce d'engourdissement qui, de la journée, ne nous quittera pas, nous préservera, nous isolera de leurs cris, de leurs violences : et nous resterons devant eux des êtres vivans d'apparence passive, mais l'esprit tendu vers un seul but : résister, les lasser, les décourager. Aussi, comme il leur faut veiller à l'exécution du travail! Les yeux constamment fixés sur eux, nous suspendons tous mouvemens, dès qu'ils tournent la tête ou s'éloignent, pour nous y remettre lentement, dès que leurs regards retombent sur nous.

Le soir, au retour, il fait complètement noir, et nous nous affalons, aussitôt le jus pris. Nous couchons sur les planches, sans couvertures. Tout ce qui pourrait ressembler à une paillasse, à un « sac à viande, » à un oreiller, nous a été enlevé. Jamais plus nous ne nous déshabillons, et nous n'avons que notre capote ou un manteau pour nous couvrir. Il fait encore

atrocement froid la nuit. Et lorsqu'il a plu, tout mouillés, nous nous endormons anéantis de fatigue, pour nous réveiller, quelques heures après, mordus par le froid, les pieds gelés, le ventre vide.

Nous commençons à être terriblement crasseux, car il nous est impossible de nous laver : pas d'eau. Quand nous rentrons le soir, on ne permet à une corvée d'aller en chercher à une mare voisine que la valeur d'un tonneau. A peine une centaine d'entre nous peuvent-ils y trouver un litre d'eau boueuse. Puis, en se vidant, la mare a laissé au sec deux charognes de chevaux qui y pourrissent. Il en est de même en plusieurs endroits, autour de notre baraquement. C'est une pestilence dont il faut reprendre l'habitude à chaque retour...

Pendant des kilomètres, depuis la gare, vers S..., nous avons déchargé et mis bout à bout des centaines, des milliers de tronçons de rails du chemin de fer à voie étroite qui longera la route. Des équipes du génie les assemblent. Les Allemands prétendent que ce chemin de fer est destiné au ravitaillement des populations civiles. Mais ce sont des travaux de campagne. Quoi que nous fassions ici, tout est utilisé pour la guerre.

Nous travaillons à présent à extraire du sable pour le ballast de cette voie ferrée. La carrière a été ouverte au milieu de la ville, sur une place bordée de maisons de bois. Ce n'est qu'à deux kilomètres de notre baraquement. Aussi travaillons-nous quatre heures de plus par jour. Chaque matin, une fois comptés, les sentinelles nous encadrent et nous répartissent en groupes. Ceux-ci prendront les brouettes, ceux-là les pelles et les pioches. Le plus grand nombre est aux brouettes; pour ceux-là le pire supplice : ces atroces instrumens sont tout en fer, fabriqués à l'emporte-pièce, mal assemblés, des bouts de fer dépassant de partout, coupans et d'un maniement dangereux. Tout le jour il faudra avoir au bout des bras cette lourde chose, mal agencée et grinçante.

Et on part... En avant toute la cohorte des brouettes qui raclent et ferraillent sur les pavés. Puis, les hommes-pelles, les hommes-pioches. Et il faut aller par rangs de quatre, bien alignés, en dépit des mares d'eau, des fondrières de boue, dans lesquelles les brouettes s'enlizent et où l'on patauge : car on croise des « officiers. » Alors les sentinelles crient : « Achtung, » se raidissent, et tous nous devons tourner la tête.

Nous nous engloutirons dans la carrière. Les brouetteurs se forment en longues théories ininterrompues, et aussitôt la ronde infernale commence : du trou où l'on décharge à la route où l'on vide, puis retour au point de départ. Et tout le jour il en sera ainsi. Le moindre arrêt, le moindre ralentissement est impossible : la crosse intervient aussitôt.

Peter, Saxon d'origine, caporal, grande brute simiesque, surveille le travail. Une canne de bambou lacée au poing par une lanière, à grandes enjambées, il parcourt sans cesse le chantier, braillant injures sur injures, hurlant, d'une voix rageuse : « Pelletez ! Piochez ! Schweinhunt ! (Chiens de cochons) ! » A-t-il aperçu quelques-uns d'entre nous en train de causer, il fonce dessus, la trique haute. Au fond du trou il se démène comme un enragé. La façon dont nous manions pelles et pioches nous vaut son particulier mépris. Parfois, il nous arrache l'outil des mains et nous donne une leçon, à toute volée : comme un forcené, pendant deux minutes, il travaille ! « Voilà, voilà, comment fait un Allemand ! Et vous, cochons de Français, pensez-vous travailler comme des demoiselles ? » Sa face empestée d'alcool nous pue au nez, le bâton s'agite... Ah ! rester calmes, rester calmes !...

Le chargement d'une brouette est devenu un art. Quelques pelletées étalées à la surface doivent donner l'illusion d'un gros tas ; même ainsi, c'est déjà un supplice que de la rouler des centaines et des centaines de fois au cours d'une journée. Mais Peter a découvert la ruse : du bout de son bâton, fouillant le sable, il a vite rencontré le fond de la brouette, et, après de grands cris, demi-tour à la carrière ; lui-même charge, tant qu'il peut, par-dessus bord. Avec ce poids on ne ferait pas deux voyages, au degré d'affaiblissement où nous sommes. Et ce sont des « Los, los. Allez, allez ! » Si un malheureux laisse verser son chargement, la trique. Aucune conversation n'est tolérée : des cinq cents que nous sommes là, on n'entend que le souffle dans le crissement du sable sur les outils, et le grincement perpétuel des brouettes qui geignent en cadence, sans arrêt. Il flotte sur cette scène une atmosphère de lourde détresse que la voix de Peter et de ses sentinelles rend de plus en plus irritante...

Parfois, du lointain, nous arrive une lente et douce mélopée ; puis des voix mâles de basses ponctuent les répliques. Un cor-

tège apparaît : sur la petite voiture russe, un cercueil sous de grands arceaux de feuillage et de fleurs noués de longs rubans qui flottent au vent. Assises contre le cercueil, une ou deux femmes pleurent sous leur fichu noir. Devant, marchent des jeunes filles en fichu blanc, qui chantent ; puis, les hommes, au visage qu'encadrent de longs cheveux. D'autres suivent la voiture... Nous saluons toujours d'un geste de compassion ces pauvres morts qui s'en vont dans la solitude de leurs campagnes dévastées : les Allemands s'étonnent ; mais les affligés comprennent, d'un regard nous remercient.

Nous ne nous habituons pas à la faim. Notre misère physique s'aggrave. A midi, la cuisine roulante, « le goulache canon » nous est chaque fois une déception : depuis plusieurs jours, c'est toujours de la « flotte. » Deux fois par semaine, notre ordinaire reçoit d'infâmes quartiers de cheval, dont la puanteur, toute la nuit, nous poursuivra dans notre sommeil. Le lendemain cependant, après qu'elle a bouilli dans la soupe, avec beaucoup de volonté, nous nous imposons de manger cette chose innommable, de couleurs étranges, mordorée, verdâtre, bleue, avec des rouges inquiétans. On coupe en tout petits morceaux, afin de pouvoir avaler vite, sans mâcher, tant le goût et l'odeur sont écœurans. Mais nous ne voulons rien perdre, qui puisse nous remplir le ventre et calmer un peu notre faim.

Jamais on ne nettoie sa gamelle, afin que, dans le jus du soir, les parois nous restituent les bribes de nourriture et de graisse qui y restent collées. Et nos imaginations se complaisent dans l'évocation de plats fins, de ces savoureuses cuisines de France ! Depuis que nous ne touchons plus d'épluchures de pommes de terre, la ration de 300 grammes de pain a été portée à 400 grammes ; mais il est souvent moisi. Et ce pain, que l'on touche au rassemblement du soir, par minces lamelles, tout en est aussitôt dévoré.

Mai et juin. — Au début de mai, brusquement, il a fait terriblement froid ; pendant trois jours, il a neigé. Nous avons souffert atrocement dans cette carrière où tous les vents se précipitent, tourbillonnans, nous collant la neige sur la face, dans le cou.

Aussi brusquement, le froid a cessé ; aussitôt la grosse chaleur est revenue sans transition. Tout verdit d'un jour à l'autre et, avec une vitesse stupéfiante, les blés sortent de terre

et grandissent. Le long des chemins, des lilas fleurissent : ils jettent un parfum violent et se fanent dans les vingt-quatre heures. Cette nature qui se hâte de vivre, de s'épanouir avec une sorte de frénésie, spectacle étrange de volupté et de tristesse !

Toutes les routes de ce pays, après la fonte des neiges et les pluies, sont de véritables rubans de boue profonde. Sur l'une d'elles, fort loin de notre baraquement, nous recommençons à empiler les fascines et à curer les fossés. A certaines heures il passe d'interminables convois de ravitaillement dans les deux sens, roulant presque toujours dans les champs en bordure. Les attelages de deux et quatre chevaux sont minables : les bêtes ont perdu tous leurs poils, d'énormes plaies sanguinolentes zèbrent leur maigre carcasse; ils sont galeux, suintans, et laissent un sillage de puanteur. Si l'un d'eux tombe, on arrache les traits, et c'est fini. Ainsi en usent-ils avec nous. Jusqu'à épuisement de la bête, ils nous feront travailler. Mais attention : nous ne voulons pas tomber, nous ne voulons pas crever !

Nos camarades du baraquement voisin viennent travailler aussi sur cette route. Comme nous, ils sont cinq cents. Deux ecclésiastiques, — l'un d'eux est un vieillard, la soutane en loques relevée à mi-jambes, — poussent des brouettes. La plupart des autres sont des civils du Nord de la France envahie : à côté de très vieilles gens on y voit de très jeunes hommes de seize à dix-huit ans et de tout nouveaux prisonniers dont plusieurs sont croix de guerre. Nous avons pu en passant échanger quelques mots. Ils ont quitté leurs différens camps d'Allemagne vers février, lors du premier départ des nôtres. Ils ont travaillé longtemps aux environs de Mitau à des chemins de fer. Puis ils sont venus à pied jusqu'ici, soit près de 200 kilomètres, à la fonte des neiges, par étapes de 30 et 40 kilomètres. On leur a confisqué là-bas tous leurs bagages. Ils n'ont absolument rien, que ce qu'ils portent sur le dos : c'est le dernier mot du dénuement. Comme nous, ils ont là-bas refusé de travailler, sans succès; comme nous, ils crèvent de faim et sont couverts de poux; comme nous, ils ont en haine leurs bourreaux. Nous faisons partie du même Kommando, mais notre numéro de compagnie dans le Kommando est différent. Ils nous apprennent qu'à Schaulen, près Mitau, se trouve le centre du Kommando. On compte cinq compagnies de cinq cents hommes par Kommando : soit 2 500 hommes. Ils sont cer-

tains de l'existence de 8 Kommandos semblables, et des sentinelles nous ont dit qu'il en existait 8 répartis sur le front russe. Ainsi nous sommes 20 000 Français, pour qui cet affreux régime a été inventé! Nous sommes 20000 hommes employés depuis février, avril ou mai à construire des chemins de fer! Voilà donc la vérité. La belle saison venant, il leur fallait des bras, des milliers de bras pour établir des kilomètres et des kilomètres de routes et de voies ferrées. Pour cela, nul besoin de spécialistes : tout le monde est bon pour manier une pelle ou une brouette. Et c'est si simple de décréter « Mesures disciplinaires, » « Représailles! » Et alors, travail! travail! S'il en est dont la santé s'effondre, si, dans quelques mois, vidés, claqués comme les chevaux fourbus, ils tombent, qu'importe! le travail sera fini. Sinon, on comblera les vides par de nouveaux venus, de nouvelles victimes.

Le soir, au rassemblement, l'Hystérique, qui parle quelque peu français, nous jette de sa voix convulsée: « J'ai « entendu » que vous travaillez mal. Les adjudans, les sergens-majors, sortez des rangs. Pourquoi vous ne faites pas travailler « ces « gens? » — Nous ne sommes pas ici pour faire travailler. — Ah! Ah! vraiment! eh bien! allez en prison, tout de suite! » Cependant nous nous plaignons que, souvent, la viande distribuée est pourrie et que la soupe, depuis longtemps, est si claire que nous sommes très affaiblis et que nos forces vont s'épuisant. « Ah! Ah! très bien. Nous regrettons beaucoup, mais dites ça à votre amie l'Angleterre. C'est sa faute, c'est la faute au blocus. Et vous, continuez à travailler. » A cette réponse, des murmures partent de nos rangs. Aussitôt, son acolyte, le petit caporal diablotin, surnommé « Méphisto, » glapit et fonce sur nous à coups de bottes. Nous sommes à la merci de ces deux névrosés. Les coups semblent exciter en eux une joie sadique. L'Hystérique, ses gros yeux ronds pâmés, agite faiblement la main, et d'une voix mourante : « *Unter officier*, cessez, cessez... » Peter s'agite et voudrait bien prendre part à la fête. Le cordon de sentinelles, dans notre dos, nous serre de près. Le petit caporal, la barbiche en danse, revient auprès de l'officier, en claquant les talons, frétillant comme un chien en quête de caresses. Oh! ces séances, ces rassemblemens, où ils nous tiennent comme des bêtes traquées à leur merci, et où collectivement il faut abdiquer tout sentiment personnel, la mort dans

l'âme, pour épargner à l'un ou à l'autre de nous l'irréparable!

La chaleur devient terrible; notre débilité s'en augmente d'autant. La carrière surchauffée est une fournaise. Plusieurs d'entre nous tombent de faiblesse, restent longtemps sans connaissance. Les infirmiers n'ont que de l'eau, pour les faire revenir à eux : le lendemain, renvoyés au travail.

Encore une scène de brutalité sauvage. Hier, Peter s'est acharné sur l'un de nous et, d'un coup de bambou, particulièrement violent, lui a zébré la figure. Sous la douleur, dominé par la rage, l'autre a riposté, et, d'un crochet au menton, a fait osciller Peter chancelant jusqu'au bord du trou... Stupeur. Des sentinelles se précipitent. Peter se relève. C'est la chasse à l'homme; notre camarade s'esquive parmi nos groupes. Une sentinelle l'atteint, le perce à la cuisse de sa baïonnette qu'il retire ensuite de la plaie et essuie tranquillement dans le sable. « *Gut*, » dit Peter. Un grand cri : « A moi, les amis! » Nous restons figés, une sueur froide aux tempes. Autour de nous, sur les bords du trou, les sentinelles goguenardes, le fusil en arrêt, ont le doigt sur la détente... Notre camarade perd abondamment le sang de sa cuisse transpercée. Nos infirmiers le transportent au baraquement, sur une brouette à fumier. Le travail recommence. Peter, les sentinelles, hurlent, frappent à tort et à travers. Les brouettes grinçantes gémissent lugubrement dans cette géhenne. La rage, le désespoir nous étreignent.

Le camarade qui a reçu le coup de baïonnette a été pansé, et depuis il gît dans le sombre réduit de son bas-flanc. Une instruction est ouverte contre lui, il passera en conseil de guerre, et ce soir, quand nous sommes rentrés, les Allemands l'ont fait transporter dans une des niches de la prison. Le malheureux, qui ne peut se tenir debout, aura à peine la place de rester allongé par terre, tant c'est exigu, en longueur et en largeur. Pain et eau, une soupe tous les quatre jours. C'est le régime...

Naturellement, se trouver à 30 kilomètres de lignes de chemin de fer a fait naître chez plusieurs une violente tentation de s'évader. Une trentaine, deux par deux, ont déjà essayé depuis notre arrivée ici. Tous ont été repris et cruellement punis. La plupart, sans cartes, ni renseignemens suffisans sur la région, se sont perdus dans les forêts inextricables, dans les

marécages. Deux sont revenus après d'extraordinaires difficultés dans les lignes de tranchées allemandes, et, une nuit, sous le feu des troupes, ont été capturés dans la dernière tranchée avancée. Deux autres, partis après un intense bombardement entendu vers Dunabourg (Dvinsk en russe) sont restés trois semaines dehors, espérant une avance russe. Cachés à la lisière d'une impénétrable forêt de hauts sapins, ils ont vécu en sauvages. Dans des tranchées russes abandonnées ils ont pêché la grenouille. Puis leur provision d'allumettes s'est épuisée, la pluie est venue, ils ont perdu espoir, le cafard les a ramenés vers nous et, un beau soir, ils sont rentrés, au nez des sentinelles.

Pour tous, c'est le poteau et la prison pendant vingt et un jours. Le poteau, ici, est un affreux supplice. Les bras sont ramenés derrière le dos, puis, avec une corde, attachés plus haut que la tête au sommet du poteau. Le corps, penché en avant, pèse ainsi de tout son poids sur les bras retournés; les pieds, liés aussi, touchent à peine terre. Généralement, le malheureux, au bout d'une heure et demie à deux heures de cette véritable mise en croix, s'évanouit.

Pendant la période des pluies diluviennes, deux d'entre nous, ainsi martyrisés, n'ont repris connaissance qu'au bout de deux heures... pour aller en prison.

Pour ces occasions, nous sommes tous enfermés dans le baraquement. Par les fentes des planches nous suivons le drame, et il faut rester muets, car les sentinelles veillent.

Deux de nos camarades sont devenus fous. Le premier est tombé dans l'insensibilité et l'inconscience absolues; rien ne peut le tirer de sa léthargie : il est à l'hôpital. L'autre, un homme de quarante ans, voit sombrer sa raison de jour en jour, et, ce qui est le plus douloureux, suit les progrès du mal. Il est avocat; par momens, il cause et discute en homme instruit et bien disant, puis il saute dans les plus folles extravagances, se répand en longs discours de démence. Je le revois, grand et maigre, avec son binocle au bout du nez : les sentinelles se font de lui un jouet et le harcèlent sans cesse : « Advokate, advokate ! » Il est atteint du délire de la persécution, et hanté par le désir de posséder une paillasse. Puis il a des crises de larmes lamentables. Ce matin enfin il a pu être envoyé à la visite et a été évacué.

Enfin, on vient de nous distribuer des couvertures, une par homme : elles sont si petites, qu'une fois pliées, on dirait une serviette de toilette; si minces, qu'en s'y retournant, on passe au travers !

Nous travaillons maintenant, près de la gare, à un grand embranchement de chemin de fer, à doubles voies normales. Nos équipes sont directement commandées et surveillées par les officiers du génie eux-mêmes. Il faut piocher, charger et pousser des wagonnets, sans qu'il soit matériellement possible de souffler un instant. L'estomac vide, le cœur lourd, nous allons trébuchans, comme des spectres, au milieu des cris furieux et des coups. Tous les jours, maintenant que la chaleur est revenue écrasante, des syncopes se produisent parmi nous. Les officiers ont cru à des simulations, sont venus voir. Alors, c'est bien simple : puisque, trop affaiblis, nous ne pouvons travailler assez vite, nous arriverons au travail une heure plus tôt le matin, et le soir rentrerons une heure plus tard.

Le baraquement étant à cinq kilomètres, nous avons réveil avant trois heures, afin d'arriver à quatre heures au chantier, que nous quittons le soir à sept heures pour rentrer, morts, vers neuf heures, pour le jus ; cinq heures de sommeil et treize heures de travail effectif ! Combien de temps supporterons-nous ce régime ?

27 juin. — Des paquets sont arrivés ; quelle joie ! et aussitôt quelle désillusion ! Chacun assiste au pillage de ses colis. Tout le linge de corps et les vêtemens, le tabac, le sucre, le chocolat nous sont enlevés sous nos yeux. Le pain est moisi et toutes les boîtes de conserves, sans exception, éventrées à Munster, lors d'une première visite, sont gâtées. Avoir tant espéré manger et trouver cette pourriture infecte ! Cette fois, il y a de silencieuses larmes de rage. Quelques-uns pourtant ne se sont pas laissé rebuter : une faim sans pitié les a poussés à manger quand même ; tous ont été horriblement malades...

Nous devons nous interdire de penser : l'essentiel est de vivre, de tirer sa journée, de tenir, puis de recommencer le lendemain, sans songer à rien. Tout cela finira bien un jour, mais quand cela finira-t-il ?...

X...

(A suivre.)

POÉSIES

A JAMAI

Lorsque la nuit revient, assombrissant la terre,
Illuminant les cieux,
J'évoque éperdument ta voix dans le mystère,
Et dans l'ombre tes yeux.

Mon cœur comme le tien obstinément fidèle,
Te garde son amour,
Et ne se lasse pas, bien-aimée immortelle,
D'attendre ton retour.

Je ne te cherche pas dans les lieux qu'on redoute,
Parmi les spectres froids;
Car je te sens vivante, et même quand je doute,
Tu sais bien que je crois.

Ceux qui se sont aimés comme nous nous aimâmes
Ne sont pas séparés
Par la mort qui ne peut anéantir les âmes
Ni leurs liens sacrés.

Quand de deux cœurs unis, l'un part et l'autre reste,
On est tout étonné
De voir que l'isolé, par son frère céleste
N'est pas abandonné.

Leur fidèle union par l'épreuve suprême
Est scellée à jamais;
L'un moissonne déjà, tandis que l'autre sème :
Ensemble ils ont la paix.

Ils traversent le voile, ils franchissent l'abîme,
Les gouffres noirs et sourds;
Ils savent malgré tout par un instinct sublime
Se retrouver toujours.

L'un de vos enfans chante, ô Christ, et l'autre pleure;
Ils sont vôtres tous deux,
Et l'un dans l'âpre exil, l'autre en votre demeure,
Ensemble ils sont heureux.

Parce qu'ils ont aimé, soumis à la loi sainte,
Au décret paternel,
Ils demeurent unis dans une même étreinte
Par l'Amour éternel.

LA COMMUNION SUPRÊME

Avons-nous enfoui le meilleur de nous-mêmes
Dans la tombe précoce où nous avons laissé
L'espoir de l'avenir, le bonheur du passé
Avec un doux fantôme aux traits muets et blêmes?

Gémirons-nous sans fin sur nos trésors suprêmes
En traînant un cœur lourd mortellement blessé?...
Non, ils ne gisent pas au sépulcre glacé;
Je sais bien que tu vis, chère âme, et que tu m'aimes.

Quand sous le ciel brumeux qui nous semble de fer,
Nous partageons le pain que nous trouvons amer,
D'autres sont près de nous autour de notre table.

Nous ne livrons pas seuls le combat surhumain :
Debout, des deux côtés du voile redoutable,
Les vivans et les morts se tiennent par la main.

LA MER DÉSERTE

Entre les oliviers, la Méditerranée
S'étend déserte au pied des monts; l'air est serein;
C'est l'heure où s'attendrit le cœur du pèlerin,
C'est la chute du jour, le déclin de l'année.

D'une étrange clarté l'eau bleue est couronnée;
Au loin, pas une voile à l'horizon marin.
Dans cette solitude immense, à ton chagrin,
Pauvre âme en deuil, ne te crois pas abandonnée...

Les astres qui vont luire au ciel sont moins nombreux
Que tout autour de toi l'essaim des bienheureux,
Des esprits fraternels, attentifs à ta plainte.

Évoque avec amour chaque ange qui t'est cher :
Soyez bénis, saints et martyrs!... L'angélus tinte...
Salut, Vierge Marie, étoile de la mer!

CLÉOBIS ET BITON

La nuit triste envahit le foyer solitaire;
La brume de l'automne a voilé ciel et terre;
Silencieuse et vide à présent, la maison
Frémit au vent glacé de l'arrière-saison.
Ses vitres ont flambé du perron jusqu'au faîte
Au coucher du soleil, comme pour une fête,
Mais l'illumination trompeuse a peu duré,
Les choses ont repris leur deuil morne et sacré.
Mon âme alors dans le passé se réfugie,
Et mainte vision devant elle surgie,
Mainte légende apprise en la paix d'autrefois,
L'emportent loin du soir qui tombe sur les bois...
Voici les oliviers de l'Argolide antique,
L'air bleu qui joue autour des piliers d'un portique,
Des palmes ombrageant un temple au clair fronton
Où deux noms sont inscrits : Cléobis et Biton.

Ils souriaient à la lumière enchanteresse,
Ces athlètes jumeaux, enfans d'une prêtresse,
Qui pour servir leur mère, en leur zèle pieux,
Avaient traîné son char jusqu'à l'autel des dieux.
Elle, ayant parcouru le cœur gonflé de joie
Sa route transformée en triomphale voie,
Demanda pour les fils qui la comblaient d'honneur
Aux immortels clémens le plus parfait bonheur.
C'était par un matin d'été bruissant d'abeilles,
Où les jardins n'étaient que roses sous les treilles,
Où, sous les longs baisers du flot pur et changeant,
Le rivage luisait comme un grand arc d'argent,
Un de ces jours si beaux où la douceur de vivre
Ainsi qu'une liqueur délicieuse, enivre.
La bienheureuse mère, après avoir prié
Avec des pleurs d'amour, eut un geste effrayé,
Quand soudain elle vit, au seuil même du temple,
Ses deux fils qui semblaient s'être endormis ensemble,
Et d'un grand cri les appela... Mais à sa voix
Ils demeurèrent sourds pour la première fois,
Car mourir dès l'aurore est la faveur suprême
Que le ciel pitoyable accorde à ceux qu'il aime.

Héroïques enfans qui nous avez comblés
De joie, et nous laissez maintenant désolés,
Vous l'avez méritée aussi, la récompense
Que la pitié divine à nos peines dispense ;
Vous êtes délivrés !... Si déjà les anciens
Déclaraient que la mort est le plus grand des biens,
Même pour la jeunesse, élite de la race,
La refuserons-nous à votre noble audace,
Nous qui savons que cette mort, en vérité,
N'est que le premier pas dans l'immortalité !

DOUCE FRANCE

Un pays où le peuple est joyeux et hardi,
Où, dans un parler clair, son cœur vaillant s'exhale,
Où fond au soleil du midi
La brume septentrionale.

Des forêts où l'on boit un air de liberté,
Mainte ville qui fume et luit sous la lumière,
Souriante avec majesté,
Royalement hospitalière.

Des plaines où s'étale un fleuve au cours changeant,
Des rives où mugit et chante la mer libre,
Et des monts couronnés d'argent
Autour desquels un beau ciel vibre.

Des champs où l'été vif mûrit pampres et blés,
Des prés où l'herbe haute au vent joue et s'incline,
Des vergers de fleurs constellés
Escaladant mainte colline.

Quelque humble toit caché sous les arbres, parmi
Les landes et les bois qu'Avril fera renaître,
Une lampe au regard ami
Qui brille près d'une fenêtre.

Une jolie enfant qui se pare d'un rien,
Dont la fine gaieté, la grâce tendre et fière,
Sont l'apanage et le vrai bien,
Alouette au chant de lumière.

Un chevet que le Christ en croix paraît bénir,
Un foyer où la mère est une Providence,
Des berceaux rythmant l'avenir
Et ses rêves par leur cadence.

Images qu'avec soi l'on emporte au péril,
Souffles, couleurs, parfums, rayons dont l'âme est faite
Et qui lui semblent dans l'exil
Une félicité parfaite.

C'est de cela qu'on vit, là que l'on met son cœur,
En ces choses qu'on croit, et pour elles qu'on prie,
Qu'on lutte, qu'on souffre et qu'on meurt,
Car cela, c'est notre patrie.

LE DÉPART

A la voix du clairon, à l'appel du tambour,
Nos frères, nos époux, nos enfans, nous les vîmes,
Tous ces êtres voués aux martyres sublimes,
Gravement, fièrement, nous quitter tour à tour.

Espéraient-ils alors comme nous le retour?
Ils nous le laissaient croire... Ardens et magnanimes,
Portant sur un front clair la marque des victimes,
Ils partaient, le cœur plein d'un magnifique amour.

Les fleurs à leur fusil, le rire sur leur bouche
Ne dissimulaient pas leur volonté farouche :
A l'offrande suprême, ils étaient résolus.

Maintenant que leur sang et vos larmes amères
Ont sauvé ce pays, vous savez bien, ô mères,
Que ce sont les meilleurs qui ne reviendront plus.

LA CROIX DE BOIS

Les vivans, les vainqueurs, parés des fiers insignes,
Défileront sous l'Arc de Triomphe un jour clair
Où l'âme de la France illuminera l'air,
Et de l'amour de tout un peuple, ils seront dignes.

Leurs prouesses sans nombre ont illustré nos lignes;
Ayant bien défendu ce qui leur était cher,
Ils goûteront, parmi les enfans de leur chair,
Les fruits de leurs hauts faits et le vin de leurs vignes.

Mais quel sera le prix des actes les plus beaux?...
Les branches que l'on croise au chevet des tombeaux,
Blanc symbole incliné vers la terre profonde,

Croix de bois que Jésus le Rédempteur porta
Et qui, phare divin, rayonna sur le monde,
Quand le Juste mourut pour nous au Golgotha.

A PIERRE BONTEMPS, SCULPTEUR

En vain, pendant longtemps, nul n'a parlé de toi ;
Tu fus l'égal des plus fameux, comme l'atteste
Ce beau vase de marbre où dort le cœur d'un roi.

Maître que noblement ton œuvre manifeste,
Et qui survis par elle ici-bas, aujourd'hui,
Tu t'es caché; tu fus trop fier ou trop modeste.

Loin du tumulte et des rumeurs, tu t'es enfui
Dans l'austère atelier de labeur et d'étude
Où ne pénètre pas le dégoût, ni l'ennui.

Jour après jour, penché sur ta besogne rude,
Sentant chaque matin s'accroître ta vigueur,
Amoureux du silence et de la solitude,

Tu travaillas, heureux de te sentir vainqueur,
De voir sous tes doigts vivre et resplendir la pierre,
Et dans le marbre pur tu mis aussi ton cœur.

Artiste qui venais d'un pays de lumière,
De la Provence où si joyeux est l'horizon,
L'évoquais-tu parfois en fermant la paupière?

Le Nord te semblait-il une morne prison?
Ces reines de beauté qui furent tes modèles,
Vinrent-elles jamais habiter ta maison ?

As-tu langui, souffert, pleuré pour l'une d'elles ?
Ton art italien trahit-il un regret?
Connus-tu la douceur des tendresses fidèles?

Qui nous révélera quel désir t'inspirait,
Quel souvenir hantait ta mémoire asservie?...
Glorieux inconnu, tu gardes ton secret.

Nul regard curieux ne fouillera ta vie ;
De toi rien n'est resté qu'une urne et qu'un tombeau ;
Bon ouvrier, loyal travailleur, je t'envie !

Tu fis honneur à l'art que tu pris pour flambeau,
Et dédaigneux sans bruit des ambitions vaines,
Tu prouvas fièrement que ton songe était beau.

Puisqu'un peu de ton sang palpite dans mes veines,
Enseigne-moi ton sage orgueil, ô cœur altier
Qui sus transfigurer tes désir et tes peines !

Apprends-moi le labeur qui saisit l'être entier
Et qui, par sa vertu réalisant nos rêves,
De fantômes divins peuple un obscur sentier.

Heureux qui, comme toi, peut de nos âpres grèves
Un jour monter en paix vers un soleil plus haut,
Emportant son amour profond, ses larmes brèves,

Et ne laissant de soi qu'une œuvre sans défaut !

VÉGA.

HEURES D'HISTOIRE

LE 4 AOÛT 1914

AU

PARLEMENT BELGE

Depuis les manifestations inoubliables d'août 1914, au Palais-Bourbon et à Westminster, bien des séances émouvantes de leurs Parlemens ont témoigné de la constance que la France et l'Angleterre apportent dans la lutte contre l'Allemagne. Les Parlemens de Rome et de Washington ont offert le même spectacle. L'élan du début subsiste, malgré la longueur de l'épreuve et l'âpreté de l'effort. Les manifestations se renouvellent chaque fois que les ministres responsables affirment devant le pays l'ardente volonté de vaincre qui anime nos peuples en armes. Seul le Parlement belge est silencieux. Le Palais de la Nation de Bruxelles est devenu le siège d'une administration allemande, et les locaux du Sénat, où les panneaux de Jacques de Lalaing évoquent nos luttes séculaires pour la liberté, ont vu se dérouler la procédure du tribunal de sang qui envoya à la mort l'architecte Baucq et miss Cavell. C'est en exil que se sont élevées, en de rares occasions, les voix des hommes d'État belges. Mais les gestes de l'armée et la résistance héroïque des populations tombées sous le joug de l'ennemi ont

par elles-mêmes plus d'éloquence que les plus nobles discours. Ils témoignent chaque jour que l'âme belge n'a pas varié durant ces trois années de douleurs.

Le Parlement belge a siégé dans la matinée du 4 août 1914, à l'heure même où l'armée allemande, franchissant la frontière, commençait sa ruée sauvage sur Liége. Les scènes qui se déroulèrent alors dans les Chambres furent d'une si pathétique grandeur, dans leur simplicité, que leur influence se fait encore sentir aujourd'hui sur la nation prisonnière et sur la nation exilée, sur la vie de la Belgique martyre, mais indomptée. C'est pourquoi nous voudrions évoquer ces minutes historiques. Le 4 août 1914, c'est le pays tout entier qui a parlé par la bouche de son Roi, de son gouvernement, de ses représentans. Il a crié son ardeur guerrière, sa volonté de vivre libre, sa résolution de tout sacrifier au devoir. S'il importe d'oublier tout ce qui peut diviser les Belges, s'il faut effacer le souvenir des luttes politiques, si violentes dans ce laboratoire social, comme l'on a appelé l'industrieux petit royaume, il est bon, en revanche, de mettre en lumière les preuves magnifiques de l'esprit de concorde et de patriotisme qui, dès le début de la guerre, devint la règle de son effort.

*
* *

Au moment de la mobilisation de l'armée, le 31 juillet 1914, le gouvernement avait résolu de convoquer les Chambres pour obtenir les crédits nécessaires et faire passer une série de lois de circonstance. Un arrêté royal du 1er août fixait au 6 l'ouverture de la session. Mais la réception de l'ultimatum allemand fit bientôt considérer cette date comme trop éloignée. Au cours du Conseil des ministres qui siégea au Palais royal, dans la nuit du 2 au 3, pour décider de la réponse à faire à la sommation de l'Empereur, la réunion du Parlement fut avancée au mardi 4. Le Roi annonça qu'il se rendrait au Palais de la Nation pour y prononcer le discours du trône. Dans la matinée du 3, les députés furent convoqués par télégramme pour le lendemain à dix heures. La journée se passa en préparatifs fiévreux. On pouvait s'attendre d'une heure à l'autre à l'invasion du territoire; le Roi avait fait un suprême appel à l'intervention diplomatique de l'Angleterre. Dans le pays où la mobilisation battait son plein, la nouvelle de l'ultimatum se répandait de

proche en proche, jetant partout une consternation indignée. Un souffle de révolte soulevait les consciences. Le Gouvernement activait les mesures de défense, pressait la rédaction des projets de lois à voter d'urgence pour assurer l'ordre public, conjurer la panique financière et faciliter le ravitaillement devenu très vite difficile. La jeunesse affluait sous les drapeaux. D'heure en heure, les nouvelles de l'étranger montraient plus clairement que le sort en était jeté. Dans les cercles diplomatiques pourtant, certains espéraient encore, contre toute espérance, que l'Allemagne reculerait devant l'exécution du forfait. A ces optimistes, peu instruits vraiment de la mentalité allemande, le réveil de l'Angleterre, la fermeté de la réponse belge paraissaient de nature à provoquer un revirement à Berlin. Comme la journée s'achevait, ils voyaient avec joie que la réception de la note belge n'avait été suivie d'aucun acte d'agression. Mais les milieux militaires ne se leurraient d'aucune illusion. Le général Leman, après avoir consulté téléphoniquement le ministre de la Guerre, ordonnait la destruction des voies de chemin de fer et des ponts dont l'Allemagne avait déjà revendiqué l'usage et multipliait les travaux de démolition qui devaient, dans le rayon de la place de Liége, dégager le champ de tir des forts. Dans la soirée, les députés arrivaient à Bruxelles de tous les coins de la Belgique et apportaient unanimement l'écho de la ferme volonté du pays de se défendre jusqu'au bout.

Le mardi 4 août, les alentours du Palais de la Nation offraient, dès neuf heures, le spectacle d'une animation intense. Une foule immense stationnait autour du Parc, le cœur du Bruxelles gouvernemental, et s'échelonnait dans la rue Royale, la rue de la Loi et la rue Ducale que devait suivre le cortège des souverains dont on avait respecté l'itinéraire traditionnel. Les députés arrivaient par groupes, commentant les nouvelles de la nuit. D'innombrables curieux les suivaient dans l'espoir d'obtenir une carte d'entrée. La porte donnant accès aux tribunes publiques avait été assiégée depuis la veille au soir par une foule avide de contempler la scène historique qui allait se dérouler.

La salle des séances se remplit rapidement. On n'avait pas eu le temps de lui donner la décoration des grands jours. Le trône de velours rouge, qui remplaçait d'habitude le bureau

présidentiel lors des séances royales, n'avait pu être dressé. On s'était borné à orner ce dernier de quelques faisceaux aux couleurs belges et congolaises et d'un écusson aux armes du royaume. Le fauteuil doré du trône, sur le dossier duquel est brodée la devise nationale, remplaçait sur l'estrade le fauteuil de cuir du président de l'assemblée. Au-dessus du bureau, la blanche statue de Léopold Ier, de Geefs, se dresse sur son piédestal où brille la date de l'inauguration du fondateur de la dynastie : 21 juillet 1831. Sur les panneaux du fond de la salle, d'autres inscriptions rappellent les débats les plus mémorables du Congrès de 1830. Le regard se portait instinctivement vers ces souvenirs des premiers jours de l'indépendance, et l'on sentait confusément que la postérité verrait dans la date du 4 août 1914 un jour dont il faudrait aussi perpétuer le souvenir.

L'hémicycle se remplissait de députés et de sénateurs; ceux-ci occupaient toute la gauche de l'assemblée. Devant les gradins, une longue table était réservée au bureau que présidait le doyen d'âge des deux Chambres, M. Frédéric Delvaux, député d'Anvers, âgé de quatre-vingts ans. C'était un aimable vieillard aux cheveux blancs, vigoureux et alerte. En l'absence de M. Mullendorf, bourgmestre de Verviers, retenu en sa ville par la gravité de l'heure, l'honneur de présider la séance lui revenait de droit. Il était assisté des deux plus jeunes membres de l'assemblée, M. Pécher, son petit-fils, et M. Devèze, député de Bruxelles. Tous trois appartenaient à la gauche libérale. Le greffier de la Chambre et le greffier du Sénat les aidaient dans l'accomplissement des formalités réglementaires.

La Chambre avait été renouvelée par moitié au mois de mai, et c'était sa première réunion depuis les élections. Le pays venait de goûter le calme heureux qui suit généralement la période d'agitation intense de la campagne électorale. Les vacances avaient commencé de bonne heure; le monde politique était dispersé, à la mer et dans la montagne. Les préoccupations dominantes de ces derniers mois étaient bien éloignées des dures réalités qui motivaient l'extraordinaire convocation de ce jour. On avait assisté, durant la campagne électorale, à un certain réveil de l'esprit antimilitariste. L'opposition, notamment dans le Limbourg, avait vivement combattu les impôts qui devaient couvrir les dépenses militaires et avait remporté dans cette province agricole, où l'on ne se souciait

guère de la politique internationale, des succès qui inquiétaient les propagandistes de la majorité. Un incontestable mécontentement se manifestait à droite contre le gouvernement. M. de Broqueville avait réussi, en 1913, à faire voter tout son programme de réorganisation de l'armée dont l'exécution devait se faire en cinq ans. Mais certains députés regrettaient quelque peu de l'avoir suivi et caressaient l'espoir de ralentir la coûteuse intensité de notre effort militaire, en reportant sur une période de dix ans les charges entrevues. Des comités se réunissaient; on agissait sur les ministres, on tâchait de peser sur le président du Conseil. Le crime de Serajevo n'avait pas interrompu ces dangereuses menées. On réclamait l'envoi en congé de la classe de 1914, encore sous les drapeaux. Le ministre de la Guerre accéda à cette demande le 22 juillet. Il ne s'y était résolu que parce qu'une expérience récente lui avait donné une confiance absolue dans le mécanisme particulièrement perfectionné qui permettait de rappeler en vingt-quatre heures les réservistes. Certains groupes comptaient bien lui arracher d'autres concessions, en ce qui concernait notamment l'artillerie et la cavalerie, quand les illusions pacifistes furent tout à coup troublées, le 24 juillet, par la nouvelle de l'ultimatum adressé par l'Autriche à la Serbie. Le 4 août, ce Parlement, élu sous les préoccupations que l'on sait, devait faire face à une situation tragique entre toutes : la guerre franco-allemande avait éclaté; l'Allemagne avait exigé le passage à travers le territoire belge ; le gouvernement avait refusé. Le bruit courait qu'une déclaration de guerre venait d'arriver à Bruxelles et que l'ennemi envahissait déjà le royaume.

Les députés de l'Est n'apportaient aucune nouvelle précise. La plupart d'entre eux étaient arrivés le soir dans la capitale et ceux qui venaient de débarquer à Bruxelles n'avaient recueilli que des rumeurs confuses et contradictoires. Assurément, ils avaient vu partout les signes avant-coureurs de la guerre. Les destructions ordonnées par le général gouverneur de Liége leur donnaient une vision atténuée des horreurs qui menaçaient le pays, tandis que les réquisitions poursuivies depuis plusieurs jours leur faisaient sentir la rigueur des exigences militaires. O ironie! n'avait-on pas, le 2 août, invité le ministre de la Guerre à modérer la hâte avec laquelle le général Leman poursuivait la mise en état de défense de sa place et dirigeait

vers Liége le bétail de la région frontière? Une rumeur angoissée faite de questions, de réponses, de confidences remplissait la salle. Le banc des ministres était vide. Un conseil avait été convoqué pour neuf heures au Palais, et les membres du gouvernement ne devaient arriver au Parlement que peu de temps avant les souverains. Des groupes animés de sénateurs, de députés, de journalistes, discutaient sur la situation; les nouvelles de Londres et de Paris passaient de bouche en bouche; les parlementaires se communiquaient des détails sur la mobilisation, sur les mouvemens de troupes, sur l'état d'esprit des populations. Ils constataient combien l'élan du pays avait été spontané, unanime, sur tous les points du territoire, et quelle harmonie régnait, avant tout débat, parmi les membres de l'assemblée. Quelques uniformes attiraient les regards. Parmi les sénateurs, on se montrait le duc d'Ursel, portant la vareuse grossière d'un cavalier des Guides, engagé de la veille malgré ses quarante ans. Tondu à l'ordonnance, vêtu d'un « lasalle » réglementaire, rien ne distinguait le grand seigneur patriote d'une modeste recrue accourue la veille sous les drapeaux. M. Hubin, député socialiste de Huy, portait la tenue de sous-officier d'infanterie rengagé à la mobilisation. D'autres engagemens étaient annoncés.

A neuf heures et demie, un coup de sonnette avait un instant interrompu le brouhaha des conversations. Le président de l'assemblée procédait au tirage au sort des délégations qui devaient, suivant le protocole, recevoir le Roi et la Reine à l'entrée du Palais de la Nation. Quatre membres se rendirent au-devant de la Reine, et douze au-devant du Roi. Les ministres vinrent ensuite, portant sur le visage la trace des préoccupations angoissantes de ces dernières heures. Ils sont très entourés. Beaucoup de députés se rendent dans la salle de lecture pour voir l'arrivée du cortège royal qui vient de quitter le Palais.

Une rumeur, en effet, arrive de la ville par les fenêtres largement ouvertes, jusque dans la salle des séances, une rumeur confuse, lointaine d'abord, puis plus précise. On la devine, montant autour des vieux ormes du parc, sous l'éclatant soleil de cette matinée tragique. C'est la grande voix du peuple qui acclame le Roi, qui acclame la Reine et ses enfans. Des notes cuivrées, clairons et trompettes sonnant aux champs,

fanfares jouant l'hymne national se mêlent à la clameur formidable. Les cœurs battent plus vite. Le cortège s'avance par la rue de la Loi, s'arrête place de la Nation. De la rue, des balcons, des fenêtres, des toits, partent des cris passionnés. La garde civique qui fait la haie se mêle à la manifestation. La Reine descend de sa berline traînée par six chevaux attelés à la daumont et pénètre dans le Palais avec le duc de Brabant, le comte de Flandre et la petite princesse Marie-José. Le Roi, à cheval, escorté par l'escadron de cavalerie de la garde civique et accompagné par les officiers de sa maison militaire, suit à quelque distance.

« Messieurs, la Reine ! » annonce une voix. Dans l'hémicycle, dans les tribunes, tout le monde est debout. Les regards se tournent vers la porte de gauche qui donne accès à la tribune aménagée pour la famille royale. Le délicat profil d'Élisabeth, duchesse de Bavière, troisième reine des Belges, apparaît tout à coup. Elle est vêtue d'une robe d'un bleu sombre et coiffée d'un chapeau à plumes blanches ; elle a l'air d'être en deuil, comme son cœur ne cessera de le rester durant les jours douloureux qui vont suivre. Émue jusqu'au fond de l'âme, elle reçoit, avec une grâce timide, le salut de l'assemblée. On entend au dehors le tonnerre d'acclamations qui accueille son époux... Il y eut quelques secondes de silence, durant lesquelles il semblait que chacun voulût graver dans sa mémoire l'image de cette femme et de ses blonds enfans, puis une ovation sans fin éclata dans la salle même. « Vive la Reine ! Vive la Belgique ! » Ministres, sénateurs, députés, journalistes, spectateurs, s'unissent pour donner, après le peuple de Bruxelles, un témoignage de fidélité et d'amour à l'auguste et frêle visiteuse si cruellement déchirée par le parjure allemand.

Pendant que se déroulait cette scène émouvante, Albert Ier arrivait à son tour devant le péristyle du Palais de la Nation et mettait pied à terre. La députation du Parlement, entraînée par l'élan populaire, joint ses acclamations à celles de la foule innombrable ; les bras tendus, les députés paraissent appeler au milieu d'eux le chef qu'ils attendaient. Le général de Coune, le vieux commandant de la garde civique, debout sur ses étriers, donne l'exemple d'un enthousiasme juvénile. Le Roi accueillit d'un mot les salutations de la députation et pénétra dans le Palais, tandis que l'escorte se rangeait sur la place. Une foule

de spectateurs s'étaient introduits dans les couloirs. Précédé d'un cortège d'huissiers, Albert Ier gravit l'escalier d'honneur sur les marches duquel des gardes présentaient les armes. Les acclamations reprirent, et l'on vit des chapeaux à plumes s'élever sur les baïonnettes des soldats-citoyens. Cinq années auparavant, en décembre 1909, le jeune roi, au milieu des vivats qui saluaient sa joyeuse entrée à Bruxelles, était venu par ce même chemin prêter le serment constitutionnel. Il avait, ce jour-là, solennellement juré « de maintenir l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire. » Aujourd'hui, avant de partir à la tête de l'armée pour affronter la première puissance militaire du monde, il revenait affirmer devant ceux qui avaient reçu son serment sa ferme volonté d'accomplir ce lourd devoir. Le souvenir de cette journée lumineuse lui revint-il à la mémoire, tandis qu'il s'avançait vers la salle des séances? Eut-il la vision de tout ce que son peuple aurait à souffrir pour avoir écouté la voix de l'honneur? Nul ne le sait, mais un témoin aperçut une larme, furtivement essuyée, briller dans ses yeux graves. Il dompta bien vite son émotion et passa.

Dans la salle des séances on guettait son arrivée. Dès que sa haute silhouette se fut montrée sous la porte d'entrée, les deux mille personnes réunies dans la vaste enceinte le saluèrent d'une ovation formidable. Il regarda les députés; puis solennel, maître de son attitude et de ses gestes, avec une majesté qu'on ne lui connaissait pas encore, il monta au bureau, s'inclina lentement et reçut en roi l'hommage de la Nation. Une flamme nouvelle brillait dans ses yeux, d'ordinaire timides. Les traits légèrement contractés du visage marquaient seuls les sentimens profonds qui agitaient son âme. Dans la sobre tenue de campagne de lieutenant-général, que relevaient les tresses d'or aux épaules et les broderies du col droit, grand, les cheveux blonds et bouclés, d'une beauté mâle et fière, il se dressait comme le chef venant cimenter l'union du pays devant l'ennemi. Pendant de longues minutes l'ovation triomphale déferla de l'hémicycle aux tribunes, tandis que les officiers de la suite, en tenue de campagne eux aussi, prenaient place au pied de l'estrade. Dans l'enthousiasme général, aucune nuance ne permettait de deviner les frontières qui séparaient jadis les partis. Le groupe socialiste, loin de faire diversion, comme lors de l'Inauguration ou lors du discours du trône de 1910, participait

de tout cœur à cette manifestation. Parmi les députés qui agitaient leurs mouchoirs, qui mêlaient aux cris de « Vive le Roi! » ceux de « Vive la Belgique! » dont ce jeune soldat incarnait l'image, beaucoup, surtout ceux dont le rude visage révélait l'origine plébéienne, pleuraient, cédant à une émotion qu'ils ne pouvaient plus retenir.

*
* *

Et le roi parla.

Son discours était rédigé de la veille; le Conseil des ministres en avait pris connaissance le matin même. Quand on le relit aujourd'hui, on constate que son texte ne répondait plus complètement à la situation du moment, puisque le ministre d'Allemagne, quelques heures auparavant, avait notifié à M. Davignon que l'Empire exécuterait, au besoin par la force, ce qu'il osait appeler « les mesures de sécurité indiquées comme indispensables vis-à-vis des menaces françaises. » Le discours du trône laissait encore percer un vague espoir de solution pacifique. La prudence extrême de la diplomatie belge voulait retarder le moment des paroles irréparables, dans la crainte de laisser échapper la moindre chance de paix. Mais sur la fermeté de l'attitude de la Belgique, sur sa volonté de ne transiger en rien avec le devoir, sur la portée réelle du conflit engagé, le discours du Roi était si net, si catégorique, si courageusement clairvoyant que cette légère discordance ne fait pas ombre au tableau. Elle ajoute au contraire au caractère dramatique de cette inoubliable séance.

Albert Ier commença d'une voix basse; son débit lent, son articulation nette le faisaient entendre d'un bout à l'autre de la salle suspendue à ses lèvres.

« Messieurs, dit-il, jamais depuis 1830 heure plus grave n'a sonné pour la Belgique : l'intégrité de notre territoire est menacée. La force même de notre droit, la sympathie dont la Belgique, fière de ses libres institutions et de ses conquêtes morales, n'a cessé de jouir auprès des autres nations, la nécessité pour l'équilibre de l'Europe de notre existence autonome, nous font espérer encore que les événemens redoutés ne se produiront pas. »

Le Roi posait nettement la question devant le pays et devant le monde. Il dépouillait la menace allemande de la phraséolo-

gie embarrassée qui en voilait le sens et montrait que c'était la vie même du pays que l'Allemagne mettait en jeu.

« Mais si nos espoirs sont déçus, continua-t-il d'une voix lente, s'il nous faut résister à l'invasion de notre sol et défendre nos foyers menacés, ce devoir, si dur soit-il, — et un geste sobre souligna le mot pour en dégager le sens profond, — nous trouvera armés et décidés aux plus grands sacrifices. »

La Chambre accueillit par des acclamations cette première déclaration. Les cœurs battirent plus rapides. Le Roi poursuivit, saluant l'armée, debout pour défendre la Patrie en danger. Puis sa voix s'éleva, se fit plus dure, plus forte :

« Partout, en Flandre et en Wallonie, dans les villes et dans les campagnes, un seul sentiment étreint les cœurs, le patriotisme ; une seule vision emplit les esprits, notre indépendance compromise ; un seul devoir s'impose à nos volontés, la résistance opiniâtre. »

Il faut avoir entendu ces derniers mots pour savoir comment on lance un mot d'ordre à une nation. La résistance opiniâtre ! La salle soulevée semblait boire ces paroles viriles qui répondaient si parfaitement au sentiment public ; elles s'envolaient de la Chambre jusque dans la capitale et par tout le Royaume où elle sont restées la formule directrice de tous les actes. Le Roi annonça ensuite le dépôt des projets de lois nécessaires pour la guerre et pour le maintien de l'ordre public.

L'atmosphère devenait de plus en plus chaleureuse ; l'unanimité s'affirmait si complète, l'accord entre le gouvernement et les représentans du pays si intime, l'attitude du chef si digne, si noble, si royale en un mot que l'émotion des grandes heures d'histoire saisissait à la gorge les spectateurs de cette scène. Mais le Roi continuait. Il regardait la salle, maintenant, et semblait s'adresser à chacun des assistans :

« Quand je vois cette assemblée frémissante dans laquelle il n'y a qu'un seul parti, celui de la Patrie... (acclamations enthousiastes, cris de « Vive la Belgique ! »)... où tous les cœurs battent à l'unisson, mes souvenirs se reportent au Congrès de 1830, et je vous demande, messieurs, — ici sa voix se fit plus grave encore, Albert Ier, debout sous la statue de son grand'père, parut se dresser pour interroger la nation et, ponctuant chaque syllabe d'un geste de fermeté, — êtes-vous décidés inébranlablement à maintenir intact le patrimoine sacré de nos ancêtres ? »

Une tempête de « Oui! oui! » sortit de toutes les bouches en réponse à cette interrogation. Les spectateurs des tribunes se joignirent aux députés pour affirmer que la résolution prise serait tenue sans défaillance et que rien n'aurait raison du patriotisme du pays.

Le Roi se recueillit, il parut prendre acte de ce serment et regarda longuement l'assemblée tumultueuse où une même volonté ardente convulsait les visages. Puis il reprit, affirma l'énergie dont le gouvernement ferait preuve dans l'accomplissement de sa tâche et conclut enfin :

« Si l'étranger, au mépris de la neutralité dont nous avons toujours scrupuleusement observé les exigences, viole le territoire, il trouvera tous les Belges groupés autour du Souverain qui ne trahira pas... »

Et avec une insistance que le compte rendu officiel s'est abstenu de noter, le Roi répéta en frappant le sol de sa botte : « qui ne trahira jamais son serment constitutionnel... et du gouvernement investi de la confiance absolue de la nation tout entière. »

L'ovation devenait du délire.

« J'ai foi dans nos destinées. Un pays qui se défend s'impose au respect de tous : ce pays ne périt pas.

« Dieu sera avec nous dans cette cause juste.

« Vive la Belgique indépendante! »

Les larmes coulaient des yeux de la plupart des assistans. Dans la tribune diplomatique l'émotion n'était pas moindre qu'ailleurs et plus d'un des représentans de nos Alliés d'aujourd'hui ne put se contenir. Dans la salle, dans les tribunes, des cris rauques s'échappaient des gorges serrées. Le Roi, toujours maître de lui, pâle, résolu, contempla un instant cette manifestation sans précédent, puis brusquement plia les feuillets de son discours, les glissa dans sa tunique, descendit les marches de l'estrade et sortit de la salle comme s'il allait gagner son poste de combat.

L'ovation durait encore au Parlement que les acclamations du dehors annonçaient la sortie du Roi sur la place. Il monta à cheval. Une musique entonna *la Brabançonne :* j'entends encore ses notes se mêler à la clameur de la rue, qui grondait comme à l'arrivée. « On voyait un Roi, a écrit M. Dumont-Wilden, dans toute la rayonnante splendeur de ceux qui tiennent haut

le glaive, et sa voix vibrait comme une lyre chante dans le vent... »

*
* *

Contrairement à l'usage établi, la Chambre et le Sénat ne se séparèrent pas immédiatement. Le baron de Broqueville, montant à la tribune, demanda à faire aux deux Chambres réunies une communication au nom du gouvernement. Il fallait gagner du temps et simplifier autant que possible la procédure. Après quelques mots de préambule, le ministre de la Guerre commence la lecture de l'ultimatum reçu le dimanche soir à sept heures. Il veut exposer au Parlement la situation dans toute sa gravité : trois documens, de quelques lignes chacun, y suffiront. Après en avoir pris connaissance, les représentans du pays n'auront plus rien à apprendre et pourront juger en pleine lumière de l'avenir du pays.

L'assemblée écoutait dans un silence émouvant les termes de la note allemande. Le ministre fit sonner les mots de menace qui la terminaient, notamment le sinistre appel à la « décision des armes » qui en indiquait l'esprit. Puis il ajouta :

« S. Exc. le ministre d'Allemagne, en nous remettant cette note dimanche soir à sept heures, réclamait une réponse dans les douze heures de la réception de cette note. Nous avons immédiatement demandé aux ministres d'État, sans distinction d'opinion politique, de bien vouloir se joindre au Gouvernement, afin de délibérer en conformité absolue de sentiment avec la nation tout entière. J'ai le droit d'affirmer que c'est à l'unanimité de tous les membres présens à cette réunion que les décisions communes ont été prises dans l'intérêt commun de la Patrie. »

Des « Très bien ! » soulignent cette déclaration qui constitue le seul compte rendu officiel de ce qui s'est passé au Conseil nocturne tenu le 2 août au Palais de Bruxelles.

Le baron de Broqueville passa ensuite au second document du dossier : la réponse belge. Elle débute, suivant l'usage des chancelleries, par un résumé fidèle de la note à laquelle elle répond. L'attention de l'assemblée se fixa, plus intense. La Chambre approuva le passage affirmant que la neutralité de la Belgique eût été défendue contre la France, si cette puissance

avait manifesté les intentions que lui prêtait l'Allemagne ; elle marqua bruyamment sa satisfaction en entendant la phrase cinglante qui constate que l'indépendance et la neutralité de la Belgique sont placées « sous la garantie des Puissances, et notamment du gouvernement de Sa Majesté le Roi de Prusse. » Ce langage fier et mesuré était bien celui qui convenait au tempérament national. Une longue ovation accueillit la phrase finale, celle qui contenait la réponse définitive formulée dans le style diplomatique le plus impeccable : « Le gouvernement belge est décidé à repousser par tous les moyens en son pouvoir toute atteinte à son droit. » Debout, les membres acclament le chef du gouvernement.

Le baron de Broqueville s'arrêta un instant, puis donna lecture de la troisième et dernière pièce du procès. C'était la lettre remise à six heures du matin à M. Davignon par M. von Below-Salesk, contenant la déclaration de guerre. Le gouvernement impérial, disait le ministre d'Allemagne, « se verra à son plus vif regret forcé d'exécuter, au besoin par la force des armes, les mesures de sécurité indiquées comme indispensables vis-à-vis des mesures françaises. »

Le mensonge continuait donc à se mêler à la brutalité. Dans cette Chambre où avaient si souvent retenti les plus niaises affirmations du pacifisme et les absurdes raisonnemens d'un antimilitarisme borné, que d'échos ne réveillait pas cette courte lettre des héritiers de Bismarck! C'était donc la guerre aujourd'hui même!

Le baron de Broqueville poursuivit, la voix vibrante d'une indignation contenue :

« Messieurs, cette réponse se passe de tout commentaire, parce que tout commentaire affaiblirait ce qui vient de se passer aujourd'hui. A l'heure actuelle, la parole est aux armes, mais par les armes nous ferons franchement, énergiquement tout notre devoir. »

Une rumeur de colère, la colère des honnêtes gens, montait de l'assemblée. Des cris de : « Vive la Belgique! » éclatent de nouveau. Le ministre se laisse quelque peu entraîner :

« Comme l'a dit tantôt S. M. le Roi, dit-il, un peuple qui ne s'abandonne pas peut être vaincu, mais il est certain qu'il ne sera pas abattu... »

Le baron de Broqueville élève la voix pour évoquer la vision nécessaire des plus sinistres perspectives ; il y a des enthousiastes à qui ses paroles font mal, mais il faut que l'histoire puisse attester que la réponse belge à la sommation allemande n'émana pas de cerveaux grisés par un facile optimisme.

« Et moi, » continue-t-il dans un superbe mouvement d'éloquence réfléchie, le seul qu'il se soit permis au cours de cette séance, « je le déclare, au nom de la Nation tout entière, groupée en un même cœur, en une même âme, ce peuple, même s'il était vaincu, ne sera jamais soumis ! »

Un violent coup de poing sur la tribune ponctua cette phrase que les événemens devaient bientôt justifier. La salle éclata en acclamations prolongées. M. Carton de Wiart, debout au banc des ministres, s'écrie : « L'Union fait la force ! » et semble, en cette minute même, proclamer les raisons profondes de l'union sacrée.

Le vieux doyen d'âge se leva alors. « Messieurs, dit-il, au nom de la représentation nationale, nous devons prendre acte des déclarations solennelles que M. le ministre vient de faire au nom du gouvernement. Notre unique réponse, c'est que nos cœurs sont avec lui et que nous mettons en lui tout notre espoir. Nous lui crions : « Vive la Belgique ! » Par l'énergie des Belges, soyons-en convaincus, elle ne périra pas ! »

Le député libéral d'Anvers, par cette émouvante apostrophe au ministre catholique qui avait prévu le péril, mais dont le seul malheur était de venir trop tard, interprétait vraiment la confiance du pays tout entier. Au milieu de l'enthousiasme général, les sénateurs se retirent dans la salle de leurs délibérations. La séance des assemblées réunies avait à peine duré une demi-heure.

*
* *

La Chambre ouvrit donc sa session régulière. Le temps pressait. Sur la proposition du doyen d'âge, qui présidait jusqu'à la constitution du bureau définitif, elle résolut de valider en bloc les pouvoirs des nouveaux élus et d'élire par acclamation l'ancien bureau de l'Assemblée. M. Schollaert reprit donc le fauteuil et donna l'accolade au vénérable M. Delvaux. Tous deux sont morts, le premier en exil, le second sous l'occupation

ennemie, espérant toujours durer assez longtemps pour revoir la rentrée solennelle du Parlement dans le pays libéré. Il eût été si beau de revoir les mêmes visages à la présidence de la réunion d'hier et à celle de demain ! Mais l'épreuve fut trop longue pour ces têtes blanchies.

M. Schollaert, de sa voix ferme, de ce ton convaincu qui donnait à ses discours une véritable éloquence, faite de sincérité et d'émotion, remercia ses collègues. Il salua l'armée et la Nation : « Ah ! les braves gens, dit-il, et comme l'on est fier d'être Belge ! » Il évoqua l'inoubliable nuit de dimanche où il fut appelé au Palais. « Le soir, la menace éclate. La nuit, sous la conduite de notre Roi, les résolutions viriles sont prises pour assurer le respect de nos obligations internationales. Aux premières lueurs du jour, nos vaillantes troupes volent à la défense de nos frontières et depuis, sans cesser, nos jeunes gens par milliers viennent grossir nos bataillons... »

Mais l'heure est venue d'expédier le travail législatif. La Chambre vote sans discussion un crédit de guerre de deux cents millions. De mauvaises nouvelles, pourtant, circulent. Des députés arrivés tardivement en séance confirment des bruits qui circulaient depuis le matin. Tout à coup le baron de Broqueville, à qui l'on venait d'apporter un pli, se lève, demande la parole, et en proie à une émotion qu'il peut à peine surmonter, il proclame : « Messieurs, j'ai le douloureux devoir de communiquer à la Chambre que le territoire est violé. » *Sensation prolongée*, dit le compte rendu sténographique. Il y eut, en effet, dans l'Assemblée un moment d'indescriptible douleur. La vision matérielle de l'envahisseur pénétrant par les routes claires du beau pays liégeois s'imposa à l'imagination de tous.

La nouvelle n'était pas inattendue pour le gouvernement. Dès six heures du matin, des indications officieuses lui avaient signalé des raids ennemis en divers points de la frontière. Vers huit heures, l'armée allemande avait en quelque sorte officiellement accompli son forfait à Gemmenich, dans le Limbourg, et avait distribué en territoire belge la proclamation du général von Emmich, commandant de l'armée de la Meuse. Les premières troupes d'invasion se composaient des 2e et 4e divisions de cavalerie. Les Allemands entrèrent successivement en Belgique par les routes d'Aix-la-Chapelle à Visé, d'Aix à Liége *viâ* Herve, d'Eupen à Dolhain, d'Aix à Verviers, du camp

d'Elsenborn à la Baraque Michel, de Malmédy à Hockay et de Malmédy à Francorchamps. A onze heures, ils étaient à Warsage, à midi à Battice, à une heure à Verviers. A une heure, d'autre part, le premier combat s'engageait sur la Meuse, à Visé, car cette importante ligne stratégique est à quelques pas de la frontière allemande. Vers cinq heures, le fort de Fléron entrait en action. Le soir, le gros de l'armée de von Emmich s'établissait sur la ligne Bombaye-Herve-Remouchamps. Des incendies et des fusillades à Goiron, à Fouron-le-Comte, à Berneau, à Mouland, à Warsage et à Battice montraient immédiatement le caractère féroce de l'invasion.

M. de Broqueville ne voulut pas laisser passer cet instant douloureux où la nécessité de coordonner tous les efforts pour le salut du pays apparaissait si clairement sans réaliser un acte politique de haute et lointaine portée. Le 2 août, un arrêté royal avait nommé MM. Paul Hymans et le comte Goblet d'Alviella, leaders du parti libéral à la Chambre et au Sénat, ministres d'État, titre honorifique qui place ceux qui en sont revêtus parmi les conseillers de la couronne sans leur conférer cependant de responsabilité ministérielle. Le Parlement ayant manifesté une confiance unanime dans le gouvernement, le président du Conseil jugea que l'heure était venue d'attribuer la même distinction au chef du parti socialiste, M. Émile Vandervelde. Le Roi était fort désireux de réunir autour de lui les représentans qualifiés des divers groupemens politiques. Le baron de Broqueville pressentit l'intéressé pendant la séance et s'assura de son patriotique concours. Sans plus tarder, il donna lecture de l'arrêté qui faisait du député à tendances républicaines un conseiller attitré du roi Albert. Cette manifestation de la politique d'union qui était celle du cabinet fut unanimement approuvée, et une foule de membres allèrent féliciter à son banc le nouveau ministre d'État et le ministre de la Guerre, pour leur acte de clairvoyance et de sagesse. Au cours de la séance, M. Vandervelde devait d'ailleurs donner au gouvernement, au nom de son groupe, la promesse chaleureuse d'un appui sans condition. Les exigences inéluctables du salut commun faisaient table rase des réserves qu'une tradition empreinte de verbalisme vieillot avait trop longtemps maintenues dans les déclarations de l'extrême gauche en matière de défense nationale. Tous les députés communiaient dans un vrai sentiment de fra-

ternité. Seul peut-être, M. Hendericks, représentant d'Anvers, dont le rôle devait plus tard être néfaste au moment des manœuvres allemandes pour exciter en Belgique la querelle linguistique, semblait se tenir en dehors de cet admirable élan. Chez quelques vieillards, la douleur l'emportait sur l'enthousiasme et l'on entendit un de ceux qui avaient contribué à retarder l'ère des réformes militaires murmurer tristement : *Finis Patriæ!* M. Woeste montrait un visage navré ; il applaudit vigoureusement les discours du Roi et de M. de Broqueville, mais ses voisins virent des larmes désolées couler constamment de ses yeux.

La Chambre vota ensuite, sans observations, une augmentation du contingent de 1914, une loi sur la rémunération due aux familles des mobilisés et une loi sur les délégations en cas d'invasion du territoire.

Pendant que se poursuivaient ces délibérations, la ville se remplissait des échos de ce qui venait de se passer au Parlement. La foule accumulée, le long du parcours du cortège royal, se dispersait lentement. Bruxelles avait cet extraordinaire aspect de cité en fête qu'elle devait garder jusqu'à l'arrivée subite de l'armée allemande. Des drapeaux flottaient à toutes les fenêtres; des groupes animés stationnaient sur la voie publique, des inconnus s'abordaient pour échanger des nouvelles et recueillir les plus fantastiques rumeurs. Bientôt des chants patriotiques se firent entendre. Un cortège se forma spontanément pour aller au ministère de la Guerre saluer l'armée et réclamer M. de Broqueville. Une foule énorme fut réunie en quelques instans au coin de l'avenue des Arts et de la rue de la Loi, appelant le ministre au balcon par mille cris enthousiastes. Le colonel Wielemans, le futur chef d'état-major de la retraite d'Anvers et de la bataille de l'Yser, travaillait au rez-de-chaussée de l'hôtel avec les officiers du cabinet militaire. Il ouvrit la fenêtre et avertit les manifestans que le chef du gouvernement était encore à la Chambre. « Vive l'armée! » criait-on, à la vue de son uniforme vert. « Vive la Belgique ! » lança le colonel, et son cri fut repris par la rue noire de monde. Des mains se tendaient vers l'officier. Il referma la croisée, tandis que le cortège se dirigeait en chantant vers le Palais de la Nation. A sa tête marchait un homme portant sur ses épaules un enfant qui agitait le drapeau national.

La place fut bientôt envahie. Le commandant du palais, toujours prudent, doublait déjà les gardes de service à l'entrée, quand un huissier qui était allé parlementer avec les premiers arrivans vint annoncer en séance que la foule réclamait au dehors le premier ministre. Des députés, M. Berryer, ministre de l'Intérieur, pressèrent le baron de Broqueville de se montrer un instant. Il parut enfin au balcon, salué d'une ovation sans fin. D'une voix puissante, qui retentissait sur la place, il adressa quelques paroles à la foule. Les voici telles que les recueillit le correspondant de la *Métropole* d'Anvers :

« Mes amis, laissez-moi vous dire deux mots qui viennent du plus profond de mon cœur. Il vient de se commettre un attentat qui est peut-être sans exemple dans l'histoire : le sol belge, malgré les promesses, malgré les garanties de notre neutralité, a été violé par des troupes allemandes. Du plus profond de mon cœur de Belge, je vous crie : c'est un attentat abominable qui ne peut être impunément accompli. L'armée a à sa tête un chef, un souverain d'une grande valeur dans laquelle la nation place à cette heure suprême sa confiance. Le roi Albert saura, avec l'aide de l'armée, sauvegarder l'intégrité du territoire. Il y a une chose que nous ne subirons jamais, c'est la domination. Vive le Roi ! Vive la Belgique ! »

A l'entendre, le délire de tout à l'heure se renouvelle. Hommes et femmes l'acclament. Des mères élèvent leurs enfans dans leurs bras. On crie : « Aux armes ! Des fusils ! » Des jeunes gens forment un monôme pour aller au bureau de recrutement. Le ministre rentra en séance comme auréolé à son tour par les témoignagnes vibrans de la confiance populaire.

Les mauvaises nouvelles affluaient cependant. Quelques députés venaient d'obtenir des précisions sur la marche de l'ennemi. M. Journez, député de Liége, se lève avant le vote :

« Messieurs, dit-il, nous venons d'apprendre que les armées allemandes sont actuellement à Dolhain et aux environs de Verviers. Dans ces conditions, nous considérons, nous députés de Liége, que notre devoir, la Chambre étant en nombre, est de nous rendre immédiatement dans notre arrondissement. »

C'est ainsi que, dès le début, un grand nombre de représentans choisirent volontairement la rude mission de venir en aide aux populations envahies et de partager leurs souffrances.

La Chambre procéda à un seul vote sur l'ensemble des

six projets de lois soumis à ses délibérations, et les noms des Liégeois furent appelés les premiers. Ils votèrent oui, puis se retirèrent au milieu des sympathies émues de leurs collègues.

A 11 h. 50, M. Schollaert levait la séance aux cris mille fois répétés de « Vive la Belgique! » Le vénéré président venait d'accomplir le dernier acte de sa longue carrière parlementaire. La Chambre belge, dispersée par la tourmente, ne devait plus se réunir sous sa magistrature.

*
* *

L'attitude du Parlement belge, le 4 août 1914, restera un des plus nobles exemples qu'ait jamais donnés une Chambre représentative. Aucune tache n'est venue voiler la splendeur du tableau : le patriotisme, la concorde, la sobriété du langage, la rapidité et l'énergie dans la décision, toutes les vertus civiques enfin, les plus rares et les plus hautes, ont brillé ce jour-là d'un incomparable éclat. Les hommes qui composaient cette assemblée n'étaient ni meilleurs, ni pires que leurs concitoyens. Il y avait là, à côté de quelques individus d'un talent supérieur, des avocats, des médecins, des nobles, des ouvriers, de petits bourgeois qui étaient bien l'émanation des divers milieux sociaux d'une démocratie moderne dans sa complexité. Un trait de caractère leur était commun à tous pourtant : l'honnêteté profonde. La vie publique belge, malgré les tares inévitables qu'entraîne le système électoral, est restée singulièrement pure des compromissions d'argent, et les personnages moralement indignes ont toujours été rapidement éliminés par les soins de leur propre parti. La proposition allemande, par son cynisme, sa félonie et son mensonge, révolta les âmes. C'est ce qui explique que ce Parlement, où la connaissance des affaires internationales était si limitée, où figuraient avec autorité tant d'antimilitaristes à peine convertis et tout prêts à la récidive, où tant de braves gens avaient accepté les naïfs articles de foi de l'Internationale, sut donner tout à coup le spectacle de la clairvoyance la plus sûre et de l'énergie la plus virile. Un gouvernement ferme, qui avait eu le mérite de prévoir et le courage de parler haut, avait tracé la voie. Les Chambres le suivirent sans faiblesse, avec une telle unanimité, un tel élan qu'il faut voir à l'origine de leur geste autre chose que la seule impulsion de la raison politique. M. Henry Carton de Wiart l'a très juste-

ment noté dans un de ses discours d'exil : « L'effort séculaire poursuivi par les aïeux contre l'oppression étrangère revivait tout à coup dans l'enthousiasme d'un patriotisme dont la Nation ne soupçonnait pas elle-même toute l'ardeur. »

Cette Chambre, qui jusque-là s'était montrée incapable de voter en temps utile le budget, qui prolongeait interminablement les plus futiles discussions, qui harcelait d'interpellations et de questions les ministres débordés, accepta sans débat le défi de l'Empire allemand. Ne faut-il pas voir, dans cette séance, dont nous avons essayé de retracer les grandioses péripéties, une confirmation de ce que ceux qui connaissent la psychologie des individus et des foules ont souvent prétendu, à savoir : que nous sommes gouvernés par des forces dont nous n'apercevons pas, en temps ordinaire, toute l'emprise? Un grand écrivain a flétri le régime moderne en montrant, dans les orateurs qui exaspèrent jusqu'à la haine les luttes de parti, *les morts qui parlent* plus haut que les vivans. Mais cette formule peut recevoir une plus consolante interprétation. On pourrait, dans les spectacles d'un Parlement qui donne subitement le magnifique exemple montré par le Parlement belge, le jour de l'invasion du territoire, trouver la preuve que les divisions qui paraissent les plus profondes, les erreurs les plus invétérées se taisent et s'effacent dès qu'une catastrophe éveille en nous les puissances inconnues que des siècles de lutte ont mystérieusement déposées dans les hérédités d'une même race. A certaines heures, un souffle surnaturel transfigure les plus modestes acteurs de la scène du monde, et l'homme apparaît comme le fils de ses pères et l'héritier de toute sa race, marqué de la divine empreinte qui ennoblit le limon dont il est pétri.

Cte Louis de Lichtervelde.

ÉLECTIONS ACADÉMIQUES

LE MARÉCHAL JOFFRE

A

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie vient, aux applaudissemens de toute la France, d'élire le maréchal Joffre.

Il ne faut pas s'imaginer que cette faveur soit si commune aux grands capitaines. Six maréchaux seulement sont entrés à l'Académie — à des titres assez différens et tous en l'espace d'une soixantaine d'années. Le maréchal de Villars y entra le premier en 1714; il avait soixante et un ans, il venait de sauver la France, et ce trait rappelle l'élection d'aujourd'hui. Ce fut dans un élan de reconnaissance que l'Académie lui offrit spontanément le fauteuil, devenu vacant par la mort du premier aumônier de la Dauphine, Chamillard. Mais le vainqueur de Denain pouvait faire figure parmi les hommes de lettres. Il mit beaucoup de soin à polir son discours, qui fut très applaudi. Il y fut très modeste, ce qui ne lui était pas accoutumé. Il parla peu de lui-même. En quelques phrases seulement, il évoqua la grandeur du Roi et la valeur de l'armée française. Le directeur lui répondit avec grâce qu'il regrettait de n'être pas Cicéron pour répondre à César. Une fois à l'Académie, le maréchal prit intérêt à ses travaux; il y collabora; on dit que la finesse de ses observations littéraires étonnait ses confrères. Il fit don à la Compagnie de

son portrait, suppliant, avec beaucoup de protestations de dévouement et de respect (c'étaient là ses propres mots), ses confrères, puisqu'il ne pouvait se trouver au milieu d'eux aussi souvent qu'il le désirait, de permettre qu'il y fût au moins en peinture, et que cette peinture fût un gage toujours présent de son zèle pour la Compagnie. Le don fut accueilli par des acclamations. Seul Valincour devina la gloriole secrète qui faisait désirer au maréchal d'avoir son portrait dans la salle des séances où se trouvaient seuls ceux des deux rois et des deux ministres protecteurs. Et pour lui faire pièce il fit don à l'Académie des portraits de Boileau et de Racine. Bientôt Corneille, La Fontaine, Bossuet, Fénelon, parurent à leur tour, puis d'autres, et ainsi commença la collection des portraits académiques.

L'année suivante, ce fut le maréchal d'Estrées, qui fut admis. Celui-là avait une admirable bibliothèque, aimait les écrivains, était l'ami de Montesquieu et écrivait avec beaucoup de grâce et d'éloquence. Cinq ans plus tard, en 1720, l'Académie recevait un jeune homme de vingt quatre ans, qui avait justement fait, sous les ordres de Villars, la belle campagne de 1712 et qui, de sa courte existence, avait déjà passé vingt-cinq mois à la Bastille en trois séjours : une première fois, il avait fait une pénitence de quatorze mois pour sa débauche et son libertinage; une seconde fois, à vingt ans, il avait été enfermé six mois à la suite d'un duel; et une fois encore en 1719, pendant cinq mois, pour avoir trempé dans la conspiration de Cellamare : c'était Louis-François-Armand Duplessis, duc de Richelieu, qui sera fait maréchal pendant la guerre de Succession d'Autriche. Il était tout frais sorti de sa prison, et il était l'idole des dames de la cour, quand l'Académie l'appela à succéder au marquis de Dangeau. Comme il n'avait jamais écrit et qu'on ne pensait pas qu'il fût capable de composer un discours, Destouches lui en fit un, Fontenelle un second, et Campistron, un troisième. Il les accepta tous trois, et en fit un quatrième, qu'il lut : ce discours fut trouvé gracieux et spirituel; mais il était tout rempli de fautes d'orthographe. Peu d'académiciens ont siégé aussi longtemps, car il n'est mort qu'en 1786, et il a été soixante-six ans de l'Académie française et cinquante-sept ans de l'Académie des Inscriptions.

Le quatrième des maréchaux que l'Académie a reçus jusqu'ici est le maréchal de Belle-Isle. Il était né en 1684. Il s'était illustré par la retraite de Prague en 1742, puis par la campagne de Provence, d'où il chassa les Anglais. Après la paix d'Aix-la-Chapelle,

maréchal depuis 1741, duc depuis 1742, pair de France depuis 1748, il voulut encore être académicien. Le premier fauteuil, celui de Godeau, puis de Fléchier, puis de Nesmond, avait été, après ces trois évêques, occupé par le ministre des affaires étrangères, Amelot. Amelot mourut en 1749. Quelques conseillers mal avisés persuadèrent le maréchal de se dérober à l'usage des visites. Mais il se ravisa, et ayant ainsi satisfait à l'usage, fut élu tout d'une voix. Il avait soixante-cinq ans. Occupé des affaires publiques, il fut d'ailleurs un académicien peu assidu.

Le maréchal de Beauvau fut élu en 1770. Il n'était pas homme de lettres, quoiqu'on ait une lettre de lui à l'abbé Desfontaines sur des questions de syntaxe... Enfin le maréchal de Duras fut élu en 1775. Il n'a laissé aucun écrit.

***

Le vainqueur de la Marne est donc le septième maréchal de France qui se vient asseoir entre les gens de lettres. Son élection avait été prophétisée par Renan le jour où celui-ci, recevant M. de Lesseps, avait promis un accueil triomphal au général qui aurait rappelé la victoire. Le sentiment de Renan n'a pas cessé d'être celui de l'Académie. On a voulu que la première élection, après trois ans, fût toute nationale; que les questions de partis n'eussent aucune raison d'y paraître; que cette élection fût unanime; et qu'enfin elle fût un hommage à l'armée qui venait de sauver à la fois le sol et l'esprit français.

Sauver l'esprit français! Beaucoup de combattans seraient étonnés de cette phrase, ou choqués, ou excédés. Il n'y a rien de si dépourvu d'emphase que l'esprit d'un troupier français. Cette simplicité paraîtra son plus beau trait. Il est en service commandé, il fait sa besogne, il voudrait qu'elle fût finie, mais il la poursuivra jusqu'au bout. Les grands mots l'exaspèrent, quoique, sans y penser, il trouve lui-même des mots sublimes. Il a horreur de l'emphase, ce trait fondamental du germanisme, et par là il est bien de chez nous et nous défend encore. Il a horreur d'entendre dire qu'il est un héros. A juste raison : car il est un soldat, et c'est beaucoup plus beau. Mais il faut bien se dire pourtant que ce soldat a sauvé tout l'héritage d'idées et de sentimens que nos pères nous ont légué. Il a arrêté l'invasion sur une ligne qui va approximativement de l'évêché de Bossuet à la patrie de Racine et de La Fontaine. Et chaque fois que dans l'avenir un écrivain de génie, de la pure race de France,

ajoutera une gloire nouvelle à celle des Bossuet, des La Fontaine et des Racine, cette gloire sera due aux soldats tombés sur la Marne.

Les livres ne sont pas toujours faits par ceux qui les écrivent. Un auteur n'est le plus souvent que le point de rassemblement et, comme on dit, le lieu géométrique des idées et des sentimens épars. Esprit de la race, désirs de l'âme humaine, rêveries faites de milliers de rêveries, espoirs de tant de cœurs souffrans, amours de tant de cœurs solitaires, c'est là ce peuple de fantômes qu'Hamlet voyait errer entre le ciel et la terre, et qui viennent se reposer et se dissoudre dans les pages des livres. Beaucoup de ces fantômes sont nés des vapeurs d'un tombeau. Ceux de nos champs de bataille seront ainsi féconds. Le voyageur qui passe aujourd'hui, près de Meaux, sur le plateau de Barcy s'arrête devant un spectacle saisissant. Le plateau est couvert de tombes, et sur chacune de ces tombes, une grande palme pliante et pâle frémit en gémissant. Là reposent ceux qui sont les vrais écrivains de l'avenir.

C'est par eux que le style français sera resté net, vif, mesuré et libre. Non seulement ils l'auront sauvé des ignobles qualités allemandes, du galimatias bouffi et de la mollesse gluante dont le poids fait la force, mais ils lui auront donné une vigueur nouvelle. L'énergie une fois créée ne se perd pas. L'héroïsme de ces soldats leur survit comme une force en liberté. Il se mêle à l'âme même du pays. L'écrivain le recueille et, sans qu'il le sache, son œuvre en est colorée et ennoblie. C'est bien lui qui écrit, mais ce qu'il écrit est dicté par l'âme errante des jeunes morts. Ils composeront ces livres que nous attendons demain. Comme il est arrivé après toutes les grandes crises, il est vraisemblable qu'une génération lyrique va surgir. Nous avions depuis quelques années un art si propre, si petit, si délicat, si vide de pensée, si dénué d'ardeur! Dans l'art nouveau, la vie interrompue et l'ardeur brusquement brisée de tous ceux qui sont tombés prendront leur juste revanche et retrouveront cette part de l'existence qui leur était promise, qui leur a été retranchée, et à laquelle ils ont droit; ils lui donneront à leur tour l'énergie de l'action et la fièvre des mâles vertus, et l'enthousiasme, et tout ce qu'ils étaient à leur dernière heure, l'heure à laquelle ils sont devenus pour jamais eux-mêmes. En recevant le commandant en chef des armées de 1914, l'Académie a reçu par avance les poètes de demain.

***

Mais ce serait diminuer le sens du choix que l'Académie a fait que de le croire seulement symbolique. Certes, c'est à toute l'armée qu'elle a voulu rendre hommage dans celui qui l'a menée à la victoire; mais c'est bien le maréchal Joffre qu'elle a nommé, et elle a eu raison. Ce n'est pas qu'il soit littérateur. Jusqu'en 1914, il n'avait rien fait pour solliciter cette renommée qui vient du style ou de la parole. A l'École polytechnique, ses moins bonnes notes sont celles de français. Ce n'est pas ici le lieu de retracer sa carrière de soldat et je recherche seulement les quelques occasions qu'il eut de parler et d'écrire. En 1892, on l'envoie en Afrique construire le chemin de fer de Kayes à Bafoulabé. A la fin de 1893, il reçoit l'ordre de marcher par la brousse, avec une colonne d'un millier d'hommes, de Ségou à Tombouctou, appuyant la colonne Bonnier, qui avance par le Niger. Le commandant Joffre montre dans la conduite de sa troupe les qualités d'un chef excellent. Il prépare minutieusement l'expédition. Il recueille des renseignemens précis sur le pays et sur la façon de combattre de l'ennemi. Il organise ses transports avec le plus grand soin. Comme il sait qu'il sera attaqué par surprise, il se garde avec des précautions sévères, et il déjoue en effet les tentatives de l'ennemi. Il est ferme et hardi autant qu'il est prudent. Il apprend que la colonne Bonnier s'est laissé surprendre et il en recueille les restes le 2 février 1894. Mais il n'hésite pas avec sa petite troupe à se porter en avant, et, le 12 février, il entre à Tombouctou, après une marche de deux cents lieues. Il reçoit l'ordre de revenir; mais il pense que son départ serait funeste, et il reste malgré les ordres. Il fortifie la ville et soumet le pays. Il a raconté cette campagne dans un rapport qui est surtout un modèle de clarté.

On a encore publié de lui deux discours, prononcés l'un en 1913, à la Société des anciens élèves de l'École polytechnique, l'autre à la Chambre, dans la discussion de la loi de trois ans. Ils ont le ton net de la voix qui commande. Ils sont logiques et solides.

Il y a dans l'armée française un assez grand nombre d'officiers qu'on pourrait croire plus près des lettres. Et cependant voici qu'aux jours héroïques de la Marne, c'est bien le général Joffre qui a écrit deux pages immortelles, et que les plus grands écrivains seraient probablement incapables d'écrire, deux pages que tous les Français savent déjà par cœur, et qui seront répétées d'âge en âge. L'une est l'ordre du jour qui arrive aux chefs de corps le 6 septembre au

matin : « Au moment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne pourra plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. » Cela est ferme et beau comme un discours antique. Cette beauté vient de la pensée nue, cette fermeté vient de la pensée claire. L'ordre est exactement égal aux circonstances pour lesquelles il a été fait et qui sont parmi les plus solennelles de l'histoire du monde. Le tour n'est pas différent des discours précédens; mais l'exactitude, dans ces jours-là, est allée au sublime.

Le second texte est la célèbre dépêche du 12. « La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève en une victoire incontestable; la retraite des 1re, 2e, 3e armées allemandes s'accentue devant notre gauche et notre centre. A son tour, la 4e armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize. Partout l'ennemi laisse sur place de nombreux blessés et des quantités de munitions. Partout on fait des prisonniers; en gagnant du terrain, nos troupes constatent les traces de l'intensité de la lutte et l'importance des moyens mis en œuvre par les Allemands pour essayer de résister à notre élan. La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès. Tous, officiers, sous-officiers et soldats, avez répondu à mon appel. Tous, avez bien mérité de la patrie. » Un Scudéry ferait remarquer que « quantités de munitions » est bas et que « constater des traces » est incorrect. Mais c'est tout de même du Corneille. J'ai vu, dans une pièce de théâtre qui n'était pas sans mérite, un personnage réciter les premières phrases de cet ordre. Tout le texte de l'auteur s'éclipsait auprès de ces lignes faites pour le marbre.

On cite ces passages parce qu'ils sont les plus célèbres. Mais tous les ordres qu'on a publiés sont du même style.

En vérité, on se fait des idées bien fausses sur l'état d'écrivain. On s'imagine qu'il faut être en même temps littérateur. C'est une erreur étrange. Beaucoup des plus grands n'ont pas fait profession d'être gens de lettres, et c'est même un des traits de l'art d'écrire qu'à l'inverse de tous les autres arts, on y excelle sans être du métier. A l'extrême, on peut imaginer qu'il y a des écrivains en puissance, et qui s'ignorent. Un grand général est de ceux-là. Il lui faut, pour mener une campagne, la puissance de se représenter les choses et la faculté d'inventer qui font l'imagination des grands

poètes. Il a l'art d'adapter exactement les moyens à la fin, qui fait les grands stylistes. L'Académie peut l'accueillir; et j'ajoute que, pour la valeur de l'esprit et du caractère, elle n'aura pas toujours la fortune de trouver un pareil homme.

***

Celui qu'elle vient de recevoir est, au dire même de ceux qui l'aiment le moins, un de ceux qui comptent dans l'histoire. Mais c'est aussi l'un de ceux dont il est le plus malaisé de tracer le portrait. Il y a en lui du je ne sais quoi et une sorte de mystère. Les uns lui prêtent l'esprit offensif le plus déterminé, les autres mettent sa gloire à avoir élevé et défendu un mur infranchissable. Il est énigmatique comme tous les silencieux. On ne l'a jamais vu, à la fin des manœuvres, faire ces critiques éblouissantes où se développaient l'éloquence et l'ingéniosité d'autres chefs. Il se bornait souvent à déclarer qu'il n'avait rien à dire. Mais, par un don qu'on a vu manquer aux plus grands orateurs, il sait parler au soldat dont il est adoré. Dans un temps où il était attaqué dans les conseils, on n'osait pas toucher à lui, tant était grande la confiance qu'il inspirait à l'armée. Les hommes le savaient ménager de leur sang, et c'est un trait à sa gloire d'avoir refusé les réjouissances publiques qu'on proposait après la Marne, ne pensant point qu'on pût célébrer par des fêtes une victoire qui coûtait tant de deuils. Ceux même qui ont travaillé avec lui au Conseil supérieur de la guerre ne connaissent pas ses méthodes de travail, l'ayant toujours vu apporter des solutions qu'il avait élaborées sans témoins. Mais ils tombent d'accord qu'il excelle à voir un problème et à le résoudre.

Ces solutions qu'il discerne avec une intelligence si claire et si juste, il a pour les appliquer aux faits un caractère d'un prodigieux équilibre. Un témoin raconte que, dans les premiers jours de septembre 1914, au moment le plus tragique de la guerre, comme on le consultait sur un point de justice militaire, on le vit appliquer son esprit à ces questions de code avec la même sérénité et le même sang-froid que dans les temps les plus calmes. Pendant la bataille même, quand les dés étaient jetés et que le sort du monde se décidait, on dit qu'il lisait son journal dans son cabinet, avec une tranquillité d'esprit qui ressemble à la plus belle fermeté d'âme. On connaît la régularité de ses habitudes, et ce sommeil des grands capitaines, dont rien ne retardait le moment. C'est par ce sang-froid imperturbable qu'il s'est gardé, après Charleroi, de tout énervement, qu'il a

tout à la fois largement cédé le terrain et médité aussitôt la reprise d'offensive ; c'est ainsi encore qu'il a, au moment de la bataille de Guise, résisté à la tentation de livrer la bataille prématurément et que, renonçant aux lignes qu'il avait d'abord choisies, malgré de premiers succès, il ordonna le recul jusqu'à la Marne : aussi inaccessible aux conseils de la crainte qu'aux pièges de l'espérance, pesant tout, calculant l'heure, et inébranlable quand il l'avait entendu sonner.

Mais dans tout cela, il y a mieux que de la clarté de vues et de la fermeté de caractère. Cette tragédie d'août et de septembre 1914, avec son brutal premier acte, se déroule ensuite, à la vraie façon française, — commandée par l'esprit. L'ennemi vient précisément là où il craignait d'aller, sur une ligne tendue entre deux forteresses. Le piège se creuse devant lui. Il s'étend et se disloque, à mesure que l'armée française se resserre et se solidifie. Les deux armées changent de forme pour ainsi dire, et ces formes nouvelles sont imposées par une volonté, qui est celle du commandant français. Et quand cette transformation a atteint le point parfait, tout se porte en avant, et l'ennemi est culbuté : péripéties qui resteront comme un chef-d'œuvre classique.

Tel est l'homme. Il a sa place dans une Compagnie qui s'honore d'accueillir les premiers de la cité, et d'être une assemblée de ses gloires, bien plus qu'un bureau de faiseurs de livres. L'homme qui dans le désordre d'une action mal engagée a vu clair dans la situation la plus complexe que l'histoire connaisse, et qui a dit à tous ces flots divers de l'invasion accourant de tout l'horizon : « Vous irez jusqu'ici et pas plus loin, » cet homme-là est l'égal des plus grands. Ayant sauvé la culture française, il a sa place marquée dans le conseil des lettres françaises. Il prend rang entre les écrivains pour deux ou trois pages immortelles, qui dureront autant que la langue française. Il n'est pas nécessaire d'en avoir composé davantage, et le difficile était d'écrire celles-là. Que reste-t-il de plus, après quelques années, de l'auteur le plus fécond ?

HENRY BIDOU.

REVUE LITTÉRAIRE

« LES CONTEMPORAINS » DE JULES LEMAITRE (1)

La huitième série des *Contemporains*, qui vient d'être publiée, contient les premières études que Lemaître ait données à des revues : puis un assez grand nombre de pages, Figurines, Billets du matin, divers essais d'époque plus récente, qu'il négligea de recueillir dans ses volumes; enfin deux chapitres importants, l'un de 1911 et l'autre de l'année qui a précédé sa mort, deux lectures faites à la Société des Conférences, *Les péchés de Sainte-Beuve* et *Mes souvenirs*. Ce livre n'est évidemment pas tel que Lemaître l'eût souhaité, la plupart des morceaux qui le composent ayant été par lui écartés jadis. A-t-on bien fait de l'imprimer cependant? Certes, oui; et ne fût-ce que pour *Les péchés de Sainte-Beuve* et *Mes souvenirs*. A propos de *Mes souvenirs*, on remarquera que tout n'en est pas neuf ou inédit. Les passages relatifs à Flaubert et à Maupassant, par exemple, sont empruntés aux chapitres Flaubert et Maupassant des premières séries des *Contemporains*. Lemaître procédait ainsi volontiers. S'il avait à redire ce qu'il se trouvait avoir dit, il ne cherchait pas une rédaction nouvelle; mais il copiait son écrit de naguère. Et je crois qu'il était content de cette aubaine. Car il n'était pas extrêmement laborieux : l'assiduité prodigieuse et la passion d'écrire de Faguet, son ami très cher, excitaient son admiration fervente et son étonnement. Je crois, en outre, qu'il éprouvait une sorte de plaisir, lui qui sentait avec une si délicate mé-

(1) *Les Contemporains*, « études et portraits littéraires, » par Jules Lemaître; huitième série; préface de Myriam Harry. (Société française d'imprimerie et de librairie.) Cf. les sept premières séries des *Contemporains* (même librairie).

lancolie la fragilité de nos idées et de nos certitudes, à vérifier qu'ici ou là son impression restait la même, fidèlement la même, en dépit de la durée infidèle. Et son exquise bonne foi, l'une de ses vertus principales, ne lui permettait pas de modifier par les mots ce qu'il avait noté d'abord avec exactitude. C'est ainsi qu'un de ses plus parfaits chefs-d'œuvre, le discours sur Jean Racine, prononcé à Port-Royal des Champs lors du centenaire de Racine, est un centon; mais un centon de Jules Lemaître par lui-même. Il a pris dans ses feuilletons du *Journal des Débats* ou dans ses chroniques de la *Revue* les élémens de son discours. Et l'on goûtait, à Port-Royal, un accord charmant des paroles et du lieu; Racine revivait dans son paysage. On n'avait pas tort d'apercevoir cette harmonie, surprenante et réelle, et qui prouvait que, dès avant ce jour, écrivant de Racine, Lemaître l'imaginait avec une merveilleuse justesse et déjà le plaçait dans la vérité de ses entours.

Les premiers articles de Lemaître dans la *Revue bleue*, sur « Le mouvement poétique en France, » au mois d'août 1879, sur Flaubert, au mois d'octobre de la même année, il les avait sacrifiés : il y a découpé des pages qu'il a introduites dans ses portraits de Leconte de Lisle, de François Coppée, de Sully Prudhomme. Assurément, à ses débuts, il n'a pas tout son art encore et sa manière : il l'eut bientôt. Il y a, dans ces articles de 1879, un peu d'acidité, je n'ose dire, normalienne. Le raisonnement y est plus rigoureux peut-être que plus tard l'auteur des *Contemporains* ne l'a voulu, quand il eut compris que la vérité est plus nombreuse et variée que pareille à nos dialectiques.

Quant aux essais plus récens qu'il n'avait pas admis dans ses recueils, c'est du Lemaître. Et, s'il écartait avec modestie et nonchalance tout cela, fallait-il obéir tout à fait à cette indication de sa volonté ? Non. Il aimait beaucoup ces publications de petits papiers ; il aimait tout le détail qui aide à entrer dans le secret des âmes intéressantes. Même, il ne blâmait pas les « divulgations littéraires. » Il a écrit : « Continuez, éditeurs, à ouvrir les tombes ! » Et il disait que les morts sont plus indifférens qu'on ne feint de le supposer.

Le dernier volume des *Contemporains* nous engage à relire tous les autres. Et quel délice, de les retrouver tels qu'autrefois ! Ils n'ont pas vieilli et n'ont pas bougé. Vingt ans, vingt-cinq ou trente ans, c'est l'âge ingrat pour les livres. Ces livres privilégiés n'auront pas eu d'âge ingrat. Je ne sais comment ils passeront à l'éternité ; la transition n'est pas commencée : ils ont toute leur jeunesse. Vous en reconnaîtrez les pages célèbres ; vous vous les réciterez en les reli-

sant : et pourtant vous croirez que la pensée d'où elles sont nées frissonne encore. « ... Quand j'embrasse, de quelque courbe de la rive, la Loire étalée et bleue comme un lac, avec ses prairies, ses peupliers, ses îlots blonds, ses touffes d'osiers bleuâtres, son ciel léger, la douceur épandue dans l'air et, non loin, dans ce pays aimé de nos anciens rois, quelque château ciselé comme un bijou qui me rappelle l'ancienne France, ce qu'elle a fait et ce qu'elle a été dans le monde : alors, je me sens pris d'une infinie tendresse pour cette terre maternelle où j'ai partout des racines si délicates et si fortes. Je songe que la patrie, c'est tout ce qui m'a fait ce que je suis ; ce sont mes parens, mes amis d'à présent et tous mes amis possibles ; c'est la campagne où je rêve, le boulevard où je cause ; ce sont les artistes que j'aime, les beaux livres que j'ai lus. La patrie, je ne me conçois pas sans elle ; la patrie, c'est moi-même au complet. Et je suis alors patriote à la façon de l'Athénien qui n'aimait que sa ville et qui ne voulait pas qu'on y touchât, parce que la vie de la cité se confondait pour lui avec la sienne... » Les « morceaux de bravoure » sont, dans une œuvre, ce qui se marque le plus vite et se démode promptement. Les morceaux de bravoure sont rares, dans les *Contemporains*, et au surplus ne méritent pas d'être ainsi appelés. Ils n'ont pas le caractère de ce genre brillant et caduc. Ce qui empêche qu'on les confonde avec tous les échantillons de ce genre et ce qui les délivre de tout inconvénient, c'est la qualité de leur éloquence : une éloquence, où les mots ne mènent pas la pensée ; mais la pensée a fleuri dans les mots. Une pensée attentive, et qui ne s'enivre pas d'elle-même, qui a grand soin d'éviter le bavardage, et qui se surveille, et qui détesterait le moment où, cédant à son impulsion lointaine, elle aurait perdu la maîtrise de soi. Ce couplet sur la patrie, — mais je n'en ai cité que la fin, — regardez-le avec minutie ; et cherchez-y vainement une ligne un peu vague : tout n'y est que souvenirs, choses vues et aimées, la pure et simple vérité. Puis songez que, depuis l'année 1885 où cette page fut écrite, il n'est rien arrivé qui ait rendu moins touchante ou qui ait modifié en aucune façon cette vérité pure et simple. Si même le temps où nous vivons ajoute au sentiment que Lemaître a noté certaines fureurs et des angoisses, le sentiment demeure au fond ce qu'il était. La belle page n'est pas surannée.

L'on a coutume d'opposer aux idées, qui ont le renom d'être éternelles, les petits faits, qui sont passagers. Conséquemment, on se figure que les œuvres de l'art empruntent à leur caractère idéal ou concret leur qualité plus ou moins durable. On se figure que la géné-

ralité est de tous les temps et que la particularité est d'une époque. Ce serait logique, en somme. Seulement, la réalité se moque de la logique. Ou bien, si l'on veut, il y a toujours maintes combinaisons que la logique tolère : elle est plus tolérante qu'on ne l'a dit. Et la réalité choisit parmi ces combinaisons : elle est plus capricieuse que les théoriciens ne le croient. En réalité, les œuvres qui ont le mieux traversé les siècles avant de s'établir dans l'éternité sont merveilleusement particulières : l'*Enéide* est un poème de circonstance ; la *Divine Comédie* a besoin d'un perpétuel commentaire. Mais ce n'est pas comme une épopée romaine que nous lisons l'*Enéide?* et ce n'est pas pour ses allusions à des événemens ou des personnages abolis que nous lisons la *Divine Comédie ?* Nous lisons ces poèmes, qui ont survécu parce qu'ils étaient vivans : et il n'est de vie que particulière. Il n'est rien de moins vivant que les idées toutes seules ; et, entre les idées, les plus générales sont les moins vivantes, à moins qu'elles ne soient soudain prises par tels gaillards qui, les joignant à eux, leur communiquent leur entrain.

Les *Contemporains* sont tout pleins d'idées ; mais de quelles idées? précises, non pas élargies au delà de leurs limites premières, confinées au contraire, attachées à leur point d'origine et munies de tous les petits faits, hasardeux quelquefois, dont elles sont la prudente formule : les idées qui séduisaient Lemaître, cette année-là, ou ses impressions.

Lemaître m'accuserait de lui prêter une philosophie, et la refuserait. Il n'en voulait, à proprement parler, aucune. Seulement, les raisons qu'il avait de n'en vouloir aucune en font une. Il a écrit : « Changeans, nous contemplons un monde qui change. » C'est la plus jolie formule, et désespérante, qu'on ait trouvée, depuis Montaigne, après Héraclite, pour garantir l'esprit humain contre les périls de la certitude. « Et, ajoute-t-il, même quand l'objet observé est pour toujours arrêté dans ses formes, il suffit que l'esprit où il se reflète soit muable et divers pour qu'il nous soit impossible de répondre d'autre chose que de notre impression du moment. » Ces lignes sont de la deuxième série des *Contemporains* et du temps où Lemaître était plus occupé que jamais de critique et de littérature. Alors, demande-t-il, « comment donc la critique littéraire pourrait-elle se contituer en doctrine ? » Il compare l'intelligence du critique à un miroir devant lequel passent les œuvres de tous les écrivains ; long défilé, très divers. Et, pendant le défilé, les images sont à chaque

instant différentes; mais le miroir aussi change : « et quand, par hasard, la même œuvre revient, elle n'y projette plus la même image. » Que faire? Il convient de renoncer aux doctrines, ou du moins de renoncer à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas, à les prendre pour des réalités incontestables. Lemaître les appelle des préférences immobilisées.

Mais pourquoi ne pas immobiliser vos préférences? Ne pouvez-vous choisir, entre elles, celles qui, un jour de lucidité favorable, vous auront semblé les meilleures?... — Je veux bien, répond à peu près Lemaître : seulement, je ne serai plus sincère!... Il avait les plus ingénieux scrupules de la sincérité. Il se méfiait de ses jugemens et craignait d'y mêler l'opinion courante, d'y mêler même le souvenir de son ancienne opinion. Et il s'amusait à glorifier les doctrinaires : « Certains esprits ont assez de force et d'assurance pour établir ces longues suites de jugemens, pour les appuyer sur des principes immuables... » Mais, à peine glorifiés les doctrinaires, il vous les invite à la modestie : « Ces esprits-là sont, par volonté ou par nature, des miroirs moins changeans que les autres; et, si l'on veut, moins inventifs, où les mêmes œuvres se reflètent toujours à peu près de la même façon. » Bref, les doctrinaires ont une espèce d'infirmité qui les engage et les oblige à être doctrinaires. Ce sont de pauvres gens, et qui seraient bien empêchés de n'être pas doctrinaires. Il ne faut pas leur reprocher leur doctrine; mais il ne faut pas les en féliciter : leur doctrine résulte, malgré eux, ou avec leur consentement inévitable, de la pauvreté de leur imagination.

L'imagination d'un critique?... Mais, quoi! le critique n'est-il pas là pour comprendre et juger les œuvres? Cette tâche demande assurément de l'esprit, du goût, de la sensibilité. De l'imagination? C'est dangereux. S'il a de l'imagination, le critique ajoutera ses fantaisies à l'œuvre qu'on lui soumet; ce n'est pas l'œuvre qu'il jugera, mais une œuvre illusoire et que son imagination lui aura suscitée... Lemaître se moque de ces objections. Il n'entend pas que le critique soit réduit au métier de juge, avec le seul devoir de l'impartialité; il n'entend pas que le critique soit une balance, et qu'on a toujours peur de fausser : l'imagination fausserait la justesse de l'esprit?... C'est un vieil usage, et répandu par les auteurs que les critiques ont offensés, d'opposer aux critiques les « créateurs; » et le plus frivole des romanciers surpasserait le plus fameux des critiques par le fait de sa « création. » Sainte-Beuve a protesté là contre; et pourtant il

eût préféré d'être poète. Il savait bien que la critique, — et la sienne, et son « histoire naturelle des esprits, » — est une création. Lemaître va plus loin que Sainte-Beuve et dit : « Comme l'artiste crée ses personnages, le critique crée en quelque manière et façonne l'artiste qu'il définit. » Ainsi le critique est le créateur par excellence, le créateur des créateurs.

Les résumés que je tente ont l'inconvénient de donner beaucoup trop de rigueur aux impressions de Lemaître et à ses velléités. Les citations même que je fais le trahissent, car je ne puis tout citer; il faudrait tout citer, pour qu'on vît comment un passage en corrige un autre, le complète ou le contredit, le complète en le contredisant, deux opinions également jolies valant mieux qu'une. Mais enfin, l'on a beau faire; et si délicieusement que l'on varie ses préférences et quelque soin qu'on mette à ne pas les immobiliser, elles ne sont pas toujours en mouvement. La préférence la plus habituelle de Lemaître, à l'époque où il médita sur la critique la meilleure, était pour l'axiome que voici et qu'il a cité : « L'homme est la mesure de toutes choses. » C'est l'axiome des sceptiques; et ce peut être l'axiome des idéalistes; et c'est un axiome, en outre, sur lequel on peut fonder un dogmatisme, si l'on traduit « l'homme » par « la raison humaine. » L'homme est la mesure de toutes choses : quel homme? Et Lemaître : en ce qui me concerne, c'est moi. Il ne le dit point avec orgueil, mais il le dit avec humilité, plutôt encore avec résignation, puis avec une sorte de gaieté. « Encore de la critique personnelle ! me dit une voix que je respecte. — Hé ! vous en parlez à votre aise; plût au ciel que j'en pusse faire d'autre, et sortir de moi !... » L'on se souvient de Fantasio : « Si je pouvais être ce monsieur qui passe !... Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations; mais, dans l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartimens secrets ! Quelles solitudes que tous ces corps humains !... » Fantasio badine sur les plus tristes pensées. Le mélange du sourire et des larmes, qui est si gracieux dans les comédies de Musset, Lemaître en adorait l'indécision, comme un signe de poésie et de sagesse.

Mais cette voix, qu'il respecte, — qu'il a toujours respectée en effet, — et qui lui reproche assidûment sa « critique personnelle, » c'est la voix de Brunetière. Ils ont ensemble débattu longtemps, et Brunetière, avec sa fougue persuasive, et Lemaître, avec une subtilité ravissante, le problème de la critique, on disait alors, subjective ou

objective. Lemaître s'étant déclaré l'ennemi de la doctrine, la doctrine de Brunetière l'importunait : il ne pouvait opposer une doctrine à une autre, sous peine de manquer à son vœu. Brunetière l'attaquait selon les règles de la stratégie ; et lui harcelait l'assaillant. En guise de préface pour la sixième série des *Contemporains*, il a groupé quelques-unes de ses reparties. La première est du 4 novembre 1889 : « Il y a, dans une Revue illustre, un écrivain que je respecte et que j'admire infiniment. Depuis quelque temps, il ne peut plus écrire une page sans marquer son dédain et son antipathie pour ce qu'il appelle la littérature et la critique personnelles... Au fait, est-ce que ce ne serait pas de la *littérature personnelle*, l'expression si fréquente et si véhémente de cette antipathie ?... » Après cela, Lemaître vante les « excellentes raisons » de « ce grand dialecticien. » Puis il feint de se replier en désordre : « Et chaque fois, bien qu'il n'ait peut-être nullement pensé à moi, je prends cela pour moi ; je m'humilie, je rentre en moi-même... afin d'apprendre à en sortir, ou à faire semblant... Oui, je songe quelquefois à me corriger... » Voyez un peu : « Il me semble que cela ne serait pas très difficile : Je vous assure que je pourrais, comme un autre, juger par principes et non par impressions. On me traite d'esprit ondoyant. Je serais fixe, si je le voulais : je serais capable de juger les œuvres, au lieu d'analyser l'impression que j'en reçois ; je serais capable d'appuyer mes jugemens sur des principes généraux d'esthétique ; bref, de faire de la critique, peut-être médiocre, mais qui serait bien de la critique. » Trois ans plus tard, au mois de septembre 1892, la querelle continue. Mais Lemaître passe de la défensive adroite à l'offensive presque un peu rude : « M. Brunetière est incapable, ce semble, de considérer une œuvre, quelle qu'elle soit, grande ou petite, sinon dans ses rapports avec un groupe d'autres œuvres, dont la relation avec d'autres groupes, à travers le temps et l'espace, lui apparaît immédiatement ; et ainsi de suite. Toute une philosophie de l'histoire littéraire et, à la fois, toute une esthétique et toute une éthique sont visiblement impliquées dans les moindres de ses jugemens. Don merveilleux !... Mais en voici le rachat. Juger toujours, c'est peut-être ne jamais jouir. Je ne serais pas étonné que M. Brunetière fût devenu réellement incapable de lire pour son plaisir. Là est notre revanche à nous. Cela nous est égal de nous tromper en aimant ce qui nous plaît ou nous amuse, et d'avoir à sourire demain de nos admirations d'aujourd'hui. Consentant au plaisir, nous consentons à l'erreur... » Un peu plus tard, au mois de janvier 1893,

Lemaître hasarde une attaque nouvelle. Et, très loyalement, il se propose de définir les deux façons de la critique. Celle qu'il n'aime pas, — et il l'admire, de bon cœur, mais il ne l'aime pas, — dit qu'une œuvre est bien conforme aux lois et aux règles du genre : et qu'est-ce, demande-t-il, que les genres littéraires ? Des entités réalisées ; des caprices rédigés. Cette critique impersonnelle refuse la volupté « qui naît du contact plein, naïf et comme abandonné, avec l'œuvre d'art. » Cette critique austère, Lemaître l'accuse d'« une grande superbe intellectuelle. » Et, quant au critique, il lui reproche, — après le lui avoir prêté, — ce mot : « Vous louez toujours ce qui vous plaît ; moi, jamais ! » Il ajoute : « Dur renoncement ! » L'autre critique ? Elle consiste « à définir et expliquer les impressions que nous recevons des œuvres d'art... Et l'on est beaucoup moins sûr de ses jugemens que de ses impressions. »

Les deux critiques, les voilà, bien nettement opposées l'une à l'autre, si différentes qu'il paraît impossible de les concilier : l'une détruit l'autre. Puis, les années passent ; Brunetière et Lemaître sont morts : non pas leurs livres. Mais leur querelle ?... Au bout de quelques années, les deux critiques inconciliables, celle qui s'appelait subjective et celle qui s'appelait objective, se sont insensiblement rapprochées. Impersonnels, les jugemens de Brunetière ? et dépourvus de « volupté » ou de « plaisir » ? et l'application presque mécanique des « principes » à des œuvres ?... Lisez Brunetière et dites qui jamais s'amusa mieux des livres. Il les prenait pour amis ou ennemis : et les amis, il les choyait ; les ennemis, il les tarabustait. Que de passion ! Mais peu d'amour ? — Qui aime plus, ou Philinte, ou Alceste ?... Et, si Brunetière a dit : « Vous louez toujours ce qui vous plaît ; moi, jamais ! » — je veux qu'il l'ait dit, — ne doutez plus de son allégresse. Mais la critique lui devenait une esthétique et une éthique ?... Une esthétique : naturellement ; et quelle esthétique ? la sienne. Puis une éthique ; et c'est-à-dire qu'un livre lui était une chose vivante. Vivre, c'est, qu'on le veuille ou non, pratiquer une morale, raisonnable ou non ; c'est aussi manquer à cette morale : et c'est enfin nous offenser ou non. Le livre, Brunetière le traitait comme fautif ou non vis-à-vis du lecteur ; et vis-à-vis de lui, son lecteur. Impersonnel, Brunetière ?... A vrai dire, je ne sais pas ce qu'il restera de ses doctrines, et de l'évolution des genres. Mais, à la distance où nous sommes de lui et de son œuvre, si l'on s'inquiète de savoir ce qu'il reste de lui et de son œuvre, n'en doutez pas, c'est lui.

Et l'on dirait qu'ainsi s'évanouit l'objection de Lemaître. Et nous donnons gain de cause à Brunetière. Mais alors, Lemaître avait raison : Lemaître qui affirmait que la critique est, et ne peut être, que personnelle; nous donnons gain de cause à Brunetière, pour avoir été « personnel » autant que son émule?

Retournons à Lemaître. Il se flatte de ne vous offrir que des « impressions : » les jugemens supposent une décision qu'il redoute. Il se fie à son humeur et, quelquefois, serait content de croire, et de vous faire croire, que la saison, la couleur du ciel, le hasard des journées a déterminé son opinion. Comme il vient d'écrire, au sujet de *l'Immortel*, des pages un peu frémissantes, et merveilleuses de fervente hésitation, n'a-t-il pas tout dit? il faudrait conclure : mais, sur tant de remarques fines et déliées, conclure?... « Et puis, je ne sais plus. Après huit jours de soleil, voilà le froid revenu, un froid dur, brutal, noir. Nos raisins ne mûriront pas. Je n'ai rencontré ce matin, dans la campagne, que des figures tristes. Brr... je vais me chauffer dans la cuisine, — aujourd'hui, 17 août. » Évidemment, Brunetière ne s'en fût pas tiré ainsi : Brunetière concluait. Souvent, Lemaître avoue qu'une partie de son étude manquera : « l'effort serait trop grand, » dit-il. Et il le dit avec une souriante loyauté. Brunetière, lui, ne redoutait pas l'effort et, plutôt, l'eût cherché. Certes, ils sont bien différens. Mais on les voit plus différens qu'ils ne sont, si l'on observe surtout la contrariété de l'un qui argumente et de l'autre qui badine. Lemaître se fie à ses impressions? Cependant, il a écrit, à propos de J.-J. Weiss : « Une œuvre est bonne ou mauvaise selon qu'elle plaît ou déplaît à celui qui la juge. Malgré cela, il peut se rencontrer tel système de critique, tel ensemble de jugemens qui vaille pour d'autres encore que pour celui qui les a formulés... » Prenez garde : et voyez que, peu à peu, nous nous éloignons de l'impressionnisme. Lemaître ne voulait pas s'engager lui-même : il engage son prochain... « Mais il y faut, je crois, deux conditions... » Eh! la liberté absolue de la critique, la liberté capricieuse, l'enchaînez-vous? Deux conditions!... « La critique, d'abord, doit avoir ou se donner les sentimens, la disposition d'esprit de la majorité des honnêtes gens et des lettrés, — ou même de la foule dans certains cas où la foule est compétente, — en sorte que sa mesure particulière ait des chances d'être aussi celle du grand nombre. Mais surtout, s'il est vrai qu'il ne puisse appliquer aux ouvrages de l'esprit une autre mesure que la sienne, il faut du moins qu'il n'en ait qu'une; car, s'il en a plusieurs, il n'en a plus. Un bon

critique n'a point de lubies; il se défie des caprices, des impressions d'une heure; il ne change pas d'aune et de toise comme de chemise. En mesurant une œuvre, il se souvient de toutes celles qu'il a déjà mesurées : il porte en lui une sorte d'étalon immuable. Il demeure le même en face des œuvres multiples qui lui sont soumises : et c'est pour cela que l'on comprend les raisons de tous ses jugemens et qu'ils peuvent former un corps de doctrine. » Voilà tout le contraire, ou peut s'en faut, des aphorismes que Lemaître opposait à Brunetrière, et qui fâchaient Brunetière; et voilà deux théories de la critique, formulées par Lemaître comme siennes.

Laquelle a-t-il adoptée vraiment? Toutes les deux. L'une après l'autre? Non pas : la première, il l'a constamment reprise et, dans toute son œuvre, il l'a ornée de preuves ou de considérations nouvelles; la seconde, je l'emprunte au portrait de J.-J. Weiss, qui est de 1885, et Lemaître l'a toujours suivie. Les deux théories étant justes, Lemaître n'a pas voulu renoncer à l'une d'elles. Contraires, l'une corrige l'autre. Et, si leur contrariété peut gêner un logicien, la pensée (de même que toute réalité vivante) admet, — ne le sait-on pas? — la contrariété.

Pas de lubies! une mesure, et une seule! méfions-nous des impressions d'une heure! le critique demeure le même!... Et Lemaître disait : « Changeans, nous contemplons un monde qui change... » Il n'abandonne pas ce droit au changement. Ce qu'il retient de sa première théorie, c'est le souci d'être « sincère » et de l'être à chaque instant : jamais il ne sacrifiera son plaisir vrai aux vanités de l'obstination. Ce qu'il préserve ainsi, avec une jalousie attentive, c'est la bonne foi de ses jugemens. Et le résultat, c'est la fraîcheur de ses opinions. Mais, en fait, le voyons-nous si changeant? En 1875, il fut nommé professeur de rhétorique au lycée du Havre. Il avait un peu plus de vingt ans. Alors, il préférait Corneille à Racine; il adorait les romantiques; et la littérature contemporaine lui semblait infiniment plus attrayante que l'ancienne. Il le raconte et il l'avoue dans ses *Souvenirs :* « J'ai donc beaucoup changé. Maintenant j'ai, non pas du dédain, mais une sorte d'éloignement pour les écrivains qui me jetaient alors dans des transports d'admiration. Pour les rouvrir, il me faut faire effort. Que nous puissions tellement changer, c'est un mystère assez inquiétant. Je me dis que mes opinons d'aujourd'hui doivent valoir mieux, puisqu'elles reposent sur plus d'expérience, de réflexion et de souffrance... » Il a changé, de 1875 à 1913, touchan

Racine, les romantiques et la littérature contemporaine. Mais, à propos de Sainte-Beuve, il écrit : « Comment lui reprocherions-nous d'avoir fait tout justement ce qu'ont fait la plupart d'entre nous, d'avoir commencé par aimer trop les romantiques et d'avoir fini par les aimer moins? d'avoir peu à peu découvert et avoué ses véritables goûts, d'avoir enfin reconnu qu'il était né classique?... » Lemaître, comme Sainte-Beuve — et, je crois, un peu plus lentement, — a suivi le cours naturel d'une méditation que la vie accompagne. Brunetière, lui, était arrivé plus tôt, et avec une promptitude extraordinaire, à sa vérité. Si Lemaître a flâné plus longtemps, il a profité de son erreur et montré d'une façon très pathétique et amusante les étapes du chemin qui conduit à la sagesse. D'ailleurs, sa préférence pour Corneille, il a raison de la noter comme un signe de ses goûts et de son caractère; mais elle avait disparu dès avant les premiers *Contemporains*, où il est racinien déjà, s'il l'a été de plus en plus. Romantique, l'est-il encore, dans les premiers *Contemporains*? Il l'est à peine; et même, on voudrait qu'en parlant d'Hugo, sinon de Lamartine, il le fût davantage. La seule opinion de sa prime jeunesse qu'il ait conservée tard, c'est, comme il dit en 1913, sa « candide prédilection » pour les écrivains contemporains.

Il croyait qu'on avait le devoir de considérer Bossuet comme un grand orateur; mais, quant à l'aimer, il estimait que cela ne se faisait pas sans « bonne volonté. » Il reprochait à Brunetière de mettre *Athalie* au-dessus de *Madame Bovary*, et demandait « ingénument » pourquoi. Il écrivait : « Si peut-être Corneille, Racine, Bossuet n'ont point aujourd'hui d'équivalens, le grand siècle avait-il l'équivalent de Lamartine, de Victor Hugo, de Musset, de Michelet, de George Sand, de Sainte-Beuve, de M. Renan? Et est-ce ma faute, à moi, si j'aime mieux relire un chapitre de M. Renan qu'un sermon de Bossuet, *le Nabab* que *la Princesse de Clèves* et telle comédie de Meilhac et Halévy qu'une comédie même de Molière ?... » Il écrivait, après avoir célébré l'impressionnisme des Goncourt : « Et, comme nous sommes des gens d'aujourd'hui, nous demandons la permission de goûter vivement ces poètes de la modernité. » Il trouvait son époque « divertissante » et lui savait gré de réunir deux hommes entre lesquels il apercevait la différence de deux siècles, M. Sarcey et M. Renan. Plus tard, il écrira, dans son éloge des *Vieux livres* : « Il est possible que plusieurs écrivains du XIXe siècle aient été d'une intelligence plus souple et plus étendue que les classiques, et il est possible que certains autres aient eu une sensibilité plus affinée. Mais il demeure

probable qu'avec Corneille, Racine, Molière, Pascal, Bossuet, La Bruyère, on a déjà toutes les remarques essentielles sur la nature humaine, sur l'homme religieux, l'homme politique, l'homme social. Et il faut avouer que ces réflexions, ces observations, ces peintures, même ces lieux communs, ayant rencontré là, pour la première fois, une expression à peu près parfaite, gardent une fleur, une saveur, une plénitude, une grâce ou une force qu'on n'a guère retrouvées depuis. Il n'est donc pas déshonorant de s'en contenter ; et il est, au surplus, délicieux d'y revenir par le plus long, j'entends après avoir joui des enrichissemens ajoutés par les âges récens à ce trésor primitif et essentiel. » Je ne vois guère d'autres changemens, au cours des huit volumes des *Contemporains*, dans les idées littéraires de Lemaître. La constance m'y paraît beaucoup plus frappante que la frivolité à laquelle il prétendait.

Et il se défendait de juger. C'est pourtant ce qu'il a fait sans cesse. Mais il l'a fait avec une infinie précaution, sans lubies certainement et, — relisez-le, — sans fautes. Ses jugemens, après maintes années, après la mode et la vogue et les événemens, ont bien l'air de rester vrais ; et l'on doit supposer qu'ils le resteront. Ses jugemens n'étaient que des impressions, disait-il : non point furtives, mais étudiées. Et plus encore qu'étudiées, soumises au goût le plus parfait, le mieux formé à l'intelligence de l'art, de la pensée et de la rêverie française. Quand Lemaître conseille à J.-J. Weiss de se fixer et de ne pas vivre en un perpétuel vagabondage de l'esprit, le moyen? se mettre d'accord avec les honnêtes gens, et lettrés, de son temps et de son pays. Ce qui a donné à Lemaître la justesse exquise de ses impressions et de ses jugemens, c'est l'accord intime où il était avec l'âme française, ancienne et nouvelle, et celle-ci continuant celle-là plus fidèlement qu'on ne l'imagine. Voilà son secret et, j'allais dire, sa méthode : ou plutôt voilà ce qui le dispensait d'avoir une méthode. Sans autre méthode et cédant aux impulsions de la spontanéité la plus charmante et sûre, il s'est enchanté à loisir des merveilleuses délices de la littérature; néanmoins avec une inquiétude qu'il notait déjà en 1894 : « N'est-ce pas fini de rire ?... » Beaucoup plus tard : « Désenchanté des jeux de la littérature... » Et il est mort dans les jours mêmes où décidément finit le rire ou le sourire de la vie anodine, amusée de littérature.

André Beaunier.

REVUE DRAMATIQUE

VAUDEVILLE : *Deburau*, pièce en quatre actes, en vers libres, par M. Sacha Guitry.

Le *Deburau* de M. Sacha Guitry a obtenu un joli succès. C'est une pièce agréable à voir et à entendre, anecdotique, épisodique, pleine de morceaux bien venus et pleine de trous, brillante, décousue, romanesque, poétique et à la bonne franquette. On y joue la pantomime et on y parle en vers, ou du moins en vers libres. Après les *Butors* et *Deburau*, le vers libre au théâtre va devenir redoutable. De la gaîté, de la tristesse, de la tendresse, à la surface et en surface. Une pièce qui est bien de maintenant et qui pourtant évoque des souvenirs d'hier ; une pièce où circule largement l'air d'aujourd'hui, où le passé flotte en ombres falotes : on y rencontre des personnages connus, un peu étonnés de s'y voir et qui, après le premier instant de surprise, y conversent avec plaisir. Le spectacle est varié, le dialogue alerte et souple avec un jaillissement de mots heureux, et le tout n'est pas fort original et pourtant n'est pas vieux jeu. Cela n'émeut guère, mais n'ennuie pas et encore moins ne fatigue. Pièce facile, vers faciles, plaisir facile, le triomphe de la facilité.

Ce qui donne à cette aimable pièce son principal intérêt, c'est qu'elle est assez bien le type d'une pièce conçue, composée, écrite par un acteur. M. Sacha Guitry joue lui-même ses pièces et il les écrit pour être jouées par lui, qui les joue très bien et de telle façon que personne ne peut l'y remplacer. Or le point de vue de l'acteur est, comme on sait, très particulier, et son esthétique diffère sensiblement de celle de l'auteur dramatique. C'est là une vérité d'observation courante. La pièce que l'auteur a écrite reste une conception abstraite, tant qu'elle n'a pas été réalisée par l'acteur :

celui-ci la traduit sous forme concrète, en lui prêtant son visage, son geste et sa voix. Mais en la réalisant, il la modifie plus ou moins, il la transforme et la déforme. Entre l'invention du littérateur et l'interprétation de l'artiste, il n'y a pas identité ; elles ne font pas corps; celle-ci est surajoutée à celle-là, et jamais elle ne s'y applique tout à fait exactement. Un de nos plus spirituels écrivains de théâtre, et qui commence à savoir le métier, pour en être à sa cent deuxième pièce représentée, me disait : « Pendant les répétitions, j'ai toujours soin d'expliquer à mes interprètes ce que j'ai voulu faire : je leur raconte tout au long l'histoire et la psychologie de mes personnages. Après quoi, le régisseur ne manque jamais de reprendre mes explications et de les traduire en langage de théâtre. Gens de lettres et gens de théâtre, nous parlons deux langues différentes, reflétant deux tournures d'esprit. » C'est d'ensemble que l'auteur a imaginé sa pièce et qu'il continue de l'envisager : l'acteur l'aperçoit de façon fragmentaire : d'instinct, il y découpe des scènes, celles où il paraît, et ce qu'il voit dans chaque scène, c'est l'attitude qu'il y prendra, l'effet qu'il y produira : immédiatement, il adapte la scène à un jeu de scène en accord avec ses moyens.

Dans une pièce écrite par un acteur, c'est le jeu de scène qui engendrera la scène, et la pièce sera faite d'une série de scènes dont chacune vaudra par elle-même et pour elle-même. Exemples : au second acte de *Deburau*, Armand Duval tombe aux pieds de la Dame aux Camélias et commence à lui débiter les banalités d'usage. Elle le fait taire, trouvant plus éloquent le langage de ses yeux. Alors se poursuit un dialogue, muet chez Armand Duval et parlé chez Marie Duplessis. Le jeu de scène est ingénieux, amusant; il crée la scène qui semble n'avoir été introduite que pour lui. Au dernier acte, Gaspard Deburau « fait la figure » de son fils, Charles, qui va jouer à sa place : il lui barbouille de blanc le visage, dessine en noir l'accent circonflexe des sourcils et sabre les lèvres d'un trait rouge. Cependant, comme l'opération est assez longue et qu'il faut occuper le tapis, il en profite pour exposer à ce fils devenu son élève la théorie de la pantomime : il livre au débutant les secrets de son expérience et lui débite les règles de l'art formulées en autant d'aphorismes. Ainsi nous aurons vu, de nos yeux vu, la tradition passer du père au fils... Il y a bien des manières de faire des pièces de théâtre, et qui sont toutes bonnes, hors la manière ennuyeuse. L'auteur peut prendre une idée pour point de départ et inventer ensuite les personnages et l'action destinés à lui donner forme et

vie. Il peut « partir » d'un fait, d'une anecdote qui lui a été racontée, d'un trait de mœurs qu'il a observé. L'acteur « part » de lui-même : il se voit en scène sous les traits d'un personnage auquel il confectionnera ensuite une histoire, comme ces caricaturistes qui font d'abord le dessin et trouvent ensuite la légende. Donc il bâtira sa pièce autour d'un personnage de premier plan, auquel iront toutes les sympathies, vers qui convergeront tous les regards, et qui à vrai dire sera toute la pièce, et qui sera l'acteur-auteur lui-même.

C'est Deburau que M. Sacha Guitry a choisi pour s'incarner en lui : sa comédie est donc une sorte de comédie historique. N'y cherchez pas une extrême précision et un ardent souci du détail exact. Vous y verrez paraître des personnages qui sans doute ont existé, mais qui n'ont eu les uns avec les autres aucun rapport et pour cause, et d'autres qui n'ont jamais existé et qui appartiennent à la fiction : Deburau, la Dame aux Camélias, Armand Duval. Ce jeu de rapprochemens illusoires ressemble assez aux associations d'images que nous faisons en rêve. Jeu bizarre, et même un peu ahurissant, mais nullement déplaisant. Même on y peut découvrir une pointe d'ironie à l'adresse du genre historique au théâtre. C'est un genre qui en vaudrait un autre, si les prétentions qu'il affiche ne le rendaient souvent insupportable. Drame ou comédie, ce qui caractérise presque toutes les pièces historiques, c'est qu'elles travestissent les faits, les sentimens et les mœurs, tout en affectant un beau respect de la vérité. J'aime mieux la franche désinvolture de M. Sacha Guitry : avec lui, au moins, on sait à quoi s'en tenir. Encore faut-il faire certaines distinctions et réserves nécessaires, car nous ne pouvons pourtant pas abandonner à son caprice toutes choses et toutes gens. Dans une récente comédie, il nous présentait un Jean de la Fontaine accommodé à sa manière. C'était une faute de goût. La Fontaine appartient à tous les Français, il n'est pas la propriété de M. Sacha Guitry. Il va de soi que pour Gaspard Deburau cela n'a pas la même importance, et même n'a aucune importance. M. Guitry peut faire de Deburau ce qu'il veut, et prendre avec lui toutes les libertés : c'est un point sur lequel personne ne lui cherchera chicane.

Je m'empresse de dire que M. Sacha Guitry n'a pas cédé à la tentation d'exalter son personnage, et de guinder le roi de la pantomime en un type d'humanité supérieure. Il s'exprime sans grandiloquence : il glisse et n'appuie pas : je lui en fais tout mon compliment. Au demeurant, il s'en rapporte aux bons auteurs et cite ses

références. Pour nous présenter Deburau, il a eu recours à un moyen ingénieux et j'allais dire : facile. Un des acteurs lit en scène un feuilleton de Jules Janin. Je note que depuis quelque temps on fait au bon J. J. beaucoup d'honneur. Chaque semaine, à son cours sur Dumas fils, M. Henry Bidou invoque, en confrère respectueux, le témoignage de son prédécesseur au rez-de-chaussée des *Débats*. Et voici qu'au Vaudeville on exhume un de ses feuilletons étincelans. Car ils passèrent pour étincelans, et, puisque les contemporains, qui nous valaient bien, les jugèrent tels, nous n'avons qu'à nous incliner. Nous songeons seulement, à part nous, que le goût peut avoir changé en un demi-siècle... Jules Janin fut de ceux qui découvrirent Deburau. Amoureux du paradoxe, — le paradoxe est la condition nécessaire d'une critique étincelante, — il distribua sans compter au pauvre Gaspard des louanges hyperboliques. Le snobisme, que nous n'avons pas inventé, se mit de la partie : pendant quelques années, la pantomime allait être à la mode et faire courir aux Funambules le Tout-Paris blasé. Nous ne saurions nous en étonner, puisque nous avons été les témoins d'un engouement pareil, aux beaux temps de l'*Enfant prodigue* : la pantomime a retrouvé, il y a vingt ans, un regain de succès et nous avons pu juger par nous-mêmes que cet art n'est pas un très grand art et, comme on dit, ne va pas très loin. Hélas ! nous ne prévoyions pas alors les folles destinées qui l'attendaient, et qu'il viendrait un temps où drame, comédie, et jusqu'aux pièces en vers, tout ne serait plus que pantomime. Mais le cinéma ne s'était pas encore déchaîné.

Le *Deburau* de M. Sacha Guitry pourrait porter en sous-titre : grandeur et décadence d'un mime. Peu importe, du reste, pour l'intelligence de la pièce, que celui dont on nous conte l'heur et le malheur, soit mime ou comédien, chanteur ou pianiste ; rien ici n'est spécial à l'état de mime : il suffit que ce soit un artiste et qu'il connaisse tour à tour la faveur et les dédains du public. La pièce commence au moment où Deburau fait son entrée dans la célébrité, et voit briller pour lui ces premiers rayons de la gloire que Vauvenargues comparait aux feux de l'aurore. Le premier acte nous fait positivement assister aux débuts sensationnels de l'artiste, qui exécute sous nos yeux une pantomime triomphante. A cet effet, on a imaginé une curieuse mise en scène. Au premier plan, les tréteaux où Galipaux bat la grosse caisse et fait le boniment ; puis, vu de dos, le public des Funambules ; au fond, les planches où se joue la pantomime : un théâtre dans un autre théâtre, une autre

scène sur la scène. C'est extraordinaire tout ce qu'on met maintenant sur la scène, en dehors des personnages qui y dialoguent, ou plutôt qui n'y dialoguent plus guère : car ce n'est pas aux pièces de maintenant qu'on reprochera d'être des conversations sous un lustre ! Au cours de ce premier acte, presque tout se passe en allées et venues de figurans et exhibitions muettes. Et nous apprenons en somme assez peu de chose sur Deburau, sinon que sa jeune célébrité lui vaut de grands succès auprès des femmes ; mais il résiste aux plus ardentes sollicitations : il est mieux qu'un mari fidèle, il est le fidèle mari en personne.

Au second acte, chez la Dame aux camélias. Deburau, depuis huit jours, est son amant : le plus ardent, le plus fou, le plus éperdu des amans. Elle l'a vu à la scène et s'en est éprise ; sous son masque enfariné, avec ses gestes lâs de Pierrot triste, il lui a plu : *saltavit et placuit*. Et ce caprice d'une courtisane pour un mime est d'une assez heureuse invention. Lui, a tout quitté pour elle, et le plus fidèle des maris en est devenu le plus volage. Il exprime sa passion et exhale sa joie délirante en discours qui, venant de tout autre, nous paraîtraient un peu longs ; mais, pour un homme habitué à se taire, c'est la revanche du silence. Depuis huit jours et autant de nuits, Deburau n'a pas quitté Marie Duplessis ; or il était inévitable qu'un jour ou l'autre il la laissât quelques instans seule : ce court espace de temps suffit à cette personne frivole pour prendre un autre amant, et quand Deburau est de retour auprès d'elle, il trouve Armand Duval installé à sa place. Il ne fait entendre ni une plainte, ni un reproche : il est très chic. Mais il est très malheureux. Tout se conjure contre lui : sa femme l'a quitté, sa maîtresse le trahit. Ah ! le pauvre Pierrot !

Au troisième acte, sept ans après. C'est l'inconvénient de ces pièces biographiques qu'on est obligé d'y sauter par-dessus les années : on se promène à travers le temps avec des bottes de sept lieues. En contraste avec l'intérieur somptueux de la femme entretenue, les murs froids et nus d'une mansarde. Depuis sept ans, Deburau a renoncé à tout : au succès, à l'amour, à son art. Il est désespéré, il est malade. Auprès de lui grandit son fils Charles, passionné lui aussi pour la pantomime et qui passe ses journées aux Funambules. Deburau flaire en lui un rival et un successeur : c'est l'autre danger. Nulle part on n'aime beaucoup celui qui se prépare à vous succéder. Et voici naître chez Deburau, en qui la jalousie a réveillé l'artiste, un vague projet de reparaître en scène et de

prouver au public qu'il n'y a et n'y aura jamais qu'un Deburau, le seul, l'unique, le Deburau d'hier et de toujours. Au quatrième acte, Deburau, ayant réalisé ce beau projet, est abondamment sifflé. C'est alors qu'il prend le parti de passer la main à son fils. Gaspard Deburau est mort : vive Charles Deburau !

Dans cette pièce qui est le plus souvent d'un art tout extérieur, on trouverait pourtant quelques traits de l'âme du comédien : *animula vagula*. Par son inconsistance même, elle reflète l'incertain d'une destinée tout entière suspendue à cette chose enivrante et décevante : le succès. Et par là encore c'est bien la pièce que pouvait faire un acteur, pour peu qu'il se fût amusé parfois à réfléchir sur la vie de théâtre. L'endroit le meilleur est celui qui met en présence le père et le fils, et nous révèle l'obscur combat qui se livre chez Gaspard Deburau entre la vanité artistique et le sentiment paternel. Celui-ci finit par l'emporter, non sans déchirement. Giboyer bornait son ambition à être le fumier sur lequel son fils croîtrait comme un lys ; mais Giboyer n'était pas un artiste en vogue. Pour les rois de la scène comme pour les autres, l'abdication est un drame où tient tout le pathétique du renoncement. M. Sacha Guitry l'a justement indiqué ; il n'a fait que l'indiquer, et c'est mieux ainsi. Son art est léger et nonchalant, et peut-être les nonchalances en sont-elles les plus grands artifices. Lui-même nous en donne la formule dans l'espèce d'art poétique que Deburau débite, tout en maquillant son fils. « Maquille ton visage, lui dit-il en substance, mais ne maquille pas ton jeu. Suis ton instinct ; ne prends conseil que de toi-même et n'aie pas de professeur. Sois naturel et encore naturel ! » Ce naturel dont il fait à peu près le tout de l'acteur, c'est aussi bien la qualité principale de M. Sacha Guitry, auteur. Joignez-y de la fantaisie, de l'esprit, de l'abondance, de la grâce et toute sorte de dons précieux que sert et que gâte une heureuse et déplorable facilité.

Deburau, c'est M. Sacha Guitry, dominant tous les autres de sa haute taille, mélancolique et fébrile, avec une diction nette, flexible et précipitée : le naturel poussé jusqu'à l'affectation du naturel. Mlle Yvonne Printemps, M. Galipaux, M. Baron fils et quelques autres font pour le mieux, groupés autour de M. Sacha Guitry.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La seconde quinzaine de février, — si l'on peut appeler ses treize jours une quinzaine, — est attendue un peu comme fatidique depuis qu'elle déchaîna, il y a deux ans, contre Verdun, l'attaque formidable qui permit à nos troupes de donner au monde le spectacle d'un héroïsme dont il demeure émerveillé. Il semble qu'elle ne puisse pas s'achever sans qu'avec le goût des Allemands pour les anniversaires et leur manie de la répétition, elle ait été commémorée par quelque autre fête sinistre du sang et de la mort. C'est aussi parce que le printemps qui se prépare dans les profondeurs sourdes et encore froides de la terre fait à ces grandes actions des armées des conditions naturelles plus favorables. Quoi qu'il en soit, à cette date du 20, on n'entend encore rien que le canon ; et l'œil des observateurs, du haut des airs, par un ciel transparent, ne distingue rien encore que de gros rassemblemens, assez loin en arrière. On induit, on déduit, on suppute et on suppose plutôt qu'on ne voit. Les Allemands, dit-on, construisent des casernes en Belgique. Les frontières hollandaise et suisse sont, annonce-t-on, ou vont être alternativement fermées. Il est certainement revenu de Russie un nombre important de divisions ennemies. Combien en avons-nous maintenant à combattre ? Les évaluations varient de 180 à 220, et tendent à se fixer vers 195. Mais, dans la mesure de ce qu'en sait le public, c'est du raisonnement bien plus que du renseignement. Les petites chicanes quotidiennes d'une tranchée à l'autre, et la poignée ou les pincées de prisonniers qu'on y peut faire, si elles éclairent l'état-major, ne nous apprennent que peu de chose. Nous bâtissons donc de pures hypothèses sur de simples vraisemblances, ce qui d'ailleurs n'est pas absurde, le bon sens étant, au bout du compte, une forte partie de l'art militaire. Dans l'espèce, l'opération logique est élémentaire ; elle procède ainsi, en

un ou deux temps : comme le front russe était déjà brisé, émietté ; comme il n'y avait plus là-bas ni lignes vivantes, ni défenses matérielles ; comme l'artillerie et ses approvisionnemens gisaient enfouis sous la neige des plaines, sous la glace des étangs ; comme les Empires et leurs satellites avaient fait leur paix avec une éventuelle Oukraine, et comme la Russie des bolchevikis, ni peut-être aucune Russie, ne voulait désormais faire la guerre ; comme enfin Lenine et Trotsky ont livré ce qu'ils avaient vendu ; les Allemands, libres de leurs mouvemens, presque entièrement dégagés de ce côté, ramassent leurs corps devenus disponibles, les transportent, et s'apprêtent à les jeter en supplément contre le front occidental, dernier et unique obstacle à abattre ou à enfoncer. Ils vont se hâter avant que les États-Unis soient en mesure de développer leur effort dans toute son ampleur. Et c'est possible, c'est même probable, et, à cette heure, c'est presque sûr. Il s'en est pourtant manqué de peu que la construction ne s'écroulât ou du moins ne restât suspendue.

Un instant il a semblé s'être produit du nouveau à Petrograd, et du nouveau absolument nouveau ; quelque chose que l'histoire ne connaissait point ; un geste que, toute faite qu'elle est d'imitations et de *ricorsi*, elle n'avait pas encore enregistré, depuis qu'il y a des peuples, des nations, des gouvernemens, et depuis que les sociétés humaines ont des annales. Trotsky, tout en refusant de signer un traité de paix avec l'Europe centrale, autocratique et annexionniste, lui avait déclaré « la fin de la guerre. » Ainsi eût été créé, en Russie, un état de fait et de droit jusqu'ici ignoré, innomé, innomable, qui n'aurait été ni la guerre, ni la paix.

Était-ce sincère ? N'était-ce qu'un jeu ? Quand, au commencement du mois, M. de Kühlmann et le comte Czernin se furent aperçus qu'ils ne rencontreraient pas de grosses difficultés à convaincre les délégués de la Rada de Kieff, ils rentrèrent à Berlin sous un prétexte quelconque, et y tinrent un Conseil où assistèrent, et firent sans doute davantage, Hindenburg, Ludendorff, les chefs qualifiés du parti militariste, les pangermanistes notoires. Il est permis de penser que, dans ce Conseil, ils exposèrent que la situation s'était renversée, que l'important était de s'entendre avec l'Oukraine, et que, pour la Russie du Soviet, on n'avait qu'à la laisser venir. Au retour à Brest-Litovsk des plénipotentiaires impériaux, leur décision était arrêtée : ils l'apportaient *ne varietur*, scellée du triple sceau du Kronprinz, de Hindenburg et de Ludendorff. On n'avait pas encore rompu, mais on allait rompre. La *Gazette de Voss* dépeignait

en ces termes les dispositions ou résumait ainsi les instructions de M. de Kühlmann : « Le gouvernement paraît clairement avoir l'intention de considérer l'indépendance des États frontières russes depuis la Finlande jusqu'au Caucase comme un fait accompli, de conclure une paix avec eux, de les rapprocher de l'alliance centrale et pratiquement de négliger le reste de l'ancienne Russie. » Les premières séances de la reprise s'écoulèrent toutes en récriminations. Tandis qu'à Petrograd Lenine se plaignait de « ne rien savoir de Trotsky, sinon que les Allemands l'avaient mis rigoureusement au secret, » à Brest-Litovsk même, le commissaire bolchevik aux Affaires étrangères reprochait à M. de Kühlmann, outre cette interruption des communications télégraphiques, les fausses nouvelles lancées par les agences allemandes; M. de Kühlmann lui rétorquait le grief, en ajoutait d'autres ; et tous les deux s'accusaient réciproquement de la lenteur suspecte des pourparlers. De temps en temps on tirait de son silence renfrogné le général Hoffmann, confident et témoin de l'État-major, qui frappait la table du poing et qui déjà, dès le début, avait failli tout casser. Enfin, le samedi 9 février, on annonçait officiellement, et simultanément par un communiqué allemand et par un communiqué autrichien, que, cette nuit-là, « à deux heures du matin, la paix avait été signée à Brest-Litovsk avec la République de l'Oukraine. » Le lendemain, dimanche 10, le président de la délégation russe, Trotsky, à son tour, annonçait que « la Russie s'abstient de signer un traité de paix formelle, mais déclare qu'elle considère comme terminé l'état de guerre avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Turquie et la Bulgarie, et qu'elle donne un ordre de démobilisation complète des forces russes sur tous les fronts. » Le 11, le feld-maréchal prince Léopold de Bavière offrait le dîner d'adieu, et, le 12 au soir, tout le monde était parti.

A peine Trotsky avait-il regagné Petrograd que le Soviet exposait, dans une proclamation « aux ouvriers et soldats allemands, » les raisons de son attitude. « La Russie, écrivait-il, déclare terminée la guerre avec les peuples allemand, autrichien, bulgare et turc. Les dés sont jetés ! Les junkers et les capitalistes des puissances centrales ne veulent pas conclure la paix avec le gouvernement des prolétaires... L'impérialisme des puissances centrales ne veut à aucun prix relâcher les peuples qu'il a capturés... C'est une provocation à la révolution russe, un coup porté en plein visage au prolétariat du monde entier. La délégation russe à Brest-Litovsk a accepté le défi. » Et, avec une violence redoublée, après des incidens nouveaux : « Le gouvernement allemand fait répandre la nouvelle que les troupes révolutionnaires

auraient été battues à Kieff par la Rada capitaliste de l'Oukraine. Il sait pertinemment que c'est un mensonge, mais il ne laisse passer aucune rectification dans la presse allemande, afin de présenter au peuple allemand comme un point acquis la paix mensongère conclue avec la Rada. Il ment en disant qu'il fera fournir par l'Oukraine du pain aux populations affamées de l'Autriche. Soldats allemands! Fermez au gouvernement allemand sa bouche de mensonge! Envoyez au diable ceux qui vous ont trompés, pour vous mener les yeux bandés sur les champs de bataille ! »

Assurément, cette proclamation n'était pas de style napoléonien, ni même de style révolutionnaire classique. Nos Jacobins, nos patriotes, se fussent exprimés sur un autre ton, et ce n'est pas exagérer de dire que l'accent en était jusqu'à présent inouï. Elle s'adressait non aux soldats russes et, pour cause, mais « aux soldats allemands, » ce qui paraissait dénoter chez Lenine et Trotsky l'arrière-pensée, non de faire la guerre à l'Allemagne, avec leurs armées dissoutes, soit qu'ils ne le voulussent, soit qu'ils ne le pussent pas, mais de la lui faire faire par les siennes, en les mettant, à force de propagande et de fraternisation, au même point que les Russes. On ne doit pas *a priori* exclure comme impossible, bien qu'elle reste à établir et que les apparences tournent contre elle, l'idée de la sincérité des bolchevikis. Tout révolutionnaire nourrit une dose d'illusion qui se fonde sur une sorte de fatuité ingénue, et toute révolution se croit une révélation; la révolution russe plus que nulle autre, à cause du mysticisme inné, de l'espèce de « prophétisme » de la race. Elle se flatte d'être irrésistible. Chaque fois qu'elle fait craquer une allumette, il faut que la terre soit en feu. Comment ne déborderait-elle pas hors d'elle-même sur l'Allemagne et l'Autriche voisines, et comment les Empires, instruits par de telles leçons, ne se fondraient-ils pas, ne s'effondreraient-ils pas à son toucher ou seulement à son souffle?

Avec sa brutalité coutumière, qui, dans la circonstance, l'a servi à souhait, l'État-major allemand a coupé court à ce rêve. Il a compté, comme le premier jour du délai d'une semaine convenu pour la dénonciation de l'armistice, le jour où Trotsky, à Brest-Litovsk, sans conclure la paix, avait déclaré la fin de guerre; car, si « la fin de la guerre » n'était pas la signature de la paix, ce n'était que la fin de l'armistice; du 10 au 18, sept jours francs; et donc, le 18 à midi, les troupes impériales ont été remises en marche. Elles ont repris l'offensive sur deux points, formant ou se contentant de dessiner une tenaille entre les deux branches de laquelle elles menaçaient de serrer et de broyer la puis-

sance ou plutôt l'impuissance bolcheviste. Au Nord, elles ont marqué un mouvement sur Dvinsk jusqu'à la Dvina. Plus au Sud, elles descendirent de Kovel vers Loutsk. Ce fut pour elles une promenade; elles ne rencontrèrent personne et ne se heurtèrent à rien. Le vide même de l'immensité russe ne leur fut pas hostile, comme, en d'autres temps, il le fut à d'autres. La marche sur Loutsk avait du reste été précédée d'une certaine mise en scène; l'Allemagne n'avait pas tardé à faire valoir le titre qu'elle tenait de ses arrangemens avec la Rada de Kieff. Elle s'était ébranlée, disait-elle, « appelée par l'Oukraine, pour lui porter secours dans sa lutte pénible contre les Grands-Russes. » Elle était par là restaurée en sa véritable figure, dans le rôle, qu'elle interprète si bien, de protectrice des faibles. L'aide qu'on implorait d'elle sur le Dnieper, on l'implorait aussi sur la Baltique. Le cri des barons baltes s'élevait vers la Germanie maternelle, du fond des geôles de Cronstadt où les maximalistes les avaient enfermés. Son devoir était d'intervenir rapidement en Livonie et en Esthonie, ainsi qu'elle intervenait en Oukraine ; elle y manquerait d'autant moins que la Livonie et l'Esthonie lui ouvraient le chemin de Petrograd, ce chemin le long de la mer par laquelle ses colonnes pourraient être ravitaillées.

Mais ce ne sera pas la peine; en une étape, par la seule route de Dvinsk, elle est arrivée à son but. L'ombre de son bras redoutable ne s'était pas encore tout entière projetée sur le mur de l'Institut Smolny que « le président du Soviet, Oulianoff-Lenine, » et « le commisssaire du peuple pour les Affaires étrangères, Léon Trotsky, » se précipitaient au télégraphe. Et leur prose s'aplatissait au niveau de leur échine, elle même courbée au niveau de leur âme. Après une vaine querelle de procédure sur l'absence d'avertissement : « Le Soviet des Commissaires du peuple, gémissaient-ils, se voit dans l'obligation créée par les circonstances de déclarer qu'il consent à souscrire aux conditions qui avaient été proposées par les délégués de la Quadruple-Alliance à Brest-Litovsk. » Puis, plus docilement, plus servilement encore, comme s'ils avaient peur de ne pas s'humilier assez bas ni assez vite : « Le Soviet des Commissaires du peuple déclare que la réponse aux conditions précises de paix émises par le gouvernement allemand sera donnée incessamment. »

Ainsi, ce sont « les circonstances » qui ont « créé l'obligation » de « souscrire aux conditions » de la Quadruple-Alliance. Et l'on pourrait demander à Lenine et à Trotstky qui a « créé les circonstances; » mais leur empressement misérable à embrasser les genoux, à se rouler aux pieds de l'Allemagne dans la poussière et dans la boue

tranche le dialogue et interdit de leur demander quoi que ce soit. Cela sent très fort la comédie. L'essence du drame, suivant une définition célèbre, est de mêler le tragique et le comique, mais ce ne sont point ici des malheurs, des douleurs et des pleurs de théâtre. Il y a, dans le drame universel qui tire à son dénouement, trop de tragédie pour que la comédie qui s'y mêlerait ne le rende pas plus sombre et plus amer encore. De bonne foi ou non, incapables ou démens, ou traîtres qualifiés, par imbécillité ou par vénalité, Lenine et Trotsky avouent « se voir dans l'obligation de se soumettre aux conditions allemandes » qu'ils avaient si dédaigneusement rejetées, voilà huit jours, à Brest-Litovsk. Quelles conditions? Celles, peut-être, que Trotsky lui-même dénonçait et flétrissait comme une honte et comme un scandale, à savoir : « L'annexion de la Pologne, de la Lithuanie, de Riga, des îles Moon (Dago, Œsel), et le paiement d'une indemnité de vingt milliards de francs, probablement en or? » Que ce soient justement celles-là, ou d'autres, sur lesquelles on marchanderait, et que la capitulation préalable du Soviet lui permettrait de maquignonner, où est la paix « sans annexions, » et la paix « sans indemnités ; » où est « la paix démocratique, » la libre paix des peuples libérés? Mais où sont les armées russes? L'erreur ou le crime des bolchevikis a été d'agir comme s'il était indifférent, même pour obtenir la paix, d'avoir ou de n'avoir pas des forces à montrer; de s'être emprisonnés, pieds et poings liés, dans le cercle fatal : pour ne plus faire la guerre, démolir l'armée, et ensuite, parce qu'on a démoli l'armée, en être réduit à subir n'importe quelle paix. Erreur ou crime, ou les deux à la fois, ce sera demain la question. Il en est aujourd'hui de plus urgentes. Quoi qu'il en soit du cas Lenine et du cas Trotsky, que ce soient des fanatiques ou des scélérats, ou des adeptes d'une sorte de machiavélisme anarchiste qui ne regarde pas à la qualité des moyens, et passe par-dessus les frontières pour se placer au-dessus des patries, et se réaliser dans chacune d'elles au profit d'une classe, aux dépens des autres, employant contre les Alliés l'argent ennemi proclamé sans couleur comme sans odeur, jouant délibérément l'unité nationale contre la transformation sociale ; laissons aux psychologues le cas Lenine et le cas Trotsky ; mais retenons le fait de la défection russe, afin de parer à ses conséquences et d'en prévenir les répercussions.

La plus prochaine menace la Roumanie. Dès que les Empires du Centre ont été assurés de tenir leur paix avec l'Oukraine, ils ont voulu supprimer le dernier obstacle qui s'élevait d'autant plus entre eux et les approvisionnemens de blé que des incidens, que les Roumains

n'avaient pas cherchés, les incursions et les pillages des maximalistes, les avaient, comme nous l'avons dit, amenés à refluer en Bessarabie, jusque sur le Dniester, qui est le grand pourvoyeur d'Odessa. A cet effet, le maréchal de Mackensen, au nom du gouvernement allemand, a, le 6 février, sommé le gouvernement de Jassy d'engager dans un délai de quatre jours des négociations de paix, faute de quoi, ce délai expiré, il reprendrait les opérations militaires, interrompues par l'armistice étendu aux troupes roumaines. La Roumanie s'est alors trouvée dans cette situation paradoxale d'être pressée en même temps, d'une part par les Allemands, de l'autre par les bolchevikis, également tentés par la famine de se réconcilier sur son dos, et d'une troisième, en surcroît, par l'Oukraine, désireuse de la contraindre à évacuer la Bessarabie. Ce triple péril était grave pour une armée héroïque, mais isolée, et pour un peuple ferme en ses souvenirs comme en ses espérances, mais à demi expulsé de ses foyers. Quatre jours tout brefs pour répondre, c'était le couteau sur la gorge; et la réponse était en quelque manière dictée par la brièveté même du délai, arrachée, enlevée à la pointe du fer. On peut conjecturer ce qui s'est passé; et il n'y a pas à présent d'inconvénient à l'indiquer. Le Roi, le gouvernement, les représentans de la nation restés à Jassy, les chefs militaires, tout ce qui compte encore dans le pays s'est senti uni d'un commun cœur en un sentiment commun auquel il eût été aisé de donner sur le champ une expression commune. Mais il importait de voir auparavant si l'on pourrait être sinon entendu, au moins deviné du dehors: et, séparée du monde comme l'est la Roumanie sur son îlot, quatre jours pour recevoir ne fût-ce qu'un conseil étaient bien peu.

Il fallait donc gagner du temps. M. Bratiano, dans cet esprit, a présenté sa démission, que, dans le même esprit, le Roi a acceptée. Ensuite le souverain, marquant nettement ses intentions, a chargé le général Averesco, dont le nom est tout un programme, de composer le nouveau Cabinet. Pendant que ce ministère se formait, la couronne était constitutionnellement découverte, le pouvoir était constitutionnellement vacant, et la réponse exigée était impossible, puisqu'il n'y avait personne qui, constitutionnellement, pût la contresigner. Cet expédient permit de traîner les choses du 10 au 20; dix longues journées durant lesquelles la Roumanie interrogea, scruta anxieusement l'horizon. Mais tout a une fin. En butte à la fureur allemande, surexcitée et fouettée par la convoitise, à la rage des maximalistes qui ont arrêté, chassé, essayé de faire assassiner son

ministre à Petrograd, qui ont assiégé ses villes et ravagé ses campagnes, qui ont saisi ses navires dans les ports de la Mer Noire et les ont débaptisés et rebaptisés : *Révolution sociale*, *République roumaine*, *Délivrance*, les lançant comme des brûlots contre son trône et ses institutions (car le Soviet parle beaucoup de lâcher la Révolution chez l'ennemi, mais il ne l'a lâchée en fait que chez lui-même et chez les Alliés), la pauvre et loyale Roumanie a éprouvé combien elle était seule. Peu à peu se découvre, trop tard, une vérité qui aurait dû apparaître plus tôt. L'intervention de la Roumanie n'était souhaitable et ne pouvait être utile que si les puissances occidentales de l'Entente avaient, au préalable, établi une communication prompte et commode avec elle, et si elles s'étaient mises en mesure de la garantir contre la perfidie et l'ambition bulgares. Mais, du moment que l'expédition des Dardanelles avait échoué, et que le passage n'avait pu être ouvert, du moment que l'armée de Salonique piétinait sur place ou s'obstinait à chercher vers le Nord-Ouest un chemin qui ne la conduisait nulle part, à temps pour y sauver et maintenir ce qui, l'année d'avant, eût pu être sauvé et maintenu de la Serbie, renonçant à se frayer vers le Nord-Est un chemin qui l'eût peut-être conduite à Sofia et rapprochée de Bucarest, l'intervention perdait la plupart de ses chances, même si, derrière la Roumanie, se fût dressée une Russie forte et fidèle. Par l'infidélité de la Russie, tournant de plus en plus à la félonie, l'intervention roumaine, nécessairement, tournait en sacrifice. Mais aujourd'hui ? Nous aussi, avec la Roumanie, et à travers elle, nous sommes indirectement frappés. Le coup l'abat, mais le contrecoup nous atteint. Tandis que l'armée allemande de Linsingen, partie de Kovel, continue de marcher vers le Sud-Est, l'armée de Mackensen pourrait fort bien changer d'objectif et opérer une conversion. Salonique, en ce cas, pourrait avoir à se défendre comme camp retranché. Mais, pour demeurer dans le présent et dans le certain, la Roumanie va probablement se trouver hors d'état de faire autre chose que de s'incliner devant l'ultimatum allemand, et d'entamer les négociations que la fatalité lui impose. Déjà le comte Czernin est parti pour Bucarest, et M. de Kühlmann pour Focsany. Il se peut qu'avec un cynisme qui lui réussit, la diplomatie des Empires, après avoir donné au gouvernement roumain un délai pour entrer en négociations, lui donne un délai impératif pour accepter ses conditions. De toute façon, comme nous savons que la Roumanie ne nous a pas abandonnés, il faut qu'elle sache que nous ne l'abandonnons pas ; que l'Entente tient pour nulles ces paix séparées, que tout se revisera, et

que tout se réglera, mais ne se réglera définitivement qu'à la fin, partout, par tous et pour tous.

« Dieu est trop haut et la France est trop loin ! » disait-on jadis en Pologne. C'est notre fierté et notre récompense qu'on le dise maintenant encore en tout pays où un peuple souffre. La Pologne, trois fois démembrée dans le passé, vient de subir un quatrième partage. Tel est le fruit des promesses allemandes. Les Empires, obligés, coûte que coûte à autrui, de traiter avec une Oukraine qui avait un appétit de territoires égal au besoin qu'eux-mêmes avaient de pain, et d'autant plus illimité qu'elle n'avait jamais eu de limites, n'ayant jamais eu d'existence nationale, lui ont fait la mesure large. Ils lui ont taillé, à même la chair russe, le morceau le plus gros qu'elle ait pu avoir et peut-être un morceau plus gros qu'elle ne pourra l'emporter. Un point était tout spécialement délicat ; l'incision s'y faisait à vif ; c'est où la chair, administrativement russe, était, ethniquement, de la chair polonaise. Les Petits Russiens et les Polonais, voisins de toute éternité, ou presque, n'ont pourtant jamais été ni frères ni cousins. Jusqu'en Galicie, ils ne perdent guère une occasion de se le témoigner, et nous nous rappelons les confidences que nous recevions, il y a une vingtaine d'années, du P. Stojalowski, dont nous avons encore dans les yeux les yeux pleins tout ensemble de lumière et de mystère. En somme, dans leur hâte à faire naître le nouvel État et à tracer la nouvelle frontière, les Allemands n'y sont pas allés de main morte : ce n'est d'ailleurs pas leur coutume ; et sans doute n'attachaient-ils à ce travail bâclé, si peu digne de leur érudition, qui cependant s'est tant exercée sur la géographie et l'histoire de ces contrées, qu'une importance théorique et toute provisoire. Sans entrer dans le détail, qui ne pourra, s'il doit l'être un jour, être fixé que sur le terrain, il reste que le tracé projeté suivrait approximativement une ligne Sud-Nord à travers la province polonaise de Lublin, et une ligne Ouest-Est à travers le gouvernement de Grodno. L'Oukraine recevrait donc une partie de la Pologne sud-orientale et la région méridionale du gouvernement de Grodno. En particulier, elle recevrait l'ancien palatinat ou gouvernement de Kholm ou de Khelm, à l'Est de Lublin, si incontestablement polonais que, pour protester contre la spoliation, un double miracle s'est fait : toutes les Polognes se sont trouvées réunies, et, dans toutes les Polognes, tous les Polonais se sont trouvés d'accord.

La régence même, et le ministère, dits polonais, de Varsovie, quoique de fabrique allemande, le club polonais de la Chambre des

députés et la noblesse polonaise de la Chambre des Seigneurs du Reichsrath autrichien, des Polonais qui ont occupé ou occupent dans la monarchie les plus hautes fonctions gouvernementales, ministres ou anciens ministres, et, pour ainsi, dire anciens chanceliers, jusqu'au comte Agénor Goluchowski, ont élevé, dans leur indignation, une voix pareille à la trompette. Et, comme la frontière improvisée était moins solide que les murailles de Jéricho, au premier coup, elle s'est écroulée. Le président du conseil cisleithan, M. de Seidler, de la part du ministre commun austro-hongrois des Affaires étrangères, comte Czernin, a rectifié, non sans faire, des mobiles qui avaient poussé les Empires à des abus de générosité, une confession édifiante Ce à quoi ils avaient tenu surtout, c'était à ce que « la République oukranienne mît à leur disposition l'excédent de sa production agricole ; » à ce qu'elle donnât, et tout de suite, à leur « héroïque population, autant que s'y prêteront des difficultés de transport extraordinairement grandes, les supplémens de denrées alimentaires qu'elle réclame à bon droit, qu'elle s'est mérités par de longues privations et par une résistance opiniâtre. » Mais, à présent que c'était fait, ou du moins que c'était signé, et que ces greniers d'abondance étaient à eux, qu'ils n'avaient plus qu'à les prendre, on pouvait bien réfléchir, et quelque peu se raviser, et un tantinet se dédire.

On le pouvait bien, puisque, « selon l'article 9 du traité de paix, toutes les dispositions de ce traité forment un tout indissoluble : » que « les concessions faites par une des parties dans le traité dépendent ainsi de l'accomplissement de ses obligations par l'autre partie, » que la première concession faite par l'Oukraine, — concession dans tous les sens du mot, — était celle de l'excédent de sa production agricole; » que, si elle n'était pas exécutée, il n'y avait plus de traité, il n'y avait point d'Oukraine, et que le traité devenait aussi caduc qu'il était léonin. « Les représentans de la Rada oukranienne et du gouvernement austro-hongrois, a précisé M. de Seidler, ont signé hier soir (18 février) une déclaration complémentaire, interprétant le traité de paix, d'après laquelle le gouvernement de Kholm ne revient pas à la République oukranienne, mais prévoyant qu'une commission mixte doit décider ultérieurement sur son sort d'après les principes ethnographiques et en tenant compte des désirs de la population. » Commission mixte, ou même commission tierce et, suivant la formule classique de la monarchie des Habsbourg, *tripartita*, car non seulement l'Autriche-Hongrie et l'Oukraine, mais la Pologne (quelle Pologne?), y enverront des délégués. En face de la tempête qui

grondait, l'Allemagne a filé toute l'huile que lui laisse sa guerre sous-marine. Y en a-t-il assez pour apaiser les flots? Il reste à la Pologne, — à la vraie, une et historique, à la seule qui ait vécu et qui puisse vivre, — il lui reste, depuis 1772, bien des sujets, autrichiens et prussiens, de haine et de rancune, au point que pour elle ce n'est plus un dilemme, c'est une équation qui se pose: résurrection-insurrection.

Par son traité avec l'Oukraine, l'Europe centrale, on le voit, n'est pas tirée de ses embarras; elle n'en sera pas tirée par son traité avec le Soviet, si elle traite et si elle ne préfère pas en finir militairement; si, après avoir extrait de la révolution russe ce qu'elle pouvait en extraire, elle n'extirpe pas d'auprès d'elle ce chancre qui la rongerait; si, pour rentrer dans son argent, elle ne prenait pas ses assurances contre la démagogie exaspérée en anarchie; si, ayant institué, entre elle et l'ancien Empire des tsars, des marches territoriales dont elle se réserve de faire des marchés économiques, de demi-colonies d'influence, d'exploitation et de ravitaillement à ses portes, elle ne profitait de sa chance et ne pensait à relever, sur les ruines qu'a faites le bolchevisme, et dans le dégoût qu'il a soulevé, un régime plus conforme ou moins contradictoire au sien, qui lui devrait pareillement sa mort et sa renaissance, mais chez qui la gratitude de la seconde effacerait et abolirait le souvenir de la première. Même un traité avec la Roumanie ne la tirerait pas encore d'affaire. Il n'en est pas moins évident que la fortune de la Quadruple-Alliance, ou mieux la fortune des Empires du Centre, ou mieux la fortune de l'Allemagne, remonte en Orient, où lentement, péniblement, mais progressivement, s'exécute le plan pangermaniste.

Et c'est pour nous de quoi non seulement méditer, mais nous résoudre. Plus l'Entente, vers l'Orient, est usée et désagrégée, soit par la violence extérieure, soit par la corruption intérieure, plus il nous faut la garder intacte et resserrée en Occident. Plus il nous y faut introduire de cohésion et d'homogénéité, si le volume même de l'Entente, et sa dislocation dans l'espace, et la diversité de mœurs, de traditions, de caractère des nations qui la composent, empêchent d'espérer davantage. Cohésion, pour ainsi dire, externe entre nations de l'Entente, de nation à nation; homogénéité interne, entre les différens élémens, dans chaque nation. L'astuce allemande s'attaque, alternativement ou simultanément, à l'une et à l'autre. Pour la cohésion externe, elle tient, et les plus récens discours du Président Wilson au Congrès des États-Unis, de M. Lloyd George à la Chambre

des communes, de M. Orlando à la Chambre des députés italienne, l'ont affirmée et confirmée. M. Wilson a dit, avec un rare bonheur de langage, ce qu'il fallait dire après les derrières manifestations oratoires du comte Hertling et du comte Czernin, sans compter qu'en passant, il a fait des deux personnages des portraits joliment touchés ou suggéré d'eux des images fines et justes, vues d'un œil aigu, indiquées d'un doigt souple. Il n'a pas laissé paragraphe debout de la prétendue réponse de ces compères à ses quatorze articles, et, s'il a paru distinguer entre l'Allemagne et l'Autriche dans la perversité ou la malignité des intentions, cette indulgence ne l'a pas entraîné jusqu'à méconnaître l'impuissance pratique à passer aux actes, « causée à l'Autriche par ses alliances et par sa dépendance vis-à-vis de l'Allemagne. » Par-dessus tout, il a prononcé la parole nécessaire, le mot d'ordre : « Paix d'ensemble. » C'est-à-dire : quand la paix sera possible, il n'y aura de possible qu'une paix d'ensemble. L'Europe et les États-Unis, le monde n'en sauraient vouloir d'autre, parce que toute autre ne serait qu'une trève, origine de nouveaux et prochains conflits. En attendant, cette cohésion, cette homogénéité, que nous voulons mettre dans la conclusion de la paix, nous devons les mettre dans la conduite de la guerre, avec la tendance la plus générale vers l'unité, à défaut de l'unité même. C'est ce que M. Lloyd George interpellé à la Chambre des communes, à propos du rôle dévolu au Conseil supérieur de guerre qui siège à Versailles, et de la démission du chef d'état-major britannique, sir William Robertson, a fait ressortir vigoureusement. Et nous devons éliminer d'entre les membres, grands ou petits, de l'Entente tout ce qui pourrait être un germe de méfiance ou de défaut ou de diminution de confiance; M. Orlando l'a nettement fait entendre à Montecitorio, soutenu par un mouvement remarquable de l'opinion dans le Parlement et dans la presse. Le ton qu'il a employé a suffi pour que la divulgation du traité de Londres du 26 avril 1915 fût vidée de tout le venin dont les bolchevikis au service de l'intrigue allemande s'étaient réjouis de la charger. Rien n'est changé à la lettre des conventions ; ce qui est juré est juré ; mais, à côté de la lettre qui tue, il y a l'esprit qui vivifie ; le temps, qui est un grand maître, est aussi un galant homme. Là encore, c'est la parole du Président Wilson qui sera le mot d'ordre : « Tous ensemble. Paix d'ensemble. » L'acide germanique, versé entre les Latins et les Slaves, ne réussira pas à dissoudre l'Entente.

Quant à la cohésion intérieure dans chaque nation, il appartient à tous les citoyens, de toutes les classes, de la préserver et de la forti-

fier. A la vérité (et nous le constatons sans un dessein agressif qui irait contre notre objet), une seule classe la met en danger ou tout au moins en jeu. C'est celle qui se nomme « la classe ouvrière, » ou, pour être équitable, ce sont les meneurs qui s'arrogent le privilège et le monopole de parler en son nom. Leur plan, longtemps dissimulé ou flottant, s'étale maintenant à découvert, en plein relief, à arêtes tranchées. Il s'agit de profiter de la guerre pour accomplir ou avancer la révolution sociale, en substituant à tous les organes de l'État national les organes d'un État socialiste à venir et en devenir. Telle est la prétention que rien ne justifie, ni la préparation, ni la capacité, ni les services rendus, ni les sacrifices consentis, pas même le nombre, qui n'est ici qu'une apparence. L'audace seule fait la force. On s'est félicité chez nous de ce que le Conseil national du parti socialiste, réparant la faute de la Fédération de la Seine, avait résolu de ne point cesser de voter, à la Chambre, les crédits de guerre. Mais ce n'était qu'un incident, quelque intérêt qui s'y attache. Le fait capital réside dans la réunion à Londres d'une Conférence socialiste interalliée, qui prolonge le projet avorté de la Conférence internationale de Stockholm, et peut-être prépare une autre Conférence internationale autre part. Or, à la minute décisive, au pont tremblant où nous sommes arrivés, de semblables confabulations se tiendraient à pic sur l'abîme. Nous avons dit, nous répétons bien volontiers que, sauf quelques consciences ou intelligences malades, le patriotisme du parti socialiste en tant que tel et des socialistes en tant que Français ne peut pas être soupçonné. Mais l'Allemagne est aux aguets. On vient encore de la surprendre à l'ouvrage dans la Loire. Sur cet avertissement, et quelques autres signes, nous nous retournons vers l'étouffeur de monstres. Que les consuls veillent au dedans, pendant que l'armée monte sa garde au front. Purgeons le sol de la patrie, afin de pouvoir le délivrer. Dans le plus beau mythe qui soit sorti de l'imagination des hommes, avant d'assommer le brigand Cacus, Hercule, promenant l'éternelle justice, décapita l'hydre de Lerne et nettoya les écuries d'Augias.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

SANGUIS MARTYRUM[1]

DEUXIÈME PARTIE (2)

Semen est sanguis christianorum...
(TERTULLIEN, *Apologie*, 50.)

Le caractère de tout héros, en tout temps, en tout lieu, en toute situation, est de revenir aux réalités, de prendre son appui sur les choses et non sur les apparences des choses.
(CARLYLE, *Les Héros*.)

I. — LE COIN DU PHILOSOPHE

Julius Martialis, duumvir de Cirta, possédait, sur la route de Sitifis, un vaste domaine avec une maison des champs. Cette maison se trouvait sur le territoire de Muguas, où Cécilius avait, lui aussi, une villa. Une clôture continue environnait les jardins et les dépendances, véritable muraille de forteresse, avec ses saillans turriformes, que hérissaient des créneaux en manière de triangle renversé. Devant l'entrée principale, haute comme la porte d'une ville, Cécilius fit arrêter sa litière, puis, en étant descendu, il renvoya ses gens.

A peine avait-il franchi le seuil, qu'un chien énorme, un dogue au poil ras et aux courtes oreilles, se précipita contre lui, en tirant sur sa chaîne et en hachant l'air de ses aboiemens enragés. Pour cet animal redoutable, le *Cave canem* inscrit en mosaïque devant la loge du portier n'était que trop justifié.

(1) *Copyright by* Louis Bertrand, 1918.
(2) Voyez la *Revue* du 1er mars.

Celui-ci, de l'intérieur de sa maisonnette, gémissait d'une voix molle :

— Paix, Fidèle! Paix!...

Mais le chien redoublait de fureur. Le vacarme devint tel que Julius Martialis lui-même, homme vieux et quelque peu podagre, se porta au-devant de son hôte, en s'appuyant sur une haute crosse de cornouiller.

— Ah! clarissime seigneur, lui cria, en riant, Cécilius, tu ne m'as donc invité que pour me faire dévorer par tes chiens!

— Excuse! dit Martialis : cette bête rustique n'a pas l'habitude du beau monde... Allons, Fidèle! Paix!... Mais où est donc ce portier maudit? Holà, portier! Tu dors?

Tout tremblant, l'esclave se montra dans l'embrasure étroite de la porte. C'était un vieillard, enchaîné, lui aussi, comme le chien, et d'une ossature si mince et si frêle qu'il semblait un fantôme flottant sous les plis de sa longue blouse blanche. Il se jeta aux pieds de Martialis :

— Pardonne, maître! Le chien a l'habitude d'aboyer au moindre bruit. Et puis je n'avais pas bien entendu!...

De son doigt approché de l'oreille, il fit signe qu'il était un peu sourd.

— C'est absurde, dit Martialis en attestant son ami, de faire garder une porte par un Tithon de cette espèce. Je vais tancer mon fermier et lui enjoindre de t'envoyer à la ville, pour garder les enfans ; tu n'es plus bon qu'à cela.

— Non, maître! Laisse-moi mourir ici!

— Mais quel âge as-tu, pour vouloir déjà mourir?

— J'ai ton âge, maître, dit l'esclave... Eh quoi? tu ne te souviens pas? Je suis Spératus avec qui tu as joué tout enfant. Quand ton père, aux Saturnales, te donnait des sigillaires, tu partageais avec moi les poupées et les bonshommes d'argile...

— Par Pollux! cela ne me rajeunit pas, s'exclama le vieillard, en se tournant vers Cécilius.

— Laisse-le à la campagne et ôte-lui sa chaîne, conseilla le visiteur apitoyé.

— Tu entends? dit Martialis au portier.

— Non, maître! je t'en prie, laisse-moi dans ma loge. J'y suis accoutumé et j'y suis tranquille... Les autres serviteurs seraient méchans pour moi...

Cependant Martialis, qui ne l'écoutait plus, avait passé son

bras sous celui de Cécilius. Fouetté par le portier, le chien s'était retiré dans sa niche, où il grommelait encore.

— J'ai ces bêtes en horreur! jeta presque agressivement Cécilius à son hôte, qui, par une allée de platanes, l'emmenait vers la maison.

— Et moi qui les adore! dit le vieillard, d'un air d'affliction comique.

— Est-ce possible! Toi, un sage!... Comment peux-tu souffrir à tes côtés ces outres d'Éole ambulantes, ces bêtes malpropres et puantes, bruyantes et stupides, les seules qui étalent leur ordure et qui reviennent à leur vomissement? Connais-tu rien de plus imbécile que l'aboiement mécanique du chien? Les autres animaux ont au moins un semblant de voix articulée... La voix du chien, c'est du vent qui fait rage, — le soufflet du cyclope...

— Voilà une opinion solidement motivée, dit Martialis, railleur. Néanmoins, tu souffriras que je ne la partage point. Tu sais, je suis un sceptique incorrigible. Toutes les opinions me paraissent défendables. C'est pourquoi j'aurais mauvaise grâce à contester contre la tienne.

Il rit d'un gros rire débonnaire, et serra d'une pression plus affectueuse le bras de Cécilius.

Celui-ci aimait sincèrement ce voisin de campagne, le seul d'ailleurs qu'il fréquentât. Malheureusement, Martialis ne venait jamais qu'en passant à Muguas. Presque tout l'été et l'automne, il séjournait dans un immense domaine, dont il avait hérité aux environs de Milève. C'était un homme aimable, qui se piquait de rester fidèle, comme Cicéron son idole, aux enseignemens de l'Académie. Il appartenait au siècle précédent non seulement par son âge, mais par ce libéralisme superficiel qui avait été de mode sous les premiers Antonins. Maintenant, dans une société étroitement dévote, cet esprit large et très peu crédule était comme perdu : il avait l'air d'un provincial arriéré. En tout cas, un sceptique de ce genre était un oiseau rare. De là l'estime de Cécilius pour lui. Le chrétien trouvait dans ce vieillard lettré un juge indulgent à sa croyance. Certainement Martialis, par amitié pour son voisin, s'était entremis auprès du légat, afin d'arrêter toute poursuite contre Cyprien et ses collègues. Avant d'écrire à l'évêque de Carthage, Cécilius avait désiré le voir, pour le sonder précisément sur les dispositions du légat

de Lambèse. Martialis avait répondu en l'invitant à déjeuner pour le lendemain.

Sous l'allée de platanes, le vieillard marchait difficilement, à cause de sa goutte qui lui avait déformé le pied droit. Mais, par toute une affectation de gaîté, il s'efforçait de faire oublier cette disgrâce. Il disait à Cécilius :

— Tu as dû voir, au-dessus de mon toit, la petite fumée qui annonce l'arrivée d'un ami.. Hélas! dans cette campagne où l'on n'a rien, je ne te ferai pas grand'chère. Mais tout ce que je t'offrirai vient de mon jardin, ou de mes champs. Tout a été apprêté pour toi par des mains africaines, des mains qui ont retenu la leçon de nos aïeules...

Cécilius cherchait en vain, au-dessus des toits, la petite fumée, dont parlait son hôte, — une image poétique, sans doute. Il ne voyait que les tourterelles qui roucoulaient sous les tuiles des pigeonniers.

Au bout de l'allée, le corps de logis apparaissait maintenant tout entier derrière un rideau de cyprès, qui défendaient la maison contre le vent du Nord. Cette maison des champs n'avait rien de somptueux. C'était une simple ferme, avec sa cour intérieure, son portail pour les charrettes, ses hangars aux fourrages, ses pressoirs, ses écuries, dont les stalles en arcades se déployaient, dans le fond, entre deux gros pavillons carrés, que coiffaient des toits pointus, surmontés chacun d'une girouette. Les fermiers habitaient une des ailes, Tout le devant était laissé à la disposition des maîtres : une succession de chambres basses, en enfilade, percées de fenêtres étroites et couvertes par une série de petites coupoles aplaties. Blanchis à la chaux, les murs et les coupoles resplendissaient au soleil. Un peu à gauche, des tas de paille s'élevaient au bord d'une mare.

— Je réclame ton indulgence, dit Martialis au visiteur : tu es chez un paysan,

— Oh! un paysan qui a passé par l'Académie!

Cependant l'heure du repas emplissait la cour d'une animation joyeuse. Les esclaves rentraient des champs. Comme de monstrueux insectes aux longues jambes, sur leurs hautes roues peintes en rouge, des charrettes de foin s'alignaient devant les granges. Les valets de charrue, qui avaient été sarcler le blé mûrissant, rapportaient des brassées d'herbes odorantes, où éclataient des bluets et des coquelicots. Un

chasseur gétule tenait enfilées par le bec, à l'aide d'un brin d'osier, une couple de perdrix qu'il venait de prendre au lacet. Coiffé d'une peau de gazelle, il avait l'air d'un satyre cornu à côté de la fileuse qui, assise sur la margelle de l'abreuvoir, étirait le fil de sa quenouille entre ses doigts bruns et durs. La fermière, retroussant un pan de sa jupe gonflée comme un pis et semant le grain à la volée, marchait à grands pas, au milieu d'un troupeau d'oies et de canards. Un jeune porc aussi noir qu'un sanglier trottait d'un air fringant, bousculait les volailles, tandis que les pintades, heureuses d'être bien vernissées, se rengorgeaient autour du puits et, tout en picorant de çà et là, poussaient leur petit cri de poulie intolérable et continu.

— Ah! c'est tout à fait la campagne! ricana Martialis. Nous allons voir si tu l'aimes autant que tu le prétends.

— Peut-être plus que toi, dit Cécilius... Moi, au moins, je n'ai pas tes ambitions municipales, ô clarissime.

A dessein, il lui prodiguait ce titre, qui flattait l'innocente vanité du bonhomme, tout fier d'être traité en sénateur romain.

— « Clarissime » est de trop, protesta néanmoins le vieillard, en introduisant son hôte dans la salle à manger.

Cette salle, assez exiguë et simplement stuquée, était agréable à l'œil, avec ses peintures murales qui représentaient des natures mortes. Les motifs, très ordinaires, se trouvaient charmans à force de naïveté. Ce n'était rien : un cédrat posé sur une planche à côté d'une pêche verte entamée et laissant voir le noyau par un trou fait au couteau, — quelques amandes fraîches, fendues et montrant leur pulpe, un vase de cristal à demi rempli d'eau. A droite, par une triple arcature surbaissée, on apercevait un cubiculum, à la fois salle de repos et salle de lecture et, tout au fond, une fresque poussiéreuse et à demi effacée, où l'on devinait encore la figure consacrée de Virgile assis entre la muse des Églogues et celle des Géorgiques.

— *Philosophi locus!* dit Cécilius, en montrant la fresque et le cubiculum : c'est le vrai coin du philosophe.

— Tu me flattes, mon cher! Je ne suis pas plus philosophe que sénateur : tout au plus du troupeau d'Épicure... Mais si tu veux bien prendre place...

Et le vieillard désignait le lit en maçonnerie grossière, mal dissimulé sous des coussins et des tapis d'Alexandrie, comme

en ont les conducteurs de caravanes. La table, toute petite, également en brique et passée à la chaux, s'arrondissait entre les branches du lit minuscule, où l'on ne pouvait tenir qu'à trois personnes. Dès qu'ils se furent installés, Martialis, avec une gravité toute sénatoriale, prononça :

— Afin de ne pas tromper ton appétit, je vais t'énumérer les plats du festin... Ce sera bientôt fait. Ah! il est frugal, il est laconien, le déjeuner de ma fermière!... D'abord tu auras des œufs frais, cuits sous la cendre du foyer, puis une saucisse numide, fille d'une truie de Milève; après cela, des boulettes de pultis enveloppées de feuilles de vigne et arrosées d'une sauce merveilleuse, dont une de mes esclaves maurétaniennes a le secret, où il entre toute espèce d'herbes aromatiques, de la sauge, de la sarriette, du thym, du romarin, tous les parfums des champs et du potager... enfin des perdrix rôties, prises par mes chasseurs et engraissées dans ma cave...

— Mais c'est un repas de prêtres saliens! dit, en riant, Cécilius, qu'amusaient les mines affriolées du vieillard.

Aussitôt il ajouta :

— Abondance et délicatesse, je suis sûr que tout sera parfait. On connaît ta gourmandise raffinée.

— Une gourmandise de campagnard, qui se satisfait de peu!

Avec son gros nez recourbé, ses grosses lèvres rouges et luisantes, Martialis ressemblait au *Maccus* des antiques atellanes. Cependant l'élégance de ses gestes contrastait avec la vulgarité apparente de sa personne. Cécilius le regardait manier d'une main légère et complaisante, une main voluptueuse d'amateur, la menue vaisselle qui chargeait la table et qui, comme le maître du logis, n'offrait rien que de rustique au premier coup d'œil. C'étaient des coupes et des fioles de terre cuite. Elles semblaient d'abord rugueuses et ternes, et pour peu qu'on les examinât, elles révélaient des colorations originales et discrètes, des tons passés de fruits mûrs, des verts sombres ou des violets dorés de prunes vertes ou d'aubergines, avec des formes inattendues de végétaux bulbeux et de coquillages.

Cet étalage de pièces rares dénotait un certain apprêt, un désir de flatter les yeux exigeans de l'hôte. Tout de suite Cécilius soupçonna que Martialis avait eu d'autres intentions, en l'invitant, que de l'entretenir du légat de Lambèse. Cela fit qu'il demanda brusquement au vieillard :

— Et Marcus, ton fils?

— Toujours à Cirta, où il plaide du matin au soir, — fanatique du barreau et se plaignant de la surcharge des affaires... Ah! je voudrais bien le marier! Mais il est tellement austère et farouche!... Seule, une femme de haute vertu...

— Il conviendrait d'y penser, dit Cécilius avec un fin sourire.

Or le bonhomme y pensait depuis longtemps : Birzil, héritière de deux familles également opulentes, lui semblait une bru très souhaitable. Et, de son côté, Cécilius, malgré son intention bien arrêtée de garder le plus longtemps possible auprès de lui sa fille adoptive, avait songé pour elle au jeune orateur, qui passait pour un homme de talent et qui, d'ailleurs, penchait secrètement en faveur des chrétiens. Tous deux savaient certainement que la même idée leur était venue. Mais chacun attendait que l'autre fît le premier pas, risquât une allusion à ce beau projet. Le vieux Martialis était trop habile pour manifester avec un empressement indiscret ce qui pouvait paraître chez lui une ambition excessive, Birzil étant beaucoup plus riche que son fils. Il dit d'un air détaché :

— Tu m'excuseras encore une fois : je n'ai à t'offrir que du vin de Calama... Mais il est sucré comme la figue et parfumé comme la violette.

— Mille grâces! dit Cécilius, tu sais que je ne bois que de l'eau.

— Eh bien, tu en auras d'excellente!

Et le maître ordonna à l'une des filles du fermier, qui vaquaient au service, de remplir la coupe de Cécilius, avec une énorme gourde d'argile, en forme de poire munie de sa queue.

— C'est de l'eau des Nymphes, dit Martialis. Chaque matin, avant l'aube, un esclave va m'en chercher, à cinq milles d'ici, près du sanctuaire du dieu Giddabal... Oui, il y a là une fontaine consacrée aux divinités de la montagne... Cher ami, bois de l'eau des Nymphes, tandis que je boirai du vin... Moi, j'aime le vin, et même, je te l'avoue, homme triste et insociable, une petite pointe d'ivresse n'est pas pour me déplaire. Entre gens diserts et bien élevés, cela donne plus d'éclat à la conversation. Comme le répétait mon aïeul, la vapeur d'un vin généreux agit sur l'esprit à la façon du feu sur l'encens, dont il libère les parcelles les plus subtiles et les plus exquises...

Il reposa sur le bord de la table le grand verre à pied où il avait dégusté le vin de Calama, et il soupira avec un air de béatitude :

— Ah! la vie est douce!

— Tu crois? fit amèrement Cécilius.

— Pour moi du moins. Tout m'a réussi jusqu'à présent. Mes filles se sont mariées de bonne heure. Ma femme elle-même m'a fait l'amitié de me quitter au moment où ses infirmités devenaient tout à fait importunes. Sans la goutte qui me tourmente de temps en temps, et le souci de mon fils, je serais parfaitement heureux... Sais-tu que Marcus m'inquiète? J'ai peur qu'avant peu il ne passe ouvertement dans votre secte.

— Nous serons très honorés d'une telle recrue, dit Cécilius. Mais toi-même, qui parles si librement de toutes choses, pourquoi n'es-tu pas des nôtres?

— Comment veux-tu que j'abandonne une religion qui me donne le bonheur, en assurant la tranquillité de mon esprit? D'ailleurs, pour changer, il faudrait discuter, et j'ai horreur de la dispute. Deux philosophes aux prises me font l'effet de ces crabes qu'on voit se dresser l'un contre l'autre, sur le sable des plages, en agitant dans le vide leurs pinces furibondes...

Il lança son gros rire épanoui. Des mulets s'ébrouaient dans la cour. C'était l'heure où les charretiers rattelaient leurs charrettes pour retourner aux prés. Martialis, étalé sur ses coussins, prêtait l'oreille avec complaisance à ces bruits familiers de la ferme et il se rengorgeait dans son orgueil de maître. Jugeant l'instant propice, Cécilius poursuivit :

— En tout cas, je connais ta bienveillance. Je suis sûr que c'est grâce à toi que les prélats, convoqués par Cyprien, ont pu quitter Cirta sans encombre.

— Sans doute!... Mais tu m'assures, n'est-ce pas, que Cyprien est parti, lui aussi?

— Le soir même de notre entrevue.

— Il n'était que temps! J'ai appris par l'envoyé du légat que celui-ci est extrêmement courroucé contre Cyprien : il le considère comme un fanatique des plus dangereux. Quant à toi, il te suspecte à cause de ton origine, de tes liens de parenté avec les anciens maîtres du pays. Il redoute toujours que tu ne suscites quelque mouvement populaire.

— Quelles imaginations! protesta Cécilius. Tu n'ignores

pas combien je vis retiré et paisible. Tes collègues m'accusent même d'inertie. En réalité, je me contente de faire quelque bien autour de moi... Mais, toi qui sais tout, dis-moi un peu : par qui Macrinius a-t-il eu vent du concile?

— Tu veux le savoir?... Eh bien! c'est par Roccius Félix, ton voisin, notre voisin, car sa propriété touche aux nôtres pour notre malheur à tous deux. Or des amis communs l'ont aperçu en conciliabule avec le prêtre Paulus...

Ainsi, le prêtre Paulus avait trahi! Les soupçons de Cyprien étaient justifiés. Cécilius nota le fait soigneusement, pour en avertir l'évêque de Carthage. Mais le vieillard, échauffé par le vin de Calama, en venait aux confidences :

— Veux-tu me permettre un conseil amical? dit-il, en se penchant à l'oreille de Cécilius : défie-toi de Roccius!

— Pourquoi?... Je ne m'occupe pas de lui.

— Raison de plus! Tu l'humilies et il te jalouse. Déjà son père et le tien étaient en rivalité. Lorsque Cécilius Natalis faisait construire à ses frais un arc de triomphe, Julius Félix s'empressait d'offrir aux gens de Cirta un marché, ou une bibliothèque... La vanité du fils dépasse encore celle du père... Tu ne l'as pas vu se pavaner dans le carrosse qu'il vient d'acheter à Carthage? C'est la fable de la ville!... Oui, mon cher, un carrosse doré, avec tout un système de roues enchevêtrées, extraordinaires, des sièges suspendus, des appareils ingénieux qui marquent l'heure, et même la distance parcourue!... Mais goûte-moi ces dattes frites dans du beurre!

La fille aînée du fermier les apportait, en effet, dans des cassolettes de terre brune où elles mijotaient encore.

— Goûte, cher ami, cette surprise de ma cuisinière maurétanienne : je t'assure que c'est délicieux.

Au même moment, des cris de douleur, puis des hurlemens retentirent du côté des jardins :

— Ce sont les esclaves de Roccius que l'on fouette, dit Martialis. Son ergastule est ici tout près, adossé au mur du jardin... Ah! il est terrible! Écoute! On entend siffler les verges!... Chez lui, il y a toujours quelque misérable lié au poteau, ou pantelant sous la fourche. L'imbécile! Il considère cette sévérité comme une preuve d'attachement aux mœurs des ancêtres. Aussi se montre-t-il d'une dévotion outrée, insupportable. Il nous empoisonne avec la fumée de ses sacrifices. Les moindres

fêtes sont chômées dans sa maison... Si tu entres dans son domaine, tu n'y verras que des autels couronnés de fleurs, des grottes consacrées et tapissées de guirlandes, des chênes hérissés de cornes de bœuf, des hêtres, où se balancent des peaux de brebis, de vieux troncs façonnés en forme de divinités rustiques... Si tu traverses ses vignes, tu butteras contre des ceps encrassés par les libations. Dans ses champs, tu graisseras le bas de ta tunique, en frôlant ses bornes pieusement arrosées d'huile... Et il ne voyage jamais sans un petit autel portatif et tout un assortiment de statuettes devant lesquelles il fait sa prière... Naturellement, il est très animé contre les chrétiens.

— Laissons ce grotesque! fit Cécilius, impatienté, et espérons que ses esclaves sauront le mettre à la raison... Mais, dis-moi, as-tu constaté chez Macrinius la même haine contre nous?

— Le légat n'est qu'un fonctionnaire, répondit Martialis : il exécute des ordres :

— Précisément! N'a-t-il pas reçu des ordres nouveaux?... Tu n'as rien remarqué, rien qui doive nous inquiéter?

— A Cirta, tout est tranquille. On raconte qu'à Rome Valérien Auguste se prépare à partir en guerre contre les Perses. A Lambèse, Macrinius a assez à faire avec les nomades et avec les montagnards qui, paraît-il, recommencent à s'agiter... Cher Cécilius, fais-moi la grâce de goûter ce miel! Vois comme il est joli dans ce pot de terre rouge. C'est du miel de mes abeilles, qui sont un peu les tiennes, car elles vont aussi piller tes parterres, les voleuses!

Mais Cécilius n'écoutait plus le bavardage mignard du bonhomme : il savait maintenant ce qu'il voulait savoir, ce pourquoi il était venu. Le repas touchant à sa fin, il brusqua le dernier service, et, malgré les instances de Martialis qui voulait lui faire admirer une récente plantation d'oliviers, il prit congé de son hôte, en prétextant que Birzil l'attendait à Muguas.

II. — LES RAISONS DE CÉCILIUS.

La nouvelle d'une persécution imminente avait d'abord atterré Cécilius Natalis. Jusqu'au moment du départ de Cyprien, il était resté en proie à l'obsession des terrifiantes images évoquées par son ami. Puis bientôt son esprit lucide et

ferme avait repris le dessus. Et d'abord, sitôt l'évêque parti, il s'était empressé de quitter la Villa des Thermes pour rentrer à Muguas, afin d'ôter tout prétexte aux accusations. Il convenait que la maison où les magistrats soupçonnaient une réunion illicite fût abandonnée par son maître, comme en témoignage officiel d'obéissance aux ordres du légat.

Dans ce calme milieu de Muguas, auprès de Birzil insouciante et rieuse, il n'était pas devenu précisément plus optimiste, mais ses idées et ses sentimens avaient repris leur pente habituelle. Encore une fois, il cherchait à s'adapter aux circonstances, à sauvegarder la paix, en tâchant de concilier les intérêts et de désarmer les haines. Son besoin un peu égoïste de repos s'accommodait trop bien de ce parti pris de modération et de cette sagesse pratique, dont il sentait toutes les insuffisances. Cependant la haute supériorité morale de Cyprien l'humiliait secrètement, et il regrettait que leur rencontre, au lieu de les rapprocher, les eût peut-être séparés davantage. Leurs cœurs ne s'étaient pas suffisamment parlé. C'était sa faute sans doute, à lui Cécilius, qui avait eu peur de s'abandonner devant son ami. Il en éprouvait comme un remords. C'est pourquoi son premier mouvement avait été de lui écrire, en quelque sorte pour se disculper. Mais il s'était dit qu'il ne s'agissait pas seulement, en cette affaire, de lui et de Cyprien, mais des frères, de l'avenir de l'Église. Il fallait prouver à l'évêque que, contrairement à ses préventions, il s'intéressait à eux, s'employait de toutes ses forces à la défense de la cause ; il fallait aussi lui donner, non seulement quelques paroles d'espoir et de réconfort, mais des certitudes rassurantes. Maintenant, après son entretien avec Julius Martialis, duumvir de Cirta, il croyait pouvoir les lui offrir.

A peine était-il de retour à Muguas qu'il lui écrivit en ces termes :

« Cher Cyprien, je t'envoie cette lettre en toute diligence par Auster mon coureur, afin que tu saches immédiatement ce que m'a rapporté l'homme envoyé par moi à Sigus. Une saison s'est écoulée depuis que nos malheureux frères ont réussi à t'écrire. Pendant ce temps, Baric le ciseleur, et Gudden le cordonnier sont morts. Mais Privatianus l'exorciste est toujours vivant. Sache que je pars demain pour les mines, afin de voir ce qu'il est possible de tenter pour le tirer de là et d'abord pour

le voir lui-même, pour lui porter le salut et les consolations de son évêque. Cher Cyprien, je me réjouis à la pensée que je vais tenir ta place là où tu ne peux être en personne. Sans doute, je ne la tiendrai pas aussi bien que toi. Mais ton souvenir sera présent au milieu de nous, et j'aurai la joie d'être plus près de ton cœur peut-être, en faisant ce que tu ferais toi-même avec tant de bonheur.

« Très cher ami, je sais que tu ne doutes pas de mon amitié. Mais, pendant ton séjour à Cirta, j'ai bien deviné que tu doutes de mon âme. C'est peut-être autant ta faute que la mienne. Si je n'ai pas osé parler, peut-être aussi m'es-tu arrivé trop prévenu contre moi. Tu ne m'as pas compris. Ce qui t'a paru tiédeur de foi n'était que prudence, souci de ta propre conservation, désir de t'épargner des soucis inutiles. Pourquoi te tourmenter ainsi sans raison sérieuse? Eh quoi! parce que de jeunes clercs, désœuvrés à Rome, ont voulu faire les gens importans et bien renseignés, en t'envoyant des nouvelles dramatiques, voilà que ton imagination entre en campagne. Laisse-moi te citer un mot d'un sage païen, que nous considérons comme un peu des nôtres : « *Ne sis miser ante tempus!* disait Sénèque : ne te rends pas malheureux avant le temps! » Les maux que tu redoutes ne viendront peut-être jamais. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ne sont pas encore venus. Je viens de causer avec Julius Martialis, que tu connais, et qui est ami du légat de Lambèse : il m'assure qu'il n'y a rien à craindre, si les chrétiens se tiennent en repos. Penses-tu que Valérien Auguste, à la veille de marcher contre les Perses, veuille se mettre à dos, en nous persécutant, les populations asiatiques, qui sont, en grande partie, chrétiennes? Et penses-tu que, pour la même raison, le légat Macrinius risque d'exaspérer contre lui les nomades et les montagnards de l'Atlas, qui, paraît-il, sont en pleine effervescence?...

« Permets-moi de te le dire, cher Cyprien : Carthage est assurément une très grande et très savante métropole, mais, comme Alexandrie et Antioche, immodérément livrée à la fureur des sectes. Dans cette atmosphère orageuse, on perd la juste appréciation des choses. Marc-Aurèle Antonin nous reprochait l'abus des grands mots et des attitudes théâtrales. Quoique flamine des Empereurs, je n'ai qu'un médiocre respect pour les oracles de ce nouveau dieu. Pourtant il faut avouer que beau-

coup d'entre nous ont une tendance à tout pousser au tragique. Ne dis pas non ! Toi-même as condamné ces excès de conduite et de langage dans des lettres adressées à ton peuple et à ton clergé. Or, en suivant une règle, qui fut autrefois la tienne, on peut arriver, à force de douceur patiente et obstinée, à dénouer des situations en apparence inextricables. Pourquoi compromettre la nôtre ? De plus en plus, le monde vient à nous. Demain, sans doute, nous l'aurons conquis. Avec un peu de prudence et de bonne volonté, ce grand changement peut s'accomplir sans causer trop de désastres ni de ruines. Sans achever d'ébranler le corps vermoulu de l'Empire, n'est-il pas possible de tout y rénover dans le Christ ? Sous le masque antique, la vie nouvelle continuerait à sourire. Tu as blâmé les mosaïques et les statues de ma villa des Thermes. Pourtant, les Heures et les Saisons païennes ne cessent pas de dérouler leurs rondes sur les murs de nos nécropoles et sur les flancs de nos sarcophages. Les Hermès Criophores se sont transfigurés en symboles du Bon Pasteur. Un jour viendra peut-être où ce qui reste de la beauté ancienne sera sauvé par les successeurs de Pierre.

« Là-dessus tu m'accuses d'avoir des faiblesses cachées pour les superstitions des Gentils. Tu crois que je ne suis chrétien que des lèvres et que mon cœur est resté attaché à ces religions de mort. Je les hais au contraire, à cause de leur matérialité épaisse, de leur appétit de la chair et du sang. Je ne saurais sans répugnance assister à leurs rites. Les viandes et les graisses de leurs sacrifices, les fumées fétides, les odeurs de laine et de corne brûlée, les entrailles et les peaux des victimes, tout cela me donne la nausée. A Rome, j'étais constamment révolté par ces tueries en masse, qui, sous prétexte de cérémonies religieuses, emplissent les rues d'une puanteur d'étable et de tout un ignoble tumulte. Des vieillards me contaient qu'un jour Septime Sévère, après un sacrifice expiatoire, fut suivi jusqu'au seuil du Palatin par deux vaches noires mal égorgées et que cela fut considéré comme un présage funèbre. N'est-ce point une chose dégradante que cette promiscuité des hommes et des bêtes sous les regards de divinités ivres de sang ? Je me rappelle ces fêtes qui n'étaient que des orgies et des ripailles, où l'on se crevait de boisson et de nourriture, où l'on tranchait et débitait des quartiers de viande à tous les carrefours, où l'on voyait se sauver le savetier du coin, cachant sous son manteau

une échine de porc ou un poumon d'agneau. Des troupeaux de bœufs et de moutons montaient au Capitole, escortés par la foule, suivis par les sénateurs en corps, les chevaliers, les magistrats de la ville, tout cela piétinant dans les fientes étalées, hurlant, beuglant, bêlant pêle-mêle. Cette bestialité sacrée et triomphante, quel spectacle d'ignominie !..

« Tu penses peut-être que si je condamne de bouche ces dieux brutaux, je leur pardonne dans le secret de mon cœur, à cause de la beauté qu'ils auraient mise dans le monde, cette beauté qui respire dans le marbre ou l'ivoire de leurs statues et qui leur prête un semblant de vie. Mais cette beauté n'a rien de commun avec la superstition. Les religions de nos pères l'ignorèrent toujours, comme aujourd'hui encore celles de leurs descendans. La superstition ne crée que la laideur. Vois dans les sanctuaires païens : les idoles les plus vénérées sont toujours les plus vieilles et les plus hideuses, celles en qui le type humain se distingue à peine des formes animales La beauté des dieux est l'œuvre des poètes, que les théologiens et les philosophes eux-mêmes n'ont cessé de honnir. Cette création de la libre poésie, ils la réprouvent et la repoussent avec des mines scandalisées. Donne à ces dévots un chef-d'œuvre de l'art à placer sur leurs autels, tu verras ce qu'ils en feront. Ce sont eux qui affublent d'oripeaux la Vénus de Praxitèle, qui l'écrasent sous les bijoux, les bagues, les colliers, les boucles d'oreille, les diadèmes, et qui en font une sorte de courtisane barbare. A Olympie, n'avaient-ils pas déformé stupidement le Jupiter de Phidias, en lui emprisonnant les épaules sous un manteau d'or massif! Il fallut le sacrilège de Denys de Syracuse, qui vola le manteau, pour restituer à la statue célèbre sa noblesse primitive. S'ils salissent le seuil de leurs temples par les tueries et les cuisines de leurs sacrifices, ils en tapissent les murs d'ex-votos ridicules, dégoûtans ou obscènes, pieds-bots ou pieds tordus, ventres ouverts, hernies et goitres, membres atrophiés. Tant il est vrai que la laideur est le fruit naturel de la superstition ! Ne la crains pas pour moi, cher Cyprien ! La beauté que j'aime et où je me plais à voir un reflet de Dieu, est étrangère aux idoles des Gentils.

« Mais du moins, la pensée de leurs sages aurait-elle séduit mon intelligence ? Tu le sais bien, je ne fais état de leurs philosophies que dans la mesure où elles se rapprochent de la

vérité du Christ. Presque toujours j'y trouve la même matérialité que dans leurs religions. En réalité, ils n'ont jamais pu se dégager complètement de la matière. Platon lui-même, après avoir isolé splendidement son Dieu du reste du monde et avoir aperçu dans un éclair la spiritualité divine, éprouve le besoin de diviniser le soleil, les astres, le ciel tout entier. Ne pouvant nier Dieu, ils l'ont noyé dans la matière. De là, leur dévotion, d'autant plus fanatique qu'elle se croit plus positive. Y a-t-il quelque chose de risible comme un philosophe dévot jusqu'à la superstition ? C'est par cette cagoterie que les stoïciens en particulier me dégoûtent si fort. Ayant fait de la Nature le Dieu unique, ils se prosternent devant elle. A les en croire, ses lois sont toutes sages et toutes bonnes : il faut les subir non seulement avec résignation, mais avec joie. Et il ne leur a pas suffi d'écraser l'homme sous le destin, de moraliser ce qui est étranger à toute morale, de donner une intelligence à des forces brutes : il a fallu encore qu'ils relèvent les plus absurdes superstitions, en les justifiant par une louche sophistique. Pour eux, il n'y a jamais assez de temples, d'autels, de sacrifices, d'haruspices, d'augures et de devins. Aussi nous traitent-ils d'athées et d'impies. Le type de cette engeance est bien ce Marc-Aurèle Antonin, pour qui, décidément, je ne comprends pas les indulgences des nôtres. Ah! celui-là! comme il est agenouillé devant la Nature et ses lois! C'est le parfait élève du stoïcisme. Il accepte tout, — la scélératesse humaine comme les catastrophes cosmiques, les atrocités de l'amphithéâtre, la cruauté des supplices, la coquinerie et la rapacité de ses amis, la luxure de sa femme, l'ignominie de son fils. Et quelle basse crédulité! Ce disciple de Zénon consulte les mages chaldéens, se laisse duper par un vulgaire charlatan comme Alexandre d'Abonotique, et demande à ses dieux de lui révéler en songe un remède contre ses crachemens de sang... Est-ce croyable? Ne faut-il pas voir en lui un hypocrite ?... Tout au plus un pédant. Tu as dû, comme moi, t'arrêter à Rome, devant sa statue : c'est un honnête professeur de grammaire

« Tu vois, cher Cyprien, combien je suis éloigné de ces hommes. Je suis aussi loin d'eux que tu peux l'être toi-même... Mais il importe que j'aille jusqu'au fond de tes soupçons. J'en suis sûr : tu t'imagines que, si je repousse l'idolâtrie sous toutes ses formes, je feins néanmoins, par ambition politique,

de la professer publiquement. Cependant, tu devrais assez me connaître pour savoir que si, par exemple, j'ai accepté un sacerdoce impérial, c'est parce qu'il m'était impossible de faire autrement et aussi parce que j'y vois un moyen d'agir sur nos ennemis et de protéger nos frères. Les satisfactions du pouvoir ne m'ont jamais tenté. Je vais même t'avouer un sentiment bien peu chrétien, à mon grand regret : les hommes ne m'intéressent pas plus que leurs honneurs. Je les haïrais, si je n'étais obligé de croire qu'ils ont été rachetés par le sang du Christ. Je hais leur sottise et leur brutalité. Il y a des momens où je voudrais m'enfuir, me retirer du monde, pour me donner tout à Dieu. Cher Cyprien, personne ne proclamera plus haut que moi le droit au silence et à la solitude, le droit pour toute âme de s'appartenir, et non point aux hommes. Depuis que tu me connais, mon rêve n'a pas changé : partir, m'en aller, être d'ailleurs, — ne pas être du municipe surtout !

« Que veux-tu que devienne un homme de vieille éducation comme moi, au milieu de l'agitation vulgaire et de l'anarchie de l'Empire ? Peut-être as-tu raison lorsque tu annonces comme imminente la fin du monde. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a plus de place pour nous dans un monde tel que celui-ci. Les foules sont reines. Tourbes des camps ou tourbes des grandes villes, — ce sont elles, aujourd'hui, qui nous donnent des maîtres. Que sont devenues les armées citoyennes de la République ? Des cohues de Barbares, conduites par des chefs, barbares eux-mêmes, les ont remplacées. Des Maures et des Parthes, des Osdroènes et des Bretons combattent pêle-mêle contre les Germains et les Marcomans. Dieu sait ce qu'il va sortir de cette Babel des armes, de cette confusion monstrueuse des peuples. Car leurs conducteurs leur ressemblent. Les Empereurs sont au niveau des soldats ivrognes et rapaces qui les élisent. Maximin le Thrace était un bouvier. Caracalla fut, sous la pourpre, un boucher et un gladiateur. Même chez les mieux nés, les meilleurs comme les plus nobles, il y a toujours de l'hercule ou du mime. Hadrien abattait des lions à coups d'épieu, comme un chasseur de l'amphithéâtre. Alexandre Sévère, le philosophe, ne le cédait à aucun lutteur pour les exercices de la palestre. Il faut cet étalage de muscles pour séduire les peuples. Aussi, comme ils acclament le César qui sait les flatter ! En revanche, celui-ci a pour eux toutes sortes

de tendresses. Gorger les foules oisives, remplir des ventres toujours affamés, telle est l'œuvre impériale par excellence. Bientôt, dans toutes les grandes villes, les riches n'auront d'autre raison d'être que d'amuser et de nourrir une plèbe qui ne veut plus travailler, — de même qu'à Rome l'Élu des foules décime le Sénat et confisque les fortunes patriciennes, pour assurer la pitance du prolétaire. Celui-ci peut se croiser les bras. Chaque matin, en s'éveillant, il sait qu'il trouvera chez le boulanger son pain de gruau, cuit par les soins de César. Les jours de fête, il a son quartier d'oie rôtie, et, pour le reste du temps, sa provision d'huile et de porc salé, ses allocations de farine et de légumes secs.

« Si les soldats étrangers — ce qui est bien naturel — traitent les provinces en pays conquis, les chefs leur donnent l'exemple et sont d'ailleurs comblés de cadeaux par le maître. C'est la ruine du trésor. Lorsque j'étais à Rome avocat du fisc, je me souviens que, sur un rescrit d'Alexandre Auguste, on paya à un tribun militaire vingt livres pesant d'argenterie, six grandes patères, deux mulets, deux chevaux, deux uniformes, une robe d'intérieur, un costume de bain, cent auréus, un cuisinier, un muletier, et, comme il n'était pas marié et ne pouvait, disait le rescrit, se passer de femme, — une concubine. Il faut bien habiller et meubler des officiers sortis des derniers rangs de la plèbe et qui sont venus à l'armée sans souliers. Comme celle du prolétaire, l'avidité de ces hommes nouveaux est insatiable. De là leur conviction à tous qu'une guerre doit rapporter au peuple non seulement de l'or, mais toute espèce de butin, des esclaves, des troupeaux, des grains, des salaisons, et jusqu'à des habits tout faits. Un jour viendra, pensent-ils, où l'univers entier nourrira le peuple romain. « Ce jour-là, on n'aura plus besoin de « soldats. La République régnera tranquillement sur toutes les « nations et jouira sans trouble de tout ce qu'elle possède. Plus « d'armes, plus d'impôts, plus de guerres. Partout la paix, par- « tout les lois romaines, partout nos magistrats !... » Ce rêve insensé, tu sais bien que je ne l'invente pas. Ces paroles mêmes je les ai entendu prononcer par des personnages consulaires. Elles l'ont été officiellement par des Empereurs et tu les trouveras consignées dans les histoires.

« En attendant, la guerre reste l'unique moyen de rassasier les masses. L'idéal de tous, c'est l'athlète victorieux qui écrase

l'adversaire, le cocher frénétique qui passe sur le ventre des autres coureurs. Et c'est pourquoi, en face de ces brutes qui tuent misérablement pour des biens périssables, nous avons dû dresser l'athlète chrétien qui se laisse tuer pour une félicité et pour une gloire immortelles.

« Cher Cyprien, si je juge ainsi ce monde charnel qui nous menace, ce monde sans beauté, sans bonté, sans justice, sans amour, tu dois comprendre de quel élan je me retourne vers la douceur et la charité du Christ. Sans doute, ceux qui habitent avec l'Agneau sont encore le petit nombre. Mais lui-même l'a dit : « Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre ! » Préparons-nous donc à posséder cette terre qui nous est promise. Mettons-nous en route pour sa conquête, et si, chemin faisant, l'ennemi nous assaille, suivons encore le précepte du Seigneur : « Quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez « dans une autre ! » Car si les enfans de l'Amour sont tués par les fils de la Haine, comment le monde se sauvera-t-il, comment la lumière prévaudra-t-elle contre les ténèbres ?... Mais, si tu trouves que ce mot de « fuite » a quelque chose de blessant pour les oreilles d'un citoyen romain, dégageons le vrai sens de la pensée du Maître, et ne disons pas : « Fuyez ! » mais : « Réservez-vous pour des temps plus propices ! » Toi-même tu t'es réservé jusqu'ici pour le plus grand bien de l'Église, c'est-à-dire pour élargir la société des hommes doux et pacifiques qui adorent en esprit et en vérité.

« Je t'embrasse fraternellement, frère très aimé et très désiré, et je souhaite que tu te portes bien en ton corps mortel comme dans le Christ Jésus, Fils du Dieu vivant. »

Ayant terminé cette lettre, Cécilius s'approcha d'une fenêtre ouverte sur les jardins, pour respirer la fraîcheur du crépuscule, et calmer un peu la fièvre de son cerveau. Il éprouvait une joie confuse, où il entrait un peu de vanité littéraire, avec la satisfaction d'avoir dit ce qu'il croyait devoir dire. Devant lui, par-dessus les montagnes violettes, se déployait un ciel rose et bleu, où flottaient de légers nuages orangés. Une odeur chaude, enivrante et suave, montait des parterres. Elle était exhalée par de grands lis aux pistils d'or, qui, en une longue nappe de blancheur, s'enfonçaient dans la pénombre des verdures, comme une procession de vierges qui s'avancent pour prendre le Corps du Seigneur.

Cette image s'effaça lentement dans l'esprit de Cécilius, y laissant tout un sillage de correspondances mystérieuses. Son regard remonta un peu à droite, vers une allée de cyprès coupée par un jet d'eau et terminée par une pergola, dont on distinguait les blanches colonnes sous un échevèlement de cytises. Soudain, il perçut un frôlement furtif le long de la bordure qui emprisonnait les lis. Sur la sombre muraille des buis, une silhouette glissa, une pâle figure de vieille femme, au profil coupant et aux regards aigus comme des poignards. C'était Thadir, la maîtresse du gynécée. Cécilius, en l'apercevant, tressaillit. D'un ton bref et dur, il lui cria de la fenêtre :

— Où est Birzil?

— Sous la pergola! dit la vieille, dressée tout de suite dans une attitude de défense.

Puis elle ajouta, avec un haussement d'épaules :

— Occupée à lire, comme toujours!

— Appelle-moi Birzil ! commanda Cécilius.

— C'est impossible ! Voici l'heure du repas.

— Eh bien! le repas attendra!

La vieille, immobile, semblait vouloir résister.

— M'entends-tu ? lui jeta Cécilius, en frappant du pied avec colère.

Elle se précipita vers l'allée de cyprès, et, tandis qu'il la suivait des yeux, une irritation croissante l'envahissait.

Sans cesse, il se heurtait au mauvais vouloir, à l'opposition sournoise de cette vieille sorcière couverte d'amulettes et toute bruissante de pendeloques. Il l'accusait de lui aliéner l'esprit de sa fille adoptive, d'entraver son influence sur elle, sans doute par haine de race et de religion. Esclave, elle était venue toute jeune du pays des Arzuges, adorateurs de fétiches. Elle avait grandi dans la maison de Pompeianus, et, petit à petit, elle avait pris un ascendant incompréhensible sur Lélia, la mère de Birzil. A ce souvenir, Cécilius se troubla... Et voici que l'enfant était soumise à l'esclave comme la mère! C'était la fascination de la barbarie sur une nature trop affinée. Maintes fois il avait voulu renvoyer Thadir. Mais, devant les larmes de la jeune fille, il lui fallait bien céder. Malgré son adoption, celle-ci n'avait jamais consenti à l'appeler « mon père, » et Cécilius attribuait cette réserve blessante aux suggestions de la vieille femme.

Il remuait encore ces pensées pénibles, lorsque Birzil parut, la démarche traînante, l'air las, enveloppée dans une stola très ample et très lâche, la tête cachée sous un voile, qui dissimulait complètement son visage et à travers lequel elle ne voyait clair que par une fente étroite, à la façon des femmes d'Arabie. Elle jeta son voile, se laissa baiser au front et s'affala sur les coussins d'un lit de repos très bas. Ses yeux vagues, comme chargés de songe, semblaient continuer la lecture du livre laissé là-bas. Elle dit, d'un ton à la fois boudeur et câlin :

— Que me veux-tu, cher grand ami ?

— Birzil, fit Cécilius en prenant son air le plus paternel, nous allons quitter Muguas. Moi, je pars pour Sigus. Mais j'ai l'intention de passer avec toi la saison chaude à Rusicade, dans une villa délicieuse, au bord de la mer... Tu m'y précéderas seulement de quelques jours...

Mais la jeune fille se récria : elle ne redoutait nullement la chaleur, répétant qu'elle était une vraie Gétule. Puisque Cécilius partait pour le Sud, qu'il l'emmenât avec lui. Tandis qu'il s'arrêterait aux mines, elle poursuivrait jusqu'au Calcéus, à l'entrée du désert :

— Que t'importe, dit-elle, Rusicade ou le Calcéus? Les deux villas sont également agréables pour toi. Mais, au Calcéus, moi je pourrai faire de grandes courses dans le désert et dans les palmeraies...

Et, s'exaltant tout à coup, elle se mit à battre des mains :

— Oui, oui ! je monterai à cheval du matin au soir ! J'emmènerai mes deux maurétaniens, Amour et Diomède !

— C'est absurde, dit Cécilius, de vouloir passer l'été dans cet enfer !... Birzil, tu n'es pas raisonnable. Tu n'es jamais raisonnable... Tu as des caprices tout à fait déconcertans, des lubies qu'on ne s'explique point...

Il hésita un instant, puis, avec un accent de reproche tempéré de tendresse :

— Ainsi, pourquoi n'as-tu pas voulu voir Cyprien, mon ami?

— Tu sais bien que je n'aime pas les chrétiens.

Et, se blottissant la tête entre les coussins :

— A toi je te pardonne de l'être, parce que tu es très bon... Et puis parce que tu comprends beaucoup de choses...

— Lélia ! gronda Cécilius.

— Non, je ne suis pas Lélia ! Je suis Birzil !

— Tu es trop grande pour que l'on continue à te donner ce surnom enfantin...

— Enfantin, si tu veux, c'est un nom africain. Je suis une Africaine, moi, je ne veux pas être Romaine !

— Tu l'es par tes parens !

— Non, l'Afrique est mon pays ! Je l'aime, l'Afrique !... Tu la connais, toi qui as voyagé !... Oh ! tu voyageras encore ! tu m'emmèneras... ou plutôt non, je voyagerai avec mon mari... mon mari ?... un conducteur de caravanes, un cavalier Gétule ! C'est la vie, cela !

— Mais tu es folle, ma pauvre enfant !... Tes livres, ou Thadir, t'ont dérangé l'esprit.

— Non, non ! Je rêve du désert !... Je veux voir les oasis, les dunes... la fontaine d'Ammon !... Tu l'as vue, toi, cette fontaine merveilleuse, qui jaillit au milieu des sables ?...

— Oui, dit Cécilius, en allant à Alexandrie par Leptis et la Cyrénaïque.

— Et c'est vrai, n'est-ce pas, qu'elle bout, pendant la nuit, à gros bouillons, et qu'elle est glacée au lever du soleil ?... Quel prodige !

— Il n'y a rien là que de très naturel, dit Cécilius.

— Tais-toi ! Tu es un athée, comme tous les chrétiens. Tu ne crois pas aux dieux !

— Tu ne sais ce que tu dis, mon enfant.

Mais elle ne l'écoutait point. Ses petits yeux noirs, brillans, extraordinairement dilatés, semblaient poursuivre des visions lointaines. Elle reprit, comme se parlant à elle-même :

— Et toutes les autres fontaines enchantées qui se trouvent par le monde !... Tiens ! Là-bas, sous la pergola, je viens de lire dans un gros livre de ta bibliothèque qu'aux Iles Fortunées, il y a, l'une à côté de l'autre, deux sources miraculeuses, l'une qui guérit les maladies, l'autre qui donne un rire inextinguible et qui fait mourir... Mourir ! Est-ce qu'on peut mourir ?... Si je mourais !..

— Il faudra bien y penser un jour, petite Birzil ! dit Cécilius, gravement.

— Tais-toi, tais-toi, je t'en prie !

Elle-même se tut un instant, mais, emportée par sa rêverie nostalgique :

— Que de choses à voir!... Le jardin des Hespérides, avec ses fruits d'or; la montagne d'Atlas, si haute qu'on y voit se lever le soleil à minuit; et, derrière le rivage stérile des Nigritiens, ces bois délicieux de citronniers et de térébinthes tout remplis d'éléphans! Et l'étrange pays des Éthiopiens, hommes admirables, qui cultivent toutes les vertus, dit le livre...

Cécilius éclata de rire :

— Ce sont des nègres affreux à la peau plissée, comme celle des vieilles femmes, ou des caméléons!

— N'empêche! C'est dans leur pays qu'on rencontre les tables du Soleil... oui, des tables toujours servies! Les passans ont beau y manger, les mets renaissent sans cesse par la volonté des dieux... Ah! que je voudrais dîner à la table du Soleil! Est-ce que tu ne voudrais pas, toi?..

Elle l'éblouissait par ces mirages d'imagination, elle le charmait par toutes les caresses de sa voix. Cécilius la contemplait avec ravissement, à demi soulevée sur son coude au milieu des coussins, les yeux vagues et en apparence toujours songeurs. Sentant le moment propice, elle dit d'un petit air suppliant :

— Alors, tu veux bien que j'aille au Calcéus?

Cécilius sourit de la ruse ingénieuse et obstinée :

— Soit! Tu iras au Calcéus passer un mois, sous la garde du vieux Trophime, mon écuyer.

— Et j'emmènerai Thadir...

Exaspéré par cet entêtement, il fit un geste violent de colère et de dénégation. Birzil, la tête enfouie dans les coussins, se mit à pleurer, à sangloter :

— Allons, j'y consens, dit Cécilius, vaincu : tu emmèneras Thadir!

III. — DANS LES MINES DE SIGUS

Cécilius avait quitté Birzil dans la région des lacs, à l'endroit où la route de Lambèse se détachait de la route de Sigus. Tandis que la jeune fille descendait vers le Calcéus, il s'acheminait vers les mines en très simple équipage, à cheval, avec une escorte de quatre serviteurs seulement.

L'approche du crépuscule enveloppait d'une ombre de tris-

tesse les grandes plaines dénudées. Un ciel violacé, obscurci de gros nuages, pesait sur des montagnes noires comme de l'ébène, qui, avec leurs entassemens de rochers pareils à des tours et à des coupoles, se déployaient en une interminable muraille de forteresse. Au bas des montagnes funèbres, l'eau morte des lacs se plombait sous les reflets du couchant. De loin en loin, immobiles et l'air maléfique, des cigognes se tenaient sur une patte, au bord de cette eau lourde, qui, dans ses noirceurs, semblait éteindre les rayons épars et les images des choses. Aux arrière-plans brumeux des steppes, on distinguait des tentes, des hommes, des troupeaux qui bougeaient vaguement. Mais tout cela se perdait dans l'immensité uniforme.

Avec le beau détachement du propriétaire romain qui possède des domaines vastes comme des royaumes, le principal fermier de Sigus n'avait jamais daigné y venir. Tout était donc nouveau pour lui : ces vastes étendues minérales, ce sol pelé, ces lointains hostiles avec leurs hérissemens de roches. Cécilius en avait le cœur serré, et le sentiment de la mission pénible dont il s'était chargé pour Cyprien ajoutait encore à son oppression : en quel état allait-il trouver le malheureux survivant, qu'il venait arracher à la géhenne?

A la nuit tombante, il arriva en vue des mines. Sur un plateau, au pied d'un contrefort qui se rattachait à une haute chaîne montagneuse, un gros bourg alignait ses rangées de maisons basses. Alentour, l'aspect du terrain, partout bouleversé, annonçait le pays minier, la terre depuis longtemps travaillée et comme harassée par l'avidité humaine. Pendant des siècles, les Carthaginois avaient tiré de l'or de ces montagnes. Les Romains, accourus sur leurs traces, en extrayaient du cuivre et ce que leurs prédécesseurs avaient laissé de minerai aurifère à regratter. D'autres mines éparpillées dans le voisinage leur donnaient de l'argent en abondance. Çà et là, le sol était coupé de rivières artificielles pour le lavage des pépites. Des rigoles, des canaux en bois sillonnaient les flancs des roches, dont quelques-unes très minces étaient percées à jour par des espèces de lucarnes où passaient des aqueducs et des chutes d'eau. Pareilles à des tours, de hautes cheminées de bois signalaient les puits d'aérage accouplés de distance en distance. Une sorte de rougeoiement volcanique palpitait par

intervalle dans toute la campagne déjà nocturne, parmi des fumées d'essences résineuses qui prenaient à la gorge : c'étaient les fours allumés des fonderies de lingots. Et, parmi les grêles silhouettes des monte-charges et des roues hydrauliques, des hommes pliant sous le poids des fardeaux allaient et venaient sans cesse, comme des ombres silencieuses, dans la poussière épaisse de la piste, où s'étouffait le bruit de leurs pieds nus.

Le chef de l'exploitation, qui portait le titre de sous-procurateur, était venu au-devant de Cécilius, personnage important, dont la visite inattendue autant qu'insolite l'intriguait fort. Quelques ingénieurs s'étaient joints à lui. Ensemble ils pénétrèrent dans le bourg, construit avec cette régularité militaire que Rome mettait en toutes choses. A l'intersection de deux longues rues qui se coupaient à angle droit, ils traversèrent la place, appelée pompeusement le Forum, et où l'on apercevait dans la pénombre une statue de divinité, qui, du haut de son piédestal, brandissait un trident; autour, un petit temple trapu, une basilique judiciaire, une prison. A l'angle de la rue décumane, un établissement de bains se signalait par une lanterne allumée dans le vestibule.

La maison des hôtes se trouvait dans cette même rue, à côté des bains. C'était là que descendaient les visiteurs de distinction, — les agens de l'annone, le gouverneur de la province et même le procurateur du Patrimoine, quand il daignait quitter le Palatin pour faire une tournée en Afrique. Le chef de l'exploitation y conduisit Cécilius et ses gens. Après de nouvelles salutations aussi abondantes que délicates, il se mit complètement aux ordres du clarissime seigneur. Petit homme aux manières onctueuses, aux yeux rouges, à la barbe clairsemée et malade, il était Syrien de naissance et se nommait Théodore. Bien que cet Oriental fût très rusé, et soupçonneux aussi par profession, le secrétaire de Cécilius lui avait fait croire que son maître était un grand savant désireux de descendre dans la mine pour ses études. D'habitude, les administrateurs n'aimaient pas montrer cet enfer aux étrangers. Mais du moment qu'il s'agissait d'un nouveau Pline!...

— Si ta Prudence y consent, dit Théodore, ce sera pour moi un honneur que de t'accompagner, demain, dans les galeries...

Cécilius le remercia, disant qu'il se contenterait d'un

simple contremaître, un certain Mappalicus de Thuburbo, que lui avait recommandé un de ses amis. C'était ce même homme qui, trois mois plus tôt, s'était chargé d'envoyer à Cyprien la lettre des condamnés. Et c'était lui encore qui, l'avant-veille, avait renseigné l'émissaire de Cécilius. Un peu surpris de ce caprice, Théodore s'inclina néanmoins devant le plus gros fermier du groupe de Sigus :

— Puisque ton Excellence le désire!...

Et, après lui avoir baisé la main, il se retira avec d'infinies protestations de dévouement.

Quelques instans plus tard, l'écuyer de Cécilius introduisit dans la maison des hôtes un grand paysan au dos rond, presque bossu à force de s'être courbé dans les boyaux de la mine. Uniquement vêtu d'une blouse de grosse toile, il portait une massette glissée dans sa ceinture et, sur le devant d'un chapeau de cuir à larges bords, une petite lampe de cuivre fixée dans un godet : c'était Mappalicus. Cécilius le fit asseoir en face de lui, tandis que le cubiculaire plaçait sur une table un haut candélabre, en forme d'arbre, qui soutenait à chacune de ses branches une nacelle où brûlait de l'huile de naphte. Ébloui par la splendeur du luminaire, par la tunique à larges manches et à bandes de pourpre de son interlocuteur, le rustre promenait des regards effarés sur les murs nus de la pièce, où leurs ombres bougeaient. Finalement, encouragé par Cécilius, il se décida à parler. Il parlait même avec facilité, en homme qui a l'habitude du commandement. Il dit, à voix basse d'abord :

— Cela presse, maître! Il était temps que tu arrives, si tu veux sauver Privatianus. Peut-être est-il déjà trop tard, car nous sommes à la veille d'une révolte terrible...

— Comment n'as-tu pas averti plus tôt le procurateur? fit Cécilius assez rudement.

— Je l'ai averti, maître, mais à mots couverts... Ici, la révolte est toujours latente... Tu comprends! si j'avais dénoncé les coupables, toute la mine aurait été décimée. Une foule d'innocens auraient péri dans les supplices. Si, au contraire, les chefs ne m'avaient pas cru, je m'exposais au ressentiment de mon collègue, un contremaître germain, aussi cruel que dissimulé, et qui est l'âme du complot.

— Un Germain! s'exclama Cécilius : il y a donc des Germains ici!

— Beaucoup, maître! Ce sont des prisonniers de guerre. Celui dont je te parle a fini par se faire affranchir, à force de servilité devant les chefs. Il s'appelle Hildemond. Tu le verras : c'est un vrai bourreau! Il flatte ses compatriotes, les Franks, les Goths, les Alamans, mais il frappe les Asiatiques, afin de les exaspérer et de les pousser à la révolte...

Et, regardant autour de lui, d'un air toujours plus craintif, il chuchota :

— J'ai tout su par Gudden, le cordonnier, qui vient de mourir dans la mine et qui le tenait de son camarade de chaîne, un Goth chrétien... Je te prie, maître, écoute bien ce que je vais te dire!... Il y a, en ce moment, à Ténès, un fort contingent d'auxiliaires germains à la XXIIe légion Primigénia. Les sévérités de la discipline les ont, paraît-il, rendus furieux. Or Hildemond a noué des intelligences avec ces hommes de son pays. Comme les Maures s'agitent, ils doivent marcher tous ensemble et venir délivrer leurs compatriotes qui sont dans les mines, après avoir opéré, ici, leur jonction avec les montagnards de Bagaï... Quelque chose du complot a déjà dû transpirer, car le procurateur a demandé à Lambèse de renforcer notre poste militaire. Le légat a envoyé un détachement de cavalerie sous la conduite d'un préfet. Tu les verras : ils sont campés auprès de nos puits...

— Et tu es sûr de ce que tu avances? dit Cécilius. Comment as-tu pu savoir?...

— Ah! maître! Tout est mystérieux ici, et pourtant tout se sait : tu le vois bien!... Mais, je te le répète, il faut te hâter! Demain les mines peuvent être à feu et à sang... Le difficile sera de décider le vieillard Privatianus. Depuis que Gudden et Baric, ses deux compagnons, sont morts, il est comme découragé : il dit qu'il veut mourir au fond du puits. Mais tu le persuaderas sans doute... Quant à moi, voici ce que j'ai combiné. Ce vieux est très bas. Il a continuellement des syncopes, qui lui donnent l'aspect d'un mort. Or, après-demain, Pastor, le voiturier, que tes gens connaissent, doit descendre un cheval dans la mine. Privatianus feindra un évanouissement. Je serai là. Je ferai charger le prétendu cadavre sur le plateau qui aura descendu le cheval, et je l'accompagnerai jusqu'à la sortie du puits. Pastor déposera sur sa charrette le corps enveloppé d'un sac, et, sous prétexte de le mener au cimetière, il le mènera

chez toi, à Muguas... N'est-ce pas, maître, que c'est une bonne idée ?

— Je le crois ! dit Cécilius. Mais puisque tu es si fertile en stratagèmes, voilà longtemps que Privatianus devrait être sorti de la mine. Pourquoi donc ne nous as-tu pas avertis ?

— Pouvais-je savoir qu'il était chrétien ?... Nos prisonniers sont si défians ! Songe que j'ai des milliers d'hommes, de femmes, d'enfans sous mes ordres. Ils ont peur de moi. Je n'ai appris qu'à la longue et par hasard qui étaient ce Privatianus et ses compagnons. Aussitôt j'ai fait avertir Cyprien... Maître, c'était là une chose très grave : je risquais ma vie !

— J'aurais été là pour te défendre auprès des chefs, dit Cécilius.

L'ouvrier secoua la tête :

— Tu serais arrivé trop tard, ou tu n'aurais rien su !... Même aujourd'hui, toi présent, je risque encore... Qu'importe ! je puis bien faire cela pour toi, — pour mériter la couronne peut-être : je ne souffrirai jamais tant que Privatianus et ses amis !

Il tenait ses yeux toujours baissés en disant ces mots, mais sa rude voix de manœuvre avait pris un accent d'une douceur et d'une noblesse étranges, comme si un autre, — quelqu'un de très grand, — parlait par sa bouche.

Cécilius, surpris et troublé, se leva précipitamment de son siège, en tendant les bras :

— Merci, frère ! dit-il.

Penchés l'un vers l'autre, l'héritier des rois numides et l'humble mineur de Sigus se donnèrent le pacifique baiser des temps nouveaux.

Le lendemain, vers la troisième heure, le contremaître revint chercher Cécilius pour descendre dans la mine. Il avait apporté tout un accoutrement spécial à l'intention du visiteur : des brodequins à semelles de bois ferrées, des braies gauloises, une tunique de toile grossière, un chapeau de cuir, semblable au sien, et dont la coiffe était bourrée d'étoupes afin d'amortir les chocs du front contre les parois trop basses.

Comme les deux hommes sortaient de la maison des hôtes, un soldat du poste surgit brusquement devant Cécilius un peu empêtré de son déguisement. C'était Victor, le légionnaire qui

avait escorté Cyprien dans la forêt de Thagaste. L'écuyer lui avait appris que son maître, récemment arrivé à Sigus, était un ami de l'évêque. Toujours familier et un peu vain, le jeune cavalier avait aussitôt désiré voir ce haut personnage, sous prétexte de fraternité chrétienne, mais en réalité pour se faire valoir aux yeux de ses camarades. Intrépidement, il s'avança et pria Cécilius, quelque peu déconcerté par cette assurance, de transmettre ses salutations au prélat. Il ajouta avec désinvolture :

— Et dis-lui que je suis las de ce métier maudit! Les chefs deviennent insupportables, la discipline toujours plus barbare...

Puis, d'un ton où il y avait de la fanfaronnade juvénile avec l'enthousiasme d'une âme toute vibrante de foi :

— Bientôt peut-être j'entrerai dans une autre milice... sous les enseignes d'un autre Empereur!

Heureusement que Théodore, le procurateur, n'entendit point ce propos, dont le sens pouvait paraître séditieux. Plus obséquieux et empressé que jamais, il était accouru pour accompagner son hôte au moins jusqu'à l'entrée des puits :

— Tu vois, dit-il à Cécilius, en lui montrant Victor et les soldats qui allaient et venaient sur la place, — j'ai suivi les conseils de ta Prudence : j'ai demandé des renforts à Lambèse.

— Et tu feras bien d'en demander encore!... Des mouvemens suspects sont signalés, paraît-il, du côté d'Auzia.

Ils baissaient la voix, en traversant le forum qu'emplissait toute une agitation matinale. La place du bourg servait de marché deux fois par semaine. Des légionnaires du détachement achetaient des légumes et des volailles à des paysans aux figures sauvages, accroupis sur les dalles, parmi leurs corbeilles et leurs paniers. Sous les arcades de la basilique judiciaire, un commissaire-priseur, assisté du crieur public, vendait de vieux habits. Les garçons du baigneur récuraient leurs chaudrons devant la porte des thermes, à l'angle de la rue qui descendait vers la mine. On longea les murs de l'école. Le maître primaire, armé de sa gaule, souleva le voile qui masquait la porte de la classe, pour voir passer l'imposant personnage à qui le procurateur faisait escorte. Et, tandis que les écoliers, de leurs petites voix aiguës, reprenaient la cantilène enfantine : « un et un font deux, deux et deux font quatre, » celui-ci expliquait à Cécilius :

— Ce sont les enfans de nos scribes, de nos boutiquiers, de nos contremaîtres. Car, parmi ceux-ci, les uns sont ou bien des affranchis, ou bien des hommes libres comme ton guide Mappalicus...

Mais un esclave qui, depuis quelques instans, suivait Théodore à distance, s'approcha de lui pour lui dire qu'on l'attendait aux offices. Cela parut contrarier vivement le procurateur, qui désirait ne quitter Cécilius qu'après l'avoir expédié sous terre. Il recommanda au contremaître :

— Tu feras passer le clarissime seigneur par le puits de la Vieille-Mine : la descenderie serait trop pénible pour son Excellence...

Et, s'excusant sur une entrevue pressante, il prit congé de son hôte, manifestement à regret.

Cependant Cécilius observait, sur la gauche de la route, un rassemblement considérable d'individus, que refoulaient, à coups de matraques, des gardes-chiourmes et autour desquels bondissaient, avec des aboiemens féroces, d'énormes chiens de berger :

— C'est la « catène ! » dit Mappalicus... un contingent de prisonniers qui arrivent d'Égypte...

Il s'efforçait de détourner l'attention du visiteur.

— Je veux voir ! dit celui-ci, d'un ton de maître, en s'avançant vers la horde des misérables.

Effectivement, c'étaient, en majeure partie, des Alexandrins qui, dans une émeute, avaient massacré la garde du légat impérial. Condamnés aux mines de Numidie, il leur avait fallu des mois pour faire à pied le trajet jusqu'à Sigus, en suivant la piste des caravanes. La tête à demi-rasée, marqués au fer rouge, comme un bétail, ils portaient des chaînes légères, qu'on remplaçait par des entraves plus pesantes, après quoi, on les poussait, attachés deux par deux, vers la sombre ouverture de la descenderie qui, pareille à une gueule de monstre accroupi aux pieds de la montagne, absorbait sans relâche toute cette chair vivante. Une abominable odeur de roussi empoisonnait l'air. Des forgerons agenouillés rivaient de forts anneaux autour des tibias maigres et poussiéreux. Les malheureux hurlaient, atrocement brûlés. D'autres, épuisés de fatigue, couverts de plaies repoussantes, se couchaient comme morts sur le sol, en refusant de bouger. Tel un vautour attiré par le relent du

carnage, un individu à mine patibulaire rôdait autour de ces déchets humains. C'était Salloum, le marchand d'esclaves de Thuburnica, qui faisait son choix dans le rebut de la mine.

Certains de ces condamnés semblaient n'avoir plus que le souffle. On leur avait crevé un œil et vidé l'orbite avec un poignard : l'horrible blessure purulente bâillait sous des essaims de mauvaises mouches. A d'autres on avait coupé un nerf du jarret et brûlé les jointures du pied gauche, de sorte qu'ils pouvaient à peine se tenir debout. Le Maltais les examinait, les palpait comme des bêtes en foire, tandis qu'un contremaître les frappait à coups de barre de fer, pour les obliger à se lever.

— Celui qui frappe, dit Mappalicus, c'est Hildemond, le Germain : je te l'avais bien dit, c'est une bête fauve!

Cécilius, déjà révolté par le spectacle lamentable des condamnés, bondit, en serrant les poings, contre le Barbare.

— Misérable!... Mauvais berger, qui estropies ton troupeau !

Trompé par le costume de mineur qui déguisait Cécilius, le Germain se retourna contre lui, brandissant la barre de fer, grinçant des dents sous sa moustache rousse. D'un mot Mappalicus l'arrêta :

— Le chef!

Comme foudroyé, la brute s'écroula dans la poussière, en gémissant :

— Pardonne, maître! Pardonne!... Je ne pouvais pas savoir!

Et il essayait de baiser les gros brodequins à clous de Cécilius, qui le repoussait du pied :

— Prends garde à toi!... ou je te fais mourir sous les verges! tonna le visiteur.

Il suffoquait de colère. Il eut honte de son emportement, — et il était excédé, gêné par l'étalage de telles horreurs.

— Viens, maître, lui dit Mappalicus, en l'entraînant. Tu n'en finirais pas, si tu voulais punir tous les abus, et tu exciterais tout le monde contre toi... D'ailleurs, la patience et la douceur sont, la plupart du temps, impuissantes. Songe qu'il y a là, parmi ces prisonniers, une foule de bandits, d'assassins, de condamnés de droit commun...

Ils avaient rebroussé chemin et ils se dirigeaient de nouveau vers le puits de la Vieille-Mine. Ce puits était l'entrée

habituelle des ingénieurs et des chefs de l'exploitation, désireux de ne point se mêler à la cohue sordide des ouvriers. Ils se munirent de lampes portatives, qui contenaient de l'huile pour une journée de douze heures, et, par précaution, ils passèrent deux torches dans leur ceinture. Puis un treuil, actionné par des mules, les descendit sur un plateau jusqu'à l'entrée d'une galerie de dimensions fastueuses. Celle-ci s'ouvrait sur une chambre oblongue, qui servait de vestiaire et de lampisterie, et où l'on remarquait, dans une niche, un ancien autel consacré aux Cabires, divinités protectrices des mineurs et des forgerons.

L'autel avait été mis à cette place par les Carthaginois premiers exploiteurs du sous-sol. Les Romains, qui se ruèrent après eux à la poursuite du filon, avaient agrandi en tous sens l'œuvre de leurs prédécesseurs. Maintenant que cette partie de la mine était abandonnée depuis bientôt cinquante ans, l'ampleur des travaux exécutés là par les maîtres du monde attestait encore, en même temps que leur cupidité insatiable, leur goût de la force et de la magnificence. Précédant Cécilius dans les ténèbres denses de la galerie, Mappalicus lui cria du seuil :

— Tu vas voir, maître, c'est colossal !

En effet, ils se trouvaient dans un immense corridor, où deux chariots auraient pu circuler de front et qui mesurait huit ou dix pieds de haut. Le toit, taillé régulièrement dans le roc, semblait formé par d'énormes dalles de pierre. Les parois, vidées de leur minerai jusqu'à la dernière pépite, étaient lisses comme des murs de cave. Partout la sécheresse des lieux entièrement stériles dans une nudité de tombeau. Puis le plafond s'abaissa peu à peu : il fallut se courber, sous peine de se cogner la tête aux rondins en bois de pin qui soutenaient la couverture. Un air humide et froid emplissait le couloir rétréci. Des rigoles où brillait de l'eau stagnante rampaient le long des murs. Des suintemens filtraient entre les poutres du boisage. Par endroits, une pluie crépitante et glaciale vous mouillait les épaules. La pente de la galerie devenait plus rapide, et, à mesure qu'on descendait, les rigoles s'élargissaient en canaux où roulait une eau livide, sur un fond de vase grisâtre. Les semelles ferrées des brodequins glissaient dans une boue épaisse et gluante. L'humidité glacée vous enveloppait comme un suaire. A la lueur grésillante des lampes, on voyait pendre

aux poutres du toit et s'épanouir sur les poteaux de soutènement toute une étrange végétation, vaporeuse et pâle comme une neige fraîchement tombée. On aurait dit des guirlandes de lis, des échevèlemens de blanches campanules, — apparition fantastique dans ces noirceurs opaques. Mais ces fleurs de ténèbres fondaient comme des bulles au moindre contact. C'était l'écume des eaux souterraines épanouie au bout des radicelles des pins qui s'étaient remis à pousser dans cette humidité perpétuelle. Des caillots ferrugineux, rouges comme du sang, flottaient à la surface des canaux. Des flaques verdâtres, sinistres, croupissaient çà et là...

Tout à coup, un souffle véhément fouetta le visage de Cécilius. On approchait d'un puits d'aérage.

— Attention ! cria le contremaître, en poussant une porte massive, devant laquelle étaient tendues des toiles grossières, et qui servait à régler le tirage.

Aussitôt les lampes s'éteignirent. Ils essayèrent inutilement d'allumer les torches. Des trombes d'air s'engouffraient à travers la galerie toujours plus basse :

— Marche derrière moi, maître ! cria Mappalicus : tu sentiras sous tes pieds, comme les degrés d'une échelle, les bourrelets de terre tassés par les pieds des mineurs !

Ils s'enfoncèrent à tâtons dans la nuit. L'ouragan faisait rage, l'eau jaillissait plus drue. A de certains momens, devant des crevasses béantes, que l'on devinait toutes proches, on percevait un formidable écroulement de cataracte. Et ce bruit d'abîme, cette course folle des eaux aveugles dans la ténèbre lourde, impénétrable, dans ce grand vent, venu on ne savait d'où, avait quelque chose d'effrayant.

— Baisse-toi, maître ! Prends garde à la roche ! criait, dans l'obscurité opprimante, la voix du mineur, qui avait jusqu'au bout des doigts et des orteils la notion instinctive des lieux.

Peu à peu, le vent s'apaisa, mais les eaux grondaient toujours. Mappalicus alluma finalement les deux torches, et l'on se remit en marche dans la galerie déserte. Rien, pas un être vivant, rien que la fureur des torrens déchaînés. Puis ce grondement lui-même se tut, la pluie intermittente des voûtes s'arrêta, et les murailles grises continuaient à défiler sans fin, comme au bord d'une route d'éternité.

Cécilius se sentait harassé déjà. Il allait, entraîné par le

contremaître, attentif uniquement à se préserver des heurts et des faux pas, lorsque, dans le lointain nocturne de la galerie, il distingua quelques petites lueurs qui se déplaçaient. En même temps, l'atmosphère se faisait plus pesante. Une odeur chaude, animale, puis bientôt une puanteur intolérable le suffoquèrent. On percevait une vague rumeur, des cris étouffés qui semblaient avoir traversé d'immenses étendues opaques de matière souterraine. Enfin, à travers la fumée asphyxiante des torches, dont la flamme dansait dans un halo de poussière très fine, une sorte de crypte géante apparut, coupée, de distance en distance, par de gros piliers naturels qui soutenaient le toit fendillé. Une foule grouillante s'agitait vaguement dans les demi-ténèbres. Continuellement, de nouvelles équipes de travailleurs arrivaient par les galeries qui débouchaient sous la crypte, comme des avenues autour d'un rond-point. Les fouets des gardes-chiourmes claquaient dans l'ombre, des hurlemens montaient, se répondaient en échos déchirans le long des corridors :

— C'est le *solvicatenas*, dit Mappalicus, l'endroit où l'on ôte les entraves à ceux qui vont travailler et où on les rattache à ceux qui rentrent du chantier.

— Mais quel besoin de les frapper? dit Cécilius, que cette nouvelle confrontation avec la souffrance des misérables mettait mal à l'aise.

— Ah! maître, ignores-tu qu'ils s'exècrent entre eux beaucoup plus qu'ils ne nous détestent, nous leurs geôliers?... Si nous n'étions pas là avec nos nerfs de bœuf, ils se massacreraient les uns les autres.

Effectivement, la plupart avaient une apparence d'animaux féroces qui rentrent leur colère sous la menace du dompteur. Pieds nus, la tête à demi rasée, le front brûlé d'une marque rouge, n'ayant pour tout vêtement qu'une blouse courte et un tablier de cuir froncé autour des hanches, ils défilaient deux par deux, le pic d'abattage ou la barre à forer sur l'épaule. Un chef d'escouade, un colosse, armé d'une massue en cœur de chêne, les talonnait de près. Et, sans cesse, par petits groupes de six, ils débouchaient des galeries pleines de tumulte et de lueurs intermittentes, dans un courant d'air chargé des mêmes émanations chaudes : odeur de misère et de pourriture, fétidité d'étable humaine. On sentait devant les bouches de ces vomi-

toires, qui se développaient pendant des lieues, comme la respiration d'une ville énorme et lointaine, le halètement de tout un peuple de damnés.

— Mais combien sont-ils donc? jeta tout à coup Cécilius, que ce défilé interminable hallucinait.

— Je ne sais, maître, dit Mappalicus. Pour moi, j'en ai plus de deux mille sous mes ordres... Qui peut connaître leur nombre? Ils sont des milliers, venus de tous les pays du monde. Ils vivent dans des cryptes comme celle-là, parqués à la façon des bêtes, mangeant, dormant, satisfaisant leurs besoins en une promiscuité dégoûtante. Ils n'en sortent que morts, pour ne pas achever d'infecter la mine. Alors, on leur accorde l'honneur de passer par le puits des chefs. On les remonte sur le plateau qui t'a descendu. C'est ce qu'ils appellent, par moquerie, *l'apothéose*. Devant un cadavre des leurs, ils ricanent : « Encore un qui va monter au ciel ! »

A ces propos atroces, l'ami de l'évêque Cyprien sentit plus douloureusement les aiguillons de sa conscience. Comment avait-il pu rester si longtemps sans s'inquiéter d'une pareille abomination?... Et voilà que, comme un écho ironique de ses pensées, la phrase voluptueuse prononcée, l'autre jour, par Julius Martialis sonnait de nouveau à ses oreilles : « La vie est douce. » Ah oui ! en vérité !... A cet instant, une équipe de mineurs passa devant lui. L'expression de haine homicide, qui, à sa vue, flamba dans les yeux d'un condamné, le transperça comme un coup de stylet. Mais le pire, c'étaient les orbites sans regard de certains manœuvres. Aveugles, on les plaçait sur un échelon d'une des descenderies, et ils restaient là, cariatides vivantes, passant à l'homme de l'échelon supérieur des couffins de minerai, recommençant pendant des heures le même geste d'élever et d'abaisser leurs bras... Une honte de plus en plus consciente accablait Cécilius. Car non seulement il tolérait cela, mais lui, le principal fermier de Sigus, il vivait de la torture de ces misérables. Parfois il s'arrêtait, comme si le poids du remords ralentissait sa marche.

— Hâte-toi, maître ! lui cria son guide. Nous avons à marcher encore pour trouver Privatianus...

Et ils s'engagèrent dans une galerie montante, assez basse de plafond. Près de l'entrée, Mappalicus, éclairant la muraille avec sa lampe, fit lire à son compagnon, gravée au couteau dans le

roc, cette inscription en caractères naïfs : *chantier découvert par Hermotime, affranchi de notre Seigneur.* A peine visibles, une palme et une croix monogrammatiques gravées plus bas avertissaient les initiés que l'auteur de l'inscription était chrétien.

— Tu vois, dit le mineur : ces signes sont une consolation pour les nôtres... J'ai connu Hermotime déjà vieux. Il restait ici, comme moi, pour adoucir quelques souffrances et gagner au Christ quelques âmes...

Cécilius songeait : « Et moi, qu'ai-je fait? Quelles souffrances ai-je adoucies? Quelles âmes ai-je gagnées? » Il songeait ainsi, marchant de plus en plus courbé, se cognant le front au boisage. Brusquement, la piste montante s'inclina d'un mouvement rapide. Du haut en bas du couloir on entendait un vacarme de ferrailles, de choses lourdes qu'on entre-choquait. Le bruit se rapprocha, devint assourdissant :

— Gare-toi! Vite, vite! lança le contremaître, en se retournant.

Ils n'eurent que le temps de se blottir dans une niche creusée à même la paroi. Tout près d'eux, un train de voiturettes se précipitait en avalanche, suivant les ornières creusées par leurs roues. De l'autre côté, se cramponnant à une corde qui longeait la muraille, des adolescens squelettiques tiraient à grands coups de reins, au bout d'une chaîne attachée à leur ceinture, d'autres voiturettes chargées de minerai. Ils disparurent, avec le tapage expirant, dans la nuit de la galerie mouchetée de petites flammes tremblotantes.

En bas du plan incliné, Cécilius commença à butter dans des gravats mouvans et dans des détritus de toute sorte. A droite et à gauche du corridor, des boyaux étroits comme les soupiraux d'une cave conduisaient à des chantiers en exploitation. Dans le lointain, on entendait le heurt intermittent des pics et des voix humaines qui paraissaient venir des profondeurs de la terre. Parfois le soupirail montrait, tout proche du regard, à travers une poussière jaunâtre, des visages inondés de sueur, des échines courbées, dont les vertèbres saillaient, des jambes et des bras pliés dans des postures violentes. Et tous ces corps écrasés sous l'éboulement des roches, convulsés et rétractés sous l'oppression de la pierre, se tordaient à la rouge clarté des lampes, comme des corps de suppliciés vus à travers la flamme d'un brasier.

Des enfans, agiles malgré leurs chaînes, se glissaient en rampant dans l'ouverture des boyaux. Ils reparaissaient l'instant d'après, poussant devant eux des corbeilles pleines de minerai. Des femmes à demi nues recevaient les corbeilles et les entassaient sur les véhicules traînés par les adolescens... Ainsi tous les âges et tous les sexes étaient enfermés dans la géhenne souterraine :

— C'est le pire, dit Mappalicus, cette promiscuité où ils vivent ! Tu ne peux pas te l'imaginer, maître ! La mine est une Sodome, un enfer de luxure et de dépravation...

Cécilius n'osa pas répondre. La pensée qu'il était le complice, fût-ce involontaire, de cette infamie le terrassait. Donc, il ne *leur* suffisait pas de martyriser, il fallait encore souiller l'enfance ! Malgré toutes les excuses et tous les prétextes de la sagesse pratique, il y avait là une iniquité révoltante, une chose qui ne devait plus être, *qui ne serait plus!...* Le fardeau invisible sous lequel il pliait lui semblait accru. Les reins cassés, il cheminait, en se courbant, sous la voûte du couloir extraordinairement bas. L'air devenait réellement irrespirable. On étouffait, on suffoquait de chaleur. Puis, il faisait froid, un froid glacial : l'humidité pénétrante recommençait. A la lueur de la lampe, les fleurs d'écume luisaient sur les rondins de soutènement. Les moindres blancheurs, les moindres parcelles brillantes prenaient un éclat fantastique. Soudain, tout s'effaçait. Et l'on ne percevait plus aucun bruit dans les ténèbres qui semblaient s'épaissir à chaque pas.

— Regarde, maître ! dit Mappalicus qui, par habitude, frappait la paroi avec sa massette de mineur : voici encore des inscriptions tracées par nos frères !

Levant sa lampe, il déchiffrait des lignes écrites au charbon et qui se poursuivaient comme des hirondelles le long d'une muraille. La plupart du temps, c'était un simple mot : *Vie, vie, vie!* répété avec une sorte d'acharnement mystique. D'autres fois, la promesse d'immortalité s'exaltait comme un cri prophétique : *Tu vivras... Tu vivras dans le Christ... Tu vivras éternellement...* Et plus loin : *Lucilla, puisses-tu vivre avec les tiens!... Lucilla, ma douce amie, tu vivras éternellement en Dieu...* Au-dessous, quelqu'un d'illettré, un homme du peuple sans doute, avait écrit en latin barbare : *Saintes âmes, souvenez-vous du pauvre Marcianus!...* En lisant ces appels tout frémis-

sans d'un espoir invincible, les paupières de Cécilius s'emplissaient de larmes. Quelle confiance, quelle ardeur de foi! ... Comme de lamentables oiseaux emportés par la tourmente, les âmes fraternelles perdues dans cette nuit d'horreur se cherchaient, se faisaient signe, finissaient par se retrouver, ne fût-ce qu'une minute. Elles n'étaient pas seules dans ces ténèbres. Par la mutuelle charité des frères, un rayon du Christ parvenait jusqu'à elles : « *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles...* » Et le cri de ralliement qui montait de toutes ces pierres : « Tu vivras, tu vivras dans l'éternité, » ce défi jeté à la mort par des suppliciés qui étaient déjà des cadavres, avec quel éclat fulgurant il résonnait dans ce silence de sépulcre! Cécilius s'était agenouillé devant la dernière inscription : « Souvenez-vous du pauvre Marcianus! » et, pour que le vœu du misérable fût exaucé, il le commémorait dans le Christ.

Cependant Mappalicus qui l'avait devancé, revint sur ses pas, le toucha à l'épaule :

— Maître, dit-il, si tu t'arrêtes continuellement, nous arriverons peut-être trop tard... Il n'y a plus que quelques pas à faire. Privatianus est ici tout près, dans son écurie. Car, — je te l'ai dit, n'est-ce pas? — le malheureux soigne les chevaux de la mine. Il était trop faible pour manier le pic ou porter des fardeaux. Grâce à moi, il a obtenu ce travail plus doux... Mais presse-toi, car nous sommes en retard. Les charretiers vont être là dans un instant pour prendre leur repas : il ne faut pas leur donner de soupçon!...

Bientôt, en effet, ils parvinrent à un carrefour encombré de chariots vides, que les chevaux traînaient en longues files vers les chantiers. Dans un renfoncement de la paroi, un rais de lumière filtrait par une fente verticale. Mappalicus poussa une porte feutrée de grosse toile de sac : une odeur chaude de bêtes et de fourrage s'en exhala. L'écurie était creusée en cet endroit, un peu en retrait de la galerie. Elle semblait déserte. La lampe pendue au toit n'éclairait, près de l'entrée, qu'une statuette de divinité dans une niche fleurie de guirlandes : c'était celle d'Épone, la déesse des écuries, figure de paysanne aux joues vermillonnées, qui, d'une main s'appuyait sur une fourche et, de l'autre, tenait une étrille. Les chevaux travaillaient au dehors. Dans le halo trouble, on ne distinguait que

des amoncellemens de litières, et tombant en lambeaux poussiéreux de toutes les saillies du plafond et des murailles, d'invraisemblables toiles d'araignées.

Près du coffre à orge, un vieux dormait, recroquevillé dans la paille, la respiration rauque et embarrassée :

— C'est lui ! dit Mappalicus. Vois, maître : on dirait un mort !

La face livide, comme empoisonné par les exhalaisons de la mine, il était d'une maigreur presque risible. Les entraves pesantes, qui lui emprisonnaient les deux jambes se rattachaient par une chaîne à sa ceinture, de sorte que le prisonnier, perpétuellement courbé, ne pouvait jamais redresser sa taille. De la tête aux pieds, pas une place de son corps n'était intacte. Les brodequins, les verges, les ongles de fer l'avaient sillonné partout d'entailles et de cicatrices. Un coup de fouet lui avait arraché le lobe de l'oreille et balafré la joue. Son front rasé portait la brûlure rosâtre de la marque. Ses clavicules se creusaient en salières profondes, et, sous l'étoffe rugueuse de sa blouse, on voyait son cœur battre, comme s'il était à nu. Une de ses mains saignait : sans doute, il avait été mordu par les rats pendant son sommeil.

Mappalicus, s'approchant avec précaution, le poussa doucement :

— Père, père ! Éveille-toi !

Lentement, le vieillard se souleva sur un coude et, aidé par le contremaître, qui soutenait ses entraves, il s'assit sur le coffre à orge.

— Tu vois, lui dit celui-ci, en montrant Cécilius, c'est un ami de Cyprien, qui vient te chercher...

La face du martyr s'illumina, tandis que ses prunelles, habituées aux ténèbres, semblaient éteintes. Il s'écria :

— Cyprien ! L'apôtre de Dieu !

Son cri jaillit avec une telle intensité d'amour, que la présence réelle du grand évêque n'eût rien ajouté à la tendresse qui débordait de son cœur. Soudain, il se laissa tomber sur ses genoux et, se prosternant devant Cécilius, il s'efforçait de lui baiser les pieds, comme s'il était Cyprien lui-même :

— Je t'en prie, frère, dit Cécilius, qui se dérobait, ce serait plutôt à moi de vénérer tes chaînes !... Laisse-moi au moins te donner le salut fraternel !

Le vieillard s'étant relevé, tous deux s'accolèrent :

— Je te le donne, reprit le visiteur, pour Cyprien, notre père.

— Tu es un de ses prêtres, n'est-ce pas? dit Privatianus, en se rejetant en arrière, pour mieux le contempler.

— Non, je ne suis qu'un laïque... un ami de ton évêque.

A ces paroles, le vieil exorciste laissa retomber ses mains d'un geste accablé. Son visage illuminé se voilà tout à coup :

— Alors, dit-il, je n'ai plus qu'à mourir!... Mes compagnons, Gudden et Baric, sont morts dans la vaine attente du Banquet dominical. Pour moi, ce qui m'a soutenu jusqu'à ce jour, c'est l'espoir que Cyprien me procurerait au moins cette consolation de goûter une dernière fois sur cette terre la saveur du Pain de vie...

— Ici, tu le sais bien, dit Cécilius, c'est impossible. Je ne saurais moi-même faire lever cette interdiction... Mais laisse-toi sauver, je t'en supplie!... Mappalicus t'expliquera notre plan... Demain, si tu veux, tu seras libre; tu assisteras chez moi au divin Sacrifice...

— Ou j'y assisterai dans le ciel avec le Christ!

— Encore une fois, je t'en conjure, laisse-toi sauver!

Privatianus secoua la tête, et, avec un pâle sourire :

— Je n'ai aucun espoir en ce monde... Fais ce que tu voudras... ce que le Seigneur voudra!

Cécilius contemplait ce frêle corps de supplicié, sur qui les bourreaux s'étaient si longtemps acharnés. Il touchait les cicatrices de ses épaules, palpait la plaie de sa main, et, promenant un coup d'œil sur l'écurie sordide, il considérait cet homme cultivé (Privatianus était un ancien grammairien), qui était devenu palefrenier, et qui consentait à cette déchéance, qui endurait toutes ces tortures, depuis des mois et des années, uniquement pour attester qu'un Juif de Nazareth, qu'il n'avait jamais vu, qui avait été crucifié deux cents auparavant, était ressuscité d'entre les morts! Et ce témoignage en faveur du Dieu très doux, mort pour le salut de tous les hommes, ce vieil infirme était venu le donner au monde là où le monde foulait le plus durement les hommes, dans ces limbes douloureuses dont les damnés souffraient sans espérance!... Au prix d'une telle abnégation et d'une telle foi, combien son œuvre, à lui

Cécilius, était médiocre, combien sa petite sagesse pratique était dérisoire et même un peu lâche!...

Il ne put résister à ce reproche de sa conscience. A son tour, il se jeta aux pieds du martyr, en sanglotant :

— Bénis-moi, mon père! Je ne suis que cendre et poussière devant toi. Je suis plus vil que ce fumier!

— C'est au Christ de te bénir, dit Privatianus. Moi, je ne suis qu'un misérable moribond, dont les yeux ne te voient même plus...

— Tes yeux qui ont accepté ces ténèbres sont dignes de voir le Seigneur!

Cependant Mappalicus, qui faisait le guet derrière la porte, l'entre-bâilla, en criant vers l'intérieur de l'écurie :

— Maître, il est temps de partir! Voici les hommes qui rentrent du travail; ce serait mauvais si l'on nous trouvait tous les trois ensemble.

Cécilius étreignit une dernière fois le martyr :

— Salut, frère! Je suis heureux et plus fier que si j'avais vu César lui-même.

— Adieu! dit le vieillard. Souviens-toi de Privatianus!

Et, de ses yeux vagues, avec l'angoisse de la séparation irrévocable, il suivit jusqu'au seuil de la porte ténébreuse celui qui allait remonter vers la lumière...

Le soir même, en reprenant la route de Cirta, Cécilius, de plus en plus halluciné par les images toutes vives de cette infernale descente, arrêtait dans son esprit des résolutions radicales et violentes. Il se gourmandait de sa mollesse, et, tout en évoquant la marque infamante imprimée au fer rouge sur le front de l'exorciste, il se disait : « J'étais aveuglé! C'est Cyprien qui a raison! »

LOUIS BERTRAND.

(La troisième partie au prochain numéro.)

L'AVENIR DES PETITS ÉTATS[1]

III

LA SERBIE

I

Voici un petit peuple qui est une grande nation, à ne considérer que ses qualités héroïques et sa forte individualité, sans tenir compte du chiffre de sa population ni de l'étendue de son territoire. Le territoire s'est rétréci à la suite des mutilations opérées par la conquête ottomane, et la population n'est plus qu'une fraction de celle des pays de langue serbe.

Les Slaves du Sud (Serbes, Croates, Slovènes) sont le rameau extrême projeté vers le Midi par la race slave, après la grande poussée des peuplades barbares du Nord et de l'Est de l'Europe contre l'Empire romain. Au commencement du IXe siècle, ils s'installent dans la péninsule balkanique, malgré la résistance des Empereurs d'Orient et entament avec leurs voisins, Grecs et Bulgares, une lutte continuelle pour la possession et la domination du sol où leur marche errante s'était arrêtée. Ils occupent à l'Est de l'Adriatique le cours de la Save, de la Drina et de la Morava et le massif montagneux dont la muraille occidentale plonge dans la mer. Ils s'étendent au Nord au delà du Danube et de la Save, à l'Est jusqu'au Timok, au Sud jusqu'à Salonique.

Dans ce cercle de monts abrupts, coupés de vallées fertiles et ceinturés d'épaisses forêts, un peuple grandit, qui commence

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier.

par se grouper en petits États indépendans. Il est livré aux dissensions féodales, communes alors à toutes les nations en travail de formation, mais dont les Serbes paraissent avoir eu à pâtir plus longtemps que leurs rivaux balkaniques.

Leur conversion au christianisme pendant le xe siècle fut surtout l'œuvre de deux apôtres byzantins, Cyrille et Méthode; ils attachèrent à l'Église d'Orient la majeure partie de la population fixée au Sud de la Save, au lieu que, au Nord de cette rivière et sur le littoral de l'Adriatique, l'influence de Rome retint les Serbes dans le giron de l'Église catholique. Cette divergence dans la pratique du culte ne pouvait manquer d'être fatale à l'unité nationale, nécessaire à la race serbe, au moment où elle allait être menacée par l'apparition de formidables adversaires, les Hongrois, sur les bords de la Drave et les confins de la Croatie.

L'union se réalisa cependant au cours du xiie siècle, après des essais de royaumes éphémères et en dépit de tendances obstinément séparatistes. Némagna, grand joupan du Monténégro, fonda la dynastie des Némagnitch, qui donna à la nation rassemblée sous son autorité sept rois et deux empereurs. Elle gouverna pendant près de deux cents ans, favorisée par la décadence de Byzance, ayant pour pilier solide la religion orthodoxe, repoussant les attaques des deux ennemis, que la Serbie a toujours trouvés sur son chemin, avant comme après la conquête musulmane : les Hongrois et les Bulgares.

Avec leur roi Miloutine les Serbes apprennent à jouer un rôle prépondérant dans les Balkans. Son règne est l'aurore d'une culture serbo-byzantine, qui fleurit dans la construction de belles et nombreuses églises. L'architecture religieuse fut pour la jeune nation la première expression de sa foi ardente et d'une civilisation qui cherchait à s'affirmer. Sous le second successeur de Miloutine, Douchan, le pays atteint son plus vif éclat historique. Pendant vingt-quatre ans (1331-1355), il mène contre ses voisins une guerre marquée par des victoires; elles étendent ses frontières des monts Rhodope à l'Adriatique et de la Thessalie au Danube et à la Save. Le jour de Pâques 1346, Douchan se fait couronner, dans une assemblée nationale convoquée à Uskub, Empereur (tsar) des Serbes et des Grecs.

Une grande idée dirige alors sa politique. Les Turcs, après avoir chassé les Byzantins de l'Asie Mineure, ont pris pied en

Europe à Gallipoli. De là ils serrent de près Constantinople, clef de la chrétienté. Le monarque serbe, plus perspicace que les autres dynastes balkaniques et danubiens de son temps, embrasse d'un coup d'œil le danger prêt à fondre sur la péninsule entière. L'empire byzantin est trop affaibli, trop caduc, pour prolonger sa résistance. Au fantôme de la puissance grecque il faut substituer un empire serbo-byzantin, jeune et vigoureux, qui sera le boulevard des nations chrétiennes. Les hostilités pour l'exécution de ce vaste dessein éclatent en 1355. Tandis que les Serbes, aidés par Venise, contiennent en Dalmatie les Hongrois, maîtres de la Croatie, leur armée principale s'avance dans la plaine de Salonique. Mais Douchan meurt de la fièvre, le 20 décembre 1355, sans pouvoir atteindre la Cité impériale, vers laquelle s'envolait son ambition.

Le règne de Douchan Silni (Douchan le Fort) fut pour le peuple serbe l'apogée de sa puissance et de sa civilisation. L'enthousiasme des historiens nationaux est allé jusqu'à le comparer à Charlemagne. C'est sans doute dépasser les limites de la réalité. Outre un curieux code de lois, le « Douchanov Zakonik, » il reste de lui un souvenir impérissable, auquel est étroitement unie l'image de la Grande Serbie du passé et de l'avenir.

Mais aux jours de gloire vont succéder les jours de deuil. La disparition de Douchan est le signal du réveil de l'anarchie féodale. Elle se développe aussitôt après la mort de son successeur, le jeune empereur Ouroch, le dernier des Némagnitch (1370). Les discordes des Serbes facilitent les progrès des Hongrois, aussi aveugles qu'eux sur l'imminence du péril turc. Les princes chrétiens du XIVe et du XVe siècle, sont tout entiers à leurs ambitions et à leurs querelles en présence de la plus redoutable entreprise de l'Islam contre l'Europe, car les nouveaux maîtres de l'Asie Mineure, les descendans d'Othman, sont parvenus à discipliner le fanatisme musulman, à lui donner une organisation militaire très supérieure à celle des États chrétiens. En 1369, le sultan Mourad Ier (Amurat) s'empare d'Andrinople. C'en est fait de la péninsule balkanique, si les nationalités qui s'y combattent n'oublient pas leurs misérables compétitions pour élever un mur de fer contre l'ennemi commun. Elles restent divisées et succombent tour à tour, la Serbie en 1389, la Bulgarie en 1395. A Nikopolis, l'année suivante, le roi Sigismond de Hongrie, qui a appelé à son secours une

croisade de seigneurs et de princes de l'Occident, est refoulé par une sanglante défaite dans les plaines du Danube. Après un arrêt de quelques années causé par les victoires de Tamerlan, la conquête turque reprend un nouvel élan et la chute de Constantinople plonge la chrétienté dans la consternation et la stupeur.

La poésie et la légende se sont associées à l'histoire pour tisser le linceul de la Serbie expirant sous les coups des infidèles. La mort d'Ouroch ayant provoqué le morcellement de ses États, la plus grande partie des provinces serbes avait pris pour roi le Knèze Lazar, dont la capitale fut Kruchevatz sur la Morava. Ce prince, modèle de piété et de bravoure, lutte pendant dix ans avec des forces inégales contre le flot envahissant des Ottomans. Mais enfin, le 15 juin 1389, la fleur de la nation périt avec son Roi, écrasée par l'armée trois fois plus nombreuse du sultan Mourad dans la plaine à jamais funèbre de Kossovo, le Champ des Merles.

L'oppression turque commence alors, qui va durer plus de quatre siècles. D'abord le régime tributaire, les seigneurs vassaux; puis, sous Mahomed II, la servitude complète, les pachas remplaçant les voïvodes, les janissaires installés dans les villes, les spahis dans les campagnes, et le paysan maltraité comme le serf de la glèbe. Pour échapper aux exécutions, les chefs bosniaques se convertissent à l'islamisme, mais le gros de la nation serbe reste fidèle à la foi orthodoxe, fidèle aussi au culte du passé, au souvenir des héros légendaires, Lazar, le martyr, et son chevalier, Miloch Obielitch, qui tua le sultan Mourad, Marko, le vaillant voïvode, obligé de servir le Padischah ottoman. Leurs exploits sont promenés à travers les siècles de foyer en foyer par des chanteurs populaires. Cette poésie épique et anonyme maintient dans l'âme des pâtres et des laboureurs serbes une conscience nationale, la conscience d'être un peuple qui plus tard sortira vivant de son tombeau. Quelques révoltés tiennent toujours la montagne, des brigands patriotes, les haïdouks, et la poésie célèbre leurs hauts faits comme ceux des chevaliers du passé.

Le signal de l'insurrection est donné en 1804, au milieu des guerres napoléoniennes, par un ancien haïdouk, Kara George, Georges le Noir, devenu marchand de bestiaux. Des peuples soumis aux Osmanlis les Serbes ont été les premiers au XIXe siècle à se lever contre leurs oppresseurs. Kara George,

après de brillans succès, échoue dans sa tentative, dont il ne reste que des chansons épiques. Mais l'effort en vue de la libération n'est pas brisé, et la Serbie passe successivement par les différentes phases de l'émancipation, province autonome de l'Empire ottoman, principauté héréditaire et vassale du Sultan, avant de conquérir, avec l'aide de la Russie, l'indépendance complète, que lui reconnaît le congrès de Berlin. Un royaume nouveau est formé, modeste héritier de celui du tsar Douchan, de la Grande Serbie du XIVe siècle.

A peine ce peuple est-il devenu tout à fait libre que sa liberté est menacée par son voisin du Nord. La monarchie des Habsbourg, au contraire de la Russie, n'avait rien fait pour la délivrance des Serbes. Maîtres de Belgrade, que leur avaient donnée les victoires du prince Eugène, les Impériaux ne furent pas capables, au cours du XVIIIe siècle, de conserver leur conquête contre un retour offensif des Ottomans. Après la guerre russo-turque de 1877, l'Autriche-Hongrie joua le rôle du troisième larron qui s'approprie la plus riche part du butin. Au congrès de Berlin, elle se fit adjuger la Bosnie et l'Herzégovine sous la suzeraineté nominale du Sultan. Coup droit porté aux espoirs des patriotes serbes et à la reconstitution intégrale de leur ancienne patrie. Après lui avoir barré ainsi toute expansion vers l'Ouest, le cabinet de Vienne pendant vingt-cinq ans pèsera sur le petit royaume de tout le poids de sa puissance politique et économique, pour en faire le vassal de l'Empire dualiste. « La Serbie est comprise dans la sphère d'influence de l'Autriche-Hongrie, » osait affirmer le comte Mensdorf à sir Edward Grey, après l'envoi de l'ultimatum mortel à Belgrade. N'ayant pas réussi à la domestiquer, les ministres de François-Joseph avaient décidé de la réduire à l'état de fief ou de province de la monarchie. C'est la poursuite implacable de ce dessein, lié au plan d'ensemble d'hégémonie germanique sur l'Europe continentale, qui a provoqué l'embrasement de 1914. Le crime de Serajewo ne fut que le prétexte invoqué par les incendiaires.

Y a-t-il rien de plus poignant et de plus tragique que l'histoire de ce peuple valeureux, à qui le destin semble refuser la liberté, aussi nécessaire à son existence que l'air pur de ses montagnes; de ce peuple, deux fois étouffé par l'invasion musulmane ou chrétienne, et qui ne veut pas mourir? Après de longs efforts, il s'était affranchi d'une servitude quatre fois

séculaire, la plus honteuse dont l'Europe d'autrefois ait eu à rougir, mais c'est pour devenir l'esclave d'un autre ennemi, qu une longue civilisation n'empêche pas d'égaler en violence et en cruauté les milices des Sultans.

II

A cette renaissance d'une nation, cherchant à s'organiser pour prendre place dans la communauté européenne, est venue se mêler au siècle dernier la rivalité de deux familles princières. L'une est issue du héros populaire, Kara George, l'autre de Miloch Obrénovitch. Après le soldat, le politique ambitieux. Ce dernier fonde son pouvoir despotique sur les concessions qu'il arrache à la Porte, mais il inaugure en même temps une sorte de vie nationale. L'antagonisme des Karageorgévitch et des Obrénovitch est jalonné par des assassinats, sillonné par des proscriptions, jusqu'à ce que le dernier roi de la dynastie des Obrénovitch disparaisse dans une sombre conspiration militaire qui frappe d'horreur les amis mêmes de la Serbie. L'histoire de ces deux familles semble un anachronisme à notre époque, quelque page déchirée des annales d'une république italienne du moyen âge. La fin sanglante d'Alexandre Obrénovitch a empêché les sympathies des nations occidentales de se porter, autant qu'il le méritait, sur le peuple serbe, dont la résistance à la politique d'absorption de l'Autriche fut un drame autrement intéressant que celui de sa famille royale et passa longtemps presque inaperçue. On n'a enfin compris à l'étranger que l'existence même de la Serbie était en question, qu'en lisant avec stupeur l'ultimatum du 23 juillet 1914.

En fait, les Obrénovitch occupèrent le trône beaucoup plus longtemps que leurs rivaux. Ceux-ci n'y firent qu'une apparition de quelques années, avant d'y remonter définitivement. Alexandre Karageorgévitch gouverna pacifiquement pendant seize ans, de 1842 à 1858, sous le contrôle du chef de la garnison turque de Belgrade et du consul autrichien, en s'efforçant de ménager à la fois ces deux surveillances. Le peuple serbe, mécontent, le déposa et rappela le vieux Miloch, dont le successeur, Michel, fut un prince habile et vraiment patriote. Il fit faire à son peuple un pas décisif vers l'indépendance, en obtenant l'intervention des Puissances, qui obligèrent les Turcs à

évacuer Belgrade en 1862, et, cinq ans après, les dernières forteresses qu'ils occupaient dans le pays. Il nourrissait de grands projets : il voulait grouper tous les Serbes orthodoxes en un seul État et tous les peuples balkaniques dans une Confédération, pour secouer le joug de la Turquie. Les partisans des Karageorgévitch, qu'appuyait alors l'Autriche, car elle a soutenu tour à tour les deux maisons rivales, ne laissèrent pas à ce précurseur le temps d'essayer de changer le sort de la péninsule. Ils l'assassinèrent à la porte de sa capitale.

Avec son neveu, Milan, s'installe à Belgrade l'influence autrichienne. Le nouveau prince régnant représente, en même temps que l'obéissance aux volontés de Vienne, l'esprit autocratique et réactionnaire de la cour des Habsbourg. Le sentiment national, le patriotisme serbe se réfugient dans les partis d'opposition, libéral et surtout radical, et dans la Skoupchtina, l'assemblée représentative, seul organe des aspirations populaires dans cette nation de paysans démocrates, égaux entre eux, où les anciens seigneurs avaient été supprimés par les pachas. L'histoire de la Serbie sous Milan et sous Alexandre est une lutte constante entre le prince et la Skoupchtina, une succession de coups d'État contre des constitutions passagères, une série de restaurations du pouvoir absolu finissant par des capitulations, qui ramenaient pour un temps le pays dans le sillon régulier des monarchies constitutionnelles.

La Russie n'apparaît au milieu de ces discordes intérieures que sous le visage ami d'une Puissance libératrice. En 1876, le tsar Alexandre II, par son intervention, avait sauvé la Serbie dans sa lutte inégale contre l'Empire ottoman, et la guerre russo-turque de l'année suivante avait permis à la principauté de s'ériger en royaume indépendant. La Russie a-t-elle toujours mérité la confiance que les patriotes serbes plaçaient en elle ? N'oublions pas qu'en 1903, à Murzteg, les ministres de Nicolas et de François-Joseph se partagèrent les Balkans en deux sphères d'influence et que la Serbie était rangée dans celle de l'Autriche. C'est sur ce partage imprudent que la diplomatie austro-hongroise a fondé plus tard les prétentions de la monarchie des Habsbourg à l'endroit du royaume serbe. Au surplus, rien n'est plus malheureux ni plus menaçant pour l'indépendance des petites nations que l'emploi de ces mots : sphères d'influence. Ils impliquent la reconnaissance d'un droit

imaginaire, que s'arroge une grande Puissance, de se mêler des affaires d'une petite voisine, de lui imposer son ingérence et sa protection. Ils semblent avoir été créés spécialement à l'usage de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, et nous protesterions à l'avance contre tout essai de résurrection des sphères d'influence dans le traité qui mettra fin à la guerre européenne.

Pour en revenir à Milan, s'il fut oublieux des services que lui avait rendus le Tsar, dévoué à l'Autriche, lié avec elle dès 1881 par un pacte secret, il est vrai de dire à sa décharge que certains hommes politiques serbes, sous son règne et sous celui de son fils, et jusqu'à la crise de 1909, ont accepté la honteuse perspective d'une tutelle et d'une hégémonie autrichiennes. Ils alléguaient que, sous la protection du drapeau jaune et noir, l'union de tous les Serbes en une seule famille politique avait chance de s'accomplir, au lieu qu'elle resterait irréalisable, tant qu'ils seraient partagés entre deux monarchies, dont l'antagonisme n'aurait d'autre résultat que d'être une menace constante pour l'existence de la plus faible.

Les diplomates de ma génération se souviendront, comme moi, d'avoir rencontré à Paris, après son abdication, l'ex-roi Milan, bon garçon, intelligent et viveur. La déconsidération générale que lui avait value sa défaite humiliante dans l'attaque entreprise contre la Bulgarie avec l'approbation du cabinet de Vienne, rendait impossible la continuation de son gouvernement austrophile et autocratique, et il ne voulut pas être le prisonnier des radicaux. Il se consolait à Paris de ses déboires, dans les coulisses de l'Opéra et à la table de baccarat. Mais tout occupé qu'il parût de ses plaisirs et des besoins d'argent qui en étaient la conséquence, il continuait d'exercer une direction occulte sur l'esprit de son fils. Il le maintenait de loin dans la ligne politique qu'il avait suivie lui-même : docilité envers l'Autriche, conservation du régime absolutiste à l'aide de coups d'État répétés. Il réussit même à revenir en Serbie, afin d'apprendre plus facilement au jeune Roi à gouverner contre le sentiment populaire. L'influence paternelle persista jusqu'au jour où elle se heurta à une influence féminine. Pour avoir tenté d'empêcher le mariage indigne d'Alexandre avec la femme qui avait su s'emparer de son cœur novice et de sa faible intelligence, Milan se vit brutalement jeté hors de la vie du couple royal. La mort, en frappant sou-

dainement à Vienne ce bon serviteur de l'Autriche, lui épargna la douleur d'être témoin de la catastrophe qui mit fin à sa dynastie.

III

Avec le retour des Karageorgévitch s'ouvre un nouveau chapitre de l'histoire de la Serbie, le chapitre européen. L'État serbe fait ses débuts sur la scène internationale et, par trois fois, il y tient un rôle de premier plan. Les années d'obscures disputes intérieures sont suivies d'années remplies de querelles retentissantes avec l'Autriche-Hongrie et illustrées par des victoires balkaniques. La période de paix est finie; les jours de gloire et de misère vont se lever. Pour commencer, et bien avant que la politique de destruction des petites nations, que prêchent ouvertement en Allemagne les Tirpitz et les Reventlow, fût à l'ordre du jour, l'État serbe a été le champion des nationalités menacées par les Puissances centrales. Il a fait, comme tel, une audacieuse figure en face du géant autrichien. C'est la cause des petits États qu'il a soutenue, en défendant la sienne; de quoi ceux-ci devront lui être éternellement reconnaissans.

Les querelles austro-serbes débutent par la proclamation de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine aux provinces de la monarchie des Habsbourg. Qu'on ne s'y trompe pas, le conflit aigu de 1909 a eu des conséquences qu'on ne soupçonnait pas alors. Il fut le lever de rideau du drame dont les péripéties se déroulent aujourd'hui. C'est pourquoi il me paraît utile de lui donner ici toute sa signification, de rappeler comment il a pris naissance et comment il n'a reçu alors qu'un dénouement provisoire et insuffisant (1).

On s'est demandé pourquoi les Serbes avaient mené tant de bruit et failli déchaîner une guerre générale à propos d'une annexion qui existait virtuellement depuis trente ans. Les motifs de leur émotion et de leur colère, on les aperçoit facilement, quand on jette les yeux sur la carte des Balkans et qu'on y étudie la situation géographique et économique de la Serbie.

On comprend mieux alors l'attachement, qui n'est pa-

(1) On lira avec grand intérêt, sur l'ensemble des événemens balkaniques, le livre de M. Auguste Gauvain, un spécialiste de ces questions : *L'Europe avant la guerre* (A. Colin.)

purement sentimental, des Serbes aux anciennes provinces du royaume de Douchan et de Lazar. Certes, la communauté du sang et de la langue crée une sorte de lien entre des frères de race, séparés par la fatalité des événemens. Mais cette séparation existe depuis longtemps dans d'autres régions de l'Europe. Assurément aussi incorporer à l'Empire dualiste la Bosnie et l'Herzégovine, c'était détruire l'idéal national, dont se nourrissaient les aspirations des Serbes indépendans, et il n'est pas permis, après avoir foulé aux pieds un traité existant, comme le fit en octobre 1908 le baron d'Aehrenthal, d'interdire ensuite à un peuple fier de conserver ses espoirs nationaux et de réserver l'avenir. Mais la gravité qu'eut l'annexion aux yeux des Serbes clairvoyans ne gisait pas seulement dans le *veto* mis à la réalisation de leurs destinées patriotiques. Le vrai danger qu'elle enfermait pour eux, c'était la révélation soudaine des desseins politiques du cabinet de Vienne, mise en lumière par l'abrogation de l'article 25 du traité de Berlin.

L'annexion constituait un avertissement et une menace dont il était impossible qu'on ne s'effrayât pas à Belgrade. Elle était le premier pas dans l'acheminement de l'Autriche-Hongrie vers l'intérieur de la péninsule, la mesure préliminaire avant l'absorption des petites nationalités slaves des Balkans, en vue d'atteindre le but convoité, le rivage de la mer Égée et le port de Salonique, terre promise des ambitions austro-hongroises. « L'Empire dualiste, disait-on à Vienne, est la seule Puissance n'ayant pas de colonies d'outre-mer; selon toutes prévisions, il n'en possédera jamais. A quoi bon? Son domaine colonial, son champ d'exploitation, c'est la péninsule balkanique, et Salonique sera le point terminus de la voie ferrée reliant Vienne à la mer Égée. » Or, tant que subsistait le traité de Berlin, il garantissait aux Serbes que ces visées resteraient à l'état nébuleux et que le *statu quo* balkanique serait respecté, parce que le traité portait la signature de toutes les grandes Puissances qui ne laisseraient pas sans opposition protester cet acte international.

Au point de vue économique, la Serbie se trouvait entièrement dans la dépendance de l'Empire voisin, unique débouché de ses produits agricoles, des marchandises d'échange dont elle disposait. Le cabinet de Vienne n'avait-il pas sous la main le prétexte élastique des précautions sanitaires pour refouler le

bétail serbe hors du territoire austro-hongrois malgré l'existence d'un traité de commerce? Dieu sait s'il en usait, lorsqu'il voulait intimider le gouvernement de Belgrade et l'amener à composition. Enfin, l'empire dualiste était la seule voie de communication de la Serbie avec l'Europe continentale, qu'une décision du gouvernement impérial pouvait interrompre à son gré. On comprend l'ardent désir des ministres du roi Pierre de se débarrasser de cette sujétion et qu'ils aient constamment nourri l'espérance de s'ouvrir un chemin vers l'Adriatique, pour que leur pays ne fût pas muré dans sa prison économique. Ce chemin, voilà que le geste annexionniste de l'empereur François-Joseph allait le leur fermer à jamais. Il ne restait plus aux Serbes qu'à se frayer une route à travers le massif monténégrin. Projet hérissé de difficultés matérielles et politiques, l'Autriche-Hongrie s'étant réservé au traité de Berlin le contrôle des routes et des chemins de fer traversant cette principauté.

Dès le début de la crise bosniaque, les deux gouvernemens prirent position sur des terrains si opposés qu'il parut tout de suite impossible qu'ils parvinssent à se rencontrer. Le cabinet de Belgrade voulait faire de l'abrogation de l'article 25 du traité de Berlin une affaire européenne et la soumettre à une conférence des Puissances signataires. Le ministre des Affaires étrangères, Milovanovitch, demandait en même temps à l'Europe de garantir l'existence politique et économique de la Serbie, avant de ratifier l'annexion. Le cabinet de Vienne s'indignait de cette insolente prétention. Il écartait toute intervention d'un tiers dans son tête-à-tête avec la Serbie. Que celle-ci reconnût formellement que l'annexion n'avait lésé aucun droit du peuple serbe; qu'elle se gardât d'élever aucune prétention à des compensations d'aucune espèce. C'était parler en maître et se refuser à toute négociation.

Il était évident que la thèse serbe ne pouvait triompher que si une grande Puissance amie, — en l'occurence la Russie, — s'en faisait le défenseur devant un tribunal européen. Le baron d'Aehrenthal était un partisan de la manière forte; dans son passage au Ballplatz, qui fut court, il s'est montré un imitateur maladroit de Bismarck. Cependant il eut l'habileté de paralyser à l'avance toute action diplomatique de la Russie en faveur de son client balkanique. Déjà, en 1876, avant la guerre de Turquie, le cabinet de Saint-Pétersbourg, pour se ménager la

neutralité de l'Autriche, avait commis l'imprudence de se désintéresser de la Bosnie-Herzégovine. Le ministre autrichien sut mettre à profit l'été de 1908, en obtenant du ministre des Affaires étrangères du tsar, dans l'entrevue de Buchlau, l'assurance que la Russie ne ferait pas la guerre pour empêcher l'annexion. Lorsque, devant l'exaspération grandissante de la nation serbe et l'agitation qu'elle suscitait dans le monde slave, M. Isvolsky voulut s'interposer entre l'Autriche-Hongrie et son chétif adversaire, le baron d'Aehrenthal se douta bien que cette intervention n'irait pas plus loin que la proposition de réunir une conférence. L'idée en fut soutenue avec chaleur à Paris et à Londres. Elle ne fit que prolonger la crise, qui prit dans l'hiver de 1909 un caractère dangereux d'acuité.

S'il n'avait tenu qu'à l'état-major austro-hongrois et à la presse à sa dévotion, la monarchie dualiste aurait procédé dès ce moment-là à l'exécution de la Serbie. En relisant les articles provocateurs des revues militaires autrichiennes, parus pendant la crise, on se croit, par la grossièreté du langage et la violence des menaces, transporté quelques années plus tard, quand la presse allemande réclamait le châtiment de la malheureuse Belgique, coupable d'avoir bravé la toute-puissante Germanie.

Mais, malgré ces rodomontades, le baron d'Aehrenthal, empêtré dans l'ornière bosniaque, n'en serait peut-être pas sorti sans le secours de ses alliés. Le prince de Bülow et M. de Kiderlen, qui gérait le département des Affaires étrangères, avaient adopté jusqu'alors une attitude d'expectative, où l'on voulait voir à l'étranger qu'ils n'approuvaient pas les procédés de leur collègue autrichien. Sans doute, ne furent-ils pas fâchés de lui prouver qu'il n'était pas de taille à trancher seul d'aussi grosses difficultés. Il ne leur déplut pas aussi de river à cette occasion plus fortement que jamais l'Autriche-Hongrie à l'alliance allemande. Toujours est-il qu'il suffit à l'ambassadeur de l'empereur Guillaume de montrer au gouvernement du tsar l'Allemagne se tenant à côté de son alliée, pour qu'il reconnût l'annexion comme un fait accompli. La Russie relevait à peine des suites de la guerre japonaise et de la révolution avortée de 1905. Sa convalescence ne pouvait pas s'exposer à de nouvelles aventures.

Ce fut l'Angleterre qui se chargea de couvrir la retraite du gouvernement impérial, en stipulant pour la Serbie les

garanties d'existence que le ressentiment du baron d'Aehrenthal refusait de lui donner. La négociation fut menée rapidement à Vienne par l'ambassadeur britannique, assisté de ses collègues russe et français. De son côté, le gouvernement serbe n'avait plus qu'à se résigner. Il s'exécuta dignement, sans récriminations. La population de Belgrade s'abstint de toute démonstration imprudente et inutile. La crise bosniaque ne fit qu'une victime : elle entraîna la renonciation à la couronne serbe du prince Georges, caractère trop ardent, qui s'était compromis par des actes violens et par les manifestations d'un patriotisme exalté. Le 31 mars, le ministre de Serbie remit à M. d'Aehrenthal, — promu à la dignité de comte, — la déclaration dictée par lui aux ambassadeurs de la Triple Entente : reconnaissance pure et simple de l'annexion, engagement de ne jamais s'immiscer dans les affaires bosniaques et de vivre désormais avec l'Autriche-Hongrie sur le pied de bon voisinage. En récompense de sa docilité, le cabinet de Belgrade reçut des mêmes Puissances l'assurance que l'Autriche-Hongrie n'avait pas l'intention d'attenter à l'indépendance, au libre développement ni à l'intégrité de la Serbie. Promesse de pure forme, à laquelle la diplomatie autrichienne n'attacha, on le vit bien plus tard, aucune importance (1).

Le résultat de la querelle n'était cependant pour elle qu'une médiocre victoire, péniblement remportée sur la courageuse résistance de la Serbie et chèrement payée, d'autre part, à la Turquie, la nue propriétaire de l'objet du litige, qu'il fallut indemniser. Ainsi en jugea le sentiment public à Vienne et à Budapest, qu'on avait furieusement échauffé, au point de lui faire espérer l'écrasement de la Serbie. Il se consola, en pensant qu'il n'y avait là que partie remise. Ce n'était en effet qu'une suspension d'armes. La Russie impériale ne pouvait rester sous le coup d'une défaite diplomatique, qui diminuait sensiblement son prestige auprès des nations balkaniques. Il était à prévoir qu'elle userait largement du répit qui lui était laissé pour

(1) D'après les documens publiés par le *Soviet* de Pétrograd, l'Allemagne s'est efforcée de dissiper l'impression causée par son intervention dans la crise bosniaque, au moyen d'un projet d'accord où elle assurait à la Russie l'exécution par l'Autriche de l'engagement de s'abstenir de toute aspiration de conquête dans les Balkans. Dans le cas contraire, elle n'aurait pas considéré l'entrée des troupes russes en Autriche comme un *casus fœderis*. Cet accord ne paraît pas avoir été signé.

activer sa réorganisation militaire. Si en effet son ministre de la guerre avait mis le temps à profit, l'Empire des tsars serait entré en lice, armé pour la victoire, lorsque le rideau, après un entr'acte de cinq années, se leva sur la seconde partie du drame austro-serbe. Mais cette reprise du duel, personne dans les chancelleries et dans les parlemens étrangers ne pensait alors qu'elle dût avoir lieu, ni surtout dans un avenir aussi proche. Personne ne tint en éveil l'opinion publique sur le péril, toujours imminent, d'un conflit entre Vienne et Belgrade. Aussi, à peine remise d'une alarme aussi chaude, l'opinion publique s'empressa-t-elle de se rendormir sur l'oreiller d'une fausse sécurité.

IV

Avant la lutte finale se place un intermède militaire qui acheva de la rendre inévitable et avança l'heure des hostilités. On croyait en Europe que les Serbes se recueilleraient après le rude choc diplomatique qui avait dû les étourdir et leur servir d'avertissement. On connaissait mal ce peuple énergique et son gouvernement entreprenant, maintenant qu'ils avaient à leur tête une dynastie partageant leur conviction ardente dans l'avenir de leur race et de leur pays. L'affaire bosniaque, loin d'abattre leur confiance, l'avait plutôt surexcitée, en les poussant à hâter la préparation de leur armée et elle leur avait donné l'espérance de l'appui plus certain d'une Russie mieux préparée elle-même à l'éventualité d'un conflit général. Les événemens de Turquie leur procurèrent bientôt un dédommagement éclatant, dont le danger fut son étendue même et son retentissement.

Toutes les révolutions qui s'accomplissent au nom de la liberté dans les pays soumis au despotisme d'un monarque ou au gouvernement réactionnaire d'un parti, sont applaudies avec transport par les nations où règne un régime libéral et démocratique. La révolution turque de 1908 n'a pas échappé à cette popularité et à cet enthousiasme. L'horreur, inspirée par le gouvernement d'Abdul-Hamid qui ne comptait de défenseurs qu'en Allemagne et en Autriche, explique, d'autre part, le déchaînement de sympathies et d'illusions provoqué par l'apparition sur la scène européenne d'une Turquie nouvelle, agitant le parchemin d'une constitution. En réalité, les espérances que

faisait naître cet étrange spectacle ne reposaient sur aucun fondement solide. Une nation, que transforment de toutes pièces la vertu magique d'un mot et la mise à l'essai d'une constitution, est un phénomène toujours rare. En Turquie, ce phénomène ne pouvait être qu'éphémère. L'Empire des Sultans n'a dû sa puissance et sa longévité qu'à la prédominance de la race turque, musulmane et guerrière, sur un assemblage de populations chrétiennes, vaincues et maintenues par la force dans un état humiliant d'infériorité. Il n'a conservé son autorité sur les autres races islamiques, qu'il avait soumises, que grâce à son prestige militaire. Demander aux Turcs de renoncer de plein gré à cette situation prépondérante, pour condescendre à une égalité complète avec leurs anciens sujets, pour fondre dans une ottomanisation générale de l'Empire cette diversité de races et de conditions qui existait depuis cinq siècles à leur profit, c'était vouer à un échec certain une tentative aussi risquée. Jamais le vieil esprit turc, — et par là j'entends l'esprit des gouvernans de l'empire, quelle que fût leur origine très diverse et très mêlée, — n'y aurait consenti, s'il n'eût été préalablement vaincu, annihilé, réduit à l'impuissance.

Avant la révolution de 1908, ce turquisme avait pour représentant féroce Abdul-Hamid. Après l'avortement de la contre-révolution de 1909, il s'est réveillé, plus fort et plus violent, chez les Jeunes-Turcs, héritiers du pouvoir, de l'orgueil, et des instincts cruels des anciens Sultans. Au lieu d'un tyran unique, nous avons vu à l'œuvre, sous une étiquette constitutionnelle, une bande de tyranneaux. Le retour aux traditions hamidiennes de gouvernement était inévitable. C'est ce qu'avaient trop bien prévu les Allemands et leur rusé ambassadeur, le baron de Marshall. Une fois leur vieil ami tombé, ils n'ont pas perdu de temps à verser des larmes sur son sort. Ils ont entrepris immédiatement le siège des vainqueurs, en flattant leur vanité et leur soif de domination. Ainsi se sont conservées et même développées en Turquie, sous le nouveau régime, l'influence politique et la mainmise économique de l'Allemagne.

Que des causes secondaires, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche, la proclamation de l'indépendance de la Bulgarie, la prise de la Libye par les Italiens, aient précipité l'évolution réactionnaire des Jeunes-Turcs, cela se comprend de reste. Ces idéologues, ces francs-maçons, ces libres-penseurs,

sont redevenus ce qu'au fond ils n'avaient jamais cessé d'être : des Turcs, aussi Turcs que leurs aînés de la vieille Turquie, et d'autant plus décidés à conserver tout leur pouvoir qu'il leur permettait de satisfaire tous leurs appétits.

Mais il était impossible aussi que, devant l'impuissance des nouveaux maîtres de Constantinople à empêcher un commencement de démembrement de l'Empire, l'esprit de conquête ne gagnât pas, à l'exemple de l'Italie, les États des Balkans. L'occasion était trop tentante de s'agrandir aux dépens de l'Homme malade, dont le changement de régime, au lieu de le rajeunir, n'avait fait qu'accentuer la décrépitude. La libération des populations chrétiennes, victimes d'une recrudescence de rigueurs, était le motif très naturel d'une intervention armée, qu'on allait décorer du nom de croisade contre l'oppresseur musulman, pour la justifier aux yeux de l'Europe. Le succès dépendait avant tout de l'union des compétiteurs, séparés par des jalousies et des ambitions presque aussi vivaces que l'aversion qu'ils nourrissaient contre l'ennemi commun.

L'idée d'une union balkanique est une vieille idée, qui avait déja germé quelque cinquante ans auparavant dans le cerveau d'un des chefs d'État vassaux du Sultan. J'ai dit déjà qu'elle avait été conçue par le prince serbe, Michel Obrénovitch. Rappelé sur le trône en 1860, bien secondé ou conseillé par son ministre Garachanine, il avait réussi à nouer des négociations secrètes avec un comité bulgare, réfugié à Bucarest, avec la Grèce, le Monténégro, voire avec la Roumanie, et contracté des alliances, dont le but était la création d'une grande Balkanie. Après avoir été l'âme de la confédération, il se réservait naturellement d'en être le chef suprême. Son assassinat mit à néant ses projets. L'Autriche-Hongrie, en attisant la jalousie de la Serbie contre la Bulgarie, la Sublime-Porte, en cultivant avec soin chez les chrétiens de la péninsule des bacilles de division et de haine, en autorisant l'érection d'une Église autocéphale bulgare, contre le patriarcat œcuménique, retardèrent de quarante ans le rapprochement des nations balkaniques. Cependant, en 1905, la Serbie et la Bulgarie avaient signé un traité secret visant, suivant toute probabilité, les réformes à obtenir en Macédoine. L'année suivante, un traité d'union douanière entre elles échoua devant l'attitude intransigeante du cabinet de Vienne qui ferma immédiatement ses

frontières au bétail serbe. Il craignait les avantages qu'offrirait l'union aux autres Balkaniques et qu'elle n'en vînt à séduire la Roumanie. Toutefois, le terrain se trouva ainsi bien préparé pour des négociations politiques.

Chose curieuse, les illusions, créées par l'établissement d'un régime pseudo-constitutionnel en Turquie, avaient troublé jusqu'au bon sens des hommes politiques des Balkans. Dans les plans de confédération qu'ils ébauchèrent, ils laissaient une place aux nouveaux maîtres de Constantinople. C'était vouloir associer deux élémens incompatibles, comme de marier le Grand Turc avec la République de Venise. La reprise par le gouvernement ottoman des persécutions hamidiennes ouvrit les yeux aux plus aveugles. Il ne pouvait plus être question que d'une ligue contre l'ennemi héréditaire. De ligue, à proprement parler, il n'y en eut point, mais des traités d'alliance séparés que signèrent la Serbie, la Bulgarie, la Grèce et le Monténégro.

Les pourparlers entre les cabinets serbe et bulgare et entre ce dernier et celui d'Athènes s'engagèrent au commencement de l'automne de 1911. A la suite de laborieuses négociations, commencées mystérieusement, comme un roman d'aventures, dans un wagon de chemin de fer par M. Guéchoff, président du Conseil bulgare, et M. Milovanovitch, ministre des Affaires étrangères de Serbie, un traité d'alliance fut signé cinq mois après à Sofia le 13 mars 1912. Il était accompagné d'une annexe secrète et fut suivi à bref délai d'une convention militaire. Les difficultés les plus sérieuses s'étaient concentrées autour de la Macédoine, en prévision d'une conquête commune. Les ministres serbes ne voulurent à aucun prix de la constitution, proposée par leurs collègues bulgares, d'une Macédoine autonome. Ils n'entendaient pas que les Bulgares renouvelassent à leur profit le coup de la Roumélie orientale, et que la Macédoine, habilement travaillée par les émissaires de Sofia, s'unît plus tard spontanément à la Bulgarie.

Il fallut donc procéder à un partage éventuel. Le morceau en litige était le centre de cette province, la région comprise entre le Char Planina, les Rhodopes, la mer Égée et le lac d'Ochrida. Là surtout s'enchevêtraient les villages serbes, grecs et bulgares, et sévissaient à l'état chronique les haines de race, avivées par la rivalité des trois clergés. La discussion, âpre et longue, aboutit à une ligne de démarcation coupant la Macé-

doine du Nord-Est au Sud-Ouest, à partir de la frontière turco-bulgare jusqu'au lac d'Ochrida. Les revendications des Grecs étaient passées sous silence. A eux sans doute de s'entendre avec les Bulgares. Le lot le plus important, au Sud de la ligne adoptée, revenait à ces derniers. L'Albanie, pas plus que la Thrace, n'était mentionnée dans le traité. Les ambitions des deux alliés, encore modestes, ne visaient que la Macédoine.

Très suggestifs sont les articles de l'annexe secrète comportant la communication du traité au gouvernement russe, dont l'approbation était sollicitée, ainsi que l'engagement de soumettre tout différend causé par son interprétation ou son exécution à la décision définitive de la Russie. C'est la preuve de la part importante prise par la diplomatie russe à l'enfantement de l'alliance, qui eut le Tsar pour parrain et pour médiateur. Belle revanche de l'échec diplomatique de 1909. La Russie était donc reconnue par les deux États balkaniques comme la Puissance protectrice de leurs aspirations nationales. L'alliance avait sa pointe tournée contre la Turquie, mais elle était aussi une arme destinée à combattre l'expansion germanique en Orient, le « Drang nach Osten. » Témoins les articles 2 et 3 de la convention militaire, prévoyant diverses hypothèses : une attaque de la Bulgarie par la Roumanie, inféodée à la politique autrichienne, une attaque de la Serbie par l'Autriche-Hongrie ou la Roumanie, ou simplement une occupation du sandjak de Novi-Bazar par les Austro-Hongrois ou par les Serbes. Dans ces différens cas, les Alliés se promettaient une aide militaire immédiate. Toutes les précautions semblaient humainement prises pour empêcher la rupture d'un nœud si solidement établi.

Ainsi unis, les États chrétiens attendirent avec impatience, l'arme au pied, le signal de l'entrée en campagne. Par un étrange revirement, le cabinet de Saint-Pétersbourg, le patron, sinon l'instigateur de leur coalition, leur fit au dernier moment de vives recommandations de prudence. Mais ils n'en tinrent aucun compte. Lorsque, dans le courant d'octobre, les Monténégrins tirèrent les premiers coups de fusil, M. Sazonow, rentrant en Russie, se trouvait à Berlin, à l'hôtel Adlon, où j'habitais moi-même. J'ai été témoin de l'inquiétude et du désarroi que la nouvelle jeta dans son entourage. Le ministre des Affaires étrangères du Tsar, après avoir causé avec ses collègues de l'Entente, s'était-il tout à coup converti au principe de l'intan-

gibilité du *statu quo* territorial dans les Balkans? S'effrayait-il des appétits formidables de la meute qui s'était rassemblée sous les auspices de la Russie? Ou bien croyait-il, comme l'opinion générale en Europe, que le gibier était de force à tenir tête aux assaillans, ce qui lui faisait appréhender l'entrée en scène d'autres mâtins, plus redoutables encore, d'où résulterait une mêlée générale?

Ces craintes furent écartées, comme l'auraient été les velléités d'intervention des grandes Puissances, par le coup de théâtre qui se produisit en Orient. Le 30 septembre 1912, les États des Balkans décrétaient la mobilisation générale de leurs armées. A leur sommation de donner immédiatement une autonomie complète à ses populations chrétiennes d'Europe la Sublime Porte répondit, ainsi qu'ils y comptaient, par une déclaration de guerre. On vit alors un spectacle extraordinaire, à quoi l'on était loin de s'attendre. En quelques batailles, la puissance ottomane, s'étendant sur 25 millions d'habitans, fut brisée par la coalition de quatre petits États, qui ne comprenaient que 10 millions d'âmes. L'armée turque, chassée de la Chalcidique, de la Macédoine, et de presque toute la Thrace, était refoulée sous les murs de Constantinople. Ce que la Russie n'avait pu faire que partiellement au bout d'une lutte opiniâtre, l'union balkanique l'avait totalement accompli en l'espace d'un mois. Les Serbes, pour leur part, avaient vengé les morts de Kossovo. Le 20 octobre 1912, une victoire éclatante était remportée par eux sur ce même Champ des Merles qui avait bu le sang de leurs ancêtres.

L'Autriche-Hongrie assista avec stupeur à cette révélation de la force militaire de la Serbie. Elle avait compté que les armées du Sultan infligeraient au petit État une leçon qui le mettrait à sa merci, et voici que les divisions serbes, descendant les pentes des Alpes albanaises, apparaissaient déjà sur le rivage de l'Adriatique. Le cabinet de Vienne ne tarda pas à se ressaisir. Devant son intervention menaçante, appuyée par l'Allemagne et l'Italie, et sur les conseils pressans des Puissances de la Triple Entente, surprises de l'imminence d'un conflit qui risquait de devenir européen, la Serbie dut retirer ses troupes du littoral qu'elles s'occupaient de conquérir. Encore une fois, l'espoir de s'ouvrir l'accès de la mer libre lui était interdit par sa grande voisine.

En opposant son *veto* formel à l'expansion serbe le long de l'Adriatique, — qui était vue également de mauvais œil à Rome, — la diplomatie autrichienne, sans apercevoir peut-être les conséquences de cet acte de vigueur, fit crouler tout l'échafaudage de la coalition balkanique, à commencer par l'alliance serbo-bulgare. Privée d'un débouché en Albanie, n'ayant plus pour atteindre la mer que le port de Salonique aux mains des Grecs, mais séparé d'elle par une enclave bulgare qui s'étendait jusqu'au lac d'Ochrida, la Serbie était fondée à réclamer de son alliée de Sofia la revision du traité du 13 mars. Le partage des dépouilles de la Turquie allait devenir en effet trop inégal, d'autant plus que la vaillance d'un corps serbe avait aidé l'armée bulgare à prendre d'assaut Andrinople, dont la conquête n'avait pas été prévue au traité d'alliance. Pendant que la Serbie était refoulée hors de l'Albanie et enfermée dans ses montagnes, la Bulgarie, déjà riveraine de la mer Noire, s'était emparée d'une partie du rivage de la mer Égée et se trouvait commodément à cheval sur deux mers.

Le cabinet de Sofia et son président, Guéchoff, un des pères légitimes de l'alliance, dont il avait signé l'acte de naissance, comprirent sans doute qu'il fallait la sauver à tout prix et que la conservation de l'union des Balkaniques, féconde en résultats inespérés, importait plus à son pays que la possession de quelques centaines de kilomètres carrés en Macédoine. C'est l'impression que laisse la lecture du livre publié deux ans plus tard par l'ancien ministre du tsar Ferdinand au sujet de cette alliance (1). Il avait accepté, sans attendre la signature de la paix avec la Turquie, de recourir à l'arbitrage de la Russie pour la liquidation des conquêtes territoriales, comme le prescrivait l'annexe secrète du traité serbo-bulgare. De son côté, le cabinet de Saint-Pétersbourg faisait, tant à Sofia qu'à Belgrade, des appels répétés à la concorde, afin d'éviter l'odieux d'une collision fratricide. Mais M. Guéchoff et les partisans d'une entente avec la Serbie avaient affaire à l'intransigeance d'une armée, gonflée de l'orgueil de ses victoires et qui s'attribuait tout l'honneur de la déroute de la Turquie. Ils avaient surtout à compter avec leur maître, dont l'ambition effrénée ne reculerait devant rien pour se satisfaire. M. Guéchoff donna sa

(1) Iv.-E. Guéchoff, *L'Alliance balkanique*, Hachette, 1915.

démission le 30 mai, laissant le champ libre aux conseillers de la guerre à outrance. La main du cabinet de Vienne, acharné à la destruction de l'union balkanique, se retrouve dans les événemens qui aussitôt se précipitèrent. Nul doute qu'il souffla de détestables encouragemens à l'oreille de Ferdinand Ier, tout en lui promettant de retenir la Roumanie dans la neutralité. Le tsar des Bulgares, lorsqu'il fit attaquer nuitamment, le 29 juin, les troupes serbes et grecques, croyait avoir partie gagnée. Il allait au-devant du désastre le plus complet et le plus mérité.

Mais si les vainqueurs avaient pu deviner quel serait le lendemain de leur victoire, n'auraient-ils pas essayé, même après la trahison bulgare, de conserver l'existence de l'union balkanique? Ce groupement d'États militaires, montant la garde à toutes les portes des Balkans, barrant la route à la poussée des Allemands, eût été un bon facteur de la paix européenne. Pour les Empires centraux un pareil adversaire n'était pas à négliger. Rappelez-vous que le motif allégué par le chancelier de l'Empire pour justifier devant le Reichstag, en avril de cette même année 1913, l'augmentation de l'armée allemande, fut la constitution de la coalition serbo-bulgaro-grecque, à laquelle l'Autriche-Hongrie serait obligée de faire face, car il était à prévoir que le champion balkanique se rangerait du côté de la Russie. Il est donc permis de regretter que la punition infligée à la Bulgarie ait été aussi sévère. A user avec plus de politique et de modération de leur triomphe, les vainqueurs auraient tout au moins empêché le vaincu de nourrir des projets de vengeance et de les mettre à exécution, comme il s'est empressé de le faire.

L'instabilité de la situation européenne ne frappa point les yeux des hommes d'État de Belgrade, d'Athènes et de Bucarest. Ils ne virent pas plus loin que les Balkans. Ils s'imaginaient s'être partagé définitivement la péninsule; au chaos macédonien, ils n'avaient fait que substituer un déblaiement et un bornage provisoires. Les Serbes campaient seulement sur leurs conquêtes, car ils conservaient, comme un orage suspendu au-dessus d'eux, la haine implacable de l'Autriche-Hongrie. Le cabinet de Belgrade se borna à resserrer son alliance avec la Grèce. L'expérience a prouvé combien ce lien était élastique et insuffisant.

V

Comment l'Autriche-Hongrie se serait-elle résignée à laisser sa glorieuse voisine jouir en paix du fruit de ses victoires? En réalité, l'instigatrice de l'agression bulgare était au nombre des vaincus. Comment supposer que l'homme altier, qui tenait tous les fils de la politique autrichienne derrière la personnalité falote du comte Berchtold, aurait souscrit à cette humiliation? L'archiduc François-Ferdinand, si peu qu'on sache de ses projets ensevelis avec lui, n'aurait pas souffert que le prestige de la monarchie des Habsbourg restât souillé par une défaite morale, et, pour une revanche à prendre, il pouvait compter sur le chauvinisme fanatique des Magyars, qui d'ailleurs ne l'aimaient guère. Refaire la carte de la Balkanie, en laissant ouvertes les voies de pénétration dont le germanisme comptait largement user, cette opération, — tout le monde le pensait à Vienne, — revenait à l'Empire dualiste aidé de son confrère allemand. Mais pour implanter définitivement l'hégémonie austro-hongroise sur les ruines de l'indépendance balkanique, le premier obstacle à renverser, le premier foyer de résistance à étouffer, était l'impudent royaume serbe.

M. Giolitti, qui ne paraissait pas suspect d'une haine aveugle contre le germanisme, a révélé à la Chambre italienne que, dès le mois d'août 1913, au moment de la signature de la paix de Bucarest, le cabinet de Vienne lui avait proposé une guerre contre la Serbie. C'est pourquoi, après le crime de Serajewo, aucun doute n'était plus possible qu'il ne fût exploité comme un *casus belli* par le successeur d'Aehrenthal, exécuteur des desseins du prince assassiné. Le prétexte de le venger eût-il manqué, qu'on en aurait cherché un autre dans les revendications des feuilles nationalistes de Belgrade et dans le rêve d'une Grande Serbie, caressé par la plume de quelques publicistes. Au surplus, rien ne restait plus populaire au sein de l'armée impériale et royale qu'une expédition contre le royaume voisin. L'enthousiasme que cette perspective excitait n'était pas dépourvu d'une certaine lâcheté, étant donnée la disproportion des forces des deux adversaires, mais il trouvait un écho joyeux dans l'âme frivole de la population viennoise. Qu'on relise les émouvans récits que les ambassadeurs de France et

d'Angleterre ont faits à leurs gouvernemens de l'explosion d'allegresse des Viennois, lorsque fut publié l'ultimatum adressé à la Serbie. L'indécence de leurs manifestations était soulignée par la crainte que l'ultimatum ne fût accepté et la guerre encore une fois évitée.

Aujourd'hui que l'Autriche-Hongrie, après trois ans et plus de batailles sanglantes, voit sa population émaciée par la famine, ses finances détruites, ses armées décimées, et la vieille charpente de l'édifice habsbourgeois craquer sous la pression de nationalités qui relèvent la tête, les hommes d'État austro-hongrois saisissent les occasions de parler de la paix. Les grands coupables ont disparu. François-Joseph s'en est allé rejoindre dans la tombe ses ancêtres et ses victimes, octogénaire inconscient peut-être du mal qu'il avait fait, mais tout de même responsable. Berchtold, Burian, Tisza, les hommes qui ont déchaîné la tempête, ont fait place à d'autres conseillers, dont la mission ingrate est de mettre un terme à ses ravages. Mais, par esprit de famille, par habitude du mensonge, par servilité envers leur allié et maître de Berlin, ils prétendent encore innocenter leurs prédécesseurs. Autant essayer de supprimer l'histoire de la politique austro-hongroise depuis les débuts sensationnels du comte d'Aehrenthal. La condamnation froidement préparée de la Serbie s'y lit à chaque page. Les ministres de Charles Ier proclament donc, ils proclameront toujours, que la guerre n'a pas été préméditée par la maison de Habsbourg et que la responsabilité n'en doit pas retomber sur elle et sur ses descendans, comme une malédiction éternelle. C'est jouer sur les mots. Les ministres de François-Joseph n'ont prémédité que l'étranglement de la Serbie; ils ne demandaient qu'à accomplir leur besogne en toute tranquillité, sans être dérangés par les amis de la victime. Le langage hypocrite qu'on tient à Vienne et à Budapest aura fait sourire de pitié les Bernhardi et les Tannenberg. Ceux-là du moins ont eu le courage de leur opinion. Ils ont prêché la guerre; ils en ont célébré par avance les beautés; ils doivent contempler aujourd'hui avec une sombre satisfaction le résultat de leur apostolat.

Les Alliés, qui n'avaient pu sauver la Serbie, ont par bonheur fait échouer en partie les plans militaires de l'ennemi dans les Balkans. Ils ont empêché les troupes austro-allemandes et leurs acolytes bulgaro-turcs de s'emparer de Salonique, que

la lâcheté et la trahison du roi Constantin étaient prêtes à leur livrer. Le point terminus de leur ruée a échappé à leur étreinte. Il convient de rendre hommage à la clairvoyance de M. Briand, qui a distingué sous les mensonges grecs un des principaux objectifs de la campagne germano-touranienne. Il faut maintenant conserver à tout prix Salonique. S'ils en étaient maîtres, les pirates austro-allemands le seraient aussi de la Méditerranée orientale, et l'on aperçoit distinctement les conséquences qu'aurait leur présence dans le port grec, pendant qu'ils continueraient de crucifier et de violer le corps palpitant de la Serbie indépendante.

VI

De même que les chanteurs errans ont perpétué sous le joug ottoman le souvenir des exploits des paladins serbes et des vengeances des haïdouks, de même plus tard la poésie populaire, qui jaillit en Serbie d'une source abondante et naturelle, se chargera d'immortaliser la valeur du roi Pierre, du prince héritier et de leurs soldats dans les campagnes de 1914 et de 1915. Des chansons magnifiques raconteront l'incroyable victoire de Kolubara et l'expulsion honteuse des Autrichiens qui se piquaient d'écraser les Serbes à eux seuls. Elles flétriront la félonie des Bulgares, traîtres à la cause balkanique; elles feront pleurer les générations futures sur l'exode d'un peuple, contraint de s'ouvrir un chemin à travers la neige et la glace des défilés de l'Albanie. Elles exalteront le rôle des survivans de cette vaillante armée dans la reprise de Monastir. Elles provoqueront la haine et la pitié, en retraçant le martyre de la Serbie sous l'occupation autrichienne, les fusillades, les pendaisons, le régime de fer et de sang, par quoi les vainqueurs ont espéré vainement émasculer la race des vaincus.

Le gouvernement serbe, retiré à Corfou et à Salonique, au sortir de ces effroyables épreuves, n'a pas abdiqué ses aspirations nationales. La prolongation de la guerre, après la défection de la Russie, autorise-t-elle de pareils espoirs? L'avenir nous le dira. Ils embrassent la création d'une Grande Serbie, baignée par l'Adriatique, tendant la main aux Yougo-Slaves, délivrés eux-mêmes de la domination austro-hongroise. La fortune des armes ou l'épuisement de l'Empire dualiste

ouvrirait le chemin d'une juste et nécessaire indépendance aux Slaves de l'Adriatique.

Comme les chefs des gouvernemens alliés n'ont jamais cessé de le proclamer, la restauration de la Serbie est une dette d'honneur contractée envers elle, envers sa fidélité admirable à l'engagement de lutter jusqu'à la victoire finale. Cette restauration ne serait pas entière, si l'on n'y ajoutait la possession d'un débouché maritime qui soustrairait la Serbie à toute dépendance économique. Cette restauration est aussi une nécessité européenne. Le cri de guerre des États chrétiens armés contre le Croissant : « Les Balkans aux Balkaniques! » doit recevoir sa consécration vis-à-vis des Puissances centrales, plus funestes désormais à la liberté de la péninsule que les Turcs encore accrochés au Bosphore. Que la monarchie des Habsbourg soit donc rejetée dans les plaines de la Hongrie et qu'elle n'en sorte plus : c'est le vœu de tous les Alliés. L'élimination de cet élément de trouble, d'intrigue et de dissolution est la première condition d'une ère réparatrice sur ce sol arrosé de tant de sang, rendu stérile, fermé à la civilisation et au progrès par des inimitiés intestines qu'entretenaient les ennemis étrangers.

Cela fait, et en attendant qu'on découvre la formule de la paix universelle et qu'on institue le règne de l'arbitrage obligatoire, il paraît nécessaire que la Serbie soit assez forte pour constituer avec la Roumanie une barrière contre les entreprises germaniques. Ces deux États ont toujours vécu en bonne intelligence. Rien ne les sépare que la largeur du Danube et aucune rivalité ne les a fait se heurter dans les voies différentes où se poursuivait leur développement. Un même intérêt de conservation les a unis au contraire contre la menace d'une tyrannie bulgare. Une soudure entre eux sous la forme d'une ligue ou d'une confédération, où entreraient aussi la Grèce, plus tard peut-être encore une Bulgarie repentante, mériterait, à mon avis, de fixer l'attention des hommes politiques de Belgrade, d'Athènes et de Bucarest, celle aussi des autres Alliés qui s'occuperont de bâtir une paix durable.

Vous voudriez donc ressusciter l'union balkanique? me dira-t-on. Elle est morte assassinée par le tsar Ferdinand, et il l'a enterrée à jamais sous des cadavres serbes, de complicité avec les Austro-Allemands et les Turcs.

Il est facile de répondre à cette objection. Quels que soient les crimes qu'on puisse commettre, on ne tue pas une idée, si elle est bonne et salutaire. Au reste, un nouvel équilibre européen s'établira matériellement, comme fondement de la paix de sécurité pour les petites nationalités, décrite dans les messages du président Wilson, et cet équilibre ne saurait persister sans la coexistence d'un équilibre balkanique. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, surtout sous le soleil d'Orient. L'idée, conçue par Michel Obrénovitch, de former une confédération des États chrétiens de la péninsule, cette idée mûrie par des hommes d'État grecs, serbes et bulgares, adoptée par Ferdinand de Bulgarie lui-même, avant que les victoires de son armée ne lui eussent fait perdre la tête, réalisée un moment par les Milovanovitch, les Guéchoff, les Venizelos et les Pachitch, cette conception si rationnelle qu'elle se présente naturellement à l'esprit, paraît encore aujourd'hui la plus propre à ramener le calme et l'apaisement dans cette partie de l'Orient européen. Elle revivra sans doute un jour, quand les yeux de ces malheureuses populations s'ouvriront à l'évidence, c'est-à-dire à l'inutilité, à l'horreur des massacres, après l'effroyable expérience qu'elles en font aujourd'hui. Pourquoi les Puissances occidentales ne les aideraient-elles pas à opérer demain le rapprochement et l'union, sans lesquels il n'y aura pas entre eux de vie commune possible? Un seul État prépondérant, mais vassal lui-même des empires du Centre, comme le serait la Bulgarie si nos ennemis gagnaient la guerre, ou bien un réel équilibre entre les divers États réunis en une sorte de société des nations balkaniques, hors de ce dilemme je ne vois pas, pour ma part, quel pourrait être l'avenir de la péninsule.

Le problème vaut d'être étudié mûrement, avant d'être soumis à la conférence de la paix. Il ne suffit pas en effet de parler de la paix en termes généraux ni d'énoncer les principes sur lesquels elle devrait reposer. Il est urgent d'envisager dès maintenant la reconstruction de l'Europe, morceau par morceau. Dans ce réajustage de matériaux, la place à réserver aux États balkaniques n'est pas la question la moins passionnante, et, parmi eux, figure en pleine lumière l'héroïque Serbie.

BEYENS.

(A suivre.)

RÊVERIES D'APRÈS GUERRE

SUR

DES THÈMES ANCIENS

III[1]

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS

Sollicité à la flânerie, j'ouvre un vieux livre, de ceux qu'on ne consulte guère, mais que l'on garde pourtant par l'habitude invétérée de voir leur dos terni toujours à la même place de la bibliothèque. Le volume date de 1816, l'époque où les titres longs et consciencieux étaient en faveur; celui-ci est un modèle de scrupule et de prolixité : il est ainsi libellé : *Biographie moderne ou galerie historique, civile, militaire, politique, littéraire et judiciaire, contenant les portraits politiques des Français de l'un et l'autre sexe, morts ou vivans, qui se sont rendus plus ou moins célèbres, depuis le commencement de la révolution jusqu'à nos jours, par leurs talens, leurs emplois, leurs malheurs, leur courage, leurs vertus ou leurs crimes.* L'appât est alléchant; par malheur, soit que les auteurs de ce dictionnaire biographique fussent sincèrement d'ardens royalistes, soit que l'éditeur, avisé et pratique, eût exigé d'eux, par crainte de la censure et dans l'intérêt de la vente, qu'ils ne lésinassent point sur la quantité de l'encens dont on savait l'odeur particulièrement agréable au gouvernement d'alors, leurs appréciations sont

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mai 1917.

empreintes d'une partialité aussi exagérée que divertissante.

Rien, d'ailleurs, ne dispose mieux l'esprit à une tolérante philosophie que de feuilleter un répertoire du genre de celui-ci; c'est, à proprement parler, une promenade dans un cimetière : on rencontre tant de noms de pauvres gens pour jamais oubliés et qui pourtant s'étaient évertués à faire dans le fracas du grand drame un peu de bruit! Ils ont pu se croire, un court instant, assurés de la renommée; peut-être ont-ils conçu l'illusion de la gloire. Si l'on excepte quelques-uns que la postérité connaît et dont elle s'occupe, soit pour les exalter, soit pour les maudire, que d'efforts ignorés, que d'émotions en pure perte, que d'habiletés déçues, quel tumulte vain d'ambitions, d'intrigues, de combinaisons et d'embarras!

Ce qui frappe plus encore à parcourir cette nomenclature des ouvriers d'une grande heure, c'est l'adaptation aux rôles les plus divers de cette génération issue, entre 1755 et 1770, de tous les milieux sociaux de France; à mesure que les pages tournent, l'étonnement s'accroît : il semble qu'un malicieux hasard ait mêlé toutes les conditions et toutes les compétences, comme un joueur de loto mêle dans un sac, en les secouant, les boules numérotées dont quelques-unes sont destinées à l'avantage de marquer les quines. L'un, petit robin de province, résigné à son médiocre cabinet d'avocat, deviendra le plus redouté des dictateurs et son nom sera répété jusqu'aux extrémités du monde; ce hobereau oisif, qui n'a jamais pensé qu'à la chasse et aux filles, commandera des armées et traitera d'égal à égal avec les puissances; un autre, né noble et riche, finira cuisinier dans un office de Londres; celui-ci, fils de paysan, deviendra le souverain d'un grand pays; celui-là, simple moine, sera duc et millionnaire; voici des ouvriers nommés généraux, des employés promus législateurs, des bourgeois salués Altesses, de simples commis érigés ambassadeurs, des cultivateurs bombardés préfets et des clercs de procureurs parés du titre de prince. Ce qui n'est pas le moins surprenant, c'est que tous, princes, préfets, ambassadeurs, altesses, législateurs, généraux, ducs, rois, cuisiniers, chefs de partisans ou dictateurs, dans l'emploi inattendu dont la loterie des circonstances les gratifiait, se sont manifestés habiles, témoignant d'aptitudes, souvent de talens notoires, parfois de génie; et ils devaient, dans leur nouvelle incarnation, affronter

les plus grandes difficultés que jamais hommes aient eu à résoudre; ils avaient, en quelque sorte, à fonder un monde, et ils y ont réussi en un tournemain, sans qu'aucun d'eux ait pu prévoir le sort qui les guettait tous, sans qu'aucun s'y fût préparé.

Faut-il croire que le peuple de notre France est si opulemment doué qu'il suffit de s'en remettre au hasard pour rencontrer parmi ses enfans de toutes les classes des administrateurs parfaits ou des stratèges émérites? Ou bien doit-on penser que l'instruction reçue, en ce temps-là, dès le collège, par ces futurs rénovateurs de la société, avait été si solide et si étendue qu'ils se trouvaient aptes à tous les rôles et possédaient d'avance un savoir et des lumières qui leur rendirent aisée la tâche imprévue? Cette question, quoique d'intérêt rétrospectif, n'est cependant pas sans un semblant d'actualité : ceux qui, avec une vaillance si obstinée, combattent depuis plus de trois ans pour notre indépendance, seront en droit d'exiger, au retour, après la victoire, une existence améliorée; ils la réclameront et n'admettront pas qu'on la leur marchande. C'est, une fois de plus, un état social à renouveler, et certains esprits moroses, réfractaires à l'illusion, proclament déjà que la chose n'ira point sans traverses et qu'on pénètre dans l'inextricable. Gens de peu de foi en la féconde ingéniosité de la France, sortie déjà de bien d'autres labyrinthes. Mais sommes-nous suffisamment préparés à un pareil labeur? Notre génération qui devra le mener à bien a-t-elle, comme celle de 1789, les connaissances indispensables à l'accomplissement d'un si lourd devoir? Qu'avaient appris nos pères de plus que nous, et d'où tiraient-ils tant d'assurance, de « dispositions » et d'autorité? La plus sûre façon de nous en informer est de les interroger eux-mêmes et de glaner dans l'histoire de leur vie les souvenirs de « leurs années d'apprentissage. »

***

Qu'enseignait-on aux enfans et aux jeunes gens à l'époque de l'ancien régime, alors que la sage prévoyance de nos pères, fondée sur une lointaine tradition, appréhendait autant le pédantisme que l'ignorance? On leur enseignait « à vivre, » programme d'études qui paraît bien superficiel en comparaison de celui dont sont écrasés nos écoliers d'aujourd'hui. Les pédagogues de ce temps-là, fidèles au précepte d'Aristote professant que « la préoc-

cupation exclusive des idées d'utilité ne convient ni aux âmes nobles, ni aux hommes libres, » étaient en outre persuadés que, pour conserver intactes les qualités de naturel, d'aisance et de grâce qui faisaient la supériorité de notre nation, il ne faut point mettre à la gêne l'esprit des jeunes Français et que « tout ce qui le guinde lui nuit. » Mercier même prétendait que « la direction, en ce genre, abâtardit beaucoup plus qu'elle n'élève (1); » et, comme l'étude des lettres anciennes passait pour être « une source d'enthousiasme, » on se félicitait lorsqu'un adolescent, ses classes terminées, connaissait parfaitement Homère, Virgile, Tacite, Horace, Tite-Live et Cicéron, et savait versifier facilement en latin; tout le reste passait pour superflu. Si l'on ajoute que la « méthode attrayante » déjà préconisée par Platon, par saint Jérôme, par Érasme, par Montaigne et par Fénelon, avait été mise en honneur et en pratique par Mme de Maintenon, grande éducatrice, qui s'ingéniait « à réjouir l'éducation de ses élèves (2), » ainsi que par les Pères Jésuites, réputés maîtres en ces matières et dont la maxime était « qu'il faut faire du travail un amusement et de l'obéissance un plaisir (3), » on reconnaîtra que le chemin par où l'on conduisait alors les écoliers était facile et riant d'aspect : chacun y pouvait s'attarder ou presser le pas pour cueillir la fleur qui lui plaisait et choisir le détour qui semblait être le plus conforme à ses goûts et à ses forces. Une si agréable et libre promenade développait les personnalités, autant que les compriment et les étouffent l'entassement et la poussée en masse sur le rail des redoutables programmes uniformément imposés à nos enfans.

Dans les vingt années qui précédèrent la Révolution, époque à laquelle il faut se fixer pour connaître ce qu'était la France telle que l'avaient faite dix siècles de tradition prudemment respectée, nul système : les parens élèvent leurs fils et leurs filles comme il leur convient; dans la noblesse et dans la bourgeoisie, on a le choix entre le collège, le préceptorat et les pensions particulières. Celles-ci sont nombreuses à Paris : j'en compte, en 1787, plus de vingt, presque toutes situées dans les faubourgs, « dont l'air est très salubre, » affirment la

(1) Mercier, *Le nouveau Paris*, VI, 31.
(2) *Lettres et entretiens*, I, 34.
(3) Quicherat, *Histoire du Collège Sainte-Barbe*, II, 60.

plupart des prospectus : les prix varient de 500 à 1 200 livres par an, suivant l'élégance et la tenue de la maison. Rue de Seine-Saint-Victor, cours d'éducation de M. Verdier, dont les pensionnaires sont logés, à leur convenance, en commun ou en chambres; point de contrainte : « il y a un uniforme pour ceux qui veulent *le suivre*, » insinue l'annonce. A Passy, pension du sieur Husson, à qui « l'on doit savoir gré de l'attention qu'il a prise à ne point surcharger les jeunes gens par trop d'application. » La plus aristocratique de ces maisons paraît être celle ouverte « pour la jeune noblesse, rue de Berri, par les sieurs Loiseau et Lemoine, et qui ne reçoit pas plus de trente élèves : ceux-ci sont assujettis à un uniforme dont la splendeur doit ravir leur jeune coquetterie : « habit écarlate, veste chamois et culotte de même couleur (1). » Dans toutes ces pensions, la règle, s'il en est une, se dissimule le plus possible; toute indépendance est laissée aux jeunes gens ; ils vont, à leur fantaisie, dîner en ville ou reçoivent qui leur convient : beaucoup ont avec eux leur précepteur, qui est censé veiller à leur conduite dont se désintéresse complètement le chef de l'institution.

Ah! ces précepteurs! Ils abondent : toute famille aisée s'en attache un pour le moins, pauvre hère dont l'unique souci sera de satisfaire, afin de ne point perdre sa place, à tous les caprices du pupille qui lui est confié; les parens ne l'ignorent pas et ferment les yeux. Ceux de ces Mentors dont quelques mémoriaux nous ont conservé la silhouette, semblent échappés des chapitres de *Gil Blas*. Celui qu'on adjoint à Dufort de Cheverny sortant du collège, s'appelle Porlier; c'est un ancien enfant de chœur, élevé dans la maîtrise d'une cathédrale, bon musicien par conséquent, homme d'esprit et d'agréable société; au physique, grand, haut en couleurs, le nez retroussé, fort grêlé de petite vérole, d'abord assez rébarbatif. Dès la première rencontre, il est bien convenu, entre l'élève et son professeur, que celui-ci ne parlera jamais à celui-là d'études, ni de travail, ni de rien qui puisse gêner ses caprices. Moyennant quoi, on mène très bon ménage : le jeune homme s'amuse et « le gouverneur » en fait autant de son côté. Au reste, comme Dufort, très familiarisé avec le latin et « nul » en toute autre matière, éprouve, —

(1) Thierry, *Guide de l'Amateur et de l'étranger*, 1787, I, 8, 54 et II, 155.

chose à noter, — un grand désir de s'instruire, il prend au hasard des maîtres de tout : un maître de danse, un maître de violon, un maître « à écrire, » un maître de guitare, un maître de vielle... (1) Tel est l'usage d'alors ; « les maîtres, » comme les précepteurs pullulent : « Il y en a de toute espèce : pour l'hébreu, pour l'anglais, pour la théologie, pour l'écriture, pour la musique, pour le bon ton, pour tous les jeux possibles. Ils courent le matin, battant tous les quartiers. C'est un spectacle assez plaisant de voir, dans la même antichambre, un maître d'échecs et de tric-trac et un maître d'histoire attendre vis-à-vis l'un de l'autre le réveil de M. le marquis ; le musicien qui doit leur succéder fait crier le violon qu'il accorde sur le perron de l'escalier (2). » De ce pêle-mêle ahurissant, Dufort recueillera des fruits inattendus : tact, esprit, délicatesse, courage civique, culte fervent des lettres et de l'étude ; il s'acquittera, en diplomate avisé, des difficiles fonctions d'introducteur des ambassadeurs et écrira des *Mémoires* qui comptent parmi les plus charmantes autobiographies que nous ont laissées les lettrés du XVIIIe siècle.

Un autre mémorialiste qui doit à la publication posthume de ses Souvenirs le renom de conteur émérite et de spirituel écrivain, le général baron Thiébault, lui, reçut tout de la nature, car, jusqu'à dix-huit ans, il n'apprit rien, absolument rien : son père, éducateur éminent et expérimenté, ne le mit dans un aucun collège, ne lui donna aucun maître ; sa jeunesse n'eut pas d'autre directeur « qu'un petit drôle de vingt ans qui, à vingt sols par jour, venait trois fois la semaine, durant six mois, » sous prétexte de donner à l'enfant des leçons de latin, lui parler « de sornettes et de polissonneries. » Son instruction ainsi terminée, Thiébault savait quelques vers de Racine, jouait parfaitement du violon qu'il avait appris seul, et sifflait à miracle, au point d'illusionner les rossignols eux-mêmes, qui, le prenant pour un confrère, répondaient à ses modulations. Comment ce jeune homme si bien doué réussit-il à obtenir « avec distinction » le diplôme de bachelier en droit ? C'est une énigme dont il garde la clef, notant cependant que son père, justement inquiet du résultat de cette bravade, avait envoyé, la veille de l'épreuve, aux examinateurs, « une caisse

(1) *Mémoires* de Dufort de Cheverny, I, 15.
(2) *Tableau de Paris*, 1785, II, 122.

de cinquante livres de bougies, » afin d'assurer à son téméraire rejeton l'indulgence de la Faculté. Il faut dire, à l'honneur des examinateurs de ce temps-là, qu'ils renvoyèrent le cadeau, non point froissés du procédé, mais déclarant qu'ils avaient été émerveillés des connaissances du candidat et que celui-ci ne devait rien qu'à son savoir (1)!

M. Thiriot est le précepteur de Frenilly ; c'est un honnête et pauvre professeur, « un don Quichotte en perruque à marteaux, habit, veste et culotte noirs, l'idéal du cuistre, du pédant; d'ailleurs le meilleur homme du monde, mais le tyran du barbarisme et le fléau du solécisme. » Là aussi, pourtant, on pratiquait la « méthode attrayante : » à la maison de campagne de Saint-Ouen, où l'on passait la belle saison, on s'assemblait, filles et garçons, chez le père de Frenilly; il y avait, outre les enfans de la maison, les cousines Adèle et Félicité de Chazet, et Mlle Necker dont la mère habitait une propriété voisine. On déjeunait gaiement, on faisait une partie de cerf-volant dans le jardin; puis les parens dictaient le thème d'une composition que chaque élève rédigeait isolément : le devoir terminé, les concurrens jouaient aux barres ou couraient sur les pelouses; l'aréopage se constituait et examinait les copies; le prix était une couronne de roses et l'accessit un bouquet. « De mon enfance je ne me rappelle que jeux et plaisirs, » écrira plus tard le trop heureux Frenilly. De fait, on n'imagine point apprentissage plus bénin et plus orné. Après Thiriot vient Guiraudet : tête en parallélipipède, teint olive, mains taillées en épaules de mouton et emmanchées de doigts d'un tel diamètre que le malheureux qui patauge tout le jour sur le piano, ne parvient jamais à toucher moins de deux notes à la fois; honteux, du reste, d'être précepteur, persuadé que cet emploi est une dérogation humiliante, il se refuse opiniâtrément à s'occuper de tout ce qui concerne l'instruction ou l'éducation de son élève. Durant six ans, celui-ci n'apprend rien de ce maître original. Ensemble ils sont assidus au théâtre, ou « perdent leur temps très volontiers, » visitant les monumens de Paris, les manufactures, les galeries de tableaux; ou bien ils vont, deux ou trois fois la semaine, flâner chez les beaux esprits qui tiennent cercle et reçoivent tout venant : c'est ainsi que

(1) *Mémoires du général baron Thiébault.*

l'adolescent peut voir chez eux Condorcet, l'abbé Maury, d'Alembert, Marmontel et l'abbé Delille. Car c'est un fait à remarquer qu'à ce futur « ultrà, » royaliste forcené, champion fanatique du trône et de l'autel, — au point que Louis XVIII lui-même, grand amateur de calembours et d'à peu près, le surnommera *Monsieur de Frénésie*, — on s'est ingénié, alors qu'il était enfant, à inspirer la vénération des incrédules et à imposer les leçons des philosophes. Quand il avait neuf ans, sa mère a voulu qu'il s'entretînt avec Voltaire, en séjour d'apothéose final à l'hôtel de Villette, rue de Beaune. On n'entrait point facilement chez le patriarche ; mais Mme de Frenilly comptait sur la grâce de son fils pour forcer la porte close de l'idole. Durant huit jours, elle lui bourre la tête de plusieurs centaines de vers extraits de *Mérope*, de *Zaïre* ou de *la Pucelle*, de façon qu'il soit en état de répondre par une citation flatteuse à toutes les questions prévues du grand homme. On lui met un habit vert pomme doublé de satin rose, des bas de soie, une épée au côté et on le dépose au Pont-Royal en lui indiquant la maison où il doit pénétrer par surprise. Il entre dans la cour, s'enfile dans un petit escalier, ouvre une porte et se trouve face à face avec un grand squelette enseveli dans un large fauteuil, et dont le crâne est couvert d'un bonnet de fourrure. « Oh ! le joli enfant, dit une voix caverneuse, — celle du squelette. Comment vous appelle-t-on ? — Monsieur, je m'appelle Frenilly, répond le jeune visiteur à la mémoire duquel toutes les citations si laborieusement entonnées échappent instantanément. — Et qui est votre père ? — Pas un vers pour répondre à cette question. — Monsieur, il est receveur général. » Sur quoi il salue, sort à reculons, non sans jeter un regard de regret sur un énorme gâteau de Savoie dont il n'ose demander une tranche... Et le lendemain, le *Journal de Paris* imprimait que, — prodige de l'esprit nouveau ! — un enfant presque en bas âge s'était échappé de ses langes pour aller rendre hommage à Voltaire (1).

Arrivé à l'âge mûr, devenu député et pair de France, Frenilly traitera ce même Voltaire « d'homme fatal qui ne mérite que mépris et aversion » et considérera comme des fous ou des criminels tous ces philosophes dont on a pris soin de lui

(1) *Souvenirs du baron de Frenilly*, publiés par M. Arthur Chuquet, 16, 17, 18, et, pour ce qui précède, *passim*.

inculquer l'admiration. Les jeunes Français, soumis à un vieil atavisme de fronde et d'insubordination, — si bien qu'on les a comparés aux chevaux de Marly, « toujours tenus en bride et toujours cabrés, » — sont-ils donc à ce point férus de contradiction et épris de contrastes, si mobiles dans leurs goûts et si indociles par tempérament qu'ils prennent instinctivement le contre-pied de tout ce qu'ils soupçonnent qu'on leur a enseigné par force et qu'ils n'acceptent comme assimilables que les connaissances acquises de leur plein gré? On trouverait là l'explication de certains à-coups de notre histoire : la génération née sans baptême, au temps de la Raison et de l'Être suprême, suivra dévotement les processions de 1816, se bousculera aux sermons de l'abbé Legris-Duval, et élévera sur tout le territoire des « croix de missions; » — celle qu'astreint à la piété le gouvernement de la Restauration fournira les insurgés de 1830 qui pilleront Saint-Germain l'Auxerrois et l'archevêché de Paris; — toute liberté d'enseignement est laissée, durant les vingt ans du second Empire, aux congrégations religieuses, et voici ceux qu'elles ont instruits, parvenus au pouvoir, expulsant de leurs chaires leurs anciens maîtres et préconisant « l'école sans Dieu, » — d'où sort à son tour une nouvelle levée de jeunes gens qu'on assure être enclins au césarisme et dont on peut constater la sympathique tolérance et le goût inespéré pour les pieuses traditions de nos pères. De tels reviremens justifient le jugement de Tocqueville écrivant que notre nation, « jamais si libre qu'il faille désespérer de l'asservir, ni si asservie qu'elle ne puisse encore briser le joug..., finit par devenir un spectacle inattendu à elle-même et demeure souvent aussi surprise que les étrangers à la vue de ce qu'elle vient de faire (1). »

Sans quitter l'anecdote et en revenant bien vite aux éducateurs de l'ancien temps, on rencontrerait des exemples assez frappans de cette inconstance mutine. Comme il convient de se borner, on ne donnera place ici qu'à cette constatation, recueillie par Cheverny, pensionnaire au collège Louis-le-Grand : en cet établissement fameux, les élèves pratiquaient avec passion tous les jeux de hasard; pas une récréation qui ne se passât au piquet, au tric-trac, au quadrille ou au quinze : cette fureur, peut-être fomentée discrètement par des maîtres bien

(1) Alexis de Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*. Livre III, chap. VIII.

avisés, était « entrée dans l'éducation. » Or, ce même Cheverny a remarqué au cours de sa vie que, de tous ceux de ses camarades qui avaient, en leur temps d'écolier, avec un fol emportement, tenté de pénétrer les caprices de la dame de pique ou les mystères du cornet, aucun ne fut atteint plus tard de la passion du jeu : seuls, M. de Genlis et M. de Sillery, qui s'étaient toujours refusés à toucher une carte ou à jeter un dé, devinrent les plus gros joueurs de Paris et laissèrent leur fortune sur le tapis des tripots (1).

*
* *

La vie de collège de ce temps-là était, en effet, rendue aussi agréable et aussi douce que possible par des régens dont la principale préoccupation était de ne violenter en rien et de ne pas surmener les jeunes intelligences dont ils assumaient la direction, imbus de ce principe, formulé par Joubert, qu' « il faut laisser à chacun, en se contentant de les perfectionner, sa mesure d'esprit, son caractère et son tempérament. » Il est, d'ailleurs, assez difficile de pénétrer rétrospectivement dans l'intimité d'un grand établissement d'éducation d'autrefois : les renseignemens à ce sujet paraissent être assez rares, et, par surcroît, on a tant et si obstinément déformé, en ceci comme sur bien d'autres points, la réalité, que, lorsque nous l'apercevons dans les récits des contemporains, nous la trouvons tellement différente de ce dont on nous endoctrine, que nous avons peine à l'accepter. Ce qui surprendrait le plus, sinon les orateurs de réunions électorales qui, je l'espère pour eux, le savent, quoiqu'ils le taisent avec opiniâtreté, du moins leurs auditeurs convaincus que l'ancien régime, méfiant et tyrannique, obligeait les Français d'avant l'aube révolutionnaire à pourrir dans la plus sordide ignorance, c'est que non seulement l'enseignement primaire était, depuis Louis XIV, *obligatoire*, mais que, dès l'époque de la Régence, l'enseignement secondaire, si coûteux aujourd'hui et réservé seulement aux enfans des favorisés de la fortune, était donné *gratuitement* par l'Université (2). De là une première dissemblance par quoi

(1) Dufort de Cheverny, *Mémoires cités.*

(2) *Lettres patentes pour l'instruction gratuite en l'Université de Paris*, 4 avril 1719. — « ... Ordonnons qu'à compter du 1er avril présente année, l'instruction de la jeunesse sera faite gratuitement dans les collèges de plein exer-

les collèges de jadis différaient grandement de nos lycées actuels. Ce qu'on payait, dans les collèges, ce n'étaient point la science ni les maîtres, accessibles à tous les sujets du royaume, à quelque rang social qu'ils appartinssent, mais « la pension, » dont le prix variait, comme en toute hôtellerie, suivant le train et les exigences du pensionnaire. Car on tolérait les exigences : les riches avaient leur chambre, ou même un appartement composé de plusieurs pièces; le précepteur choisi par la famille ne quittait pas l'enfant à son entrée au collège et s'y installait avec lui. Le 8 août 1786, quittance est donnée par M. Duval, proviseur et supérieur du collège d'Harcourt, pour « un quartier et demi, — quatre mois et quinze jours sans doute, — de la pension du jeune Montbreton, — plus tard Norvins, — et de « Monsieur son instituteur; » la somme reçue est de 444 livres, ce qui n'est pas cher pour le logement, la nourriture et l'entretien de deux personnes durant la moitié de l'année scolaire (1). A Louis-le-Grand, vers la même époque, la pension d'un élève est de 550 livres par an, « plus 48 livres une fois payées en entrant (2); » mais le chiffre s'augmente, bien entendu, si le pensionnaire débarque, comme le cas est fréquent, avec son précepteur et un ou plusieurs domestiques. Harcourt recrute la plupart de ses élèves dans la haute bourgeoisie et dans la noblesse de robe; la noblesse d'épée et de cour envoie de préférence ses enfans à Louis-le-Grand, où certains mènent une existence quasi-fastueuse. Mais l'une et l'autre des institutions comptent également des externes, ou des pensionnaires appartenant aux familles du « Tiers » ou du commerce; elles ont surtout leurs boursiers, et ceux-ci sont en si grand nombre qu'ils donnent le ton et font la loi à leurs camarades plus fortunés.

Le boursier, lui, ne paye pas pension : il est entièrement défrayé, et l'établissement qui l'héberge est désintéressé de ses

cice de notre fille aînée ladite Université de Paris, sans que, sous quelque prétexte que ce soit, les régens desdits collèges puissent exiger aucuns honoraires de leurs écoliers... » (Jourdan, Decrusy et Isambert, *Recueil général des anciennes lois françaises*, tome XXI, p. 173.) Les collèges « de plein exercice, » c'est-à-dire disposant de professeurs attitrés et n'étant point dans l'obligation d'envoyer leurs pensionnaires suivre les cours d'autres établissemens, étaient à cette époque ceux d'Harcourt, du Cardinal-Lemoine, de Navarre, de Montaigu, du Plessis, de Lisieux, de La Marche, des Grassins et de Beauvais.

(1) Norvins, *Mémorial*, I, 10, note.

(2) Thierry, *Guide de l'amateur et de l'étranger*, 1787, II, 323.

débours par la rente attribuée au titulaire. Ces rentes sont, pour l'ordinaire, de fondation fort ancienne; celle, par exemple, dont bénéficie, à Louis-le-Grand, le jeune Maximilien de Robespierre, date de l'an 1308; elle est à la nomination de l'abbé de Saint-Vaast. Quand Robespierre entre, en cinquième, au grand collège parisien pour le début de l'année scolaire 1769-1770, il a onze ans. Il se rencontre là avec Camille Desmoulins, boursier du chapitre de Laon, et avec Tondu, futur ministre de la Guerre pendant la Révolution, boursier du chapitre de Noyon. Les deux demoiselles de Robespierre, Charlotte et Henriette, tandis que leur frère aîné est instruit aux frais de la grande abbaye artésienne, sont également boursières dans un pensionnat religieux; et quand Maximilien quittera Paris après douze ans de séjour, sa pension d'étudiant sera transmise à son frère Augustin (1). A Louis-le-Grand, le nombre des bourses est de six cents (2), de quoi le collège tire une rente de 450 000 livres; et l'on n'imagine point, quelque vastes que fussent les bâtimens dont avaient été dépossédés les Pères Jésuites, comment la maison pouvait abriter tant de pensionnaires gratuits en même temps qu'un si grand nombre de payans : il semble bien que les premiers avaient la préférence; les riches le cédaient aux pauvres et n'occupaient que les places laissées par ceux-ci disponibles.

Car les boursiers sont les rois du collège : ils sont en possession d'un titre qui oblige l'établissement à les loger, à les nourrir, à les instruire, à les fournir de tout ce qui leur est nécessaire. Outre qu'ils forment la majorité des pensionnaires, l'autorité du principal est sur eux à peu près nulle : il ne peut expulser un boursier sans lui faire un procès devant un conseil composé de hauts dignitaires de l'Université, procès soumis par voie d'appel au Parlement de Paris (3)! L'excédent des revenus du collège est employé en récompenses pour les boursiers : ils demeurent dans l'établissement et continuent à être entretenus par lui, leurs études terminées, tout le temps qu'ils suivent les cours des facultés de théologie, de médecine ou de droit, et quand ils regagnent enfin leur province ou se fixent à Paris, ils reçoivent encore, sur la caisse du pensionnat, une gratifica-

(1) J.-A. Paris, *La Jeunesse de Robespierre*, p. 20 et suiv.
(2) J.-A. Paris, *La Jeunesse de Robespierre*.
(3) J.-A. Paris, *La Jeunesse de Robespierre*, p. 26.

tion qui les aidera dans leur première installation (1). On n'aperçoit rien, dans notre société si parfaitement administrée, d'équivalent à ces charités plusieurs fois séculaires, se transmettant de générations en générations au profit d'étudians méritans et pauvres auxquels elles ouvrent toutes grandes les portes de l'avenir, ainsi relié au passé par des sentimens de gratitude et de vénération.

Quelle peut être l'existence entre ces écoliers déshérités de la fortune et ces brillans gentilshommes qui mènent sous le même toit un train de cour? L'inégalité des conditions ne va-t-elle point susciter des jalousies? Ne verra-t-on point morgue d'un côté, envie de l'autre? Non point : « La camaraderie couvre tout. L'ordre social est alors si solidement, si naturellement établi par une longue tradition que jamais grandeur plus voisine, plus provocante, ne fut mieux supportée. » Les Montmorency, les Rohan, les Tavannes, les Duras, sont assis sur les mêmes bancs, à la chapelle, à l'étude et en classe, que les fils des artisans fournisseurs de leurs maisons. En ce temps lointain, toute profession a son costume et tout enfant adopte l'habillement de son père ; donc, différence totale de la toilette parmi les condisciples ; les uns sont vêtus de gros drap ou de futaine ; ils portent des bas de laine ou de fil, suivant la saison ; leurs manchettes sont de simple mousseline et leurs jabots sans broderie ; — les autres ont des justaucorps de satin pailleté, à larges basques, ou de brocart à fleurs, dentelles précieuses aux poignets et au col, la jambe moulée dans un étui de soie, et des escarpins à talons blancs. En certaines circonstances seulement, les apparences s'égalisent sous « la robe du collège, » espèce de tunique sans manches qui se passe par-dessus l'habit. En dépit de cette diversité qui paraît choquante à notre sotte susceptibilité égalitaire, point de rancunes accumulées d'une part, nul dédain de l'autre : ni roturiers, ni nobles, ni pauvres, ni riches, ne sont gênés de la promiscuité quotidienne. Ceux-là même qui, plus tard, pour l'abattre, secoueront avec le plus d'acharnement le vieux monde, n'élèveront pas une critique contre ce pêle-mêle dont, modestes boursiers, ils n'ont pas été humiliés. Ni le fiel accumulé de Robespierre, ni la verve débridée de Camille n'auront un mot d'amertume pour les souvenirs

(1) La gratification de Robespierre, en date du 19 juillet 1781, fut de 600 livres. J.-A. Paris, *ouv. cit.*, p. 28.

du collège qui n'ont laissé en leur esprit qu'attendrissement et reconnaissance.

En classe, si quelque accroc est fait à cette égalité de convention, c'est par ceux des élèves qui nous sembleraient devoir être les plus intéressés à son maintien : quand un jeune seigneur obtient un succès, une récompense, des félicitations, ses camarades du « tiers » l'applaudissent et le complimentent avec plus d'entrain que s'ils s'adressaient à l'un des leurs : ce n'est pas flatterie, c'est satisfaction : « J'ai souvent remarqué, rapporte un ancien élève d'Harcourt et de Louis-le-Grand, que la classe savait bien plus de gré à un noble d'y obtenir une bonne place qu'à un roturier... » On se réjouissait de reconnaître laborieux celui qui n'avait pas besoin d'assurer son avenir (1). Les jours de sortie, — et ils revenaient fréquemment, — « la cour du collège se transformait en véritable salle de spectacle : les camarades *en quartier* faisaient la haie pour voir les camarades *en chambres* passer et monter en voiture ; » le défilé de ces élégans qu'un carrosse pompeux attendait à la porte et autour desquels s'empressaient les valets de pied, était salué de railleries « dans le genre de celles dont les piétons de Longchamp régalaient les gens à équipage. » C'était un charivari amical : les quolibets pleuvaient sur les privilégiés qui ripostaient de leur mieux, avouant, pourtant, que la réplique valait moins que l'apostrophe, laquelle l'emportait « par le droit du bon sens populaire et de la raison pratique (2). »

Et les études ? On serait tenté d'affirmer que c'était l'accessoire, tant était grande la liberté laissée à tout élève de suivre ou de déserter les cours. Si l'on excepte les auteurs latins et grecs, seuls objets recommandés à l'application de tous, le reste n'était « qu'art d'agrément. » A Juilly même, où la discipline passait pour plus stricte et le programme mieux défini, l'étude des mathématiques n'était pas obligatoire : le P. Fouché, — le futur ministre de la police, — qui les professait, n'avait affaire qu'à des auditeurs de bonne volonté (3). « Les sciences, au dire d'un sage de ce temps-là, sont un aliment qui enfle ceux qu'il ne nourrit pas ; il faudrait le leur interdire. Ce mets vanté leur fait dédaigner une autre nourriture qui serait meil-

(1) *Mémorial* de Norvins, I, 11 et suiv.
(2) *Mémorial* de Norvins, *loc. cit.*
(3) Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, I, 40.

leure pour eux, aveuglés et flattés qu'ils sont de leur faux embonpoint; » tandis que, d'après le même penseur, « en apprenant le latin à un enfant, on lui apprend à être juge, avocat, homme d'État. L'histoire de Rome, même celle de ses conquêtes, enseigne à la jeunesse la fermeté, la justice, la modération, l'amour de la Patrie. Les actions et les mots, les discours et les exemples, tout concourt dans les livres latins à former des hommes publics; ces livres suffiraient pour apprendre au magistrat quels sont ses devoirs et quels doivent être ses mœurs, ses talens et ses travaux (1). » C'est à l'envahissement de l'industrialisme qu'est due la progressive extension de l'étude des sciences exactes; au XVIIIe siècle, ce néologisme et l'état d'esprit qu'il désigne étaient également inconnus : ignorance enviable! Nous subissons l'expérience que les progrès scientifiques « ne suffisent pas à transformer la terre en un paradis, mais peuvent fort bien, dans des mains criminelles, la transformer en un chaos et en un enfer (2). » Donc, pour nos prudens aïeux, rien que des « belles-lettres, » et point autres que celles de l'antiquité : « le programme tout entier circonscrit dans les limites des histoires grecque et romaine et dans celle du vieux monde asiatique et égyptien. » On pénètre Hérodote, Quinte-Curce, Tacite, Horace, Virgile, Homère, même Lucain; on rêve d'Hector, de Brutus, de Tarquin, d'Achille, de Cassius, de Pompée, d'Annibal, d'Ulysse, et leurs belles aventures sont lentement ressassées jusqu'au rabâchage; car c'est encore un axiome des vieux pédagogues que « l'esprit des enfans ne s'intéresse pas à ce qu'il ne fait qu'effleurer : il n'aime avec ardeur que ce qu'il embrasse pleinement. » La fréquentation de tous ces héros à casque et à glaive a pour effet immanquable d'inspirer à leurs jeunes admirateurs l'amour des grands exploits et la haine des tyrans : « Il est sûr, remarque Mercier, qu'on rapporte de l'étude du latin un certain goût pour la république et qu'on voudrait pouvoir ressusciter celle dont on lit la grande et vaste histoire : il est sûr qu'en entendant parler du Sénat, de la liberté, de la majesté du peuple romain, de ses victoires, de la juste mort de César, du poignard de Caton qui ne put survivre à la destruction des lois, il en coûte pour sortir de Rome et pour se retrouver bourgeois de la rue des

(1) Joubert, *Pensées*, édition Perrin, 242-243.
(2) Antonin Eymieu, *La Providence et la guerre*, p. 308.

Noyers (1). » L'ancien régime réputé si tyrannique et si odieusement jaloux d'éteindre toute lumière, qu'on a été obligé d'inventer le mot *obscurantisme* pour qualifier dignement son goût volontaire de l'ignorance, cet ancien régime s'applique, comme à plaisir, à façonner des républicains. Norvins, cité plus haut, sort du collège à seize ans, emportant le souvenir d'une institution toute démocratique, et Camille Desmoulins jette l'effroi dans sa petite ville de Guise, dont les habitans se voient déjà à la Bastille pour l'avoir entendu, un jour de vacances, réciter les leçons incendiaires qu'il apprend à Louis-le-Grand (2). Et Mercier, goguenard, reprend : « C'est pourtant dans une monarchie qu'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangères... et c'est un roi absolu qui paye des professeurs pour vous expliquer gravement toutes les éloquentes déclamations lancées contre le pouvoir des rois ; de sorte qu'un élève de l'Université, quand il se retrouve à Versailles et qu'il a un peu de bon sens, songe malgré lui à tous les fiers ennemis de la royauté : il lui faut du temps pour se familiariser avec un pays qui n'a ni tribuns, ni décemvirs, ni sénateurs, ni consuls (3). » Au reste, Robespierre l'avouera plus tard : « Les collèges, dira-t-il le 18 juin 1793, ont été des pépinières de républicains. »

Aussi n'est-ce pas sans étonnement qu'on entendra, en cette même année 1793, les auteurs de la pétition présentée à la Convention au nom des autorités et du peuple de Paris, affirmer, dans un jargon alors nouveau, mais que les professions de foi des candidats au mandat législatif nous ont rendu depuis trop familier, que « tous les collèges sont voués à la barbarie du moyen âge, » qu'ils sont « le repaire des préjugés entassés depuis des siècles, et tel est le vice de leur organisation qu'on en sort avec l'ignorance acquise, » ce qui n'était point flatteur à entendre pour tous ces députés auxquels on s'adressait et qui, pour la majorité, élevés gratuitement en ces collèges tant décriés, demeuraient cependant bien convaincus de leur savoir et ne professaient pas la timidité de l'ignorance. C'est le même esprit d'ingratitude qui dictera à Daunou son rapport du 23 vendémiaire an IV, où il traitera les anciens

(1) *Tableau de Paris*, I, 256.
(2) Édouard Fleury, *Camille Desmoulins*.
(3) *Tableau de Paris, loc. cit.*

collèges de l'Université « d'institutions bizarres qui fatiguaient et dépravaient la jeunesse..., où rien n'était destiné à développer l'homme, ou même à le commencer. » D'ailleurs, la règle s'est établie chez nous, depuis cette époque, de flétrir audacieusement, et de parti pris, tout ce qu'avaient institué nos pères. On s'est fort égayé, jadis, aux dépens de ce bon abbé Loriquet, dont la fameuse phrase sur « le général Bonaparte, lieutenant de S. M. Louis XVIII, » est encore à découvrir, bien qu'elle soit pour le plus grand nombre un article de foi. Aujourd'hui, dans le camp opposé, « Loriquet s'appelle légion (1). » Qu'on entretienne soigneusement l'électeur dans la persuasion que ses ancêtres étaient des esclaves, condamnés par la dureté des tyrans à ne jamais connaître « les bienfaits de l'instruction, » dont il s'imagine être lui-même un produit achevé, cela s'explique par la nécessité de flatter cet élément conscient et de lui inspirer, par contraste, l'admiration des institutions actuelles. Ce qui surprend davantage, c'est de rencontrer, en des ouvrages sérieux et manifestement dus à des hommes grandement instruits, des « clichés » qu'on croirait empruntés aux plus vulgaires harangues électorales. Est-il, par exemple, équitable d'affirmer qu'en exigeant, par les ordonnances de 1695, 1698 et 1724, l'obligation de l'instruction primaire, Louis XIV et Louis XV eurent simplement pour but de compléter l'action des dragonnades ; et que les seules fois où le pouvoir royal soit intervenu en cette matière, c'était pour faire œuvre, non de progrès, mais de tyrannie, pour tourner l'école en instrument d'oppression des consciences? Les *doktors* de l'Allemagne moderne ont eu bien aisé de dépriser notre France et de présenter son histoire comme étant une succession ininterrompue d'opprobres, de servitude et d'abjection : ils n'ont eu qu'à recueillir toutes les invectives au passé que l'on placarde sur nos murs à l'approche des élections. Jules Ferry, il y a quelque trente-cinq ans, s'indignait déjà de ce dénigrement systématique : « Ne croyons pas, conseillait-il, qu'il soit bon de dire : par delà telle date éclatante et rénovatrice, il n'y a rien dans notre histoire, rien que des tristesses, rien que des misères, rien que des hontes. Cela n'est pas vrai, d'abord ; et ensuite, cela n'est pas sain pour la jeunesse(2). »

Nous irons tout à l'heure flâner autour des écoles primaires

(1) X. Aubriet, *Les représailles du sens commun*, p. 50.
(2) *Discours au Sénat*. Séance du 10 juin 1882.

de l'ancien régime ; pour le moment, qu'il suffise de constater que l'esprit de l'Université, au temps de Louis XV et de Louis XVI, n'est pas du tout empreint de « cléricalisme. » Ses tendances sont contraires : toute indépendance d'opinion ou même de méthode est laissée aux collégiens, au point que la discipline en est atteinte : en 1744, un professeur d'Harcourt s'est mis dans l'idée de dicter le cours de philosophie : ses jeunes auditeurs protestent : ils déclarent que « ça les fatigue. » Le conseil s'assemble et donne raison aux élèves : ils seront dispensés de rédiger le cours et devront seulement en présenter la copie « établie par une main mercenaire : » lucrative aubaine pour les écrivains publics du quartier (1). A Louis-le-Grand, la tolérance est semblable : l'abbé Poignard, le proviseur, autorise d'Alembert à entretenir des relations avec plusieurs de ses écoliers et ne voit aucun inconvénient à ce qu'il vienne au collège semer dans ces jeunes esprits le bon grain de la philosophie. L'abbé Bérardier, qui succède à l'abbé Poignard, se montre plus libéral encore : c'est de son consentement, au moins tacite, que certains de ses administrés vont en pèlerinage à Ermenonville pour rendre hommage à J.-J. Rousseau, très « à la mode » parmi la jeunesse d'alors. Nous ne connaissons la visite faite par Robespierre, encore pensionnaire du collège, au misanthrope « promeneur solitaire » que par une phrase de l'Incorruptible : « Je t'ai vu dans tes derniers jours ; j'ai contemplé tes traits augustes..., » et nous ignorons quel put être l'entretien de ce vieillard et de cet adolescent dont l'un devait tenter, quinze ans plus tard, de mettre en pratique les rêveries de l'autre. On est un peu mieux renseigné sur l'accueil que reçut, de Jean-Jacques, Lazare Carnot, alors élève d'une école préparatoire. Ayant entrepris, en compagnie d'un camarade, le même dévot pèlerinage, il fut fort peu gracieusement rabroué de cette escapade par le philosophe qui ne répondit aux protestations de ses jeunes disciples que par des rebuffades (2). Peu importe : il convient seulement de retenir qu'on peut malaisément accuser d'oppression de consciences les ecclésiastiques qui, aux écoliers dont ils dirigeaient l'éducation, permettaient d'écouter les leçons du maître de l'*Encyclopédie* et de témoigner leur admiration à l'auteur du *Contrat social*.

(1) L. Bouquet, *L'Ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis.*
(2) *Mémoires sur Carnot* par son fils.

***

Si l'on pénètre dans les institutions consacrées à cette même époque à l'instruction des jeunes filles, on trouve une discipline plus stricte à certains égards, mais aussi le même respect de la personnalité, le même souci d'une formation intellectuelle spontanée, et encore une indulgence d'avance acquise à l'esprit frondeur et aux velléités d'indépendance. Un exemple tout d'abord : à l'Abbaye-aux-Bois, maison aristocratique et qui ne compte que des élèves nobles, une révolte éclate : refus d'obéissance, meubles brisés, barricades, ultimatum présenté aux maîtresses par les insurgées : elles menacent Mme de Rochechouart, la directrice, de s'emparer, par force, de Mme Saint-Jérôme, — une surveillante détestée, cause de l'émeute, — et de la fouetter « aux quatre coins du couvent. » Tout s'apaise bientôt, le calme règne; mais, quelques jours plus tard, une pensionnaire sollicite de cette même directrice je ne sais quelle faveur : « Moi, je n'étais pas de la révolte, » insinue-t-elle pour se faire valoir. « Ah! vraiment! Je vous en fais bien mon compliment! » riposte sèchement Mme de Rochechouart; et, lui tournant le dos, elle la congédie sans l'entendre (1).

Ce n'est point que les éducateurs du vieux temps favorisent le désordre; mais il me paraît qu'ils redoutent, comme un achoppement à leur tâche, l'excès de subordination. Cette tâche consiste à développer le caractère des enfans plutôt qu'à le façonner; ils respectent les impulsions de chacun de leurs élèves, ses inclinations, ses caprices mêmes : ce ne sont pas des plantes de serre qu'ils cultivent, en caisses, sous verre, toutes pareilles et bien alignées, mais des fleurs des champs et des bois qu'ils laissent croître librement, en se contentant d'écarter d'elles l'ivraie ou les parasites dangereux. De là, peut-être, cette infinie variété de types, de goûts et d'aptitudes qui se constate chez nos ancêtres; de là cette collection d'originaux que, pour la grande joie du lecteur, on voit passer dans les *Mémoires* du temps.

De cette même Abbaye-aux-Bois le régime paraît si singulier à notre jugement actuel qu'il nous semble relever du

(1) Marquis de Ségur, *Esquisses et récits*, p. 182.

domaine des contes ou de la fantaisie d'un librettiste; nous le connaissons par le journal qu'a tenu avec persévérance la future princesse Hélène de Ligne, pensionnaire de la maison depuis sa dixième année. La fillette reçoit de ses parens 30 000 livres par an pour subvenir aux dépenses de son train : elle a un logement particulier, une bonne, une femme de chambre et une gouvernante. Le couvent possède un théâtre élégant, avec décors, accessoires et costumes; deux fameux comédiens, Molé et Larive, enseignent la déclamation; les ballets sont dirigés par les premiers danseurs de l'Opéra. Hélène profite si bien de leurs leçons qu'elle excelle dans l'art de Vestris et que la directrice l'envoie quelquefois donner des représentations en ville, chez des amies de sa famille. Souvent les pensionnaires s'offrent entre elles des goûters, des soupers, de petites fêtes intimes. Le correctif est dans la règle qui leur impose à tour de rôle les soins du ménage et les astreint aux plus humbles besognes : Mlles de Montbarrey et de la Roche-Aymon sont préposées à la lingerie; Mlles de Beaumont et d'Armaillé, aux comptes; Mlle de Barbentane, à la surveillance de la porte; Mlle de Vogüé, à la cuisine; Mlles d'Uzès et de Boulainvilliers, au balayage; Mlles de Rohan, de Galard et d'Harcourt, à l'allumage et à l'entretien des lampes. On s'aperçut même un jour qu'un étroit commerce d'amitié régnait entre les nobles demoiselles chargées de la cuisine et les gâte-sauces de l'hôtel Beaumanoir, l'immeuble mitoyen, lesquels, à travers une grille d'égout, conversaient avec les élèves et les bourraient de friandises (1).

Penthemont rivalise avec l'Abbaye-aux-Bois : fondé aux environs de Beauvais, en pleine campagne, sur la *pente d'un mont*, — étymologie peu ardue, — ce couvent s'est établi à Paris, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : c'est la coutume que les princesses, voire les princesses du sang royal, y passent deux ou trois ans pour s'y former aux belles manières. La pension n'est pas coûteuse; elle est de deux prix, au choix : 700 livres et 1 000 livres. Pourtant Penthemont est un palais : larges escaliers, grands vestibules, hautes fenêtres, portiques à colonnes, terrasses, quinconces et parterres; le réfectoire, lambrissé magnifiquement, ressemble à une salle à manger seigneuriale; la chère est simple, mais exquise. La règle est

(1) Marquis de Ségur, *Esquisses et récits, passim.*

accommodée aux égards que réclament la naissance et l'avenir des élèves : le lever n'est point trop matinal, ni le coucher trop tardif; récréations nombreuses et parloir fréquent. Les maîtres n'emploient que des termes choisis. Un uniforme gracieux ne dépare point la tournure des futures duchesses et des futures marquises : elles portent des vêtemens à l'ampleur et à la majesté orientales, à croire qu'elles vont donner une représentation d'*Esther* ou d'*Athalie* (1).

Non loin de cet Éden de la pédagogie féminine est la maison de l'Enfant-Jésus, dirigée par les Filles de Saint-Thomas de Villeneuve; on y admet les jeunes demoiselles moins fortunées, mais on exige qu'elles puissent faire preuve de deux cents ans de noblesse, et l'on accepte de préférence celles dont les parens ont été au service du Roi. A l'intérieur de la maison, elles sont vêtues de soie et « en robes de cour, » qu'elles dépouillent, je le suppose, pour vaquer aux soins du poulailler, du jardin, de la buanderie, de l'apothicairerie et autres « objets de ménage; » car telles sont leurs occupations (2). On leur apprend aussi à diriger plus de huit cents femmes et filles que les religieuses hébergent et nourrissent gratuitement, qu'elles emploient à filer du coton et du lin, qu'elles instruisent pour les établir ensuite. La laiterie de l'Enfant-Jésus donne du lait à plus de deux mille enfans, et la boulangerie distribue cent mille livres de pain aux pauvres. « Institution utile, modèle d'humanité et de saine politique, due au célèbre Longuet, curé de Saint-Sulpice, » remarque Mercier (3).

Elles sont nombreuses à Paris, ces communautés qui, recevant à la fois les pensionnaires payantes et les gratuites, trouvent dans les ressources fournies par les premières le moyen de subvenir aux besoins des autres. Il y a les Miramiones, ou Filles de Sainte-Geneviève, qui tiennent un pensionnat renommé, instruisent en même temps les jeunes filles du peuple et soignent les pauvres blessés; — il y a les Filles de l'Instruction chrétienne, rue du Pot-de-Fer, qui « enseignent aux jeunes filles à faire des ouvrages pour gagner leur vie, » et prennent en pension, moyennant quatre à cinq cents livres, les

(1) Comte Ducos, *La Mère du duc d'Enghien*, p. 48 et suiv.
(2) Thierry, *Guide de l'amateur et de l'étranger*, II, p. 447.
(3) *Tableau de Paris*, IV, p. 142.

demoiselles de la bourgeoisie; — les Filles de la Providence, ou communauté de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique, dont l'institut « a pour objet de recevoir les pauvres filles de l'âge de neuf à dix ans, et de leur apprendre à travailler, afin que, à dix-huit ou vingt ans, elles soient en état de se marier ou d'entrer au service de quelque dame; » — les Filles de Sainte-Agnès, rue Plâtrière, chez qui les ouvrières s'initient gratuitement au raccommodage des dentelles et à la réparation des tapisseries; — les Dames de Saint-Aure, les Dames du Calvaire, la maison de la Mère de Dieu, rue du Vieux-Colombier; les Ursulines, les Augustines, les Filles-Dieu, les Filles de Saint-Chaumont, les Dames de Sainte-Élisabeth (1)...

On décuplerait aisément la nomenclature : toutes reçoivent des riches le pain qu'elles assurent aux pauvres dont elles se répartissent les misères avec une ingéniosité édifiante : tel ordre a choisi les infirmes, tel autre les enfans en bas âge, dont les parens sont impotens; celui-ci ne s'occupe que des orphelines; celui-là recueillera seulement les filles d'ouvriers blessés. A feuilleter les annuaires de l'ancien Paris où sont énumérées ces œuvres d'éducation et de charité, on est frappé de la préoccupation unanime : instruire la jeunesse et rapprocher, le plus possible, les gens aisés des déshérités de la fortune. Pour ceux qu'effaroucherait une si longue liste de communautés religieuses et qui réclameraient le droit à la laïcité, il faut relever encore nombre de pensionnats tenus par de simples bourgeoises et dont les annonces sont généralement libellées sur le modèle alléchant adopté par la veuve Royer, laquelle se pique « de former les élèves à ces manières polies et honnêtes qui décèlent une bonne éducation, » et à ce passage de Mercier notant qu'au coin de toutes les rues sont des écriteaux : *Cours gratuit d'architecture, cours gratuit de langue anglaise, cours gratuit d'histoire, cours gratuit de belles-lettres, cours gratuit de géographie, de français, d'orthographe...*, etc. (2). Il eût fallu que nos pères fussent doués d'une singulière opiniâtreté pour « pourrir dans l'ignorance » que nous leur reprochons témérairement, en un pays où le savoir était si répandu qu'on le donnait à tous pour rien et qu'il se trouvait réduit à raccrocher ainsi les passans.

(1) Thierry, *passim*.
(2) *Tableau de Paris*, I, 297.

Resterait à connaître les résultats de si grands efforts : au point de vue de l'instruction proprement dite, ils étaient minces sans doute : tandis que leurs frères n'approfondissaient que l'histoire de l'antiquité et les langues anciennes, les filles de la noblesse et de la bourgeoisie étudiaient le clavecin, la harpe, la danse, le dessin et la déclamation. Quand une demoiselle ayant terminé ses classes savait assez bien la mythologie et pouvait réciter de mémoire quelques passages du poème de *la Religion*, des *Fables* de La Fontaine, un chant ou deux de la *Henriade* et la tragédie d'*Athalie*, on se déclarait très satisfait. De science, point; d'histoire ancienne ou d'histoire de France, quelques prudentes lectures sévèrement choisies. Les institutrices suivaient à la lettre le principe de Fénelon disant du cerveau des jeunes personnes : « On ne doit verser dans un réservoir si petit et si précieux que des choses exquises. » Cette parcimonie de connaissances n'était pas due à l'insouciance ou à la légèreté des parens et des maîtres : il faut y voir « un plan préconçu et l'application d'un précepte. » Le XVIIIe siècle professait l'horreur des pédantes : « Les savantes sont des pestes! » s'écriait avec répulsion l'excellent abbé de Saint-Pierre, auteur d'un grave traité de pédagogie féminine (1); et Rousseau, tant écouté alors, avait renchéri : « A-t-on jamais vu que l'ignorance ait nui aux mœurs ? »

« Eh! quoi? diront nos bachelières, pas même l'orthographe? » Non! La majorité de nos bisaïeules et bon nombre de nos arrière-grands-pères se souciaient, aussi peu que Martine, des relations du participe avec son complément et n'avaient jamais tenté de percer le mystère des verbes à double radical. Était-ce un mal? La question est discutable, puisqu'elle a été discutée, et que Gaston Paris, écrivant la préface d'une grammaire, décochait cette boutade, inattendue en pareille place : « On jette des regards pleins d'étonnement et presque d'effroi sur l'époque barbare où on n'apprenait pas la grammaire française; on oublie seulement que c'est l'époque où ont vécu les meilleurs auteurs de notre langue, et que ces « femmelettes » du temps de Louis XIV, dont Courier disait qu'elles écrivaient mieux que les plus habiles de notre temps, n'avaient jamais appris un mot de grammaire, non plus, d'ailleurs, que

(1) Marquis de Ségur, *L'Éducation des filles*, conférence faite à la *Ligue de l'Action sociale de la femme*.

leurs illustres contemporains. Henri Heine a dit que si les Romains ont conquis le monde, c'est qu'ils n'avaient pas à apprendre le latin ; je suis parfois tenté de dire que si Pascal, La Fontaine, Bossuet, Voltaire, ont si admirablement écrit le français, c'est qu'ils n'avaient pas eu à apprendre la grammaire. Il est vrai qu'ils faisaient des « fautes d'orthographe » qui les auraient fait refuser, sur deux lignes de leur copie, à l'examen primaire le plus inférieur (1). » Observation qui aurait délicieusement réjoui Flaubert, lequel avait remarqué que nul grammairien n'a jamais su écrire, et qui appuyait son paradoxe sur de tels exemples qu'il le faisait irréfutable (2).

Oui, quand nous ouvrons les chiffonniers où dorment les vieilles lettres ou les *Mémoires* de ces femmes si peu lettrées, nous y découvrons des billets charmans et des récits pleins de grâce, de malice, d'esprit et de bonne humeur, empreints de cette philosophie aimable et résignée, fleur précieuse des âmes où tout est ordonné et qui n'espèrent de la vie terrestre que ce qu'il est sage d'en attendre : un peu de joie et beaucoup de peine, de grands devoirs et de petits plaisirs; de cet amalgame elles composaient le tranquille bonheur du foyer, étant convaincues de ce précepte édicté par l'abbé Fleury dans son *Traité du choix et de la matière des études :* « Consolez-vous de l'ignorance de tout ce que l'on peut se passer de savoir et ne pas laisser que d'être heureux. » Assaillies par de terribles épreuves, ces filles de l'Abbaye-au-Bois et de Penthemont, auxquelles on n'avait guère appris que la danse, le clavecin, les révérences, la déclamation, — et le catéchisme, — se trouvèrent être subitement et spontanément instruites de tout ce qui leur était nécessaire pour braver héroïquement l'orage. Au lieu de nous gausser de leur manque de savoir, nous devons admirer ces Françaises d'autrefois qui supportèrent, avec l'intrépide fermeté de l'homme d'Horace, l'effondrement d'un monde. Elles aussi, comme les compagnons de leur parcours sur la terre, eurent à subir de redoutables revirements : elles demeurèrent fières et dignes dans les prisons comme sur l'échafaud ; aux prises avec les nécessités et les misères de l'exil, elles ébahirent les étrangers par leur ingéniosité laborieuse et leur adroite

(1) Gaston Paris, *Préface* de la *Grammaire raisonnée de la langue française*, par Léon Clédat, p. VII.

(2) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, 340.

ardeur à s'évertuer; et quand les survivantes rentrèrent au pays, leurs châteaux détruits ou vendus, leurs biens morcelés, elles s'activèrent si laborieusement aux reconstitutions que, vingt ans après le grand déluge, aussi allégrement subi qu'une simple averse, la France était prospère et opulente au point que ses ennemis en pleuraient de rage. On ne leur avait pas commenté Kant ni Fichte; elles n'étaient pas nietzschéennes, nos fortes aïeules; pourtant nous ne pouvons souhaiter rien de plus, au cours des années d'angoisse que nous vivons et pour les temps difficiles qui vont suivre, que de retrouver dans les Françaises d'aujourd'hui les égales de celles qui surent jadis accomplir ces miracles de courage et de persévérance, sans perdre un instant la préoccupation de plaire, voire de rire et de se parer.

*
* *

Mais les femmes sont les femmes, et seul, à ce qu'enseignent les sages, celui qui n'en connaît aucune peut garder la prétention de disserter d'elles. Il nous demeure plus surprenant que de faibles hommes fussent, par des pédagogues expérimentés, embarqués pour la vie tumultueuse, sans autre bagage intellectuel que beaucoup de grec et beaucoup de latin, deux langues qui ne sont plus parlées par personne. On a vu que nos pères considéraient l'étude des lettres anciennes comme une panacée et un talisman; le but des maîtres n'était point alors de bourrer les jeunes cerveaux d'une masse de connaissances également imposées à tous, mais de mettre chacun d'eux en mesure d'apprécier celles qui lui semblaient le mieux assimilables et de le laisser « se cultiver seul, au hasard des impulsions de sa curiosité. » Nos méthodes actuelles sont justifiées peut-être par les nouvelles conditions de la vie; celle-là était, à coup sûr, excellente en un temps où l'on cherchait à développer plutôt qu'à briser l'initiative personnelle. On citerait maint exemple fameux de ce laisser-aller raisonné et des surprises qui en résultèrent; car l'Esprit ne supporte pas de direction : « il souffle où il veut. » Un garçon parfumeur découvre, dans de vieux papiers d'emballage, un volume dépareillé de Molière, qui lui révèle « les beautés de la langue française et lui inspire un vif désir de s'instruire. » Cet élève du hasard, pour avoir lu *le Malade imaginaire* et *Pourceaugnac*, deviendra un docteur

réputé et un écrivain original : c'est Pariset, qui fut secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine (1). Un petit Malouin de la même époque a pour premiers instituteurs un maître d'écriture à perruque de matelot qui lui donne des coups de poing sur la nuque et lui fait copier continuellement deux vers de Boileau, et une vieille bonne femme qui, à grand'peine, lui apprend à lire : à part cela, il croît sans études, déboutonné, débraillé, barbouillé, égratigné, meurtri comme les polissons de la ville avec lesquels il vagabonde sur la plage. A douze ans, il est placé au petit collège d'une bourgade bretonne : il s'éprend des mathématiques, art d'agrément qu'il étudie dans sa chambre, et se passionne pour Horace. Comme ses parens veulent qu'il soit marin, on l'envoie au collège de Rennes, où il devient habile aux échecs et au billard. Le reste de son enfance et de sa jeunesse est consacré aux rêveries, aux promenades, à la chasse; l'étang, les bois, les landes qui entourent la demeure paternelle, « voilà ses véritables maîtres. » Ainsi est élevé celui qui sera un jour René de Chateaubriand. Réfléchissant plus tard à ses débuts dans la vie, il écrira : « Telle chose que vous croyez mauvaise met en valeur les talens de votre enfant; telle chose qui vous semble bonne étoufferait ces mêmes talens... J'ignore si l'éducation que j'ai reçue est bonne en principe... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a rendu mes idées *moins semblables à celles des autres hommes* (2). » La diversité des intelligences et, par suite, l'extrême variété des talens, tel était le séduisant avantage de cette apparente insouciance, avantage réduit au minimum par notre égalitaire pédagogie moderne qu'un prôneur de l'ancienne tradition comparait malicieusement à la marmite des noces de Gamache : « Tout y mijote dans la même sauce, et ça ne fait pas de bon ragoût. »

Il est vrai qu'il convient de remarquer combien les débuts de l'adolescent dans la vie différaient en ce temps-là de ce qu'ils sont aujourd'hui. Le chancelier Pasquier qui a connu et comparé les deux époques, celle qui précéda la Révolution et celle de Louis-Philippe, est conduit par ce parallèle à des réflexions précieuses : après avoir reconnu que les études de son jeune temps « n'étaient pas fortes » et raconté que, ses classes vite

(1) Docteur Poumiès de la Siboulie, *Souvenir d'un médecin de Paris*, p. 51.
(2) *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition Biré, I, 60-61.

terminées, il fit son droit sans application, persuadé, à l'égal de tous ses contemporains, qu'il ne pouvait mieux employer ses heures qu'en les consacrant à l'équitation, à l'escrime et à la danse, il se demande, ainsi que nous le faisions tout à l'heure, comment ont pu sortir « d'un enseignement si incomplet, des hommes qui, dans toutes les carrières, ont rempli des postes importans avec éclat en des temps particulièrement difficiles. » Par une raison très simple : la vie des affaires commençait beaucoup plus tôt qu'aujourd'hui : à quinze ans on entrait dans l'armée; à quatorze ans dans la marine, et les officiers de ce corps passaient pour les plus instruits de l'Europe. On était, à vingt ans, conseiller au Parlement; on avait voix délibérative à vingt-cinq. Dans l'administration, aucune règle n'était prescrite pour l'âge, et, généralement, cet âge était très précoce. On ne pouvait imposer à des candidats si jeunes des examens aussi ardus que ceux dont on barricade l'entrée des carrières devant ceux qui s'y présentent après leur majorité accomplie : d'où Pasquier conclut que « l'on serait fondé à dire que Vauban n'eût pas été en état de satisfaire à l'examen que doit subir pour y être admis un aspirant à l'École polytechnique. »

Pasquier poursuit de la sorte : « Il y a deux éducations : la première est le produit des études classiques ou spéciales; mais après celle-là vient l'autre qui résulte du milieu dans lequel le jeune homme vit à sa sortie de l'école, des exemples, des impressions, des traditions qu'il reçoit. De nos jours, cette seconde instruction a perdu la plus grande partie de sa valeur et de sa puissance. Celui qui entre dans le monde à vingt-deux ou vingt-trois ans croit n'avoir plus rien à apprendre : il a, le plus souvent, une confiance absolue en lui-même et un profond dédain pour tout ce qui ne partage pas les opinions qu'il s'est déjà faites. Il en était autrement sous le régime précédent : la jeunesse entrait avec timidité dans le monde qui, de si bonne heure, lui était ouvert; elle ne pouvait se dissimuler son insuffisance; la société parmi laquelle il fallait se percer une route était spirituelle, distinguée, solidement établie sur une hiérarchie immuable et consacrée par le temps; on y était né, il y fallait vivre, on y devait mourir (1). » De là l'obligation de s'en montrer digne. Et ce futur chancelier confesse quels sont d'abord

(1) *Histoire de mon temps. Mémoires du chancelier Pasquier*, I, 16 et suiv.

son embarras et sa confusion en présence de ses anciens, chez qui, à dix-sept ans, il est admis à fréquenter. Plus de trente salons lui font accueil; les nombreuses réunions sont rares : il n'y a ni bals, ni concerts, ni cohues, mais causeries agréables et solides entre personnes accoutumées à se retrouver ; des parlementaires qu'il y rencontre, il admire « la gravité, l'élégance de vie, une inclination très vive vers les jouissances de l'esprit et des connaissances fort étendues; » il y a là M. Bochart de Saron qui consacre ses loisirs à l'astronomie; M. Dionis du Séjour qui suit d'Alembert de très près dans les hautes régions de la géométrie; la poésie aussi a ses adeptes : M. Ferrand compose des tragédies et M. de Favières rime des livrets d'opéras-comiques; on ne parle jamais politique, mais littérature, philosophie, pièces de théâtre, ouvrages nouveaux; la connaissance des lettres anciennes dont tous, jeunes et vieux, sont nourris, est la base commune, la « matière première » de ces discussions, le terrain d'entente de ces esprits si divers. D'ailleurs, ces anciens n'ont, eux non plus, en leur temps de collège, rien appris d'autre : c'est, non point sur les bancs de l'école, par force et à coups de pensums, mais à leur entrée dans l'existence, déjà en âge d'en apprécier l'importance, qu'ils ont pris, de leurs prédécesseurs, ce goût des nobles choses et des travaux sérieux. On eût été mal venu alors de bafouer les aïeux et de triompher de leur ignorance, puisque c'était d'eux-mêmes qu'on recevait par transmission le germe de tout ce qui faisait l'agrément et l'ornement intellectuels de la vie.

A peine reçu dans ce monde délicat et lettré, Pasquier sentit son insuffisance. Soucieux de n'y être point trop inférieur, il s'appliqua aux lectures suivies et attentives; n'étant plus un enfant et s'y adonnant de son plein gré, il y trouva grand plaisir : tel auteur grave, qui l'eût rebuté quelques mois auparavant si ses professeurs lui en avaient imposé le devoir, lui sembla plein d'attraits puisqu'il s'en révélait les beautés à lui-même, et c'est ainsi que ces esprits d'autrefois étaient volontairement conquis, et pour toujours, au culte des grands penseurs et des parfaits modèles. Le cas de Pasquier fut celui de bien d'autres : toute la jeunesse d'alors, à peine libérée de la tutelle des pédagogues, éprouvait le besoin de s'instruire : « on se ferait difficilement une idée de ce mouvement intellectuel, » écrivait, au temps de Louis-Philippe, le chancelier de France se

remémorant ses années d'avant la tourmente révolutionnaire; « on suivait les cours du lycée, dont les professeurs étaient La Harpe, Fourcroy, Garat, de Parcieux; l'élite de la société parisienne s'y pressait, » et là, du moins, chacun s'ingéniait à s'instruire suivant ses facultés naturelles et à ne suivre que les leçons vers lesquelles l'attiraient ses dispositions et ses préférences.

*
* *

Ce prurit de savoir était-il le premier indice du mal sournois dont la France était atteinte et que Rivarol a nommé « la maladie du bonheur? » Déjà il avait pour résultats des singularités qui déconcertaient : on vit, par exemple, des Français se prendre d'engouement pour le roi de Prusse; on cherchait à connaître, pour l'imiter, ce qui se faisait ou se disait à Londres. Il sourdait de divers côtés des velléités d'innovations brusques, tapageuses : quelques-uns se faisaient une réputation à heurter les vieux préjugés et à braver l'opinion, et c'est alors qu'on commença à parler de certaines excentricités pédagogiques, traitées d'extravagances par les gens pondérés, mais qui plaisaient à d'autres par leur nouveauté même et leur parfum exotique. Ainsi on court à Ermenonville pour contempler la famille du châtelain, M. de Girardin, vêtue à l'anglaise : le père, les enfans, les domestiques, sont habillés de toile bleue d'Oxford, vestes, culottes et guêtres uniformes. Mme de Girardin et ses femmes portent un costume de même étoffe, avec un large tablier et un chapeau noir. Dans la cour du château est un grand mât de trente pieds, au haut duquel les petits Girardin, s'ils veulent manger, doivent aller décrocher leur repas. Ils viennent à pied d'Ermenonville à Paris, dix bonnes lieues (1), et la première fois qu'ils apparaissent aux Tuileries, dans leurs vestes de toile, les cheveux tondus et les jambes gainées d'un pantalon, — un pantalon! — parmi leurs camarades de même âge, poudrés, sanglés, manchettes aux poings, bas de soie aux mollets et chapeaux à trois cornes en tête, c'est une stupeur dont les contemporains gardaient encore le frisson cinquante ans plus tard. La huée fut d'abord générale, puis on s'accoutuma à ce « débraillé, » on l'envia, on ne voulut plus d'autre costume (2).

(1) *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1896, p. 108.
(2) *Souvenirs* de Frenilly, 20.

L'éducation des jeunes princes d'Orléans donne aussi matière aux bavardages et soulève presque un scandale. Le Duc les a confiés à une amie très chère, Mme de Genlis ; et celle-ci a elle-même été élevée de façon à ne jamais croire qu'elle pût devenir une imposante éducatrice. Alors qu'elle était enfant, son père lui donne pour institutrice une danseuse, Mlle Mion, qui s'enivre. Mlle Mion, remerciée, est remplacée par un danseur qui est en même temps maître d'armes et qui enseigne l'escrime à son élève. Pour parfaire ses études, Mlle de Mars, sa gouvernante, l'initie à l'abrégé d'histoire du P. Buffier ; mais au bout de huit leçons, le livre est jugé trop ennuyeux par le professeur et par l'écolière qui, d'un commun accord, donnent la préférence au roman de *Clélie* et aux pièces de théâtre. Ceci conduit à jouer la comédie ; l'enfant remplit le rôle de l'Amour : son costume est si joli, — habit couleur de rose, recouvert de dentelles parsemées de petites fleurs artificielles, le tout ne venant qu'aux genoux, — que le père décide qu'elle n'en portera plus d'autre : elle aura un habit d'amour pour les jours ouvrables et un habit d'amour pour les dimanches et fêtes. Et on la rencontre au loin dans la campagne, en bottines « paille et argent, » des ailes bleues au dos, les cheveux au vent, un collier de fausses pierres au cou, un carquois à l'épaule et un arc à la main, — à moins qu'elle ne tienne dans ses paumes fermées des araignées ou des crapauds, bêtes pour lesquelles elle éprouve une répulsion justifiée que ses parens l'obligent à vaincre...

Jugez jusqu'à quel point les vocations triomphent des efforts les plus soutenus : cette fille à qui l'on a appris la danse, le piano, le chant, la harpe, les armes, l'art dramatique et la façon des fleurs artificielles, ne reçoit jamais une leçon d'écriture. Elle passera néanmoins sa longue vie à écrire ; elle sera l'auteur d'un nombre redoutable de volumes qui, tous, traiteront des plus graves questions d'éducation et de la manière de s'y prendre pour élever sérieusement les jeunes filles et les préparer aux épreuves de la vie (1) !

C'est donc à cette inspirée que M. le Duc d'Orléans s'en remit d'acheminer ses filles et ses fils vers leurs hautes destinées, et ce qui étonnera davantage, c'est qu'elle y réussit à miracle : soit

(1) *Mémoires de Mme la comtesse de Genlis*, I, 23 et suiv.

que, avec leur instinct de jeunes Français affinés, ils eussent tôt senti tout le ridicule de leur éducatrice et que leur personnalité les eût mis en garde contre tant d'innovations; soit que, doués de cet esprit d'opposition qui fermente en chacun de nous, ils eussent pris au contre-pied la masse écrasante de préceptes et de maximes que la sémillante matrone leur avait inculqués, le roi Louis-Philippe et sa sœur Madame Adélaïde se montrèrent, au cours de leur vie tourmentée et semée d'écueils, pratiques, équilibrés, méthodiques, réfléchis, toutes qualités dont Mme de Genlis n'avait jamais possédé aucune. Elle avait entrepris, pour sa plus grande gloire, de les conduire à la perfection par un chemin encore inexploré et si semé de casse-cou, que jamais autre précepteur n'eût osé y engager ses élèves : elle attachait à chacun des pieds du jeune Duc de Montpensier un poids de 25 livres, le suspendait par les mains à une barre fixe et l'obligeait à lever alternativement et à étendre les jambes. M. de Beaujolais portait des seaux d'eau pesant 92 livres bien comptées. On ne peut savoir tout le bien que ces deux jeunes princes retirèrent de cette gymnastique, car ils moururent jeunes, apparemment avant que la méthode eût donné tout son profit. En ce qui concerne le Duc de Chartres et sa sœur, il est manifeste que le régime fut à l'une et à l'autre très favorable. Mme de Genlis imagine, afin de les rompre à la fatigue, de les chausser de bottes à semelles de plomb : chacun des souliers du futur roi des Français pèse une livre et demie, ce qui ne l'empêche pas de fournir des courses, d'exécuter des sauts, et de parcourir trois ou quatre lieues à pied, d'un pas rapide et sans repos. Les brodequins de Mlle d'Orléans pèsent deux livres : elle ne les quitte que pour danser.

On organise dans le jardin de Bellechasse, antre de cette éducation régénératrice, des courses de vitesse et des courses d'haleine : à douze ans, la petite princesse court durant une lieue « exactement mesurée; » et tout ceci est excellent, encore que les bonnes gens s'effarent de cet inédit. Il y a, à Bellechasse, un maître danseur de corde, « exercice, note judicieusement Mme de Genlis, qui apprend à marcher avec sûreté et adresse dans les sentiers les plus étroits et les plus escarpés; » on interrompt les leçons, on se lève, on met aux épaules des élèves une lourde hotte, on monte, on descend, ainsi chargé, plusieurs étages; M. de Chartres arrive à porter de la sorte

225 livres. Il y a un tour dans l'antichambre, car on apprend le métier de tourneur, et bien d'autres : ceux de gainier, de doreur sur bois, de vannier, de menuisier; on fabrique des lacets, de la gaze, des cartonnages, des fleurs artificielles, du papier marbré, des grillages de bibliothèque, des ouvrages en papier mâché et des plans en relief; la maison est construite, meublée et ornée de façon que, en se livrant à ces travaux manuels, les princes s'instruisent de tout sans peine et par surcroît; les tapisseries représentent, peints sur fond bleu, les médaillons des sept rois de Rome, des empereurs et des impératrices jusqu'à Constantin le Grand, « avec leurs noms et leurs dates; » les dessus de portes reproduisent les traits particuliers de l'histoire ancienne; deux grands paravens portent les effigies de tous les rois de France, les écrans à main ou montés figurent « des traits mythologiques. » L'escalier est géographique : il y a des cartes depuis le seuil jusqu'aux greniers, « celles du Midi au bas des degrés, et celles du Nord au deuxième étage, » comme il convient. On ne peut lever les yeux, tourner la tête, s'asseoir, entrer, descendre, monter, sortir, marcher, s'étendre, manger, sans recevoir une leçon de quelque chose. La lanterne magique est « historique, » et si l'on va respirer au jardin, un pharmacien botaniste est là qui détaille les plantes, leurs vertus médicinales et enseigne l'usage qu'on doit en faire. Le maître de musique est allemand, le valet de chambre italien, le majordome anglais et le professeur de dessin polonais. Le moral n'est point, du reste, négligé; Mme de Genlis a acheté en Angleterre deux jeunes filles jolies comme les amours; elle les a affublées des noms romanesques d'Hermine et de Paméla; ces deux nymphes vivent avec les jeunes princes, partagent leurs leçons, leurs jeux, leurs gymnastiques et leurs exercices de force, et ce n'est point là ce qui surprend le moins. Car les bavards s'en donnent à cœur joie des excentricités de Bellechasse : ceux-ci se lamentent, quelques-uns approuvent, beaucoup se scandalisent; tous, en fin de compte, s'accordent pour rire; mais le bon public ne douta plus que la gouvernante avait entrepris de conduire à la démence la progéniture de la maison d'Orléans quand, le 9 juillet 1789, on vit débarquer dans Paris un cyclope, avec une massue, un œil au milieu du front et une peau de bête autour des reins. On conduisit le personnage au poste, on le ques-

tionna avec défiance : c'était un peintre, nommé Giroux, arrivant de Saint-Leu, où Mme de Genlis et ses élèves étaient en villégiature dans un château dont le parc, bien entendu, se contournait en carte de géographie et dont les cours d'eau se découpaient en baies, en caps, en isthmes, en golfes ou en détroits. Surpris en pleine représentation mythologique par la rumeur qu'une émeute venait d'éclater à Paris, M. Giroux n'avait pas pris le temps de quitter son costume de « leçon de choses » et était accouru aux nouvelles sans même penser au déplorable anachronisme qu'offrait le spectacle de Polyphème en cabriolet (1).

On s'attarderait trop à conter les bizarreries de la gouvernante princière : elle tiendra place en toute histoire de la pédagogie, car elle fut, sinon la première, du moins la plus audacieuse à rompre avec les prudens usages et les sages accoutumances de nos ancêtres. Sa manière caractérise ce besoin d'innover, cet amour du hasardeux dont fut prise la France à la fin du XVIIIe siècle. Filleul de tous les bons génies qui l'avaient comblé de dons, notre pays était déjà guetté par deux perfides sirènes, les fées *Utopie* et *Exotisme*, qu'il n'avait jamais conviées à son aide et dont il avait dédaigné jusqu'alors les incantations et les sortilèges. Mais follement et sans cesse épris du « meilleur, » si généreux qu'il en rêve l'expansion par toute la terre, pour le trouver à tout prix il se laissera séduire par les charmes trompeurs de ces dangereuses enchanteresses, et quand il s'apercevra qu'il a été leurré, et que la mer sur laquelle elles l'ont embarqué est hérissée de traîtres récifs, il sera trop tard pour virer de bord et pour faire voile vers le port assuré de la tradition méconnue.

G. LENOTRE.

(A suivre.)

(1) *Mémoires* de Mme la comtesse de Genlis, IV, 1 ; et, pour ce qui précède, III, 101, 154 et suiv.

SOIXANTE ANNÉES

DU

RÈGNE DES ROMANOFF[1]

NOTES ET SOUVENIRS

1821-1881

II. — A TRAVERS LE RÈGNE DE NICOLAS Ier

I

A la lumière des événemens qui ont agité l'Europe à cette époque, on peut considérer comme des années heureuses, pour la Russie et l'empereur Nicolas Ier, celles qui se sont écoulées entre son avènement dramatisé par la conspiration de décembre 1825 et la chute de Charles X, si promptement suivie de l'insurrection polonaise. Sans doute, elles sont assombries par la rigueur des condamnations prononcées, au nombre de plus de cent, contre les conspirateurs traduits en justice; plusieurs d'entre eux eussent mérité que la clémence impériale s'exerçât à leur profit. Mais cette réserve faite, on ne saurait nier que le règne du nouveau souverain semble, à son aube, devoir être un règneà qui le destin sourira tant au point de vue de sa grandeur au dehors qu'à celui de sa prospérité au dedans.

(1) Voir la *Revue* du 15 février.

La révolution qui les avait un moment menacées était écrasée, et bien que ses racines fussent restées dans le sol, Nicolas Ier se flattait de parvenir à les extirper. Il demeurait convaincu qu'à la condition de gouverner avec une main de fer et de fermer ses États aux doctrines révolutionnaires, il n'aurait pas à redouter une insurrection nouvelle.

Il était dans sa destinée de voir ses prévisions se réaliser. Durant ses trente ans de règne, on ne signalera en Russie aucun attentat contre sa personne, ni aucune tentative de révolte contre son autorité, malgré l'exemple donné aux Russes par les Polonais. Confiant dans l'efficacité de ses procédés de gouvernement, poussant le culte de son autocratie jusqu'à se laisser dire qu'il est impeccable et infaillible, Nicolas croira inexpugnable sa résistance aux idées libérales et ne soupçonnera pas l'avenir tragique que préparent à son successeur les sociétés secrètes qui de toutes parts continuent, comme sous le règne de son frère, à s'organiser à son insu dans l'Empire.

Au cours de la période dont nous parlons, antérieure à 1830, ses relations avec les puissances européennes, bien que la sourde hostilité de l'Angleterre et de l'Autriche menaçât de les altérer, ne furent pas troublées. Celles qu'il entretenait avec le gouvernement de Charles X étaient de plus en plus cordiales, confiantes, voire affectueuses. Rappelé à Paris où il entrait en janvier 1828 dans le cabinet Martignac comme ministre des Affaires étrangères, l'ambassadeur La Ferronnays n'avait pas reparu à Pétersbourg et n'y devait pas reparaître. Mais le gouvernement royal avait envoyé pour le remplacer le général duc de Mortemart. Celui-ci, nouveau venu dans la diplomatie, personnage considérable par le rang social et la valeur personnelle, gagnait si promptement, à peine arrivé en Russie, les sympathies de Nicolas Ier que ce prince dont les armées comprenaient déjà plusieurs officiers français, l'invitait à l'accompagner dans la campagne qu'il entreprenait contre la Turquie, en faveur de la Grèce, de concert avec la France et l'Angleterre. Campagne mémorable dont la victoire navale de Navarin a été le plus retentissant épisode, et qui fut complétée par l'expédition de Morée où les Français se couvrirent de gloire sous les ordres du général Maison et délivrèrent le peuple hellène du joug ottoman.

Cette guerre contre les Turcs avait été précédée d'une guerre contre la Perse, non moins heureuse dans ses résultats. Victo-

rieux dans l'une et dans l'autre, le jeune empereur de Russie, secondé dans son action gouvernementale par son chancelier Nesselrode, semblait destiné à tenir dans le monde une place non moins prestigieuse que celle qu'y avait occupée son illustre frère Alexandre.

On le voit alors s'intéresser autant à ce qui se passe en France qu'à ce qui se passe en Russie. Bien qu'il n'existe entre le cabinet de Paris et le cabinet de Pétersbourg aucun traité formel d'alliance, il tient le roi de France « pour un ami et un allié. » Il dit en en parlant : « Aucun souverain, excepté le roi de Prusse, ne m'a été aussi fidèle que lui. » Pour reconnaître efficacement cette fidélité, il ne perd aucune occasion de prodiguer des conseils à Charles X, de s'associer aux joies et aux peines de la dynastie des Bourbons. Lorsqu'il apprend que le vieux Roi rêve de confier le pouvoir à Polignac, il enjoint à Pozzo di Borgo, son ambassadeur à Paris, de représenter au souverain français « combien offre de dangers la marche imprudente qu'il a prise; » il l'adjure de « respecter la Charte et de se souvenir des institutions qu'il a jurées. » Lorsqu'un peu plus tard, il a connaissance de l'expédition d'Alger, il applaudit à la résolution royale; il met au service du gouvernement français un officier de haute valeur qui « connaît bien les Arabes et pourra fournir de très utiles indications. » Le jour où la nouvelle de l'entrée de nos troupes dans la capitale du Dey parvient à Saint-Pétersbourg, — c'est le 28 juillet — il ne se tient pas de joie, non seulement parce que dans la prise d'Alger il voit un coup porté à la puissance maritime de l'Angleterre, mais plus encore parce qu'il y voit un accroissement de celle de la France dans la Méditerranée.

A cette date, le duc de Mortemart étant en congé à Paris depuis quelques semaines, l'ambassade était dirigée par le premier secrétaire, le baron de Bourgoing, nommé chargé d'affaires. Le 30, il est mandé par l'empereur qui s'impatiente de manquer encore de détails sur l'événement qui vient de s'accomplir. Il lui demande s'il en a reçu de nouveaux : Bourgoing répond négativement :

« Dès que j'aurai quelque chose moi-même, je vous le ferai communiquer, » promet l'empereur. Puis, faisant allusion à un entretien que le chargé d'affaires a eu la veille avec le comte de Nesselrode, il continue : « Mais, dites-moi, quelles

sont les idées positives du Roi sur les démarches qu'il désire être faites par mon ministre en Turquie?

— Sire, les ordres que j'ai reçus se bornent à me prescrire de demander à Votre Majesté de faire donner à sa mission de Constantinople des instructions qui lui permettent de s'entendre avec le général Guilleminot (1) et de continuer à préparer la Porte à se prêter aux arrangemens qui pourraient lui être proposés.

— Il faut cependant, reprit l'Empereur, que je sache dans quel sens et sur quelle base doit agir mon intervention.

— Sire, les intentions du Roi sur les points de détail de cette grave question ne sont pas encore connues. Plusieurs idées pourront être mises en avant et discutées; mais le ministre de Sa Majesté ne m'a jusqu'ici fait connaître aucun des partis qui peuvent être pris relativement à Alger. Je sais seulement que l'avis ouvert par le général Pozzo di Borgo, de faire intervenir la Porte dans cette question, a été adopté. C'est à cet effet que je suis chargé par le Roi de recourir à l'intervention amicale de Votre Majesté et de lui exprimer le désir de voir le ministre impérial à Constantinople s'unir d'intention et de langage avec l'ambassadeur du Roi.

— Ah! s'il ne s'agit, pour le moment, que de cette instruction générale de bonne intelligence avec les missions françaises, répond l'Empereur avec animation, je puis vous garantir, et vous pouvez le redire au Roi, que M. de Ribeaupierre (2) l'a déjà et que, de plus, elle est donnée à tous mes ministres. »

Il résulte de ce bref entretien qu'à la date où il eut lieu, c'est-à-dire le 30 juillet, l'empereur Nicolas était tout à la dévotion du roi de France et disposé à lui rendre autant de services qu'il serait en son pouvoir de le faire. Mais, à cette date, après trois jours de combats dans les rues de Paris, entre la garde nationale et les troupes royales, alors que le sang français, répandu par la faute de Polignac, rougissait encore le pavé des rues, l'insurrection provoquée par les Ordonnances du 25 triomphait de toutes parts, aux cris de : « Vive la Charte! A bas les ministres! A bas les Bourbons! » Un gouvernement provisoire, présidé par La Fayette, se créait à l'Hôtel de Ville et, sans se préoccuper de Charles X, proclamait lieutenant-général du

(1) Ambassadeur de France en Turquie.
(2) Chargé d'affaires de Russie à Constantinople.

royaume Louis-Philippe d'Orléans, le chargeant ainsi de gouverner jusqu'à ce qu'un pouvoir définitif eût été institué.

Réfugié à Saint-Cloud, puis à Trianon, le Roi, bien que son consentement ne lui eût pas été demandé, donnait son adhésion à cette mesure, retirait les Ordonnances, cause de tout le mal, et abdiquait en faveur du duc de Bordeaux; il mettait le petit prince, alors âgé de dix ans, sous la protection du lieutenant-général, dont le rôle, s'il l'eût accepté, eût été celui d'un régent. Enfin, il confiait au duc de Mortemart la mission particulièrement difficile en un tel moment de former un ministère qui ferait ratifier ces mesures par les Chambres. Ce brillant gentilhomme n'avait accepté que sur l'instante sollicitation du Roi une mission dont il ne se dissimulait pas les difficultés. Exécutée trois jours plus tôt, elle aurait eu chance de réussir. Maintenant, l'heure était passée et Mortemart fut plus attristé que surpris lorsqu'ayant porté à l'Hôtel de Ville les propositions du Roi, il lui fut répondu : « Il est trop tard. » Le 7 août, à Paris, la Chambre des députés, prenant acte de l'abdication de Charles X, mais évitant toute allusion au Duc de Bordeaux, déclarait le trône vacant et, « vu l'intérêt pressant, universel, y appelait S. A. R. le Duc d'Orléans et ses descendans à perpétuité, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture. » C'en était fait de la branche aînée des Bourbons.

Ces nouvelles tombèrent comme la foudre à Saint-Pétersbourg, et l'effet en fut décisif. C'est ici que se manifeste pour la première fois, avec éclat, ce besoin, voire cette volonté d'intervenir dans les affaires intérieures des États européens, même quand il n'y est pas intéressé, qui caractérisera Nicolas Ier et le transformera en un souverain Touche-à-tout dont les prétentions, pour la plupart inadmissibles, finiront par fatiguer et offenser toutes les nations. La chute et l'abdication de Charles X le consternèrent; il perdait un allié, un appui contre la Grande-Bretagne. Mais quand le bruit commença à se répandre qu'à Paris existait un parti nombreux et déjà puissant qui voulait donner la couronne au Duc d'Orléans, la consternation s'aggrava d'une violente colère. Il voulait bien reconnaître Louis-Philippe comme lieutenant-général du royaume, puisque Charles X, en abdiquant, avait ratifié cette nomination, mais comme roi des Français, jamais. Il le déclare à Bourgoing dans deux audiences qu'il lui accorde avant que soient connues

à Saint-Pétersbourg les résolutions définitives prises à Paris; il s'efforce de rallier les grandes cours à sa manière de voir. Par son ordre, Nesselrode les invite « à ne pas considérer la question comme de convenance particulière, mais comme une question européenne d'où dépendent le salut de la France et celui des gouvernemens et des peuples en général. » Sous toutes les formes et avec une inlassable activité, Nicolas s'attache à faire savoir par toute l'Europe qu'il condamne formellement les événemens de France, parce qu'ils sont une atteinte au principe de la légitimité dont il s'est constitué le gardien et le défenseur.

Les témoignages de son mauvais vouloir et de son irritation deviennent tels que le chargé d'affaires de France s'en inquiète et se demande si la crise n'aboutira pas à la rupture des relations diplomatiques. Que ne peut-on craindre de la part d'un autocrate volontaire et irascible? Bourgoing n'est pas homme à rester dans ce doute et, le 24 août, alors qu'on est averti, à Saint-Pétersbourg, que Louis-Philippe est élu roi des Français, il fait demander à l'Empereur de le recevoir. Il veut essayer de découvrir ses intentions et, si elles sont ce qu'il pressent, de le ramener à d'autres sentimens. S'il n'y réussit pas, il saura du moins ce que son gouvernement doit redouter de la colère de l'autocrate de toutes les Russies.

Les historiens sont toujours heureux de rencontrer sur leur route un personnage supérieur à la situation qu'il occupe, et c'est bien ainsi qu'en cette circonstance va se révéler le baron de Bourgoing aux yeux de nos lecteurs, s'ils veulent se rappeler qu'il n'était pas ambassadeur mais seulement chargé d'affaires, et ni par la fonction, ni par l'éclat des services ne possédait l'autorité d'un La Ferronnays ou d'un Mortemart. Il n'en trouvera pas moins ce qui lui manque pour égaler ses anciens dans l'idée qu'il se fait de la grandeur du pays qu'il représente; on peut parler haut et ferme quand on parle au nom de la France. On va le voir résolu, maître de soi, tenir tête à l'orage et, dans sa conversation avec l'Empereur, qui revêt parfois la physionomie d'un duel, réfuter les argumens qu'on lui oppose avec une force que l'intransigeance impériale ne parvient pas à ébranler.

Nicolas Ier résidait alors dans son château de Yélaguine, aux environs de la capitale; il y passait l'été avec l'impéra-

trice, Marie Alexandrowna, née princesse de Hesse, et leurs enfans au nombre de quatre, dont l'aîné, Alexandre, grand-duc héritier, le futur Alexandre II, venait d'atteindre sa treizième année. C'est là que rendez-vous avait été donné au chargé d'affaires pour ce même jour 24 août, à dix heures du soir et là aussi que nous allons le suivre en prenant pour guide le très curieux rapport qu'il adressait le lendemain au maréchal Jourdan, ministre des Affaires étrangères à Paris.

Assis devant son bureau, l'Empereur écrivait. En entendant annoncer le baron de Bourgoing, il fit quelque pas au-devant de lui, lui désigna un siège, et négligeant les formules de politesse, il l'interpella d'un accent agressif, prouvant ainsi à son interlocuteur qu'il s'était préparé à croiser le fer.

— Eh bien! avez-vous reçu des nouvelles de votre gouvernement, de monsieur le lieutenant-général du royaume, car vous savez déjà que je ne reconnais aucun autre ordre de choses que celui-là et que je le considère seul comme légal parce qu'il découle de l'autorité royale légitime?

Quoiqu'il ne s'attendît pas à cette brutale entrée en matière, Bourgoing ne se laissa pas déconcerter.

— Je suis très surpris, Sire, répondit-il, de voir Votre Majesté envisager ainsi une question souverainement jugée.

— Oui, telle est ma façon de penser; le principe de la légitimité, voilà ce qui me guidera en toute circonstance; je ne m'en départirai jamais, jamais, accentua l'Empereur en frappant son bureau de son poing fermé; je ne puis approuver ce qui vient de se passer en France.

— Votre Majesté veut donc mettre le feu à l'Europe? Je sais bien que Votre Majesté ne songe pas à prendre les armes pour attaquer la France; mais pense-t-elle qu'une nation comme la nôtre, aussi pénétrée du sentiment de sa dignité, se laisse donner une marque d'improbation quelconque?

— Jamais je ne me départirai de mes principes : on ne transige point avec ses principes, et je ne transigerai jamais avec mon honneur.

— Je sais, Sire, que la parole de Votre Majesté est sacrée, et qu'un engagement pris par elle est une loi immuable. Voilà pourquoi j'attacherais tant de prix à ne point la voir se lier pour l'avenir par des déclarations précipitées. Je connais combien son cœur obéit facilement à une première impression : que

Votre Majesté me pardonne de lui parler aussi franchement.

— Dites tout ce que vous avez sur le cœur, reprit l'Empereur.

— Eh bien! Sire, j'ose supplier Votre Majesté de calmer ces premiers mouvemens, et au lieu de ne consulter que le sentiment qui l'agite maintenant, d'avoir égard aux conseils d'une raison plus calme. Je ne m'alarme pas encore de ce que j'entends, parce que je pense, avec toute l'Europe, que Votre Majesté a non seulement un cœur noble et généreux, mais encore un esprit judicieux et éclairé. Elle sentira que le Roi a dû accepter la couronne qui lui était offerte, et que, sans cette détermination, tout était à craindre de l'agitation qui régnait dans Paris.

Développant sa pensée, le chargé d'affaires de France rappelait à l'Empereur ce qu'il lui avait dit dans les audiences précédentes, alors que les suites de la révolution restaient encore indécises, sur la nécessité de sauver le principe monarchique en soutenant le prince qui, désormais, en France, pouvait seul le représenter. Si ce prince devenait le dernier retranchement contre le désordre et l'anarchie républicaine, la dernière garantie du repos général, serait-il sage, pour reprendre le terrain perdu, de compromettre celui qui resterait? Bourgoing ne rétractait aucune de ses paroles. Il regrettait amèrement que le vieux Roi, aveuglé par ses illusions et des conseils funestes, eût provoqué lui-même cette secousse terrible, et le prince qui portait maintenant la couronne ne déplorait pas moins les malheurs qui avaient coûté la vie à tant de Français. Mais, si douloureux que fût ce passé, n'était-ce pas l'avenir qu'il fallait maintenant envisager?

— Le principe de la légitimité, répéta l'Empereur, doit nous guider tous en ce moment; il est la base de l'ordre social.

— Mais ce principe est-il immuable, reprit Bourgoing, applicable à tous les pays, à tous les temps, à toutes les circonstances? Quel est le souverain de l'Europe qui peut dire que non seulement dans les temps passés, mais même de nos jours et dans sa propre histoire, on ne trouve pas d'innombrables démentis donnés à ce principe? L'Angleterre est-elle riche, forte et tranquille? Est-elle reconnue par toute l'Europe? Et cependant ce principe inflexible est-il d'accord avec les changemens qu'a dû y subir l'ordre de succession?

— Ce n'est point moi qui l'ai reconnue, s'écria l'Empereur, je ne réponds point de ce qui ne m'est pas personnel.

— Non, Sire, ce n'est point Votre Majesté; mais c'est Louis XIV, neuf ans après le changement de dynastie en Angleterre.

— Mais après combien d'efforts, Louis XIV s'est-il décidé à cette reconnaissance!

— Oui, Sire, il a fait de grands efforts, et l'Europe n'en fera aucun, parce qu'ils seraient inutiles et dangereux; mais après avoir épuisé sa résistance, ce grand Roi a fini par revenir sur ce qu'il avait d'abord avancé : il a dû céder à la nécessité de la paix, du repos général, intérêt plus puissant que celui d'un principe abstrait. Votre Majesté, comme toute l'Europe, devra s'y résigner également. Pourquoi donc se lier inutilement pour se préparer les embarras d'une rétractation? L'auguste frère de Votre Majesté, l'empereur Alexandre, dont les Français conservent la mémoire, parce qu'au milieu des malheurs d'une invasion, ce fut lui qui éleva la voix en faveur de la France, l'empereur Alexandre lui-même n'a-t-il pas exprimé hautement, en 1814, qu'il venait avec ses armées protéger la liberté de nos décisions? La déclaration du prince Schwartzenberg, en date du 31 mars, ne disait-elle pas en propres termes : « Que Paris se prononce, et l'Europe en armes devient le soutien de ses décisions? » Le Sénat ne déclara-t-il pas ensuite textuellement, le 2 avril, que la France appelait *librement* au trône le roi Louis XVIII? Ce que les souverains réunis ont fait et dit alors, cesseront-ils de le trouver équitable et vrai, seize ans plus tard?

— Je ne sais encore ce que nous ferons, reprit l'Empereur, mais certainement je dirai mon opinion aux autres souverains de l'Europe. Le comte Alexis Orloff doit la porter sous peu à Vienne. Je l'ai écrite hier à Guillaume (son beau-frère, le prince d'Orange), et le roi de Prusse, qui me la demande, ne tardera pas à la recevoir. Nous ne vous ferons pas la guerre; acceptez-en la certitude; mais, si nous reconnaissons jamais ce qui existe chez vous, ce ne sera qu'après nous être concertés.

— Eh bien! Sire, que résultera-t-il d'un Congrès pareil?

— Il ne s'agira point de Congrès; nous avons d'autres moyens pour tomber d'accord que de nous réunir.

— N'importe, Sire, comment s'exprimera ce refus de reconnaissance? Les Puissances feront-elles une déclaration? Qu'elles y prennent garde : une guerre de plume avec la France est

aussi dangereuse qu'une guerre à coups de canon. Ce principe de légitimité, qui sera invoqué et qui vous est cher, gagnera-t-il beaucoup dans le respect des peuples à être analysé, disséqué par nos écrivains, à être combattu par la puissance de tant d'exemples récens? Les publicistes de M. de Metternich sont-ils de force à se mesurer avec les nôtres? Sera-ce l'*Allgemeine Zeitung*, par hasard, qui prétendra diriger la tendance des esprits? La France intellectuelle est aussi forte que le serait la France armée. N'irritons ni l'une ni l'autre. N'en doutez point, Sire, devant le tribunal de l'Europe attentive, les défenseurs de ce dogme seront pulvérisés; car, il ne faut point se le dissimuler, Sire, l'universalité de notre langue et l'habileté de nos écrivains nous rendent les maîtres de l'opinion de l'Europe.

Piqué au vif, l'Empereur se redressait :

— Croyez-vous que j'aie peur de cette guerre de plume? A une pareille distance de vous, ne suis-je pas tout à fait à l'abri?

— Oui, Sire, je connais la puissance et la force de votre immense Empire; aucune agression matérielle n'est possible. Mais si une attaque morale est également peu à craindre à huit cents lieues, pourquoi redouter, à cette immense distance, ce que Votre Majesté appelle un mauvais exemple?

La question restant sans réponse, Bourgoing recourut à d'autres argumens. Il fit valoir l'appui que la nouvelle royauté recevait en ce même moment de la presse britannique, ce qui permettait de prévoir qu'abandonnée ou menacée par les cours du Nord, la France pourrait compter sur l'alliance anglaise. Cette perspective impressionnait l'Empereur; il déclara que « l'amitié et l'alliance de notre pays lui étaient chères, parce qu'il les croyait fondées sur la force des choses, sur l'absence de toute cause de rivalité, sur la communauté d'intérêts et sur l'analogie des caractères nationaux. »

— Alors, Sire, ne nous jetez pas dans l'alliance anglaise, reprit Bourgoing. Que Votre Majesté se rappelle que les Français se sont toujours montrés ses amis.

Touché par ces paroles, l'Empereur tendit la main au chargé d'affaires et dit :

— Je vous répète, mon cher ami, que je ne prendrai aucune détermination isolée; mais, suivant mon invariable coutume,

je dirai ma pensée tout entière. Quant à ce que nous ferons, j'attendrai pour le décider l'avis des autres Puissances, et je coordonnerai ma marche avec la leur.

— Mais, Sire, c'est à Votre Majesté qu'appartient l'initiative; tous les souverains se tournent vers Elle pour lui demander conseil; c'est de sa volonté que tout dépendra. Oui, Sire, c'est vous qui déciderez de la guerre ou de la paix.

— Nous ne vous ferons pas la guerre, et vous ne voyez rien chez moi qui annonce pareille intention.

— Alors, qu'on se garde de nous offenser par quelque déclaration hautaine qui nous mettrait à tous l'épée à la main.

— Soyez sûr que je ne ferai rien que de concert avec l'Europe, reprit l'Empereur.

C'est à cette formule qu'il en revenait toujours, surpris peut-être par le langage du jeune diplomate qui osait lui tenir tête, sans se laisser intimider par la majesté impériale. Comme s'il n'eût su que répondre aux raisons qui condamnaient son intransigeance, Nicolas les écoutait en simulant une bienveillance que démentaient son attitude arrogante et son orgueil d'autocrate, accoutumé à voir tout trembler devant lui.

Cependant parfois, dans cet entretien qui se prolongea longtemps encore, lui échappaient des propos révélateurs de son trouble intérieur et de son désir de rassurer après avoir menacé. Bourgoing ayant exprimé la crainte que l'Autriche ne profitât des circonstances pour susciter des embarras au gouvernement français :

— Ne redoutez aucune agression de sa part, objecta l'Empereur; je sais déjà qu'elle tremble pour elle-même.

— Nous ne sommes cependant une menace pour personne, fit remarquer le chargé d'affaires. Le gouvernement français sera pacifique, uniquement occupé d'une prospérité dont l'éclat croissant suffit à son ambition. C'est seulement dans le cas où les souverains s'allieraient contre nous que nous serions contraints de chercher notre appui parmi les peuples.

A cette déclaration, il ajouta que si le comte de La Ferronnays et le duc de Mortemart étaient à sa place, ils ne tiendraient pas un autre langage que le sien. L'Empereur reconnut que c'était vrai et avoua qu'en écoutant son interlocuteur, c'est eux qu'il avait cru entendre. Mais, il n'en restait pas moins défiant envers le gouvernement de Louis-Philippe. Il le croyait inca-

pable de rendre à la Charte telle qu'elle existait maintenant son autorité et menacé de voir bientôt la République succéder à la royauté. Le débat se rouvrait sur cette question. Il ne cessa que lorsque Bourgoing eut fait remarquer que si les Français eussent voulu adopter la forme républicaine, ils l'auraient proclamée aussitôt après la chute de Charles X.

— Je voudrais, Sire, dit-il en terminant, avoir contribué à changer les dispositions que Votre Majesté m'a exprimées ; je lui aurai du moins rappelé combien ses décisions pèsent dans la balance des événemens, et combien la France continue à compter sur une amitié dont elle connaît tout le prix.

— Je ferai ce que je pourrai, mais n'attendez pas que je sacrifie mon honneur. Le temps, l'avis des autres Cours, la tournure que les choses prendront en France, voilà ce qui pourra me déterminer. Mais, je le répète, je ne transigerai jamais avec mon honneur.

Bourgoing aurait pu objecter qu'il n'existait aucune corrélation entre les événemens de France et l'honneur de Nicolas Ier, qu'ils n'avaient atteint ni de près, ni de loin. Mais, c'eût été prêcher dans le désert ; mieux valait laisser le temps faire son œuvre et le gouvernement de Louis-Philippe, par sa sagesse et sa loyauté, modifier les dispositions de l'Empereur dont le jeune diplomate venait de démontrer avec tant de fougue l'injustice et le danger. Resterait, il est vrai, la question de savoir si la conversion de l'autocrate russe, en admettant qu'il fût capable de se convertir jamais, serait sincère et s'il pardonnerait au gouvernement de Louis-Philippe autrement qu'en apparence, ses origines révolutionnaires.

Cette question, l'avenir seul pourrait la résoudre.

II

Au mois de novembre 1830, quelques semaines après les journées de juillet, l'Europe était en proie à des agitations qui assombrissaient le présent et l'avenir. En Allemagne, les dynasties prenaient leurs précautions contre les velléités libérales des peuples. En Belgique, un mouvement séparatiste contre les Pays-Bas allumait la guerre et enfin, dans la Pologne russe, éclatait à l'improviste une formidable insurrection dont l'Empereur Nicolas se montrait aussi surpris qu'irrité.

Devant le caractère imprévu de ces événemens qui déjouaient toutes ses prévisions et offensaient ses principes, on s'étonne de voir ses dispositions envers la France s'améliorer et de l'entendre parler du roi des Français avec une modération à laquelle ses auditeurs n'étaient pas accoutumés. Recevant le 30 décembre un général français, le marquis de Sainte-Aldegonde, qui, dans les rangs de l'armée russe, s'était battu contre les Turcs, il daignait lui expliquer pourquoi son langage, si malveillant et si sévère au lendemain de la révolution de Paris, s'inspirait maintenant de plus de modération et de bienveillance.

« Mes sentimens et mes principes, disait-il, ne me permettaient pas, dans le premier moment, de voir autre chose qu'une révolution dans la chute du trône de la branche aînée des Bourbons et la violation du principe de la légitimité dans l'abandon des droits du jeune Duc de Bordeaux. Depuis, la lconnaissance plus approfondie des faits et la certitude acquise que Louis-Philippe, en saisissant les rênes de l'État, avait été exempt de toute ambition personnelle et n'avait eu pour but que de sauver la France de la plus cruelle anarchie, qu'il faisait à son pays le sacrifice de la position la plus heureuse et de ses goûts les plus chers, en acceptant une royauté orageuse, ont modifié mes premières impressions, et j'ai dû rendre justice à la sagesse et aux hautes qualités du Roi. J'ai reconnu son gouvernement avec quelque peine, j'en conviens; mais un parti pris chez moi est irrévocable, et Louis-Philippe, Roi des Français, est maintenant pour moi ce qu'était Charles X. Que la France continue à se montrer modérée, que son gouvernement prenne des forces, c'est mon vœu le plus cher, et bien sûrement les relations qui existaient entre les deux Cours se renoueront sous les auspices les plus favorables. »

Il parle longtemps dans ce sens, il affirme qu'il n'a jamais songé à intervenir dans les affaires de la nation française, affirmation qu'il dément lui-même en ajoutant aussitôt « que, membre d'une alliance contractée entre les diverses Puissances de l'Europe pour la conservation de l'ordre établi, il eût été obligé d'intervenir, *même par la force des armes*, contre ceux qui l'auraient mis en danger. » Il se félicite d'avoir à constater que la sagesse du roi a écarté cette terrible éventualité; et il espère que ce péril est définitivement conjuré. Enfin, il exprime

le désir de voir l'ambassade de France, qui n'est plus gérée que par un chargé d'affaires, pourvue d'un titulaire; il souhaite qu'on lui envoie le duc de Mortemart qui a représenté Charles X à Saint-Pétersbourg et qui se rallie au gouvernement de Louis-Philippe. Mais Mortemart voudra-t-il revenir? Le général de Sainte-Aldegonde en donne l'assurance à l'empereur.

— Que le roi me l'envoie donc, reprend Nicolas; ce sera une attention personnelle à laquelle je serai très sensible.

Dans quelle mesure son langage était-il sincère? Est-ce « au caractère personnel de Louis-Philippe, à ses vues sages et généreuses » qu'il faut attribuer le changement qui s'était produit dans la mentalité de l'Empereur? Si ses dispositions étaient devenues à ce point différentes de celles dont Bourgoing avait été le confident, n'est-ce pas plutôt parce que sa politique de principe venait d'être partout mise en échec? Ses alliés n'avaient-ils pas refusé de s'associer à ses tentatives et n'avaient-ils pas reconnu le gouvernement royal? Si Nicolas eût persisté dans son intransigeance, n'aurait-il pas été seul de son avis? D'ailleurs, eût-il été prudent d'offenser la France, alors que la Pologne insurgée se tournait vers elle pour obtenir de l'argent, des munitions, des armes, voire des soldats et qu'en réponse à ces demandes le Cabinet des Tuileries, d'accord avec l'Angleterre, refusait d'intervenir dans cette tragique querelle autrement que comme médiateur, bien qu'il fût poussé à une intervention militaire par l'attitude belliqueuse de la presse et de la population de Paris? Il semble bien que voilà tout le secret de la métamorphose apparente et momentanée de Nicolas Ier. Ce qui justifie cette opinion, c'est la preuve faite, ainsi qu'on le verra plus loin, que, quoi qu'il en eût dit, il ne pardonna jamais à Louis-Philippe d'occuper la place du Duc de Bordeaux et au peuple français d'avoir formé des vœux en faveur de l'insurrection polonaise.

Cette insurrection a eu de trop nombreux historiens pour qu'il y ait lieu d'en décrire après eux les péripéties. Mais nous devons en retenir ce qui dévoile dans le souverain russe un autocrate que toute résistance à sa volonté exaspère jusqu'à la fureur, jusqu'à étouffer en lui le sentiment de pitié et de miséricorde que lui suggèrent parfois les infortunes d'autrui.

A la première nouvelle du mouvement séditieux de Varsovie et quand la lenteur des communications ne permet pas encore

d'en soupçonner la gravité et d'y voir autre chose qu'une émeute, l'Empereur parle de l'événement avec plus de tristesse que de colère, mais en en parlant, il s'excite et, lorsque la vérité lui est révélée, il donne libre cours à son irritation. Le discours qu'il tient au général de Sainte-Aldegonde dans l'audience dont nous avons parlé ci-dessus marque la marche ascendante de son irritation. Il craint qu'en France on ne comprenne mal la cause polonaise, et que l'appel fait aux sentimens et aux souvenirs des Français ne retentisse dans ce pays de manière à compliquer cette question et à exalter les espérances de ses sujets révoltés.

« Un sentiment de nationalité ne peut qu'être honorable, avoue-t-il, et je suis loin d'en vouloir aux Polonais de désirer le rétablissement de ce qui constituait leur patrie aux plus beaux temps de leur histoire; mais la réalisation de cette idée n'est qu'un rêve glorieux, d'une exécution impossible et propre à précipiter leur pays dans des malheurs effroyables. Comment, dans leur chimérique espoir, les Polonais croient-ils pouvoir déterminer les autres Puissances à faire le sacrifice des provinces acquises par des traités? Lors même que je consentirais à détacher de l'Empire ce qui leur a appartenu, et si je le tentais, ma famille et moi disparaîtrions dans une tempête. Trois millions d'hommes enclavés entre l'Autriche, la Prusse et la Russie peuvent-ils opérer ce prodige?

« Leur position comme peuple est malheureuse, j'en conviens; mais qu'on ouvre leur histoire et qu'on voie si jamais peuple fut plus ennemi que les Polonais de sa propre indépendance. Après la guerre de 1814, mon frère Alexandre a trouvé la Pologne n'ayant pas même de nom, épuisée d'hommes et d'argent pour une cause qui n'était pas la sienne. L'empereur Alexandre a rendu aux Polonais leur nationalité, il leur a donné des institutions que n'avaient pas même ses peuples. Il a créé pour eux un bonheur matériel positif qu'atteste l'état du pays, et il a poussé la générosité jusqu'à les armer, en excluant tous les Russes de leurs rangs et de leur administration. Pas un denier n'a été distrait des caisses de Pologne pour des intérêts russes. Tout enfin a été fait pour les rendre heureux, en ménageant, en toute circonstance, leur amour-propre national.

« J'ai constamment cherché à réformer chez eux les abus inséparables de toute institution humaine; dans mes différens

voyages en Pologne, j'ai interrogé les principaux d'entre eux et je les ai encouragés à me dire toute la vérité. Ils m'ont dit qu'ils étaient contens de leur sort et qu'ils n'avaient rien à désirer. Jugez, mon cher général, quelles ont dû être ma douloureuse surprise et mon indignation, en les voyant entrer en révolte ouverte et préluder à leurs projets par le meurtre et l'assassinat. Les Polonais sont à la fois bien fous et bien coupables. Ils ont méconnu mon caractère : cependant je suis juste et clément; je saurai distinguer les innocens des coupables, et, sur toutes choses, *je n'oublierai jamais, quelle qu'ait été la conduite des Polonais à mon égard, que j'ai juré de conserver les institutions données par mon frère.* Le glaive est suspendu sur leurs têtes. Des forces immenses marchent contre eux et vous savez quelle est l'animosité des Russes à leur égard. Qu'ils y prennent garde et qu'ils sachent profiter du temps qui leur est encore laissé ! »

Il y avait beaucoup de vrai dans cette lamentation menaçante. Mais Nicolas oubliait que l'empereur Alexandre, après avoir tiré la Pologne de son néant, après l'avoir dotée d'institutions libérales et d'une constitution, en avait lui-même détruit les heureux effets par un acte additionnel qui ajournait indéfiniment la convocation des États, restreignait la liberté de la presse et donnait à la police des pouvoirs illimités ; il oubliait que le grand-duc Constantin, gouverneur de la Pologne, avait lassé l'armée, l'aristocratie, la population, par le caractère capricieux, brutal, fantasque de son gouvernement, par les persécutions exercées contre les catholiques et par la liberté qu'il laissait aux exécuteurs de ses ordres de les dénaturer en les aggravant ; il oubliait enfin l'inextinguible patriotisme de la nation polonaise, les souvenirs prestigieux de son indépendance, sentiments que n'avaient pu effacer ni de longs malheurs, ni les bienfaits d'un bien-être matériel. Tant que cette indépendance, ce droit naturel des peuples de disposer d'eux-mêmes ne lui seraient pas rendus, elle se considérerait comme asservie et son patriotisme saisirait toutes les occasions de se manifester. A l'heure où il éclatait dans la Pologne russe, les deux autres puissances copartageantes, la Prusse et l'Autriche, en étaient à se demander si, comprimé depuis le partage, il n'allait pas se réveiller sur les territoires qu'elles détenaient et si les Polonais soumis à leur domination ne suivraient pas l'exemple de Var-

sovie. Elles avaient toujours blâmé les réformes libérales accordées par Alexandre à la Pologne. L'Autriche, après avoir tenté vainement de les paralyser, avait maintes fois prédit qu'elles auraient des conséquences funestes. Maintenant que ses prédictions se réalisaient, son ambassadeur en Russie, le comte de Ficquelmont, les rappelait et triomphait.

« Il m'a dit à moi-même, écrivait Bourgoing, mais en y mettant toutefois cet esprit de douceur et d'humanité qui forme le fond de son caractère personnel au milieu des opinions plus exagérées du cabinet qu'il représente, qu'avec des idées de philanthropie générale, on pouvait avoir telle ou telle manière de voir sur le partage de la Pologne; mais que, pour les trois Puissances partageantes, c'était un fait accompli, sur lequel elles n'avaient plus à revenir et qui rentrait dans tous les cas de conquêtes dont l'histoire des nations présente de si nombreux exemples; que, partant de cette base, on devait trouver que l'empereur Alexandre avait agi avec une grande imprudence en donnant à une nation asservie une ombre d'existence politique, qui ne faisait qu'entretenir sa nationalité et ses espérances, d'y avoir joint une armée séparée, et enfin une Constitution. »

Dans cette opinion du cabinet de Vienne conforme à celle du cabinet de Berlin, Nicolas, s'il eût eu besoin d'être encouragé à réprimer sans pitié l'insurrection polonaise, aurait puisé toute l'énergie nécessaire. Mais un tel excitant lui était inutile. Celui qu'il trouvait dans le sentiment de sa cour lui suffisait. Lorsque, n'ayant pas encore mesuré la gravité de l'insurrection, il faisait dire aux Polonais que, s'ils se soumettaient sans délai, il pardonnerait, les courtisans murmuraient : « Il faut en finir une bonne fois pour toutes avec ces gens-là, » et l'un d'eux aggravait la menace en disant : « La guerre qui commence sera dure. Mais une seule chose m'épouvante, c'est la clémence de l'Empereur. »

Sa disposition à la clémence avait été de courte durée. Elle résultait de la lenteur qu'avaient mise à lui parvenir les nouvelles de l'insurrection et la certitude bientôt acquise que le grand-duc Constantin en était la cause première :

« Par son manque de véritable énergie et de courage personnel, il a tout perdu, après avoir tout compromis, mandait encore Bourgoing à son ministre, le général Sébastiani. Les

généraux russes et polonais lui ont proposé de se mettre à la tête des troupes et de rentrer à Varsovie, en garantissant que l'ordre serait promptement rétabli. Des personnes sont même venues de la ville pour le déterminer à y rentrer à main armée, avec l'appui d'un parti nombreux. Mais il est resté sourd à toutes les représentations, et s'est constamment refusé à une résolution qui, prise dès l'origine, aurait, selon toute apparence, empêché le renversement de l'ordre établi. Ces nouveaux torts du grand-duc ont porté à l'extrême l'opinion défavorable qu'on a de lui. »

Elle n'était que trop justifiée. Pendant sept jours, la famille impériale avait été absolument sans nouvelles ; dix autres jours s'étaient écoulés encore sans autres renseignemens que les lettres du grand-duc lui-même, écrites sans ordre et sans précision, arrivant par des courriers auxquels était interdit expressément, ainsi qu'à toutes les personnes de la suite, d'écrire une seule ligne à Saint-Pétersbourg.

On apprenait, en outre, que le grand-duc s'était enfui de son palais avec tant de précipitation qu'il n'avait pas eu le temps d'emporter ni de détruire ses archives particulières où se trouvait la volumineuse correspondance de l'Empereur, témoignage touchant de la déférence qu'il témoignait à ce frère dont il occupait la place, en lui communiquant les rapports diplomatiques venus de l'étranger, et même en le consultant. On pouvait donc craindre que des secrets d'État ne fussent tombés aux mains des insurgés.

Néanmoins, si graves qu'eussent été les torts du grand-duc, l'Empereur lui prodiguait dans ces douloureuses circonstances les égards les plus affectueux. Des missions d'information, des secours de tout genre se succédaient de jour en jour. Il poussait la sollicitude jusqu'à faire envoyer à la princesse de Lowics, qu'on disait dénuée de tout après sa fuite de Varsovie, des vêtemens choisis par l'Impératrice parmi les siens. Mais ces témoignages de tendresse fraternelle n'empêchaient pas l'Empereur de reconnaître les torts de son frère et d'en conclure que le grand-duc devait être éloigné de toute participation au gouvernement de la Pologne, comme aux opérations militaires qui se préparaient. Il désignait les commandans d'armée sans le consulter, et lui envoyait le comte Alexis Orloff pour lui exposer les raisons qui ne lui permettaient pas de le maintenir à la

tête des troupes. Avec tous les ménagemens nécessaires, Orloff devait faire entendre au grand-duc que les circonstances lui imposaient une retraite momentanée. Comme l'état actuel des esprits dans presque toute l'Europe rendait inopportun un voyage à l'étranger, comme, d'autre part, sa présence à Saint-Pétersbourg présenterait en un tel moment de graves inconvéniens, l'Empereur lui conseillait de se retirer dans l'une des provinces méridionales de la Russie et mettait à sa disposition la maison de campagne bâtie par le tsar Alexandre à Batchi-Saraï, sur les bords de la Mer-Noire.

Au moment où l'envoyé impérial quittait la capitale pour remplir cette mission délicate, le maréchal Paskéwitz y arrivait à l'improviste, rappelé du Caucase pour prendre le commandement suprême des troupes envoyées contre les rebelles. Choisies parmi celles qui avaient fait la guerre de 1828 contre les Turcs, elles formaient un corps d'élite considérable où figuraient les cosaques du Don, la garde impériale, infanterie et cavalerie, les chevaliers-gardes, toute une armée redoutable, non que Nicolas crût à la nécessité d'un tel déploiement de forces pour écraser l'insurrection, mais parce qu'il espérait que, devant des mesures énergiques, le mouvement séditieux s'arrêterait, illusion passagère qui serait devenue dangereuse si elle se fût prolongée, mais qu'il ne conserva que durant peu de jours.

Il complétait les précautions militaires par des démarches diplomatiques auprès des grandes cours, afin de les convaincre de la légitimité de son attitude. Le succès de ces démarches étant assuré à Vienne et à Berlin, il les poursuivait plus activement à Paris et à Londres. Il savait que le gouvernement provisoire de Pologne s'était adressé à l'un des membres les plus influens du cabinet français pour faire valoir ses titres non pas seulement à l'appui moral, mais aux secours effectifs de la France. Après avoir évoqué les souvenirs de gloire commune et de fraternité d'armes de vingt années, les Polonais avaient demandé si la France les laisserait succomber dans une lutte inégale, entreprise tout entière dans ses intérêts.

« Voilà deux fois, avaient-ils ajouté, que nous nous sacrifions pour vous, Français! Nous détournons maintenant l'orage qui allait fondre sur vos têtes : laisserez-vous tomber les nôtres sous le glaive vengeur des Russes? »

Bien qu'il fût difficile de comprendre en quoi l'insurrection

de Varsovie constituait un sacrifice fait par la Pologne à la France, l'argument habilement colporté par les amis des insurgés contribuait à rallier à leur cause l'opinion française; ce n'était pas trop de l'énergie du gouvernement de Louis-Philippe pour résister à l'entraînement auquel on voulait l'associer. Il s'y employait de son mieux et si loyalement que Nicolas, tenu au courant des incidens de cette lutte, lui fera exprimer par Nesselrode, le 4 mai 1831, la reconnaissance qu'éveille en son cœur la politique du roi dont le duc de Mortemart, ayant accepté de retourner à Saint-Pétersbourg, sera l'interprète éloquent et autorisé.

Nommé pour la seconde fois ambassadeur de France auprès du tsar, ce brillant gentilhomme, à peine âgé de quarante ans, s'était mis en route dès le commencement de janvier, malgré les rigueurs de l'hiver, muni d'instructions très précises, conçues dans un esprit amical pour la Russie. Nous en trouvons la confirmation dans les dépêches qui lui furent adressées ultérieurement :

« Vous êtes autorisé, lui écrira-t-on au mois de mars, à dire et à répéter, aussi souvent et aussi nettement que vous le jugerez nécessaire pour en donner au Cabinet russe la conviction pleine et entière, que notre sincère désir est de contracter avec lui une union aussi intime, aussi complète qu'il pourra le souhaiter. Vous ajouterez que notre armée est déjà constituée de manière à donner un très haut prix à notre amitié. »

Dans ce langage d'une sincère cordialité, l'Empereur pouvait voir la preuve qu'entre la France et lui la question polonaise ne créerait aucune difficulté, à la condition qu'une fois maître de l'insurrection il userait de clémence envers les coupables. Il aurait pu s'en mieux convaincre encore si Mortemart, en arrivant à Saint-Pétersbourg, lui avait raconté l'incident survenu durant son voyage et dont une lettre, datée de Kœnigsberg le 28 janvier, nous a conservé le récit. Arrêté dans cette ville par les neiges qui tombent en abondance et rendent impraticables les chemins, il profite de cet arrêt forcé pour faire connaître à son gouvernement que sur la frontière du duché de Posen, il a rencontré un envoyé du prince Czartoryski venu secrètement au-devant de lui. Le personnage, par ses discours et par les pièces justificatives de sa mission, lui a prouvé qu'il est digne de confiance; du reste ils se sont vus à

Paris chez la princesse de Beauvau, sœur de Mortemart; celui-ci l'écoute avec un bienveillant intérêt.

Par l'intermédiaire de cet envoyé, les Polonais demandent des secours à la France, à quelque prix que ce soit : s'ils ne peuvent être en hommes, au moins en argent, en officiers et en armes surtout. Si la France ne les secourt pas, ils seront, à la fin, refoulés jusqu'au Rhin où elle regrettera d'avoir laissé détruire cette précieuse avant-garde. Il n'y a plus de paix, ni de traité possibles entre eux et les Russes. La Diète a nommé Michel Radzivill chef de l'armée et proposé la déchéance de l'empereur Nicolas, comme roi de Pologne, qui doit être votée maintenant.

A cet exposé d'une situation désespérée dont Mortemart dans sa lettre ne donne qu'un résumé, il répond que la France, fidèle au principe de non-intervention qu'elle exige pour elle, le suivrait envers toutes les puissances et que son affection pour les Polonais leur garantit tous ses bons offices; tous les efforts de l'amitié seront tentés pour les tirer du précipice où de mauvais conseillers les ont précipités.

« L'envoyé est convenu des mauvais conseils, mais comme il voulait espérer dans un changement de système chez nous, je lui fis voir qu'un autre ministère ou même un autre gouvernement, quand même il le voudrait, ne pourrait rien en leur faveur. Il le reconnut avec des démonstrations de violent désespoir qui me fendaient le cœur.

— Eh bien ! me dit-il, peut-être le temps sera notre sauveur; nous lutterons pendant une campagne; que la France nous donne seulement un des guerriers expérimentés de Napoléon. Nous n'en avons pas un seul.

— La France a des devoirs qui ne lient pas absolument tous ses enfans, repris-je, mais ne comptez pas sur ceux qui viendraient pour vous sauver.

— Voulez-vous nous servir ? me dit-il avec feu. Élève de Napoléon, tous vos anciens frères d'armes polonais comptent sur vous.

— Ils ont raison ; après avoir rempli mon devoir envers ma patrie, je sacrifierais volontiers le reste de mon sang pour les sauver ; mais je suis trop leur ami pour les seconder dans une lutte impossible, commencée sous de fâcheux auspices et qui ne leur laisse que la chance de traiter honorablement.

— Il n'y a pas de confiance à avoir dans le caractère de l'Empereur! reprit alors l'envoyé.

— Vous avez tort, lui dis-je; moi, je crois que c'est là votre seule ressource, et je vous offre tous mes bons offices, de la part du Roi, et mon peu de crédit près de ce souverain, pour tirer le meilleur parti de votre affreuse position.

— Nous combattrons, nous nous ensevelirons sous nos ruines; nous avons 120 000 hommes.

Mais Mortemart tenait pour certain que l'armée polonaise n'en comptait que 30 000 en état de combattre; le reste n'était que des levées sans instruction militaire et sans armes. L'envoyé comprenant que son interlocuteur en savait autant que lui n'insista plus; il se contenta de lui recommander les intérêts de son pays et le pria de ne pas le compromettre. Ce fut le dernier mot de cet entretien. Si pénible qu'il eût été pour l'envoyé polonais, il avait eu du moins l'avantage de préciser ce que le gouvernement provisoire de Varsovie pouvait attendre de la France.

Rendu à Saint-Pétersbourg, Mortemart se hâtait d'exécuter les instructions qu'il avait emportées de Paris et celles qu'il en recevait. Il s'efforçait de savoir quel sort l'Empereur réservait à la Pologne; d'accord avec son collègue d'Angleterre, il rappelait à Nesselrode que les puissances, à Vienne en 1815, s'étaient portées garantes des institutions accordées aux Polonais par l'empereur Alexandre, et que cette décision devait être respectée. On lui promettait qu'elle le serait. Mais il soupçonnait que l'on promettait avec l'arrière-pensée de ne pas tenir, et que l'Empereur, redoutant de paraître faible, repousserait toutes les tentatives d'arrangement, si les Polonais ne faisaient pas le premier pas. Fuyant le monde, recherchant la solitude, gémissant sur le sang versé, mais irrité par la résistance des insurgés, il semblait avoir oublié l'engagement pris par lui de maintenir les institutions qui naguère avaient assuré à la Pologne une indépendance relative. Les conseils de modération qui lui venaient de France le mettaient hors de lui. Ils étaient cependant ceux d'un ami et emplis de sagesse. Le gouvernement français écrivait à son ambassadeur :

« Nous souhaitons que l'empereur Nicolas, fidèle aux inspirations de son noble caractère, use de clémence envers les vaincus. L'Europe entière a les yeux fixés sur lui; elle en attend un

grand exemple de modération, et jamais plus belle occasion ne pourra s'offrir à lui d'ajouter encore à cette réputation de sagesse et de bonté qu'il a si justement acquise. En France où tant de sympathie existe pour la Pologne, on appréciera mieux que partout ailleurs la magnanimité impériale. »

Nicolas n'était plus en état d'entendre un pareil langage ; il en faisait un grief à ceux qui le lui tenaient et les rendait responsables de l'attitude de la presse française dont les attaques virulentes déchaînaient en lui plus de colère que ne lui avait d'abord causé de satisfaction la conduite amicale et loyale du cabinet de Paris. Un moment apaisées, ses vieilles rancunes contre « le gouvernement usurpateur » renaissaient, reprenaient toute leur âpreté. Alors qu'en Pologne, les événemens auraient dû absorber ses préoccupations, les émeutes parisiennes contre lesquelles Louis Philippe, appuyé sur l'armée et la garde nationale, luttait victorieusement, lui suggéraient des remarques injustes, des critiques offensantes, des récriminations pleines d'amertume que Nesselrode, écho fidèle du maître et exécuteur servile de ses volontés, répétait à Mortemart. L'ambassadeur répliquait durement et fièrement, allant jusqu'à dire un jour à Nesselrode, qu'il serait bon que le gouvernement impérial cessât de se mêler de ce qui ne le regardait pas.

« Mais savez-vous, observa le chancelier, que depuis quelque temps, nous nous apercevons qu'on veut nous exclure tout doucement des affaires de l'Europe?

— Comment! s'écria Mortemart, vous ne faites que vous en apercevoir! Eh bien! je vous déclare que depuis fort longtemps, on trouve que vous voulez trop faire sentir partout votre influence.

— La France n'a pas eu à s'en plaindre; l'empereur Alexandre a bien défendu ses intérêts.

— Il ne s'agit pas de ces temps-là, reprit Mortemart; la France ne se plaint pas; elle vous tend la main, apprécie votre amitié, désire votre alliance, mais ne veut pas qu'on se mêle de ses affaires, pas plus qu'elle ne se mêlera des vôtres et prétend, dans tous les intérêts communs, user de l'influence qui lui est due.

Ainsi le conflit entre Paris et Saint-Pétersbourg, bien qu'intermittent, ne s'apaisait pas, et la durée de l'insurrection polonaise n'était pas faite pour en atténuer la gravité.

III

Sur les raisons qui, au lendemain de la chute de Charles X et dès les débuts de l'insurrection polonaise, avaient si visiblement assombri le caractère de l'Empereur, venait, au mois de juin 1831, s'en greffer une autre, propre à lui faire croire que la protection céleste se détournait de lui et qu'après lui avoir prodigué ses bienfaits, le ciel ne lui réservait plus que des rigueurs. Venu des contrées asiatiques, répandant la mort sur son passage, le choléra avait franchi les cordons sanitaires et faisait son apparition à Saint-Pétersbourg; il trouvait la capitale toute désorganisée et impuissante à le combattre. En peu de jours, le nombre des décès s'élevait quotidiennement à plusieurs centaines, au grand effroi de la population. Fataliste à l'excès, ignorante et crédule, répugnant aux précautions qu'on s'efforçait de lui prescrire, elle ajoutait foi aux rumeurs qui circulaient dans la capitale et présentaient l'épidémie comme un prétexte utilisé par le gouvernement impérial pour se débarrasser des individus suspects et des condamnés qui encombraient les prisons.

A la fin de juin, des bandes commençaient à parcourir la ville, la menace aux lèvres et dans les yeux, affirmant que les prétendus malades n'étaient que des prisonniers, des prisonniers aussi les prétendus morts. « Il en est, disait-on, qu'on enterre vivans ; on en a vu se relever dans leur cercueil. » Ces propos ameutaient une foule de plus en plus irritée. Le 3 juillet, à l'approche de la nuit, elle forçait les portes des hôpitaux, envahissait les salles, brisait les vitres, assommait les médecins et les gendarmes, arrachait les malades de leur lit en leur déclarant qu'ils se portaient bien et sans même s'apercevoir qu'elle en tuait plusieurs par ces violences. Tandis que ces scènes se déroulaient dans les salles, la populace restée au dehors mettait en pièces les voitures d'ambulance et, pour les inutiliser, éventrait les chevaux. Pour couper court à ces désordres, il fallut braquer les canons sur les émeutiers. Ils se dispersèrent dans la nuit. Mais, le lendemain matin, les bandes se reformaient et recommençaient à circuler en réclamant l'Empereur.

A l'apparition du fléau, Nicolas, qu'on voudrait voir plus vaillant devant le péril, s'était hâté de quitter la capitale avec sa

famille et de se réfugier à Péterhof où Nesselrode l'avait rejoint, accompagné de quelques secrétaires de la chancellerie. A l'abri d'un cordon sanitaire rigoureusement maintenu, il y attendait pour revenir que l'épidémie cessât ses ravages. Mais averti de ce qui se passait, il dut se décider à quitter pour quelques heures sa retraite où lui était parvenue, peu de jours avant, la nouvelle de la mort de son frère Constantin. Atteint du choléra à Witepsk sur la route de Saint-Pétersbourg, le Grand Duc avait succombé presque subitement, délivrant l'Empire d'un prince embarrassant et incommode, cause principale des complications polonaises qui aggravaient le mécontentement populaire.

Le premier contact de l'Empereur avec la foule eut lieu devant l'église de la Sennoï, où elle s'était massée. A une heure de l'après-midi, il apparaît sur la place, dans une voiture découverte attelée de quatre chevaux de front. Le prince Mentchikoff est assis à côté de lui et plusieurs aides de camp forment l'escorte. En apercevant le tsar dont le visage convulsé trahit la colère, cette foule immense l'acclame. Mais, loin d'apaiser le souverain, les cris augmentent son irritation. Debout dans sa calèche, il apostrophe furieusement ceux qui viennent de l'acclamer.

« Que venez-vous faire ici? Votre place est dans vos maisons, et non dans les rues. Avez-vous donc envie de suivre l'exemple des Français et des Polonais? Prenez-y garde, je veille sur vous et de terribles châtimens vous attendent si vous méconnaissez ma voix et si vous ne rentrez pas dans l'ordre à l'instant même. Quel est l'objet de ces rassemblemens? Prétendez-vous vous révolter contre le ciel qui nous afflige et nous punit? C'est Dieu qui nous envoie le choléra. Vous dites qu'il n'existe pas; moi, je suis payé pour y croire. Ne vient-il pas de m'enlever mon frère chéri, Constantin? Il est mort et je le pleure. » Ici, les sanglots de l'Empereur lui coupent la voix; il baisse la tête en couvrant de ses mains tremblantes son visage sillonné de larmes. Dominant ensuite son émotion, il reprend : « Votre désobéissance me fend le cœur; elle me tue. Voulez-vous me faire mourir aussi? » Il se tourne vers l'église, ôte son chapeau et fait à plusieurs reprises le signe de la croix. Puis, il s'éloigne pour renouveler sur d'autres points la même scène, laissant agenouillée derrière lui la populace à laquelle il vient de parler.

Le souvenir que nous évoquons ne laisse pas d'être impres-

sionnant, mais il le serait davantage si, dans les propos de Nicolas Ier, dans ses pleurs, ses soupirs et ses gestes, nous n'étions pas tentés de soupçonner une part de mise en scène et de comédie, destinée à émouvoir les spectateurs et à les ramener dans le devoir sans user de rigueur. En tout cas, il n'y avait pas réussi. Le lendemain, les troubles se renouvelèrent; des Polonais ou soi-disant tels furent massacrés, et l'ordre ne revint que lorsque le général Orlof eut été chargé de le rétablir. Quant à l'Empereur, après deux ou trois nouvelles et rapides apparitions à travers la capitale, en compagnie d'un aide de camp et de son médecin de confiance, il rentrait à Peterhof où il continua à se rendre inaccessible sous la protection du cordon sanitaire formé autour du palais.

Au cours de ces péripéties, le corps diplomatique avait été abandonné à lui-même, ce qui n'était pas sans danger dans une ville menacée de pillage et où les autorités, écrit un témoin, avaient perdu la tête. Le trait suivant permet de se figurer leur désarroi. Un domestique de l'ambassade de France ayant succombé, l'ambassadeur avait demandé un cercueil à la police. « Jetez votre mort dans la Neva, lui fit-elle dire; si vous exigez un cercueil, la police ne répond de rien. »

Ce qui était plus grave, c'est que les négociations relatives à la Pologne avaient été suspendues; les appels à la clémence adressés au tsar par la France et l'Angleterre ne recevaient pas de réponse, alors que l'écrasement de l'insurrection étant devenu inévitable par suite de la marche victorieuse de l'armée russe sur Varsovie, les deux puissances avaient hâte de connaître les intentions du cabinet de Saint-Pétersbourg. Poussés à bout par le silence qu'il s'obstinait à garder envers eux, les ambassadeurs prirent une résolution énergique. Mortemart écrivit en leur nom à Nesselrode pour lui demander une audience, en ajoutant que, si elle lui était refusée, le corps diplomatique quitterait la capitale où sa présence était inutile, puisqu'il ne pouvait voir ni l'Empereur ni ses ministres. La menace produisit l'effet qu'on en attendait. Mortemart fut prévenu que le chancelier le recevrait le jour suivant au palais d'Yélagine. C'est là qu'ils se virent, non dans le palais, mais en plein air, séparés l'un de l'autre par une allée des jardins, gardée militairement comme cordon sanitaire. En son nom et au nom de son collègue anglais, l'ambas-

sadeur formula de nouveau sa requête. Nesselrode se déroba.

— Laissez faire l'Empereur, vous serez content de sa modération.

Sa réponse ne fut que le développement de ce thème; il était évident qu'il ne voulait pas engager l'avenir. A l'issue de cet entretien, Mortemart écrivait à sa cour : « Je ne crois plus aux paroles de l'Empereur. Si vous le laissez faire, la Pologne est anéantie, car la haine est à son comble dans le cœur du souverain et le désir de la vengeance extrême dans la nation. »

A quelques jours de là, alors que le représentant de la France se préparait à partir pour Paris, une seconde conversation avec Nesselrode lui prouvait qu'il ne s'était pas trompé dans son jugement. Le chancelier lui laissait entendre que l'Empereur « était inabordable sur la question polonaise. »

— Nous ne voulons ni bons offices, ni intervention, déclara-t-il; cela ne regarde que nous.

— Songez bien à votre réponse, s'écria Mortemart. Mon intention est de la porter moi-même à Paris.

— Mais vous ne partez pas dans l'intention de nous brouiller? demanda Nesselrode tout ému.

— J'ai fait trop de sacrifices dans un esprit contraire pour que vous puissiez me supposer un tel but. Je ferai tout jusqu'à la fin pour prévenir une rupture. Mais je veux savoir si nous pouvons compter sur la clémence de l'Empereur et sur l'observation du traité de Vienne.

— Mais assurément, promit le chancelier.

Promesse fallacieuse qui ne convainquit pas Mortemart et pas davantage le baron de Bourgoing qu'en partant pour Paris, le 31 août, il laissait derrière lui comme chargé d'affaires.

« Nous n'avons à attendre de l'Empereur que les dispositions les plus défavorables, écrivait celui-ci, et les jugemens les plus partialement erronés. Il ne connaît ni ne comprend la France ; les idées les plus opposées au véritable état des choses sont les seules qu'il admette. Heureusement que l'éloignement des deux pays rend ces dispositions inactives et que, par conséquent, nous avons peu de souci à en prendre. »

La suite des événemens met en lumière la perspicacité des deux diplomates français. Le 17 septembre, le canon de la forteresse de Saint-Pétersbourg annonce aux habitans de la capi-

tale l'entrée des Russes à Varsovie et la défaite définitive des insurgés polonais. Que devient alors l'engagement pris par Nicolas d'observer le traité de Vienne et de maintenir les institutions créées en Pologne par son frère Alexandre ? Que devient sa promesse d'user de clémence envers les coupables et de modération dans le châtiment ? Il décrétera une amnistie, mais tant de cas individuels en sont exceptés que c'est comme si elle n'existait pas. Irrité contre Bourgoing qui a refusé d'assister au *Te Deum* chanté pour célébrer la prise de Varsovie, contre le gouvernement français qu'il soupçonne d'avoir facilité à l'industrie privée des envois d'armes aux insurgés et plus encore contre ceux-ci qui ont osé lui résister pendant près d'une année, il oublie toutes ses promesses et, convaincu que la France ni la Grande-Bretagne ne lui feront la guerre, que la Prusse et l'Autriche lui resteront fidèles, il assouvit sa colère par des châtimens impitoyables : confiscations de biens, déportations en Sibérie, emprisonnemens, et par la destruction totale de ce qui constituait l'autonomie polonaise. La Pologne ne sera plus désormais qu'une province russe gouvernée avec la dernière rigueur et à qui tout a été enlevé, tout jusqu'aux souvenirs matériels de sa glorieuse histoire. En 1836, le baron de Barante, alors ambassadeur de France en Russie, constatait le dépouillement.

« Les drapeaux pris sur les Polonais sont suspendus aux piliers de Notre-Dame de Kasan ; à Pétersbourg, les clés de Modln sont posées sur le tombeau du grand-duc Constantin, le Kremlin est plein des trophées de cette guerre : la suite des portraits des rois de Pologne, une série de bustes en bronze des Polonais illustres, les insignes du couronnement, le trône de Pologne, rien n'a été laissé à Varsovie (1). »

Du reste, bien des années après la campagne de 1831, l'Empereur en parlait comme d'un des plus beaux triomphes de son armée et comme de la gloire de son règne. Mais presque toujours, il s'emportait en en parlant contre ce qu'il appelait l'ingratitude des Polonais, et, s'il en voulait tant à la France, c'est qu'à ses yeux, elle avait été leur complice.

Ainsi s'expliquent la durée et la vivacité de son ressentiment qu'à plusieurs reprises, on vit s'exercer contre Louis-Philippe

(1) *Souvenirs du baron de Barante*, tome V, Paris, Calmann-Lévy frères, éditeurs.

sous les formes les plus capricieuses, tantôt aggravées par des procédés nettement discourtois, tantôt atténuées par des témoignages inattendus d'intérêt et même d'amitié. C'est ainsi, par exemple, que lorsque nos ambassadeurs successifs, le duc de Trévise, le maréchal Maison, le baron de Barante, ne peuvent obtenir de réponse à leurs demandes touchant les points les plus essentiels de leur mission, ils sont comblés d'attentions et de prévenances. Lorsque Louis-Philippe, à diverses reprises, échappe aux attentats dirigés contre sa personne, l'Empereur fait parvenir aux Tuileries les félicitations les plus affectueuses, ce qui ne l'empêche pas de se plaindre amèrement de l'esprit révolutionnaire qui règne en France, d'accuser le Roi de ne rien faire pour l'empêcher de se développer.

Dans une autre circonstance, aux grandes manœuvres de Tsarskoé-Selo, il distingue parmi les officiers étrangers le vicomte de Quinemont, attaché militaire à la légation de France à Copenhague. Après un exercice d'artillerie, il galope vers lui et l'apostrophe en ces termes :

« Eh bien! mon camarade, comment trouvez-vous cela? J'espère que ces pièces-là ne tireront jamais contre des pièces françaises, Dieu nous préserve de la guerre; mais si, par malheur, nous l'avions, je voudrais voir les Français et les Russes marcher ensemble; rien ne tiendrait contre nos deux armées. »

Voilà des propos bien faits pour flatter l'orgueil français et que celui à qui ils s'adressent est heureux d'entendre dans la bouche de l'Empereur. Mais, l'année suivante, c'est un autre son de cloche qu'entend l'ambassadeur d'Angleterre, lord Durham. Nicolas lui parle avec beaucoup d'aigreur de la France et de son Roi. Il ajoute, il est vrai, que n'ayant rien à craindre d'eux, son opinion personnelle ne doit donner aucune inquiétude quant au maintien de la paix en Europe et que, tant que les circonstances seront les mêmes, il entretiendra avec Paris des relations loyales et suffisantes.

Il était alors de fort méchante humeur. L'année précédente, deux des fils de Louis-Philippe, le Duc d'Orléans et le Duc de Nemours, avaient été reçus à Vienne et à Berlin, quoique Nicolas eût laissé entendre à ses deux alliés que faire accueil aux jeunes princes serait à ses yeux une atteinte au principe de la légitimité. Nen seulement ils avaient été reçus, mais leur suc-

cès avait été complet. « Le Duc d'Orléans nous a tous subjugués, » mandait Guillaume de Prusse à sa sœur l'impératrice de Russie. A Vienne, des négociations s'étaient engagées en vue du mariage du prince royal avec une archiduchesse. Ce projet ne s'étant pas réalisé, il prenait pour femme, un an plus tard, la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, au grand dépit de l'empereur Nicolas, qui ne comprenait pas qu'une famille régnante d'Allemagne eût consenti à s'unir à la famille de Louis-Philippe. De là, contre la France, une animosité plus grande, que personne à la Cour de Russie n'essayait de contrarier, non que le monde des courtisans nous fût hostile, mais parce que l'on était convaincu qu'on ne parviendrait pas à guérir l'Empereur de la passion haineuse qu'il nourrissait contre le successeur de Charles X.

Elle éclata sans retenue au mois de février 1848, lorsque l'Europe apprit avec autant d'émoi que de surprise la chute de Louis-Philippe et la proclamation de la République. Nicolas ne cache pas sa satisfaction. Quoiqu'il pense que la révolte d'un pays contre son souverain est d'un mauvais exemple pour les autres, il se félicite de celle des Parisiens comme de l'instrument qui vient d'abattre l'objet de son inimitié personnelle et, en vengeant Charles X, de préparer peut-être le retour de la monarchie légitime. Mais sa joie s'évanouit bientôt pour faire place aux inquiétudes qui s'emparent de lui lorsqu'il voit la Pologne s'agiter de nouveau, la Hongrie se soulever, le Piémont menacer l'Autriche, la révolution se manifester à Vienne, à Berlin, à Francfort, à Stuttgart, et mettre partout en péril le principe de la légitimité. Il supprime son ambassade de Paris en y laissant, à titre officieux, l'ambassadeur comte de Kisseleff; il refuse de reconnaître la République en déclarant qu'il ne s'immiscera pas dans ses actes, tant que seront respectées les circonscriptions territoriales fixées par les traités de 1815. Enfin, il masse sur ses frontières occidentales une armée de quatre cent mille hommes, non qu'il redoute d'avoir à se défendre contre une agression du dehors, mais parce qu'il veut être prêt à voler au secours des souverains légitimes menacés, qui l'appelleraient à concourir à leur défense. C'est cette armée qui, l'année suivante, à la prière du jeune empereur d'Autriche, François-Joseph, portera en Hongrie le fer et le feu et y commettra, à côté des Autrichiens et dans leur intérêt, toutes les

horreurs qu'ont volontairement oubliées les Magyars d'aujourd'hui, descendans indignes de leurs héroïques ancêtres.

Cependant, la France n'avait plus d'agent diplomatique à Saint-Pétersbourg, tandis que Kisseleff était resté à Paris. Ce diplomate fit insinuer au général Cavaignac qu'il serait convenable d'envoyer quelqu'un à Saint-Pétersbourg dans la même qualité que lui, et cette insinuation fut accompagnée de paroles qui semblaient annoncer que, dans un avenir prochain, le gouvernement impérial reconnaîtrait la République française. Cette mission décidée, Cavaignac désigna pour la remplir, un de ses camarades de l'armée d'Afrique, le général de brigade Le Flô. Envoyé par M. Thiers en Russie comme ambassadeur après la guerre de 1870, Le Flô devait y rester durant douze années et y rendre à son pays, notamment en 1875, des services inoubliables qui ont mis son nom en lumière. En 1848, il était peu connu, mais ceux qui le connaissaient disaient de lui qu'il était franc, loyal, spirituel et essentiellement soldat. Nul choix ne pouvait mieux répondre aux prédilections militaires du tsar et à l'idée qu'il s'était formée du gouvernement de Cavaignac. Parti avec sa nomination de ministre dont il ne devait faire usage que lorsque la République aurait été reconnue, Le Flô reçut l'accueil le plus flatteur.

« Général, soyez le bienvenu à Saint-Pétersbourg, lui dit Nicolas. La France ne peut ignorer combien j'ai d'estime et de sympathie pour elle, combien j'aime sa brave armée, et je suis heureux de pouvoir vous l'exprimer. Je vous reçois d'abord comme soldat. C'est un autre soldat qui vous accueille avec estime et affection; et, à ce titre, je vais vous parler avec toute la franchise que comporte ce caractère commun. Je reconnaîtrai la République française, et la main que je vous donne en est la plus ferme assurance; mais les habitudes de l'Empire veulent que j'attende pour le faire que votre gouvernement soit complètement constitué, constitué définitivement par le vote de sa Constitution; je vous recevrai immédiatement après comme ministre. En attendant, comptez sur tout mon désir de vous être agréable, et, je le répète, sur mes vives et sincères sympathies pour la France. »

La suite de l'entretien conserva ce caractère de cordialité. L'Empereur reconnut qu'en matière de gouvernement, la forme républicaine était certainement la plus naturelle, « quand on

n'en a pas une autre toute faite. » Le Flô ayant dit qu'en France on souhaitait l'alliance avec la Russie et que son gouvernement était prêt à en déterminer les charges, les avantages et les résultats, Nicolas répondit qu'en effet les deux pays avaient des intérêts communs et que leur alliance serait la meilleure garantie de l'ordre et de la paix.

« Personne, ajouta-t-il, ne bougera et ne pourra rien en Europe, tant que la France et la Russie seront unies et se donneront la main. »

Malheureusement, ce n'étaient là que des propos de lune de miel. Deux mois plus tard, la reconnaissance, tour à tour promise et retardée, était définitivement arrêtée par l'éventualité de l'élection de Louis Bonaparte à la présidence de la République. Le Flô protesta contre ce manquement à la parole donnée. Entre Nesselrode et lui des paroles très vives furent échangées, mais ses plaintes restèrent vaines, et, traité comme l'avaient été les agens de Louis-Philippe, il partit en congé sans avoir rien obtenu, quoiqu'on l'eût leurré de promesses et comblé de prévenances, ainsi qu'on l'avait fait avec eux. Rappelons en passant qu'il ne revint pas à son poste et n'y devait revenir que vingt-deux ans plus tard. A la nouvelle de l'élection de Bonaparte, il avait donné sa démission.

Durant les mois qui suivent, l'Empereur reste correct dans ses relations avec la France, mais défiant : le nom du prince-président n'est-il pas synonyme de guerre? Mais, peu à peu, il se rassure, et le coup d'État de décembre achève de dissiper ses craintes. Il en cause, non sans enthousiasme, avec le général de Castelbajac, qui lui a été envoyé de Paris comme ambassadeur.

« Le prince-président, par tout ce qu'il vient de faire, mérite la reconnaissance de la France et de l'Europe entière. Il a vu la position mieux que les hommes d'État des deux derniers règnes, mieux que nous tous, et il suit exactement son programme politique, sans se laisser influencer par des ambitions vulgaires. Il se sera placé de plein saut, dans la politique européenne et dans l'Histoire, au-dessus de nous tous. »

Voilà un hommage qui assurément dépasse la mesure, mais dont on ne saurait s'étonner; le coup d'État ne pouvait qu'être accueilli avec faveur par l'autocrate qui, en 1836, après l'attentat d'Alibaud contre Louis-Philippe, émettait l'avis que le

Roi, pour conjurer les périls qui le menaçaient, « devrait faire un Dix-huit brumaire. » Nicolas applaudissait donc à la conduite du prince-président. Mais cette période d'enthousiasme ne dura pas. La proclamation de l'Empire y mit fin. Ce n'est pas qu'il blâmât Louis-Napoléon d'avoir ambitionné la couronne ; quoique lui-même ne désavouât pas ses principes légitimistes, il faisait maintenant bon marché du Comte de Chambord, le jugeait impossible, voire dangereux : « S'il dépendait de moi de le mettre sur le trône, je ne le ferais pas. Non, Napoléon me convient mieux que tout. » Mais il s'offensait de la prétention du nouvel Empereur de continuer la dynastie napoléonienne; il lui reprochait de s'être appelé, dans son message au Sénat, Napoléon III, au lieu de Louis-Napoléon, empereur des Français. C'est Castelbajac qui reçut le paquet; il dut écouter l'argumentation quasi puérile que lui développa l'Empereur pour justifier ses plaintes.

« Je vous avoue que j'ai été péniblement affecté des termes du message au Sénat. Nous sommes les anciens et, à ce titre, on nous doit quelques égards, quelques ménagemens. Napoléon Ier nous a attaqués et forcés à nous défendre. Mon frère, l'empereur Alexandre, a glorieusement combattu pour l'indépendance de son pays et, si je donnais mon adhésion sans restriction aux termes du message, je renierais donc les actes de mon frère et des souverains ses alliés. L'Autriche, la Prusse, l'Angleterre même ne peuvent supporter pareille injure. J'avoue que plein de confiance dans la haute raison et le jugement ferme du prince-président, je ne m'attendais pas à une semblable déclaration de principes; j'ai toujours été son partisan, et il ignore encore les services que je lui ai rendus. A Vienne, j'ai trouvé, il est vrai, une opinion semblable à la mienne; mais, à Berlin, ma tâche a été plus difficile. Maintenant, quand toutes les difficultés étaient aplanies, toutes les susceptibilités éteintes, toutes les craintes dissipées, voilà que tout semble remis en question par les termes de ce malheureux message. »

Le gouvernement français, à qui ce discours avait été transmis, le releva avec une fierté dédaigneuse en rappelant que le rétablissement de l'Empire était une affaire intérieure dont la nation française avait seule le droit de se mêler. D'autre part, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre fermaient l'oreille aux exhortations de Nicolas, et, à la date du 1er janvier 1853, les

représentans étrangers accrédités à Paris avaient remis à Napoléon III leurs lettres de créance. Sous peine de se rendre ridicule, Nicolas Ier était tenu de suivre l'exemple que lui donnaient tous les cabinets ; mais il manifesta son mécontentement en modifiant dans la lettre que son ambassadeur emportait à Paris la formule protocolaire : « Monsieur mon frère et cousin » par la suppression du mot « frère. » On regrette de voir la rancune d'un homme de cette trempe se traduire par un enfantillage.

A cette époque, quoiqu'il fût dans la force de l'âge et que sa robuste constitution semblât lui promettre de longs jours, il n'avait plus que deux années à vivre. Elles sont remarquables par une recrudescence de l'incommensurable orgueil qui avait inspiré les principaux actes de sa vie. La guerre de Crimée en fut le dernier et le plus éclatant témoignage. Il se crut en état de conquérir l'Orient, d'en finir avec l'empire ottoman qu'il appelait « l'homme malade », et de braver l'Europe qui, lasse de ses tentatives d'hégémonie, se liguait peu à peu contre lui. Mais, lorsque ses premières défaites lui eurent fait comprendre qu'il ne parviendrait pas à la dominer, et que son Empire était voué à des désastres, lorsqu'il vit l'Autriche et la Prusse prêtes à s'allier à ses adversaires, et lorsque enfin il entendit ses peuples lui reprocher les malheurs dont ils étaient menacés et en rendre responsable l'écrasant despotisme qu'il avait exercé sur eux, il s'effondra. L'imprudence qui entraîna sa mort, — une promenade en vue de laquelle il avait, quoique souffrant depuis plusieurs jours, quitté son lit et que, malgré ses médecins, il fit à peine couvert, par vingt-trois degrés de froid, — cette imprudence semble avoir été volontaire. Il expira le 3 mars 1855, après avoir constaté la banqueroute des idées et des principes dont, sa vie durant, il s'était fait le défenseur et en exprimant à son fils Alexandre II l'amer regret de lui laisser un si lourd héritage.

ERNEST DAUDET.

(A suivre.)

LA
“ CROISADE ” AMÉRICAINE

I

Le « Saint-Graal » a quitté la Germanie féodale pour l'Amérique démocratique, dans les bagages de ses « chevaliers, » champions professionnels du faible et de l'opprimé, qui se sont fait naturaliser citoyens des États-Unis.

De ce Lohengrin, où l'Allemagne et son empereur aimaient à se mirer et que Wagner avait mis au théâtre, la présente guerre a singulièrement retourné la légende. C'est toujours en Belgique, comme à l'Opéra, que la scène se passe. Mais, dans l'œuvre wagnérienne, l'héritière de Flandre et son frère le duc de Brabant, que de méchans seigneurs prétendent dépouiller injustement, sont remis en possession de leurs États par un redresseur de torts, le « chevalier au cygne, » que sa barque mystérieuse amène sur un fleuve germanique et que le « roi d'Allemagne » encourage et soutient. La réalité présente est tout autre ; elle n'est pas moins poétique ; à son tour, elle deviendra légende, légende bien plus belle que l'ancienne et tellement invraisemblable que les générations futures auront peine à y croire.

C'est d'outre-mer aujourd'hui que le chef légitime du sol flamand et brabançon, anxieux au bord du rivage sur la mince bande de terre qui lui reste, attend le renfort qu'apporte à ses défenseurs anglais et français un Lohengrin transatlantique. Le cygne de ce moderne chevalier est un croiseur escortant des

cargos chargés de troupes et de munitions, que guette la torpille du « roi d'Allemagne » voleur du Brabant.

Il était dans la destinée historique de la Belgique qu'après avoir été au XVIe siècle, au temps où le duc d'Albe ensanglantait ses villes, la première en Europe à secouer le joug de l'épée mauvaise et de l'étranger, elle eût au XXe siècle ce tragique honneur, victime du dernier brigandage militaire, d'être l'hostie du droit futur en qui communient présentement toutes les nations libres de l'univers. Bien qu'il semble dérisoire de parler du « progrès » moderne, au moment où, précisément, les humains les plus progressifs de la planète s'égorgent par millions, nous mesurons pourtant la marche des idées en un demi-siècle : depuis la façon placide dont le monde enregistrait en 1870, comme une vérité banale, la constatation de Bismarck que « la force prime le droit, » jusqu'à l'indignation universelle qui accueillit en 1914 le mot identique de Bethmann-Hollweg.

Baigné dans l'ambiance berlinoise où survit la religion de la force, le chancelier avait exprimé naïvement ce que l'on pensait autour de lui ; il n'avait pas pris garde, il ne s'était même pas rendu compte qu'il retardait, qu'il proférait un anachronisme et que, sur ce « chiffon de papier, » bafoué à la porte de Brandebourg devant le Reichstag, allait être signée à Washington et à Tokyo l'alliance inattendue de l'Amérique et de l'Asie contre Berlin : « *The yellow peril was made in Germany*, — le péril jaune avait été fabriqué en Allemagne, » disait aux sénateurs américains le vicomte Ishii, chef de la mission japonaise, le 30 août dernier, lors de la réception qui lui était faite au Capitole. « Le péril que crée notre alliance contre les Puissances centrales d'Europe, poursuivait-il, ne porte pas de couleur ; il n'est dangereux que pour les organisateurs de force arbitraire et de militarisme despotique. Nous ne sommes pas entrés en guerre pour la satisfaction d'intérêts égoïstes. Vous, Américains, et nous, Japonais, nous avons pris les armes contre l'Allemagne parce qu'un traité solennel n'était pas pour nous un chiffon de papier. »

Combien de temps durera la lutte, et, suivant le mot du poète, « de quoi demain sera-t-il fait ? » L'histoire d'hier est destinée à couvrir de confusion les prophètes contemporains ; toutes leurs prédictions se sont trouvées fausses depuis trois ans et demi ; des deux côtés de la tranchée, les événemens n'ont cessé

de leur donner tort, et nul, à l'avance, n'avait auguré les réalités bonnes ou mauvaises d'aujourd'hui. Mais, de toutes les surprises qui nous étaient réservées, en est-il une comparable à la résurrection de l'esprit chevaleresque, à l'organisation, sur le sol du Nouveau Monde, d'une neuvième « croisade? » Car de quel autre nom pourrions-nous appeler la levée d'armes que font nos amis américains en faveur, non plus comme au moyen âge du tombeau du Christ, mais du berceau du droit, de ce droit civique des petits peuples qui voient, au moment où des voisins tyranniques leur signifiaient qu'ils avaient assez vécu, venir à leur aide le plus grand de tous les peuples civilisés par le territoire, la richesse et la population? Bayard, qui redevient d'actualité depuis que nous incrustons l'image du « chevalier sans peur et sans reproche » dans le papier de nos plus récens billets de vingt francs, pourrait donner l'accolade aux soldats-citoyens du Nouveau Monde; les États-Unis font de leurs « chevaliers du Travail » des chevaliers de la Liberté, de cette liberté à laquelle ils ont aussi dédié leur dernier emprunt, le « Liberty-loan. »

Ce ne sont point en effet des chevaliers « professionnels, » c'est-à-dire des paladins friands de prouesses, gens de guerre par état et par humeur, avides d'illustrer leurs noms par des coups d'éclat comme les héros romanesques de la littérature médiévale; c'est, au contraire, dans toute l'humanité, le peuple le plus pratique, celui qui passe pour le plus « utilitaire, » le plus adonné à la recherche exclusive du bien-être et du progrès matériel. Et, précisément, dans cette sainte croisade des États-Unis contre la Guerre et la Force, rien n'est plus frappant que l'opposition entre le caractère pacifique, réaliste et calculateur de la République américaine et le sacrifice auquel cent millions d'hommes, consciens et maîtres de leurs destinées, se sont froidement résolus en vue de l'idéal le plus noble et le plus désintéressé.

La doctrine, dite de Monroë, repoussant l'ingérence politique de l'Europe et, par réciprocité, l'immixtion du Nouveau Monde dans les affaires du Vieux Continent, semblait écarter à jamais l'Amérique de nos conflits; le luxe de l'antimilitarisme, que permettait leur position géographique et qu'entretenait leur tempérament; l'horreur du service obligatoire, égale chez les citoyens nés sur le sol de l'Union et chez les immigrans, réfrac-

taires aux casernes de leur patrie d'origine, tout concourait, en privant les États-Unis d'une armée redoutable, à les soustraire au danger de s'en servir sans nécessité. En revanche, ils étaient placés à merveille pour profiter des querelles d'autrui; riches comme ils sont en matières premières, et bien outillés en manufactures capables de remplacer celles des belligérans temporairement paralysées. Aussi la guerre, depuis sa déclaration jusqu'en avril 1917, semblait-elle être faite tout exprès pour les combler de richesses. Après une courte interruption de trafic, en août 1914, due à l'abstention des bateaux étrangers, accoutumés à charger en Amérique où la marine de commerce était presque inexistante, les peuples de l'Europe vinrent demander aux États-Unis, tous, à l'envi les uns des autres, de quoi vivre, et les belligérans de quoi tuer leurs ennemis.

Jamais les hauts fourneaux de Pittsburg n'avaient fondu autant d'acier, jamais les *farmers* de l'Ouest n'avaient expédié autant de blé, et jamais les usines à viande de Chicago n'avaient fabriqué autant de conserves. Les industries que la suppression ou l'abaissement des barrières douanières, en 1913, avait jetées dans le marasme, trouvaient dans les commandes de guerre un aliment à leur activité; le trust des wagons, — *American Car*, — faisait aussi des obus et des cuisines de campagne; toute la branche des textiles, celle en particulier du filage et du tissage de la laine, — *American Woolen*, — menacée la veille de ruine par la concurrence européenne, se voyait du même coup débarrassée de cette rivalité et sollicitée de produire, pour nos civils et nos soldats, des tissus que l'on ne marchandait plus.

L'Amérique aussi avait hérité tous les cliens que l'Allemagne, disparue du marché mondial, et que les autres États en guerre, devenus eux-mêmes consommateurs plus que producteurs, ne pouvaient plus satisfaire. Des industries presque inconnues chez elle, — celle par exemple des produits chimiques et des matières colorantes, — s'étaient créées; d'autres, jusque-là médiocres et végétantes, comme celle du zinc, du plomb ou des constructions navales, avaient pris un essor subit à la faveur des prix élevés. Quant aux industries déjà prospères, elles grandirent et se développèrent avec une rapidité inouïe : je n'en veux pour preuve que le cuivre, dont les États-Unis en 1913 extrayaient à eux seuls déjà plus que tout le reste de l'univers; or leur production, en 1916, avait augmenté de 60 pour 100

en trois ans. Cependant la guerre avait réduit à peu de chose l'afflux de l'immigration annuelle; nombre de résidens étrangers avaient même regagné leur pays au début des hostilités. Moins offerte et plus demandée, la main-d'œuvre avait sensiblement renchéri.

Telle était la situation en avril 1917, lorsque l'Amérique entra en guerre. On vit tout à coup ce phénomène émouvant : des travailleurs à grands salaires, des capitalistes à gros bénéfices, une démocratie la plus jalouse qui soit de son indépendance, renonçant aux biens qui lui sont le plus chers, acceptant les plus lourds impôts, une discipline étroite, des privations volontaires et l'enrôlement obligatoire, pour obéir à l'appel d'une conscience héroïque et aller risquer sa vie au bout du monde. N'est-ce pas là vraiment une entreprise grandiose et chevaleresque comparable aux croisades du passé?

Dans le temps présent, du reste, en comparant l'Amérique à la Russie, on constate que la pratique du *self-government* est aussi favorable à l'obéissance militaire que le joug pesamment organisé d'une autocratie, et que l'extrême civilisation est autant ou plus génératrice d'énergie et de force combative que la nature encore inculte et un peu grossière. « L'empire appartient aux peuples malpropres, écrivait dogmatiquement Louis Veuillot, dans les *Odeurs de Paris*, il y a quelque cinquante ans; c'est une grande vérité politique. Tous les amans de la propreté sont faibles; les hommes frottés de suif et d'huile rance doivent changer les hommes frottés de benjoin et d'eaux de senteur. Le triomphe des Moscovites ne dépend pas de leur progrès dans la civilisation, mais de la durée de leur goût pour le suif de chandelle. Ce sont les Moscovites qui vaincront le monde, non les Russes. Les Russes parlent français, font des livres et jouent du piano; ils n'iront pas loin; mais les vrais Moscovites, les moujiks, ceux qui mangent de la chandelle, ceux qui oignent de suif et d'huile rance leur barbe et leurs cheveux, voilà les vainqueurs du monde. »

Combien était fausse cette prophétie symbolique, laquelle était du reste assez volontiers acceptée naguère, nous le voyons aujourd'hui! C'est de ses progrès et de sa puissance industrielle, particulièrement dans le domaine chimique et métallurgique, que l'Allemagne a tiré de quoi envahir d'abord et de quoi résister ensuite pendant trois ans au blocus. Et c'est au contraire sa

barbarie, ce qui lui reste encore de goût, à elle aussi, pour le « suif de chandelle, » qui l'a perdue, en lui suggérant des méthodes atroces; ces méthodes ont suscité contre la Germanie un peuple à coup sûr « amant de la propreté, » — puisqu'à New-York, dans des hôtels à vingt sous la nuit, comme le Mill's Hôtel, on a droit sans supplément au bain et à la douche, — mais qui n'est point pour cela un peuple faible, puisque sa volonté imployable et son génie inventeur ont, en un demi-siècle, asservi un continent.

II

Ces chevaliers de l'âge électrique, qui apportent à leurs alliés d'Europe leur personne, leur or et leurs brevets les mieux garantis sont, de toutes les nations, la moins autochtone par ses citoyens et la plus dissemblable par son territoire. Les Américains d'aujourd'hui n'ont plus rien de britannique que la langue; encore n'est-ce pas vrai partout et, par exemple, à New-York, le « Comité de défense nationale, » constitué sous la présidence du maire, constatait, en septembre dernier, que « 80 pour 100, sur les cinq millions d'habitans de cette métropole, étaient étrangers soit de naissance, soit de langage; » que *plus d'un demi-million* ne peut ni parler ni lire l'anglais, et, tout en regrettant que cela n'ait pas été fait plus tôt, il commençait une active campagne pour « américaniser New-York. »

A cette tâche se sont voués aussi l' « Association des marchands, » « l'Alliance américaine du travail et de la démocratie, » dont M. Samuel Gompers est le président, les « Associations des jeunes gens, » chrétiens et israélites, et beaucoup d'autres groupemens des deux sexes pour multiplier les écoles et fusionner en hâte ces masses étrangères en un tout homogène. Le mot d'ordre de tous est : « Une seule cité, une seule patrie, un seul peuple. » Un simple coup d'œil sur les types et les figures des exemplaires variés d'humanité qui se pressent dans les rues de Brooklyn, le quartier ouvrier de New-York, suffit à convaincre qu'une américanisation réelle ne sera pas l'œuvre d'une saison, qu'il y faudra des années et sans doute la vie d'une génération entière. Mais l'intérêt matériel a manifestement créé un lien de fait entre les immigrans et le refuge qu'ils avaient choisi.

Sur l'ensemble du territoire de l'Union la proportion des étrangers non naturalisés est beaucoup moindre qu'à New-York. Le nombre de ceux qui appartiennent aux nations ennemies est de 4 662 000 — 4 1/2 pour 100 de la population des États-Unis. — Dans ce chiffre, les Allemands figurent pour 2 349 000 et les Austro-Hongrois pour 1 376 000; le surplus se compose de Turcs (188 000) et de Bulgares (11 000). Mais veut-on savoir combien, dans cet effectif global, on trouve d'hommes de vingt et un ans et au-dessus? Il ne reste plus que 136 000 Allemands contre 727 000 Autrichiens ou Hongrois; ce qui prouve à l'évidence, non pas que les Allemands se font naturaliser plus volontiers que les Autrichiens, citoyens des États-Unis, mais que les Germains adultes sont retournés depuis la guerre, beaucoup plus que les sujets de la monarchie des Habsbourg, servir dans leur pays d'origine, tout en laissant leur famille en Amérique.

Les contrastes géographiques, autant que la diversité ethnographique, sont un obstacle naturel à cette rapide expansion des idées, à cette harmonie nationale qui caractérisent, dans les heures tragiques, nos petits pays d'Europe. Ce n'est pas seulement la distance, les milliers de kilomètres, qui font que beaucoup d'Américains de l'Est qui viennent chaque année à Paris n'ont jamais été à San Francisco; ce sont les conditions mêmes de la vie, plus différentes dans les vastes solitudes de l'Ouest ou sur les rivages du Pacifique, dans le New-Mexico, l'Arizona, la Californie, le Montana, le Washington, de ce qu'elles sont dans la Pensylvanie ou le Massachusets, que ces dernières ne se distinguent elles-mêmes de la forme sociale et de la mentalité du Vieux-Monde.

Par delà les Rocheuses et la Nevada, l'ambiance modifie les idées et les passions. Rien d'étonnant si, parmi ces plaines indéfinies ou ces montagnes altières qui évoquent l'existence patriarcale ou féodale, l'écho de la politique extérieure des États-Unis n'arrive qu'assez affaibli à des oreilles absorbées par le souci de l'intérêt individuel; si le « farmer, » le mineur, le prospecteur d'or ou de pétrole, qui se rêve archi-millionnaire en une nuit, passionné pour sa propre aventure, se soucie peu de faire à la nation le sacrifice de sa personne.

C'est le secret des grèves, de l'agitation qui s'est produite au début dans quelques territoires de l'Ouest, et aussi des

oppositions, rares d'ailleurs et passagères, que la loi sur le service obligatoire a rencontrées : le sénateur Hardwick, ayant déposé un bill défendant l'envoi d'aucun soldat américain hors du sol fédéral *sans son consentement*, la proposition fut rejetée par l'unanimité des membres de la commission militaire au Sénat, qui proclama la loi de conscription conforme à la constitution et le droit des États-Unis, bien qu'il n'y en eût encore eu aucun exemple, d'employer au dehors l'armée nationale.

Dans plusieurs États, en effet, des réfractaires, emprisonnés pour avoir refusé de se faire inscrire sur les listes militaires, protestaient devant les tribunaux contre la violation de l'article fondamental de la Constitution, qui défend de « réduire les citoyens en esclavage ou servitude involontaire. » Pour accepter ce point de vue, répondait un jugement de Richmond (Géorgie), qui a fait le tour de la presse américaine, il faudrait admettre qu'un soldat est un « esclave ; » quant à l'argument tiré de ce qu'en vertu de la « loi commune, » c'est-à-dire de la « loi immémoriale anglaise » que « nul ne peut être forcé de servir hors du royaume, » *(sic)* le juge formulait que cette vieille coutume ne pouvait prévaloir contre la volonté nettement exprimée du Congrès, législateur souverain des États-Unis ; et, par un respect bien curieux des traditions anglo-saxonnes du moyen âge, ce magistrat croyait devoir ajouter : « même en admettant qu'il n'existe pas un pouvoir positif d'envoyer des armées au delà des mers, il y a par-dessus tout le pouvoir de toute nation organisée de défendre sa liberté contre des peuples de guerriers féroces, dont l'inhumanité pendant trois ans a surpassé toutes celles de l'histoire, depuis la mort d'Attila, le fléau de Dieu. »

Une résistance à main armée contre la loi de conscription fut organisée en Virginie ; deux cents montagnards s'étaient engagés, par un serment écrit, à détruire les armes et les munitions de l'État. L'arrestation de leurs chefs, condamnés à cinq ans de prison, fit avorter ce complot. Dans l'Oklahoma une troupe d'ouvriers, rassemblés au milieu d'une forêt, fut découverte et dispersée par la force publique ; il y eut des morts et des blessés. A New-York, en septembre, une bande d'individus, presque tous étrangers et quelques-uns anarchistes notoires, qui s'intitulaient « Amis de l'independance irlandaise, » improvisèrent aux carrefours des meetings où des « orateurs de coin

de rue » prêchaient la rébellion contre l'envoi de troupes en France, invectivaient les hommes publics et déblatéraient en bloc contre le régime américain, dont leurs injures mêmes attestaient la mansuétude, puisqu'il n'y a pas un autre pays au monde où l'on en pourrait user ainsi. A la fin, une libre « Société de Vigilans » se mit en devoir de tenir tête à ces discoureurs « boîtes-à-savon, » — *soap-box orators*, — comme on les nomme là-bas; au prix de maints horions ces rassemblemens, qui groupaient parfois jusqu'à 5000 personnes, furent brisés et quelques amendes judicieusement distribuées calmèrent les instigateurs.

Telles furent à peu près les seules notes discordantes, bien rares et négligeables en vérité, dans ce concert des volontés américaines, tendues vers un but héroïque. Je ne parle pas des pétitions d'Allemands qui, pour faire échec à la loi, demandaient qu'elle fût soumise à un referendum, — ceux-là étaient dans leur rôle, — ni des poursuites pour exemptions frauduleuses de service, obtenues par des connivences payées; nous en avons réprimé de toutes pareilles en France. La loi militaire des États-Unis est beaucoup plus rude que la nôtre pour les étrangers. Chez nous, les neutres continuent à jouir sans trouble de notre hospitalité et les ennemis sont simplement internés; en Amérique, les sujets de l'Entente et les neutres mêmes qui ont un an de résidence, sont soumis à la conscription comme les nationaux; s'ils refusent de se laisser enrôler après avoir été reconnus bons pour le service, ils sont réexpédiés à leurs pays respectifs dans les trois mois. Quant aux sujets ennemis, ils sont utilisés dans des services non militaires, ou plutôt dans les organisations non combattantes de l'armée.

Pendant que ces 9650000 hommes, dont 1230000 étrangers, de vingt à trente et un ans, portés sur les listes de la conscription, passaient l'examen médical d'aptitude physique devant des conseils de revision, seize grands cantonnemens étaient organisés, dans chacun desquels 40000 hommes reçoivent l'instruction militaire avant d'être transportés en Europe. La construction de chacune de ces villes temporaires en bois a exigé 46 millions de mètres carrés de planches ou de madriers, soit la charge de 25000 wagons de 50 tonnes, sans parler de la toiture en carton bitumé et des autres accessoires. Dès le milieu de novembre, l'effectif de ces camps était au complet et se

renouvelait par des appels successifs. Les États-Unis se proposent de former 40 divisions, de 27 152 hommes chacune; l' « armée régulière, » celle du temps de paix, constitue, avec les enrôlemens volontaires, le noyau des 10 premières divisions; les 17 suivantes (11 à 27), dont 16 blanches et 1 noire, sont l' « armée nationale » provenant uniquement de la conscription; enfin la milice fédérale, — gardes nationaux, — déjà sommairement exercée avant la déclaration de guerre, porte les numéros 28 à 40.

Chaque régiment comprend 3755 hommes et chaque division, de service en Europe, comprendra 4 régimens d'infanterie, 1 bataillon de mitrailleurs, 1 régiment de génie et 3 régimens d'artillerie de campagne. Avec les troupes de marine, à terre ou à la mer, la force armée actuelle des États-Unis, en entraînement ou exercés, compte environ un million et demi d'hommes et les effectifs, d'après les intentions du gouvernement, pourront aller à deux millions.

III

Or, il est d'opinion courante, à Washington, que pour un homme au front il faut quatre hommes à l'arrière; autrement dit que l'entretien d'un soldat exige le travail de quatre ouvriers, soit dans les usines purement militaires, soit dans les champs ou dans les manufactures de toute sorte : 2 millions de combattans absorbent donc l'effort de 8 millions de non-combattans pour les équiper, les transporter, les approvisionner de vivres et de munitions. Ce n'est pas tout : l'ensemble des munitions, des matières premières et des marchandises innombrables que les diverses nations de l'Entente demandent aux États-Unis, tant pour leurs armées que pour leur population civile, représente l'ouvrage de 6 ou 7 millions de travailleurs.

Si l'on admet que ces travailleurs adultes sont aujourd'hui au nombre d'environ 30 millions sur le sol de l'Union, c'est plus de la moitié de la production américaine qui est destinée à la consommation soit de ses propres armées, soit des armées et des peuples alliés de l'Europe. Il en résulte que la population civile des États-Unis se verrait forcée de changer son train de vie et de restreindre ses besoins de près de moitié, pour arriver à se suffire avec la moitié de ce qu'elle consommait naguère.

Heureusement la puissance de production du pays peut être effectivement augmentée, par l'adjonction d'individus des deux sexes qui jusqu'ici ne comptaient pas dans la classe des travailleurs manuels. « Il faut, disait récemment à New-York un grand financier, que de nouveaux bras prennent leur part de la tâche commune, que les bras antérieurement employés abattent plus de besogne et que, tous, nous dépensions moins. »

Imposer à tout un peuple un tel plan de mortification, c'est à peine si le roi de Ninive, influencé par le prophète Jonas, l'avait osé faire. Encore n'était-ce que pendant quarante jours et il s'agissait du salut de la cité. Or, il s'agit ici d'un temps de pénitence dont nul ne saurait prévoir le terme; et c'est le peuple le plus libre de la terre et le plus jaloux de sa liberté qui, n'étant menacé d'aucun danger et n'ayant rien à craindre de personne, se met volontairement au régime des privations, — des jours de jeûne ont été prescrits, — pour le seul triomphe de la justice.

Que ce manque de bras, cette rupture soudaine d'équilibre entre l'offre et la demande de travail, suscite les appétits des salariés et, par contre-coup, occasionne des grèves plus nombreuses et de plus grande variété qu'il n'y en avait jamais eu, qui pourrait s'en étonner? Des centaines de nouvelles mines de charbon viennent d'être ouvertes; de nouveaux champs, sur de vastes territoires, ont été ensemencés en blé d'hiver; d'énormes chantiers de constructions navales et des usines improvisées s'arrachent les simples manœuvres; les bras abandonnent les industries textiles pour aller s'embaucher aux munitions. A la fin de la dernière grève de 30 000 forgerons de navires, qui eut lieu à San Francisco en septembre et qui suspendait les constructions en cours, les grévistes prirent soin de spécifier que, s'ils acceptaient provisoirement une paie de 5 et 6 dollars seulement pour la journée de huit heures, c'était uniquement par patriotisme; 12000 ouvriers métallurgistes faisaient grève en même temps à Seattle, sur le Pacifique, et 10 000 matelots sur les Grands Lacs. Le Sud, pour la cueillette du coton, le Nord, pour la récolte du maïs, étaient si à court de main-d'œuvre que l'on dut suspendre, pour favoriser la venue des manœuvres mexicains, la loi sur l'immigration qui interdit l'entrée des États-Unis aux étrangers illettrés ou liés d'avance par un contrat écrit ou oral.

Jusqu'ici, leur admission est temporaine et limitée à l'agriculture, avec défense, sous peine d'expulsion, de s'employer dans l'industrie. Mais, à mesure que la loi militaire est mise plus largement en vigueur et appelle sous les drapeaux un plus grand nombre d'ouvriers techniques, le problème du manque de bras devient de plus en plus difficile à résoudre, à l'usine comme à la ferme. La satisfaction des besoins extraordinaires de l'Europe en vivres, en munitions, en matières premières, exigeait de la part de l'Amérique depuis près de trois ans une production plus intense, laquelle avait eu ce résultat, en attirant de nouveaux travailleurs dans certaines branches d'activité, de créer un vide dans les autres qu'ils abandonnaient.

Par l'entrée en guerre des États-Unis, la situation s'est naturellement compliquée : *il fallait produire encore davantage tout en diminuant l'effectif des producteurs.* Ceux-ci, unis et groupés dans les cadres de la « Fédération américaine du travail, » se trouvent dès lors investis d'une sorte de monopole et bien que leur président, M. Samuel Gompers, ait solennellement, et à plusieurs reprises, promis qu'ils n'en abuseraient pas, il ne paraît pas maître d'empêcher les difficultés que fait surgir la hausse constante des prix de la vie. Les unions de syndicats tiennent à maintenir avant tout l' « *American Standar of living*, » soit, en bon français, ce minimum de bien-être normal que les États-Unis appellent le « nécessaire » parce qu'il fut jusqu'ici le *train ordinaire* en cet heureux pays.

Or, pour le maintenir, ce train, pendant la guerre, il faut des salaires plus élevés, une journée plus courte avec plus forte prime pour les heures supplémentaires et l'exclusion de plus en plus sévère de tous travailleurs non syndiqués. De là des conflits assez rudes, non seulement entre patrons et ouvriers, mais aussi entre ouvriers de différens métiers. Une convention récente entre les charpentiers et les ouvriers du fer, pour l'exercice d'un monopole, rappelle les procès épiques de nos corporations de l'ancien régime, lesquelles se regardaient comme propriétaires indivises d'une certaine branche de travail. Le Conseil de la défense nationale s'emploie de son mieux à pacifier les jalousies.

Il est aussi chargé de mettre à la disposition du gouvernement toutes les ressources « humaines et matérielles » de la nation. Par un saisissant contraste, au moment même où, dans

la Russie autocratique et bureaucratique, le peuple passait soudainement de l'esclavage à l'anarchie et cessait de produire, la démocratie américaine, par la volonté disciplinée des citoyens, organisait la dictature pour mieux diriger et organiser sa production. Dictature de la compétence, celle-ci est sur chaque terrain confiée aux spécialistes les plus qualifiés de la profession. On n'y voit aucun membre du Sénat ni de la Chambre des Représentans; mais, groupés et munis d'une délégation de la force publique, industriels du fer, du charbon ou du pétrole, commerçans ou agriculteurs, sont priés, chacun dans sa sphère, d'agir au nom de l'État. Dictature gratuite d'ailleurs : M. Frank A. Vanderlip, président de la *National City Bank*, la plus importante de New-York, laisse ses affaires et s'installe à Washington, appelé par le ministre des Finances pour l'aider dans les opérations d'emprunts et autres, avec les appointemens modestes d' « un dollar par an. »

« Stabiliser les prix des principales marchandises, a dit M. Herbert C. Hoover, le contrôleur des vivres, défendre nos exportations vis-à-vis de la pénurie mondiale, de manière à garder le nécessaire pour nous et nos alliés, et, pour que ces derniers puissent nourrir largement leurs peuples et leurs armées, économiser chez nous les denrées autant qu'il nous sera possible, tel est le triple but que nous nous proposons. » L'abandon des travaux ordinaires du temps de paix par 40 millions d'hommes, appelés à la guerre ou aux travaux de la guerre, a diminué cet automne de 170 millions d'hectolitres de grains la récolte normale des nations de l'Entente. Le marché américain est le seul sur qui nous autres Européens, dépendant plus ou moins des autres contrées pour une partie de nos alimens, puissions compter; non seulement il est le plus proche, mais ses ports sont les plus accessibles.

Or, ce marché, au lieu de 25 millions d'hectolitres de froment qu'il nous envoyait avant la guerre, doit, de façon ou d'autre, trouver moyen de nous en expédier 75 millions; encore est-ce à condition que, nous autres, Européens, réduisions d'un quart notre consommation de pain et que ce pain soit un pain de guerre additionné d'autres céréales. Même remarque pour le bétail et les produits de laiterie; pour le sucre, que l'Angleterre recevait d'Allemagne et dont la France et l'Italie se fournissaient elles-mêmes, tandis qu'elles n'assurent plus qu'un

tiers de leurs besoins, il leur faut à toutes puiser aux mêmes sources que les États-Unis : Cuba et l'Amérique centrale.

Par suite de la réduction du tonnage, il faut choisir et réserver pour l'exportation transatlantique les alimens qui, sous le moindre volume, possèdent la plus grande valeur nutritive. Heureusement l'Américain en a d'autres qu'il peut leur substituer : des denrées périssables comme le poisson ou les légumes. « C'est un devoir patriotique, dit le gouvernement de l'Union, pour les vingt millions de cuisines et pour les vingt millions de tables des États-Unis, de faire un sacrifice pour nos alliés d'Europe qui combattent pour la liberté. Les deux tiers de nos concitoyens absorbent strictement ce qui leur est nécessaire pour le maintien de leur force physique; au troisième tiers, qui jouit du superflu, nous demandons de vivre plus simplement et de devenir par là membres volontaires de l'administration des vivres, comme nous le sommes nous-mêmes. Si nous pouvons réduire, par personne et par semaine, nos consommations : de farine de froment d'une livre; de viande, graisse et sucre de 220 grammes chaque, ces quantités, multipliées par des millions d'individus, seront d'un secours inappréciable pour nos amis d'Europe et pour nos armées. »

A ces conseils persuasifs, et pour en assurer le succès, l'État américain a joint des prescriptions légales qui placent sous sa dépendance toutes les marchandises dont il juge nécessaire de régler l'usage, le prix et le trafic. Comme nous-mêmes, en France, il suit le froment depuis le laboureur jusqu'au boulanger ou jusqu'au port d'embarquement. Les Bourses où il était coté ont été fermées; l'État se constitue acheteur unique; mais un Comité, composé de plus d'une centaine des principaux « hommes de grain, » — *grain men*, — producteurs et commerçans, a fixé pour l'année entière le prix du blé et de *la farine*. C'est d'ailleurs sous cette dernière forme que l'Amérique tient à exporter son grain : d'abord pour ne pas priver sa minoterie du travail et du profit qui la font vivre; ensuite pour conserver le son, nécessaire à l'élevage indigène, tandis que, pour l'espèce humaine, un chargement de farine aura, *sous un même volume*, plus de valeur alimentaire qu'un chargement de blé. Cette résolution, qui aura pour effet de diminuer la proportion de son disponible en France *par rapport à la farine importée*, restituera sans doute à nos animaux de ferme le son

dont ils étaient par nous frustrés. Ceux de nos concitoyens, — et ils sont nombreux, — qui n'éprouvaient aucun goût pour l'écorce du grain, seront heureux de ne plus la disputer au bétail et de la voir disparaître de leur pain.

New-York lui-même fut un moment menacé de manquer de farine, et le gouvernement dut en réquisitionner 80 000 barils en partance pour la Norvège. Là-bas aussi la guerre transforme l'abondance en disette; à l'accroissement de la consommation s'ajoute la destruction criminelle des ressources alimentaires par les agens de l'ennemi : les incendiaires à la solde de l'Allemagne ont anéanti par le feu, un jour, 260 000 hectolitres de grain; un autre jour, 43 000 têtes de bétail, rassemblées de la veille dans les étables livrées aux flammes. Depuis le 1er octobre 1917, les hôtels, les restaurans, les dining-cars ont réduit l'usage de la viande; ils ont institué les « mardis sans bœuf, » système que le gouvernement a généralisé en y ajoutant un autre jour sans porc. Pour les porcs, en vue d'encourager la production par un prix rémunérateur en rapport avec le coût des fourrages, le contrôleur des vivres a établi un *minimum* qui suit les cours du maïs, à raison de 420 litres de ce grain par 100 livres de poids de l'animal sur pied; de sorte que le fermier ait toujours quelque avantage à élever des porcs plutôt qu'à vendre ses grains.

Comme nous, les États-Unis ont eu leur question des pommes de terre, leur question du sucre, dont le prix, au détail, a été fixé à 0 fr. 90 et 1 franc le kilo. Mais, quoique la ration mensuelle fût en théorie de trois livres par personne, c'est-à-dire du triple de notre ration française, l'écriteau « Pas de sucre » s'étalait durant les derniers mois à la devanture de bon nombre d'épiceries, ou bien les marchands refusaient d'en vendre à qui ne leur achetait pas pour un ou deux dollars d'autres denrées. Il est vrai que l'Amérique a envoyé en Europe l'an dernier 785 000 tonnes, tandis que son exportation était négligeable avant la guerre.

Les États-Unis ont aussi leur crise du combustible : un jour de cet automne, le trafic du « subway » — l'équivalent de notre métropolitain — fut, plusieurs heures durant, interrompu à New-York, faute de houille pour alimenter les machines génératrices du courant électrique. Beaucoup de caves au 1er décembre étaient vides de charbon et les propriétaires ne pou-

vaient en obtenir ; les détaillans, incapables d'exécuter les commandes, en appelaient au gouvernement que l'opinion déclarait responsable et chacun se préparait à s'accommoder d'une plus basse température. En janvier, les usines mêmes, par décret, durent chômer pendant cinq jours.

Ici la production n'était pas en défaut, puisque les États-Unis avaient extrait de leur sol 590 millions de tonnes d'anthracite ou de houille grasse, contre 531 millions l'année précédente et, détail à noter, cette augmentation de 59 millions de tonnes correspondait à un travail plus intensif, à un meilleur rendement de la main-d'œuvre, puisque l'effectif du personnel employé dans les mines avait diminué d'une année à l'autre de 734 000 à 720 000 ; mais l'offre était encore inférieure à la demande.

Il en est de même pour le pétrole et l'essence : les États-Unis ont produit 477 millions d'hectolitres; ils en ont consommé ou exporté 532 millions. Sur ce pied-là leur réserve, qui au printemps dernier était de 262 millions d'hectolitres, s'épuiserait assez vite. Le rapide développement des automobiles a créé ce déficit : de 250 000 qu'ils étaient il y a dix ans, ils sont aujourd'hui 4 millions en service chez nos alliés transatlantiques et absorbent annuellement 75 millions d'hectolitres d'essence. Des inventions récentes permettront, les unes d'augmenter la production en distillant le pétrole lampant et les huiles lourdes, par un procédé dit « de brisage » ou « cracking, » les autres de diminuer la consommation par des carburateurs nouveaux qui font, avec une même quantité de liquide, dix fois plus de chemin que les anciens.

Mais c'est jusqu'ici sur le renchérissement de l'essence et sur la bonne volonté des propriétaires d'autos à se restreindre, que comptent les autorités : M. A C. Bedford, à la fois président de la *Standard Oil* et du Comité Officiel du pétrole, recommande aux touristes comme un devoir patriotique la plus stricte économie. « L'armée et la marine, dit M. Van H. Manning, directeur du Bureau fédéral des mines, ont besoin de millions d'hectolitres par an; la moitié de l'essence produite aux États-Unis est consommée par les automobiles de plaisance; que celui qui fait faire le dimanche 80 kilomètres à sa famille se contente de 40; que tous se demandent chaque matin si la course qu'ils projettent est bien nécessaire, et l'on épargnera plus de 40 000 hectolitres par jour. »

IV

Le rôle que l'Amérique est appelée à jouer dans la guerre, l'efficacité de son effort, sont entièrement subordonnés à ses capacités de transport sur mer. Comment se procurer les navires? Le chancelier allemand affirmait au Reichstag l'an dernier que les États-Unis n'y parviendraient jamais. Il y eut, en effet, au début chez nos alliés des difficultés et des retards. La controverse entre le général Gœthals, partisan exclusif des navires en acier, et M. Denman, qui tenait pour la création d'une flotte en bois, dura plus de trois mois pendant lesquels on se borna à discuter les mérites respectifs de l'un et l'autre système.

Les prôneurs de navires en bois, susceptibles d'utiliser les immenses ressources forestières des États-Unis, rappelaient les merveilles des lancemens rapides de la guerre anglo-américaine de 1812 et de la guerre de Sécession. De petites armées d'ouvriers intrépides, opérant dans une contrée presque déserte où le bois seul se trouvait en abondance, avaient construit, il y a un siècle, des corvettes en quatre semaines, des frégates en quarante jours et des « vaisseaux de 100 canons » en trois mois. L'idée qu'on se faisait, en avril 1917, des navires en bois destinés à esquiver les sous-marins, était celle de bateaux sans mâts, de 2 500 à 3 000 tonnes, bas sur l'eau, propulsés par des machines à combustion interne, donc n'émettant pas de fumée. Leur visibilité serait ainsi très réduite. On admettait pourtant qu'en attendant la production d'un nombre suffisant de machines Diesel, une partie de ces navires pourrait être à voiles. Entre temps, la guerre sous-marine continuait et fournissait, par ses expériences quotidiennes, des argumens décisifs aux défenseurs de l'acier. Enfin le 28 juillet le président Wilson trancha la question en demandant à M. Denman sa démission du *Federal Shipping Board*, en acceptant celle du général Gœthals et en confiant à M. Edward N. Hurley la tâche gigantesque de création des 8 millions de tonnes nécessaires, pour combler les vides existant ou à prévoir dans la flotte mondiale, par suite des torpillages germaniques. Ce tonnage devait permettre le transport en Europe des troupes, du matériel et des marchandises américaines pour les Alliés. C'était la question vitale de la guerre.

Les autorités navales avaient reconnu qu'il était absolument impraticable de construire assez de destroyers pour convoyer les milliers de bâtimens à marche lente à travers l'Atlantique. Si des voiliers de mille tonnes, bien gréés, avaient pu trouver à leur entrée dans la zone de guerre assez de patrouilleurs pour les remorquer à grande vitesse jusqu'au port, on aurait pu envisager l'emploi des bateaux en bois; mais, comme on ne disposait de rien de pareil, on dut reconnaître que le bâtiment de bois, livré à lui-même, était incapable d'échapper. « Nos Alliés de l'autre côté de l'Océan, disent non sans humour les Américains, attendaient de nous quelque invention géniale, qui anéantirait les sous-marins ou du moins les rendrait inoffensifs. Mais la seule découverte tangible que nous ayons faite, c'est que la vitesse est l'unique sauvegarde et que, plus elle est grande, plus grande est la chance d'échapper. » A l'allure de 7, 8 et 9 nœuds, 90 à 100 pour 100 des navires attaqués sont coulés; à 10 nœuds 70 p. 100 sont atteints. Or la grande majorité de la marine marchande se compose de types qui, chargés, marchent à moins de 10 nœuds. A 12 nœuds la moitié des bateaux se sauvent et leurs chances de se soustraire aux torpillages augmentent avec leur vitesse jusqu'à 18 nœuds où, pratiquement, ils deviennent presque invulnérables. Ce n'est pas que, filant à cette allure, ils puissent mieux fuir devant l'ennemi invisible; mais c'est qu'au-dessus d'une certaine rapidité une cible mouvante est, pour le sous-marin, infiniment plus difficile à atteindre à grande distance.

Pour cette même cause l'armement défensif augmente la sécurité d'un navire rapide beaucoup plus que celle d'un vaisseau lent, parce qu'avec le premier le sous-marin qui a manqué son coup ne peut pas le recommencer. La formule adoptée est donc de fabriquer des bateaux capables de faire couramment 12 nœuds, avec une *réserve de vitesse* leur permettant de marcher à 16 nœuds dans la zone dangereuse, à l'approche des côtes, durant les trente-six ou quarante dernières heures de la traversée. Une quille plus courte, une forme plus élancée, doivent augmenter la capacité de manœuvre de ces nouveaux transports, dont l'expérience de dix mois de guerre sous-marine a seule permis à nos Alliés d'établir les données précises.

Au début, le général Gœthals lui-même s'était borné à passer des contrats pour des navires de 10 nœuds et demi et 11 nœuds.

Mieux vaut, dit-on aujourd'hui à Washington, créer 200 bateaux de 16 nœuds qui navigueront avec 80 pour 100 de sécurité, que 500 ou 1 000 qui ne feront que servir de cible aux pirates et seront fatalement coulés. L'on espère en 1918 construire 4 millions et demi de tonnes, c'est-à-dire plus de moitié du tonnage commandé ou sur chantiers à fin décembre 1917. Il sera plus facile ensuite d'achever le surplus ; car non seulement les soixante-dix-huit chantiers ont dû être improvisés, mais aussi de véritables villes doivent être bâties pour loger les centaines de mille d'ouvriers nécessaires. Le lecteur se fera quelque idée de la hâte avec laquelle est mené le travail, en apprenant que tel chantier de dimensions énormes, comme celui de la *Steel Corporation*, a été monté en trois mois et demi : le 4 août le premier coup de pelle était donné dans les prairies noyées de l'Hackensack, près New-York, le 21 novembre la première quille était posée et les machines à river étaient au travail.

V

Pour atteindre le but sans retard, aucune dépense ne semble trop lourde aux Américains ; aucune n'est par eux épargnée ; tout, sauf la qualité, doit être sacrifié à la vitesse. Ce qu'il leur en coûte pour jouer dans cette guerre le noble rôle final qu'ils ambitionnent, le public français le sait déjà. A la clôture de la session extraordinaire qui se termina en octobre, le président de la Chambre des Représentans s'exprimait ainsi : « Je ne sais si, à dater d'aujourd'hui jusqu'au jour du jugement dernier, il se trouvera jamais un autre Congrès pour voter autant de crédits que celui-ci et... sincèrement, j'espère que non. Chaque dollar demandé pour les besoins de la guerre a été loyalement et librement donné. » Le total atteint d'un coup 107 milliards de francs, y compris les prêts aux Alliés.

Pour se procurer des recettes pouvant faire face à cette dépense, les États-Unis ont eu recours, comme l'Europe, à l'emprunt, — ils en sont déjà au troisième, — et, plus que l'Europe, aux impôts. Impôts indirects sur les boissons, le tabac, les transports, les assurances, les automobiles, les parfums, les remèdes, les théâtres et les sports, l'éclairage, les tarifs postaux et téléphoniques ; impôts directs : sur le revenu, jusqu'à

50 pour 100 ; sur les bénéfices de guerre jusqu'à 60 pour 100. Le tout monte à 13 milliards de francs de *taxes nouvelles*.

Par l'« excess profits tax, » — impôt sur les bénéfices faits depuis la guerre, — dont le total, pour l'année 1917, est estimé à plus de 5 milliards de francs, l'Amérique envoie ainsi indirectement aux Alliés une bonne partie des gains réalisés soit sur les fournitures mêmes qui leur avaient été faites, soit sur les matières que les hostilités ont fait enchérir. Quelques grands trusts ont à payer de ce chef des taxes prestigieuses : l'*Anaconda Copper Mining* 72 millions de francs, la *Bethlehem Steel* 125 millions, la *Du Pont Powder C°*, 180 millions et la corporation géante de l'acier, l'*United States Steel*, 920 millions de francs, — 184 millions de dollars.

Nul ne se plaint, nul ne marchande son concours. Aux contributions légales et obligatoires les banques, les sociétés industrielles, les compagnies de chemins de fer, ajoutent des dons volontaires. Lorsque la Croix-Rouge américaine, pour s'équiper, demanda l'été dernier 500 millions de francs au public, les mêmes trusts votèrent immédiatement des dividendes spéciaux « Red Cross dividends, » que les actionnaires, bien qu'ils eussent le droit strict de les toucher, étaient invités à abandonner aux ambulances ; ce qui fut fait par la quasi unanimité d'entre eux.

J'ignore ce que l'expédition d'Amérique avait coûté au gouvernement de Louis XVI ; il semble bien que les États-Unis nous rendent au centuple le cadeau que nous leur avions fait il y a cent quarante ans. Mais l'argent est peu de chose auprès du sang qu'ils s'apprêtent à verser pour notre cause et qui cimente entre eux et nous, à travers l'Océan, des liens éternels.

GEORGES D'AVENEL.

L'ÉLECTION DE LITTRÉ

A

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LETTRES INÉDITES

Il y a eu peu de candidatures aussi accidentées que celle d'Émile Littré à l'Académie française. Ce rare savant qui était à la fois médecin, publiciste, philologue et philosophe, et avait été élu, en 1839, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, s'était, en 1863, sur le conseil de ses nombreux amis, porté candidat au fauteuil de l'illustre physicien Biot.

Ses titres à cet honneur étaient la traduction des œuvres d'Hippocrate et de Pline, l'histoire de la langue française et le grand Dictionnaire entrepris par lui, qui devait être l'ouvrage philologique le plus considérable du XIXe siècle. Ses adversaires, tout en reconnaissant son immense érudition et sa science consommée, lui reprochaient la traduction avec commentaires favorables de la *Vie de Jésus* par Strauss, ses écrits sur la philosophie positive, les aphorismes du dictionnaire de médecine de Nysten continué et remanié par lui, l'éloge passionné d'Auguste Comte. Entre tous celui qui voyait dans ses doctrines un danger pour la société et pour la jeunesse française fut, on se le rappelle, Mgr Dupanloup. L'évêque d'Orléans, qui menait depuis longtemps une lutte ardente pour la défense du spiritualisme, avait lu avec attention les œuvres philosophiques de Littré. Sans méconnaître le caractère intègre de l'homme, sa

vie honnête et pure, ses intentions loyales, il était effrayé du mal que ses écrits pouvaient causer aussi bien parmi les étudians en lettres que parmi les étudians en médecine, les gens du monde et même la classe ouvrière. Il constatait avec un sincère émoi, depuis de nombreuses années, le décri des vérités premières et l'abandon des mœurs traditionnelles en France, et il s'en inquiétait comme devait le faire un évêque tout entier à ses devoirs de Père et Pasteur des fidèles. Aussi, lorsqu'il apprit la candidature académique de Littré, fut-il profondément ému. Il manifesta ses craintes à ses amis et résolut de la combattre, car, si elle triomphait, elle apparaîtrait, d'après lui, au grand public comme l'approbation des idées mêmes de l'auteur. Il avait extrait des œuvres de Littré des citations importantes qui lui paraissaient de nature à impressionner ses confrères de l'Académie et il pensait qu'elles les détermineraient à ne point voter en faveur du savant. Il soutenait que c'était pour lui une obligation d'entreprendre cette campagne, d'autant plus que la plupart de ceux qui louaient la science de Littré n'étaient guère renseignés sur le matérialisme de l'auteur.

Il informa Augustin Cochin, un de ses intimes, de son dessein de publier une brochure destinée à combattre les attaques dirigées contre la Religion et, pour ne pas avoir l'air de lancer ses foudres contre un seul écrivain et en faire une attaque tout à fait personnelle, il comprit dans ses sévères critiques certaines œuvres analogues de Taine, Maury et Renan qui lui paraissaient aussi néfastes pour l'Église et la société. Mis au courant d'une décision qui semblait inébranlable, Augustin Cochin s'inquiéta des effets qu'elle produirait à l'Académie et s'en ouvrit franchement à Mgr Dupanloup. Il lui dit que la candidature de Littré était très fortement appuyée et qu'au nombre de ses défenseurs figurait M. Thiers, un des plus ardens. Suivant ce dernier, il ne fallait pas rompre le pacte de tolérance dont l'Académie française était la représentation vivante. Le candidat choisi n'était-il pas l'homme le plus utile pour collaborer au Dictionnaire? La dignité de sa vie devait le mettre à l'abri de toute attaque. Comment avait-on à son égard pour lui des scrupules qu'on n'avait pas eus pour des vaudevillistes libertins? On pouvait évidemment voter contre lui, car toutes les opinions étaient libres, mais il fallait éviter le bruit et le

scandale. C'était donc chose aussi inopportune qu'inutile.

Mgr Dupanloup ne se rendit pas à ces raisons développées avec émotion par un ami sincère. Qui oserait s'élever contre des doctrines dangereuses pour la religion, la morale et l'État, si un évêque gardait le silence? Il y avait là pour lui un devoir impérieux de conscience et d'honneur. A ses yeux, la raison et la foi étaient vraiment menacées. Il avait, en termes vigoureux et précis, relevé dans sa brochure tous les sophismes dirigés contre les vérités nécessaires et les principes fondamentaux de toute société. Il la soumit, revue et corrigée, à Augustin Cochin qui la trouva noble, belle et péremptoire, mais persista à lui demander d'en ajourner la publication après l'élection qui lui semblait inévitable. L'évêque n'empêcherait pas Littré d'être élu et son travail aurait l'air de n'avoir été fait que pour s'opposer à cette élection. Mgr Dupanloup consulta Berryer; celui-ci fut de l'avis de Cochin. Pour lui, la publication avant l'élection était une manœuvre impuissante et tardive. « Après l'élection au contraire, elle constituerait un blâme solennel, un acte d'évêque, un garde-à-vous sur des noms plus dangereux. ». Ne se contentant pas de cet avis, l'évêque d'Orléans interrogea Victor Cousin.

Suivant les renseignemens donnés par l'abbé Lagrange, le mieux informé des biographes de Mgr Dupanloup, Victor Cousin vint au domicile de l'évêque, rue Monsieur, et se rangea aussitôt à son avis. Il fallait publier l'*Avertissement* au plus vite. L'intérêt de la religion, comme celui de la philosophie, l'exigeait. Victor Cousin ne pardonnait pas à la nouvelle école matérialiste ses critiques amères contre le spiritualisme. Il se souvenait des railleries dirigées contre lui, aussi bien que contre Royer-Collard, et du dédain qu'avait suscité chez les novateurs son livre *du Vrai, du Bien et du Beau*. La doctrine de l'École spiritualiste était traitée de vieille logique, composée de pièces disparates, machine discordante dont Descartes et Pascal avaient fourni les rouages rouillés et qui ne pouvait plus servir qu'à des esprits empêtrés dans la syllogistique du moyen âge. La métaphysique de Platon, Malebranche, Bossuet, Fénelon pouvait faire illusion seulement à des esprits novices. C'était peut-être quelque chose de recommandable comme histoire; cela n'existait pas sérieusement comme science.

Mgr Dupanloup fut très flatté de l'approbation de Cousin et

par là même encouragé dans sa polémique contre ceux qu'il considérait comme des révolutionnaires et notamment contre Littré. « M. Cousin, dit-il alors, voit bien que le spiritualisme est ici en cause, autant que le christianisme. La liberté de conscience ne doit arrêter personne et chacun est maître de son vote et de servir ses idées... M. Cousin m'a fait douze argumens pour me démontrer qu'il fallait publier, non après l'élection, mais avant. »

Alors l'évêque se met en campagne. Il multiplie les visites chez ses confrères; il discute longuement avec eux; il leur adresse des lettres pressantes... Il voit M. Thiers et lui fait connaître toutes ses raisons d'agir. Ce n'est pas une simple attaque contre un homme qu'il entreprend, c'est un avertissement solennel qu'il veut donner aux pères de famille et à la jeunesse en lançant un écrit qui défendra les vérités naturelles et fondamentales qui constituent la raison humaine et que protège le christianisme. Ce n'est pas seulement la religion antique de la France qui est menacée; c'est la société elle-même. Comment se tairait-il au moment où l'un de ceux qui ont le plus employé leur parole et leur autorité à détruire chez les Français toute foi et toute vraie morale, prétendait recevoir de l'Académie le plus éclatant honneur? Comment s'effacer, disait-il, quand ces doctrines, au lieu de rester solitaires et cachées dans l'âme de ceux qui les avaient conçues, étaient répandues non seulement dans les livres destinés à l'instruction de la jeunesse, mais professées dans des cours publics et parvenaient à tous par la voie de la presse? On lui reprochait de s'attaquer à des hommes considérables, à des savans célèbres et de ne pas tenir assez compte de leur autorité. C'est justement à cause de leur réputation, de leur célébrité même, que l'évêque considérait qu'il y avait pour lui un devoir d'intervenir. Des écrivains sans nom n'auraient mérité que le silence. Et rappelant l'action énergique de Bossuet dans une des grandes controverses du XVIIe siècle, Mgr Dupanloup citait ce mot de Louis XIV à Bossuet : « Qu'auriez-vous donc fait si j'avais pris parti contre vous? » Et l'évêque de Meaux avait hardiment répondu : « Sire, j'aurais crié cent fois plus fort! »

Voilà quel était pour l'évêque d'Orléans le vrai mot de la conscience et du devoir. Plus ses adversaires avaient de titres

et d'influence, plus il considérait qu'il fallait parler haut en l'honneur de l'Église et de la société. C'est ce qu'il fit. J'ai trouvé à ce sujet dans les papiers de M. Thiers une correspondance des plus intéressantes que je veux mettre au jour, car elle donne un relief tout particulier aux incidens si curieux de la candidature Littré, incidens qui passionnèrent deux fois Paris et le monde savant.

*
* *

Après un entretien avec M. Thiers et dans lequel celui-ci, tout en persistant à voter pour Littré, reconnaissait hautement qu'on ne pouvait être athée et saluait l'existence d'un Dieu bon qu'il aurait voulu servir selon toute la vérité, Mgr Dupanloup vit Ampère. L'illustre physicien se montra très embarrassé. Il se débattait entre l'affection qu'il portait à l'évêque et son respect absolu pour la liberté de conscience. Il ne voulut pas, en fin de compte, prendre un engagement définitif et attendit le jour du vote pour se décider. D'autres académiciens firent de même. L'influence de M. Thiers, qui avait patronné la candidature Littré, était si grande à l'Académie que Mgr Dupanloup résolut de lui livrer un nouvel assaut. Il lui écrivit donc la lettre suivante, datée du 9 avril 1863 :

« Monsieur,

« Je suis sorti hier de chez vous, pénétré de vos bontés pour moi, et, si vous me permettez de l'ajouter, pénétré d'une impression plus haute et plus profonde encore que le sentiment de vos bontés.

« Maintenant, j'ai besoin de vous le redire : plus j'y pense, plus je trouve impossible ce qui se prépare pour M. Littré. Il y aurait là, évidemment, une des peines les plus vives faites aux membres de l'Académie, à qui cette élection n'inspire pas une répugnance ordinaire. Je n'hésite pas à ajouter que ce serait une surprise et une violence faites à l'opinion publique elle-même.

« On dit : Il faut bien cependant se tolérer les uns les autres, et, comme vous me le disiez admirablement hier, en se tolérant, s'aider les uns les autres.

« Certes, je crois pouvoir dire que je ne suis pas suspect

ici, et peut-être que nul de mes confrères n'eût pu être pour M. Tissot ce que j'ai été (1).

« Mais, outre qu'ici on est assurément loin de s'aider les uns les autres, c'est au nom même de cette tolérance que je demande à mes collègues de ne pas faire ce qu'ils n'ont jamais fait; non, jamais la majorité n'a fait un choix qui pût, non pas seulement contrarier, mais blesser jusqu'au fond du cœur les membres de la minorité. C'est précisément en cela que consiste le respect et la tolérance mutuels. Je crois pouvoir ajouter que je ne connais pas une intolérance spéculative et pratique plus radicale que celle de M. Littré. Les anathèmes de cet esprit malheureux tombent toujours parallèlement sur la philosophie spiritualiste et sur la théologie, demandant expressément la suppression, non seulement du clergé, du budget ecclésiastique et de toutes les écoles de théologie, mais de l'Université, du budget universitaire et de toutes les écoles de philosophie spiritualiste, et ajoutant que cette double suppression se fera quand l'État sera en des mains vigoureuses et intelligentes, c'est-à-dire, car il s'explique, dans les mains des prolétaires, très préférables, selon lui, aux hommes d'État, qu'il va jusqu'à nommer et qui ne sont, à ses yeux, que des *teneurs de portefeuilles*. Et il ne faut pas croire que tout cela soit de vieille date. A l'heure qu'il est, M. Littré est autant que jamais enfoncé dans ces idées; sa propagande positiviste est aussi active qu'elle l'a jamais été; et indépendamment du *Dictionnaire médical* dont je vous ai parlé hier et dont les éditions sont toutes récentes, j'ai sous les yeux un écrit de 1859, dans lequel il résume tout le système et indique la marche à suivre pour le faire triompher, et l'un de nos collègues, qui est aussi le sien à l'Académie des Inscriptions, me disait hier que M. Littré, il y a un mois, écrivait encore dans *les Débats* un article où son idéologie positiviste se retrouve.

« La tolérance! Mais enfin, dans toute tolérance il y a une limite; ce ne peut être sans limite. S'il y en a une, elle est ici, ou elle n'est nulle part. Car c'est ici non pas seulement le socialisme radical que je viens de signaler, c'est l'athéisme, non

(1) Mgr Dupanloup faisait allusion ici à son discours de réception le 9 novembre 1854, en remplacement de Pierre-François Tissot, poète, historien et professeur, suppléant de Delille au Collège de France, ardent défenseur des Montagnards lors de la réaction thermidorienne.

pas l'athéisme simple, mais l'athéisme professé. M. Littré n'a pas seulement le malheur d'être athée; c'est un professeur d'athéisme, un professeur de matérialisme, faisant de ces malheureuses doctrines la base de toutes les sciences, le point de départ de la rénovation sociale ; n'hésitant pas à écrire que les sciences ne seront complètes que « quand elles auront défini-« tivement soustrait l'ensemble des choses aussi bien à la méta-« physique qu'à la théologie. Ainsi la science, ajoutait-il, c'est la « seule arme par laquelle le socialisme s'intronisera dans le « monde moderne. » Au même chapitre, il dit encore : « Tous « ceux qui veulent que la Révolution s'arrête ou recule, sont « contraires au socialisme; tous ceux qui veulent que la Révolu-« tion arrive à son terme, lui sont favorables. » Non, c'est ici une surprise. On ignore ce qu'on fait, on ne veut pas faire ce qu'on fait; ce qu'on fait n'est pas possible : il y a un moyen à trouver pour ne pas le faire. Divisés sur tant de points, nous avons au moins une foi commune en Dieu et en l'âme et des devoirs communs envers les lettres, la société française, la jeunesse, la postérité. N'excluons pas, si vous voulez, ce qui n'attriste que quelques-uns; mais écartons du moins ce qui nous blesse tous, ce qui blesse notre corps et nos devoirs, à savoir : l'athéisme déclaré, le matérialisme professé et au moment d'être couronné.

« Vainement dit-on : « C'est l'honnête homme et le philo-« logue que nous nommons; ce n'est pas l'athée. » Cette distinction n'est pas possible. Il est impossible ici de scinder l'écrivain en deux, et en nommant l'un, de faire abstraction de l'autre. L'un, l'impossible, est le seul vraiment connu, tristement célèbre même dans toute la jeunesse des écoles.

« Cette abstraction, on ne se la permettrait pas, quel que fût le mérite littéraire d'un écrivain, s'il ne s'agissait que d'un tort de l'ordre vulgaire, mais laissant une tache. Vous permettrez à un évêque de ne pas croire que l'athéisme et le matérialisme professés ne soient pas un malheur public, dont il est impossible de faire abstraction.

« L'opinion publique ne le fera pas. Aussi, impossible en nommant M. Littré d'éviter un soulèvement de l'opinion publique, dont les conséquences peuvent être déplorables et ruiner tout ce qu'on a voulu et veut encore, en dehors de toute préoccupation de parti, pour le bien fondamental de ce pays-ci et pour l'avenir, s'il y en a un.

« Demander le silence est une égale impossibilité et la querelle sera effroyable. Je vous le disais hier, depuis deux ans, je m'occupe des énormités de M. Littré en même temps que des erreurs de quelques autres écrivains. Par une coïncidence qu'il ne m'a pas été possible d'empêcher, ce que j'ai fait est fait, est prêt, est imprimé : une délicatesse de mon respect pour l'Académie m'empêche seule de le publier à cette heure même.

« Mais pourrai-je me taire toujours? Non; ce que je ne dois pas, je ne le puis pas.

« Qu'un athée attaque la religion, cela peut se voir; mais qu'un évêque n'attaque pas l'athéisme, nul ne le comprendrait, pas plus qu'on ne comprendra qu'une assemblée le couronne publiquement. Quoi! M. Littré n'aurait pas osé envoyer des livres à aucun de vos concours, et vous allez donner le prix, une couronne, une tribune à leur auteur! Ma situation est peu de chose en tout ceci ; mais enfin, en ce moment, elle n'est pas tenable. Si je parle avant l'élection, j'ai l'air de prévenir le vote ; si je parle après, j'ai l'air de le réprouver et plusieurs me diront avec raison : « Pourquoi ne nous avez-vous pas avertis? »

« Qu'on me dise quelle peut être pour moi la situation possible. Car il ne faut pas se faire d'illusion : c'est la guerre avec l'Église ; et sur le plus mauvais terrain qu'on pût choisir. Car la France n'est pas athée ; ce n'est pas seulement sa foi, c'est le bon sens et l'honnêteté de l'esprit français qui ne lui permet pas d'accepter qu'on couronne un homme qui attaque l'existence de Dieu et de l'âme, et qui se fait de Jésus-Christ un mythe ridicule.

« Vous me parliez hier du caractère et des qualités de M. Littré. Sur ce point, je ne me suis pas permis une contradiction. Je vous ai même dit qu'après avoir lu et étudié ses livres, à la différence des autres écrivains dont je m'occupe, je n'y ai pas trouvé une trace de méchanceté, mais, dans l'aveuglement et le prosélytisme opiniâtres d'un esprit concentré sur ses idées fixes, des aberrations philosophiques, religieuses et sociales telles qu'il m'est impossible de croire qu'un siège à l'Académie française puisse en être la place. Mais ici je dois dire quelque chose de plus sérieux encore, et laissez-moi le dire, c'est à l'âme, à la conscience que je connais que je m'adresse : ce sur quoi je ne puis parvenir à apaiser ma pensée, c'est que l'Académie française puisse élever sur le pavois le *Dictionnaire des Sciences*

médicales de M. Littré, que nul de ses membres probablement n'a lu, et qui est malheureusement entre les mains de tous les jeunes étudians en médecine de France. Il m'est impossible d'admettre que l'Académie puisse dire à toute cette jeunesse : « Nous avons élevé aux plus grands honneurs de l'esprit français celui qui vous enseigne le matérialisme, le fatalisme, l'athéisme.»

« Je le répète : faire cela n'est pas possible. Sans savoir ce qu'on fait, c'est possible ; le sachant, ce n'est pas possible. Le sachant, il y aurait à peine trois voix à l'Académie ; et encore... si ce n'est la religion et le respect de Dieu, le ridicule les arrêterait ; car il faut ajouter qu'ici, comme fondateur d'une religion nouvelle et organisateur d'un nouveau culte, le ridicule en même temps que l'odieux est au plus haut degré.

« — Mais, me disait hier M. Cousin, en déplorant ce qui se prépare, M. Littré a promis de ne rien dire de tout cela dans son discours de réception.

« Je le crois bien ! L'assemblée si délicate qui fait l'honneur de l'Académie, en même temps que l'Académie fait quelquefois ses nobles délices, se lèverait tout entière pour sortir, si M. Littré, dans son discours, disait la millième partie de ce qu'il a imprimé. Pas une femme ne pourrait rester là, s'il y faisait entendre sa définition de l'amour, de la loi et de la liberté morale.

« Et je vais plus loin, l'Académie elle-même devrait sortir, s'il osait dire devant elle ce qui est, d'après lui, le principe de la société, des plus nobles esprits et de toute sociabilité humaine. Et si l'auditoire et l'Académie se taisaient devant le récipiendaire, il me semble que la vénérable figure de M. Biot se montrerait elle-même.

« M. Mignet, dont j'ai retrouvé du reste la fidèle bienveillance, me disait aujourd'hui en me parlant d'un autre candidat, qu'il ne comprendrait pas qu'on l'admît à venir faire des gambades sur la tombe du chancelier. Pour moi, je comprendrais encore moins que la science athée parût couronnée sur la tombe de M. Biot.

« Non, j'ose le dire, ce n'est pas la religion que je défends ici, c'est l'Académie ; c'est la raison, c'est l'esprit humain, c'est la philosophie, c'est la distinction du bien et du mal, c'est la loi, c'est la liberté morale, c'est-à-dire tout ce qui fait l'honnête homme sur la terre.

« Mais c'est assez, monsieur, j'abuse de votre bonté. Tout ceci est d'ailleurs d'une telle amertume pour moi que je puis le dire : c'est aujourd'hui que j'expie l'honneur, que je n'ai pas mérité, d'être membre de l'Académie française.

« Veuillez agréer, monsieur, tous mes respectueux et dévoués hommages.

« FÉLIX, évêque d'Orléans. »

« P.-S. — Je ne puis m'occuper de M. Littré comme je le fais, sans qu'il soit averti. C'est ce que je viens de faire.

« J'ai retrouvé hier une lettre curieuse, et je la mets sous vos yeux, sans en approuver tous les termes. Elle est de Napoléon, elle parle de l'Institut, et elle concerne l'athée Lalande.

« Vous l'avouerai-je? Si j'avais lu cette lettre, sans connaître ni la date, ni la signature, c'est à vous que je l'aurais attribuée. »

Le 13 décembre 1805, Napoléon avait écrit de Schönbrunn une lettre à M. de Champagny, ministre de l'Intérieur, dont celui-ci fit donner lecture, le 26, devant l'Institut rassemblé. Elle était ainsi conçue : « C'est avec un sentiment de douleur que j'apprends qu'un membre de l'Institut, célèbre par ses connaissances, mais tombé aujourd'hui en enfance, n'a pas la sagesse de se taire et cherche à faire parler de lui, tantôt par des annonces indignes de son ancienne réputation et du Corps auquel il appartient, tantôt en professant l'athéisme, principe destructeur de toute organisation sociale qui ôte à l'homme toutes ses consolations et toutes ses espérances.

« Mon intention est que vous appeliez auprès de vous le président et le secrétaire de l'Institut et que vous les chargiez de faire connaître à ce Corps illustre, dont je m'honore de faire partie, qu'il ait à mander M. de Lalande et à lui enjoindre, au nom du Corps, de ne plus rien imprimer et de ne pas obscurcir dans ses vieux jours ce qu'il a fait dans ses jours de force pour obtenir l'estime des Savans; et, si ces invitations fraternelles étaient insuffisantes, je serais obligé de me rappeler aussi que mon premier devoir est d'empêcher que l'on n'empoisonne la morale de mon peuple. Car l'athéisme est destructeur de toute morale, sinon dans les individus, du moins dans les nations.

« NAPOLÉON. »

Cette lettre fut lue en présence de Lalande qui se leva et dit simplement : « Je me conformerai aux ordres de Sa Majesté. »

L'illustre astronome était aussi original que versatile, et s'il est vrai que cet ancien élève des Jésuites ait, dans le *Supplément au Dictionnaire des Athées* de Sylvain Maréchal, placé les noms de *Jésus* et de *Bonaparte* et cherché à faire des prosélytes en athéisme jusque sur les bancs des collèges, il n'avait pas encore fait ériger dans la principale église de Bourg, sa ville natale, un monument à ses parens avec une épitaphe qui commençait par ces mots : *Deo Optimo Maximo*. Il avait fait jadis l'éloge de saint Charles Borromée et de saint François d'Assise, hautement loué les cérémonies de l'Église, sollicité, en 1804, une audience du Pape et s'était prosterné à ses pieds. Il aimait enfin à se singulariser en tout, à insérer des annonces futiles dans les journaux pour faire parler de lui, à stationner sur le Pont-Neuf pour montrer aux curieux les variations de l'étoile *Algol*, à écrire des pamphlets contre ses confrères, à manger des araignées, ce qui lui valut cette boutade de la marquise de Condorcet qui lui avait demandé : « Quelle saveur trouvez-vous donc à ce mets étrange? — Une saveur de noisette. — Je comprends, répliqua-t-elle, c'est à peu près comme on peut trouver à l'athéisme une odeur de philosophie. » Et le chansonnier Piis lui consacra ce couplet :

Quand sur votre blanche assiette
La noire Arachnée courra,
Pour la croquer sans fourchette
Entre vos doigts prenez-la.
Sinon de vous
Monsieur de Lalande rira
Et dira
Vous n'aimez donc pas la noisette?

Petit, noir et décharné, lorsqu'il prêchait sa doctrine, si l'on en croit un contemporain, on eût dit « un démon disgracié qui se plaisait à nier Dieu. » Mais il était resté foncièrement monarchiste et ami du pouvoir. Aussi, n'eut-il garde de se brouiller avec l'Empereur et, après la lettre menaçante de l'Institut, il cessa tout prosélytisme athée. Il avait fait de la politique, de la physique, de la littérature, de la grammaire, de la métallurgie, de la poésie même. On a de lui des vers à

Mme Lapaute qu'il appelle « le sinus des grâces et la tangente des cœurs. » Il n'en est pas moins un savant illustre et l'astronomie gardera son nom. Il avait été reçu à l'Institut en 1795 et maintenu dans la nouvelle organisation de 1803.

On ne pouvait vraiment pas reprocher à Littré cette suite étrange de contrastes, de bizarreries, de contradictions; mais l'endroit où Mgr Dupanloup se sentait d'accord avec l'Empereur, est celui où il taxait l'athéisme « de principe destructeur de toute morale et de toute organisation sociale. »

M. Thiers laissa la lettre de Mgr Dupanloup sans réponse et l'évêque crut devoir lui en écrire une autre, le 17 avril en y joignant l'*Avertissement à la jeunesse et aux pères de familles.*

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« Vous n'avez pas répondu à ma lettre et je n'en suis pas surpris; je tiens seulement à savoir qu'elle ne vous a pas fait de peine; vous savez que j'aime à vous ouvrir mon cœur.

« Permettez que je mette sous vos yeux les textes mêmes dont je vous ai parlé.

« Je reviendrai demain matin vous consulter sur l'opportunité de la publication immédiate de ces pages. Auriez-vous la grande bonté de communiquer à M. Mignet le second exemplaire ?... Je serais très heureux de joindre son avis au vôtre.

« Veuillez agréer..., etc.

« FÉLIX, évêque d'Orléans. »

Dans la brochure figuraient les lignes suivantes : « On dira peut-être que j'ai pris la plume pour empêcher tel candidat d'arriver à l'Académie, tel autre d'y prétendre. Il suffit de me connaître et il suffira de me lire pour sentir que j'ai eu une bien autre inspiration. Cependant, sur ce point, je dirai simplement toute ma pensée. Il est puéril de supposer que j'aie un tel pouvoir; mais, sans hésiter, je déclare que si je l'avais, j'en userais. Pourquoi ?... Précisément parce que j'estime très haut l'Académie; parce que je la considère comme un lieu élevé d'où les doctrines tombent avec plus de retentissement; parce que je ne puis aimer que le prosélytisme de l'erreur, — et de telles erreurs, — reçoive cette consécration et s'élève si haut. J'en conviens, l'Académie n'est pas une école de théologie, pas plus que la société elle-même et nul ne peut s'attendre à n'y

rencontrer que ses convictions. Ceux-là auraient bien peu vécu, et surtout ceux-là seraient bien peu chrétiens, qui ne sauraient pas aimer ceux qu'ils combattent. Mais ce n'est pas la question, et je me borne à dire que l'Académie est trop honorée en Europe pour que ceux qui la respectent puissent, sans une profonde douleur, voir l'athéisme y entrer de plain-pied. »

Et répondant d'avance aux reproches de passion, de colère, de parti pris qu'on pourrait lui adresser, Mgr Dupanloup ajoutait : « Si je manquais aux susceptibilités délicates de la bienséance fraternelle, et de la charité respectueuse envers les âmes, je me le reprocherais. Ou je me trompe, ou les écrivains que je combats seront les derniers à m'accuser, et pour deux raisons. Sans doute, ils sont mes confrères, mais je suis le leur, et si cette qualité ne les a pas empêchés d'attaquer mes croyances, elle ne saurait m'empêcher de les défendre contre eux. Puis je me borne à les interroger, et ils sont libres, — que dis-je ? — ils sont suppliés de me répondre. Je les ai lus et je crois et affirme, la main sur la conscience, que leurs théories détruisent Dieu, l'âme, la vie future, la loi morale. Si cela n'est pas, qu'ils se lèvent et qu'ils le disent !

« Je n'aurai jamais eu de ma vie une joie comparable à la joie dont m'inonderait ce démenti victorieux. »

En ce qui concerne Littré, Mgr Dupanloup disait : « Il a pénétré de ses doctrines un *Dictionnaire de médecine* renommé composé au commencement de ce siècle par deux savans honorables (Capuran et Nysten, deux spiritualistes), et qui se trouve maintenant, altéré par lui et corrompu, aux mains de toute la jeunesse des écoles médicales. » Il en donnait maintes preuves pour la recherche des Causes premières et des Causes finales, « désormais reconnues inaccessibles et bonnes seulement pour occuper l'enfance et l'esprit humain ; » pour l'Humanité, transformée par elle-même en Providence, « après avoir trop longtemps compté sur d'autres Providences imaginaires ; » pour l'Ame qualifiée « d'être immatériel supposé, tandis qu'elle n'est que l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moelle épinière ; » pour l'Amour, appelé un « ensemble complet de phénomènes cérébraux ; » pour la Sociabilité, considérée comme « un résultat de l'organisation animale et n'ayant pas d'autre cause, » etc. L'évêque d'Orléans ne pouvait supposer qu'au XIXe siècle, en France, après le discrédit qui avait frappé les

doctrines matérialistes, elles pussent s'établir ainsi sur les pages d'un livre classique « dans un style où la barbarie du langage le disputait à l'abaissement des idées. » C'était un véritable manuel de philosophie positiviste ; mais altéré dans son esprit et dans ses tendances, ce livre rappelait toujours le *Dictionnaire de M. Nysten*. Il gardait à son frontispice ce nom respecté, et, sous ce couvert, il enseignait dans toute la France, dans toutes les écoles de médecine, le matérialisme de M. Littré. Cela était d'autant plus regrettable que Nysten avait défini jadis l'Ame « un principe de vie raisonnable ; » la Raison « une puissance de l'âme par laquelle l'homme perçoit la distinction entre le bien et le mal ; » l'Idée, « une perception de l'âme » et admettait comme science spéciale de l'âme la Psychologie qu'il définissait « la science qui traite de l'âme. » Tout cela avait disparu sous la plume de M. Littré pour être remplacé par des définitions entièrement matérialistes.

Et revenant à sa mission d'évêque, qui primait pour lui toutes les autres, Mgr Dupanloup s'écriait : « Je puis m'être trompé dans un texte, dans une interprétation, dans un rapprochement ; du moins les précautions que j'ai prises contre les erreurs possibles payent tout ce que je me suis jamais donné de soins dans ma vie pour aucun travail. Et j'affirme, après avoir plongé mon esprit et mes yeux fatigués, mais ouverts encore, dans cet abîme et ce dédale de contradictions et d'erreurs, de subtilités et d'énormités, que ce que j'ai dit n'est rien encore en comparaison de ce que j'aurais pu dire. Voilà donc ce qu'on écrit, ce qu'on imprime, ce qu'on jette en pâture à l'avidité publique, ce qu'on fait lire à toute la jeunesse ! Voilà quelle guerre on livre au milieu de nous, non seulement à Jésus-Chrit et au christianisme, mais aux grandes vérités morales elles-mêmes ; non seulement à la Foi, mais à la philosophie et à la Raison !... Certes, l'étonnement serait grand, et à juste titre, si nous restions silencieux en face de telles doctrines, si nulle voix d'évêque ne s'élevait pour réprouver cette sophistique impie. »

C'était là la vraie raison de l'action de l'évêque d'Orléans contre Littré et contre ceux qui partageaient ses doctrines. « Nous avons entendu, disait-il, dans ce siècle, un grand esprit, un homme qui a étudié l'Histoire, scruté la vie des peuples, gouverné son pays, s'écrier du fond de son âme émue : « Si

« j'avais dans mes mains le bienfait de la foi, je les ouvrirais « toutes grandes sur mon pays. Pour ma part, j'aime cent fois « mieux une nation croyante qu'une nation incrédule. Une « nation croyante est mieux inspirée, quand il s'agit des œuvres « de l'esprit, plus héroïque même, quand il s'agit de dépeindre « sa grandeur. » Qui avait dit cela? Qui avait pensé qu'athéisme et servitude vont de compagnie?... M. Thiers, auquel Mgr Dupanloup envoyait son *Avertissement*.

Aussi, l'évêque ajoutait-il : « Je m'étonne moi-même de mes paroles. D'autres que moi auraient dû vous les adresser et défendre énergiquement la cause que je défends. Il y a pourtant des philosophes en France. Est-ce que la saine raison, pas plus que la vraie liberté, ne trouveront pas de défenseurs parmi nous? Est-ce qu'on me laissera parler seul? Car c'est enfin la Raison que je défends plus encore que la Religion, la Raison, la Foi laïque qu'on a abandonnée... Eh bien ! moi, je parlerai pour elles, puisque nul ne parle, et je sens que j'ai bien fait. Je suis évêque, non pour me reposer, mais pour avertir ceux qui ont besoin d'être avertis... Quelle que soit la véracité douloureuse de mes accens, ceux que je combats sentiront, je l'espère, à ma douleur même, que je ne poursuis que leurs doctrines. Pour eux, je les plains; leur malheur est affreux. Je donnerais ma vie pour leur rendre la lumière qu'ils ont perdue et le jour où ils reconnaîtraient que tant de travaux, de talens réels et de grands efforts auraient été mieux employés à servir Dieu, à défendre l'âme, la conscience, l'immortalité, la religion, ce jour-là j'éprouverais une des joies les plus pures et les plus profondes qu'une âme vouée au service de la Vérité et des âmes puisse goûter sur la terre! »

Ne se contentant pas de remettre sa brochure à M. Thiers, l'infatigable évêque lui adressa une nouvelle lettre le 18 avril, ainsi conçue :

« Monsieur,

« Pour la première fois depuis bien des années, je vous ai quitté ce matin avec le chagrin de n'être pas d'accord avec vous; et pourtant je me dis que, jeudi prochain, au moment où nos mains écriront des votes dissemblables, nos esprits penseront, croiront, voudront la même chose. Le désaccord ne sera ni profond ni durable.

« J'ai vu dans la journée tous ceux de nos confrères que j'avais cru devoir consulter sur la publication immédiate de mon écrit. A ma grande surprise, ils ont été à peu près tous, et bien plus chaudement que mes propres amis, d'avis que je ne pouvais me dispenser de publier de suite. Je ne suis donc plus libre de ne pas le faire, ayant provoqué une sorte de jugement qui se trouve en harmonie avec le cri persistant de ma conscience.

« Vous me trouvez, j'en ai peur, trop ému ou trop peu facile et, me rappelant des exemples auxquels je devrais être fier de me conformer, vous me disiez encore ce matin que M. de Quélen et M. l'évêque d'Hermopolis étaient venus s'asseoir auprès de M. Cabanis. Mais permettez-moi d'abord de vous dire que c'était juste le contraire de ce qu'on voudrait faire aujourd'hui. L'élection de ces deux évêques était postérieure à celle de M. Cabanis et marquait les progrès du temps; celle-ci marquerait une décadence.

« Il faut ajouter tout ce qui s'est passé depuis et que nous ne pouvons oublier, le jour où M. Proudhon est venu s'asseoir en face de vous pour détruire la société, le jour où j'ai pu m'asseoir à vos côtés pour tenter de la sauver.

« Nous avons vu l'athéisme aux affaires et c'est pour le combattre que, par un acte qui m'a attaché à vous pour jamais, vous avez eu le courage d'appeler à votre aide la religion. Ah! ne me demandez pas aujourd'hui de rappeler l'ennemi commun. Je lui tendrai la main s'il le veut; mais lui donner le sceptre et la puissance pour faire le mal, jamais!

« Je sens et prévois assez tout ce que l'acte que je fais aujourd'hui suscitera contre moi de reproches et de représailles : on n'aime pas à être réveillé si fort! Faut-il vous dire quelle est ma confiance? C'est que c'est vous qui me défendrez alors. Vous me défendrez, j'en suis sûr. On dira que j'aime la guerre et que je sers des passions, vous répondrez que j'aime la vérité et que je sers ma conscience.

« Veuillez agréer le fidèle hommage de mes bien dévoués et respectueux sentimens.

« FÉLIX, évêque d'Orléans. »

M. Thiers se décida enfin à répondre à Mgr Dupanloup pour lui faire connaître toutes les raisons qui le portaient à donner

un vote favorable à l'élection de Littré, malgré les graves motifs fournis par l'évêque pour combattre cette candidature :

« MONSEIGNEUR,

« Je suis très affligé de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, car rien ne peut m'être plus pénible que de vous causer un chagrin. Vous connaissez mon sincère et respectueux attachement pour votre personne, et si j'avais pu croire que la candidature de M. Littré vous désolerait jusqu'à vous faire regretter d'être de l'Académie française, je n'aurais pas accueilli cette candidature.

« Mais l'opposition qui s'élève contre M. Littré est vraiment trop tardive et surtout beaucoup trop exagérée dans ses griefs.

« Les promoteurs les plus décidés de la candidature de M. de Carné avaient offert spontanément leurs voix à M. Littré et avaient laissé adopter, sans une objection, l'idée de nous adjoindre le plus savant grammairien de notre temps dans la connaissance des origines de la langue française. On disait bien que M. Littré était membre d'une secte, à mon avis fort sotte et très sincèrement peu influente. Mais aux origines religieuses très regrettables du nouveau candidat, on oppose sa vie exemplaire consacrée tout entière à l'étude et aux devoirs de famille. De tout cela il était résulté pour M. Littré une candidature très peu combattue, à laquelle le public s'est tellement habitué qu'il trouverait aujourd'hui fort mauvais qu'on y renonçât. Le public attribuerait ce changement à une intolérance qu'il ne sied point à l'Académie d'affirmer. Quand elle a nommé MM. de Falloux, Lacordaire, Albert de Broglie (ce dont je l'approuve fort, puisque j'ai voté avec elle), elle doit pouvoir voter pour M. Littré, surtout lorsqu'elle a de son savoir philosophique un besoin si urgent. Faire un dictionnaire et n'avoir pas M. Littré avec soi, ce serait un non-sens.

« Je déplore plus que personne les opinions religieuses de M. Littré, mais je ne m'en fais pas garant, pas plus que l'Académie ne s'est constituée garante des opinions de MM. d'Alembert et Laplace.

« L'Académie doit représenter le génie français dans sa diversité, sa liberté, son indépendance, sans prétendre représenter ni un parti, ni une opinion, ni même une religion, quelque respectable ou vénérable que soit cette religion. Elle

renfermait dans le XVIIIe siècle Massillon et d'Alembert. Elle doit en faire autant aujourd'hui d'honnêtes gens, gens d'esprit autant que possible, illustres quand ceux-là se rencontrent, et toute exclusion, quelque fondée qu'elle soit, serait, de notre temps surtout, imprudente et dangereuse. Ajoutez qu'il faut en général que le successeur puisse parler, non sans quelque compétence, du prédécesseur, et M. de Carné, que j'aime d'ailleurs, serait très embarrassé de célébrer le physicien et astronome Biot. Le traducteur d'Hippocrate me semble plus en mesure de suffire à cette tâche. J'aimerais mieux qu'il n'eût pas traduit Strauss, mais je nomme l'honnête homme auteur de notre Dictionnaire français, et je ne garantis que lui. D'ailleurs, j'ai fait comme beaucoup de mes confrères, j'ai promis ma voix à M. Littré, lorsque sa candidature était presque universellement acceptée. Telles sont mes raisons, et il faut qu'elles soient assez fortes pour me donner le courage de résister, — en vous résistant, — à une amitié qui m'est chère, dont je m'honore et que j'espère continuer à mériter toute ma vie.

« Agréez, Monseigneur, le nouvel hommage de mon dévouement respectueux.

« AD. THIERS. »

Cette lettre n'a pas de date et elle porte en marge ces trois mots : « *Lettre non expédiée.* » Mgr Dupanloup ne l'a donc point connue, mais on peut affirmer que tous les argumens invoqués par M. Thiers dans cet écrit avaient, du reste, été donnés par leur auteur dans les divers entretiens qu'il avait eus avec l'évêque d'Orléans.

Le jour du vote arriva. C'était le 23 avril 1863. On peut affirmer que tout Paris avait ce jour-là les yeux fixés sur l'Académie, attendant avec impatience le résultat de ce scrutin destiné à être mémorable. Au troisième tour, le comte de Carné obtint 18 voix, Littré 12. Il y eut 4 bulletins blancs. Le duc de Broglie, Thiers, Mignet et Rémusat, Sainte-Beuve, Mérimée, Auger, S. de Sacy, Lebrun, de Pongerville, Ponsard et Berryer avaient voté pour Littré. Ampère s'était décidé à voter contre lui au troisième tour. A peine le comte de Carné était-il élu que Mgr Dupanloup écrivait la lettre suivante qui fut aussitôt portée à M. Littré :

« Monsieur,

« Je n'ai pas voulu que cette journée prît fin sans que je ne vous eusse exprimé quelle tristesse il m'en reste et quels sentimens partagent mon âme. Ne croyez pas que cette tristesse ait pour cause les accusations qui s'élèvent contre moi. Je les avais prévues et je ne ferai rien pour les détourner. Il me suffit de ne pas les mériter.

« Mais je suis triste, monsieur, en pensant à vous et en me disant qu'il m'a fallu combattre un homme dont les qualités méritet un hommage, blesser un homme que je voulais toucher, augmenter l'affliction de ceux qui vous aiment. Laissez-moi vous tendre la main; laissez-moi vous prier de ne pas délaisser, à cause des souvenirs de ce jour, la religieuse recherche du vrai dans ces capitales questions qui sont le suprême intérêt de notre vie humaine. Ce noble labeur est au-dessus de tout le reste.

« Souffrez donc, monsieur, que j'invoque ardemment ce Dieu en qui j'adore notre commun Père, afin qu'il vous éclaire sur ce qu'est la Vérité et sur la fragilité de vos doutes; afin qu'il vous manifeste aussi, permettez-moi de l'ajouter, la pureté de mes intentions et la sincérité de l'estime que je conserve pour votre caractère.

« Agréez, monsieur, tous mes respects.

« Félix, évêque d'Orléans. »

Dès ce jour, Mgr Dupanloup se promit de ne plus prononcer le nom de Littré dans aucune de ses polémiques religieuses et il tint parole. Quant à Littré, étant donné la force de son caractère et la simplicité de ses attitudes, il ne manifesta aucune rancune à son loyal adversaire. Il lui fit une réponse courtoise et attendit que les années jetassent quelques voiles sur la polémique dont il avait été l'objet, ainsi que sur la défense parfois violente et maladroite de quelques-uns de ses amis. Il dit à des intimes : « L'évêque d'Orléans a fait ce qu'il a cru être son devoir. Ses convictions ne sont pas les miennes. Mais je n'ai rien à lui répondre, parce que je ne puis rien lui démontrer. »

Une grande partie de la presse taxa l'élection de M. de Carné de « coup d'État clérical. » On ne contestait cependant pas les titres du nouvel académicien, collaborateur distingué

de la *Revue des Deux Mondes* et du *Correspondant*, auteur d'ouvrages estimés, tels que *la Fondation de l'unité française*, l'*Histoire du Gouvernement représentatif*, la *Littérature française au XVIIIe siècle*, mais on regrettait la façon dont il avait conquis les suffrages. C'était, disait-on « un prix de catéchisme. » Le *Siècle* tombait à bras raccourcis sur l'évêque d'Orléans qui prétendait créer l'orthodoxie dans le domaine de la littérature. L'élection du Père Gratry, deux ans après, exaspéra Sainte-Beuve qui écrivit à la princesse Mathilde : « L'Académie recueille ce qu'elle a semé... Nous voilà bien lotis avec ce nouveau confrère qui fait la paire avec *le* Dupanloup ! » Edmond Scherer écrivit dans *le Temps* que M. Guéroult, rédacteur en chef de *l'Opinion nationale*, qui avait approuvé la campagne de Mgr Dupanloup, pouvait être satisfait : l'évêque d'Orléans était devenu le grand électeur de l'Académie. « Il s'est trouvé, disait-il, trois ou quatre personnes à l'Académie assez étrangères au mouvement des choses et des idées de leur temps pour ne rien savoir de M. Littré que son nom et n'avoir appris à le connaître que par la vulgaire fantasmagorie des citations de M. Dupanloup. » L'écrivain déplorait ce résultat, « non pour M. Littré qui pouvait se passer de l'Académie, mais pour l'Académie elle-même, vouée à une décadence irrémédiable. L'évêque d'Orléans alléguait pour justifier sa campagne contre Littré son caractère épiscopal. Il oubliait que l'Académie, en le recevant, n'avait pas entendu introduire dans son sein le sacerdoce, prône et foudres y compris. Si chez M. Dupanloup le prêtre était inséparable de l'homme, il n'avait qu'à refuser l'hommage de l'Académie, et faire comme le Père Lacordaire, s'abstenir de prendre part aux séances, aux travaux et aux votes. D'autre part, M. Alloury écrivit dans les *Débats*, après l'échec de Littré : « C'est un malheur dont il trouvera aisément la consolation dans ses travaux. Ses amis l'ont vu calme et tranquille et n'ont pu qu'avec peine détourner un moment son attention de ses livres. » — « Nous regrettons, ajoutait le journaliste, que l'Académie, qui s'était fait honneur de compter parmi ses membres les Montesquieu, les Voltaire et les libres-penseurs du dernier siècle, ait hier constitué définitivement dans son sein une nouvelle congrégation de l'Index... Les gens de lettres crieront. La belle affaire ! Est-ce que l'Académie est faite pour les gens de lettres ? Il faut bien qu'ils sachent qu'avec les titres les

plus brillans on peut être exclu de l'Académie à cause de ses opinions et qu'on peut y être admis sans avoir l'ombre d'un titre littéraire. »

Cette réflexion était bien dure pour le comte de Carné qui, s'il n'avait pas la notoriété scientifique de Littré, avait cependant écrit, comme je l'ai rappelé, de bons livres d'histoire.

*
* *

Huit ans s'écoulèrent, et la candidature de Littré, soutenue cette fois par Guizot, reparut à l'Académie française. Le *Grand Dictionnaire de la Langue française* était presque terminé et de toutes parts s'élevaient des éloges au sujet de cette œuvre si considérable et si utile. En France, en Europe, dans le monde entier, on le regardait comme un monument de savoir parfait, comme un instrument inappréciable de recherches et de renseignemens. Or, c'était au fauteuil de Villemain que Littré prétendait cette fois, et ses chances étaient telles que ses rivaux, Saint-René Taillandier et de Viel-Castel, n'allaient à la bataille qu'avec un bien faible espoir de succès. Mgr Dupanloup rompit alors le silence qu'il avait gardé depuis 1863 et, le 26 décembre 1871, prit part à la discussion des titres... Il regrettait tout d'abord d'être encore une fois en dissentiment avec M. Thiers, dont il appréciait plus que jamais l'autorité et les services. Il dit que les relations qui s'étaient établies entre lui et M. Littré, il y avait huit ans, lui avaient laissé pour son caractère et sa personne une estime et une affection qui lui avaient fait éviter de prononcer désormais son nom dans ses luttes continuelles en l'honneur de l'Église. Il avoua qu'il était très peiné d'avoir à combattre encore, mais les erreurs de Littré étaient restées les mêmes et, qui plus est, elles étaient aggravées en raison des événemens. Il devait combattre en lui l'athéisme, le matérialisme et le socialisme qui n'étaient après tout qu'une propagande infatigable au profit de doctrines néfastes et une guerre permanente contre les vérités premières, sans lesquelles aucune société ne pouvait vivre. Il citait de nombreux passages d'écrits récens de l'auteur. Peu importait que la France fût républicaine ou monarchiste; il ne fallait pas que le pays, qui venait d'éprouver de si fortes secousses, descendît plus bas qu'il n'était jamais descendu. Ce serait donner un encouragement à des erreurs funestes que de faire de leur

propagateur un membre de l'Académie. On parlait de la liberté de conscience. Encore une fois, la liberté ici consistait à voter pour ou contre, mais la liberté n'était pas le désarmement. Il ne fallait pas élever sur un piédestal celui qui avait pour le matérialisme et le positivisme, dont on avait vu les actes effrayans, des sympathies si accentuées.

On objectait que le matérialisme et le positivisme n'étaient pas en question ; que le positivisme élevait, il y a huit ans, son drapeau, mais qu'aujourd'hui, il n'était plus si haut et que tout danger avait disparu. D'ailleurs, M. Littré avait désavoué les opinions audacieuses qu'on lui avait prêtées. L'évêque répondit que M. Littré n'avait désavoué que deux choses. Il avait jadis imprimé qu'il fallait enlever à la France le droit de suffrage universel et le confier uniquement aux ouvriers de Paris, afin de faire de Paris seul le grand électeur. Cette opinion étrange de Comte, il y avait renoncé. Enfin, il avait écrit au sujet des renouvellemens partiels de l'Assemblée nationale que, si ces renouvellemens étaient dans le sens de l'idée monarchique, il faudrait bien y accéder. Sur des observations pressantes de ses amis, il avait écarté cette considération. Sauf ces deux points, M. Littré n'avait rien désavoué de ses anciennes doctrines. Dans la Revue qu'il dirigeait, *la Philosophie positive*, il continuait à être le chef de l'école matérialiste. Il rejetait l'idée de Dieu dont il faisait une fiction, une hypothèse. Il n'admettait comme existence suprême que l'Humanité et déclarait les sciences incompatibles avec les conceptions du surnaturalisme. L'Humanité était sa Providence à elle-même et pouvait seule réparer l'impuissance de Dieu.

L'évêque d'Orléans rappelait le Congrès de Liége où un jeune docteur, s'avouant le disciple de Comte et de Littré, s'était déclaré hautement matérialiste. Et, dans ce Congrès qui s'était terminé par les cris de : « Guerre à Dieu !... » avaient figuré des hommes qui, comme Fontaine, Tridon, Protot et autres, devaient faire partie de la Commune et mettre leurs détestables doctrines en pratique. Les tristes événemens de 1871 n'avaient pas ouvert les yeux à M. Littré, qui continuait sa propagande socialiste par la parole et par la presse.

On répondait à l'évêque d'Orléans que ces doctrines étaient certainement dangereuses et déplorables, mais que, dans une réunion d'élite telle que l'Académie, toutes les opinions pou-

vaient se faire jour et qu'il fallait bien se tolérer les uns et les autres. Mgr Dupanloup répliquait : « Il ne faut pas donner des armes au mal et l'élever sur le pavois. Or, est-il une chaire plus élevée que celle de l'Académie? Et comment la donnerait-on à M. Littré, alors que M. Guizot lui-même avait autrefois refusé de créer pour Auguste Comte une chaire au Collège de France? »

D'autres disaient : « M. Littré est un penseur isolé. — C'est un chef d'école, ripostait Mgr Dupanloup, et son influence est considérable sur la jeunesse et le parti ouvrier. — C'est l'écrivain laborieux, c'est le philosophe, c'est l'auteur du *Dictionnaire* que nous voulons nommer. — Alors, si vous en faites le secrétaire perpétuel de votre Dictionnaire, c'est lui qui imposera les définitions de l'Ame, de la Liberté, de la Pensée, de l'Intelligence, de la Perception, de la Volonté, de Dieu ! »

En terminant son discours, l'évêque d'Orléans s'écria, profondément ému : « Quoi! messieurs, vous voulez sauver la France, et c'est ainsi que vous vous y prenez! Une glorification solennelle du matérialisme et du socialisme, voilà ce que vous imaginez pour elle en ce moment! On a enlevé à ce malheureux pays la paix et les croyances; et le peu qui lui reste, Dieu, l'âme, la loi, la liberté morale, la vie future, vous les lui ôtez ! Que voulez-vous donc encore? Et quel coup faut-il que vous receviez?... Ah! ce n'est pas tant mon Église, c'est notre Maison que l'on dévaste! Et il faut que ce soit moi qui vienne ici la défendre! Et toutes ces choses qui sont de votre domaine, la raison, la philosophie, la société, la base de vos institutions, voilà ce que je défends et ce que vous livrez, en couronnant ceux qui la menacent! » Il regrettait l'absence de Victor Cousin, parce que lui, évêque, prenait en ce moment la défense de la philosophie, et qu'il y a huit ans, au sujet de la même candidature, Cousin lui avait dit : « Vous parlez pour nous! » Il ajoutait que le philosophe avait, à l'Académie des Sciences morales, fait la même campagne que lui contre un candidat athée et matérialiste, en s'exprimant ainsi : « Il est inéligible, à moins que l'Académie ne veuille abandonner toute direction sur les travaux de la jeunesse et enlever toute signification à l'honneur d'être admis dans son sein. » L'évêque d'Orléans adjurait ses confrères de ne pas voter pour M. Littré, car, après ce vote, on dirait : « Qui donc pouvez-vous arrêter sur le seuil de votre Académie? »

L'élection eut lieu le 30 décembre 1871 : Littré obtint, sur 29 votans, 17 voix contre 9 à M. Saint René-Taillandier, et 2 à M. de Viel-Castel. Le même jour étaient élus le Duc d'Aumale, Camille Rousset et de Loménie en remplacement de Montalembert, Prévost-Paradol et Mérimée. Thiers, alors président de la République, était venu voter avec ses ministres Rémusat et Dufaure. Victor Hugo, Autran, Jules Janin et Xavier Marmier étaient absens. Le soir même de l'élection de Littré, Mgr Dupanloup écrivit au directeur de l'Académie : « J'ai le regret de ne plus pouvoir continuer à faire partie de l'Académie française. »

*
* *

Cet acte fut diversement apprécié. Tandis que les uns louaient hautement la fierté et la gravité de cette démonstration, les autres la blâmaient avec une extrême rigueur. Parmi les journaux qui attaquèrent chez le prélat ce qu'ils appelaient l'emportement et l'esprit de domination, les deux plus amers furent le *Journal des Débats* et *le Temps*.

Mgr Dupanloup ne voulut pas garder le silence devant les accusations des *Débats*, journal qui, avant l'élection, avait fait plus d'une fois la critique la plus vive de ses nombreuses polémiques.

L'article n'étant pas signé, c'est au rédacteur en chef qu'il répondit, le 5 janvier 1872, en ces termes : « Les *Débats* me reprochent l'emportement de ma décision. Rien n'a été moins emporté ni moins irréfléchi. Dès le 21 décembre, j'ai averti mes confrères, et si le 30 j'ai écrit au directeur de l'Académie, c'est que je n'ai pas voulu laisser croire un seul jour, une seule heure qu'un évêque pût accepter ce qui était à ses yeux un scandale. » Il était surpris de voir l'auteur de l'article s'égarer dans des considérations secondaires et étrangères à la question. En combattant cette candidature, l'évêque avait songé avant tout à la religion, aux périls de la jeunesse et de la société, aux intérêts suprêmes de la vérité et de la morale. Il avait eu l'ambition de défendre aussi l'honneur du Corps illustre auquel il appartenait. « Vous dites que je ne devais pas refuser l'entrée à l'Académie d'un savant déjà membre de l'Institut; que j'embarrasse l'Académie en la forçant de louer un académicien vivant; que je la gêne en lui faisant entendre des homélies qui ont vieilli... » A cela Mgr Dupanloup répondait que, Littré

étant déjà de l'Académie des savans, il n'y avait pas beaucoup de motifs pour l'appeler à l'Académie des littérateurs; qu'un embarras autrement sérieux serait de faire l'éloge des œuvres du nouvel élu et que l'assemblée délicate qui faisait habituellement l'honneur de l'Académie, se lèverait tout entière, si on osait exposer devant elle les théories du nouvel académicien sur Dieu, l'âme, la pensée, la liberté morale, l'amour, l'homme, la sociabilité. « Je m'étais fait, disait-il, de l'Académie une tout autre idée Je croyais et je crois encore que la France est attentive à ses actes, à ses paroles, à ses élections. Or, les doctrines de M. Littré sont de telle nature qu'avec elles nulle société, nulle religion, nulle philosophie n'est possible. Les sanctionner ainsi m'a paru impossible, car c'était porter un coup trop fort à la conscience publique. »

L'évêque d'Orléans croyait pouvoir ajouter qu'il avait pour garans de ces traditions Villemain et Cousin. Ni l'un ni l'autre n'admettaient que la qualité des doctrines importât peu à l'Académie. Ils professaient que les erreurs fondamentales et la négation des vérités premières constituaient une indignité. C'est ce que Mgr Dupanloup avait résolu de dire en affirmant publiquement son mépris pour de pareilles doctrines, et les reproches de domination et d'intolérance n'avaient rien à voir en cette affaire. « S'expliquer en public, combattre, voter, c'est la liberté de discussion à laquelle succède, quand l'honneur de la conscience est en cause, la liberté de s'en aller. » On lui faisait remarquer qu'il restait bien cependant le collègue de Littré à l'Assemblée nationale. « Si 10 000 ou 100 000 électeurs d'une cité populaire votent pour un candidat révolutionnaire, je le déplore sans en être surpris. Mais que des électeurs, choisis au premier degré parmi les plus éminens, élèvent à l'honneur le plus rare, le professeur le plus connu de l'athéisme au lendemain de la Commune, ceci est à mes yeux lamentable. »

Ce n'est pas sans tristesse qu'il rompait les liens qui l'attachaient à l'Académie depuis vingt ans, mais il devait tout sacrifier à un devoir. Il avait pris pour juge de sa conduite le grand public français sérieux et conservateur, et il n'y avait pas là motif à s'égayer, car ce serait donner une preuve de plus de l'incurable légèreté qu'on nous reproche. « Vous êtes de ceux, faisait-il remarquer, en finissant, à son critique, qui après le Congrès de Liége, avaient dit : « Ce sont des enfans ! » et c'est à vous

que je répondais : « Ces enfans seront vos maîtres. » Ils n'ont pas attendu dix ans; hier, ils siégeaient à la Commune de Paris, et vous avez pu lire quelques-uns de leurs noms au bas de ses décrets. Que l'on continue encore en France à montrer si peu de souci de la morale et des hommes; qu'on accepte de tels comparses et de telles défaillances, non seulement à l'Académie française mais ailleurs aussi, et de nouveaux malheurs ne se feront pas attendre! »

Le *Journal des Débats* répliqua qu'il avait parlé au nom des principes de tolérance et de modération qu'il avait toujours recommandés aux prêtres comme aux laïques, et que d'ailleurs l'élection de Littré avait été faite par ceux qui sauvaient aujourd'hui la France par leurs actes mieux que le vertueux prélat par ses discours. *Le Temps*, de son côté, faisait remarquer que Mgr Dupanloup s'était retiré, parce que l'Église voulait l'exclusion de ceux qui ne pensent pas comme elle. Mais pourquoi avait-il supporté Sainte-Beuve et cherché à écarter Littré? C'était une inconséquence qui ne se justifiait que par cette doctrine : « Hors de l'Église, pas de salut. » L'évêque avait réuni dans son réquisitoire une masse effrayante de citations regrettables, et voici que les votans n'avaient voulu voir dans Littré qu'un savant et un lettré. Ils avaient reconnu au fond que toutes les opinions ont le droit de s'exprimer et qu'il n'appartient à personne de formuler à cet égard un jugement définitif. Le vote signifiait que l'État laïque et l'indifférence dogmatique étaient le fond de la société moderne. Le rédacteur du *Temps* donnait au vote du 31 décembre 1871 une signification plus étendue que ne comportait la réalité. L'Académie, qui avait reçu le même jour trois membres de la droite, le Duc d'Aumale, Camille Rousset et Loménie, avait cru bien faire en accueillant un membre de la gauche qui avait attendu huit années sans se plaindre, et était arrivé presqu'à la fin d'une œuvre admirable, le *Grand Dictionnaire de la langue française*.

L'Académie n'accepta pas la démission de Mgr Dupanloup, mais l'évêque n'y voulut jamais reparaître. Un article de son testament stipula que le montant de l'indemnité mensuelle, qui lui était attribuée comme à ses autres confrères, serait remis aux pauvres. Elle montait, à sa mort, en 1877, à six mille francs.

*
* *

Littré fut reçu le 5 juin 1873, un an et demi après son élection. Il donna en ces termes le motif de ce retard, dès le début de son discours : « Chacun a son point d'honneur. Le mien a été, messieurs, de ne vous remercier qu'après avoir terminé la dernière ligne du travail pour lequel vous m'avez admis dans votre célèbre Compagnie. Toute œuvre de longueur qui n'est pas achevée, peut ne jamais l'être. Je ne suis plus exposé à ce mécompte. Il est vrai que j'arrive au terme de mon labeur; mais cela même n'est pas sans être une paisible satisfaction, celle que La Fontaine prête à son vieux planteur d'arbres. » Il parla en termes aimables du Dictionnaire de l'Académie et fit observer que Villemain, dans l'édition de 1835, souhaitait qu'on entreprît un travail marquant la filiation naturelle et la transformation de chaque mot, leur nuance d'acception avec des exemples. Ce travail, que Littré avait mené à bonne fin, fut entrepris depuis sous une forme très savante, puis abandonné.

Littré fit avec talent l'éloge de Villemain, orateur disert et écrivain consommé. Il rappela, non sans quelque ironie, que, lui aussi, Littré, avait fait de l'opposition académique, puisqu'il avait refusé sa voix au candidat Villemain, aux Inscriptions et Belles-Lettres, parce qu'il était ministre, et cela « non sans regrets, » ajoutait-il. « Villemain eut cette suprême récompense de se complaire dans les lettres jusqu'à l'extrême vieillesse et de s'y perfectionner toujours. » Et faisant allusion à l'opportunité de la mort d'Agricola, qui fut soustrait ainsi aux dernières années de la tyrannie de Domitien, Littré disait : « Il n'y a point de mort opportune pour une famille qui entoure de soins pieux un vieillard aimé. Peut-être ne se défendra-t-on point de compter pour quelque chose qu'il ait échappé à l'angoisse de notre dernière lutte et au deuil de notre dernière défaite; mais certes il manque à côté de ces vieillards illustres entre tous qui donnent l'exemple du travail et ne laissent point d'excuses à ceux qui ne les imiteront pas. » Littré avait alors soixante-douze ans, et son ardeur au travail n'avait certes pas été affaiblie par l'âge. Il déclarait modestement qu'il n'avait point la prétention de remplacer Villemain, mais qu'il apportait à ses confrères tout son zèle et tout son

dévouement, « sorte de compensation que les Académies, dans leur indulgence, ne refusent pas d'accepter. »

M. de Champagny, qui le recevait, commença par le couvrir de fleurs. Il fit surtout l'éloge du savant philologue. « Quand nous travaillons à cette tâche principale du *Dictionnaire*, nous vous avons au milieu de nous; nous vous consultons sans cesse, et presque toujours votre avis devient le nôtre. Votre *Dictionnaire* est comme un quarante et unième académicien muet et qui cependant a su répondre à presque toutes les questions. » Il multiplia ses complimens en l'honneur du savant émérite, estimé dans le monde entier pour la sûreté de ses recherches et la profondeur de ses connaissances. Puis, après l'éloge sans réserves de Villemain, il arriva, par un habile détour, aux graves questions philosophiques de la vérité absolue et des causes premières. « Il y a là, dit-il, des sujets que je ne veux pas toucher, encore moins discuter. Vous ne l'ignorez pas du reste, monsieur, c'est le littérateur, le philologue, l'écrivain que l'Académie couronne en vous nommant. Ce n'est pas le penseur ni le philosophe; je ne dis pas le métaphysicien, ce titre ne vous plairait point. » Ici l'auditoire, pressentant des allusions délicates, devint très attentif. « Je ne rappellerai qu'en passant, déclara M. de Champagny, une absence, je ne veux pas dire une retraite, objet pour moi d'un regret personnel que mon cœur d'ami ne saurait taire. Mais laissez-moi vous le dire... Vous avez critiqué la science des faits et des choses visibles et tout sacrifié à l'Humanité. Vous avez défendu à l'homme d'aller au delà... Vous avez mis en interdit l'intelligence humaine. Mais soyez-en sûr, monsieur, pour le bonheur de l'Humanité, vous ne la déferez point et ne la referez. L'Humanité restera avec ses instincts qui ont besoin de la terre, mais qui ont besoin aussi d'autre chose que de la terre. La science, strictement bornée à l'élément matériel, ne suffira jamais à contenter l'Humanité. Il faut à l'homme un autre exercice et une autre satisfaction pour sa raison, d'autres consolations pour sa vie, d'autres espérances pour ses douleurs, d'autres fleurs pour honorer la tombe de ses pères, d'autres chants à chanter sur le berceau de ses petits enfans. »

M. de Champagny rappelait alors qu'Auguste Comte, le maître de Littré, avait éprouvé cela, lorsque, dans sa réaction mystique, il célébrait son culte sans Dieu et passait des heures

à lire, en même temps que ses poètes favoris, des pages de l'*Imitation* : « Vous-même vous trahissez, malgré vous, cette inquiétude de jeune homme auquel tout ce qu'il voit et tout ce qu'il touche ne saurait suffire, lorsque, dans de beaux vers, vous invoquez *la Terre* à défaut d'autre divinité et vous vous désolez de ne rencontrer que des soleils sans nombre,

Perdus dans les royaumes
Et du vide et du froid ! »

Et l'orateur citait Shakspeare qui disait par la voix d'Hamlet à Horatio : « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre que n'en peut rêver votre philosophie ! » Il ajoutait : « A plus forte raison votre biologie et votre philologie. Cette Vérité impalpable qui ne se révèle pas dans le laboratoire du chimiste, cet X que jamais recherche expérimentale ne parviendra à dégager, nous, plébéiens de la science, nous le connaissons et nous l'appelons Dieu. » M. de Champagny s'appuyait à cet égard sur Newton, Euler, Descartes, Leibnitz, Pascal, Linné et sur des savans plus modernes, tels que Cuvier, Ampère, Biot, Blainville, Flourens, Récamier, c'est-à-dire sur les plus grands hommes de science qui protestaient contre les doctrines d'Auguste Comte. Il terminait son discours par un appel à la recherche du Vrai et du Bien et s'écriait aux applaudissemens répétés de l'assistance : « Assez d'humiliations et de doutes, assez de rancunes non satisfaites, de passions haineuses !... Laissons cela ! Aimons tout ce qui est fait pour nous ennoblir et nous relever ! Ne craignons pas que notre horizon soit trop vaste, notre Ciel trop lumineux et trop pur !... De trop de côtés on nous dit : « Les cœurs en bas ! » Écoutons toutes les voix qui nous disent : « *Sursum corda !* Les cœurs en haut ! » C'est sur l'éloge du spiritualisme, le plus élevé et le plus émouvant, que se termina la réception de Littré.

HENRI WELSCHINGER.

DANS

LES

CAMPS DE REPRÉSAILLES

II [1]

LES CORVÉES DE CULTURE

6-10 juillet 1916. — Nous partons. Où allons-nous? Mais où que ce soit, pouvons-nous souffrir plus que nous n'avons souffert ici?

Nous passons en chemin de fer par Schaulen, et Mitau. Nous roulons vers la ligne de feu, — Eckau. Nous devons être à 4 ou 5 kilomètres des tranchées. Tout est dissimulé sous des branchages, enterré. On nous fait descendre, on nous aligne : nous ne traînons pas à la gare... Des batteries de canons installées dans tous les coins, des lazarets, des troupes en armes... On nous entasse pour la nuit dans une dépendance de la fabrique de kummel de Gross Eckau, maintenant incendiée et ravagée.

En marche depuis ce matin. Bordant la route, des champs cultivés où travaillent des équipes de prisonniers russes. Toute la région est sillonnée de tranchées abandonnées. Des ruines et encore des ruines. Nous passons la rivière l'Aa. Nous avons fait 30 kilomètres, sous la charge et sans halte. Enfin, une

(1) Voir la *Revue* du 1er mars.

grange énorme, enclose de fils de fer où quatre à cinq cents Russes sont installés au rez-de-chaussée.

Le jus avalé, nous nous affalons dans le grenier, n'importe où, au hasard, anéantis de fatigue. Nous restons deux jours couchés : ce voyage, cette marche ont épuisé nos dernières ressources de vigueur. Une pompe coule à flots, et c'est à peine si nous avons la force d'aller nous y laver ; et cependant, depuis près de trois mois, pareil luxe ne nous avait été octroyé!

Il paraît que, par petits kommandos de cinquante hommes, nous allons être disséminés dans le pays pour faire les moissons, les foins. D'autres groupes de cent s'échelonnent et construisent encore un chemin de fer, vers Mitau.

11 juillet, à M... — En effet, mon groupe, où nous sommes cinquante, dont deux infirmiers, est affecté à la culture.

Notre logement consiste en une maison isolée au bord de la route. Une grosse marmite a éclaté à l'un des angles, faisant un trou énorme, abattant les murs, effondrant le toit, la moitié des chambres. Les Allemands s'installent dans les parties restées intactes. Pour nous, une chambre et l'un étroit réduit : nous y sommes si serrés qu'il est impossible de s'étendre autrement que sur le flanc, les jambes enchevêtrées les unes dans les autres : pour nos bagages, nous ne leur avons trouvé de place qu'en les suspendant au plafond. Aux fenêtres, en guise de carreaux, des planches et du barbelé cloués à l'extérieur ; résultat : obscurité complète et absolu manque d'air. Dans le jardin envahi par des herbes folles plus hautes qu'un homme, un chaos de meubles renversés, éventrés; d'énormes pavots ont poussé dans une armoire, entre des bois de lit...

Pour les besoins de notre cuisine, une mare boueuse, couverte d'une croûte de mousse verdâtre : dans l'eau croupie grouillent des milliers de bestioles. En la faisant bouillir, arriverons-nous à en atténuer le danger? il restera toujours son odeur infecte qui soulèv le cœur. Les Allemands ont soin de puiser pour eux de l'eau potable à la ferme voisine. Travail, de cinq heures du matin à six heures du soir. Nous « démarions » de jeunes betteraves. Mis en ligne au bord du champ, chacun prend deux rangées de plans et doit arracher les jeunes pousses en réservant, de cinq centimètres en cinq centimètres, les plus vigoureuses. Les sentinelles, en cordon derrière nous, ne nous laissent pas arrêter un instant. Courbés en deux, ou à

genoux, le ventre vide, l'estomac criant la faim, au bout de deux heures, les oreilles bourdonnent, on n'ose plus se relever, car la tête tourne, le sol manque et souvent on s'affale étourdi.

14 juillet. — Nous avons pu voir les ordres écrits que possède le chef de poste. Voici, dans toute sa beauté, cette circulaire officielle émanant de Berlin :

Aucun confort ne sera toléré aux prisonniers, spécialement en ce qui concerne la nourriture et les soins de propreté.

Il ne devra être laissé en leur possession qu'un morceau de savon de dimensions aussi réduites que possible. Il est expressément défendu qu'ils soient couchés autrement que sur du bois. Les sacs de couchage et tout ce qui pourrait servir de coussin seront confisqués. Dans les cantonnemens, il leur sera retiré tout ce qui pourrait leur servir de table, de chaise, y compris les petits meubles fabriqués par les prisonniers eux-mêmes.

Ils ne devront posséder de cuillers qu'à raison d'une pour trois hommes. De même, un plat à manger pour trois.

Les prisonniers ne doivent posséder ni bidons, ni bouteilles, ni quarts, ni aucun récipient pour liquides.

Il est prévu un litre d'eau par jour et par homme, pour tous usages.

Il est ordonné particulièrement de laisser ignorer aux prisonniers pour quelles raisons ils sont « représaillés, » pour quelle durée.

Il ne sera toléré aucun rapport entre les sentinelles et les prisonniers.

Parmi ces derniers, les plus haut gradés seront toujours punis de préférence.

Trois sortes de punitions : le conseil de guerre; le poteau, par fractions de deux heures; et la prison par six jours.

Les prisonniers seront attachés au poteau, chaque bras ramené en arrière, les mains écartées et plus haut que la tête, le corps penché en avant, les pieds levés et soulevés de terre.

Le travail devant passer avant toute autre considération, le poteau sera appliqué de préférence à la prison, qui ne sera infligée qu'exceptionnellement.

A moins de 39° de fièvre, pas de visite médicale et pas d'exemptions.

Les prisonniers ne posséderont qu'une seule veste et un pan-

talon, deux chemises et un manteau. Les caleçons, gilets de flanelle, bretelles, ceintures de flanelle et sous-vêtemens leur seront retirés, les boucles de ceinture des pantalons coupées.

Les bretelles ou ceintures ne leur seront remises qu'au départ pour le travail et, le soir, seront rendues au chef de poste.

Les prisonniers ne bénéficieront du repos hebdomadaire, le dimanche après-midi, que si les circonstances le permettent.

Le général Lyautey faisant ouvrir au Maroc, à Casablanca, les boîtes de conserves des prisonniers allemands, il en est fait de même à Münster pour les paquets des prisonniers de guerre français.

Ils ne recevront aucun mandat-poste et il ne leur sera toléré que 4 mark par semaine. Ils pourront acheter du tabac, des cigarettes et du papier à lettres.

Ils ne devront posséder ni brosses, ni glace, ni rasoir, ni livres, ni instrumens de musique. Il leur sera interdit de rire, de chanter, de siffler, de regarder en l'air, d'avoir des entretiens et des conversations amicales, de se promener par deux.

Tel est ce règlement barbare, conçu, élaboré, porté à son point de perfection, avec des raffinemens de tortionnaires méticuleux, par des hommes qui se prétendent civilisés. Je me borne à dire qu'il nous a été *appliqué à la lettre.*

Maintenant, nous faisons les foins. Dans ces prés humides, il y a des grenouilles! Un cri : « Oh! la belle! » Une a sauté dans nos jambes, au bout de nos râteaux. Toutes les mains voisines se lancent à terre avidement; la grenouille est vite prise. Par les deux pattes de derrière, malgré ses tressauts, on l'assomme au bout du soulier; puis, coupée en deux d'un coup de lame, sur le manche de bois du râteau, qui dégouline de sang. Les sentinelles font les dégoûtées, mais notre faim n'hésite plus devant rien...

Chaque jour, nous partons à l'aube et rentrons dans la nuit, ayant, sans arrêt, retourné et chargé le foin sur les voitures, allant de champ en champ. Le régisseur allemand est sans cesse sur notre dos, pour accélérer la besogne, stimuler les sentinelles : il faut à tout prix et sans retard rentrer la moisson. Jusqu'à la fin de la fenaison, nous travaillerons aussi les dimanches et tous les soirs jusqu'à huit heures, s'il est nécessaire.

27 juillet. — Avec nos barbes incultes et nos longs cheveux,

nous prenons des mines de sauvages, les joues creuses et les yeux brillans, dans nos vêtemens qui se dépenaillent.

Dans notre vieille baraque, notre présence et la chaleur ont rendu la vie à des milliers de punaises, qui, après un long jeûne, se rattrapent sur nous. Ce n'était pas assez des poux, dont nous sommes couverts! Tous les matins, au réveil, il faut se mettre nus, puis c'est la chasse dans notre unique chemise, mais rien n'y fait. Pour la laver, il faut attendre le dimanche, et encore se contenter de la tremper dans l'eau de la mare et frotter avec un peu de sable.

Aujourd'hui, voilà le cinquième camarade puni de poteau pour négligence au travail, sur plainte de la sentinelle...

13 août. — Grand branle-bas. Le général du service des prisonniers de guerre inspecte les « représaillés » de la région. Quel est le but de cette visite? Deux autos. Plusieurs officiers en descendent, serrés, sanglés, craquant de raideur et de morgue. Nous sommes rassemblés, immobiles. Grande mise en scène. Un lieutenant-colonel aide de camp prend la parole : « Nous sommes venus pour vous dire les raisons de votre séjour ici, dans ces conditions de vie spéciale. Les prisonniers allemands sont très mal traités en France. Le général Lyautey, « votre petit roi du Maroc, » leur y fait subir les pires traitemens. Nos nationaux de professions libérales y déchargent du charbon dans les ports et sont gardés par des nègres!... » De grands éclats de voix coléreuse le secouent et il devient tout rouge. « Vous êtes des étudians, des « intellectuels » et, à notre grand regret, nous avons dû prendre envers vous des mesures analogues, pour répondre exactement et de point en point à ce que subissent les nôtres. Ce ne sont pas des « représailles, » c'est la peine du talion. Vous dites en français : œil pour œil, dent pour dent. Vous comprenez? Alors, nous sommes venus vous dire : l'hiver approche et, dans ces régions, il ne fait pas aussi bon qu'à la Côte d'Azur. Alors il faut écrire à vos familles, à vos députés surtout. Vous êtes en République, le suffrage universel vous donne des droits sur eux, pour que nos soldats prisonniers soient ramenés en France. Cette lettre partira sans délai. Une dépêche, et aussitôt vous rentrez en Allemagne. Avez-vous des réclamations à faire ? » Oui certes, et d'abord sur la nourriture. « Ce n'est pas notre faute. Les civils en Allemagne sont comme vous. Plaignez-vous à l'An-

gleterre : c'est le blocus. Et puis vous avez les paquets de vos familles, les biscuits de votre gouvernement depuis le 1er juillet. — Mais nos paquets... — Ah! Ah! Vos paquets sont ouverts! Vos boîtes de conserves vous parviennent pourries! Alors pourquoi celles de nos prisonniers en France sont-elles ouvertes aussi? Vous n'avez pas de biscuits depuis le 1er juillet? Ici vous êtes dans la zone des armées et nos besoins militaires passent avant les vôtres... »

23 août. — Nous travaillons toujours comme des bêtes de somme... Miracle! On nous a menés aux bains! Nous avions tellement de poux que l'invasion avait atteint les sentinelles et qu'il a fallu y remédier. Dans des cuves de ciment, trois par trois, un seau d'eau chaude à la cheville, on nous a mis à barboter. Cependant, nos vêtemens ont été passés dans une sorte de four de boulangerie, d'ailleurs à peine chaud.

Changement de secteur. Nous déménageons. Dans une école russe, perdue au milieu de la campagne au bord d'une route, réunis à un autre groupe de cinquante camarades, nous occupons une salle de classe. Nous allons travailler le long de la rivière l'Aa, qui coule lentement entre ses rives encaissées et d'où on entend distinctement le canon.

Septembre. — Cela sent l'automne. Les pommes de terre doivent être mûres. Un seul but, une seule pensée : pouvoir en arracher quelques-unes et, le soir, les faire griller au foyer de la cuisine.

Une période de pluies froides pendant laquelle nous n'avons pu travailler aux champs. Alors, pour nous occuper durant les heures réglementaires, on nous aligne le long des fossés pleins d'eau : armés de pelles, nous remuons la vase, rectifions les bords, les pieds dans l'eau, tout ruisselans, tandis que les sentinelles nous reprochent sans cesse de ne pas nous intéresser au travail, et tout le temps *Los, arbeit, arbeit!* Allons, travaillez, travaillez! Et ces heures sont tellement bêtes, inutiles, accablantes d'ennui, que par momens on se regarde désespérés.

Le froid est venu; toutes les nuits, il gèle à blanc; l'orge coupée que nous devons lier en bottes est couverte de givre. Nous avons peine à nous servir de nos mains endolories. Certains champs sont maintenant inondés. La faucheuse ne pouvant y aller, c'est nous qui devons couper à la faux.

Les champs de pommes de terre nous narguent. Ah! ces

pommes de terre! Leurs fanes pendent toutes jaunes : nous les devinons rondes, énormes, et si savoureuses! Aux arbres les feuilles sont déjà rouges. On les voit tourbillonner, arrachées par de subits coups de vent. Les cigognes sont parties, remplacées par des myriades de corbeaux qui arrivent en trombes noires et nous obsèdent de leurs croassemens. Qu'il fait triste!

Stupéfaction et joie. Ce matin, on nous a fait faire la récolte des pommes de terre! Il faut en profiter. Tous nous avons décousu nos doublures de vestes, de capotes et, matelassés, surchargés de patates, nous sommes revenus en traînant la jambe... Les sentinelles en remplissent aussi leurs poches. Alors, allons-y!... Matin et soir, nous en ramenons tant que nous pouvons. Et sous les bas-flancs, les provisions s'entassent... Nous sommes dans l'enthousiasme!

Pour les cuire, nous avons descellé les briques qui murent les foyers de deux grands calorifères russes dans notre chambre. On a fait la chasse au bois et institué des « tours de feu. » Par quatre ou cinq gamelles à la fois, on fait bouillir les pommes de terre et toute la nuit le feu ronfle. Chacun se relaie, et, dès qu'il a fini, réveille son suivant de tour, se recouche et s'endort au glougloutement des gamelles qui bouillent, l'estomac lourd et, contre lui, la musette où s'entassent les pommes de terre en « robe de chambre. » Chose inimaginable et qui, depuis si longtemps ne nous était pas arrivée : pendant quelques jours, nous n'avons plus faim!

C'était trop beau! Un matin, le régisseur de la ferme a surpris le manège. Vous imaginez la scène! Comme nous avons bien fait d'entasser des provisions! Nous avons encore 2000 kilos dissimulés sous le plancher : pourvu qu'on ne vienne pas nous les prendre!

Nous voilà maintenant occupés à arracher du lin, tige par tige, tant il y a d'herbes folles; toute la journée, les pieds dans l'eau, nous souffrons de l'humidité et du froid; nous toussons tous : aucun vêtement de rechange et tout notre linge usé.

Coup de théâtre. A huit heures du soir, nous étions couchés; le cheval blanc de l'Hystérique est signalé sur la route : ordre de faire le cercle, dans la cour. Qu'y a-t-il encore de nouveau? Nous nous regardons avec inquiétude. L'Hystérique caresse l'encolure de son cheval. Sa face grimace étrangement il roule de gros yeux ronds. Enfin : « Je suis heureux de vous

dire... J'ai lu dans les journaux... Les « représailles » sont terminées : vous quitterez la Russie. Ce sera bientôt officiel. » Il a fini : nous ne sommes pas encore revenus de notre surprise, — et de notre joie ! Ainsi nous allons rentrer en Allemagne... Hélas ! Rentrer en Allemagne, c'est cela maintenant qui est pour nous une bonne nouvelle !

10 octobre. — Le départ est pour aujourd'hui. Rassemblement en pleine forêt, au petit chemin de fer de campagne qui va vers Mitau. L'Hystérique assiste à l'embarquement. Il nous régale de ses plus gracieux sourires, essaie d'engager la conversation avec les uns et les autres, de placer un bon mot... Nous laissons tomber dans un silence de glace ces gentillesses teutonnes : nos yeux se chargent de répondre pour nous.

Par Mitau et Tilsitt nous faisons route jusqu'à Eydekumen, gare frontière. Ici une cérémonie aussi nécessaire qu'imposante : la désinfection. En bordure de la gare, une quinzaine d'énormes bâtimens, qui sont de véritables usines. On peut y désinfecter deux divisions par douze heures. Dans chaque bâtiment mille hommes s'engouffrent. On se déshabille complètement et les vêtemens sont envoyés à l'étuve. Nus des pieds à la tête et passés à la tondeuse électrique, on nous tient par fournées, pendant dix minutes, sous une douche chaude. Ensuite on nous réunit grelottans. dans la vaste salle de réfectoire où nous est servie une soupe d'orge. Toujours nus comme vers, et nous donnant les uns aux autres le spectacle de notre étonnante maigreur, nous dévorons cette chétive pitance. Au comptoir, une jeune *fräulein*, aidée de son papa, vend des cigares et menus bibelots. Nous nous y pressons. La vue de nos académies ne l'effarouche pas. Les camarades de l'autre Kommando nous racontent leurs souffrances; nous les reconnaissons, car elles ont été les nôtres. Et, le cigare aux lèvres, nous déambulons, attendant nos vêtemens. C'est d'un burlesque... colossal. Mais les Allemands ne sont pas sensibles au ridicule. Beaucoup des nôtres ont acheté la série de cartes postales-souvenirs consacrées à la gloire de la « désinfection. » Toutes les phases de l'opération y sont représentées, en des images d'une parfaite grossièreté.

12 octobre. — Immédiatement après, nous voilà brusquement empilés, par cinquante, dans des wagons à bestiaux et cadenassés. Impossible de s'étendre. De toute la nuit, pas un de

nous n'a fermé l'œil. Il y a, par wagon, un seau pour nos besoins. Nous étouffons, l'air, qui ne nous arrive que par une petite lucarne grillagée, est irrespirable... Allenstein. Les Russes, leur victoire, puis leur retraite... Nous passons en vue des fameux lacs de Masurie. Pays étrange : une succession de cônes de terre de toutes dimensions, dispersés de tous côtés. Eylau, Thorn. Le jour décline, nous n'avons pas une fois mis pied à terre. Le seau est plein depuis longtemps et les cahots en renversent sur nous à chaque instant le contenu. Il n'y a plus moyen de supporter le supplice de cette infection. A grands coups de ciseau à froid et de marteau, l'un de nous ouvre un jour dans le plancher du wagon. Quelques trous dans la paroi qui fait face au vent : enfin, il entre un peu d'air respirable! Un sac de prisonnier de guerre est plein de ressources... Bromberg. La nuit encore. Enfin une soupe. Mais on ne nous laisse pas descendre de wagon... nous parvenons à lancer le maudit seau par-dessus bord. Insomnie cruelle. Les membres ankylosés, gelés... Nous avons côtoyé plusieurs camps de prisonniers. D'abord, nous ne comprenions pas le bizarre tableau que nous avions sous les yeux. Des successions de tas de sable, à intervalles réguliers, entourés de fils barbelés, avec des sentinelles. C'est qu'ici, dans ces plaines de Prusse, les baraques sont enfoncées dans le sable : il faut descendre en terre pour y pénétrer; une ou deux lucarnes affleurent le sol; le toit fait un gros tas de sable, que le vent bouleverse. Songer que des hommes passent l'hiver dans ces tanières!

Kreyz. La journée est interminable. Vers le soir, un désert de sable : pas un village, pas une ville, quelques bois de sapins noirs; puis brusquement, sans transition : Berlin. Nous arrivons par le Nord, nous contournons lentement la ville, par ses faubourgs. Un entassement de hautes maisons, d'énormes monumens avec des dômes, des colonnades, des allures de cathédrales gothiques, le tout peint en rouge, jaune, gris; le royaume de la laideur et du mauvais goût; mais aussi, et notre cœur se serre à le constater, du labeur et de l'activité disciplinée; car voici des usines, d'énormes réservoirs pareils à des champignons, des ateliers tout grouillans de travailleurs... La nuit vient, nous nous éloignons de la ville au-dessus de laquelle monte une lourde buée, tandis que les lumières s'allument. Nous faisons route vers le Sud...

DANS UNE MINE DE CHARBON

Novembre-décembre 1916. — Au camp de M... Ni lettres, ni colis, pas d'adresse à donner aux nôtres... La commission médicale suisse, qui est passée au lazaret, n'a visité que les malades proposés par les docteurs allemands eux-mêmes, et, naturellement, fort peu nombreux, parmi lesquels un aveugle, des grands blessés, un manchot... Nous avons réclamé le droit de nous présenter à la Commission, car parmi nous il y a des malades, des épuisés... Inutile, nous ne faisons pas partie de ce camp : on nous ignore. Nous écrivons aux Croix-Rouges, à l'ambassade d'Espagne : rien.

Voilà quatre semaines que cela dure. Un beau jour, on nous rassemble, les « représaillés » à part. Le *feldwebel* nous compte, nous répartit en groupes. On nous expédie dans une mine de charbon. Départ sur-le-champ.

Pendant deux heures de chemin de fer, nous traversons un pays hérissé de cheminées d'usines, ronflant, sifflant, soufflant parmi des nuages de fumée. Voici la mine, à laquelle est accolée une fabrique de « briquettes » qui dresse devant nous ses énormes bâtimens. Trois gigantesques cheminées vomissent d'épais tourbillons, tandis que les vitres s'enflamment de lueurs soudaines. Du sommet de l'usine, un plan incliné plonge en terre. Dans un grand bruit de ferraille et de chaînes, les wagonnets montent et descendent. C'est un grondement continu, ce sont des ronflemens, des crissemens, des jets de vapeur, des coups de sifflet, un tapage infernal. Tout jusqu'au moindre brin d'herbe est couvert d'une poussière brune. Dans l'enceinte de la fabrique, se trouve une cité ouvrière en construction : c'est là qu'on nous installe au milieu des plâtras. Nous n'avons encore pu communiquer avec aucun des camarades qui travaillent ici. Nous sommes seulement avertis que nous aurons le jus demain matin à cinq heures et demie et travail à six heures, en relève de l'équipe de nuit, jusqu'à six heures du soir !

La nuit est descendue, sans que vienne à cesser le tintamarre de la fabrique. Nous couchons par terre, sous la garde de deux sentinelles. Nous avons la consolation de nous retrouver là, entre vieux camarades : depuis le début, nous avons été de

toutes les compagnies de représailles. Nous pouvons dire que nous en avons vu de rudes!

Réveil. Le jus à peine avalé, les sentinelles nous conduisent à la fosse, par le plan incliné. Il fait encore nuit : quelques lampes électriques percent seules le brouillard humide... Nous avons décidé de refuser le travail. Au moment où le contremaître vient pour nous répartir entre les ouvriers civils, nous faisons dire par l'interprète au caporal chef de poste que nous refusons de travailler. A cette déclaration, il bondit, saisit le « Lebel » d'une des sentinelles et fait manœuvrer la culasse à grand fracas, en hurlant : « Vous allez voir ça, si vous ne travaillez pas! Je sais, je sais, messieurs les Français. Nous avons les moyens de former les caractères. A droite ceux qui refusent! » D'un bloc, nous passons tous à droite. Les sentinelles ricanent, coups de crosse, cris du caporal, du contremaître, des civils. Nous remontons. Entre la fosse et la fabrique, un terre-plein, le long du plan incliné. Brutalement, les sentinelles nous alignent sur un rang, à cinq pas d'intervalle les uns des autres. Elles nous font mettre à terre nos capotes, nos gants, nos cache-nez et nous devons, n'ayant plus que notre petite veste, nous tenir au garde à vous, raides, immobiles, les mains aux cuisses. Deux sentinelles veillent à ce que nous ne bougions pas. Et on nous laisse là sous le vent glacial...

Devant nous trois petites baraques démontables, en bois, entourées de fils de fer, où logent les prisonniers travaillant déjà à l'usine. Derrière nous, le plan incliné où montent et descendent sans cesse les wagonnets, puis, dans des hangars, des trottoirs roulans qui amènent sans arrêt les briquettes, les déversent et chargent automatiquement les wagons. Par les baies des hauts bâtimens, on aperçoit des volans qui tournent, des bielles qui luisent. Il y a de grands halètemens de machines, des ronflemens de moteurs, et, dominant le tout, le bruit que font les briquettes en rebondissant sur la tôle et tombant dans les wagons, et encore le multiple ferraillement des chaînes qui remontent les wagonnets. Le vent fait tourbillonner des nuages de cette poussière noirâtre qui couvre tout dans ce pays.

Quelques camarades français sortent de leurs baraques, eux aussi noirs de suie, et nous saluent de loin : on dirait un défilé de fantômes. Les lampes se sont éteintes dans le jour blafard, et déjà nous sommes tout engourdis, les mains bleuies, le nez

gelé. Il est impossible de faire le moindre mouvement pour se réchauffer. Se porter d'une jambe sur l'autre attire immédiatement l'attention d'une des deux sentinelles et c'est aussitôt la crosse dans les reins. L'immobilité doit être absolue. Pourtant nous espérons bien les lasser : nous tiendrons toute la journée, s'il le faut... Le caporal revient goguenard : face rougeaude où roulent de gros yeux blancs, un ventre énorme sur deux longues jambes maigres. D'un air d'arrogance et de défi, il demande si nous voulons enfin travailler. Refus... Un appel de la sirène, un ralentissement des machines. Un flot de Français et de Russes débouche de la fosse au galop : ils vont à la soupe de midi. Trois quarts d'heure après, toujours courans, ils repassent : un geste de la main vers nous, et ils s'engouffrent de nouveau dans la mine... Maintenant, les membres raides, la tête qui tourne, il nous faut faire effort pour ne pas tomber. Le vent nous mord le visage, il nous semble être en suspension sur nos jambes molles et douloureuses, nos pieds gourds. Qu'espérons-nous? que, devant notre résistance, ils préféreront se débarrasser de nous, nous renvoyer au camp, nous traduire en conseil de guerre. Le camp, la prison, tout plutôt que ce bagne où l'on est retranché des vivans!

Quatre heures; la nuit est revenue : les lampes trouent l'obscurité de points lumineux, voilés et brouillés dans cette trouble atmosphère. Et la neige se met à tomber. Le vent, qui se fait plus âpre, nous colle rageusement les flocons sur la figure. De nouveau le caporal vient poser la même question, à laquelle nous opposons la même réponse... Les camarades remontent du fond, vivement, pour la soupe. L'équipe de nuit descend les remplacer sous la neige. La fabrique recommence à gémir et hurler... Vers huit heures, flanqué du caporal, arrive le directeur de la mine qui fait sa ronde afin d'inspecter le travail de la journée. Il s'arrête devant nous. « Pourquoi vous ne voulez pas travailler? Vous n'avez pas le droit.— Nous sommes incapables d'un travail de force, tous malades, épuisés par les représailles de Russie, par la faim... Depuis trois mois sans lettres, ni colis, ni mandats, sans pouvoir donner d'adresse à nos familles, puisque nous ne sommes pas affectés au camp de M... » Un éclat de rire, un juron et : « C'est bon! Vous travaillerez demain. » Encore deux heures dans cette neige et ce vent. Totalement engourdis, nous ne sentons plus nos membres : de grandes

douleurs aiguës nous zèbrent tout le corps. Dix heures du soir. Les sentinelles nous rassemblent, et à grands coups de crosse, fouaillent notre lenteur : le fait est que, pendant quelques instans, nous sommes incapables de remuer : chaque mouvement est pour nous une souffrance intolérable : impossible d'enfiler les manches de la capote glacée. Remis en marche, tant bien que mal, nous allons comme des échassiers, en nous soutenant mutuellement. Nous venons de passer là, dans l'immobilité et le froid, quatorze heures atroces... A la cantine, une bouillie de farine, puis on nous enferme dans une salle glacée. Nous tombons à terre, grelottans et claquant des dents. Nous souffrons de tous nos membres, horriblement. Sommeil enfiévré, nuit de cauchemar...

Le réveil. Encore le même « Voulez-vous travailler? » Alors, on ne nous renvoie pas! Alors, il faudra en passer, encore une fois, par le bon plaisir allemand! On nous ramène à la mine et nous refaisons le même chemin que la veille, plus pénible de toute la fatigue et la souffrance accumulées. Le froid mord plus cruellement; la neige n'a pas fondu; des stalactites de glace pendent aux fontaines. Dès les premiers pas, nous avons la sensation que nous sommes à bout de forces : nous avons peine à ne pas tomber. D'heure en heure, nous sentons que notre résistance fléchit : inversement les sentinelles sont plus vigilantes et les crosses plus agiles : combien de temps pourrons-nous encore tenir? Le vent s'élève de nouveau et nous cingle au visage. La congestion nous menace : nous sommes pris de vertige. Plusieurs d'entre nous s'écroulent... Encore une fois, dans l'amer sentiment de notre impuissance, il nous faut céder. Quelle humiliation!

Et c'est cela qui est pire que tout! C'est cela que nous n'oublierons jamais, jamais!

Donc, nous descendons « au fond. » La mine proprement dite est creusée à ciel ouvert à 40 ou 50 mètres de profondeur. On en extrait de la « lignite. » Tout autour, là-haut, les grands tas de déblais font plus lointain encore le ciel gris. Dans le trou d'enfer une obscurité où les machines ont l'air de travailler toutes seules. Des dragueuses, du bout de leurs longs bras de fer, traînent leurs godets grinçans. Le long des parois, des extracteurs à vapeur, tout crachant et sifflant, par grands gestes saccadés enfoncent une benne dans le charbon, la rem-

plissent, la basculent et la déversent dans des wagonnets. Des ombres s'agitent autour de ces monstres. Un va-et-vient de wagonnets les uns vides, les autres pleins : des chaînes automatiques sans fin les cueillent et les entraînent sur le plan incliné vers la fabrique. Aux angles, des pompes d'épuisement. Les galeries d'exploration s'ouvrent en tous sens dans les parois et laissent entrevoir leurs boisages. Partout flotte une odeur de soufre. Des feux sont allumés de place en place près des machines. Il gèle, — et s'approcher du feu est une souffrance!

Trois cents prisonniers travaillent à la fabrique et dans la fosse, par équipes de jour et de nuit, chacune de cent cinquante hommes, et par quelque temps qu'il fasse, car les machines ne s'arrêtent jamais. Nous devons servir à compléter les effectifs, et n'ayant aucune spécialité en ce genre de travaux, nous sommes les manœuvres, les hommes de peine du chantier. Les besognes qui exigent un gros effort, transports de rails, de madriers, sont pour nous. C'est nous qui mènerons les wagonnets, une fois remplis, jusqu'à la chaîne automatique. Tout le jour, ahanant dans les montées, les épaules endolories, nous pousserons les lourdes machines : nul arrêt possible, car au moindre ralentissement, l'horrible chose redescend et, derrière, d'autres arrivent, arrivent sans cesse. Abominable meule de travaux forcés, qui vous broie les os et l'esprit! Malheur à qui se laisserait surprendre et happer dans cette sorte d'engrenage sans fin! Donc, sous peine d'être écrasé, il faut subir le mouvement perpétuel des machines, devenu soi-même une machine.

A midi, au coup de sirène, on remonte vivement; en route vers la cantine : on avale la maigre soupe de choux ou de pommes de terre, et, deux fois par semaine, une petite tranche de viande; puis, à une heure, de nouveau on est au fond : six heures à tirer. Quand il commence à faire nuit, on tâche de se faufiler, on se cache dans les galeries. Là-haut la fabrique trépide; ici la ronde des wagonnets va son train; la rumeur brutale du travail monte dans la buée rousse, traversée d'éclairs électriques et du grand rougoiement des cendres qui se vident. Mais alors les sentinelles organisent des chasses à l'homme, pour nous débusquer; chaque soir, ce sont des scènes de brutalité et des distributions de coups de crosse; mais, les membres brisés de fatigue, n'en pouvant plus, nous sommes

prêts à tout risquer pour un instant de répit!... Les « anciens » nous racontent leur vie de misère; tous, ils sont là depuis un an, dix-huit mois, deux ans. Ils ont tout essayé, pour tenter de se faire renvoyer. Vainement. Les Allemands ne sont jamais à court d'inventions pour briser une résistance, et sont passés maîtres dans l'art de l'esclavage. L'été, un prisonnier refuse-t-il le travail, comme le garde-à-vous, n'étant pas aggravé par le froid, ne serait pas un supplice suffisant, on enferme le récalcitrant dans un des sous-sols de l'usine, on ouvre une conduite de vapeur et petit à petit on l'ébouillante jusqu'à ce qu'il se précipite au soupirail pour demander grâce et se soumettre.

Nul tirage au flanc possible. Pas de maladies reconnues, à moins de grosse fièvre. Le médecin civil du village voisin, à trois kilomètres, ne renvoie au camp que ceux qui sont à toute extrémité, afin de ne pas s'attirer de réprimandes, car il est aux gages du directeur. Les deux moyens pour se tirer de là sont l'évasion et l'accident. On en est à souhaiter l'accident : main broyée ou jambe cassée. Il y a aussi les maquillages et accidens simulés ; mais il faut pouvoir tenir le rôle. Une grande plaie, bien préparée et largement apparente, peut donner le change; c'est le renvoi à l'hôpital : le but est atteint. Quelques-uns d'entre nous ont des recettes et commencent à les appliquer. Mais nous songeons plutôt à la fuite. Nous repérons les endroits propices à l'escalade; nous nous renseignons sur les chemins à suivre. C'est une nécessité de réagir, tant que nos volontés n'ont pas encore été broyées par l'impitoyable engrenage.

Épuisés par ce surmenage musculaire, nous souffrons de la faim : trois tartines de pain et le soir une bouillie, c'est peu, bien que les repas de midi soient, à l'heure actuelle, le maximum accordé aux travailleurs d'usine. Nous sommes maintenant absolument noirs de suie et nos uniques vêtemens, tous déchirés et imprégnés de poussière de charbon...

Le dimanche matin, travail pour tout le monde jusqu'à midi : entretien et réparation du fond de la mine. L'après-midi seulement, on peut se laver. Nombreux sont les camarades qui sont là depuis de longs mois. Et telle est l'étonnante vitalité qui subsiste quand même au fond du caractère français que la gaieté, l'entrain, ce que le Boche appelle notre « légè-

reté » parvient encore, aux heures les plus critiques, à soutenir les cœurs et relever d'un mot drôle les courages. Mais, à la longue, quelques-uns succombent à leur détresse. Il en est qui deviennent fous. Plusieurs se murent dans un silence farouche. Un autre, tous les soirs, ne trouve de consolation que dans la contemplation de ses « souvenirs. » Sur ses maigres ressources, le pauvre diable a acheté toute une série de pipes : celle-ci pour le père, celle-là pour l'oncle, l'autre pour le cousin. Il y a surtout une paire de grands ciseaux nickelés qu'il déplie soigneusement de ses papiers de soie, et qu'il destine à sa femme. Tous les soirs, devant ces vagues objets auxquels il attache des idées d'avenir, il s'abîme dans des songeries sans fin... Beaucoup lisent et relisent leurs lettres, regardent leurs photos de « la maison, » cherchent à oublier, s'obstinent à espérer. Combien n'ont pas voulu s'évader pour ne pas abandonner ces reliques, symboles de tous leurs désirs, de toutes leurs amours!

Voilà le troisième accident parmi nous. Un coup de wagonnet dans les reins; une jambe cassée, un doigt arraché. On envie les blessés : ils ont le filon.

Nous faisons équipes maintenant avec des civils allemands, vieux mineurs professionnels mobilisés à la mine. Nous charrions les wagons qu'ils remplissent, remplissent avec une hâte de forcenés, pour toucher des primes supplémentaires. Mal nourris, eux aussi, ils sont d'une maigreur invraisemblable : des hommes de quarante ans en paraissent cinquante et cinquante-cinq. On dirait, à les voir travailler, des squelettes animés et infatigables : ils nous mettent sur nos boulets...

Un ouvrier qui, bien que jeune, vient d'être mobilisé à la mine, comme seul survivant de six frères, arrive tout droit de Verdun, où il était encore avant-hier. Il nous raconte comment nos soldats ont repris Vaux et Douaumont; à son compte, les Allemands perdent là-bas plus de mille hommes par jour. La guerre ne lui inspire qu'un sentiment : la satisfaction d'en être revenu. Qui sera vainqueur ou vaincu? c'est le dernier de ses soucis. Devant nous, il ne cesse de clamer : « A bas les capitalistes! Vive les social-démocrates! Mort au *kronprinz!* Camarades français. » Inutile d'ajouter qu'à peine voit-il surgir un contremaître, aussitôt changement complet : ce sont alors des récriminations contre nous, plaintes et hurlemens contre

ces « maudits, » qui ne veulent rien faire... Tous les mêmes : geignans et souffrans sous le collier de force, serviles devant toute incarnation de l' « autorité. »

...Le caporal, tout confit de sourires rageurs, nous annonce que, par « ordre, » nous rentrons demain à X... Nous éclatons de joie. Mais il faut nous contenir... à cause des camarades qui restent et à qui pareille chose ne peut arriver. Les sentinelles sont stupéfaites. Jamais, dans une mine, on n'avait vu une *Kommandantur* reprendre des travailleurs.

AU LAZARET

27 janvier 1917. — Ça ne va pas : le point de côté que je traîne depuis deux mois, l'épuisement, les froids m'ont mis à bas. Ce matin, 39 degrés de fièvre. Bon pour le lazaret. De mon arrivée dans la salle aucun souvenir; seulement, la sensation, à la fois agréable et douloureuse, d'être déshabillé et étendu dans un lit, coulé dans un drap d'ailleurs glacé. Mais c'est la première fois, depuis le départ pour la Russie, en avril 1916, que je me déshabille pour me coucher... Puis une confusion indescriptible de cauchemars, de crises de fièvre, où je délire, environné de fantômes, de squelettes hideux, le casque à pointe sur le crâne; des lueurs de raison, pour constater la détresse où mon être se débat, unité perdue dans la théorie de misères toutes semblables qui luttent ici désespérément contre la Mort, grande maîtresse du lieu. La Mort, comme on la voit bien dans la fièvre ardente! Face à face avec elle, parfois on accepte sa compagnie avec un calme, une indifférence, une insensibilité presque absolue. Après tout, un de plus qui disparaît dans l'horrible ronde, qu'est-ce que c'est? est-ce que ça compte? La marche de l'univers n'en sera pas troublée. Alors la Maudite se fait engageante : les yeux exorbités, le nez camard, la grande mâchoire endentée, elle sourit, gracieuse. Elle se drape dans son suaire. Il serait doux de s'envelopper, de se fondre, de disparaître dans les grands plis légers qui semblent blancs et soyeux et me frôlent... comme ça, tout simplement, comme s'endort un enfant bercé. Ce serait fini...

Oui, mais mourir en Allemagne! Une répulsion, une révolte contractent tout l'être, chassent l'hallucinante vision; ah! ne pas mourir comme ça, pas ici! Il faut tenir, décupler le souffle

de vie qui veille encore en nous. Il faut souffrir, vaincre la Mort. Et la sensation atroce, dominant toutes les autres, du froid horrible qui vous paralyse, gagne tous les membres, montant des pieds le long des jambes, s'insinuant le long des flancs, dans le dos! Grelottant de fièvre, avec des poussées de chaleur subite, l'impression de tomber brusquement dans l'eau glacée!... De fait, le froid continue; c'est la deuxième semaine; le thermomètre a marqué 30°. Et il n'y a toujours pas un grain de charbon! Pas même ici, à l'hôpital, dans cette chambrée de grands malades.

Les baraques dont se compose le lazaret sont des tentes doublées d'une cloison de planches à l'intérieur : le vent y passe tout à l'aise, le châssis des fenêtres disparaît sous la glace. Les haleines fiévreuses qui montent de ces cinquante lits se condensent au plafond, et retombent en stalactites qui, chaque jour, s'allongent davantage au-dessus de nos têtes, comme une perpétuelle menace. Un silence poignant règne dans la salle où gisent Français, Anglais et Russes.

Chacun est tapi et recroquevillé dans son lit; on n'entend que le sifflement des poitrines oppressées de fièvre, le halètement des pneumonies qui étreignent les torses, la plainte sourde d'un rhumatisant, puis des mots vagues, des hallucinations de démens. Au ras des couvertures, un paquet de chiffons, de serviettes, de tout ce qu'on trouve où s'enfouir le crâne, puis une buée qui monte : un vivant souffre là! Chaque lit n'est pourvu que de deux minces couvertures, recouvertes d'une grande poche de cotonnade de couleur, à carreaux roses ou bleus, qui, suivant la mode allemande, fait office de drap supérieur, mais qu'on pose simplement sur son corps, sans pouvoir border de chaque côté. Par ruse, en dépit des règlemens, on a pu garder ses vêtemens et se les étendre sur les pieds. On couche avec son caleçon et son tricot, quand on a caleçon et tricot. Cela d'ailleurs est strictement défendu, quelque froid qu'il fasse. Le pis est que la chaleur des corps a condensé l'humidité de la salle sur les couvertures de nos lits; immédiatement elles ont gelé, et depuis nous sommes littéralement enveloppés dans un suaire de glace qui moule nos corps grelottans. Chaque matin, nous nous réveillons, les joues, les lèvres collées sur les couvertures par la buée de nos respirations qui s'est congelée. Les barbus, les moustachus, aussitôt après leur réveil, sont occupés à arracher les glaçons de leurs poils. Le

vent qui passe par les fenêtres est tout chargé et étincelant de paillettes de givre qui envahissent la salle d'une poussière argentée, et le grand poêle noir, vide, ironise au milieu de la chambrée.

Le jeune médecin allemand, qui a notre baraque dans son service, a renoncé à tout examen des malades. Empaqueté dans son manteau, le nez dans son col de fourrure, les mains aux poches, chaque matin il passe vivement, traînant son sabre, entre les rangées de lits. Un vague regard aux tableaux de température et, automatiquement, il prescrit les tablettes d'aspirine aux uns et aux autres. C'est le remède universel, et avec les compresses d'eau froide, la panacée infaillible employée dans tous les lazarets allemands. Compresses! compresses! Mais par cette température extravagante, il n'en saurait être question. Dans l'armoire aux médicamens, où on ne trouve guère que de l'eau oxygénée et une potion à base de réglisse et d'ammoniaque pour ceux qui toussent, tout a gelé et éclaté, jusqu'à une petite bouteille d'alcool. Reste l'aspirine : *ersatz*, bien entendu.

Nous sommes à la mi-février. L'an dernier, la commission des médecins suisses est passée dans les camps vers le milieu de mars; elle est passée de nouveau en octobre. Pourquoi, cette année, ne reviendrait-elle pas? Ce serait à peu près tous les six mois. Le bruit court qu'elle reviendra : ce n'est qu'un bruit, hélas! un on dit...

La commission suisse! Tous les yeux, brûlans de fièvre, sont pleins de cette vision. Tous les moribonds luttent farouchement avec cet espoir au cœur. Oh! ne pas mourir ici, après tant de souffrances si longues, si inutiles! Mourir, s'il le faut, mais auparavant quitter l'Allemagne, retrouver des sourires, des gestes doux qui allègent les angoisses suprêmes, revoir les « siens, » ne pas partir sans avoir reçu un dernier baiser!...

Le froid diminue, et enfin nous touchons la valeur d'un seau de charbon par jour, juste de quoi dégeler un peu l'atmosphère vers midi, et fondre la glace du plafond et de nos couvertures... Comme toujours, pendant de si terribles secousses, on a résisté, résisté ; puis après, dans la réaction de la détente, les plus faibles sombrent; deux sont morts cette nuit, dans la salle voisine. Les pauvres corps aplatis sur les brancards sont passés au pied de nos lits, vers la salle d'autopsie :

la « Morgue. » On songe : « Pauvres vieux, fini pour eux ! » C'est tout, et, instinctivement égoïstes, on jouit de la sensation de remuer bras et jambes, de voir la lumière et de se jeter très loin en avant dans l'avenir. Et là-bas, en France, les familles, un jour, brusquement, recevront un imprimé : un tel, mort, tel jour, telle heure. Puissent-elles alors ne pas se représenter l'horreur de la grande angoisse solitaire, où celui qu'ils aimaient a disparu dans son coin d'exil ! Quelques lettres de lui arriveront encore, et peut-être ce qu'on aura trouvé dans ses poches, sous son traversin : le vieux porte-monnaie, le portefeuille aux photos, les minables et chers souvenirs...

Mars. — Je vais mieux. Je m'en tire. Mais je suis dans un tel état de faiblesse que, tout affamé que je suis, je ne puis supporter aucune nourriture.

Quatre Français sont arrivés, venant des mines ; tous quatre sont perdus. Aussitôt couchés, ils sont entrés dans le coma. L'un d'eux était malade depuis longtemps. Un jour, il refuse de descendre ; alors on le met au garde à vous, dehors ; puis on imagine de lui fourrer les bottes de neige et de l'y enfoncer jusqu'aux genoux. Au bout d'une heure, il s'évanouit. Trois jours après, on l'expédie ici...

En quarante-huit heures le compte des quatre malheureux a été réglé. On a inauguré pour eux le « paravent de la mort : » quatre châssis à charnières, tendus de papier, dont on entoure le lit de celui qui trépasse. Quand on apporte dans la salle le paravent macabre, chacun se sent secoué d'un petit frisson. Et on ne quitte plus des yeux les sinistres feuilles de papier derrière lesquelles se livre le suprême combat.

On meurt terriblement dans cette baraque et dans tout l'hôpital, et ce sont presque toujours les plus anciens prisonniers qui s'en vont. D'hiver en hiver la mortalité augmente implacablement parmi eux. La tuberculose surtout fait d'affreux ravages.

Une nouvelle inouïe bouleverse le camp et l'hôpital : on a lu deux articles de journaux français au sujet du rapatriement pur et simple des prisonniers faits en 1914, — français et allemands. Des journaux suisses en ont parlé ; les journaux allemands auraient enregistré ces bruits ; les pourparlers seraient assez avancés. Il y aurait différentes catégories : d'abord les hommes d'un certain âge, pères de trois enfans — puis les prisonniers valides de tous âges, en commençant par les plus

anciens en captivité. Des mesures spéciales d'internement en Suisse seraient prévues pour ceux qui sont malades, auraient été en représailles, ou n'auraient jamais été visités par des commissions médicales suisses. Les imaginations travaillent, les espoirs s'exaltent, nous battons la campagne...

Je fais maintenant de petites sorties dans le lazaret, de gros sabots aux pieds, en uniforme de malade : pantalon long et redingote à longues basques, en toile rayée bleu.

Mai. — Nous ne pouvons pas y croire! Les visites suisses vont reprendre. Une centaine d'entre nous, désignée pour l'internement par les médecins allemands, passera la visite médicale à Constance. Dans vingt-quatre heures, nous aurons quitté le camp pour... Afin de se calmer, il faut envisager l'éventualité d'un échec possible, s'imaginer surtout le triste retour dans un camp, sans espoir désormais... Et puis, il y a les camarades qui restent, nous regardent faire nos préparatifs, nous souhaitent bonne chance, avec des regards éloquens où nous retrouvons la muette et navrante expression d'envie avec laquelle nous-mêmes nous avions, autrefois, vu partir les premiers « suissards. » Ne leur laissons pas croire que nous puissions les oublier, après avoir souffert et résisté ensemble...

Nous avons été fouillés minutieusement. Pour ne pas laisser entre les mains boches mille souvenirs où s'attachait notre vie de prisonniers, nous avons dû brûler nos photos et nos lettres... Cette cendre qui s'éparpille et s'envole emporte tout un lambeau de notre passé, que la haine seule fera revivre plus tard dans nos cœurs.

Voyage fiévreux, trépidant... Les paysages, les gens entrevus, rien ne compte plus : chacun reste en tête-à-tête avec son rêve, désir et crainte... Le lac de Constance rien... A quand la visite ? Une salle... Notre avenir, notre vie même va se jouer là... De quel regard nous suivons, à peine aperçus, les hommes de qui notre sort va dépendre, qui, d'un seul mot, vont nous sauver des enfers d'Allemagne ou nous y rejeter!...

La visite est passée; beaucoup d'entre nous ont leur dossier de maladie; mais la décision des médecins n'est pas encore connue. Il faut attendre à demain... Encore vingt-quatre heures d'une incertitude qui nous met au supplice... Maintenant, il nous semble que, jusqu'à présent, jamais minutes dans notre vie n'ont été si angoissantes, si tragiques... Les visages des doc-

teurs sont restés impénétrables. On perd espoir, ou bien on s'illusionne... Ah! cette attente!

Les noms... enfin! Les malheureux qui sont refusés se retirent dans un coin... consternés, farouches... Les élus ne peuvent s'habituer brusquement à la nouvelle idée : partir, plus de barbelés, plus de poteau, plus de sentinelles, vivre... Est-ce vrai? Est-ce seulement possible?

Dans quatre heures, nous partons... On nous embarque dans un train suisse qui nous attendait en gare... Un contre-ordre ne va-t-il pas arriver au dernier moment?... Mais le train démarre, il roule : chaque tour de roue nous rapproche du but convoité. C'est fini! Nous quittons l'Allemagne! Nous ne la verrons plus... que dans nos cauchemars, dans les heures de fièvre qui ramèneront la hantise des souffrances endurées, de l'impitoyable esclavage...

14 juin. — Nous avons franchi la frontière, nous sommes en Suisse!... Nos couleurs!... Résurrection et liberté!... Impressions inouïes!... Les populations nous attendent tout le long de la voie, nous acclament en brandissant le drapeau tricolore; à notre arrivée, *la Marseillaise* éclate... Un immense frisson nous secoue, soulève nos âmes tandis que partout sur notre passage retentit et se prolonge le cri sacré : « Vive la France! » La joie, l'émotion, inondent nos cœurs : à peine pouvons-nous répondre à tous ces vivats. Entassés aux portières, haletans, les yeux piqués de larmes, nous regardons, nous rions, nous pleurons... Ainsi l'étape bienheureuse se continue... Partout, des fleurs, des paroles, des attentions charmantes. Toutes les formes de la bienvenue nous sont prodiguées... L'accueil est si spontané, si cordial, si ému, si émouvant, que, chaque fois, notre cœur se dilate dans un sentiment de douceur que nous ne connaissions plus...

Pourtant, on hésite encore à traverser une rue, à ouvrir une porte, à se mouvoir : à chaque pas, à chaque geste, l'œil toujours aux aguets, on se retourne, par méfiance perpétuelle du coup de crosse... Trop longtemps nous avons été des esclaves : l'ombre est restée sur nous du garde-chiourme allemand.

X...

REVUE SCIENTIFIQUE

LA PROTECTION DU SOLDAT. — LE CASQUE

Le maître d'armes de M. Jourdain lui apprend, si j'ai bonne mémoire, que tout l'art de l'escrime est de donner et de ne point recevoir. Cette définition est en réalité beaucoup plus extensive que ne le croit le professeur d'épée si comiquement campé par Molière. Porter des coups et n'en pas recevoir n'est pas seulement le but de l'escrime; il est celui de l'art de la guerre tout entier; tuer et ne pas être tué, tout est là dans la bataille. Or, la première partie du problème, l'art de tuer, a fait, depuis qu'il y a des hommes et qui se battent, des progrès continus, extraordinaires, dont nous voyons aujourd'hui les effets et dont les plus importans sont venus de la rallonge formidable que les explosifs ont mise à l'atteinte de nos bras. Au contraire, il semble que l'art de se protéger en campagne des coups de l'ennemi, l'art de ne pas être touché par lui, soit resté à peu près stationnaire et même, pendant les derniers siècles, ait suivi une régression. Tous les soldats de 1914, à quelque nation qu'ils appartinssent, du moins tous les fantassins, — et pour ne pas parler des cuirassiers dont l'armure était surtout d'apparat, avant qu'ils ne devinssent eux-mêmes fantassins, — n'avaient rien pour se protéger contre les projectiles ennemis. Leur mince uniforme d'étoffe était à cet égard bien inférieur à tous les boucliers, à toutes les cuirasses de l'antiquité. Ou plutôt ils n'avaient pour se protéger que le moyen qui, dès l'origine de l'histoire, fut en honneur pour se dissimuler et arrêter les coups, et dont César notamment fit sous Alésia le plus judicieux usage : les tranchées, les levées de terre. C'est ainsi qu'à travers les temps la terre, la bonne terre qui nourrit l'angoisse éphémère des hommes jusqu'à l'heure d'en être le linceul, leur a été la plus

sûre défense contre les coups de leurs ennemis. Ainsi nos soldats d'abord, rénovant l'aventure d'Antée, ne connurent, pendant les premiers mois de cette guerre, point de meilleure protection que l'humus vivifiant qui les fait invulnérables, l'humus qu'on creuse ainsi qu'un lit pour y trouver la sécurité quand passe la mort, en attendant d'y trouver la grande sécurité de la mort elle-même.

On a quelquefois comparé l'évolution des choses humaines à cette courbe qu'on appelle une sinusoïde et qui, sous un même niveau moyen, s'avance monotonement avec des hauts et des bas successifs, et qui la font pareille aux ondulations d'un serpent qui fuit. D'autres au contraire ont comparé la marche des choses à la spirale, à cette courbe qui monte perpétuellement en repassant par les mêmes abscisses et dont chacune des spires, tout en étant semblable à celle qui l'a précédée, est pourtant à un niveau plus élevé.

Si l'on veut me permettre de transposer ici ces images géométriques, il me semble que l'armement offensif des guerriers a suivi dans l'histoire une marche en spirale, tandis que leur armement défensif a suivi au contraire une marche sinusoïdale. Pourquoi ? Et en particulier, d'où provient l'inflexion nouvelle de la courbe qui actuellement nous ramène vers les anciennes armures? A quels résultats pratiques a-t-elle conduit les belligérans? C'est ce que je voudrais brièvement examiner aujourd'hui.

***

Dès la plus haute antiquité, le casque et la cuirasse occupent à côté du bouclier (qui semble le plus anciennement apparu des trois(une place importante dans la protection des combattans. Dans le Nord et l'Occident, on trouve dès l'ère celtique, près de dix siècles avant J.-C., des coiffures de bronze et des boucliers de bois ou d'osier renforcés de métal. On trouve les mêmes armes défensives dans la plus ancienne histoire du bassin méditerranéen, et on les voit complétées chez les Grecs et les Romains par des plaques métalliques destinées à protéger les membres.

Après la chute de l'Empire romain, la disparition à peu près totale de l'industrie et des arts a amené une sorte de régression dans l'armurerie, qui avait été chez les anciens autant l'œuvre des artistes que celle des artisans. — Les Francs emploient le bouclier et le casque sans cuirasse ; mais celle-ci reparaît à l'époque de Charlemagne et on en voit un beau modèle de ce temps au Musée des Invalides. Le XIe siècle voit naître la cote de maille que complète un

casque à nasal. — Dès lors, le perfectionnement des armures reprend sans arrêt sa marche ascendante qu'avait seule interrompue la chute de la civilisation gréco-romaine. On voit d'abord, au XIIIe siècle la cotte aux souples mailles d'acier se réunir au casque par un passe-montagne maillé et dont l'ensemble forme le *haubert*. Le casque lui-même, devenu cylindrique, assemblé par des rivets et percé de trous, forme le *heaume*. — Au XIVe siècle, le heaume disparaît, remplacé par des casques plus arrondis, du type *bassinet*, munis d'une visière mobile et trouée ; des plaques protectrices des articulations placées aux épaules, aux genoux, apparaissent, complétées peu après par des armatures protectrices des mains, des pieds, du bassin, tandis que la cotte de mailles cède la place à l'armure pleine. — Tout cela s'alourdissant, se compliquant sans cesse aboutit finalement à l'armure défensive complète du temps de Charles VII. Le chevalier est alors enclos tout entier dans une carapace pesant environ 80 kilos qui le fait ressembler à un gigantesque scarabée et qui le rend à peu près invulnérable aux coups des armes blanches et des armes de jet à faible vitesse (arcs, arbalètes, etc.) jusque-là en usage. — Mais, toute médaille ayant son revers, le guerrier ainsi alourdi est à peu près impotent ; il ne peut monter à cheval ou en descendre sans aide ; le coursier lui-même est gêné par l'armure dont on l'a, lui aussi, affublé. Ainsi équipé, le cavalier, lorsqu'il est désarçonné, est à la merci du premier vilain, du premier homme de pied venu qui, moins protégé et partant plus mobile, aura vite fait de trouver les défauts de la cuirasse. Et ainsi la démonstration se faisait déjà, pour ainsi dire avant la lettre, que la mobilité, la vitesse, la légèreté, assurent à certains égards une sécurité supérieure à celle de l'armure la plus épaisse.

C'est alors que brusquement, en peu de temps, une révolution inattendue dans les armes offensives vint jeter bas tout cet échafaudage défensif, et rendre soudain inutiles tous les perfectionnemens que nous venons de passer en revue : c'est l'invention de la poudre à canon. — Grâce à celle-ci, on voit apparaître de nouvelles armes de jet, rapidement perfectionnées et dont les projectiles, balles et boulets sont, dès le début du XVIe siècle, capables de percer n'importe quelle armure. — L'évolution régressive des armes défensives est alors rapide. — L'adoption et la généralisation du pistolet dans la cavalerie, de l'arquebuse et du mousquet dans l'infanterie, obligent la cavalerie à abandonner la lance et à alléger ses armures. On abandonne d'abord le bouclier et les plaques de membres. Le casque

et la cuirasse persistent un peu plus, surtout parce que la découverte vers 1660 de la baïonnette est venue donner un renouveau à l'emploi des armes blanches. Pourtant le casque disparaît sous Louis XIII, la cuirasse à son tour sous Louis XIV, sauf pourtant pour les « ingénieurs » (officiers du génie), qui dans la tranchée porteront jusqu'au siège de Sébastopol la cuirasse et le pot en tête. — L'époque de Louis XV vit un timide essai de rénovation du casque avec les dragons, la fin de la Révolution remit en honneur la cuirasse et le casque avec ses cuirassiers, mais c'étaient là plutôt des objets d'apparat que de protection réelle. En tout cas, la seule protection qu'on cherche à assurer ainsi était contre les coups de sabre et de baïonnette. On finit d'ailleurs par préférer, contre ces atteintes d'arme blanche, la protection d'épaisses couches de tissus amortisseurs à celle des plaques métalliques : de là sont nés l'épaulette, la crinière, le shako, le bonnet à poil.

En résumé deux causes ont produit l'évolution régressive qui à partir du XVIe siècle ont amené peu à peu la disparation de l'armement défensif : d'une part l'apparition des armes à feu a substitué au combat rapproché le combat à distance, si bien qu'on a cherché la protection dans le mouvement, l'invisibilité, l'abri, plutôt que dans la cuirasse; d'autre part et surtout, toutes les armures anciennes, en dépit de leur poids déjà si gênant, se sont trouvées inefficaces, perforées comme verre par les balles à grande vitesse et les boulets.

***

Tel était l'état de la question lorsque éclata la guerre actuelle. A ce moment, un certain nombre d'axiomes considérés dans beaucoup d'état-majors comme des vérités premières incontestables réglaient les conceptions régnantes, ou du moins orthodoxes et officielles. On était convaincu d'abord que les balles du fusil seraient les projectiles essentiels dans la bataille. Or ceci étant posé, il était évidemment inutile de chercher à les arrêter. On peut calculer en effet, — et on avait fait ce calcul, — que pour résister à toute distance à la balle S allemande tirée directement (et les chiffres sont analogues pour les balles des autres belligérans), il faut une épaisseur d'acier spécial de blindage d'environ huit millimètres. L'ennemi, comme ses adversaires, a d'ailleurs construit et utilisé récemment des balles perforantes spéciales, dites SMK, et qui, tirées à 50 mètres sous l'incidence normale, traverseraient tout blindage ayant moins de 14 millimètres d'épaisseur. Mais bornons-nous à considérer la balle S ordinaire, qui reste le

projectile de beaucoup le plus employé dans les fusils et mitrailleuses de l'ennemi : un mètre carré d'acier de 8 millimètres d'épaisseur pèse environ 63 kilos; une plaque protégeant contre les balles l'homme dans toute sa hauteur et d'un seul côté pèserait environ une quarantaine de kilos. Ce poids est absolument prohibitif; un bouclier ou une cuirasse pesant même la moitié de ce poids et ne pouvant par conséquent protéger contre la balle qu'une moitié du corps constitueraient également une surcharge, absolument rédhibitoire, du poids déjà excessif porté par le fantassin. Ceci qui n'a pas cessé d'être vrai, même dans la guerre stabilisée actuelle, était *a fortiori* admis avec raison et sans conteste, avant le présent conflit et lorsque les états-majors étaient convaincus que l'on aurait une guerre de mouvemens imposant au soldat des marches continuelles et rapides.

On avait donc nettement renoncé dans toutes les armées à protéger le soldat en campagne par un blindage portatif.

Il s'est trouvé que quelques-unes des anticipations faites n'étaient pas conformes à ce qui est arrivé. Tout d'abord, et, en dépit de l'énorme portée des fusils et des canons actuels, on a vu et l'on ne cesse pas de voir, par suite de la nature de cette guerre de tranchées, les infanteries ne s'aborder presque jamais qu'en combat rapproché, et même en dehors des combats, demeurer extrêmement près l'une de l'autre. De cela est résulté qu'à son fusil dont la longue portée était devenue inutile, l'infanterie a substitué ou du moins a ajouté dans une large proportion des armes de jet à faible vitesse initiale, notamment les grenades à mains et à fusil. Ces engins projettent un très grand nombre de petits éclats à vitesse initiale beaucoup plus faible que celle de la balle, mais suffisante pour blesser ou tuer aussi bien qu'elle. Un grand nombre de blessures sont donc, à côté des blessures par balles, causées par ces petits éclats. Voilà, me dira-t-on, une chose qu'on ne pouvait pas prévoir. Cela est vrai, si l'on considère les grenades; cela est faux, si l'on considère les autres projectiles, et notamment les obus.

On savait d'avance, — à moins d'avoir oublié qu'il y avait une artillerie, — qu'un grand nombre de projectiles, à vitesses très inférieures à celles de la balle, seraient vulnérans dans cette guerre : les balles des shrapnels, la plupart des éclats des obus. Mais on avait sous-estimé le nombre et l'importance relative des blessures causées par eux.

Quand on va au fond des choses et qu'on cherche à pénétrer d'un

coup de sonde synthétique au cœur des extrapolations qui ont amené, avant la guerre, des prévisions inexactes, — et dans la question que j'examine, le grand État-major de Berlin ne s'est pas moins trompé que les autres, — on trouve finalement que les fautes d'appréciation ont été non pas qualitatives, mais quantitatives. Autrement dit, on a mal prévu non pas la nature des événemens et des phénomènes, mais leur importance relative, non pas leur existence, mais leurs valeurs numériques et relatives. Je m'explique : on savait qu'il y aurait des blessures par balles, on savait qu'il y aurait des blessures par éclats; mais on croyait que les premières seraient beaucoup plus nombreuses que les secondes. C'est le contraire qui est arrivé. Or, c'est cette erreur numérique d'appréciation qui a été cause et seule cause, — je l'ai établi ici même récemment, — des mauvaises directives données d'abord à notre chirurgie de guerre, pour laquelle il a fallu opérer, dans l'action même, un renversement complet de méthodes qui donne aujourd'hui les meilleurs résultats. C'est donc une petite inversion arithmétique, une petite différence statistique, entre les prévisions et la réalité qui a été cause de la révolution complète qui s'est produite dans les méthodes chirurgicales de guerre... A quoi tiennent souvent les événemens les plus graves? A une décimale, au déplacement d'une virgule.

Par une coïncidence curieuse, c'est précisément la même erreur d'appréciation relative aux mêmes faits qui cause le retour vers l'armement défensif que l'on constate actuellement dans les grandes armées belligérantes.

En effet, du jour où il est apparu que les blessures par éclats de projectiles animés d'une faible vitesse étaient nombreuses, le problème s'est posé plus ou moins inconsciemment, chez tous ceux qui pensent, non pas avec lyrisme, mais avec précision, aux choses de la bataille, de la protection du soldat contre ces blessures.

Or, on peut citer ici des chiffres éloquens : dès le début de la guerre, ou plutôt dès que celle-ci s'est cristallisée en guerre de tranchées, est apparue la proportion considérable des blessés par projectiles à faible vitesse restante. Mais d'abord, une remarque s'impose pour éviter tout malentendu : les éclats d'obus, au voisinage du point d'explosion, ont une très grande vitesse, parfois supérieure à celle de la balle elle-même; à cet endroit de leur trajectoire, ils ne seront pas mieux arrêtés que celle-là par un blindage; mais, tandis que la vitesse restante de la balle reste considérable à toutes les distances de combat actuelles, celle des éclats d'obus diminue

pour la plupart très rapidement, à cause de leur petitesse et de la résistance de l'air, si bien qu'à quelques mètres du lieu d'explosion elle est généralement faible. Pour éviter tout malentendu, j'appellerai, chirurgicalement parlant, projectiles à faibles vitesses ou projectiles non perforans ceux qui sont arrêtés dans les tissus qu'ils ont blessés; l'expérience montreque ces projectiles sont en très grande majorité des éclats, et que les balles ricochées ou à fin de course n'y entrent qu'en infime proportion. J'appellerai, au contraire, projectiles à grande vitesse ou mieux à grande force vive, ou projectiles perforans, ceux qui n'ont pas été retenus par les tissus et les ont traversés de part en part. L'expérience montre que ces projectiles sont en grande majorité des balles et que les éclats n'en constituent qu'une faible partie.

Cette définition est un peu arbitraire, comme toutes les définitions, mais elle suffit à ma démonstration et c'est tout ce qu'il est permis d'en exiger. Nous ne commettrons pas d'erreur sensible en supposant que les nombres des blessures par projectiles perforans et par non perforans sont entre eux comme les nombres de blessures par balles et par éclats.

Remarquons en passant que lorsque j'ai de même divisé les projectiles en deux catégories, à propos du traitement des plaies de guerre, je les ai différenciés d'une manière analogue, mais pourtant un peu différentes de celle-ci, car il y avait à considérer alors, non pas tant la vitesse restante des projectiles que leur forme et leur degré de souillure.

Les statistiques chirurgicales ont donc montré dès la fin de 1914 que les blessures par projectiles à faible vitesse étaient la majorité. Certaines de ces statistiques déjà anciennes que j'ai sous les yeux indiquent que la proportion de ces blessures est dès cette époque généralement supérieure à 60 pour 100. Ce chiffre n'a pu qu'augmenter depuis par la multiplication des projectiles explosifs divers et l'importance de plus en plus grande des tirs d'artillerie.

Effectivement, d'une statistique complète communiquée à l'Académie de Médecine à une de ses toutes récentes séances par M. le Dr Tuffier et qui porte sur l'ensemble des résultats chirurgicaux de la grande offensive de l'Aisne, en avril 1917, il résulte que 72 pour 100 des blessures constatées étaient dues à des éclats de projectiles, et 17 pour 100 à des balles.

On comprend dans ces conditions que tout moyen qui protégerait totalement des éclats, fût-il inefficace contre les balles, éviterait

près des trois quarts des blessures, et s'il n'arrêtait que la moitié des éclats, il éviterait encore plus du tiers du nombre total des blessures.

C'est de ces considérations, plus ou moins inconsciemment formulées, que sont nés les moyens de protection aujourd'hui en voie d'être généralisés daus toutes les armées belligérantes, d'abord le casque, puis les cuirasses. Je parlerai d'abord du casque parce qu'il a vu d'abord le jour, et parce que les résultats obtenus avec lui dans toutes les armées sont assez nombreux et convaincans pour échapper à toute discussion.

*
* *

L'inventeur de notre casque pare-éclats, qui a été depuis adopté ou imité par tous nos Alliés et aussi par l'ennemi, est l'Intendant général Adrian. C'est une des plus belles intelligences de notre armée, et le pays lui doit nombre d'inventions militaires qu'il a su avec une habile ténacité mettre au point et généraliser.

Dès la fin 1914, l'Intendant général Adrian, préoccupé de diminuer les blessures très nombreuses de la tête par projectiles à faible vitesse, avait conçu et exécuté une calotte métallique protectrice. Il avait été guidé dans sa conception d'abord par divers faits dûment constatés sur le champ de bataille où des hommes avaient été sauvés notamment par leur gamelle. Ensuite (il me l'a conté lui-même) par des réminiscences historiques. Il s'était souvenu de la calotte appelée « secrète » que les duellistes du XVIe siècle cousaient fréquemment dans leur chapeau, et qui les préservait des coups de taille qui leur eussent fendu la tête. La calotte Adrian, très analogue à la secrète, et qui devait s'insérer dans le képi entre la coiffe et le bandeau, fut expérimentée dès décembre 1914. On constata notamment que, lors d'un tir d'expérience de shrapnells français, la calotte arrêtait 60 p. 100 des coups. Dès février 1915, des centaines de mille de calottes furent mises en service. Elles avaient $0^{mm},5$ d'épaisseur et étaient faites en tôle d'acier.

Une intéressante communication faite sur ce sujet à l'Académie de Médecine par le professeur Le Dentu, d'après les constatations des ambulances de l'avant, établit que la calotte Adrian avait empêché ou atténué un grand nombre de blessures du crâne.

Pourtant, le soldat avait, il faut le reconnaître, une certaine répugnance à s'en servir ; d'abord sans doute parce qu'il n'était pas encore convaincu alors de l'utilité d'une protection blindée contre les éclats, et aussi parce que l'exact ajustement de la calotte au crâne de chacun

était difficile, et que la chaleur développée rapidement sous cette coupole de métal provoquait souvent de la gêne et des maux de tête. En fait, j'ai connu des compagnies où la calotte servait plus souvent de tasse à café que de protection crânienne.

Entre temps, l'intendant général Adrian, qui ne s'était pas arrêté à cette première étape qu'il sentait lui-même imparfaite, poursuivait ses recherches dont sortit bientôt le casque qui n'était qu'un perfectionnement, mais un perfectionnement nécessaire de la calotte. — Le casque Adrian était au point dès le 31 avril 1915, et aussitôt adopté. Commandées dès le mois suivant, les premières centaines de mille étaient livrées dès juillet. Depuis, la production n'a pas arrêté une minute ; elle est de plusieurs dizaines de milliers par jour, et elle suffit à peine à alimenter les besoins de notre armée et de tous ceux de nos Alliés qui l'ont rapidement adopté.

D'emblée, le casque Adrian a été accueilli avec enthousiasme par nos soldats qui en ont compris immédiatement l'importance, soulignée chaque jour par *les faits* qu'ils pouvaient observer sur eux-mêmes et leurs camarades.

Il n'est point besoin de décrire ici cette coiffure guerrière aujourd'hui populaire, et qui donnera dans l'histoire aux soldats de Verdun, de la Somme, de la Champagne... de la grande bataille victorieuse de demain, leur silhouette légendaire. — C'est par le casque avant tout et surtout que le soldat français a aujourd'hui une si fière allure. C'est le casque qui lui donne cette ligne martiale qu'on n'avait pas revue depuis les Romains. Est-il rien de plus élégamment simple ? Pas de pointe grotesque et qui semble appeler les foudres joviennes. Pas de cimier achilléen ou de crinière onduleuse comme aux temps surannés, hélas ! où la guerre ressemblait à un opéra-comique. Avec ses proportions simples, sa forme unie dont une légère pièce médiane, — elle-même nécessaire comme nous verrons, — surplombe et atténue la rotondité, avec sa visière et son couvre-nuque modérés et dont la forme et l'inclinaison sont parfaitement équilibrées, le casque Adrian est une merveille de simplicité esthétique, de grâce sans ornement. Il est beau, mais il n'est pas que cela : il est surtout utile.

Si on le regarde non plus avec l'œil d'un amateur ou d'un artiste, mais avec l'œil de celui qui entend sur sa tête la tempête des obus traversée par la bise sifflante des balles, le casque alors prend toute sa valeur, et ce qui n'était qu'élégance tout à l'heure devient raison et sécurité.

L'acier qui le constitue est un acier demi-dur spécialement choisi

pour se déchirer sans se casser sous le choc des projectiles perforans. Ainsi tombe l'objection de quelques misonéistes qui ne voulaient point de cette coiffure, sous prétexte que les balles, en la brisant, en entraîneraient des débris qui formeraient projectiles secondaires et aggraveraient les blessures.

L'épaisseur de la tôle choisie est de 7 dixièmes de millimètre. C'est onze fois moins qu'il n'en faudrait pour arrêter les balles de de plein fouet. Mais aussi son poids ne dépasse guère 700 grammes. Cette épaisseur de 7/10 de millimètre suffit à arrêter la plupart des éclats. Quant aux balles elles-mêmes, contre lesquelles il n'avait nullement pour objet de constituer une précaution, il est arrivé que dans beaucoup de cas il s'est trouvé également très utile.

Un grand nombre de balles, lorsqu'elles rencontrent obliquement la partie bombée du casque, si elles ne ricochent pas au sens exact du mot, éprouvent du moins une déviation angulaire, variable suivant l'incidence, mais qui a pour effet constant d'éloigner le projectile du centre de la surface connexe heurtée, c'est-à-dire de l'éloigner de la tête. Ces effets dévians produits par le casque sur la balle ont été constatés dans des milliers de cas et ont contribué à atténuer la gravité des blessures et à sauver de nombreuses existences que les balles eussent fauchées sans cela. J'ai sous les yeux un grand nombre de photographies de casques, ainsi frappés par des balles et où l'on voit nettement la déviation de la trajectoire vers l'extérieur. Les journaux illustrés ont d'ailleurs publié de ces photographies vraiment très frappantes, et ces faits, constatés d'ailleurs chaque jour dans les tranchées et aux ambulances de l'avant sont aujourd'hui hors de toute discussion.

Quant aux existences sauvées, aux blessures atténuées par le casque Adrian, grâce à son effet protecteur contre les éclats, à faible vitesse, c'est par centaines de milliers qu'il faut les compter. Toutes les communications, tous les rapports des chirurgiens militaires sont unanimes à cet égard.

Si l'on étudie en particulier le pourcentage des décès occasionnés par les blessures du crâne, le dépouillement des statistiques montre qu'avant l'emploi du casque, les décès étaient de 6,42 p. 100 et, que depuis son adoption, ce pourcentage est tombé à 3,73 p. 100, guère plus de la moitié. Qu'on imagine combien de milliers d'existences sauvées cela représente !

Il est d'ailleurs, après l'adoption du casque, arrivé ce résultat paradoxal, que, dans certains secteurs, la proportion des blessés du

crâne évacués vers l'arrière a paru avoir plutôt une tendance à augmenter : le dénombrement exact du total des blessés du crâne, tant de ceux évacués que de ceux conservés, à cause de leur état grave, dans les ambulances de l'avant, a montré que ce total avait nettement diminué, et que le fait paradoxal constaté provenait tout justement de ce qu'un grand nombre de blessés qui eussent été, sans le casque, des blessés graves intransportables, étaient devenus grâce à lui des blessés légers évacuables.

Si nous revenons maintenant à l'examen technique et rationnel du casque Adrian, nous voyons que la bombe qui en constitue la partie essentielle et préserve la boîte crânienne est en réalité très profonde ; le rapport de son diamètre à sa profondeur est égal à environ 200/110, c'est-à-dire qu'elle est notablement plus surélevée que la demi-sphère. Ainsi a disparu un des principaux inconvéniens de la calotte primitive : le crâne étant très éloigné de la surface protectrice, les chocs et les projectiles qui produisent une déformation, un enfoncement plus ou moins violent du casque risquent moins de léser simultanément le crâne. D'ailleurs les phénomènes d'échauffement et de migraines constatés avec l'ancienne calotte sont évités ici grâce à un orifice d'aération qui est situé au sommet de la bombe et que recouvre précisément le léger cimier, échancré lui-même, dont nous remarquions tout à l'heure l'effet esthétique. La visière inclinée de 22°, le couvre-nuque incliné de 45°, sont fixés l'un à l'autre par rivetage, puis sertis avec la bombe. Ils sont faits de la même tôle que celle-ci.

L'ensemble est d'une harmonie charmante qui provient sans doute surtout d'une rigoureuse et rationnelle adaptation des élémens du casque à leur fonction.

Presque tous nos alliés ont aujourd'hui adopté et généralisé le casque Adrian, et successivement les armées belge, italienne, russe, serbe, monténégrine, roumaine, grecque, en ont été dotées.

Les Allemands eux-mêmes n'ont pas voulu rester en arrière dans la voie si heureusement ouverte par l'intendant général Adrian. Vers la fin 1915, ils ont essayé d'abord un casque analogue par sa forme au cuir bouilli de leur casque à pointe et en tôle mince ; ils y ont bientôt renoncé pour adopter en 1916 leur gros casque de tranchée. qui est sans doute plus efficace que le nôtre contre certains éclats à grande vitesse, mais qui est beaucoup plus lourd et gênant, et qui partant ne peut pas être comme celui-ci une coiffure continuellement portée. En fait, une partie seulement de leurs troupes des secteurs avancés en sont dotées. Et je sais d'ailleurs de bonne source que les

Allemands se servent largement et volontiers de nos casques chaque fois qu'ils s'en emparent.

Car ce qui lui donne sa valeur, ce qui en fait une coiffure dont ne veulent pas se séparer ceux qui en ont pris l'habitude, c'est l'harmonieux dosage, l'équilibre parfait qu'il réalise en ces deux qualités apparemment incompatibles : la commodité et la sécurité.

Les Anglais ont pourtant adopté, à notre imitation, un casque un peu différent du nôtre. Je suis sûr que ce n'est pas par le singulier désir de faire autre chose que le voisin, qui a caractérisé longtemps certaines armées de métier. Pourtant, si l'on compare le casque anglais au nôtre, il faut bien reconnaître que la comparaison n'est pas désavantageuse à celui-ci Tout d'abord, l'acier du casque anglais est un acier au manganèse plus dur, qui risque davantage d'être enlevé à 'emporte-pièce par les balles et éclats et de former des projectiles secondaires vulnérans. Ensuite, la bombe du casque anglais est moins creuse que la nôtre; cela provient d'une nécessité de fabrication, de l'emboutissage limité auquel nos Alliés ont été forcés, par la condition qu'ils se sont posée de faire leur casque d'une seule pièce. Cette convexité moindre entraîne un risque plus fréquent de choc secondaire. Enfin le casque anglais, n'étant pas troué à sa partie supérieure, l'aération y est assurée par l'interposition de petites cales entre l'acier et la coiffe, cales qui, en cas de choc brusque (chute d'une poutre, etc.) transmettent la pression en quelques points seulement du crâne au lieu de la répartir sur tout le pourtour comme dans le casque français.

Il me reste à montrer maintenant comment on en est venu à envisager pour la protection des autres parties du corps un armement défensif analogue à celui qui a, pour la tête, donné de si beaux résultats.

CHARLES NORDMANN.

REVUE MUSICALE

Théatre de l'Opéra-Comique : *Ping-Sin*, drame lyrique en deux actes, paroles de Louis Gallet, musique de M. Henri Maréchal. — *Au beau jardin de France*, de MM. Guillot de Saix et Francis Casadesus. — Reprise des Concerts-Pasdeloup. — *Piccolo mondo antico*.

Ping-Sin est, sauf erreur, le troisième ouvrage sino-musical que le théâtre de l'Opéra-Comique ait représenté depuis les jours lointains du *Cheval de Bronze*. *Le Voyage en Chine*, d'ancienne et plaisante mémoire, n'avait de chinois que le titre. Beaucoup plus récent, le *Voile du bonheur* fut tissé par les mains, occupées depuis à de plus rudes besognes, de M. Georges Clemenceau. C'était un agréable conte philosophique, et la musique de M. Charles Pons, une musique facile, y ajoutait çà et là, si nos souvenirs sont fidèles, un certain charme, fait de rêve, de mystère et de mélancolie.

Le drame de Louis Gallet et de M. Henri Maréchal n'emprunte rien à la philosophie. Il met simplement en scène un jeune couple chinois : lui s'appelle Yao; elle a nom Ping-Sin. Compromis dans une sédition, Yao se voit arrêté et condamné à mort, le jour même de ses noces. Ping-Sin, à laquelle il a pu d'abord cacher la vérité, l'apprend bientôt. A la faveur de la nuit et d'un double stratagème (narcotique et travestissement combinés), elle se substitue à Yao, qu'elle endort, et va, pour lui, se livrer aux mains, presque au glaive du bourreau. Mais juste à ce moment, les partisans de Yao reprennent l'avantage, et par eux la petite Alceste chinoise, héroïque elle aussi jusqu'au trépas, mais exclusivement, est rendue, comme sa devancière grecque, à son époux réveillé.

Le jour de la répétition générale, devant que les chandelles fussent allumées, l'un de nos confrères les plus « avancés » nous

disait avec indulgence : Vous aimerez ça; ça va ressembler à du Gounod. » Et nous aurions pu moins bien tomber. Mais c'est le confrère qui tombait mal. Nous n'avons trouvé là rien, absolument rien, de Gounod, hormis peut-être un souvenir et comme une continuelle confirmation de la fameuse phrase de Valentin : « *Ce qui doit arriver arrive à l'heure dite.* » C'est ainsi que tout arrive dans la musique de M. Maréchal, et cela nous procure, à défaut du plaisir de la surprise, la sécurité d'une attente et d'un espoir que jamais rien ne vient tromper. Tout rentre ici dans l'ordre accoutumé des formes, sinon des formules classiques : airs, couplets même, romances quelquefois agréables, duos, « ensembles » bien composés et soutenus longtemps. Un peu trop longtemps peut-être, témoin certain épithalame, qui d'ailleurs se développe suivant un plan harmonieux. Aussi bien, il ne saurait nous déplaire que dans une « action musicale » l'action s'arrête ou se ralentisse par momens pour laisser quelque loisir à la musique. Et cette musique est partout correcte et raisonnable; s'il lui manque l'originalité vraie, elle n'est pas dépourvue d'une certaine distinction. Ni les idées n'en sont triviales, ni l'expression n'en est fausse. L'orchestre enfin, sans prendre trop de peine, ne demeure guère inoccupé. Sagement, honnêtement, il concourt à l'effet général. Jamais lourd et jamais vide, à tel ou tel chant il ajoute un contre-chant; à telle mélodie, la parure d'harmonies ou de timbres qui n'ont rien de vulgaire. Ici, par un coup de gong, là par une petite sonnerie de clochettes, ou peut-être de « célesta, » il contribue à ce qu'on est bien obligé, lors même qu'il s'agit de sonorités, d'appeler la « couleur » locale. Cette dernière, non plus cette fois pour les oreilles, mais pour les yeux, consiste d'abord dans les décors et les costumes, lesquels forment un délicieux spectacle, et puis dans le menu trottinement des personnages, dans le jeu des éventails frémissans et des saluts ou des révérences courtoisement échangées.

La musique elle-même n'a rien de chinois. Et pourtant, si nous ouvrons, ou rouvrons, comme il sied en pareille occurrence, le précieux petit livre de M. Laloy sur la musique des Célestes, nous y verrons que les principaux caractères de cette musique sont la sobriété, la sagesse, l'horreur de l'abus et de l'excès. Le *Li-Ki*, ou *Mémorial des Rites*, qui expose la doctrine officielle de la Chine sur la musique, abonde en préceptes de tempérance et de discrétion : « Les anciens rois ont disposé les sons par principe. Ils ont fait en sorte qu'ils fussent suffisans pour donner la joie, mais sans licence... » Et

ceci encore : « La plus grande musique est toujours simple ; les plus grands rites sont toujours modérés. » C'est pourquoi « la perfection de la musique n'est pas de pousser les notes à bout (1). » Après et comme le musicien du *Voile du bonheur*, celui de *Ping-Sin* a fait preuve de réserve et de retenue. Il n'a point poussé les notes à bout. Il n'a pris, nulle part, aucune licence. Par là sa musique, elle aussi, étrangère, ainsi que l'autre, à la pratique et à la lettre de l'art chinois, en a, probablement sans le savoir, observé l'esprit, ou le tempérament. Il faut lui tenir compte de cette observance.

Ce n'est pas tout à fait par la tenue, ou la retenue, que se recommande l'allégorie patriotique, ballet ou pantomime nationale, avec orchestre et chœurs, de MM. Guillot de Saix et Francis Casadesus. En trois tableaux, le premier aimable, le second terrible, et le dernier triomphal, nous voyons se succéder l'avant-guerre, la guerre et l'après-guerre « au beau jardin de France. » Les Françaises qui le peuplent et l'animent se divisent en deux catégories. Les unes sont vêtues, ou ceintes seulement, de feuillage : voilà pour la flore. D'autres (c'est la faune) portent des peaux, ou demi-peaux, de panthère et de léopard. Celles-là font des groupes, et celles-ci des cabrioles. Soudain, sur le jardin botanique et zoologique, des Plantes et d'Acclimatation tout ensemble, se déchaîne la guerre et toutes ses horreurs. Scènes de massacre, de mort et de deuil. Le sol est couvert de cadavres, l'air retentit de gémissemens. Tout semble perdu, mais voici que tout est sauvé. Le fond de la scène s'éclaire. Paraît une belle dame (la Victoire, ou la Paix, ou toutes les deux à la fois), à la robe d'or, aux cheveux d'or et portant des rameaux d'or. Sur son passage, tout le monde ressuscite, se relève et se remet en branle. Galop final, illumination des bosquets, apothéose.

Il y eut aussi de la musique en cette affaire : musique instrumentale, exécutée, suivant l'usage, à l'orchestre, et musique vocale, chantée non pas sur la scène, mais dans la salle, contre l'ordinaire. C'est ainsi qu'on put voir, entendre de jeunes personnes en « costume de ville, » accompagner de la voix les poses et les ébats d'autres jeunes personnes à peu près sans costume. Et le déplacement du personnel chantant parut à quelques-uns le premier signe d'un art vraiment libre, audacieux et nouveau. Dans l'ordre de la pure musique et de l'harmonie en particulier, d'autres symptômes se manifestèrent : le plus frappant nous parut la prédilection du musicien

(1) *La musique chinoise*, par M. Louis Laloy. Collection des *Musiciens célèbres*, Henri Laurens, éditeur.

pour des suites de quartes ou de quintes, séries peu recommandées, où sans doute M. Casadesus prend un plaisir que nous voudrions partager. L'orchestre nous frappa, s'il est possible, encore plus fort, à coups redoublés, assommans. Enfin l'idée ne sembla pas très heureuse d'avoir choisi, pour la mêler à tout ce tintamarre, la petite chanson : « *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés,* » alors que justement, « au beau jardin de France, » les lauriers sont en train de refleurir. En somme, œuvre vulgaire, voyante et criarde ; style, sonore et plastique, de music-hall. Et puis, entre nous, la patrie, ce n'est déjà pas facile à chanter ; mais, à danser, je crains fort que ce soit impossible.

Sous la direction de M. Henri Rabaud, d'abord, puis de MM. Guy Ropartz et quelques autres, les Concerts Populaires, ou Concerts-Pasdeloup, ont repris le mois dernier dans la vieille salle, dans leur vieille salle du Cirque d'Hiver. Depuis un demi-siècle environ, nous n'y étions pas rentré. Ce dimanche-là, si lointain, l'on nous y avait conduit pour entendre Mme Viardot. Très souffrante, et d'une fluxion sur la joue, l'illustre et vaillante artiste avait fait réclamer l'indulgence du public. Lorsqu'elle parut, portant un mouchoir en mentonnière, noué sur le sommet de la tête, l'indulgence et même les égards du public furent près de lui manquer. On sourit, on murmura tout bas. Mais, dès ses premières notes, en elle, et, par elle en tout son auditoire, quel changement soudain! A sa voix, quelle exaltation de son visage et de leurs âmes! Elle chanta du Gluck, peut-être bien le *Roi des Aulnes* ensuite, et sûrement, pour finir, quelques chansons d'Espagne, en espagnol, et s'accompagnant au piano. Étrange et sublime figure, qui hanta longtemps notre mémoire d'enfant! Elle nous demeure encore présente, nous entendons encore sa voix. Et, l'autre jour, parmi tant d'ombres mélodieuses, jadis hôtesses de ces lieux, c'est celle-là que nous évoquâmes d'abord, en repassant, après cinquante années, le seuil de la salle où elle nous apparut pour la première fois.

La direction des nouveaux Concerts-Pasdeloup avait réservé d'abord aux représentans de la critique musicale une tribune placée exactement derrière l'orchestre. Comme acoustique, la place n'est pas des plus favorables. Mais elle offre d'autres avantages. Elle permet de contempler, non pas de dos, comme à l'ordinaire, mais de face, ce *deus ex machinâ* d'un orchestre, qu'est le chef qui le conduit. Et M. Henri Rabaud compte, on le sait, parmi ceux qui méritent un

prix de conduite. Par ce mot, n'allez pas, s'il vous plaît, entendre seulement une honnête application, mais les dons naturels, une élégante sobriété, l'intelligence et le sentiment, le style enfin, et même car il en faut aux interprètes comme aux créateurs, et même l'imagination. Celle-ci, pour les spectateurs, se manifeste réellement par des images, par les gestes et la physionomie d'un chef d'orchestre, s'il est digne de ce nom. Alors, en écoutant la musique, on croit la voir aussi. On en suit les impressions, ou les reflets, non seulement sur un visage, mais sur un être tout entier qu'elle éclaire et qu'elle anime. Pendant le premier concert, nous observions, entre M. Rabaud et la symphonie en *ut* mineur, une action réciproque et constante, et des échanges mystérieux : tantôt la rencontre et l'accord, tantôt l'apparence d'un combat. Ici, le chef d'orchestre avait l'air de se jeter au-devant du flot sonore ; ailleurs, il semblait, avec une sorte d'effroi sacré, reculer devant lui. La symphonie en *ut* mineur ! Jamais elle ne nous parut plus belle, jamais elle ne nous retentit plus avant dans le cœur. C'était le jour qui suivit le nocturne attentat contre Paris. Et le peuple de Paris, oublieux du péril d'hier, insouciant du danger de demain, remplissait le vaste amphithéâtre, l'ébranlait de ses bravos et de ses cris. Il applaudissait avec enthousiasme une musique allemande, mais dont l'Allemagne a démérité pour toujours, et sentant cette musique digne de lui, et se sentant digne d'elle, il la faisait sienne et demandait un surcroît d'héroïsme à l'un des chefs-d'œuvre les plus héroïques du plus héroïque des musiciens.

« *Piccolo mondo antico.* » Le titre du célèbre roman d'Italie ne définirait pas mal un certain genre lyrique, français entre tous, et que vous devinez. Ce genre, ou ce répertoire national, abandonné par le théâtre officiel qui continue d'en porter, mais n'en mérite plus le nom, un gentil théâtre « d'à côté, » le Trianon-Lyrique, a pris le soin, un soin délicat et pieux, de nous le rendre. Nous avons entendu là des œuvres menues et délicieuses : *Maison à vendre*, de Dalayrac, et les *Voitures versées*, de Boïeldieu ; *Rose et Colas* (une petite merveille), de Monsigny, et l'*Épreuve villageoise*, de Grétry ; *Joconde*, de Nicolo, et enfin le chef-d'œuvre populaire et royal, sublime et familier, qui s'appelle *Richard Cœur de Lion*.

De tout temps, et dès l'origine, on a discuté sur la nature du genre et sur sa légitimité, sur ses droits à la dignité, voire à l'existence esthétique. Le mélange, ou plutôt l'alternative de la parole et

de la musique a fait le succès de l'opéra-comique. Au gré de juges sévères, la même cause en ferait surtout l'équivoque, ou la faiblesse, ou le néant. « Assez beau type du genre faux, » a dit l'un. « Joli monstre, » a renchéri tel autre. On comprend encore qu'un métaphysicien allemand ait traité « l'opérette, » ou le « petit opéra, » de « genre mixte ou inférieur, où se mêlent, sans se combiner intimement, les paroles et le chant, ce qui est musical et ce qui ne l'est pas (1). » Mais il paraît plus singulier que notre XVIIIe siècle ait parfois méconnu, — du moins en théorie,—un art qui, plus que tout autre et de plus d'une manière, était sien. Grétry pourtant, Grétry lui-même avoue dans ses *Essais*, qu'il lui « fallut quelque temps pour s'habituer à entendre parler et chanter dans une même pièce. » « On sent assez, déclare à son tour le président de Brosses, que cette bigarrure de chant et de déclamation ne serait pas supportable. » Elle a su néanmoins, avouez-le, se faire non seulement supporter, mais chérir. Aussi bien, il est arrivé que ceux-là mêmes qui réprouvaient ce partage, l'ont plus tard, quitte à se contredire, admis et consacré : les uns, comme Hegel ou de Brosses, en paroles; un autre, Grétry, en paroles également (voir encore les *Essais*), mais surtout en musique, et par les chefs-d'œuvre de sa propre musique.

Sur les rapports ou le régime commun de la parole et de la musique, soit qu'elles se suivent, soit qu'elles se mêlent, on peut faire, en écoutant nos vieux opéras-comiques, plus d'une réflexion. Chacun sait que, de tous les musiciens dramatiques, Grétry fut l'un des plus étroitement attachés aux règles, non seulement de la déclamation, mais de la prosodie. Il n'en est pas moins vrai que la célèbre romance de *Richard* : « *Une fièvre brûlante*, » le chef-d'œuvre du chef-d'œuvre, est d'abord notée, pour ainsi dire, en porte-à-faux : entendez par là que l'accent musical tombe, à la fin de chacun de ces trois premiers mots, sur une syllabe muette. Mais telle est ici la force de la musique, qu'elle emporte, qu'elle sauve tout, et que son mépris même pour la parole n'enlève rien à sa toute-puissante, à sa victorieuse beauté.

Autre chose : il se rencontre maintes fois, au cours d'une action théâtrale, des propos sans importance, comme l'événement ou l'incident qui les amène. Tel est le cas, dans *Richard Cœur de Lion* encore, de deux petites scènes épisodiques : dans la première, il est question d'un billet amoureux, apporté, devant Blondel, à « la belle Laurette, » (*C'est de la part du gouverneur* »;) dans l'autre scène, en

(1) Hegel.

termes également dépourvus de lyrisme, Blondel demande à deux pages de la comtesse Marguerite, de l'introduire auprès de leur maîtresse : « *Il faut, il faut que je lui parle, Mon cher Urbain, mon ami Charle.* » Assurément, ni la situation, ni les paroles, n'offrent ici rien de très musical, ou « musicable. » Grétry néanmoins a su les mettre en musique. Il y a trouvé la matière, — et l'on voudrait un mot plus léger, ressemblant davantage à cette musique même, — de deux trios délicieux.

Enfin, toujours à propos de la dualité musico-verbale qui caractérise l'opéra-comique, il se pourrait que le jugement le plus équitable eût été porté par un grand musicien que sa grandeur ne rend pas injuste pour les petits maîtres de notre art. M. Saint-Saëns, il est vrai, commence par reconnaître « le petit choc désagréable qu'on éprouve au moment où la musique cesse pour faire place au dialogue. » Mais, ajoute-t-il aussitôt, c'est peu de chose auprès de « la sensation contraire » et de « l'effet délicieux qui se produit souvent dans le cas où le chant succède à la parole (1). » Rien de plus exact. En ce dernier cas, il semble que la parole ait appelé, attiré la musique et qu'elle s'épanouisse en elle. Le style se hausse, mais ne se brise point. « L'effet délicieux, » qui rachète l'autre et l'efface, n'est pas de contraste ou de disparate, mais de progrès et d'élévation : différence non de nature, mais de degré seulement.

« *Piccolo mondo antico.* » La plupart des personnages qui le composent ne sont pas de grands personnages, hormis un Richard, un Blondel, deux héros d'exception. Mais comme ils sont bien pris en leur petite taille ! Pas très réels ? Peut-être. Mais qu'ils sont vrais, et vivants ! De quelle vie légère, de quelle naïve, ou maligne, ou touchante vérité ! Des figurines, soit ; mais des marionnettes jamais. Sur ce théâtre, les villageois occupent la première place. Jean-Jacques, avec son *Devin*, la leur a donnée. Notre comédie musicale, ainsi que l'autre, se plaît même, — voir l'*Épreuve villageoise* et *Joconde*, — à ménager aux petits contre les grands, aux paysans contre les seigneurs d'innocentes et spirituelles revanches. Les paysans dans la musique : il y aurait là, soit dit en passant, le sujet d'une intéressante étude. Elle déborderait le genre, l'époque de l'opéra-comique et s'étendrait non seulement à l'opéra, à l'oratorio, mais jusqu'à la symphonie.

« *Piccolo mondo...* » A la représentation de ce petit monde, une forme de la musique, forme simple et populaire, se prête en quelque

(1) M. Saint-Saëns, *Portraits et Souvenirs.*

sorte d'elle-même : la chanson. Comment Beaumarchais pouvait-il écrire, en 1775 : « Notre musique dramatique ressemble encore trop à notre musique chansonnière, pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche. » Cette ressemblance, au contraire, faisait alors et devait faire encore longtemps, tantôt la gaîté franche et tantôt le véritable intérêt de l'opéra-comique. S'il n'est pas vrai non plus, quoi qu'en dise le même Beaumarchais, qu'en France, tout finisse par des chansons, la scène française du moins résonne à tout moment de refrains, de couplets délicieux. La chanson de *Rose et Colas : « Il était un oiseau gris,* » est une chose adorable. Autant qu'un chef-d'œuvre de musique dramatique, *Richard* en est un de « musique chansonnière ». « *Quand les bœufs vont deux à deux,* » chanson de labour et de plein vent; chanson, le duo syllabique, mot à mot et note à note, de Blondel et de Laurette : « *Un bandeau couvre les yeux Du dieu qui rend amoureux.* » Chanson toujours, les couplets de Blondel : « *Que le Sultan Saladin...* » Mais cette fois, — est-ce le nom seul de ce prince d'Orient, est-ce le mode mineur, est-ce telle ou telle cadence? — cette fois, à la rondeur du thème populaire vient se mêler, vague et pourtant sensible, un charme de poésie, de mystère, que dissipe à peine la rude gaîté du refrain. Elle va loin, cette petite chanson, et jusque sur l'épilogue instrumental qui la reprend, la développe, et termine l'acte, elle étend comme une ombre de rêve et de mélancolie. Enfin, de même qu'on s'accorde, — avec raison, — à tenir pour un des chefs-d'œuvre de la musique de théâtre, pour l'un des plus émouvans et des plus humains, la fameuse mélodie : « *Une fièvre brûlante,* » il est également certain que par sa simplicité, par sa naïveté même, l'immortelle « romance » n'est guère autre chose qu'une sublime chanson.

« *Piccolo mondo...* » Peu de musique, et par les moindres moyens, suffit pour le représenter. « Soyons forts de vérité, disait Grétry ; l'orchestre fournira toujours au gré de nos désirs. » C'est ce qu'a très bien compris M. le directeur du Trianon-Lyrique. Nous le remercions de nous avoir donné, ou rendu, l'orchestre original de *Richard Cœur de Lion,* et non point revu, corrigé et augmenté par Adolphe Adam. « Je voudrais, lisons-nous encore dans les *Essais* de Grétry, je voudrais que la salle fût petite. » Félicitons-nous également que, par ses dimensions, la salle du Trianon-Lyrique réponde aux vœux et convienne aux modestes chefs-d'œuvre du grand musicien.

Modestes et discrets, voilà bien les chefs-d'œuvre, tous les chefs-d'œuvre de notre ancien opéra-comique. L'art dont ils sont les types accomplis, cherche sa perfection dans le tempérament, dans la me-

sure, et l'y trouve. L'esprit d'abord abonde en notre vieille musique : esprit de finesse, qui ne ressemble pas plus à la verve emportée et parfois grandiose de l'opéra-bouffe italien, qu'à la « blague, » — excusez le mot, — de notre moderne opérette. Dans *Rose et Colas*, les deux airs de la vieille, le quintette final, sont délicieux de malice. *Joconde* pétille de traits spirituels, et qui le sont musicalement, je veux dire par la grâce ou la vivacité d'un tour mélodique, d'une intonation, d'une cadence, en un mot, par la musique même. C'est une phrase du comte Robert, acceptant bravement la gageure libertine et réciproque qui fait toute la pièce : « *Ma maîtresse sera fidèle, et la sienne va m'écouter.* » Petite, oh ! toute petite phrase, de peu de mesures, mais si bien partagée, et suspendue un moment entre le ton d'une tendresse confiante et celui d'une aimable fatuité. Plus loin, dans *Joconde* encore, c'est le quatuor, à rentrées symétriques, pudiquement et plaisamment imité de la scène, à quatre personnages aussi : trois amoureux pour une seule amoureuse, du conte de la Fontaine. Enfin c'est l'intonation de Jeannette, la rosière probable de demain, sur les derniers mots, insinuans, de certains couplets : « *Ma mère et le bailli sont bien, Et je crois que j'aurai la rose.* » Dans un genre plus récent, moins relevé, rappelons-nous une autre candidate au même honneur, la sympathique Boulotte, de *Barbe-Bleue*. Là, pour le choix d'une rosière, le roi Bobèche et le comte Oscar ont décidé qu'on tirerait au sort. Et cela permet à l'aimable fille de déclarer à ses concurrentes avec un robuste bon sens :

Mes titres valent bien les vôtres ;
C't' honneur qu'vous désirez si fort,
Pourquoi q' j' l'aurais pas comm'les autres,
Puisque ça doit s'tirer au sort !

Même cordialité, même franchise ici dans la musique et dans les paroles. Et même situation, — à peu près, — que celle de *Joconde ;* à ceci près cependant, que, pour ou contre Boulotte, le hasard seul décidera, tandis que Jeannette a d'autres garanties, d'autres « raisons de croire. » Elle le sait bien, la petite rusée, et la musique, encore mieux que les paroles, nous le fait savoir. Ainsi, qui l'aurait cru ! c'est l'opérette qui montre le plus vif souci de la morale, et c'est dans une phrase de l'opéra-comique que la musique a mis le plus de spirituelle et grivoise ironie.

« *Piccolo mondo...* » Les sentimens, plutôt que les passions, l'animent. Il peut bien arriver que la musique d'un Grétry, d'un

Nicolo, ressemble à celle d'un Mozart, mais en réduction, en miniature. Entre l'air fameux de Joconde : « *J'ai longtemps parcouru le monde* » et celui de Leporello : « *Madamina, il catalogo è questo,* » l'inégalité de la pensée et du style frappe, tout de suite, l'oreille autant que l'esprit. La plainte de Blondel appréhendé par les soldats (second acte de *Richard Cœur de Lion*), sans être indigne des lamentations de Leporello toujours, menacé de la bastonnade, n'atteint pas à la même éloquence. Elle dépasse de moins haut le personnage. En deux mots, elle exprime plus qu'elle ne suggère. Mais, dans cette mesure et sous cette réserve, quelle part fait encore cette musique, toute cette musique, à la sensibilité, quelquefois à la poésie ! Comme elle sait, d'une touche légère, nous émouvoir et nous attendrir ! Sous les arbres où chante et rit le quatuor de *Joconde*, où s'achève dans la nuit la plaisante supercherie d'amour, on croit par momens respirer les souffles et les parfums épars sous les marronniers des *Noces de Figaro*. Sur la romance de *Joconde* (« *Dans un délire extrême* »), que dis-je, sur la plus naïve chanson (*l'oiseau gris*, de *Rose et Colas*), il ne faut qu'une modulation, mineure et furtive, pour que passe une ombre de rêve, un nuage de mélancolie. Mais le plus pur chef-d'œuvre du genre, de ce genre sentimental et poétique, c'est assurément, dans *Richard Cœur de Lion*, l'air de « la belle Laurette. » « *Le gouverneur viendra cette nuit*, » dit Blondel à la petite. « *Cette nuit...* » reprend-elle, et sur ce mot commence un délicieux et double poème en musique, poème de la nuit et de l'amour. J'allais en tenter l'analyse, mais, ayant ouvert par hasard un volume de Jules Lemaître, j'y trouve, à propos des jeunes filles au théâtre, les traits mêmes de la figure musicale que je voulais retracer : « Oh ! le charme mystérieux des petites vierges ! Oh ! leurs rougeurs, leur ignorance parfois troublée de pressentimens incomplets qu'elles n'osent s'avouer à elles-mêmes ! Ce don merveilleux qu'elles ont de ne pas comprendre et pourtant de frissonner à ce qu'elles ne comprennent point, et de fuir et de désirer ce qu'elles ignorent. » Tout cela, c'est ce que chante, ce que soupire et murmure une musique elle aussi virginale et mystérieuse, et frissonnante, et troublée. Tout cela, c'est le portrait de « la belle Laurette ; » c'est, pour ainsi dire, la balance exacte et comme le compte en partie double de cet air délicieux où les deux modes, mineur et majeur, se mêlent ou plutôt se répondent : « *Je crains de lui parler la nuit.* »

« *Piccolo mondo...* » Monde des petits et des humbles, d'où l'élévation et la grandeur n'est pas toujours bannie. *Rose et Colas*

n'est qu'un menu chef-d'œuvre mais l'air d'entrée de Colas : « *C'est ici que Rose respire* » l'inonde et le recouvre un moment d'un flot de jeunesse et d'amour. Ailleurs, de l'agrément et de la grâce, à quelle noblesse, à quelle dignité l'opéra-comique ne monte-t-il pas : « *O Richard, ô mon roi!* » — « *Si l'univers entier m'oublie...* » Je doute lequel de ces deux chants a le plus de puissance dramatique : celui du sujet fidèle, ou celui du roi prisonnier. « *O Richard, ô mon roi!* » Rappelez-vous seulement ce début, et cette double invocation, deux fois auguste, par le nom et par le titre donnés tour à tour avec même respect et même tendresse. Ici, pour le coup, nous reconnaissons presque le style ou le ton de Mozart, et le « *Don Giovanni!* » du convive de pierre. Les deux apostrophes se ressemblent un peu : l'une menaçante et terrible, l'autre à peine moins solennelle, mais avec sérénité. Dans l'air du héros captif, avec autant de force, je sens encore plus de majesté. Vers la fin, à ces mots : « *O souvenir de ma puissance!* » le personnage se hausse à la taille des plus grands. Il égale un instant l'Othello de Shakspeare et Verdi. Une trompette sonne, et c'est assez de son lointain appel pour évoquer des visions de bataille, les bannières déployées, toute cette gloire enfin que pleure désespérément le More, et qu'un autre grand capitaine salue ici de moins éclatans, mais aussi magnifiques adieux.

Sans compter qu'il n'y a pas, après *Orphée*, d'opéra plus honorable que *Richard Cœur de Lion*, pour l'éminente dignité de la musique elle-même. La délivrance de Richard est due, comme celle d'Eurydice, à la vertu souveraine d'un chant. Ce chant de Blondel, « *Une fièvre brûlante,* » un enfant le jouerait au piano, rien qu'avec un doigt. On s'étonne qu'en si peu de mesures, en si peu de notes, tant de génie et de beauté puisse tenir. Depuis près de cent cinquante ans, que d'édifices sonores ont croulé, que de bruit s'est éteint ! Et les quatre ou cinq pauvres petites notes ont gardé toute leur éloquence. Elles n'ont qu'à résonner de nouveau, pour que tous, ignorans et savans, disciples des écoles les plus opposées et des maîtres les plus divers, nous sentions au fond du cœur ce que Lacordaire appelait un jour le glaive froid du sublime. Nous sommes ici sur l'un des sommets de notre art, et c'est une « romance » d'opéra-comique qui nous y a portés.

« *Piccolo mondo antico.* » L'âge aussi de ce petit monde en fait l'attrait. Nous l'avons dit naguère, et l'on nous permettra peut-être de le répéter, *Richard* a pour nous la poésie, un peu la sainteté d'une relique. Ce chef-d'œuvre d'un genre aimable parut à la veille de

terribles jours. Nous y croyons surprendre aujourd'hui le dernier hommage et comme l'adieu de la musique à la royauté. Les contemporains, naturellement, ne pouvaient ainsi l'entendre. Louis XVI, quand ses gardes du corps entonnaient en son honneur : « *O Richard, ô mon roi !* » ne prévoyait pas qu'il languirait, lui aussi, « *dans une tour obscure,* » qu'on ne forcerait pas le Temple comme la forteresse allemande et que nul n'aimerait le roi de France « comme le vieux Blondel aimait son pauvre roi. » Mais il nous est permis à nous, et même commandé par nos souvenirs, de rattacher l'œuvre à son époque. Elle enferme en quelques strophes pures, en quelques notes frêles, des siècles de France, tout un idéal de gloire et de beauté dont elle salua la mort. Elle en reçoit un charme de plus, fait de pieuse mélancolie, et qui lui garde une place à part dans l'histoire, non seulement de notre art, mais de notre patrie.

« *Mondo antico,* » mais demeuré si jeune, que le monde d'aujourd'hui, — je parle d'un certain monde musical, — nous semble vieux à côté. Musiciens du passé, peut-être ignorans quelquefois, toujours ingénus, hommes de peu de science ou de métier, mais de beaucoup d'amour, vous possédiez la fraîcheur, la grâce et le sourire, la simplicité de l'esprit, et l'innocence, la divine innocence du cœur. Vous avez conservé tout cela. C'est un article sur Favart, l'un des créateurs de votre « petit monde d'autrefois, » que Lemaître encore terminait ainsi : « Nous sommes de grands niais d'écrire encore. Toutes les choses, jolies ou belles, ont été écrites depuis longtemps. » Il se pourrait bien que cela fût vrai même des choses écrites en musique. En tout cas, il y a des jours où l'on est tenté de le croire.

CAMILLE BELLAIGUE.

P.-S. — Une erreur matérielle s'est glissée dans notre dernière *Revue musicale,* au sujet du centenaire de Gounod. Ce n'est pas le 19, mais le 17 juin 1818, que naquit le grand musicien français.

C. B

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Eh! bien, non, l'histoire, qui a vu tant d'hommes et tant de choses, sous tous leurs aspects et jusqu'à leurs extrêmes de beauté et de vilenie, de grandeur et de bassesse, n'avait pas encore vu ce que les *bolchevikis* de Petrograd devaient lui montrer. Elle n'avait encore jamais vu un peuple, — et quel peuple, à ne considérer que le nombre! — emporté par une poignée de fous ou de misérables dans un tel vertige de suicide. Nous avons, il y a quinze jours, laissé « le président du *Soviet* des Commissaires du peuple, Oulianoff-Lenine » et « le Commissaire du peuple aux Affaires étrangères, Trotsky, » à l'instant où, accablés, ou feignant de l'être, par la froide dureté d'un ennemi impitoyable, se réfugiant dans la pauvre excuse des sots, des faibles et des lâches : « C'est la faute de la fatalité! » ils se déclaraient prêts à souscrire aux conditions qui avaient été proposées par les délégués de la Quadruple-Alliance à Brest-Litvosk. » Et quoique, avec le commentaire qu'eux-mêmes en donnaient, il fût trop clair que « proposées » était un euphémisme pour « imposées, » et pis s'il se pouvait, ils mettaient à se ruer sous le joug une sorte de fureur d'humiliation. L'Allemagne, elle, mettait une cruauté ironique à les traîner et comme à les faire mariner dans la honte. Pour se déshonorer, et en se déshonorant, qu'ils observent les usages et respectent les formes. Il fallait que l'univers entier comptât une à une les gouttes du breuvage d'abjection qu'elle allait les obliger à boire. D'abord, le radiotélégramme qui annonçait la capitulation était-il authentique, officiel; émanait-il vraiment du *Soviet*; ou quelque imposteur n'avait-il pas eu l'idée, qui eût été au moins étrange, d'usurper les noms et les titres de Lenine et de Trotsky, dans le dessein, plus étrange encore, de leur dérober la gloire de se souiller éternellement devant les Alliés trahis et le monde dégoûté? On attendrait donc un

message écrit de leur main, et aussitôt leur parlementaire partait. Tandis qu'il voyageait, plus lentement que l'impatience du *Soviet* ne l'eût désiré, Pétrograd était dans les transes. La seule nouvelle de la rupture de l'armistice par les Allemands avait jeté et semé partout dans la ville, dont les nerfs, déjà ébranlés depuis quatre ans, avaient, depuis un an surtout, subi de si violentes secousses, et d'ailleurs affaiblie par les privations, sinon menacée absolument de famine, un indicible effroi, une épouvante morbide. La psychologie des foules connaît de longue date cette névrose: elle a, dans tous les temps et dans tous les pays, relevé de ces cas de folie collective. Entre autres, les cités italiennes des XIVe et XVe siècles, sous leurs *tiranni*, vivaient à l'état trépidant, en une espèce d'hyperesthésie, et le moindre incident, quelquefois ridicule, y déchaînait d'affreuses paniques. Ce qu'elles découvraient alors en petit, la Révolution française le fit, plus tard, voir en plus grand, si la Terreur fut réellement en ses origines une terreur, et une terreur double, où l'on tua de peur d'être tué. Mais la Russie était prédestinée, par les caractères de la race et par sa constitution sociale, par les conditions de son existence, à porter cette maladie à un degré que jamais et nulle part elle n'avait atteint auparavant. Sa masse même en multipliait les ravages; et la passivité grégaire de ses quatre-vingt-cinq centièmes d'illettrés ne lui permettait pas de réagir. Il se passait dans le troupeau ce qui se passe dans tout troupeau; quand la bête de tête s'affole, toutes les autres sont prises à tourner. Ce serait condamner l'avenir à ne rien comprendre à la catastrophe russe, que de ne pas marquer avec soin ces effets de panique, paralysant tout un peuple, l'hypnotisant durant des mois sur une pensée unique, impérieuse, obsédante: ne pas se battre, avec sa conséquence, absurde et ignominieuse : plutôt se tuer que se faire tuer. Ainsi les actes de Lenine et de Trotsky, de quelque épithète qu'on les qualifie lorsqu'on en saura mieux tous les mobiles, s'expliquent en une certaine mesure par l'épidémie morale qui a infecté et décomposé le milieu ; mais ils n'y trouveraient un prétexte à s'en justifier que si cette dissolution eût été spontanée, s'ils n'en eussent pas de leurs mains répandu et développé le ferment. Dans l'hypothèse la plus avantageuse, ce n'est pas une manière de soigner la folie d'une nation que de la conformer à sa propre folie.

Essayons d'établir, ne fût-ce que provisoirement, les premières responsabilités. On dit que ce fut Lenine qui préconisa l'acceptation des conditions de paix allemandes, et qu'il en donna pour raison « qu'il était nécessaire de signer la paix, afin de sauver la révolution

ainsi que l'autorité des *Soviets*. » L'aveu est à retenir; il sera répété tout le long du drame ou de la comédie. Au scrutin sur la motion, cinq voix se prononcèrent *pour*, quatre *contre*. La cinquième, qui fit la majorité, aurait été celle de Trotsky. Jusque-là partisan de la lutte à outrance, il aurait inopinément changé d'opinion, et, par ce brusque revirement, décidé du vote, non sans éveiller des soupçons chez ses amis mêmes, et, chez quelques-uns, de l'indignation. A partir du moment où le *Soviet* des Commissaires du peuple a eu décidé de se rendre, on ne peut pas dire, à merci et miséricorde, car l'Allemagne est incapable de pitié, et il le savait, de se rendre pourtant, à genoux, pieds et poings liés, il a inondé la Russie d'une pluie d'appels et de proclamations où se heurtent les phrases les plus incohérentes et s'entrechoquent les sentimens les plus contradictoires. A moins que le tout, phrases et sentimens, ne soit que jeu, apparence et grimace. Un premier manifeste, lancé le 21 février, à deux heures du matin, maudissait les gouvernemens des Hohenzollern et des Habsbourg, constatait l'impuissance de l'armée russe épuisée, la désorganisation des moyens de transport et de ravitaillement, et, comme conclusion à ces prémisses, affirmait que le *Soviet* avait « fait de nouveaux efforts pour arrêter l'offensive des Hohenzollern en acquiesçant aux propositions de paix » formulées par les ministres du Kaiser. La faute en était aussi à « la classe ouvrière allemande, » qui, à cette heure terrible, ne s'était pas « montrée assez forte et assez résolue pour saisir et pour détourner le bras fratricide du militarisme impérial. Bien sûr, les Commissaires du peuple ne cessaient pas de s'en dire convaincus, un jour viendrait où cette classe ouvrière allemande, en laquelle ils étaient réduits à placer toute leur défense, se dresserait contre la politique des classes dirigeantes qui, d'Allemagne, tentaient d'étouffer la révolution russe; mais quand? Ils ne pouvaient pas « le prévoir avec assurance. » En attendant, ils s'inclinaient sous le fouet et la botte; prêts à accepter même une paix « asservissante, » — ils ont osé écrire le mot, et ils en écriront dans la suite d'équivalens, c'est-à-dire d'aussi bas et d'aussi infâmes, — disposés néanmoins à la résistance « si la contre-révolution allemande venait à essayer de leur serrer définitivement la corde au cou. » Résistance purement verbale, mais, dans les termes, d'une truculence outrancière, qui ne parlait que de « chasser des rangs les capons, les corrompus, les vagabonds, les maraudeurs, » et, au besoin, de « les rayer de la face de la terre. » Mais il ne s'agissait, bien entendu, que des Russes. Les Allemands s'arrangeraient entre Allemands. Chacun

pour soi, chacun sa guerre, qui ne doit être qu'une guerre civile. Et périsse la patrie (qu'est-ce d'ailleurs que la patrie?) pourvu que les révolutionnaires se perpétuent en sauvant la révolution !

Parallèlement, les Alliés, sans distinction, ont une mauvaise presse. Alliés, ennemis, on coud tout dans le même sac. La Révolution russe n'a pas d'alliés, n'ayant ni pairs ni pareils, étant une chose neuve et incomparable, une ère, une hégire, un temps de l'humanité. En ce sens, les Alliés sont des ennemis, et les ennemis peuvent devenir des Alliés. Les uns et les autres se valent. Cette note, de proclamation en proclamation, s'accentue. Que fait le militarisme allemand? Rien que « d'exécuter les ordres des capitalistes de tous les pays. » Il veut « écraser les ouvriers et les paysans de Russie et d'Oukraine; il veut rendre les terres aux propriétaires, les fabriques et usines aux banquiers, le pouvoir aux monarques. » Mais « les capitalistes de tous les pays » le veulent comme lui ; ils sont ses complices, il est leur agent, même s'ils étaient hier alliés de la Russie, s'ils se croient maintenant encore ennemis de l'Allemagne. Cependant le *Soviet* a fait une découverte. Lenine et Trotsky sont froissés du manque d'égards avec lequel le gouvernement allemand en use envers ses parlementaires. Partis pour Dvinsk, en toute hâte, dès le 20 février au soir, ils n'ont, le 21, reçu aucune réponse. « Il est clair, en déduisent les Commissaires du peuple, que ce gouvernement ne veut pas la paix. » Moins il la veut, plus ils la veulent. Toutefois ils s'écrient, à la mode jacobine modernisée : « La patrie du socialisme est en danger ! » Non pas, tout bonnement, la patrie socialiste, la leur, accommodée à leur guise, mais la patrie du socialisme, la Ville sainte, la Mecque nouvelle du nouvel Islam. Le *Soviet* va donc courir à son secours? Sans doute : « Les ouvriers et paysans de Pétrograd, de Kieff, de toutes les villes, de tous les villages et hameaux qui se trouvent sur les lignes du front attaqué, mobiliseront des bataillons pour creuser des tranchées sous la direction des spécialistes militaires. Ces bataillons comprendront tous les membres de la classe bourgeoise qui sont capables de travailler, hommes et femmes, sous la surveillance de la garde rouge. Ceux qui résisteront seront fusillés. » C'est net et bref; et voilà, pour l'aristocratie des ouvriers et des paysans, sur l'injonction de l'autocratie *bolcheviki*, une façon de faire la guerre à coups de bourgeois, à qui l'on adjoindra les journalistes suspects ou récalcitrans, pour être bien certain d'être obéi dans le plus parfait silence. Méthode admirable, d'user et de briser les uns par les autres les

ennemis de l'intérieur et les ennemis de l'extérieur, le militarisme allemand par le capitalisme russe : et que ne peut-on faire travailler par surcroît aux tranchées des bataillons de bourgeois, hommes et femmes, de tous les pays alliés ! Encore, lorsque le Soviet fait semblant, le 22, de constituer « un haut conseil de défense, » moins de la nation ou de la patrie, formes abolies, préjugés vieillis, que de la révolution, les ouvriers se préparent-ils au moins à aller surveiller le travail des bourgeois. Au rebours de toute vraisemblance, au mépris de toute pudeur, « les soldats restent hésitans. » De tout ce peuple qui fuit la guerre, ce qui fut l'armée russe est ce qui la fuit le plus. Seuls, les Lettons, même de la garde rouge, s'entêtent à défendre la capitale, invectivent Lenine, sommont Trotsky de s'expliquer. Mais déjà Lenine, Trotsky et tout le *Soviet* des Commissaires du peuple, Sverdloff et tout le comité central exécutif, en toute circonstance plus préoccupés de la révolution que de la patrie, paraissent plus préoccupés de leurs personnes que de la révolution elle-même. Ils sentent que c'est l'heure grave et lourde pour tous les despotismes, que celle où ils ont peur et ils ne font plus peur ; que justement la terreur ne se soutient que tant qu'elle est double, et que rien ne rend féroce comme d'avoir trop tremblé. « Nous avons, gémissent-ils par la voix de Sverdloff, la conviction inébranlable que les ouvriers, soldats et paysans ouvriront leurs rangs pour donner un appui amical aux autorités des Soviets et assurer leur défense contre tout attentat. »

Malgré l'insuffisance des informations, on devine que les journées des 22 et 23 février, à Pétrograd, furent agitées par des angoisses qui, le 24, s'exaspérèrent jusqu'au paroxysme. Le 22 au soir, ou le 23 au matin, était arrivée la réponse des Empires par l'entremise du comte Czernin. La Russie avait quarante-huit heures pour accepter les conditions de l'Europe centrale. C'étaient les conditions de Brest-Litovsk renforcées ; mais il est inutile de les rappeler ici, puisque nous les retrouverons, renforcées encore, dans le texte du traité. Toute la journée, toute la nuit du 23, Pétrograd est en ébullition ; la panique élargit ses cercles ; c'est le tourbillon, le gouffre, l'abîme. Le *Soviet* ne prend même pas les quarante-huit heures de réflexion ou de répit qui lui sont accordées. Le dimanche 24, à cinq heures du matin, Lenine et Trotsky télégraphient « qu'il a décidé d'accepter les conditions de paix proposées par le gouvernement allemand et d'envoyer une délégation à Brest-Litovsk. » Afin que cette fois il n'y eût pas d'erreur, et que, de Berlin, on ne pût pas reprocher au *Soviet* de

ne s'être pas assez pressé, à midi, son parlementaire partait pour Dvinsk ; et, à huit heures du soir, la délégation maximaliste partait pour Brest-Litovsk.

Un gros souci rongeait les Commissaires du peuple ; tant de précipitation dans la docilité suspendrait-elle au moins les mouvemens commencés des armées allemandes ? Mais non : Eichhorn continue de marcher, Linsingen continue de marcher. Tout le territoire que leurs troupes, qui ne rencontreront pas d'obstacle, couvriront en avançant vers l'Est sera autant d'occupé ; tout le matériel, tout le butin qu'ils ramasseront sera autant de pris ; et plus loin ils seront allés en Russie, plus on obtiendra d'elle, plus on lui arrachera. Plus les Allemands approchent de Pétrograd, à quelque distance qu'ils en soient encore, plus ils ont l'air de pousser des pointes vers la capitale, plus le frisson devient fièvre, et la fièvre, délire. La pluie de proclamations se change en déluge ; de plus en plus contradictoires, de plus en plus incohérentes. Résister en cédant tout ; reculer pour ne pas sauter ; mourir, pourvu que ce soient les bourgeois qui meurent. A quoi bon nous empester dans ce cloaque d'un grand peuple tombé subitement en déliquescence ? Allons à présent droit au fait. Le 2 mars, le secrétaire de la délégation maximaliste à Brest-Litovsk informait Lenine et Trotsky qu'à la suite du refus des Allemands de cesser les opérations de guerre jusqu'à la signature du traité, les délégués allaient « signer le traité, sans en examiner les clauses ; » et, le 3 mars, c'était fait, c'était signé.

Personne, parmi les plus insensés, les plus inconsciens des *bolchevikis*, ne se méprenait sur le caractère, sur la qualité d'un tel acte : « une paix asservissante, » avaient-ils dit ; « la paix la plus humiliante, » disaient-ils ; mais il semble qu'à s'humilier ainsi et à s'asservir, ils aient goûté une espèce de plaisir pervers, et que, dans l'excès de leur démence, méprisant tout ce que les hommes avaient coutume d'honorer, ils aient puisé comme un supplément de volupté. C'était leur exploit d'Érostrate ; eux aussi incendiaient le temple, pour que leur nom, même exécré et flétri, fût célèbre ; car, dans tout anarchiste, il y a un cabotin. Mais le temple était bien brûlé. Voici en effet ce qu'ils acceptaient sans examen, presque sans lecture : 1° La Russie se déclare résolue à vivre désormais en paix et amitié avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie. — Avec l'Allemagne impériale et militariste : « Les parties contractantes cesseront toute propagande, toute agitation contre le gouvernement, les institutions d'État et l'armée. » — Avec l'Allemagne annexion-

niste : « Les territoires situés à l'Ouest de la ligne convenue et qui ont appartenu à la Russie ne seront plus soumis à la souveraineté russe... L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne ont l'intention de régler le sort futur de ces pays, d'accord avec la population. » Annexions non seulement au Nord, mais au Sud ; la Turquie elle-même récupère et annexe : « La Russie fera tout ce qui est en son pouvoir pour assurer l'évacuation rapide des provinces orientales d'Anatolie et leur restitution régulière à la Turquie. Ardahan, Kars, Batoum seront également évacués sans retard par les troupes russes. » Par crainte d'un retour de raison, d'un réveil fort improbable, « la Russie procédera sans délai à la démobilisation complète de son armée, » y compris la fantastique ou fantômatique armée révolutionnaire. Elle internera ou désarmera ses navires de guerre, et ceux de ses alliés, s'il s'en trouve dans ses ports (cela, comme le reste, la délégation du *Soviet* l'a accepté sans examen ; ils ont fait pour nous comme pour eux, grand merci ; mais il leur était plus facile de signer que de garantir l'exécution). La Russie reconnaît la République de l'Oukraine et adhère au traité que le nouvel État a conclu avec la Quadruplice. Le territoire oukranien sera immédiatement « débarrassé des troupes russes et de la garde rouge. » Plus d'agitation, plus de propagande contre la *Rada*. — Sur la Baltique, l'Esthonie et la Livonie seront évacuées sans délai par les troupes russes et par la garde rouge. Ces deux provinces seront occupées par une force de police allemande. » Jusques à quand ? « Jusqu'à ce que la sécurité soit assurée par des institutions nationales propres et l'ordre constitutionnel établi. » La sécurité : autrement dit, la domination des barons baltes, des descendans des chevaliers porte-glaives ; l'occupation : autrement dit, le protectorat allemand, tant qu'il plaira à l'Allemagne. Plus haut, les îles Aland seront incontinent, ni plus ni moins que la Livonie, l'Esthonie et l'Oukraine, évacuées par la garde rouge et par les troupes russes. La flotte russe quittera les ports finlandais. Les fortifications élevées sur les îles Aland devront disparaître aussi tôt que possible. Un paragraphe entortillé amorce la prépondérance de l'Allemagne dans la Baltique. (On sait qu'elle n'a pas perdu de temps pour faire lever le germe qu'elle y avait introduit, et que, sous prétexte d'être appelée à l'aide par le gouvernement finlandais, elle a, sans nul souci des justes susceptibilités de la Suède, combiné un débarquement, avec occupation soi-disant temporaire, dans ces îles où Stockholm voyait une menace permanente, quand elles étaient russes.) A l'autre extrémité du défunt Empire des Tsars, la Perse et l'Afghanistan, qui n'étaient

pas en cause, sont proclamés libres et indépendans; les *bolchevikis* s'engagent à les respecter, et l'Allemagne s'applaudit sans doute d'avoir pu, par là, commencer à punir l'Angleterre. Le reste du traité est secondaire; notons pourtant encore que les prisonniers de guerre seront restitués de part et d'autre; en ce qui concerne les indemnités, il n'y en aura, de part et d'autre, ni pour frais de guerre ni pour dommages de guerre, résultat de mesures militaires ou de réquisitions en pays ennemi. Le *Soviet* n'en voulait pas : la Russie est bien sûre de n'en pas recevoir; mais elle paiera la nourriture de ses prisonniers. — Telle est cette paix, s'il est permis, au revers d'un tel document, d'écrire ce mot profané, sali désormais d'une souillure qui fera époque, et tache, dans l'histoire.

Paix anti-russe, puisque le *Soviet*, au nom de la Russie qui ne s'est pas révoltée et ne l'a pas rejetée, démembre du Nord au Sud le territoire national. Paix anti-révolutionnaire, puisque Lenine et Trotsky démobilisent les gardes rouges comme l'armée régulière, jurent de cesser désormais toute propagande contre les gouvernemens ennemis. leurs institutions, leurs armées. Et, naturellement, nous entendons sans qu'on nous le crie, ce qui se murmure à Pétrograd : « Chiffon de papier ! » Point de mandat, point de consentement. C'est ce que va confirmer ou démentir le Congrès des *Soviets* qui se réunit le 12 à Moscou, en vue d'une ratification pour laquelle a été stipulé un délai de deux semaines; ratification à apporter par un organe d'ailleurs inexistant et non prévu. Il y aurait bien la Constituante, mais — quoiqu'en majorité socialiste, c'est une assemblée de « bourgeois, » pour Lenine et Trotsky qui ne sont pas sûrs d'elle. Et puis, toute ratification à part, pourquoi les maximalistes, qui n'ont pas trouvé de couleur au drapeau allemand ni d'odeur à l'argent allemand, qui ont montré, de toutes choses crues, vécues et vénérées, un dédain si transcendantal, pourquoi attacheraient-ils une valeur à un texte allemand ? Pourquoi se gêneraient-ils de renier leur signature, eux qui ne se sont pas fait scrupule de nier la patrie? Dans tous les cas, si le prétendu traité du 3 mars n'est point un chiffon de papier pour eux, il est évident que c'en est un pour nous; que l'Entente, il faut le redire, « tient pour nulles ces paix séparées, que tout se réglera, mais ne se réglera définitivement qu'à la fin. » La félonie consommée, les ambassades des Puissances alliées ont quitté Pétrograd. Quel motif auraient-elles eu d'y rester? Écouter les flatteries que le *Soviet* n'a pas cessé de prodiguer au « prolétariat allemand, » de qui il espère toujours le salut, et les outrages qu'il déverse infatiga-

blement sur « les impérialistes occidentaux qui, suivant lui, se seraient arrangés avec l'Allemagne pour partager la Russie ? »

Mais si les représentans de l'Entente n'avaient plus rien à faire à Pétrograd, l'Entente elle-même a encore beaucoup à faire en Russie. Beaucoup à faire, beaucoup à empêcher. L'heure des alliés d'Occident y est peut-être passée; celle de l'allié d'Orient est venue. Pétrograd n'est pas toute la Russie, qui n'est pas toute en Europe. Il est temps que le Japon se lève pour barrer, du fond de l'Asie, la route à la *Weltpolitik* allemande. La première précaution à prendre est de s'assurer de Vladivostok et du Transsibérien. La Chine aussi paraît s'émouvoir, et, bien que travaillée dans le Sud par des maux dont quelques-unes des causes ne sont pas inconnues de la Wilhelmstrasse, manifeste l'intention de se couvrir et de se fermer. Voici qu'il entre dans le domaine du possible que la Russie, défaite en Europe, soit sauvée et reconstituée en Asie, et que l'Extrême-Orient fasse barrière à un péril plus redoutable dans le présent pour le monde que le Péril Jaune si bruyamment et théâtralement dénoncé. Si, comme certains symptômes l'indiqueraient, quelque chose de sain survit ou se reforme en Russie même, au milieu de la pourriture maximaliste, si un certain bourgeonnement présage la réparation de quelques cellules, si les élémens demeurés normaux du peuple russe s'aident un peu, si leur colère et leur répugnance prennent tout de suite des formes énergiques, il point encore, vers le Levant, une lueur d'espérance.

La Roumanie non plus, malgré l'abominable violence qui lui est faite, ne descend pas éternellement au tombeau; mais elle n'en est pas moins, jusqu'à ce que la justice se soit frayé ses voies, la seconde victime des *bolchevikis*. Paix extorquée, paix par ultimatum, paix sous conditions, — de son nom judiciaire, chantage, — le procédé avait trop bien réussi aux Empires centraux vis-à-vis de la Russie pour qu'ils ne fussent pas tentés de l'appliquer à d'autres, et en premier lieu au petit État latin, de grande âme, que sa résolution soutenait, mais que son isolement rendait faible. Ils sont venus à quatre, l'Allemand, l'Austro-Hongrois, le Turc et le Bulgare, et ils lui ont mis le sabre, le pistolet, le yatagan et le couteau sur la gorge. Le ministère du général Averesco, — ainsi que nous en avions aussitôt exprimé la crainte, — a été contraint de s'incliner devant la force sans foi ni loi, et d'en passer par où ils ont voulu.

Il a signé, le 6 mars, trois jours après le traité de Brest-Litovsk, si le geste machinalement fait par une main tenue et écrasée peut

s'appeler une signature, les préliminaires d'une paix draconienne. La Roumanie cède aux Puissances centrales toute la portion de la Dobroudja jusqu'au Danube. Regardez la carte; la Roumanie n'a plus d'accès direct à la mer. On lui ôte son poumon droit, celui par lequel elle respirait largement. Quant à ce que les Puissances centrales feront de la Dobroudja, sera-ce dans leur jeu une seconde Vénétie dont elles récompenseront la « fidélité » des Bulgares; la garderont-elles, sous les espèces d'un État danubien restreint à elles quatre, où le fleuve « maternel » de la Germanie, la *Mutter Donau*, serait comme la route impériale de la *Mittel-Europa?* Elles daignent promettre qu'elles « feront en sorte que l'accès à la Mer-Noire par Constanza reste ouvert au commerce de la Roumanie; » mais cette liberté, cette faculté ne peut pas dépendre d'elles; cette clause de vassalité est d'ores et déjà non avenue, et il est bon de les avertir dès maintenant que la question de la navigation du Danube, comme celle de la navigation du Rhin, est pour toutes les puissances de l'Entente une question éminemment et nécessairement internationale. Mais on ôte à la Roumanie son poumon gauche; on lui enlève à l'Ouest la région du Jiu, dont la perte amena l'invasion foudroyante de la Valachie; au Nord-Est, la région de la Bistritza, qui commande l'entrée de la Moldavie. Pour employer une autre image : d'un même coup, les deux portes sont descellées. La Roumanie « accepte les mesures d'ordre économique appropriées à la situation, » et le vague de la formule autorise toutes les inquiétudes. Le gouvernement roumain démobilisera sur-le-champ huit corps d'armée; ses troupes évacueront la portion du territoire austro-hongrois qu'elles occupent encore ; il devra faire plus : « aider de son mieux, en utilisant ses chemins de fer, au transport des troupes à travers la Moldavie, et la Bessarabie jusqu'à Odessa. » — Dans quel dessein? La création de quelque autre État satellite? Ou bien un objectif plus éloigné, vers Salonique ou vers Bagdad? — Si le traité roumain, par-dessus le traité russe, devait jamais devenir définitif, il consacrerait la victoire de l'Allemagne en Orient ou à l'Orient; elle s'y installerait et s'y étalerait, y triompherait, y régnerait, l'envahirait, l'exploiterait, en rayonnerait tentaculairement, sous des pseudonymes divers; sous le pseudonyme bulgare à Constantza, comme elle eût voulu le faire sous le pseudonyme grec à Salonique; sous le pseudonyme turc à Constantinople, et, à Odessa, sous un pseudonyme quelconque. Mais l'Allemagne victorieuse en Orient, ce serait l'Europe esclave et le monde confisqué.

Ni l'Europe ni le monde ne le peuvent souffrir. Tant qu'un souffle les animera, ils le doivent à l'œuvre de leur libération. Jamais hommes autant que nos soldats n'ont été les témoins du genre humain. Leur devoir s'amplifie sans cesse devant eux et se magnifie. Bien des discours ont été prononcés dans ces deux semaines ; il y en a eu de mielleux et de fanfarons, d'hypocrites et de sincères, de voilés et de transparens ; il y en a eu de vains, et il y en a eu d'utiles. Nous ne voudrions pas, pour les bons du moins, pour ceux qui mériteraient d'être relus, paraître les avoir si tôt oubliés ; mais *verba volant*, et l'esprit fléchit sous le choc des événemens lancés à une vitesse vertigineuse. Des faits mêmes, et qui, en des temps plus calmes, eussent été considérables, comme les élections et la crise espagnoles, peuvent à peine obtenir une mention. Parmi tous ces récens discours, aucun n'a été plus utile que celui où M. Paul Deschanel, à la Sorbonne, a résumé, avec une sobriété magistrale, l'histoire française de l'Alsace-Lorraine, si ce n'est celui où, sans phrases, M. Pichon a révélé les menées perfides de l'Allemagne sur Toul et Verdun pris comme gages d'une neutralité infamante dont la seule pensée, jusque dans les amertumes de la déception russe, nous est insupportable. Aucun n'a été plus topique que ceux de M. Balfour, de M. Winston Churchill et de M. Bonar Law, à la lumière desquels rien ne sera apparu plus vain que la deuxième ou troisième épître de lord Lansdowne Aucun n'a été plus mielleux, doucereux, hypocrite que le discours du comte Hertling, vieux professeur de philosophie de l'Université de Munich, vieil homme du Centre catholique allemand, vieux pangermaniste à la mode de la Société Gœrres qu'il présida longtemps, « vieux renard, » ajoutent ses admirateurs. Mais c'est le renard de la fable, qui avait la queue coupée. D'autres, songeant à l'habileté avec laquelle il a toute sa vie profité des travaux de ses collègues et de ses élèves, le comparent plus volontiers à cet oiseau qui se plaît à pondre dans le nid du voisin. Ainsi M. de Hertling essaie de loger ses sophismes dans les messages du Président Wilson. Mais la Maison-Blanche est trop claire pour qu'il y puisse déposer ses œufs. L'Empereur, enfin, l'Empereur ! *Imperatoria loquacitas.* Aucun éclat de trompette n'approche, en sonorité, de la musique que font les félicitations adressées au roi de Bavière, à Hindenburg, au comte Hertling lui-même, par Guillaume II, dont le caquet avait été bien rabattu durant deux ans. Et c'est significatif : il y a de l'écho ; le ton de l'Allemagne est remonté à son diapason le plus haut. Lorsque le Kaiser fait honneur au génie de ses généraux et à la supériorité de

ses troupes des succès remportés en Russie et en Roumanie, il se vante et il les vante. L'intrigue et la corruption y ont eu leur forte part. Mais n'allons pas dire que sa prose ne contient pas un mot de vrai. Il en est un qui le sera, si nous le prenons pour nous.

« La paix par l'épée. » C'est l'épée qui fera la paix. Maintenant que l'Europe centrale a rompu, du côté de l'Orient, le cercle de fer où elle étouffait, et que, dans quelques mois, elle en pourra tirer de quoi se ravitailler et se réapprovisionner, on ne la réduira plus par la famine ou le manque de matières premières. « Jusqu'au bout ! » nous devons le dire plus que jamais; oui, mais, « le bout, » nous devons savoir que ce n'est plus le blocus qui nous le donnera. Cette guerre ne finira plus que militairement. Mais, pour qu'elle finisse militairement, et qu'elle finisse bien, il nous faut « la penser, » et « l'agir, » la conduire; la faire, non la laisser se faire. Le temps n'est plus notre plus puissant auxiliaire, et l'espace, avec la Russie, se dérobe. Le champ de bataille se circonscrit, se précise; peu à peu, l'Yser, l'Aisne, la « montagne » de Reims, la Champagne, la tranchée de Calonne, la banlieue de Lunéville, les vallées des Vosges s'allument. Nous avons assez parlé. C'est l'heure du silence propitiatoire, c'est la sainte veillée des armes. Nourrissons, de nos amours et de nos haines, de nos souvenirs et de nos deuils eux-mêmes, notre volonté de vaincre. Recueillons-nous dans la communion de la patrie. « Ils ne passeront pas ! » Mais l'endurance ne suffit point, il faut l'effort. La patience n'est peut-être pas la moindre des vertus guerrières; toutefois, la plus féconde, la seule décisive, est l'action. Et il n'y a pas d'action pleine, totale, intégrale, capable de forcer le Destin, si, par principe ou par accoutumance, on en retranche l'initiative.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

SANGUIS MARTYRUM[1]

TROISIÈME PARTIE (2)

Semen est sanguis christianorum...
(TERTULLIEN, *Apologie*, 50.)

Le caractère de tout héros, en tout temps, en tout lieu, en toute situation, est de revenir aux réalités, de prendre son appui sur les choses et non sur les apparences des choses.
(CARLYLE, *Les Héros*.)

I. — LE CHANT DU COQ

Birzil à Cécilius, salut.

« Notre Zéphyr, ô Cécilius, te remettra cette lettre, écrite aussitôt que je l'ai pu, afin de tranquilliser ton esprit toujours prompt à s'alarmer pour ta Birzil. Cesse de te tourmenter. J'ai fait un très bon voyage. A peine t'avais-je laissé sur la route de Sigus, que nous nous sommes arrêtés au bord du lac Royal, non loin de la sépulture de tes ancêtres, illustre descendant des rois numides, et j'ai goûté là avec mes femmes, en regardant les cigognes pêcher des grenouilles dans les trous d'eau. Nous avons beaucoup ri. Le soir, nous couchâmes à Lambiridi, petite ville au nom plaisant, mais à l'aspect maussade, où je n'ai rien vu de curieux qu'une assez belle porte triomphale. Puis, ayant repris la route, nous fîmes un maigre repas à la Basilique de Diadumène, et, pendant des heures, nous cheminâmes à travers des montagnes farouches, sans nul encombre,

(1) *Copyright by* Louis Bertrand, 1918.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars.

sauf qu'une roue de notre voiture se détacha de l'essieu, entre la Ferme de Symmaque et l'Auberge des Deux-Rivières. Cet accident fut promptement réparé par un de nos esclaves, habile forgeron, et, le même jour, très tard dans la nuit, nous arrivâmes enfin à ta maison du Calcéus.

« Comme je l'aime, cette maison! Comme elle me plaît! Je suis sûre que tu la connais beaucoup moins bien que moi, toi qui ne bouges jamais de Muguas. Chaque jour, j'y fais de nouvelles découvertes. Elle est si grande, plus grande même que le fortin qui est au-dessus et où se trouve en permanence une compagnie d'archers syriens qui nous protégeraient en cas d'incursion des nomades. Je te dis cela pour te rassurer davantage, très cher Cécilius!... Ce qui me ravit par-dessus tout dans ton logis du Calcéus, c'est la cour intérieure avec son pavé de marbre, son jet d'eau et son bassin. Elle est toujours si fraîche au lever du soleil! Chaque matin, j'y fais mes ablutions, puis je monte Diomède et je pars avec Trophime, ton écuyer, pour une grande course à travers les oasis. Quand je rentre, la chaleur est déjà forte. Je me tiens dans la cour, accroupie, comme une femme du Sud, au bord de la vasque murmurante. Je lis ou j'écris. Dès avant midi, il fait tellement chaud que je dois m'enfermer dans une haute chambre voûtée et pleine d'ombre, dont il faut encore boucher les ouvertures avec des rondelles de feutre. Là, je dors ou je rêve jusqu'au moment où l'air se rafraîchit. Je remonte à cheval avec Trophime. Je galope en plein désert jusqu'à la nuit close. Quelle volupté que ces courses sans but et sans fin! Je vais très loin. L'autre jour, j'ai été jusqu'aux Thermes d'Hercule, où je me suis baignée dans la grande piscine d'eau froide. Je reviens ivre d'espace et d'air pur, mais non harassée, et, comme je ne puis pas dormir, je passe une partie de la nuit à jouer de l'orgue ou de la pandore et à chanter avec mes femmes. L'une d'elles, qui est du pays de Thadir, m'apprend les danses des Nomades...

« Ah! qui dira l'enchantement de ce pays! Le Sud!... Il me semble que c'est mon royaume. Peut-être est-ce le beau jardin terrestre, dont parlent tes chrétiens, où la seule douceur de vivre est une jouissance si parfaite qu'on n'a plus besoin d'autre chose. Tous les jours, avant l'aube, je reste des heures à écouter, sur le balcon de ma chambre, l'écoulement sans fin des torrens dans les gorges et l'étrange sanglot des eaux aux

flancs des roches sonores. Même aux heures les plus brûlantes, dans l'accablement et le silence de la terre, il passe des brises légères, suaves comme une caresse. Les lauriers-roses frémissent le long des berges, les feuilles des palmiers font un bruit ténu d'ondée printanière. En bas, dans le lit de la rivière, des femmes agenouillées lavent des linges couleur de pourpre. Venue on ne sait d'où, une modulation de flûte, d'abord à peine perceptible, monte peu à peu avec une acuité déchirante, puis expire soudain dans l'horreur splendide de midi... Je voudrais demeurer ici toujours! Je t'en prie, cher Cécilius, laisse-moi passer tout l'été sur cette terre de flamme et de joie. Ne crains rien! Trophime est un père pour ta Birzil. Quant à Thadir, elle veille sur moi comme sur un trésor nuptial. Porte-toi bien! »

Cécilius reçut cette lettre, en arrivant à Muguas, quelques jours après avoir quitté Sigus. Il s'était arrêté, chemin faisant, à Buduxi, chez un riche propriétaire, qui était avec lui cofermier des mines, Julius Proculus, païen zélé, néanmoins esprit très libre, maître très humain et très respecté. Celui-ci était aussi fort au courant de tout ce qui touchait à l'exploitation minière. Natalis, agité par mille projets de réforme, désirait conférer longuement avec Proculus sur le régime des condamnés. En même temps, comme les confidences de Mappalicus lui faisaient redouter le soulèvement, si souvent annoncé, des montagnards de l'Aurès, il avait envoyé un homme sûr au Calcéus, avec un message qui enjoignait à Birzil de regagner Cirta en toute diligence. Sans doute, la lettre de la jeune fille s'était croisée avec la sienne. Il tremblait que le messager n'arrivât trop tard.

Une foule d'autres soucis s'ajoutaient à celui-là : l'approche des Barbares, la révolte couvant dans la mine et surtout le sort du vieux Privatianus, heureusement évadé du puits, grâce à la ruse du contremaître. Mais Pastor le voiturier l'avait amené mourant à Muguas. Le vieillard était hospitalisé dans une petite maison, dépendance de la villa, où il recevait les soins d'une vierge consacrée, que Jacques, le diacre de l'église de Cirta, avait chargée de cette œuvre charitable. Malheureusement, le pauvre homme était si faible que, d'un moment à l'autre, on s'attendait à ce qu'il rendît le dernier soupir. Par surcroît de disgrâce, des bruits continuels de persécution

semblaient vérifier les craintes de Cyprien... Et voici que Birzil, avec son inconscience ordinaire du danger, s'exposait, comme à plaisir, aux pires mésaventures! Il relut la lettre de la jeune fille, dans sa chambre à coucher, à la lueur d'un flambeau, avant de s'endormir. Moins que la légèreté, l'insouciance, l'égoïsme ingénu à quoi elle l'avait accoutumé dès longtemps et qui se reflétaient naïvement dans ces lignes, ce qui le peina plus que tout le reste, ce fut de constater encore une fois l'emprise de Thadir sur sa fille adoptive. Cette manie du Sud, ce goût de la vie nomade, ce culte des religions, des traditions et des légendes barbares, tout cela était l'œuvre occulte et persévérante de la vieille maîtresse du gynécée. Elle essayait d'attirer Birzil à sa race et à ses dieux, c'était trop évident et, jusqu'ici, elle n'avait que trop réussi à la séduire! Mais, peut-être qu'en lui soufflant la contradiction perpétuelle avec son beau-père et comme un esprit de rébellion, peut-être que la vieille poursuivait un dessein plus profond, quelque chose comme une vengeance contre lui, Cécilius!... Oui, c'était bien cela! En lui prenant la fille, elle voulait le punir d'avoir dérobé autrefois la mère à son influence, à son affection jalouse et tyrannique!... Et il se rappelait douloureusement son intimité, d'abord tout intellectuelle, avec Lélia Pompeiana, puis bientôt son grand amour pour la femme de son ancien condisciple. Comme il l'avait aimée! Aujourd'hui, le chrétien qu'il était devenu jugeait sévèrement cette passion coupable... Mais même maintenant encore, après neuf ans qu'elle était morte, est-ce qu'il ne l'aimait pas toujours, peut-être plus follement que jamais? Et voilà qu'un soupçon angoissant traversait son esprit : n'était-ce point par désespoir d'amour qu'un an après la mort de Lélia, il avait cédé aux instances de Cyprien et s'était converti?...

Dans un angle obscur de la chambre, sur un guéridon de bronze, il y avait un portrait d'elle, un portrait en miniature, peint sur verre et enchâssé dans un médaillon de forme ronde que supportait un pied de vermeil. Cécilius se leva de son lit, contempla un instant la fragile peinture, en l'approchant du flambeau de cire, puis il la baisa pieusement. Aussitôt sa pensée revola avec plus de tendresse vers Birzil. Cécilius ne le savait que trop : quelque chose de la morte revivait dans cette enfant indisciplinée, vagabonde et fantasque. Soudain, pris d'une terreur inexplicable, cédant à une impulsion désordonnée, il

frappa dans ses mains, manda son secrétaire et lui ordonna de faire partir immédiatement un nouveau coureur au Calcéus, afin de hâter encore le retour de la jeune fille. Après quoi il s'endormit d'un sommeil pénible, coupé par des réveils fréquens, où il ressassait en son esprit les tâches qui l'attendaient, les résolutions qu'il avait à prendre.

Le lendemain fut une superbe journée d'été. Dans la bibliothèque où Cécilius travaillait, une fenêtre s'ouvrait sur la pente d'une colline pierreuse, plantée de très vieux oliviers. Parmi ces arbres vénérables, il y en avait deux surtout qu'il affectionnait, à cause de la silhouette presque humaine de leurs troncs, des reploiemens et des gestes tragiques de leurs branches. Entre les brindilles traînantes des deux plus basses, on apercevait dans le lointain les montagnes de Cirta, enveloppées de vapeurs bleuâtres, où transparaissait un peu de rose. Pour le maître de Muguas, habitué à les contempler chaque matin, cette trouée sur l'azur, à travers les nobles feuillages argentés, c'était la porte du rêve... Mais, ce matin-là, il n'avait pas le temps de caresser des chimères. Il se sentait agité de sentimens contraires, en homme qui cherche à retrouver l'équilibre de son esprit, et il était malade de son indécision. Si Birzil restait toujours sa grande inquiétude, d'autres soucis le tiraillaient. Il n'avait pris encore aucune détermination au sujet des mines. Et ce qui le tourmentait et l'humiliait le plus, c'était de voir que toute sa bonne volonté était inutile en cette affaire. Ses généreuses indignations ne pouvaient que rester sans effet. Proculus, homme sage, le lui avait bien dit! Tout dépendait de l'Empereur lui-même, et l'ingérence de l'État se faisait sentir jusque dans les plus petits détails de l'administration. Un fermier ne pouvait même pas faire déplacer un comptable ou un contremaître sans l'assentiment du procurateur. Celui-ci nommait jusqu'au coiffeur et jusqu'au maître d'école, fixait le prix des moindres denrées. Le pouvoir central s'arrogeait les plus humbles monopoles. Les droits des fermiers se bornaient à toucher leurs revenus, après avoir versé au fisc les sommes convenues pour leur fermage... Mais peut-être qu'on pourrait au moins adoucir le sort des condamnés?... Alors quoi? Relâcher la discipline? Or, Mappalicus ne lui avait-il pas déclaré que, sans cette contrainte terrible, les

mineurs se massacreraient entre eux... Les remplacer par des hommes libres? Mais, à moins d'y être forcé, qui consentirait jamais à subir ce régime effroyable de la mine, — d'ailleurs si promptement meurtrier? Pourtant, il y avait là une œuvre de nécessité publique! Sauf en temps de persécution, les chrétiens n'y participaient que pour une infime minorité. Les autres, la grande masse des autres, étaient ou des prisonniers de guerre, ou des condamnés de droit commun, justement punis!... Mais ces rigueurs barbares, ces atrocités inutiles? Cécilius allait-il continuer à se faire le complice de ces infamies?... Sans doute, il pouvait résilier son contrat de fermage. Il le résilierait avec perte, c'était certain! Et quelle diminution de ses revenus! La plus grosse part en venait de Sigus... Lui, sans doute, il pouvait vivre dans la médiocrité, dans la pauvreté même! Mais Birzil, accoutumée à une existence fastueuse, pouvait-il la condamner à une vie plus modeste, qui lui paraîtrait misérable? Car, réduite à son seul héritage, la jeune fille était pauvre. Son père avait gaspillé une fortune énorme en constructions insensées, en réceptions ruineuses.

Birzil pauvre! Il ne pouvait supporter cette idée... Qu'il était donc malaisé d'accorder l'enseignement du Christ avec les exigences de la pratique! Il le sentait : son amour pour sa fille adoptive allait peu à peu endurcir son cœur pour tout le reste... Eh bien! oui; il ne penserait plus à la mine, ni aux tortures des condamnés. D'ailleurs, n'en avait-il pas retiré le dernier survivant chrétien? Cyprien ne pourrait plus l'accuser d'être indifférent aux souffrances des frères!

Dans le même moment, derrière les ifs du jardin, du côté des basses-cours, tout à coup un coq chanta. Cécilius se souvint du récit évangélique : une rougeur lui monta au front. Il était un renégat! Il trahissait les promesses, les engagemens pris devant sa conscience. Nerveux, agité, il se leva brusquement de la table où il s'était accoudé, en se murmurant à lui-même :

— Puisque c'est impossible!...

Et il descendit vers la pergola où la fille de Lélia Pompeiana avait coutume de lire ses histoires merveilleuses.

Quelques jours après, la nouvelle parvint à Cirta d'une grande défaite infligée aux Barbares du côté d'Auzia. Les auxiliaires germains, qui s'étaient joints aux montagnards des

Babors, avaient été massacrés jusqu'au dernier. On respirait. La Numidie se trouvait désormais à l'abri de l'invasion. En même temps, la réponse de Birzil, qui avait beaucoup tardé, en raison des mouvemens de troupes qui parcouraient la province, parvint enfin à Cécilius. Elle mettait une obstination incompréhensible à ne point quitter le Calcéus. Comme toujours, elle parlait avec enthousiasme de ses courses dans le désert, de ses visites aux chefs indigènes et de la façon pompeuse dont elle avait été reçue sous leurs tentes. Mais aucune allusion à un danger, ou même à une alerte quelconque. Cécilius, en lisant cette lettre, entra dans une véritable fureur contre Thadir, qu'il accusait plus que jamais de suborner la jeune fille. Puis la pensée qu'elle était en sécurité le calma peu à peu. Une autre constatation qui ressortait des événemens lui procura un véritable soulagement : c'est que la révolte des mineurs devenait impossible. Un instant, il songea à dénoncer au procurateur le contremaître germain qui l'avait fomentée, cet Hildemond dont la cruauté aussi l'avait révolté, lors de sa visite à Sigus. Mais comment expliquer que, lui, Cécilius, eût découvert le complot, sans compromettre en même temps Mappalicus, qui n'avait rien dit? Et puis la répression serait terrible. Une foule d'innocens seraient mis à la torture, le plus grand nombre d'entre eux condamnés à périr sur la croix. Du moment que tout était apaisé, il aima mieux se taire que de provoquer ces châtimens féroces.

D'ailleurs, des préoccupations et des tâches plus urgentes le réclamaient. L'église de Cirta menaçait de se dissoudre dans des discordes intestines. L'évêque Crescens venait de mourir subitement, aussitôt après le départ de Cyprien. On avait élu à sa place un prêtre selon le cœur de l'évêque de Carthage, Agapius, homme doux et ferme, qui avait fait ses preuves de fidélité pendant la persécution de Dèce. Mais il était désavoué et combattu par le parti de Paulus, ce prêtre usurier et débauché, qui avait déjà combattu Crescens et qui était considéré comme l'évêque légitime par toute une catégorie de fidèles. Celui-ci ralliait autour de lui, avec les violens et les intransigeans, pour qui l'on n'était jamais assez pur dans ses mœurs, assez intègre dans la doctrine, toute une démagogie turbulente de prétendus confesseurs. Pour mériter ce beau titre, il suffisait d'avoir confessé le Christ publiquement. Un séjour en prison, des

traces de fers ou de bastonnade transformaient en martyrs des gens sans aveu, dominés par les vices les plus vulgaires. Ces individus suspects ou tarés criaient sans cesse à l'hérésie, dénonçaient des personnages au-dessus de tout soupçon, et, sous prétexte qu'ils avaient versé leur sang pour l'Église, prétendaient la régenter, imposer leurs caprices aux clergés comme aux évêques. En vain Cyprien, dans ses lettres à ses collègues, prêchait-il le respect de la discipline : à Cirta, comme en beaucoup d'autres villes, les énergumènes paraissaient devoir l'emporter.

Sur ces entrefaites, le vieil exorciste Privatianus finit par succomber aux suites des mauvais traitemens qu'il avait endurés si longtemps dans la mine. Ce fut la cause d'un incident des plus graves.

Quelques fidèles de Cirta, ayant appris son long martyre, venaient le visiter dans sa retraite de Muguas. Les femmes surtout se signalaient par leur zèle. Elles apportaient des friandises au malade, touchaient ses vêtemens, baisaient les stigmates de ses blessures. Cécilius avait déjà blâmé ces manifestations excessives autant qu'imprudentes. Lorsque le vieillard eut expiré, il fut d'avis, en raison des menaces de persécution, qu'on l'enterrât secrètement. D'accord avec Agapius, le nouvel évêque, il décida que les funérailles auraient lieu la nuit et qu'on déposerait le corps, à la villa des Thermes, dans une sépulture creusée à même le roc, à l'endroit le plus retiré et le plus inaccessible des jardins. Mais déjà Paulus et ses partisans avaient comploté de s'emparer du cadavre. Désireux de relever le prestige de leur faction, en revendiquant ce martyr authentique, ils protestèrent contre cet enterrement clandestin, criant que c'était une indignité et que les lâches qui n'avaient point combattu voulaient étouffer la gloire des vrais soldats de Dieu...

Néanmoins, le cortège funèbre quitta Muguas un peu après minuit, comme Cécilius et l'évêque l'avaient résolu. Il se réduisait à un petit nombre de personnes, qui cheminèrent sans lanternes, dans l'obscurité d'une nuit sans lune, afin de dépister la surveillance de la police. Mais ceux de Paulus veillaient.

Il fallut au moins deux heures pour aller à pied de Muguas à la villa des Thermes. Quand la troupe arriva sous les murs des jardins, des hommes armés de matraques, des paysans fanatiques se précipitèrent sur les serviteurs de Cécilius qu'ils dispersèrent. Enveloppé d'un simple linceul, le corps du mar-

tyr gisait par terre, sur un brancard. Les dissidens arrachèrent le linceul comme impur et ils le remplacèrent par un autre qu'ils avaient apporté : un voile de soie verte tout brodé d'inscriptions de l'Écriture, en lettres d'or. Puis, soulevant le mort sur leurs épaules, ils descendirent à tâtons vers le grand pont de pierre qui enjambe les gorges de l'Amsaga. L'aube commençait à poindre quand ils y parvinrent. Des gens de la campagne armés, eux aussi, des mendians avec leurs bâtons les attendaient à l'entrée : tout décelait le complot organisé par Paulus et ses sectaires. Leur idée était de traverser Cirta en grand tapage pour gagner le cimetière chrétien, qui se trouvait à flanc de coteau sur la route de Sitifis, et qui était le siège légal de l'association funéraire.

Précédé par les hommes aux matraques et suivi par toute une foule aux figures non moins inquiétantes, le brancard mortuaire s'engagea dans la principale rue de la ville. Ceux qui venaient en tête chantaient des psaumes. Étonnés de ces psalmodies et de tout ce piétinement matinal, les gens accouraient aux fenêtres et aux balcons, et, de leurs yeux mal éveillés, ils regardaient passer sous leurs pieds ce cadavre à peine voilé, oscillant sur les épaules d'individus qui paraissaient furieux et qui, tout en chantant, lançaient à droite et à gauche des regards de défi. Ce fut une stupeur d'abord, puis une colère parmi les païens exaspérés d'une telle audace. Ils n'avaient pas encore eu le temps de se ressaisir que déjà le convoi était aux portes du cimetière. Là, il fut arrêté sur le seuil par Jacques, qui, en sa qualité de diacre, avait la direction du clergé et du cimetière de Cirta. Au mépris de ses services et de ses blessures reçues pour la foi, les fanatiques, sous la conduite de Paulus, le bousculèrent et passèrent outre. Ils s'acheminaient vers la cella où un sarcophage tout préparé attendait le cadavre, lorsque les orthodoxes massés autour du bâtiment tentèrent de leur barrer le passage. On en vint aux mains. L'échauffourée se prolongeant et menaçant de tourner à l'émeute, la police dut intervenir. Mais les forces dont pouvaient disposer les magistrats municipaux se trouvèrent trop faibles : ils furent obligés de recourir aux pompiers de la ville pour disperser les combattans.

Cependant, comme il fallait bien enterrer ce cadavre abandonné sur son brancard et qu'un sarcophage était tout prêt

dans la cella, on y déposa le corps de Privatianus. Ainsi Paulus triomphait, avec l'appui apparent de l'autorité. Cela ne lui suffit pas. Huit jours plus tard, il s'avisa de célébrer une agape funéraire sur la tombe du martyr. Après avoir distribué la sportule à une foule de miséreux, il convoqua pour le soir même les principaux meneurs de sa faction à un repas aux flambeaux qui devait se donner à ses frais dans la cella du cimetière.

Cette cella était une chapelle en forme de trèfle, fort somptueusement construite et aménagée, comme toutes les bâtisses appartenant à l'église de Cirta. A l'entrée, dans le vestibule, il y avait un autel pour le Banquet dominical, et, de chaque côté, dans les deux absides latérales, des sépultures de martyrs. Celle du centre était un triclinium avec un hémicycle massif, en maçonnerie, dont les bords s'abaissaient comme ceux des lits de salle à manger. Dès la veille, Paulus l'avait fait garnir de couvertures, de coussins, d'oreillers et de tapis. Des piles de serviettes, des vêtemens de table s'entassaient sur les bancs, le long des murs. Au milieu de l'hémicycle, se creusait une sorte de bassin semi-circulaire, où les mets étaient disposés : les convives mollement couchés tout autour, sur les plans inclinés du lit, n'avaient qu'à étendre la main pour y prendre les morceaux qui leur plaisaient.

C'étaient, en général, des hommes du peuple, gens grossiers, plus soucieux d'abondance que de délicatesse. Connaissant leur goût, l'usurpateur épiscopal avait prodigué les nourritures épaisses et copieuses, les jambons fumés, les saucisses, les fromages de chèvre, les boulettes de viande. Des dattes, des gâteaux au miel, toute espèce de pâtisseries et de fruits desséchés débordaient du bassin, au milieu de la table. Les boissons coulaient avec non moins d'abondance, gros vins de plaine, fumeux et brutaux, qui montaient vite à la tête. A un bras de lumière, près de la porte, on avait suspendu une outre en peau de bouc remplie de vin de Lalétanie. Le liquide noirâtre jaillissait, comme le sang d'une artère, par une des pattes que liait une cordelette. Continuellement des mains violentes déliaient la corde, et des bouches s'ouvraient pour recevoir jusqu'au fond de la gorge l'éclaboussement du jet. Avant la fin du repas, tous les invités étaient ivres. Ils ne tardèrent pas à se colleter. Ceux qui purent rentrer chez eux causèrent un tel vacarme et de tels attroupemens dans les rues, que la police

dut intervenir de nouveau : la prison municipale, qui se trouvait sur le forum, près de la curie, était trop étroite pour tous les délinquans.

Des incidens pareils provoquèrent à Cirta une recrudescence de haine contre les chrétiens englobés indistinctement dans une même réprobation. Cécilius, affligé de ces désordres et de ces discussions, s'efforça vainement de réconcilier les deux partis qui divisaient l'église et d'apaiser le ressentiment des magistrats. Paulus demeurait intraitable. Julius Martialis, le duumvir, à qui il avait demandé un rendez-vous, s'arrangea pour ne pas le recevoir. Manifestement, le vieillard craignait de se compromettre, en continuant des relations avec un homme suspect de christianisme. Il l'évitait. Celui-ci s'en étonna d'abord, puis cela l'amena à réfléchir sur la prétendue tolérance des sceptiques et sur la douceur de certaines âmes sensibles, qui se glorifient sans cesse de leur humanité. Si Martialis tolérait les opinions hardies ou subversives entre gens bien élevés, il se montrait impitoyable pour la canaille. Et même, il en avait la conviction maintenant, ce cher ami n'hésiterait pas à le faire arrêter, pour peu que ses opinions à lui, Cécilius, vinssent à causer du scandale dans le public. Ce scepticisme-là, qui n'était que faiblesse ou indécision d'esprit, comme il se limitait rapidement et de lui-même dans la pratique! Et quelle supériorité avait-il sur le fanatisme le plus obtus, si, malgré son parti pris de ne pas juger les doctrines, il les punissait néanmoins avec la même atrocité?...

Il méditait sur le cas de Julius Martialis, lorsque, déplaçant des volumes dans sa bibliothèque, il déroula l'un d'eux et tomba sur ce passage de Pline le Jeune : « J'ai eu ces temps-ci des esclaves malades. D'autres, à la fleur de l'âge, sont morts. J'en suis accablé!... » Ah! le cœur tendre que voilà! C'est le même qui, étant légat impérial en Bithynie, faisait appliquer la torture aux chrétiens récalcitrans et conduire au supplice des servantes, des femmelettes qui persévéraient dans leur foi et, de ce chef, contrevenaient aux lois de l'Empire! En vérité, l'homme est un animal bien singulier!...

Le même jour, à sa grande surprise, on lui annonça la visite de l'avocat Marcus, le fils de Martialis, grand jeune homme à la figure pâle et à l'air mélancolique, qui semblait la vivante antithèse de son père. Comme catéchumène encore

secret de l'évêque Agapius et peut-être aussi comme prétendant éventuel à la main de Birzil, il venait avertir Cécilius que des poursuites allaient être intentées contre les récens fauteurs de désordre et que, par la jalousie de Roccius Félix, duumvir en exercice, il serait très probablement impliqué dans cette affaire :

— Il y a un moyen, dit-il, de tout arranger : c'est de te démettre de tes fonctions de flamine en faveur de Roccius. Je sais par des amis communs qu'à cette condition il ne formulera aucune plainte contre toi. Quant à mon père, qui est son collègue, je réponds de son silence...

— Je te rends grâce, dit Cécilius, de tes bons sentimens à mon égard. Mais ta démarche était inutile. Depuis longtemps, j'ai l'intention de renoncer au flaminat. Le faire en ce moment, au prix que me propose Roccius Félix, serait une lâcheté. Je n'y consentirai jamais !

Marcus, un peu gêné par le ton péremptoire de son hôte, balbutia :

— Laisse-toi fléchir ! Il y va peut-être de ta vie !

— Qu'importe ! Je n'ai pas peur ! Tu peux le dire à Roccius ou à ceux qui t'envoient.

Et il congédia assez rudement le visiteur.

Au milieu de ces tribulations, de cette effervescence continuelle du populaire, l'édit de persécution contre les chrétiens, qui menaçait depuis si longtemps, fut enfin promulgué. Au nom de Valérien et de Gallien Augustes, le crieur public l'annonça à son de trompe et le lut à haute voix dans tous les carrefours de la ville. Sans cesse, sur le forum, des groupes stationnaient devant le texte du rescrit impérial, affiché à la porte de la curie. On y lisait que « les évêques et les prêtres étaient requis de sacrifier aux dieux de Rome et au génie des Empereurs. Défense aux laïcs comme aux clercs de se réunir et d'entrer dans les cimetières, qui allaient être mis sous séquestre. Quiconque tiendrait une assemblée, ou y prendrait part, serait puni du dernier supplice... »

Ce fut une panique dans la communauté de Cirta, d'autant plus que les pires nouvelles arrivaient des églises voisines. Bientôt on sut que Carthage était en révolution et que Cyprien avait été une des premières victimes. Cécilius, tremblant pour la vie de son ami, reçut de lui une lettre, qui adoucit un peu

son angoisse et où l'évêque lui apprenait son exil à Curube. Mais déjà un procès-verbal de son interrogatoire par le proconsul courait toutes les églises, pour l'édification des fidèles. On admirait son attitude, digne d'un vrai citoyen romain. Sommé de sacrifier, cet homme d'ordre avait répondu au gouverneur : « Fais ton devoir ! Je ferai le mien. » Et, sans vaines récriminations, en juriste qui connaît toutes les conséquences d'un acte illégal, il était parti pour le lieu de son exil.

La lettre qu'il écrivait à Cécilius reflétait cette même sérénité d'âme. Le ton était presque enjoué. Il disait à son ami : « L'épreuve que le Seigneur m'envoie est vraiment trop douce. Je suis à Curube, au bord de la mer, dans une contrée riante et arrosée de fontaines. Autour de ma maison, il y a un jardin plein d'arbres fruitiers. Tout offre ici l'image de l'été : les grenades commencent à rougir, les figues se gonflent d'un suc laiteux. C'est une solitude charmante, environnée d'ombrages, où je prends comme un avant-goût du rafraîchissement céleste. » Et plus loin il ajoutait : « Tu vois, mes prévisions ne m'avaient pas trompé, ou elles ne m'avaient trompé que de bien peu. Tu me cites Sénèque à ce sujet : « *Ne sis miser ante tempus,* ne sois « pas malheureux avant le temps! » Permets que je te paie de la même monnaie. Je me souviens que ce sage selon le monde écrivait à un ami : « Prends soin de ton corps, mais dans un « tel esprit que, si la raison l'exige, ou l'honneur, ou la foi, tu « n'hésites pas à l'envoyer au bûcher! » Cher Cécilius en ces conjonctures de plus en plus menaçantes, c'est à toi de voir ce que la raison, l'honneur et la foi prescrivent à ta conscience... »

Ce langage ne choqua point Cécilius. Il était prêt à tout événement. Cette fois, la mauvaise fortune ne l'avait pas surpris. Avec une volonté toujours ferme et lucide, il avisait aux tâches les plus pressantes. Avant tout, il importait de mettre à l'abri les clercs et les évêques particulièrement visés par le rescrit impérial. Comme Agapius venait d'être arrêté et conduit à Lambèse, il recueillit à Muguas le diacre Jacques, Marien le lecteur, avec quelques clercs de Cirta. Une foule d'autres réussirent à se cacher dans les nombreuses fermes qu'il possédait un peu partout en Numidie. De nouveau, il s'agissait de sauver l'avenir.

Le présent devenait, chaque jour, plus épouvantable. Si nombre de chrétiens se montrèrent pusillanimes, les païens, en général, furent ignobles. Comme aux temps de Dèce, Cécilius

atterré assistait à la débandade du troupeau. Celui-ci était littéralement terrorisé par les fureurs de l'adversaire. Avec la complicité des magistrats, les vengeances de quartier, de palier et d'étage s'assouvissaient librement entre gens du peuple. Ayant pour eux l'avantage du nombre, les païens en profitaient pour assommer l'ennemi à coups de matraques et à coups de pierre. On lapidait et on brûlait couramment dans les rues de la ville et dans les campagnes. On poussait les victimes dûment ligotées sur des tas de bois et de chiffons arrosés d'huile et on y mettait le feu. Un prêtre récemment marié vit brûler sous ses yeux sa jeune femme. Lui-même, roué de coups et lapidé, fut laissé pour mort sur le terrain. Par excès de zèle (car selon le décret, les clercs, seuls, étaient tenus de sacrifier), des maris y contraignaient leurs femmes, les traînaient aux temples, et, leur tenant la main, les forçaient à jeter quelques grains d'encens sur les brasiers des autels. On racontait qu'une nourrice païenne avait étouffé un enfant chrétien, en lui bourrant la bouche de pain trempé dans du vin qui venait d'être consacré aux idoles.

Un matin, des processions et des cérémonies lustrales se déployèrent par toute la ville. Pieds nus, bannières en tête, des confréries païennes firent le tour des remparts en chantant des hymnes. Des prières et des sacrifices publics étaient officiellement ordonnés afin de purifier l'Empire de l'impiété chrétienne, à la veille de l'expédition que Valérien Auguste projetait contre les Perses. Ce jour-là, Cécilius, en traversant le forum, aperçut devant le temple de Saturne, parmi tout un attirail de marmites et de chaudières fumantes, des victimaires en train de râcler une tête de bœuf ébouillantée, sur une espèce de tréteau encombré de tripailles et d'abatis. A côté, un rassemblement de forcenés entourait un vieil homme à genoux, les bras liés derrière le dos, dont un fort gaillard entr'ouvrait la bouche avec une cuiller à libations. On l'obligeait à manger des viandes consacrées, qu'un prêtre païen tout de blanc vêtu lui tendait au bout d'une fourchette.

Beaucoup de chrétiens, affolés par ces sévices, se précipitaient d'eux-mêmes au Capitole pour sacrifier. Les riches corrompaient les gens de justice et se faisaient délivrer à prix d'argent de fausses attestations de sacrifice. Des défections retentissantes attristèrent la communauté de Cirta. Un évêque

du voisinage, un certain Nicostrate, ancien esclave affranchi dès sa conversion, avait pris la fuite, après avoir volé sa patronne et emporté des sommes considérables mises en dépôt chez lui par les fidèles. La couturière Euphrosyne, une veuve qui avait fait vœu de viduité perpétuelle, apostasia publiquement et se remaria avec un païen. Ceux qui persévéraient dans leur foi se voyaient en butte aux vexations des fanatiques et des prétendus intransigeans. Les faux confesseurs, ces professionnels du martyre, dès qu'ils avaient reçu quelques coups, vivaient aux dépens de la charité publique. Certains se mutilaient eux-mêmes. Ils étalaient par les rues une ivrognerie crapuleuse et plusieurs furent surpris faisant la débauche dans les églises. Au fond de sa retraite de Curube, Cyprien s'indignait de ces hontes. Dans des lettres d'une éloquence enflammée, il criait aux coupables : « Si vous n'épargnez pas vos corps sanctifiés et illustrés par la confession du Christ, épargnez au moins les temples de Dieu! »

Mais l'arrogance de ces bandits se croyait tout permis. Soudoyés par les « faillis, » par ceux qui avaient acheté des billets de sacrifice et qui désiraient néanmoins rester dans l'Église, ils se faisaient forts de les réconcilier, en leur appliquant le mérite de leur martyre, et, comme on disait, ils leur « donnaient la paix. » Ils écrivaient aux évêques et aux prêtres : « Nous, martyrs du Christ, nous donnons la paix à un tel et à tous les siens. Qu'ils soient admis dans votre communion! » Et l'on voyait s'approcher du Banquet dominical des renégats, qui n'avaient manifesté aucun signe de repentir, des chefs de famille, suivis de leurs enfans, de leurs domestiques, de leurs villages ou de leurs tribus, tout ce monde réconcilié en bloc et d'un seul coup par le bon plaisir d'un soi-disant confesseur. Agapius et Cyprien protestaient énergiquement contre cet indigne usage du Sacrement et contre ce renversement de toute discipline. Aux véritables confesseurs, ils disaient : « Soyez humbles, soyez modestes, soyez paisibles! Conservez l'honneur de votre nom. Ne flétrissez pas la gloire de votre confession par le déréglement de vos mœurs! » — A ceux qui avaient failli, ils ne cessaient de répéter dans leurs mandemens : « Pénitence! Pénitence!... Que nul d'entre vous ne se hâte de prendre sa tunique déchirée et de s'en revêtir, avant de l'avoir fait recoudre par un bon tailleur et blanchir soigneusement par le foulon! »

Ces turpitudes et ces lâchetés, non plus que les violences et les cruautés des païens, n'étonnaient Cécilius. Il avait trop mauvaise opinion des hommes pour ne pas s'y attendre. Mais, dans le désarroi de l'Église, les argumens de Cyprien, qui le poussait à la confession publique, prenaient une force de plus en plus grande. Si chacun s'empressait de déserter le combat, et, sous prétexte de concilier des choses inconciliables, essayait de biaiser, de ruser avec la loi, que devenait l'esprit d'une doctrine fondée tout entière sur le sacrifice? Et si chacun tirait de son côté, c'était la dissolution à bref délai. Une âme droite ne devait pas accepter le mal, se résigner à l'injustice triomphante, quand sa protestation devenait l'unique moyen d'empêcher ce mal et d'abolir cette injustice. Or, ce monde brutal méritait d'être nié dans son culte exclusif de la force, dans son appétit de l'or et de la jouissance immédiate, dans son matérialisme hideux. Et qui donc le nierait, si les cœurs les plus fermes se dérobaient à leur devoir? Ce n'étaient pas ces cohues de misérables, qui tremblaient devant un soldat de police et qui n'étaient bons qu'à recueillir les aumônes des frères, ni non plus ces bourgeois riches en biens de toute sorte et si pauvres de charité!... Et Cécilius se prit à sourire amèrement en pensant aux philosophes païens qui expliquaient les progrès rapides de l'Évangile par la fraternité entre chrétiens et par l'assistance mutuelle. Il se disait : « Tout cela n'est rien. Les païens en font autant. Ce ne sont pas nos pauvres qui assureront le triomphe de l'Église, ce sont les âmes intrépides, les corps indomptables de ces hommes, qui, comme Privatianus, se laissent torturer et arracher la vie, pour affirmer que le Christ est ressuscité d'entre les morts et que son royaume est la réalité unique. » Alors il lui semblait entendre Cyprien, qui se penchait vers lui, en murmurant d'une voix brisée par l'émotion : « Cette Réalité unique, y crois-tu vraiment, mon frère?... Et si tu y crois, peux-tu vivre en niant, ne fût-ce que des lèvres, ce qui est le principe même de ta vie?... » En même temps, il songeait à ce qu'allait devenir son existence sans cesse espionnée et traquée. Être traité en suspect, être surveillé par la police comme les cabaretiers, les gladiateurs, les tenanciers de mauvais lieux! Quelle ignominie et quel dégoût!... »

S'il en était ainsi, il ne lui restait plus qu'à se sacrifier, pour donner l'exemple et pour affirmer sa foi!... Mais la pensée

de Birzil lui revenait et le bouleversait de nouveau. Il n'était pas seul au monde. Allait-il abandonner cette enfant, livrée par sa faiblesse à tant d'influences délétères? Ne devait-il pas s'efforcer de reconquérir son âme, de l'arracher à Thadir?... Une sorte d'apostolat s'offrait à lui, une tâche noble qui lui cachait la laideur de son inconscient égoïsme. Hésitant, il finit par conclure : « Lutter? pourquoi? Il n'est pas de victoires définitives. Durer vaut mieux. » Et le sophisme habituel auquel il se laissait prendre se représentait à son esprit : « Durer, pour se sauver, pour sauver l'Église! On pouvait, à la rigueur, s'accommoder de la loi. Aucune abjuration n'était exigée, pas même des évêques ni des prêtres. Le tout était de s'arranger pour n'être pas mis en demeure de sacrifier. D'ailleurs, les laïcs n'y étaient nullement obligés!... » Une voix méchante, sarcastique, prononçait au fond de sa conscience : « *Ils* n'auront pas ton sang! *ils* n'auront pas ton sang! » Et une joie ironique et âcre le remplissait à la pensée que, par cette abstention dédaigneuse, il attestait son mépris pour les païens qui ne valaient pas le sacrifice de sa vie, et aussi qu'il faisait échec à Cyprien, dont l'héroïsme l'humiliait.

Il essayait de s'affermir dans cette résolution sans gloire, lorsqu'il se rappela tout à coup qu'il devait une réponse à son ami. A cet exilé, à ce martyr volontaire qui s'apprêtait à marcher au supplice, il écrivit avec une dureté de cœur, dont il eut conscience, mais contre laquelle il ne pouvait réagir, et qui, plus tard, lui apparut comme une instigation satanique. Il terminait sa lettre par ces phrases d'une sécheresse calculée : « Mon intention est de me tenir dans la légalité. Quant à toi, je te conseille encore de te dérober. Jamais tu n'as été plus nécessaire à l'Église. »

Cette ligne de conduite n'était pas aisée à suivre. A moins de se séparer complètement de la communauté, il était obligé de concéder quelque chose au sentiment populaire, et aussi de tenir compte des avis des chefs, d'autant plus qu'il était un des dirigeans de l'Église. Il ne tarda point à constater combien sa position était délicate et difficile.

Aux termes du rescrit impérial, toute réunion était interdite aux chrétiens. Leur cimetière venait d'être fermé par l'autorité. Il ne leur restait, pour leurs offices, que « l'église » propre-

ment dite, la vieille maison cachée au fond d'une impasse et qui appartenait à Cécilius. Pour cette raison, parce que c'était une propriété particulière, les magistrats n'y avaient point apposé les scellés. Néanmoins, on n'osait plus s'y réunir, dans la crainte d'exciter le fanatisme des païens. On se retrouvait chez Cécilius, à Muguas, où l'on arrivait le soir, par petits groupes. Cependant le parti de Paulus, toujours avide de manifester, accusait les orthodoxes de couardise, et, d'autre part, le clergé de Cirta comprenait lui-même la nécessité d'une assemblée générale, afin de relever le courage des fidèles. Jacques, le confesseur, proposa une synaxe nocturne à l'église, avec agape et allocution. A l'aube, on célébrerait le Sacrifice divin et le Corps du Seigneur serait distribué aux frères. Les portes devaient être ouvertes après minuit. Il y avait trois entrées, par lesquelles on pénétrerait en cachette et par groupes restreints, comme à Muguas. Malgré l'opinion contraire de Cécilius, qui jugeait l'entreprise fort dangereuse, le projet de Jacques l'emporta. Et, parce que sa situation l'engageait à donner l'exemple, le prudent ami de Cyprien se vit obligé d'assister à la synaxe qu'il désapprouvait.

Ceux qui vinrent n'étaient guère plus d'une cinquantaine, tellement les récentes horreurs commises par les païens avaient épouvanté la communauté. A tâtons, ils se cherchaient, comme perdus, à travers la crypte faiblement éclairée. On avait préféré cette salle souterraine à celle des agapes, qui était au rez-de-chaussée et qui paraissait moins sûre... Soudain, au moment où Jacques commençait son exhortation, un tumulte s'éleva à l'entrée de l'escalier. Les hommes qui gardaient les portes se précipitèrent, en criant que la police était là. Les barres et les verrous allaient sauter. Un affolement s'empara des assistans. Comme à un souffle de déroute, les lampes et les candélabres s'éteignirent. Dans l'obscurité subite, où il se sentait foulé et meurtri par tous ces gens éperdus de terreur, Cécilius, très maître de soi, malgré la trépidation de ses nerfs, se disait froidement : « Est-ce que tu vas fuir, toi aussi?... Non, tu resteras là! » Une force mystérieuse qui se confondait avec le meilleur de sa volonté le retenait, le clouait au sol, malgré l'entraînement de la foule, malgré la sagesse pratique, — malgré Birzil... Il allait contredire toutes ses résolutions, être héroïque en dépit de lui-même! Mais un remous le poussait vers un point

lumineux, la petite flamme tremblotante d'un cierge, que protégeait une main tendue. Tous se ruaient vers cette lueur, qui éclairait vaguement un énorme pilier. Le portier de l'église, agitant un trousseau de clés, chuchotait à mi-voix qu'il y avait là, dissimulée dans la maçonnerie, une descente secrète aboutissant aux gorges de l'Amsaga. Cécilius crut se souvenir d'avoir entendu son père parler de ce passage souterrain, lequel datait des rois numides. Mais ce ne fut qu'un éclair dans sa pensée. Un flot humain le roula. Derrière le portier qui brandissait une torche, on s'engouffra dans un escalier à vis, aux marches glissantes, interminables, où bientôt l'on suffoqua dans l'air raréfié, et dans les ténèbres, la torche, qui fumait, s'étant éteinte... Enfin, une bouffée d'air frais annonça la sortie. On débouchait, parmi des pierres, des morceaux de roches, sur une bande étroite de terrain, où il était difficile d'avancer. Le portier ralluma son flambeau de résine. On était au fond des gorges, sous une voûte naturelle, d'une hauteur prodigieuse, percée au sommet d'un large trou par lequel on apercevait les étoiles. Le torrent du fleuve, peu profond à cet endroit, coulait presque au niveau du sol, parmi d'énormes cailloux, qui formaient comme un pont d'un bord à l'autre.

A la clarté sinistre de la torche, les fugitifs se dévisageaient dans l'ombre, avec des yeux égarés. Ils étaient une vingtaine au plus : il y avait là Jacques le diacre et Marien le lecteur, qui prodiguaient les paroles de réconfort... Où aller maintenant? Le murmure du torrent emporté d'un cours rapide sur son lit de galets sonores, semblait dire : « Hâtez-vous! hâtez-vous! » Or, on ne pouvait sortir des gorges que par l'extrémité Sud, du côté du marché. Un homme fut envoyé en éclaireur dans cette direction. Il revint tout pâle d'effroi et claquant des dents : l'issue était fermée par un détachement de soldats : on était pris comme dans un piège.

Déjà, des pas résonnaient dans la descente du souterrain. Des voix crièrent :

— Nous sommes perdus!

Alors un esclave de Cécilius, que celui-ci connaissait à peine, lui glissa furtivement à l'oreille :

— Viens, maître! il y a là-bas, derrière cette roche, un couloir qui mène à la villa des Thermes.

Il fut entendu par une femme, qui se tenait dans l'ombre,

tout près de Cécilius. Aussitôt celle-ci se mit à hurler d'une voix démente :

— Il y a un couloir là-bas! Vite, vite!...

Les hommes traqués s'élancèrent vers la roche libératrice, tandis que Cécilius, honteux de cette fuite, faisait mine de rester en arrière. On le menaça, on l'obligea à marcher comme les autres :

— Avance, ou tu vas nous trahir!

Il n'était plus qu'une tête dans le troupeau, il allait sans pensée, sans volonté. Sa conscience vacillait au milieu des contradictions et des reniemens d'elle-même. Quand, après une montée pénible, il se trouva brusquement dans les jardins de sa villa, tout grelottant à l'air glacé du matin, soudain, de l'autre côté des gorges, derrière les remparts de Cirta, un coq lança son appel strident : Cécilius tressaillit de nouveau, comme à un reproche public...

II. — A L'AUBERGE DE L'AIGLE

Vingt-sept personnes, parmi lesquelles vingt femmes, furent capturées par la police dans la crypte de l'église. Perdues au milieu des ténèbres, elles ne purent trouver l'entrée du souterrain, dont les fuyards avaient d'ailleurs refermé la porte sur eux. Leur sort inspirait au reste de la communauté les plus angoissantes inquiétudes, car, aux termes du rescrit, la moindre peine qu'elles pussent encourir était la mort. Mais la colère des magistrats et la cruauté des foules, surexcitées par les dernières exécutions, ne se contenteraient pas certainement de la mort toute simple. On y joindrait les raffinemens des pires supplices.

Quant à Cécilius Natalis, le bruit courait qu'il allait être poursuivi, d'abord pour avoir prêté sa maison aux chrétiens frauduleusement assemblés, et ensuite comme responsable de la manifestation et des troubles du cimetière. Peut-être pour éviter un dangereux scandale en arrêtant, dans sa villa, un si important personnage, peut-être uniquement grâce à l'intervention secrète de Julius Martialis, ou plutôt de son fils Marcus, il fut mandé à Lambèse, afin de s'expliquer devant le légat impérial. Il s'apprêtait à partir, quand, à l'improviste, un courrier lui apporta la nouvelle que Birzil, avec tous ses serviteurs, venait d'être enlevée par les Maures... « Des détachemens

de cavaliers, mis en fuite à Auzia, avaient gagné le désert, et là, s'étant joints à des Nomades, ils avaient rebroussé chemin vers le Calcéus. Les archers syriens, après avoir vainement essayé de leur barrer la route, s'étaient vus obligés de se renfermer dans leur bordj. C'est ainsi que les Maures avaient pu piller et incendier la villa, emmener Birzil et toute sa maison en captivité... »

Cécilius, qui, sachant l'insécurité des campagnes, avait toujours redouté cet événement, se maudit de sa faiblesse. Par quel sortilège se trouvait-il ainsi désarmé devant la volonté de cette enfant, ou plutôt la volonté de Thadir, qui lui dictait toutes ses démarches? Il fallait que son ancien amour pour Lélia Pompeiana eût enfoncé en lui des racines bien vivaces et que, devant le visage en pleurs de la jeune fille, il revît, jusqu'à l'hallucination, le visage chéri de la morte!... Quel châtiment pour elle! Quelle leçon pour lui! Et il s'énumérait tous les dangers qu'elle courait chez les Nomades et dont le pire n'était pas la mort. Mais surtout, ce qui l'accablait, c'était la pensée des démarches qu'il allait être obligé de tenter auprès des autorités militaires, pour obtenir la poursuite des ravisseurs. Quelle attitude humiliée cela lui imposait devant le légat! Non seulement, comme chrétien, il serait forcé de s'excuser, de plaider sa cause et celle des frères, de donner toutes les assurances de repentir peut-être, mais de flatter ce soudard, de tâcher de l'attendrir en faveur de Birzil!... Jamais il ne s'était senti si bas. Jamais il n'avait eu une conscience plus honteuse et plus douloureuse du désaccord, qui se perpétuait et s'aggravait sans cesse, entre sa conduite et ses principes de vie.

Dans la douleur et dans le trouble que lui causait cette catastrophe, une petite circonstance lui parut néanmoins de bon augure : c'est que Julius Martialis, le duumvir, dont il savait, malgré tout, la bienveillance à son égard, était mandé avec lui à Lambèse. La même voiture de la poste devait venir les prendre à Cirta.

Effectivement, ils firent route ensemble. Mais Martialis, sans lui témoigner précisément de la froideur, se montrait d'une extrême réserve. Constamment il se tenait sur la défensive. Dès que Cécilius faisait mine d'aborder des sujets brûlans, il détournait la conversation ou il se taisait. Pourtant celui-ci devinait chez le vieillard une sympathie persistante, qui n'osait

plus se manifester, un désir secret de s'entendre, d'écarter tout malentendu, — à cause de Birzil peut-être... Néanmoins, Martialis était gêné. Ce n'était plus, entre eux, l'intimité d'autrefois. Aussi firent-ils un désolant voyage, sous la poussière et la chaleur torride de cette fin d'août. Pendant des lieues interminables, la voiture courut à travers des plaines monotones, sans un arbre, à l'herbe rare déjà brûlée par la canicule, aux grands espaces calcaires, où des pierres trouées comme des éponges semblaient s'émietter par la véhémence du soleil. Plus que cette terre incolore, à l'aspect rude et âpre, l'idée qu'il allait voir un administrateur romain assombrissait Cécilius. Il avait beau être lui-même citoyen de Rome et se prévaloir de sa noblesse sénatoriale, — comme tous les provinciaux, il haïssait le fonctionnaire et méprisait le soldat. Or le légat était le commandant en chef de toutes les légions de Numidie, et Lambèse, où il se rendait, une ville toute militaire...

Longtemps avant qu'on pût apercevoir les maisons du municipe, on distinguait, au bout de l'horizon, les murailles du camp retranché dominé par la masse hautaine du praetorium. Visible de tous les points de la plaine, lourdeur opprimante et colossale, elle paraissait niveler, autour d'elle, jusqu'aux montagnes elles-mêmes. Cette insolente bâtisse symbolisait la force lointaine et terrible sous laquelle l'Afrique, comme le monde, était courbée... Enfin, dans sa rigidité géométrique, le quadrilatère de la forteresse se précisa, avec ses tours et ses remparts crénelés, ses chemins de ronde, ses portes monumentales. L'équipage contourna les terrains militaires qui entouraient le camp. Les sabots des chevaux sonnèrent sur les superbes dalles de la voie Septimienne, et, par l'arc triomphal de Septime Sévère, les voyageurs entrèrent en ville.

La physionomie des rues acheva d'indisposer Cécilius. Tout y manifestait l'empreinte du génie militaire. Tout était l'œuvre des soldats, depuis les fontaines et les aqueducs jusqu'aux portiques des temples et jusqu'au Capitole. Le légionnaire y régnait en maître, s'y pavanait, prenait toute la largeur des galeries couvertes, bousculant le colon craintif et écrasant sous ses semelles ferrées les pieds de quiconque ne portait point le sagum et le baudrier. Sur les murs, dans les cours et les avenues des sanctuaires, il étalait son culte de Rome et des Césars, sa dévotion aux dieux de l'Empire, ses superstitions particu-

lières. Les dédicaces, les inscriptions étaient prodiguées. Partout des emblèmes religieux et militaires sculptés aux clefs de voûtes ou aux frontons des édifices, des trophées, des étendards, des effigies impériales, des victoires, des génies du camp, des génies de la légion, des aigles surtout. L'hôtellerie où Cécilius et Martialis descendirent, arborait elle-même une aigle sur son enseigne : « A l'Aigle majeure. »

Lambèse n'étant point un endroit où l'on venait pour son plaisir ou ses affaires, ni Martialis ni Cécilius n'y avaient d'hôtes. Aussi durent-ils se contenter de cette auberge située à d'autre extrémité de la ville, entre l'arc d'Hadrien et celui d'Antonin le Pieux. Ils demandèrent au portier qu'il les logeât aussi loin que possible des cuisines et des écuries. Mais des marchands de laine, qui arrivaient de Mascula et de Thamugaddi, avaient envahi les salles du rez-de-chaussée. Ils passèrent la nuit à jouer aux dés et à s'enivrer, de sorte que Cécilius ne put s'endormir avant une heure avancée.

Le lendemain, de bon matin, un strator vint le chercher en voiture (car une distance d'un mille environ séparait Lambèse du camp retranché), pour le conduire auprès du légat, qui devait l'interroger au prétoire même.

Chemin faisant, tout en longeant les arcades de l'amphithéâtre, il s'étonnait de son calme. Il ne craignait pas pour sa vie, il n'y songeait même pas : il ne pensait qu'à Birzil et aux moyens à mettre en œuvre pour la délivrer. Tout dépendait du légat, et, bien qu'il le sentît plutôt disposé à l'indulgence en sa faveur, — cela d'ailleurs uniquement par politique, — il redoutait sa haine contre les chrétiens. D'après la renommée, Caius Macrinius Décianus, légat d'Auguste et propréteur pour la province de Numidie, avait la réputation d'un homme brutal et borné. Appartenant à une vieille famille sénatoriale, il était une créature de Valérien, ancien président du Sénat. Il sortait donc du milieu le plus rétrograde et le plus fanatique de Rome. La « coutume des ancêtres » était, pour lui, la règle suprême et le suprême argument. Et nul ne se montrait aussi fier de son titre, aussi jaloux des prérogatives de son ordre. Ses récens succès militaires avaient encore enflé sa vanité. Comme Cécilius entrait dans le camp, près de l'arc triomphal de Commode, il vit un ouvrier occupé à graver une inscription sur un piédestal,

en remerciement de la victoire remportée par Macrinius sur les Maures et autres Barbares : la place était prête pour sa statue.

Ce haut personnage reçut Cécilius dans le secretarium attenant au tribunal du prétoire. C'était un bel homme, de taille et de physionomie sculpturales. Botté et casqué, le glaive sur la cuisse et le manteau de commandement rejeté sur l'épaule, il se tenait assis, au bord d'une estrade que, de chaque côté, environnaient des licteurs. A sa droite, au milieu d'une table massive, une petite Victoire d'airain, les ailes déployées et tenant une couronne d'or au bout d'un bras tendu, posait son pied sur une boule d'onyx. Toute cette mise en scène était évidemment calculée pour étonner Cécilius et le frapper de crainte devant la majesté du peuple romain. Le légat voulait être très imposant et très distant. Les salutations d'usage échangées, il fit asseoir Cécilius assez loin de son propre siège, comme pour lui témoigner tout à la fois que, s'il n'était pas là précisément en accusé, il y était du moins en inférieur et en sujet de l'Empire. Dès ses premières paroles, Macrinius inspira une sourde aversion à son interlocuteur. Cécilius sentit s'accroître son horreur du fonctionnaire, de l'homme qui n'est rien par lui-même, qui ne paraît être quelque chose que par l'autorité qu'il détient, qui ne parle jamais en son nom, et qu'on regarde un peu de la même manière qu'une statue allégorique, — un symbole en pierre, aux yeux vides et aux lèvres scellées.

Manifestement, le légat se proposait d'intimider Cécilius. Il fut presque injurieux. Il commença par une allusion aux origines numides du propriétaire de Muguas. D'un ton bref, il ajouta :

— Prends garde à toi ! Tu sais que Rome n'a jamais été tendre pour les roitelets étrangers.

— Mes ancêtres l'ont su, sans doute !

— Mais toi, tu as des devoirs envers le Sénat et les Augustes Empereurs.

— Crois-tu que je les oublie?... Je suis Romain... et sénateur, moi aussi !

Sentant qu'il ne gagnerait rien par la violence, Macrinius changea de tactique, et, abordant les affaires en litige, les manifestations du cimetière, la réunion à l'église de Cirta, il essaya de raisonner Cécilius :

— Toi, un homme sage, pourquoi avoir prêté ta maison à

des factieux et à des sacrilèges... des athées qui refusent le culte aux dieux et aux Empereurs? Tu sais à quoi tu t'exposes?

— Je sais en effet les sévérités de la loi contre les fauteurs de troubles. Mais je ne suis point un séditieux ni un violateur des lois...

Et, en ancien avocat, qui connaît son métier, il exposa sa thèse : « La maison n'était plus à lui. Il l'avait louée à Crescens de Cirta. On pouvait voir dans les archives l'acte passé devant les magistrats municipaux. Quant à cette réunion clandestine, il l'avait désapprouvée, comme l'eût fait d'ailleurs l'évêque lui-même, s'il eût été présent... » Il conclut :

— Malheureusement, je ne suis pas plus le maître dans cette maison que je ne suis écouté dans l'église... Voilà tout ce que j'avais à dire à Ta Clémence!

— Cependant, reprit rudement le légat, tu passes pour un des porte-étendards de cette secte maudite!

Cécilius éluda une réponse directe et il se borna à alléguer ce que disaient toujours les chrétiens en pareil cas : « Il était fidèle aux empereurs. Il priait pour leur santé et pour le succès de leurs armes. Nul enfin n'était plus attaché que lui à la paix et à la concorde... » Et, se rappelant que Martialis était là, qu'il allait être entendu sans doute après lui, il affirma :

— Tu peux interroger à ce sujet nos magistrats : ils te diront que personne ne s'est plus employé que moi à sauvegarder l'ordre dans notre colonie!...

Ces protestations répétées de loyalisme produisirent leur effet. Voyant le légat mieux disposé, il risqua sa supplique en faveur de Birzil. Les Maures lui avaient enlevé sa fille adoptive. Il conjurait Macrinius de prendre toutes les mesures afin d'obliger ces bandits à restituer leur proie.

— Peux-tu penser, dit superbement le légat, que j'aie attendu ta prière pour m'occuper des captifs? Nous allons envoyer dans le Sud une véritable expédition contre les rebelles. Mais, sitôt leur agression connue, j'avais lancé à leur poursuite une turme de cavaliers auxiliaires. Le jeune option qui la commandait est revenu blessé de ce premier engagement. Interroge-le en mon nom. Il t'expliquera ce que tu veux savoir.

D'un geste, le propréteur impérial pour la province de Numidie signifia à Cécilius qu'il lui donnait congé. Comme l'huissier relevait devant celui-ci la tenture qui masquait la

porte du secretarium, Macrinius prononça de sa voix officielle, sur un ton plein de menaces et d'allusions ambiguës :

— Sache qu'on n'échappe pas à la vindicte du peuple romain et que les Augustes Empereurs ne laissent jamais une injure impunie!

Dans la cour intérieure du prétoire, Cécilius se croisa avec Julius Martialis, qui avait été convoqué, en effet, et qui attendait son tour d'audience. Tout en le saluant, il lui murmura à l'oreille :

— Je t'en supplie, ami très cher, plaide pour Birzil!

Le vieillard agita ses bras d'un air mystérieux, et, traînant sa jambe goutteuse, il disparut derrière la tapisserie.

Cependant, comme un centurion primipilaire, tout bruissant de plaques et de médailles, s'avançait vers lui, Cécilius lui demanda à voir le lieutenant, qui avait été blessé dans l'engagement contre les Maures et qui, peut-être, pourrait l'aider à retrouver les traces de la captive :

— Il est soigné à l'hôpital, dit le centurion. Mais, puisque le général t'y autorise, je vais te conduire auprès de lui.

L'hôpital militaire était une annexe des thermes, qui se trouvaient au fond d'une grande place dallée, derrière le prétoire et dont il occupait toute une aile. Au rez-de-chaussée, dans des boutiques bordant la cour intérieure, des pharmacopoles étaient installés avec tous les ustensiles de leur négoce. L'oculiste de la légion y avait aussi son laboratoire. En passant, Cécilius aperçut le bonhomme en train de boucher ses fioles de collyres et de les étiqueter à l'aide d'un poinçon.

Au premier étage, le centurion l'introduisit dans une petite chambre, véritable cellule toute garnie de nattes, et où il n'y avait qu'un seul lit de sangles. Debout près du lit, un médecin à grande barbe et à longue robe brune tâtait le pouls du malade. Quelle ne fut pas la surprise de Cécilius, lorsqu'il reconnut dans le jeune blessé le soldat qui, à Sigus, l'avait chargé de ses salutations pour Cyprien. C'était Victor, en effet, toujours aussi pétulant, malgré sa blessure, débordant de jactance et d'audace juvéniles. Lui-même reconnut tout de suite Cécilius :

— Tu vois, dit-il, illustrissime seigneur, les Barbares ont failli me couper un bras!... J'ai encore un peu de fièvre. Mais

ce cher Esculape, qui se prodigue à mon chevet, assure que je serai bientôt guéri...

Le médecin, très grave et économe de ses paroles comme un oracle, releva les larges manches de sa robe, qui étaient tombées sur ses mains et il déclara effectivement que la blessure, d'ailleurs légère, était cicatrisée. Puis, ayant mis sous son bras sa boîte de pansement, il salua et sortit avec le centurion :

— C'est un Grec très savant! dit Victor. Il a étudié au Muséum d'Alexandrie. Il m'a fort bien soigné. Aussi, dans quelques jours je vais être sur pied et je pourrai repartir en campagne!... Quelle délivrance! Moi, le camp m'est odieux! La guerre, c'est la liberté!...

Il fallut interrompre les fanfaronnades du lieutenant, tout fier de son nouveau grade et grisé par son premier combat. Cécilius eut beaucoup de peine à l'interroger. Sans cesse, il retournait au récit de ses exploits. En tout cas, il ignorait ce qu'étaient devenus Birzil et ses serviteurs :

— Tout ce que je sais, dit-il, c'est que nous serrions de près une bande de cavaliers maures grossie de quelques Nomades, lorsque des renforts les ont rejoints. Nous avons dû tourner bride, en laissant quelques-uns des nôtres sur le terrain... Mais, dans notre retraite, entre Mésar-Filia et les Bains d'Hercule, nous avons pris un groupe de fuyards et, parmi eux, un individu suspect, un marchand d'esclaves, qui se dit cabaretier à Thuburnica. Celui-là doit savoir! Il a dû revendre des captifs à des chefs du Sud!...

— Et il est ici? fit Cécilius.

— Il est en prison. On doit le mettre à la torture, si ce n'est déjà fait... Comme cela, on saura, peut-être sait-on déjà quelque chose... Alors, puisque tu es l'ami de Cyprien, je demanderai le commandement de l'escadron envoyé contre les Maures. C'est moi qui irai chercher ta fille. Nous l'arracherons à ses geôliers, je t'en donne ma parole!

— Je te promets pour cela une belle récompense!

— Je n'en veux pas d'autre, dit Victor, que celle d'obliger un frère!... Et, même si tu n'en étais pas un, cette nouvelle occasion d'échapper à l'insupportable vie du camp serait déjà un grand bonheur pour moi!...

Au même moment, des cris aigus montèrent, puis un hurlement prolongé, qui semblait venir du côté du prétoire :

— Tu entends? fit tout à coup le soldat, en prêtant l'oreille : c'est peut-être le cabaretier qu'on torture?...

Cécilius se leva précipitamment :

— Porte-toi bien! dit-il au soldat : je te reverrai ce soir. Mais il faut que je sache...

Et il s'enfonça dans l'escalier, cherchant à deviner d'où venaient les cris. Peut-être pourrait-il aborder immédiatement les magistrats instructeurs!... Tout en descendant quatre à à quatre, il avait conscience de ce que cette hâte avait d'inhumain, de peu chrétien surtout. Déjà avant sa conversion, sans nulle considération philosophique, par pure générosité d'âme, il blâmait la torture. Et voilà que maintenant il trouvait tout naturel qu'un gueux fût tourmenté pour Birzil! Mais il n'en était plus à une contradiction près.

Comme il sortait des thermes, il faillit se heurter contre Julius Martialis qui sortait lui-même du cabinet du légat. A voir la figure épanouie du vieillard, il jugea que Macrinius avait dû parler de lui avec indulgence, et que, sans doute, on était satisfait de sa soumission. A tout le moins, il sentit, dès l'abord, que la glace était rompue décidément entre lui et le duumvir de Cirta. Sans autre préambule, il lui demanda :

— Sais-tu si l'on a... interrogé l'homme de Thuburnica, le marchand d'esclaves?

— Il doit passer ce soir à la question, dit Martialis, ou demain matin au plus tard : je le tiens de Rufus en personne, le préfet des camps...

— Mais ces cris?... Écoute!

En effet, le hurlement de douleur avait repris. Cela venait de l'autre côté du prétoire. Cécilius, entraînant son ami, traversa la cour intérieure de l'édifice. Ils débouchèrent sur le forum, où, devant le grand autel, des poppes et des victimaires faisaient les apprêts d'un sacrifice. La prison et la préfecture des camps se trouvaient là, à droite, en bordure de la place. Des plaintes de suppliciés montaient par les soupiraux d'un sous-sol qui servait d'office aux « questionnaires. » L'un d'eux, qui allait entrer en séance, déclara à Martialis d'un ton important :

— Nous sommes obligés de nous hâter aujourd'hui : demain, c'est vacation. Les auxiliaires dalmates célèbrent la fête de leur dieu Medaurus. En ce moment, ce sont des nomades,

voleurs de grands chemins, qu'on interroge. Ce soir, on travaillera le marchand d'esclaves. Mais il y a toute une bande de chrétiens, des gens de Cirta, qui doivent passer avant lui...

A ces mots, Cécilius pâlit. Son cœur battit tout à coup tumultueusement. Il oubliait Birzil. Il ne songeait plus qu'aux misérables frères torturés dans le sous-sol de cette prison. Il voyait Agapius l'évêque, un vieillard, corps pitoyable, étendu sur le chevalet. Alors, repassant dans son esprit toutes les humiliations qu'il venait de subir, il eut un mouvement de révolte. Il étouffait d'indignation. Il aurait voulu pouvoir écraser d'un geste cette prison, ce prétoire et tout ce camp, repaire de la tyrannie étrangère. Cependant Martialis, qui ne se doutait pas de son trouble, lui disait, de sa voix placide et débonnaire, tout en remontant vers le praetorium :

— On est très content de toi là-bas. On espère même que tu feras davantage et qu'aux prochaines féries, ô flamine perpétuel des Empereurs, tu rempliras tous les devoirs de ta charge...

Cécilius n'attendait qu'un prétexte pour se décharger de sa colère. Il éclata en paroles véhémentes :

— Jamais, jamais! C'en est trop! Je suffoque sous la honte!

— Comment? fit Martialis avec bénignité. Un homme intelligent comme toi! s'emporter ainsi pour une simple formalité qu'on te demande... quelques grains d'encens à jeter sur des charbons!

— Un homme intelligent! répéta Cécilius avec un ricanement sarcastique : avoue plutôt que vous nous prenez pour des sots quand vous essayez de nous convaincre par de tels argumens!... Eh quoi? Vous nous torturez, vous nous décimez, et il faut encore que nous adorions nos bourreaux, vos Empereurs divinisés, les dieux de Rome à qui l'on nous immole? Le grain d'encens n'est rien. Ce qui est tout, c'est l'adhésion, la soumission dégradante qu'il signifie. Parce qu'il vous plaît d'adorer votre Empire et votre Empereur, de les mettre sur les autels et, — parlons franc, — de vous déifier vous-mêmes sous leur nom, — il faudra que nous fléchissions le genou devant ces monstrueuses idoles?... Non, non! tant qu'il y aura un homme libre sur la terre, sa conscience protestera contre une telle déchéance de la dignité humaine, contre une telle injure faite à Dieu!...

— Reconnais au moins, dit Martialis, que si Rome impose

ce culte d'État, elle le fait avec beaucoup de ménagemens, beaucoup de tolérance...

— Ah! Je l'admire vraiment, votre tolérance! Elle consiste à courber les dieux des nations sous l'unique divinité à laquelle vous croyiez réellement, — l'Empire : ils sont de sa suite, ils lui font cortège. Vous faussez les religions, vous fausseriez celle du Christ elle-même pour la fondre dans la vôtre... Pourquoi toute cette hypocrisie? La vérité, vous le savez bien, c'est qu'il faut adorer les dieux de Rome ou mourir... Rome! Rome! quand j'y pense, mon sang numide bout dans mes veines! Toi qui me parles pour elle, tu n'es donc plus un Africain? Tu ignores de quel poids elle pèse sur notre Afrique et sur l'univers vaincu?... Regarde plutôt ce camp, cette machine d'oppression, avec ses rouages innombrables et compliqués, cette organisation militaire qui ne laisse rien au hasard, qui a tout prévu, depuis cet arsenal, où l'on moule des balles d'argile pour les frondes, où l'on entasse des boulets pour les catapultes, jusqu'à la caisse d'épargne où les sous-officiers déposent leur pécule... Et ces chapelles où les enseignes militaires sont adorées par le soldat, ces salles de réunion, ces archives, ces greniers, ces celliers, ces écuries, ces forges, ces fabriques d'armes et de vêtemens... tout jusqu'au logement des prêtres, des augures et des aruspices de la légion...

— C'est avec tout cela que Rome nous défend, dit Martialis, et qu'elle nous donne la paix...

— Radotages du vieux temps!... Elle n'est même plus capable de nous protéger contre les Nomades! Tu sais ce qui est arrivé à Birzil!... Oui, voilà comme l'Empire nous défend! Mais lui-même est la proie des Barbares. On affecte de les mépriser, ce qui n'empêche pas de leur ouvrir les campagnes, les fermes, les ateliers, l'administration, l'armée : ils sont partout... Ici, ceux qui montent la garde devant nos domaines sont des Lusitaniens, des Palmyréniens, des Commagéniens, des Thraces, que sais-je encore?...

Blessé au fond dans tous ses préjugés officiels, le duumvir s'efforçait, pour ne pas s'emporter à son tour, de prendre les choses en plaisantant :

— Je t'en prie, dit-il, cher Cécilius, respecte au moins l'armée. C'est grâce à elle que, bientôt sans doute, tu vas retrouver ta fille...

A ce rappel de Birzil, l'excitation de Cécilius tomba subitement. S'il voulait la revoir, il ne devait songer qu'à son salut, au lieu de se laisser aller à ces vaines colères... Et, de nouveau, il supputait en son esprit tout ce qu'il lui faudrait accepter et subir à cause d'elle.

En discutant ainsi, ils avaient franchi l'enceinte du camp, et, sans même s'en apercevoir, ils avaient traversé la ville. Ils se trouvaient maintenant devant leur auberge, — *A l'Aigle Majeure*. En apercevant l'emblème impérial, un dernier sursaut d'irritation secoua Cécilius. Il se retourna brusquement, et, levant son bras vers le praetorium, dont le fronton, chargé de trophées et d'étendards, s'apercevait de partout :

— Tiens! dit-il à Martialis, la voilà, la véritable Auberge de l'Aigle!... Mais que dis-je? C'est l'Empire lui-même qui est devenu l'Auberge du monde. Les peuples déracinés ne sont plus qu'une poussière d'hommes qui roule d'un pays à l'autre. Au milieu de cette cohue, les rapaces venus de tous les points de l'univers font bombance dans les salles de la grande Hôtellerie, en attendant qu'ils se battent pour se partager les dépouilles de l'Hôte!

— Tu exagères, mon ami! fit le vieillard, impatienté : c'est le chagrin d'avoir perdu ta fille qui trouble ton esprit. Mais rassure-toi! On te la rendra, ta fille!... Ce soir même, nous saurons...

Et, en disant ces mots, il regardait Cécilius, dont le visage décomposé exprimait le paroxysme de la souffrance intérieure.

III. — LA CHASSE DU LÉGAT

Le marchand d'esclaves, le cabaretier de Thuburnica capturé par Victor, était bien ce Salloum, ce Maltais arrogant et vantard, qui avait failli trahir Cyprien pendant son voyage à Cirta. Depuis trois mois, il écumait les hauts plateaux numides et les confins des régions désertiques, où le gibier humain est toujours abondant.

Quoique musclé comme un athlète, endurci aux coups comme un mulet qui a tourné la meule, il n'attendit pas que les aides du bourreau l'eussent couché sur le chevalet, pour se résoudre à tout avouer. La seule vue des fers qui chauffaient fit flageoler ses jambes. Spontanément, il confessa que Birzil

avait été vendue par lui à Sidifann, un grand chef nomade, qui possédait, dans le Sud, d'immenses territoires et qui, en ce moment, avait planté sa tente aux alentours de la Piscine, sur la route de Gemellæ. Les autres femmes, parmi lesquelles plusieurs matrones qui habitaient les Deux-Rivières, avaient été emmenées par les Maures. Quant à la vieille Thadir, elle était morte au Calcéus, égorgée par un soldat ivre, contre lequel elle essayait de défendre sa maîtresse. Enfin, le gros des rebelles chargés de butin s'était rassemblé au delà de Vescera et avait tourné bride dans la direction du Grand Lac Salé...

Immédiatement, le légat Macrinius décida qu'une cohorte de cavalerie, appuyée par un corps d'archers palmyréniens, une véritable petite armée, irait châtier les rebelles. Mais avec Sidifann on ne pouvait pas procéder aussi brutalement. Passionné pour les femmes comme tous les indigènes, il cacherait sa captive. Il nierait l'avoir achetée, ou jurerait par tous les dieux du désert qu'il l'avait déjà revendue. Mieux valait employer la ruse contre lui. Et voici le plan qui fut imaginé par l'état-major du légat. On allait l'inviter à une grande chasse officielle, qui devait avoir lieu dans la région de l'Aurès, où une battue en règle venait d'être décidée, en effet, à la requête des colons. Depuis longtemps les bergers se plaignaient des ravages causés par les panthères et les guépards, lesquels s'étaient prodigieusement multipliés après le retrait momentané, sous le jeune Gordien, de la IIIe légion Auguste. Les montagnards signalaient aussi des lions dans la partie boisée. D'habitude, on conviait à ces chasses quelques chefs indigènes et, bien que cet honneur fût lourd pour eux, — car ils devaient fournir des hommes, des bêtes et des vivres, — ils s'en montraient toujours très flattés et très avides.

Une estafette accompagnée de deux légionnaires à cheval alla porter à Sidifann l'invitation du grand chef. Le vieux bandit promit de venir avec un contingent de chasseurs. Pendant qu'il battrait les broussailles de l'Aurès, une turme de cavaliers, sous la conduite de l'option Victor, profiterait de son absence pour fouiller sa tente et les environs. Ses coffres devaient être pleins d'or, depuis le temps qu'il rançonnait les pasteurs des steppes et les agriculteurs des oasis. Ordre serait donné de saisir le produit de ses rapines : ce qui paierait largement les

frais de la double expédition. Si l'on ne trouvait rien, ni le trésor, ni la prisonnière, Sidifann serait gardé comme otage, à Lambèse. Le cachot et, au besoin, la torture finiraient bien par avoir raison de son entêtement.

Toute cette combinaison, avec les allées et venues indispensables, prit environ une semaine. Elle fut mortelle pour Cécilius resté seul à l'auberge de l'Aigle. Car Martialis était reparti pour Cirta le lendemain même de son entrevue avec le légat. Outre l'incertitude angoissante où il était sur le sort de Birzil, un remords de tous les instans l'obsédait. Il savait que des chrétiens étaient là, tout près de lui, emprisonnés dans les souterrains du praetorium. Ces chrétiens étaient des frères très proches, des hommes de son Église, — et il n'osait pas aller les visiter, tenter quoi que ce fût pour leur défense, dans la crainte d'indisposer contre lui les autorités. Il jugeait sa conduite odieuse. Mais quoi ? Rien ne servait de récriminer : le salut de Birzil était à ce prix !... Cependant il ne cessait de s'intéresser à eux, de leur faire passer de l'argent et des provisions par les clercs de Lambèse. Il apprit de ceux-ci que l'évêque Agapius, on ne savait pourquoi, avait été transféré à Thamugaddi. Et cette circonstance fortuite lui adoucit l'humiliation de sa défaillance : cela le dispensait d'aller voir le prélat. Le connaissant de longue date, il n'aurait guère pu se soustraire à cette démarche, tandis que les autres malheureux, enfermés à Lambèse, étaient des gens du commun, des inconnus, envers lesquels il se sentait des obligations moins immédiates.

Enfin, au commencement de la semaine suivante, les préparatifs de la chasse furent terminés. Il y avait fallu un certain temps, car Macrinius tenait la main à ce que tout se passât, comme de coutume, dans le plus grand appareil. Ces battues générales étant une des prérogatives de la souveraineté, le commandement militaire de la province entendait les organiser et les diriger. Par cet étalage de pompe et ce déploiement de force armée, on voulait tout ensemble éblouir les indigènes et flatter l'orgueil des soldats. Aussi le départ des chasseurs mit-il en révolution le municipe de Lambèse et les campagnes avoisinantes. Malgré l'heure matinale, un grand nombre de colons, venus pour le marché, bloquaient les abords de la Voie Septimienne et essayaient de rompre le cordon de troupes qui gardaient l'avenue, afin de contempler de plus près le défilé.

Le cortège se rassemblait à l'intérieur du camp. Bientôt on vit surgir, sous le cintre trapu de la porte monumentale, la carrure martiale du légat, monté sur un cheval bai qui caracolait. Le poitrail resplendissant de phalères, l'encolure fleurie de colliers et de pendeloques où les verroteries s'entremêlaient aux laines éclatantes, avec ses caparaçons de soie rouge brochée d'or, sa bride écailleuse, sa croupière constellée, cet animal de prix, venu des haras célèbres de Nasamons, à l'autre bout du Désert, attirait les regards autant que son cavalier. Pourtant celui-ci avait très fière tournure sous sa toque de fouine blanche et la chlamyde légère, bordée d'une bande de pourpre, qui s'enflait au vent derrière ses épaules. Un couteau tolédan passé dans sa ceinture, il brandissait une paire de phalariques, dont les fers et les anneaux sonnaient à son poing de façon farouche et belliqueuse. Les principaux dignitaires de la légion l'entouraient, parmi lesquels Rufus, le préfet des camps, gros homme ventru, qui paraissait se tenir péniblement à cheval, et tout un groupe de tribuns militaires, chacun ayant à la main une couple d'épieux acérés et pesans comme des piques. Des boucliers ronds, secoués par l'amble des petits chevaux numides, s'entrechoquaient à l'arçon de leurs selles.

Les invités, qui devaient suivre la chasse en spectateurs, venaient après le cortège officiel. C'étaient des notables du municipe et des propriétaires des environs, ravis de se montrer en si galant équipage, — molletières rayées, culottes collantes, justaucorps surchargés de broderies et de passementeries blanches, qui se laissaient voir complaisamment sous un court manteau retroussé à la naissance du bras par une fibule.

Puis, des soldats à califourchon sur des mulets, portant d'immenses réseaux en lin d'Égypte, des filets de quarante pieds de longueur sur dix de haut, qui servaient à emprisonner les fauves préalablement attirés dans un piège par des appâts vivans. D'autres agitaient, en guise d'épouvantails pour le gibier, de longues fourches garnies de plumes de cygnes. Éblouissantes au soleil africain, ces blancheurs neigeuses affolaient d'une véritable panique les bêtes forestières. Il y en avait aussi en plumes de vautour, barbouillées de vermillon et dont l'odeur fétide produisait une terreur semblable. Et l'on dénombrait les rabatteurs armés de matraques, et ceux qui avaient des frondes et des lassos enroulés autour de

leurs bras (car, au retour, Macrinius avait l'intention de pousser jusqu'au Désert et de traquer l'autruche), et les valets de chenil en vestes et en caleçons écarlates, les jambes chaussées de brodequins de cuir safrané. Ils tenaient en laisse des chiens magnifiques, comme on n'en avait jamais vus à Lambèse, — des chiens amenés à grands frais du pays des Sères, vrais monstres à face humaine, toujours hargneux et prêts à mordre, — et des Celtes, des Sicambres, aux taches irrégulières, habitués à bondir parmi les rochers, — des Bretons, des Morins, renommés par la finesse de leur flair, — des molosses d'Hyrcanie, aussi féroces que des tigres, — et aussi des chiens d'Afrique, ces fameux lévriers des Mazaces, admirablement découplés, avec leurs jambes hautes et fermes, leur large poitrine, leurs côtes élégamment courbées en forme de carène, leur ventre mince et grêle, leurs cuisses bien arquées, sous leur corps allongé, onduleux et souples comme des serpens.

Enfin, des ânes robustes fermaient la marche, ployant sous le faix des tentes de campemens, des panetières, des bissacs pour les provisions de bouche, des outres d'eau et de vin. Les chasseurs devant déjeuner sur l'herbe, des cuisiniers en bonnets phrygiens et en blouses de toile jaune rayées de rouge poussaient devant eux des ânons chargés de trépieds, de réchauds, de chaudrons et de marmites. D'un cri guttural ils excitaient les petites bêtes indociles qui se mettaient à trotter plus vite, tandis que les triques sonnaient sur les maigres échines.

Toute cette cohue des esclaves et des goujats piétinait dans la poussière, parmi les aboiemens des chiens, les hennissemens et les piaffemens des chevaux, le son prolongé des trompes qui se répondaient d'un bout à l'autre de la colonne. Elle se déployait sur une longueur de près d'un mille, barrant toute la Voie Septimienne. Longtemps on aperçut, par-dessus le fourmillement des piques et les entassemens des bagages, les épouvantails en plumes de vautours barbouillées de vermillon, qui se balançaient au rythme de la marche, comme des tropliées sanglans. Puis les tourbillons de poussière les couvrirent, et ils disparurent dans la direction des montagnes...

Cécilius, qui, du seuil de son auberge, avait assisté au défilé, se demandait anxieusement pourquoi Sidifann n'était pas là. Mais il apprit de Victor que le vieux chef, suivi de ses

meutes et de ses équipages, devait rejoindre la colonne seulement à Verecunda. On redoutait qu'à Lambèse une indiscrétion ou une trahison volontaire ne l'avertît du complot tramé contre lui. Dans la crainte d'éveiller des soupçons, il avait été décidé que l'option et ses hommes, chargés de fouiller la tente du Nomade et de ramener Birzil, voyageraient pendant la nuit. Comme des embuscades étaient toujours à redouter dans ces régions peu sûres, on mit sous les ordres de Victor une turme de quarante cavaliers auxiliaires, de véritables brigands hardis et déterminés, des Asturiens basanés et crépus comme des Maures. On comptait faire la route en deux étapes, à marches forcées, jusqu'à la Piscine. Par surcroît de prudence, le décurion de qui dépendait Victor avait fait jouer le télégraphe optique, afin de savoir si tout était tranquille dans les environs des oasis. Les postes, éparpillés sur les crêtes montagneuses, jusqu'à Gemellæ, donnèrent des signaux favorables. La petite expédition partit donc comme il était convenu, en pleines ténèbres, passé la deuxième heure.

Ayant obtenu du légat l'autorisation d'accompagner les cavaliers, Cécilius les attendait à la porte du camp, sur un cheval de louage. Dès qu'il l'eut reconnu dans l'ombre, le jeune lieutenant piqua des deux vers lui, heureux de trouver quelqu'un qui l'aidât à tuer cette longue étape nocturne. Ils chevauchèrent l'un à côté de l'autre. Victor s'empara littéralement de l'étranger, qui se défendait de son mieux contre cette fougue et cette pétulance toutes militaires. Au fond, l'aristocrate qu'était Cécilius n'aimait point le fils du centurion. Et pourtant il lui eût été assez difficile d'expliquer les raisons de son éloignement. C'était quelque chose de tout instinctif, l'opposition sourde de deux natures très différentes. Ce qu'il y avait de certain, c'est que la jactance du jeune homme, sa témérité, sa bravoure tout impulsive, presque animale lui déplaisaient. Il y avait surtout entre eux l'inégalité de leurs âges, qui les empêchait de se comprendre. Pourtant Cécilius sentait bien la nécessité de flatter l'option : le succès de l'entreprise, la délivrance de Birzil dépendaient de lui. Il se força donc à l'écouter et à subir sa présence. Puis, peu à peu, la fraîcheur d'âme de ce soldat, qui était presque encore un enfant, séduisit son âme lasse. Il fut sensible à cet enthousiasme toujours prêt à jaillir, à cette exaltation des paroles qui traduisait mal la générosité d'un cœur

avide de se donner. Et il devinait une telle candeur, une bonne foi si naïve, dans ce désir de l'approbation d'autrui, dans ce besoin perpétuel de plaire, et aussi de se faire louer et admirer !...

Cependant, cette première étape fut pénible pour tous deux. Ils n'avaient pas encore eu le temps de s'habituer l'un à l'autre. A travers cette grande plaine morne, où l'on buttait continuellement dans les ornières de la piste, la nuit leur parut interminable. A l'aube, ils campèrent dans la montagne, et, toujours pour voyager de nuit, ils repartirent seulement après la grosse chaleur. Ils évitaient les passages fréquentés et notamment les défilés du Calcéus, toujours encombré d'un va-et-vient de voyageurs. Ils étaient dans une gorge sauvage, coupée çà et là par des éboulemens de roches, qu'il fallait faire enjamber continuellement aux chevaux. Le crépuscule tombait. Tandis que tout le bas des énormes masses calcaires flottait dans des vapeurs de pourpre, les sommets arrondis en coupoles resplendissaient d'une couleur d'or, un or fluide, éclairé et dissous par un feu intérieur. Le torrent d'or gagnait toutes les hauteurs, s'élargissait pareil à un fantastique paysage solaire, nappe rougeoyante de flamme et de minéraux en ignition, dont le bouillonnement s'apaise et se refroidit par degrés.

Dans cette atmosphère traversée de reflets splendides, les cavaliers descendaient maintenant vers le Désert. Enivré, sans le savoir, par la magnificence de l'heure, Victor parlait avec une abondance insolite. Il ne cessait de célébrer la liberté et la douceur de cette vie errante, qu'il opposait à la dure contrainte du camp. Sur ce sujet de la discipline militaire, il ne tarissait pas. On sentait, à travers ses propos, une révolte latente, qui peu à peu s'exaspérait, éclatait en récriminations indignées. Il disait à Cécilius :

— Tu n'imagines pas combien je suis heureux d'échapper à cet ergastule de la caserne, d'être ici, avec toi, à respirer l'air frais du ravin, sous les étoiles de Dieu !... Oui, l'existence là-bas devient impossible pour nous. La sévérité de Macrinius finira par soulever la légion !... Tu verras !

— Je n'en serais pas étonné : c'est un homme maladroit et de peu de jugement ! prononça Cécilius qui n'avait pas encore pardonné au légat l'insolence de son accueil.

Sûr maintenant d'avoir rencontré une oreille complaisante, Victor épanchait toutes ses rancœurs. Il dit précipitamment :

— Parce qu'il a servi en Pannonie sous les ordres d'Aurélien, un homme à demi barbare, d'une raideur inflexible, il croit devoir afficher une rigidité encore plus grande.

— Pourtant, affirma Cécilius, la turbulence et les vices du soldat ont besoin d'êtres contenus...

— Oui, sans doute! Par exemple, Macrinius a raison de lutter contre l'ivrognerie et la débauche des païens. Il nous répète sans cesse : « Ayez votre paie dans vos ceinturons et non au cabaret! » Cela je le veux bien. Mais il nous harcèle continuellement par des règlemens nouveaux, aussi minutieux qu'insupportables. Tous les jours, il fait inspecter nos vêtemens et nos chaussures. Gare à ceux qui les vendent, ou qui trafiquent sur l'orge et le fourrage des chevaux! Un de mes camarades a été battu de verges pour cela : il a failli en mourir! Ah! le chef est impitoyable pour les fautes légères comme pour les fautes graves. Le mois dernier, il a fait écarteler un adultère et décapiter un maraudeur, qui avait volé deux poules!... Plus de pitié pour le soldat! Depuis l'insurrection des Maures, il nous tient perpétuellement en haleine : exercices quotidiens, marches forcées à l'ardeur du soleil. Défense d'habiter en ville : nous devons vivre sous la tente, comme si nous étions en campagne. Quelques sous-officiers avaient construit des berceaux de feuillage pour y prendre leur repas : il a ordonné qu'on les brûlât! Que te dirai-je encore?... Défense de faire la cuisine, de manger chaud : il faut nous contenter de viande de conserve, de lard, de fromage, de biscuit, comme à la frontière, derrière les pieux du retranchement. Pour toute boisson, du vinaigre militaire!... Le croirais-tu? il nous a interdit jusqu'aux bains de vapeur et même, à l'intérieur du camp, l'accès des portiques où l'on flâne, le soir, en buvant et en jouant aux osselets...

— Hélas! mon ami, observa Cécilius, si vous voulez lutter contre les Barbares et les vaincre, il importe peut-être de redevenir vous-mêmes des Barbares, en tout cas de vous reviriliser après cette longue période de mollesse...

— Ah! dit Victor, que d'autres se plient, s'ils le veulent, à cette discipline brutale! A moi, elle me répugne... D'ailleurs, on ne m'a pas consulté pour me faire prendre ce beau métier. Dès la mamelle, j'étais voué au service, sous prétexte que mon père est centurion et que l'État lui a donné un petit bien. Dès dix-huit ans, j'ai dû passer sous la toise. On m'a marqué au

fer rouge, on m'a suspendu au cou une bulle de plomb à l'effigie des Empereurs, comme on attache une clochette au cou d'un bélier ou d'un taureau. Et voilà! J'étais soldat pour la vie! Il n'y a pas à discuter les ordres de Rome : il faut servir ou mourir!

— Mourir n'est rien! fit Cécilius à mi-voix, comme se parlant à lui-même.

— Oh! je veux bien mourir! reprit fièrement le jeune soldat, mais au moins que ce soit pour une noble cause, et non pour assurer l'Empire à un gardeur de porcs comme Maximin, ou à des bourreaux, des Busiris comme Gallien et Valérien, qui torturent nos frères, qui les supplicient, qui les déciment...

Après un moment de silence, il ajouta impétueusement :

— As-tu vu, à Lambèse, les chrétiens de Cirta, qui sont dans la prison?

— Non! dit Cécilius : je ne l'ai pas pu!

Et il se sentit rougir à ce rappel.

— Moi, je les ai vus, avec un diacre de Mascula : ils sont admirables. Tous veulent la couronne! Quelques-uns prophétisent. D'autres, comme en extase, se voient déjà dans les prairies de l'Agneau... Ah! s'il faut se faire tuer, j'aime mieux mourir, comme eux, — pour le Christ!... D'ailleurs, quand bien même je ne le voudrais pas, j'y serai peut-être contraint. Mes colères me trahiront... Vois-tu, je suis indigné contre les chefs! On nous prend tout entiers. On exige de nous non seulement notre sang, mais nos âmes. Il faut assister aux sacrifices, brûler de l'encens pour le natalice de César, adorer le cheval ou le sanglier des enseignes!...

Puis, tout à coup, dans une sorte de soulèvement de tout son être, comme si un grand vent, venu on ne sait d'où, passait sur lui et l'emportait :

— Être martyr! Témoin du Christ! que ce serait beau!... N'est-ce pas, frère, que tu viendrais avec moi?... Mourir ensemble, pour le Christ, les yeux levés vers la même couronne, quel triomphe!...

Surpris par l'accent étrange de ces paroles, Cécilius regardait son compagnon. Le soldat chevauchait à quelques pas de lui, bercé doucement par l'amble de sa monture. Dans la pénombre crépusculaire, où se mouvaient les reflets d'or du couchant, ses yeux enivrés, ses lèvres rouges comme un fruit sous la mous-

tache naissante, tout son visage brillant de jeunesse était autant d'un amoureux que d'un martyr. Cela indisposa Cécilius, déjà gêné par cette exaltation qu'il ne partageait pas... Soudain, il tressaillit, comme à une réminiscence. Victor disait :

— Et pourtant la vie est douce!... On assure qu'il n'y a de vie véritable qu'avec le Christ. Pourtant!... si, dès ici-bas, il était possible d'en pressentir quelque chose... Oh! moi, je veux vivre! J'aspire à je ne sais quelle grande joie, une joie que je ne goûterai peut-être jamais!...

Ces discours paraissaient outrecuidans à Cécilius, en tout cas déclamatoires et vides de sens. Excédé de l'entretien, il interrompit assez rudement le soldat :

— En attendant, il faut servir : toi-même le reconnais! Il faut faire comme le centurion de l'Écriture, qui commande à ses hommes et qui est commandé à son tour : « Va! » et il va. On t'a dit d'aller à la Piscine : j'espère que tu nous y conduiras dans les délais prescrits...

Au même moment, un dizenier auxiliaire s'approcha de l'option pour l'avertir qu'une rixe s'était élevée entre les hommes de l'avant-garde. Tous deux partirent au grand galop.

Leurs manteaux claquaient au vent. Cécilius, resté seul, méditait sur lui-même. L'ombre se rembrunissait. Les étoiles s'allumaient dans un ciel très clair, à la transparence unie et sans profondeur d'un miroir d'argent... Et voilà que, soudain, comme un coup de brise faisait siffler la cordelette de son chapeau, il entendit aussi distinctement que si quelqu'un parlait dans la nuit, à ses côtés, les paroles que Cyprien lui avait dites à Cirta : « Tu ne crois plus, n'est-ce pas?... » Oui! qu'avait-il fait de sa foi? Comparée à celle de ce soldat, combien la sienne était débile! La source rafraîchissante qui avait inondé son âme baissait de plus en plus. Bientôt elle serait complètement tarie. Il était comme un nageur entraîné vers la haute mer, et qui, suspendu au-dessus de l'abîme, sentirait que l'eau ne le soutient plus et qu'il va couler... Et puis il songeait à la présomption et à la sottise des confesseurs qu'il avait entendus, dans les églises, raconter leurs épreuves. Ils s'enivraient de leurs discours, comme ce Victor, ce jeune écervelé, qui prenait son dégoût du métier militaire pour un appel céleste! Et c'était là le troupeau où se recrutaient les martyrs! De quoi donc pouvaient-ils être témoins? Témoins de qui?... Il interrogeai

son âme comme on éprouve du doigt la pureté d'un métal, et le mauvais son qu'elle rendait lui faisait accuser de mensonge les autres âmes... Certes, les preuves qu'on avait fournies à sa raison et que lui-même s'était données, les passages probans des Écritures, tout cela était en bon ordre dans sa mémoire. Mais il savait bien que cela ne suffisait pas, qu'il y fallait encore l'inclination du cœur, l'illumination de l'esprit et, pour tout dire, le Don gratuit de la Vérité. Or, son cœur était appesanti et sans courage, son esprit vacillait dans les ténèbres... Mais n'était-il pas frappant que pareille chose lui arrivât chaque fois qu'il était moins pur? Cette torpeur d'âme le prenait, comme une ivresse lourde suivie d'un lent engourdissement, chaque fois qu'il remuait, en une délectation morose, la bourbe stagnante de ses vieilles passions. Depuis quelque temps, n'avait-il pas trop vécu avec le souvenir de Lélia Pompeiana? Même à Muguas, au milieu des soucis qui n'avaient cessé de le harceler pendant les derniers mois, l'ombre de la morte était toujours assise à son chevet. Il se disait : « Ç'a été l'unique bonheur de ma vie! Je n'ai eu que cela pour ma part. Mais cela, c'était tout!... Et dire que, sans Birzil, je ne saurais même plus si elle a été belle! Ah! comme Birzil lui ressemble!... Allons! Encore cette hantise abominable! D'où me vient cette suggestion criminelle contre laquelle proteste tout mon être? Est-ce que ma tête s'égare?... »

La nuit était complètement venue. Le cheval de Cécilius buttait contre d'énormes cailloux, ou faisait de brusques écarts, épouvanté par un reflet d'étoile sur une boucle de harnais, ou sur une cassure de rocher toute brillante de mica.

Derrière lui, les goujats talonnaient leurs mulets, en lançant dans le noir leur cri guttural et strident... Et Birzil occupait toujours sa pensée. Il se demandait : « Ces engouemens pour le Sud, cette obstination à rester au Calcéus, malgré la chaleur et les pires dangers, qu'est-ce que cela signifiait? Avec la complicité de Thadir y avait-elle caché quelque amour commençant? Ou bien était-ce seulement une folie d'imagination? Et il se rappelait les divagations de la jeune fille. un soir, à Muguas, dans la bibliothèque : « Mon mari?... Un conducteur de caravanes, un cavalier Gétule!... » Mais non! Enfantillages que tout cela! L'entêtement de Birzil s'expliquait uniquement par celui de Thadir. La vieille maîtresse du

gynécée avait continué son œuvre, en s'efforçant de lui ravir l'enfant et de la soustraire à son influence. Fanatique, elle haïssait les chrétiens. Elle les redoutait pour Birzil, elle avait eu peur du Christ !... A ce nom venu malgré lui sur ses lèvres, Cécilius eut un mouvement d'impatience. Eh quoi ? Toujours Lui, plus obsédant que la pensée de son amour inguérissable !... Et, plein de trouble, il s'interrogeait de nouveau. « Pourquoi donc, en se refusant à lui, éprouvait-il une telle détresse ? Est-ce qu'il avait eu l'âme malade et désespérée, quand il s'était refusé aux anciens dieux, quand il avait retiré son adhésion à telle ou telle doctrine ? Or, Celui-là, on ne pouvait pas se séparer de Lui, sans étouffer de remords et de tendresse inutile. Pourquoi cette honte, cette nostalgie ? Pourquoi ?... »

Il chevauchait ainsi dans une insomnie fiévreuse, coupée par des périodes de torpeur, où sa pensée sombrait tout à fait. Ployé sur la selle, il s'assoupissait jusqu'au moment où un faux pas de son cheval le réveillait en sursaut.

Vers la neuvième heure, les étoiles pâlirent. Insensiblement, par des pentes en lacet, on était sorti des ravins et des extrêmes ondulations de l'Atlas. La région des sables et des oasis commençait là, sans transition, à la sortie du défilé. Encore indistincte, l'immense plaine désertique s'élargissait sans fin comme une mer de ténèbres. Des souffles froids passaient, frôlant les brindilles desséchées des dernières touffes d'herbes. On aurait dit des chuchotemens qui rampaient au ras du sol. L'aube mystérieuse naissait.

Victor, frissonnant sous sa chlamyde trop courte, avait rebroussé chemin. Il s'approcha de Cécilius, qui somnolait, bercé par sa monture. Le lieutenant avait eu beaucoup de peine à calmer la rixe qui s'était élevée entre les Espagnols de l'avant-garde et quelques Syriens introduits, comme cavaliers supplémentaires, dans la cohorte. Enfin, à force de flatteries et de promesses de butin, il les avait séparés. Maintenant il venait avertir son compagnon des dispositions adoptées pour l'attaque. Avec ses hommes, il cernerait la Piscine et l'oasis environnante, de façon à surprendre, à la pointe de l'aube, le douar qui s'éveillait :

— Tu verras, dit-il, nous allons les forcer comme des chacals dans leur repaire. Toi, reste ici : tu nous gênerais dans nos

manœuvres, et il y aurait peut-être du danger pour toi!...

Et, tandis que son cheval se remettait au galop, il se retourna pour crier :

— Bon courage, frère! Je te ramènerai ta fille, si Dieu le veut !

Cécilius resta donc en arrière avec les muletiers chargés de préparer le campement. Ils s'étaient arrêtés dans une dépression de terrain, qui les cachait aux gens de l'oasis. Au fond s'étalait le lit pierreux d'un oued qui venait de la Piscine. Un filet d'eau sulfureuse, à l'odeur méphitique, légèrement tiède au toucher, croupissait dans quelques flaques pleines de vase. Sous un repli de la berge, où des infiltrations pluviales entretenaient un peu d'humidité, un unique laurier-rose, au maigre feuillage poussiéreux et aux fleurs décolorées par le soleil, avait réussi à prendre pied. Plus loin, en contre-bas, deux lacs desséchés ne se distinguaient de la plaine fauve que par la craquelure de leur bassin, où luisaient çà et là des croûtes de sel. Des coquillages, des excroissances végétales, sans cesse broutées à fleur de terre par la dent tranchante des moutons, formaient des plaques galeuses dans le jaune uniforme. Ces mornes étendues, barrées par la muraille des montagnes lointaines, étaient d'une désolation infinie.

Le voyageur, ayant fait dégarnir son cheval, se coucha pour essayer de prendre un peu de repos, dans l'ombre grêle du laurier-rose, avec sa selle sous sa tête en guise d'oreiller. Son sommeil trépidant fut bref. Haletant d'angoisse, il ne quittait pas des yeux la ceinture verdoyante et les hautes cimes des palmiers qui dissimulaient la Piscine... Les heures passaient. Vers midi, le vent du Nord s'éleva, un grand vent glacial, qui se déchaînait avec un grondement formidable et continu, comme en pleine mer. Des tourbillons de sable bondissaient comme des lames. Victor et ses hommes ne revenaient point. Cependant, des cris montaient du côté de l'oasis. On distinguait des gens qui s'enfuyaient dans la direction du Désert.

Quand l'option reparut, suivi de sa colonne, il avait la tête basse et l'air harassé. Du plus loin qu'il aperçut Cécilius, il agita ses bras avec une mimique découragée, puis il cria d'une voix furibonde :

— Le vieux bandit a dû se douter de quelque chose! Il a dû faire partir son gynécée pour le Sud... Nous avons tout fouillé,

les tentes, le douar, jusqu'au vestiaire de la Piscine! Nous n'avons trouvé personne... Malédiction! c'est à recommencer!.. Heureusement qu'on doit retenir à Lambèse ce scélérat de Sidifann!

L'amant inconsolable de Lélia Pompeiana n'écoutait plus les clameurs courroucées de l'option. Dès les premiers mots, il s'était abattu, le visage contre la selle, et il sanglotait sous son manteau.

— Ne te chagrine pas, frère! lui dit doucement Victor... Nous finirons bien par te la retrouver! Et puis le Christ te la rendra!...

Brusquement, Cécilius releva la tête, et, dévisageant le soldat, avec une pitié méprisante, il haussa les épaules :

— Le Christ? Et dire qu'il y a des gens qui meurent pour ce fantôme! Quelle aberration! Cyprien est un fou!...

Plus rien n'existait pour lui, plus rien ne le rattachait au monde; tout lui semblait vide comme les vastes espaces désolés qui s'étendaient à perte de vue sous son regard.

Mais un espoir acharné, plus fort que le destin, le remit debout subitement :

— Partons! dit-il à Victor. Retournons à Lambèse. Il faut qu'on arrache son secret à ce misérable!...

Et tout meurtri dans la tendresse qui avait pris la place de son amour ancien, tout plein de cet amour même qui semblait ressusciter, plus éperdu que jamais, avec l'éloignement de Birzil, il se murmurait : « Le reste est vain! En vérité, il n'y a que cela! »

LOUIS BERTRAND.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

LES MASQUES ET LES VISAGES

UNE VIOLATION DE NEUTRALITÉ AU XVIe SIÈCLE

CÉSAR BORGIA A URBINO

I

L'histoire qu'on va lire me fut racontée par un portrait. Elle est tout entière, à la vérité, contenue dans des papiers, et des papiers du temps, c'est-à-dire des pièces dont l'authenticité ne fait aucun doute : lettres privées, lettres d'ambassadeurs, mémoires, *diarii*, actes publics (1). Mais sans ce portrait, je ne m'en serais jamais inquiété. Je crois que c'est une aventure commune à beaucoup d'entre nous. On rencontre, dans la vie, une figure singulière, aux traits fortement accusés, avec une inquiétante énigme dans le maintien ou dans le regard. On demande à son voisin à qui est cette figure et pourquoi ce regard... Si c'est dans un musée, on le demande

(1) Guidobaldo I, duca d'Urbino, *Lettera del 28 giugno 1502 al Cardinale Giuliano della Rovere* (Arch. fiorentino, et copie à la Vaticane), publiée par Leoni, dans *Vita di Francesco Maria della Rovere ;* par Alvisi dans *Cesare Borgia duca di Romagna*, et, en anglais, par Dennistoun, dans *Memoirs of the Dukes of Urbino.*

Madiai, *Diario delle cose di Urbino.* (Archivio storico per le Marche e per l'Umbria, III.) — Marin Sanuto, *Diarii.* — Baldassare Castiglione, *De Vita et Gestis Guidubaldi Urbinis ducis* et *Il Cortegiano.* — Giustinian, *Dispacci*, II, 1502-1505. — Johannis Burchardi, *Diarium.* — Machiavel, *Légation auprès du duc de Valentinois en Romagne. Légation à la Cour de Rome. Le Prince. Discours*

aux catalogues, aux guides, aux historiens ; si les historiens ne le savent pas ou le savent mal, on interroge les contemporains du modèle, les archives, les monumens, et il arrive que, brusquement, sans y songer, on est jeté en plein drame. Un témoin se rencontre qui donne la clef du mystère physionomique, d'autres paraissent alors pour contredire ou pour confirmer. Bientôt, ils sont une foule, nous entourant, parlant tous à la fois. On est tout confus d'être seul à ne pas connaître une histoire qui passionna tant de gens... Pendant ce temps, le Portrait nous suit des yeux et semble contredire ou confirmer, par son indice physiologique, le témoignage des morts. Il est ainsi la cause déterminante de cette enquête et sa contre-épreuve, et comme c'est à lui, en définitive, qu'il faut en revenir pour élucider ce que les documens écrits n'élucident pas entièrement, nous lui savons gré de tout ce qu'il nous a forcés d'apprendre pour le bien voir.

Celui dont il s'agit présentement n'est pas des plus célèbres. Pourtant, nul n'est entré au Palais Pitti sans le voir, et nul ne l'a vu sans être arrêté par son mystère. C'est une face longue et triste et pâle d'homme encore jeune, glabre, anguleux, le menton légèrement en galoche, le front clair découpé par une barrette noire en as de pique, le nez long et tombant, le cou nu sectionné par le collet bas et droit comme par une lunette de guillotine, le tout encadré par la double chute des cheveux raides et longs à droite et à gauche. La tenue, d'une extrême discrétion dans sa somptuosité, est un manteau noir qui descend en serpentant et laisse apercevoir, çà et là, les écailles carrées d'un brocart d'or, comme une peau de crocodile. Pas de geste, pas même de bras visibles : un long buste posé bien

sur Tite-Live. — Sérassi, *Delle Lettere del conte Baldassare Castiglione.* — Bembo, *Opere*, II.

Cf. Guicciardini, *Storia d'Italia*, I. — Baldi, *Memorie concernenti la città d'Urbino.* — Baldi, *Vita e fatti di Guidobaldo duca d'Urbino.* — Dennistoun, *Memoirs of the Dukes of Urbino*, I et II. — Gregorovius, *Lucrezia Borgia.* — Alvisi, *Cesare Borgia duca di Romagna.* — Yriarte, *César Borgia* et *Autour des Borgia.* — Luzio e Renier, *Mantova e Urbino.* — Marcolini, *Notizie storiche di Pesaro e Urbino.* — Delaruelle, *I Ritratti di Guidobaldo di Montfeltro* (L'Arte, 1900). — Ugolini, *Storia dei conti e duchi d'Urbino*, II

Commentaria quarumdam terrarum, locorum et hominum status Urbini... *Memoria di quanto si fece dal duca Guidobaldo e suoi popoli, e particolarmente in Urbino, nel tempo che il Duca Valentino prese quello stato... Ms. nell Archivio del Comune di Urbino.* — *Apud Ugolini.*

droit, les épaules effacées, comme pour offrir la poitrine à un peloton d'exécution. Selon la recette classique, le côté clair de la face s'enlève sur un fond sombre, sur un mur qui tombe droit-fil derrière le milieu du crâne; le côté ombré de la figure se découpe sur la clarté d'un ciel, d'un horizon de montagnes, d'eaux, d'arbres, aperçus par une fenêtre, avec deux meules de foin...

De qui est cette peinture grave et calme, dans des tons chauds, mais sans éclat particulier, ce dessin admirable et serré? Autrefois, c'était le portrait d'*un inconnu par un inconnu*. Puis, on l'attribua au Francia, ensuite à Caroto; on l'attribue aujourd'hui à Bonsignori, — sans parler de Raphaël, auquel, à de certaines époques, on donnait tous les beaux portraits dont on ignorait l'auteur. On poursuivra longtemps encore, sans doute, la recherche de cette paternité. Il est peint évidemment à la fin du xve siècle, ou au début du xvie, et peint par un maître, vigoureux, un peu austère, dédaigneux des bagatelles. Pour « tirer la ressemblance » d'un homme, il ne fait pas mille histoires : il le place bien en face de lui, lui pousse les épaules en arrière, lui dit de ne pas bouger, comme les photographes de jadis, et le peint. C'était le bon temps.

Quant au modèle, son identité ne fait pas de doute : nous sommes en présence de Guidobaldo Ier, comte de Montefeltro et troisième duc d'Urbino. C'est le fils de l'homme au nez cassé et au bonnet rouge qui est aux *Uffizi* et de Battista Sforza; c'est le mari d'Élisabetta Gonzague, dont le portrait est à la *Tribune*, c'est le beau-frère du marquis Gonzague, le héros de Fornoue et d'Isabelle d'Este. L'identité est attestée par la ressemblance exacte de la figure et du costume avec le portrait en miniature qui accompagne le manuscrit de Castiglione, *De Guidubaldo Urbini duce*, à la Bibliothèque Vaticane (1). Au

(1) Portraits de Guidobaldo, comte de Montefeltro, troisième duc d'Urbino.

Authentiques :

1° Miniature en tête du manuscrit n° 1766 *Urb. Lat.* de la Bibliothèque Vaticane, *De Guidubaldo Urbini duce*, texte de Balthazar Castiglione;

2° Tableau à l'huile peint au début du xvie siècle (tête avec barrette, buste, fond de paysage) attribué tantôt à Francia, tantôt à Bonsignori, tantôt à Caroto, tantôt à Raphaël. Au palais Pitti, salle de l'Iliade, n° 195;

3° Le personnage à genoux, à droite, au premier plan du tableau de saint Thomas et saint Martin par Timoteo Viti, dans la sacristie du Dôme, à Urbino;

4° Médaille portant, au droit, le buste à gauche d'un enfant, cheveux longs, coiffé d'une petite calotte, avec l'inscription : *Guidub. Dux. Urb. Montisferetri.*

reste, quand on lit le signalement de Guido, que le même Castiglione a rédigé, afin de le faire connaître à Henri VII, où il le peint « d'une haute stature, le teint pâle, le visage pas tout à fait plein, mais d'une forme élégante et, à tout âge, très gracieux; dédaigneux pourtant de toute coquetterie et, en ce qui concerne le vêtement, recherchant seulement la décence et la propreté, les yeux glauques, les cheveux d'abord dorés, ensuite à peine blonds, plats, peu abondans sur le cou, les épaules larges, beaucoup de poitrine, peu de ventre, les cuisses fortes, les jambes minces, » on retrouve, sans rien y changer, tout le physique de ce portrait.

Physique, en vérité, fort particulier et impressionnant : que veut ce regard fixe et atone? Pourquoi cette maigreur, ces pommettes saillantes, cette attitude droite, ferme, mais résignée, passive devant la destinée ? Sur quel secret tragique, — ou simplement misérable, — sont scellées ces lèvres finement découpées dans le circonflexe aigu de leur arc?

Qu'attend cet homme, et d'où vient l'infini de sa tristesse et de son désenchantement? De quelle lignée épuisée ou de quels crimes est-il l'aboutissement? Sur quelles solitudes infécondes son regard est-il posé? Quelle désillusion de l'homme ou de la femme? Il nous semble que nous sommes en présence d'un prédestiné du malheur. Si c'est un soldat, il n'a pas dû vaincre; si c'est un amoureux, il n'a pas dû plaire; si c'est un docteur, il n'a pas dû persuader... Pour tout dire, et pour ne pas chasser plus longtemps une image obsédante, quoique irrévérencieuse et sans doute injuste, voici, transposé dans le plan

ac. Durantis. Comes. et, au revers, une femme drapée vue de face, assise, les mains jointes, tenant une branche d'olivier, avec l'inscription : *Solam. me. fata. relinqunt. caetera. quam. rapiant.* Au cabinet impérial de Vienne;

5° L'enfant figuré tenant un sceptre auprès de son père Federigo, comte de Montefeltro, deuxième duc d'Urbino, en manteau ducal, sur sa chaise seigneuriale, lisant un livre posé sur un pupitre. Dans le tableau de Juste de Gand, au Palais Barberini;

6° L'enfant à longs cheveux, coiffé d'une toque ornée de brillans, figuré à côté de son père Federigo duc d'Urbino, écoutant la leçon d'un professeur en chaire dans le tableau de Juste de Gand, à Windsor.

Présumés avec vraisemblance :

1° L'enfant en bas âge, figuré dans les bras de sa mère, à droite de la figure de Federigo, comte de Montefeltro, deuxième duc d'Urbino, dans le tableau la *Communion des Apôtres*, de Juste de Gand, à l'Institut des Beaux-Arts, à Urbino;

2° L'enfant à la calotte et aux longs cheveux, de profil gauche, attribué à Giovanni Sanzio, galerie Colonna, à Rome.

du grand Art, le type classique long, triste et pâle du Pierrot de la Comédie italienne : l'être malchanceux, sentimental, battu et trompé. Et l'on cherche quel est l'Arlequin, du xve ou du xvie siècle, qui joue dans le même drame. On n'a pas longtemps à chercher. C'est un terrible Arlequin qui rôde, ici, dans l'ombre : c'est César Borgia.

I. — L'INVASION

Un beau soir d'été, le 20 juin 1502, vers huit heures, Guidobaldo de Montefeltro, duc d'Urbino, venait de dîner à l'ombre des arbres des Zoccolanti, près de l'église de San Bernardino fondée par son père, laquelle est à deux kilomètres environ, derrière Urbino, et il considérait le panorama des campagnes accidentées et silencieuses qui l'entourent. Il tenait sous son regard, comme à la portée de sa main, la capitalede son petit royaume, vue de dos si l'on peut dire et allongée sur le faîte de la montagne, — royaume petit (1) mais fidèle, peuplé d'amis et de vétérans que son père avait maintes fois conduits à la victoire. Il distinguait aisément, barrant l'horizon, la longue ligne de son palais immense et précieux, rempli de livres rares et de belles figures que son père y avait rassemblés. Il ne distinguait point tous les toits de tuiles des maisons serrées sur l'une et l'autre pente, autour du palais géant; il ne savait point encore quels rêves de beauté venaient d'éclore sous l'un d'eux et iraient peupler un jour toute notre planète des figures les plus idéales qu'elle ait jamais connues, mais il les couvait tous du même regard bienveillant et paternel. Il jouissait donc d'un de ces tableaux de paix parfaite, si rares dans la vie, où rien ne trouble la pensée, lorsque, brusquement, parut un courrier haletant, la figure bouleversée, arrivant de Fossombrone, ayant cherché le duc dans Urbino et porteur des plus étranges nouvelles : César Borgia, qu'on croyait en marche pour une expédition

(1) Le duché d'Urbino était petit pour un royaume, mais grand pour un duché. Il comprenait une partie importante des Romagnes et des Marches, depuis Gubbio au Sud jusqu'à Saint-Marin au Nord et depuis les Alpes della Luna, à l'Ouest, jusqu'au delà de Fossombrone à l'Est, c'est-à-dire tout le Montefeltro proprement dit avec sa capitale San Leo, puis les régions de Castel Durante (aujourd'hui *Urbania*) et de Sant' Angelo in Vado, de Gubbio, de Cagli, de Pergola et de Fossombrone : en tout sept villes épiscopales, un certain nombre de petites cités, et de 300 à 400 villages fortifiés ou *castelli*.

contre le Camerino, venait brusquement de dévier de sa route. Il venait de quitter Spolète où était son quartier général et, au lieu de tourner à droite, il avait pris la grande route au Nord et gagné, à marches forcées, Costacciaro et Cantiano, précédé par deux mille hommes d'infanterie, et il s'avançait sur Cagli, c'est-à-dire en plein État neutre d'Urbino. L'homme de confiance du duc, Messire Dolce, qui lui mandait ces nouvelles, ajoutait qu'il recevait de Fossombrone l'avis suivant : des deux mille hommes que César Borgia venait de rassembler précédemment en Romagne pour investir le Camerino, la moitié s'était retournée vers la frontière urbinate et occupait les hauteurs d'Isola di Fano, de Reforzate et Sorbolongo, c'est-à-dire les passes entre l'État Urbino et celui de Sinigaglia ; tout Fano était occupé par les troupes pontificales; enfin les comtes de Montevecchio et de San Lorenzo, qui évoluaient sur cette frontière, venaient de passer à la solde de Borgia et sans doute allaient marcher aussi contre Urbino.

En entendant ces choses, un homme de notre temps fût demeuré stupide... Il aurait pris le courrier qui les lui rapportait pour un fou ou un mystificateur... Qu'avait César contre lui ? Ils étaient fort bien ensemble: Il n'y avait pas six mois, il avait reçu Lucrèce Borgia en grande pompe à Urbino, et quitté son propre palais pour qu'elle s'y déployât plus à son aise; il lui avait même donné sa femme Élisabetta Gonzague pour l'accompagner à ses noces avec Alfonso d'Este. Élisabetta en avait reçu, d'ailleurs, les plus tendres témoignages d'amitié... Il n'y avait pas plus de trois mois, le Pape avait donné à son neveu et fils adoptif, le jeune Francesco Maria della Rovere, le titre de « Préfet de Rome, » et voici qu'il voulait lui donner, en mariage, sa nièce Angela Borgia. Il n'y avait pas un mois que César avait écrit à Isabelle d'Este, belle-sœur de la duchesse d'Urbino, une lettre tout emmiellée pour fiancer son fils à elle âgé de deux ans à la fille qu'il venait d'avoir de Charlotte d'Albret. Il n'y avait pas huit jours qu'à son quartier général, de Spolete, parlant à Messire Dolce, il l'avait assuré qu'il n'y avait « personne en Italie pour qui il eût un attachement aussi fraternel que pour Guidobaldo!... » Rien ne s'était passé, depuis ces quelques jours, qui ait pu changer les sentimens du Valentinois à son égard... Tout au contraire, cette artillerie que César traînait avec lui maintenant sur les routes du duché,

elle lui avait été fournie par Guidobaldo lui-même, non pas comme allié, mais sur une réquisition du Pape!... Il avait envoyé des bœufs pour la conduire et donné des ordres pour que les chemins fussent réparés entre Gubbio, la Serra et Sassoferrato... Mais, au fait, pourquoi César lui avait-il demandé tout cela? Et pourquoi lui demandait-il encore mille hommes pour les diriger sur la Toscane et aider à la conquête d'Arezzo? Il n'en avait guère besoin... Quel était donc son objectif? Camerino, Arezzo, ou bien n'était-ce pas plutôt Urbino? « Je crains bien d'avoir été joué! » s'écria Guido en frappant sur la table. Il sauta à cheval et regagna, en toute hâte, son palais.

Là, de nouveaux courriers l'attendaient. L'un d'eux, envoyé par les autorités de Saint-Marin, venait l'avertir qu'on voyait un millier d'hommes de Borgia, c'est-à-dire le reste de sa troupe de Romagne, s'avancer sur Sant'Arcangelo et sur Verrucchio, pour saisir la passe étroite où coule la Marecchia entre les deux *rocce* de Scorticata et de Verrucchio, à l'entrée de la plaine de Romagne... C'était l'attaque par le Nord... Enfin, du gouverneur de Cagli, c'est-à-dire du Sud, parvenait, à l'instant, ce dernier son de cloche : César Borgia, reçu à Cagli en ami, s'y était proclamé seigneur et maître et marchait sur Urbino où il serait le lendemain matin... Il n'y avait plus à en douter : c'était l'invasion : — l'invasion par une armée d'une dizaine de mille hommes au moins, bien entraînée, pourvue de tout! En l'espace d'une heure, le danger le plus formidable, qui pouvait, à cette époque, menacer un petit prince italien, lui était apparu...

Que faire? Combattre?... Pour combattre, il faut des soldats et les soldats manquaient, — le peu d'hommes armés du duché étant dispersés, çà et là, dans les garnisons et les forteresses. En paix avec tous ses voisins, en dehors des conflits internationaux, et notamment de l'« Entreprise de Naples, » neutre par sa position même et son humeur pacifique, l'État d'Urbino n'entretenait pas une armée véritable. Il faut du canon, et une partie de son artillerie était entre les mains de César Borgia, sur l'ordre du Pape. La ville n'était même pas fortifiée. Comment la défendre?... Les notables, dès la première nouvelle de l'invasion, étaient accourus au Palais et, à la lueur des lampes et des torches, ils délibéraient. La délibération ne fut pas

longue. Il n'y avait aucun moyen de résister. Peut-être, en laissant la ville ouverte à l'envahisseur, éviterait-on le pillage, l'incendie, et les vies seraient sauves.

Quant au duc, avant tout, il ne fallait pas qu'il courût le risque de tomber entre les mains du Valentinois. On savait trop de quoi celui-ci était capable. Il avait fait assassiner, après l'avoir comblé de gentillesses, un prisonnier de guerre âgé de dix-huit ans seulement, le jeune et beau Astorre Manfredi, seigneur de Faenza, qui pourtant s'était rendu librement et en échange de sa parole. Il en ferait tout autant de Guidobaldo. Donc le duc devait partir. Vivant et libre, il pourrait attendre des jours meilleurs, quelque retour de fortune. Le grand appui de César, le Pape, était vieux, et s'il venait à disparaître, le pouvoir des Borgia croulerait aussitôt. D'ailleurs, Urbino n'était pas tout l'État. Il y avait des forteresses dans le Montefeltro : il y avait le nid d'aigle, le berceau de la puissance militaire de ce pays, San Leo. Si le duc devait se défendre jusqu'à la mort, c'était là.

Guidobaldo le comprit et se résigna au départ. Il n'y avait pas une minute à perdre. Il n'avait pas à se préoccuper du sort de sa femme : la duchesse d'Urbino, Élisabetta Gonzague, était à Porto, près de Mantoue, auprès d'Isabelle d'Este. Mais il lui fallait pourvoir au salut de son neveu Francesco Maria della Rovere, le nouveau « préfet de Rome, » âgé de treize ans. Ce serait un trop précieux otage entre les mains de César et peut-être une victime. Il décida donc de l'emmener, malgré son jeune âge et les fatigues et les périls probables de la route. Il prit avec lui, aussi, son écuyer favori Giovanni Andrea, habile aux armes, et son premier chambellan Cathelan, auquel il confia son trésor et ses papiers ; il s'entoura d'une petite troupe d'archers à cheval, fidèles à toute épreuve, et à onze heures et demie du soir environ, il quittait silencieusement le palais... Il passa sous la porte précieusement sculptée de ce *Cortile*, où étaient gravées et peintes toutes les machines de guerre de tous les temps, vains simulacres de force et de victoire, et cette inscription à la gloire de son père : ... QUI BELLO PLURIES DEPUGNAVIT, SEXIES SIGNA CONTULIT, OCTIES HOSTEM PROFLIGAVIT OMNIUMQUE PRELIORUM VICTOR DITIONEM AUXIT..., ironiques témoins de sa fuite par là même où le grand condottiere avait passé pour aller châtier Sigismondo Malatesta...

Peut-être ce contraste hanta-t-il sa pensée; peut-être, aussi, qu'il n'y songea guère : ce sont les historiens qui ont de ces loisirs. Il descendit donc, par ces étroites anfractuosités, entre des murailles qu'on appelle des rues à Urbino, et, remontant, puis redescendant au gré des pentes de cette ville qui « se couche de toutes parts, » selon la définition de Montaigne, les sabots des chevaux tâtant le pavé dans l'ombre, il prit la route de San Leo.

Tout en chevauchant, Guido songeait. Il repassait ses souvenirs et voyait s'éclairer, à la lueur de l'événement, bien des points restés obscurs. Cette insistance des Borgia pour que sa femme accompagnât Lucrèce à Ferrare, cette réquisition de l'artillerie urbinate, cette prière que les routes de Cagli fussent réparées, cette réquisition de mille hommes par Vitellozzo qui n'en avait nul besoin contre Arezzo : tout cela qui lui avait paru si singulier et incohérent s'enchaînait fort bien et formait, dès lors, la trame où il venait de se prendre... Il se rappelait, maintenant, un sinistre individu venu à Urbino pour l'assassiner, — il y avait plus d'un an de cela, c'était au mois de février 1501, — un certain Camillo Carraccioli, — oui, c'est bien ainsi qu'il s'appelait!... — qu'on avait dû pendre pour lui inculquer le respect de la vie humaine. Il avait paru, alors, que ce personnage n'était pas mû par son propre génie et qu'une main puissante en manœuvrait les ficelles et l'on avait cru y reconnaître la main de Borgia.. — Il n'hésiterait donc pas devant un guet-apens... Et, encore aujourd'hui, pourquoi cette attaque par le Nord, ces troupes qui avançaient par Verrucchio sur San Leo? Sans doute, pour le prendre, lui, Guidobaldo!... Il y avait toutes les chances pour que les routes praticables du Montefeltro fussent, déjà, interceptées. Il fallait les éviter, se jeter en pleine montagne, au risque de se casser le cou. Les fugitifs quittèrent donc la route, descendirent dans le torrent de l'Apsa et, par des sentiers détournés, s'acheminèrent dans la direction de Sassocorvaro.

C'est une étrange aventure que de cheminer par les ravins qui entourent Urbino, même de nos jours, même en plein jour. Il y faut quelque attention et quelque adresse. Il y a quatre siècles et à minuit, sur ces damiers bosselés qu'on appelait des routes, ou ces pistes de terre battue, quand on quittait le rocher pour la vallée, on imagine ce que pouvaient être une chevauchée

et une fuite. La petite troupe avançait péniblement, le long des précipices, dans la nuit des forêts qui, à cette époque, couvraient toute la montagne. Après quatre heures de marche, comme on avait traversé la Foglia et le torrent de Conca et qu'on approchait de cette chaîne de montagnes qui aboutit au piton de San Leo, on respira plus à l'aise. San Leo, gigantesque obélisque debout parmi les montagnes qui vont s'abaissant, sur la rive droite de la Marecchia, des Alpes de la Lune et du Sasso Simone à la plaine et à la mer, à dix kilomètres à vol d'oiseau de Saint-Marin, est une des forteresses les plus inaccessibles du monde entier. Quand Dante, au IVe chant du Purgatoire, veut donner l'idée d'un rocher abrupt, impossible à gravir, il dit qu'il l'est davantage même que San Leo. C'était plus encore pour la race des Montefeltro : c'était le sommet dédié à Jupiter Feretrius, *Mons Feretri*, le Dieu jadis tout-puissant dont le nom et la protection étaient descendus sur tout le royaume, puis la demeure du saint ermite Léo, le miracle de la nature et de l'art, le palladium de l'État d'Urbino. Là, avec une garnison petite, mais fidèle, et un peu de canon, Guido pouvait tenir en respect les troupes de Borgia indéfiniment. Mais il fallait y arriver...

On y arriverait, sans doute, dans la journée du lendemain. Jusque-là, aucun danger n'était apparu. Mais à mesure qu'on approchait du but, la montagne déserte semblait s'animer. Des silhouettes suspectes, au long des crêtes, paraissaient et disparaissaient sur la lumière mal éteinte du ciel, dans cette nuit du solstice d'été, une des plus courtes de l'année... Quand on les rejoignait, c'était un berger, un chasseur, un paysan inoffensif. Mais il semblait aux fugitifs qu'il y avait beaucoup de bergers, cette nuit-là, dans les montagnes du Montefeltro... Quels troupeaux gardaient-ils au juste? Si l'on avait eu le loisir de les examiner, on aurait pu voir briller quelque chose, sous leur manteau, qui n'était pas en forme de houlette... Comme on approchait de Monte Copiolo, une de ces ombres mouvantes vint droit aux fugitifs et les appela par leur nom. Tombait-on dans une embuscade? Non. C'était un faux berger, mais un véritable ami. Il venait de la part d'un Urbinate fidèle, un certain Dionigi Agatoni de' Maschi, de Sant' Agata, pour servir de guide au duc d'Urbino. Ce Dionigi se trouvait présentement à Monte Copiolo; il avait appris, la veille, l'invasion du

duché et, ayant remarqué que des soldats ennemis déguisés en bergers rôdaient par toutes les passes menant à San Leo, il avait, de son côté, posté des hommes à lui, également déguisés en bergers, sur tous les sentiers par où il soupçonnait que le duc pourrait venir. Pendant toute la nuit, ces différens travestis s'étaient épiés les uns les autres, d'un bord à l'autre des ravins. Tout cela avait été conçu et réalisé avec une telle rapidité que le guet-apens organisé par Borgia se trouvait déjoué. Le duc, rendant grâce au ciel, suivit le guide. A l'aube, la petite troupe atteignait le château de Monte Copiolo.

Là, Dionigi l'attendait avec un dévouement résolu, mais de fâcheuses nouvelles. Les soldats de Borgia venant de Sant' Arcangelo et de Verrucchio, au lieu de marcher sur Saint-Marin, comme on le croyait, avaient occupé les deux seules passes par où l'on pût accéder à San Leo, et des hommes venus de Rimini et de Cesena, bien organisés, l'investissaient de toutes parts. Le chemin était coupé, le combat impossible : il ne restait plus que la fuite. Guido remonta donc à cheval avec ses compagnons, accrus de Dionigi et, dans la même journée, par des chemins détournés, la petite troupe parvint à Sant' Agata Feltria, solide forteresse sur les confins de la Toscane et de la Romagne. Quand ils virent se dresser le cube de pierre, à pic sur son rocher en surplomb, qui regarde encore aujourd'hui la Perticara, il était temps : hommes et chevaux tombaient de fatigue.

L'enfant, surtout, le jeune préfet de Rome, ne pouvait supporter une plus longue chevauchée. Pour ne point l'exposer aux hasards grandissans de la fuite, Guidobaldo résolut de se séparer de lui et de l'envoyer, avec deux compagnons fidèles, par le val di Bagno et la Toscane, jusqu'à Savone, d'où il rejoindrait son oncle, le cardinal de la Rovere, cet ennemi juré du Pape Alexandre VI, qui devait un jour régner sous le nom de Jules II. Quant à lui, le seul territoire sur lequel il pût espérer trouver asile était celui de Venise. En montant droit au Nord, sans doute avec un peu de chance atteindrait-il, en une journée, Castelnuovo, qui était une sorte d'enclave vénitienne dans les possessions de Borgia en Romagne. Pour toucher le but, moins il aurait de monde avec lui, plus il avait de chances de passer inaperçu. Il congédia donc ses archers, ne gardant avec lui que ses trois chambellans ou secrétaires, revêtit des hardes de

paysan et, le 22 juin, après une nuit de repos, prit la route de la Toscane, par l'évêché de Sarsina, en descendant le cours du Savio. La journée, quoique pénible, s'annonçait assez bonne. Il avait déjà passé la rivière et espérait arriver, sans encombre, à Castelnuovo. Il était sur le territoire de Cesena, dans la région du soufre, une des plus sinistres pierrailles de cette région, lorsque, en traversant le lit d'un torrent dit le *Borello*, les cris : « A mort! à mort! Tuez-les! » éclatèrent dans le désert silencieux, poussés par une troupe de paysans armés qui attendaient cachés derrière un pli de terrain. A ce cri, une foule d'autres apparurent et les fugitifs n'eurent que le temps de jeter au galop leurs montures. Mais ils étaient serrés de près, les manans étaient déjà à une portée d'arbalète du duc; ils allaient le joindre, quand le cheval d'un de ses compagnons glissa, et le malheureux fut entouré aussitôt d'un essaim d'égorgeurs. C'était le trésorier Cathelan : sa sacoche éventrée laissa rouler des pièces d'or qui éblouirent la racaille et la clouèrent sur place. On raconta, plus tard, que l'infortuné serviteur avait spontanément crié qu'il était le duc et était mort égorgé pour sauver son maître. En tout cas, celui-ci était déjà loin, et le soir même, à huit heures, à demi mort de fatigue, il s'abritait, à Castelnuovo, sous les ailes puissantes du Lion de Saint-Marc.

Le lion, dans la circonstance, ne se montra pas tout à fait digne de sa renommée. Les autorités de Ravenne, auxquelles Guido avait dépêché un courrier dès son arrivée, avant même de prendre du repos, lui répondirent, sur-le-champ, qu'elles ne voyaient pas d'un très bon œil sa présence sur leur territoire : la ville de Castelnuovo était faible et de peu de défense, l'ennemi puissant : bref, on lui enjoignait de s'en aller au plus vite. Un des plus tristes effets de l'adversité, le plus triste peut-être, est de voir, du côté où il est le moins pur, le profil des hommes. Guido, d'esprit bienveillant, ne voulut trouver, là, que le judicieux conseil de gens qui se sentaient trop faibles pour le protéger efficacement. Il demanda seulement qu'on lui donnât jusqu'à la nuit pour préparer son départ, et comprenant que sa dernière chance venait à lui manquer, il changea une fois encore de déguisement, et se prépara à faire face à une mort inévitable.

A ce moment, on vint lui dire qu'une femme demandait à lui parler. C'était une paysanne qui revenait du marché de

Meldola. Ce qu'elle venait lui dire prouvait qu'il ne s'était pas trompé dans ses pressentimens. Le bruit courait, à Meldola, qu'un second courrier, dépêché par les autorités de Ravenne au Duc, pour presser encore son départ, avait été arrêté par les gens du Valentinois, interrogé et contraint de révéler la retraite du fugitif. Aussitôt, tous les hommes des troupes pontificales s'étaient échelonnés pour couper les issues, notamment, d'un côté, les chemins qui menaient à San Galeato en Toscane et, de l'autre, la route de Ravenne. Le filet était bien tendu. Pour y échapper, il ne fallait pas attendre qu'il se refermât tout à fait : chaque minute qui s'écoulait y ajoutait une maille. Il était six heures du soir. Guido décida de ne pas attendre la nuit et, las de ruser avec le danger, il voulut pousser droit en avant, se jeter en plein territoire ennemi et remettre tout entre les mains de Dieu.

Avec lui, deux de ses gens, le messager vénitien venu de Ravenne et ses trois compagnons et deux guides tentèrent la chance. Entre Castelnuovo et la route de Ravenne, règne un dédale de petits vallons boisés à travers les derniers contreforts des collines qui vont s'abaissant, sillonnées de ruisseaux ou de torrens, assez propices à une marche défilée. Les rochers taillés à facettes et les mamelons ronds où Benozzo Gozzoli déroule, en un long serpent, le cortège étincelant et bigarré de ses Rois mages, peuvent en donner quelque idée. Les fugitifs coupèrent à travers ces vallées et ces collines. Chacun de ces bois pouvait être une embuscade, chaque ravin une souricière. Pendant plusieurs heures, les cavaliers cheminèrent, évitant les maisons, suivant les sentes, masqués par l'ombre grandissante au creux des gorges, en sorte que la nuit tombait, et la route devenait de plus en plus ardue et incertaine, lorsque le pauvre Prince, débûchant des montagnes, s'élança vers la plaine et vers la mer.

C'était le dernier effort à fournir, mais le plus rude. Il pouvait déjà se croire en sûreté, lorsque, tout d'un coup, comme il traversait la grande route de Cesena à Forlimpopoli, à peu près à l'endroit appelé Torre del Moro, il entendit à sa gauche et à sa droite éclater des décharges d'artillerie. Qu'est-ce que cela voulait dire? On tirait le canon à Bertinoro, à Cesena, à Forlimpopoli, tout le long de la via Flaminia. Sur les collines qu'il venait de franchir, des feux d'alarme s'allumaient, jalon-

nant la piste qu'il venait de suivre. En même temps, les cloches de toutes les églises, à tous les points de l'horizon, se mettaient en branle. Il voyait, sur tous les chemins, une ruée de gens se précipiter vers les hameaux qu'il venait de traverser... Il était donc découvert : le drame touchait à sa fin. Sans les voix du ciel et de la terre sonnaient l'hallali...

Ce n'était même pas la « vue. » Le Prince passa, invisible, dans le clair crépuscule de juin, enveloppé, comme d'une nuée céleste, par la protection de Jupiter Feretrius. A mesure qu'il voyait s'abaisser à sa gauche les feux du couchant derrière le paravent ondulé des montagnes et, à sa droite, s'allumer les étoiles sur l'Adriatique, il approchait de Ravenne, c'est-à-dire du salut. Sans débrider, il courut toute la nuit. Au matin, il entrait dans la vieille ville de Théodoric, alors à Venise, et la municipalité, un peu honteuse, semble-t-il, de ce qu'elle avait fait la veille, le recevait avec de grands honneurs. Il était sauvé.

De là, il lui était relativement facile de gagner Mantoue, par les États du duc de Ferrare. Il alla donc chercher un refuge auprès de son beau frère, le marquis Gonzague, l'homme agenouillé devant la *Vierge de la Victoire*, et de sa femme Isabelle d'Este. Il trouva celle-ci avec sa femme à lui, Elisabetta Gonzague, ignorantes de tout, se promenant tranquilles dans les jardins de Porto, sous les charmilles taillées par le fameux jardinier de la marquise et qu'on peut voir au Louvre dans le tableau de Mantegna, *la Sagesse victorieuse des Vices*. Pour le moment, c'était le Vice qui triomphait. L'acte de César Borgia et son obstination à se saisir de la personne du Duc pour en faire un cadavre plongèrent les deux femmes dans la stupeur. La marquise écrivit à sa belle-sœur, Claire de Montpensier : « Nous étions depuis un certain temps tranquilles et contentes, ici, où se trouve, depuis le Carnaval jusqu'à ces jours-ci, l'illustrissime duchesse d'Urbino; bien des fois nous avons souhaité votre présence pour compléter notre plaisir. Mais voici que, récemment, est survenu l'inopiné et malheureux événement de la perte du duché d'Urbino et l'arrivée ici, du Seigneur Duc, avec quatre cavaliers seulement, lequel ayant été, grâce à la trahison, surpris à l'improviste, n'a sauvé sa vie qu'avec grand danger. Nous sommes devenues si interdites, si accablées et si désolées, que nous-mêmes nous ne savions où nous nous

trouvions, comme peut penser Votre Excellence, et si grande est la compassion que j'ai pour la Duchesse que je voudrais ne l'avoir jamais connue. Mantoue, le 27 juin 1502. »

La catastrophe n'accablait pas seulement les cœurs : elle confondait l'entendement. Le marquis Gonzague grommela, contre Borgia, des imprécations qui durent faire grimacer terriblement son masque de nègre. Quant à Guidobaldo, son premier soin, avant de prendre aucun repos, fut d'écrire au beau-frère de sa sœur, le cardinal de la Rovère une longue lettre où il le mettait au courant de l'étrange aventure. Il insistait sur la neutralité qu'il n'avait jamais cessé d'observer, et sur ce point qu'il n'était en guerre avec personne au moment où son État avait été envahi ; il racontait, par le menu, toutes les péripéties de sa fuite et terminait en disant qu'il avait tout perdu, « sauf sa vie, son pourpoint et sa chemise. »

Il y a une mode pour les thèses historiques, comme pour les chapeaux, et elle obéit à peu près à la même loi, qui est celle de l'alternance et de l'exagération. C'est ainsi qu'après la période romantique, où les Borgia furent cités comme des cas de tératologie morale, on a vu paraître toute une école qui, sous couleur de les considérer en fonction de leur époque, les a déclarés normaux et conformes à l'idéal de leurs contemporains. Quelques textes de Machiavel, industrieusement pratiqués, ont concouru à cette étrange opinion. Égorger son frère au cours d'une promenade nocturne, assassiner son beau-frère et le poursuivre blessé, au lit, malgré les larmes de sa sœur, et l'achever, étrangler un jeune prince inoffensif, presque un enfant, auquel on a promis la vie sauve, semer son chemin des cadavres de parens, d'amis, de serviteurs, qu'on a comblés de caresses, ne donner sa parole que pour la violer, ne se réconcilier que pour se venger, ne s'allier que pour trahir : — tout cela, s'il fallait en croire les docteurs de la relativité de la loi morale, aurait paru aux gens du XVIe siècle les choses les plus naturelles du monde. Les romantiques ne l'avaient point compris, étant gens de peu d'objectivisme historique et de nerfs trop faciles à secouer : l'école nouvelle témoignerait d'une supériorité politique et d'un flegme transcendant en ne s'émouvant pas pour si peu.

Cette thèse est séduisante, comme tous les paradoxes, mais,

quand on serre de près les réalités, il faut beaucoup en rabattre. Que les crimes politiques fussent plus fréquens alors qu'aujourd'hui, c'est tout à fait évident, quoique, de nos jours, il ne soit peut-être pas impossible d'en trouver encore quelques exemples. Que ces crimes ne fussent pas immédiatement punis par l'Europe unanime, soulevée, organisée, armée, et que le coupable, mieux préparé à déchaîner le fléau que ses victimes ou ses témoins à le conjurer, pût leur faire tête quelque temps, parfois quelques années, — il est encore vrai que le XVIe siècle nous a donné cet immoral spectacle. Félicitons-nous de vivre dans des temps si différens! Mais que l'opinion d'alors, l'opinion des lettrés, des humanistes, des savans et des soldats, des princes mêmes et des femmes, ait vu là un idéal, c'est autre chose. En réalité, les gens du XVIe siècle, non plus que nous, ne trouvaient naturel, ni digne d'éloges, qu'on cambriolât, sans crier gare, la maison de son voisin, et que, pour s'épargner l'ennui de ses doléances, on disposât tout pour le faire égorger au coin d'un bois. La conscience d'alors, comme celle d'aujourd'hui, réprouvait ces gentillesses. C'est ainsi que l'acte du Valentinois, violant la neutralité d'Urbino, excita une surprise et une indignation réelles. Jusque dans sa famille, jusque chez Lucrèce Borgia, on en trouve le témoignage. Dès le 27 juin, au moment même où Guido arrivait à Mantoue, un témoin, Bernardino de Prosperi, écrivait, de Ferrare, à Isabelle d'Este, que la duchesse de Ferrare « ne pouvait se consoler en songeant à toutes les amabilités reçues à son passage à Urbino quelques mois auparavant, » et, le 29, le prêtre de Correggio écrivait à la même Isabelle à propos de la même Lucrèce : « Elle m'a demandé si j'avais quelque lettre de Votre Excellence sur l'événement. J'ai dit que non. Elle a montré un extrême déplaisir et toute sa Cour avec elle et a dit qu'elle donnerait cinquante mille ducats pour ne l'avoir pas connue!... »

Ceci pourrait n'être que courtoisie personnelle et sens affiné des convenances. Mais un sûr indice que César sentait la nécessité de s'excuser devant l'Italie et l'Europe, c'est qu'il le fit, — et il n'était point l'homme des gestes et des paroles inutiles. Le crime étant à peine accompli, ou pour mieux dire étant en voie d'accomplissement, il rédigea sa propre apologie, et sur la route de Cagli à Urbino, dans la matinée du 21 juin, avant même d'entrer dans la ville, il dépêcha au Pape un

courrier porteur d'une lettre explicative et justificative de son acte. Cette lettre, à la vérité, n'était pas pour le Pape, qui savait fort bien à quoi s'en tenir : elle était pour être montrée aux diplomates de tous les États d'Italie et d'ailleurs, passant au Vatican. Elle n'avait rien d'impromptu : il aurait pu la rédiger avant de quitter Rome. Mais il importait qu'elle parût, comme son crime même, dictée par les circonstances. Dans ce document, il n'affiche nullement un mépris des traités, ni un cynisme politique particuliers au XVIe siècle. Il ne proclame, en aucune façon, le droit du plus fort à remanier la carte du monde à sa fantaisie. Il s'excuse d'avoir violé la neutralité urbinate, en déclarant avoir les preuves que le duc d'Urbino l'allait violer. Il a seulement pris les devans. Il n'y songeait nullement en quittant Rome. Il se dirigeait vers le Camerino, auquel il avait régulièrement déclaré la guerre, au nom du Pape et que celui-ci avait, au préalable, excommunié selon l'usage : tous ses préparatifs, sa concentration de troupes, en faisaient foi. Seulement, en approchant de Spolète, — qui devait être sa base naturelle d'opérations dans la contrée montagneuse, quand il irait à l'Est et au Nord de la plaine ombrienne, — il avait appris que Guidobaldo rassemblait de l'argent, des vivres et des troupes pour aller au secours de son voisin. Pouvait-il continuer sa marche sur le Camerino avec la menace d'une attaque sur le flanc, au moment où il entrait dans les montagnes? C'était une folie! Puis, il avait une juste vengeance à tirer. Guidobaldo jouait double jeu : en l'attaquant, il n'avait fait que se défendre. D'ailleurs, ce duc félon s'était enfui devant la réprobation de son peuple, et la ville s'était rendue librement. Il allait y entrer sans effusion de sang. César terminait en s'excusant d'avoir entrepris cette opération subsidiaire, lui le chef des troupes pontificales, sans l'autorisation du Pape...

Cette extraordinaire apologie ne trompa peut-être pas grand monde, mais on y chercherait vainement les symptômes d'une morale particulière au XVIe siècle. Elle est rédigée dans les mêmes termes qu'emploierait un contemporain, qui aurait commis le même crime, pour endormir les révoltes de la conscience moderne.

Le plus singulier, c'est que, tout d'abord, des faits semblèrent confirmer le mensonge. Des soldats du gouverneur de Camerino, faits prisonniers durant la marche sur Foligno,

déclarèrent qu'un complot avait été ourdi, à Urbino, pour capturer les canons auxquels Guido, lui-même, avait promis de fournir des moyens de transport. D'autre part, l'évêque d'Ischia, partisan de César, fit avouer à un prisonnier que cinq cents fantassins, venant d'Urbino, étaient entrés dans le Camerino pour aider à sa défense. Ces cinq cents hommes, d'ailleurs, étaient des mythes : personne jamais n'en entendit plus jamais parler. Mais celui qui a la victoire trouve toujours des gens pour raconter sur le vaincu tout ce qu'il veut.

Maintenant, comment cette victoire avait-elle été si facile? Il faut, pour le comprendre, se représenter que le Valentinois menait, à ce moment-là, deux expéditions : l'une contre le Camerino, au Sud-Est d'Urbino, l'autre contre Arezzo, au Sud-Ouest. Le duché se trouvait donc au haut de la fourche ou des tenailles formées par ses troupes, ou par ses communications, et dont le manche était à Rome. Il suffisait de les refermer, en les allongeant un peu, pour le prendre. L'expédition d'Arezzo n'était pas officiellement une affaire pontificale : c'était, prétendûment, une affaire personnelle entre Vitellozzo Vitelli et les Florentins, pour venger le meurtre judiciaire de son frère, ancien condottiere des Lys. Mais Vitellozzo était à la solde de César; il n'agissait que par ses ordres, il en recevait des renforts ; on pouvait donc faire circuler des troupes le long de la frontière urbinate et même pousser des convois et des hommes sur les routes de Nocera Umbra, Gubbio, La Serra, Sassoferrato, sans éveiller des soupçons. Tout cela était en apparence soit contre le Camerino, soit contre Arezzo. Pour comble de faux-semblant, César avait imaginé de demander son aide à Guidobaldo. Vitellozzo lui réclamait mille hommes pour l'aider à réduire la citadelle d'Arezzo. « Mais je ne suis pas en guerre avec les Florentins! Je ne suis en guerre avec personne! » répondait le duc d'Urbino. César le lapidait de lettres du Pape, lequel invoquait les services qu'il avait déjà rendus à l'Église pour le prier de faire réparer les routes sur le chemin de Camerino, de pourvoir au ravitaillement de son monde, de fournir des bœufs pour le transport de l'artillerie : bien plus, de prêter son artillerie à lui. Guido répondait en envoyant son confident, Dolce di Lotto, alors à Pérouse, vers le Valentinois pour l'apaiser avec de belles paroles et un magnifique cheval de bataille pompeusement habillé de brocart.

Il était déjà trop tard. Le 10 juin, les avant-gardes pontificales avaient quitté Rome par la via Flaminia et s'avançaient vers le Nord. Deux jours après, César suivait avec son état-major. Puis, venait le corps principal, environ 6 000 hommes avec 700 hommes d'armes. En outre, deux mille hommes attendaient des ordres dans les Romagnes, mille dans les défilés faisant communiquer les États de Sinigaglia et d'Urbino sous les ordres des comtes de Montevecchio et de San Lorenzo, et mille au Nord du duché, à Verrucchio. Le 15, César arrivait à Spolète, et là, il ordonnait la levée d'un homme d'armes par maison, dans toutes les parties des Romagnes en sa possession. Puis il montait à cheval et, à marches forcées, gagnait Costacciaro, faisant passer devant lui deux mille fantassins, qu'il appelait son « artillerie à pied, » et précipitait toujours plus vite, vers Cantiano et Cagli. C'est sur la route, entre ces deux villes, que Dolce di Lotto l'avait rencontré. Stupéfait de ce qu'il voyait, sentant la trahison croître autour de lui, Dolce avait immédiatement prévenu son maître, mais trop tard. Une marche forcée, pendant laquelle les troupes firent trente milles par jour, sans repas ni repos, les amenait à Cagli le 20 et là, levant le masque, — un des masques innombrables dont il se parait, — César se proclama seigneur du lieu.

Pendant ce temps, ses lieutenans de Fano et de Forli se mettaient en marche; le premier, avec de l'artillerie, occupait Reforzate, Isola di Fano et Sorbolongo, positions qui commandent les grandes routes entre Urbino et Sinigaglia; le second, venant de Forli et de Cesena, tournait par Sant'Arcangelo et Verrucchio, entrait dans cette région des montagnes où se dressent, comme deux titans, les rochers de Saint Marin et San Leo. Ainsi, de toutes parts, se refermait sur Guidobaldo le filet tendu par le terrible rétiaire... Le duc avait échappé par miracle, mais le duché était pris. Il ne pouvait y avoir de résistance sérieuse. La nuit du 20 au 21 juin, où Guido avait quitté son palais, il y eut un terrible désordre. Les jeunes gens et la plèbe « qui n'avait rien à perdre, » dit un historien, avaient couru aux armes. Mais les autorités et les gens sages avaient plutôt couru cacher leurs trésors, ne se faisant aucune illusion sur l'honnêteté de Borgia. Beaucoup emmenèrent leurs femmes et leurs enfans dans les villages voisins, quelques-uns jusqu'à Pesaro. Peu à peu, les prudens décidèrent les belli-

queux à déposer leurs armes et, le lendemain, quand César parut en grand costume, sur un cheval magnifiquement caparaçonné, suivi de ses lances et de ses hommes d'armes en harnais de tournoi, avec plumes aux couleurs diaprées, il ne trouva plus, en face de lui, qu'une foule pacifique, stupéfaite et résignée.

Les autres villes, ou forteresses, devaient également se soumettre. Même San Leo, l'inexpugnable San Leo, par la trahison ou la sottise de son gouverneur, un certain Lattanzio, de Bergame, se rendit. Plus tard, à Venise, ce mal avisé personnage étant allé faire sa cour au souverain dépossédé : « Seigneur, lui dit-il, ne doutez pas que je sois prêt à remplir toutes les conditions nécessaires à la reprise de San Leo. » — « Ma foi, répondit le Duc, vous avez déjà rempli la première, qui était de le perdre. » Mieux inspiré, ce gouverneur eût plaidé le désarroi où il s'était trouvé faute d'avertissement et faute d'ordres. La brusquerie de l'attaque avait déconcerté la résistance. César venait de donner l'exemple que Tavannes mit plus tard en aphorisme : « Les soldats doivent être dans les villes devant qu'ils sachent pourquoi. » L'Italie, en se réveillant, se trouva en présence du fait accompli. Et Machiavel et Soderini, tout ébaubis, écrivirent qu'on avait appris la mort du duc d'Urbino « en même temps que sa maladie. »

ROBERT DE LA SIZERANNE.

(A suivre.)

LE NOUVEAU JAPON

III[1]

EUROPÉENS ET JAPONAIS :

L'AVENTURE DE LAFCADIO HEARN

« Je n'ai pas tiré cette histoire de mon imagination; elle est véridique : c'est un conte d'amour et un doux souvenir qui existe à Alger. On peut encore y voir la fenêtre et le jardin. »
(CERVANTÈS, *Les Bagnes d'Alger.*)

I

Le tramway nous déposa au milieu des champs. Nous étions à une extrémité de Tokyo, pas très loin de l'Université libre fondée par le comte Okuma. Une grande bâtisse européenne dominait le faubourg que nous apercevions, et la demeure de Mme Koizumi, ou, si l'on aime mieux, de Mme Lafcadio Hearn, devait se trouver dans ces parages. Mon ami japonais me dit : « Nous allons interroger les employés de magasin qui passeront : c'est ce que je fais toujours en pareille circonstance. » Il en passa trois successivement. Les deux premiers ne savaient rien. Le troisième connaissait, ou croyait connaître plusieurs Koizumi et une dame Koizumi qui, l'année dernière, demeurait de ce côté-là... Nous suivîmes son geste et nous entrâmes dans une rue de village, morte de chaleur. Par les boutiques ouvertes, on voyait l'intérieur des maisons et des gens à demi nus accroupis ou étendus sur leurs nattes. Mais les ruelles

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1917 et du 1er janvier 1918.

étaient bordées de palissades et de jardins derrière lesquels d'autres gens vivaient dans un logis presque invisible. C'est tout l'un ou tout l'autre au Japon : la vie s'étale avec une sorte d'impudeur ou se dérobe mystérieusement. Près du portique d'un temple, la vue d'un poste de police nous rafraîchit l'âme. Les sergens de ville japonais sont les plus obligeans des hommes. Celui que mon ami aborda consulta aussitôt son registre : « Koizumi? Koizumi? Une dame? Une dame veuve? Une dame qui a été mariée à un Européen? Une dame veuve qui a été mariée à un Européen du nom de Lafcadio Hearn? » L'agent de police secoua la tête : il n'avait jamais entendu ce nom-là; son registre ne mentionnait le passage d'aucun Européen. « Mais si cette dame a un fils de vingt et un à vingt-deux ans, alors c'est bien ici qu'elle habite. Montez la petite rue : la dernière porte à droite. »

La porte restait obstinément fermée; mais, à côté, on avait pratiqué dans la palissade une ouverture carrée par où nous pûmes nous glisser en nous courbant jusqu'à terre. Une allée de pierres plates, ombragée de beaux arbres, nous conduisit à la maison grand'ouverte et silencieuse entre ces arbres et son jardin. Une vieille domestique, nue jusqu'à la ceinture, nous dit que Mme Koizumi était absente, que son fils aîné était allé au tombeau de son père, mais qu'ils rentreraient l'un et l'autre dans une heure. Il fallut nous retirer de cette ombre hospitalière et chercher dans la rue brûlante une maison de thé.

Il y en avait une dont le patron nous offrit, au premier étage, la chambre d'un étudiant, la plus fraîche de la maison; mais il nous avertit que tout y était en désordre. Tout, c'était peu de chose. Des revues et un kimono traînaient autour d'une table minuscule, et, derrière un paravent, nous aperçûmes un panier de charbon et le petit brasero où l'étudiant devait préparer sa cuisine. Cette chambre pouvait lui revenir à six ou sept francs par mois, et sa nourriture à vingt-cinq. On ouvrit les fenêtres à coulisse et nous fûmes comme dans une galerie, éventés par l'air de la plaine. Le patron nous apporta, avec une bouteille de bière, une écorce de pin aux dessins bizarres, aussi brillante qu'une laque, et une branche d'érable qui avait la forme d'un animal fantastique. Elles étaient à vendre chacune pour soixante-quinze francs. Il tournait et retournait complaisamment entre ses doigts ces fantaisies artistiques de

la nature. Comme nous les admirions, l'étudiant rentra et ne s'étonna point de trouver sa chambre occupée. Nous échangeâmes nos cartes, et je lui expliquai la raison de ma présence. Il connaissait de vue Mme Koizumi et, de nom, Lafcadio Hearn. Il savait qu'un professeur de l'Université, M. Yone Noguchi, avait publié un livre sur lui, en anglais. Mais il n'avait rien lu de ses ouvrages, bien qu'il fût homme de lettres, lui aussi, et qu'il collaborât à plusieurs de ces petites revues littéraires qui pullulent au Japon. Une indifférence aussi profonde que le silence de ce faubourg semblait recouvrir la mémoire de l'homme extraordinaire dont je venais visiter la maison. Notre hôte involontaire poussa l'obligeance jusqu'à envoyer un domestique voir si Mme Koizumi était rentrée. On nous dit qu'elle nous attendait. Le patron, agenouillé entre son écorce de pin et sa branche d'érable, l'étudiant, mon ami et moi, nous nous fîmes en nous quittant force civilités.

Près de la porte qu'on avait pu entre-bâiller, le fils aîné de Lafcadio Hearn nous accueillit : un grand et mince jeune homme dont la figure reproduisait en plus doux les traits délicats de son père, et qui présentait ce contraste saisissant d'un parfait Européen aux parfaites manières japonaises. Sa mère, un peu forte pour une femme du Japon, a été jolie et reste très avenante. Mon ami remarqua que rien n'était plus facile que de me traduire ses réponses, tant elles étaient nettes et précises, et il attribua cette qualité, si rare au Japon, à l'influence de son mari. Je sentis dans sa courtoisie quelque chose de plus que la simple courtoisie japonaise. Elle faisait, me dit-elle, une exception en ma faveur, car sa porte était rigoureusement fermée aux étrangers; mais elle connaissait les sentimens de Lafcadio Hearn à mon égard, et elle était heureuse de me recevoir chez lui.

Nous étions bien chez lui, en effet, dans cette maison où tout lui est consacré. Petite maison japonaise, mais plus grande qu'elle ne paraît, posée derrière des arbres touffus et devant un jardin dont la lanterne de pierre, les sapins, les cerisiers, les azalées, les bambous, qu'il adorait, ont l'air de regarder attentivement si le maître ne va pas paraître sur la véranda. Quand toutes les portes à coulisse sont ouvertes, on se croirait sous le pavillon d'un bateau, entre deux rives verdoyantes. Sa chambre de travail était la plus reculée de la

maison, et celle qui la précédait, toujours silencieuse, interceptait les bruits et les murmures. Elle est meublée de bibliothèques vitrées à hauteur d'appui et d'une très haute table où il écrivait debout, son œil de myope frôlant le papier. Le milieu est vide, et le fond est occupé par le *Butsudan*. Devant ce tabernacle des Mânes, brûlent une veilleuse et une baguette d'encens; et des mains pieuses ont déposé quelques fleurs. Le fils aîné m'en ouvrit les deux petites portes : je vis sur le fond doré de l'*ishai* ou tablette funéraire le nom de mort que le prêtre bouddhiste avait donné à celui qui fut pour les Européens Lafcadio Hearn et pour les Japonais Koizumi. Mais je n'osai pas demander son troisième nom, son nom de bouddha.

Depuis dix ans, la veilleuse brûle; les baguettes d'encens fument; l'eau, le riz, le pain ou les fleurs se succèdent sur la table des offrandes; et chaque soir les quatre enfans et leur mère viennent s'incliner et souhaiter bonne nuit au père et à l'époux invisible. Jamais je n'avais eu une aussi vive impression de la présence d'un disparu. Ce n'était point la chambre convertie en oratoire, ni la pièce inhabitée, glaciale ou solennelle depuis que la mort y a passé. C'était une chambre comme les autres, mais plus intime. Je me rappelai ce que Lafcadio Hearn a écrit de la familiarité du culte des Ancêtres et de cette tendresse dont on entoure les Esprits des morts. On les honore, on les aime, on vit sous leurs yeux, on partage avec eux sa ration quotidienne de joies et de soucis. « La nuit, ils flottent dans le reflet de la lampe d'autel, et ce sont leurs mouvemens qui font bouger la flamme. » Cette phrase, qu'il m'avait dite lui-même, je l'ai retrouvée dans son dernier livre. Assurément il exagérait la poésie de ce culte, plus formaliste que tendre; mais son exagération était devenue, en ce qui le concernait, une réalité. Et je le revis, lui, tel qu'il était avant d'avoir pris place parmi les milliards de kami et de bouddha, protecteurs du Japon.

Je visitais un jour, en 1898, l'Université de Tokyo, avec un professeur de droit japonais, M. Umé, quand des étudians sortirent d'une salle devant laquelle nous passions. « C'est le cours de littérature anglaise, me dit M. Umé; le professeur est un M. Koizumi dont je ne me rappelle pas l'autre nom, car il est Anglais ou Américain; mais il s'est fait naturaliser Japonais, ajouta-t-il avec un sourire très ironique. — C'est Lafcadio

Hearn! m'écriai-je. Auriez-vous la bonté de me présenter à lui? » J'avais lu ses *Glimpses of Unfamiliar Japan*, et je désirais le connaître. J'aperçus au fond de la salle un petit homme, assez large d'épaules et pourtant d'apparence frêle, qui, dès que M. Umé s'approcha de lui, répondit à son salut japonais par un salut encore plus japonais, en faisant glisser ses mains jusqu'à ses genoux et en se courbant trois fois de suite. Son visage, aux traits réguliers et fins, eût été séduisant sans un accident qui l'avait privé de son œil gauche et qui avait donné à son œil droit une dilatation singulière. Cet œil énorme, sous un front gracieusement modelé et dans cette figure délicate, produisait un effet de difformité cyclopéenne. Son sourire, voilé par ses moustaches, avait quelque chose d'incisif en désaccord avec sa timidité, une timidité d'insecte qui hésite devant l'ombre d'une main. J'eus la sensation que ma présence lui était importune et qu'il me considérait comme un danger. Lorsque je lui manifestai le désir d'aller lui rendre visite, un effarement passa dans son œil étrange. Je l'invitai aussitôt à venir déjeuner à mon hôtel, j'insistai, je fixai le jour. Il accepta; mais il n'acceptait que pour éviter ma visite, et je m'attendais à recevoir le lendemain ou le surlendemain un mot d'excuse.

Il vint cependant. Le déjeuner dans la salle bruyante de l'hôtel me parut être une torture pour lui. Mais, après le déjeuner, rentré dans ma chambre, il s'apprivoisa et je goûtai, tant que dura l'après-midi, les délices de sa conversation. Cet homme avait une nature extrêmement féminine. Il pouvait se donner tout entier, sachant qu'il se reprendrait tout entier. Il avait compris que je n'essayerais point de forcer son intimité, et il se livra pendant quelques heures au désir de plaire. Il me parla du Japon, du vieux Japon, de l'adorable petit peuple japonais. Mes objections à son enthousiasme le piquaient au jeu. Sa voix très douce se faisait plus caressante; il m'évangélisait. Mais quand je l'interrogeai sur le Japon moderne, sur les étudians de l'Université, il m'arrêta net : « Non, je ne puis pas vous répondre. Mes fonctions me l'interdisent. » Et son œil, où se condensait toute la lumière extérieure de son âme, son œil désorbité dont la grosseur même éveillait l'idée d'une fragilité douloureuse, mais qui, dès qu'on ne voyait plus que lui dans son visage, paraissait étonnamment beau, son œil s'assombrit et se chargea de défiance. Il s'en repentit très vite, et, comme pour

s'en excuser, il me parla de lui, de son arrivée au Japon, et de ses ennemis, les missionnaires protestans. Il avait baissé les paupières, et je ne distinguais plus sur sa figure redevenue charmante que l'acuité du sourire. Sa douceur de parole et de manières, qui se reflète dans tout ce qu'il écrit, n'exprimait qu'une partie de son être : l'autre était irascible et passionnée. Enfin, comme l'heure s'avançait, il se leva. Mais, avant de me quitter : « Puisque vous aimez, me dit-il, quelques-unes de mes histoires japonaises, je veux vous en conter une dont vous ferez ce qu'il vous plaira. » Et il me conta l'histoire récente d'une pauvre fille japonaise mal convertie, qui avait jeté dans un torrent les tablettes funéraires de ses parens pour obéir à des diaconesses ennemies des superstitions idolâtriques, et que tout son village indigné avait chassée comme une sacrilège. Il en eût fait un chef-d'œuvre, sans doute. Je le remerciai du don royal dont il payait ma médiocre hospitalité. Et nous nous dîmes adieu. Je ne l'ai jamais revu ; mais, pendant les quelques mois que je restai encore au Japon, je reçus plusieurs fois la visite de son plus intime ami japonais qu'il m'avait envoyé et qui était beaucoup moins discret que lui sur les vices du Japon moderne... Nous nous écrivîmes à de rares intervalles. La dernière lettre m'annonçait son désir de venir en France avec son fils aîné et de le laisser dans un de nos collèges. Il souhaitait que cet enfant apprît la langue française, la seule langue, me disait-il, où il lui semblait qu'il aurait pu rendre toutes les nuances de sa pensée. Il m'avait été reconnaissant, je crois, de n'avoir jamais cherché à franchir son enclos. Je ne devais y pénétrer qu'après la mort et le prêtre bouddhiste.

Je ne sais pas de roman plus curieux que l'aventure de cet homme. Il a vécu son exotisme comme Musset son romantisme, et, comme Musset, il est mort d'avoir voulu vivre son rêve. Mais cette histoire prend un sens plus large parce qu'elle se passe au Japon entre 1890 et 1905, c'est-à-dire pendant la période où le Japon travaille fiévreusement à s'européaniser. Européens et Japonais se comprendront-ils? La cité japonaise s'ouvrira-t-elle à l'étranger qui lui apporte son intelligence, son travail, sa bonne volonté, son admiration, toute son âme? La couronne de lauriers que des étudians offrirent à Lafcadio Hearn le jour de ses funérailles semble répondre à cette question. On y lisait : « *A la mémoire de Lafcadio Hearn dont la*

plume fut plus puissante que le sabre de la nation victorieuse qu'il aima, où il vécut et qui n'a point de plus grand honneur que de lui avoir donné le droit de cité et une tombe, hélas! » Mais les inscriptions funéraires ne disent pas toujours la vérité. La vérité, c'est que les Japonais lui firent payer très cher ce droit de cité, ne lui surent aucun gré de son amour et qu'il mourut, la tristesse et la déception au cœur. Et la vérité, c'est encore que les Japonais et lui ne furent coupables que de ne pas s'entendre...

II

L'Europe et l'Amérique semblaient s'être donné le mot pour faire de Lafcadio Hearn un amoureux du Japon (1). Son père, chirurgien major de l'armée anglaise, d'une vieille famille de Dorchester, où s'était infiltré du sang bohémien, avait épousé une jolie Grecque romanesque de Cerigo, petite comme une Japonaise et aux larges yeux bruns comme une biche sauvage. L'enfant naquit en 1850 dans l'île ionienne anciennement nommée Leucadia et aujourd'hui Lefcada. Ses parens vinrent s'établir à Dublin, d'où la jeune femme se fit bientôt enlever par un cousin grec qu'elle avait appelé à son secours contre son mari, sa nouvelle famille et le brouillard. Les deux époux se remarièrent chacun de leur côté et ne se soucièrent jamais plus des deux enfans qui leur rappelaient leur cruelle erreur. Le petit Lafcadio échut à une tante de son père, une fervente catholique qui vivait au pays de Galles entourée de prêtres. Elle devait se défier de cet enfant si peu pareil aux autres, qu'on lui avait amené avec des anneaux d'or dans les oreilles et qui parlait un anglais mêlé d'italien et de grec. Il avait l'aspect d'un petit corbeau et une étrange sensibilité nerveuse. Il voyait des lutins partout. Les saints et les anges, tels qu'on

(1) C'est ici même que le nom de Lafcadio Hearn a été prononcé pour la première fois en France. C. de Varigny lui consacra, le 1er septembre 1895, un article dont Lafcadio était justement fier. Plus tard, Mme Bentzon rendit pleinement justice à son talent de conteur (Voyez la *Revue* du 1er juin 1904). On pourra consulter sur lui le livre de M. Joseph de Smet (*Mercure de France*, 1911) et les excellentes traductions de Marc Logé et de M. de Smet et de Mme L. Reynal Je me suis surtout servi de sa *Correspondance* publiée par Mme Élisabeth Bisland (2 vol. in-8. *Boston and New-York*, 1906). On peut consulter aussi le livre de M. George M. Gould, *Concerning Lafcadio Harn* (London, 1908).

les lui représentait, l'intéressaient moins que les fées et les revenans qui le soir tiraient les draps de son lit. Quand on lui faisait prononcer ces mots : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,* sa pensée ne s'arrêtait ni au Fils ni au Père, mais ses yeux noirs cherchaient ce mystérieux *Esprit* qui lui apparaîtrait peut-être et qui l'emplirait d'une délicieuse épouvante. Tout lui aurait mieux valu que l'austère demeure de sa grand'tante : une ferme dans les forêts de la Suède où les gens comprennent qu'on puisse entendre les Invisibles; un foyer breton où les superstitions de la nuit se chauffent devant l'âtre; une petite ville italienne peuplée de saints aimables et de vierges miraculeuses et dont les bois voisins retentissent encore du rire des Œgipans; un camp de romanichels, de ces romanichels dont il portait sur la paume de sa main la *marque du pouce* à laquelle se reconnaissent leurs descendans. La vieille dame voulut plier à une froide discipline le fils de la damnable étrangère. Elle ne réussit qu'à en faire un révolté dont l'âme farouche, tourmentée d'un paganisme obscur, tendait instinctivement vers tous les autres mondes.

A dix-sept ou dix-huit ans, renvoyé du collège où un accident de jeu l'a éborgné, brouillé définitivement avec sa grand'-tante, il traîne dans les bas-fonds de Londres et couche à l'asile des pauvres. A dix-neuf ans, il débarque en Amérique. On ne sait comment il vécut à New-York; mais il garda l'horreur d'avoir battu le pavé entre « des précipices de maçonnerie » dans cette ville « emmurée jusqu'aux cieux et mugissante comme la mer. » Il écrira plus tard à un ami : « Un palmier haut de deux cents pieds est une chose plus belle dans l'ordre naturel que soixante-dix fois sept New-York. » Mais il y a vu, à une devanture de magasin, la photographie d'une comédienne dont il s'est aussitôt et littéralement enamouré. Le mystère de cet attrait s'éclaircira pour lui le jour où il apprendra que cette femme a du sang hindou dans les veines. L'Amérique du Nord n'était plus en mesure de satisfaire une telle vocation d'exotisme.

A bout d'expédiens, il partit pour Cincinnati, où il était recommandé à un parent lointain; mais ce parent ne lui fut d'aucun secours, car on nous dit qu'il se mit d'abord aux gages d'un colporteur syrien. Puis il se dégoûta de la Syrie et surtout du colportage; et un journal le recueillit en qualité de correc-

teur d'épreuves. Il les corrigeait avec un souci minutieux de la ponctuation quand, chargé par hasard de suivre l'enquête d'un crime atroce, il publia un article que tout Cincinnati s'arracha. Ce jeune homme, qui rasait timidement les murs et qui tremblait devant son directeur, s'était révélé comme un reporter de premier ordre et comme un rival d'Edgar Poe dans la description précise et horrible. C'est que le macabre et le monstrueux sont des provinces de l'exotisme. Sa situation était faite. Il ne tarda pas à la défaire. Les lecteurs d'Amérique ne demandent pas mieux qu'on secoue leurs nerfs : ils ne veulent pas qu'on dérange leurs préjugés. Lafcadio Hearn avait traduit les nouvelles de Théophile Gautier, *Le Roi Candaule*, *Une Nuit de Cléopâtre*. Aucun éditeur n'accepta ce livre jugé immoral ; et bientôt le traducteur parut encore plus immoral : il prétendit épouser une mulâtresse. Les mains qui serraient la sienne se retirèrent. Le journal lui signifia son congé. Il s'enfuit à la Nouvelle-Orléans où l'invitaient un ciel plus doux, les magnolias en fleurs, dont la mort d'Atala a parfumé l'aurore de notre romantisme, l'oiseau moqueur et les cases nègres.

Il y resta une dizaine d'années. J'y ai retrouvé son souvenir, le souvenir d'un être original, inoffensif, un peu bohème, qui écrivait des choses très bizarres et qui recherchait la société des gens de couleur. Mais à quoi bon interroger les indifférens ? Ses lettres, dont le recueil commence précisément dès son arrivée à la Louisiane, en 1877, nous le livrent tout entier. Selon lui, la personnalité humaine est le point de rencontre mystérieux et passager d'une multitude d'âmes qui n'attendent que l'instant de la mort pour se disperser à travers le monde et reformer avec d'autres âmes également disséminées d'autres individus également éphémères. Et il jouissait, non sans quelque secret effroi, de la foule d'âmes qu'il portait en lui.

Il y en avait une toute petite qu'il tenait assurément de sa terrible grand'tante et qui aspirait à la respectabilité : « Je crois que je puis me racheter socialement ici, écrit-il ; je suis entré dans la bonne société... » Mais cette petite âme était combattue par une âme beaucoup plus forte qui préférait à la bonne société le monde des spectres et des fantômes. Sous le soleil éclatant de la Louisiane, le vieux quartier français de la Nouvelle-Orléans, ses vieilles rues, ses vieux pavés, ses vieilles voûtes, ses vieux cimetières, lui parurent extraordinairement

fantastiques. C'était aussi la première fois, depuis son débarquement en Amérique, qu'il foulait une terre riche de passé. Il habitait, dans une maison créole ruinée, de grandes pièces peintes en vert pâle et en jaune « où semblait s'attarder le spectre de la richesse. » La belle et jeune Française, qui le servait, entrait et sortait comme une ombre. Une diseuse de bonne aventure occupait le premier étage, et l'appartement obscur toute la journée n'était éclairé que de deux petits cierges qui brûlaient chacun devant un crâne. Son âme de gypsie n'avait jamais encore été à pareille fête. Il adora ce pays de lunes magiques, de sorciers et de sorcières, dont les nègres l'attiraient par leurs bizarreries, leurs incantations, leurs chants, leurs danses, et parce qu'ils viennent de très loin, et parce que les Américains les méprisent. Passionné pour la musique créole, il tâchait d'y surprendre sous les fioritures françaises les échos primitifs du vaste continent noir. Il étudiait les dialectes créoles. Il notait avec amour les déformations de notre vieille langue dans ces sombres bouches aux lèvres lippues. Et la prodigieuse Asie avait déjà commencé à le hanter. Chaque semaine il donne à son journal, sous la rubrique *Fantastics*, des légendes hindoues, bouddhiques, égyptiennes, chinoises. On dirait qu'il s'exerce à se suggérer les émotions qu'il ressentira plus tard au Japon.

Il a aussi une âme de collectionneur romantique. Ce qui lui manquera toujours, c'est la somme de connaissances organisées qu'un bon étudiant acquiert entre sa quinzième et sa vingtième année. Il s'instruit tout seul, au hasard de ses lectures, et il est exposé, comme tous les autodidactes, à tomber sous la tyrannie despotique de ses découvertes. C'est ainsi que, du jour où il découvrira Spencer, il le proclamera le plus grand penseur qui ait paru sous le ciel. Son érudition rappelle celle de Hugo. Il court des instrumens de musique du moyen âge aux superstitions finnoises dont le grotesque l'enchante. Il demande à l'histoire de l'extraordinaire et du terrible, à la mythologie ce qu'elle a de plus extravagant et de plus sensuel. « Je me suis engagé, dit-il, dans la religion de l'étrange, du bizarre, du curieux, de l'exotique, du monstrueux : cela convient à mon tempérament. »

Au milieu de ce capharnaum d'excentricités, l'âme que lui avaient transmise ses ancêtres grecs se manifeste par

un goût instinctif de la pure et sobre beauté. Il travaille et travaillera sur les mythes de l'Extrême-Orient de la même façon que les Hellènes sur ceux de l'Égypte et de l'Inde. Il y introduit de la mesure et il en dégage de l'humanité. Mais les légendes hindoues, ces typhons de l'imagination tropicale, l'émeuvent encore moins que la douce histoire d'Orphée « qui fait éclater le cœur de marbre du tombeau. » Son atavisme grec l'amène à nous. Ses maîtres et ses modèles sont des Français. Il se proposera de réaliser en anglais un style latin, de transfuser à la prose anglaise la vie colorée, l'harmonie, la grâce artistique de la prose des Gautier, des Loti, des Anatole France, des Daudet, des Maupassant. Son admiration ne se trompe que là où sa passion du fantastique l'emporte. Assurément, le *Succube* de Balzac l'intéresse plus qu'*Eugénie Grandet*. Mais la tragédie rapide de *Carmen* l'émerveille. Quand il passe du *Roman de la Momie* ou de *Salammbô* aux romans égyptiens de l'Allemand Ebers, « il quitte le lit d'une femme aimée pour entrer dans la froideur gluante du tombeau. » Il se laisse si bien posséder par l'objet de son admiration que le style même de ses lettres en prend le ton et le coloris. Il sort évidemment d'une lecture de Chateaubriand lorsqu'il écrit : « Je voudrais être élégant et voluptueux comme une colonnade dans la mosquée de Cordoue. » Et, si nous ignorions sa prédilection pour Baudelaire, nous la devinerions à ces mots : « Il y a sous les tropiques des lis qui empoisonnent, mais ils sont plus beaux que les lis d'une blancheur fragile et froide des pays du Nord. » Entre toutes les nations modernes, c'est la nôtre qui lui semble supérieure par son amour désintéressé de l'art. Un de ses correspondans américains, s'étant moqué de la bohème de Murger, il lui répond assez vivement qu'il y a pourtant sous la légèreté de ce livre une philosophie sérieuse et que ses héros obéissent en somme au noble principe de tout subordonner, y compris l'argent, à la vocation artistique et à la recherche du beau. Et il souffre que personne autour de lui n'admette cette conception de la vie. Et seul, déclassé dans une société où il ne trouve aucun encouragement, aucune ressource intellectuelle, il rêve d'être le Colomb littéraire d'une Amérique romanesque.

Chateaubriand, Gautier, Baudelaire, Loti : il est bien de leur famille. Son exotisme, comme le leur, est une réaction

contre les platitudes et les banalités de la vie moderne, — de cette vie qui cependant deviendra à son tour la vie antique et se réveillera sous la poussière des siècles aussi ensorcelante que les hypogées égyptiens. Mais ce qui le distingue, c'est l'inquiétude, poussée parfois jusqu'à l'angoisse, avec laquelle il se cherche une patrie tantôt à travers l'espace et tantôt à travers le temps. Sa nostalgie a la violence d'un désir charnel. Les Chateaubriand et les Gautier sont de grands solitaires. L'exotisme n'est pour eux qu'un moyen d'étendre leur moi ou de tromper leur mélancolie. Ils ont beau s'égarer dans les déserts de l'Amérique ou dans les splendeurs de l'Orient, ils ne sont vraiment exotiques que rentrés chez eux, devant leur table de travail où ils revêtent somptueusement leurs impressions de voyage. Mais Lafcadio Hearn soupire après la douceur d'un foyer, que ce soit une tente, une paillote ou un palais gardé par des dragons. Il est nomade avec un instinct patriarcal, comme les vrais nomades qui traînent, suspendues à leurs pénates, leurs grappes d'enfans. Il se répète amoureusement les vers de Tennyson : *Je veux épouser une femme sauvage : elle me donnera une race sauvage... qui répondra par des cris aux cris du perroquet et qui sautera l'arc-en-ciel des ruisseaux et qui n'usera pas ses pauvres yeux sur nos misérables livres...*

Les fantasmagories de la Nouvelle-Orléans s'étaient éteintes pour lui. Il aspirait à s'enfuir. Le succès d'un petit roman médiocre, *Chita*, décida son journal à l'envoyer aux Antilles. Il y passa deux ans ; il y eût peut-être passé toute sa vie, s'il ne s'était aperçu que l'exubérance des couleurs engourdissait le sens esthétique et que la satiété des sensations vives paralysait l'imagination. Il en rapporta tous les élémens d'un livre qu'il écrivit à New-York en 1889 : *Deux années dans les Antilles françaises.* Il ne parlait de ce livre qu'avec mépris. Le style, me disait-il, surchargé de clinquans, lui en faisait honte. Il s'exprimait comme un barbare qui, parvenu à la plus haute civilisation, rougirait de son ancienne barbarie. Mais l'ouvrage renferme des pages de grand écrivain, que je souhaiterais de voir traduites, car nous n'avons rien qui les vaille sur notre Martinique et sur cette malheureuse ville de Saint-Pierre « dont jamais plus le soleil ni la lune n'éclaireront les rues..., dont jamais plus les jardins ne fleuriront, sauf dans les rêves. » Tout y était encore bien plus fantastique que dans le vieux

quartier de la Nouvelle-Orléans : les murs couleur de citron, les balcons bizarres, les treillis verts, les escaliers moussus baignés par la flamme de la mer ; les hommes nus jusqu'à la ceinture, musclés comme des statues, avec leur peau d'or, de bronze bruni et de bronze rouge ; les femmes dont la chair avait le ton de l'orange et de la banane, et dont la bande de leurs turbans était du même jaune brûlant que les stries du ventre des guêpes ; dans l'air chaud et lourd, la douceur et le parfum du sucre et de la cannelle et les odeurs de la mangue, des gelées de goyave et du lait frais des noix de coco...

Un an après son retour de la Martinique, encore tout gorgé de ces sensations voluptueuses, dont il promenait la hantise sous les gratte-ciel de New-York ou dans « la ville des quakers » de Philadelphie, le *Harper's Magazine* lui offrait de partir pour le Japon, accompagné d'un artiste qui illustrerait ses articles. Il s'embarqua. Mais, en route, il apprit que l'illustrateur devait être payé deux fois plus que lui. Indigné, il rompit son contrat et débarqua à Yokohama presque aussi dénué que vingt ans plus tôt à New-York.

Tel était l'homme qui arrivait chez les Japonais à la fin de mai 1890. Il n'a point de patrie, mais il a souvent éprouvé le désir de partager les joies d'une grande communauté humaine. Il n'a point de famille ; mais ses passions n'ont point étouffé son besoin de tendresse familiale. Il n'a point d'amour, mais ses instincts amoureux le portent de préférence vers les autres races que la race blanche. Il n'a point de religion, mais, sauf le christianisme qu'il redoute et déteste depuis son enfance, toutes les religions l'attirent et plus particulièrement les plus étranges. Non seulement il n'a aucun préjugé d'Européen, mais il nourrit contre la race anglo-saxonne et contre l'Amérique du Nord une rancune d'artiste mal compris et d'amateur forcené de pittoresque et de bizarrerie.

III

Ce qu'il rêvait, et plus encore, le Japon allait le lui donner. Les ennuis de l'arrivée, les embarras pécuniaires, l'attente d'une situation sans laquelle il aurait dû reprendre le chemin des États-Unis, l'hostilité des pasteurs américains, à qui le paganisme de cet intrus avait sans doute été signalé, toute

l'amertume de ces premières tribulations s'évanouit, se volatilisa dans un air limpide et subtil qui l'enivrait comme un parfum. « Ce que je sens envers le Japon, dit-il, est indescriptible... La pauvre simple humanité y est divine. Rien en ce monde n'approche du charme naturel et naïf des Japonais... » Il aime leurs dieux, leurs coutumes, leurs chansons vibrantes d'oiseaux, leurs maisons, leurs superstitions, leurs défauts : « Je crois que leur art devance le nôtre comme l'art grec était supérieur aux premiers tâtonnemens de l'art européen. C'est nous les barbares ! Je ne pense pas seulement ces choses : j'en suis aussi sûr que de la mort. » Le passionné, qui a reçu le coup de foudre, ne croit pas plus ingénument à son amour : *J'en suis aussi sûr que de la mort!* Il n'immole pas plus allégrement la fierté de sa race : *C'est nous les barbares!* Quoi, rien ne l'a déçu, rien ne l'a heurté dans ce Japon si peu pittoresque au premier abord, avec ses fouillis de baraques d'une teinte noire et sale, et la laideur des visages et le comique des attitudes qui a tant frappé Loti et qu'il a si bien rendu? Quel dieu, quel Bouddha lui en a dérobé les aspects médiocres ou rebutans? En tout cas, ce fut un dieu qui obtint du gouvernement japonais que ce nouveau venu fût nommé professeur d'anglais au collège de Matsué. Il n'eut point le temps de connaître Tokyo. On le dirigea presque immédiatement vers cette petite ville sur la côte occidentale, où les Européens ne s'aventuraient jamais.

Un chemin de fer tout récent la relie à Kyôto. C'est un voyage de douze heures à travers des vallées charmantes et le long d'une côte aux petites anses arrondies où des villages sommeillent derrière leurs barques tirées sur le sable. Les cimetières montent vers les bois. Des rangées de Bouddhas en pierre grise regardent passer le train. Le nom des stations est écrit en caractères japonais et en lettres européennes, avec les noms des endroits dignes d'être visités : *Temple d'Amaterasu! Montagne de l'Ogre! Château fort!* Du temps de Lafcadio Hearn on voyageait en kuruma, et l'on mettait plusieurs jours; et l'on s'arrêtait forcément à tous les temples fameux et à toutes les montagnes des Ogres. Le chemin de fer n'a pas encore transformé cette région peu commerçante, où la mer est trop mauvaise pour le cabotage. Et Matsué a conservé sa physionomie d'autrefois. C'est la ville sans âge, la pure ville japonaise

telle qu'elle a été bâtie, brûlée, rebâtie, rebrûlée et rebâtie depuis des centaines d'années. Elle s'étend devant un cercle de montagnes qui semblent légèrement posées sur l'horizon, à l'embouchure d'une rivière, et au bord d'un grand lac dont les flots du rivage reflètent ses mille petits balcons de bois. Ses longues rues sont sinueuses et étroites; quelques-unes ne sont habitées que par des dieux; d'autres, par des marchands d'antiquités et d'autels domestiques. Des ponts en dos d'âne enjambent les canaux qui la sillonnent. Ses grands quartiers samuraïques se perdent sous la verdure. Mais dans son parc seigneurial, entouré de remparts et de douves fleuris il ne reste des bâtimens et des dépendances de son ancien château qu'une pagode à cinq étages.

Cette petite ville avait un caractère assez particulier. Ses daïmio, les Matsudana, dont le temple est encore visité chaque mois par les survivans de leurs derniers samuraï, étaient apparentés aux Tokugawa, et ils y avaient acclimaté l'étiquette de la cour shogunale et les arts d'agrément de Tokyo. On y jouait de la biwa; on apprenait à y tordre élégamment la petite branche qui compose à elle seule un bouquet; on y cultivait des arbres nains; la mode de la cérémonie du thé y avait répandu le goût des jolies porcelaines. Même aujourd'hui que tout a changé dans l'Empire, les gens de Matsué gardent les belles manières de jadis et une sorte de fantaisie délicate dont les jeux de lumière donnent à leur immuable politesse un air de spontanéité. Ils ont l'humeur insouciante et douce; ils ne s'occupent point de politique; leurs seules industries sont des industries d'art : ils taillent l'agate et le cristal; ils font de la faïence, des laques et des dieux.

Aux environs de Matsué s'élèvent les temples les plus antiques du Shintoïsme, des temples de bois vides qui, dans leurs cours de galets, en l'absence des pèlerins, sont comme des épaves à marée basse. Cette province d'Izumo est une terre sacrée entre toutes. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'on y soit plus fervent qu'ailleurs. Dans les endroits où affluent les pèlerinages, les indigènes ont une tendance à considérer les dieux comme leurs obligés. Cependant le va-et-vient des pèlerins crée une atmosphère religieuse assez forte; et les légendes y sont aussi nombreuses que les lampes des dieux et des ancêtres qu'on allume le soir, partout.

J'ai longuement flâné dans Matsué. J'y suivais le fantôme de Lafcadio Hearn. Il me précédait sur la route montante qui mène à la pagode. C'était là qu'il errait souvent à la nuit tombée, en compagnie de sa petite femme silencieuse. Il me promenait de préférence le long de la rue des temples. Il y en avait un dont l'enclos était ombragé par un seul pin. Ses branches horizontales, appuyées sur des béquilles, donnaient l'impression d'un vieux roi puissant que ses forces trahissent et que soutiennent de vils esclaves, mais qui n'en couvre pas moins d'une ombre jalouse son empire où dorment les morts. Les sanctuaires entre-bâillés resplendissaient. Leurs petites tables de laque et d'or, surchargées de vases indescriptibles, éveillaient l'idée d'une mystérieuse alchimie. Je n'avais jamais tant vu de Bouddha sculptés dans le granit. Furieux, rieurs, difformes, méditatifs, somnolens, relevant le menton d'un air de mépris ou tendant avec une mine facétieuse la rondeur ballonnée de leur panse, ils auraient formé une galerie d'un réalisme étonnant. Et la plupart avaient autour du cou des chapelets où, sur chaque grain, était collée une prière imprimée ou un papier blanc votif.

Comme Lafcadio Hearn, je fus, dès le lendemain de mon arrivée, présenté au préfet dans la même salle dont il avait franchi le seuil avec un battement de cœur. Mais ce haut fonctionnaire ne portait plus les riches vêtemens de soie qui l'avaient impressionné. Il avait aussi perdu « son calme suprême de bouddha. » Il était très moderne, un peu agité. Quand je lui exprimai mon désir de visiter l'ancienne maison de Lafcadio Hearn, il parut très surpris et il pressa un bouton électrique. Un de ses secrétaires étant accouru, il lui demanda s'il connaissait la maison de... de... « De Lafcadio Hearn, » lui soufflai-je. Il répéta : « De Lafcadio Hearn. » Le secrétaire sourit, se gratta l'oreille, disparut et ramena un de ses collègues qui, en effet, connaissait cette maison, louée maintenant à un employé de la préfecture. On téléphona, et il fut répondu que je pourrais la visiter à deux heures. Elle était située derrière le parc du château, séparée de la route par un mur dont l'auvent de tuiles et la haute porte indiquaient une résidence de Samuraï. La dame du logis, une jolie femme, m'y accueillit avec un plaisir que je ne m'expliquai qu'au moment de partir, quand elle me présenta en rougissant un album tout neuf, où elle me pria d'ins-

crire mon nom. Depuis le coup de téléphone du préfet, elle savait qu'elle habitait une maison historique.

Des trois jardins, que Lafcadio Hearn nous a décrits, celui de l'étang et des *merveilleux* nénufars a disparu : on y a construit une maison. Je retrouvai dans les deux autres les rochers *énormes* de Lafcadio, mais qui, depuis son départ, étaient redevenus des rocailles, le prunier dont l'efflorescence était *prodigieuse* lorsqu'il le regardait, et le beau laurier aux feuilles lustrées comme du bronze. On n'y voyait plus les crapauds de bon augure, ni l'innombrable famille de serpens qui ne craignaient point le pas de l'homme ; et la dame n'y avait pas encore entendu roucouler la colombe sauvage. Je n'en fus point étonné. La prédiction du poète s'était réalisée : « En vérité, avait-il dit, les plantes mêmes et les arbres et les rochers et les pierres, entreront au Nirvana. » Ils y étaient entrés avec lui. Seul le laurier demeurait intact, tel qu'il l'avait vu.

Ce fut dans cette maison qu'il vécut toute sa part de bonheur. Quelques semaines après son arrivée, il avait connu une jeune fille de vingt-deux ans, Setsu Koizumi, qui appartenait à l'ancienne bourgeoisie armée ou, comme on dit plus noblement, à la caste militaire des *samuraï*. Ses parens, ruinés par la Révolution, étaient tombés dans la misère. Il y eut beaucoup d'histoires semblables, à cette époque-là, au Japon ; et bien des jeunes filles, qui avaient reçu une excellente éducation, durent accepter, par dévouement filial, une vie dont la seule pensée jadis eût paru à leurs mères plus dure que la mort. Les Koizumi se résignèrent à ce que leur fille allât vivre avec un étranger qui se chargerait d'elle et d'eux aussi. Les formalités du mariage japonais furent accomplies. Les deux époux vidèrent chacun les trois petites coupes d'eau-de-vie de riz. Ce fut aussi simple que la cruche cassée de la Esmeralda. Ni l'un ni l'autre ne se comprenait. Ils avaient recours à un dictionnaire ; mais ils arrivèrent à se composer un langage qui leur suffit. Lafcadio Hearn avait quarante ans : ce n'est point à cet âge qu'on apprend la langue japonaise. Sa femme aurait bien plus vite appris l'anglais. Il s'y opposa, tant il craignait de lui enlever un de ses plus grands attraits. Il voulait qu'elle restât l'image vivante de l'exotisme, de la nouveauté toujours nouvelle parce qu'elle garde toujours quelque chose d'énigmatique. Il avait ainsi dans sa maison, circulant autour de lui, préve-

nante, attentive, docile à ses moindres souhaits, une petite femme dont la parole lui produisait le même effet que le chant d'un oiseau. Il en était l'interprète et le devin. La pensée de cette jolie créature ne lui apparaissait qu'à travers un voile qui pouvait devenir plus transparent de jour en jour, mais qui n'en restait pas moins un voile. Il n'en distinguait bien ni les contours ni les nuances : ce qui lui permettait de les imaginer. Cette langue inconnaissable, dont il ne devait jamais avoir que des aperçus légers et superficiels, maintenait dans leurs rapports le mystère qui peut naître de la profondeur d'un esprit ou d'une âme.

La jeune femme était intelligente. Elle sentit que ce qu'il avait aimé en elle, c'était le vieux Japon, et que les petites superstitions, les anciennes croyances, les rites et les usages domestiques, dont une autre peut-être se fût cachée devant un Européen, lui seraient ses meilleurs sortilèges. Elle introduisit dans la maison de l'étranger toute la bizarrerie de la religion populaire et la légende dorée du temps féodal. La difficulté de se faire comprendre l'en rendit forcément économe. Lorsqu'ils quittèrent Matsué pour aller à Kumamoto, puis à Kobé, puis à Tokyo, elle emporta son trésor qui paraissait inépuisable parce que ni l'un ni l'autre n'y pouvaient puiser à pleines mains.

Lafcadio Hearn, lui, jouissait de la vie. Il était enfin un homme considéré, presque considérable. Chaque semaine le journal de Matsué lui consacrait un article. Les reporters tenaient le public au courant de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait dit ; on savait à quel festival il avait assisté, quel temple il avait admiré, dans quel restaurant il avait dîné. Il était reçu au seuil des églises bouddhiques par des prêtres en habits magnifiques, aussi beaux que les *daïmio* du passé. Quelle revanche sur son existence obscure et besogneuse des États-Unis ! Personne ne le toise du haut de sa richesse. C'est même lui le riche, dans cette population si pauvre. Son traitement d'étranger fait de lui un grand seigneur parmi ses collègues qui sont à peu près payés comme nos facteurs ruraux. Il a bien quelques petites déceptions. Un jour on le mène à Yabasé : il se flattait d'être le premier Européen à y mettre le pied, quand il apprend qu'un affreux missionnaire y était venu avant lui. Un autre jour, à Otsuka, des paysans lui lancent du sable et de l'eau. Mais les autorités lui présentent d'humbles excuses. « D'ailleurs, nous

dit-il, une foule occidentale aurait jeté des pierres et des œufs pourris. Et puis ces gens n'étaient pas animés de mauvaises intentions : ils désiraient seulement voir comment l'Européen se remuait... » On croirait entendre Gulliver! Son ravissement le plonge dans une espèce de somnambulisme magique qui répand sur les choses et les êtres qui l'entourent un caractère d'irréalité. « Tout est tranquille ici, dira-t-il, rêveur, pâle, léger, brumeux, vaporeux, visionnaire. Les saisons mêmes ne sont plus que des choses faibles et spectrales. » Les paroles qu'il écoute sans les comprendre lui semblent des échos de l'au-delà. Il retrouve sur tous les visages le sourire divin du Bouddha. Les *geisha* lui apparaissent au milieu des fêtes « comme des fleurs humaines que l'on peut admirer et non toucher. » (Ce n'est vrai, et encore! que pour les étrangers, pour les barbares.) Sa vision du Japon, qu'il nous donnera dans ses *Glimpses*, garde ce qui reste d'ombre et de buée légère dans les yeux du dormeur qui soulève ses paupières et ne distingue pas entre la réalité et son rêve.

Cependant ce somnambule a souvent une singulière lucidité. Il voit admirablement les détails. Sa myopie lui est d'autant plus avantageuse que le Japon est surtout exquis dans les détails et dans les menus symboles de la vie familière. Son Japon est un Japon littéralement observé à la loupe. Il penche sur les objets son œil énorme, armé d'un verre grossissant, comme un prodigieux appareil enregistreur. Il en note l'aspect; il en cherche le sens. Il décrira par exemple les bouchons des vases de saké : leur forme de feu follet rappelle un joyau bouddhique, emblème de l'essence pure, et représente ainsi la pureté du vin et de l'âme du donateur. Ces détails précis et pittoresques, groupés avec amour, étincellent dans l'atmosphère vaporeuse que sa fantaisie a créée et en augmentent l'effet de mystère et de vérité.

Mais il est aussi guidé par ses ressentimens. Le Japon lui donne raison contre l'Amérique qu'il connait et contre toute l'Europe, qu'il ne connaît pas. Depuis le XVIe siècle, les Européens se sont souvent écriés que le Japon, « c'était la maison à l'envers; » et ils ajoutaient en riant : « C'est vraiment très curieux et très joli, une maison à l'envers! » Lafcadio Hearn est le premier qui ait dit nettement, posément, avec tout ce qu'on peut mettre d'agressif dans un sourire : « Pardon, vous

vous trompez : c'est votre maison, à vous, qui est à l'envers. Le Japon est à l'endroit. » Notre vie est artificielle et compliquée; la vie japonaise, simple et naturelle. Nous nous agitons fiévreusement; les Japonais ont le calme et la mesure. Les Américains n'estiment que la richesse; les Japonais honorent la pauvreté. Les Américains ne se soucient point de l'art; au Japon, le plus pauvre paysan a plus de sens esthétique qu'un milliardaire de Cincinnati; et il n'y a pas dans les plus pauvres ménages un objet que l'art n'ait modelé et qui ne signifie plus que sa valeur. Notre vie est une lutte organisée entre tous les individus reconnus égaux; la vie japonaise est une hiérarchie de subordinations. Elle subordonne l'individu à la famille, la famille à la cité, et fonde ainsi son harmonie sur l'obéissance aux lois, aux mœurs, aux morts, aux dieux. L'émancipation de l'individu est l'essence même de la civilisation occidentale; le sacrifice de l'individu est l'essence même de la civilisation japonaise. Notre éducation favorise toutes les tendances à s'affranchir du passé; l'éducation japonaise les réprime. Aucune religion ne nous fait mieux sentir que le Shintoïsme combien nous dépendons de nos morts. Aucune religion, mieux que le Bouddhisme, ne nous apprend à maîtriser l'illusion tumultueuse de notre moi et à la courber, résignée et souriante, devant l'inévitable. Les images du Jizô bouddhique « sont assurément plus suaves que n'importe quelle image du Christ; » et son sourire d'adolescent aux paupières baissées va plus loin dans l'inconnaissable que toutes les religions et les philosophies occidentales. (Quoi! même celle de Spencer?) Il est assez piquant qu'un sauvage indépendant comme Lafcadio Hearn prenne parti contre l'individualisme; qu'un cosmopolite n'attache de prix qu'aux sévères disciplines qui constituent la famille et la patrie; que le plus personnel des artistes exalte éperdument l'oubli de soi-même.

Quant à ses généralisations sur la vie sociale japonaise, elles sont justes, dans la mesure où un Japonais, qui voudrait être désagréable à ses compatriotes et qui aurait compris que le christianisme est à la base de notre civilisation, en supposerait l'esprit absolument réalisé et ne verrait tel pays d'Europe ou d'Amérique qu'à travers l'ombre des cloîtres et la lumière mystique de la charité. De ce que tous les catholiques font le signe de croix, il ne s'ensuit pas qu'ils aspirent tous à être crucifiés. En somme, Lafcadio Hearn reprenait contre la civili-

sation occidentale, sous la forme la plus gracieuse, la moins déclamatoire, la protestation des J.-J. Rousseau et des Bernardin de Saint-Pierre. Le Japonais était pour lui l'homme de la nature, que sa civilisation n'a pas dépravé, parce qu'elle n'a été que le développement et le raffinement de ses profonds et divins instincts. Son opinion se modifiera bientôt; mais il conservera toujours à la terre des dieux la gratitude du premier rêve qu'il y fit, comme on garde d'une femme passionnément aimée, même lorsqu'on a beaucoup souffert par elle, le souvenir reconnaissant d'une année ou de quelques mois d'un tel bonheur qu'aucune autre n'était capable de vous en donner un pareil.

Et pendant ce temps, que pensaient de lui les Japonais? Ce nouveau professeur ne ressemblait guère à l'aventurier brutal qui l'avait précédé. Il était doux, poli, ne gesticulait pas, ne criait pas, n'avait pas ces brusqueries qui déconcertent et qui froissent. Il se pliait gentiment aux habitudes japonaises; il s'agenouillait, mangeait et fumait de petites pipes comme un Japonais. De vieilles gens m'ont dit qu'il reconnaissait tout de suite la valeur d'une statue et qu'un jour, devant un groupe de bouddhas, il n'en admira qu'un seul qui était d'un artiste très renommé. Il passait pour un savant. On n'ignorait pas qu'il écrivait dans les journaux de son pays. Il importait donc qu'on lui fît les honneurs de tout ce que la vieille province avait de curieux et de beau. Les Japonais s'entendent à griser leurs hôtes. Et il disait à ses élèves des choses étonnantes qui leur semblaient à la fois l'expression de la plus rare courtoisie et de la vérité. Il leur disait que la civilisation japonaise était la plus parfaite des civilisations; leur monde, le meilleur des mondes; leurs dieux, les plus divins des dieux. Et puisqu'il le pensait, il n'avait pas tort de le dire. Mais plus il le disait, plus les Japonais, intéressés à le croire, l'estimaient heureux d'être venu au Japon. Il ne se diminuait pas à leurs yeux; mais il ne grandissait pas. Son mariage japonais n'augmentait pas non plus son prestige. On ne le blâmait point; mais en général, les Japonais sont peu sensibles à ces sortes d'hommages rendus par les Européens aux femmes de leur pays. Ils voyaient plutôt dans le mariage d'un étranger avec une de leurs compatriotes une marque de faiblesse ou de légèreté. Lafcadio Hearn ne pouvait percevoir ces nuances d'opinion dans la politesse attentive et même affectueuse dont il était l'objet. Quand, au

bout d'un an, le dur climat le força de quitter Matsué, les notabilités lui offrirent un banquet magnifique; ses collègues, de vieilles et splendides porcelaines; et les étudians, un beau sabre de l'époque féodale.

On l'avait nommé dans la grande île de Kiushu, à Kumamoto. Mais, avant d'y arriver, ses désillusions avaient commencé. Et d'abord, sa nature, sa triste nature d'Occidental, l'avait averti qu'elle se trouvait fort mal du régime et des usages japonais, si imprudemment adoptés. Il a beau écrire dans ses *Glimpses :* « Façonné depuis plus d'une année aux habitudes japonaises, je dois confesser que j'éprouve à l'heure actuelle une certaine gêne à me servir d'une chaise. » Il n'en était pas moins revenu à la chaise et à la table européennes. Pendant dix mois, il s'était nourri à la japonaise de riz, de poisson et de légumes. Mais les instincts féroces de ses ancêtres réclamèrent impérieusement du bœuf, du porc, de l'ale capiteuse et du café noir : et il fallut les contenter. En même temps, son âme, sa pauvre âme d'Occidental, sentait qu'il lui manquait quelque chose dans cet air raréfié dont le trop d'oxygène finissait par lui donner l'impression du vide. C'est une admirable société que celle où personne ne lutte pour développer son individualité aux dépens du voisin; mais cette beauté se paie cher. « Jamais de grande inspiration; jamais d'émotion profonde ni de profonde douleur ni de profonde joie; jamais une vibration, et, comme les Français le disent mieux que nous, jamais *un frisson.* Le travail littéraire est ici sec, osseux, dur, mort. » Il s'est limité aux phases les plus émouvantes de la vie japonaise : la religion et l'imagination populaires. Et pourtant il n'y trouve rien de semblable à ce que lui offrirait immédiatement un pays latin : « une émotion forte et vibrante. » D'où cela vient-il? La différence de tout notre passé nous rend-elle la sympathie de l'âme impossible, ou psychologiquement les Japonais nous sont-ils inférieurs? Il veut espérer que la première hypothèse est la bonne; mais il n'en est pas sûr, il n'en est pas du tout sûr. J'ai relevé dans un de mes vieux cahiers de notes prises au Japon en 1898, et datées d'une auberge japonaise où je m'étais arrêté après un long voyage à travers les petites villes et les campagnes, cette phrase dont les aveux de Lafcadio Hearn m'ont éclairé le sens que j'avais perdu : « Je voudrais relire la Vie de Pascal ou le plus violent drame de Shakspeare. » Trop de

gentillesses! Trop de sourires! Trop d'effacement des personnalités! On devine bien sous tant de jolis reflets une matière dure et rugueuse. Mais comment y pénétrer? Les traits glissent sur cette laque brillante...

La ville de Kumamoto lui déplut et le dépaysa. Elle était vaste, décousue, laide, sans rues pittoresques, sans magasins de curiosités, remplie de soldats. Elle était pourtant tout aussi japonaise que Matsué; mais c'était un autre vieux Japon. Il n'y a pas de ville où j'aie rencontré jadis une plus grande hostilité à l'égard des Européens. Lafcadio Hearn s'y blessa à la fierté de la nature japonaise dépouillée des mille ornemens de sa politesse et appauvrie de son sens esthétique. Le Bouddhisme n'y avait point policé les esprits: les vertus militaires ne s'y paraient d'aucune grâce. L'homme, qui allait bientôt écrire que l'absence d'œuvres charitables dans le Japon d'autrefois prouvait que la bonté mutuelle les y avait rendues inutiles, ne pouvait cependant faire un pas hors de Kumamoto sans y croiser des lépreux que, de temps immémorial, on laissait crever sur le bord de la route. Mais il semble qu'il en veuille d'autant plus à la civilisation occidentale qu'il se désenchante davantage de son nouveau pays. Je ne sais pas si, parmi les griefs qu'il nourrit contre elle, le plus grave ne sera pas un jour de l'avoir précipité dans l'amour du Japon.

A Kumamoto, il s'aperçoit que, plus il va, moins il connaît les Japonais. Il désespère de jamais les comprendre et s'enferme avec ses livres. Au collège, personne ne lui parle. Ses collègues s'écartent de lui. Pendant leur déjeuner qu'il ne partage pas, il monte sur une petite colline et s'assied, dans un vieux cimetière, près d'un Bouddha, dont le nez et les mains sont couverts de mousse. Ce Bouddha n'a cure ni de la chimie, ni de la géométrie, ni de la damnable langue anglaise, ni des maudits livres de clergymen, comme le *Silas Marner* de George Eliot. Cependant, les paupières mi-closes, il regarde au-dessous de lui l'affreuse maison de briques où l'on apprend toutes ces choses-là ; et il la regarde « en souriant du pathétique sourire de ceux qui reçoivent une injure et qui ne peuvent la rendre. »

Autour de Lafcadio les superstitions n'avaient plus la même douceur ailée que dans l'air pur de Matsué. Sous le ciel ardent du Kiushu, leurs yeux sont souvent cruels et leurs mains lourdes. Une de ses lettres nous raconte une histoire qui vient

de se passer aux environs de la ville. Un paysan était allé consulter un astrologue au sujet de sa mère devenue aveugle. L'astrologue lui répondit qu'elle recouvrerait la vue, si elle mangeait un foie humain fraîchement tiré d'un corps jeune. Le paysan retourna chez lui en pleurant. Sa femme lui dit : « Nous avons un fils. Il est beau. Vous pourrez trouver une femme aussi bonne et même meilleure que moi; mais vous ne pourrez pas avoir un autre fils pareil. Tuez-moi et donnez mon foie à votre honorée mère. » Ils s'embrassèrent. Le mari la tua d'un coup de sabre, arracha son foie et le mit à cuire. Mais, aux cris de l'enfant, les voisins et la police accoururent. Devant le tribunal, le paysan avoua ce qu'il avait fait et cita pour se justifier des histoires empruntées à des livres bouddhiques. Les juges, émus jusqu'aux larmes, ne le condamnèrent qu'à neuf ans de prison. « Et cela se passe, s'écrie Lafcadio Hearn, à quelques milles de l'endroit où l'on enseigne le calcul intégral, la trigonométrie et Herbert Spencer! Cependant ni la science, ni la religion occidentale n'inspirèrent jamais une pareille idolâtrie filiale à un fils et surtout à une bru! » Au fond, et bien qu'à son avis l'astrologue méritât la mort, il admire encore. Mais quelques autres exemples de cruautés, commandées par la superstition ou par le fanatisme du point d'honneur, lui ont fait toucher dans la nature japonaise « l'argile primitive dure comme du fer, pétrie peut-être de tout le tempérament ardent du Mongol et de toute la souplesse dangereuse du Malais. » Et cela, il n'a pu s'empêcher de l'écrire dans son livre *Ce qui vient de l'Orient*. Mais d'ordinaire il réserve à ses correspondans intimes la confidence de ses déceptions et de ses impatiences.

Ses livres n'en sont pas moins sincères. Seulement, il ne travaille bien que lorsque sa sensibilité a été froissée. « J'ai besoin, dira-t-il, du mordant d'un acide. » C'est à ses rancunes contre la société américaine que le Japon dut les couleurs les plus flatteuses dont il le peignit. Son dégoût des fonctionnaires japonais en redingote idéalisa les anciens *samuraï*. L'*odium theologicum* dont, à tort ou à raison, il se croyait poursuivi par les missionnaires protestans, lui dicta ses plus belles rêveries sur le bouddhisme. Tout ce qui le choquait et l'exaspérait à Kumamoto lui embellit son séjour de Matsué. Il considérait lui-même comme un peu morbide cette nécessité d'un aiguillon doulou-

reux. Mais son œuvre ne trahit aucun état maladif. Les mouvemens impétueux de son cœur se ralentissent à mesure qu'il écrit. Ses sensations désordonnées s'équilibrent. Son âme trouble se clarifie. L'art est vraiment pour lui une délivrance et une purification. Ce fut dans cette ville haïssable de Kumamoto qu'il fit le meilleur de son œuvre. Il n'avait pas épuisé son sujet; mais il en avait exprimé l'essentiel. Et il songeait à repartir pour les tropiques, pour les Philippines ou les îles sauvages de Bornéo et de Sumatra.

A ce moment un fils lui naquit. Naguère, dans un cimetière de Matsué, il avait rencontré une petite fille japonaise aux cheveux blonds. « L'âme d'une autre race, la mienne peut-être, se dit-il, me guette à travers ses yeux de fleur bleue. » Et il pensa : « Sang mêlé, mieux eût valu pour toi la mort, sang mêlé, pauvre et jolie! » Mais lorsqu'on lui mit dans les bras un petit garçon aux yeux noirs et qui lui parut, malgré son nez aquilin, plus japonais qu'occidental, un petit garçon héritier de cette antique caste militaire dont il admirait les vertus, il oublia sa rencontre du cimetière de Matsué; il remercia la Puissance inconnaissable de lui avoir accordé une aussi grande faveur; et, comme tous les sentimens très vifs qu'il éprouvait, le sentiment de la paternité lui devint aussitôt quelque chose de délicieusement fantastique. « On invoqua autour du berceau les tendres divinités bouddhiques qui aiment les petits enfans, sauf une, celle qui les aime seulement quand ils sont morts et qui joue avec eux à de petits jeux fantômes dans le royaume des ombres. » Il se promit de faire de son fils un bon petit bouddhiste qui n'irait pas à l'église entendre de stupides sermons, qui ne serait pas perpétuellement tourmenté par des conventions absurdes, et qui aurait enfin ce qu'il n'avait jamais eu, lui, dans son enfance, une liberté physique naturelle.

Mais la venue de cet enfant, le premier de ses quatre enfans, compliquait sa situation. « Désirez-vous qu'il soit Européen? lui dit-on. Faites-le enregistrer à votre nom. Désirez-vous qu'il soit Japonais? Faites-le enregistrer au nom de sa mère. » Son mariage ne comptait pas plus aux yeux des Japonais qu'aux yeux des Européens; et du moment qu'il ne voulait à aucun prix que sa femme sortît de la communauté japonaise et que son fils fût Anglais, il n'avait qu'à suivre ce dernier conseil. « Mais, répondait-il, tout s'arrangerait si je me faisais citoyen

japonais, c'est-à-dire si je me faisais adopter par les parens de ma femme. — En effet : seulement, votre naturalisation vous enlèverait le bénéfice de votre qualité d'étranger. Les fonctionnaires étrangers sont payés au moins deux fois plus que les fonctionnaires indigènes. » Le Japon ne manifestait aucun désir de le recevoir comme fils adoptif; et fidèle à l'esprit de sa civilisation, que Lafcadio Hearn avait victorieusement opposée à la civilisation occidentale, il le prévint que les droits de citoyen japonais qu'on lui octroierait, — comme, à cette époque, le droit de voyager dans tout l'Empire sans passeport, — entraîneraient un certain nombre de pénibles obligations dont la première serait de s'accommoder du traitement des professeurs japonais. Se persuada-t-il que l'adoption lui ouvrirait l'intimité de ce peuple? Mais aucune formalité juridique n'était capable de changer la couleur et la forme de son visage. Fut-il séduit par le paradoxe fantastique d'une adoption où aucun Européen ne l'avait précédé? Cédait-il à l'ambition secrète de son cœur d'avoir une vraie famille, légalement reconnue, dans une vraie patrie? Obéissait-il encore à son aversion de l'Occident, et ce dépouillement de sa nationalité n'était-il pas comme un suprême défi qu'il lui lançait? Il est possible que tous ces mobiles soient entrés dans sa décision.

Il la prit à Kobé. Fatigué de l'enseignement et de Kumamoto, il y était venu tâter du journalisme. Mais la vie de ce port ouvert lui était insupportable. Les voix européennes lui déchiraient les oreilles. Les Japonais, dont la politesse et la moralité s'étaient élimées au frottement des colons étrangers, lui paraissaient « plus vils que les apaches du Far West. » Les petits enfans japonais, héritiers d'une courtoisie millénaire, l'insultaient quand il pénétrait dans la vieille ville. Décidément le vieux Japon était bien mort. Alors à quoi bon écrire sur des choses qui ont cessé d'exister? L'étrange destinée de cet homme le conduisait ainsi à se faire naturaliser citoyen d'un pays qui était pour lui aussi enseveli dans la nuit des siècles que Ninive et Babylone. Il n'en persiste pas moins dans sa détestation de l'Occident. « J'espère voir, dira-t-il après la guerre sino-japonaise, un Orient uni et fortement allié contre notre cruelle civilisation occidentale... J'y aurai un peu aidé comme professeur, comme écrivain, comme journaliste. »

Mais le journalisme lui pesait. Quelques amis, et surtout

M. Basil Chamberlain, professeur de philologie japonaise à l'Université de Tokyo, s'employèrent à l'en retirer; et le gouvernement japonais écouta leur requête avec bienveillance. Le succès des *Glimpses* en Amérique et en Angleterre avait éveillé son attention. Il contre-balançait heureusement celui de *Madame Chrysanthème*, dont la popularité vexait les Japonais et qu'ils ne nous ont jamais entièrement pardonné, faute d'avoir pris ce livre comme on doit le prendre. C'est une exquise fantaisie, où il n'y a pas un trait, pas une nuance qui ne soient exacts. Lafcadio Hearn m'avouait lui-même qu'il se sentait incapable d'atteindre « cette légère puissance de touche; » et il ne perdait aucune occasion de témoigner son enthousiasme pour une œuvre qui révélait chez son auteur un système nerveux d'une incroyable sensibilité. Mais ce n'est qu'une fantaisie. Loti n'a pas eu la prétention de nous peindre le vrai Japon, et son esprit, qui se joue à la surface des choses, ne s'est point glissé dans les sinuosités de l'âme japonaise. Convenons d'ailleurs qu'au moment où les Japonais travaillaient à s'égaler aux nations européennes, il leur était dur qu'un livre de génie répandît à travers le monde l'image d'un peuple de Lilliputiens cocasses et simiesques. Au contraire, les ouvrages de Lafcadio Hearn nous montraient un peuple d'artistes religieux formés par leur religion aux plus hautes vertus sociales. L'impression de mystère qui s'en dégageait nous préparait à toutes les surprises. Et son incomparable *Essai sur le sourire japonais* forçait notre admiration pour eux. Le gouvernement pensa qu'après avoir étudié le vieux Japon dans la vieille province d'Izumo, il se consacrerait désormais à l'étude du Japon moderne et révolutionnaire. Et il le nomma en 1896 professeur de littérature anglaise à l'Université impériale, avec des appointemens d'étranger, de douze mille francs par an. Le gouvernement japonais comptait sans son hôte.

Le Japon de Tokyo, à demi européanisé, révolta Lafcadio Hearn comme la trahison d'un ami. Tout allait si rapidement dans ce pays si longtemps immobile que chaque jour enlevait à ce qu'il avait écrit un peu de sa fraîcheur et de sa vérité. Ses livres vieillissaient plus vite que lui : il le croyait du moins, et il en était inconsolable. Il ne pouvait feuilleter ses *Glimpses* sans crier de douleur. L'Occident, qu'il avait fui et renié, avait traversé les mers et le ressaisissait sous mille formes odieuses.

D'ordinaire nous reprochons à nos naturalisés d'ignorer ou de dédaigner nos traditions et de ne pas comprendre que la France qui leur a fait l'honneur de les accepter au nombre de ses fils exige d'eux le respect de son passé. Mais voici un naturalisé d'un nouveau genre! Il ne chérit que le passé de sa patrie d'adoption, et juste au moment où l'intérêt supérieur de cette patrie commande à ses citoyens de ne pas s'absorber dans la contemplation et le regret de ce qui fut et de regarder résolument l'avenir.

Quand on rapproche de ses lettres de Tokyo le récit qu'il avait fait naguère de sa vie de professeur à Matsué et même à Kumamoto, on reste confondu de sa force d'illusion et de son ignorance des réalités. Il écrivait dans les *Glimpses:* « Au Japon, c'est l'élève qui, le plus souvent, expulse le maître. » Mais, comme il était en pleine ferveur d'enthousiasme, il ajoutait : « On a prétendu que les étudians abusaient de ce pouvoir : ces allégations ont été émises par des résidens européens profondément imbus de l'impérieuse discipline britannique. » Aujourd'hui, il se plaint de leur humeur autoritaire et de leur insolence, et il les accuse de terroriser les professeurs étrangers. Je n'ai jamais entendu dire que les étudians japonais eussent terrorisé d'autres professeurs que des professeurs « coulés. » Mais je sais, — et Lafcadio Hearn aurait dû le savoir encore mieux que moi, — qu'ils sont si fiers et si avantageux qu'aucun maître n'oserait leur assigner des places par ordre de mérite. Il serait impossible d'instituer dans leurs collèges notre système d'émulation. Pas un élève, fille ou garçon, n'accepterait d'être relégué à un rang inférieur. Je crois même que l'humiliation commencerait au second, qui se considérerait comme insulté par le premier. Ces jeunes bouddhistes font évidemment le plus grand cas des apparences. D'ailleurs, les étudians de Tokyo ajoutent à ces défauts communs une indépendance d'allures souvent peu courtoise. Mais Lafcadio Hearn s'imaginait ingénument qu'ils n'étaient ainsi qu'à son égard et parce qu'ils voyaient toujours en lui un étranger. Il demeurait attaché à l'illusion d'une intimité entre élèves et maîtres japonais dont il serait à jamais exclu. Et il se trompait. Cette intimité existait peut-être du temps que le maître était un *samuraï* et tenait son autorité de ses deux sabres et de son désintéressement. Mais aujourd'hui, le professeur n'a aucune

familiarité avec ses élèves. Il doit être calme, froid, distant, ne point laisser deviner ce qui se passe en lui; et l'idée de sa supériorité s'impose par sa réserve hautaine. Faute de s'en être rendu compte, quelques professeurs étrangers ont été perdus dans l'opinion de leurs élèves par leur bonhomie, leurs gestes, leurs éclats de voix, leurs sautes d'humeur. La timidité naturelle de Lafcadio Hearn ne l'exposait pas à tomber dans ces travers; mais on sentait trop que c'était de la timidité. « Il faut, disait-il mélancoliquement, que je sois avec mes élèves désagréable et que je les tienne à distance. »

Il y réussissait beaucoup mieux avec ses collègues. Il les soupçonnait de le mépriser. Quelques-uns d'entre eux crachaient bruyamment sur son passage, des docteurs de Heidelberg et aussi des Japonais! Il subodore partout l'intrigue et la cabale. Les Européens lui semblent vivre dans une espèce de panique. On s'épie du coin de l'œil; on se dit des riens « comme des gens qui attendent une catastrophe ou qui font du bruit pour éloigner les fantômes. » Une parole plus précise produit l'effet d'une explosion : le groupe des causeurs se disperse épouvanté... Ses lettres rendent parfois le son troublant des *Rêveries d'un Promeneur solitaire*. On m'a montré dans le beau jardin de l'Université, autour du lac, le sentier ombragé d'arbres tordus et obstrué de pierres divines, où il faisait les cent pas entre deux cours, le front penché, l'œil défiant, toujours seul.

Cependant un de ses collègues avait trouvé grâce devant lui : le Français chargé du cours de littérature française. Et ce Français était un prêtre, c'est-à-dire pour Lafcadio Hearn, un jésuite, car un prêtre catholique ne peut être qu'un jésuite. En réalité, il n'y avait alors aucun jésuite au Japon, et le prêtre dont il s'agit, M. Émile Heck, est un Marianite du Collège de l'Étoile du Matin. Le jour où on les présenta l'un à l'autre, Lafcadio Hearn entrevit « une barbe qui lui parut énorme, majestueuse, noire comme l'enfer, un petit œil aigu et brillant, caressant et diabolique, » et il bredouilla lamentablement, ayant eu de tout temps une peur sacrée des jésuites. M. Heck est un excellent homme, très intelligent et très cordial, et dont le bon rire ne recouvre pas les profondeurs d'infernale ironie que Lafcadio Hearn crut y distinguer. Il m'a raconté l'origine de la sympathie que l'étrange solitaire avait conçue pour lui. Elle était venue simplement de ce que

M. Heck considérait que les Japonais étaient un peuple religieux. Une pareille opinion d'un prêtre catholique renversait toutes ses idées. Il connaissait si mal cette religion qu'il avait sans cesse poursuivie à travers son éloge du bouddhisme! S'il avait fréquenté nos missionnaires, il aurait été étonné de trouver chez la plupart d'entre eux un amour du Japon plus fort que le sien, parce qu'il est plus raisonnable, et une pénétration plus vive des âmes japonaises, parce que la lumière dont ils se servent n'est point exposée aux souffles capricieux de leur imagination, et que les impulsions de leur sensibilité ne risquent pas à chaque instant de fausser l'instrument d'analyse qu'une vieille expérience du cœur humain a mis entre leurs mains. Il aurait su encore que ce qu'ils craignent le plus, ce ne sont jamais les croyances, même les plus extravagantes où l'âme égarée satisfait naïvement son besoin d'expliquer les mystères de notre destinée, mais l'inhumaine et morne indifférence à ces mystères. Ses rapides entretiens avec M. Heck le firent réfléchir : « Je commence à croire, écrivait-il, qu'une grande partie de l'éducation ecclésiastique, méchante et cruelle comme je l'imaginais autrefois, est fondée sur la meilleure expérience de l'homme dans la civilisation. » Et il s'aperçut un jour que les seuls collègues, dont le commerce ne lui déplaisait pas, quelle que fût leur nationalité, étaient catholiques. « N'est-ce pas, se demanda-t-il, le sentiment latin qui survit dans le catholicisme et qui humanise païennement tout ce qu'il touche? » Et maintenant ce ne sont plus les pays des Tropiques qui l'attirent ni les îles sauvages, c'est la France, c'est l'Italie...

Sa situation, sa famille, sa gloire l'enchaînaient au Japon. *Shikata ga nai :* il n'y avait plus rien à faire! « J'essaie de rester dans l'atmosphère du vieux Japon. » Il essaya d'oublier les hommes au milieu des histoires de fantômes. Quand il revient à l'humanité, c'est à la pauvre humanité des campagnes et des faubourgs où les enfans chantent les chansons d'autrefois, où la vie pénible s'entoure, comme d'un halo, des plus douces superstitions bouddhiques. Dans sa solitude qui s'épaissit chaque jour, il se crée un cercle merveilleux de revenans, d'arbres-fées, d'apparitions, de réincarnations, d'ombres funèbres et de courtoisies spectrales. Les seuls êtres réels qui y pénètrent sont les insectes que l'antique Orient a toujours associés aux fantômes et aux démons. Il est là, sa loupe à la

main, arrêté sur un de ces petits êtres qui le remplissaient d'une admiration voisine de la terreur. Le fantastique, dont il a été l'infatigable pèlerin, il le tenait enfin sous son œil unique, que la curiosité dilatait encore; il le possédait dans ces atomes, « dans leurs yeux aux myriades de facettes, dans leurs oreilles imperceptibles qui entendent mieux que les nôtres, dans leurs organes musicaux qui produisent des mélodies de fées, dans leurs pieds fantômes qui marchent sur les eaux, dans leurs lèvres qui sont des mains, dans leurs cornes qui sont des yeux, dans leurs langues qui sont des vrilles, dans leurs bouches multiples et diaboliques (1). » Il nous peint ces monstres microscopiques avec un éclat qui fait pâlir ses évocations d'anciennes *geisha*, et de déesses bouddhiques. A mesure que la matière qu'il traite s'amenuise, son art se rapproche de la perfection. Les pages que lui ont inspirées les insectes ont une grâce inexprimable et parfois un accent pathétique. Leur monde est pour lui un monde d'énigmes désespérantes, mais moins désespérantes que celle de sa destinée! Il avait acheté, dans une cage minuscule, un de ces grillons que les Japonais appellent alouettes de l'herbe, et dont le chant donne aux citadins l'impression de la campagne et des nuits en plein air. Chaque soir cette âme infinitésimale s'éveillait, et toute la chambre vibrait d'une musique d'elfe. Mais la bonne oublia de renouveler la tranche d'aubergine dont vivait le petit musicien. Le trille s'éteignit. L'alouette mourut. Et cependant elle avait chanté jusqu'à la mort, une mort atroce, car elle avait dévoré ses propres pattes. Et Lafcadio Hearn s'écrie : « Peut-être après tout n'est-ce pas la pire des destinées pour qui a reçu le don fatal. Il est des grillons humains qui, pour continuer à chanter, dévorent leur propre cœur. »

Il se dévorait le cœur dans sa cage japonaise. Si du moins, comme les Stevenson et les Kipling, il avait pu s'élever au-dessus des circonstances! S'il avait pu faire un roman, un simple petit roman qui lui survécût! Mais il ignore tout de la réalité. « Je ne sais que mes sensations et mes livres. » Il demande à son ami, son seul ami américain, M. Mac Donald, de lui fournir des sujets d'histoires entre Européens et Japonais dans les ports ouverts, car il vit en dehors du monde, et

(1) Lafcadio Hearn, *Kottô*, traduction de Joseph de Smet. (*Mercure de France.*)

le vrai Japon, il le sent bien, « se cache d'un dangereux bavard comme Lafcadio Hearn. » Mais quel sujet Mac Donald aurait-il pu lui fournir qui valût son histoire?

Les recueils d'essais et de légendes qu'il publiait régulièrement depuis qu'il était à Tokyo avaient désappointé les Japonais. Sa persistance à s'attarder dans les fantasmagories des âges périmés dissimulait mal une condamnation tacite de la société nouvelle. Cet étranger, devenu, au mépris du bon sens, un de leurs compatriotes, leur semblait plus réactionnaire que les *samuraï* du lendemain de la Restauration. Ils retrouvaient en lui un état d'esprit qui avait failli compromettre les progrès du Japon moderne. Et le malheur voulait qu'il fût écouté de l'Amérique, de l'Angleterre, du monde entier. Il aimait le Japon assurément, mais d'un amour qui ne s'adressait qu'aux choses d'autrefois. Il n'aimait du Japon que l'époque romantique des Tokugawa dont il avait contemplé le mirage rétrospectif dans un ancien milieu provincial.

— Que penseriez-vous, me disait un professeur de l'Université de Kyôto, d'un étranger qui n'admirerait chez vous que le Moyen âge ou la Renaissance? Que penseraient les Anglais d'un étranger qui porterait le deuil d'Élisabeth et qui pleurerait sur la mort de Shakspeare?

Et cet ancien élève de Lafcadio Hearn me disait encore :

— Son œuvre nous a fait du mal en ce sens que ceux qui l'ont lue et qui sont venus ensuite nous rendre visite ont été déçus et se sont écriés que le Japon était fini. Ils parlent de notre décadence morale. Ils nous en veulent ou de ne pas avoir su adapter immédiatement ce que nous avons pris à l'Europe ou de ne pas être restés ce que nous étions avec nos drôleries. Ils n'ont aucune indulgence pour ce qui est, à nos yeux, une question de vie ou de mort. Notre tâche est ardue. Jamais peuple n'a été mis en demeure de résoudre en moins de temps de plus graves problèmes. Et, pendant que nous nous y évertuons, ces étrangers nous chantent aux oreilles : « Ah! que vous étiez beaux et jolis autrefois! Qu'avez-vous fait de vos deux sabres? » Mais s'ils avaient vécu dans ce fantastique autrefois, ils nous auraient accusés de barbarie. Lafcadio Hearn, qui n'était point *samuraï*, aurait couru le risque extraordinairement bizarre, non pas d'être abordé par un fantôme, mais d'être coupé en deux par un *samuraï* impatient d'essayer son sabre.

Cette opinion fut celle du gouvernement japonais. On aurait pu lui répondre ce que je répondis à mon interlocuteur :

— Que vous importent des jérémiades de touristes? Vous avez affirmé votre force et prouvé votre puissance. Un jour viendra où vous serez heureux de retrouver dans la mémoire occidentale une image incomplète peut-être, mais harmonieuse et idéalisée, de votre antique civilisation. Ce seront les livres de Lafcadio Hearn qui l'y auront déposée. Craignez alors que, ce jour-là, on ne vous reproche d'avoir été ingrats envers un grand artiste qui avait ingénument abdiqué entre vos mains le droit d'être défendu par l'ambassadeur de son ancienne patrie.

Personne ne parla ainsi au gouvernement japonais. La naturalisation de Lafcadio Hearn l'avait soustrait à la protection des Européens. Je crois cependant que le mécontentement causé par ses derniers livres n'aurait point suffi à provoquer les mesures qu'on prit à son égard. L'hostilité de ses collègues fut plus décisive. « Comment! disaient-ils, voici un homme qui s'est fait Japonais et qui touche un traitement d'Européen? Il a les mêmes privilèges que nous et n'est point soumis aux mêmes inconvéniens? » Lafcadio Hearn se crut la victime d'une machination politico-religieuse. Il est possible que les pasteurs anglo-saxons aient intrigué contre lui. Mais l'argument de ses collègues et ennemis était sans réplique. L'Université ne le congédia point. Elle refusa seulement de lui accorder une année de congé avec traitement, comme il y avait droit en qualité d'Européen, et elle offrit à M. Koizumi un nouvel engagement aux conditions ordinaires des professeurs japonais. Il objecta qu'il avait besoin de gagner davantage : on lui répondit qu'étant Japonais, il devait se contenter de la vie japonaise. Ses étudians, volontiers frondeurs, protestèrent. Il les apaisa et se retira très dignement, le cœur ulcéré. La chaire que le comte Okuma s'empressa de mettre à sa disposition dans son Université libre n'adoucit point son ressentiment. Sur ces entrefaites, l'Université américaine de Cornell, qui lui avait proposé une série de conférences, les lui laissa pour compte. L'Occident et l'Orient semblaient s'appliquer d'un commun accord à le mortifier. L'année suivante, le 26 septembre 1904, il mourait subitement. On l'enterra dans un cimetière bouddhique désaffecté.

IV

Lisez maintenant son livre posthume et testamentaire, *Le Japon*, composé des conférences qu'il destinait à l'Université de Cornell; et songez à ses lettres intimes : tout le tragique intérieur de son existence vous apparaîtra. Il ne conviendra jamais qu'il a embelli l'ancienne civilisation japonaise, lui qui avoue à ses correspondans qu'il ne peut même plus supporter la vue de ses premiers ouvrages. Il demeure le prisonnier du songe qui lui valut la gloire. Et pourtant il ne saurait absolument se taire sur ses désenchantemens. Mais que de peine il se donne, et que de petites erreurs il commet pour en attribuer la cause à des influences étrangères! De quelles précautions, dans « l'horrible Tokyo » où il écrit et où chaque jour la vie meurtrit son rêve, il entoure ses critiques ou plutôt ses craintes de l'avenir! Avec quelle éloquence il conjure ce Japon, qui lui est maintenant si dur, de résister au péril blanc dont le menacent aussi bien « la redoutable amitié de l'Angleterre que la terrible inimitié de la Russie, » aussi bien la civilisation industrielle de l'Amérique que les religions de l'Europe! Il invoque le témoignage de son cher et vénéré Spencer; il supplie le gouvernement de s'opposer autant que possible aux unions entre Européens et Japonaises et de continuer à exclure les fils d'étrangers, même naturalisés, des hauts postes de la bureaucratie, de l'armée et de la marine! Il dénonce l'effrayant danger qui menacerait le Japon, le jour où les politiciens autoriseraient ces étrangers à posséder des terres. Et je ne dis pas qu'il ait tort! Je ne dis pas que son livre ne soit plein de remarques justes et profondes. Nul mieux que lui n'a mis en évidence la contradiction du vieil état social où la liberté individuelle n'existait pas et de la nouvelle civilisation industrielle où elle devient une nécessité. « Le Japon, malgré des inégalités énormes, écrit-il, devra lutter contre des sociétés plus plastiques et plus puissantes, mais il lui faudra lutter aussi et beaucoup plus, contre la puissance de son passé fantomatique. » Mais alors, pourquoi s'est-il appliqué à rendre ce passé encore plus prestigieux et à en exagérer la beauté? D'ailleurs, jusqu'ici, les événemens n'ont point confirmé son pessimisme. Et, d'un bout à l'autre de ce livre, revient la note

décourageante que les Européens et les Japonais ne peuvent pas s'entendre. Cet homme, qui avait passé quatorze ans de sa vie à étudier l'âme japonaise et qui ne se flattait plus de la comprendre, aboutissait ainsi à la même conclusion qu'un certain nombre de résidens européens dont il abominait l'esprit superficiel.

Il n'y a point de pays où les membres des colonies étrangères n'en disent autant des indigènes. Cela signifie qu'entre gens d'éducation et de nationalité différentes, les sujets de malentendus sont nombreux et qu'on n'arrive guère à se pénétrer complètement. L'homme n'est point chez lui partout dans l'humanité. Sa destinée est de vivre au milieu des siens, et ce n'est pas ce qu'elle a de plus dur. Quant à croire que les Japonais sont particulièrement inintelligibles et séparés de nous par des abîmes d'incompréhension fatale, cette idée ne me paraît pas seulement mauvaise à propager, elle me paraît fausse. Les plus belles histoires de Lafcadio Hearn la démentent, puisqu'elles émeuvent notre sympathie. Mais il se plaisait à élargir un mystère dont l'artiste jouissait et dont souffrait l'homme. Il aurait voulu que cette étrangeté, qui avait permis à son génie de donner toute sa mesure, lui fût comme une habitation confortable. L'exotisme peut fournir une carrière littéraire ; il ne constitue le fond de la vie que lorsqu'il se présente sous la forme d'une tâche ardue, d'une mission, d'un dévouement, d'un sacrifice ; et il s'appelle alors l'amour de l'humanité. Les missionnaires bouddhistes qui conquirent le Japon, et pour lesquels Lafcadio Hearn n'avait que de l'admiration, ne firent point d'exotisme. Nos missionnaires chrétiens, qu'il détestait, n'en font pas non plus. Ils ne recherchent point les images rares ou les sensations neuves; ils ne sont pas en quête d'un *frisson* nouveau ; et ils savent trop l'énigme qu'est l'homme pour juger que l'énigme japonaise en soit une bien extraordinaire. Lafcadio Hearn, lui, jugea les Japonais délicieux, tant qu'ils s'accordaient à sa vision fantastique. Dès qu'ils s'en écartèrent, plutôt que de reconnaître qu'il avait exagéré leur singularité, il préféra les déclarer incompréhensibles.

Il les avait trop aimés contre les Européens; et il supprimait même dix siècles de leur histoire pour ne voir en eux qu'un peuple « dominé par l'altruisme au point de perdre ses aptitudes à la conquête et à la ruse. » Mais, lorsqu'il eut à

souffrir du caractère que leur avait forgé leur vieille féodalité, il les accusa tout bas de dégénérer et il accusa tout haut la civilisation occidentale de les pervertir. Je doute qu'il les ait aimés pour eux-mêmes. « On se sent mal à l'aise, écrivait-il à un ami, dans la compagnie d'un Japonais cultivé, quand on y reste plus d'une heure. Le charme des formalités passé, l'homme devient de glace, s'éloigne de vous, se perd au loin. » Et il se réfugiait parmi les humbles, les paysans, les artisans, les pêcheurs, non pas, comme il le croyait, qu'ils fussent plus Japonais, mais parce qu'ils étaient plus près de la nature, plus simples, et qu'ils excitaient davantage sa fantaisie. Le Japonais cultivé est plus profondément Japonais que l'homme des rizières qui ressemble, sauf dans ses petites superstitions, à tous les paysans du monde. Mais le Japonais cultivé se prêtait moins à son idéalisation et lui faisait trop sentir sa qualité d'étranger.

Et le Japon comprenait aussi qu'il n'était pour son fils adoptif qu'une matière d'art. C'est précisément ce que le Japon ne veut pas être. Nul pays ne s'enorgueillit plus de son passé; mais il n'admet pas qu'on l'exalte aux dépens de son présent. Il lui déplaît qu'un étranger s'inquiète du relâchement de ses traditions. Ce relâchement n'existe d'ailleurs que dans l'imagination de ceux qui refont son histoire à leur guise et qui considèrent que les traditions d'un peuple sont des formes fixes et non des formes plastiques. Lafcadio Hearn a bien montré, et en plus d'un endroit, la souplesse des traditions japonaises. Mais l'idée générale de ses ouvrages n'en est pas moins que le Japon merveilleux est mort. Le Japon vivant s'estime encore plus merveilleux; et il a peu de goût pour la chanson des fossoyeurs. Sa rudesse à l'égard de Lafcadio Hearn est très significative de son nouvel état d'esprit. Vingt ans auparavant, l'Université l'eût gardé jusqu'à sa mort, et eût peut-être élevé un petit temple à l'Esprit de cette alouette de l'herbe occidentale, dont le chant pur fera si longtemps vibrer les âmes. Aujourd'hui, le Japon n'a plus besoin qu'on intéresse le public étranger par des évocations romantiques de son époque féodale et n'est plus d'âge à recevoir les conseils des philosophes ou des pédagogues européens. Il faut en prendre son parti.

André Bellessort.

CHRONIQUES DU TEMPS DE LA GUERRE

III[1]

UNE ÉTOILE PASSA...

... Ils jouent et rient avec la mort. Ils chantent tour à tour la patrie et l'amour.
BONAPARTE.

C'était un coin charmant, ce Nieuport de l'époque française, — le « Groupement de Nieuport, » comme il s'intitulait, — quelque chose d'excentrique, une espèce de bout du monde perdu là-haut dans le Nord tout à fait à l'extrémité des lignes, à peu près oublié et presque sans histoire, heureux par conséquent, s'il faut en croire le proverbe.

D'abord il y avait la mer. Cela a beau n'être que la mer du Nord, une des plus tristes du globe avec ses fonds de sable qui lui donnent une mine terreuse de lagune, tout le monde n'a pas le privilège de se battre dans des paysages de Ruysdaël et de van de Velde. Et aujourd'hui comme de leur temps, c'est toujours le même caractère attachant de ces immenses campagnes des Flandres : les deux plaines, la plaine liquide et celle des pâturages, — ces deux horizons moutonnans avec leur toison de haies ou leur toison de vagues ; — ces deux mondes à peine dégagés l'un de l'autre, comme dans une nature amphibie, une création inachevée où continue encore l'œuvre du

(1) Voyez la *Revue* des 1er décembre 1917 et 15 février 1918.

troisième jour; — et, pour les séparer, la zone incertaine des sables amoncelés en bourrelets, en rides successives de dunes, sans cesse brossées, drossées en milliards d'atomes, en poudre glissante et brillante par les vents du large, que combattent mal les touffes pâles de cette sorte de jonc, la seule plante qui puisse vivre dans cette pulvérulence, et que les gens du pays appellent les *oyats*.

Ah! le touchant, l'admirable diptyque, avec les diverses mélancolies de son double infini, reliées par l'immense concavité du ciel, que tantôt voilent les brumes et tantôt escaladent les vapeurs et les nuages! Ici les flots marins poussant les flots des sables; puis la longue bande des dunes avec leurs arabesques rappelant la Sicile; enfin le polder et la fuite indéfinie de ses lignes basses, ses humbles toits de chaume parmi les potagers, ses fermes rustiques au bord des canaux invisibles, ses auberges aux noms saugrenus, le *Pélican*, le *Papegai*, le *Crocodile*; et puis là-bas, à la limite de la terre et du ciel, ce grand reliquaire de Furnes avec la silhouette de ses tours et de ses églises, comme une beauté inquiète suspendue au bord des périls, effrayée des menaces et des tempêtes du siècle, effarouchée de la barbarie de ce monde sauvage, prête à s'évanouir et à retourner vers le ciel.

Et quelle population, quel bariolage de races, restes de la grande bataille éteinte, du drame de 1914! C'était certainement le coin le plus cosmopolite de toute cette guerre, avant l'armée de Salonique. Il y avait d'abord les Belges, à notre droite, montant stoïquement la garde derrière leurs inondations. Puis, c'étaient nos troupes de couleur, notre Algérie et notre Maroc, avec leur génie de nomades, les mœurs du campement arabe, leurs vivans tableaux de Decamps et de Delacroix, leurs danses, leurs jeux, leurs fantasias, leur éternelle Orientale. C'étaient encore les marins dans leur aquatique domaine de Lombaertzyde, comme sur les planches d'un radeau, avec leur ménagerie de chats, de chèvres, de perroquets, leur bourriquot *Tirpitz*, leur cimetière touchant comme un cimetière breton, et leur façon de faire la guerre comme une expédition exotique contre les Pavillons noirs ou les Botocudos...

Il était encore là, celui que l'on nommait simplement « l'amiral, » le légendaire héros de Dixmude, avec sa fine tête grise et ses mains de chanoine, — bien surpris de se voir l'allié

de ces flegmatiques garçons anglais, aviateurs, artilleurs, avec qui nous vivions « entre Saint-Denis et Saint-Georges, » comme dit leur poète (1), dans la plus cordiale des fraternités d'armes. C'était surtout le prince de T..., de la maison royale d'Angleterre, et sa petite mission militaire, et l'ambulance de Lady D..., cherchant elle-même la nuit les blessés dans Nieuport, charmante dans ce costume d'héroïne qui donnait à sa fraîche et intrépide jeunesse l'air d'un *boy* de seize ans déguisé en jeune fille. Enfin, de temps en temps, il y avait la flotte qui apparaissait sur la mer ordinairement vide, les monitors bizarres et les étranges châteaux cuirassés des dreadnoughts qui venaient faire tonner au large leurs canons monstres et narguer l'Allemagne bloquée par le spectacle de l'inviolable grandeur anglaise et l'orgueil du *Rule Britannia*.

Oui, c'était quelque chose de bien original, un moment unique de la guerre, cette rencontre de tant d'élémens, ce *raout* étonnant de sociétés, d'armées rassemblées par la même tourmente sur cette côte de plaisance, dans ce pays de villas, d'hôtels, de casinos... On voyait partout surgir du sol ce décor en trompe-l'œil, ces architectures de la réclame et de la spéculation modernes, ces stucs et ces faïences, ce faux luxe en train de faire, de Dunkerque à Ostende, la façade continue d'une immense ville de plaisir. C'était ce style de fête, ce fard des plages à la mode, ces vérandas, ces bow-windows, — et là-dedans, comme au milieu d'un bal interrompu, des corps de garde, des cantonnemens, des magasins, des troupes. Mais quoi! la vie est la plus forte, et je ne sais quel charme s'exhalait, même dans la guerre, de ces plâtras de carnaval. Auprès des grands hôtels transformés en hôpitaux, on voyait dans les dunes des parties de tennis, et à la belle saison, dans la mer amoureuse, des bains d'enfans et de femmes. Mais au bout du pays, une demeure isolée et une chapelle de bois, toujours enveloppées de secret et de mystère, répandaient une ombre de silence : la demeure de la petite cour et la chapelle où une main délicate et royale recueillait les reliques des églises détruites. Un respect de tendresse et d'admiration entourait de loin l'auguste couple, mêlé d'une sorte d'amour pour Celle qu'on ne voyait qu'au chevet des blessés, ou encourageant d'un sourire les

(1) Shakspeare, *Henry V*, scène dernière.

hommes des premières lignes. Quelquefois seulement au pas d'une jument blanche passait, suivie d'un aide de camp, une fine silhouette d'amazone, une grêle et fluette personne dont le profil se détachait sur le ciel grisâtre de la dune, — toute menue et pareille à une princesse de légende, reine d'une des plus belles couronnes de poésie et de malheur, exilée sur cette frange de sables tourmentés par les vagues, mélancolie errante sur ce dernier lambeau de patrie...

Images du passé, souvenirs, où êtes-vous? Qu'êtes-vous devenus, mes compagnons de Nieuport? Causeries entre amis, temps de galop sur la plage, concerts de l'hôtel Terlinck, délicieux Devriès, et vous, charmante Croiza, qui chantiez Gluck et Debussy? Combien sommes-nous encore de témoins de ces choses, épars maintenant à tous les vents? Rien ne subsiste plus du petit monde singulier dont je vais parler ici. Puis-je croire que cette anecdote ne soit vieille que de deux ans à peine? Tant la face de la guerre change, tant l'âme même s'en modifie avec rapidité!

I

La division était installée dans une de ces bicoques disséminées le long de la côte comme des bibelots à l'usage des baigneurs, non loin d'un hameau de pêcheurs tapi dans un repli des dunes, en face de la mer qu'on voyait de ses terrasses et de ses baies vitrées qui donnaient à toute la maison un aspect de lanterne en toc, comme on n'en voit que chez les brocanteurs.

Les bureaux comprenaient quatre ou cinq officiers, occupés du matin au soir à ce travail d'écritures qu'on ne soupçonne pas ailleurs que dans l'armée, et qui faisait déjà dire au temps de Napoléon qu'il n'y a pas de corps de troupes qui n'écrive plus à lui seul que toute l'Académie. Les visites du secteur se faisaient au petit jour. On montait les chevaux une heure dans la matinée. Le général travaillait dans une baraque séparée, avec le chef d'état-major et le troisième bureau. Les premier et deuxième bureaux vivaient ensemble dans la même salle, gaie et spacieuse, de la villa en forme de lanterne.

Les choses s'étaient passées ce jour-là comme à l'ordinaire : les trois bureaux se réunissaient sur les neuf heures, après la tournée aux tranchées ou la promenade matinale, chez

le chef, qui avait dépouillé le courrier et distribuait à chacun le travail de la journée. Nous appelions cela la « manne » par une allusion facile à la nourriture mystérieuse des Hébreux dans le désert. Le chef, un vieux soldat de l'espèce bourrue, une vieille moustache, comme on dit, bonhomme au fond, et des plus fins, nourri dans le sérail, ancien chef de cabinet d'un ministre, ôtait et replaçait nerveusement son lorgnon, feuilletait les dossiers, parcourait chaque pièce d'un œil méfiant de myope et la classait dans une chemise de couleur particulière ou la passait à l'officier qu'elle pouvait regarder, en y joignant ses ordres. Cette scène était tous les jours la comédie de la matinée.

— Courrier du général... Troisième bureau, c'est pour vous, Herz... Plainte en conseil de guerre... Demande de matériel, tenez, Lauvergeat; prenez et mangez, dit-il en parodiant les mots sacramentels. Au revoir, messieurs, vous pouvez disposer.

Sur quoi, chacun était retourné avec sa tâche à expédier pour le courrier du soir, Herz s'enfermant majestueusement dans son cabinet solitaire, le reste de la bande s'engouffrant dans le *living-room* de la villa, qui servait de salle de travail commune, sous la présidence de Lauvergeat.

Comme dans tous les lieux de l'univers où des hommes vivent ensemble, n'y fussent-ils que trois ou quatre, il y avait deux partis dans notre petit monde; et le partage des bureaux en donnait déjà une image. Ces nuances, comme toujours, s'expliquaient beaucoup moins par des différences d'idées que par celles des caractères et des tempéramens. L'un de ces partis était constitué par le capitaine Herz (opérations), l'autre par le chef d'état-major, dont Lauvergeat était l'homme de confiance.

Benjamin Lauvergeat était un des plus charmans officiers qu'on pût voir. On n'imagine pas sujet plus « sympathique. » Reçu en 1914 aux examens de l'École de guerre, il partait le 2 août de son pas de chasseur à pied, comptant bien revenir en novembre, après la victoire, pour l'ouverture des cours : le temps de faire un tour en Allemagne et de défiler sous l'Arc de Triomphe. Ah! ses illusions étaient tombées de haut! Laborieux, appliqué, véritable bourreau de travail, il prenait sa revanche des chimères en se condamnant à tout ce détail matériel, tant

négligé avant la guerre. Il entrait ainsi parfaitement dans les vues du chef et du « patron. » Le premier à l'ouvrage et le dernier couché, se refusant une course à cheval, esclave de cette aride besogne de bureau qu'il s'imposait comme une pénitence ou comme un antidote contre les tentations d'orgueil intellectuel, il était la cheville ouvrière de la maison. Seulement, comme il ne s'en vantait point et qu'il ne parlait que de se distraire, il arrivait qu'on le prît au mot, et certains lui reprochaient de n'être pas sérieux.

Le fait est que si c'est un crime que la jeunesse et un reproche que la gaîté, on ne pouvait être plus fou que l'était ce charmant garçon. Il avait des jours de bouderie, où on ne pouvait tirer un mot de lui; tout lui apparaissait en noir. Mais il riait aussi, comme jamais je n'ai entendu rire, de ce fou rire de la jeunesse, qui à lui seul est un bienfait. Quand il partait ainsi, de tout son cœur, de toutes ses jeunes dents éblouissantes, rien n'y faisait, ni l'humeur du chef, ni la présence du patron : il n'y avait gravité ou ennui qui ne se déridât; c'était une contagion à laquelle tout le monde était gagné; il faisait du bien à entendre; on lui enviait cette grâce, cette enfance du cœur. « Benjamin, vous avez sept ans! » lui disait quelquefois notre ami C... pour le taquiner. Il avait en réalité l'âge de Chérubin, l'âge du petit Jehan de Saintré, l'âge merveilleux où l'on croit au bonheur, au plaisir. Il avait une horreur puérile de la douleur, de la laideur, de tout ce qui est triste, jusqu'à fuir d'une église où on chantait le *Dies irae*. A vingt ans, élève à Saint-Cyr, il s'était épris d'une cantatrice fameuse dans le rôle de *Carmen*. Il lui envoyait des bouquets, des volumes de lettres qu'elle jetait sans les ouvrir. Il applaudit *Manon*, *Werther*, *Lakmé*, *Mignon*, tout le répertoire. Il n'obtint ni un mot ni un regard. Ce fut peut-être la plus belle aventure de sa jeunesse : il se sentait ridicule, et était prêt à recommencer.

Mais une nouvelle nous attendait au déjeuner, et quelle nouvelle! On avait reçu le matin un coup de téléphone : il y avait à l'horizon une troupe du Théâtre aux Armées. Cette compagnie, charmée de l'accueil qu'elle avait reçu à Nieuport trois mois auparavant, et enchantée de s'offrir en bande un tour aux bains de mer, se proposait de faire mieux encore que la première fois. Une troupe de luxe : pas une doublure, le

doyen de la Comédie en personne, l'Opéra-Comique, l'Opéra; il y aurait même des danseuses. Jamais on n'avait ouï parler d'un programme comparable. On annonçait de Chantilly qu'un général russe, en tournée sur le front français, assisterait probablement à la représentation. Tout cela, comme à l'ordinaire, éclatait en surprise, en bombe : la troupe débarquerait à Calais dans deux jours; le général, accompagné d'un officier du ministère, arriverait directement en automobile à Nieuport.

Cette avalanche de nouvelles dramatiques et militaires occupa tout le déjeuner. Le général avait la coquetterie de son secteur et tenait à en faire parfaitement les frais. Il aimait à recevoir et le faisait du meilleur air. Plus que sobre pour lui-même et observant une diète sévère, ne buvant pas, ne fumant pas, mangeant à peine, il se piquait d'offrir à ses hôtes une table recherchée, des vins de choix, les meilleurs cigares. Dans ce pays de Belgique, où il représentait la France, il se préoccupait des invitations à faire, de cent questions compliquées de préséance et d'étiquette. Il y avait de quoi exercer tout un protocole. Notre camarade C..., qui portait un des beaux noms de France, fut chargé de la partie diplomatique. Un second reçut la mission de prévenir les troupes, de faire le service d'ordre et les fonctions d'introducteur. Un troisième s'occuperait de la réception à l'issue de la comédie. Restait à désigner celui de nous qui devrait piloter les artistes, commander les voitures, retenir les chambres à l'hôtel, faire en un mot le garçon d'honneur. Le patron, qui ne détestait pas que les jeunes gens s'amusent, et à qui Lauvergeat plaisait comme un grand enfant qu'il était, avait déjà son idée, mais il la faisait attendre pour se donner la comédie de faire languir le jeune homme. Celui-ci ne levait pas le nez de dessus son assiette. Qui sait? Il songeait sans doute à son roman de Saint-Cyr, à tout ce monde inaccessible des rêves et du théâtre, qu'un hasard de guerre allait peut-être rapprocher à portée de sa main.

— Voyons, disait le général en feignant de chercher tout autour de la table. Vous, Letellier? Ah! vous êtes de service après-demain. Eh bien! Poydavant est-il libre jeudi?

Le capitaine Poydavant, officier de dragons, bel homme, magistrat dans une ville du Midi, portait avec distinction une goutte aristocratique et une admirable calvitie. Il entra de bonne grâce dans la plaisanterie. Il avait justement jeudi

une séance du Conseil de guerre : les tirailleurs et les marins lui donnaient beaucoup d'occupation. Mais il lui semblait que Lauvergeat...

— C'est cela, Benjamin ! Dévouez-vous ! cria Herz, heureux de faire éclater son zèle.

Lauvergeat le devina et se tourna vers le patron :

— Mon général, si c'est un ordre... Le service avant tout ! ajouta-t-il en riant.

— Allez ! mon ami, laissez-vous faire. Faites-vous violence, obéissez, fit le général avec bonhomie. Je vous donne deux jours de vacances. Poydavant et Letellier assureront votre service. Vous me mettrez aux pieds de ces dames. Allez, faites l'empressé, soyez galant, jeune homme !... Je ne veux plus vous revoir jusqu'à samedi matin. Vous êtes en mission, mon ami. Il faut prendre le temps comme il vient : qui sait ce que la guerre nous réserve ?

La bande, sur ces paroles, sortit de la popote et descendit les degrés avec une vive effervescence. Herz faisait le potache, frappait Lauvergeat sur l'épaule :

— Hé ! Benjamin ! A nous les femmes !

— Si vous croyez que ça m'amuse et que j'y vais pour mon plaisir ! fit l'autre avec mauvaise humeur.

Il était furieux contre ce Herz, qui trouvait toujours le moyen de le desservir et de briller aux dépens d'autrui, même quand il s'effaçait.

— Des vacances ! Moi qui ai de l'ouvrage par-dessus la tête ! Il faudra encore que je passe les nuits. Si vous trouvez que c'est agréable... Pourquoi est-ce que vous n'y allez pas, vous ?

Il boudait. Dans le fond, il était enchanté. Il avait peine à se tenir. Il ne savait pas bien ce qui allait lui arriver, mais il ne doutait pas qu'un grand événement ne fût sur le point de se passer. Il allait réaliser un rêve de toute sa vie ; ce qu'il avait tant cherché venait au-devant de lui. Il était comme ces enfans que rend nerveux l'approche du bonheur, et qui ne peuvent dormir la veille de Noël.

II

Le théâtre des Dunes était une des gloires de Nieuport. A cette époque, après le deuxième hiver de la guerre, les diver-

tissemens pour la troupe étaient encore peu développés. Les armées bougeaient peu. Il n'existait pas ce grand jeu de pompe aspirante, ces vastes courans d'air qu'ont déterminés les batailles de la Somme et de l'Aisne. On était au début de juin 1916. Les Russes entraient à Loutsk : on commençait à reparler de l'intervention roumaine. Ainsi les troupes, vivant longtemps dans le même pays, y avaient pris des mœurs de colonies sédentaires. Il faut bien parler au passé de cette époque de guerre casanière, si vite oubliée dans le branle-bas et le perpétuel « en l'air » des dernières campagnes, dans les immenses tourbillons de Champagne et d'Italie.

Ce théâtre sans rival était une création des zouaves. Ils avaient déjà en Crimée leur théâtre de l'Alma, qui a son chapitre dans l'histoire après ceux de Mme Favart et de la Montansier; ils n'avaient pas tardé à en ouvrir un à Nieuport. L'audace vint avec le succès : les zouaves décidèrent de construire. Un vrai théâtre s'éleva dans un camp, appelé *Bador* du nom d'un jeune zouave de vingt ans, sur le cadavre duquel on avait recueilli un testament de quelques lignes, très simples, disposant de ses affaires et consolant sa mère en peu de mots admirables de discrétion et de noblesse. Le théâtre des Dunes avait été inauguré en avril par une troupe du Théâtre aux armées, qui était partie enchantée en promettant de revenir : elle revenait, en effet, avec la belle saison, et la fête s'annonçait plus brillante que jamais.

Ce théâtre, à la vérité, n'était peut-être pas la huitième merveille du monde que nous nous figurions. Ce n'était après tout qu'une grande baraque en planches, avec un toit de tôle ondulée. Mais c'était un théâtre, et le prestige de ce nom suffisait à revêtir l'édifice d'un attrait spécial, comme un lieu de délices. Un grand parterre de six cents places descendait en plan incliné jusqu'aux places officielles, devant la fosse de l'orchestre; puis il y avait le plateau, bien visible de toutes parts, avec une rampe électrique; un manteau d'arlequin encadrait la scène, fermée par un rideau sur lequel un décorateur de la Compagnie transatlantique avait brossé un golfe de Naples avec des flots d'outre-mer et des colonnades pourpres aux degrés inondés de roses, chef-d'œuvre à faire envie à tous les *palaces* de la côte. Il y avait même deux décors, dont l'un représentait la « ville, » — un intérieur bourgeois avec des

objets d'art et des portraits aux murs; mais l'autre, figurant la campagne, développait un parc avec un paysage d'automne, un lointain de bords de rivière et un grand vase sur une console dans le goût de Versailles; il semblait admirable et emportait tous les suffrages. Derrière ces toiles peintes régnaient enfin les coulisses, avec un rang de cabines décorées du nom de loges, chacune munie d'une glace et d'une lampe électrique, et qui seraient habitées ce soir par de vraies actrices de Paris!

Tel était le local étrange où un millier de jeunes gens entassés, officiers en tête, derrière les trois rangées de fauteuils diplomatiques, attendaient le bonheur. Ce soir, ils oubliaient la guerre. Une heure à l'avance, les bancs étaient déjà bondés comme les troisièmes classes d'une gare de permissionnaires, d'une multitude de têtes indistinctes, sous un éclairage de salle d'attente, — et toutes remplies, d'ailleurs, d'une même idée lumineuse : celle des choses inconnues qui allaient apparaître derrière le rideau magique inondé de l'éclat de la rampe. Des matelots n'ayant pu trouver de places au parterre, s'étaient juchés, les jambes ballantes, sur les fermes du comble, comme dans les haubans et les vergues d'un navire. Et c'était bien, en effet, cette salle gonflée d'impatience joyeuse, comme un grand vaisseau en partance pour le pays des songes.

Il y avait d'ailleurs, tout autour du théâtre, autant d'émoi qu'à l'intérieur, une seconde foule qui, n'ayant pu embarquer dans la salle, se tenait dehors comme celle qui salue sur les ports les départs de voyage, attendant quelques bribes de spectacle, ce qu'en attrape le badaud de la porte des théâtres, qui finit par connaître les acteurs et le répertoire comme un vrai abonné des loges. Le ciel, dans cette saison, se montrait favorable. L'été de Flandre a des sérénités exquises, des prolongemens de lumière jusqu'à dix heures du soir. Le jour n'en finit plus de mourir entre ces grandes surfaces réfléchissantes, ces vagues miroirs éclairans des dunes et de la mer. Une légère phosphorescence éternise jusque dans la nuit des parcelles de lumière. Cette foule extérieure formait un public en plein air, attendant son spectacle à lui, l'arrivée de la troupe, le passage des invités, faisant la haie jusqu'à la porte, discutant le programme, comme s'il était fait pour elle. On se nommait les acteurs : Sylvain, Dussane, Zambelli, Meunier, Brigett Nichol. On échangeait des souvenirs ; un marin faisait le

dégoûté, — un de ces mousses qui ont roulé dans tous les ports du monde, et qui se donnent des airs d'être revenus de tout :

— Brigett Nichol? Je l'ai entendue à New-York. C'est là qu'elle était belle, il y a dix ans, dans *la Tosca!* Maintenant, elle a la voix bien fatiguée...

Absolument comme on dirait : Ah! si vous aviez vu Rachel!... Et les zouaves, ébahis, se consolaient de ne pas *en être*, béans d'admiration devant ce gosse qui avait vu tant de choses.

Enfin, dix minutes avant le lever du rideau, les voitures, brûlant le village, grandirent rapidement sur la route et vinrent se ranger devant le théâtre : cinq voitures de maître, les plus beaux équipages de la réserve de l'armée, un vrai train de luxe, dans un halettement précipité de moteurs et une précision de mise en batterie, variante militaire du chariot de Thespis. Et voici des portières ouvertes, une descente de pique-nique, des paletots, des figures rasées en feutres de voyage, les mains tendues aux dames, des sourires curieux qui se collent aux glaces, des froufrous, des voilettes, des tapes pour défriper les jupes, un sautillement de volière sur le sable fin des dunes, des étonnemens de se trouver là, des petits signes à la galerie, et tout un déballage de valises, de malles, de cartons à chapeaux, d'accessoires contenant les costumes et le plumage brillant qui remplaceraient tout à l'heure le « tailleur » ou le « trotteur » du voyage.

— Les voilà! Les voilà!

En un instant, le camp accourt, les baraques se vident; les parties de cartes s'interrompent, toutes les indifférences jouées se précipitent sur la route. On reconnaissait les acteurs :

— Vive Sylvain!... Eh! bonjour, Huguenet!

Ils saluaient, ravis, comme des rois de théâtre reconnus sous leur incognito, remerciant de la main leur bon peuple de Paris. Les dames suivaient à petits pas, modestes, moins sûres d'elles-mêmes dans leur tenue effacée de bourgeoises, les yeux baissés sur leurs souliers, l'air attentif au tapis de grillage qu'on avait disposé pour leur rendre plus facile la marche sur le sable. Et Lauvergeat, charmant dans sa tunique « numéro un, » toute brillante d'argent sur le bleu-de-roi du chasseur, heureux, un peu gêné, portait précieusement le petit sac de Brigett Nichol.

On n'attend plus maintenant que l'Excellence russe, un peu en retard, naturellement : elle vient de si loin! Et le cortège se décide à faire son entrée sans elle, dans un ordre solennel de distribution de prix, le général de corps d'armée en tête, avec son élégante figure de pastel de La Tour, entre le gigantesque prince de T... et le général Wielemans, commandant l'armée belge, tandis que les cuivres de l'orchestre jouent successivement les hymnes nationaux, la populaire *Brabançonne*, le *God save the king*, la *Marseillaise*... Quel vacarme! Les Boches ne nous entendent donc pas? Mille hommes, dix généraux dans cette baraque : ah! s'ils savaient... quel coup de canon!

Mais non, ils ne se doutent de rien et ils nous laisseront tranquilles toute la soirée. Et sur la scène, dans le décor bourgeois, les « numéros » se suivent, accompagnés d'ovations et d'innombrables rappels : voici une petite boulotte en jupe cloche de couleur puce, à trois rangées de volans noirs, d'un vague aspect de crinoline, qui s'avance en minaudant vers la rampe et entame le rondeau du *Petit duc :*

Je suis la fille à Mathurin,
Mathurin, l'homme à Mathurine,
Et c'est moi qui vas chaqu' matin
Vendr' nos œufs à la vill' voisine...

La crinoline puce se balance en écartant les coudes en anses de panier, comme une paysanne de vaudeville qui s'en va au marché : il fait beau, on croit voir sa coiffe de Perrette :

Les oisiaux chantiont à tue-tête
Et moi tout' gaie, folle un p'tit brin,
J'chantions aussi comme un' gross' bête :
Tra la la la la...

Et voilà qu'au milieu de ce *tra la la*, elle s'arrête : son trille lui reste dans la gorge; la clochette interdite oscille sur ses pieds comme sur des battans dont le mouvement s'éteint et ne rend plus aucun son. Elle s'abîme, la petite cloche, subitement grave et muette, dans une révérence anéantie; le chef d'orchestre frappe son pupitre, et, brusquement, à la musique gouailleuse de Charles Lecocq, succèdent sans transition les accords puissans et religieux du *Bojé tzara krani*.

Et au milieu de la salle debout, tandis que meurent à l'orchestre les dernières mesures du cantique, arrive comme du fond d'un immense lointain l'envoyé de Sa Majesté le Tsar ; et l'on voit apparaître dans l'allée centrale du théâtre, suivi de tout un état-major, sanglé dans une redingote grise, gelé dans une raideur prussienne d'automate, une espèce de colosse chamarré, décoré, élargi par des épaulettes d'or, surmonté d'une petite tête inquiète de vautour embroussaillée d'un givre de sourcils grisonnans, le front fuyant sur de petits yeux troubles et soupçonneux.

Alors, dans un cliquetis de sabres, d'éperons, dans un remue-ménage de chaises dérangées, l'Excellence moscovite et sa suite prennent place dans les honneurs ; l'orchestre recommence la ritournelle interrompue, et la petite clochette, ravie de l'incident, reprend *da capo* le rondeau de la paysanne, qu'elle conduit cette fois brillamment jusqu'au bout :

J'ai cassé mes deux douzain's d'œufs,
Mais j'ai sauvé mon innocence.

Et cela tombait si juste, cette entrée de Cosaques au milieu du *Petit Duc*, c'était si bien dans le style du temps, — Variétés, Grand Seize, princesse Demidoff, Exposition de 1878 — qu'il était impossible de ne pas sentir le piquant de l'à-propos. Toute cette Scythie herculéenne, avec le prestige éblouissant de sa masse barbare, son splendide passé militaire, ses richesses fabuleuses, sa cour étincelante, était ici présente dans l'éclat de ses nouvelles victoires, saluée par une crinoline et un refrain de Meilhac.

Dès lors, la glace était rompue : toute la soirée évidemment partait pour un succès. Les comédiens se surpassèrent. Ce fut une sorte de concours où nul ne se marchanda pour cet auditoire incomparable. Dussane chanta, Sylvain chanta...

Mais tout pâlit devant la « surprise : » le communiqué russe téléphoné de Chantilly et tonitrué dans l'entr'acte par le chef d'état-major, un de ces communiqués épiques et confus, pleins de galops de patrouilles sabrant des batteries, d'avant-gardes franchissant des fleuves, la Zlota, la Strypa, dont les noms étincellent comme des banderoles de victoire, avec des visions de déroute et de panique autrichiennes, et, pour finir, des dénombremens de captifs évoquant des razzias de villes et de provinces.

C'était la grande débâcle de Galicie qui commençait, la revanche miraculeuse des infortunes de Pologne... Et la lecture acclamée, hachée d'applaudissemens s'achève comme un chant de triomphe, tandis que, d'un seul mouvement spontané, toute la salle se retrouve debout et l'orchestre, pour la seconde fois, attaque l'hymne russe qui éclate en actions de grâces, comme un grandiose *Te Deum*.

Il ne s'achève, ce chant, que pour recommencer encore, tant la joie surabonde, tant elle se précise ce soir par la présence de notre hôte. Ce fut une tempête d'enthousiasme. A toutes les fenêtres, des grappes de têtes apparaissent. On crie « Vive la Russie! » Jamais l'Alliance ne parut plus belle. Allégresse d'un soir, délire de fraternité! Joie des épreuves subies, sourire de la France reconnaissante! Confiance touchante de la fraternité d'armes! Noble et doux sentiment de la famille humaine! D'où vient cette impression d'une minute rare et déjà historique, d'une minute dont la pareille n'arrivera jamais plus? D'où vient que les applaudissemens ne veulent plus finir et cherchent à prolonger la seconde fugitive? Ah! çà, les Boches n'entendent donc pas? Non, ils ont les oreilles bouchées, à ce qu'il paraît. Ils se taisent et dévorent notre joie en silence. Mais pendant que nous crions ici : « Vive Broussiloff! », peut-être que tout bas ils répondent : Sturmer!...

Enfin le calme revint et les danseuses parurent. Elles parurent, et ce fut charmant, en couple de Lancret, portant la jupe à fleurs et le satin rayé bleu et blanc de la Camargo, dansant de très vieux pas de Couperin et de Rameau. Elles revinrent, un moment après, en costumes alsaciens, rouge et noir, avec le grand nœud de rubans et la cocarde tricolore, et c'était à ce moment-là tout ce qu'on pouvait supporter, que cette apparition ambiguë, cette légère pastorale mimée, cette valse aérienne du grand papillon noir que poursuivait un amoureux, et cette nostalgie de la Terre promise qui s'évoquait à nos regards et se résolvait en un jeu gracieux et muet de jeunes filles.

La danse avait calmé les nerfs, rythmé le battement des cœurs. Après des émotions vives, la pure féerie des formes ne laissait qu'une douceur. Un silence harmonieux s'était fait dans la salle ; les âmes, sans le savoir, étaient pleines de musique...

C'est alors que Brigett Nichol s'avança sur la scène, comme la figure de cette attente et la voix désirée de ce mélodieux

silence. Elle était vêtue simplement d'une robe unie de taffetas noir, qui, sans distraire le regard à aucun détail de la toilette, concentrait l'attention sur son beau visage, pâle sous la masse des cheveux noirs. Elle s'avançait languissamment d'un mouvement presque insensible, qui laissait deviner la jeunesse de son corps; elle semblait suspendue comme un fil de la Vierge, légèrement palpitante, bercée par une subtile haleine, et la salle retenait son souffle devant cette vision, de peur de la faire évanouir.

Elle chanta l'air du premier acte de *Manon*, l'air de la jeune femme qui descend du coche et s'étire et se raconte, et découvre en parlant son pouvoir, et s'aperçoit qu'elle est charmante. Elle était elle-même Manon, elle descendait de voiture; cette salle devenait la cour de l'hôtellerie d'Amiens; tout le public avait pour elle les yeux de des Grieux. La musique câline, sinueuse, enveloppante, coupée de silences et de soupirs comme de caresses et de réticences, accompagnait, rendait sensibles cette timidité pleine de désirs, cette coquetterie ingénue, cette séduction de la femme qui prend conscience de ses charmes. Nous voyions devant nous l'héroïne elle-même, telle qu'elle vit dans tous les rêves par le plus beau des romans d'amour; sa petite robe de pensionnaire, d'une simplicité étudiée, la rapprochait encore, la rendait plus vivante. Ce n'était plus un rôle, ce n'était plus l'artiste que nous avions devant les yeux : c'était la vie elle-même, l'éternelle Manon qui s'installait dans tous les cœurs; elle chantait, et sa voix s'insinuait dans les âmes; et ses doigts blancs, soyeux comme les pétales du camélia, jouaient mollement avec une chaîne de perles.

Charme de la beauté, de quoi est faite ta magie? D'où te vient ton empire? N'es-tu pas ce pouvoir qui attache à la vie et la fait paraître ravissante? N'es-tu pas ce doux mensonge qui lie à l'existence par la promesse du bonheur et qui crée dans nos cœurs l'espérance et le désir? C'est toi l'illusion répandue sur la nature, et qui nous fais à certains jours trouver le ciel plus bleu, les arbres plus pacifiques, le monde apparaître à nos yeux comme un séjour habitable; tu es le sortilège, les délices de cet univers insensible et cruel. L'artiste qui t'a sentie, beauté mystérieuse et décevante, travaille à t'isoler des choses et à te donner dans son œuvre une réalité; il s'efforce de te créer, ô déesse! pour faire de toi un objet de contemplation.

Mais la foule inhabile te confond toujours, enchanteresse ! avec la vie elle-même que ton sourire décore ; elle te poursuit, insaisissable, et cherche comme un enfant à te prendre pour son usage et à te posséder.

Quelques femmes ont le privilège d'incarner un moment les rêves d'une génération et de prêter leur forme à l'idée que tout un peuple se fait de la beauté. Cette gloire, qui fut celle des favorites de la scène, Brigett Nichol ce soir-là en connut quelque chose : ce fut je ne sais quoi de bien différent du succès, et qui ressemblait à l'amour. D'autres furent plus applaudies, mais elle parut être la seule femme. Pour tous ces hommes rudes et sevrés de tendresse, condamnés, à l'âge du plaisir, à l'existence sévère et aux mœurs d'airain de la guerre, durcis par le contact quotidien de la mort, elle représentait l'objet de tous leurs songes, le charme tout-puissant de la vie. Elle était devant eux l'Éternel Féminin qui résume toute la joie du monde, cette part permise à chacun de la douceur de vivre : elle semblait, dans sa robe noire, comme un bijou de jais sur l'oreiller des songes nocturnes. Dès qu'elle parut, il y eut dans l'air comme un attendrissement : le salut de toute une jeunesse qui demain peut-être allait mourir. Souvenirs de caresses, regrets, désirs, mélancolies, vagues espoirs de délices peut-être à jamais interdites, chères images évoquées au bord de la tombe, il y avait de tout cela dans l'atmosphère qui flottait autour de la cantatrice. La salle la portait dans son cœur. Elle planait doucement sur ces adolescences charmées, comme la lune du haut du ciel verse sur la mer obscure un long rayon de lait que les flots bercent sur leur sein et remuent dans leurs vagues, se roulant aux pieds de l'astre avec de longs murmures esclaves et de ténébreux soupirs.

Qui aurait pu lire les lettres qui s'écrivirent les jours suivans et qui portaient l'adresse de Brigett Nichol, eût entendu l'hymne d'amour qui montait des tranchées. Ces rêveries de la solitude, ces inutiles désirs trouvaient ce soir un objet. La délicieuse artiste leur prêtait sa forme touchante. Elle était simplement devant tous ces cœurs mâles la figure de la volupté adorable de la vie.

La soirée se termina ; on sortit du théâtre. Il faisait une nuit bleue et douce, avec de molles nuées grisâtres ; un souffle égal venait de la mer, comme celui d'une paisible respiration

endormie. Il y avait des zeppelins dans l'air ; les projecteurs de Dunkerque, de Bergues, de Houthem fouillaient l'ombre, et leurs longs pinceaux rencontraient au passage de petits nuages surpris : les canons aboyaient comme des chiens à la lune. La foule se répandit dans la dune bleuâtre, emportant du bonheur et des souvenirs pour longtemps. La fête s'exhalait dans la nuit bienveillante. Des artilleurs anglais sifflaient *Tipperary*. Les danseuses, qui attendaient leur voiture sur la route, se mirent à ébaucher un pas. On les reconnut, deux ou trois lampes électriques jaillirent comme des vers luisans, et tandis que les phares cherchaient dans le ciel des monstres, nous regardions à terre, à la clarté d'autres lueurs, onduler des pieds délicats, comme la frange d'écume d'une vague phosphorescente se joue sous un rayon de l'astre de Diane.

La bande se retrouva au Quartier Général. L'Excellence s'était retirée à l'anglaise. Les comédiens étaient enchantés de leur soirée. Ils faisaient des projets, rêvaient de s'installer pour toute la saison : Sylvain parlait de donner *Horace*. Les dames s'empressaient autour du prince, heureuses d'être présentées à une Altesse royale, de sortir leurs révérences de cour et de balbutier : « Monseigneur!... » Lauvergeat ne quittait pas des yeux Brigett Nichol.

Elle était là, debout, dans la toilette de ville qu'elle avait en chantant, et telle que tout à l'heure en scène : immobile, répondant à peine aux flatteries et aux hommages, on aurait pu la prendre pour la plus prude des bourgeoises; elle avait pourtant l'art de concentrer ainsi l'attention sur elle. Il y avait en elle quelque chose d'absorbant, un attrait qui faisait sentir sa présence, sans qu'elle parût prendre la peine de la faire remarquer. Vue de près, dépouillée de l'émotion musicale et de l'éclat de la rampe, sa beauté paraissait plus froide et un peu dure : l'expression surveillée, sous l'apparente nonchalance, trahissait maintenant un soupçon de vulgarité, un génie de calcul. Elle se détachait par ce trait égoïste de la troupe de ses camarades, bruyante et prompte aux effusions, et les lampes qui l'éclairaient du même jour que les autres visages dessinaient sous ses beaux cheveux sa petite tête de Poppée, la sécheresse de son front pur, la bouche capricieuse et sensuelle et le menton volontaire.

On se sépara enfin vers une heure du matin. On s'aperçut

alors que Benjamin n'était plus là : le chevalier des Grieux s'était éclipsé avec Manon.

III

Les fêtes se prolongèrent toute la journée du lendemain. Les artistes s'étaient partagés pour les repas entre les différentes popotes. On remarqua que Herz, qui ne s'absentait jamais, se fit inviter ce jour-là au déjeuner et au dîner. Le jour suivant, la troupe reprit le chemin de Paris, et Lauvergeat rentra assez tard dans la nuit. L'existence du Groupement retrouva son train coutumier.

Mais Benjamin n'était plus le même; il travaillait autant et plus qu'à l'ordinaire, ayant, comme il l'avait prévu, à rattraper le temps perdu ; mais on ne l'entendait plus rire; il passait des journées sans desserrer les dents ; il recherchait la solitude. Il faisait seller tous les matins, s'échappait sur la plage ou à travers les dunes. Un souci inquiet le chassait le long de la mer sauvage. Ce n'était plus notre Benjamin... Benjamin était amoureux.

Il ne s'ouvrait de son secret, — lui qui n'avait jamais eu de secrets, — qu'à notre camarade Letellier, parce qu'il le savait incapable d'ironie. Pour la première fois de sa vie, il éprouvait le besoin d'être pris au sérieux. Il sentait qu'il lui arrivait quelque chose d'important, qui n'avait rien de commun avec ses premières amourettes; il n'avait connu jusqu'alors que des grisettes et des modistes, tout au plus des dames du demi-monde. Il entrevoyait maintenant un domaine nouveau; il concevait l'amour comme une chose redoutable et dont on peut souffrir. Mais, en même temps, ce risque lui semblait une noblesse. Et puis se faire aimer d'une artiste, quel rêve! Avoir à soi, ne fût-ce qu'une heure, celle que des milliers d'hommes convoitent, celle qu'il venait de voir l'idole d'une armée, au point de conjurer la guerre, de faire oublier la mort! Avoir Manon, Charlotte, Louise, Mélisande, toutes ces héroïnes, toutes ces amoureuses réunies dans une seule femme, comme si l'on respirait d'un seul coup les plus rares essences de roses confondues dans le même parfum! Étrange illusion sans doute, mais où Benjamin eût-il appris à s'en méfier? Il avait fort peu lu, en dehors des journaux et des manuels d'histoire militaire. Brigett Nichol

était la première actrice qu'il eût rencontrée de sa vie, comme d'autres, au même âge, découvrent leur première femme du monde.

Letellier regardait cette folie d'un œil de blâme. C'était un officier sorti du rang, fort brave, qui adorait les chevaux et se méfiait des hommes. Trop pauvre pour se marier, il consacrait sa solde à l'entretien d'une sœur restée veuve avec deux enfans, dont la santé était pour lui un sujet de constant souci; le couple formait ainsi un de ces vieux ménages de célibataires, où la présence des deux petits apportait l'intérêt d'une affection inquiète. Letellier était oncle comme on est père. Mais, en dehors de cette sœur, il tenait le genre féminin pour un abîme de corruption et de scélératesse. Il détestait les femmes avec cette naïve horreur de ceux qui les ignorent, et qui n'est qu'une forme de la crainte : une peur un peu comique, une vraie peur de moine, bien amusante chez un soldat, d'autant que Letellier n'allait pas à la messe. Y avait-il dans son cas un de ces souvenirs qui empoisonnent une vie, un amour rebuté, quelque noire trahison de femme? Personne n'avait moins la mine d'un héros de roman. Je pense que la timidité naturelle du vieux garçon expliquait assez son histoire sentimentale et l'aversion des femmes qui en était la conséquence. Il faut avouer que sa méfiance le rendait clairvoyant; il avait deviné à quelle espèce de femme avait affaire son ami, et n'augurait rien de bon d'une telle aventure.

— S'amouracher d'une cabotine! Je l'ai bien vu, disait-il dans son langage de cavalier, je l'ai vu tout de suite que c'est une petite rosse qui lui en fera voir de toutes les couleurs; vous verrez, cela finira mal. Ah! les femmes!... Qu'est-ce qu'elle est venue faire ici, leur sacrée invention de Théâtre aux armées?...

Ainsi parlait le moraliste Letellier. Le coupable baissait la tête. Il savait bien, parbleu! qu'il faisait une sottise; mais il y a des momens où c'est presque une douceur et un besoin de souffrir.

C'est encore par Letellier que nous apprenions quelques circonstances du séjour de l'artiste. Pendant ces deux jours, le jeune homme l'avait suivie comme son ombre. Il s'était arrangé pour ne pas la quitter, s'était fait inviter aux mêmes dîners qu'elle, passait son temps dans les coulisses, se conduisait en

collégien. Un soir, après le théâtre, elle avait eu la fantaisie de faire une promenade au clair de lune du côté des lignes. Ce projet romantique avait paru sublime. Herz s'était mis de la partie. Le secteur, cette nuit-là, était assez agité; on entendait le bruit pesant des explosions de bombes, et l'on voyait jaillir ces grandes roues de feu sur lesquelles se détachaient une seconde en ombres chinoises, les arbres du redan de Vauban. Jusqu'à l'aube, on avait erré dans les ruines de Nieuport, dans cet adorable bibelot d'autrefois, dans les décombres de son église semblable à quelque rocher naturel, à quelque débris de falaise, création capricieuse du génie de la mer, telle qu'un grand coquillage, une grotte de Fingal, plus mystérieuse que jamais au milieu de sa ceinture de tombes, dans sa beauté de madrépore.

L'actrice, transportée, chanta. Elle n'avait pas résisté à l'émotion du décor. Elle se retrouvait en scène, dans on ne sait quel opéra comme le *Roi d'Ys* ou *Robert*. La guerre, les lueurs des bombes composaient un tableau qui parut fait exprès pour elle : avec ce cabotinage inconscient qui ramenait tout à soi dans cette petite tête cruelle, avec cette sensibilité faussée par le théâtre, ce pli professionnel qui fait partout chercher le prétexte et l' « effet, » elle sortit tous ses rôles, ses airs, ses grands morceaux; elle fut Manon, elle fut Carmen, elle fut la coquetterie incarnée devant la mort. Il devait suffire d'une telle scène pour édifier un soupirant moins ingénu que Benjamin.

Après quoi, le trio était revenu finir la nuit en buvant du champagne à l'hôtel. Quelques fous de cavaliers et d'officiers de marine attendaient son retour. La fête avait duré bien après l'aube. Alors l'artiste s'était retirée dans sa chambre. Avait-elle voulu faire perdre la tête à Benjamin? Était-elle touchée au contraire de l'attachement du jeune homme? Fut-ce coquetterie, compassion, ou indifférence de sultane à qui plaît l'odeur de l'amour ? L'actrice était flattée sans doute d'éveiller une flamme si jeune, flattée de cette dévotion de page, de cette timidité ardente et délicieuse; elle respirait ce respect, et désirait le mériter. C'était un nouveau rôle. Elle se modelait sur l'image que le jeune homme lui offrait d'elle. Un roman commençait à s'ébaucher dans sa tête. Il lui plaisait d'être pour Benjamin une créature

chaste; ce genre d'hommage la reposait des autres. Il lui souriait de se prêter à cette adoration et de faire le bonheur d'un enfant sans fortune; ce don lui paraissait une bonne œuvre. Elle pria Benjamin de fermer ses rideaux, et l'officier s'était retiré ivre de bonheur, en lui baisant le bout des doigts.

— L'imbécile! conclut Letellier. Cette femme-là le mènera par le nez.

Letellier avait d'ordinaire une éloquence courte. Mais quand il se lançait dans une diatribe contre les femmes, il n'était pas aisé de l'arrêter. Ce n'était pourtant pas là le point intéressant de son discours. Pourquoi Herz s'était-il mêlé de cette promenade? Pourquoi n'en avait-il rien dit?

Benjamin se montrait distrait, préoccupé.

— Troyon, me dit-il un matin que nous étions seuls au bureau, feriez-vous quelque chose pour moi? — Je l'entendais depuis une heure froisser des lettres commencées, comme quelqu'un qui cherche une idée difficile et rature des expressions dont il est mécontent. — Eh bien! Soyez gentil. Faites-moi un sonnet, comment dites-vous? acrostiche, où les premières lettres des vers composent le nom d'une personne... Vous savez écrire, vous, cela ne vous coûtera guère.

— Peste! mon ami, comme vous y allez! Un sonnet vaut un long poème, et qui vous dit que je fasse des vers?

Il insistait.

— Mais que voulez-vous que j'écrive à Mademoiselle Nichol? Je n'ai rien à lui dire, moi. Ne pouvez-vous l'aimer en prose? Quel plaisir pensez-vous lui faire en lui offrant à lire son nom de haut en bas? Et puis, mon pauvre ami, un sonnet a quatorze vers; Brigett Nichol n'a que treize lettres. Voulez-vous écorcher son nom? Vous vous feriez une ennemie.

Le pauvre garçon était touchant d'humilité, tant il avait le sentiment d'être indigne de sa maîtresse, tant il lui semblait impossible de paraître aimable tel qu'il était. Il ne se doutait pas que c'est ce qui le rendait charmant.

Je n'attendis pas longtemps l'explication du sonnet: je devenais, sans le vouloir, un jury poétique.

Un matin, Herz entra sous je ne sais quel prétexte et m'apporta une feuille de papier écolier qu'il me plaça d'un air dégagé sous les yeux, en me priant de lire et de lui donner mon avis.

C'était un petit poème intitulé *la Fée des Dunes* et conçu à peu près ainsi :

Une nuit je t'ai vue, ô fée !
L'air faisait vibrer ses archets,
Et sur le sable tu marchais,
D'un rayon de lune coiffée.

On eût dit que des violons
Formaient un concert nostalgique,
Et c'était comme une musique
Qui caressait tes cheveux blonds.

Une trêve dans l'ombre douce
Flottait comme une onde qui dort;
Et la mer blanchissante au bord
Errait comme un pas sur la mousse.

Alors tu chantas, et ta voix
S'élevant dans la nuit sereine
Sembla celle de la Sirène
Sortant de ses golfes étroits.

Et le noir sommeil de l'armée
Fut plus doux dans l'ombre des camps;
Et le canon plein d'ouragans
Arrêta sa gueule charmée.

Comme un tyran lassé d'abus,
La mort suspendit ses tumultes
Et ce lourd bruit de catapultes
Que fait la chute des obus.

Tu chantais, et la mélodie
S'étirait dans l'air comme un fil
Qui reliait le ciel subtil
A notre terre endolorie;

Et ce monde sombre et méchant
Faisant silence pour entendre,
Rêvait d'amour et parut pendre
A la chaîne d'or de ton chant.

Ainsi tu chantais sur la dune,
O Sirène, au bord de la mer,
Et ta voix divine était l'air
Que neigeait un rayon de lune:

— Nous y voilà, pensai-je. C'est donc ce qui démange Benjamin de rimer.

Ce n'étaient pas les premiers vers que Herz me montrait de sa façon. J'étais son public ordinaire.

— Croyez-vous, reprit-il, que je puisse envoyer ces vers? Il me semble impossible de s'en formaliser. Vous voyez, je me tiens dans une note impersonnelle : une fée, quoi de plus anonyme? Je lui donne même des cheveux blonds, afin de mieux la ménager.

On ne pouvait être plus délicat, puisqu'il y avait un mari. Ces poètes se croient irrésistibles.

— Ne craignez rien, lui dis-je. Une dame est toujours flattée d'un compliment.

Eugène Herz avait le caractère le plus haïssable en société, le caractère important. Dans le monde militaire, la vie d'école, les camarades ont bientôt fait de mettre au pas ce genre de personnages : on n'y pardonne pas les airs supérieurs. Eugène n'avait pas plus réussi à corriger ce travers, qu'il n'avait eu le pouvoir d'amender sa figure. Il avait un nez présomptueux, glorieux, suffisant, péremptoire, menaçant de pointe et de tranchant. Ce nez redoutable sentait la conférence d'une lieue. Eugène était le monologue fait homme. Il avait un terrible besoin d'autorité. On lui eût volontiers passé un peu de fatuité, mais la sienne était doctrinaire, dogmatique, encombrante : il n'y en avait que pour lui. Quelles prétentions n'avait il pas? Il se croyait universel ; les vers, l'escrime, la musique, l'équitation, la guerre, pas de sujets dont il ne se crût en état de donner des leçons. Il jugeait *de omni re scibili* à tort et à travers. Il était en un mot le fils de la poule blanche, — au demeurant, le meilleur fils du monde.

Tel était le rival du pauvre Benjamin. On comprend que ce rival lui causât du souci. Déjà Herz avait au logis accaparé la première place : Benjamin allait-il le trouver encore sur son chemin?

IV

Mais un changement inopiné allait bouleverser la vie du groupement. Vers la fin du mois de juin, les affaires se gâtèrent à Verdun. Le commandement eut besoin de troupes.

Il découvrit qu'il lui restait dans ce coin de Belgique une force absolument fraîche, comme il arrive qu'on retrouve une pièce d'or oubliée dans le fond d'un tiroir. La division fut relevée, et nous fûmes désignés, Herz, Lauvergeat et moi, pour partir avec elle.

C'était une révolution. Il fallait dire adieu à Nieuport, à la mer, aux campagnes flamandes où nous vivions depuis tant de mois; nous allions nous jeter à notre tour dans la fournaise et voir ce qu'était devenue la guerre depuis la bataille de l'Yser. La guerre change vite de nos jours. Nous sautions à pieds joints deux ans, pour entrer dans la grande bagarre, en pleine tragédie.

Eugène manifestait sa joie d'aller à la bataille. Ce qui rendait surtout l'événement agréable, c'était la diversion de quelques jours de vacances. Certaines questions de commandement demeuraient en suspens. Nous étions nos maitres pendant cet *intérim*, dans une situation provisoire qui ne manquait pas de charme. Eugène se proposait de mettre ce temps à profit. Brigett avait promis d'accourir au premier signe : il lui télégraphia. On organiserait une soirée. La campagne commençait en partie de plaisir...

La petite ville de Bergues où nous nous installions pour notre première étape était la scène la mieux choisie pour un pareil *Intermezzo*. Tout y était fait à souhait pour quelques heures d'expectative, et pour rêver délicieusement aux vanités de la vie, parmi toutes les mélancolies charmantes du passé. Mes camarades étaient dehors toute la journée ; je restais pour écrire et garder la maison, ou je profitais de ma solitude pour visiter la ville. C'est une de ces petites cités du Nord, à beffroi et à carillons, endormie auprès de ses canaux comme ses exquises sœurs de Bruges et de Malines, avec ses souvenirs de grandeur espagnole, de conquête par Louis XIV, son passé d'éternelle proie poursuivant malgré tout une vie végétative de recueillement, de bien-être et de silence. Elle a des coins de béguinage, de petites places ombragées, des jardins étroits dont les branches passent entre de vieux murs; elle a les ruines de son abbaye au milieu de ses remparts, ses trésors étincelans dans les ombres de son église. On se trouvait là tout à coup en dehors de la guerre, dans un petit monde enchanté, pareil à ceux où les curieux allaient chercher naguère l'oubli

de nos progrès ; ce voyage était plus étrange encore à l'heure présente. On s'étonnait d'abord de tant de paix ; on distinguait ensuite derrière ces apparences toute une histoire de tempêtes, des vieux siècles barbares aux communes du Moyen âge, de l'hôtel de ville de Charles-Quint aux portes blasonnées du Roi-Soleil ; ces vastes orages d'autrefois enseignaient le calme à nos angoisses éphémères. Ces profondeurs tumultueuses, maintenant apaisées, me ramenaient au juste sentiment de mon importance. J'écoutais dans le silence l'écho de Lamartine, et le bruit du poète qui survit aux ruines de l'histoire : parmi tant de révolutions, quelques strophes mettaient seules un accent d'immortalité. La petite cité indifférente les savait-elle encore ? Et je me promenais ainsi dans les circonvolutions de ses rues prudentes et surannées, tournant en cercle autour de sa grande place déserte, pareilles aux ressorts d'une montre vieillotte qui faisait tinter d'heure en heure sur toute cette histoire le chevrotement de son carillon séculaire.

Eugène et Benjamin rentraient pour le dîner ; Eugène toujours exubérant développait le plan de la fête. On ferait venir de Dunkerque Staub et Francis Devriès qui s'y trouvaient mobilisés dans les automobiles ; on louerait une salle, un piano. On inviterait les poilus. On souperait ; ce serait charmant. Benjamin n'était pas convaincu.

— Ce sera charmant, si elle vient, disait-il de mauvaise humeur.

Il lui déplaisait que Herz parût disposer de Brigett, comme si elle lui appartenait.

— Elle viendra, vous dis-je, c'est promis.

— Elle viendra ! Vous n'en savez rien. Nous sommes vendredi ; vous lui télégraphiez d'arriver dimanche soir : c'est un peu bien brusqué pour une femme comme elle.

— Et moi, repartit Eugène, je gage qu'elle viendra. Voulez-vous parier deux bouteilles ? D'abord, mon cher, les femmes aiment qu'on les brutalise.

C'était précisément ce qui tourmentait Benjamin. Il mourait d'envie qu'elle vînt, et il souhaitait qu'elle ne vînt pas, afin de contrarier Eugène.

Il en était encore là le dimanche matin. Le train de Paris arrivait à Calais à quatre heures. A midi, Benjamin était toujours au lit. Il faisait la mauvaise tête. Herz le persua-

dait en vain; le jeune homme opposait la force de l'inertie.

— Hé! S'il faut que quelqu'un la cherche, que n'y allez-vous vous-même? s'écriait-il avec aigreur. D'ailleurs, vous savez bien qu'elle ne viendra pas. Inutile de se déranger.

Et il s'enfonçait sous ses draps.

Herz lui représentait qu'il ne pouvait faire le voyage; il était convoqué pour affaires de service. Quel affront pour l'artiste, si elle ne trouvait personne à la gare!

— Envoyez donc qui vous voudrez, répliqua Lauvergeat. Je ne bouge pas, je suis souffrant. J'ai fait venir le docteur.

Le fait est qu'il avait la fièvre. Il soupçonnait Eugène de jouer un jeu serré, et de se servir de lui pour tirer les marrons du feu. Aller à Calais sans motif était une assez grave infraction au règlement; le moindre risque était de subir une scène de Brigett, ou de revenir bredouille, si elle préférait s'abstenir. Eugène calculait qu'il valait mieux faire essuyer ces risques par autrui, manœuvrer lui-même à couvert, en poussant Benjamin à sa place. Il se donnait même l'avantage de paraître généreux en ménageant un rendez-vous à son rival.

— Il se plaint qu'on lui mette sa maîtresse dans les bras! On ne peut pas faire davantage. Moi, mon cher, ajoutait-il, je suis franc, j'aime les situations nettes. Je me suis expliqué clairement avec Lauvergeat. Il est amoureux, il a même commencé avant moi, soit! Je lui laisse carte blanche. Je lui donne un mois pour faire sa cour. Je ne ferai rien pour lui nuire. Mais, s'il échoue, je l'ai averti : je reprends ma liberté et fais valoir mes droits. C'est ainsi qu'on agit entre bons camarades.

Benjamin avait-il souscrit à cet étrange pacte? Combien il avait dû souffrir! Mais il était faible, il céda. Il ne pouvait se défendre contre l'ascendant de son rival. Il subissait les mœurs du métier, le code de la camaraderie, tout en le sentant injurieux dans ce nouvel amour, si différent de tout ce qu'il avait éprouvé jusque-là. Il se laissa mettre en voiture. Il partit furieux, mais partit.

A la gare, il n'alla même pas à la sortie des voyageurs. Il ne voulait pas du ridicule d'être venu pour une personne qui se moquait de lui. Il était sur le gril. Pour se donner une contenance, il causait d'affaires militaires avec le commissaire de la gare, comme si c'était là l'objet de sa visite.

— Bonjour, mon capitaine, fit mélodieusement derrière lui une voix bien connue.

Il ne tomba pas à la renverse, il ne *lui* sauta pas au cou. Elle était là, subite et toute naturelle, comme une chose simple et miraculeuse à la fois, avec cette tranquillité des rêves accomplis. Alors seulement il comprit combien il l'avait attendue.

Elle était venue simplement, comme elle l'avait promis, au premier signe, obéissante; elle avait trouvé la dépêche la veille au soir, au retour d'une tournée dans les Vosges. Elle n'avait même pas eu à défaire sa valise. Elle s'exprimait gaiement, gentille et gracieuse. Et il semblait à Benjamin que tout était prévu et ordonné ainsi de toute éternité.

Ils roulaient à présent sans heurts à travers cette majestueuse plaine des Flandres, sous ce vaste ciel gonflé comme une voile d'une plénitude infinie. Ils allaient assis côte à côte sans se donner la main. Ils voyaient glisser aux portières les ormes de la route, les clochers lointains encadrés plus longtemps dans les vitres, les mâts de navires à l'ancre dans les bassins de Gravelines, les moulins, les nuages, toutes les choses qui donnent à ces campagnes une apparence ailée, royaume de l'air et du souffle; ils considéraient parfois sur un mur de village, dans une course ralentie, quelqu'un de ces Calvaires enluminés et verlainiens, où des angelots recueillent dans des calices le sang des plaies du Crucifié. C'était dimanche. Benjamin n'avait même pas besoin de regarder Brigett. Elle était là. Toute la nature lui offrait le reflet de son bonheur.

Il ne la questionnait pas, ne lui parlait pas d'amour, ne lui demandait pas autre chose que sa présence. A quoi bon? Toutes les paroles, quand on aime, sont des paroles d'amour. Il racontait sa vie, les événemens de ces trois semaines, son prochain départ pour Verdun. Elle avait tout deviné. Il ne lui disait rien d'Eugène, ne cherchait plus à s'inquiéter pour qui elle était venue. Ils savaient bien tous deux qu'ils étaient là l'un pour l'autre.

Elle le savait, elle aussi. Elle éprouvait pour l'officier un de ces caprices de femme gâtée qui venait de lui faire traverser toute la France, et qui pouvait jouer l'illusion de l'amour. Elle était heureuse du bonheur qu'elle donnait, et elle prenait pour de la tendresse le reflet qui lui venait de l'émotion de Benjamin;

elle se colorait à cette flamme charmante. Elle s'aimait dans cette jeune ardeur. C'était comme un vivant miroir qui lui renvoyait embellie l'image de sa beauté. Elle recevait tout de son adorateur, et elle paraissait tout donner. Elle vivait une idylle romanesque, celle de la mondaine éprise d'un artiste, et qui daigne se laisser emmener en curieuse dans des guinguettes. Elle était humble, douce, câline, raisonnable. Ses habitudes d'ordre lui conseillaient de ne rien brusquer, de ne pas se déconsidérer en se donnant toute à la fois. Elle prolongeait d'instinct les préludes de l'amour, se rendait précieuse en se montrant honnête; elle joua supérieurement son rôle. Elle fit allusion à ses chagrins intimes, aux lettres passionnées qu'elle recevait du front, apparut en consolatrice, en personne idéale. Elle se confiait à Benjamin sur le ton de l'amitié. Il faudrait venir dîner chez elle à sa première permission. Elle lui ferait de la musique. Elle serait toujours son amie. Il penserait à elle plus tard dans les mauvais momens. Elle lui porterait bonheur.

Ce voyage fut un enchantement. Benjamin ne douta plus d'être aimé par un ange.

La soirée, en revanche, fut pitoyablement manquée. Il avait fallu tout improviser en deux heures. Staub et Devriès se dévouèrent; il n'y avait pas trente personnes dans la salle : ce fut glacial. Brigett chanta comme s'il y avait eu des rois dans l'assistance. Un jeune vétérinaire apporta son concours, joua du violon, exécuta des tours de cartes. Rien ne dissipa le fiasco et le froid aux épaules. Benjamin était au supplice. Il arpentait d'un air farouche le vestibule de l'hôtel, furieux contre l'humanité aveugle et insensible qui ne se précipitait pas aux pieds de son idole. Il tremblait que Brigett ne fût blessée d'un tel affront, quand ce n'était pas trop pour elle des hommages de la terre entière. Il s'en prenait à Eugène de l'avoir exposée à cette humiliation. Son dépit était plaisant. Il aurait fallu que l'univers partageât sa passion, content de voir à son sommet ce couple supérieur, Benjamin et Brigett, comme si leur union était sa fin suprême. Il finit par se réfugier dans la cuisine du concierge par dégoût de ce monde stupide qui insultait à sa maîtresse.

Eugène jubilait au contraire, il était rayonnant. Son plan se réalisait, toutes ses prévisions se trouvaient vérifiées. L'audace lui avait réussi : l'artiste était accourue. Pour qui

donc, si ce n'est pour l'auteur de la *Fée des dunes?* Ce n'était assurément pas pour ce maladroit de Benjamin, dont la mine disait assez toute la déconfiture : il avait cet air de chien battu qu'ont les amoureux éconduits. Eugène le plaignait presque. Mais quoi? Il avait réellement tout fait pour s'effacer. Était-ce sa faute si l'artiste préférait le poète, et si le talent s'accordait au talent?

Eugène avait appris dans la journée d'autres bonnes nouvelles. Les ordres de Chantilly étaient connus. Lauvergeat partait seul avec la division; Herz et moi-même étions rappelés à Nieuport. Eugène voyait donc s'éloigner son rival. Tout le favorisait. Dans cette salle aux trois quarts vide, il n'apercevait que son triomphe, y trouvait un sujet de satisfaction sans mélange. Pendant que les artistes s'évertuaient, et que chacun suait la gêne d'une fête manquée, il s'applaudissait de son œuvre, comme dans ces représentations de drames wagnériens qu'un roi fou se faisait donner pour lui tout seul.

Le souper fut contraint. Benjamin n'ouvrit pas la bouche. Il était aussi gai que le spectre de Banquo. Les convives bâillaient et n'y comprenaient rien. Brigett se montra parfaite de tact, de dignité; personne ne put la soupçonner d'être en bonne fortune; elle ne permit aucun hommage, parla de son mari. Elle observa la nuance de discrète mélancolie qui convient à un repas d'adieux. Elle eut la mine de circonstance, l'air d'une amie de la famille dans un dîner funèbre. Elle fut inimitable de décence cérémonieuse. Seul Eugène, au milieu du silence général, exhalait une verve inaltérable. Il était à son aise, jovial, badin, faisant les honneurs de la table et les frais de la conversation; il déploya tout son esprit, jugea la situation, déclara les Allemands battus, le péril conjuré à Verdun; il regrettait sans doute de ne pas y aller voir, et enviait cette chance à son camarade Lauvergeat. Mais celui-ci arriverait après la bataille. « Rassurez-vous, madame, il ne court aucun danger! » Et il passait à des sujets musicaux, littéraires, développait ses vues et ses préférences au théâtre. Il prenait le silence consterné de la table pour de l'admiration. Il était heureux : il brillait.

Il pérorait encore trois heures après minuit, dans la voiture qui nous ramenait à Nieuport. Rien de plus sot qu'un auteur qui vous rebat les oreilles des beautés de sa pièce; Herz était

cet auteur; il était sifflé et content. Il était lui-même l'artisan et la dupe de sa comédie. Il avait voulu jouer *le Chandelier* et ne voyait pas que Jacqueline se moquait de lui avec Fortunio.

Il croyait demeurer le maître du terrain et échafaudait cent beaux rêves. C'est dommage que l'ingrate ne s'en souciât pas. Elle fut quelques jours dans le pays avec la division. Elle jouait le rôle de Velléda, de Muse de la Patrie, chantait aux troupes *la Marseillaise*. Un bataillon l'avait élue pour caporal-clairon.

Puis, la division disparut; nous fûmes quelque temps sans nouvelles.

Au bout d'un mois seulement, notre ami Poydavant reçut de Benjamin une carte postale datée d'Amiens. L'image représentait le chœur de la cathédrale, ces entrelacs de la grille du chœur qui développent à l'infini leurs fioritures et leurs parafes, avec l'intarissable caprice d'un hosannah. Parmi la luxuriance mystique de la ferronnerie, dans les enchevêtremens de feuillages, sous le demi-jour des vitraux aux enluminures de missel, empli d'un murmure d'orgues comme aux messes solennelles de mariage, Poydavant déchiffra ces mots :

« Je suis heureux. »

V

Eugène fut beau joueur; il eut l'esprit de ne souffler mot; je crois qu'il trouva à La Panne de quoi consoler son amour-propre.

Vers la fin de l'été, notre secteur était tout à fait endormi. Le personnel s'était presque entièrement renouvelé. Il ne restait plus à la maison que deux ou trois des figures qu'on y a vues au début de cette histoire. C'est un des phénomènes singuliers de la vie militaire, que l'instabilité des relations qui s'y nouent; c'est le compartiment où des voyageurs montent et descendent à chaque station; les uns tombent, les autres s'éloignent, de nouveaux venus les remplacent. On compte au bout de peu de temps ce qui reste des camarades du départ. La vie est faite de ces petites morts, et souvent de la mort. Après Lauvergeat, après C..., le chef était parti, Poydavant était tombé malade. En octobre, je fus appelé à Verdun.

La première personne que j'y vis, en arrivant à S..., ce fut

Benjamin. Le temps était affreux, il tombait un déluge. Mon ami enjambait le ruisseau débordé et guettait le moment de traverser la chaussée, entre la double file de camions ruisselans qui passaient sans interruption sur la route boueuse. Il était crotté, las, vieilli. On voyait qu'il avait mal dormi depuis plusieurs jours.

En deux mots, il me mit au fait. La division, depuis trois mois, avait fait un travail de géans. On méditait un nouveau coup plus formidable encore, avec des moyens inouïs : soixante mille hommes, une masse d'artillerie monstre, un million de coups de canon. C'était cela qui était en train de monter sur la route : l'armée préparait la sublime bataille de Douaumont.

Ce que fut cette époque de la guerre restera dans nos souvenirs. Pour qui arrivait de Nieuport, quel contraste ! La bataille géante s'achevait dans les rafales de l'équinoxe d'automne. Le ciel noir fondait en bourrasques sur ces collines tragiques, lavait le sang dont était pétri le champ de bataille, noyait le sol en immenses fondrières de boue. Le vent d'Ouest achevait d'effeuiller les forêts jaunissantes, dénudait les formes tourmentées et âpres des collines. Verdun, centre et enjeu de la lutte, semblait le pont démâté d'un cuirassé au milieu de la tempête, sans cesse environné de tonnerre et d'éclairs ; des hauteurs de Belleville à celles de Tavannes, on voyait partir vingt étincelles à la seconde, comme ces lueurs que le soleil allume aux différens étages d'une façade, ou comme celles que fait jaillir d'un terrain de silex le galop d'un cheval. La nuit, le bruit ne cessait pas. L'horizon demeurait enflammé d'une aurore boréale irritée. Et l'on entendait de six lieues ce grondement ininterrompu, comme la chute lointaine d'un torrent ou la sourde vibration d'un arc.

Au milieu de ces événemens grandioses, je ne fus pas peu surpris d'entendre parler de Brigett Nichol. La cantatrice se tenait quelque part dans la coulisse, dans un emploi de la Croix-Rouge. La nouvelle me parut piquante. Je retrouvais à Verdun les deux héros de mon roman. Le fil de cette légère intrigue avait donc résisté aux secousses de la guerre et s'était déroulé comme le fil d'Ariane, à travers les péripéties de trois mois de batailles. L'idylle continuait en marge de l'histoire. Pourtant j'avais été frappé, pendant notre brève rencontre, de

l'air sombre de Benjamin; j'avais cru démêler de la tristesse sur son visage. Il m'avait accueilli avec une joie trop vive; la joie s'était vite effacée, et je n'avais plus trouvé que ces traits sombres, préoccupés, une parole précipitée qui interdisait les questions.

Peut-être, après tout, m'étais-je trompé, en attachant trop d'importance à une expression passagère. Le fait est que Brigett était là: elle pouvait fort bien n'y être que pour Benjamin. Trois mois de fidélité ne sont pas sans exemple, même dans ces unions de fantaisie. Deux ou trois fois, j'aperçus de loin la cantatrice à des concerts de la citadelle : toujours très entourée, adulée comme la seule femme à qui fût permis l'accès de ce lieu sévère et interdit. Elle devait ce privilège à sa voix et à son costume. Vêtue du blanc des infirmières, elle remplissait une mission, apportait à ces grands enfans que sont les soldats, au sortir des tranchées, un instant de poésie. Ce rôle de berceuse, de *Blessed damsel* musicale me renseignait peu sur l'objet de ma curiosité.

La bataille du 24 octobre l'éclipsa d'ailleurs assez vite. Tout autre intérêt disparut dans l'ivresse du triomphe. Dès que les troupes furent relevées, j'accourus pour apprendre des nouvelles de quelques amis. Je déjeunai à la division. Le maître était absent. Excepté Benjamin, je connaissais peu mes hôtes. Mais le moins reconnaissable était encore Benjamin.

C'était une douce et triste matinée de novembre. Une humidité pénétrante régnait dans la salle mal chauffée. La chère témoignait d'un régime distrait. Chacun pensait à ses affaires. Mon ami essayait de faire bonne mine, mais il avait le visage défait; il était à la diète, buvait de l'eau, souffrait de névralgies. Il n'était que l'ombre de lui-même. Où était le garçon fringant, riant, verdoyant, que j'avais connu six mois plus tôt? Sa figure abattue, placée à contre-jour, semblait contractée en dedans, rongée par une idée ineffaçable et douloureuse. On sentait sous son front l'image morne du fait accompli, et une question toujours la même, l'insoluble question des faibles : « Pourquoi? Pourquoi? Que *lui* ai-je fait? »

Il avait l'air d'un corps sans âme. J'entrepris de le dérider, mais sans y parvenir; ma présence lui rappelait trop de souvenirs, qui en ce moment devaient lui être particulièrement amers. Je connaissais son secret, et il devait redouter que je l'interro-

geasse. A ce moment, quelqu'un, soit par étourderie, soit par taquinerie, demanda :

— A propos, savez-vous ce que devient Brigett Nichol? On dit qu'elle a loué dans le pays.

Benjamin pâlit et, sans me regarder, — mais certainement pour moi, comme pour me supplier de ne pas insister davantage, — parvint à dire d'assez bonne grâce :

— Mon Dieu! Ce n'est plus à moi qu'il faut demander ces choses-là. Du temps que j'étais en faveur...

Il essaya de rire, sa phrase s'acheva en grimace. Je lui serrai la main, en promettant de revenir après être passé voir nos amis de la brigade.

Le village de T... est un des plus tristes bourgs de la vallée de l'Ornain, au bord du canal et de la grande route de Bar-le-Duc à Toul. Une petite place carrée plantée d'une charmille de tilleuls, encadrée de grosses fermes et de rares habitations bourgeoises; pour le reste, une agglomération sans ordre de ces basses maisons lorraines, toutes en profondeur et en méfiance contre le froid et les périls d'une province séculairement en proie aux invasions. Mais près de l'église, au bout d'une ruelle, on découvre subitement un petit pavillon assez dissimulé, derrière un mur à porte cochère, et qui semble, au milieu de ce village mal tenu, un pur joyau de la Régence. Quel receveur des tailles, quel magistrat de la cour de Bar a fait bâtir ici cette « folie, » comme on disait alors, afin d'y abriter ses fredaines loin de Madame la Receveuse ou de Madame la Présidente? On ne peut que lui savoir gré de la fantaisie qui fait trouver à l'improviste, dans un coin de village sordide, ce ravissant chef-d'œuvre où respire tout l'art d'un Boffrand ou d'un Héré. On entre directement dans un salon spacieux, coiffé d'une coupole à huit pans, rappelant un peu la fameuse « Table ronde » de Sans-Souci, et lambrissé de belles boiseries où s'encadrent des scènes de la Fable, peintes par quelque Coypel rustique. Ce pavillon secret, acquis depuis peu par la commune, sert aujourd'hui de presbytère; le curé n'a pas pris ombrage des métamorphoses d'Ovide. Depuis la guerre, on y héberge des officiers, et c'est là que logeait la brigade.

Je trouvai dans le salon nombreuse compagnie et atmosphère joyeuse : le brigadier traitait ses officiers supérieurs et arrosait les croix des nouveaux décorés. J'arrivais à point,

dans le désordre égayé d'une sortie de table, à l'heure des liqueurs et des cigares. Ah! ce n'est plus ici qu'on faisait de la modestie! C'était la liberté de la troupe, cette cordialité du rang, la bonhomie de compagnons qui jouissent de la vie sans vergogne, après une semaine d'épreuves, et quelle victoire! J'étais assailli de récits, d'anecdotes, de nouvelles extraordinaires comme celle du *Ravin de la Dame*. Tout le monde allait, venait, causait sans gourme, sans contrainte; tous les grades étaient confondus : le docteur M... frappait le piano à tour de bras et en tirait des airs de matchiche échevelée. Jamais depuis plus de cent ans les Silènes et les Bacchantes de ce salon galant ne s'étaient vus à pareille fête : la gloire dilatait les cœurs, on la respirait comme une femme. Et pour compléter le tableau il y avait, en effet, une femme.

C'était *elle*. Je ne l'avais pas aperçue d'abord. Elle se tenait à l'écart, debout dans l'angle, près d'une fenêtre : droite, petite et causant à mi-voix avec deux officiers. Je saluai sans me mêler à la conversation. Malgré son attitude de réserve affectée, elle était manifestement l'héroïne de la journée; et quoique invitée, elle semblait la dame de céans. Elle n'y était plus traitée en étrangère : elle avait arboré l'uniforme de la maison, portait la plus piquante toilette de drap kaki brodée au chiffre du régiment. Était-ce simple coquetterie de femme pour qui tout se réduit à une affaire de costume? Était-ce flatterie à l'adresse d'une troupe héroïque? On ne savait plus bien si elle avait emprunté la couleur des zouaves, ou si les zouaves, comme au temps de la chevalerie, avaient décidé de porter celles de la cantatrice. Je la considérais, cherchant à deviner pour qui elle était là. Était-ce par désir d'être traitée en reine et d'avoir une cour? Était-ce par ambition d'un rôle exceptionnel, d'apparaître à tant d'hommes comme leur talisman? Voulait-elle une scène comme n'en pouvait avoir aucune de ses rivales? Quel caprice inédit lui avait fait si tôt oublier Benjamin? Était-ce quelque nouvel amant? Était-ce l'orgueil raffiné d'apparaître en Jeanne d'Arc, en amazone, en Notre-Dame des Zouaves? Son regard rencontra le mien, et sembla me dire avec hauteur :

— De quoi vous mêlez-vous?

Elle se détourna lentement et se remit à causer. Je songeais au pauvre Benjamin, au théâtre de Nieuport, au carillon de

Bergues, qui avait autrefois sonné l'heure du berger. Et je regardai avec effroi cette petite tête oublieuse et froide, et si charmante, cette petite tête de poupée si jolie sous l'étroit bandeau de la Croix-Rouge, dont la croix signait d'un point de sang le front énigmatique.

Je repassai le soir à la division. Benjamin sortit avec moi sur le palier.

— Eh bien! dit-il, vous avez vu?

Je serrai sa main sans répondre. La peau était sèche et brûlante. Sa santé était ébranlée. Il avait une crise d'entérite et souffrait d'une rage de dents.

— Voilà où j'en suis, ajouta-t-il avec un geste découragé. Si seulement je pouvais dormir! Mais je souffre trop.

— Qu'allez-vous faire?

— Rien. Travailler. Adieu.

Et il disparut en faisant un bruit étouffé, que je pris pour un gémissement.

Je ne l'ai plus revu; j'ai lieu de le croire toujours vivant. Après la guerre, si cette histoire lui tombe sous les yeux, peut-être s'y retrouvera-t-il avec plaisir : à moins qu'il n'ait perdu le souvenir de sa jeunesse, comme il arrive à tant d'hommes qui ne font que se survivre et ne sont plus, dans l'âge mûr, que des sépulcres ambulans.

On se demandera quelle est la morale de ce conte et quel rapport il peut offrir avec la guerre. C'est qu'on se figure la guerre comme un phénomène extraordinaire qui doit mettre sens dessus dessous les sentimens connus. Elle change, en effet, le destin des États et la carte des Empires; elle ne change rien à la nature humaine. Elle bouleverse la politique et les rapports entre les princes; elle fait chanceler les trônes, arme les républiques, opère des révolutions; mais la force inconnue qui détache le Tsar comme une feuille morte et fait de l'autocratie une poussière d'indépendances, est impuissante à empêcher que les hommes soient jeunes : qu'il passe auprès d'eux une femme, la femme, comme hier, fera naître le désir.

On a beaucoup écrit sur les effets moraux de la guerre, sur sa vertu qui, paraît-il, élève et purifie. Ce sont des idées littéraires, et il n'y a aucune raison pour qu'il en soit ainsi. Le nombre des conversions produites par la guerre doit

être infiniment rare. La guerre ne fait point de miracles : ce n'est pas son affaire. Les saints la sanctifient, mais elle n'a pas le pouvoir de sanctifier les autres. Toutes ces illusions viennent d'un défaut de réflexion en présence d'un fait dont l'habitude s'était perdue : il nous est apparu dans une grandeur de cataclysme, sous un aspect de fin du monde, avec des apparences surnaturelles et apocalyptiques.

— La guerre ? me disait un jour un ami avec qui j'analysais ce problème. Nous y voilà depuis trois ans, à toutes les minutes, à l'avant, à l'arrière ; elle nous enveloppe, *in ea vivimus, movemur et sumus.* Eh bien ! qu'a-t-elle d'inouï ? On y vit, on y meurt, on mange, on dort, on marche, on pense ou on rêve quelquefois ; on prie, si l'on peut. En quoi cela change-t-il les lois de notre condition mortelle ? La seule différence est qu'on se bat. Mais est-ce bien une différence ? On se bat avec d'autres armes, on se fait plus de mal, voilà tout. Mais réfléchissez-y : c'est bien la même chose. Il n'y a que la mort, qui nous semble un peu plus voisine ou un peu plus probable que dans l'existence ordinaire, et encore est-ce par légèreté que nous en jugeons ainsi. Qui sait même si cette menace ne dégage pas un sourd conseil d'épicurisme et ne nous invite pas à jouir aveuglément de la douceur qui passe et de nos heures rapides ? Pourquoi voudriez-vous que nous en valussions mieux ? Cela est bien peu philosophique. Il y a plus de sens dans la légende de Forain, dans ces trois mots mélancoliques du poilu qui s'arrête devant une croix sur un tombeau. Déjà l'auteur de l'*Imitation* l'avait dit avant lui : *Vita militia est.* La guerre ? mon ami, la guerre, — c'est la vie.

PIERRE TROYON.

RÊVERIES D'APRÈS GUERRE

SUR

DES THÈMES ANCIENS

II[1]

LES MAUVAISES FÉES

Vingt-deux universités; — cinq cent soixante-quatre collèges, comptant 72 747 élèves dont plus de la moitié reçoivent gratuitement l'instruction; — trente à trente-deux mille « petites écoles » où les enfans de paysans apprennent à lire, à écrire, à compter, souvent le latin, et, en plusieurs régions, le déchiffrement des vieux manuscrits et des anciens titres de propriété, — tel est, au début de 1789, le résultat de sept cents ans d'efforts et de progrès continus. On a contesté ces chiffres : les premiers sont fournis par un rapport de Villemain, daté de 1842 (2); ceux qui concernent les écoles de villages ont été établis par nombre d'historiens locaux. « Il y a peu de paroisses qui n'ait son maître d'école, » écrit-on sous Louis XVI (3). En Lorraine, vers 1780, « les bourgs et les villages fourmillent d'une multitude d'écoles; il n'y a pas de hameau qui ne possède son grammairien; » en Champagne, en Franche-Comté, il en

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars

(2) Cité par l'abbé Allain, *l'Instruction primaire avant la Révolution*.

(3) Perreau, *Instruction du peuple*, cité par Babeau, *le Village sous l'ancien régime*.

est de même. Dans les villes et bourgades de quelque importance, l'instruction est gratuite; à la campagne, où les ressources sont moindres, si quelque libéralité privée n'assure pas le traitement et le logis au magister, traitement fixé à 150 livres par la déclaration de 1698, l'élève paie mensuellement de trois à quatre sols pour apprendre à lire; mais la paroisse doit prendre à sa charge les cotisations défaillantes. Et, dans tout le pays, sont répandues des institutions religieuses où les pauvres trouvent à s'instruire sans rétribution aucune : les Ursulines ont plus de 300 maisons; les sœurs de la Charité en possèdent 500; les frères de la Doctrine chrétienne élèvent plus de 30 000 enfans (1); les Béates ont institué une sorte d'école normale : « elles forment des maîtresses d'école pour envoyer dans les paroisses... et surveiller les maîtresses qu'elles ont instruites (2). » Au reste, encore une fois, *l'obligation* est de règle et, aux termes de la déclaration de 1724, « il est ordonné aux procureurs fiscaux de remettre tous les trois mois la liste des enfans qui n'iraient pas aux écoles, afin de faire poursuivre les parens, tuteurs et curateurs chargés de leur éducation. »

Comme il fut de mode, à diverses époques de notre histoire contemporaine, d'imposer au peuple la croyance que la France d'avant 1789 formait une peuplade barbare, durement contrainte par ses tyrans à végéter dans l'ignorance et la privation de toute « lumière, » il est de règle d'attribuer à la Révolution tout l'honneur de la libération intellectuelle du pays. Nous l'avons souvent entendue, la prosopopée exaltant l'œuvre régénératrice de la Convention créant partout des écoles, réalisant des prodiges « pour réparer les ruines que l'anarchie avait faites ou pour combler les lacunes que l'ancien régime avait patiemment souffertes (3). » Avant elle, rien que les ténèbres; ceci a été si opiniâtrément répété que c'est devenu, pour la grande majorité des gens, un article de foi politique. On nous donne à croire que, avant cette aurore de la Raison, — « l'indifférence était générale en France pour l'instruction élémentaire; » — que « les écoles étaient peu nombreuses et peu suivies; » — les rares « maîtres laïques avilis par leur situation inférieure et bien moins éducateurs que sacristains, chantres,

(1) Victor Pierre, *l'École sous la Révolution.*
(2) Babeau, *l'École de village pendant la Révolution*, p. 28.
(3) Gabriel Compayré, *Histoire de la Pédagogie*, p. 344.

bedeaux, sonneurs, voire fossoyeurs; » — que les maisons d'écoles n'étaient, le plus souvent, « que de pauvres cabanes, des chaumières en bois, des rez-de-chaussée étroits et mal éclairés...; » — qu'il y avait peu, ou qu'il n'y avait point de « livres » à l'usage des écoliers. Et ceux qui s'élèvent contre ces vérités de fondation sont « des écrivains de parti s'obstinant à nier l'œuvre de la Révolution française en matière d'éducation et mettant en général à contribution, pour servir leur passion politique, les vieilles archives communales... » et des « statistiques imaginaires (1). » Passe pour la statistique : cette étude numérique des faits sociaux est, en effet, trop souvent fallacieuse. Mais on aurait pu penser que, pour connaître ce qui se passait dans les villages au temps de jadis, rien ne valait la consultation de ces « archives communales : » les paysans, qui y consignaient au jour le jour les petits événemens et les menus comptes de la localité, ne se doutaient pas que, un jour, les Français se battraient à coups de documens historiques et n'ont pas dû, certainement, sophistiquer leurs écritures pour préparer des argumens aux « écrivains de parti » à venir. Pour le reste, il est vrai que le magister de village chantait au lutrin et portait l'eau bénite, mais il est faux qu'on l'en jugeât « avili; » il est faux également que les laïques fussent rares dans la corporation : les maîtres d'école étaient « presque tous laïques (2); » ils étaient choisis et nommés, non point par l'autorité ecclésiastique, mais par le suffrage des habitans de la paroisse qui se réunissaient en assemblée générale afin de procéder à l'élection sanctionnée par l'Intendant de la province (3); les maisons d'écoles n'avaient point, on le reconnaît, allures de châteaux, la plupart étant édifiées ou achetées par les seules ressources de la commune : d'autres étaient données « par les seigneurs, les curés ou des personnes généreuses. » Quant à l'état misérable de l'instruction, il serait fort étonnant que les contemporains, bien placés pour savoir, s'y fussent trompés au point de s'inquiéter, non pas de l'insouciance unanime, mais, au contraire, de l'affluence excessive des professeurs. Dès 1760, il s'élève des plaintes contre l'enseignement gratuit

(1) Compayré, *ouvrage cité*, pages 305 à 309.

(2) Albert Babeau, correspondant de l'Institut, *le Village sous l'ancien régime*, p. 313.

(3) *Même ouvrage*, p. 314.

qui « rend le paysan orgueilleux, insolent, paresseux et plaideur. » — « On a la manie, écrit-on, de ne plus engager aucun domestique qui ne sache lire, écrire et calculer; tous les enfans de laboureurs se font moines, commis de fermes ou laquais (1)... » Griefs semblables étaient soulevés contre l'éducation secondaire donnée dans les petites villes, même dans les bourgs, où les paysans « pouvaient faire leurs humanités. » Un autre se plaint, comme d'un danger public, de « la multiplicité des écoles publiques et gratuites répandues dans tout le royaume. » Ne voilà-t-il pas que les villageois sont lettrés et se mêlent de goûter les classiques? « Je me rappelle, conte Frénilly, une représentation d'*Athalie* qui fut donnée par la famille de notre jardinier, à Saint-Ouen; sa fille Manette, fort jolie personne de quinze ans, qui esherbait le potager le matin et étudiait son rôle le soir, représentait la reine des Juifs (2); » et tout ceci prouve au moins combien l'instruction était répandue et mise à la portée de tous. L'histoire serait-elle donc une science à ce point décevante que les mêmes faits, étudiés d'après les mêmes documens, pussent être présentés de façon si divergente par des compilateurs dont il n'est point permis de suspecter le savoir et la sincérité? Si l'on acceptait la version des contempteurs du passé, il faudrait conclure que cette révolution rénovatrice a été désirée, préparée et conduite par des brutes illettrées et à demi-sauvages.

Ce qu'on ne peut nier au seul témoignage des contemporains, c'est que, dans la pratique, cette œuvre, aujourd'hui tant prônée de la Révolution, eut pour résultat de détruire ce qui existait et de ne rien mettre à la place. L'effort de sept siècles fut annihilé en moins de sept années, sans compensation d'aucun genre. Des cinq cent soixante-quatre collèges, prospères en 1789, il n'en subsistera que vingt en 1794; encore ces vingt établissemens seront-ils « agonisans. » — « L'éducation, dira Grégoire, n'offre plus que des décombres; cette lacune de six années a presque fait écrouler les mœurs et la science (3); » et, quelques mois plus tard, Barbé-Marbois, dans un rapport au Conseil des Anciens, constatera que « les enfans qui avaient huit à neuf ans quand la Révolution a commencé

(1) *Essai sur la Voirie*, cité par Babeau : *le Village sous l'ancien régime*, p. 216.
(2) *Souvenirs*, p. 13.
(3) *Moniteur*, réimpression, t. XXII, p. 91.

et qui atteignent leur seizième année, ceux aussi qui, dans le même intervalle, auraient dû accomplir ou terminer leur éducation, vous demandent de les arracher à l'ignorance qui menace le reste de leurs jours (1). » Il n'y a plus d'Universités, il n'y a plus de collèges, plus d'écoles, plus de maîtres, plus d'élèves; la Révolution a fait « table rase » des institutions glorieuses du passé et n'a pas réussi à édifier sur ces ruines.

Comment un si grand malheur put-il se produire? Par le concours empressé d'hommes intelligens, probes, instruits, soucieux de faire le bien, aimant leur pays et comprenant la grandeur et la gravité de leur tâche; individuellement des sages, des prudens et des circonspects, mais qui, réunis, livrèrent assaut à se surpasser, à s'éblouir les uns les autres. C'est alors que, pour mieux y réussir, ils écoutèrent la voix perfide de la fée Utopie qui d'abord exerça ses ravages. Il était bien entendu qu'on était assemblé pour instituer l'âge d'or : afin de n'être point gêné pendant la besogne, il fallait balayer ce qui encombrait le terrain et, pour début, on supprime dîmes, redevances et autres abus féodaux, y compris les rentes dont vivent les vieux collèges, les bourses six fois centenaires, les allocations provenant de fondations ou de legs et servant à l'entretien des professeurs. Avec les biens du clergé, mis à la disposition de la nation, sont supprimés les nombreux ordres qui tiennent écoles et donnent l'instruction au peuple. Quelques-uns essayent de poursuivre leur œuvre charitable; la constitution civile leur porte le coup suprême : les congrégations se dispersent, les maîtres se cachent ou s'exilent. Ainsi se trouve « pulvérisée » cette accumulation de rentes et d'immeubles dont la générosité d'une longue lignée de bienfaiteurs avait constitué pour l'instruction publique « un véritable budget, plus opulent que ne le fut jamais le budget spécial réservé par l'État à ce service (2). » La place est nette maintenant; rien n'embarrasse plus les ouvriers; il est urgent de construire. Mais l'utopie fait des siennes : tous veulent que le monument soit parfait et définitif; chacun apporte son plan et son devis. On a publié les procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention (3); on ne sait ce dont on doit le

(1) *Moniteur*, réimpression, XXVIII, 137, 138.
(2) Victor Pierre, *L'école sous la Révolution*, p. 23.
(3) Publication faite par James Guillaume. Imprimerie nationale, 1891 et suiv.

plus s'étonner, ou de la minutie scrupuleuse du travail préparatoire qui s'effectue dans cette réunion de patriotes éclairés, ou de la lenteur et des tâtonnemens qui semblent reculer le but où ils tendent. On voit passer, entre bien d'autres, dans ce rez-de-chaussée de l'hôtel de Brionne où siège le comité, Romme, Bancal, Rabaut-Saint-Étienne, Condorcet, Duhem, Fay-Sainte-Foix, qu'on disait être l'homme le plus spirituel de la Convention (1), Lakanal qui, bien que membre intermittent du comité, a usurpé l'importance de tous les autres et passe pour être le fondateur de l'éducation nationale (2). C'était un excellent homme, — Jacobin, il est vrai, avant thermidor et antirobespierriste après; mais tant d'autres ont chanté comme lui la palinodie!...

Un contemporain indépendant nous le peint « bon, simple, obligeant, mais imbu de systèmes et de théories, promenant partout avec lui une collection de règlemens, de projets de réformes dont il croyait la mise à exécution des plus faciles. » En mission dans la Dordogne, il était persuadé qu'il n'aurait qu'à parler pour réunir les ménages désunis, réconcilier les citoyens divisés et qui « ne vivent pas en frères, » aménager des voies de communication et trouver des maris aux filles-mères qui « après avoir manqué aux lois de l'honneur n'ont pu épouser leur séducteur (3). » Bouquier, autre membre du Comité d'instruction, est assez agréable poète, peintre de talent, aimant les arts et la vie d'étude; la Révolution l'a surpris, dans sa petite ville de Terrasson; jusqu'alors, il a fait preuve de bon sens, d'ordre, de pondération; mais il est promu législateur et, tout de suite, quelle métamorphose!... Il déraisonne. Lui aussi apporte son programme d'éducation nationale : il faut chasser des collèges « l'immoralité, l'erreur, le mensonge, la superstition ; » il faut détruire ces autres « des *atqui* et des *ergo;* » les plus belles écoles, « les plus utiles, les plus simples, où la jeunesse puisse prendre une éducation vraiment républicaine, sont... les séances publiques des départemens, des districts, des tribunes et surtout des sociétés populaires! »

(1) *Archives de l'Assistance publique*. Manuscrit du conventionnel Bouquier cité par Defrance, *la Conversion d'un sans-culotte*, p. 214.

(2) Eugène Welvert. *La légende de Lakanal*, 1908.

(3) Docteur Poumiès de la Siboutie, 1789-1863, *Souvenirs d'un médecin de Paris*, p. 34.

Plus de facultés de droit, « c'est livrer le peuple à la voracité des procureurs et des avocats; » plus de temples; ces édifices de la superstition et du fanatisme seront consacrés à la liberté et aux mœurs républicaines!... Plus tard, rentré dans sa province, et subitement calmé, quand il s'occupera d'élever ses deux filles, Bouquier rédigera un *Cours d'instruction* où l'enseignement religieux tiendra la plus large place; il composera des litanies et paraphrasera les Psaumes; devenu vieux, il pensera sérieusement à prendre le froc des PP. Chartreux (1). Mais en 1793, comme bien d'autres, tribun de hasard, dans le chaos de la grande Assemblée, grisé de mots, gonflé d'importance, il prend ses rêves pour des systèmes et ses phrases pour des convictions.

Ah! la mauvaise fée, de quels désastres, de quelles sottises n'est-elle pas responsable! Elle trouble tous les esprits, elle tourne toutes les têtes, chez tous elle oblitère jusqu'au sentiment du ridicule. Un contemporain, se remémorant plus tard cette crise de folie contagieuse, y trouvait ces excuses : « On était rassuré par la pureté de ses intentions; on avait, d'ailleurs, dans le progrès cette niaise confiance destinée à tromper tant de monde; et puis, il faut l'avouer, nous étions bien légers et bien peu réfléchis (2). » Bien imaginatifs aussi ; quand Jacob Dupont placarde sur les murs de Paris son cours d'instruction du peuple, parle d'établir sa chaire tantôt sur la place de la Révolution, tantôt dans l'église Notre-Dame, se propose comme professeur public et universel, se dit versé dans toutes les sciences et capable de tout enseigner (3); quand, en décembre 1792, à la tribune de la Convention, il décrit avec enthousiasme les écoles de l'avenir, et représente « nos philosophes, Pétion, Sieyès, Condorcet et autres, entourés dans le Panthéon, comme les sages de la Grèce à Athènes, d'une foule de disciples venus des différentes parties de l'Europe, se promenant, à la manière des péripatéticiens et enseignant, celui-ci le système du monde, celui-là le perfectionnement social (4)... » non,

(1) Eugène Defrance. *La Conversion d'un sans-culotte, Gabriel Bouquier, peintre, poète et conventionnel.* Documens inédits tirés des archives de l'Assistance publique de Paris, MCMXII.

(2) *Mémoires* du chancelier Pasquier, I, 33.

(3) Mercier, *Nouveau Paris*, VI, 89.

(4) *Moniteur*, réimpression, XIV, 744. Discours de Jacob Dupont sur l'instruction publique.

personne ne pense à rire et l'on écoute bouche bée. Personne ne rirait non plus du programme d'éducation que prépare en secret l'apocalyptique Saint-Just qui, lui, veut, au contraire, qu'on élève les enfans « dans l'amour du silence et le mépris des rhéteurs, » qu'on les forme « au laconisme du langage; » il interdit « qu'on les frappe et qu'on les caresse, » recommande qu'on les « livre à la nature, » qu'ils soient « vêtus de toile dans toutes les saisons, couchent sur des nattes et dorment huit heures, ne vivent que de racines, de fruits, de légumes, de laitage, de pain et d'eau » et décide que leur instruction doit être « militaire et agricole depuis dix ans jusqu'à seize, » qu'on « les distribuera aux moissonneurs dans le temps des récoltes » et qu'ils entreront ensuite « dans les Arts (1)! » Il n'y a pas jusqu'au *Père Duchène* qui n'ait là-dessus son idée; elle est simple, au reste, et n'exige pas des éducateurs une surmenante préparation : « Que les premiers mots que les mères feront balbutier à leurs enfans soient ceux de liberté et d'égalité, » propose Hébert d'un ton de fureur républicaine aussi factice que divertissante; « que leurs vieilles grand'mères, au lieu de leur apprendre les contes de fées et de revenans, leur apprennent, dès le berceau, tous les crimes des rois. Ils apprendront de bonne heure à détester ces ogres véritables qui ne vivent que de chair humaine. L'histoire de Capet leur fera plus d'horreur que celle de la Barbe-Bleue. Il faut, f...!, qu'en entendant prononcer le nom de roi, qu'en voyant l'effigie d'un roi, l'enfant républicain recule de peur comme s'il voyait un loup ou un tigre prêt à fondre sur lui. Aussitôt qu'il marchera, f...!, qu'il soit placé dans les écoles publiques où on lui apprendra, avec l'A. B. C. la constitution : ce sera son premier catéchisme... » Les filles ne sont pas oubliées et l'engouement pour l'éducation rénovée est tel que les particuliers eux-mêmes émettent des programmes. On regrette de ne connaître que par cette mention celui émanant de Mme Monet, « descendante de La Fontaine; » le 18 février 1790, elle présente à l'Assemblée nationale un plan d'éducation *pour le sexe :* le président, Talleyrand, la félicite et la remercie. Mme Monet a pour collaborateur un sieur Le Roux, « inventeur d'un carton de bureau incombustible, d'une inscription *qu'on pourrait graver*

(1) Édouard Fleury, *Saint-Just et la Terreur*, I, 212.

sur l'airain, et de nombreuses autres découvertes dont la liste remplit un cahier (1). »

Dans l'expectative de ces heureuses réformes, les petits Français grandissent sans apprendre à lire : personne ne s'occupe d'eux pratiquement.

Les maîtres disparaissent; beaucoup, par dévouement ou par attachement à leur emploi, auraient volontiers continué leur tâche; mais on leur a imposé le serment civique : ceux qui s'y refusent sont expulsés de leur classe; aux autres, qui s'y soumettent, les parens n'envoient plus leurs enfans. Les élèves vagabondent, et les représentans du peuple s'acharnent à disserter, en termes pompeux, sur l'insouciance lamentable de la monarchie. « Enfin, s'écrie Lakanal, en brumaire an III, il est décidé que l'ignorance et la barbarie n'auront pas le triomphe qu'elles s'étaient promis!... » On l'avait déjà décidé cinq fois!... Pourtant, de ce fatras, subsiste un grand principe dont il faut faire honneur au même Lakanal : la Convention proclama la liberté de l'enseignement, laissant aux particuliers le droit d'ouvrir des écoles sous la surveillance du gouvernement; quant au choix des instituteurs, il n'exclut même pas les nobles et les prêtres : « Nommez les plus instruits! » conseille-t-il dans un bel élan de libéralisme, dont les tracasseries administratives allaient aussitôt compromettre les heureux effets.

*
* *

Quelques-unes de ces institutions libres de la Révolution méritent une mention. A la porte Saint-Antoine est située, en 1793, celle de la dame Roget, qui, adoptant la nuance en vogue, s'intitule « citoyenne républicaine. » Elle supprime de sa classe « les livres et les emblèmes entachés de superstition » et les remplace par des attributs plus « analogues aux circonstances, » ainsi qu'on disait alors. Cette opportune modification ne lui a pas porté chance, et voici en quels termes elle expose sa déconvenue aux « Pères de la Patrie : » « J'ai fait disparaître les image du fanatisme, remplacet par la Constitution et les droigts de l'homme, le bonet de liberté; j'ai fais un feu de joie avec des gravures de roi et de reine. Des pères et des mères mont retiré leurs enfans, les uns sous des prétexe hon-

(1) Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de la Révolution*, III, p. 537.

nette, d'autres sans me rien dire, d'autres mont exposée... que j'aitais troprompte, qu'il retirais leurs enfans puisquil n'étais plus instruit. J'en ai perdu sep en cinque jours, j'en ai encore perdu six depuis par prétexe de maladie (1)... » Peut-être, à l'insu de la « citoyenne républicaine, » son orthographe était-elle pour quelque chose dans cette désertion. Quant au bonnet rouge et aux Droits de l'homme, on les trouve dans tous les établissemens similaires, aussi bien chez les maîtres de pension Oger et Thomas, tous deux membres de la Commune insurrectionnelle, que chez le citoyen instituteur Pollet et chez Julien Leroy, dit *Églator*, le féroce égorgeur de Bicêtre, également éducateur de la jeunesse (2). Huet, membre du club des instituteurs, signale, en novembre 1793, au président de l'Assemblée, l'ingénieuse façon dont il tient sa classe : c'est une « petite Convention. » — « Elle est montée d'un président et d'un secrétaire, qui se nomment tous les quinze jours; pas d'autres lectures que celle des Décrets, de la Constitution et des numéros du *Père Duchesne* (3). » Les enfans de la section de la Fontaine de Grenelle viennent réclamer de la munificence des représentans de la nation « un buste de Marat; » le jeune orateur de la députation, parlant en leur nom, déclare : « Nous lisons sans cesse ses actions; le livre qui les renferme remplacera ceux de la superstition où se trouvait à peine une vérité parmi mille erreurs (4). »

La plus renommée de ces institutions est celle que dirige, dans les bâtimens de la ci-devant abbaye Martin-des-Champs, le citoyen Léonard Bourdon, qui, avant la Révolution, s'appelait Monsieur Bourdon de la Crosnière : il avait été, à cette époque, l'intendant de Sénac de Meilhan; débarqué à Paris en 1789, il avait fondé une école qui probablement ne prospérait guère, jusqu'au jour où un éclair de génie la fit connaître de la France entière. C'était en octobre 1789; le 23 de ce mois fut solennellement présenté à l'Assemblée Constituante un certain Jacob, âgé de cent vingt ans, qui fut aussitôt célèbre sous l'appellation de *Vieillard du Mont Jura*. Le président fit décem-

(1) *Archives nationales*, F 17 1008. Cité par Victor Pierre, *L'École sous la Révolution française*.

(2) F. Braesch, *La Commune du 10 août 1792*, p. 269.

(3) Victor Pierre, *L'École sous la Révolution*, p. 90.

(4) *Moniteur*, 27 janvier 1794.

ment les honneurs du prétoire à ce vénérable citoyen. La chose produisit grand bruit et Bourdon, ne redoutant point la mise en scène, jugea qu'il aurait intérêt à compter le centenaire au nombre de ses jeunes disciples, et réclama que celui ci lui fût livré. La requête exaucée, le chef d'institution s'empara de « l'illustre vieillard, » sous le prétexte d'inspirer le respect de son grand âge à ses pensionnaires. L'effet de cette réclame ne pouvait pas, comme on le pressent, se prolonger bien longtemps; mais Bourdon avait l'esprit fertile : s'inspirant des usages de l'ancienne Université, il offrait au public des séances académiques dont ses élèves remplissaient tous les rôles; c'est ainsi qu'on le vit représenter un spectacle plein d'intérêt, montrant « ce qu'avait été l'éducation sous l'ancien régime, comparée à ce qu'elle était sous le règne de la liberté (1). » A la distribution des prix, en juin 1793, les parens eurent la douce satisfaction de voir les écoliers, formant un parlement en miniature, « délibérer sur les affaires de leur petite république; » à cette scène succéda le réjouissant spectacle de « la tenue d'un tribunal, des juges, des jurés d'un accusateur public, de prévenus jugés suivant les formes républicaines (2)... »

Hors de leur collège, les élèves du citoyen Bourdon paraissent avoir été moins favorablement appréciés : en promenade au Jardin des Plantes, leurs chansons obscènes font fuir les visiteurs du Muséum (3), et un rédacteur de la *Gazette française* raconte avoir rencontré par les rues le fameux éducateur, « suivi de sa meute de polichinelles, » marchant, tambours en tête, parmi les huées du public qui s'apitoie sur le sort de « ces malheureux enfans, pour la plupart orphelins, auxquels on insinue chaque jour le poison empesté des maximes de Bourdon (4). » Robespierre, d'ailleurs, n'en avait pas jugé autrement : il notait le personnage « intrigant méprisé dans tous les temps; rien n'égale la bassesse qu'il met en œuvre pour s'emparer de l'éducation des Élèves de la Patrie qu'il dénature et qu'il déshonore (5). »

(1) *Le Sans-Culotte*, 8 vendémiaire an III, cité par Aulard, *Réaction thermidorienne*, I. 123.

(2) Biré, *Journal d'un bourgeois de Paris*, IV, 243.

(3) Dauban, *Paris en 1794*, p. 64.

(4) 10 ventôse an III. Cité par Aulard, *Réaction thermidorienne* I, 513.

(5) *Papiers inédits trouvés chez Robespierre*, II, 20, 21. Cité par Braesch, *La Commune du 10 août 1792*.

Ces « petites Conventions, » ces « petits tribunaux révolutionnaires » à l'usage de la jeunesse, constituaient le cours d' « éducation civique, » grande découverte, tout récemment faite, à ce qu'on imaginait, du moins; en quoi on se leurrait, car, près d'un siècle auparavant, Mme de Maintenon n'avait point négligé d'instruire ses élèves de la soumission que l'on doit au gouvernement et aux représentans de l'autorité. Elle avait écrit, sur ce sujet, des pages dont la lecture, à l'heure actuelle, ne nous serait pas inutile, et dont on aurait pu imprimer certains passages sur les formules destinées à la déclaration de l'impôt sur le revenu; elle dit, par exemple : « Le besoin général de l'État est celui de chaque particulier, qui ne peut être en sûreté dans sa maison si on ne nous garde de nos ennemis; et on ne peut nous en garder sans avoir de quoi faire subsister les troupes nécessaires à ce dessein; à quoi il est très juste que chacun contribue, puisque chacun y est intéressé. On convient assez volontiers de ce raisonnement, on le fait même aux autres à l'occasion; mais quand il est question d'en venir à la pratique, personne ne veut porter la charge, et on n'épargne rien pour en exempter ses terres (1). »

En 1793, l'éducation civique est moins réservée : elle saisit l'enfant à sa naissance et l'affuble de prénoms grotesques : on « baptise » les garçons *Pétion*, *Marat*, ou *Brissot;* des pères prénomment leurs filles *Pique*, *Montagne* ou *Betterave*. Un patriote parisien place son fils sous le vocable de sa section et l'appelle *Alexandre-Pont-Neuf;* le ministre Lebrun nomme sa fille, née le 11 novembre 1792, *Civilis-Victoire-Jemmapes-Dumouriez* (2). Ce qu'on fait admirer de la Révolution aux écoliers, ce n'est pas ce qui est admirable, l'effort contre l'étranger, mais ce qui est odieux et répugnant, la persécution contre les partisans du passé; certains énergumènes les élèvent dans le culte de l'échafaud : à Rennes, tandis qu'on traque Lanjuinais proscrit, « un maître de pension conduit ses écoliers, lorsqu'il est content d'eux et à titre de récompense, sous les fenêtres de Mme Lanjuinais, où ils installent de petites guillotines que leur instituteur leur a distribuées et qu'ils manœuvrent durant

(1) *Conseils et Instructions*, I, 67-69. Cité par P. Rousselot, *Pédagogie historique*.

(2) Frédéric Masson, *Le département des affaires étrangères pendant la Révolution*, p. 278.

plusieurs heures (1). » Après la Terreur, le conseil général d'Arras donne l'ordre à ses agens de retirer des mains des enfans « les petites guillotines de deux pieds de hauteur dont ceux-ci se servent pour couper la tête à des oiseaux ou à des souris (2)... »

Le rêve de Bouquier est accompli : l'enfant est mêlé, dès son jeune âge, à la vie politique du pays : point de distribution de prix où l'on n'accable les pauvres petits du tableau oratoire des « quatorze cents ans de servitude et de dégradation, » leur inspirant témérairement et le mépris des ancêtres et d'exigeans appétits que l'ère nouvelle ne satisfera pas. Sur ce point, ils sont, d'ailleurs, bientôt déçus : des fêtes décadaires ont été instituées pour développer chez tous les citoyens, et particulièrement dans la jeunesse, l'amour de la vie sociale, le respect de la terre nourricière et « l'attachement à la Constitution, à la patrie et aux lois. » En ces fêtes célébrées dans toutes les communes de France, le premier magistrat de la localité doit, par exemple, tracer un sillon, au moyen d'une charrue, et prononcer un discours. Mais l'enthousiasme, la curiosité même font bien vite défaut. Les quelques récits qui nous sont restés de ces fêtes décadaires sont navrans, en dépit de l'officielle hâblerie des narrateurs. Il advient même que le maire se trouve seul au champ désigné et se dispense de creuser le sillon prescrit. A Ablis, en Seine-et-Oise, au mois de fructidor de l'an V, le citoyen commissaire est obligé d'avouer que « les fêtes se font avec une insouciance marquée. » — « Celle des vieillards, hier, était une espèce de dérision, malgré le beau temps... Le président, un agent et moi, accompagnés de six gendarmes, avons fait le tour de l'arbre de la liberté, sans dire un mot, et sommes rentrés; ce fut la fête (3) ! » Beaucoup, après avoir patiemment attendu la prospérité promise, estiment qu'elle tarde à poindre. Ils sont soûls de discours et de harangues prétendues patriotiques : ils regrettent pour leurs enfans autant que pour eux-mêmes, les traditionnelles fêtes d'autrefois, les chants naïfs des nuits de Noël, les rogations parmi les vergers en bourgeons, les processions sous le soleil de juin et l'autel

(1) *Notice historique sur le comte Lanjuinais*, par M. Victor Lanjuinais, ancien ministre, cité par Biré, *Journal d'un bourgeois de Paris*.

(2) J.-A. Paris, *Histoire de Joseph Le Bon*.

(3) E. Tambour, *Études sur la Révolution dans le département de Seine-et-Oise*.

de la Vierge que fleurissaient en mai tous les jardins de la paroisse. Ils regrettent aussi le maître d'école avec lequel ils étaient à l'aise et qu'ils pouvaient consulter à l'occasion, le prêtre qui faisait le catéchisme aux garçons et aux filles et s'intéressait à eux dès le baptême. Certes, la maison d'école était peu confortable : c'était une chaumière et le mobilier en était misérable; maintenant, c'est bien pire, puisqu'elle n'existe plus : elle a été vendue pour quelques assignats à un étranger dont on se défie; sans doute l'instituteur chantait au lutrin et sonnait les cloches; mais aujourd'hui, quand il y en a un, ce qui est rare, il est secrétaire du club et espion de l'agent national. Celui de Rosières, en Lorraine, cumule les fonctions de capitaine de la garde nationale, officier public, officier municipal, juré du canton pour secours, juré d'accusation pour le tribunal du district, commissaire aux estimations de biens nationaux (1)... Les réformes ne sont belles que sur le papier; en réalité, ce sont des duperies : la loi prescrit aux écoliers la visite des hôpitaux; mais ils y contractent des maladies, — et les hôpitaux, d'ailleurs, sont rares dans les petits endroits; elle préconise les tournées instructives dans les fabriques; mais les enfans des villes, qui, seuls, peuvent en profiter, les connaissent, ces manufactures : les temps sont durs et ils y travaillent; elle recommande le salutaire spectacle des travaux des champs; les petits villageois ne voient jamais autre chose, et quand, le jour de la fête, le maire manœuvre son obligatoire charrue, ils ne s'intéressent aucunement à ce spectacle trop familier : ce sont là imaginations de citadins qui ne connaissent la campagne que par les églogues de Virgile ou les pastorales de Florian et qui font de la bucolique de cabinet. Enfin, on s'est plaint de la pénurie de livres classiques et de lectures destinées à l'enfance; il y en a maintenant : le gouvernement a institué des prix pour récompenser les meilleurs ouvrages de ce genre, et les auteurs se sont évertués : on vend le *Journal des pensées, par P.-A. Vanière, auteur de l'art de former l'homme, petit-neveu et fils d'illustres du nom*, — le *Télescope français ou le spectateur de la construction des idées élémentaires* (2); on vante aussi le *Syllabaire républicain pour les enfans du premier âge*, qui se trouve chez tous les libraires et

(1) Victor Pierre, *L'École sous la Révolution*.
(2) Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de la Révolution*, III, 538.

contient la *Chanson du papa et de la maman à l'enfant qui lit bien :* cela est noté sur l'air de la *Carmagnole :*

Si mon petit Fanfan lit bien (*bis*)
Je ne lui refuserai rien (*bis*)
Je le caresserai,
Et puis je lui ferai
Danser la *Carmagnole*,
Au joli son (*bis*)
Danser la *Carmagnole*,
Au joli son du violon !

Le même volume élémentaire contient les *Commandemens de la République :*

Tous les tyrans tu poursuivras
Jusqu'au delà de l'Indoustan ;

Jamais foi tu n'ajouteras
A la conversion d'un grand;

Le bien des fuyards verseras
Sur le sans-culotte indigent...

Ils abondent, ces *Commandemens du républicain;* on en a multiplié les versions, car il importe d'effacer de la mémoire de l'enfant le vieux Décalogue que, dans sa forme fruste, les générations se transmettaient pieusement. Voici encore les *Épîtres et Évangiles du républicain pour toutes les décades de l'année, à l'usage des jeunes sans-culottes, par Henriquez, citoyen de la section du Panthéon.* A celui-ci fut décerné par le Conseil des Anciens, un prix de 1 500 francs sur la proposition de Courtois, « parce que son ouvrage est écrit *avec simplicité.* » Voyons la simplicité : « L'âme du républicain, dit l'auteur, ne peut se passer d'alimens sains et continuels. Il n'appartient qu'aux animaux immondes de se *veautrer* dans la *fanche* des marais infects... » Un *Évangile* maintenant : « Les rois disent : La terre peut contenir quelque cent millions d'hommes; mais nous n'avons plus de place pour nous divertir. Que ferons-nous? Le Pape dit : Rien de plus simple; il faut nous déclarer la guerre sous un prétexte quelconque; nous ferons égorger quatre ou cinq millions d'hommes en Europe, autant en Asie, autant en Afrique; et quand ils seront tous morts, leurs cadavres engraisseront nos terres et ses productions seront beaucoup

plus délicates. Tous les despotes applaudirent l'opinion du Saint-Père. » Ce que lisant, les moins éclairés des villageois et les mieux disposés aux idées nouvelles pensèrent que les évangiles, les vrais, ceux que n'avait point primés le gouvernement, convenaient mieux à l'esprit des enfans que ces élucubrations par trop sommaires et ils souhaitèrent, en silence d'abord, un retour à l'ancien état.

A Paris, où l'on fut toujours brave, on se gêne moins : les écoles publiques sont désertes et les institutions privées, que dirigent d'anciennes religieuses, regorgent d'élèves. Un policier du Directoire s'indigne de cet état de choses. Il constate qu'il existe, dans le département de la Seine, plus de deux mille écoles particulières et cinquante-six écoles officielles seulement; encore celles-ci sont-elles presque vides (1), ne recevant que douze cents élèves des deux sexes, tandis que, en raison du chiffre de la population, elles devraient en compter plus de vingt mille (2). De tous les collèges de Paris, un seul subsiste : le ci-devant Louis-le-Grand, devenu *Collège des Boursiers*, puis *Collège de l'Égalité*, puis *Prytanée français :* on y élève gratuitement les fils des citoyens indigens qui ont bien mérité de la patrie; mais le *Journal des hommes libres* découvre, fort indiscrètement, que, au nombre de ces enfans pauvres, sont « celui de l'ex-directeur Treilhard, celui de Bougouville qui a 30 000 francs de rente, celui d'un des plus riches apothicaires de Paris et « cent autres dont l'admission est un vol à la classe méritante » et un outrage à l'honnêteté publique (3). En vain le ministre, pour relever la réputation du Prytanée, s'est-il rendu de sa personne à la distribution des prix ; en vain a-t-il pleuré des larmes d'attendrissement à la lecture d'une ode débitée « par un jeune mathématicien nommé Jules (4), » le prestige du collège est atteint et l'on s'aperçoit que le Parisien a quelque peu perdu sa primitive candeur et se montre moins sensible que par le passé à ces démonstrations officielles. Son scepticisme

(1) *Compte rendu au ministre de la police générale par le commissaire du Directoire exécutif près le département de la Seine de la situation de ce département.* (Aulard, *Réaction thermidorienne*, IV, 734.)

(2) *Même ouvrage*, IV, 348.

(3) *Journal des hommes libres*, 23 messidor an VII, cité par Aulard, *Réaction thermidorienne*, V, 614.

(4) *La Clef du Cabinet*, 8 fructidor an VI, cité par Aulard, *même ouvrage*, à la date.

en ces matières gagna bientôt le pays tout entier. Comme un arbre qu'on a tenté de courber et qui, ayant rompu ses liga-tures, se redresse et reprend sa naturelle et souple droiture, le peuple de France relevait la tête. Le cri de détresse qui monta de tous les points du territoire fut d'une unanimité saisissante. Ni villes ni villages ne voulaient plus de ces instituteurs de hasard, recrutés dans les bas-fonds de la politique, « pour des opinions étrangères au savoir, » et dont beaucoup étaient « non seulement ignorans et incapables, mais encore ivrognes et de mœurs dépravées (1). » En vain Lakanal leur faisait-il porter au cou une médaille avec cette légende : *L'Instituteur est un second père* (2), on leur rendait la vie impossible : dans l'arrondissement de Bourges, « vingt et un n'ont pu s'installer à cause du prix exorbitant auquel les paysans leur vendent les subsistances (3). » Là où les prêtres, les Frères et les ci-devant religieuses n'ont point trouvé le moyen ou n'ont pas reçu l'autorisation de rouvrir leurs anciens établissemens, l'organisation des écoles primaires est partout « nulle et dérisoire ; une immense population est condamnée à toutes les hontes et à tous les maux d'une complète ignorance... Deux générations de l'enfance sont à peu près menacées de ne savoir ni lire ni écrire, » constate Fourcroy contemplant avec mélancolie « les ruines de l'instruction. » Quelques agens du pouvoir ont tenté, il est vrai, de présenter comme un bonheur public cette situation désolante : l'un d'eux, constatant que les écoles primaires sont désertes, se console par cette considération : « Dans les campagnes, l'instruction est toujours républicaine, mais elle est presque nulle (4) ; » un autre proclame qu' « il y a mauvaise humeur, il y a mauvaise foi à dire que les dix années écoulées depuis le commencement de la Révolution sont perdues pour l'instruction publique... Si l'étude des belles-lettres a été interrompue, la jeunesse a reçu une *instruction négative* beaucoup plus utile ; les événemens lui ont formé le jugement et cette grande école vaut bien les bancs du collège... Il n'est pas

(1) *Compte rendu par le citoyen Fourcroy, conseiller d'État, de sa mission dans la XIIe division militaire pendant le mois de nivôse an IX.* (Félix Rocquain, *L'État de la France au 18 brumaire*, p. 162.)

(2) Alexis Chevalier, *Les Frères des Écoles chrétiennes et l'enseignement primaire après la Révolution*, p. 5.

(3) Victor Pierre, *ouvrage cité*, voir p. 146-147.

(4) Aulard, *Réaction thermidorienne*, V, 523.

rare de trouver un jeune homme de quinze ans raisonnant sur les principes de la politique beaucoup mieux que les vieux conseillers de la Cour d'Autriche...(1). » Les pères de famille, peu désireux d'entendre leurs enfants « raisonner sur les principes de la politique, » réclament opiniâtrément le retour aux traditions et aux institutions du passé. De Vienne, dans l'Isère, on écrit, dès l'an III : « Tout est détruit ; les gens à talens ont presque tous péri, et nous sommes tombés dans la plus affreuse barbarie. » Ceci résume l'état et le sentiment général du pays. Autant il serait injuste de nier la sollicitude théorique de la Révolution à l'égard de l'éducation de l'enfance, autant il est déconcertant d'entendre répéter que l'instruction du peuple est l'une des conquêtes de cette sublime époque et que la monarchie n'avait pratiqué en ces matières que la politique intéressée de « l'Éteignoir. » La Convention a émis et posé de grands principes, — celui de la liberté de l'enseignement, entre autres, — mais elle ne put leur faire franchir « le domaine de l'idée, » et on souhaiterait, pour la beauté et l'honnêteté de notre histoire, que ceux qui la travestissent imprudemment s'acquittassent de cette opération avec un peu plus de respect et de patriotisme.

Quelles pouvaient être, en ce grand désarroi, les impressions des enfans eux-mêmes, et quels souvenirs conservaient-ils plus tard de ces temps de vacances perpétuelles ou d'études intermittentes? A lire ce que nous transmettent leurs récits, on sent qu'ils gardent la mémoire d'une grande secousse ; mais, pour l'âge insouciant qu'ils avaient à l'époque de la tourmente, toute nouveauté est amusement, tout bouleversement devient distraction, en sorte que leurs relations demeurent empreintes de plus d'étonnement que d'angoisse. Ainsi le marquis d'Hautpoul rapporte comme un simple détail de « couleur locale » valant à peine d'être consigné, que le professeur qui donnait, à Versailles, en pleine Terreur, des leçons de dessin à Mlle d'Hautpoul, « portait à la boutonnière le doigt d'un évêque tué par lui lors du massacre des prisonniers d'Orléans. » Hautpoul nous donne le nom de ce raffiné qui, en guise de fleur, ornait d'un débris humain le revers de son habit : il s'appelait

(1) *Tableau analytique de la situation du département de la Seine, fructidor an VII, présenté au ministre de l'Intérieur.* (Aulard, *ouvrage cité*, V, 115.)

Gouzian (1); mais le nom du prélat ne nous est pas indiqué : c'était bien évidemment Mgr Jean-Arnaud de Castellane, évêque de Mende, égorgé, en effet, à Versailles, rue de l'Orangerie, le 9 septembre 1792 (2).

Le baron de Barante, lui, se souvenait de la fermeture brusque du collège d'Effiat, dont il était élève, et que tenaient les Oratoriens ; d'un séjour à la campagne ; de l'arrestation de son père, emprisonné à Thiers ; d'un voyage éperdu de sa mère à Paris où elle allait implorer la grâce de son mari, grâce qu'elle obtint, en juillet 1794, d'Élie Lacoste, mis en humeur de tout accorder par la bonne nouvelle de la victoire de Fleurus qui parvenait à la Convention ce même jour. Durant la captivité de son père, le petit Barante, recueilli par un parent, se promenait dans Thiers, coiffé d'un bonnet phrygien tricolore, « car le bonnet rouge était odieux aux révolutionnaires d'un ordre un peu relevé. » Il pénétrait dans la prison, sous prétexte d'y porter des légumes, et, comme les guichetiers le fouillaient, il plaçait au cœur des artichauts les billets destinés au détenu. Puis, c'est, au début du Directoire, la venue à Paris, l'entrée dans une pension privée de la rue de Berri, celle-là même qui était connue naguère sous le nom d'*Institution pour la jeune noblesse* et dont les élèves avaient porté le rutilant costume que nous avons dit. L'établissement avait, bien entendu, changé d'enseigne; le bon M. Lemoine, qui le dirigeait toujours, forcé, bien à contre-cœur, de fermer sa chapelle et de congédier son aumônier, remplaçait les pratiques religieuses par des instructions morales témoignant de sa probité, de sa sensibilité et « d'un certain usage du monde ; » et c'est grâce aux soins de cet honnête éducateur dérouté que Barante parvint à être refusé, en 1797, au concours de l'École polytechnique, où il ne fut admis que l'année suivante (3).

Le futur duc de Broglie a huit ans quand son père meurt sur l'échafaud ; sa mère s'évade des prisons de Vesoul : l'enfant est livré à des domestiques qui l'emmènent, en sabots et en bonnet rouge, jusqu'à Gray, la ville voisine, afin d'implorer

(1) *Mémoires du général marquis d'Hautpoul, pair de France*, publiés par son arrière-petit-fils, Étienne Hennet de Goutil, p. 6.

(2) *Les Martyrs de la Foi pendant la Révolution française*, par l'abbé Aimé Guillon, 1821.

(3) *Souvenirs du baron de Barante*, passim.

un secours de Robespierre jeune, en mission dans la région. A Saint-Remy, où se trouve le château familial, il assiste à la vente aux enchères du mobilier de ses parens : il s'est assis à côté du crieur public et crie avec lui. Au reste, d'instruction, point : il lit avec passion le *Voyage d'Anacharsis* et les *Mille et une Nuits;* après thermidor seulement, fixé à Paris, il est confié à un précepteur, le citoyen Guillobé, qui conduit assidûment son élève aux séances de la Convention. De cette éducation privée, — « *privée* est le mot et le jeu de mots, remarque le duc de Broglie, car Dieu sait ce qui lui manquait! » — l'enfant a conservé le souvenir des fêtes champêtres des environs de Paris où le mène son Mentor; il y est très frappé par la rencontre de Mme Tallien, à demi nue. Puis se place, en 1800, un voyage à travers la Vendée, toujours en compagnie de Guillobé, lequel semble comprendre sa tâche au mieux de son propre divertissement : enfin c'est l'École centrale des Quatre Nations et l'École des mines dont les cours sont libres : entre qui passe, écoute qui veut; les professeurs n'exercent aucune autorité sur leurs auditeurs qu'ils ne paraissent pas connaître, et ainsi le duc de Broglie s'achemine vers le Conseil d'État, dont il fera partie en 1809 (1), s'étant imposé, tout de même, pour y parvenir, plus de peines que Cormenin, admis d'emblée auditeur du même docte corps pour avoir écrit une ode aux *Nymphes de Blandus* (2).

Montbel, ministre de Charles X, a commencé ses études à Toulouse, chez Mme Gach, vieille bonne femme qui avait élevé plusieurs générations d'enfans et qui frémissait d'horreur en faisant réciter les *Droits de l'Homme* aux marmots de son petit établissement; de là, il passe, à l'automne de 1794, chez un ecclésiastique bossu, assisté dans sa mission pédagogique par un acolyte au regard torve qui montrait aux élèves à enluminer des gravures illustrant les *Métamorphoses* d'Ovide. Cette étape parcourue, Montbel est confié à M. Ponthier, directeur d'une importante pension, où il est fouetté consciencieusement et où il se prend de passion pour les arts : l'abbé Prax lui enseigne le chant; M. Ducreux lui apprend le dessin; M. Labadens est son maître de violon; mais l'établissement est fermé par le Directoire, comme employant des ci-devant ecclésias-

(1) *Souvenirs du feu duc de Broglie, de l'Académie française.* 1785-1870.
(2) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires.* I, 87.

tiques, et Montbel entre chez M. Ruffat, un ancien avocat au parlement, qui prend des pensionnaires et donne des leçons de latin. A onze ans, le futur homme d'État fait des vers, écrit une tragédie sur *Charlotte Corday* et, à partir de 1803, se consacre exclusivement à l'étude des beaux-arts. Il n'en fallait pas davantage, en ce temps reculé, pour devenir Grand Maître de l'Université et ministre de l'Intérieur (1).

Pour changer de milieu social, suivons le fils d'un magistrat qui n'est point des ennemis du nouveau régime. A l'âge où l'on joue aux billes, le bambin est membre du club révolutionnaire de sa ville natale : il y pérore, apostrophant les rebelles émigrés, menaçant de mort les aristocrates, maudissant les prêtres hypocrites. Le voilà pourtant en route, à douze ans, avec un ci-devant gentilhomme qui fuit l'échafaud. Où vont-ils? Ils n'en savent rien ; ils s'arrêtent en un lieu champêtre et solitaire, vivent dans une chaumière à la Rousseau, herborisant, étudiant la conchyliologie, lisant beaucoup, du latin, de l'espagnol, de l'italien, du français, de l'anglais, pêle-mêle. L'enfant voit de près, dans une ville d'Alsace, les terroristes et la guillotine, rentre malade chez ses parens, se prend de passion à la fois pour *Werther* et pour l'arithmétique, ambitionne, sollicite et obtient le poste de secrétaire du chef d'escadron de la gendarmerie, pense à se faire trappiste et est enfin nommé adjoint au bibliothécaire municipal de son chef-lieu. Il a dix-sept ans : il a tout appris et ne sait rien; — peut-être conviendrait-il mieux d'écrire qu'il sait tout et n'a rien appris. — Bientôt dégoûté de la province, il part pour Paris, y publie un roman et une *Bibliographie des Insectes*, œuvre de bénédictin qu'il a écrite par délassement ; puis il est mis en prison pour des vers que la police du Consulat juge subversifs, se croit devenu conspirateur, se réjouit d'être traqué comme un personnage de mélodrame, joue au fugitif, quêtant des gîtes de hasard et collectionnant les coléoptères. Dans la petite ville où il se réfugie, il devient amoureux de quatre femmes, — la mère et les trois filles, — épouse l'une de celles-ci et rencontre par hasard un Anglais millionnaire qui le prend comme secrétaire et promet de lui assurer un opulent avenir : bel appartement, le vivre, un ou deux domestiques, un cabriolet, un cheval !... Ce défi à

(1) *Souvenirs du comte de Montbel*, p. 7 à 17.

la vraisemblance est l'histoire authentique du tranquille et doux bibliophile dont l'effarante érudition émerveillera durant vingt ans tout ce que Paris compte d'hommes éminens, — Charles Nodier (1).

Voici maintenant un enfant du peuple, presque un enfant des rues : il s'appelle Béranger ; son grand-père, tailleur à façon, rue Montorgueil, l'envoie une vingtaine de fois à l'école du passage de la Bouteille qui est en face de sa maison ; il est mis ensuite dans une pension du faubourg Saint-Antoine : il ne se souviendra pas d'y avoir reçu une seule leçon de lecture ou d'écriture. Expédié à l'une de ses tantes qui tient auberge dans un faubourg de Péronne, à l'enseigne de *l'Épée royale*, il sert à table les voyageurs, veille à l'écurie, cire les bottes et remue le fumier : dans l'intervalle de ces besognes, il lit *Télémaque* et Racine ; un vieux maître d'école lui apprend à former ses lettres et à calculer. A cela se borneront ses études classiques, car admis, à douze ans, dans l'établissement qu'avait fondé à Péronne un certain Ballue de Bellenglise, fervent adepte de l'*Émile*, l'enfant n'y apprit rien qu'à discourir. Singulière institution que celle-là : le latin est banni et la grammaire dédaignée. Les élèves se disciplinent eux-mêmes, élisent entre eux des juges, des membres du district, un maire, des officiers municipaux, un juge de paix : ils composent une force armée, divisée en chasseurs, grenadiers, artilleurs, car ils ont des piques, des sabres et aussi une pièce de canon qu'ils traînent dans leurs promenades. Le soir ils se réunissent en un club dont les séances attirent les curieux : on chante des hymnes à la Patrie, on harangue les Conventionnels qui passent au relais, — et cela dure autant que la Terreur ; après quoi Ballue de Bellenglise, « le Fénelon républicain, » dut renoncer à sa marotte : il mourut à Amiens, président de la Cour criminelle, non sans avoir placé comme ouvrier dans une imprimerie le futur poète des *Souvenirs du peuple* et du *Roi d'Yvetot* (2).

De tels exemples que, est-il besoin de le dire, sans prétention à aucune thèse, je cueille au hasard de ma bibliothèque, et qu'on pourrait, je crois, multiplier, donneraient à penser que

(1) Michel Salomon, *Charles Nodier et le groupe romantique, d'après des documens inédits.*

(2) Béranger, *Ma biographie.*

les pédagogues perdent leur temps à doser de savans programmes où toutes les connaissances humaines figurent pour une quote-part qui va s'enflant d'année en année. De nos jours, pour être un pauvre bachelier, il faut savoir le latin, le grec, l'histoire, la philosophie, la littérature, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie plane et sphérique, la géographie, la cosmographie, la chimie et la physique : j'en oublie peut-être dont je ne sais même pas les noms. Bacheliers, mes frères, si vous n'avez pas honte, dites ce qu'il nous en reste ! On est confus, non point d'avoir appris ces belles choses, — elles n'encombrent point l'esprit, nous pouvons tous en faire serment, — mais de reconnaître avec envie que nos pères, après quelques mois de vagabondage intellectuel, en savaient tout autant et plus que nous après dix ans de travaux forcés. Paradoxe, dira-t-on. Pourtant, leurs courtes et nomades études terminées, ils gardaient pour la vie le goût des lettres, et nous l'avons perdu. Victor de Laprade, qui devenait sanguinaire au seul mot de baccalauréat, rendait cet examen responsable de la décadence des études classiques : il assurait pouvoir suivre à la trace chez les générations soumises depuis la monarchie de Juillet à cette redoutable épreuve, l'abaissement du goût et des connaissances littéraires, assurant que l'inaptitude aux idées profondes, aux convictions sincères, marchent de pair avec l'accroissement de surface des études. « S'il ne s'agit, fulminait-il, que de mettre l'écolier en état de répondre à des questions qui exigent la maturité d'un homme ou la mémoire d'un perroquet... et de farcir une jeune cervelle d'une nomenclature de princes et de batailles, de chiffres des populations, de degrés de latitude, de produits et d'échanges, de dates de naissances et de morts, laissez grandir en paix le pauvre enfant; vous mettrez plus tard sur sa table le dictionnaire de Bouillet ou celui de Dezobry, et vous trouverez le jeune homme infaillible sur les noms, les lieux et les chiffres... (1). » Le profane, qui ne peut, sans ridicule, s'engager dans la discussion de ces graves problèmes de pédagogie, se borne à constater que les enfans de l'ancienne École avaient la vie bien plus douce que ceux d'à présent : les nôtres passent en tunnel parmi les plus clairs et les plus frais paysages de l'existence ; il semble bien qu'ils ne

(1) Victor de Laprade, *Le baccalauréat et les études classiques*, p. 7, 79, 88.

gardent pas de ce pénible voyage de rians souvenirs ; ils en rapportent, sans doute, un gros bagage de savoir; mais ils se hâtent d'abandonner cette camelote dès l'arrivée au port; leurs trisaïeux étaient moins encombrés en débarquant dans le monde : ils n'étaient munis, sauf l'indispensable, que d'objets de leur choix qui « faisaient plus d'usage » et dont ils jouissaient durant toute leur vie.

***

Et c'est encore à un excès de bonnes intentions et de grandes lumières que la jeunesse est redevable de ces épreuves actuelles. Après les méfaits de la fée Utopie sont venus ceux de « l'exotisme, » autre mauvais génie, plus maléfique peut-être. Les grands esprits de la Révolution, déçus du flagrant échec de leurs tentatives avortées, ont honnêtement cherché le remède et comme, en leur qualité de réformateurs, ils ne voulaient pas le trouver dans la tradition de notre pays, ils s'en sont enquis à l'étranger. Dans son histoire de *L'École normale de l'an III*, M. Dupuy a très bien expliqué l'influence exercée par l'Allemagne sur la France de la Révolution en matière scolaire : il a montré que le Comité d'Instruction publique de la Convention se trouvait très exactement renseigné sur l'œuvre des éducateurs d'outre-Rhin, par l'intermédiaire de quelques représentans alsaciens et lorrains, tels que Arbogast, Ruhl, Grégoire, et aussi par les communications directes de Basedow, le fondateur du *Philanthropinum* de Dessau (1). Les Allemands sont généralement satisfaits de ce qu'ils ont chez eux et l'admirent sans modération. Avec cette facilité d'engouement qui nous caractérise, nos pédagogues admirèrent à leur tour, de confiance et par tout ce qui leur en était rapporté, l'œuvre de leurs collègues teutons : on s'intéressa aux efforts de Francke, créateur du *Pædagogium* de Halle et à ceux de ses disciples Semler et Hecker ; il fut admis que l'Allemagne est la terre classique de la Pédagogie, et qu'on ne peut mieux faire que l'imiter. On exalta les intelligentes et tenaces réformes de Pestalozzi, le grand éducateur suisse qui mit en pratique la méthode de Rousseau et rénova l'instruction populaire dans les cantons; on s'enthousiasma pour ses *Soirées d'un Ermite*, et pour

(1) *Études révolutionnaires*, par James Guillaume. Première série, p. 8.

Léonard et Gertrude, ouvrages où il préconise le relèvement de l'humanité par l'instruction ; on interpréta Kant, et lorsque, en 1808, fut organisée l'Université impériale, l'exotisme hantait déjà nombre de cerveaux de théoriciens. Peu d'années plus tard, le mal allait s'aggraver de la publication d'un livre très remarqué et très prôné, *De l'Allemagne*, par Mme de Staël. L'élite intellectuelle de la France s'éprit pour le peuple ennemi « d'un enthousiasme, ou, pour mieux dire, d'une frénésie d'admiration... Cette sorte d'abdication du génie français est le phénomène le plus extraordinaire du XIXe siècle (1). » « En vérité, sans Heidelberg, je n'aurais pas su ce que c'est que vivre ! » déclarait Quinet, qui, depuis, s'est frappé la poitrine de *meâ culpâ* retentissans. — « *Mon* Allemagne ! » écrira Michelet... Ne déplorons pas trop cette vésanie, abolie à tout jamais, et pour causes : elle eut pour résultat le Romantisme, et avait pour excuse que notre vivace jeunesse, déracinée, par d'étonnantes catastrophes du vieux sol cultivé par les ancêtres, cherchait instinctivement où reprendre contact avec l'idéal et le culte des temps passés ; ne les rencontrant plus chez nous, elle s'illusionna en croyant les trouver chez des étrangers, à qui, pour que ce mirage fût possible, elle dut prêter toutes les qualités dont elle débordait et qu'ils n'avaient pas. Qui ne connaît et qui n'admire les pages où Alfred de Musset a retracé l'état d'esprit des jeunes gens, ses contemporains, du début du XIXe siècle : « Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore... Voilà un homme dont la maison tombe en ruines ; il l'a démolie pour en bâtir une autre... on vient lui dire que les pierres manquent... Cet homme n'ayant plus sa vieille maison et pas encore sa maison nouvelle, ne sait comment se défendre de la pluie, ni comment préparer son repas du soir, ni où travailler, ni où se reposer, ni où vivre, ni où mourir... (2). » Et, se rappelant la vague d'exotisme qui alors submergea le pays, il confessait : « Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible. Car, formuler des idées générales, c'est changer le salpêtre en poudre, et la cervelle homérique du grand Gœthe avait sucé,

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 septembre 1916 l'article de M. Paul Gautier, *Vues prophétiques d'Edgar Quinet sur l'Allemagne*.

(2) *La Confession d'un enfant du siècle*, chapitre II.

comme un alambic, toute la liqueur du fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas alors crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures! L'explosion les emporta comme des grains de poussière dans l'abîme du doute universel. »

La « maison nouvelle, » élevée sur un ordre de Napoléon, était somptueuse, mais, sans doute, mal accommodée à nos habitudes ; les enfans ne s'y plaisaient pas : ils regrettaient l'autre, l'ancienne, d'après son simple et vieux renom. Pour quitter la métaphore, les lycées de l'Université, dans les dernières années de l'Empire et les premières de la Restauration, ne trouvèrent ni chez les parens, ni dans la jeunesse, le succès qu'aurait mérité leur personnel enseignant. La transition était trop brusque entre l'indépendance de jadis et la discipline adoptée. Miracle de la tradition! Ces enfans, qui n'avaient point connu les collèges de l'ancien régime où la personnalité de chacun était respectée et développée, n'arrivaient pas à se plier au règlement égalitaire qui courbait toutes les individualités sous le même niveau. On se montrait injuste pour la récente institution : Chateaubriand s'indignait du roulement de tambour signalant le commencement ou la fin des classes, le réveil et le coucher. Il exagère, je pense, lorsqu'il dit « qu'on vit des mères accourir des extrémités de l'empire et réclamer, en fondant en larmes, les fils que le gouvernement leur avait enlevés. » Joseph de Maistre se contentait de soupirer en considérant l'*Alma parens* sortant des mains de son créateur : « C'est un beau corps ; l'âme viendra quand elle pourra (1) ! » Bon nombre de pères de famille cherchaient à épargner à leurs enfans l'incarcération redoutée dans ces lycées de terreur, installés, pour la plupart, dans de vieux couvens sinistres, aux murs lépreux, aux voûtes basses, aux cours sans soleil et sans verdure. Le départ d'un enfant pour le lycée était pleuré par les mères autant que, naguère, le départ pour le régiment : c'était, dans les familles, l'occasion de déchirantes scènes de désolation.

Le comte d'Haussonville, dans le délicieux récit, malheureusement inachevé, que son fils a publié (2), rapporte comment, en 1827, élevé jusqu'alors dans sa famille et ayant « tué sous lui » deux précepteurs, il fut mis au collège après de

(1) Gabriel Compayré, *Histoire de la Pédagogie. La théorie et la pratique de l'éducation*, p. 432.

(2) *Ma jeunesse, Souvenirs*, par le comte d'Haussonville, de l'Académie française

longues hésitations de ses parents que cette perspective effrayait démesurément. Sa mère n'eut pas le courage de lui faire part d'une si cruelle détermination ; le père dut s'en charger à son corps défendant : en se promenant dans le jardin avec l'enfant, il débuta par un long préambule sur tous les torts que l'écolier rétif s'était donnés, sur les deux précepteurs découragés et en fuite, sur la nécessité de s'instruire et de s'assurer un rang dans la société. Le jeune d'Haussonville interrompit là l'homélie : « Savez-vous ce qu'il faut faire? Il vous faut me mettre dans la pension la plus sévère que vous pourrez trouver. » La maman, aux aguets, tremblait à l'idée de l'impression qu'allait produire sur son fils cet exil de la maison paternelle, et peut-être fut-elle un peu mortifiée de la désinvolture avec laquelle il prenait la chose. Il ne fut, d'ailleurs, pas incarcéré au lycée ; les parens de ce temps-là n'étaient point sans pitié : on le plaça dans l'institution de la rue d'Enfer tenue par M. Taillefer, ancien sous diacre génovéfain, établissement qui ne comptait pas plus de sept ou huit pensionnaires. Ceux-ci suivaient les cours du lycée Louis-le-Grand ; on mit d'Haussonville en cinquième. Il fallut en rabattre : après quelques semaines d'essai, il passa en septième! Mais, pour cet écolier issu d'une vieille lignée française, la contrainte était insupportable : spontanément imbu de la tradition des collégiens d'autrefois, ses ancêtres, il s'échappait du lycée pour jouer à la paume, revenait fourbu, dormait en classe ; les pensums pleuvaient sur lui : des centaines de vers à copier, opération pour laquelle il avait fait marché avec un écrivain public, qui, à force de travailler pour le lycéen savait son *Enéide* par cœur. Un jour, cependant, que sa bourse était à sec, l'élève dut faire son pensum lui-même : « Ah! monsieur, dit le professeur auquel il le présenta, vous ne m'attraperez pas ainsi : ce n'est pas là votre écriture que je connais très bien... Au lieu de cinq cents vers, vous m'en copierez mille. » Force fut donc de recourir au manœuvre à gages qui, pour cette fois, consentit à faire crédit au meilleur de ses chiens, et quand le professeur reçut la copie, il la contempla d'un air de triomphe dont toute la classe, au courant du stratagème, s'amusa beaucoup. Ces « études à reculons » et cette incorrigible insouciance n'empêchèrent point que, à peine échappé à la férule, l'écolier paresseux, instinctivement fidèle à un revirement qu'escomptaient, jadis, les pédagogues,

ne fût pris subitement du goût des belles-lettres et ne s'appliquât de lui-même à leur étude avec une constance passionnée.

Le nom d'une autre pension de cette même époque demeurera célèbre, non point qu'elle fut supérieure à ses concurrentes, mais parce qu'elle hébergea durant trois ans Victor Hugo. Jusqu'alors, il n'avait eu pour maîtres qu' « un jardin, un vieux prêtre, et sa mère ? » en 1815, il entra à la pension Cordier, dans la rue Sainte-Marguerite, resserrée entre la prison de l'Abbaye et le passage du Dragon. La maison était un corps de logis à un seul étage entre deux cours dont la seconde servait aux récréations. On entrevoyait, dans cette seconde cour, de la verdure et des fruits en plein hiver, ce qui surprenait d'abord; mais on distinguait bientôt que c'étaient des arbres peints sur la muraille du fond. M. Cordier était un vieillard, passionné de Jean-Jacques dont il avait adopté jusqu'au costume arménien, la pelisse et le bonnet de fourrures ; il tenait toujours à la main une énorme tabatière de métal dont il frappait sur la tête les élèves indisciplinés. Les pensionnaires de l'établissement suivaient en externes les cours de Louis-le-Grand : ce compromis avec le monopole de l'Université était généralement adopté par les pères de famille préoccupés de soustraire leurs fils à la geôle du lycée; c'était un vestige attardé de l'ancienne éducation d'avant la Révolution ; ce système réclamait, de la part des parens, une moindre abdication et laissait aux enfans plus de liberté. Nous ne saurons jamais si on « travaillait » à la pension Cordier; mais nous sommes certains qu'on s'y distrayait beaucoup. Victor Hugo et son frère Eugène étaient « en chambre : » ils avaient divisé toute la troupe de leurs camarades en deux camps qu'ils commandaient respectivement, couverts de décorations en papier doré, chargés d'épaulettes, de galons et de sabres de pacotille servant d'accessoires aux représentations de comédies et de drames militaires qui semblent avoir occupé le meilleur du temps des élèves. La grande classe était transformée en salle de spectacle, les tables rapprochées formaient le plancher de la scène, les quinquets la rampe et les bancs, le parterre (1). On n'était point surmené à la pension Cordier, et c'était, à n'en pas douter, un endroit gai. C'est ainsi qu'on arrivait à décrocher au Concours général

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* I, 258 et suiv.

un cinquième accessit de physique, ce qui advint, en 1818, à Victor Hugo (1).

Mais à mesure que les conditions changeantes de la vie imposèrent à tous l'uniformité des études, disparaissent peu à peu ces éducations mitigées : il faut se résoudre au régime du lycée pour ne point se trouver distancé dans la bousculade frénétique des concurrens à tous les emplois ; cette uniformité implique l'égalité des intelligences, l'absence d'originalité, de liberté ; passe en Allemagne, où l'unification psychologique est le but des éducateurs, où le rêve est de supprimer l'individu pour former de tout le peuple « un être social dont l'État est le tout-puissant cerveau. » Mais chez nous! Ah! les petits Français à l'esprit pimpant et prompt, plein de subtilité, de malice et de finesse, ataviquement épris de clarté, de sincérité et d'indépendance, les petits Français qui, les premiers, durent en masse subir, en raison du mode de collation des grades, la contrainte des écoles officielles et des programmes de Procuste, quels ne furent pas leur révolte et leur désespoir! Ils sentaient, sans être capables ni d'analyser leur répugnance, ni de formuler leurs revendications, qu'on les astreignait à un destin pour lequel ils n'étaient pas faits : ils se débattaient comme des oiseaux mis en cage et qui se cognent aux barreaux, préférant la mort à l'emprisonnement. Ce fut une heure noire dans l'histoire de la jeunesse : on en retrouve l'ombre attristante dans les Mémoires des hommes qui connurent cette claustration à la fin de la Restauration et dans les premières années de la monarchie de Juillet. « Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les collèges, écrira Musset ;... les cœurs, trop légers pour lutter et souffrir, se flétrirent comme des fleurs brisées. » C'est là, objectera-t-on, impressions de poète, suspectes aux gens rassis : mais d'autres qui ne furent point toute leur vie, comme l'auteur de *Rolla*, poursuivis par la désespérance, ne nous ont pas laissé un tableau plus riant : « Jamais la mort n'a été plus aimée, dira dans ses *Souvenirs* Maxime Du Camp; ce n'était pas seulement une mode, c'était une sorte de défaillance générale (2). » « Certain de mes camarades, rapporte un autre, pour se soustraire à d'incessantes tortures infligées sous l'œil tutélaire de l'autorité, s'empoisonnait,

(1) E. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 77.
(2) *Souvenirs littéraires*, I, 117-118.

pauvre enfant, avec un bouton de cuivre de sa tunique (1). » Les longues séances à l'étude, l'immobilité, le cachot, les retenues menaçantes, même la lugubre promenade hebdomadaire, en rangs, « par les rues boueuses du quartier Mouffetard » ou « aux bords fétides de la Bièvre, » sous la surveillance d'un « pion » hargneux et honni, sorte de garde-chiourme, parfois méprisé à l'égal d'un mouchard, ont laissé dans l'esprit de deux ou trois générations de lycéens une sorte d'horreur et d'épouvante. — « Ah ! que de nuits, je m'en souviens, j'ai arrosé mon dur oreiller de larmes, en songeant au logis paternel, aux bonnes caresses de ma pauvre mère, à la douce et tiède atmosphère de la chambre de *la maison !* Elles étaient si froides, nos cellules, que chaque matin, pendant l'hiver, le garçon du dortoir était forcé de verser quelques gouttes d'eau chaude dans les cuvettes pour en dégeler le contenu... Chaque dimanche de sortie, lorsque revenait l'heure de quitter la maison pour regagner le collège, mon cœur se serrait d'angoisse. Quel déchirement, quelles larmes étouffées en embrassant les miens et comme elle était douloureuse la nuit qui suivait les jours de congé (2) ! » Jusqu'à l'uniforme obligatoire leur paraît humiliant et odieux comme la livrée de leur servitude : et de quoi les affuble-t-on, tous ces petits dont l'imagination captive rêve d'élégance ? En 1827, au collège Saint-Louis, cet uniforme consiste en un habit de drap bleu de roi dont les basques tombent jusqu'aux jarrets; le pardessus, même l'hiver, est inconnu ; mais, pour les sorties, le chapeau haut de forme est de rigueur (3).

Les punitions corporelles ne sont pas abolies : on risque de se voir condamné à rester, pendant les études, à genoux, « ou à être durement frappé sur la paume de la main, avec une palette, » ce dont s'acquitte trop consciencieusement le garçon de salle préposé à cette besogne. Au collège Rollin, en 1830, on emprisonne les indociles « dans une manière de guérite d'un genre particulier : une planche vous y serre la taille et ne laisse passer par une ouverture que les bras et les mains; ainsi supplicié, il faut écrire des centaines et des centaines de vers (4). »

(1) *Souvenirs et indiscrétions d'un disparu*, par le baron de Plancy, ancien écuyer du roi Jérôme, ancien député.

(2) Henry d'Ideville. *Vieilles maisons et jeunes souvenirs*, p. 11, 16, 19.

(3) *Mémoires* de Charles Bocher, I, 114.

(4) *Id.*, *ibid.* I, 112-199.

Et pas d'autre perspective, pour sortir de cet enfer, que l'exutoire du baccalauréat; l'idée est obsédante que cette torture terminale ne sera plus ce qu'était pour nos pères l'examen de la fin des études, c'est-à-dire une simple constatation « de l'ouverture de l'intelligence et de l'aptitude générale, » mais que la manie des règlemens a substitué d'inflexibles questionnaires au paternel arbitraire de l'examinateur (1). Alors les enfans appellent de tous leurs vœux des dénouemens impossibles et d'extravagantes solutions : l'un pense à gagner « les îles » et à devenir chasseur de chevelures; un camarade de Maxime Du Camp, à Saint-Louis, compte se faire brigand s'il échoue à son examen. « Rien n'est plus facile, rien n'est plus beau que d'être bandit; on assassine quelques personnes, les premières venues, au hasard du couteau; puis on se jette dans le maquis, on y vit en plein air, libre et redouté, on tue des moufflons pour se nourrir, et l'on est aimé de toutes les filles du pays (2). » Les années scolaires passent, le temps du lycée s'achève, et l'on sort de là avec peu d'instruction, beaucoup d'idées fausses, avec le remords d'avoir perdu son temps, avec le dégoût des méthodes à la fois pesantes et superficielles, et la résolution bien arrêtée de ne plus jamais rouvrir un de ces livres sur lesquels on a tant dormi, ou la curiosité de lire quelques-uns de ces vers qu'on a si souvent copiés. C'est de cette époque, proclament les aristarques, que date la trop réelle décadence du goût littéraire.

*
* *

De nos jours, les choses ont bien changé : outre que la discipline intelligente y est réduite au minimum de sévérité, les lycées sont des palais; vastes portiques, salles claires et aérées, dortoirs modèles et superbes jardins; le programme des études, lui aussi, est fastueux : il comprend, à vrai dire, l'universalité des connaissances humaines, mais en l'engraissant progressivement de la sorte, les hommes éminens qui se sont succédé à la direction de l'Université de France ont cédé à un entraînement universel et subi une impérieuse contagion. Nos enfans eux-mêmes ne s'effraient plus du rude apprentissage qu'on leur dit indispensable; ils ne sont plus, comme leurs aïeux,

(1) V. de Laprade, *L'Éducation homicide*, 58-66.
(2) Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, 1, 94.

oiseaux de jardin capturés : ils ont le calme et la résignation de ceux qui naissent en cage. Il nous semblait bien, à nous qui sommes des vieux et qui trouvions encore, en notre jeune temps, le moyen de passer au travers des mailles du filet et de n'apprendre, à l'ancienne mode, que ce qui nous plaisait, il nous semblait bien que les collégiens d'à présent étaient un peu trop sérieux, un peu trop raisonneurs, un peu trop satisfaits de tout ce qu'ils croyaient savoir, un peu trop désireux de le mettre à profit, un peu trop pressés d'exiger de la vie une compensation à leurs peines précoces, un peu trop « arrivistes, » pour employer un mot qu'ils ne dédaignent pas. Ne négligeons pas les néologismes : ils signalent toujours quelque nouveauté dans l'ordre des faits, des idées ou des sentimens et ont par là des droits à notre attention. Nous jugions bien aussi que la génération qui nous pousse était moins gaie que n'était la nôtre à l'âge similaire, moins insouciante, plus préoccupée du bénéfice et de la réussite; qu'elle digérait assez péniblement tout ce qu'on l'a forcée d'engloutir; qu'elle nous considérait, il est vrai, avec la déférence due à de vénérables et inutiles débris des temps périmés, mais aussi avec un certain dédain, en raison de notre ignorance maladroitement dissimulée de tout ce qu'on enseigne aujourd'hui. Pour tout dire, nous n'étions pas très à notre aise en conversant avec nos jeunes gens, car nous ne parlions pas tout à fait la même langue. Et nous trouvions une amère revanche à leur supériorité apparente en faisant cette réflexion cruelle que le prestige de notre pays n'avait point grandi, au cours du dernier siècle, en raison directe de la quantité de savoir mécaniquement ingurgité à nos héritiers. A l'époque où l'on n'apprenait aux enfans qu'à aimer l'étude et où l'on ménageait avec soin la personnalité de leur esprit et ses qualités natives, la France dictait ses lois au monde et servait de modèle à toutes les nations civilisées; depuis qu'elle a emboîté le pas aux pédans étrangers et copié ce qui se fait autre part que chez elle, son auréole s'est ternie au point que, il y a quelques années, un homme d'État d'un pays ami du nôtre, mais chez qui l'affection n'atténuait pas le sens pratique, disait, tranquillement : « La France est aujourd'hui la première des nations de second ordre. » Nous redoutions surtout que de si radicales innovations ne parvinssent peu à peu à modifier le caractère chevaleresque, l'ardent enthousiasme et

la légendaire générosité de notre race. Un timoré, qui présageait ce péril, avait écrit, il y a quelque cinquante ans déjà : « De bonne foi, croyez-vous que le régime de notre enseignement prépare à l'État une génération de soldats? Envoyer sous la tente un bachelier ès lettres tel que l'ont fait nos collèges et nos examens, le jeter dans un camp au sortir de la salle d'études et de la Sorbonne, cela ne serait pas seulement cruel, c'est absurde et impossible (1) ! »

Voilà que la plus poignante réalité a donné un triomphal démenti à ces prédictions. Manifestement, le jugement porté par Tocqueville est encore valable : la France, en dépit de tous les changemens de régime qui risquaient d'altérer son tempérament, est toujours ce peuple, « tellement inébranlable dans ses principaux instincts, qu'on le reconnaît encore dans des portraits faits de lui il y a deux mille ans... » Sa force de tradition est telle que celle-ci, parût-elle atténuée, se retrouve intacte ou accrue à l'heure du péril. Nous les avons vues, nous les voyons à l'œuvre, ces jeunes générations dont nous concevions quelque défiance : tous, professeurs, bacheliers, normaliens, primaires, étudians, séminaristes, instituteurs, savans, illettrés, pêle-mêle, prôneurs du passé ou visionnaires de l'avenir, antimilitaristes ou chauvins, patriotes ou internationalistes, se sont serrés d'un seul cœur autour du drapeau, « plus fiers, plus braves, plus simplement héroïques, plus magnifiquement guerriers que les guerriers les plus réputés de l'Europe. Ils ont dû reculer sous l'ouragan de mitraille auquel ils ne pouvaient pas répondre : et, tout de même, sur le mot d'ordre du chef qui, un jour, au nom de la France, leur commande de vaincre, ils s'agrippent au sol de la Marne, exténués, hallucinés de fatigue par des semaines de lutte sans espoir, et, ayant devant eux la puissance la plus formidable de l'histoire, ils la brisent d'un effort suprême et en rejettent les débris à quatre-vingts kilomètres en arrière (2) ! » Devant un tel prodige, on doit être rassuré et ne point prendre au tragique des modifications de détail qui changent, et c'est regrettable, l'apparente allure du pays, mais qui n'entament ni son cœur ni sa vaillance.

Restent nos petits, à la joie et au bonheur desquels il nous

(1) V. de Laprade, *L'Éducation homicide*, 1868, p. 136.
(2) Antonin Eymieu, *La Providence et la guerre*, p. 212.

faut veiller pieusement : qui sait si, à la menace des difficultés appréhendées, quelque pédagogue bien intentionné n'en imagine pas trouver la panacée en renforçant une fois de plus la somme de savoir que les programmes futurs vont leur imposer? Cela inquiète les grands-papas, paladins surannés de l'inutile. J'en sais un qui se désole : un vieux rêveur, obstiné dans la lecture des livres où revit notre passé, et rendu impénitent rétrograde à la fréquentation exagérée de nos anciens chroniqueurs. Il prend son petit-fils sur ses genoux et lui tient des discours qui seraient bourrés de pernicieux conseils si l'enfant, qui n'a pas deux ans, pouvait en comprendre un seul mot : « Pauvre petit, sermonne l'aïeul, tu viens à une époque malheureuse : si tu étais né dans ce paradis terrestre qu'était la France d'autrefois, avant qu'elle eût goûté aux fruits de l'arbre de science, ton enfance et ta jeunesse auraient été radieuses et enchantées. Tu n'aurais appris que ce qui t'aurait charmé ; les maîtres t'auraient inspiré le culte des beaux vers et des grandes actions ; on ne t'aurait donné à lire que des épopées merveilleuses et des histoires de héros fabuleux ; ton imagination n'aurait pas été éteinte par les chiffres et les formules, et tu n'aurais connu du calcul que ce qu'il en faut pour tenir les comptes d'un ménage. Ta joie d'être au monde n'aurait pas été troublée par le cauchemar de problèmes sociaux, d'ailleurs insolubles ; ton catéchisme t'aurait enseigné qu'il faut aimer les pauvres et les secourir ; et tu aurais ainsi grandi, heureux et tranquille, non sans épreuves, mais sans efforts et sans ambition d'argent ou de profit : car, en ce temps-là, on ne rêvait pas d'être quelque chose, mais d'être quelqu'un. Au lieu de cela, pour ne point rester un inutile et un arriéré, il te va falloir devenir grave, quitter ta maison et ceux qui t'aiment, pour vivre avec des étrangers ; durant les dix plus belles années de ton printemps, tu peineras sur des résumés fastidieux dont les sèches nomenclatures n'élèveront point ton âme et n'orneront pas ton esprit ; tu ne pourras t'arrêter à la science de ton goût, car on t'obligera à les effleurer toutes, ni te passionner pour l'auteur de ton choix, car tu n'auras pas le temps de relire : au lieu de ne t'infliger que la dose de chiffres nécessaire à un avocat, à un magistrat, à un propriétaire, à un homme de lettres, on te fera pâlir sur l'algèbre, la géométrie, l'arithmétique et la trigonométrie, comme si une vocation irrésistible

l'entraînait à professer un jour les mathématiques. Tu pleureras bien souvent de dégoût et de lassitude ; tes beaux yeux clairs s'useront jusqu'à la myopie à force d'être fixés sur le texte minuscule des manuels, et tes bonnes joues perdront leur rose loin de l'air des bois et des prairies qu'on ne te laissera respirer que parcimonieusement. Tu trembleras de peur, comme un coupable, cher innocent, à l'approche des examens, et quand tu te trouveras enfin libéré, tu seras persuadé que tu sais tout — et tu ne sauras rien, car on n'apprend bien que plus tard. Or, ton long supplice t'aura inspiré tant d'horreur pour les livres que, en dehors de ceux indispensables à l'exercice de ta profession, tu feras comme tes contemporains, tu n'ouvriras plus que des romans en vogue durant huit jours et qu'on jette après en avoir tourné sans recueillement les feuillets Tant de labeurs, de soucis, de vexations, de peines, n'auront abouti qu'à te priver de ce qui embellit l'existence et empêche qu'on voie, de trop bas, ses misères et ses vilenies. »

Ainsi radote le grand-père ; inconséquent comme tous les rêveurs, il sera, d'ailleurs, le premier à pleurer d'orgueil et de bonheur quand le bambin reviendra du lycée avec une pile de prix enrubannés et une couronne de lauriers.

G. Lenotre.

LA
GUERRE SOUS-MARINE
PHASE FINALE

Phase finale! Peut-être y a-t-il quelque témérité à qualifier ainsi la phase où nous entrons, après trois années, exactement, qu'ont commencé « les opérations entreprises sur les lignes de communications des Alliés au moyen des engins de plongée. » En tout cas, cette phase, finale ou non, se distinguera probablement d'une manière sensible des précédentes, dont j'ai déjà entretenu les lecteurs de cette *Revue*.

Il faut se renouveler à la guerre, les Allemands le savent fort bien; et, comme tout va beaucoup plus vite aujourd'hui qu'il y a cent ans, ils ne disent plus avec Napoléon : « La tactique doit changer tous les dix ans, » mais bien : « Nos procédés de guerre sous-marine changeront tous les dix mois, environ. »

C'est qu'en effet les procédés actuels s'usent. D'aucuns prétendent qu ils sont usés et en concluent que le submersible a épuisé tout son venin. Double erreur : les statistiques, j'entends les authentiques, celles qui ne sont ni truquées par l'Office naval de Berlin (1), ni disposées avec art et ornées de courbes suggestives, comme celles qui s'étalaient, il y a deux

(1) Les Scandinaves ont, il y a quelques semaines, examiné les comptes de cet Office naval, au sujet des pertes du tonnage mondial, avec une rigoureuse attention, et ils ont découvert, par exemple, au nombre des navires coulés, un petit vapeur qui faisait un service régulier sur le lac Wener, en Suède.

mois, dans les grands quotidiens français et anglais, les statistiques, enfin, dignes de ce nom montrent qu'il s'en faut bien que la méthode inaugurée en février 1917 ait perdu son efficacité. Et si j'observe, une fois de plus, qu'il ne faut pas se contenter, pour juger sainement de cette question, de compter les bâtimens coulés qui battaient les pavillons des Alliés, mais qu'il faut absolument y ajouter les « cargos » et les voiliers des neutres, des neutres du Nord, en particulier (1), il me sera bien permis de rappeler qu'à deux reprises, au moins, nos ennemis ont réussi à obtenir les résultats qu'ils recherchent, en attaquant en plein jour des convois de Scandinaves et de Hollandais *avec des navires de surface*.

Mais ceci ne rentre pas précisément dans le cadre de l'étude actuelle. Pour ne pas m'en écarter davantage, je reviens à la double erreur dont je parlais tout à l'heure, la seconde étant que le sous-marin allemand a fait aujourd'hui à peu près tout le mal qu'il pouvait faire.

Ne nous laissons pas aller à cette illusion. Sans prétendre le moins du monde que l'on puisse annoncer d'avance ce qui va se passer, il est licite et il est même fort utile d'examiner quelles « possibilités » se présentent en ce moment à nos adversaires en ce qui touche l'utilisation de leurs navires de plongée.

J'insiste sur ce mot : *possibilités*. Dans l'étude qui va suivre, je recherche par quels moyens l'état-major naval de Berlin pourrait augmenter le rendement de ses grands sous-marins, et j'indique par quels autres nous parerions, *le cas échéant*, les coups qui nous seraient portés. Mais le cas écherra-t-il? Ce n'est pas du tout certain. Le maximum de rendement est difficile à atteindre, dans la pratique.

Et d'abord, que reste-t-il à nos ennemis de leurs anciens sous-marins, combien en construisent-ils encore, et quelles sont les facultés de ces nouveaux submersibles ?

(1) Et aussi des Espagnols, depuis quelques semaines.

Une statistique officielle danoise nous apprend que Danois et Norvégiens réunis ont perdu 1 274 000 tonnes depuis le début de la guerre. 55 navires *disparus* ne sont pas comptés dans cette évaluation du tonnage détruit par les Allemands. Fait intéressant et qui corrobore singulièrement tout ce que j'ai écrit ici sur cette question, 643 000 tonnes sur 1 274 000 ont été coulées dans la seule année 1917.

« Les Allemands, disait, il y a quelques semaines, à la Chambre des Communes, Sir Eric Geddes, le premier lord de l'Amirauté (1), les Allemands coulent encore plus de navires que nous n'en construisons, et ils construisent plus de sous-marins que nous ne leur en coulons. »

Voilà qui est net et cette déclaration, dont personne ne pouvait contester l'autorité, a jeté, un moment, le trouble dans les rangs des optimistes de parti pris qui, pour des motifs très complexes, — il y en a quelques-uns qu'il vaut mieux taire, — se croient obligés de nier, contre toute évidence, l'efficacité actuelle de la guerre sous-marine (2).

Mais les termes lapidaires dont s'est servi le ministre britannique ne nous fournissent que des *indications de relation*, sans aucun chiffre précis.

Et il faut reconnaître qu'il n'est pas aisé, même en « recoupant » les unes par les autres les évaluations qui nous parviennent des neutres du Nord, de se faire une idée juste, tant des pertes totales subies par la flotte de plongée allemande que des gains que cette flotte a pu faire par des constructions, depuis le commencement d'août 1914, où son effectif s'élevait fort modestement à 27 ou 28 unités de valeur très inégale.

On admet toutefois qu'à la date du 1er janvier 1918, le nombre des submersibles allemands *en service* s'élevait à 75 ou 80 et, au total, à 130 environ (3). A la même date, on supposait, avec quelque apparence de fondement, que les chantiers de l'Empire produisaient une unité de plongée par semaine, au moins, — toute réserve faite sur le déplacement; mais on affirmait que la destruction égalait la production, en quoi l'on n'était pas complètement d'accord avec les déclarations faites, en novembre 1917, par sir Eric Geddes.

(1) Saisissons l'occasion de rappeler que le *premier lord de l'Amirauté* (personnage civil et membre du Parlement depuis Gladstone) est exactement notre *Ministre de la Marine*. *Le premier lord naval* est notre *chef d'état-major général*. L'Amirauté comprend encore trois autres lords, qui jouent le rôle de directeurs des grands services.

(2) Il est juste de dire que, au début de février de la présente année, sir Eric Geddes a fait des déclarations assez rassurantes sur la situation, au moins en ce qui touche la marine anglaise et ses constructions.

(3) Il faut compter en effet, quand il s'agit des unités de plongée, avec de nombreuses causes d'indisponibilité, momentanée au moins. Les réparations sont fréquentes. Les périodes de repos des équipages sont assez longues et le deviennent de plus en plus. Enfin *la formation même des équipages commence à présenter des difficultés*.

Certains publicistes de l'Entente n'acceptent pas, disons-le tout de suite, les chiffres que je viens de fournir. Les leurs sont beaucoup plus élevés, en ce qui touche l'effectif actuel, — qu'ils portent à 200, 250 unités, 300 même, — et la production; un peu moins élevés, en ce qui touche la destruction.

Peut-être la vérité se tient-elle, à son habitude, entre les deux extrêmes.

A quel type, d'une manière générale, se rattachent les nouvelles unités de la flotte sous-marine dont nous venons d'établir approximativement l'effectif?

Au type du *croiseur sous-marin*, sans nul doute, au moins pour la plus grande part. C'est ce que je faisais prévoir dans mes précédentes études (1) sur ce sujet. Mais il se peut fort bien que nos adversaires admettent encore l'intérêt d'avoir des unités neuves moins puissantes, ne fût-ce que pour les opérations de défense du littoral de la mer du Nord (Belgique comprise) et, en principe, pour la conduite de la guerre dans les parages où les eaux sont basses, aussi bien que dans ceux où les dispositions extérieures et intérieures des ports se prêtent peu aux mouvemens de navires très longs, relativement peu maniables, en surface, sur des plans d'eau restreints.

Il doit y avoir encore dans la décision que l'on prête, à cet égard, à l'Office de la marine impériale, une raison d'ordre pratique au point de vue des constructions, car il serait fâcheux que l'on ne pût utiliser le chantier d'Hoboken près d'Anvers, et cet établissement, qui a déjà rendu tant de services aux Allemands, construirait difficilement de très grandes unités. Enfin celles-ci ne pourraient se servir des canaux belges pour atteindre la mer. Les voies ferrées ne les accepteraient pas davantage. Et l'on sait que les filets, les mines de Flessingue empêchent un sous-marin d'user de l'Escaut. Espérons-le, du moins...

Mais si l'on peut, si l'on doit admettre la permanence d'un type de submersible de faible déplacement (300-400 tonneaux en plongée) en vue du service spécial de la mer du Nord (2), faut-il penser que les Allemands construisent encore le sous-marin de 800 tonneaux, — type excellent et qui a fait au moins

(1) Voyez la *Revue* des 15 novembre 1915, 1er avril 1916, 15 août 1916, 15 décembre 1916, 15 janvier 1917, 1er juin 1917.

(2) Le *Daily Telegraph* du 12 janvier compte le type en question au nombre de ceux de la flotte de plongée allemande, en tout cas comme porteur de mines.

deux ans de guerre à la pleine satisfaction de nos ennemis, — en vue des opérations dans la Méditerranée, par exemple? Ici, un doute est permis. En tout cas ce type est encore largement représenté dans l'ordre de bataille de la flotte sous-marine de l'Empire, et il rendra toujours de bons services.

Ne faut-il pas, d'autre part, — et comme je l'ai déjà dit ici, — admettre l'apparition très prochaine du sous-marin porteur d'un appareil spécial destiné à couper ou à détruire, par un moyen ou par un autre, les filets qui défendent certains passages et surtout les entrées de nos rades ou de nos ports? L'intérêt d'atteindre, derrière ces obstacles, les grandes unités de combat à l'ancre est tel qu'on doit croire que toutes les marines poursuivent à cet égard des études et des expériences, d'ailleurs fort délicates. Qui, de nous ou de nos adversaires, arrivera le premier au but? Nous, je l'espère.

Il n'en reste pas moins que le trait caractéristique de la phase de la guerre sous-marine dans laquelle nous allons entrer doit être cherché dans l'utilisation du très grand submersible, le « croiseur sous-marin » à grand rayon d'action.

Et pourquoi? Parce que la politique de guerre navale actuelle de l'Allemagne est, avant tout, d'entraver le plus possible et, sinon de paralyser, du moins de *retarder* la concentration en Europe de la puissante armée qui se forme en Amérique et dont une très forte avant-garde est déjà à pied d'œuvre sur le front occidental.

Est-ce à dire que le blocus commercial, le blocus économique des alliés de l'Ouest, sera relégué au deuxième plan? Peut-être pas. Il faut considérer que le blocus peut s'exercer avec fruit sur toutes les routes de navigation de l'Atlantique nord, puisque aussi bien tant de denrées, de matières et d'objets confectionnés nous viennent des deux Amériques et qu'au demeurant les eaux européennes de l'Atlantique conduisent à beaucoup de nos ports et à tous ceux de la Grande-Bretagne les navires qui viennent de la Méditerranée, du canal de Suez, de l'océan Indien par le cap de Bonne-Espérance; du Pacifique enfin, soit par le même cap, soit par le détroit de Magellan ou le cap Horn, sans parler du Canal de Panama.

Il est donc fort possible de combiner les mouvemens des grands submersibles opérant dans l'Atlantique Nord de façon qu'ils satisfassent aux deux objectifs : contrarier les convois

militaires d'Amérique; couler les « cargos, » paquebots et voiliers dont l'incessant afflux ravitaille et réapprovisionne les Alliés.

Et maintenant, ce type nouveau de croiseur sous-marin, quelles caractéristiques essentielles présente-t-il? Quelles sont ses principales facultés? A quelles opérations peut-il servir, en dehors de la poursuite et de la destruction des paquebots et transports, naviguant isolément ou en convois?

Logiquement et s'il s'agit bien, en effet, d'un « croiseur » sous-marin, la faculté dominante de ce bâtiment doit être l'étendue du rayon d'action. Il est difficile de fixer un chiffre de milles marins à ce sujet, d'autant mieux qu'une telle indication devrait varier singulièrement avec les prévisions de marche en plongée (1), la dépense de combustible étant, dans cette circonstance, beaucoup plus forte que dans le cas de la marche en surface, à moins que l'on ne se résigne à une allure très lente. On estime généralement, toutefois, que les unités dont il s'agit peuvent rester à la mer pendant trois ou quatre mois. Ce n'est pas considérable, encore que suffisant pour les opérations dans l'Atlantique. Il est d'ailleurs bien entendu que les Allemands s'efforceront de procurer à leurs grands submersibles des ravitaillemens en cours de croisière. En 1915 et 1916, ces ravitaillemens auraient pu se faire en certains ports ou en certains abris écartés, sur le territoire de neutres assez complaisans pour fermer les yeux. Les « possibilités » dont bénéficiaient nos ennemis à cet égard se sont restreintes de beaucoup depuis un an ou dix-huit mois, mais il leur reste toujours la faculté des ravitaillemens à la mer, dans la mesure où les croisières des Alliés laisseront passer les « cargos » à l'aspect banal et innocent, qui seront chargés de cette dangereuse besogne.

Toujours est-il que nos adversaires ont dû faire tout au monde pour obtenir de leurs croiseurs submersibles une exceptionnelle endurance. Ils ont eu pour cela de pressantes raisons : ces grandes unités sont nécessairement en nombre *relativement* restreint; il faut donc que le rendement effectif de chacune de leurs croisières ne soit pas diminué par de trop fréquens voyages d'aller et de retour, — sans parler de l'inévitable séjour dans

(1) Reconnaissons d'ailleurs que ces prévisions peuvent être assez réduites pour le type qui nous occupe; on verra pourquoi par la suite.

les ports de la métropole, où l'on a toujours des réparations, des modifications à faire, des mutations de personnel à opérer et quelques semaines de repos, de reconstitution physique et morale, à donner à l'état-major et à l'équipage.

Ajoutez à cela que, pour un sous-marin de très grande taille, — j'ai eu déjà l'occasion d'en faire l'observation ici (1), — c'est une phase critique, encore que courte, de sa croisière que celle de la navigation dans les eaux basses des côtes allemandes. Dès qu'il arrive dans les zones de fonds de 15 à 20 mètres, ou tant qu'il ne les a pas dépassées en sortant du port, il est obligé par ses dimensions, précisons : *par l'étendue de la marge de sécurité qu'exigerait, pour lui, la marche en plongée*, de se tenir à la surface et de marcher au moins en « demi plongée, » manches d'aération et peut-être capot de commandement hors de l'eau. Autant de points fort visibles pour les patrouilleurs ennemis, — si ceux-ci osent se rapprocher des côtes, — en tout cas pour les appareils aériens, qui deviennent tous les jours plus indiscrets et plus dangereux.

Ce sont là des considérations pratiques d'une incontestable importance et qui eussent dû peser depuis longtemps dans l'esprit de tous ceux qui avaient à étudier les problèmes de la guerre sous-marine et de la guerre de côtes, ce dernier si fâcheusement négligé depuis trois ans et demi (2).

Mais revenons aux caractéristiques du très grand sous-marin allemand. Sa vitesse est généralement évaluée à 21 nœuds en surface et 12 en plongée. Il peut paraître *pauvre*, pour un croiseur, de ne filer que 21 nœuds au maximum et à la surface. Remarquons du moins que, s'il s'agit de se soustraire à la poursuite des grands croiseurs ordinaires, lesquels donnent aisément 5 ou 6 nœuds de plus, le croiseur sous-marin conserve toujours la faculté de plonger.

Cette opération sera-t-elle assez rapide en certains cas pressans, alors que les exigences générales du rôle de croiseur du large auront nécessairement conduit à donner au bâtiment considéré une assez grande flottabilité? La question se pose.

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 novembre 1913, *La variété des types de sous-marins*.

(2) On ne peut assez dire combien il est regrettable que les Alliés d'Occident n'aient jamais voulu envisager sérieusement les avantages de toute espèce qu'ils auraient tiré de l'occupation des îles allemandes du chapelet de la Frise orientale.

D'après certains renseignemens, les ingénieurs allemands l'auraient résolue par la mise en jeu de procédés particulièrement rapides de remplissage des ballasts. Il se peut. En tout cas, les vitesses (surface et plongée) que j'indiquais tout à l'heure d'après de sérieuses autorités semblent très satisfaisantes pour la poursuite et pour la destruction des convois, dont l'allure est toujours peu rapide. A ses facultés de marche, le croiseur allemand joindra d'ailleurs peut-être quelques ruses tactiques dont nous reparlerons.

Quel sera l'armement? On sait que les sous marins de 1 200 à 1 500 tonneaux (en plongée) ont déjà du 150 millimètres. Les derniers venus consentiront-ils à prendre un plus fort calibre, comme pièce principale? C'est possible (1). Le poids du projectile serait ainsi augmenté.

Faisons toutefois des réserves sur la longueur de l'âme de la bouche à feu. Il se peut que l'on se réduise, pour des raisons d'encombrement, de 40 calibres, — longueur minima pour les pièces des navires de surface, — à 35 ou 30, seulement. Il se peut même qu'on descende plus bas et que l'on ait ainsi plutôt des obusiers, si l'on s'attache à l'idée des bombardemens effectués par surprise, soit sur les établissemens à terre, soit sur les navires à l'ancre.

Quant aux torpilles et aux mines automatiques, nul doute que les croiseurs sous-marins n'en soient bien pourvus et du dernier modèle. En ce qui concerne les torpilles, on parle beaucoup d'un type agrandi qui pèserait 1 100 kilos environ, porterait une charge de 160 kilos de trinitrotoluène et pourrait atteindre avec des chances de succès un but distant de 9000 mètres, ce qui est beaucoup, assurément. Mais, dans cet ordre d'idées, il faut s'attendre à des progrès continuels de la part de nos ennemis et compter que nous en faisons d'au moins équivalens.

*
* *

Il y a déjà plusieurs mois que les neutres nous annonçaient que les sous-marins allemands renonçaient en principe aux opé-

(1) La maison Krupp construit aussi des pièces de 170 et 190 millimètres. Les Allemands ont autrefois employé des canons de 170 millimètres sur leurs bâtimens de combat, les croiseurs, en particulier. Aujourd'hui ils passent directement du 150 au 210.

rations individuelles et qu'ils commençaient à se grouper pour combiner leurs efforts dans certains cas, l'attaque des convois par exemple. On doit admettre que l'expérience sera poursuivie avec *des combinaisons variées ayant pour objet d'attirer l'escorte sur un point du convoi, tandis que le gros de l'escadrille de plongée en attaquera à fond un autre.*

Mais dans la lutte probablement décisive qui s'apprête entre convois escortés et groupes de sous-marins (1), ceux-ci, qui ne peuvent compter que des radiotélégrammes complaisans les renseigneront toujours sur la route adoptée par les transports chargés de troupes ou de matériel, doivent chercher à utiliser de nouveaux et à peu près sûrs moyens d'information.

La mise en jeu d'appareils aériens se présente naturellement à l'esprit, au moins pour révéler à 40 ou 50 milles de distance, — et ce serait assez pour que le groupe sous-marin pût se rassembler et prendre son dispositif d'attaque, — l'approche d'un convoi important, marchant à la vitesse moyenne de 9 nœuds. Mais il n'existe point jusqu'ici d'appareil aérien autonome et susceptible de tenir croisière en haute mer sans le concours d'un bâtiment de surface du genre de ceux que les marins nomment familièrement « mères gigognes. » Le *navire volant*, aboutissement inévitable de l'hydravion, est entrevu (2), mais point encore réalisé. Et, d'autre part, il n'est pas facile d'admettre que les Allemands puissent attacher une mère gigogne d'hydravions à un groupe de sous-marins, sans attirer rapidement l'attention et provoquer la poursuite des croiseurs alliés, — à supposer encore que ce bâtiment, nécessairement assez gros, eût réussi à franchir sans fâcheuse rencontre les lignes des patrouilleurs et éclaireurs anglais de la mer du Nord.

Serait-il donc absolument impossible que chaque croiseur sous-marin eût son hydravion qui, reposant sur sa superstructure, bien saisi et les ailes repliées ou démontées, courrait avec lui les chances de la navigation en plongée et qui, peu de temps après l'émersion du bâtiment, serait prêt à prendre son

(1) On apprend, à la date du 20 janvier, qu'un navire américain a rencontré à quelques heures d'intervalle et en moins d'une journée *quatre* submersibles allemands. Il semble bien que ces quatre unités formaient un groupe tactique.

(2) J'en ai déjà parlé dans la presse quotidienne depuis plusieurs mois, et je crois pouvoir affirmer que l'idée n'a rien de chimérique.

vol? Si cela était possible, — et l'on ne voit pas, théoriquement, pourquoi il n'en serait pas ainsi (1), — une escadrille d'appareils aériens jouerait, à l'égard du groupe de croiseurs submersibles, dont l'horizon restera toujours borné, le rôle de rapides « découvertes » et d'éclaireurs à grande distance. Il est vrai que les observateurs du convoi, ou plutôt des navires d'escorte placés en pointe d'avant-garde, ne tarderaient pas à reconnaître les indiscrets que révélerait tout d'abord le bruit de leurs moteurs; mais il ne suffit pas d'être prévenu de l'imminence du péril, il faut encore savoir d'où il viendra et comment il se présentera. L'avantage, pour les grands sous-marins, d'avoir tout le temps nécessaire pour concerter leurs combinaisons tactiques l'emporte sur l'inconvénient d'avoir affaire à des adversaires prévenus d'une attaque prochaine, d'autant mieux que toutes les dispositions de combat seront *toujours* prises dans un convoi militairement escorté.

Observons d'ailleurs qu'une fois le contact pris et l'engagement commencé, les hydravions auxiliaires des sous-marins y joueront un rôle efficace en laissant tomber leurs bombes sur les bâtimens du convoi et même, s'ils peuvent descendre jusque assez près de l'eau, en mitraillant le personnel de direction de chaque unité, placé sur les passerelles.

Ce dernier point mis à part, l'attaque par les bombes des appareils aériens se préoccuperait peu des moyens fumigènes de la défense, les gaz employés en pareil cas étant généralement assez lourds.

Enfin, le combat terminé, les hydravions se rendraient à un

(1) J'ai à peine besoin de dire que je me suis renseigné auprès de techniciens compétens avant d'émettre cette proposition. Il n'y a pas *d'empêchement dirimant* à la réalisation pratique de la combinaison avion-grand sous-marin. Toutefois certaines conditions paraissent indispensables, entre autres le choix du type « hydravion, » au lieu de celui de l'avion ordinaire, parce qu'il faut que l'appareil « amerrisse » auprès du croiseur sous-marin (qui l'embarquera avec un appareil spécial de levage), en raison de la difficulté, à la mer, de l'atterrissage sur une surface aussi peu étendue que celle de l'arrière d'un navire de ce genre. Il paraît aussi désirable que l'appareil soit enfermé dans un compartiment facilement rendu étanche de la superstructure. Le démontage qui résulte de cette condition n'effraie pas du tout les constructeurs. Le poids envisagé pour l'appareil aérien se réduit à 1000 ou 1 200 kilos. Un jeu de ballasts permettra toujours au croiseur sous-marin de rétablir son *assiette* troublée par le départ et la rentrée de l'hydravion. — Notons que la solution « cerf volant » serait insuffisante pour les opérations qui nous occupent. Il faut *voir* à cinquante milles au moins et non à dix. Cependant, je me hâte de le dire, ce « pis aller » rendrait encore des services au croiseur sous-marin.

« rendez-vous à la mer » convenu à l'avance ou signalé par les croiseurs sous marins au moyen de la télégraphie sans fil. Qu'on n'objecte pas la difficulté, pour leurs observateurs, de *faire le point*. Il leur suffirait de marcher dans une direction connue pendant un temps connu dépendant de leur vitesse, suffisamment connue aussi. Des signaux, lumineux ou autres, émanés des croiseurs, feraient le reste. Tous ces problèmes peuvent être aisément résolus.

Je ne prétends nullement borner là les moyens d'action nouveaux que nos ennemis mettront *peut-être* à la disposition de leurs grands submersibles. Il faudrait en tout cas dire quelques mots de l'armement défensif que ces croiseurs, fréquemment appelés à combattre en surface, — ne fût-ce que contre les « cargos » armés qui ne leur paraîtront pas valoir une torpille, engin coûteux et rare, — opposeront aux projectiles à trajectoire relativement tendue, sinon aux bombes tombées verticalement des aéroplanes ou des dirigeables. On admet volontiers en ce moment que les « 2500 tonneaux » (ou plus) des Allemands sont pourvus d'une cuirasse de superstructure, ce dernier mot s'appliquant aux parties du bâtiment qui émergent d'une manière normale lorsque le croiseur accepte la lutte au canon. Peut-être encore, au lieu d'un revêtement métallique plus ou moins épais, s'agit-il de caissons très cloisonnés, de véritable cellules, comme celles qui se partagent l'intervalle entre les deux coques, dans les fonds des navires de surface. Cette dernière solution aurait l'inconvénient, sensible pour la marche en plongée, de développer d'une façon marquée le maître couple du bâtiment, tout en l'alourdissant presque autant que la première. N'en disons pas plus, avant d'être exactement renseignés. Ne précisons pas davantage au sujet du type des moteurs de surface et de plongée, si tant est que les constructeurs allemands n'aient pas résolu le problème du moteur unique (1), et bornons-nous à rappeler que les plans d'un submersible de 2500 tonneaux avaient été fournis par un

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 novembre 1915, *la Variété des types de sous-marins*, et du 15 août 1916, *le Sous-marin allemand de « Baltimore »*.

Je dois dire, toutefois, que l'on n'admet pas aisément, chez les marins de l'Entente, que les Allemands aient en ce moment des sous-marins à moteur unique.

de nos ingénieurs à la marine française, il y a une dizaine d'années. Ce projet devait se heurter à l'indifférence ordinaire, à certaines mauvaises volontés particulières, peut-être, en tout cas à l'incompréhension générale des caractères que devait affecter la guerre navale future, alors qu'on ne s'attachait qu'à la solution des problèmes relatifs à la guerre d'escadres.

En sera-t il de même du grand sous-marin commercial ou « transport immersible » dont il est question en ce moment-ci? Cette création qui apparaît si urgente quand on connaît certaines pertes récentes de matières relativement précieuses, pourra sans doute être soustraite à des influences retardatrices. Je ne fais allusion, ici, à cette importante affaire qu'en raison de la possibilité de l'adoption, — et depuis quelque temps déjà, — d'un type de ce genre par l'Office naval de Berlin.

Supposons un groupe composé de quatre croiseurs sous marins et d'un transport immersible de 8000 à 10000 tonnes (1) qui leur servirait de « noyau, » de base mobile, — ravitaillemens de toute sorte, réparations, réapprovisionnemens en engins et munitions, renforts en personnel, etc., — on peut affirmer que nos ennemis auraient ainsi réalisé une « unité tactique » vraiment forte, surtout si, au transport immersible exclusivement ravitailleur, venait s'en ajouter un autre qui porterait plusieurs centaines d'hommes outillés pour l'exécution de coups de main rapides et de destructions bien étudiées.

Ne doutons pas un instant, — et les Allemands nous en ont déjà administré la preuve, — que les navires de plongée jouissent de facultés particulièrement favorables aux opérations côtières, à celles du moins où la surprise fournit les plus sérieuses chances de succès De ces facultés, nous saurons nous servir aussi bien que nos ennemis.

*
* *

Nous avons essayé de déterminer, en même temps que la

(1) Ces chiffres peuvent paraître ambitieux, mais je puis affirmer que les diverses questions que soulève ici l'étude du grand transport immersible vont recevoir une solution satisfaisante Des propositions ont été faites aux pouvoirs publics; mais, d'une part, les bouleversements qui a subis dans ces derniers temps l'organisme marine marchande, de l'autre, les résistances assez naturelles, en somme, que l'on rencontre dans l'organisme marine de guerre contre tout ce qui n'est pas expressement *instrument de combat* ont un peu retardé les décisions indispensables. Observons enfin que le transport immersible peut justement devenir instrument de guerre, pour nous autant que pour nos adversaires.

physionomie de la phase ultime de la guerre sous-marine, où les opérations de l'ordre militaire se combineront étroitement avec celles de l'ordre économique, les traits essentiels des engins grâce auxquels les Allemands comptent peut-être atteindre leurs très complexes objectifs. Examinons maintenant, avec la réserve nécessaire, par quels moyens les Alliés pourront se mettre en mesure de soutenir la lutte sans désavantage; et supposons, bien entendu, puisque, jusqu'ici du moins (1), on ne semble pas disposé à faire autre chose que de la « défensive active, » qu'il s'agit toujours, dans les conseils des organismes maritimes officiels, de poursuivre et combattre les sous-marins ennemis au cours de leurs opérations en haute mer.

Qu'il soit nécessaire d'élever de plusieurs échelons la valeur des moyens de la défense pour répondre aux incontestables progrès des moyens de l'attaque, c'est ce que je ne m'arrête pas à démontrer. Aussi bien les organismes dont je viens de parler s'y sont-ils efforcés déjà, mais sans nul doute avec trop de timidité, desservis peut-être aussi par certaine insuffisance des capacités de la production industrielle, si « intensifiée, » cependant, depuis trois ans.

Il semble que ce soit du côté de l'aviation maritime que cette insuffisance risque surtout de se révéler. On a pu, assez longtemps, contester l'efficacité des appareils aériens pour la découverte et la destruction des unités de plongée et, pour ma part, j'ai eu l'occasion de faire remarquer que cette efficacité restait « circonstancielle, » dépendant par exemple de la limpidité de l'eau, de la clarté de l'atmosphère, de la valeur de l'angle, — compté à partir de la verticale, — sous lequel le rayon visuel de l'observateur pouvait rencontrer la coque immergée, et de bien d'autres conditions encore. Mais outre qu'en fait, l'aéronef et l'aéroplane ont fait déjà leurs preuves dans toutes les opérations entreprises contre les sous-marins au voisinage des côtes, il n'est pas douteux que ces appareils ne dussent avoir des succès tout particuliers contre les grands navires de plongée, *fort visibles probablement dans les eaux cristallines du large*, n'était la considération de la capitale difficulté de découvrir précisément, en planant sur l'Océan

(1) Au moment où j'écris, toutefois, on apprend que les services de l'Amirauté britannique subissent une refonte qui a pour but avoué de donner un *esprit nouveau* à cette antique institution.

immense, l'un des douze ou quinze croiseurs sous-marins, — il n'y en aurait guère plus, à la fois, — chargés par l'ennemi d'attaquer les convois de troupes et de matériel.

Difficulté capitale, dis-je, mais *point insurmontable*. Point insurmontable, tout d'abord, parce qu'il suffit ou semble suffire d'attacher à chaque convoi au moins une de ces « mères-gigognes » dont j'ai déjà parlé, parcs mobiles de plusieurs hydravions. Mais cette solution, théoriquement simple, ne laisse pas d'offrir des inconvéniens dans la pratique, puisqu'il y a, en somme, peu de ces bâtimens spéciaux et qu'il n'est pas aisé d'en créer « de fortune, » par l'adaptation de grands paquebots à un service qui exige des dispositions de superstructure, de ponts, d'œuvres mortes très particulières, surtout quand les appareils aériens doivent être de forte taille.

Tout compte fait, il est pourtant permis d'espérer que l'on arrivera de cette manière à fournir aux convois ce que j'appellerai *la protection immédiate et rapprochée*... pas trop rapprochée non plus, puisque la portée efficace des torpilles croît toujours et qu'un convoi, attaqué sous un certain angle, fournit une cible étendue et complaisante.

Mais ce n'est pas assez que cette protection immédiate et par cela même aléatoire. Parer les coups est bien. Les éviter est mieux, déjà. Mieux encore serait d'en écarter même la menace, par un emploi des engins de l'air beaucoup plus large que celui dont il était question tout à l'heure.

Pour bien comprendre comment on pourrait faire avec les appareils aériens, non plus seulement de la protection immédiate, mais de la *protection lointaine*, ayant pour objet général de créer aux convois des *zones de sécurité*, — sécurité toujours relative, bien entendu, et qui ne dispensera nullement de l'emploi des engins de protection immédiate, — il faut jeter les yeux sur un planisphère et les fixer sur les points, îles, groupes d'îles, saillans de la terre ferme, qui se trouvent les plus rapprochés des routes naturelles de la navigation entre les deux rives de l'Atlantique. On découvre ainsi que le faisceau de ces routes est encadré d'une manière presque complète par des points à terre qui en restent distans de 600 milles marins environ (1 100 kilomètres), *points à terre qui appartiennent aux Alliés*.

Tels, en partant du cap Hatteras, par exemple, le cap Cod ou le cap Sable, voisin d'Halifax (le grand port d'Acadie, si

éprouvé récemment), puis le cap Race de Terreneuve, avec, en face dans le Sud, les Bermudes où les Anglais ont un important arsenal maritime.

Tels, en plein milieu de l'Atlantique Nord, les Açores portugaises, si précieuses par leur admirable position stratégique autant que par leurs ports de Punta Delgada et de Fayal.

Tels enfin, en allant toujours dans l'Est, le Cap Clear ou le Mizenhead d'Irlande, dans le Nord, avec Oporto du Portugal dans le Sud du faisceau ; Oporto, faute du cap Finisterre qui reste en terre neutre, l'Espagne.

Il ne manque pour l'encadrement complet qu'un point correspondant, dans le Nord de nos routes de navigation, à celui que fournissent les Açores dans le Sud. On parerait à l'inconvénient de cette lacune, disons-le tout de suite, en organisant vers le 45° de latitude Nord et le 24° de longitude Ouest, des croisières particulièrement serrées de bâtimens rapides. Ne nous occupons ici que de préciser quelles pourraient être les garanties générales de sécurité offertes dans le reste de cette zone encadrée et d'examiner par quels moyens nous y pourvoirions à la défense des convois qui la parcourraient.

Ce serait encore par la combinaison des facultés des navires de surface, des grands appareils aériens relativement autonomes et des navires de plongée de forte taille, — ou du moins de grand rayon d'action, — que nous obtiendrions le résultat que nous recherchons.

Ne disons rien des navires de surface rapides. De ce côté-là, Angleterre, Amérique et France ont fait et font encore un effort fructueux, aussi bien au point de vue du nombre qu'à celui de la valeur des unités. A peine pourrait-on observer qu'un peu plus de puissance offensive et défensive (1) ne serait pas inutile aux types adoptés, s'il est vrai, comme il y a tout lieu de le croire, répétons-le, que les croiseurs sous-marins allemands de 2 500 tonneaux et plus soient remarquablement armés et assez sérieusement protégés par une forte tôle d'acier

(1) Rappelons à ce sujet le remarquable type des croiseurs cuirassés légers des Anglais (classes *Arlethusa* et *Cordelia*) qui, avec une protection déjà sérieuse, — 76 millimètres d'acier spécial, — ont un armement de 22.152 millimètres, 66.102 millimètres, 2 tubes lance-torpilles et 30 nœuds de vitesse, le tout pour un déplacement de 3 500 tonneaux.

spécial, — 12 millimètres, dit-on, — sur la tôle ordinaire de bordé de superstructure, qui a de 9 à 11 millimètres, sans doute.

Mais les appareils aériens de grande taille et capables de faire des randonnées de 2 000 kilomètres, aller et retour compris, de leur base à terre au milieu de la zone ou « bande de mer » de sécurité, les avons-nous, ou plutôt les aurons-nous au moment du plus grand besoin, quand battra son plein le transport des masses américaines, c'est-à-dire à partir de l'été ou de l'automne prochain? C'est à ce sujet que j'émettais un doute, tout à l'heure, quand je parlais de la révélation, *d'ailleurs hypothétique et momentanée*, de certaine insuffisance des capacités de production industrielle des Alliés. On se rappelle en effet, les promesses qu'on nous faisait, il y a quelques mois, en parlant des aéroplanes qu'allaient nous fournir les États-Unis : 30 000 appareils, disait on, et quelques enthousiastes poussaient jusqu'à 100 000.

Or, il y a quelques semaines, un éminent publiciste américain M. Whitney Warren, tenait un autre langage : « Quant aux cent mille aéroplanes, disait-il, je ne crois pas qu'à l'heure actuelle un seul d'entre eux (1) ait encore traversé les mers. Mes informations me conduisent à prétendre, au contraire, que c'est nous qui, pour les besoins de notre armée à venir, avons passé des commandes aux usines alliées... »

M. Whitney Warren ne s'en tient pas à ces constatations dont la bienfaisante franchise a ému ceux d'entre nous que sollicite une inconsciente tendance au « moindre effort. » Le clairvoyant Américain nous dit aussitôt ce qu'il faut faire, des deux côtés de l'Atlantique, pour venir rapidement et complètement à bout de nos difficultés. N'insistons donc pas davantage; *soyons bien convaincus que des conseils si judicieux seront suivis*. Entre autres appareils aériens produits, soit en Amérique avec l'aide de la France sur certains points particuliers, soit en France avec le secours d'un personnel américain et au moyen d'objets de matériel ou d'outillage spéciaux (2), on verra planer dans

(1) Je crois savoir cependant qu'il nous est arrivé déjà des appareils américains en assez grand nombre.

(2) Ce personnel et cet outillage seraient surtout utiles en ce qui touche les réparations d'appareils sur le front. Il y aurait là, paraît-il, une certaine insuffisance de moyens qui entraine des pertes assez sensibles d'appareils, de moteurs

le ciel l'aéroplane géant qui tiendra l'air assez longtemps pour entreprendre de véritables croisières dans une section déterminée de la bande ou zone maritime de sécurité que nous avons définie plus haut.

Ne demandons pas trop, d'ailleurs, pour le début. L'exigence serait grande que cet appareil fût complètement autonome et que ses explorations fussent de longue durée. Une telle prétention ne serait soutenable que si l'on se décidait, pour le cas qui nous occupe, à revenir au type de l'aéronef, du « dirigeable, » ce qui, au demeurant, peut fort bien se défendre, mais exigerait de plus longs travaux, des installations plus compliquées aux bases extérieures dont je demande la création ; ou bien encore si on arrivait à bref délai à produire le « navire volant » que je signalais plus haut à l'attention du lecteur. Pour le début, répétons-le, il est convenable de ne prévoir que la mise en jeu d'appareils ne s'écartant des types d'aéroplanes ou d'hydravions déjà connus que par des dimensions plus fortes et des facultés *d'endurance* beaucoup plus étendues. Mais il résulte de ceci que le nombre de ces appareils devra être sensiblement plus grand que celui des « navires volans, » par exemple, susceptible de tenir la mer par temps maniable, aussi bien que l'air et, donc, de s'y reposer, tout en économisant le précieux combustible; beaucoup plus grand aussi que celui des dirigeables, où les conditions d'existence du personnel sont beaucoup plus favorables, et dont le rayon d'action peut atteindre une longueur assez considérable. Il résulte encore et surtout, de la nécessité de se tenir pour le moment au type général de l'aéroplane, qu'il faut que les croisières de ces appareils se lient étroitement avec celles de grands bâtimens de surface qui, répartis en nombre convenable sur le faisceau normal des routes de l'Atlantique, d'une part y exerceraient eux-mêmes une surveillance active, de l'autre serviraient de « relais » aux grands avions ou hydravions en reconnaissance (1).

en particulier. Mais, ce point réglé, il restera plus de ressources pour construire les grands appareils nouveaux dans des usines à qui l'on demandera moins d'avions ordinaires.

(1) Relais et réapprovisionnemens. Seulement, on ne peut concevoir immédiatement l'appareil aérien se ravitaillant en combustible *à la mer* que s'il appartient au type hydravion, de façon à pouvoir se poser sur l'eau près du navire de surface, si l'état de la mer lui permet d'appareiller de nouveau.

Telles sont, me semble-t-il, les données générales du problème de l'application des facultés des appareils aériens à l'organisation de la *zone de sécurité des grands convois américains*. Reste à dire quelques mots de la coopération des navires de plongée, dans ce cas particulier, avec les navires de surface et les aéroplanes, avec ces derniers surtout.

On sait, d'une manière générale, — et je le rappelais implicitement en proposant l'avion satellite immédiat du sous-marin, le « pilote » du requin qui se trouverait être un poisson volant, — on sait, dis-je, qu'une étroite solidarité peut s'établir entre navire de plongée et appareil aérien, qui nous apparaissent plutôt en ce moment comme foncièrement antagonistes. L'éminent amiral Percy Scott l'avait dit prophétiquement à la fin de 1913, lorsqu'il avait donné au *Times* la retentissante interview qui sonna le premier glas des engins et des méthodes de guerre de l'ancienne marine : « ... Des escadrilles combinées de sous-marins et d'aéroplanes chasseront vos « dreadnoughts » de la mer du Nord, » etc. (1).

Or, ne peut-on concevoir cette solidarité, cette combinaison de facultés si diverses, s'exerçant autrement qu'en vue de la destruction des grandes unités de surface, et s'exerçant au détriment même du sous-marin, aidant par exemple un submersible de taille moyenne à découvrir et combattre un submersible de grand déplacement ?

Il me semble que oui. Remarquons tout d'abord que le croiseur sous-marin de 2500 tonneaux qui fait le principal objet de nos réflexions, ici, est déjà un navire de fortes dimensions qui, s'il veut pouvoir prolonger sa croisière de manière à fournir un rendement avantageux, doit naviguer *presque toujours* en surface, n'usant de la plongée que pour sa dernière marche d'approche et dans le cas seulement où il estime que le combat d'artillerie ne lui serait pas favorable. Ce navire est donc, le plus souvent, justiciable de l'attaque d'un autre sous-marin par la torpille, à la seule condition que ce dernier puisse se placer sur sa route à bonne portée *sans avoir été aperçu*. C'est une chance, d'ailleurs, sur laquelle il est d'autant plus raisonnable de compter que le grand submersible, eût-il même plus

(1) Je n'ai pas besoin de dire qu'il s'agissait des dreadnoughts d'alors, non pourvus des moyens de défense contre la torpille et les mines qu'ils possèdent aujourd'hui.

de 2 500 tonneaux, sera encore, dans son assiette normale d'émersion, un navire bas sur l'eau, relativement peu favorisé, par conséquent, pour la découverte d'un périscope lointain, tant qu'il n'aura pas de cerf-volant ou d'avion satellite.

J'ajoute qu'il ne semble pas impossible, — les limites du possible ne reculent-elles pas tous les jours, en ce moment? — d'admettre qu'avec l'aide d'un appareil aérien exactement adapté aux exigences de ce rôle particulier, le sous-marin, en général, et à quelque type qu'il appartienne, ne devienne le pire ennemi du sous-marin lui-même, sans attendre que des appareils spéciaux fondés sur la propagation du son, sur celle des ondes électriques ou magnétiques, ne révèlent réciproquement à ces frères devenus ennemis non seulement l'approche, mais le gisement et la distance de l'adversaire.

Loi générale, d'ailleurs, et sans doute extension de celle du talion, que ce retour contre lui-même de tout engin de guerre...

***

Revenons à l'actuelle réalité et concluons.

Les Alliés sont-ils en état de parer au danger que vont leur faire courir les nouveaux croiseurs sous-marins allemands? Sont-ils suffisamment outillés pour la protection des grands convois de troupes dans l'Atlantique, en même temps que pour la défense de leurs arrivages de denrées, matières premières et objets confectionnés?

J'espère que oui, mais j'avoue que je ne considère pas comme tout à fait suffisantes à ce sujet les assurances que les organes officieux nous prodiguent, pas plus que celles qui nous viennent de personnalités « autorisées, » assurément, — M. l'amiral lord Jellicoë, par exemple (1), — mais dont l'optimisme très confiant recule de jour en jour la date où les *petits moyens* actuellement employés, à la vérité, sur une fort grande échelle, nous débarrasseront décidément des sous-marins ennemis.

Le temps s'écoule. J'ai eu l'occasion de dire qu'il ne me paraissait pas travailler toujours pour nous. Les événemens se chargent d'en faire la preuve. Que de mois, que d'années

(1) Lord Jellicoë nous promet la fin de la guerre sous-marine pour août prochain.

même, déjà, perdus parce que les gouvernans n'ont pas eu, une fois pour toutes, dès le début de la dangereuse guerre sous-marine, l'énergie de mettre les organismes maritimes en demeure d'entreprendre des opérations parfaitement réalisables, quoi qu'on en ait voulu dire, *et qui le sont toujours*, je ne me lasserai pas de l'affirmer; parce que, aussi, les chefs militaires n'ont pas suffisamment compris quelle allait être la capitale importance d'une méthode de guerre dont leurs grands devanciers ont cependant reconnu la haute valeur, *les attaques continues sur les lignes de communications de l'adversaire!...*

J'ai apporté, dans ces quelques pages, ma contribution à l'étude des moyens d'action directe contre les navires le plongée au cours de leurs opérations à la mer, c'est-à dire à l'étude, au fond, de moyens purement défensifs, dont il ne convient point, certes! de se désintéresser. Ceux que je propose auraient, je crois, l'avantage de nous couvrir d'avance contre les effets de ce « maximum de rendement » des grands sous-marins dont je parlais au début de mon travail et que les Allemands ne sont pas du tout assurés d'obtenir, je le répète. Mais, plus efficace encore, la méthode offensive, celle qui, *entre autres manifestations*, se traduirait par l'occlusion successive des estuaires allemands et des débouchés de la Baltique, et nous donnerait une *plus prompte victoire* sur ces engins à l'action desquels l'ennemi attache tant d'espoirs.

CONTRE-AMIRAL DEGOUY.

AUX
RÉGIONS DÉVASTÉES

III[1]

AVEC LA CROIX-ROUGE AMÉRICAINE

Au débarcadère de la gare du chemin de fer qui aboutit à la zone des armées, en un point d'où l'on ne peut s'éloigner qu'en automobile, avec les permis du Quartier Général, voici une bonne figure, qu'épanouit un large sourire de bienvenue, sous un chapeau de feutre *kaki*, orné d'un cordonnet à glands de soie. C'est un délégué régional de l'*American Red Cross*, M. Henry Copley Greene, qui travaille sur place, depuis plusieurs mois, dans un secteur des régions dévastées, et qui doit aujourd'hui, en compagnie de M. Blake et de M. Gannett, me faire voir, en parcourant les postes dont la direction lui est confiée, quelques-uns des résultats déjà obtenus par l'initiative de ses compatriotes. Les Américains, venus chez nous, comme des chevaliers sans peur et sans reproche, à la rescousse contre les ennemis de la civilisation et de la liberté, ne sont pas moins soucieux d'assurer méthodiquement l'heureux succès de leurs opérations militaires qu'attentifs à organiser, dans toute la zone des armées, les postes de secours permanent qui doivent assurer le réconfort et la guérison des blessés militaires ou

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et du 1er octobre 1917.

civils, la réception et l'installation des rapatriés dans des abris provisoires ou définitifs, le soulagement de tous ceux qui souffrent des maux de la grande guerre. L'aide fraternelle de nos alliés d'outre-mer a pris des formes diverses, des aspects multiples, variés, imprévus, qu'il faut noter par une observation directe et décrire en termes précis.

Shake hand. Et, tout de suite, en route. Avec les Américains, on ne perd pas de temps, et les choses ne traînent pas.

Lassigny.

L'auto roule, à vive allure, vers Lassigny. On voit déjà, sur le terrain tourmenté comme par des convulsions volcaniques, un baraquement postal, une boîte aux lettres, un facteur, humbles et véridiques témoins des relations sociales qui recommencent à unir au reste du monde les habitans des régions dévastées et raniment la civilisation dans ces parages dépeuplés. Lassigny se reprend à vivre. Mais ses habitans sont de très pauvres gens, repatriés naguère après avoir souffert toutes sortes de tortures physiques et morales au fond des geôles d'outre-Rhin. Il faut pourvoir d'urgence à leur subsistance quotidienne, contribuer à leur entretien, les approvisionner, les ravitailler. C'est précisément de quoi s'occupe, avec l'aide cordiale de la Croix-Rouge américaine, l'association du « Village reconstitué, » qui vient d'établir un poste de secours et un centre de réception à Lassigny.

— Nous aidons cette association autant que nous le pouvons, me dit M. Green. La Croix-Rouge américaine n'entend pas se substituer aux œuvres déjà existantes. Elle entend, au contraire, les laisser se développer dans leur cadre. Ce qu'elle veut, c'est simplement les aider à perfectionner leur organisation en favorisant leur développement. Le 12 juin dernier, nos délégués débarquaient en France. Aussitôt ils établissaient leur quartier général à Paris, 4, place de la Concorde, et prenaient en mains l'organisation des secours américains. L'*American National Red Cross* comptait, avant la guerre, environ 286 000 adhérens. Elle en compte aujourd'hui vingt-trois millions.

Non seulement c'est une société volontaire, autorisée par le gouvernement à aider en temps de guerre le service de santé américain, mais c'est une organisation qui a les meilleurs rapports avec l'État, puisque le président des États-Unis est de droit

son président, et que, d'autre part, le comité de la Croix-Rouge américaine comprend obligatoirement des délégués du gouvernement fédéral. Une souscription ouverte au moment de l'intervention armée des États Unis dans le conflit européen, a recueilli en une semaine plus de cent millions de dollars. Sous la direction de M. Davison, de M. Beatty, l'activité de la Croix-Rouge américaine s'exerce à la fois dans le service des hôpitaux ou des ambulances militaires et dans le domaine illimité des « affaires civiles. » L'œuvre militaire de la Croix-Rouge américaine, consistant à servir les malades et les blessés de l'armée fédérale et des armées alliées, est une partie de son action d'ensemble. Son œuvre civile se recommande aussi à l'attention de l'opinion publique en France, parce que nous y voyons une initiative particulièrement neuve et généreuse, dont plusieurs circonstances toutes récentes ont montré les bienfaisans effets (1).

Tout de suite, j'ai devant les yeux un exemple à l'appui des principes que me définit mon obligeant compagnon de voyage. L'automobile stoppe. Quelle jolie maison bleue, là, près de cet arbre effeuillé, dans ce champ où rien ne pousse, au bord de ce chemin où, tout de même, les gens recommencent à passer! Enluminé d'azur clair, ce logis tout neuf semble étrangement riant, avenant, et son aspect offre un singulier contraste avec la tristesse morne de ce paysage en deuil. On sent d'avance qu'on y sera bien accueilli, comme en un refuge de consolation et d'espoir. Si l'accès en est difficile, à cause des ornières de la route raboteuse, ruisselante, qui, par endroits, n'est plus que le lit d'un torrent boueux, on se trouve là, du moins, en rassurante et réconfortante compagnie. Ce poste du « Village reconstitué » est un des points d'attraction qu'une bonne volonté aussi ingénieuse que prévoyante a déjà multipliés sur ce sol dont les habitans se sont retirés devant l'invasion ou furent emmenés en esclavage. On espère que l'ouvroir de la maison bleue sera bientôt peuplé d'une nombreuse équipe de travailleuses, promptes à la besogne. On annonce un prochain retour de rapatriés. Hier, une brave femme, long-

(1) Ces jours-ci, notamment, sur le terrain ravagé, miné par l'explosion de la Courneuve, le personnel de la Croix-Rouge américaine, accouru dès la première heure au secours des victimes, a fait preuve des plus belles qualités de courage et de dévouement.

temps exilée, a cherché vainement, dans les ruines, la trace de son foyer détruit. Elle a neuf enfans. Elle n'aurait aucun moyen de les nourrir et de subsister, si nos amis de la Croix-Rouge américaine n'avaient pourvu, sans retard, à la réception de cette veuve et de ces orphelins dans un baraquement provisoire, où il y a déjà une machine à coudre. Pour les malades qui, pendant l'hiver, sont éprouvés par le froid dans les baraquemens humides, la maison bleue a réservé des dortoirs et une infirmerie. Les lits blancs et propres, fleurant bon la lessive, s'alignent face à face, en double rang, sur un parquet bien ciré, qui miroite.

On sait que le nihilisme dévastateur d'un Hindenburg, d'un Ludendorff, sous l'œil impérieux du kaiser, avait élaboré un programme de destruction qui comprenait la suppression de toute vie, la stérilisation de la terre et l'empoisonnement ou la disparition des eaux. Tous les puits de Lassigny ayant été comblés ou contaminés par les Allemands en retraite, les Américains ont fourni aux services de la direction des étapes, chargés de faire rouvrir ces puits par une équipe de prisonniers boches, une importante quantité de pompes et d'appareils bactériologiques, afin que l'on pût procéder, le plus tôt possible, à la collection et à l'analyse de l'eau nécessaire à l'alimentation des habitans réintégrés dans la commune.

Avant de visiter les autres postes qu'organise ou qu'assiste l'Amérique bienfaisante et secourable, mes compagnons tiennent à faire un pèlerinage aux tombes d'un cimetière où reposent les soldats qui sont morts ici, en pleine victoire, dans l'avance mémorable du printemps dernier. Les croix de bois, sur les tertres funéraires, sont pavoisées de cocardes tricolores. Et, sur la couche de terre où sont ensevelis ces libérateurs de la France envahie, l'on voit des fleurs que des mains pieuses renouvellent avec une fidélité touchante, au nom des amis lointains et des parens absens. Ces combattans d'avant-garde, ces humbles et intrépides fantassins du 16e régiment, du 98e, du 219e sont morts en poursuivant l'ennemi, et leurs yeux, avant de se clore à la lumière du jour, ont vu rayonner dans la splendeur du renouveau, à l'horizon brillant de clartés radieuses, l'aurore de la liberté. Ils ont su, ils ont vu, ceux-là, que leur effort n'était pas vain, et que leur sacrifice n'a pas été inutile. Cette pensée sera la consolation et le réconfort de ceux

qui les pleurent. Puisse-t-on savoir, à leur foyer assombri par un deuil glorieux, que des amis, venus de l'autre bout de la terre habitée et des extrêmes limites de la civilisation européenne, se sont inclinés sur leurs tombes et se sont penchés sur leurs épitaphes pour déchiffrer leurs noms plébéiens et superbes!

La Croix-Rouge américaine, par les soins de ses délégués dans les secteurs de l'Oise, de la Somme et de l'Aisne, organise des entrepôts qui seront de plus en plus et de mieux en mieux, pour toutes les œuvres françaises ou américaines établies dans ces secteurs, des centres de ravitaillement matériel et moral, situés sur des points stratégiques, juste à l'arrière des lignes, tels que Soissons, Noyon, Ham et Péronne. Elle possède, dans sa section des affaires civiles *(Department of civil affairs)* un bureau de reconstruction dirigé par M. Edward Eyre Hunt, avec la collaboration de M. Louis Chevrillon, ingénieur français. Construire dans les endroits où l'on ne peut pas reconstruire, tel est le programme adopté.

— Nous voudrions aider partout, dit M. Green, simplement.

Gruny.

De quelle façon personnelle et directe l'Amérique entend cette aide efficace et affectueuse, c'est ce qu'on peut voir notamment à Gruny, chef-lieu d'une commune située dans le département de la Somme, à vingt-trois kilomètres de Montdidier, dans le canton de Roye. Sur un total d'environ trois cents habitans, Gruny, localité presque uniquement agricole, n'a conservé qu'un petit nombre de familles, peu à peu revenues pour chercher, dans ce désert couvert de ruines, ce qui peut rester de leurs biens péniblement et honnêtement gagnés. Sur la route, bordée de façades mutilées et de clôtures béantes qui font penser à quelque Pompéi rustique, quatre petits bonshommes, coiffés de bonnets de police bleu horizon, vont en classe, livres et cahiers sous le bras.

Il y a déjà une école rouverte dans ce paysage désolé. Bonne nouvelle, joyeusement annoncée par une équipe d'étudians américains, appartenant à la société des « Amis » (*Society of Friends*), établis à Gruny pour y refaire les toitures des maisons ouvertes lamentablement à la pluie, au vent, aux chauves-souris. Ces constructeurs volontaires travaillent à remplacer par des tuiles ou par des ardoises le papier goudronné qui a

servi de couverture provisoire et que les rafales de l'automne et les bourrasques de l'hiver ont déjà mis hors d'usage.

La santé morale des jeunes colons américains de Gruny fait plaisir à voir, non moins que leur santé physique. Ils grimpent sur les toits avec une agilité d'apprentis couvreurs. Et, dans leurs propos, ils s'élèvent de prime-saut jusqu'aux plus hautes questions de philosophie et de jurisprudence, étant d'ailleurs gradués des plus célèbres universités du Nouveau Monde. L'un d'eux vient des environs de San-Francisco. Né sous le ciel rayonnant de la Californie, au milieu des jardins merveilleux dont les parterres et les pelouses s'épanouissent aux rivages enchantés de l'océan Pacifique, il s'est acclimaté, à force de travail, dans l'humide contrée où il répare des charpentes désarticulées. Il a pavoisé de rouge, de bleu, de blanc, aux couleurs de la bannière étoilée des États-Unis, qui est tricolore comme notre drapeau, l'atelier de menuiserie où il rabote allégrement des étançons, des échantignoles et des écoperches. En manches de chemise, le col et les bras nus, il besogne de tout son cœur. Les rares intervalles de repos ou de récréation qu'il s'accorde à lui-même sont consacrés aux correspondances qu'il entretient avec ses parens et ses amis, restés là-bas, aux rives heureuses qu'illumine le printemps californien. Il me montre une boîte aux lettres, peinte en bleu, accrochée au tronc d'un des rares arbres que les Allemands ont laissés debout dans les ruines de Gruny. Chaque jour, un facteur, en faisant sa tournée réglementaire parmi des débris de villages et des fragmens de populations, vient prendre le courrier des Américains. Et c'est, pour nos jeunes amis, le seul moyen de communiquer avec le monde civilisé, dont ils sont, en ces parages hantés de funèbres visions, les messagers et les ouvriers volontaires.

Nesle.

Shake hand... Nous allons à Nesle, où la Croix-Rouge américaine a fondé un hôpital-modèle, spécialement destiné aux enfans du pays.

Il s'agit spécialement ici d'assurer l'avenir de la nation française par le sauvetage de l'enfance menacée des contre-coups de la guerre et de l'invasion. Un certain degré de misère entraîne fatalement la maladie. La mortalité infantile est un fléau dont il faut préserver les régions dévastées et dépeuplées.

Nombreux, hélas! sont les villages dont les cimetières sont tout blancs de petites croix incessamment multipliées par les maux innombrables qui, dans ce temps de détresse et de disette, atteignent les tout petits et vident les berceaux.

Sur le siège de l'auto, M. Green, tout en maniant avec dextérité son volant de direction, me définit les principes de l'organisation bienfaisante dont nous devons étudier sur place un des plus intéressans effets.

C'est d'abord en Lorraine que nos amis de la *Red Cross*, en coopération avec le « Fonds américain pour les blessés français » *(American Fund for French Wounded)* et la commission Rockefeller, songèrent à établir des refuges hospitaliers pour les enfans malades. Les villages des environs de Toul étant bombarbés par des obus à gaz asphyxians, le préfet de Meurthe-et-Moselle, M. Mirman, justement inquiet du sort des enfans de ces villages lorrains, apprit que les tout petits, incapables de porter convenablement leurs masques, étaient menacés des plus graves dangers. Dès qu'on sut, à la Croix-Rouge américaine, qu'on avait besoin, en Lorraine, d'une assistance immédiate pour 350 enfans, le docteur J.-P. Sodgwick, la doctoresse Alice Barlow Brown, de Chicago, Mme Horter, infirmière-major, trois *nurses*, un bactériologiste et un gestionnaire disposant de deux automobiles, furent envoyés à Toul, avec mission de prendre d'urgence toutes les mesures nécessaires. C'était le 27 juillet 1917. Les enfans, tous âgés de moins de huit ans, furent installés dans des baraques neuves, où ils furent rejoints, quelques jours après, par les petits évacués des communes de Pompey et de Frouard. Dès le 5 septembre, cette formation sanitaire fut inaugurée par les autorités civiles et militaires de la région. Entre temps, le représentant de la Croix-Rouge française à Nesle avait fait parvenir au délégué de la Croix-Rouge américaine un avis ainsi conçu : « Dans mon secteur, nous avons environ douze cents enfants, dont sept cent cinquante viennent de Nesle. Beaucoup de ces enfans âgés de douze à quinze ans sont menacés de tuberculose... Je vous demanderai donc d'envoyer à Nesle un de vos médecins, pour visiter nos cinq communes... » Aussitôt dit, aussitôt fait.

Le docteur Baldwin, venu de l'université John Hopkins de Baltimore pour soigner les enfans du secteur de Nesle, est un grand jeune homme blond, à l'air pensif et doux. Correctement

vêtu de l'uniforme kaki des troupes américaines, il nous souhaite la bienvenue dans un petit parloir de couvent, qui sert de vestibule à l'hôpital, vieux bâtiment, construit en briques rouges, en pierres blanches, et qui fait songer aux béguinages décrits par les peintres de Bruges.

La *Kommandantur* avait fait maçonner, pour son usage exclusif, un poêle en pierres et en briques, dans une salle claire dont les vitres, bien lavées, laissent entrer à souhait la lumière.

— Nous allons utiliser ce poêle boche, dit gaiement le docteur Baldwin, nous nous en servirons pour que les enfans français puissent avoir bien chaud pendant l'hiver...

En effet, ce coin de France est une place chaude, abritée, où reviennent, comme en un refuge, ceux que la mort menace et que la vie a meurtris. Dans la cour de l'hôpital, près de la grille d'entrée, au seuil d'un jardin étroit qui aligne ses buis et ses ifs taillés à la française, je vois un brave fantassin territorial et quelques citoyens de bonne volonté, qui déchargent une charretée de charbon. Il y aura des effluves de douce chaleur, tout l'hiver, dans les dortoirs où sont rangés les lits blancs et dans la salle de consultation qu'une main féminine égaya en disposant dans l'eau d'un vase de cristal un beau bouquet de roses blanches et de chrysanthèmes. Déjà plusieurs infirmières, vêtues de bleu et de blanc, sont à leur poste, auprès du docteur Baldwin. D'autres viendront en renfort ou pour faire la relève...

Tandis que tous les renseignemens nécessaires nous sont fournis avec une amicale allégresse, un véhicule automobile stoppe près de la grille, non loin de la charrette de charbon, à peu près déchargée. C'est la camionnette médicale du centre hospitalier de Nesle. Cette voiture est un dispensaire mobile, contenant une pharmacie portative, un appareil de douche à eau chaude, un outillage pour l'auscultation des enfans. Montée par un médecin consultant et par une infirmière expérimentée *(a trained nurse)*, la camionnette de l'hôpital de Nesle visite régulièrement les communes du secteur Somme-Est. Elle est toujours sûre de trouver de nombreux cliens dans les vingt-neuf villages de cette circonscription.

En attendant que cette installation soit complétée dans toutes ses parties, on travaille, avec un grand désir de perfection, à l'aménagement du pavillon principal, qui s'appelle déjà, par la volonté de nos amis américains, le « pavillon Joffre. »

Grécourt.

En route. Il faut, avant que la nuit soit tout à fait tombée, aller à Grécourt, petite commune située à neuf kilomètres de Nesle, afin d'y visiter la colonie américaine de *Smith College*.

Smith College!... Ces deux mots, prononcés par mes compagnons de route, réveillent en moi les visions d'un ancien voyage d'outre-mer. A travers le vaste silence de la brousse humide, voilée par le brouillard d'un soir d'hiver, au delà des horizons de la campagne ravagée et des arrière-plans noyés de brume, perdus dans les remous d'une houle de pluie et d'ombre qui aggrave la tristesse de la Picardie en deuil, j'aperçois en imagination, au fond du lointain Massachusetts, une ville, Northampton, avec son église épiscopale, son avenue d'ormes déjà plus que centenaires, ayant été plantés au temps de Washington et de La Fayette, sa rivière navigable, ses rues tranquilles où abondent, comme dans les vieux quartiers universitaires de notre rive gauche, les libraires et les papetiers. C'est que Northampton, cité paisible, appartient, par droit de conquête, aux milliers d'écolières qui, de tous les États de l'Amérique entreprenante et studieuse, sont venues à *Smith College* pour y apprendre les disciplines des bonnes lettres, de la gaie science, des arts et des métiers. *Smith College* est un des centres intellectuels du Nouveau-Monde. Qui m'eût dit qu'un jour je retrouverais ici une élite de ces jeunes filles belles et vaillantes, dont j'entendais les propos graves et les rires sérieux, tandis qu'elles allaient et venaient par groupes, d'une allure vive et décidée, à travers la neige et le verglas d'un jour de février, déjà lointain, hélas!... M. Clarke Seely était alors président de *Smith College*. Sous sa direction prévoyante et organisatrice, un programme très complet, harmonieusement équilibré, occupait, à chaque heure du jour, depuis la première aube jusqu'à la nuit tombée, les étudiantes de cette grande maison gracieusement studieuse. Je me souviens d'avoir vu, sur l'annuaire de cet établissement d'instruction, fondé par l'initiative d'un riche donateur, le nombre étonnant des élèves à qui l'on enseignait, là-bas, les lettres françaises, latines, grecques, anglaises, les mathématiques, la musique et aussi les sports que les institutions athlétiques de l'antiquité prescrivaient, conformément au rythme de la vie, afin de com-

pléter par la culture physique l'éducation de l'esprit. Au temps de ma première visite aux États-Unis, *Smith College*, véritable université féminine, comptait exactement 1 133 élèves. Elles obéissaient, sans contrainte, à un régime prudent et sage qui comportait un heureux mélange de sujétion nécessaire et de salubre liberté. On eût dit la réalisation de ce rêve poétique, dont le célèbre Tennyson, en sa féerie sentimentale de la *Princesse*, a esquissé les engageantes perspectives. Les jeunes filles de *Smith College*, comme celles de Wellesley, de Vassar, de Bryn Mawr, vivent par petits groupes, formés au gré des amitiés et des préférences, dans des cottages, au bord des étangs et des pelouses, sous les arbres d'un parc plein d'ombre, égayé par des eaux vives où l'on peut se délasser des fatigues de l'étude par les plaisirs de la promenade, du canotage ou de la natation. Point de murs de clôture. Elles se réunissent, aux heures des cours, des conférences, des exercices de gymnastique, dans leurs amphithéâtres, dans leurs laboratoires et dans l'admirable palestre où elles se divertissent de la lecture des livres par le jeu mouvementé du *basket ball*. Ainsi préparées par un apprentissage où l'âme et le corps trouvent harmonieusement les moyens de s'assouplir et de se fortifier, elles étaient prêtes aux difficiles tâches qui exigent autant de santé que de courage et non moins d'intelligence que de bonté. Les voici donc, ouvrières d'une grande réparation matérielle et morale, les voici, transplantées par un exode volontaire, loin du pays natal et des villégiatures confortables, au milieu des ruines et des deuils, pour obéir à la voix intérieure qui leur commandait d'aller à la rescousse, elles aussi, dans la lutte où les jeunes hommes des États-Unis d'Amérique sont nos frères d'armes.

On nous a dit qu'elles sont à Grécourt. Mais leur poste de labeur est malaisé à découvrir. Il fait noir. Pas une étoile au ciel. La solitude ténébreuse est de plus en plus sombre. Le vent souffle, la pluie tombe sur les champs ravagés, pareils à une vaste ondulation de steppes. L'auto fonce dans la nuit, en sautant à travers des ornières dont l'eau éclabousse l'espace vide. Çà et là, en fouillant du regard l'obscurité opaque, on aperçoit des fantômes de villages, des formes vaguement ébauchées au-dessus de l'horizon bas et mouillé. La carte, consultée à la lueur livide des phares électriques, nous

apprend que ces débris de murs écroulés et de toitures effondrées s'appellent Breuil, dans le canton de Roye, Buverchy, à vingt-sept kilomètres de Péronne... Et ces noms, déchiffrés au passage, évoquent des coins de vieille France, un long passé de vie de province, en Picardie, avec des fêtes patronales, des marchés francs, des coutumes tout imprégnées de la saveur du terroir. Comme tout cela semble loin de l'Amérique! Et cependant nous allons visiter une colonie de *Smith College!...*

Voici qu'une petite lumière brille au loin, dans une vallée. Elle nous attire, elle nous guide en cette traversée de l'ombre, comme le fanal de quelque rive invisible, ou comme la clarté lointaine du château de la Belle au Bois dormant. Halte. Dans quel fantastique parc de légende avons-nous stoppé? Quel saisissant contraste entre la machine très moderne qui nous mène à ce château nocturne, et le spectacle que révèle à nos yeux l'électricité des phares de l'auto, dans cette nuit sans étoile et sans lune!

Les Américains, dont le sens pratique a été souvent loué comme il le mérite, ont le goût du romantisme pittoresque. Les Américaines surtout ont une jolie inclination à l'idéalisme aventureux. J'imagine que les vaillantes jeunes filles, qui viennent de quitter ainsi les coteaux granitiques du Massachusetts pour coloniser de cette façon originale et bienfaisante les plaines limoneuses du Santerre, ont trouvé dans la vue des ruines de Grécourt une impression qui répond en même temps à leur recherche du décor pathétique et à leur dessein de reconstruction matérielle, morale, sociale.

Les ruines du château de Grécourt, surgissant dans la nuit comme une vision de cauchemar, ne sont plus que la carcasse d'une demeure qui fut opulente, spacieuse et seigneuriale, autant qu'on en peut juger d'après les hauts perrons, les larges fenêtres, les cheminées monumentales que révèle, au passage des lumières électriques, le mystère de la façade balafrée, des salles éventrées et du faîtage démoli. Mais nous n'avons guère le temps de faire des réflexions, car voici qu'une ombre légère se glisse parmi les pierres disjointes de ce château que Walter Scott ou Anne Radcliffe eussent aimé à décrire pour y encadrer quelque drame du moyen âge. Quelqu'un traverse d'un pas presque imperceptible l'herbe humide, les feuilles mortes, le sable ruisselant de l'averse récente. On vient vers nous.

Est-ce le génie des ruines qui s'est levé sous la forme d'un gracieux fantôme? A mesure que cette apparition se rapproche, nos yeux distinguent, à la lueur furtive des phares de l'auto, une robe bleue, un corsage de la même couleur, un béret tout pareil à celui de nos chasseurs alpins, des cheveux blonds, un visage rose... C'est une des jeunes étudiantes que *Smith College* a envoyées dans notre pays pour y refaire des foyers détruits, pour y guérir des cœurs navrés, pour s'enrôler dans la grande croisade humaine contre la douleur et contre la mort. Elle nous souhaite, en français, la bienvenue sous les branches noires de son parc effeuillé.

— Ce château, nous dit-elle, appartient à Mme de Haussy de Robécourt, qui veut bien nous le prêter avec toutes ses dépendances. Les Boches l'ont mis dans un tel état qu'il est inhabitable. Vous voyez, c'est un squelette...

— Où habitez-vous, mademoiselle? Le village semble être en aussi déplorable état que le château...

— Oh! oui. Les Bavarois ont incendié l'église. Nous habitons, mes compagnes et moi, ici tout près.

L'habitation des jeunes missionnaires déléguées dans ces solitudes par Mrs. Hawes, au nom du comité de secours de *Smith College*, ressemble à un de ces campemens où leurs ancêtres, les disciples des bons pèlerins de la *May Flower*, les futurs fondateurs des grandes cités du Nouveau Monde, vinrent s'établir, en assemblant à coups de marteau, comme faisait Robinson dans son île, des planches de bois blanc, solidement clouées. Ces baraques, construites par nos soldats, rappellent ces *cabins* dont le « style colonial, » au Massachusetts, au Connecticut ou dans la Nouvelle-Angleterre, amuse les yeux du voyageur par un exotisme plein de couleur locale.

Il pleut dehors, il pleut à verse. On entend les gouttes d'eau, tombant sans cesse, avec un bruit de tambour roulant sur le papier goudronné qui sert de couverture à cette case où les plus anciennes simplicités de la vie primitive se mêlent, par un curieux contraste, aux plus modernes raffinemens de la civilisation. Où sommes-nous? Des caisses de conserves, des paquets de corde, des outils de menuisier et de charpentier emplissent les moindres recoins de cet abri provisoire, comme au temps où notre Champlain, débarqué de la goélette *Bonne Renommée*, parmi les Hurons et les Iroquois, construisait des

maisons de bois, avec des arbres coupés dans les forêts riveraines du Saint-Laurent, sur les bords inexplorés du pays qui devait s'appeler la Nouvelle-France.

C'est aux enfans des régions dévastées que se consacre principalement, ici, la bienfaisance américaine. Une touchante prédilection incline vers la faiblesse du premier âge l'énergie agissante de nos amies d'outre-mer. Telle *miss* qui semblait, jusqu'ici, se passionner uniquement pour des *matches* de *basket-ball* ou de *lawn-tennis*, se dévoue maintenant, avec une assiduité maternelle et une sollicitude exemplaire, à l'entretien et aux progrès des pauvres *babies* cruellement éprouvés par les misères d'une guerre affreuse. Rien ne doit être négligé pour que ces chers petits puissent désormais se développer dans les meilleures conditions d'hygiène morale et physique. Deux des jeunes filles de *Smith College*, venues à Grécourt en mission volontaire, ont fait des études médicales. Aussi ne craignent-elles point d'entrer dans le détail de la cure qu'elles ont entreprise.

— On a commencé premièrement, dit l'une d'elles, par laver à grande eau et nettoyer à fond les têtes. Elles avaient besoin d'un bon *shampooing*.

L'hydrothérapie, les excellentes pratiques de la douche et du *tub* ne sont pas tout à fait des nouveautés en France. Le trouvère inconnu qui rima la vieille chanson de *Raoul de Cambrai*, laquelle remonte pour le moins au siècle de Louis le Gros et de Philippe-Auguste, n'a pas manqué de narrer les baignades et nettoyages auxquels on astreighait, bon gré mal gré, les damoiseaux de ce temps-là. Mais, si le châtelain du XIIe siècle, entre les murs épais de sa tour à créneaux, dans sa chambre enluminée de verrières peintes, ne négligeait pas de mettre au nombre des pièces de son mobilier domestique une aiguière ou même, selon l'habitude soigneusement notée par les inventaires et les comptes d'autrefois, un « bacin à laver la teste, » afin de procéder aux ablutions salutaires, après les fatigues de la guerre, de la chasse ou des tournois, il faut avouer que Jacques Bonhomme et sa postérité, bonnes gens de labour ou de métier, ignorèrent trop longtemps l'art de faire servir l'eau pure à la conservation de la santé humaine. Soyons reconnaissans à ceux, à celles qui viennent d'outre-mer pour dire affectueusement aux paysans de France qu'ils auraient tort

de pousser à un excès de scrupule l'espèce d'ascétisme et de renoncement à soi-même qui les rendit parfois trop oublieux de leur hygiène corporelle. Ne sont-ils pas devenus, eux aussi, des gentilshommes, surtout depuis qu'ils ont défendu, avec un héroïsme qui émerveille le monde, leurs tranchées contre l'invasion, leurs sillons contre la stérilité et contre la mort, tout le domaine des ancêtres contre le péril dont ils ont assumé vaillamment, pour eux et pour leurs fils, une si large part? Nos hôtes, nos alliés d'Amérique veulent que les enfans des paysans civilisés qui, par leur victoire de la Marne, ont sauvé les libertés universelles, puissent profiter bientôt, dans la paix victorieuse, de toutes les améliorations morales et sociales qui, sous l'influence persuasive des femmes de bien, doivent changer les conditions de la vie laborieuse et rendre plus légère l'acceptation de l'éternelle loi du travail. Telle est l'idée qui, par un irrésistible attrait, invita ces jeunes filles de *Smith College* à quitter leur beau parc de Northampton, à s'embarquer sur le *Rochambeau*, malgré la menace des sous-marins, à traverser l'Atlantique, à braver toutes les fatigues d'une longue et dangereuse navigation, pour venir ici, au secours des faibles et des affligés dont elles avaient appris là-bas, avec émotion, l'immense infortune.

Elles aiment à raconter les péripéties de ce voyage romanesque, la longue halte à Noyon, à cause d'une panne d'auto, le passage nocturne à Guiscard, où le commandant du secteur, après les avoir félicitées de leur juvénile audace, mêla toutefois quelques gronderies paternelles à l'extrême obligeance avec laquelle il s'occupa de leur faire donner une escorte et tous les moyens de locomotion dont il pouvait disposer. Un camion militaire les transporta jusqu'à leur dernière étape. Ce fut l'arrivée, en pleine nuit, dans le silence et l'ombre, au milieu des ruines. On se tira d'affaire comme on put. On se « débrouilla, » dans ce cantonnement inconfortable, à la manière du soldat français qui ne s'étonne jamais d'aucune situation, et qui trouverait moyen, le cas échéant, de dormir sur un sac de noix presque aussi bien que sur un lit de plumes.

— Nous sommes très contentes! me dit, en souriant, miss Maria Wolfe.

Et l'une de ses compagnes insiste, d'un ton décidé :

— Ça marche!

Cependant un joli visage rose, sous le béret de chasseur alpin qui laisse échapper quelques bouclettes d'une chevelure d'or, s'est penché vers le feu, qui fait briller d'une vive clarté l'azur de deux yeux lumineux et doux. Un souffle léger disperse la cendre et ranime la flamme de ce foyer improvisé. Déjà, au sortir de la nuit sournoise et hostile, nous nous sentons bien au chaud, comme dans la tiédeur d'un *home* familier. Et l'on cause, en hâte, sans arrêt, parce qu'on a beaucoup de choses à dire en peu de temps... Les enfans de Grécourt et du voisinage allaient nu-pieds. Une des jeunes filles de *Smith College* sait fabriquer des chaussures, manier l'alène, le tranchet, le ligneul comme un cordonnier de profession. Malheureusement, un gros stock de la provision de cuir qu'elle attendait d'Amérique, ces jours-ci, a sombré avec toute la cargaison d'un navire torpillé... Elle craint d'être obligée de chômer, en attendant qu'un nouveau convoi, plus favorisé du sort, lui apporte la matière première qui est nécessaire à son travail.

— Oh! me dit une autre, avec une délicieuse vivacité de jeunesse et un accent modulé, nous voudrions des journaux illustrés, des magazines, des livres, beaucoup de livres, surtout des contes de fées, afin que nos pauvres enfans, au sortir d'une si sombre réalité, puissent faire encore de beaux rêves. Songez que, pendant trois ans, ils n'ont pas souri. Nous leur apprenons des chansons, des rondes françaises de l'ancien temps; et, quand la belle saison sera revenue, nous les ferons danser sur l'herbe, dans le parc du château.

Elles adorent ces petits villageois, leurs enfans adoptifs. Elles sont, pour eux, des sœurs aînées. Elles ont résolu de les rendre heureux. Elles y réussiront, puisque rien ne résiste à la jeunesse du cœur, à l'amour du prochain, à la volonté d'agir.

On porte à ces braves gens du pain, dans les hameaux dépourvus de ravitaillement. On échange leurs vêtemens usagés contre des vêtemens neufs. Rien n'est perdu. Quand les lambeaux de vêtemens ont été lavés, bouillis, désinfectés à l'étuve, on fait des tapis de chiffons et des couvertures avec les découpures des vieux habits. L'infirmerie de Grécourt a trois *nurses* qui vont, à domicile, faire des enquêtes et se rendre compte, sur place, de l'état sanitaire de la région. Elles ne négligent point de donner, çà et là, quelques bonnes séances d'enseignement ménager.

— Nous ne voulons pas, disent-elles, que notre assistance prenne la forme d'une simple aumône, qui serait humiliante pour nos obligés et sans conséquences morales. En dehors des cas de maladie et d'indigence, nous avons établi le principe d'un échange amical qui sauvegarde la dignité de chacun, et qui nous procure des ressources pour une aide nouvelle. Ainsi nos épiceries, dans les villages, ne donnent pas les denrées pour rien, ce qui, à la longue, serait absurde. L'aumône déraisonnable entraîne fatalement la mendicité. Nous demandons une faible rétribution qui maintient des relations normales entre les habitans du pays et notre amicale colonie. La répétition machinale du don gratuit finirait par éteindre toute énergie en des âmes que nous voulons, au contraire, réveiller, encourager pour le travail et pour l'effort. Il faut ramener ici, aussitôt que possible, le régime des transactions habituelles et du budget régulier. Mais vous remarquerez le bon marché de nos denrées alimentaires. Le lait de nos vaches se donne à raison de trente centimes le litre. Ce n'est pas cher. Nous avons vendu, dans les mêmes conditions, trente-six lapins et tellement de poules et de poulets que notre poulailler est maintenant vide, et que nous avons dû faire une importante commande afin de repeupler notre basse-cour qui s'épuise ainsi que nos magasins de provisions alimentaires et nos réserves de combustibles. Si vous avez des poules disponibles, envoyez cette volaille au château de Robécourt, à Grécourt, par Nesle (Somme). Le *Relief Unit* de *Smith College* vous sera reconnaissant de cet envoi... Notre principe, c'est de vendre à très bon compte ce que nous possédons, et d'acheter le plus cher possible le travail des gens du pays. Nous voulons fonder des ouvroirs et des ateliers. Les filles du voisinage seront employées à la couture et confectionneront des trousseaux, moyennant un bon salaire. Les garçons, dans les mêmes conditions, apprendront des métiers. Nous leur donnerons des outils et de l'ouvrage. Quant aux enfans qui ne peuvent pas encore travailler, ils joueront. Nous leur apprenons des jeux. Pauvres petits! La plupart d'entre eux ne savent plus jouer. Nous voulons rapprendre la gaieté à ces jeunes Français...

Tandis qu'une voix jeune, nuancée par les inflexions d'un joli timbre musical, m'expose cet admirable programme de réconfort et de consolation, je vois passer une ombre de mélan-

colie dans la fraîche clarté de deux grands yeux couleur de pervenche. Quel dommage de partir! On voudrait demeurer plus longtemps, rester à loisir, en ce refuge de douce chaleur et de cordiale sympathie, rencontré à travers la nuit pluvieuse, au bout d'une longue journée de voyage. Le poêle, alimenté de coke et de bois sec, s'est décidé à ronfler. La lampe éclaire les trois couleurs d'un petit drapeau étoilé qui s'arbore à un chevron de la charpente et qui domine cette scène dont les moindres détails sont américains à souhait. Le parfum du thé flotte en ce bon gîte, digne des héroïnes de Fenimore Cooper. Ce coin de France nous offre, dans le raccourci d'un cadre familier, un résumé de ce qu'est la douce Amérique, si mal connue, si étrangement défigurée par ceux qui n'ont voulu voir aux États-Unis que la fièvre des affaires et du plaisir. Mais il faut partir, quitter cette oasis d'intimité. L'heure s'avance. Nous arriverons tard à l'étape prochaine. Avant de prendre congé de leurs visiteurs volontiers attardés, les demoiselles de Grécourt nous guident vers un pavillon qui a miraculeusement échappé aux dévastations des Allemands, et qui sert d'asile à quelques familles de rapatriés. Pour cette petite expédition nocturne, elles font jaillir la lumière de leurs lampes électriques. Et l'on dirait un étincellement de lucioles dans l'obscurité opaque de cette nuit d'hiver, près de cette tour, drapée de lierre, qui dresse une haute silhouette ébréchée parmi des arbres effeuillés et frissonnans. Il faut partir. Le moteur est en marche. Les phares sont allumés.

— *Good night!*

Et les demoiselles de Grécourt, châtelaines d'un château en ruine, prendront un frugal repas du soir dans leurs assiettes à fleurs, sur leur toile cirée à carreaux bleus... Après quoi, elles iront se reposer, comme des soldats en guerre, sur des lits de camp, dans leurs baraques de bois.

Blérancourt.

— Maintenant que nous avons vu les demoiselles de Grécourt, me dit M. Green, il faut faire visite aux dames de Blérancourt.

Blérancourt est une commune du département de l'Aisne, située à quarante kilomètres de Laon, dans le canton de Coucy-le-Château, dans les prairies humides où se dessine en molles

alluvions le vallon de l'Ailette. Deux panonceaux de notaires, quatre hôtelleries, deux agences d'assurances, une fabrique de sucre, un bureau de la Société Générale pour le développement du commerce et de l'industrie, attestaient avant la guerre toute la prospérité de ce chef-lieu qui occupait, en outre, un pharmacien et deux médecins, attirés notamment dans cette commune rurale par l'importance d'un hôpital dont la fondation est due aux libéralités d'un riche habitant de la contrée. Les dimensions de la halle sont visiblement adaptées à l'importance du commerce des grains où les agriculteurs du Soissonnais et les meuniers des moulins de l'Ailette trouvaient depuis longtemps mainte occasion de gros et légitimes profits. Le premier mercredi de chaque mois était un jour de foire aux bestiaux. Le café du bourg regorgeait alors de vendeurs et d'acheteurs qui, après les marchés faits, encourageaient par leurs emplettes le commerce de l'horloger-bijoutier, des trois charcutiers, du fabricant de chaussures, des deux marchands de draperie, rouennerie et nouveautés. Les enseignes que l'autorité allemande n'a pas fait décrocher de la devanture des boutiques nous entretiennent encore d'un trafic régulier, paisible, cossu, qui, dans la suite ininterrompue des travaux et des jours, passait habituellement de père en fils et de génération en génération. Blérancourt était aussi une petite cité de bourgeoisie bien pourvue de rentes annuelles et de terres au soleil. Un propriétaire de Blérancourt, M. Florelle de Saint-Just, dont le logis existe encore, avec une charmille et un bout de jardin tout plein de souvenirs, eut un fils très turbulent, qui devint, comme on sait, un conventionnel fameux. Enfin, au croisement des routes de Coucy et de Chauny, on voit les restes imposans d'une demeure seigneuriale qui fut autrefois la résidence des marquis de Gesvres, descendans d'un secrétaire d'État fort dévoué à l'intérêt public sous Henri IV, et d'un officier général, mestre de camp de cavalerie, maréchal des camps et armées du roi, mort au champ d'honneur, le 4 août 1643, en combattant les Allemands à Thionville, après avoir reçu trente-deux blessures devant l'ennemi.

Deux pavillons de style très noble, construits et ornés au temps de Louis XIII, commandent l'entrée du parc qui jadis entourait de ses verdures et de ses ombrages le château de Blérancourt. Du château des marquis de Gesvres il ne reste que

des vestiges épars au milieu d'une esplanade que longe un fossé à peu près comblé. C'est parmi ces pierres historiques, martelées et disjointes au temps de la Révolution, que les dames de la « section civile du Comité américain pour les blessés français *(American Fund for French Wounded)* » ont établi leurs bureaux, leurs magasins, leur dispensaire et leurs cantonnemens.

L'œuvre de ces dames de Blérancourt, aussi intelligentes que dévouées, ressemble à un ministère qui serait géré par un petit nombre de personnes, travaillant beaucoup. La présidente de leur conseil d'administration est Mrs. A. M. Dike, affectueusement secondée par miss Anne Morgan, de New-York. Ces noms suffisent à indiquer la qualité de l'élite où se sont recrutées les bonnes volontés qui se sont groupées pour travailler dans les ruines du château des marquis de Gesvres. On me raconte qu'au moment où les dames de Blérancourt cherchaient parmi ces pierres vénérables et branlantes un emplacement favorable à la construction de leurs baraques de guerre, un de nos soldats d'infanterie territoriale, piochant et bêchant la terre, aperçut, dans le pêle-mêle des mottes et des herbes retournées par son labeur, quelque chose qui brillait. C'était un beau louis d'or, tout neuf, à l'effigie du Roi Soleil. Ce témoin étincelant du passé avait dormi là, pendant plus de deux siècles, comme une relique de la demeure seigneuriale qui fut saccagée par les contemporains de Saint-Just. Et maintenant, il se réveillait, il sortait des profondeurs de l'histoire, pour apporter le salut de la vieille France à la jeune Amérique.

Miss Gertrude Folks, de New-York, graduée de *Vassar College*, est chargée, ainsi que miss Caroline Duer et miss Sue Watson, de la gestion des magasins et ateliers du château de Blérancourt. Cette jeune fille a de qui tenir : son père, M. Homer Folks, directeur de service des affaires civiles de la Croix-Rouge américaine, est, depuis plus de vingt années, l'un des chefs de tous les mouvemens de bienfaisance, d'éducation et d'hygiène sociale de l'État de New-York. Elle veut bien nous montrer ses provisions d'hiver : des amoncellemens de boîtes de fer-blanc, contenant le *malted milk*, les *tomatoes*, les *Spring Beans* de Californie, les *Beans with Pork*, le poulet en gelée, le *Corned Beef*, toutes les viandes que l'industrieuse Amérique excelle à comprimer, à réfrigérer, à mettre en bâtons ou en boulettes afin de satisfaire les appétits aiguisés par un long

jeûne. On dit merveille d'une « soupe franco-américaine » *(franco-american soup)* qui arrive de là-bas toute préparée : on n'a plus qu'à la faire chauffer. Pour aider les habitans du pays à préparer leurs repas, les dames de la « section civile du Comité américain pour les blessés français » ont centralisé dans leurs magasins de Blérancourt une abondante collection de marmites et de réchauds, de casseroles et de louches, toute une batterie de cuisine. Donnent-elles cela pour rien? Non. Même système que chez les demoiselles de Grécourt. Hormis les cas bien déterminés, nettement indiqués pour l'assistance immédiate et le secours d'urgence, ces objets sont vendus au détail, à moitié prix, calculé sur le tarif des achats en gros. C'est un commerce dont les transactions s'inspirent des principes de la charité la mieux ordonnée.

Comme il ne suffit pas de se nourrir, et qu'il faut aussi se vêtir chaudement, pendant l'hiver, les magasins de Blérancourt contiennent tout un assortiment de vêtures neuves, également débitées, excepté dans les cas d'extrême indigence, au prorata des modiques ressources de la population locale. Il faut se meubler. Voici des tables, des étagères, des armoires, fabriquées sur place, par une équipe de petits menuisiers recrutés dans les écoles de Blérancourt, avec le bois des caisses d'emballage qui viennent d'Amérique. Rien ne se perd dans ces ateliers où tout le monde travaille. Aussitôt déballée, la caisse est métamorphosée en meuble. Deviendra-t-elle buffet, table, étagère ou bureau? C'est l'affaire des petits menuisiers dont l'apprentissage a été organisé, au château de Blérancourt, sous une surveillance admirablement diligente et inventive.

— Ces enfans, me dit Mlle Adrienne Hickel, leur gracieuse directrice, nous donnent toutes les satisfactions possibles. Leur travail est bien émouvant. Voyez cette étagère. Elle est l'œuvre du petit Robert Vaillant. Cet enfant a cruellement souffert, par suite des privations et des souffrances qu'il a endurées pendant l'occupation allemande. Son père, son frère, âgé de quatorze ans, ont été emmenés comme otages... Il a dessiné lui-même le projet de son travail, au compas et au tire-ligne. Voyez comme il a soigneusement biseauté les rebords de son étagère, raccordé ses moulures avec un art instinctif et déjà guidé par une précoce expérience. Nos jeunes artisans français deviendraient facilement des artistes...

Plus loin, on me signale une table, fort bien faite, solidement établie d'aplomb sur quatre pieds amenuisés au rabot, avec des raccords de moulures obtenus sans boîte à onglets, par dessin direct. L'auteur de ce travail, expliqué avec une grande précision de termes techniques, est un petit bonhomme de dix ans, Maurice Cormier, réfugié d'Audignicourt; son père, glorieusement blessé à Verdun, est réformé; son grand-père, sa grand'mère, son oncle ont été emmenés en captivité par les Allemands. Sa maison est complètement ruinée. Son frère, Raoul Cormier, âgé de douze ans, ayant recueilli les débris des chevrons d'une toiture, quelques charnières en cuir, provenant de bretelles de fusil, un treillage trouvé dans les ruines, quelques rognures de carton goudronné, a construit, avec ces matériaux, une cabane à lapins.

Henri Dupargne (dix ans) a confectionné avec deux caisses, dont l'une est restée en l'état, non déclouée, et dont l'autre fut débitée en planches pour faire les pièces détachées, un beau pupitre où rien ne manque : les lattes débordent assez pour empêcher les cahiers de glisser; les porte-plume reposent sur des rainures adroitement agencées; une étagère porte-livres, un rayon intérieur, pour ranger les papiers, ont été imaginés par le petit constructeur, rendu ingénieux par la nécessité, comme Robinson dans son île. Lorsque tous les écoliers et toutes les écolières de Blérancourt auront des pupitres semblables, quels beaux devoirs seront calligraphiés pour les maîtres diligens et pour les dévouées maîtresses qui donnent leurs soins, de tout cœur, à cette enfance que l'expérience du malheur a faite si précocement pensive!

Pour ces pauvres petits, un dispensaire a été installé sous la direction de miss Florence H. Wright, née à Rome, dans l'État de New-York, et de miss May Toovey, née au comté de Warwick, en Angleterre. Au moment où nous entrons dans la salle bien chauffée où tout a été disposé pour le bien-être des convalescens, un chœur de voix enfantines chante la *Marseillaise*, comme un hymne de délivrance. Et jamais les notes vibrantes de notre chant national, rappris par des femmes de bien à ces captifs enfin délivrés, ne m'ont paru plus riches d'émotion profonde et d'ardente foi dans les destinées de la patrie.

— Vous avez vu ces enfans, me dit une infirmière améri-

caine, en me reconduisant au seuil du dispensaire pour la visite des autres parties du poste de secours, vous avez pu voir, sur leurs visages pâlots, les traces de leurs souffrances physiques et morales. Trois ans d'épreuves, cela compte terriblement dans la vie d'un enfant. Nous essayons de leur donner de la santé, de la joie et aussi du travail en proportion de leurs forces renaissantes. Visiblement arrêtés dans leur croissance par les privations qu'ils ont endurées, ils ont besoin de tant de ménagemens! A ces jeunes âmes effarouchées nous rendons la sociabilité par une rééducation dont le programme comprend d'abord la pratique des jeux. Ils ne jouaient pas, au temps des Boches. Ceux-ci les forçaient à travailler aux champs, sous la menace du bâton ou de la geôle. On leur faisait ramasser des pommes de terre, le dos courbé, du soir au matin. On les nourrissait à peine. Ils étaient épuisés d'atrophie, d'anémie. Maintenant, nous avons une laiterie, qui contribue à leur alimentation. Mrs. Arthur M. Taylor, de l'université de Virginie, a fait l'acquisition d'une douzaine de vaches en Normandie. Grâce à ce troupeau, cinquante-huit familles de Blérancourt et des environs reçoivent du lait à raison de huit sous le litre...

Le principe des dames de Blérancourt, comme celui des demoiselles de Grécourt, c'est que le don gratuit ressemble trop à une aumône, et qu'un juste souci de la dignité humaine exige un échange entre la main qui donne et la main qui reçoit. Les règles élémentaires de l'économie sociale veulent aussi que l'on mette de l'argent en circulation. D'ailleurs, si le rapatrié n'a pas d'argent, on accepte un paiement en nature, comme aux temps homériques. Un compte exact de ces échanges est tenu par le secrétariat, sous la direction de miss Edna Winslow, qui est venue de Meriden (Connecticut). Dès qu'on a vendu quelque objet à très bon marché, on achète autre chose, notamment des instrumens aratoires et des semences. L'outillage agricole ayant été presque entièrement détruit par les Boches, un des premiers soins de miss Anne Morgan fut de se procurer des semeuses mécaniques. Déjà douze cents hectares de bonne terre sont emblavés. La station agricole de Blérancourt a distribué 6 500 arbres fruitiers, afin de remplacer ceux que les Boches ont abattus au moment de leur retraite. Les pépinières de Versailles, que dirige le lieutenant Truffaut, ont cédé une

centaine de milliers d'oignons aux dames de Blérancourt, qui ont bien voulu s'occuper de la distribution de ces plantes potagères aux maraîchers de l'Aisne. Dans certaines communes rurales, par exemple à Trosly-Loire, localité plus grande que Blérancourt, il ne restait plus rien, la population ayant été enlevée en masse, y compris les enfans. Dans tous les endroits où les rapatriés commencent à rentrer, l'initiative américaine s'applique à trouver des solutions conformes à la loi morale et sociale qui veut que l'individualisme d'autrefois cède au progrès naturel de la coopération.

A Audignicourt, une dizaine de maisons, incendiées ou démolies par l'ennemi, ont été reconstruites. A Selens, un agriculteur très estimé, M. Boucher, qui a terriblement souffert de la guerre, est devenu l'un des plus utiles collaborateurs des dames de Blérancourt, dont l'ambition, déclarée à haute et intelligible voix, consiste à instituer, en matière agricole, des œuvres permanentes et durables. Quotidiennement, elles font des visites d'inspection et de contrôle dans toute la région, afin de se rendre compte des résultats obtenus et d'entretenir des relations fraternelles avec les habitans du pays. A ce service d'enquête et de distribution sont préposées miss Margaret V. Stevenson, de Montréal, et miss Mary V. Peyton, de l'université de Virginie. Le service automobile est assuré pratiquement, sur les routes difficiles, par une équipe de vaillantes mécaniciennes, qui s'appellent miss Myriam Blagden et miss Barbara Allen, de New-York; miss Rose Dolan, de Philadelphie, miss Margaret Moore, miss Mary Turmer...

Précisément, voici une de leurs autos, qui revient d'une tournée rurale, et qui s'engage dans l'allée du château. La jeune fille assise au volant de direction de la camionnette fait plaisir à voir, tant ses joues vermeilles, couleur de pomme d'api, démontrent la santé, le goût de l'action, l'ardeur à bien faire. Elle est coiffée d'un béret bleu qui la fait ressembler à quelque brave et gentil conscrit de la classe 18. Près d'elle a pris place une autre *girl*, vêtue de kaki. Toutes deux ont le teint avivé par le vent froid de l'hiver et par les souffles salubres de l'espace traversé à toute vitesse. J'admire, au passage, en ces deux figures pittoresques, charmantes et graves, le double symbole de cette force morale qui, chez les jeunes Américaines, résulte du bel épanouissement d'une vigueur développée,

entretenue, entraînée par la pratique des sports difficiles et réconfortans.

Cependant voici l'heure où les dames de Blérancourt ont accoutumé de se réunir pour prendre un repas bien gagné. Le couvert est mis sur une nappe blanche, dans la salle basse d'un pavillon qui a conservé des ornemens du meilleur goût et du plus agréable effet. A travers les vitres claires de cette salle à manger, improvisée dans les ruines, un furtif rayon, perçant les nuages d'une matinée qui fut grise et pluvieuse, fait briller les fleurs des assiettes peintes, la transparence des verres étincelans de netteté, la blancheur de la soupière où fume un potage dont la douce chaleur allèche à souhait les appétits aiguisés par les longues heures d'un labeur commencé dès l'aurore et qui continuera pendant l'après-midi. On a l'impression d'un réfectoire de couvent, modernisé par le génie inventif du Nouveau-Monde. Repas frugal et salubre, dont la simplicité contraste curieusement avec l'opulence historique et légendaire des déjeuners et des dîners qui réunissaient naguère les convives des somptueuses demeures de la Cinquième avenue, à New-York. C'est pourtant de cette aristocratie millionnaire ou milliardaire des États-Unis qu'est venue l'idée de ces phalanstères féminins, installés, équipés comme des postes militaires, et où l'on supplée désormais au confort par la bonne grâce, par la belle humeur, par l'esprit d'entreprise et de renoncement. Ces vaillantes femmes d'outre-mer, nées dans le luxe, nourries dans la richesse, élevées dans un milieu prodigieusement pourvu de toutes les commodités que procure la possession de l'argent et de l'or, ont adopté ce genre de vie, presque monastique, dans un pays dévasté, parmi des populations malheureuses. Elles viennent des pays quasiment fabuleux ou règne le Dollar. Elles veulent montrer, par leur exemple, de quels bienfaits est capable le Dollar, — lorsqu'il est idéaliste.

GASTON DESCHAMPS.

UNE

PREMIÈRE SOUS LES GOTHAS

Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.
V. H.

Les Gothas nous font des représentations de théâtre qui ne sont pas ordinaires. On a, en plein Paris, des impressions de théâtre aux armées. En entrant dans la salle, on se demande : Viendront-ils ?

Ils ne sont pas venus pour *Lucrèce Borgia*. Dispensons-nous donc d'insister sur l'entrée de ce vieux mélo à la Comédie-Française. La cause du théâtre de Victor Hugo est jugée depuis longtemps. Dans les drames en vers, la beauté de la forme couvre tout de son manteau magnifique. Donc que la Comédie-Française joue, le plus souvent qu'elle pourra, *Hernani* et *Ruy Blas !* Qu'elle joue même *Marion Delorme* pour les vers d'amour de Didier, et même *le Roi s'amuse* pour les imprécations de Saint-Vallier ! Qu'elle donne *les Burgraves*, non comme une pièce de théâtre, mais comme une récitation épique ! Mais qu'elle laisse de côté toutes les pièces en prose de Victor Hugo : qu'elle les ignore ! Nous réclamons pour ces méchantes pièces l'oubli auquel elles ont droit, et qui est la seule forme de la piété envers le génie du poète que nous admirons.

Dans la même quinzaine où elle avait monté *Lucrèce Borgia* avec un luxe inutile, la Comédie-Française nous conviait à entendre les *Noces Corinthiennes*. Donc, le lundi soir 11 mars, nous écoutions l'œuvre harmonieuse et violente où M. Anatole France dit son fait au Dieu des chrétiens. Une fois de plus les merveilleuses qualités de l'artiste, les grâces de son style et la perfection de ses vers nous

plongeaient dans un ravissement, auquel se mêlait à peine quelque irritation pour la logique hasardeuse du philosophe : je prends le terme au sens où l'employait le XVIIIe siècle, car *les Noces Corinthiennes* seraient de Voltaire, si elles n'étaient de M. France. Le philosophe veut montrer que le monde a possédé, une fois, la vraie science de la vie et que ce fut dans l'antiquité païenne. Le paganisme a été la seule religion conforme à la nature, une religion de lumière et de beauté qui divinisait la vie et la joie de vivre : le christianisme est venu tout gâter. Religion de laideur et de tristesse, il a divinisé la souffrance et la mort; et depuis, le monde porte le deuil des divinités perdues... A l'appui de cette thèse, le poète nous conte la déplorable aventure d'une jeune fille que sa mère fait entrer au couvent malgré elle. La jeune Daphné est fiancée au bel Hippias, elle chrétienne à lui païen. Pour son malheur, sa mère, Kallista, est une de ces dévotes dont la foi se concilie avec un égoïsme forcené et qui d'instinct confondent leur intérêt propre avec l'intérêt sacré. Malade, elle fait vœu, pour prix de sa guérison, de consacrer sa fille à Dieu. Et, victime de ce pieux marché, la triste Daphné se lamente parce qu'elle ne goûtera pas les joies de l'hyménée.

Or ces lamentations, nous les avons déjà entendues. « Hélas, infortunée! un époux bien-aimé ne déliera pas ta ceinture, et tu ne verras pas des enfans grandir dans ta claire demeure ! » ainsi gémit une jeune fille que nous connaissons bien, pour l'avoir rencontrée, où cela? dans le théâtre antique, qu'elle fait retentir de ses plaintes : car ce n'est pas au Dieu des chrétiens qu'Iphigénie fut immolée en Aulide. Daphné est une petite sœur d'Iphigénie. Mais celle-ci, plus malheureuse, avait teint de son sang les autels païens : ce qui est tout de même plus radical que d'être mise au couvent. Le théâtre antique tout entier, à le prendre par ce biais, est une longue protestation contre la méchanceté de ces Dieux, qu'on nous représente dans *les Noces Corinthiennes* comme si indulgens, si bons, si humains !

Le premier acte venait d'être joué et il avait été fort applaudi. Le rideau s'était relevé sur le second tableau qui s'encadre dans la maison d'Hermas, père de Daphné. C'est le temps de la vendange. Hermas, tout de rouge vêtu, est tout à la joie : il rit, il chante, il imite le geste des vendangeurs qui pressent le raisin dans la cuve : l'odeur du vin nouveau lui est un peu montée à la tête. C'est l'excellent Silvain qui joue le rôle : il fait mille folies... Soudain, nous le voyons s'interrompre pour faire une annonce : : « On nous avertit qu'il y a une alerte... Les caves du théâtre sont à la disposition

de ceux qui voudraient s'y abriter... La représentation continue... » Cela dit, et dit comme la chose du monde la plus naturelle, la représentation a continué sans encombre. Ni un manque de mémoire, ni une hésitation dans la voix n'a trahi aucune émotion chez les artistes. Silvain a continué d'être jovial, Madeleine Roch fanatique, Albert Lambert courroucé, Fenoux paterne et Mlle Piérat de nous faire admirer sa grâce exquise de fine Tanagra. Ainsi tous ont donné l'exemple du devoir professionnel simplement accompli.

Cependant, de notre place, nous percevions le bruit du canon, auquel se joignait bientôt l'éclatement des bombes. Et c'était aux vers du poète un accompagnement anachronique et imprévu, quelque chose comme une sinistre musique de scène qui parfois couvrait celle du compositeur. A partir de ce moment, nous avons assisté à deux pièces : celle qui se jouait sur la scène et celle qui se jouait au dehors. Et celle-ci faisait à celle-là une curieuse contre-partie.

Car nous étions sensibles, ainsi qu'il convient, au désespoir d'Hippias qui se voit refuser celle qu'il aime, et nous nous attendrissions, comme il est juste, sur la vocation forcée de Daphné. Mais nous songions aussi qu'il y a de plus grands malheurs, inquiets, à cette minute même, pour les êtres chers que nous avions laissés dans la ville bombardée. Combien les Gothas feraient-ils, cette fois, de victimes ? Ce qui était certain, c'est qu'il y aurait des morts et des blessés. Et la pensée de ces souffrances réelles ne laissait pas de nuire à l'effet des vaines lamentations de l'imaginaire Daphné.

Sur la scène on continuait à traiter sévèrement le Christ, qualifié de Dieu sombre et sans pitié, Dieu qui rend les hommes cruels, Dieu ennemi de la joie, Dieu de la mort,

> Mauvais démon armé contre le genre humain
> Qui fais traîner le chant des pleurs sur ton chemin...

Et comme, lui aussi, le bombardement continuait, nous réfléchissions que cette abominable tuerie ne se faisait pourtant pas au nom du Dieu de l'évangile, car il a dit : « Tu ne tueras pas. » Mais il est un autre Dieu qui, paraît-il, autorise la trahison, le pillage et l'assassinat C'est celui-là que nous avons vu, il y a quatre ans, s'armer contre le genre humain ; c'est lui qui fait traîner sur son chemin un si universel chant de pleurs qu'il n'est aujourd'hui presque pas une famille française, anglaise, italienne, où l'on ne soit en deuil. Ce vieux Dieu allemand est vieux comme la Barbarie qu'il symbolise et contre laquelle se sont élevées tour à tour les deux civilisations païenne et

chrétienne, héritières l'une de l'autre et toutes deux nées du même besoin de défendre l'humanité contre le même farouche ennemi.

Et il va sans dire que M. Anatole France ne pouvait prévoir que, le soir où la Comédie s'annexerait sa pièce, quelqu'un troublerait la fête... La représentation terminée, Silvain s'avança devant le trou du souffleur et renouvela au public l'offre d'une hospitalité sûre et confortable dans les caves du théâtre. Beaucoup préférèrent faire les cent pas sous le péristyle. Enfin la berloque se fit entendre. Et nous repartîmes par les rues pleines de ténèbres et de voix. Nous cheminions dans une ombre épaisse et mouvante, d'où soudain émergeaient des grappes humaines. Toute la nuit, des groupes sillonnèrent Paris en quête des « points de chute » et curieux de constater les dégâts.

Voilà donc la question de l'ouverture ou de la fermeture des théâtres bruyamment posée. La solution à laquelle on s'est arrêté est excellente. Les théâtres continueront de jouer en soirée aussi bien qu'en matinée ; en cas d'alerte, la représentation sera interrompue et le public acheminé vers des abris préalablement aménagés. Par là tous les intérêts seront conciliés. Acteurs et spectateurs ont prouvé que les bombes n'étaient pas pour les effrayer : il reste qu'un projectile tombant sur une salle de spectacle y ferait d'effroyables ravages. Mais à aucun prix il ne faut fermer les théâtres. Il ne faut pas les fermer parce que Paris sans ses théâtres n'est plus tout à fait Paris et parce que nos théâtres nous aident à traverser l'épreuve ; et puis, il ne faut pas faire ce plaisir au kaiser. Enfin il ne faut pas les fermer parce que ce serait mettre sur le pavé des milliers et des milliers de braves gens. Le personnel des théâtres a été très éprouvé par la guerre; il n'a pas vu, lui, ses salaires augmenter et ses gains monter scandaleusement. Il y a dans ses rangs beaucoup et de cruelles misères : il lutte pour le pain quotidien. Il lutte courageusement, car ce dont j'ai été le témoin l'autre soir à la Comédie-Française s'est aussi bien passé dans tous les autres théâtres : depuis les artistes jusqu'aux machinistes et aux ouvreuses, tous ont montré le même sang-froid... Et j'ai écrit ces lignes pour rendre hommage aux acteurs de Paris et leur envoyer un cordial bravo, qui cette fois s'adresse non pas seulement à leur talent, mais à leur personne.

René Doumic.

LES ROMANS DE GUERRE

DE M. STILGEBAUER

Il s'est trouvé depuis la guerre quelques Allemands de marque pour déserter la cause allemande. Alors que les Français proclament à l'unisson le bon droit de la France, on voit des Germains retournés avec violence, mieux encore, dressés avec dégoût contre leur patrie. Et la liste de ces renégats par honnêteté s'accroît chaque jour.

Le romancier Edward Stilgebauer figure sur cette liste à un rang qui lui fait honneur. Tout comme ses frères en révolte, il a dû renoncer, d'ailleurs, à vivre en Allemagne et il s'est fixé en Suisse. Ce pays est devenu le rendez-vous des réfractaires allemands. Les plus hardis d'entre eux ont même fondé à Berne une gazette : *Die Freie Zeitung (le Libre Journal)* où Guillaume II et cette politique qu'il aggrava après l'avoir apprise de ses ancêtres sont vigoureusement, et à combien juste titre ! attaqués et maudits. Les articles de M. Stilgebauer sont parmi les plus cinglans de cette feuille qui préconise dans la fondation d'une république allemande le seul moyen de rénover l'Allemagne.

Les deux romans publiés par M. Stilgebauer depuis la guerre, *Inferno* et *le Navire de la Mort* (1), sont bien l'œuvre d'un journaliste, c'est-à-dire d'un homme plus soucieux de peindre la réalité immédiate, dans ce qu'elle a de confus et de passionnant, que d'étudier les phénomènes transcendans « sous l'aspect de l'éternité. » C'est une tournure d'esprit qui n'incline point à la conception de ces chefs-d'œuvre dont s'enorgueillit la littérature universelle, mais, si elle n'assure pas la gloire, elle procure le succès qui en est, comme on

(1) *Inferno*, Bâle, 1916, et *Das Schiff des Todes*, Olten, 1917.

dit, la menue monnaie. M. Stilgebauer est un enfant gâté du succès. On lui doit un des romans allemands le plus souvent réimprimés du vingtième siècle. Ce roman, *Gœtz Krafft*, qui suscita naguère des polémiques passionnées, ne se proposait rien de moins que de retracer dans la vie intérieure du héros, — jeune homme né vers 1870, — l'évolution typique de ces Allemands qui approchent aujourd'hui de la cinquantaine et qui jouent dans la tragédie actuelle un rôle capital.

Écrit et publié avant la guerre, *Gœtz Krafft* ne la faisait pas prévoir, bien que ce livre montre, d'une façon à vrai dire assez superficielle, les multiples influences subies par la jeunesse allemande. Gœtz Krafft passe par l'armée. Il fait à Munich son volontariat d'un an; mais à la dure école du militarisme, il ne devient pas pangermaniste, tant s'en faut. M. Stilgebauer a mis beaucoup de lui-même dans le roman qui l'a rendu célèbre. Gœtz Krafft, comme M. Stilgebauer, — et comme Gœthe, — est né à Francfort-sur-le-Mein, ville jadis libre. M. Stilgebauer tient à faire connaître que Francfort n'est pas Berlin. Francfort serait plus près moralement de ce Munich où Gœtz Krafft s'initie sans ferveur au métier des armes. C'est une idée chère à M. Stilgebauer que cette distinction qu'il conviendrait d'établir entre l'Allemagne du Nord et celle du Sud. Celle-ci est la vraie Allemagne : l'Allemagne du Nord n'est que la Prusse. Façonnée par les Hohenzollern suivant des règles qui sont en contradiction avec l'idéal classique de l'Allemagne, la Prusse a perverti l'Allemagne.

La thèse de M. Stilgebauer peut être spécieuse : sous cette forme absolue, elle est inadmissible. La fusion des deux Allemagnes, la guerre l'a prouvé, est complète. Combien sont-ils, au surplus, les Allemands qui s'en affligent et qui ont le courage de leur affliction? Ils se réduisent, tout compte fait, à une poignée de braves gens réfugiés en Suisse... ou dans les romans de M. Stilgebauer.

***

On voudrait admirer sans réserve les fictions romanesques où cet auteur a crié sa haine de la guerre allemande, mais ce n'est guère possible. Le bruit fait autour d'*Inferno* et du *Navire de la Mort* exige que l'on connaisse ces romans à l'étranger, mais le moyen de dissimuler au public français combien l'art en est sommaire?

Mélanie de Berkersburg, l'héroïne d'*Inferno*, est une femme mal mariée, comme il y en a dans tous les pays du monde. Elle a épousé

sans amour, — et pour payer les dettes de son père, — le major de Berkersburg, un soldat sans cœur et sans esprit. Aussi trompe-t-elle sans remords ce grossier soudard avec un officier, inférieur en grade, mais supérieur pour tout le reste, le capitaine Adolf. Adolf est jeune et beau, il est tendre, il est musicien. Enfin, — et l'on goûte la hardiesse de cet éloge sous la plume d'un romancier allemand, — « il a quelque chose d'anglais, bien qu'il soit officier prussien. »

Mélanie et Adolf ont soigneusement caché leurs amours jusqu'au jour de juillet 1914 où, sur l'ordre de Guillaume II, s'accomplit la mobilisation générale de l'armée allemande. Affolés par la perspective d'une séparation peut-être éternelle, Mélanie et Adolf se trahissent. Le major les surprend en train d'échanger un imprudent baiser d'adieu. Le moment est trop solennel pour un règlement de comptes; donc, Berkersburg n'a rien vu, mais il se promet bien de ne pas manquer la première occasion qui s'offrira, — et tout permet de croire qu'il s'en offrira plus d'une, — pour envoyer à la mort l'ami qui a trahi sa confiance.

Une occasion propice se présente dès les premiers jours de l'invasion. Le bataillon de Berkersburg est cantonné à Rosey, sur la Meuse. D'énormes masses ennemies sont signalées en avant du village. Berkersburg demande à être envoyé en première ligne, mais c'est afin de pouvoir désigner pour un poste plus dangereux encore le capitaine Adolf, son subordonné.

Le capitaine Adolf fait la guerre sans conviction. Il déclare courageusement : « J'aime le pays où nous lançons des torches incendiaires et ne puis trouver en moi la force de le haïr. » Le dégoût dont il est saturé, et qu'il n'a même plus la force de cacher, facilite au capitaine Adolf l'acceptation de la tâche que son chef lui impose. Il a d'ailleurs compris tout de suite ce que Berkersburg espère et attend.

Mais, comme il arrive toujours en pareil cas, Adolf sort indemne du combat, et c'est Berkersburg qui reçoit une blessure au bras. Oubliant ses griefs, Adolf panse et soigne Berkersburg avec un dévouement fraternel. Si bien que Berkersburg, désarmé par une telle grandeur d'âme, se réconcilie avec le capitaine Adolf et, du coup, gagné par la contagion antimilitariste, se met à tenir, lui aussi, les propos les plus subversifs.

Sa conversion, toutefois, est moins solide qu'il ne paraît. Adolf ayant été tué par des « francs-tireurs, » *(sic)* Berkersburg qui, la

veille encore, trouvait aux « francs-tireurs » toute sorte d'excuses, donne l'ordre de réduire en cendres le village de Rosey. L'incendie de Rosey est un morceau capital. L'auteur y a mis tous les élans lyriques et tous les points d'exclamation dont il est capable; mais atteint-il à cette grandeur épique où il vise? je n'en jurerais pas.

Cette description sert à traduire les impressions du lieutenant Schlosser, encore un antimilitariste. Schlosser, dans le civil, est critique d'art. Qu'on ne lui demande pas d'aimer la besogne qu'il accomplit en versant des larmes :

Larmes, larmes de délivrance dans une mer de sang et de feu! Larmes dans les yeux de celui qui se tient sur un monceau de cadavres entassés par ordre! Dieu du jugement dernier et larmes, chaudes, brûlantes, amères, salées, telles qu'il en versa le jour où ses pieds foulèrent pour la première fois les contreforts méridionaux des Alpes et où ses yeux, à Milan, contemplèrent la *Cène* de Léonard de Vinci! En vérité, je vous le dis, il en est un parmi vous qui me trahira! Il en est un, il en est un, il en est un qui voulait devenir poète et qui a vu cela et qui a fait cela! Il en est un parmi vous qui me trahira.

Berkersburg a vengé Adolf, mais il a chèrement acheté sa vengeance. Un paysan, surgi du village en feu, a planté dans le dos du major une fourche à fumier.

On le transporte, déjà paralysé plus d'à moitié, à Falkenstein, sur la frontière russe, dans la baronie où Mélanie s'est réfugiée auprès de son père. Mélanie, toujours éprise, n'admet pas qu'Adolf ait été tué et que son mari ait la vie sauve. Elle en marque une colère violente et un dépit croissant.

Le major n'en a plus pour longtemps, mais il mourra plus tôt encore que les médecins ne l'ont annoncé. Un jour, ce cri d'alarme retentit : « Les Cosaques! » Un vieux serviteur installe en hâte dans une carriole le major de Berkersburg. Et c'est une fuite éperdue devant les Cosaques; mais ils rejoignent les fugitifs et engagent avec eux un court combat. Berkersburg est mortellement frappé.

Mélanie n'a pas attendu l'invasion pour quitter Falkenstein. Dominée par les idées qui étaient celles de son amant, surtout par cette haine qu'il vouait à la Prusse et au militarisme prussien, Mélanie gagne la Belgique pour tenter d'y réparer les crimes commis par ceux qu'elle rougit d'appeler ses compatriotes. Ce sentiment honore Mélanie de Berkersburg. Il est seulement assez invraisemblable chez une femme telle que l'auteur nous l'a montrée jusqu'ici. Le caractère de Mélanie ne manquerait-il pas d'unité et de cohérence ?

Sous le nom de sœur Irène, Mélanie de Berkersburg prodigue ses soins aux blessés belges. Elle adopte plus spécialement l'un de ces malheureux qui se trouve être Josua de Kruiz, le plus grand poète de la Belgique. Elle se voue au salut de Josua comme s'il s'agissait d'arracher à la mort la Belgique elle-même. On commence par amputer Josua de Kruiz des deux jambes. Il supporte l'opération, mais ne cesse plus de délirer.

Une inondation causée par la rupture des digues ajoute à l'horreur de la situation. Autour de sœur Irène tous ont fui. Sœur Irène reste seule, agenouillée devant le lit de Josua de Kruiz. Les eaux redoublent de violence. Sous leurs coups répétés, le frêle abri, où sœur Irène veille avec amour, s'écroule. Le poète et sa garde-malade sont roulés par la vague. Avec une énergie surhumaine, sœur Irène empoigne le corps du mutilé et l'emporte au sommet de la dune; mais les eaux montent jusque-là. Sombre et résignée, sœur Irène les attend en improvisant, gagnée par le délire poétique, un hymne funèbre sur la mort de la ville d'Ypres. Après quoi, le flot montant toujours, sœur Irène saisit le corps du poète et le tient à bras tendus au-dessus de la mer en folie. Une dernière vague, plus furieuse, les renverse et les noie ensemble.

La violence de ces sentimens, le dramatique de ces situations ne laissent pas d'agir sur les nerfs du lecteur, mais convenons que tout ce pathétique est d'une qualité médiocre. *Inferno* veut dire Enfer. On sait que l'enfer est pavé de bonnes intentions. Rendons hommage aux intentions qui ont inspiré ce livre, mais n'hésitons pas à faire sur l'exécution toute sorte de réserves.

L'autre « roman de guerre » de M. Stilgebauer, le *Navire de la Mort*, n'est pas de qualité sensiblement supérieure, et il est d'un tragique encore plus sombre. Car l'auteur a pris pour thème : le torpillage du *Lusitania*.

Un paquebot anglais de grand luxe, le *Gigantic*, va quitter New-York à destination de la Grande-Bretagne ; mais le départ est attristé par une démarche de l'ambassade allemande. En effet, elle fait délivrer aux passagers un billet les mettant en garde contre un torpillage possible. Quelques voyageurs regagnent la terre. La plupart restent courageusement à bord.

On l'a dit cent fois : un paquebot est un microcosme. Après beaucoup d'autres, M. Stilgebauer décrit les passagers des diverses classes, sans oublier les pauvres gens entassés dans la partie infé-

rieure du navire. Nous apprenons à connaître de singuliers personnages, mais la plus étrange figure du bord est celle de M. de Chatelanard, surnommé d'une seule voix saint Jean-Baptiste.

M. de Chatelanard est un pécheur repenti devenu président de la *Society of christian science* de Philadelphie. Il porte des cheveux longs, une robe longue et tient de longs discours. La suprême vertu est, à ses yeux, la volonté et « quiconque possède une ferme volonté l'impose aux autres : c'est le secret du monde. » Fort de sa volonté, il se livre à des expériences spirituelles qui parfois réussissent et parfois ne réussissent pas. Il exploite en faveur de cette rénovation morale qu'il prêche la peur qui règne parmi les voyageurs. Il obtient un magnifique résultat avec la passagère la plus en vue, lady Mabel Road. Mabel Road s'appelait, de son nom de jeune fille, miss Withcombs. Ses millions, ses beaux cheveux blonds, sa grâce américaine faisaient d'elle le point de mire de tous les épouseurs. Les étrangers n'étaient pas les moins empressés. Et peu s'en fallut que miss Withcombs n'épousât un certain capitaine Stirn, officier dans la marine allemande, alors qu'il faisait un stage à l'ambassade de Washington comme attaché naval. Tout bien pesé, cependant, miss Withcombs découragea ce marin allemand pour épouser un diplomate anglais. C'est en qualité de passagère à destination de la Grande-Bretagne qu'elle se trouve à bord du *Gigantic*. Elle tremble pour son mari, elle tremble pour son bébé. Seul, M. de Chatelanard réussit à la calmer.

Saint Jean-Baptiste a moins de succès avec deux autres personnages considérables, mais suspects, deux hommes d'affaires qui se sont enrichis en Amérique par des opérations scandaleuses, qui continuent de s'enrichir à la faveur de la guerre et qui rentrent en Europe après fortune faite. L'apôtre les invite à mener une vie frugale et pure, mais il ne recueille que leurs sarcasmes. Il recourt alors aux moyens violens. Instruit des pièges que l'un des malandrins tend à la vertu d'une jeune et belle passagère, M. de Chatelanard applique ce pouvoir d'exercer sa volonté à distance qui est son précieux apanage. Le malandrin se tranche les artères et meurt, saigné à blanc, en s'efforçant, dans un accès de délire, d'ouvrir le hublot de sa cabine.

Les propos consolateurs et les actes justiciers du saint homme ont fait de lui l'idole du bord. Aussi laisse-t-il une grande angoisse derrière lui, le jour où il quitte le *Gigantic* et prend place dans un bateau-poste français venu à sa rencontre. Lady Road tombe en pâmoison à la vue de son directeur de conscience qui s'éloigne. Un

seul cri monte de la poitrine de tous les malheureux. « Nous serons sûrement torpillés ! »

La catastrophe prévue se produit quelques heures après le départ de saint Jean-Baptiste. Le *Gigantic* reçoit une torpille allemande en plein flanc. Il va couler à pic d'un moment à l'autre. M. Stilgebauer, qui se plaît à la peinture des situations corsées, ne manque pas de tirer de celle-ci tous les effets qu'elle comporte. La péripétie la plus poignante est peut-être celle qui montre le financier van Houten, le second des deux tristes personnages dont M. de Chatelanard avait tenté en vain la conversion, essayant de s'assurer la vie sauve en échange d'une partie de cette fortune qu'il porte dans sa sacoche.

Laissez-moi entrer dans le canot! s'écria van Houten. Un revolver braqué sur son front lui répondit. Un canot, de nouveau, était plein et van Houten n'en faisait pas partie. Alors, d'une voix plaintive, il offrit de l'argent aux matelots, d'abord mille, ensuite deux mille, puis trois mille dollars. Mais personne ne l'écoutait. Il offrit alors quatre, cinq, six et dix mille dollars, mais ses paroles restèrent sans écho.

Le canot descendit dans la mer. Et le câble dont il était attaché effleura la main de van Houten, cette main où il tenait, tremblant et frémissant, sa sacoche, la sacoche contenant toute sa fortune. Car il ne la quittait pas des yeux. Autrement, il serait devenu fou...

Et soudain, il se mit à crier comme une bête, mais non point de douleur, bien que sa main saignât, déchirée par le câble du canot. Non, il pleurait parce que sa sacoche lui avait échappé en décrivant une large parabole. Arrachée par le câble, précipitée dans l'Atlantique! Van Houten en avait perdu la raison. D'abord il se mit à rire comme un écolier qu'on a mené au cirque. Ensuite, il cria : *Tuez-moi!* mais nul ne l'écoutait plus.

Les hurlemens des nègres, venant de la salle des machines, étouffaient tout autre bruit. On les avait enfermés et ils ne pouvaient ni avancer, ni reculer. Et l'eau qui montait dans les couloirs et les escaliers atteignait déjà la hauteur d'un homme. Toutes les lumières électriques s'étaient subitement éteintes. Les nègres devaient périr, étouffés ou noyés.

La mort n'épargne pas plus les blancs que les noirs, les braves gens du bord que les bandits. Les cadavres des hommes d'équipage flottent pêle-mêle avec ceux de van Houten et de lady Mabel Road.

Et c'est la première partie du roman. Elle n'est qu'une introduction un peu longue à la seconde partie, qui est la pièce de résistance du livre et qui est une chose vraiment étrange.

Cette seconde partie nous transporte sur le lieu du crime, à bord du sous-marin allemand qui torpilla le *Gigantic*. Un obstacle gêne la marche du bateau assassin. Qu'est-ce donc ? Un matelot s'enquiert et

crie : « C'est le cadavre d'une femme ! » Cette femme porte une fourrure opulente, des bagues précieuses, un petit sac. Le capitaine fait hisser le cadavre et vide le sac. Mais quand il découvre le nom de sa victime — Mabel Road, née Mabel Withcombs — il devient fou, parce qu'il n'est autre que ce capitaine Stirn, qui faillit épouser la belle milliardaire.

Il perd la raison et le reste du roman est consacré au tableau de sa démence. Cette folie est elle-même un peu folle.

Le capitaine Stirn, — c'est la forme que revêt sa manie, — s'incarne successivement dans une foule de personnages, victimes de l'ambition allemande. Et sa folie s'exprime en dialogues vaguement puérils avec Mabel Road : « De quels vêtemens m'affubles-tu, Mabel ? — Je te revêts d'un costume de moujik. — Qui suis-je, Mabel? — Tu es le moujik Ivan Mirsky, tu appartiens à l'armée du Naref. » Et, sur sa couchette d'hôpital, le capitaine Stirn fait le geste de creuser une tranchée, mais il se borne à égratigner son drap de lit.

Le capitaine Stirn est ensuite un curé belge dans un village de Sambre-et-Meuse, puis il est le fusilier polonais Prohaska, le maître d'école Kasparin Zohrab, chrétien de Turquie, persécuté, supplicié. On admire les connaissances de ce fou en histoire, en géographie, en politique. On s'étonne de la succession régulière mais fort monotone de ses incarnations. Il y a trop d'ordre dans ce désordre. On est las de ce défilé avant qu'il ait pris fin.

Le capitaine se croit un puissant monarque jouant au ballon avec la vie de ses sujets. Il est un aviateur. Il est Isaïe, fils d'Amos, prophète en Israël. A ce titre, il descend dans l'abîme et contemple face à face l'Ame de notre temps, fécond en maléfices. Sous la forme d'une femme nue assise sur un trône d'escarboucles, l'Ame de notre temps profère des paroles apocalyptiques que le héros de M. Stilgebauer vocifère en se vautrant sur sa couche. Il emprunte encore la forme du roi David dans une scène abracadabrante où il se rencontre avec Chronos. Des entretiens fumeux résultent de cette collision entre l'Ancien Testament et la mythologie grecque. Enfin le capitaine Stirn est saint Jean l'Évangéliste à Pathmos. C'est l'avatar suprême. Il rend l'âme après ce dernier effort. En vérité, il était temps.

Les romans de M. Stilgebauer peuvent ne pas plaire à tout le monde. Ils ont plu à beaucoup de monde et pas seulement en Allemagne. *Inferno* a été traduit depuis dix-huit mois dans cinq ou six langues. Les délicats protestent, mais M. Stilgebauer, d'un doigt triomphant, montre aux vitrines des marchands la pile de ses livres.

C'est l'argument dont les auteurs heureux et moqués ferment la bouche aux critiques.

Qu'on nous permette, malgré tout, une critique encore. Elle ne vise plus la forme des romans de M. Stilgebauer, mais les idées qu'il défend. Qu'elle est donc mal justifiée par les faits, l'insistance de cet auteur à ne peindre que des officiers, féroces malgré eux. Tous ces incendies, tous ces meurtres, toutes ces violences dont l'armée allemande restera déshonorée, M. Stilgebauer y voit le fait d'une manie collective dont les dirigeans seuls porteront la responsabilité! Il semble que l'idéal démocratique de M. Stilgebauer l'empêche de voir les choses comme elles sont. Rendre à César ce qui est à César, c'est bien, mais il n'a pas été seul à pécher.

Il est particulièrement téméraire de suggérer, comme s'y essaye l'auteur d'*Inferno* et du *Navire de la Mort*, que les officiers allemands n'ont point partagé la folie générale. Adolf, Berkersburg, Schlosser détestent le rôle qu'on leur fait jouer en France et en Belgique ; le capitaine Stirn perd la raison pour avoir « assassiné, » comme il hurle dans sa détresse, des milliers d'innocens; mais quelle image différente la réalité n'offre-t-elle pas! Ces officiers esthètes, ces officiers humains, ces Allemands hommes d'honneur qui remplissent les romans de M. Stilgebauer, on ne les trouverait malheureusement nulle part ailleurs. Le romancier francfortois ne les a pas dessinés d'après nature : il les a inventés. Ils sont les fils d'un écrivain, à l'imagination débordante et au cœur chaud, mais d'un écrivain, — ne l'oublions pas, — qui a dû s'exiler d'Allemagne parce qu'il ne pensait plus comme les Allemands.

MAURICE MURET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Sur terre, jusqu'au 21 mars, la guerre avait continué de piétiner. Çà et là quelques incursions dans les lignes, où l'on se faisait de part et d'autre une pincée de prisonniers, quelques petites attaques, avec émission de gaz asphyxians, des sondages, des taquineries. Et toujours les canonnades ordinaires, qui tout à coup s'accentuaient et dépassaient les proportions convenues des *tiri di molestia*. On s'était tenu sur ses gardes, croyant qu'il allait en sortir autre chose que du bruit, et il n'en était rien sorti. Le lendemain, un calme relatif avait reparu. Le grande et longue et vaine attente avait recommencé. Sur mer, ou plutôt sous mer, la lutte enragée où l'Allemagne mit un moment tout son espoir aurait, selon les récentes déclarations de sir Eric Geddes, ministre de la Marine britannique, une tendance certaine à diminuer d'activité ou de capacité de nuire, en dehors même du fait que, par les constructions de plus en plus rapides, les pertes, se réparant de plus en plus vite, sont de moins en moins sensibles. C'est dans le ciel maintenant que les hommes portent de préférence leurs fureurs; c'est lui que les Allemands emplissent de leurs crimes, et c'est aussi par le chemin de l'air que le sang innocent devra retomber sur eux, et sur eux s'appesantir, sans pitié qui serait faiblesse, un châtiment qui ne sera que justice.

Deux nuits de la première quinzaine de mars, le vendredi 8 et le lundi 11, leurs sinistres oiseaux sont revenus planer au-dessus de Paris, dont deux fleuves et tant de voies ferrées convergentes leur indiquent la route. La seconde agression a été la plus dure, après celle du 30 janvier; mais que le résultat en est mince, comparé à l'effort! Et vaut-il vraiment qu'une nation se déshonore pour si peu de profit? Sans doute, voilà, alignés sur les dalles, les cadavres de deux ou trois douzaines de femmes et d'enfans ; en comptant tout, de

huit ou dix douzaines : encore la foule a-t-elle fait deux fois plus de victimes que le bombardement. La grossière Allemagne pourrait être tentée de se féliciter de ce que soixante-dix de ces femmes et de ces enfans sont allés s'écraser contre les portes d'un refuge; elle y pourrait reconnaître un signe de l'épouvante qu'elle sème, et sa vieille âme de barbarie en serait inondée de joie, car, il ne faut pas se lasser de le répéter, elle serait ainsi bien dans sa ligne, et c'est bien ainsi qu'elle comprend la guerre : *Horridum militum esse decet*, disait l'inscription que notre Montaigne lut à Landsberg. Elle s'abuserait. Le fameux canon lui-même, qui tire de trente lieues, nous intrigue plus qu'il ne nous effraie. Il nous plaît de le considérer avec curiosité, sous les espèces d'une nouveauté balistique. De vingt en vingt minutes, il nous envoie un obus de 240, et consacre Paris ville du front. Ce sont surtout nos nerfs qu'il vise, mais il a l'organe trop sourd pour les faire vibrer. Et puis, nous sommes trop amateurs de théâtre, pour ne pas comprendre que tout ce bruit est orchestré suivant les règles d'une dramaturgie sauvage. Ce qu'il y a de mécanique et proprement de stupide dans le génie allemand s'impose à notre jugement jusque par la répétition chronométrée des coups.

A leur tour, que nos escadrilles partent; qu'elles emportent d'autres provisions que des outres gonflées de vent; qu'elles s'enfoncent dans le territoire de l'Empire aussi profondément qu'elles pourront s'avancer. Si nous voulons être compris des Allemands, parlons-leur le seul langage qu'ils comprennent. Il ne s'agit ni d'imitation, ni de vengeance, ni de représailles ; il s'agit de guerre et de force. L'objet de la guerre est de vaincre, et le moyen est d'être partout le plus fort : c'est une philosophie très simple, qu'il n'est pas besoin d'embarrasser de casuistique. Nous eussions mieux aimé une guerre plus élégante, mais nous sommes obligés, sous peine d'anéantissement, de faire celle qu'on nous fait. Ne nous désarmons d'aucune arme, ne nous enchaînons pas nous-mêmes. Surtout ne négocions pas inconsidérément des marchés de dupes qui ne seraient attribués qu'à la peur, et qui seraient exploités comme des symptômes d'abandon. Assez des huit kilomètres du 2 août 1914; ils ont suffisamment marqué notre volonté de paix; point de trente kilomètres, en 1918, qui ne marqueraient que notre volonté de soumission. L'Allemand est un être que l'on n'attendrit pas, il faut l'abattre. Il ne s'humanise que dans la poussière.

A lire attentivement les derniers communiqués, on a l'impression que, dès à présent, l'aviation des Alliés domine ; ce n'est pas trahir

un secret que de l'annoncer: d'ici peu, par le nombre et la puissance des appareils, comme par l'habileté et la hardiesse des pilotes, elle dominera bien plus incontestablement encore. L'aviation anglaise, l'américaine, la nôtre. Dans ce domaine comme dans les autres, dans l'air comme sur mer et sur terre, il est difficile de s'imaginer en sa plénitude riche de promesses, déjà en partie réalisées, l'énormité de l'effort américain. Qui n'en a pas été témoin, qui ne l'a pas vu de ses yeux et touché de ses doigts, ne peut que malaisément y croire et se le représenter incomplètement. Qui l'a vu et touché en demeure émerveillé. Sur le vieux continent européen, secoué depuis plus de trois ans par les catastrophes les plus formidables, c'est l'autre hémisphère, c'est l'immense continent nouveau qui se déverse, et qui entreprend, le trouvant trop étroit ou trop lent, de l'élargir à sa taille, de l'accélérer à son rythme, de le machiner à sa manière et d'en changer la face. Tout l'Océan arrive vague par vague. L'Allemagne, au début, affectait d'en sourire; aujourd'hui, elle s'en inquiète. Elle mobilise ses journaux, dans le dessein d'endormir ce souci par des contes étranges, dont l'absurdité frapperait tout autre peuple que l'allemand, le plus niaisement crédule qui ait jamais vécu. D'abord, les Américains ne viendraient pas; ils avaient déclaré la guerre, mais ce n'était que pour la forme, et en quelque sorte pour la frime ; ce n'était qu'un simulacre, qu'une grimace. Ensuite, les premières troupes du général Pershing sont montées en ligne ; du fond de leurs tranchées, les soldats allemands étonnés en ont aperçu le drapeau et les chapeaux si caractéristiques; sur quoi on leur a persuadé qu'ils n'avaient devant eux que des Anglais, déguisés en Américains. Enfin, tel ou tel de ces détachemens a été engagé ; on lui a tué quelques hommes, on lui en a pris quelques-uns, qui ont été interrogés ; ne pouvant plus tout cacher ni tout nier, on s'est résigné à convenir qu'il y avait en France une division américaine, mais en assurant qu'il n'y en avait qu'une, et que, dans l'avenir, il n'y en aurait pas davantage. Soit, ne réveillons pas l'Allemagne avant l'heure ; il est bon que ce soient les États-Unis eux-mêmes qui se chargent de la détromper. Aussi bien le démenti sera rude, et ne portera pas seulement sur la quantité. L'Amérique prouvera sa valeur militaire par la qualité du travail. Mais nous qui sommes tout près, et qui pouvons voir, regardons. S'il nous fallait un motif de plus, non de tenir ni d'espérer, mais d'être sûrs et de vouloir jusqu'au bout, chaque navire, sous pavillon étoilé, qui entre dans un de nos ports, nous l'apporte.

La question, souvent posée cet hiver : « Aurons-nous ou n'aurons-

nous pas l'offensive allemande ? » est devenue oiseuse : nous aurons cette offensive, et même nous l'avons. Du moins semble-t-il qu'elle soit très sérieusement engagée. Sur plus de quatre-vingts kilomètres, de l'Oise à la Sensée, les Allemands, le 21 mars, au matin, ont attaqué les positions britanniques ; « avec une vigueur et une énergie extrêmes, » ajoute l'état-major anglais, dont ce n'est pas la coutume de rechercher les épithètes. Il s'est passé, dans ce choc initial, ce qui se passera toujours lorsqu'il sera poussé énergiquement et vigoureusement ; l'assaillant qui est bien résolu à gagner un peu de terrain le gagne par places, quitte à le reperdre : il n'a qu'à y mettre le prix : « Les assaillans sont parvenus à franchir nos lignes d'avant-postes et à pénétrer dans nos positions de combat en un certain nombre de points. Les attaques exécutées en formations massives ont été fort coûteuses à l'ennemi qui a subi des pertes extrêmement élevées. » Mais cette introduction ne préjuge pas du tout de la conclusion. « La bataille continue avec une grande violence sur toute l'étendue du front. » C'est réellement une bataille suivie et nourrie : « Nous avons observé, au cours de la journée, de nombreux renforts en marche à l'intérieur des lignes allemandes. » Quarante divisions, puis quarante divisions. Et les meilleures dont les Allemands disposent ; celles qu'ils ont entraînées spécialement en vue de cette suprême affaire, « des unités de la garde, » de cette garde vingt fois détruite, vingt fois refaite. En même temps, sur le front français, dans toute la région de Reims et partout en Champagne, « l'activité de l'artillerie allemande s'est maintenue très violente, » préparant aussi des attaques qui ont été brisées, des tentatives de coups de main qui ont échoué. Le bombardement s'étend à la rive droite de la Meuse, et jusqu'en Woëvre. Avec « un battement » de quelques heures, qui en scande les mouvemens, la bataille va donc probablement se développer en une bataille générale ; encore ces premières passes ne sont-elles peut-être que des feintes. Mais, sur le point principal, il y a une certitude ; plus ou moins acharnée, plus ou moins opiniâtre, plus ou moins à fond, l'offensive allemande est déchaînée. Il a sonné une de ces heures d'histoire où le destin et la vaillance engendrent pour des siècles.

Toutes les raisons alléguées pour et contre tombent en présence du fait et n'auraient plus qu'un intérêt rétrospectif. On avait mal interprété, si elles avaient été bien rapportées, les paroles de Hindenburg, à qui il était arrivé une étrange aventure : le traducteur avait, dans ses propos, oublié une négation. Au surplus, il n'importe ;

n'importe ce qu'il nous dit, n'importe ce qu'on lui a fait dire. Raisons pour l'offensive : l'Allemagne ne voudra pas attendre que l'aide américaine donne son plein effet ; sa situation alimentaire est pénible ; sa situation financière très difficile ; sa situation économique, avec la perspective d'un boycottage universel, très sombre et très précaire ; sa situation politique troublée, et, malgré la docilité, la passivité, la servilité de la nation, instable : c'est pour elle une quadruple ou quintuple nécessité d'en finir. Raisons contre : les Empires triomphent, dans l'Est, au delà même de ce qu'ils avaient rêvé : pourquoi attaqueraient-ils dans l'Ouest? Attaquer, pour eux, ce serait s'obliger à la victoire, éclatante, accablante, écrasante ; un demi-succès serait un échec total. Eh ! oui, il leur fallait, dans le marasme où la disette avait plongé leurs peuples, faire sonner les cloches ; mais Lenine et Trotsky se sont pendus à la corde, et elles ont sonné. Cependant, il se pourrait que la vérité fût là. Les événemens de Russie ne paraissent pas avoir jeté l'opinion allemande en des transports d'enthousiasme, ni dans les milieux parlementaires, ni dans la presse, ni dans les masses populaires. La Courlande, la Lithuanie, la Livonie, l'Esthonie et la Finlande par-dessus la Pologne, c'est très beau, c'est trop beau ; la Grande Russie, derrière la Petite, c'est très vaste, mais c'est très lourd : que de régimens, ne fût-ce que de *landsturm*, on se condamne à y maintenir, ne fût-ce que pour y faire la police ! A supposer qu'on trouve du blé dans les greniers, comment le transporter, en l'état des chemins de fer, du matériel et des routes ? Une seule ressource, Odessa, la Mer-Noire et le Danube. Mais combien de semaines ou combien de mois? Et du reste, y a-t-il tant de blé en Oukraine? Quand l'Allemagne, pour allécher la Suisse, lui en promet, dit-on, des dizaines, des centaines de milliers de tonnes, c'est un joli *bluff*. Rappelons-nous que les approvisionnemens ou bien ont été brûlés, ou bien ont pourri faute de soins, ou bien sont disséminés, cachés, immobilisables ; et que le paysan s'est contenté de gratter la surface de son champ, en a fait tout juste pour lui. Nous le savons, il y aura les futures récoltes, et l'Allemagne, en prévision, expédie des wagons entiers d'instrumens agricoles, mais ce n'est pas encore la prochaine qui nourrira l'Europe centrale. Les têtes sont remplies, ou, comme on dit maintenant, les crânes ont été bourrés de songes magnifiques, mais les estomacs restent vides. La fin de mars, le commencement d'avril devaient précisément marquer le point le plus aigu de la crise. Nous y sommes ; cette unique et péremptoire raison a effacé toutes les autres. On crie à l'Allemagne : « Des conquêtes, des terres, des

royaumes, des duchés ! » Elle répond : « La paix ! du pain, du pain ! » En Allemagne même, et même officiellement, on commence à parler « du dernier quart d'heure. » Hindenburg, Ludendorff, n'ont plus que cette minute pour enlever la paix qu'ils veulent; s'ils ne l'enlèvent pas, l'Allemagne acceptera la paix qu'elle pourra.

De notre côté, oserons-nous dire que nous souffrons, que nous manquons de quoi que ce soit? Assurément, nous sommes éprouvés dans les plus hautes et les plus nobles parties de nous-mêmes; assurément, nous souffrons dans notre cœur, dans notre chair, ou dans la chair de notre chair. Mais, pour souffrir, au sens de manquer, nous ne souffrons pas. Certaines denrées, qui ne sont pas toutes de luxe, sont rares, sont chères, sont mesurées; néanmoins, nous n'en sommes pas privés; et, en termes absolus, nous ne sommes pas privés. Par conséquent, pas de dépression physiologique, qui est le véhicule de l'autre. Et, non plus, pas de dépression, pas de fléchissement psychologique. Au contraire, jamais l'armée n'a montré plus de confiance tranquille en elle-même. Jamais le moral du pays n'a été meilleur. Les ombres, s'il y en avait, ont été dissipées par la ferme attitude du gouvernement, qui, appuyé sur une majorité inébranlable, poursuit au dedans l'œuvre d'épuration douloureuse, mais salutaire, afin de pouvoir, en toute sécurité, en toute sérénité, accomplir au dehors sa tâche essentielle : faire la guerre. Le discours où M. Clemenceau a résumé en ces trois mots sa politique a eu, dans le pays tout entier, et il méritait d'y avoir, le retentissement le plus considérable. Il s'est trouvé exprimer heureusement, et comme frapper en médaille, un moment de la pensée et de la volonté nationale, le désir le plus ardent de l'âme française à son maximum de tension. Elle a tressailli en sentant qu'elle avait enfin la seule chose, nécessaire sinon suffisante, qui lui avait si longtemps manqué, quelque chose qui ressemble d'aussi près que possible à un gouvernement de guerre. « Je fais la guerre: » c'est ce qu'elle a retenu surtout de la harangue vibrante, nerveuse, saccadée, selon sa manière, de M. le président du Conseil. Ce qu'il y a de français dans cette manière même, dans le ton et dans le geste, ne pouvait manquer de toucher la France : la race s'y reconnaissait, s'y voyait et s'y entendait.

Dans quoi et en qui la Russie se reconnaîtrait-elle? Elle vient de toucher le fond de l'abîme. Il n'y avait pas de doute que le Congrès général des *Soviets* ne ratifiât le traité signé par les commissaires du peuple. Il l'a fait par 704 voix contre 101, et 115 abstentions. Le

plus fort, ce sont les 115 abstentions : la honte est partagée, la souillure est sur tous, et ces 115 Pilates ne s'en laveront pas les mains. S'abstenir sur la vie ou la mort de la patrie, ne pas avoir ou ne pas oser exprimer son avis là-dessus, il n'y aurait rien de plus incroyable, s'il n'y avait les considérations que le Congrès a données comme motifs à sa résolution, et le jugement qu'en commettant son acte, il en a lui-même porté. « Le 4e Congrès extraordinaire sanctionne le traité de paix conclu par nos représentans à Brest-Litovsk, le 3 mars 1918, et approuve l'action du Comité central, ainsi que celle du Conseil des commissaires du peuple, qui ont résolu et signé une paix pénible, forcée et déshonorante. » Retenez la tournure : on eût pu glisser un « malgré, » un « quoique; » on eût pu écrire : « qui ont signé la paix, quoique cette paix soit déshonorante. » Mais non, on se contente d'accoler l'adjectif au substantif, bonnement, platement, sans le charger de blâme ni de regret. « Déshonorante : » il semble qu'il soit indifférent de se déshonorer ; et, par l'approbation, la ratification, la sanction, on saute à deux pieds dans ce déshonneur, qui rejaillit en taches de boue sur une nation hier respectée et glorieuse. L'homme qui s'écriait, en se frottant les mains : « Enfin, nous avons fait faillite ! » ne le disait que d'une maison de commerce, pour laquelle ce pouvait être une manière de liquidation, malhonnête, mais avantageuse. Jamais gouvernement, jamais assemblée, jamais peuple ni représentans du peuple ne l'avaient dit aussi cyniquement d'une nation pour qui « liquider » de la sorte, c'est se suicider, en mariant l'impudence au désastre.

Passons loin, et passons vite ; pourtant ne soyons pas injustes. Parmi les 101, une minorité, dite « socialiste révolutionnaire de gauche, » a protesté, a déclaré qu'il suffisait que cette paix fût « forcée et déshonorante » pour qu'elle ne s'y résignât point, a réservé sa liberté de revendication. Phénomène plus singulier : les maximalistes eux-mêmes, ceux mêmes qui ont signé, qui ont proposé et soutenu la rectification, ont l'air par intervalles de se comporter comme s'ils n'avaient ni fait ratifier, ni conclu, ni signé un traité qui les lie. Est-ce la paix? est-ce la guerre ? N'est-ce pas plutôt l'absence de l'une dans la carence de l'autre? Limbes diplomatiques, brouillards, nuées, fumées, où les contours des choses sont aussi incertains que le sont les frontières non tracées d'États inexistans. Au mépris de la paix de Brest-Litovsk, le prince Léopold de Bavière continue de diriger ses colonnes sur Pétrograd, et dessine, d'un geste large, à grand rayon, l'encerclement de Moscou. Après avoir démoli l'armée, le *Soviet* en

est réduit à refaire une milice. Pourquoi cette « milice ? » Non point, certes, pour une guerre « pillarde » dont « la République fédérative et socialiste » a horreur, mais pour « défendre la patrie socialiste, suivant son droit et son devoir, contre les agressions possibles des pays impérialistes. » — Pays impérialistes ; est-ce à dire : impériaux? Sont-ce les Empires et leurs aigles, auteurs et instrumens de la « guerre pillarde? Ce sont eux, mais non pas eux seuls, c'est nous avec eux, les démocraties avec les Empires. « Les forces du capitalisme international s'avancent en Russie ; les Allemands à l'Ouest, les Anglo-Français au Nord. (Et l'on se demande ce que cette allusion signifie.) Le président Wilson, qui, par amour de la démocratie, s'obstine à parler doucement aux *Soviets*, est repoussé avec insolence : Allez, bourgeois ! Allez, suppôt du capitalisme ! Si, dans le déshonneur que leur congrès avale, les *Soviets* conservent une espérance, c'est que « la révolution ouvrière est proche, et que la victoire du prolétariat socialiste est garantie, en dépit des ministres farouches des gouvernemens impérialistes. » Et c'est ce qui leur rend l'infamie légère. Nous concluons au cas de folie collective le plus prodigieux, endémique et épidémique, généralisé, incurable. Le peu de personnes demeurées saines se terrent et se taisent, ou ne se prononcent qu'en tremblant, parce que se prononcer, c'est se dénoncer. Les voix qui ne disent pas de sottises, qui ne font pas chorus dans le concert impie, viennent presque toutes de l'étranger; à peine quelques-unes s'élèvent-elles de la terre russe. Et c'est peut-être encore ce qu'il y a de plus étonnant, cette démission subite, cette défaillance de toute une nation, et qu'aucune armature n'ait résisté, qu'aucun ressort ne se soit redressé.

Tout autour de ces isolés silencieux, muets dans leur tour d'ivoire percée, ce n'est qu'incohérence et délire. Les mêmes gens qui livrent la patrie sans scrupules ont scrupule à livrer la Révolution. Tandis que Tchitchérine, adjoint au commissaire du peuple pour les Affaires extérieures, cède tout ce qui n'était pas encore cédé, Trotsky, nommé commissaire à la Guerre, se retire à Moscou, soi-disant pour organiser la résistance. Résistance qui, du reste, consiste à s'en aller, à faire le désert devant l'ennemi, puisque l'Allemand, avec qui la Russie a fait la paix, n'en demeure pas moins l'ennemi de la Révolution, et qu'ils ne cessent pas de se faire la guerre.

Le gouvernement maximaliste menace de reprendre la tactique de 1812. Si Moscou n'est pas hors d'atteinte, il se transférera à Samara, à Saratoff ou même à Oufa. Seulement, en 1812, il y avait les

cosaques qui harcelaient les débris de la grande armée; leur galop ne les emportait pas toujours, il les ramenait quelquefois. Les *bolchevikis*, quant à eux, n'ont jusqu'ici su faire que deux choses : s'étaler et détaler. Chassés de la Russie d'Europe par les Allemands, essaieraient-ils de fonder en Sibérie l'asile de la Révolution et la patrie du socialisme?

Ils risqueraient, eux et les Allemands à leur suite, d'y rencontrer les Japonais. A la vérité, l'intervention japonaise est encore à l'état de projet : toutes les objections, de la part de l'une ou de l'autre puissance alliée, toutes les hésitations du Japon lui-même ne sont peut-être pas levées. Mais que pèsent-elles, en regard de la fatalité? Il ne se peut pas que le Japon, et sans doute la Chine, pour peu qu'une action d'ensemble y soit possible, ne ferment pas les portes et ne barrent pas les routes de l'Extrême-Orient; parce que, pour le Japon, les laisser ouvertes, ce serait se laisser enfermer, et, pour la Chine, les ouvrir, ce serait s'ouvrir trop. En ce qui nous concerne, après nous être forgé une fausse Russie, ne nous forgeons pas un Japon chimérique : sachons borner et nos vues et nos vœux. L'intervention attendue sera sans doute, à son début, du moins, et tant que les événemens n'en forceront pas les conséquences, limitée à l'occupation de Vladivostok et de la tête de ligne du Transsibérien. Mais, même dans ce cadre restreint, elle est hautement souhaitable, et elle paraît inévitable. Si nous ne devons pas nous bercer d'illusions, nous ne devons pas non plus nous frapper de phobies qui paralyseraient l'un quelconque de nos moyens. Que craindrait-on? Le spectre du Péril Jaune? Nous verrons demain ou après demain, s'il y a quelque chose à voir. Aujourd'hui, on ne voit que le Péril « boche. » Mais quoi! Le Japon pourrait être tenté de s'installer sur la côte de la Province-Maritime, mettre le pied sur le continent asiatique, et l'y avancer même un peu? Vaudrait-il mieux permettre de s'y installer, soit directement à l'Allemagne, soit à une Russie germanisée, c'est-à-dire encore à l'Empire allemand sous le masque, par interposition de personnes?

A cette hypothèse, les Allemands haussent les épaules et plaisantent. « Parce que nous sommes sur la Narva, on nous aperçoit déjà sur l'Amour! » Mais déjà ils sont sur le golfe de Bothnie; à travers la Finlande, ils s'étirent vers l'Océan glacial; par l'Autriche-Hongrie, ils sont sur l'Adriatique; par la Bulgarie, sur la Mer-Noire; par la Turquie, ils vont, un de ces jours, s'efforcer de regagner le golfe d'Oman et l'océan Indien. Un retour offensif contre Salonique,

qu'exécuterait l'armée de Mackensen rendue libre, pourrait, la fortune aidant, leur livrer dans l'Archipel une des clefs de la Méditerranée. Pour ne pas sortir du présent ni du certain, ils sont à Odessa et à Constantza. La Roumanie, héroïque et trahie, est à leur discrétion, et ils en abusent. Comme ils la tiennent sous le genou, ils la saignent et la dépècent. Leurs conditions sont plus que draconiennes, léonines, féroces. Territorialement, ils lui arrachent non seulement les cols et les passages, mais, par endroits, les versans méridional et oriental des Alpes de Transylvanie. Ils y découpent, à l'Ouest, au Nord, à l'Est, trois lanières, trois bandes, plus ou moins longues, plus ou moins larges : trois couloirs pour communiquer avec leurs complices et les introduire chez autrui. C'est la servitude politique, mais l'esclavage économique serait pire. L'Allemagne abat sur les pétroles, sur les blés, sur les chemins de fer, sur les fleuves, sa poigne impitoyable. Elle ne ménage rien, pas plus la liberté intérieure que l'indépendance extérieure. Le roi Ferdinand, tout Hohenzollern qu'il est, justement parce qu'il est Hohenzollern, s'est rendu coupable à ses yeux du plus abominable des forfaits, qui est d'avoir été Roumain, et de n'avoir plus été Allemand. Son peuple a le tort de l'en aimer davantage. Qui sait si l'on ne les en punira pas tous les deux, en le déposant, et en intronisant de force, à sa place, un de ses frères, « le gros Guillaume » ou le prince Charles ?

Mais, pour se faire la main, avant de la porter sur la couronne, on la met sur le gouvernement. Le général Averesco, aux prises à la fois avec les Allemands par devant, et, par derrière, avec les *bolchevikis* qui, là encore (le hasard n'est pas si aveugle), font le jeu de l'Allemagne, s'est retiré. M. Marghiloman lui succède. Dès lors que M. Pierre Carp se dérobait, en s'excusant sur son grand âge, il n'y avait pas en Roumanie un germanophile plus qualifié que M. Alexandre Marghiloman, et d'un zèle d'autant plus chaud que c'est un zèle de néophyte. Nous avons connu à Paris M. Marghiloman, bien mieux que par les chevaux de son écurie de courses ; des camarades d'études, qui sont devenus des maîtres de notre Faculté de droit, l'ont connu aussi ardemment francophile qu'il est devenu ardemment admirateur de l'Allemagne. Son abjuration est si récente, que, dans la période qui précéda l'entrée en guerre de la Roumanie, on crut à une comédie arrangée, quels que pussent être leurs rapports personnels, entre M. Jean Bratiano et lui, pour contrebalancer le mouvement qui, dès les premiers mois, emportait spontanément la nation roumaine vers la France. Le nouveau ministre des Affaires étrangères M. Constantin

Arion, converti comme M. Marghiloman au culte du vieux dieu germain, et comme lui ancien élève de la Faculté de droit de Paris, fera difficilement oublier que, si ce n'est lui-même, son frère, M. Virgile Arion, fut un des personnages influens de la « Ligue culturale » dont le président était ce père Lucaci, curé dans le Maramarös, en Transylvanie, que les Hongrois ne se firent pas faute d'emprisonner à plusieurs reprises, pour réprimer les effusions de son patriotisme roumain. Mais c'est la loi : plus on a à se faire pardonner, plus on est incliné à donner et abandonner. M. Marghiloman se flatte t-il de pouvoir, par la grâce de ses sympathies, adoucir la rigueur allemande? Nous désirons sincèrement qu'il y réussisse, ou, pour dire vrai, nous ne désirons rien, sinon que la Roumanie, en tant que nation, et nos amis de Roumanie, ne souffrent pas trop. Nous ne demandons même pas qu'on leur épargne l'exil, infligé à trente d'entre eux, qui, dans ces cruelles circonstances, y trouveront peut-être une consolation. Mais, comme la Conférence de Londres l'a solennellement proclamé, nous tenons, d'une foi indéracinable, que de tels « traités » sont nuls à tous les titres ; qu'ils le sont pour l'Entente et pour chaque nation de l'Entente; que jamais nous n'y pourrons ni souscrire, ni adhérer; parce que les confirmer, les accepter, y consentir, serait non seulement sacrifier deux de nos alliés, mais nous sacrifier nous-mêmes, nous tous et chacun de nous. Quand même ils s'y résigneraient, sous le joug, nous serions encore, pour eux et pour nous, contraints de les repousser.

L'emprise de l'Allemagne devient de plus en plus audacieuse, sa tyrannie de plus en plus pesante. Les neutres n'en sont pas garantis. Maintenant qu'elle est prépondérante dans la Baltique, les Scandinaves vont en faire l'expérience. Ils l'ont déjà faite : la Suède, aux îles Aland; la Norvège, maintes fois, pour sa flotte de commerce; le Danemark, au moindre incident. La Hollande leur doit la réquisition de ses bateaux, que la guerre sous-marine interdit aux États-Unis et à l'Empire britannique de garder inemployés dans leurs ports; elle leur devra peut-être leur destruction, non point par la fortune de la mer, que fouette et irrite le génie diabolique des hommes, mais de propos délibéré, pour supprimer une concurrence redoutable, dans le métier, fructueux entre tous au lendemain de la paix, de « transporteur » universel. La Suisse se voit refuser ou voit couler les navires qui la ravitailleraient en blé et en matières premières. La convention financière et commerciale que nous venons de passer avec l'Espagne pourrait attirer des ennuis au royaume

ibérique. Un surcroît d'ennuis, car la Péninsule est depuis longtemps un terrain de culture favori de la propagande allemande; et, sinon le prince de Ratibor, qui a d'autres goûts, son ambassade entretient avec les anarchistes des relations sur lesquelles le journal *El Sol*, à défaut de verser des torrens de lumière, projette peu à peu quelques rayons. Mais ce n'est pas dans le seul sac anarchiste qu'on prend la main de l'Allemagne; elle la fourre dans tous les sacs. Les crises espagnoles, qui se répètent et s'exaspèrent, et qui sont plus que ministérielles, sont dues aux Juntes militaires et civiles, c'est entendu; mais à qui sont dues les Juntes? L'ordre réel ne se rétablira ni par la formation d'un nouveau ministère, fût-ce un grand ministère, sous la présidence de M. Maura, assisté de M. Dato, du comte de Romanonès et de M. Garcia Prieto, ni par de nouvelles élections qui du reste n'ont rien changé, ni par un programme royal de réformes.

Le mal de l'Espagne est le mal d'une nation et d'une société, où se mêlent les fins et les commencemens, qui pourra bien, si l'on sait reconnaître et séparer le bon grain de l'ivraie, aboutir à un travail de renaissance. Mais c'est d'abord le mal d'une nation, et ce mal d'une nation est le mal de toutes les nations. Le monde tout entier est malade de l'infiltration, de l'invasion allemande. Partout l'Allemand se présente comme le despote, l'espion, l'ennemi du genre humain. Le dilemme est le même pour tous les pays, grands ou petits, belligérans ou neutres. Ou l'humanité fera ce qu'il faut pour se guérir du fléau et s'en préserver. Ou la vie de l'humanité ne vaudra plus d'être vécue.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

VAINCRE

Les considérations qui vont suivre nous ont été adressées par un savant et brillant tacticien, quelques jours avant le déclenchement de l'offensive allemande. Les grands événemens qui se sont déroulés depuis lors, — la ruée sur le front britannique, la splendide attitude de nos troupes, l'unité de commandement enfin réalisée, le prodige de valeur et de science militaire auquel s'est une fois de plus heurté l'ennemi, la résolution dont les peuples alliés ont fait preuve, l'énergie déployée par les chefs de leurs gouvernemens, — sont venus apporter une éclatante confirmation aux idées présentées par notre éminent collaborateur comme les principes essentiels d'une conduite de la guerre qui doit nous mener à la victoire.

I

15 mars 1918.

Les derniers événemens du front oriental de la guerre ont dû convaincre dans le monde entier les hommes de bonne foi et qui pensent, qu'aucune paix n'est possible pour le monde tant que l'Allemagne n'aura pas été vaincue. Il n'est pas inutile cependant d'insister sur cette tragique leçon de choses. Le plus grave danger qui puisse menacer l'Entente aux heures critiques serait qu'elle se fît illusion sur l'inéluctable nécessité de mener la lutte jusqu'au bout.

Depuis deux mois, l'impérialisme allemand a mis cartes sur table; il veut de vastes conquêtes politiques et la domination économique; il a commencé de réaliser son plan; il entend en poursuivre l'exécution par des paix séparées. Les Puissances de l'Entente ont proclamé leur volonté de n'ouvrir de négociations de paix qu'en vue d'un règlement général, garantissant

l'indépendance effective de chaque nation et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Entre ces deux volontés, entre ces deux principes, *aucune conciliation n'est possible*. Il faut que le monde se soumette à l'Allemagne ou que l'Allemagne soit vaincue.

« Les peuples et les provinces, dit le président Wilson, ne doivent pas faire l'objet de marchés entre souveraineté et souveraineté... Tout règlement territorial se rapportant à cette guerre doit être fait dans l'intérêt et au bénéfice des populations intéressées...; toutes les aspirations nationales bien définies doivent recevoir satisfaction. » Le général Hofmann à Brest-Litovsk, le comte von Hertling devant le Reichstag, répondent : « Nous concluons la paix *sur la base du succès de nos armes*. » En regard de cette affirmation du « droit du poing » *(Faustrecht)* et de l'illustration éclatante que lui donnent les faits, il est bien clair que les adhésions *de principe*, données par la diplomatie allemande au droit des peuples, n'étaient hier et ne pourraient être demain qu'un simple piège tendu à la lassitude des combattans.

L'Empereur, à Homburg, justifie toutes les annexions et toutes les germanisations par la mission providentielle de l'État allemand. « Notre-Seigneur a certainement une idée à lui au sujet du peuple allemand... Ceux qui ont étudié l'histoire savent que le Seigneur-Dieu, en employant tantôt un peuple, tantôt un autre, a essayé de mettre le monde dans le droit chemin. Ces peuples n'ont pas réussi. L'Empire romain s'est écroulé. L'Empire franc est tombé en morceaux. L'ancien Empire allemand a fait de même. C'est à nous maintenant que le Seigneur a confié la grande tâche... Nous serrons la main de l'ennemi battu par les armes et qui lève la main pour se rendre. Mais quant à l'ennemi qui n'accepte pas la paix et s'obstine à verser notre sang et celui de nos peuples, il subira notre contrainte... » L'erreur des *Bolcheviki*, — de ceux qui furent sincères dans leur folie, — aura été de se fier au peuple allemand pour faire la leçon à ses gouvernans. Ne tombons pas dans les mêmes illusions. Si la forme mystique du discours appartient en propre à Guillaume II, sachons que l'Empereur, quand il affirme le droit du germanisme à conquérir et à dominer, a tout son peuple avec lui. Plus exactement : c'est son peuple qui le pousse dans cette voie.

J'entends : tout ce qui compte dans le peuple allemand. Car en Allemagne, quelque extraordinaire que cela puisse nous paraître, il y a des classes dirigeantes et des classes qui, de leur plein gré, se laissent diriger (1). Quelques protestations isolées, que le gouvernement allemand ne voit pas d'un mauvais œil, puisque sa censure les épargne, ne doivent pas nous faire concevoir à cet égard la moindre illusion. Le peuple allemand se révoltera peut-être le jour où il sentira passer le vent de la défaite. Mais tant que ses dirigeans tiendront le succès, ou les apparences du succès, il étonnera le monde par sa docilité.

Or, aujourd'hui comme en août 1914, ces dirigeans, hobereaux agrariens, intellectuels, financiers, industriels et, avant tout, militaires, ne comprennent la paix allemande que comme la consécration de la *Weltpolitik* et le commencement de la domination universelle. Depuis plus de dix ans, ceux des Français qui sont allés en Allemagne et qui savaient regarder autour d'eux et écouter, nous ont prévenus que l'opinion allemande était partie à la conquête du monde : *Deutschland über alles in der Welt*. Depuis le début de cette guerre, quantité de documens ont été publiés, montrant combien est fort et combien répandu chez nos adversaires le désir ou le besoin de nouvelles annexions. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur les causes matérielles de cet état d'esprit. Mais si l'on admet, avec tout le monde civilisé, qu'il y a trois ans et demi le peuple allemand a entrepris de propos délibéré une guerre de conquête, on ne peut s'étonner qu'il ait été ressaisi tout entier par ses rêves les plus ambitieux, dès que l'effondrement russe lui a offert un moyen de les réaliser. On doit conclure aussi que toute paix future ne sera qu'une simple trêve, si elle n'enlève pas au peuple allemand la possibilité de reprendre les conquêtes interrompues.

Les négociations de Brest-Litovsk ont prouvé jusqu'à l'évidence qu'en Allemagne le haut commandement impose ses directives au chancelier. Le contraire seul eût pu nous surprendre, car nous savons, ou nous devrions savoir, qu'en

(1) «... Nos ennemis parlent d'affranchir le peuple allemand de la tyrannie de ses autorités. Nous ne pouvons qu'en rire. Le mal vient de l'extrême docilité de beaucoup d'Allemands, qui ont à l'égard des autorités une attitude apathique et n'ont aucun désir d'avoir une responsabilité personnelle dans les affaires du pays... » (Discours prononcé le 14 décembre 1917 par le prince Max de Bade à l'ouverture de la session de la Chambre des seigneurs badoise.) Les rares esprits libéraux qui existent en Allemagne pensent sur ce point comme le prince Max de Bade.

Allemagne les militaires ont depuis longtemps l'habitude d'être les maîtres. En face des grandes nations libérales chez qui le principe *Cedant arma togæ* est entré depuis longtemps dans les mœurs comme dans les constitutions, le royaume de Prusse est resté, en plein xxe siècle, un anachronisme féodal et militaire. La guerre fut, de tout temps, son « industrie nationale » et la Prusse, depuis 1871, gouverne l'Allemagne et la façonne à son image. Les militaires composent exclusivement l'entourage du souverain, ils pénètrent l'administration et la diplomatie. Même la constitution actuelle des Chambres y assure la prépondérance du parti conservateur agrarien, c'est-à-dire de la caste militaire.

On a pu se figurer l'an dernier à l'étranger qu'une opposition se dressait en Allemagne contre l'élément militaire. La majorité du Reichstag a voté une « résolution » en faveur de la paix « sans annexions ni indemnités. » Le gouvernement a fait cette formule sienne, — pour le dehors, — car il continuait à distribuer à ses soldats des brochures pangermanistes. Il était facile, dès cette époque, à quiconque ne voulait pas s'illusionner, de découvrir l'hypocrisie de la formule allemande et d'apercevoir quels projets d'annexions déguisées et de conquêtes économiques elle dissimulait. Aujourd'hui, les tractations de Brest-Litovsk ont déchiré tous les voiles.

Serons-nous assez fous pour compter, comme le gouvernement des Soviets, sur le désir de paix du peuple allemand qui souffre, sur l'ouvrier et sur le paysan allemands? Peut-être un jour, quand nous aurons battu l'armée allemande; mais maintenant non. Retenons l'histoire des grèves de Berlin de janvier dernier, réglées en un tournemain par le général von Kessel, gouverneur des Marches. Un roulement de tambour annonçant la suspension des garanties constitutionnelles; toute réunion, même privée, interdite : quatre jours après, sans l'ombre d'une résistance, la grève avait pris fin.

Allons plus au fond des choses. C'est toute l'éducation nationale (la plus grande force de l'Allemagne contemporaine) qui a créé l'orgueil de domination, la folie de conquêtes, comme la docilité du peuple allemand. A cette forte discipline nationale, dont nous ne devons point trop médire, s'ajoutent, dans un enseignement raisonné, suivi, prolongé, le culte des victoires militaires, la doctrine que l'intérêt supérieur de l'État

justifie tout, l'affirmation constante de la supériorité de la Culture allemande et de son développement nécessaire. En Allemagne, le christianisme lui-même s'est mis au service de l'État et s'est fait allemand (1).

Par là s'explique l'état d'esprit, étrange autant que révoltant chez un civilisé, que constatent toutes les commissions d'enquête sur les « atrocités allemandes » et dont on ne peut retrouver l'équivalent que dans les guerres d'extermination des peuplades primitives. Le but de la guerre n'est plus seulement la destruction des forces organisées de l'adversaire, mais la destruction de l'adversaire lui-même. Le véritable but de guerre de l'Allemagne est de détruire ce qui fait obstacle à la juste expansion de la civilisation allemande, de l'industrie et du commerce allemands de la race, allemande.

Ce ne sont pas seulement deux groupes de nations que la guerre actuelle a mis en présence, ce sont deux civilisations, ou, pour employer ce mot dans le sens le plus large, deux religions opposées; c'est, d'un côté, un idéal de liberté et de justice humaines, de l'autre une civilisation purement matérielle et fondée sur la force. La lutte ne peut pas finir par un compromis, mais seulement par la défaite d'un des deux partis. Ou le règne du sabre, ou le règne du droit.

*
* *

Abandonnons le terrain des idées et plaçons-nous sur celui des faits. Pour que nous n'ayons pas combattu en vain, pour qu'il nous soit garanti que la paix future ne sera pas une simple trêve, il est clair qu'un certain équilibre des forces dans le monde est indispensable. S'il y avait une nation supérieure en puissance à toutes les autres, jamais la « Société des Nations » ne pourrait se constituer.

Or, la Russie désarmée semble être *pour le moment* à qui

(1) « ... L'État national allemand n'a pas seulement été adoré. Il a été divinisé... Cette identification de l'État avec le Royaume de Dieu a pour conséquence naturelle que l'augmentation de puissance de l'État apparait comme le but le plus élevé de l'activité humaine... Après les immenses succès de 1870, en présence d'une force et d'un éclat tels que la nation allemande ne les avait pas vus depuis des siècles, ce culte de l'Etat est devenu la religion, non seulement des militaires et des fonctionnaires, mais de la plus grande partie des intellectuels, notamment des historiens et des hommes politiques... » — Extrait d'une brochure, parue en 1917, de Frédéric Curtius, conseiller d'État allemand et président de Consistoire, citée par le *Journal de Genève* du 12 janvier 1918.

veut la prendre. Nous ne savons pas ce qui s'y passe. Nous ne connaissons même pas les limites exactes des « États limitrophes » que les Allemands ont « libérés du joug russe » par une parodie de traité et qu'ils se proposent d'annexer sous la forme d'une sorte de Protectorat. Mais la proie est d'importance : le chiffre d'habitans de la zone « protégée » semble se rapprocher de soixante millions.

Certes, l'occupation de cet immense territoire désorganisé et surtout sa mise en exploitation demanderont des forces et du temps. Cependant, si nous laissons la Russie à elle-même, si elle continue à donner au monde le spectacle d'un peuple qui s'abandonne et se livre à l'ennemi, l'établissement de l'ordre allemand dans les provinces de l'Ouest sera besogne relativement facile. Que deviendront les territoires, plus immenses encore, situés à l'Est ? Tout ce qu'on peut dire, c'est que, si l'anarchie y persiste, ils offriront à l'envahisseur les mêmes facilités et les mêmes tentations d'intervenir.

Supposons même que l'Empire allemand se contente, pour prix de cette guerre, de consolider et d'exploiter sa situation nouvelle dans l'Europe orientale, avec toutes les conséquences politiques et économiques qu'elle comporte et qu'il puisse y parvenir. Supposons, — ce qui n'arrivera certainement pas, — que pour obtenir d'avoir les mains libres vers l'Est, nos adversaires renoncent provisoirement, du côté de l'Ouest, à toute annexion, à toute « garantie » d'ordre territorial ou militaire et que la paix générale consacre cet état de choses. Qu'en adviendra-t-il ?

Il est clair que les projets de *Mitteleuropa* de Naumann seraient de beaucoup dépassés par l'Allemagne de demain. Aucune puissance, aucun groupement libre de puissances ne pourrait, dans l'avenir, être assuré de faire équilibre à une *Mitteleuropa* grossie de soixante millions d'habitans d'origine russe, sans compter les Serbes et les Roumains asservis, gouvernée et militairement organisée par le grand état-major allemand, libérée de tout contrepoids vers l'Est, dominant par la Baltique les États scandinaves, touchant par le golfe Persique aux Indes et par la Syrie au canal de Suez et à l'Égypte, exploitant à son profit toutes les Russies et maîtresse de toutes les routes terrestres qui conduisent d'Europe en Asie.

La situation que nos ennemis tentent en ce moment d'éta-

blir dans l'Est, et qu'ils ne peuvent pas ne pas vouloir maintenir à la paix générale, est telle qu'aucune des nations du groupe opposé ne peut l'admettre, quelle que soit d'ailleurs la situation créée dans l'Ouest par le traité de paix. Car si, par impossible, les nations de l'Entente consentaient à cette paix de faiblesse et d'abdication, nul doute que l'Allemagne agrandie, devenue plus confiante encore dans sa force et plus désireuse d'hégémonie mondiale, ne poursuive par tous les moyens l'exécution du plan de conquête et de germanisation des peuples voisins qu'elle estime être dans ses destinées.

Ni la Grande-Bretagne, ni les États-Unis, ni l'Italie, ni le Japon, ni aucune des nations qui se sont solidarisées avec nous dans cette guerre, ne peut accepter de transmettre aux générations futures une tâche infiniment plus rude et plus lourde que celle qui leur incombe pour achever nos adversaires actuels.

Quant à notre France, sa situation est infiniment plus nette encore. Si elle laissait se constituer et s'organiser la « plus grande *Mitteleuropa* » que nous voyons s'ébaucher sous nos yeux, elle tomberait tout de suite à l'état de puissance secondaire, vouée d'abord à la ruine, puis à l'asservissement.

Être ou ne pas être. Si nous voulons vivre, il faut vaincre.

*
* *

Mais, peut-on répondre, si les Allemands ont acquis, au cours de la guerre, des gages territoriaux considérables, que nous ne pouvons pas laisser entre leurs mains, notre coalition de son côté détient des gages, d'autre nature il est vrai, mais dont l'importance est également vitale pour nos ennemis. Nous occupons la totalité des colonies allemandes; nous avons la maîtrise des mers; nous contrôlons la production d'une part très importante des matières premières indispensables à l'industrie allemande. N'est-il pas possible de procéder à un échange?

La réponse est dans ce fait qu'atteste la lecture de tous les journaux allemands : les succès que leur a valus la trahison des *Bolcheviki* ont exaspéré jusqu'à la démence chez nos adversaires l'espoir d'hégémonie. Non seulement ils ne songent à rien abandonner de ce qu'ils croient tenir, mais ils visent des conquêtes nouvelles et d'importance non moindre : l'occupation de la côte flamande, l'annexion des bassins de Briey et

de Longwy, la création d'une *Mittelafrika* allemande englobant toute l'Afrique Centrale, depuis le Cameroun et le Gabon jusqu'à la région des Grands Lacs et au Mozambique. En Allemagne, la politique de Bethmann ou de Kuhlmann, — celle des annexions déguisées et des conquêtes économiques, — a succombé devant la politique de Ludendorf, celle des annexions à outrance. Une inéluctable fatalité veut que le militarisme allemand, qui a déchaîné sur le monde le crime de cette guerre, soit acculé à la politique du tout ou rien et qu'il ne puisse, sans être balayé, abandonner aucun de ses buts de conquête. La constatation à laquelle nous ne pouvons nous soustraire est qu'après trois ans et demi de guerre, l'Allemagne, si épuisée qu'elle soit, est tout entière avec Ludendorf contre Kuhlmann.

Peut-on concevoir une paix de transaction avec les alliés de l'Allemagne? En tout cas, il n'y a pas de transaction possible avec l'impérialisme allemand, qui exploiterait la paix comme une trêve, lui permettant de recommencer dans quelques années, avec des moyens agrandis, le coup de 1914. Réciproquement, aucune des clauses positives de la paix du droit, telle que nous la voulons, telle que nous devons l'exiger, n'a chance d'être acceptée par le peuple allemand dans sa mentalité actuelle. Or, précisément parce que le programme de paix de l'Entente est fondé sur le terrain solide des principes, il échappe aux transactions de la diplomatie, il est intangible dans ses grandes lignes. L'antinomie est complète.

Prenons comme exemple deux articles du « Programme de la paix du monde » tracé par le président Wilson : la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France et la reconstitution de la Pologne.

Il nous est impossible de concevoir l'établissement dans le monde d'une paix fondée sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, si cette paix laisse subsister les conséquences de la violence faite, il y a cinquante ans, aux populations alsaciennes. Nulle protestation ne fut plus vraiment unanime que la leur, nulle n'est moins sujette à discussion. Abandonner nos droits sur l'Alsace serait sacrifier les principes mêmes que nous jugeons indispensables à la garantie de la paix. Les chefs des gouvernemens alliés ont promis de nous « soutenir jusqu'à la mort (1) » dans nos revendications. Les délégués socialistes

(1) Discours prononcé par M. Lloyd George devant les délégués des Trade-Unions, le 5 janvier dernier.

des pays alliés, réunis à Londres, sont d'accord sur ce point avec les gouvernemens.

D'autre part tous les Allemands considèrent l'Alsace-Lorraine comme une terre allemande de droit, arrachée à l'Allemagne par la violence, reconquise en 1870; car, malgré l'évidence des faits historiques, aucun livre d'histoire allemand n'admet une autre doctrine. Quand M. de Kuhlmann a prononcé devant le Reichstag la fameuse phrase : « Faire à la France des concessions quelconques sur l'Alsace-Lorraine? Jamais! » — il n'a trouvé en Allemagne, même parmi les socialistes indépendans, aucun contradicteur. La « Terre d'Empire » est pour les Allemands le « bouclier de l'Empire » contre ses ennemis (conception militaire); elle est aussi le fruit tangible des victoires qui ont rétabli l'unité allemande et donné à l'Allemagne quarante ans d'une prospérité sans précédent. Les protestations du peuple alsacien, qualifié de race inférieure, ne peuvent valoir contre les droits et les intérêts du germanisme. L'Alsace, après un demi-siècle de domination allemande, est restée le « pays sujet » (*Unterthanenland*), privé des droits politiques des États allemands et systématiquement sacrifié à leurs concurrences économiques.

Deux symboles en présence, — liberté des peuples d'un côté, droits supérieurs du germanisme de l'autre, — deux concepts inconciliables.

Serait-il davantage possible d'arriver à un accord sur la question polonaise? L'article 13 du programme de paix du président Wilson, conforme à la « Résolution de Cracovie » des patriotes polonais, est ainsi conçu : « Un État polonais indépendant devra être constitué, auquel seront incorporés les territoires habités par des populations d'origine indiscutablement polonaise, et auquel devra être garanti un accès libre et sûr à la mer; l'indépendance politique et économique, ainsi que l'intégralité territoriale, sera accordée à cet État par un accord international. » Les Puissances de l'Entente ne peuvent retrancher quoi que ce soit de ce programme. Elles se déshonoreraient en abandonnant à la persécution un peuple qui a donné, dans des épreuves sans précédent, des marques éclatantes de vitalité, de patriotisme et d'unité. Elles manqueraient de toute prudence si elles ne résolvaient pas définitivement un problème qui renferme la menace d'une nouvelle guerre euro-

péenne. Elles doivent, pour la même raison, exiger que le nouvel État polonais soit constitué dans des conditions qui le rendent viable, c'est-à-dire de telle sorte qu'il ait un débouché.

Mais il est certain qu'aucun gouvernement allemand ne consentira autrement que contraint par la force, à rétablir une Pologne véritablement indépendante ; il est certain qu'aucun Allemand ne voudrait aujourd'hui le proposer. Cela, pour des raisons d'ordre national et d'ordre sentimental qui sont manifestes, et pour une raison de sécurité qui les domine toutes : les méthodes de germanisation employées par l'Empire allemand vis-à-vis des Polonais furent telles qu'un État polonais indépendant ne peut désormais qu'être hostile à l'État allemand.

Là est le nœud du problème : le passé de l'Allemagne saisit son présent. Des populations que la force seule a soumises, que la force seule maintient sous l'oppression allemande, ne peuvent être libérées que par la force : seule, elle peut trancher la grande querelle.

Engagés dans le plus vaste conflit que le monde ait jamais vu, il n'y a pas de moyen terme pour nous entre la victoire et la défaite. Aujourd'hui, tous ceux qui croient à l'avenir des démocraties, tous ceux qui veulent vivre et mourir en hommes libres, ne peuvent avoir qu'une pensée et qu'un but : combattre jusqu'à la paix juste, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'Allemagne soit vaincue. « La démocratie, a dit à la conférence de Londres le chef du socialisme belge, commettrait une faute irréparable en mettant bas les armes, avant que l'impérialisme ait été défait. »

II

Il faut vaincre, — vaincre par la force, par les armes, car il n'existe pas d'autre victoire.

Est-il nécessaire de montrer que nous avons les moyens de vaincre, que nous vaincrons si nous le voulons ?

Cette démonstration est sans doute inutile pour ceux qui se battent. Consciens de leur supériorité individuelle sur les ennemis qu'ils ont devant eux, leur bon sens se satisfait avec la pensée que l'Allemagne ne peut avoir raison contre le monde entier. Mais à l'arrière traînent de déplorables théories que la grande presse ne combat pas suffisamment : « Les opérations

militaires, dit-on, n'avancent pas ; atteindront-elles leur objet ? Depuis trois ans on se bat sur notre front dans les mêmes tranchées. Les Allemands ne perceront pas nos lignes ; nous ne percerons pas les leurs... » (Ce qui revient à dire : nous ne battrons pas les Allemands, puisqu'ils ne sont pas encore battus.) On dit encore : « Nos sacrifices ont été assez grands ; nous ne voulons plus d'offensives qui coûtent trop de vies humaines. Nous avons en main l'arme économique, l'arme morale, etc., etc. Attendons l'ennemi. S'il nous attaque, nous le repousserons. Après son échec, sa lassitude sera telle que les armes lui tomberont des mains. »

Ces théories, si elles se répandaient, seraient néfastes. Si jamais elles devaient prévaloir auprès de ceux qui nous gouvernent, elles nous prépareraient les plus douloureux réveils.

Ce serait une étrange illusion, après quatre ans de guerre, de compter sur le blocus seul pour réduire nos adversaires. L'importance du blocus est capitale, et j'y reviendrai ; mais ses effets sont lents et incertains. Attendre, laisser faire l'ennemi, n'a jamais conduit à aucun résultat. Les formes nouvelles prises par la guerre, — la prédominance de la guerre de tranchées sur la guerre de mouvement, — ne doivent pas nous cacher son essence, qui ne change pas. Le plus vieux principe de la guerre est que *seule l'action, seule l'offensive mène à des résultats.*

Vaincre, c'est obtenir que l'adversaire se croie vaincu, qu'il « lève les mains pour se rendre. » Il est arrivé parfois, dans l'histoire, qu'après un seul coup vigoureusement assené, l'un des partis ait renoncé à la lutte ; ce fut le cas pour l'Autriche après Sadowa. Mais ces exemples sont rares. Quand un peuple a le sentiment national développé, quand il est décidé à mettre tout en œuvre pour se défendre, une succession d'efforts a toujours été nécessaire pour user ses ressources matérielles et plus encore sa résistance morale. Après quoi, une dernière bataille (qui fut décisive parce qu'elle vint à son heure) a persuadé le vaincu de son impuissance. Les journées d'Austerlitz, de Friedland, de Wagram, ont été chacune l'aboutissement d'une série de combats ; la fin de la résistance de la capitale, en 1871, a décidé la France à se rendre. User l'adversaire, puis le battre, c'est en quoi se résume l'histoire de toutes les guerres du passé.

Cette conception est toujours vraie ; mais il est nécessaire de la mettre à l'échelle de la guerre actuelle : la grandeur des effectifs, la puissance des moyens matériels mis en œuvre ont changé en effet toutes les conditions du problème.

*
* *

Du temps des armées de métier, le peuple qui s'engageait dans une guerre déléguait, pour ainsi dire, la défense de sa cause au chef qu'il avait choisi, aux troupes qu'il avait, de longue date, recrutées, instruites, armées et organisées pour ce but. Vaincre, — disait-on dans les cours de tactique, — c'est détruire les forces organisées de l'adversaire. Le génie d'un Napoléon a fixé la forme de guerre correspondant aux conditions qui étaient celles de son temps : articuler ses forces, de façon à les mouvoir rapidement et à se trouver en mesure de les réunir, pour s'assurer la supériorité numérique sur le point décisif ; viser la masse principale de l'adversaire et la détruire, ou, plus exactement, la désorganiser et la démoraliser par un grand coup ; puis exploiter la victoire par une poursuite implacable, enlever ainsi à l'adversaire toute possibilité de rassembler les réserves ou les débris qui lui restaient et de les réorganiser pour reprendre la lutte.

Dans la stratégie napoléonienne, tout l'effort de la guerre converge vers la bataille : le chef manœuvre pour engager la bataille dans les meilleures conditions, il la gagne, il l'exploite. La phase préalable de la guerre d'usure peut être réduite au minimum et la victoire gagnée presque d'un seul coup. Sur le champ de bataille même, le chiffre des effectifs mis en œuvre et la portée des armes employées il y a cent ans, permettaient au regard du chef d'embrasser tout le terrain de la lutte. On s'engageait partout ; chacun des deux adversaires s'efforçait d'infliger à l'autre le plus de pertes possible, de le forcer à dépenser ses réserves sans engager les siennes propres (phase d'usure de la bataille). Puis, le plus souvent, grâce à la manœuvre habile ou heureuse d'un des partis, grâce à une supériorité locale quelconque, une rupture d'équilibre se produisait. Une des deux armées était battue sur un point. L'ébranlement se propageait de proche en proche ; la peur, la croyance à la défaite gagnaient l'ensemble des combattans ; le parti vaincu était moralement dissous, il ne tardait pas à l'être

matériellement. Le vainqueur n'avait plus qu'à le poursuivre et à l'achever.

Nous pouvons garder dans notre esprit cette image de la victoire napoléonienne ; elle nous aidera à comprendre, par comparaison, comment la grandeur des effectifs (résultant de l'application généralisée du système de la nation armée), l'accroissement de puissance et de portée des armes, l'intervention de nouveaux moyens matériels (résultant du développement de l'industrie moderne) imposent à la bataille d'aujourd'hui des conditions toutes différentes.

C'est presque, actuellement, une impossibilité matérielle d'engager dans une action offensive la totalité (ou la presque totalité) de ses forces. On ne peut donc plus se proposer de détruire en une seule bataille le gros des forces organisées de l'adversaire (1).

Les champs de bataille sont immenses et ils sont vides. Le front s'étend, non seulement parce que les effectifs engagés sont considérables, mais parce que la grande portée des armes permet à un petit nombre d'hommes de tenir sous leur feu de vastes espaces. L'ébranlement de la défaite, quand il se produit, ne se propage plus que dans un rayon restreint (2).

L'augmentation de puissance des armes, — fusil, canon et surtout mitrailleuse, — donne, beaucoup plus souvent que jadis, au commandant d'un parti, battu sur un point, la faculté de limiter, avec des réserves même inférieures en nombre, les progrès de l'adversaire.

Le développement des moyens de transport (chemins de fer, autocamions) et de liaison (télégraphe, téléphone, T. S. F., etc.,) permet d'amener des renforts à pied d'œuvre de très loin, donc avec un moral non ébranlé par le voisinage du combat.

Enfin, la totalité des ressources en hommes et en matériel

(1) La prolongation de la bataille impose, il est vrai, la nécessité de relever les divisions engagées en première ligne, donc d'engager successivement ses réserves. Mais les divisions relevées vont se reconstituer à l'arrière avec les ressources des dépôts, de sorte qu'en définitive chacun des partis garde d'importantes disponibilités.

(2) Sous réserve que les troupes ont un moral suffisamment élevé. L'histoire nous apprend aussi que même dans de bonnes troupes, des paniques ne sont pas impossibles. Mais, quand on se bat à distance, elles sont évidemment beaucoup plus rares et plus difficiles à exploiter.

des pays belligérans forme pour les armées d'opérations un réservoir de renforts, non pas inépuisable, mais long à épuiser.

Il résulte de ces considérations, non que la victoire militaire est impossible, comme certains affectent de le croire, non que la défensive l'emporte sur l'offensive, ce qui est le contraire du vrai, mais bien qu'aujourd'hui la victoire va d'un pas plus lent et qu'elle est soumise à de tout autres conditions, à de tout autres préparations que dans le passé.

Si les deux partis ne sont pas très inégaux en force, si leurs troupes sont à peu près de même valeur, le seul résultat d'une bataille sera le plus souvent d'avoir imposé à l'un des deux adversaires une diminution, une usure plus grande qu'à son vainqueur. Une victoire décisive doit être regardée comme très difficile à obtenir, même pour un parti possédant une certaine supériorité de moyens, tant que l'adversaire dispose, en arrière de son front, de réserves stratégiques importantes et tant que le moral de ses troupes reste élevé. Elle deviendra facile le jour où les réserves de l'ennemi seront épuisées et où son moral aura baissé.

L'importance de la lutte d'usure, par rapport au choc final, s'est démesurément agrandie. La victoire ne peut plus être obtenue sur un seul champ de bataille ; elle résulte d'une série d'efforts, de batailles successives. La Marne, l'Yser, Verdun, la Somme, les chocs immenses du front russe, la bataille du 16 avril 1917, la bataille des Flandres, tous les flux et reflux des trois dernières années de guerre, ne seront pour l'avenir que des phases successives de l'usure allemande, préparant la rupture d'équilibre finale.

Non seulement la lutte d'usure s'est agrandie et prolongée, comme aucun des belligérans ne l'avait prévu ; mais elle s'est étendue à des domaines nouveaux. Le perfectionnement du matériel de guerre, les exigences particulières de la guerre de tranchées, ont accru de beaucoup sur le champ de bataille l'importance du facteur-matériel, par rapport au facteur-hommes. On prodigue les munitions pour épargner les soldats. Des milliers de projectiles sont dépensés pour un simple coup de main ; les chiffres des consommations d'une grande bataille de plusieurs jours dépassent l'imagination. Par suite, le chiffre du rendement de la fabrication en munitions est devenu un facteur important des décisions du commandant en chef. Ce

n'est là qu'un exemple entre bien d'autres. La lutte se prolongeant, toutes les branches des industries de guerre du pays ont dû se développer; toutes ses ressources ont été atteintes; tous les facteurs de sa vie sont intervenus.

A la guerre des armées a succédé la guerre des peuples. Pour abattre la volonté de son adversaire, il ne suffit plus aujourd'hui d'avoir mis ses armées en désordre sur un ou plusieurs champs de bataille; il faut avoir usé plus ou moins complètement, par une lutte prolongée, ses ressources en hommes et en matériel, ses forces économiques et financières, ses forces morales surtout.

Les moyens de tout ordre qui contribueront à cette usure prépareront la victoire finale : le blocus, les ententes commerciales avec les pays neutres, qui restreignent les ressources alimentaires de l'adversaire et l'apport des matières premières nécessaires à son industrie; les entraves apportées à ses exportations et à ses transactions financières, qui l'empêchent d'améliorer son crédit à l'étranger; la propagande, qui fait comprendre aux neutres la justice de notre cause et démontre à l'adversaire l'impossibilité de nous vaincre.

Un ennemi, pour qui la fin justifie tout, dispose encore d'autres moyens. Il demande à ses gothas d'agir sur les nerfs de la population civile. « La propagande aura pour but de faire naître des mouvemens sociaux accompagnés de grèves, des explosions révolutionnaires, des mouvemens séparatistes et de guerre civile, ainsi qu'une agitation en faveur du désarmement et de la cessation de cette guerre sanglante (1). » Prévenus par la leçon russe, nous continuerons à prendre chez nous les précautions nécessaires contre cette guerre à l'allemande.

*
* *

La constatation que la guerre actuelle ne se livre pas seulement sur les champs de bataille, mais qu'elle est à la fois industrielle, économique, financière, morale, constitue un des meilleurs argumens à l'appui de notre certitude de vaincre. Il est hors de doute que, si on envisage la guerre dans son ensemble, si on compare la situation d'ensemble actuelle à

(1) Circulaire du 23 février 1915 du directeur de la Presse au ministère des Affaires étrangères allemand aux Ambassadeurs, ministres et consuls des pays neutres.

celle d'août 1914, on constate, — et nous nous bornerons aux faits dûment constatés, — que nos adversaires sont considérablement plus usés que nous.

D'abord l'usure des effectifs. Nous ne pouvons pas faire en public une comparaison des effectifs allemands et des nôtres; mais nous pouvons rappeler des faits positifs qui sont connus de tous. Chez nous, la classe 18 a été incorporée l'année dernière, mais elle est intacte; la classe 19 va être appelée. Les armées de nos Alliés sont encore mieux partagées. Au contraire, en Allemagne, dès l'année dernière, la classe 18 figurait dans les unités combattantes et elle a subi une assez forte usure. La classe 19 (jeunes gens ayant 18 ans), incorporée en septembre dernier, a paru déjà sur notre front. La classe 20 (17 ans) est recensée. Sans la défection russe, le commandement allemand aurait dû, dès ce printemps, faire appel à ces enfans. Il n'en reste pas moins en avance sur nous d'une classe. Il a épuisé toutes ses ressources en récupérés et en hommes en sursis d'appel, toutes les disponibilités créées par l'emploi des prisonniers, par l'extension de la main-d'œuvre féminine, par la mobilisation civile; en un mot, toutes les ressources auxiliaires qui lui avaient permis, dans les années précédentes, de combler le déficit des classes annuelles par rapport aux pertes. Cependant, d'après des renseignemens qui ont été communiqués à nos journaux, les dépôts allemands n'avaient, en décembre dernier, pour combler les vides du front, que de faibles ressources, environ 550 000 hommes. Il est certain que, si la paix russe n'était pas survenue, la baisse des effectifs allemands sur le front en 1918 aurait été rapide; les réserves indispensables pour la bataille se seraient épuisées progressivement.

Des prélèvemens sur les divisions du front oriental, la rentrée d'une partie des prisonniers internés en Russie ont rétabli l'équilibre (1). Mais cet équilibre ne peut être que momentané. Que la bataille use les effectifs allemands sur notre front, leur baisse reprendra et s'accélérera bientôt, tandis que, par suite des apports américains, nos propres effectifs augmenteront constamment.

Nous avons la supériorité en matériel et en munitions.

(1) La situation paraît trop instable en Russie pour que les Allemands puissent, de longtemps, rappeler sur notre front la totalité de leurs forces.

Nous l'avons constaté en 1917 sur tous les champs de bataille, sans que le front russe absorbât certes de grosses disponibilités de l'ennemi. La balance ne cessera de s'améliorer, car la puissance industrielle de l'Allemagne et de ses alliés ne peut être comparée à celle de la Grande-Bretagne, des États-Unis et de la France réunis. Les ressources du monde entier sont à notre disposition, tandis que l'industrie allemande souffre d'un manque croissant de certaines matières premières. Au cours de cet hiver, la fabrication des usines de guerre a été entravée; l'insuffisance de l'extraction du charbon, le manque de wagons sur les chemins de fer ont occasionné de sérieuses difficultés (1). Dans cette guerre de matériel, l'avantage final ne peut pas ne pas rester à notre coalition.

On ne peut davantage contester que l'usure de nos adversaires, au point de vue des ressources alimentaires, ne soit extrêmement supérieure à la nôtre (2). Aux personnes qui, dans les pays alliés, se lamentent de quelques restrictions, demandons de méditer les chiffres officiels de la ration hebdomadaire en Allemagne : 1 950 grammes de pain, 252 grammes de viande, 7 livres de pommes de terre (au lieu de 10 livres en 1917), 62 grammes de graisse (au lieu de 90 grammes en 1917). Encore savons-nous que souvent, dans la pratique, les distributions n'atteignent pas ces chiffres.

L'Allemagne trouvera-t-elle en Ukraine les denrées qui lui manquent pour rétablir une situation normale? Des voix autorisées, en Allemagne même, ont répondu négativement. La Russie, épuisée par la guerre, ne possède plus en céréales et en bétail que des réserves de faible importance; il n'est pas certain que la récolte à prévoir pour cette année suffise aux besoins du pays. Même en admettant l'existence de réserves, il faudrait, pour décider les paysans à les vendre, leur apporter en échange les produits manufacturés dont ils ont un urgent besoin, et que l'industrie allemande, absorbée par les fabrications de guerre, a cessé de fabriquer pour l'exportation (3). Les transports russes sont à réorganiser. Contentons-nous de penser

(1) Il y a crise grave sur les laines, sur les cotons, sur les lubrifians indispensables à toute industrie.

(2) Il est certain qu'au début de la guerre beaucoup de gens en France, et des plus autorisés, avaient fondé sur le Blocus des espoirs exagérés. Mais aujourd'hui les cris de détresse qui viennent d'Allemagne ne sont pas niables.

(3) D'après un article de Hans Vorst, dans le *Berliner Tageblatt* du 16 février.

que la paix avec l'Ukraine ne peut avoir, pour la solution des difficultés alimentaires de l'Allemagne, une signification immédiate. Constatons également qu'à tous les points de vue, les alliés de l'Allemagne paraissent beaucoup plus usés qu'elle.

Tous les facteurs d'usure que je viens d'énumérer réagissent directement sur l'issue de la guerre. La baisse des effectifs des dépôts facilitera un jour l'épuisement des réserves stratégiques; les difficultés de l'industrie entravent le ravitaillement en matériel et en munitions; l'insuffisance de l'alimentation réagit sur la santé publique et a déjà causé une diminution de la ration sur le front. Indirectement les mêmes facteurs agissent sur le moral du pays, dont dépend le plus ou moins de durée de la guerre.

Quel est le degré d'usure morale de l'Allemagne? Il est incontestable que les événemens de Russie ont merveilleusement servi le parti militaire et donné au peuple allemand un nouvel élan de confiance en ses gouvernans, en ses chefs militaires surtout. Comme je l'ai dit, l'opinion allemande est repartie à la conquête du monde. Mais la situation est sans issue. Le contraste est trop grand entre la mégalomanie de la politique allemande et la fragilité des moyens sur lesquels elle s'appuie. Nous entrons dans la phase décisive de la guerre. Qu'un échec militaire survienne, et une crise morale peut se produire : « La cause profonde et essentielle de la difficulté de la paix, disait le *Vorwærts* en décembre dernier, se trouve dans nos succès militaires. La victoire ne peut nous donner la paix, parce que la supériorité politique, économique et géographique des autres est trop grande, et nous ne pouvons vouloir, par instinct de conservation, le seul moyen qui, aux yeux de nos adversaires, pourrait nous procurer la paix, la défaite. »

*
* *

Quoi qu'il en soit, l'effort qui nous reste à accomplir est considérable. Aujourd'hui, comme par le passé, le facteur purement militaire, le combat, continuera de jouer dans la guerre un rôle absolument prépondérant. C'est parce que le peuple allemand voit sur toutes les frontières ses armées installées en pays ennemi que son gouvernement a pu lui demander depuis trois ans et demi des efforts et des privations sans précédent. Quand l'Allemagne se croira vaincue, la valeur

des gages territoriaux qu'elle détient n'aura plus qu'une faible importance. Mais, pour que l'Allemagne se croie vaincue, pour que le peuple allemand lève les mains, il est nécessaire qu'il ait perdu confiance dans son armée, il est nécessaire qu'il n'ait plus assez de réserves intactes en hommes, en canons et en munitions pour alimenter ou pour reprendre la lutte. Ce n'est que par le combat, — par une série de combats successifs, — que nous userons les ressources en hommes, en matériel et en munitions de l'Allemagne. Puis, lorsque notre supériorité en hommes, en matériel et en munitions se sera définitivement affirmée, ce n'est que par le combat que nous désorganiserons un jour l'armée allemande et que nous la contraindrons à la retraite. La victoire militaire ne cesserait de nous être indispensable que si, en Allemagne, l'arrière cessait de tenir ; rien ne nous autorise à nous guider d'après une hypothèse aussi favorable à nos intérêts.

Sous quelle forme peut-on concevoir ces batailles d'usure indispensables, puis ce choc final?

Depuis que la Russie a été mise hors de combat, la guerre se poursuit sur un seul front de bataille, de la mer du Nord à l'Adriatique. Sur toute l'étendue de ce front, chacun des deux partis oppose à l'ennemi, non pas une ligne de tranchées, mais plusieurs lignes continues s'échelonnant en profondeur, défendues par tous les engins modernes, couvertes par les feux d'une formidable artillerie.

Une seule solution de continuité existe : c'est celle qu'ouvre le territoire suisse. Il est indubitable que l'Entente ne violera pas la neutralité suisse; tous les précédens, tous les principes qui nous ont toujours guidés, en font foi. Nos adversaires, qui ont déjà violé la neutralité belge, n'ont pas les mêmes raisons de s'abstenir. L'hypothèse ne doit pas être négligée ; il est évident qu'elle n'a pas échappé à notre Commandement.

En dehors du front principal, deux théâtres d'opérations secondaires sont ouverts : le front de Salonique et la Palestine. Il nous est impossible de les négliger ; il peut s'y passer des opérations importantes; il ne semble pas cependant que ces opérations puissent avoir des conséquences décisives pour la suite de la guerre.

Suivant toutes les probabilités, suivant toutes les vraisemblances, le sort de la guerre mondiale se jouera sur le front

occidental, dans des batailles de tranchées. Nous ne pouvons plus actuellement songer à chercher un terrain libre, pour y reprendre la guerre de mouvement. La tranchée et le fil de fer sont partout. Les positions adverses n'offrent pas d'aile que nous puissions manœuvrer, suivant la tactique de Napoléon ou celle de Moltke. La forme de la bataille, des batailles prochaines, nous est imposée; ce seront des actions de front, des coups de force contre une ligne fortifiée adverse.

Ici se dressent en face de nous les stratèges en chambre, qui proscrivent toute offensive contre un front fortifié, comme meurtrière et sans résultat. D'après eux, nous n'aurions plus, au point de vue militaire, qu'à attendre l'ennemi. Cette théorie peut donner lieu à de faciles développemens, elle ne résiste pas à l'examen. C'est le but qu'il faut envisager d'abord. Nous n'avons pas voulu la guerre, mais nous voulons la victoire : ce n'est pas la défensive, la passivité, qui nous la donnera.

De quoi s'agit-il en ce moment? D'user l'adversaire. Nous sommes convaincus que c'est par des actions offensives que nous aurons le plus de chances de lui infliger une usure supérieure à la nôtre. Car il est faux de prétendre que, dans la guerre de tranchées actuelle, l'assaillant subisse plus de pertes que le défenseur; c'est l'inverse qui est vrai dans la plupart des cas.

Depuis que la guerre de tranchées s'est installée sur notre front, une évolution s'y est produite; des transformations successives se sont opérées qui rappellent la lutte classique de la cuirasse et du canon dans les constructions navales. Suivant les phases de cette lutte, l'équilibre était rompu tantôt en faveur de la défense, tantôt en faveur de l'attaque; il semble que définitivement celle-ci ait pris le dessus.

Au début de la guerre, de simples réseaux en fil de fer barbelé opposaient aux attaques d'infanterie un obstacle qui parut un instant insurmontable. Les vagues d'assaut, arrêtées par ce mince obstacle sous le feu efficace des fusils et des mitrailleuses de la défense, subissaient des pertes telles que les meilleures troupes étaient clouées au sol. On ne tarda pas à découvrir que notre canon de 75, méthodiquement employé, ouvrait à coup sûr des brèches dans les réseaux. La photographie aérienne vint à son aide en lui fixant avec précision les buts à battre. Puis intervinrent les canons de tranchée; imaginés pour suppléer à

notre insuffisance en artillerie lourde courte, ils se révélèrent, dans la préparation des attaques, le meilleur outil de destruction des premières lignes ennemies; tranchées et réseaux barbelés furent déblayés par les mêmes tirs. Aujourd'hui les réseaux de fil de fer sont restés pour nos lignes une protection indispensable contre les surprises; mais on peut dire qu'ils ne sont plus un obstacle à une attaque montée, car, avant que les vagues d'assaut n'abordent les lignes adverses, leurs fils de fer ont été détruits ou présentent des brèches suffisantes.

Contre le réseau des tranchées et les organes multiples de défense qu'il abrite, chacune des grandes actions de la guerre a vu augmenter la puissance des moyens d'artillerie employés à la préparation et à l'appui des attaques. Le nombre des pièces, leur rapidité de tir, leur calibre, l'efficacité de leurs projectiles s'accroissaient parallèlement. Pour échapper à cet ouragan d'explosions, qui nivelle les obstacles et laboure le sol de ses entonnoirs jointifs, le défenseur multipliait les abris profondément enterrés, ou recouverts d'une épaisse carapace en béton. Sur certains points de notre front, les Allemands avaient creusé des tunnels étendus, à entrées multiples, qui formaient une véritable forteresse souterraine correspondant à leurs tranchées de surface. En dernière analyse, la violence des « pilonnages » d'artillerie, l'habileté manœuvrière de l'attaque ont toujours pris le dessus. Souvent les vastes abris créés par le défenseur nous ont valu la capture de nombreux prisonniers.

Les lignes de défense se sont multipliées et échelonnées en profondeur, pour forcer le canon ennemi à disperser son effort; même le défenseur est sorti de sa tranchée pour occuper et organiser sommairement les entonnoirs creusés par les projectiles de gros calibre ennemis. Contre cette nouvelle méthode de défense l'artillerie a trouvé des procédés d'attaque nouveaux. A la préparation devenue insuffisante elle a suppléé par un accroissement de violence des tirs d'accompagnement qui précèdent et couvrent les vagues d'assaut, des tirs d'interdiction et d'encagement qui isolent les défenseurs de l'arrière, leur interdisent d'être renforcés ou ravitaillés et barrent le chemin aux contre-attaques.

En fin de compte, aujourd'hui comme au début de la guerre de tranchées, le plus redoutable obstacle à la progression d'une attaque est la présence de quelques braves, de quelques hommes

d'élite qui, à la dernière minute, lorsque le barrage d'artillerie a passé au-dessus de leurs têtes, sortent d'un trou avec une mitrailleuse et la mettent en action derrière le moindre abri du terrain, — revanche remarquable de la valeur individuelle contre le déchaînement de la matière. Mais pour réduire ces résistances isolées, l'infanterie dispose de moyens propres plus puissans que par le passé (grenades à fusil, canons d'accompagnement), et un nouvel engin, le tank, va droit au nid de résistance pour l'écraser.

En résumé et pour ne point trop nous étendre, *les moyens offensifs de la guerre ont repris le dessus sur les moyens défensifs.*

C'est l'expérience qui nous dicte cette conclusion. Chaque fois que nous nous sommes assuré pour la bataille une supériorité de moyens matériels suffisante, chaque fois que nous avons proportionné les moyens au but, nous avons pu conquérir, avec peu de pertes, des positions ennemies même fortement organisées.

Dans la guerre de tranchées, les batailles défensives coûtent plus cher que les batailles offensives. Il a été prouvé que, dans la bataille de Champagne (septembre-octobre 1915), où cependant notre attaque ne put franchir les deuxièmes lignes allemandes, les pertes ennemies furent très supérieures aux nôtres. De même, dans la bataille de la Somme, nous avons usé aux Allemands plus de divisions que nous n'en avons nous-mêmes engagé (1). Le phénomène est général; il résulte du rôle prépondérant que joue, dans la bataille actuelle, la supériorité en matériel et surtout en artillerie. L'assaillant a toujours, plus ou moins complètement, l'avantage de la surprise; il a choisi son point d'attaque, en vue de l'emploi efficace du matériel dont il dispose; il y a accumulé ses moyens. Nécessairement, pendant les premiers jours de l'action tout au moins, il a sur le défenseur une supériorité marquée en matériel et en munitions.

Aussi, quand la préparation d'artillerie est bien faite, quand l'infanterie d'assaut s'avance, précédée d'un barrage d'artillerie suffisamment dense, constate-t-on régulièrement que les pertes pendant l'attaque même sont très faibles. C'est

(1) D'après des communiqués du G. Q. G.

seulement après l'attaque, lorsque l'infanterie qui s'installe sur les positions conquises est encore sans abris, que se produisent presque toujours les réactions d'artillerie les plus dangereuses. Si les troupes d'assaut ont pénétré jusqu'à l'artillerie adverse et s'en sont emparées, — comme ce fut le cas, par exemple, à la bataille de la Malmaison, le 23 octobre dernier, les pertes sont réduites au minimum.

Dans la guerre de tranchées, on attaque à coups de canon, on se défend à coups d'hommes; car le défenseur est forcé d'engager ses réserves pour boucher les trous ouverts dans ses lignes et pour compenser son infériorité en artillerie. Vouloir proscrire l'offensive pour épargner les vies humaines, c'est aller directement à l'encontre de son but (1). *Nous et nos Alliés nous sommes forcés d'agir.* Agir, non seulement pour user l'ennemi, mais pour lui enlever sa liberté d'action. A la guerre, l'initiative de l'attaque a des avantages incontestables, et la défensive comporte toujours des risques, en laissant la porte ouverte à des surprises.

Quelle forme prendront ces actions d'usure prochaines sur des fronts fortifiés ? Nous n'en savons rien ; les procédés de la guerre varient autant que les circonstances. Les batailles livrées depuis trois ans sur le front franco-anglais nous offrent des exemples très divers de lutte d'usure efficace. Nos chefs sauront exploiter les formules anciennes ou trouver des formules nouvelles, pour poursuivre la tâche commencée en épargnant le plus possible les vies humaines. Ce qui serait absurde, ce qui est criminel, c'est de prétendre que nous avons échoué, parce que jusqu'ici nous n'avons pas renversé la barricade. L'ennemi lui-même nous a démontré l'efficacité de notre action en s'y dérobant, à deux reprises, par des replis ; non, comme il l'a prétendu, pour préparer une reprise de l'offensive, mais simplement pour éviter de se laisser user.

***

Mais ne renverserons-nous jamais la barricade? Et, s'il est vrai que l'offensive a, sur la défensive, de tels avantages, ne devons-nous pas répondre à deux autres questions? Pourquoi

(1) Qu'on demande à ceux qui se battent ce qu'ils préfèrent : marcher à l'assaut dans les conditions où sont préparées les attaques d'aujourd'hui, ou tenir sous certains bombardemens.

n'avons-nous pas encore réussi à percer le front allemand ? — Puis : N'est-il pas à craindre que les Allemands percent le nôtre?

Il y a eu, pendant cette guerre, des « percées » réalisées sur d'autres fronts que le front français. Comment a été réalisée cette opération ?

Elle comprend deux phases : d'abord une action de vive force, un assaut, dont l'objectif est de s'emparer des organisations fortifiées ennemies sur toute leur profondeur et sur un front aussi étendu que possible pour y ouvrir une brèche. Cette *rupture* doit être obtenue d'un seul coup ; tout au moins, les attaques doivent-elles se succéder très rapidement et aboutir avant que le défenseur ne puisse être secouru. On bat ses réserves locales, on enlève ses batteries. Puis commence la deuxième phase de l'opération : *l'exploitation*. Elle consiste à développer la brèche obtenue, à la fois en avant et sur les flancs, par des opérations qui se rapprochent de plus en plus des manœuvres de la guerre de mouvement.

Deux fois au moins, au cours de cette guerre, nos ennemis ont réussi à percer des fronts fortifiés ; chaque fois, les résultats obtenus ont été considérables. En 1915, en Galicie, l'effort des armées de Mackensen à Gorlice entraîna de proche en proche la retraite des armées russes hors de Pologne. En novembre dernier, la poussée des divisions allemandes de von Below à Caporetto détermina la retraite des armées italiennes jusqu'à la Piave ; une grande partie de leur matériel, un chiffre élevé de prisonniers restèrent entre les mains de l'ennemi. La percée, quand elle réussit, est une opération très rémunératrice.

On sait, sans que j'aie besoin d'y insister, que les opérations que je viens de citer ont été réalisées dans des conditions très différentes des conditions actuelles du front français. Jamais la percée n'a pu réussir sur notre front. Est-ce à dire qu'elle y sera toujours impossible ?

Actuellement notre front est assez fort et assez fortement défendu, pour que nous n'ayons pas à craindre une aventure analogue à celle qui s'est produite, en novembre dernier, sur le Tagliamento. Mais il est important de nous rendre compte du pourquoi. En premier lieu, cela nous empêchera de perdre la tête, au cas où notre ligne serait écornée sur un point. Ensuite, c'est le moyen de nous convaincre qu'un jour, dans d'autres conditions, la percée pourra devenir réalisable et même

s'offrir, s'imposer à nous comme la meilleure forme de l'action.

Des deux actes que comporte la percée, le combat de rupture et l'exploitation, constatons que le premier, la rupture, n'est nullement irréalisable. La meilleure preuve est que cette rupture a déjà été réalisée plusieurs fois. Pour me borner aux exemples les plus récens, le 23 octobre dernier la 6e armée a pénétré profondément dans les lignes allemandes, sur un front de huit kilomètres, entre Laffaux et Pargny-Filain, après une préparation d'artillerie de plusieurs jours ; donc sans qu'il y ait eu, à proprement parler, surprise tactique. Un exemple d'un caractère tout différent nous est fourni par l'attaque anglaise du 20 novembre en direction de Marcoing : rupture des organisations fortifiées ennemies sur un front de 14 kilomètres, réalisée par surprise, sans préparation d'artillerie et à l'aide de tanks. Dans ces deux exemples, les positions fortifiées de l'ennemi étaient franchies, ses réserves locales étaient battues, un grand nombre de ses batteries étaient prises. Il semble incontestable que la ligne allemande était percée. Elle peut donc l'être encore.

Il est prudent de se placer dans l'hypothèse où nos lignes seraient percées également. Cet accident (que nous espérons bien ne pas devoir se produire) serait désagréable pour les nerfs du pays. Nous n'aurions pas sujet néanmoins d'en concevoir des craintes sérieuses. Car ce qu'aucun des deux partis n'a encore réalisé sur notre théâtre occidental, c'est l'exploitation d'une rupture du front, l'élargissement de la brèche obtenue par une série d'opérations de mouvement analogues à la poursuite de Gorlice ou à celle de Caporetto. Pour en trouver les motifs, il suffit de se reporter à ce que nous avons dit plus haut, en comparant à la bataille napoléonienne les batailles de la guerre de tranchées d'aujourd'hui. Réserve faite de hasards de guerre qu'il est impossible de prévoir tous, on doit affirmer que, sur un front défensif outillé comme le nôtre, l'exploitation à outrance d'un succès local se présente pour l'assaillant comme une tâche extrêmement difficile, pratiquement impossible à remplir, tant que le défenseur dispose de réserves suffisantes et que ses troupes gardent un moral élevé.

Nous pouvons donc nous reposer avec confiance sur la valeur de nos soldats et de leurs chefs, au cas où l'ennemi, réalisant le grand projet qu'il a fait annoncer, s'efforcerait par une

poussée à fond de s'ouvrir un passage à travers nos lignes. Après les premiers succès que lui vaudraient peut-être la surprise et la concentration de ses moyens d'attaque, sa progression ne tarderait pas à être définitivement arrêtée (1).

Nous ne pouvons pas non plus songer à enfoncer actuellement le front allemand qui nous fait face. Mais si, pour une raison quelconque, il s'offrait à nous en un point du front de guerre une zone de moindre résistance, les conditions de la percée pourraient se présenter toutes différentes. Nous devons envisager et étudier la possibilité d'opérations dont notre adversaire nous a donné l'exemple et qui lui ont valu d'importans succès.

C'est aussi sans doute sous la forme de percée qu'il faut prévoir le choc final, le jour où, notre supériorité s'étant affirmée, nos ennemis étant matériellement et moralement diminués, ce choc apparaîtrait néanmoins comme nécessaire pour cueillir le fruit d'une longue série d'efforts, et imposer à l'Allemagne notre volonté et notre paix.

*
* *

Concluons. Il faut vaincre. Seule, la victoire militaire peut faire justice de cette guerre et donner au monde la seule paix qui soit durable : la paix du droit.

Cette victoire militaire, nous avons en mains les moyens de l'obtenir; nous l'obtiendrons. Elle serait proche de nous, si la trahison du gouvernement maximaliste russe et la paix séparée qui s'en est suivie n'avaient arrêté la puissance militaire allemande sur la pente qu'elle commençait à descendre. L'effort américain a remplacé l'effort russe. L'ensemble des moyens dont nous disposons est supérieur à l'ensemble des moyens de nos adversaires; leur usure est supérieure à la nôtre; l'écart ne fera qu'augmenter.

Mais l'effort militaire américain n'est pas encore actuellement en mesure de se produire et la guerre continue. *Tenir ne suffit pas; il faut agir. L'offensive est nécessaire pour user l'ennemi, en attendant qu'elle nous permette de le battre. Elle serait encore nécessaire, s'il prend l'initiative de l'attaque, comme étant la meilleure riposte à lui opposer.*

(1) Nous faisons remarquer que ces lignes ont été écrites avant le déclenchement de l'offensive allemande. (N. D. L. R.)

Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'il faille attaquer sans réserve ni restriction, qu'il faille attaquer toujours et partout. La défensive, dans une guerre, a son heure ; mais elle est toujours provisoire ; elle n'est que la préparation de l'offensive. Seule la défensive sans restriction est à condamner absolument. C'est parce que nous avons entendu circuler à cet égard dans le public des théories redoutables, qu'il nous a paru utile de rappeler des faits qui devraient être connus de tous, des principes qui sont toujours vrais ; c'est le seul but des lignes qui précèdent. A ceux qui l'ignorent, à ceux qui le nient, nous sommes venu affirmer, répéter bien haut qu'il faut faire la guerre de la seule façon qui mène à gagner la guerre.

Nous avons toute confiance que notre Commandement, qui sait, qui voit, qui seul possède tous les élémens du problème, attaquera à l'heure et à l'endroit voulus. Il prendra des décisions que nous ne songeons pas à discuter à l'avance, qu'il vaudrait infiniment mieux ne pas discuter, dans la presse ou ailleurs. Tout ce que nous savons, c'est qu'il ne restera pas inactif.

Quand je dis : le Commandement, je devrais dire plutôt : le Gouvernement. Il faudra faire la guerre jusqu'au bout et sur tous les terrains. Dans une guerre des peuples, la conduite des opérations militaires et la conduite de toutes les affaires sont intimement mêlées, la stratégie suit la politique. Mais il n'y a qu'une politique : vaincre.

***

SANGUIS MARTYRUM[1]

QUATRIÈME PARTIE[2]

Semen est sanguis christianorum...
(TERTULLIEN, *Apologie*, 50.)

Le caractère de tout héros, en tout temps, en tout lieu, en toute situation, est de revenir aux réalités, de prendre son appui sur les choses et non sur les apparences des choses.
(CARLYLE, *Les Héros*.)

I. — LE JEU DE PSYCHÉ

Ni l'option Victor ni les Asturiens qu'il commandait ne se souciaient de retourner directement à Lambèse, où les attendaient les corvées et la discipline inhumaine du camp. Au besoin, on inventerait quelque prétexte pour allonger les étapes et retarder le plus possible la rentrée au quartier. Déjà, le lieutenant soutenait qu'on avait plus de chances de découvrir le gynécée de Sidifann dans quelque gourbi, au fond d'une palmeraie prochaine, que dans les régions inhospitalières du Sud. Il annonça son intention de camper à Mésar-filia, malgré l'avis contraire de Cécilius, qui, dans sa hâte de voir le Légat, aurait voulu qu'on couchât, ce même soir, aux Bains d'Hercule :

— A quoi bon ? lui dit Victor. Macrinius ne reviendra pas de la chasse avant cinq ou six jours. Ces grandes battues durent

(1) *Copyright by* Louis Bertrand, 1918.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars et du 1er avril.

au moins une semaine... Es-tu tellement pressé de retrouver le mauvais grabat de ton auberge?...

La cohorte traîna si bien, chemin faisant, qu'on ne put atteindre, avant la nuit, l'étape projetée. Comme le soleil commençait à décliner, on s'arrêta à la Fontaine des Gazelles, — nom qui désignait un petit bouquet de palmiers adossé à un monticule sablonneux. La fontaine elle-même, creusée dans le sable, n'était qu'une étroite cuvette où jaillissait, par une fistule de roseau, un mince filet d'eau pure. Lorsque Victor et son dizenier y arrivèrent, des hommes étaient assis autour de ce bassin exigu, pas plus grand qu'une écuelle militaire. Presque nus, sans autre vêtement qu'un pagne de couleur noué autour des reins, le visage brouillé de sang nègre, ces nomades devaient appartenir à des tribus voisines des Garamantes. Accroupis sur leurs talons, ils mangeaient dans un grand plat de terre brune des pimens, des laitues et des concombres, toutes sortes de légumes frais dont les hommes du Sud sont friands. Parmi eux, il y avait un individu de type méditerranéen et vêtu en muletier, qui paraissait être leur chef. Coiffé d'un vaste chapeau conique en sparterie, il portait une blouse bouffante, qui se gonflait sur la poitrine, comme bourrée d'une foule de choses, et que serrait une ample ceinture, où pendaient, au bout de lanières tressées, des couteaux, des vrilles et autres menus ustensiles bons pour son métier. Près du groupe, des mulets broyaient de l'orge éparpillée sur des toiles tendues et soutenues par des piquets, de manière à former comme une auge. Un peu à l'écart, accroupis sur leurs jarrets repliés, des chameaux ruminaient, en une bouillie jaunâtre, les écorces des concombres, que les hommes leur jetaient sitôt rongées.

A la vue de l'option et du manteau rouge de l'Empire, la bande se troubla. Quelques-uns des nomades, intimidés par les casques et les glaives, s'étaient levés précipitamment. Victor, encore mal remis de sa colère contre Sidifann et les gens de l'oasis, ne cherchait qu'une occasion de la déverser sur quelqu'un. Il poussa son cheval vers le muletier, en criant d'une voix impérieuse et frémissante :

— Qui es-tu?... Es-tu Romain?

— Je le suis! affirma l'homme, qui reprit subitement son assurance.

Debout, il avait empoigné la bride du cheval de Victor et il le faisait reculer doucement. Puis, mettant la main à sa blouse, les yeux hardis, il regarda le lieutenant :

— Et je suis en règle aussi, dit-il. J'ai sur moi une lettre du décurion de Gemellæ! Tu veux voir la lettre?...

L'homme fouilla dans un petit sachet de cuir pendu à son cou par une chaînette, et il tendit à l'option la tessère officielle. Tandis que celui-ci la parcourait, il bredouilla en mauvais latin :

— Voilà : j'ai loué ces hommes, qui sont avec moi, pour transporter des marchandises sur leurs chameaux. Mes chariots à moi amènent les ballots jusqu'au Calcéus, et ceux-ci viennent les prendre, à la sortie des gorges, pour les charger sur leurs bêtes et les mener ensuite jusqu'aux postes les plus éloignés, en plein désert... Tu comprends, les chariots ne peuvent pas avancer dans le sable. Alors, il faut les chameaux...

Cependant, Victor, lent à se laisser convaincre, dévisageait l'individu d'un air soupçonneux, tout en repliant la tessère :

— Tu vois, insista l'homme, le papier est en règle : le commandant de Gemellæ me garantit les hommes et il m'autorise à les emmener jusqu'à Lambèse, si besoin est...

Dans le même moment, le gros de l'escorte, les quarante cavaliers de la turme s'approchaient au galop. Arrogant de sentir derrière lui et de commander cette force imposante, Victor répliqua, l'air querelleur :

— Qui me dit que tu ne l'as pas volé, le papier?...

Pour le coup, le muletier s'inquièta. Il feignit une grande indignation :

— Moi! Voler le papier!... Je te jure que j'ai payé le sou d'or pour l'avoir! Tu demanderas à ton camarade, le décurion de Gemellæ!... Je te le jure sur les mânes de mon père!...

Il levait la main, avec une mimique solennelle, en écarquillant les yeux, comme pour qu'on lui lût la vérité jusqu'au fond du cœur. Sur ces entrefaites, Cécilius, qui avait suivi les Asturiens, vint se placer aux côtés de Victor, et il se mit à considérer l'homme avec attention. L'option lui dit, en baissant la voix :

— Que t'en semble?... C'est peut-être quelque complice de Sidifann!

— Je le connais! dit Cécilius, à voix haute.

Et, se retournant vers le muletier :

— C'est toi, n'est-ce pas, qui es venu à Muguas, il y a deux mois, conduire un malade ?...

C'était en effet Pastor, le voiturier de Thubursicum. Au ton bienveillant de Cécilius, il devina en lui un protecteur inespéré. Il s'élança vers le maître de Muguas, qu'il reconnaissait, lui aussi :

— Ah! seigneur, je t'en prie : défends-moi contre l'officier!

Il gesticulait violemment, apostrophait tour à tour Cécilius et Victor :

— Allons! laisse-moi! cria-t-il à l'option, puisque l'illustrissime seigneur me connaît!... D'ailleurs, d'ici à Thubursicum, tout le monde connaît Pastor le voiturier... Tu peux demander à Lambèse, à l'*Auberge de l'Aigle*, ou à Verecunda, aux *Trois Perdrix!* Je ne fais que le chemin. Je viens même quelquefois jusqu'ici avec mes équipages...

Croyant se faire valoir aux yeux du lieutenant et de son compagnon, il ajouta :

— Ainsi, la semaine dernière, j'ai transporté au Village Rouge, dans deux de mes voitures, le gynécée de Sidifann, le grand chef indigène!...

A ces mots, Cécilius et Victor échangèrent un coup d'œil, qui n'échappa point au muletier. Il crut devoir préciser :

— Dans deux voitures couvertes! Tu sais que les Nomades n'en ont pas. Ils n'ont que leurs chameaux!

— Et ils n'ont pas davantage de maison au Village Rouge, reprit Victor, d'un ton inquisiteur, puisqu'ils vivent sous la tente!...

— Tu as raison peut-être! Mais je suis certain que Sidifann, qui est très riche, possède une maison au Village Rouge, où il vient passer la saison chaude!... Cela, je te le jure sur les mânes de mon père!

— Et tu pourrais l'indiquer, cette maison? interrogea Victor, toujours officiel et sévère.

— Informe-toi au Village Rouge! Le premier enfant venu t'y conduira!

— Bien! dit Victor, j'ai un message à remettre à Sidifann.

Soudainement apaisé, il renvoya le muletier auprès de ses hommes. C'était une chance inattendue! Tout joyeux de la rencontre, Cécilius et l'option se retirèrent à l'écart pour conférer.

— Je m'en doutais! s'exclama aussitôt Victor : le vieux bandit a fait partir ses femmes avant de se rendre à la chasse. Il a dû soupçonner quelque chose!

Cependant Cécilius, à mesure qu'il réfléchissait, concevait des doutes. Il n'osait pas croire à tant de bonheur :

— Comment, dit-il, Sidifann se serait-il douté? Qui l'aurait averti?... Toi-même, jusqu'à notre départ de Lambèse, tu ignorais ce projet d'expédition!

— Oh! dit Victor, tout se sait dans le Sud! Il y a des yeux et des oreilles partout, — derrière un tas de sable, une touffe d'absinthe, un pauvre caroubier rabougri, un buisson épineux! C'est pourquoi il faut prendre garde : tu réponds du muletier, c'est bien! Mais les Nomades qui sont avec lui pourraient nous trahir...

Enfin, après bien des discussions, on arrêta tout un plan. Sous prétexte de leur prêter main-forte, on encadrerait solidement Pastor et ses hommes jusqu'au Village Rouge et on ne les lâcherait qu'après avoir vérifié les allégations du voiturier. Ensuite on irait s'installer au fortin du Calcéus :

— Du fort au village, il n'y a qu'un pas! dit Victor. J'irai, j'examinerai la maison et ses entours. Je verrai ce qu'il sera possible de tenter, pour tirer ta fille de là. Si nous procédons militairement comme à la Piscine, ils auront le temps encore une fois de faire partir les femmes : une troupe de cavaliers aux environs du village leur donnerait l'alarme, tu comprends!

Au fond, Victor ne cherchait qu'à accumuler les obstacles et les délais, afin de rentrer au camp le plus tard possible. Néanmoins, les assurances qu'il prodiguait réconfortèrent Cécilius. Tout enfiévré d'espoir, celui-ci ne put dormir de la nuit. La chaleur était accablante et on avait encore allumé de grands feux autour du campement, pour écarter les scorpions. Le lendemain, dès l'aube, l'escouade se remit en marche vers le Village Rouge et la maison mystérieuse où Sidifann avait caché sa proie.

Le muletier n'avait pas menti : Birzil était là, effectivement, près du Calcéus, dans ce Village Rouge, dont la couleur extraordinaire avait si souvent émerveillé ses regards, lorsqu'elle passait à cheval, au bas de ses terrasses et de ses jardins, dans le lit pierreux et à demi desséché de l'oued. Toute la région

d'ailleurs lui était familière : elle l'avait parcourue en tous sens avec le vieil écuyer Trophime, pendant son séjour à la villa. Dans la voiture couverte qui l'amenait à la maison de Sidifann, entre les courtines mal jointes, elle avait pu identifier les étapes l'une après l'autre et reconnaître la figure des lieux. Mais elle s'était gardée d'en manifester quoi que ce fût, pas plus qu'elle n'avait révélé son origine à ses compagnes. Si près des ruines de sa villa, dans le voisinage du poste militaire où les archers syriens faisaient bonne garde, elle espérait qu'une chance favorable d'évasion ne tarderait pas à se présenter, peut-être avec la complicité des soldats.

Pour l'instant, elle se remettait tant bien que mal des émotions tragiques de ces dernières semaines. Elle prenait des forces pour la fuite. Car elle n'aspirait qu'à s'échapper de ce milieu barbare, elle qui, autrefois, s'était laissé éblouir avec tant de naïveté et d'enthousiasme juvéniles, par le mirage des mœurs et des pays nomades. Maintenant, tout cela lui faisait horreur.

D'abord, le meurtre de Thadir, tuée presque dans ses bras, lui avait causé un tel ébranlement que, même après ces semaines de repos et de vie paisible, ses sommeils étaient toujours traversés de cauchemars et de visions de carnage. Le corps de l'esclave était tombé à ses pieds, et le sang, qui s'échappait à gros bouillons de la gorge trouée, avait rejailli jusque sur sa stola. Elle ne dut alors son salut qu'à un jeune capitaine maure, qui, devinant tout le prix d'une pareille capture, la mit à part du butin et la vendit, le soir même, au Maltais Salloum. Sa figure à la fois espiègle et candide, la gracilité presque enfantine de son corps, toutes ces apparences d'extrême jeunesse la protégèrent ensuite contre la brutalité de Sidifann, lorsque le marchand d'esclaves vint l'offrir à celui-ci. Le vieux chef, l'ayant achetée pour une somme considérable, ordonna qu'on la conduisît à sa tente et qu'on l'inscrivît parmi les vierges destinées pour plus tard à son gynécée et dont une matrone dirigeait l'éducation. Auparavant, il l'avait examinée comme une cavale ou comme une biche prise au lacet par les chasseurs. Et il avait recommencé cet examen avec toutes ses compagnes de chaîne. Le souvenir de cette scène révoltante, de ces traitemens honteux, la soulevait encore de colère et de dégoût.

Comme les illusions cultivées en elle par Thadir s'étaient rapidement évanouies, — cette Thadir qui était cause de son malheur! Et pourtant elle se disait qu'elle ne pouvait pas en vouloir à la vieille femme. La misérable l'avait tant aimée, — aimée au point de mourir pour elle! Et puis elle avait tant souffert dans son affreuse vie d'esclave! Au cours de leurs longues causeries, elle avait tout conté à Birzil. Née au pays des Arzuges, enlevée toute petite, dans une razzia, par les guerriers d'une tribu voisine, puis vendue dans la maison de Pompeianus, elle avait été martyrisée par les autres esclaves. Plus grande, elle était devenue le jouet des servantes romaines, qui se moquaient de ses cheveux crépus et de son teint basané et qui la traitaient de petite guenon brune. Ces brimades et ces sévices n'aboutissaient qu'à la renfoncer davantage dans sa barbarie native. Et pourtant elle ne dédaignait pas d'emprunter aux usages des civilisés tout ce qu'elle jugeait bon pour elle ou tout ce qui lui plaisait. Birzil, avec sa finesse d'enfant précoce, avait remarqué cela déjà, et, souvent, elle en avait plaisanté Thadir. Mais quoi! Thadir s'était élevée toute seule, comme elle avait pu! Et puis enfin elle avait été si malheureuse!... Aussi quelle revanche contre ses tourmenteurs, lorsqu'elle finit par gagner la faveur des maîtres! Elle y avait mis une volonté, un acharnement extraordinaires. Cette petite fille barbare dissimulait une âme indomptable. Birzil s'en rendait mieux compte, maintenant qu'elle en était réduite à cette extrémité par la suggestion patiente et obstinée de l'esclave. C'est ainsi qu'à la longue elle était parvenue à dominer Lélia Pompeiana. Sans doute, elle l'avait séduite par sa sauvagerie même, par on ne savait quel charme étrange...

Favorite de Birzil, comme elle l'avait été de sa mère, elle lui disait sans cesse : « O ma Demoiselle très chère, tu épouseras un grand chef de mon pays! Tous les habitans des tentes seront à nos pieds... Tu verras, tu seras honorée comme une reine... La Reine du Sud! Tout ce que tu aimes, tu l'auras : des gazelles caressantes, des chevaux agiles comme l'Auster, des chameaux splendidement harnachés, qui te balanceront sur leur dos, dans des tentes tout environnées de voiles flottans, au rythme de leurs clochettes... Et, là-bas, tu pourras adorer nos dieux sans contrainte, — tous les dieux du Désert, immenses et mystérieux comme lui! » Au souvenir de ces paroles, Birzil

revoyait l'effigie de Varsutina, la grande déesse des Maures, une statuette d'argile que Thadir lui avait procurée et que toutes deux vénéraient dans leur sanctuaire domestique, parmi les dieux lares. C'était une figure de Mauresse aux traits empâtés et lourds, avec des frisures symétriques sur le front et de longues papillotes qui pendaient, en touffes, de chaque côté de ses joues : image adoucie de la barbarie, adaptée au goût romain, devenue aimable et presque belle... Il fallait entendre de quel ton la vieille Thadir parlait de cette Déesse ! Quel frémissement d'émotion tremblait dans sa voix, quand elle disait : « Nos dieux ! » Et, maternelle, elle avertissait Birzil : « Prends garde ! Cécilius veut te détourner d'eux. Défie-toi de lui !... Il a porté le trouble dans la maison de ton père. Il a suborné ta mère et il a infecté son âme de superstitions étrangères. Ton père en est mort de chagrin !... Ah ! ce Cécilius, que ses dehors sont trompeurs ! Vois-tu, c'est un homme qui n'est pas juste... Je ne sais comment t'exprimer cela... Oui, son cœur n'est point selon la droiture... Et puis... et puis il y a encore d'autres choses que je ne peux pas te dire !... »

Birzil, se rappelant tous ces propos, sans doute dictés par la haine religieuse, se reprochait à présent de les avoir trop écoutés ! Elle avait été dure, cruelle même pour cet homme très bon ! Elle éprouvait un remords d'avoir mal répondu à la tendresse dont il était si prodigue pour elle !... Comme il devait souffrir en ce moment ! Sans doute il mettait tout en œuvre pour la délivrer ! Oui, il l'arracherait à cette prison, à cette servitude infamante, elle en était sûre !... Et quand, humiliée, pleurant de honte et de repentir, elle évoquait sa douce vie de Muguas, elle sentait davantage la rudesse, la grossièreté sauvage du milieu où elle était tombée. Elle comprenait enfin de quelle chimère elle avait vécu jusque-là. La barbarie réelle était tout autre chose que l'aimable décor machiné pour le plaisir de ses yeux par l'artifice de Thadir !...

Au début surtout, lorsqu'elle était à la Piscine, le contact de cette barbarie lui causait une répulsion insurmontable. La promiscuité de la tente froissait toutes ses délicatesses et toutes ses pudeurs, la tente livrée aux animaux comme aux gens, sans cesse bouleversée par les fureurs, les cris, les violences de Sidifann, qui, de son bâton d'ivoire, frappait aussi bien ses femmes que les esclaves et les bêtes de somme. D'abord, le chef

avait étonné la jeune fille par son aspect quasi sacerdotal, les draperies somptueuses de son grand manteau blanc, la couronne que formaient autour de sa tête les cordelettes en poil de chameau retenant son cache-col, par ses façons d'aventurier héroïque, son air de noblesse et de commandement... Puis, quelques jours après, elle l'avait vu rentrant d'une expédition dans les oasis voisines : il avait ôté son manteau, déposé sa haute coiffure, et, ainsi dépouillé de ses ornemens, il était apparu tel qu'un vieil oiseau de proie, un vautour chauve, avec son crâne bleuâtre et rasé de près. Sortie de ses voiles immaculés et privée de sa couronne, sa figure aux traits féroces et sournois était celle d'un voleur de grands chemins. D'un geste violent, sa main avait jeté contre le poteau de la tente un sabre court, encore humide de sang frais. Cette main avait épouvanté Birzil. Elle la voyait toujours, cette main brune, rapace, qui avait volé, égorgé, coupé des têtes, cette main mal essuyée de la tuerie, avec ses tendons saillans, ses ongles durs, ses veines grosses comme des cordes, sa peau luisante, tannée et recuite par le soleil, et preste, dangereuse, meurtrière, furetant dans le butin, éventrant les sacs, comme une petite bête sauvage qui vit dans les trous, habile à fouir la terre, à percer, à déchirer, à saigner... Birzil, qui n'avait pas oublié la scène du marché, en conçut plus de répugnance et de haine pour Sidifann.

Les autres habitans de la tente, les femmes surtout, excitaient en elle une semblable aversion. Les épouses en titre, qui vivaient dans une oisiveté absolue, l'indignaient par leur paresse, leur stupidité, leur sensualité grossière. Parmi elles, il y avait une favorite, une demi-négresse, nommée Siddina, dont on ne parlait qu'avec tremblement. Inaccessible comme une idole, elle ne se laissait apercevoir qu'à la dérobée, derrière une tenture somptueuse, vautrée ou accroupie sur des coussins, dans une attitude hiératique, ayant sur la tête une sorte de diadème en cristal de roche grossièrement taillé, qui fixait à son front un voile transparent. Une gourmette formée de plaques métalliques faisait le tour de ses joues, et, quand elle bougeait, des bracelets sonnaient autour de ses bras et de ses jambes, de lourds anneaux pareils à des entraves, tout hérissés de pointes et de cabochons, comme des pustules ou des épines sur une plante grasse et vénéneuse.

Ces femmes n'interrompaient leurs bavardages et leurs

criailleries que pour se bourrer de sucreries et de gâteaux au miel, friandises qui donnaient la nausée à Birzil. D'ailleurs toutes les nourritures des nomades la rebutaient. Elle n'arrivait point à s'accoutumer au beurre rance des brebis, au lait sûri des chamelles, aux grillades de mouton, qui sentaient le suint et la laine échauffée. Par ce refus des mets et par mille raffinemens de civilisée, dont elle n'avait même pas conscience, la jeune fille se signalait davantage à la haine des épouses, qui, devinant en cette Romaine intelligente et cultivée une rivale redoutable, s'efforçaient par tous les moyens de se débarrasser d'elle. Un jour, en soulevant les couvertures de son lit, elle y trouva blotti un scorpion qui, par miracle, était resté inoffensif. Une autre fois, en s'éveillant, elle faillit s'évanouir de terreur et de dégoût : elle avait dormi sur une ignoble pharmacopée préparée par quelque sorcière de la tribu et composée de débris humains, doigts coupés, mèches de cheveux, bribes de cervelle. Birzil soupçonna l'impérieuse Siddina d'avoir fait placer cette ordure maléfique sous ses oreillers.

Outre l'hostilité des épouses, elle avait à se prémunir contre celle des enfans. Les enfans foisonnaient dans la tente. Ils étaient presque tous aussi méchans que leurs mères. Les filles se montraient déjà menteuses, perfides, ingénieuses à nuire. Quant aux petits garçons, leur turbulence et leur cruauté précoce affolaient leurs nourrices et exaspéraient les bêtes elles-mêmes. Ils mordaient les passans, par derrière, ou, se précipitant à l'improviste, ils leur assenaient des coups de tête, comme de jeunes boucs.

Aussi, ce fut un soulagement pour elle, lorsqu'elle se vit transportée avec les femmes à la maison du Village Rouge.

Cette maison, toute en pisé, avait l'aspect fruste et primitif des bâtisses du Sud. Mais, sous le grand soleil du désert, ses blocs de boue solidifiée resplendissaient comme des murailles de cuivre vermeil, et les détritus de menue paille qu'on y avait mêlés luisaient dans la pâte rugueuse comme des pépites d'or. Sans nul ornement ni commodité d'aucune sorte, ce logis quadrangulaire qui s'ordonnait autour d'une cour carrée, n'offrait d'autre avantage que d'être assez spacieux. Les épouses en occupaient tout un côté, tandis que les jeunes filles étaient logées dans l'aile du fond, la partie la plus secrète de l'habitation. Birzil trouva là, pour compagnes, trois adolescentes

gétules, à la peau dorée et transparente comme celle des dattes, tatouées d'une étoile bleuâtre sur le front, les pommettes, le menton et les deux seins. Il y avait aussi deux Grecques de Cyrène, qui d'abord attirèrent Birzil, parce qu'elle pouvait converser avec elles dans leur langue. Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que les étrangères sortaient de la plus basse plèbe. Prématurément corrompues et vicieuses, elles étaient aussi très rusées. La jeune fille, qui les sentait jalouses d'elle, finit par les redouter plus que les trois barbares. Avec celles-ci, elle échangeait quelques mots de libyque, que lui avait appris Thadir. Et les Gétules, habituées au mépris, lui en avaient comme une reconnaissance. Tout ce monde féminin vivait sous la haute autorité de la vénérable Nabira, la mère de Sidifann, vieille femme au visage ascétique, illuminé par de superbes yeux noirs aux paupières peintes, et encadré de larges bandeaux toujours teints, comme au temps de sa jeunesse. Sous ses voiles de byssus, elle avait très grand air, et, quand elle distribuait la laine aux servantes, elle faisait voir de belles mains effilées, alourdies de bagues précieuses.

Toutes ces filles étalaient une telle puérilité, que Birzil finit par prendre conscience et par avoir honte de son propre enfantillage. Elles ne savaient que se parer, se peigner, se teindre les cheveux. Elles enviaient à la nouvelle venue la couleur extraordinaire de sa chevelure, qui était d'un châtain clair moiré de reflets blonds imperceptibles, et, dans l'espoir d'obtenir des nuances semblables et d'avoir d'aussi beaux cheveux que la Romaine, elles s'acharnaient à tremper dans le henné leurs noires crinières. Du matin au soir, elles se tenaient dans une salle basse qui s'ouvrait sur la cour intérieure. Cette salle était dénuée de mobilier. Mais des tapis admirables masquaient la pauvreté des murs et la terre battue, grossièrement aplanie, qui recouvrait le sol : hautes lisses de Babylonie et de Bactriane, laines profondes de Tyr et d'Alexandrie apportées par les caravanes d'Égypte. Le seul luxe consistait en des lampes et des miroirs pendus aux murs, — lampes de toutes formes, miroirs de toute substance. Une glace de verre, fabriquée à Canope, excitait une sorte d'admiration superstitieuse. De même, une ombrelle minuscule, dont personne ne se servait et que l'on gardait dans une boîte de laque, était considérée comme une espèce de fétiche. Venue du pays des Sères, elle avait un

manche de jade curieusement sculpté, et, si on la déployait, elle s'épanouissait en un bouquet de fleurs inconnues et de figures bizarres semées sur un fond de soie bleue à brochures d'or...

Quand elles étaient lasses de se parer, ou quand elles s'ennuyaient, les jeunes filles ouvraient de lourds coffres bardés de ferrures et enluminés de couleurs sombres qui chatoyaient au fond de l'appartement. Elles en sortaient des étoffes de prix, des laines de Tarente, de Bétique, de Milet, et les soies blanches des Sères, les soies jaunes des Assyriens, les mousselines de Cos pressées entre des planchettes de palmier. Ou bien elles vidaient sur les tapis le contenu de leurs coffrets à bijoux.

Les Gétules qui ne portaient à leurs oreilles que les anneaux des négresses ou des pendans de forme archaïque surchargés de figures et d'ornemens compliqués, s'ébahissaient devant les légères merveilles des orfèvres romains : une grenade, une grappe de raisin, des feuilles de lierre émaillées, toutes menues, de petites marguerites en or... D'autres fois, on passait des après-midi à extraire des cassettes en bois de citronnier les bibelots vendus par Saturninus, le marchand carthaginois. Birzil qui en avait, à Muguas, de véritables collections, s'étonnait de retrouver ces délicats brimborions jusque dans la sauvagerie du Sud : c'était tout un animalier de pygmées, — des lions, des cerfs, des loups, des ours, des sangliers, des grues, des perdrix, des canards, des vaches accroupies, des lapins, des porcs, des dauphins la queue en l'air, des chevaux au galop, des tortues, des abeilles, des cigales, tout cela en bronze doré, en émail, en cornaline, en ivoire, en agate, ciselé dans l'extrême détail et pas plus gros que le bout du petit doigt...

Austère et mélancolique, la vieille Nabira présidait à ces divertissemens, toujours entrecoupés de criailleries et de disputes. Elle était bonne, au fond, pour les pauvres filles confiées à sa garde. Le soir, comme celles-ci n'arrivaient pas à s'endormir, elle leur contait des histoires merveilleuses. Elle en savait un grand nombre qui se ressemblaient toutes comme les grains d'un collier. Après s'être assise commodément parmi des coussins entassés, au milieu des jeunes filles, elle passait avec lenteur une de ses longues mains effilées sur ses bandeaux lisses et elle commençait invariablement en ces termes : « Il était une fois une princesse si admirablement belle que les

paroles manquaient pour exprimer sa beauté... » Mais, entre tous ces récits, son auditoire préférait ceux où il y avait des brigands et des sorcières, — des fables milésiennes toutes farcies d'enlèvemens, de meurtres, d'incantations et de métamorphoses. Birzil, en écoutant la vieille, revivait ses récentes aventures. Il s'agissait toujours d'un amoureux que les philtres des magiciennes endormaient d'un sommeil léthargique. Les horribles mégères lui plongeaient un poignard dans la poitrine, à côté du cou. Le sang jaillissait de la plaie béante, où elles enfonçaient leurs mains... Birzil revoyait Thadir poignardée par le soldat... Puis, après avoir retiré le cœur du jeune homme, les sorcières le remplaçaient par une éponge et recousaient la plaie. Quand l'amoureux se penchait, pour boire, au-dessus d'une fontaine, sa tête se décollait du tronc, la blessure se rouvrait, et l'éponge, attirée par l'eau, sautait dans la rivière, comme une grenouille.

Les Gétules raffolaient de ces effroyables histoires, qui donnaient le frisson. Pour se remettre de leur terreur, soudain elles bondissaient, se prenaient la main, et, les cheveux épars, elles se mettaient à chanter une ronde de leur pays, dont Birzil saisissait confusément le sens. C'était la chanson du « petit pigeon bleu, » la tourterelle des sables : — « O petite tourterelle bleue, chantaient les Barbares, ô ma sœur, combien tu es impatiente ! Combien tu désires *sa* rencontre !... » Sa rencontre, c'était celle du bien-aimé. Elles tournaient, tournaient en fermant les yeux, et, à travers la buée rouge, qui montait à leurs paupières closes, elles croyaient apercevoir le visage adoré.

Alors les Cyrénéennes, se piquant d'honneur, proposaient un jeu que Birzil ne connaissait pas, « le jeu de Psyché. » Elles allaient chercher une lampe qui ne servait point à autre chose et qui était placée dans une niche, à leur chevet, une petite lampe ronde, en argile rouge, avec une anse en proue de navire, un bec pointu et deux trous d'air près de la queue, une petite lampe élégante, quoique très ordinaire, bien adaptée à la main et moelleuse comme un ivoire. Au centre, un médaillon en relief montrait Psyché près du lit d'Éros, au moment où la goutte d'huile fatale tombe sur l'épaule du jeune dieu endormi. L'artiste avait véritablement animé l'image de la lampe indiscrète. Entre les doigts de Psyché, elle semblait se pencher vers l'Amour, comme si elle voulait toucher un corps si beau et le

baiser, elle aussi. On plaçait sur un socle la nacelle d'argile, puis on dansait autour en chantant : « Lampe m'amie, lampe fervente, lampe brûlante, lampe hardie, ne tremble pas ! Oh ! fais-moi voir, je t'en supplie, celui qui m'aimera !... » Enfin une des danseuses désignée par le sort devait saisir la petite flamme vacillante et descendre toute seule dans un cellier, où elle était censée voir, au milieu des ténèbres, la figure de son fiancé. Dès le seuil de l'antre noir, la lampadophore se sentait prise d'épouvante, ou bien elle trichait. Et c'était un redoublement de cris, d'invectives et de querelles que Nabira avait beaucoup de peine à réprimer.

D'habitude, Birzil se tenait à l'écart des jeux. La vieille gardienne du gynécée lui savait gré d'être plus sage que ses compagnes. Elle commençait même à lui témoigner une certaine amitié, comme si elle appréciait son intelligence et sa finesse, et comme si, d'avance, elle voulait se ménager en elle une alliée contre la favorite de Sidifann, l'altière Siddina. D'ailleurs, la maison était pleine d'intrigues qui s'entre-croisaient et s'enchevêtraient. Jeunes ou vieilles, toutes ces femmes n'étaient occupées que d'amour et de rendez-vous amoureux, de mariages et de fiançailles. Nabira surveillait jalousement son troupeau, mais, par goût invincible du romanesque, elle n'hésitait point à semer le trouble dans les gynécées voisins. Sans cesse d'autres vieilles se coulaient mystérieusement dans le logis de Sidifann, apportant et remportant des messages. Birzil, avertie, songeait à les circonvenir, pour faire parvenir une lettre au poste du Calcéus. Mais Nabira était d'une vigilance décourageante, et l'occasion ne se présentait point.

Les jours passaient. Birzil, désespérée, se demandait si elle parviendrait jamais à sortir de cette prison. Du côté du village, la maison n'avait d'autre ouverture que la porte d'entrée gardée par un esclave et par des chiens féroces. Du côté de la palmeraie, elle était environnée de hauts murs. Quant au jardin attenant au corps de logis, ce n'était qu'une étroite terrasse dominant presque à pic le lit torrentueux de la rivière. Mais cette terrasse pouvait devenir un excellent observatoire. La jeune fille se souvenait que les soldats du poste descendaient quelquefois laver leur linge dans l'oued. Si seulement elle en apercevait un, et s'il lui était possible, sans être vue, de lui

faire des signaux!... Hantée de cette idée, elle se mit à flatter Nabira, en essayant de l'apitoyer sur elle-même. Elle était pâle et languissante, touchant à peine à la nourriture. C'était sa réclusion, disait-elle, dans cette salle sans air et presque sans lumière, qui était cause de sa langueur. Qu'on lui permît d'aller respirer sur la terrasse, ne fût-ce que quelques instans, à l'heure de la sieste!... La vieille se laissa fléchir. Birzil put transporter des coussins et des tapis sous un figuier, qui donnait un peu d'ombre, à l'extrémité du jardin. Au plus fort de l'ardeur méridienne, elle allait s'y étendre, en feignant de dormir. Mais, entre ses cils mi-clos, elle épiait anxieusement tout ce qui se passait, à ses pieds, au fond du ravin.

A cette heure-là, rien ne bougeait dans la campagne, accablée par la chaleur torride. Le lit de l'oued était désert. Quand Birzil retournait la tête sur ses coussins, elle apercevait derrière elle, dans un grand flamboiement de lumière, le Village Rouge étageant ses cubes de pisé, pareils à des stratifications de boue cuite à l'haleine véhémente d'un four. La pâte cuivrée des bâtisses se détachait intensément sur les coulées rocheuses du Calcéus et les pylônes vermeils de la Porte d'Or. Les surfaces planes des terrasses vibraient sous le soleil comme une onde en ébullition, tandis que les portes surbaissées et les petites ouvertures rondes des murailles y découpaient des trous noirs comme des nids d'abeilles. Mais la jeune fille avait, devant elle, pour reposer ses yeux, les jardins de l'oasis, paradis minuscules pleins d'eaux courantes et de verdures, qui prenaient un air d'enchantement, un aspect de fantasmagorie et d'irréalité au milieu de cette désolation et de cette sécheresse mortelle des sables. De chaque côté de l'oued, sur la double pente du vallon où s'encaissait le lit de la rivière, un fouillis de jardinets en amphithéâtre se superposaient, déchiquetés par des clôtures basses en terre battue, arrosés par des canaux au léger glissement d'eau murmurante. Sous les parasols des palmes, dans une pénombre traversée de rayons, brillaient des fruits et des fleurs de légumes, — les papillons rouges et blancs des fèves et des pois chiches, la grêle dorée des abricots crevant les feuilles, les balles vertes ou bleues des prunes et des citrons mûrissans.

Birzil, affamée par ses longs jeûnes, cueillait une figue ou une grenade sur une branche à portée de sa main. Et, tout en

pressant entre ses lèvres la pulpe fraîche des fruits, elle s'amusait à considérer les petites reinettes aux yeux d'or, qui sortaient des canaux, et qui, enhardies par son immobilité, se posaient, tout près d'elle, sur un caillou, et qui restaient là un instant, la gorge palpitante, comme si elles savouraient l'air avec délices. Des lézards bleus, à longue queue, glissaient d'une pierre à l'autre, le cou dressé, d'un air fringant, tels des oiseaux qui volètent au ras du sol. Du lit de l'oued, l'odeur âcre des lauriers-roses montait jusqu'à la terrasse et, quand Birzil se penchait sur le mur d'appui, elle voyait leurs racines voraces s'enfoncer dans des trous d'eau qu'elles empoisonnaient, où flottaient des moirures grasses et troubles, d'une couleur de sang décomposé...

Personne. Aucun bruit, un silence de mort et d'abandon. Puis, dès l'approche du crépuscule, une sorte de résurrection de la vie dans toute l'oasis. Bientôt une rumeur laborieuse emplissait les palmeraies. La pioche des jardiniers sonnait sur les troncs pourris des vieux arbres. On les entendait s'invectiver d'une berge à l'autre, tout en levant les écluses des barrages, et s'accuser mutuellement de soustraire au voisin sa part de l'eau précieuse. Des chèvres, des moutons dévalaient en troupeaux le long des murs des jardinets. Des ânes entre leurs couffes passaient au trot, bâtonnés par des hommes aux maigres jambes basanées. C'est alors que Nabira, d'une voix aiguë, rappelait Birzil. Soupçonneuse, la vieille redoutait pour sa captive les mauvais conseils de l'ombre et de la solitude. Et ainsi, au moment où une chance de salut aurait pu s'offrir pour la jeune fille, on la replongeait inexorablement dans la promiscuité odieuse du gynécée.

Un jour, à l'heure la plus brûlante de la sieste, comme elle avait à peu près perdu conscience, un bruit ténu la tira de sa torpeur. Dans cet air extraordinairement sec, les moindres vibrations s'exagéraient, se propageaient à de grandes distances. Elle prêta l'oreille, puis elle vit un vieillard qui, sur la berge opposée, débouchait d'un sentier encadré par des murs de jardins. Il avait les pieds nus. On ne l'entendait pas marcher. Il avançait d'ailleurs lentement, avec précaution, en tâtant le terrain du bout de son bâton : c'était un aveugle. Le dos voûté, presque bossu, il allait à tout petits pas, appuyé d'une main

sur son bâton et, de l'autre, tenant une branche de laurier pour se garantir du soleil et chasser les mouches qui se collaient à ses yeux... Tout à coup, il s'arrêta, en tournant la tête. Derrière l'aveugle, venait un cavalier monté sur un superbe cheval numide dont la robe d'ébène chatoyait au soleil. L'animal, étroitement tenu en bride, buttait sans cesse contre les galets de la piste. Le cavalier devait être un soldat ou un officier du poste, à en juger par sa casaque rouge et l'aigrette de son casque, que dissimulait un chapeau de feuillages destiné à le protéger contre la chaleur. Une courte culotte laissait voir ses jambes nues, qui balançaient, à chaque pied, des bottines légères. Le vieux et lui échangèrent à mi-voix quelques paroles dont le son même n'arriva point jusqu'à Birzil, et, tout en parlant, l'aveugle, avec une sûreté parfaite du geste, montra au soldat un chemin montant, qui escaladait la berge opposée et longeait des clôtures, des jardins et des maisons. Puis il tendit son doigt dans la direction de la terrasse, où était la jeune fille, en ayant l'air de dire : « C'est là ! »

Le cavalier piqua des deux. Birzil, le cœur oppressé, le regardait s'approcher de la dune que surplombait le jardin de Sidifann. Il avait enlevé son cheval, qui battait le sol régulièrement, au galop de parade, en s'éclaboussant dans les flaques d'eau de l'oued. Et l'élève de l'écuyer Trophime admirait en connaisseur l'aisance et la grâce souveraine du cavalier... Maintenant, il était tout près, sous le mur de la terrasse. Leurs regards se croisèrent. Elle vit son air de bravoure et de jeunesse et la lèvre en fleur sous la moustache brune naissante. Instinctivement, elle lui envoya le salut à la romaine. Il répondit en souriant. Elle devina qu'il allait crier quelque chose. Avec toute une mimique terrifiée, elle mit un doigt sur sa bouche, pour lui recommander le silence. Immédiatement le soldat, comme pris de panique, tourna bride et disparut dans le chemin montant, sous les palmes pendantes des premiers jardins. Birzil, éperdue, le cherchait des yeux. Elle le vit reparaître devant les maisons en pisé, dont les portes s'ouvraient précipitamment. Un cavalier, à cette heure, dans ce raidillon impraticable, c'était une chose insolite, presque un scandale. Sous ses voiles traînans, une femme jaillit brusquement d'une ouverture fauve. Elle agitait ses bras vers le cavalier qui grimpait la ruelle escarpée, sans retourner la tête. Puis, comme

foudroyée par le soleil dévorateur de midi, elle s'évanouit dans le trou d'ombre d'où elle était sortie, et ce fut une lueur de pourpre, une flamme violette, qui balayait le sol, léchait la muraille et s'éteignait tout à coup. Des enfans dégringolèrent entre les murs de cuivre vermeil. Leurs petites tuniques orangées, lilas et vertes, s'allumèrent un instant, au milieu des cris aigus et des jets de pierres. L'instant d'après, toutes ces couleurs ardentes s'étaient fondues dans la ruelle déserte et silencieuse. L'incandescence de la méridienne absorbait tout en une même pâleur éblouissante. Birzil, qui défaillait sous ce feu du ciel, rentra dans son abri de verdure, angoissée, se demandant ce que signifiait cette fuite soudaine du soldat...

Le jour suivant, à la même heure, alors que tout dormait dans le Village Rouge, elle vit surgir du même sentier, sur la rive opposée, un berger avec sa crosse, le haut du visage dissimulé par un pétase à larges ailes. Il s'assit au bord de l'oued sur une grosse pierre, et, prenant une flûte qui pendait à sa ceinture, il se mit à jouer en sourdine un air si primitif qu'il se distinguait à peine des modulations intermittentes des souffles dans les roseaux. Birzil, qui, à travers les branches du figuier, épiait tous ses mouvemens, avança un peu sa tête au-dessus du petit mur en pisé. Il l'aperçut, rejeta son chapeau en arrière, et la jeune fille reconnut aussitôt le soldat de la veille. Le doigt sur la bouche, elle commanda encore une fois le silence, car elle tremblait que Nabira ou quelque esclave de la maison ne fût aux écoutes. Alors le faux berger lança une pierre sur la terrasse, et, toujours avec la même promptitude, il s'éclipsa entre les rochers qui obstruaient le lit de la rivière. Une tablette était attachée à la pierre. Ce fut, pour Birzil, une opération très longue et très délicate que de la ramasser, puis de la lire, sans être vue par les gens du logis, ou par ceux du dehors. Elle sentait autour d'elle des yeux aux aguets et elle savait que, derrière tous les murs et dans tous les jardins, des maris veillaient pour donner la chasse aux adultères, ou des jardiniers, pour traquer les maraudeurs nomades. Enfin, elle put entre-bâiller furtivement la tablette derrière un voile qu'elle avait suspendu au figuier, sous prétexte de s'abriter du soleil, et elle lut ces mots : « N'es-tu pas Birzil, la fille de Cécilius Natalis de Cirta? Je viendrai demain chercher ta réponse. Aie bon courage! »

Cette réponse, elle l'écrivit comme elle put, sur l'autre feuillet de la tablette, en se servant d'une aiguille qu'elle avait retirée de ses cheveux, — et, le lendemain, effectivement, le prétendu berger fut exact au rendez-vous. Ayant lu en toute hâte les mots tracés par Birzil, il lança une autre tablette, qui contenait ce message : « Peux-tu être prête pour demain? Je viendrai te chercher, avec une corde que tu enrouleras autour de l'arbre. Fais signe si cela est possible. » La jeune fille, appuyée des deux mains sur le rebord du petit mur, inclina la tête par trois fois, en manière d'assentiment, et le berger disparut de nouveau, comme un fantôme, dans l'étroit couloir de rochers qui conduisait au Calcéus...

Ainsi, son déguisement pastoral avait réussi à Victor : il s'applaudissait de sa ruse, d'autant plus que Cécilius en avait combattu le projet. Dès leur arrivée au Calcéus, après bien des débats irritans, l'option avait dû déclarer au père adoptif de Birzil :

— Je t'en prie, va nous attendre à Lambèse. Ta présence ici ne peut être ignorée. On sait que tu cherches ta fille capturée par les Maures. Les gens du Village Rouge l'ayant appris, la nouvelle peut en pénétrer jusque dans la maison de Sidifann et la curiosité des femmes est vite éveillée!...

Cécilius partit, sans même avoir l'assurance que Birzil se trouvait dans le gynécée amené de la Piscine par le voiturier Pastor. Victor ne le sut qu'après. Maintenant qu'il en était certain, le lieutenant se proposait de l'enlever sans bruit, pendant la sieste, en escaladant la terrasse, à l'aide d'une corde à nœuds. Pendant ce temps les Asturiens de sa cohorte, divisés par petits groupes, de manière à ne pas attirer l'attention, bloqueraient les entours du logis de Sidifann, les berges de l'oued et toutes les ouvertures de la palmeraie.

Birzil ne dormit pas cette nuit-là, tant elle était inquiète des réprimandes de la vieille Nabira, qui l'avait gourmandée avec une rudesse inaccoutumée : « Que fais-tu si longtemps au jardin? Ce n'est pas naturel. Et puis, c'est mauvais pour toi! Tu rentres tout enfiévrée!... » Le lendemain, à l'heure dite, elle put heureusement profiter d'une minute où toutes les femmes s'émerveillaient devant des bijoux envoyés par Sidifann, pour se glisser sous les ombrages de la terrasse.

Elle se pencha vers le ravin. Victor était en bas, toujours travesti en berger et dissimulé par un laurier-rose qui trempait dans le lit de la rivière. Il lui semblait à une distance infinie. Pourtant, elle faillit être renversée par le paquet de cordes qu'il lui lança. Alors tout se déroula pour elle comme dans un rêve, avec cette rapidité et cette facilité étranges qui précipitent les événemens dans les hallucinations nocturnes.

Suivant les prescriptions du soldat, elle noua la corde au tronc du figuier. Puis elle le vit monter le long de la dune, lutter pour franchir une passe difficile, une saillie du calcaire, où il s'écorcha les mains contre la roche. Enfin son visage émergea, il enjamba d'un bond le parapet de la terrasse. Birzil, fermant les yeux, se sentit saisir :

— Suspends-toi à mes épaules! lui souffla le soldat...

Et ce fut la descente vertigineuse, la perception angoissante du passage dangereux. Elle ne rouvrit les yeux qu'en touchant le sol, où elle trébucha et se laissa tomber. Victor était là devant elle, épuisé par l'horrible effort. Ses côtes palpitantes se soulevaient sous sa tunique de berger. Il regardait Birzil comme extasié. Elle, sentant que ses babouches avaient glissé, par un mouvement instinctif de pudeur, elle rentrait ses pieds nus sous sa robe, elle faisait le geste d'arranger ses cheveux.

— Ah! Demoiselle bénie! dit Victor, en s'agenouillant, combien j'ai eu de peine à te trouver!...

Pour Birzil le rêve continuait. L'œil égaré, le regard lointain, on eût dit qu'elle cherchait à reconnaître ce beau jeune homme, qui se courbait vers elle avec un air d'adoration :

— Je t'attendais! dit-elle, en poussant un grand soupir.

Et elle s'évanouit.

II. — LA VIGNE ET LA MAISON

A Lambèse, les choses allaient si mal pour les chrétiens que Cécilius, plutôt que de s'y arrêter, avait préféré rentrer en toute hâte à Muguas.

Des serviteurs, laissés à l'Auberge de l'Aigle et chargés de ce soin, lui ramèneraient Birzil, au cas où l'option Victor réussirait à la tirer des griffes de Sidifann. Dans l'état de désarroi moral où il se trouvait, il ne se sentait pas assez

maître de lui-même pour assister froidement aux atrocités qui se perpétraient par ordre des autorités impériales. En effet, les interrogatoires des inculpés de Cirta se poursuivaient quotidiennement dans la prison du prætorium. Les chevalets de torture ne chômaient plus. Sur le parvis du temple d'Esculape, la multitude ameutée avait brûlé vif un homme et une femme de Verecunda, qui, en sortant de la prison où ils étaient allés visiter des consanguins, s'étaient répandus en malédictions et en anathèmes contre les dieux de l'Empire. Continuellement des collisions se produisaient dans les rues. On assommait à coups de matraque les « athées, » les « sacrilèges, ennemis des Très saints Empereurs, » comme on appelait les chrétiens. Si Cécilius intervenait en faveur des frères, c'était se trahir immédiatement; c'était la confession publique imposée par sa conscience. Car il savait bien qu'il irait jusque-là, et plus loin encore, ne fût-ce que pour rester fidèle à son serment baptismal. Avait-il le droit de compromettre la délivrance de Birzil, d'indisposer le légat contre elle, uniquement par point d'honneur? Allait-il sacrifier cette enfant, qui d'ailleurs n'était pas chrétienne, à un mouvement d'indignation, ou aux obligations toutes personnelles qu'il lui plaisait de se prescrire?... Et puis surtout il lui tardait de fuir le spectacle de ces ignominies, pour se donner uniquement à Birzil, si par fortune elle lui revenait. Il avait besoin de sa présence. Ce serait la solitude à deux. Après cette cruelle aventure, elle rentrerait assagie. On ferait le désert autour de soi. On s'enfermerait à Muguas, et là, loin des hommes ignobles et féroces, dans la sécurité de leur mutuelle tendresse, ils ignoreraient le reste du monde.

A peine arrivé, il dut se rendre à Cirta, afin de régler une affaire en suspens. Il tomba dans une ville non moins agitée que Lambèse. La veille, un nouvel édit contre les chrétiens venait d'être rendu public. Cette fois, Valérien avait jugé à propos de donner à son décret l'autorité d'un sénatus-consulte : la curie romaine, en corps, approuvait par un vote solennel ses mesures persécutrices. Cécilius, mêlé à la foule, put en lire le texte affiché sur le Forum. Il y était dit que les évêques et les prêtres, convaincus de christianisme, seraient incontinent mis à mort. Les personnages de l'ordre équestre et sénatorial, après avoir été dépouillés de leurs biens, se verraient

déchus de leur rang, et, si néanmoins ils persévéraient dans leur obstination, on les punirait, eux aussi, de la peine capitale... En déchiffrant ces lignes, Cécilius tressaillit, comme s'il y était visé personnellement. Sénateur. il pouvait être dénoncé d'un moment à l'autre. Déjà les délations se multipliaient. Les confiscations suivies de ventes forcées offraient un trop bel appât à la cupidité, et les vengeances particulières rencontraient là une trop facile occasion de s'assouvir! Le maître du domaine de Muguas et d'une foule d'autres propriétés immenses se rappelait les paroles du légat que Julius Martialis lui avait rapportées à Lambèse, ce matin où ils devisaient ensemble sur la place du prétoire. Il était flamine perpétuel des Empereurs : on attendait de sa docilité et peut-être de sa gratitude, en échange de la protection officielle récemment accordée, qu'il remplît désormais les devoirs de sa charge et qu'il sacrifiât publiquement. Un piège était préparé contre lui. Cécilius résolut de s'y dérober, du moins tant que Birzil ne lui serait pas rendue. Il tâcherait de se sauver momentanément, afin de sauver la jeune fille. C'est pourquoi, dès qu'il fut rentré à Muguas, il envoya sa démission de flamine aux magistrats municipaux.

Il donnait pour prétexte le mauvais état de sa santé, qui, déjà très affaiblie auparavant, venait de recevoir un coup fatal par la perte de sa fille adoptive. L'avocat Marcus Martialis était chargé par lui de faire valoir ses raisons devant la Curie. Elles furent acceptées sans commentaires ni protestations d'aucune sorte, comme si l'assemblée obéissait à un mot d'ordre. Martialis le père fit même savoir à Cécilius qu'il était satisfait de sa détermination. Celui-ci devina tout de suite les motifs secrets de cet acquiescement : ses collègues *voulaient ignorer* qu'il était chrétien. Autrement, ç'aurait été compromettre le bon renom des magistrats de la république cirtéenne. Ceux qui étaient revêtus de la dignité sénatoriale, comme Roccius Félix, son seul ennemi, eussent jugé infamant pour leur caste d'y compter un membre suspect de sacrilège envers les dieux et de déloyauté à l'égard de Rome et des Augustes. Le Sénat n'était que trop décimé par les Empereurs : il ne fallait pas leur fournir de nouveaux argumens pour le frapper et pour achever de détruire son prestige aux yeux du peuple. En réalité, les collègues et les pairs de Cécilius, y compris ses

ennemis, respectaient en lui le patricien, l'homme de leur classe et de leur municipe.

Le flamine démissionnaire s'avisa aussitôt de mettre à profit ces dispositions conciliantes. Comme il lui semblait impossible d'échapper indéfiniment à la délation, il n'attendrait pas que ses biens fussent confisqués. Il les vendrait sous main, et, dès que ces opérations seraient terminées, il partirait avec Birzil pour l'Égyple, de préférence pour Alexandrie, où les Juifs et les chrétiens, étant en majorité, vivaient dans une tranquillité relative... Il s'attachait d'autant plus à ce projet que, les jours suivans, une recrudescence de massacres ensanglanta la ville. Comme à Lambèse, des bûchers flambèrent au Capitole, et il y eut de nombreuses lapidations dans la banlieue et dans les campagnes environnantes. Par surcroît, des rumeurs alarmantes arrivaient des autres régions de la Numidie et de la Proconsulaire. Sans cesse des convois de chrétiens condamnés aux mines encombraient les routes. En revanche, on ne savait plus rien de l'évêque de Carthage. Un silence de mauvais augure s'était fait autour de Cyprien depuis son exil à Curube. Le proconsul l'y avait-il volontairement oublié?... Cécilius, sans nouvelles de lui depuis longtemps, redoutait les pires conjonctures.

Sur ces entrefaites, Birzil, après un court repos au Calcéus, arriva de Lambèse à l'improviste.

La déception fut dure pour celui qui n'osait plus guère espérer ce retour et qui, dès le seuil, la serra dans ses bras avec un élan de toute son âme. Malgré la reconnaissance et le repentir qu'elle affectait d'étaler, il sentit aussitôt que le cœur de la jeune fille ne répondait pas au sien. Plus que jamais elle était fermée, défiante, prête à la défensive. Elle paraissait d'ailleurs pressée d'échapper à la présence de Cécilius. Elle se déclarait épuisée par les émotions de sa captivité et par les fatigues du voyage. Elle suppliait qu'on la laissât seule. De fait, elle avait l'air accablé et languissant. Mais sa belle vigueur de jeunesse prit bientôt le dessus. Le surlendemain elle était debout.

Néanmoins, elle se montrait toujours inquiète, agitée, d'une irritabilité presque maladive. Cécilius s'apercevait bien qu'elle continuait à être gênée, surtout qu'elle manquait de franchise

avec lui. Et pourtant une joie irrésistible émanait de sa personne, de sa démarche, de ses moindres mouvemens. Sa taille menue et gracile, qui la faisait ressembler à une statuette d'ivoire, semblait grandie, ses joues étaient plus colorées, ses yeux plus brillans. Ses jolis cheveux châtains flamboyaient dans une sorte d'irradiation amoureuse, et tout son visage mutin, au nez un peu court, avait pris une beauté harmonieuse et pleine qui la transfigurait. Visiblement, elle débordait d'un bonheur mystérieux qu'elle s'efforçait de taire. Ses esclaves l'avaient remarqué tout de suite. Cécilius lui-même s'efforçait d'interpréter ces indices dans le sens le plus favorable. On aurait dit qu'avec Birzil l'allégresse allait enfin rentrer dans le vieux logis de Muguas. C'est du moins ce que répétaient Julius Martialis et son fils qui, contrairement à leurs habitudes, s'étaient installés dans leur maison des champs et qui recommençaient à visiter Cécilius, en voisins. Tous les jours, Marcus, affichant un extrême intérêt pour la santé de la jeune fille, venait s'informer d'elle. Mais celle-ci ne témoignait aucune inclination pour ce grand jeune homme maigre, au visage de prêtre, au dos déjà un peu voûté, comme courbé sous le poids des affaires. Elle le jugeait même un peu ridicule.

Un matin, en s'éveillant, elle trouva des couronnes de roses suspendues à la porte et aux fenêtres de sa chambre. C'était un hommage significatif de Marcus Martialis. Birzil, offensée des fleurs indiscrètes, en conçut d'abord un grand courroux. Mais elle dissimula son dépit et son ressentiment. Puis, quand elle se fut entraînée, qu'elle se crut assez forte pour la lutte, capable d'affronter une colère virile, elle envoya une de ses femmes demander pour elle un entretien à Cécilius.

Celui-ci la reçut, comme d'habitude, dans la bibliothèque. C'était le soir. Les derniers rayons du crépuscule éclairaient doucement la corniche de la haute salle voûtée en berceau et faisaient reluire dans la pénombre les volets dorés des armoires ouvertes, qui montraient sur leurs rayons les plats incrustés d'émaux des reliures précieuses. Le maître occupait un lourd escabeau aux applications de bronze. Un pupitre posé en travers de ses genoux, il écrivait une lettre sur une feuille de parchemin. A ses côtés, dans des coffrets en bois de cèdre, gisait tout un amoncellement de volumes sortis de leurs gaines

de soie rouge et dont les ombilics étaients peints de couleurs éclatantes.

Cécilius, attirant à lui la jeune fille, l'embrassa avec effusion. Mais elle s'arracha à son étreinte, refusa de s'asseoir sur le siège qu'il lui désignait, et, la gorge palpitante, soulevée par une émotion dont tout son corps tremblait, elle éclata immédiatement en paroles violentes et saccadées :

— Je dois t'avertir! dit-elle... Déjà Thadir m'avait révélé quelque chose de tes projets sur moi... Mais jamais le fils de ton voisin, ce Marcus, ne s'était permis de me manifester ses sentimens. Il vient de le faire, sans doute de connivence avec toi... Eh bien! sache-le, car je te le dis une fois pour toutes : je n'aurai d'autre époux que Fabius Victor, l'option de la IIIe Auguste... celui qui m'a délivrée!...

Victor! A ce nom, Cécilius sursauta. C'était si loin de sa pensée! Que ce soldat sorti des derniers rangs de la plèbe pût un jour pénétrer dans sa famille, une telle idée ne lui serait jamais venue. Il avait déjà oublié le jeune lieutenant, qui, pour lui, était une tête perdue dans la foule. Il se leva précipitamment et, prenant entre ses mains celles de Birzil, avec douceur, comme on fait à une malade :

— Ma pauvre enfant, ton esprit divague encore! Tu n'es pas remise de tes fatigues et de tes émotions!...

Et, haussant les épaules :

— Épouser Victor!...

— Pourquoi pas? répliqua Birzil, la lèvre frémissante... Nous sommes déjà fiancés!

— Tu veux rire?... Toi fiancée au fils d'un centurion!

Elle le regarda bien en face et, avec une nuance sarcastique dans la voix :

— C'est un chrétien, ce fils de centurion!... Je m'étonne que toi, qui l'es aussi, tu parles si dédaigneusement de tes frères!... Et puis qu'importe! Il est beau, brave, il deviendra tribun, général d'armée! Il peut même, comme un autre, prétendre à la pourpre. Aujourd'hui, tout soldat est un candidat à l'Empire... Mais à quoi bon tant de discours, puisque je l'aime?...

Il ne comprit qu'une chose, c'est qu'elle voulait partir, le quitter au plus vite. Elle rentrait à peine et déjà elle était excédée de vivre auprès de lui. Cette instinctive et inconsciente

aversion, qu'il avait devinée si souvent, lui brisait le cœur. En même temps, il s'indignait de l'ingratitude de Birzil. La colère finit par l'emporter. Il lui dit rudement :

— Et si je m'y oppose?

— Certes, tu le peux! Tu m'as adoptée, sans me demander mon avis. La loi me livre à ta merci. Mais, s'il faut te le répéter, je n'épouserai personne, ou ce sera celui-là!

— Et si je te déshérite?...

— Les biens de mes parens me suffiront! dit-elle avec fierté : je n'ai pas besoin de tes aumônes.

— Malheureuse! Tu es ruinée!...

— Soit! Je serai pauvre comme lui! Nous serons deux pour porter notre pauvreté! Moi, je n'en ai pas peur!

De nouveau, elle le défiait du regard. Cécilius la considérait douloureusement :

— Lélia, dit-il, je t'en supplie : ne me parle pas ainsi! Si tu savais quelle peine tu me causes!

— Mais enfin, quel droit as-tu sur moi? Peux-tu bien invoquer les lois romaines, toi qui les foules aux pieds comme chrétien?... Et puis, il faut que je te le dise : je suis lasse de la sujétion où tu me tiens. Sans cesse, je te rencontre dressé sur mon chemin pour contrarier mes désirs, pour m'imposer une règle qui n'est pas la mienne, une protection dont je ne veux pas....

Et, se souvenant tout à coup des insinuations de Thadir, elle ajouta durement, afin qu'il y eût entre eux quelque chose d'irréparable :

— Oui!... pour m'imposer une affection, dont j'ai à rougir peut-être!...

Cécilius, à ces mots, jeta un cri, comme un homme blessé à mort :

— Ah!... Lélia, mon enfant, qu'as-tu osé dire!

Il la considérait avec des yeux pleins d'une douceur étrange. Mais elle se tenait devant lui, la tête haute, l'air révolté, inflexible dans son obstination, décidée à en finir, à conquérir enfin sa liberté. Sans se laisser attendrir, comme pour le pousser à bout, elle reprit agressivement :

— Encore une fois, qui es-tu pour vouloir me contraindre?

Ses prunelles étincelaient. Elles exprimaient une telle détermination et une telle force de résistance, une volonté

tellement implacable, que Cécilius eut la sensation d'un mur élevé entre elle et lui. Ce regard effrayant de la jeune fille l'avait frappé plus que ses paroles. Il fallut qu'elle répétât, avec une intonation insultante :

— Mais qui es-tu donc?

— Qui je suis?...

Il se redressa de toute sa hauteur, et, avec une majesté qu'elle ne lui connaissait pas, il prononça lentement :

— Je suis ton père!... ton père, selon la chair et le sang!

— Mon père!...

Comme foudroyée par cette déclaration, Birzil se refusait à comprendre. Elle balbutiait :

— Toi, toi?... mon père?... Alors, ma mère était?... Oh!...

Un sanglot jaillit de sa poitrine. Elle s'abattit sur un amas de coussins qui encombrait le lit de repos. Dans un éclair, les demi-révélations de Thadir venaient de traverser sa pensée : « Il a suborné ta mère, — avait dit la vieille esclave, — Quintus Pompeianus en est mort de chagrin!... — Et celui qui avait introduit le déshonneur dans sa maison était là devant elle! Il avait eu le courage de la laisser vivre dans ce long mensonge, — ce mensonge dont le pressentiment la hantait depuis si longtemps!... Oh! fuir cette infamie! Ne plus voir cet homme!... »

Soudain, elle se leva, rabattit son voile sur son visage et, sans dire un mot, sans retourner la tête, plus étrangère, plus lointaine que jamais, elle s'avança lentement vers la porte. La tenture retomba sur elle et elle disparut, dans ses longs vêtemens blancs, comme une morte, comme un fantôme derrière la pierre d'un sépulcre.

Épuisé par la violence de cette scène, Cécilius s'était jeté sur l'escabeau, où tout à l'heure, choisissant ses expressions, il rédigeait une lettre à Macrinius Decianus, légat de Numidie, pour le remercier de lui avoir rendu Birzil. Ses yeux vagues tournés vers les larges baies des fenêtres ne voyaient pas le couchant si calme qui achevait de descendre sur les montagnes de Cirta. Des vapeurs violettes s'élevaient de la campagne pierreuse comme un lit de molles nuées pour le sommeil de la terre. Il ne voyait rien, il ne percevait rien du dehors. Il restait écrasé de stupeur devant le fait accompli. Ainsi, le secret qu'il

avait su taire pendant tant d'années lui avait échappé malgré lui! Ce secret qu'il partageait avec la seule Thadir, dont il tremblait sans cesse d'apprendre la divulgation, il avait espéré pouvoir le sauvegarder jusqu'au bout. Il avait bâillonné son amour, afin que rien ne ternît pour la jeune fille la mémoire adorée de sa mère. En vain, il s'était infligé ce long supplice... ou plutôt ce long mensonge! Il se jugeait maintenant comme Birzil : les mêmes mots lui venaient à l'esprit... Mais tout ne valait-il pas mieux que cette odieuse équivoque? A présent qu'elle s'était dissipée, son attitude allait devenir plus nette et plus franche. Jusqu'ici, il se sentait timide devant sa fille et devant Thadir.. Il avait redouté les questions indiscrètes de l'enfant, les trahisons ou les réticences empoisonnées de l'esclave. Il la recherchait et la fuyait tout ensemble, craignant de se livrer trop à sa tendresse. Il avait eu peur surtout du trouble et de la faiblesse de son propre cœur : Birzil ressemblait tellement à Lélia Pompeiana!

Oui, tout valait mieux que cette situation fausse! Désormais, il savait à quoi s'en tenir sur les sentimens de la rebelle! Et il la revoyait, comme tout à l'heure, les yeux fulgurans, dressée contre lui, manifestant, jusqu'à la plus douloureuse évidence, la contrariété irréductible de leurs deux natures. Cela était sans remède. Cette enfant de sa chair et de son sang lui refusait son cœur. Sûrement elle le méprisait. Peut-être même qu'elle le haïssait!... Les ombres nocturnes avaient éteint les fresques des voûtes, les marbres des pavemens et des murailles. Cécilius sombrait dans un abandon mortel, dans une détresse désespérée. Il faisait nuit noire. Il songeait, immobile au milieu des ténèbres... C'était sa faute! Il était puni par sa propre enfant! Les chrétiens avaient raison : tout se paie! La moindre défaillance entraîne son expiation. En trompant son ami et son hôte, il n'avait su ni se créer un foyer, ni donner à son cœur la pâture dont il était avide, ni seulement être un père. Son enfant se détournait de lui! Il n'avait même pas pu l'élever comme il aurait dû et comme il aurait voulu!... Mais justement parce qu'il avait été coupable, des réparations s'imposaient à lui. Il ne pouvait pas se désintéresser de l'ingrate. Devant Dieu, il répondrait d'elle. Il devrait la protéger contre elle-même, contre ses caprices, ses entraînemens d'imagination. Autrefois, elle s'était passionnée pour une foule de chimères.

Elle avait eu les engouemens les plus bizarres et les plus inexplicables. Bientôt sans doute, elle serait dégoûtée de ce soldat, qui ne devait son prestige qu'aux circonstances romanesques où il l'avait rencontrée!... Pourtant ce Victor était un chrétien, un ami, un protégé de Cyprien! Qui sait comment l'évêque envisagerait cette union?...

Le jour suivant, au réveil, une esclave de Birzil lui remit un billet ainsi conçu : « Quand tu liras ces mots, je serai chez Julius Proculus, de Buduxi. Prévoyant ton opposition, je me suis entendue avec lui, avant de rentrer à Muguas. Je ne te reverrai jamais. Il est inutile de me faire chercher : je ne reviendrai pas. »

La tragédie de la veille avait tellement tendu et froissé toutes les fibres aimantes de Cécilius que cette catastrophe le trouva presque insensible. Il n'avait pas le courage d'ordonner qu'on poursuivît la fugitive. A quoi bon d'ailleurs? Ce serait causer un scandale inutile, tout en risquant d'indisposer Proculus. Car il connaissait de longue date les résistances indomptables de la jeune fille. Il la savait capable de se tuer plutôt que de se laisser ramener au logis paternel. Sans nul doute les conseils indulgens de Proculus, homme d'âge et d'expérience, qui, en outre, était son ami, obtiendraient d'elle beaucoup plus que la contrainte et la sévérité. Si, malgré tout, elle persévérait dans ce projet de mariage, alors il ferait agir Cyprien auprès de Victor. Ou plutôt, c'est l'évêque qui déciderait. Il était possible, en effet, qu'il approuvât les intentions de Birzil. Mais il fallait l'avertir au plus vite, se confesser à lui en toute sincérité d'âme. En lui cachant sa liaison avec Lélia Pompeiana, il avait continué à lui laisser croire que Birzil était seulement sa fille adoptive. Il avait hâte de rejeter ce fardeau d'ambiguïtés et de mensonges. Quand il se serait soulagé de ces aveux, peut-être qu'il goûterait un peu d'apaisement et de sérénité.

Cécilius méditait les termes de cette difficile confidence, lorsqu'il reçut de Cyprien lui-même un message secret, apporté en toute diligence par un serviteur de l'évêque. Celui-ci lui disait : « Je sais que je suis condamné. Le proconsul, qui est actuellement à Utique, a donné l'ordre de m'y amener, dans l'intention de me faire mettre à mort. Mais je me suis échappé clandestinement de Curube, pour venir me cacher dans ma villa des Jardins. Je me livrerai, dès que je le jugerai conve-

nable, c'est-à-dire lorsque le proconsul sera de retour à Carthage. Car un évêque doit mourir dans sa ville épiscopale. Frère bien-aimé, voici l'heure pour nous de rendre témoignage au Christ. Je sais que tu ne failliras pas. C'est pourquoi je te quitte sans tristesse. J'ai la certitude que je te reverrai bientôt. Je suis ton avant-coureur. Je vais t'annoncer, dire qu'on te réserve ta place au banquet de l'Époux... »

La lettre était tombée des mains de Cécilius : « Je pars, se dit-il, immédiatement. Je cours le rejoindre à Carthage. Je ne puis pas le laisser mourir sans lui avoir donné l'adieu suprême!... » Un grand attendrissement l'envahissait à la pensée de cette séparation si proche. Puis une colère le souleva. Eh quoi! *Ils* avaient osé toucher à un tel homme! Cette haute et ferme intelligence, cette activité infatigable et bienfaisante, ils allaient détruire tout cela, ils allaient trancher cette noble vie! Malgré la fureur des passions déchaînées et l'appétit du martyre si souvent manifesté par le saint, il ne croyait pas que cette ignominie fût possible. Il pensait que le pouvoir reculerait devant un tel scandale, comme les décurions de Cirta et le Légat lui-même avaient éludé toute poursuite contre lui. Mais l'Empire et les ennemis du Christ se rendaient odieux à plaisir! Des crimes étaient commis journellement par eux. Cyprien, en terminant sa lettre, apprenait à son ami que, dans cette ville d'Utique, où le Proconsul le citait, trois cents chrétiens venaient de périr d'un affreux supplice. On les avait mis en demeure de sacrifier aux dieux, ou de se précipiter dans des fosses remplies de chaux vive. La plupart de ces martyrs, qu'on appelait déjà « la Masse blanche, » avaient préféré à l'apostasie cette mort atroce.

Comme si le châtiment céleste voulait frapper tout de suite les coupables, des nouvelles terrifiantes se propageaient. Jacques, le diacre de Cirta, que Cécilius, depuis le commencement de la persécution, hospitalisait à Muguas, lui avait communiqué des dépêches adressées aux églises africaines par les églises d'Asie. Celles-ci conjuraient les frères de leur envoyer des secours en argent et en vivres, car les Perses, après avoir envahi la Syrie, venaient de saccager Antioche, où ils avaient fait un grand carnage. Partout les armées se révoltaient contre les Empereurs de Rome, des tyrans militaires s'affublaient de la pourpre et, à la tête de bandes indisciplinées et pillardes,

traversaient les provinces qu'ils mettaient à feu et à sang... « L'Afrique, pensait Cécilius, pouvait craindre le retour des dévastations qu'elle avait subies autrefois sous Maximin le Thrace. En regard de ces calamités qui semblaient à la veille de bouleverser tout le monde romain, que pesaient des tribulations et même des drames domestiques? Que Birzil épousât ou non le légionnaire Victor, cela n'avait qu'une médiocre importance, alors qu'il s'agissait des destinées de l'Église tout entière, peut-être du salut de l'Empire et du monde !... »

Le père meurtri et désabusé se livrait à ces réflexions chagrines. Et pourtant il se disait : « Birzil est ma fille. Au moment où je cours vers je ne sais quel destin, je dois pourvoir à sa sûreté et à son avenir. Ce qui est arrivé à Cyprien peut m'arriver demain, tout à l'heure même ! Il ne faut pas tarder ! » Il voulait, dès le soir, se mettre en route pour Carthage. Il partirait la nuit, afin que son absence fût, autant que possible, ignorée de son entourage. Trophime, son écuyer, qui avait sa confiance, s'occupa des préparatifs du départ, tandis que lui-même prenait ses dispositions pour Birzil. Il écrivit à Julius Proculus qu'un voyage impossible à différer l'obligeait de quitter Muguas pour quelque temps. Que celui-ci, jusqu'à son retour, voulût bien garder la jeune fille : il l'en suppliait. La question de mariage qui avait causé leur brouille momentanée, — il l'espérait du moins, — recevrait prochainement sa solution. Il se proposait justement de consulter à ce sujet un ami sûr et dévoué. Mais comme, à la veille d'un long voyage, il fallait tout prévoir, il avertissait Proculus qu'il laissait la totalité de sa fortune à Birzil et qu'en cas de confiscation, il resterait à celle-ci trois petites fermes, héritage de sa mère, et une somme de cinq cent mille sesterces confiée par lui à Marcus Martialis... Il régla encore quelques autres affaires, prescrivit quelques paiemens, distribua des cadeaux à de vieux serviteurs, des gratifications à des esclaves dont il était satisfait. Quand tout fut en ordre, il erra mélancoliquement, jusqu'à la nuit tombante, à travers les appartemens et les jardins de sa villa.

Il avait le pressentiment qu'il ne reverrait plus cette chère solitude où, après l'âge des grandes passions, il avait vécu dans un recueillement qui ressemblait presque à du bonheur. Il rangea ses livres, déroula ses volumes préférés, son Virgile, son Évangéliaire, et il arrêta les index sur les passages qu'il

aimait à relire et à méditer. Puis il sortit, contempla longuement la maison, comme s'il voulait en graver l'image dans son souvenir. C'était une spacieuse bâtisse à l'italienne que son trisaïeul avait fait construire après un séjour dans le Latium. Très simple, sans aucun ornement extérieur, elle ne se signalait aux regards que par une loggia en arcades qui couronnait tout le premier étage. A chaque angle, des tourelles carrées dressaient leurs toits pointus hantés des colombes. Au centre de la terrasse qui dominait la loggia, un belvédère coiffé d'une espèce de coupole couronnait l'édifice. Toute la vie de Cécilius tenait dans cet antique logis, que son père n'avait jamais cessé d'habiter, même après la construction de la fastueuse villa des thermes. Il se souvenait : sa mère avait une préférence pour cet appartement à gauche de la tourelle, et dont les fenêtres s'ouvraient sur la loggia. Il y avait joué avec une sœur morte prématurément, et, du haut du belvédère, sous la coupole chauffée par le soleil africain, ses yeux puérils avaient découvert le monde immense...

Il fit le tour du xyste, où les hautes tiges des lis et des héliotropes brûlés par les chaleurs estivales achevaient de se dessécher. Des colonnades de buis se déployaient autour d'une rotonde où sanglotait un jet d'eau. Çà et là, des kiosques d'osier tapissés de roses grimpantes érigeaient leur bizarre silhouette cornue et recourbée. Cécilius avait une faiblesse pour la bonhomie naïve et compliquée de cette décoration rustique. Il traversa ces architectures végétales, descendit les marches de la terrasse. Au bas du mur de soutènement, il y avait une vigne très ancienne, mais encore vigoureuse, qui remontait à l'époque du trisaïeul, le fondateur de Muguas. Une inscription encastrée dans le mur et peinte au minium attestait que ce pied de vigne, rapporté d'outre-mer par l'ancêtre, était un rejeton des vignobles illustres de Cécube. Caïus Cécilius Natalis l'avait planté de ses mains et lui-même en avait fait la dédicace le Xe jour des Calendes d'avril, sous le consulat de Nerva et de Trajan, *ad fausti eventus memoriam*. Le descendant s'approcha du cep avec respect, toucha les pampres, qui, en cette saison, étaient d'un rouge de sang ; et il descendit plus bas encore, vers les jardins potagers et les bâtimens de la ferme, les granges, les celliers, les écuries, les huileries. On construisait, en ce moment, un pressoir et un cellier neufs. Perchés sur des

troncs de peupliers, des scieurs de long manœuvraient leur scie grinçante ; une escouade de charpentiers groupés deux par deux, transportaient une poutre avec des cordes. L'aide-maçon versait de l'eau dans l'auge à mortier. Toute une activité joyeuse emplissait ce coin paisible de la villa. Et Cécilius se demandait avec une invincible appréhension : « Pour qui sont-ils en train de bâtir ? Qui sera l'héritier de tout cela ?... » Il songeait aussi aux bouleversemens annoncés, à l'approche des Barbares, aux pillages, aux incendies, aux destructions sauvages et stupides. Après la longue paix dont on avait joui, il faudrait donc connaître encore l'imbécile et sanglante folie de la guerre ! Les hommes, un instant adoucis par l'habitude de la sécurité, allaient redevenir rudes et féroces ! Mieux vallait s'en aller tout de suite, que d'assister à ces horreurs !...

Le crépuscule enveloppait de vapeurs ténues les cyprès et les colonnades des jardins. Étreint d'une angoisse grandissante, Cécilius se réfugia dans la bibliothèque et là, accoudé sur l'escabeau de bronze où il avait coutume de lire, il embrassa encore une fois du regard le spectacle familier du vieux domaine. Comme toutes ces choses tenaient profondément à son âme ! Est-ce que la vie serait possible sans elles ? Tel bouquet d'arbres, telle molle inflexion des collines, telle dentelure des montagnes éveillaient dans son esprit mille résonances imprécises. De quel monde innomé et splendide ces formes lui parlaient-elles ? de quoi étaient-elles les signes ?... Et ces symboles amis lui rappelaient certaines heures enivrées de sa jeunesse, certaines exaltations extraordinaires, dont sa mémoire n'avait retenu qu'un reflet éblouissant : un soir à Rome sur la Voie Flaminienne, près d'un monticule ombragé de pins en parasols, d'où l'on découvrait le Tibre et le mausolée d'Hadrien, — un autre soir, à Sunium, sur les degrés du temple de Neptune ; — un matin de lumière rose, plein de vols de tourterelles, dans l'île d'Éléphantine, au bruit sonore des cataractes ; — mais surtout un matin de Carthage, une promenade, à la pointe de l'aube, qu'il avait faite avec Cyprien, lorsque tous deux étaient encore étudians, hors des faubourgs, du côté de la nécropole et de la grande lagune. Au détour de la route, derrière un rocher, la pleine mer s'était tout à coup déroulée à leurs yeux. On ne voyait plus que le ciel et l'eau, d'immenses étendues radieuses, un infini paysage de cristal

et d'azur. Ils marchaient, l'un à côté de l'autre, sans se rien dire, mais il leur avait semblé alors que toute la gloire du monde venait à eux, comme un tapis triomphal déployé sous leurs pieds...

Ah! que la terre était belle! Comme c'était délicieux et comme cela faisait mal de se pencher vers ses splendeurs toujours trop brèves, toujours décevantes et qui pourtant renaissaient sans cesse en une inextinguible illusion! Est-ce qu'il pourrait jamais s'en arracher? S'en arracher, pour quoi, pour quelle vertu terrible, effrayante, pour s'en aller vers quelle région sublime et glaciale, où l'on est si seul, où l'on a si froid?...

La tête entre les mains, Cécilius sanglotait doucement. La nuit était tout à fait venue.

III. — CYPRIEN AU CHAMP DE SEXTIUS.

Aiguillonné par la crainte de ne plus trouver Cyprien vivant, Cécilius, forçant les étapes, avait parcouru en quatre jours et une nuit le trajet de Cirta à Carthage. Trophime l'accompagnait. Ils étaient partis à cheval pour aller plus vite. Les esclaves, envoyés en avant par l'écuyer, les attendaient, avec des montures fraîches, aux relais importans du parcours.

Il était environ la neuvième heure, lorsqu'ils arrivèrent en vue de l'aqueduc monumental qui amenait l'eau du Zaghouan jusqu'à la péninsule carthaginoise. A cette époque de l'année, vers les ides de septembre, le soleil commence tôt à décliner. Afin de profiter du jour finissant, car on risquait de s'égarer dans le dédale des petits chemins qui sillonnaient la banlieue, Cécilius décida qu'on éviterait d'entrer en ville. Par une traverse qui rejoignait la route d'Utique, on irait directement à la villa des Jardins où Cyprien devait se trouver encore.

Ils eurent beaucoup de peine à la découvrir, le quartier ayant été complètement bouleversé depuis le temps que Cécilius n'était revenu à Carthage. Comme ils appréhendaient les pires événemens, ils ne furent pas trop étonnés lorsqu'ils constatèrent que la maison et les alentours étaient gardés militairement. En vain les voyageurs essayèrent-ils d'interroger les soldats de police qui discrètement faisaient le guet autour du

jardin, ceux-ci se retranchant derrière leur consigne refusaient de répondre. Finalement Trophime, ayant avisé dans un enclos, à quelque distance de la route, un vieux jardinier qui chargeait des légumes sur son âne, réussit à en obtenir quelques renseignemens : « On venait d'arrêter à l'instant même Thascius Cyprien, l'évêque des chrétiens. Cela s'était passé sans bruit. Dans ces parages peu fréquentés, personne ne s'en était douté! Pourtant lui, le vieux, il avait aperçu quelques soldats embusqués mystérieusement autour de la villa. Puis deux officiers proconsulaires arrivés en voiture couverte, étaient descendus devant le portail. Quelques instans plus tard, ils repartaient en compagnie de l'évêque. Ils l'avaient fait asseoir dans la voiture entre eux deux, sans lui mettre les menottes, et même ils lui témoignaient beaucoup de respect. D'après ce qu'il avait cru comprendre en écoutant les propos des soldats, les officiers étaient venus surprendre Cyprien dans sa maison pour le conduire de là au prétoire, où il serait jugé par le clarissime seigneur Galerius Maximus, proconsul d'Afrique. Tout cela s'était accompli avec une extrême célérité et si peu de tapage, que les serviteurs eux-mêmes n'avaient soupçonné le guet-apens qu'après le départ de leur maître. Immédiatement, la voiture s'était dirigée du côté de Mégara... »

Cécilius, d'abord, ne fit pas attention aux dernières paroles du jardinier. Il ne comprit que ceci, c'est que le proconsul, redoutant le scandale d'une telle arrestation, et néanmoins soucieux d'exécuter les prescriptions du rescrit impérial, s'efforçait d'étouffer cette affaire. Peut-être avait-il peur de provoquer des émeutes, Cyprien étant très populaire même parmi les païens. Et puis enfin, il était une des illustrations de la ville. Galerius devait savoir par expérience combien les Africains sont ombrageux et qu'on ne touche pas impunément à leurs gloires municipales. Sans doute, il voulait essayer de la persuasion, sauver Cyprien, grâce à une équivoque tacitement consentie de part et d'autre, afin d'ôter tout prétexte aux manifestations. Ou bien, si l'évêque s'obstinait dans son refus de sacrifier, il tenterait d'escamoter la procédure comme l'exécution : il le ferait mettre à mort clandestinement... Et c'est sans doute pourquoi la voiture avait pris le chemin de Mégara : ce grand circuit par les quartiers suburbains ne tendait qu'à dépister les conjectures des fidèles. On introduirait Cyprien

dans Carthage en suivant des voies détournées. Ce qu'il y avait de sûr, en tout cas, c'est qu'en ce moment même, l'évêque était conduit sous escorte au prétoire. C'était donc au palais proconsulaire qu'il fallait courir au plus vite!

Par la grande voie des Mappales, il s'achemina au galop vers l'Acropole de Byrsa, que couronnait la masse imposante du Palais. Trophime le suivait toujours à distance. En passant devant l'amphithéâtre, il constata aux abords de l'énorme édifice une animation insolite. Sous les arcades se pressait une foule oisive et parée comme pour un jour de solennité religieuse... Est-ce que l'on y donnait des jeux? Cécilius trembla en se rappelant le cri furieux, si souvent poussé sur ces gradins par la populace de Carthage : « Cyprien aux lions!... » Mais, tout à coup, il se souvint que c'était la fête des Vendanges. Et alors, les intentions du proconsul lui apparurent de plus en plus claires. C'est à dessein que Galerius Maximus avait choisi ce jour-là pour l'arrestation de l'évêque : l'incident serait noyé dans le tumulte des réjouissances. En effet, ces bacchanales de septembre étaient une des fêtes les plus chères aux Carthaginois. Elles mêlaient aux citadins les gens de la campagne. Bruyantes et désordonnées, elles dégénéraient tout de suite en orgie. A mesure que Cécilius avançait vers Byrsa, la foule en liesse devenait plus compacte. A Byrsa même, sur la place entourée de portiques, qui précédait le temple d'Esculape, il y avait un tel concours de peuple que les deux cavaliers durent mettre pied à terre. Difficilement, ils se frayèrent un passage jusqu'au palais proconsulaire qui formait un des côtés du parvis. Tout le long de la façade, les galeries couvertes étaient encombrées de curieux, massés là pour voir le défilé de la procession et la mascarade des vendanges.

Une sentinelle du palais apprit à Cécilius que le proconsul était absent. Indisposé, il se trouvait à sa maison de campagne, au bord de la mer, de l'autre côté de Mégara, dans le quartier qu'on appelait le Champ de Sextius... A cette nouvelle, une atroce angoisse étreignit le voyageur. Il vit nettement Cyprien agenouillé dans la poussière du Champ de Sextius pour recevoir le coup de la mort. Ainsi tout confirmait ses présomptions tragiques : tandis que le peuple s'amusait, Galerius, à petit bruit, sur quelque place déserte de la banlieue, dans quelque recoin obscur de sa villa, faisait trancher la tête à Cyprien!...

Éperdu, talonné par une hâte fébrile, il sauta précipitamment sur son cheval, tenta de franchir le cordon de troupes qui maintenait la cohue des spectateurs, pour se lancer sur la route de Mégara. Des badauds bousculés l'injurièrent. Un dizenier lui intima l'ordre de s'arrêter. Force lui fut de s'immobiliser au milieu de la foule. Un supplice intolérable commença pour lui. Cerné par ces flots humains qui, de toutes parts, l'empêchaient de fuir, il dut assister jusqu'au bout, et sans perdre le plus petit détail du spectacle, à cette mascarade orgiastique, à cette fête du Vin, qui déchaînait sur Carthage un véritable vent de folie et qui, pendant près d'une semaine, plongeait la ville dans une ivresse interminable et crapuleuse.

Soudain, la mélodie aigrelette des flûtes déchira l'air, les grondemens sourds des tambourins se répercutèrent sous les portiques. Toutes les têtes se tournèrent vers l'escalier monumental qui, au bout du parvis, descendait sur la rue de la Santé et faisait communiquer Byrsa avec les bas quartiers de la ville. Des clameurs de soulagement s'élevèrent après cette longue attente, puis des cris aigus, des rires, des huées. Derrière les musiciens, énorme, gesticulant et bariolé, se déroulait tout un cortège de figures grotesques et monstrueuses : des silènes aux têtes démesurées, aussi volumineuses que le reste du corps et dont les chevelures et les barbes pendantes traînaient jusqu'à terre; des hommes-poissons avec des nageoires, des mufles et des gueules de bête marine; des nains portant collés sur leurs visages des masques de plâtre d'une laideur horrifiante, aux narines épatées et aux lèvres épaisses comme celles des nègres, d'autres, ayant des anneaux passés dans leurs oreilles trop larges, dans leurs gros nez renflés en tubercules, le rictus de travers, la peau du front et des joues zébrées par des tatouages, des balafres et des entailles saignantes : — des Sciopodes, espèce de pygmées qui sautaient sur une jambe et qui, redressant l'autre terminée par un pied hyperbolique, affectaient de s'en servir comme d'une ombrelle. Puis venait, en une folle bigarrure de costumes, la mêlée hurlante et grouillante des gens qui s'étaient travestis à l'occasion de la fête, ceux-ci uniquement par plaisir, ceux-là pour s'acquitter d'un vœu fait à Bacchus. Il y avait des soldats avec la casaque et le baudrier, des chasseurs l'épieu à la main, le poignard passé dans la ceinture, prenant des airs farouches et

cambrant leur taille sous la chlamyde courte. D'autres s'étaient déguisés en femmes, en gladiateurs, en magistrats. Ils s'avançaient précédés par les faisceaux, la mine avantageuse et se carrant dans leurs laticlaves à bordure de pourpre. Les mollets serrés dans leurs cnémides de cuir ou de métal, ils brandissaient des épées ou des boucliers ronds, en faisant rouler leurs biceps, comme les rétiaires ou les mirmillons de l'amphithéâtre, ou bien chaussés de brodequins dorés, en robe de soie lâche et ramagée de couleurs vives, la poitrine couverte de bijoux, la tête surchargée de tout un échafaudage de cheveux postiches, l'éventail à la main, ils affectaient la démarche onduleuse et molle des courtisanes, ou ils minaudaient comme les dames élégantes. Pêle-mêle des paysans les suivaient, des oiseleurs tenant des filets et des roseaux enduits de glu, des pêcheurs en chapeau de paille avec leurs lignes, leurs panetières et leurs hameçons. La foule applaudissait les déguisemens qui lui semblaient les plus ingénieux. En revanche, elle conspuait ou criblait de ses railleries les costumes déplaisans, les silhouettes impopulaires. Des quolibets, puis des injures, des cris menaçans accueillirent des individus qui marchaient pieds nus dans des sandales grossières et qui étalaient la barbe de bouc des philosophes, le bâton, le manteau troué et la besace. Mais on salua d'acclamations frénétiques une guenon apprivoisée, coiffée d'une mître phrygienne, qui se trémoussait dans des pantalons flottans à la mode asiatique et qui tendait une pomme d'or, pour singer Pâris entre les trois déesses. Cela devint du délire quand on vit surgir, par-dessus les têtes, dans une chaise à porteurs roulant sur les épaules de superbes Liburniens, une ourse affublée en matrone, un mouchoir dans une patte et un parasol dans l'autre.

La clameur s'apaisa, puis reprit de plus belle au passage du dieu lui-même environné de son thiase. Travesti comme ses fidèles, l'indolent Bacchus était vêtu d'une robe de soie jaune, serrée très haut sous les aisselles, et, par un contraste cherché, il exhibait sur ses épaules la peau de lion et la massue d'Hercule. Comme toujours, le vieux Silène, à califourchon sur son âne, escortait le maître fanfaron. Immédiatement après eux, c'était la horde bruyante et fanatique des initiés, qui se livraient à toute espèce de contorsions, en agitant des thyrses et des nébrides. Certains faisaient mine de se jeter sur les spectateurs

pour les détrousser ou les rouer de coups. D'autres poursuivaient les femmes apeurées, en tordant dans leurs mains des paquets de couleuvres. D'autres, qui tournaient indéfiniment sur eux-mêmes, poussaient un hurlement continu, épouvantable, comme un hurlement de bête fauve. D'autres s'affaissaient, roulaient sur le sol, les yeux hagards, l'écume à la bouche. Et ils brandissaient des encensoirs, décrivaient des cercles de feu avec des cierges et des torches, cognaient sur des tambourins, entre-choquaient des sistres et des cymbales. Le vacarme devenait démoniaque et assourdissant, lorsqu'une poussée de la foule se produisit du côté de l'escalier monumental. Accrochés aux chapiteaux des colonnes, des hommes crièrent. Le cri se propagea de bouche en bouche :

— Les Dieux!... voici les Dieux!...

Avec la foule Cécilius tourna la tête. Du haut de son cheval, entre les arcades des portiques ouverts sur l'espace, il dominait tout le réseau des avenues qui se coupaient à angle droit autour du Forum. Dans la direction des ports, un spectacle étrange fascinait la multitude. Cela semblait sortir de la mer, inerte et plombée sur un ciel nuageux, que l'approche du crépuscule rendait plus vague encore, entre la montagne à double corne et la chaîne des monts aux sommets coniques qui enserre la courbe du golfe. C'était quelque chose de gigantesque, de comique et d'un peu effrayant. Bientôt on distingua des mannequins en marche qui représentaient des divinités. Les premiers escaladaient déjà les rampes du grand escalier, tandis que la queue du cortège longeait encore les quais de Cothon. Brusquement on vit se dresser à l'entrée du parvis, émergeant lentement de l'escalier, une tête de vache emmanchée d'un corps de femme que drapait un manteau d'azur semé d'étoiles. C'était la Vierge Céleste, la grande divinité de Carthage, qui, pour faire honneur à Liber, daignait suivre son thiase, en compagnie de tous les dieux d'Orient et d'Occident, ceux de Phénicie, de Libye et d'Égypte, comme ceux de Rome et d'Afrique. Leurs têtes d'animaux, aux gros yeux stupides, atteignaient les premiers étages et les terrasses des maisons basses. Ils se courbaient pour passer sous les arcs de triomphe, avaient l'air d'enjamber les édicules et les colonnades des places publiques et ils s'avançaient lentement d'un mouvement automatique et burlesque, élevant au-dessus des fronts inclinés

un masque bestial de taureau, de chien, de cheval et de bélier. Le défilé couvrait toute la distance de Byrsa au quartier des ports. Il en venait sans cesse. Ils semblaient émerger du rivage et des profondeurs nébuleuses de la mer. Et l'on aurait dit une résurrection de ces monstres fabuleux — Géans, Titans et Hécatonchyres, — qui naissaient des eaux marines et du limon de la terre, au lendemain du déluge...

Quand ce fut fini, à la nuit tombante, et que les routes conduisant à Mégara redevinrent libres, Cécilius, qui chevauchait, bride abattue, vers la villa du proconsul, aperçut longtemps à l'horizon les silhouettes colossales des mannequins sacrés, ondulant par-dessus les arbres et les toits des faubourgs. La pensée ardemment tendue vers celui qui allait mourir, il croyait voir tous les dieux de l'Afrique, depuis les Cataractes jusqu'aux colonnes d'Hercule, se lever en une ruée confuse et furibonde, pour accabler l'athlète du Christ.

Au Champ de Sextius, il dut rebrousser chemin encore une fois : Cyprien n'était plus là. Un strator de l'office proconsulaire, circonvenu à prix d'argent par Trophime, se décida à lui avouer que Galérius, toujours indisposé, n'avait pu interroger l'évêque des chrétiens. « L'interrogatoire était renvoyé au lendemain. En attendant, le prévenu serait gardé par un officier de l'état-major qui l'avait emmené à Carthage dans sa maison, rue de Saturne, entre la rue de Vénus et la rue de la Santé. Il y passerait la nuit plutôt comme un hôte que comme un prévenu. »

Par un brusque revirement, ces explications fortifièrent de nouveau Cécilius dans sa conviction première que Galérius Maximus désirait sauver Cyprien. Sûrement, son indisposition était feinte. Il remettait l'affaire au lendemain, sans doute parce qu'il voulait lui laisser le temps de réfléchir au cas où celui-ci ne se déciderait point à se dérober. Car, en ne lui imposant que cette détention courtoise, et en quelque sorte bénévole, sans autre surveillance que celle d'un fonctionnaire très déférent, il suggérait évidemment à l'évêque et à son entourage l'idée d'une fuite, qu'il souhaitait secrètement... Mais comment Cécilius n'avait-il pas rencontré l'officier et Cyprien dans la voiture qui les ramenait à Carthage? Probablement, afin de ne pas attirer l'attention de la foule qui se

portait du côté des Mappales à la suite de la mascarade des vendanges, on avait fait passer l'attelage par la corniche qui surplombe la mer et par les faubourgs maritimes...

Cependant le mystère de cette arrestation si soigneusement cachée avait dû se trahir déjà. Si tout était tranquille dans le quartier des riches, celui des villas et des jardins, Cécilius constata une agitation croissante à mesure qu'il se rapprochait de l'Acropole. Des attroupemens se multipliaient. A l'entrée de la rue de Saturne, il lui fallut descendre de cheval, tellement l'affluence du populaire rendait le passage difficile. Devant la maison de l'officier, la rue était barrée par les gens qui stationnaient. En face, la foule avait envahi le portique du temple de Saturne. Beaucoup s'apprêtaient à passer la nuit sous les arcades, autour de la fontaine jaillissante, dont les vasques superposées rafraîchissaient l'air. Certains avaient apporté des coussins et des couvertures. Il y avait là des familles entières, avec les enfans et les serviteurs. Des marchands ambulans disposaient déjà leurs éventaires éclairés par de petites bougies, pâtissiers, vendeurs de boissons fraîches, vendeurs de boudins et de viandes cuites. Quelques soldats de police surveillaient ce rassemblement. Ils auraient bien voulu disperser les manifestans, mais les duumvirs redoutaient une émeute encore plus que le proconsul. D'ailleurs, la foule était paisible, même recueillie. C'était comme une vigile de la Passion dans une église. Un deuil pesait sur toutes les âmes. La nuit elle-même était lourde, orageuse comme d'habitude en Afrique à cette époque de l'année. On se dissolvait dans une atmosphère de bain tiède, une humidité, une moiteur alanguissante. Cécilius en fit la remarque : la nature, elle aussi, semblait de connivence avec le proconsul pour amollir le courage du martyr.

Dans le vestibule du logis, il se heurta à l'obstination inflexible du portier, qui avait reçu l'ordre de ne plus laisser entrer personne. Devant l'insistance du visiteur, il finit par faire appeler de l'intérieur le diacre Pontius, qui, ayant reconnu tout de suite son hôte de Cirta, s'empressa de le conduire auprès de Cyprien.

Il y avait beaucoup de monde dans l'étroite cour du logis où se tenait l'évêque. Les artisans et les gens du peuple surtout étaient nombreux. Ils se pressaient autour du banc où

Cyprien était assis près d'une fausse grotte en albâtre et en stuc. Des mains pieuses avaient drapé ce banc comme un siège épiscopal. L'évêque semblait là dans sa propre maison. L'officier, par courtoisie, évitait de se montrer. C'est à peine si, de temps en temps, un esclave, une servante curieuse entrebâillait une porte ou soulevait une tenture, pour épier la scène et dévisager ceux qui entraient. Dès qu'il aperçut Cécilius devant qui les groupes s'écartaient, Cyprien se leva. Ses traits étaient reposés et sourians. Sa belle figure de magistrat romain avait sa sérénité habituelle. Il ouvrit ses bras à son ami en lui disant :

— Frère bien-aimé, ta venue me cause une grande joie. Mais, tu le sais, ce n'est pas ici, c'est ailleurs que je t'attends !

Et, lui ayant donné le baiser, il prononça d'une voix plus basse :

— Que la paix soit avec toi !

Le ton de l'évêque était à dessein impersonnel, sacerdotal. Ses mains quittèrent les épaules de Cécilius et il se retira doucement de lui, comme pour lui signifier que ce n'était plus l'ami qui lui parlait, mais l'évêque, le père commun du troupeau. Celui-ci le sentit immédiatement, et, pour son affection tout égoïste et jalouse, ce fut d'abord une douloureuse blessure. On lui prenait son ami. Il ne pourrait pas lui confesser le trouble et les remords de son âme, le consulter pour lui-même, l'entretenir de Birzil enfin. Il détestait ces hommes, ces étrangers, ces inconnus qui lui disputaient les dernières paroles et les derniers instans de son plus cher compagnon de jeunesse. Mais n'avaient-ils pas des droits, eux aussi? Ils étaient l'Église de Carthage, représentée auprès de son évêque par toute espèce de délégations, depuis la domesticité particulière du prélat et les plus humbles corporations d'artisans, jusqu'aux notables de la ville. Delphin le cubiculaire se trouvait là, auprès de son maître, avec Mâtha, le chef des écuries, Migginn, le cuisinier, Célérinus, le secrétaire. Outre Jader, le maître muletier, qui d'habitude accompagnait Cyprien dans ses continuels voyages, et qui était un des plus considérés parmi les anciens de l'Église, outre Nartzal et Bos, ses deux serviteurs, une foule de petites gens étaient venus : des cordonniers, des tapissiers, des matelots, des pêcheurs, des fabricans de pâtes sèches. Et avec eux, se coudoyant en toute

simplicité, des rhéteurs, des grammairiens, des avocats, un procurateur des domaines impériaux, des changeurs et des banquiers, à la tête desquels était Straton le Syrien, le plus riche des financiers de Carthage. Tous ces hommes se connaissaient, échangeaient en entrant le baiser fraternel, comme s'ils avaient à cœur de justifier le grief courant des païens contre eux : « Voyez comme ils s'aiment! » Tout, dans leur attitude réciproque et dans leurs propos, annonçait une communauté fortement constituée, une solidarité à toute épreuve, une assistance mutuelle toujours prête, et, dans tout le corps de l'Église, une circulation continue de charité. Les services et les bienfaits matériels ne faisaient que traduire cette unanimité spirituelle.

Cependant, malgré cette égalité effective, le poids des persécutions retombait plus particulièrement sur les hommes sans naissance, les artisans et les misérables. Ils auraient bien voulu que Cyprien, en se dérobant au martyre, les affranchît par son exemple de cette dure nécessité, qu'il leur enseignât le moyen de satisfaire aux exigences du pouvoir sans renier leur foi. Du moins, ils l'adjuraient de fuir, puisque c'était possible et que les autorités elles-mêmes semblaient s'y prêter. Agenouillés devant l'évêque, ils se serraient autour de lui, le touchaient de leurs mains suppliantes, essayaient de le fléchir en l'attendrissant sur son propre sort. Jader, qui avait subi la flagellation sous Dèce et qui jouissait d'une grande considération parmi les fidèles, se montrait plus pressant que les autres. Il disait de sa grosse voix rauque qu'il essayait d'adoucir :

— Père saint, nous sommes venus pour te voir une dernière fois, mais nous voudrions te sauver! Nous savons que tu refuses. Je t'en prie, nous t'en prions, garde-toi pour nous! Nous avons besoin de toi! Les païens eux-mêmes te demandent de te sauver!

— Oui, dit Cyprien, ils sont venus me trouver lorsque j'étais encore à Curube. Mes vieux amis, Publicola de Carpi, Liberalis d'Hadumète, voulaient me faire évader. Ils me proposaient l'hospitalité dans leurs domaines. Ces jours-ci encore, quand j'arrivai aux Jardins ils renouvelèrent leurs instances...

Straton le banquier crut devoir intervenir au nom de ses collègues :

— Si tu le veux, Père, nous t'offrons l'argent pour le

voyage. La voiture, les chevaux sont prêts. Tu n'as qu'à consentir : il est encore temps!

Des voix s'élevèrent parmi les artisans :

— Consens, Père très saint, nous t'en conjurons : sauve-toi! sauve-nous!... par la charité du Christ!

— Tu entends ce qu'ils disent? fit Cécilius en regardant son ami avec un air de tendre reproche.

— Non! prononça l'évêque, je ne me sauverai pas, — ou plutôt je me sauverai pour l'éternité. Si je déserte le combat, d'autres m'imiteront. L'Église, trahie par ses chefs, sera vaincue. D'ailleurs pourquoi pleurez-vous sur moi? Je ne marche pas à la mort, mais au triomphe...

On l'écoutait plus religieusement encore que lorsqu'il parlait dans l'église. On savait que les dernières paroles des confesseurs leur sont directement inspirées par l'Esprit-Saint. Et Cyprien lui-même avait maintes fois répété que son ambition la plus chère était de mourir en prêchant son peuple. Il reprit :

— Mon vénéré collègue, le pape Sixtus, vient de me frayer la route. J'apprends de Rome qu'il a été frappé par le bourreau sur sa chaire pontificale, dans la crypte du cimetière où il annonçait la parole de Dieu!...

Et, comme un frémissement d'horreur et d'indignation parcourait les rangs de l'assistance, il ajouta de sa voix calme :

— Sixtus a bien travaillé pour l'Église. Je suis heureux qu'il ait couronné une administration si intègre et si sage par une fin si honorable... Mais comprenons bien la leçon qu'il nous donne. Ne prenons pas prétexte de son martyre pour braver les Gentils. Le pape Sixtus a résisté à un pouvoir injuste, il ne l'a pas provoqué. Car il faut que je vous le redise encore, frères bien-aimés, nous devons confesser le Christ, mais non le professer avec ostentation. Évitons le faste des discours et des attitudes. Pas d'enflure tragique. Pas de tumulte surtout. Nous ne sommes point des séditieux. Nous devons rendre à César ce qui appartient à César. Nous acceptons César, nous acceptons l'Empire. Ce que nous ne voulons pas, ce sont leurs mœurs et leurs dieux. Quand ils auront abandonné leurs dieux, leurs mœurs changeront. Nous ne venons pas bouleverser l'Empire, ni sa politique, ni les conditions des citoyens. Les Gentils nous accusent d'être des fauteurs de désordre parce que

certains d'entre nous affranchissent en masse leurs esclaves. Sans doute c'est une pieuse pensée que de donner la liberté à de bons serviteurs, mais encore faut-il que ceux-ci en soient dignes. Il importe principalement qu'ils soient assurés de ne pas mourir de faim hors de votre maison. Que cette coutume ne devienne pas pour vous un prétexte de vous soustraire au premier de tous vos devoirs, la charité envers votre prochain pour l'amour de Dieu. Comme pères de familles, vous avez à votre charge les corps aussi bien que les âmes des vôtres... Ne l'oubliez pas !..

Honoratus le rhéteur secouait la tête en écoutant Cyprien :

— A quoi bon, dit-il, nous préoccuper de toutes ces choses, — de l'Empire, de nos cités, de nos maisons et de nos biens! La fin du monde est proche, tout cela va passer !

— Oui, reprit l'évêque, les signes précurseurs, tels qu'ils ont été prédits, paraissent annoncer l'approche du Juge. Les famines, les pestes, les tremblemens de terre, les nations dressées les unes contre les autres, les Barbares aux portes, la guerre épuisant et désolant le monde entier, — toutes ces calamités nous les souffrons aujourd'hui. Mais, en réalité, nous ne savons ni l'heure, ni l'instant. Et même, si le jour de colère est imminent, il ne faut pas que la trompette de l'Ange ne convoque autour du Tribunal que des morts ou des infidèles. Il faut que nous entretenions ici-bas la race des Justes. Et c'est pourquoi vous devez vivre !...

En disant ces mots, l'évêque se tourna vers les artisans et les misérables :

— Vous ne devez pas courir à la mort, mais y marcher d'un pas ferme quand il vous est impossible de l'éviter. Le but du chrétien, ce n'est pas la mort, mais la vie, — la Vie éternelle. Vous ne devez rejeter cette vie mortelle que si elle vous empêche de gagner l'autre !

Quelques exaltés se méprirent sur le sens de ces paroles et, croyant que Cyprien blâmait la confession publique, firent entendre un léger murmure. Il les calma du geste :

— Je connais, dit-il, votre généreuse ardeur, votre impatience de gagner la couronne. Et pourtant, frères très aimés, laissez-moi vous le dire : le premier degré dans la vertu, c'est de confesser Notre Seigneur, quand nous sommes pris à cause de notre foi. Le second, c'est de nous mettre à l'abri des persé-

cuteurs et de nous réserver pour ce qu'il plaira à Dieu d'exiger de nous !

De tels conseils, dans la bouche d'un homme qui n'avait jamais cessé de conformer sa conduite à ses discours, prenaient une autorité singulière. Et cette exhortation à la prudence, lancée par un martyr qui allait mourir volontairement pour sa foi, atteignait à une sublimité si émouvante que des larmes montaient aux yeux des auditeurs.

Cependant Delphin le cubiculaire, qui s'était approché discrètement de l'évêque, l'avertit à mi-voix que le repas était prêt : il conjurait son maître de prendre un peu de nourriture.

— C'est vrai, s'exclama Cyprien, je l'avais oublié !... Mes très chers, voici l'heure de rentrer dans vos maisons et de réparer vos forces. Prenez votre repas, puisque c'est la loi des créatures, et, demain, comme d'habitude, retournez à vos affaires... Je vous le répète une dernière fois : ne vous livrez pas ! Attendez qu'on vous arrête ou qu'on vous dénonce. Alors l'Esprit divin vous inspirera. Il n'est jamais avare de ses lumières. Si votre tour doit venir, il viendra... Et maintenant, allez ! Pas de tumulte surtout. Dites à ceux qui sont dehors de rentrer chez eux sans bruit !...

Un grand cri déchirant répondit à l'adieu du martyr :

— Salut, Père, souviens-toi de nous !

— Porte-toi bien dans le Seigneur !

— Père, ne nous oublie pas !

Les artisans qui se serraient de plus en plus autour de Cyprien, semblaient vouloir l'emprisonner dans leur affection, lui faire un rempart de leurs corps. Des femmes prosternées baisaient avec ardeur le bas de sa dalmatique. Beaucoup sanglotaient :

— Excuse-nous, Père, nous ne pleurons pas de chagrin, mais de joie !...

— Mes très chers, dit l'évêque, je ne puis pas vous embrasser tous : j'embrasse pour vous Jader comme le plus ancien de l'Église...

L'homme rude, ses yeux farouches voilés de pleurs, sous la broussaille hirsute des sourcils, s'avança pour recevoir de l'évêque le baiser fraternel. A cette vue, les protestations d'amour reprirent avec une ferveur délirante :

— Salut, Père !

— Ne nous oublie pas !

— Souviens-toi de nous au moment de ton sacrifice !

Quelques-uns jetaient leurs noms, afin d'être plus sûrs de participer à la gloire du martyr, d'être avec lui, pour une petite part, dans son triomphe tout proche.

— Mes bien-aimés, dit Cyprien en les congédiant, c'est à vous de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur !...

Les gens du peuple, les artisans s'en allaient lentement, comme à regret. Les banquiers eux-mêmes partirent. Il ne resta plus qu'une douzaine de personnes qui étaient des domestiques ou les amis les plus intimes de l'évêque. Alors Cécilius, croyant le moment propice, essaya de prendre à part Cyprien :

— Je t'en prie, dit-il, écoute-moi !

— Tu vois ces hommes, dit l'évêque en montrant la foule qui s'écoulait, je leur appartiens, ce sont mes brebis, mais toi, je t'ai pris dans mon cœur.

Et, ayant dit cela, il fit mine de revenir vers le groupe qui demeurait.

— Ah ! Cyprien ! protesta douloureusement Cécilius, est-ce que tu m'abandonnes ? Est-ce là la foi promise ? Te souviens-tu de ce matin radieux sur la route de la nécropole ?...

— C'était l'actuel triomphe annoncé d'avance ! Comme ce matin-là, tu seras de moitié avec moi dans la gloire ! Je te l'ai dit : je t'attends !

— J'en suis indigne, dit Cécilius.

Il aurait voulu pouvoir parler, confier à l'ami tous les regrets, toutes les inquiétudes et toutes les hésitations qui oppressaient son âme. Il sentait que Cyprien n'avait pas le temps de l'entendre. En quelques mots hâtifs, précipités, il se borna à lui rappeler Birzil et Fabius Victor, le fils du centurion de Théveste et le projet d'union de ces deux enfans.

— Qu'ils s'épousent ! s'écria aussitôt le Saint. Ceux-là ne doivent pas mourir. C'est le couple chrétien de l'avenir, l'espoir de l'Église. Dis-leur que, par la pensée, l'évêque Cyprien les unit devant Dieu... Puisse un peu de mon sang contribuer à leur bonheur !...

Mais Delphin, qui se tenait à distance près de la grotte, ne dissimulait plus son impatience. Il était tard, très tard. Cyprien ne voulut pas différer davantage l'heure du repas. Conduit par

le cubiculaire, il se dirigea avec tous ceux qui étaient là vers une petite salle très fraîche qui se trouvait près du vestibule dans la partie la plus reculée des appartemens. Elle ne prenait jour sur le dehors que par l'ouverture arrondie d'une coupole. Des lampes disposées autour de la corniche, éclairaient les murailles entièrement peintes à fresques sur fonds rouges. Ces peintures étaient joyeuses à l'œil comme à l'esprit, autant par la vivacité des couleurs que par la gaîté des motifs représentés. C'étaient des paysages champêtres, des scènes de pêche avec des ponts de bois enjambant des ruisseaux, des chaumières, des petites chapelles rustiques. Les convives les considéraient, tout en prenant place autour de la table. Outre Cécilius, il n'y avait à cette agape suprême que Pontius, le diacre, Julien le sous-diacre, un autre Julien également prêtre de l'église de Carthage, Lucianus, le futur successeur de l'évêque, Célérinus son secrétaire, le rhéteur Honoratus Secundinus, l'ancien professeur de grammaire de Cyprien, Faustus, un philosophe platonicien récemment converti, une des célébrités de Carthage, Straton, le banquier syrien et Donat un de ses confrères. Comme ils s'accoudaient sur les lits, on entendit une grande rumeur du côté de la rue. La foule qui veillait devant la maison entonnait un hymne. Ils chantaient pour combattre le sommeil. Ces chants parurent contrarier vivement Cyprien :

— Pontius, dit-il, va les prier de ma part de retourner chez eux... S'ils refusent par affection pour moi, au moins qu'ils fassent rentrer les jeunes filles ! Il ne convient point qu'elles passent la nuit dehors, dans cette promiscuité des portiques et des rues. Surtout, tâche d'obtenir qu'ils se taisent !

Et, se retournant vers ses invités :

— Il ne faut pas que les Gentils nous accusent de rivaliser avec les chanteurs et les tragédiens de leurs théâtres, pas plus qu'avec leurs athlètes, leurs bestiaires et leurs gladiateurs !

— Tu as raison, répondit Honoratus le rhéteur, le vulgaire n'est point clairvoyant. Il ne distingue pas entre le comédien qui pousse des plaintes ampoulées et le martyr qui crie sa souffrance avec son espoir, entre le gymnosophiste qui prend des poses devant le public et le chrétien qui meurt pour sa foi... Ainsi il arrive souvent que la leçon donnée par les nôtres est perdue.

— Tu te trompes, dit l'évêque. Ce n'est pas en vain que le

sang chrétien coule dans leurs théâtres... Hélas! une des plus grandes infirmités humaines est de ne pouvoir convaincre, ni être convaincu par la raison! C'est pourquoi nous devons recourir à la vertu persuasive du sang. Il n'y a que nos plaies et notre sang qui puissent parler au monde, forcer à raisonner les habiles et les sages et toucher ceux de la plèbe.

— Toi, dit Faustus, tu persuaderas par la raison. Tu n'es pas l'illuminé qui ameute les foules, qui défie les gradins et les loges de l'amphithéâtre et qui se précipite à la mort avec un zèle souvent téméraire. Toi, tu sais pourquoi tu veux mourir. Ton sacrifice a été longuement délibéré!

— Ne soyons pas injustes, dit Cyprien, pour tant d'humbles serviteurs du Christ qui sont morts comme Lui sur la croix ou sous la dent des bêtes!... Encore une fois, leur sacrifice consommé au grand jour de l'arène, devant des multitudes assemblées, n'a pas été vain, — nous en avons la certitude. Et puis nous sommes tous égaux devant la souffrance. La même sueur, les mêmes affres de la chair et de l'âme, accompagnent l'agonie de l'esclave et celle du sénateur. Eux aussi, tout aussi bien que moi, ils savaient pourquoi ils donnaient leur vie. Ils la donnaient, ils souffraient la torture pour affirmer que le Christ est ressuscité et que son règne doit venir. En l'affirmant moi aussi, je proteste avec eux contre le règne de la force, contre un monde livré uniquement au marchand et au soldat. Le monde sans le Christ, sans la justice, sans l'amour, sans l'intelligence du Verbe, est une chose abominable à désespérer les âmes. Nous mourons donc pour que son règne arrive. Et nous le devons d'autant plus, nous les chefs, qu'on ameute le peuple contre nous. On lui dit : « Voyez! Les riches vous poussent au martyre, tandis qu'eux, bien tranquilles dans leurs palais, se rient des persécuteurs! » Or, aujourd'hui, nous sommes mis en cause personnellement. L'édit nous désigne par nos dignités : nous ne pouvons pas nous soustraire au combat, abandonner les foules à elles-mêmes et à leurs mauvais bergers. Il importe, au contraire, de leur montrer, par la facilité joyeuse avec laquelle nous la dépouillons, que cette vie éphémère n'est rien, qu'il n'y a de vie véritable qu'avec le Christ : mourir pour sauver la liberté de nos âmes, se donner pour ne pas se perdre, pour s'enrichir de l'opulence et de la magnificence de Dieu qui est le Riche des riches, voilà le grand devoir!...

— Oui ! interrompit Faustus, il importe beaucoup d'affirmer cela, car la plupart ne pensent point ainsi. La vie présente leur suffit : ou bien elle comble tous leurs désirs, ou bien ils en sont tellement excédés qu'ils n'aspirent plus qu'au repos pour l'éternité...

— Je les connais, dit Cyprien, ces voluptés du monde ! Ceux qui s'y livrent sans retour ne comprennent pas que ces plaisirs ne sont que de beaux supplices et que leurs cœurs sont liés par des chaînes d'or. Les uns et les autres, les voluptueux et les désespérés, sont des âmes débiles. Ils ne veulent pas vivre, ils tendent à la mort de tout le poids de leur inertie. Nous autres, nous sommes les vivans, les éternels vivans, — par la rédemption et la grâce du Christ !...

— Père, tu t'en vas vers cette gloire, dit Lucianus, l'évêque désigné, sois indulgent à ceux qui restent.

— Tu sais bien que ma pensée est constamment avec eux, dit Cyprien. Jusqu'à ces derniers instans, je me suis occupé de vous tous, comme si je devais, ô fils très chers, rester toujours parmi vous !...

Et il leur rappela ce qu'il avait fait pour l'Église de Carthage ; il descendit aux plus humbles détails de son administration.

Tous se mirent alors à parler. Ils disaient que les biens des pauvres étaient en sûreté, que la discipline survivrait à tous les troubles, soit du dedans, soit du dehors. Les places vacantes dans le clergé étaient déjà pourvues par les soins de l'évêque. Ils parlaient aussi des compétiteurs suscités par les dissidens et les hérésiarques. Cécilius écoutait vaguement ces propos, comme perdu dans des songeries pénibles. De temps en temps, la rumeur de la foule qui stationnait encore devant la maison, pénétrait jusque dans la salle. Une lassitude manifeste s'emparait de quelques-uns parmi les convives... Tout à coup, un peu après la troisième heure, un chant de psaume soutenu par des milliers de poitrines, un chant à l'accent funèbre, d'une indicible désolation, plana par-dessus tous les bruits. Delphin, qui se tenait derrière l'évêque, lui dit à l'oreille :

— Mon bon seigneur, tu entends comme ils chantent. Ils resteront là tant qu'ils sauront que tu veilles. Je t'en prie, épargne-les. Épargne-toi toi-même. Il est nécessaire que tu prennes un peu de repos.

— Tu as besoin d'être fort pour demain ! insista le diacre Pontius. Nous nous relaierons pour garder ton sommeil.

Mais Cyprien s'y opposa :

— Je dormirai sans crainte, dit-il. Quoi qu'il arrive, mon esprit est calme, et, comme il est écrit, « ma chair elle-même se reposera dans l'espérance... »

Et, malgré leurs instances filiales, il leur enjoignit à tous de se retirer pour aller dormir. Puis il baisa chacun d'eux, en murmurant :

— Que la paix soit avec toi !

Cécilius qui avait gagné une hôtellerie voisine se débattait en vain contre l'insomnie. Il souffrait cruellement de ce qu'il appelait la froideur de Cyprien. Quelle déception pour son inconscient égoïsme ! Il était accouru à Carthage sous prétexte d'assister le martyr à ses derniers momens : en réalité, il n'était venu que pour se faire plaindre de lui, pour trouver une oreille complaisante au récit de ses malheurs comme à la confession de ses fautes. Et voilà que Cyprien, se retranchant dans son caractère sacerdotal, l'avait traité comme le premier venu d'entre les fidèles. Il l'avait humilié sous la terrible égalité chrétienne. La leçon était trop dure pour sa faiblesse de cœur : il se refusait à l'accepter ! Après sa fille il accusait son ami d'indifférence et d'insensibilité. Maintenant, tout était bien fini pour lui ! Plus rien, absolument plus rien ne le rattachait au monde !... »

Il roula pendant de longues heures ces pensées désolantes. Vaincu par la fatigue, il commençait à peine à s'assoupir, quand il fut réveillé en sursaut par Trophime, tout frémissant d'émotion :

— Maître, dit-il, *ils* viennent d'enlever Cyprien à la pointe de l'aube. Ils l'ont fait partir immédiatement, en lui laissant tout juste le temps de se vêtir ! Lève-toi, si tu veux le voir encore !...

Les chevaux harnachés étaient déjà prêts. Ils s'élancèrent sur la route de Mégara. La journée s'annonçait radieuse. Un vent d'Est ayant soufflé vers la fin de la nuit, l'atmosphère était débarrassée de ses brouillards tièdes et amollissans. Dans la courbe harmonieuse des rivages, sous les masses architecturales des hautes montagnes, le golfe d'un bleu laiteux resplen-

dissait à la façon d'un immense parvis d'albâtre, comme si la terre d'Afrique se purifiait et se faisait belle pour le triomphe de son martyr.

Malgré l'heure matinale, la route regorgeait de monde, de gens du peuple surtout qui se hâtaient vers le Champ de Sextius et la villa proconsulaire. Quand Cécilius y arriva, il apprit qu'au moment même, Galérius Maximus interrogeait Cyprien dans une salle publique qu'on appelait l'Atrium de Sauciolus. Une grande foule silencieuse bloquait les abords de cet édifice. Il ne fallait pas songer à y pénétrer. Non seulement la foule en barrait l'accès, mais une consigne sévère interdisait l'entrée de la salle à quiconque ne faisait point partie des Offices. Impatientes, des femmes criaient :

— Écartez-vous! Cyprien va sortir!

Cependant personne ne bougeait. De groupe en groupe on se répétait et on se commentait les paroles de l'évêque transcrites à mesure par les sténographes. Il circulait déjà des copies du procès-verbal, échappées on ne savait comment du prétoire. Cyprien s'était borné à répondre ce qu'il avait auparavant répondu au prédécesseur de Galérius, lors de son exil à Curube : « Je sais le prix de ma résistance. Fais ton devoir, je ferai le mien! » Cécilius qui écoutait, tout cela, attendait, haletant d'angoisse, le dénouement inévitable. A côté de lui, un gros homme à la barbe noire clairsemée et au visage noyé de graisse causait à mi-voix avec un artisan. C'était Saturninus, le marchand de curiosités. Il dit à l'oreille de l'autre :

— Tu as vu, *il* est arrivé de Carthage tout en sueur. Alors je me suis entendu avec un de ses gardes, un sergent qui a été autrefois chrétien, pour qu'il lui propose des vêtemens secs en échange des siens...

Et, comme son interlocuteur tardait à comprendre, il ajouta, en clignant de l'œil :

— Cela se vend très cher aux fidèles !...

Cécilius n'eut pas le temps de s'indigner contre ce cynisme mercantile. Le bruit de la condamnation se répandait déjà par toute la place. Le proconsul venait de prononcer contre Thascius Cyprien la peine de la décollation. Cette rapidité du jugement et de la procédure était d'ailleurs conforme aux édits impériaux. L'identité du coupable sitôt établie, il devait être immé-

diatement traîné au supplice. A cette nouvelle, une clameur s'éleva :

— Nous sommes tous Thascius Cyprien ! Qu'on nous décapite avec lui !

Parmi les païens eux-mêmes, beaucoup s'indignaient. Ils se rappelaient l'héroïsme, l'abnégation et la charité admirables de l'évêque pendant la peste récente. « N'était-ce pas ce Thascius qui s'en allait par les rues ramasser les moribonds, sans distinguer entre les chrétiens et les autres, qui les soignait, les faisait ensevelir, secourait les pauvres, nourrissait les affamés ! Et voilà la récompense de son dévouement ! »

Ils disaient tout haut :

— C'est une indignité !... ou bien Galérius a la fièvre, il perd la tête !

Tout à coup les portes de l'atrium s'ouvrirent. Encadré par un tribun et par un centurion, le martyr parut. Une acclamation formidable s'élança au-devant de lui :

— Cyprien, salut !... Salut !

— Nous voulons tous mourir avec toi !

Les soldats, sentant la foule houleuse, n'osaient réprimer ces cris dans la crainte d'un soulèvement. Le condamné n'ouvrit pas la bouche, ne fit pas un geste, mais, par toute son attitude et l'expression de son visage, il semblait dire au peuple : « Si vous m'aimez, gardez le silence ! » Il s'avançait d'un pas ferme, escorté par les officiers et encadré par une escouade de soldats. Derrière lui, d'un seul mouvement, la foule s'ébranla. Il passa devant Cécilius qui était resté à l'entrée de la place. Il marchait les yeux baissés, le front rayonnant, comme si toute sa pensée était retirée au dedans, comme s'il voulait signifier aux hommes que, maintenant, il en avait fini avec eux et qu'il était tout à Dieu. En le voyant si près de lui, Cécilius eut envie de crier, de l'appeler ; mais ce n'était plus celui qu'il avait connu. C'était un être de lumière devant lequel il sentait ses genoux fléchir. Entre lui et le martyr, il y avait comme un mur de clarté éblouissante.

La foule courut derrière le cortège qui se hâtait. Cécilius courut avec la foule, entraîné à la poursuite du saint par il ne savait quel espoir. On arriva bientôt au Champ de Sextius qui se trouvait tout proche. C'était un vallon minuscule, une sorte de terre-plein entouré d'éminences boisées et aménagé en jeu de

paume. Des platanes et des cyprès en ombrageaient les bords, mais, au milieu, il y avait un grand espace libre et ensoleillé. Tandis que les soldats se formaient en carré autour de l'évêque et de ses acolytes, des gens grimpaient dans les arbres, escaladaient, pour mieux voir, les hauteurs avoisinantes. Parmi les rangs pressés des spectateurs, des individus louches, aussi avisés que Saturninus, s'agitaient, s'insinuaient, prêts à mettre la main sur les dépouilles du condamné. Celui-ci, comme absent de la scène, dégrafa de ses épaules le byrrus léger, long manteau rouge, qui le couvrait jusqu'aux pieds. Puis, s'étant agenouillé à la place même où il allait mourir, il se mit à prier, il s'abîma profondément dans sa prière. Soudain, il se releva avec une sorte de légèreté juvénile, comme s'il eût puisé dans l'oraison une vigueur et une souplesse nouvelles. Il ôta sa dalmatique qu'il tendit à ses diacres, et, le cou découvert dans sa chemise de lin blanc, qui laissait voir sa poitrine encore robuste, debout au milieu de la place inondée de soleil, il attendit le bourreau...

Ce fut une minute d'inexprimable angoisse. Cécilius ne quittait pas des yeux la victime ainsi offerte aux regards de tout un peuple. Le martyr était ailleurs. Une flamme extraordinaire, pareille à la palpitation d'un grand foyer qui s'allume, éclaira sa pâle figure. Cécilius ne cherchait plus son ami. En cette minute, sur le visage transfiguré de Cyprien, il avait vu avec les yeux de sa chair, — la splendeur du Christ!

Mais un scribe des Offices venait d'amener l'exécuteur portant sur son épaule un énorme coutelas à deux tranchans. Eu égard à la dignité du condamné qui appartenait à l'ordre sénatorial, on avait désigné pour lui trancher la tête un centurion de taille colossale renommé pour sa force et son habileté à manier le glaive. Au bruit des pas, Cyprien, comme tiré de son extase, se tourna vers celui qui venait :

— C'est toi! dit-il simplement.

Et, s'adressant au diacre Pontius :

— Tu feras donner pour sa peine cinq pièces d'or à cet homme!

Puis il se banda les yeux de ses propres mains, pendant que les fidèles étendaient alentour des linges, pour recueillir le sang. Le prêtre Julien, aidé d'un sous-diacre, après lui avoir lié délicatement les poignets, attacha derrière son dos les man-

ches de sa chemise qu'il avait rabattue jusqu'à la ceinture. Sous les yeux béans des spectateurs, le saint s'agenouilla de nouveau, et, comme un homme qui se penche pour boire, il tendit le cou au bourreau...

Celui-ci, habitué à frapper des voleurs, des assassins ou des barbares féroces, était comme pétrifié d'effroi devant cet homme doux, qui ne se défendait pas et qui paraissait tout environné de clartés... Il tremblait, n'osait pas assener le coup mortel. Le peuple commençait à murmurer. Il fallut que le martyr lui-même l'encourageât :

— N'aie pas peur, fais ton devoir, toi aussi !

Brusquement le fer s'abattit, mais la main était mal assurée : le colosse manqua son coup. Une huée s'éleva. On lui lança des pierres. Enfin le coutelas retomba pour la seconde fois, une trombe rouge jaillit, et toute la place tendue de linges s'imbiba de sang, comme un pré qu'on arrose...

Les yeux de Cécilius s'étaient voilés. A demi écrasé par des hommes aux visages convulsés qui, rompant toutes les barrières, se précipitaient vers le corps du martyr, il fuyait, ivre d'horreur.

LOUIS BERTRAND.

(La dernière partie au prochain numéro.)

FRANÇOIS BULOZ

ET

SES AMIS

II[1]

ALFRED DE MUSSET ET GEORGE SAND

NOUVELLES « LETTRES DE VENISE »

En 1832, Alfred de Musset publia le *Spectacle dans un fauteuil.* Ce second recueil, venant après les *Contes d'Espagne et d'Italie*, n'eut qu'un médiocre succès. Voici ce qu'en écrivait J. S., critique aux *Débats :*

« Sur la foi de quelques feuilles indulgentes ou louangeuses, M. de Musset s'est mis en tête qu'il était poète au berceau, que ses moindres bégaiemens respiraient, sinon la plus pure, du moins la plus belle poésie, que rien ne pourrait détruire en lui cette nature poétique...

« *Quidquid tentabam scribere, versus erat.* Les *Contes d'Espagne et d'Italie*, que M. de Musset publia presque au sortir du collège accusaient en lui une verve chaleureuse, un goût assez peu formé, quelques intentions poétiques..., etc. » (Voilà tout ce que le chroniqueur accorde aux *Contes d'Espagne et*

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

d'Italie. Quant au *Spectacle dans un fauteuil*, il l'apprécie encore moins. Ah ! c'est un critique sévère, ce J. S.) « M. de Musset devait s'attendre à trouver des juges, » et voici ce que dit ce juge : « M. de Musset, à nos yeux, n'est qu'un *poète médiocre*. » Après cette sentence, le pauvre poète médiocre doit subir encore quelques assauts; et d'abord il imite Byron, c'est une imitation « assidue et persévérante. » Tout en critiquant, J. S. parle des « poèmes » de M. de Musset; puis il s'arrête, et dédaigneusement : « C'est, je crois, le nom qu'on donne à ces compositions? » Et il les traite plus loin de « poésie rocailleuse qui ressemble furieusement à de la mauvaise prose. » Bref, il n'aperçoit aucun salut pour le poète, hors du genre descriptif, « le genre descriptif de l'abbé Delille! *Non canimus surdis.* » Et il termine en conseillant à la Muse de M. de Musset, qui n'a plus « qu'un reste de fraîcheur, » le voyage d'Italie (1).

Le plus piquant, c'est que ce J. S. est Jules Sandeau.

Cependant F. Buloz, toujours à la recherche des jeunes, et du génie des jeunes, avait suivi le poète depuis ses débuts, et lu le *Spectacle dans un fauteuil :* le livre lui plut. Il faut dire qu'il contenait : *A quoi rêvent les jeunes filles*, et *Namouna*.

« Il y avait quelqu'un, dit Émile Montégut, qui avait lu ce livre avec admiration, quelqu'un qui, pour avoir une opinion, n'attendait pas que le voisin la lui apportât. » Et l'opinion de la *Revue* fut celle de Sainte-Beuve, qui prononça : « Le *Spectacle dans un fauteuil*, que M. de Musset vient de publier, classe définitivement son auteur parmi les plus vigoureux artistes de ce temps. » Il trouve encore que « ces vers sont d'une telle qualité poétique que bien « des gens de mérite « arrivés à l'Académie (M. Delavigne, si l'on veut) n'en ont « peut-être jamais fait de ce ton (2). » Pauvre M. Delavigne ! La louange, — cette louange-ci surtout, — fut douce au cœur du poète, et lorsque F. Buloz lui écrivit pour lui demander sa collaboration à la *Revue*, sa réponse fut *André del Sarto*. Henri Blaze remarque que c'est au plein de sa « défection romantique » que Musset apporta à Buloz son drame d'*André del Sarto;* et il est assez plaisant, en effet, de noter que la *Revue*, créée au début du romantisme, presque sous sa protec-

(1) *Les Débats*, 28 juillet 1833.
(2) 15 janvier 1833.

tion, devint le refuge des dissidens, des « défroqués du romantisme, » comme Sainte-Beuve et Planche.

Dès lors, tout ce que Musset écrivit, sauf *Lorenzaccio*, *Louison* et *Carmosine*, fut publié par F. Buloz. D'ailleurs, par la suite, un attachement très sûr, fait d'admiration chez l'un, de reconnaissance chez l'autre, devait unir le directeur de la *Revue* à son poète préféré.

Paul de Musset rend hommage à l'amitié de F. Buloz quand il dit : « Tout ce que le poète nouveau offrit à la *Revue* y passa sans difficulté; je dois même ajouter que son admission à la collaboration de ce recueil littéraire ayant éveillé des jalousies et donné lieu à des récriminations, le directeur prit sa défense et le maintint dans sa position avec une fermeté qu'il fallut pousser jusqu'à l'entêtement (1). »

Au moment où il écrit dans la *Revue* pour la première fois, Musset a vingt-deux ans : pourrait-on deviner ces vingt-deux ans chez l'auteur de *Namouna?*

Pauvres gens que nous tous! Et celui qui se livre
De ce qu'il aura fait doit tôt ou tard gémir!
La coupe est là, brûlante, et celui qui s'enivre
Doit rire de pitié s'il ne veut pas frémir!
Voilà le train du monde, etc...

Cependant, quelque désabusé qu'il veuille paraître, sa jeunesse rayonne dans tout son génie; et son ardeur à mépriser, à haïr, à aimer, puis à maudire et à désespérer, c'est sa jeunesse encore.

F. Buloz, qui était « attiré par les supériorités » et « sensible au talent à un degré extraordinaire, » ne pouvait pas ne pas ressentir l'attrait de cette nature, si richement douée. « Il avait voué à Musset une affection profonde. Quelle admiration émue lorsqu'il s'exprimait sur le génie du poète! Quelle énergie à le défendre lorsqu'il le sentait attaqué (2)! »

Musset le savait. Et puis, le poète, qui travaillait à ses heures, était toujours désargenté. La *Revue* n'était guère riche, pourtant son directeur ne savait rien refuser à Musset. Un contemporain a écrit : « On a souvent parlé de conditions coercitives, donnant donnant : « Apportez-moi une comédie, et vous

(1) P. de Musset, *Biographie d'A. de Musset.*
(2) E. Montégut, *Nos morts contemporains.*

aurez vos 500 francs... » Comme c'est connaître Musset que de croire qu'il eût plié sous un tel joug, lui, cet ombrageux, ce hautain, ce casseur, et cet indépendant jusqu'à la sauvagerie! Le secret de l'influence de Buloz fut, au contraire, dans cette sollicitude et cette absolue confiance, manifestées dès l'origine. Ce rude homme savait, au besoin, être un brave homme (1). »

Musset disait de F. Buloz : « Il a respecté ma vocation. Ces choses-là ne s'oublient point; » et ses dettes (Dieu sait s'il en avait!) il ne consentait pas à ce que sa Muse les payât. F. Buloz eut le tact de lui « venir en aide, en lui laissant comprendre que tout se réglerait entre eux au petit bonheur, » et « comme il plairait à la vocation. » Bref, comme il avait été l'enfant gâté du Cénacle, il fut l'enfant gâté de la *Revue*.

Souvent, de bonne heure, F. Buloz recevait du poète des poulets de ce genre :

« Mon cher ami, vous m'avez proposé hier de m'envoyer quelque chose; aujourd'hui, le pouvez-vous?

« Votre très panier percé serviteur.

« A. DE MUSSET. »

« Je vous envoie ma cuisinière parce que mon gnome a un coup de poing sur l'œil. »

De tels billets, j'en possède en quantité. En voici quelques-uns qu'on lira avec plaisir : ils sont spirituels et amers, et gamins aussi, comme l'était si souvent Cœlio :

« Mon cher ami,

« Je suis gai ce matin comme une potée de cadavres : vous est-il possible de me donner cent francs pour me débarrasser d'une affaire très ennuyeuse, et passablement dégoûtante? Ce serait un vrai service d'ami que vous me rendriez. Je vous dirai, à vous, quand je vous verrai, quelle *(sic)* est le sot ennui qui me décide à vous importuner ainsi, à mon grand regret (2)... »

Et encore :

(1) Henri Blaze, *Mes Souvenirs*..
(2) Inédites.

« Mon cher ami,

« Cela vous sied-il aujourd'hui de m'envoyer notre reste de compte? Je sors des horreurs des sangsues et des cataplasmes pour une bêtise que j'ai faite, c'est pourquoi je ne vais pas moi-même à la *Revue*.

« A vous.

« A. DE MUSSET. »

Après une nuit de travail, sur du papier à chandelle, il griffonne :

« Voilà, mon cher, une pièce de bœuf que j'ai tirée de mes côtes cette nuit. Il faut, sacredieu, que ce soit pour vous. Il ne m'est guère arrivé d'en tant faire sans démordre. Je vais me coucher, la prose m'embête.

« A vous,

« A. DE MUSSET. »

Ou ceci :

« J'ai passé la nuit, et je suis éreinté.

« Voilà, c'est long. Mais je ne veux pas couper, ni rien changer. Arrangez-vous. Donnez-moi cinquante francs. Quand j'ai travaillé, il faut que je sorte, autrement *cela ne va pas* (1).

« A vous,

« A. DE MUSSET. »

Quelque admiration qu'il eût pour son poète, F. Buloz ne lui épargnait point les critiques, témoin ce billet d'Alfred de Musset :

« J'ai passé la nuit en votre honneur à refaire mes vers. Ne vous effrayez pas s'ils vous semblent un peu *excentriques*, je vous en prie, j'en brave les dangers (2) ! »

Le vrai reproche, le reproche fondamental, que faisait Buloz à Musset, c'était l'insouciance du poète, sa paresse. On se souvient de la réponse de Musset à ce sujet, réponse qui est dédiée au directeur de la *Revue :*

« Oui, j'écris rarement et me plais à le faire :
Non pas que la paresse en moi soit ordinaire;

(1) Tous ces billets sont inédits.
(2) Inédit.

Mais, sitôt que je prends la plume à ce dessein,
Je crois prendre en galère une rame à la main. »
Qui croyez-vous, mon cher, qui parle de la sorte?
C'est Alfred, direz-vous, ou le diable m'emporte!

Et la fin :

Après cela, mon cher, je désire et j'espère
(Pour finir à peu près par un vers de Molière)
Que vous vous guérirez du soin que vous prenez
De me venir toujours jeter ma lyre au nez (1)!

J'ai souvent interrogé ma mère au sujet d'Alfred de Musset; elle avait gardé de lui, au fond de sa mémoire, deux images puériles et singulières, l'une du poète jeune, l'autre d'un Musset vieilli et attristé qu'elle ne pouvait oublier. Voici la première. Musset habitait alors rue de Grenelle. Un matin, F. Buloz vint l'y voir avec sa petite fille; la visite terminée, et en causant, le poète reconduisit son directeur rue des Beaux-Arts; à son tour, Buloz ramena Musset rue de Grenelle; bref, toujours discutant, les deux hommes firent le trajet plusieurs fois de suite : Musset et ses amis aimaient fort ce genre de promenade. Dans ces allées et venues sur le quai, la fillette avait remarqué une boutique de quincaillerie qui lui semblait la plus belle du monde; il y avait là des petites casseroles brillantes, et quelques-unes étaient si mignonnes que sûrement c'étaient des casseroles de poupées! Il y avait aussi des passoires, dont les formes étaient étranges, des moules, des cafetières, et des bouillottes de cuivre pansues et luisantes, qui s'alignaient sur le trottoir par rang de taille, et en flûte de Pan. Tout cela tentait l'enfant, et chaque fois que l'on passait devant la boutique, elle tirait son père par la main. Pour en finir, F. Buloz acheta une cafetière, qu'il donna à sa fille. Alors Musset rit, et dit à son ami : « Mon cher, vous avez une fille qui me semble avoir des dispositions bien déplorables pour les joies du ménage. »

Le second souvenir datait de moins loin. « Une fois, me disait ma mère, il y avait un dîner à la maison, je m'étais faufilée dans la salle à manger pour tâcher de pincer un petit

(1) Sur la Paresse : à F. Buloz.

four avant qu'on ne desservît; mais je m'arrêtai interloquée, car il y avait encore un convive attardé dans la pièce, un homme blond, beau, qui me sembla d'abord tout jeune, et à qui je trouvai l'air las et épuisé, après l'avoir regardé plus attentivement : je le verrai toujours, il tenait un verre, et il buvait lentement, la tête renversée en arrière, sa main tremblait : c'était Musset. »

L'image de ce Musset vieilli, dont la main tremblante tient un verre, n'est-elle pas saisissante? Entre celui-ci et le blond Cœlio, auréolé de grâce et de jeunesse, poète de la légende, des années ont coulé; la vie, si belle pour lui au début, l'a fait souffrir et blasphémer, et puis, dans sa vie, une femme a passé : — est-il besoin de la nommer?

* * *

Il la rencontra pour la première fois à un dîner offert à ses rédacteurs par F. Buloz, dîner qui eut lieu chez Lointier, et non aux *Frères Provençaux*, comme on l'a tant de fois écrit. Depuis, tout les réunit, le hasard, leur désir, et enfin leur destinée : On n'échappe pas à sa destinée. Il est aussi difficile de séparer leur histoire, à cette époque, que de la séparer de celle de la *Revue*. F. Buloz joua souvent ici le rôle de confident et de Mentor, peu écouté, il est vrai; il aimait fort les deux antagonistes, et les blâmait fréquemment tour à tour; mais ils trouvèrent en lui cette chose rare et précieuse : un ami, car c'est à lui qu'ils eurent recours, quand leur amour sombra dans la détresse...

L'année 1833 avait apporté à la *Revue* la collaboration de George Sand.

Sa gloire se levait à peine. Elle habitait depuis peu de temps Paris, sur le quai Saint-Michel, dans un modeste cinquième, avec sa fille Solange. Elle commençait à écrire, sous le patronage un peu rude de Delatouche, rédacteur en chef du *Figaro*, et disait : « Si j'avais 1 500 francs de plus par an avec ma pension, je ne demanderais plus rien au ciel, — pas même une barbe (1). »

En attendant, habillée en homme, elle court Paris avec ses amis, Delatouche, Sandeau, Alphonse Fleury; elle mène une

(1) *Histoire de ma vie.*

charmante vie de jeune étudiant; elle a laissé au loin, dans le Berry, le fâcheux Dudevant; elle se grise d'air et de liberté... De taille moyenne, plutôt petite, le teint mat, le menton un peu fuyant, les autres traits... mais les autres traits ne comptent pas... tout dans cette figure de femme est absorbé par les yeux: ils occupent, ils poursuivent, ils inquiètent; ils sont immenses, noirs et impassibles; les cheveux admirables.

Elle dit souvent d'elle-même qu'elle n'a pas de conversation, qu'elle est « bête. » La vérité est qu'elle est souvent absorbée; alors son regard devient fixe : elle a ce regard, lourd et superbe, qu'Homère attribue à Junon : Ἥρα βοῶπις. Ma mère, qui l'avait bien connue, ne se rappelait pas l'avoir vue habillée de cette redingote à la propriétaire, qui la travestissait (1); elle se souvenait, au contraire, d'une George Sand très féminine, très séduisante aussi. Elle la revoyait, le soir, à la *Revue*, dans le salon étroit que présidait, de la cheminée, un Esculape de bronze; elle la revoyait avec des « anglaises » noires, et de fins souliers de satin, brodés de perles de couleur; elle représentait, aux yeux de la petite fille, une élégance qui lui semblait un peu espagnole, et qui l'éblouissait.

Mais, lorsque la bonne avait oublié de fermer la porte du salon, cette Espagnole se levait vivement, la fermait avec énergie, et appelait la bonne « sacrée bigresse! »

George Sand, — Mme Sand, comme on l'appelait rue des Beaux-Arts, — fut la grande amie. En parlant de Loëve Weimars, on a dit : « Il fut avec Planche et Musset une des trois prédilections du cercle intime, étant admis que George Sand plane au-dessus. » On lira plus loin une partie de la charmante correspondance de l'écrivain et de Mme François Buloz. Celle-ci était souvent chargée de missions délicates auprès de George Sand : elle plaidait gentiment et bravement les causes de son mari. Ces deux femmes, si dissemblables comme existence, idées, croyances, et que le hasard réunit, eurent de l'affection l'une pour l'autre, et une admiration réciproque : Mme François Buloz révérait le génie de l'écrivain, — George Sand les vertus de son amie.

Plus tard, Jules Sandeau montrait à la petite Marie, fille de François Buloz, des photographies dans un album. Il tenait

(1) Ma mère ne la connut que vers 1847.

l'enfant sur ses genoux, et pendant qu'elle tournait les pages, il lui nommait les personnes qu'elle ne connaissait pas. L'image de George Sand passa; alors Sandeau, d'un ton tragique : « Regarde bien cette femme, petite, regarde-la : c'est un cimetière, tu entends? un cimetière! » La petite fille entendit, mais n'y comprenait rien, naturellement.

Lorsqu'elle eut quinze ans, cette même petite fille, devenue une grande jeune fille, ayant sans doute recueilli sur l'écrivain beaucoup d'appréciations semblables, — et les comprenant mieux, peut-être, — se montrait, avec George Sand, assez froide : cet âge plein de grâce ignore l'indulgence. Alors, un jour, George Sand lui dit : « Ah! je comprends! on vous a parlé de moi! » et doucement elle ajouta : « Plus tard, vous absoudrez! » N'est-ce pas charmant?

En 1832, — mai, — elle venait de publier *Indiana*. *Valentine* suivit quelques mois après. Gustave Planche fit dans la *Revue* du 15 décembre (1) un très élogieux article sur ces deux romans. Il écrivit : « Qui a fait ces deux livres? Que signifie cette signature de George Sand? » En vérité, n'en savait-il rien? Et puis sur *Valentine :* « C'est un livre de femme, car c'est aux femmes seulement qu'il est donné d'avoir de l'esprit avec du cœur. » « Comme je ne travaillais pas encore à cette *Revue,* dit George Sand, l'hommage était désintéressé, et je ne pouvais que l'accueillir avec gratitude (2). »

Bientôt Planche, sur l'instigation de F. Buloz, demanda à George Sand sa collaboration pour la *Revue*. « Je fis pour ce recueil *Metella* et je ne sais plus quoi d'autre. » — Et voilà vraiment une étonnante assertion, car ce « je ne sais plus quoi d'autre » représente toute son œuvre (l'a-t-elle oublié en écrivant l'*Histoire de ma vie?)* sauf les romans qu'elle signa de 1841 à 1851, époque de sa rupture avec la *Revue*.

« La *Revue des Deux Mondes*, et la *Revue de Paris* se sont disputé mon travail, écrit-elle à sa mère en 1833. Enfin, je me suis livrée à la *Revue des Deux Mondes* pour une rente de 4 000 francs, trente-deux pages d'écriture. » 4 000 francs, soit! Mais rapidement la situation changea, et j'ai retrouvé dans le dossier du procès Buloz-Sand, qui eut lieu plus tard, parmi de nombreux papiers, comptes, traités, lettres d'af-

(1) 1832.
(2) *Histoire de ma vie.*

faires, etc., une feuille volante, « Compte de Madame Dudevant depuis 1836, » relevé de sept mois tout à fait curieux et imprévu :

Le voici :

Doit		*Avoir*	
Madame Dudevant redevait après le compte arrêté en avril dernier.	8 769	1836.	
1836. — Avril 19. A elle payé	500	Juin 30. 6e *Lettre d'un voyageur*	500
d°	150 50	Août 1er, *la Morte*. . . .	100
27 payé loyer	154 70	Nov. 15, 7e *Lettre d'un voyageur*.	700
Mai 4, payé à la couturière.	92		1 300
Son marchand de bois. .	68 70	Redu par Mme D. . . .	9 346 35
Sa bonne.	429 30		10 746 35
Juillet 1er, acheté la *Physiologie végétale*.	18		
15, à elle payé	200		
20, acheté l'*Astronomie* en 29 leçons.	5 85		
Août 2, payé un effet . .	172 30		
12, à Maurice.	20		
18, à Maurice pour livres.	15		
22, 12 portraits et port de lettres	51		
24, payé à sa bonne. . .	100		
	10 746 35		

Cela se passait sans cérémonie : Maurice, la bonne, le marchand de charbon... Mais enfin nous sommes loin des 4 000 francs de rente du début.

Une grande partie de la correspondance de G. Sand et de F. Buloz a été enfermée par lui dans des chemises de papier blanc : chaque chemise porte une date d'année, et un commentaire concernant le contenu de cette correspondance. Une épingle ferme le tout.

Sur la première de ces liasses, F. Buloz a écrit : « G. Sand 1832. — Premières lettres. — C'est Planche qui la fait entrer à la *Revue*. Le premier arrangement pour le *Secrétaire intime* et *Metella* est du 25 novembre 1832 (ci-joint). »

Voici, je pense, une de ces premières lettres :

« Monsieur,

« Je vous donnerai certainement un article pour le 1er février : jusque-là, je ne peux pas m'arracher de mon livre. Si je le faisais, mon travail se ressentirait de ma préoccupation, et nous désirons, vous et moi, que je vous fournisse la moins mauvaise chose possible.

« Vous concevez bien que j'accepte l'augmentation de salaire que vous m'offrez. Je n'aurais pas pu faire paraître *Trenmor* après mon livre sans ennuyer, je crois, le public. Je ne me plains pas du tout de votre objection, elle ne me porte aucun préjudice, et je ferai toujours de mon mieux pour vous être agréable, utile surtout.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre servante.

« G. Sand. »

Puis vient l'année 1833. Il n'y a plus dans cette liasse-ci qu'une lettre commençant par « Monsieur. » La voici :

« Monsieur,

« J'étais fort malade hier, quand vous avez pris la peine de monter chez moi. Je ne sais pas si ma servante, qui est fort bête, vous aura fait toutes mes excuses. Recevez-les aujourd'hui, monsieur, et donnez-moi bientôt l'occasion de vous les renouveler.

« G. Sand. »

« J'ouvre ma lettre parce que je reçois la vôtre. J'accepte votre invitation avec reconnaissance. Si vous voulez venir demain dans la matinée, je vous attendrai. »

Après cela, il est clair que l'intimité se fait plus grande, entre le rédacteur et son directeur :

« Je vous remercie, mon cher Buloz, de votre empressement et de votre bonté. Je suis encore malade et je ne sais pas quand je pourrai quitter mon lit.

« J'accepterais bien volontiers vos offres obligeantes, pour le sixième concert, si je n'avais prié M. Planche de prendre deux places pour le même jour précisément, et de me donner le bras, etc. »

Ce mot est signé « George (1) ».

(1) *Inédite.*

Sur la liasse de cette année 1833, de la main de F. Buloz encore, on lit « *Dîner Lointier*. Planche règne, première insertion, fragment de *Lélia*. Les demandes d'avances naissent, et vont leur train. » — Ces deux mots « Dîner Lointier » soulignés prouveraient bien que le fameux dîner, où George Sand rencontra Musset pour la première fois, n'eut pas lieu aux *Frères provençaux*, mais chez *Lointier* (1). C'est ce qu'affirmait d'ailleurs Sainte-Beuve; il est vrai que le même Sainte-Beuve a écrit également que Musset n'assistait pas au repas; pourtant la lettre de G. Sand, qui suit, semble assez claire. Sans nommer personne, elle remercie F. Buloz de l'avoir fait dîner en très bonne compagnie (2).

« Vendredi soir.

« Mon cher Buloz, vous savez pourquoi je ne vous ai pas donné ma *Vieille Histoire* (3). Je ne l'ai pas trouvée assez sérieuse pour votre recueil, et je veux tâcher de faire, pour vous, quelque chose de mieux.

« Je vous remercie des choses bonnes et obligeantes que vous m'en dites, et je les prends pour une marque de votre bienveillance pour moi. J'aurai toujours un grand plaisir à vous voir quand vous passerez chez moi, et je vous promets de travailler pour vous, aussitôt après que j'aurai fini mon livre.

« Je ne sais pas quels remerciemens vous avez à me faire. Il me semble que c'est moi qui vous en dois, pour m'avoir donné un très bon dîner en très bonne compagnie; j'en avais chargé Planche; je ne sais s'il a fait ma commission. »

Ce livre dont elle parle, c'est *Lélia*, que l'éditeur Dupuy doit publier. F. Buloz a demandé des fragmens de *Lélia* pour la *Revue*, et l'auteur répond : « Dupuy tient beaucoup à ne pas voir paraître un fragment de mon livre, plus de quinze jours avant le jour de la mise en vente. Malheureusement, je n'aurai pas terminé le manuscrit du second volume de *Lélia* avant la fin d'avril. Dès que j'aurai fini, vous me trouverez disposée à vous laisser choisir un fragment complet qui puisse vous convenir(4). »

(1) C'est d'ailleurs ce que j'ai toujours entendu affirmer aussi par les miens.

(2) Suivant Sainte-Beuve, à ce dîner assistaient Jouffroy, Alexandre Dumas, Aug. Barbier; il n'en donne pas la date : d'après les lettres de G. Sand, le dîner Lointier serait de la fin de mars 1833.

(3) *Une Vieille Histoire : Lavinia*, mars 1833 : chez Canel et Guyot.

(4) Inédite.

Des fragmens de *Lélia* parurent, en effet, dans la *Revue des Deux Mondes*, en avril de cette même année, 1833.

Nous ne pouvons pas, je crois, nous faire actuellement une idée des enthousiasmes, des indignations, des scandales, des discussions, des polémiques, dont *Lélia*, en 1833, fut la cause, à une époque où les événemens littéraires absorbaient et passionnaient la jeunesse française. Aussi *Lélia*, dans une société divisée et toute vibrante de libertés nouvelles, sembla-t-elle tantôt une œuvre de génie, tantôt un blasphème : pour tous, elle parut un défi aux mœurs et à la société.

Sur ce livre de *Lélia*, la presse se déchaîna. Ce ne sont que dithyrambes ou anathèmes : on adore ou l'on hait; aucune opinion tiède ne se manifeste, aucun « juste milieu. » Je retrouve quelques pages de la main de Musset concernant *Lélia* (1). Les voici, malheureusement tronquées :

« ... mélodramatique.

« Quoi qu'il en soit, ce livre n'en est pas moins l'ouvrage le plus important de l'école nouvelle. Il s'en distingue par une qualité éminente, la pureté du style et l'originalité de la forme. Il est écrit de verve, et il ne s'est glissé sur le tissu de cette belle étoffe aucun des fils, un peu épais, qui cousent la trame de nos drames modernes dans leurs pourpoints de pacotille. Certaines coteries ont prétendu que *Lélia* était l'étendard d'une levée en masse contre la littérature réelle, et qu'il ne s'y agissait de rien moins que de faire crouler tous les romans visibles (comme on dit) et une grande partie du moyen âge. Nous sommes obligés de déclarer, sur ce chapitre, ne comprendre absolument rien à des questions de cette nature.

« On dit que deux ou trois articles de ce livre ont donné lieu à des affaires particulières, entre quelques journalistes distingués; nous ne pouvons que regretter de voir, chez les uns une fâcheuse habitude de faire descendre la critique à des personnalités qui devraient lui être étrangères, et chez les autres trop peu de philosophie dans un siècle de liberté ! »

Les *affaires particulières*, auxquelles Musset ici fait discrètement allusion, il s'y intéressa vivement, et surtout à celle du duel Planche-Capo de Feuillide, conséquence d'un feuilleton de Capo de Feuillide, rédacteur en chef de *l'Europe littéraire*,

(1) Dans sa correspondance avec F. Buloz.

et auteur aussi de la fameuse *Grande journée de Dieu en cinq coupes d'amertume et en vers.* Ce duel passionna la société d'alors, et l'article vaut qu'on s'y arrête. Le roman en cause y est violemment critiqué, au nom de la morale, de la famille, etc. Ce morceau est un échantillon curieux de la mauvaise rhétorique du temps. D'abord l'auteur trouve, et très sérieusement, que notre littérature est en danger, il trouve aussi que cette œuvre nouvelle sent « la boue et la prostitution ; » il trouve... mais laissons-le parler. En secouant son glaive, il dit : « Il faudrait que les lèvres de la critique, comme celles du prophète, fussent purifiées par un charbon ardent, afin qu'il ne s'en échappât aucune parole devenue ignoble et dévergondée, au frottement des pensées ignobles et dévergondées. » Et, encore plus terrible, il poursuit : « Le jour où vous ouvrirez le livre de *Lélia*, renfermez-vous dans votre cabinet (pour ne contaminer personne). Si vous avez une fille dont vous voulez que l'âme reste vierge et naïve, envoyez-la jouer aux champs avec ses compagnes. » Mêmes conseils pour une jeune femme : il faut l'éloigner aussi, l'envoyer au bal. « Car votre fille, loin de vous, ne courra pas autant de dangers que sous vos yeux, si ce livre lui tombait sous la main, et quelque légers que soient les propos nés de la liberté d'un bal, ils ne glisseront jamais autant de poison dans une âme, que les pages corrosives de *Lélia* (1)... » Et il y en a comme ça des pages !

Les amis de George Sand s'émurent en lisant cet anathème, Sainte-Beuve écrivit une lettre au *National*, — et Planche (2) se battit pour George ! Musset prit mal l'indignation de Planche et son intervention, car l'intervention revenait de droit à Musset..., puisque...

George Sand écrit à Sainte-Beuve, le 25 août : « Je suis très insultée, comme vous savez, et j'y suis fort indifférente. Mais je ne suis pas indifférente à l'empressement, et au zèle, avec lequel mes amis prennent ma défense... »

Pourtant le zèle de Planche fut mal accueilli, car, à la suite des premières attaques, George Sand ayant eu l'idée, — assez

(1) *L'Europe littéraire*, 22 août 1833.

(2) Planche défendit aussi le roman dans la *Revue* le 15 août 1833, il en fit un grand éloge. Je pense que les pages de Musset que l'on a lues plus haut devaient primitivement former un article, confié ensuite, vu le bruit qui s'était fait autour de Musset et Sand, à Planche.

bizarre en vérité, — « d'annoncer publiquement ses relations avec Alfred de Musset, » afin de trouver en lui sans opposition un défenseur à opposer aux attaques des journaux, Planche, en se substituant à ce défenseur « légitime, » devenait l'intrus, l'ours armé de son pavé malfaisant.

Planche avait d'ailleurs déploré la publicité donnée à cette liaison nouvelle. « Chacun de nous (les amis) pense qu'un aveu de ce genre, encourant les chances de publicité, peut porter un préjudice irréparable à l'avenir de George... » Alors? « Pour prévenir autant qu'il est en nous les conséquences de cette démarche, un de mes amis et moi nous chargeons des deux insulteurs qui ont paru jusqu'à ce jour, Léon Gozlan et Capo de Feuillide. »

Le parti que prenait Planche : se battre pour éviter le scandale, semble médiocre... Un scrupule le saisit. Après avoir tonné un soir contre toute cette publicité, il a peur qu'on ne l'accuse de prendre trop à cœur « l'honneur de George, » et, le lendemain, il écrit à Sainte-Beuve :

« Promettez-moi, mon cher ami, de ne parler à personne absolument des paroles hautes et dures que j'ai prononcées hier soir devant vous.

« Si j'avais pour George Sand autre chose qu'une intense amitié, ma conduite d'hier serait une grossièreté : j'aurais l'air d'user d'un droit, comme un homme brutal, sans éducation. Ce droit, je ne l'ai pas, je ne suis que ridicule, mais le monde n'est pas obligé de savoir la vérité et ne s'en soucie guère.

« Notre amitié et la loyauté de votre caractère me font espérer que vous ne tromperez pas mon attente, et que vous serez discret. »

De son côté, Musset, mécontent de s'être laissé devancer, et mécontent de lui-même, après une conversation à la *Revue*, écrivait le lendemain au directeur :

« Mon cher Buloz,

« J'apprends que G. Planche et M. E. Regnault ont provoqué hier M. Capo de Feuillide, et l'un des rédacteurs du *Figaro*. Lorsque vous m'avez parlé de l'article qui a donné lieu à cette affaire, j'ignorais complètement que vous fussiez instruit de mes relations avec Mme Sand. J'espère que la manière un peu trop légère dont vous m'avez vu traiter cet article vous paraîtra

toute simple de ma part, et que si, maintenant ou plus tard, on vous adressait quelques questions à ce sujet, vous voudriez bien répondre que mon intention était de me battre, et que j'ai été prévenu. Si vous voulez me rendre service, vous ajouterez même que je regarderais comme une insulte, aussi grave pour Mme Sand que pour moi, qu'on parût douter de ma détermination à cet égard, et qu'il me serait impossible de le souffrir, quelle que fût la personne qui le soutiendrait.

« A vous de cœur.

« ALFRED DE MUSSET (1). »

En vérité, cette histoire est épique. Elle transforma en haine l'animosité de Musset pour Planche, animosité d'où sont nés ces quatre vers atroces :

Par propreté laissons à l'aise
Mordre cet animal rampant.
En croyant frapper un serpent
N'écrasons pas une punaise!

Et Planche se battit avec Capo de Feuillide... D'ailleurs, ce duel, — où F. Buloz fut l'un des témoins (assistant Planche), — ne fit pas couler de sang : il fit plutôt naître des chansons. On trouvera dans *la Véritable histoire d'elle et lui*, par Spoelberch de Lovenjoul, la « complainte » de Musset qui résume de façon plaisante toute cette ridicule aventure.

A la suite du duel, dont la presse se divertit fort, *le Petit Poucet* raisonna ainsi : « Si *Lélia* est de M. Sand, je ne sais trop à quel titre M. Planche s'est constitué le *bravo*, le *majo* de cet écrivain. A moins que M. Sand ne soit impotent ou cul-de-jatte, la conduite de M. Planche est incompréhensible. Si M. Sand est une femme, ce dont il est permis de douter en lisant *Lélia*, ce rêve de dévergondage et de cynisme, cette femme doit savoir peu de gré à M. Planche de l'avoir compromise par une démarche, beaucoup moins chevaleresque qu'inconséquente et irréfléchie (2). »

Battez-vous donc pour vos amis!

(1) Inédite. La lettre porte en première page cette seule date : 1833.
(2) *Le Petit Poucet*, 1er septembre 1833.

*
* *

Quelque temps avant le duel Planche, F. Buloz était allé à Londres pour les affaires de la *Revue*; il s'y trouvait en juillet 1833. C'est à Londres, à la date du 4 juillet, qu'il reçut la lettre qu'on va lire, signée George Sand, mais écrite peut-être avec la collaboration de Musset. Quoi qu'il en soit, cette lettre renferme la première idée du *Songe d'un Reviewer* que Musset adressait à son tour à F. Buloz, en novembre de la même année : il serait curieux que cette première idée fût de George Sand.

« Mon cher Buloz,

« Avez-vous fait un bon voyage? Êtes-vous vivant, avez-vous oublié nos querelles, mes violences, vos fureurs, les rages de Planche, les grincemens de dents de Dumas, etc., etc.? Nous nous sommes quittés comme une bande de chiens hargneux; depuis ce temps, Planche a sommé Dumas de lui rendre raison. Dumas a tué Planche. Planche a fait son testament en votre faveur, et vous a légué ses œuvres complètes en 42 volumes, in-8, composées d'un discours sur la modération, d'un traité sur les ophtalmies, et d'une dissertation sur les racines grecques. Sainte-Beuve est sur le point d'épouser une jeune personne qu'il a enlevée; M. Alfred de Musset s'est brûlé la cervelle après avoir perdu 37 000 francs au jeu. M. Ampère est parti pour l'Allemagne, M. Lacordaire pour l'Amérique du Sud : Barbier va épouser une lady et se fixer en Angleterre. M. de Vigny est devenu fou, et M. Magnin aveugle. Voilà ce que c'est que d'abandonner la *Revue*. Quand on revient, on ne trouve plus personne. Il ne vous reste plus que lord Feeling (1), qui est revenu d'Espagne, et le poète de Dieu (2) qui vient de faire paraître un très beau poème sur les étoiles fixes. Pour moi, je suis veuve. J'ai eu le bonheur d'enterrer mon mari, je suis rentrée dans la jouissance de mes biens, et suis décidée à ne plus m'occuper de littérature.

« Néanmoins, comme il me reste quelques dettes à payer, provenant du cher défunt, je vous prie, mon ami, de ne pas mettre en oubli l'affaire dont vous avez eu la bonté de vous

(1) Fontaney.

(2) Il existe une copie de cette lettre de la main de F. Buloz; à côté de ces mots « Poète de Dieu, » entre parenthèses, il a écrit : Duveyrier.

charger, et de me dire si vous voyez quelque apparence de traité entre moi et les libraires de Londres.

« J'espérais que vous me donneriez de vos nouvelles; mais n'en recevant point, je suis partagée entre le désir de terminer l'impression de mon livre, et celui d'attendre l'effet de vos démarches obligeantes,

« Recevez d'avance tous mes remerciemens, et faites-moi un peu savoir où en sont mes affaires *extérieures*. Je compte toujours sur votre bonne amitié.

« G. Sand (1). »

On voit la parenté : elle est curieuse, et je transcris ici le *Songe du Reviewer*, pour qu'elle apparaisse mieux encore, à la suite de la lettre de George Sand.

Songe d'un Reviewer.

Buloz est sur la grève,
Pâle et défiguré;
Il voit passer en rêve
Gerdès (2) tout effaré.

La matière abonnable
Se meurt du choléra,
L'épreuve est déplorable,
Il faut un errata.

Il voit son typographe
Transposer ses placards,
Des fautes d'orthographe
Errent de toutes parts.

Des lettres retournées
Flottent en se heurtant;
Des lignes avinées
Dansent en tremblotant.

De tous côtés aboient
Des contre-sens obscurs,
Et les marges se noient
Dans les déléaturs.

Il pleut des caractères;
Le 6 manque dans tous,

(1) Inédite.
(2) Caissier de la *Revue*.

Et des pages entières
Boivent comme des trous.

Loëve a fait héritage
De quatre millions;
Dumas meurt en voyage,
Faute d'impressions.

Dans les filles de joie
Musset s'est abruti;
Ampère, en bas de soie,
Pour l'Afrique est parti.

Brizeux est à la Morgue,
Sainte-Beuve au lutrin;
Quinet est joueur d'orgue
A Quimper-Corentin;

Delécluze est modèle
A l'atelier de Gros;
Roulin est infidèle
A ses choux les plus beaux.

George Sand est abbesse
Dans un pays lointain;
Fontaney sert la messe
A Saint-Thomas-d'Aquin.

Fournier aux inodores
Présente le papier;
Et quatre métaphores
Ont étouffé Barbier.

Cette nuit Lacordaire
A tué de Vigny;
Lerminier veut se faire
Grotesque à Franconi;

Planche est gendarme en Chine;
Magnin vend de l'onguent;
Le monde est en quine;
Bonnaire n'a plus d'argent!!! (1)

ALFRED DE MUSSET

Cette dernière pièce est restée longtemps en la possession de ma famille. Je n'en ai plus qu'une copie, de la main de

(1) Je transcris ces deux derniers vers conformément au texte de la copie que j'ai entre les mains.

F. Buloz, avec la date (1) et cette mention : « L'original, au crayon, entre les mains de Mlle Blaze. » Or, Mlle Blaze, fille de Castil-Blaze, fut fiancée à F. Buloz en 1835, deux ans après que la pièce fut écrite. L'original, que l'on conservait rue des Beaux-Arts, *dans une boîte en fer-blanc*, ma mère l'a vu cent fois, car on l'a lu et relu devant elle. Qu'est-il devenu?

F. Buloz revint d'Angleterre à la fin de juillet 1833, et, dès son retour, George Sand annonce : « J'ai entrepris pour vous un petit roman. » Ce petit roman, qui « formera tout au moins six feuilles d'impression dans la *Revue*, » c'est *Metella*. Mais il semble que le romancier soit gêné, malgré ses offres, peut-être par d'autres engagemens, et hésite. Il y a un *M. Trois-Étoiles* qui l'incommode (2). « Je crois que j'ai trouvé moyen d'arranger l'affaire que vous savez. Ne soufflez mot à personne. Il est nécessaire que *M. Trois-Étoiles* n'ait pas le moindre soupçon de mes projets; ainsi n'ayez pas l'air d'avoir avec moi aucune relation d'affaires autres que celles de la *Revue*. »

Ensuite, ce mot concernant *Metella* encore :

« Mon cher Buloz,

« Apportez-moi les mille francs. Décidément je travaille pour vous. Mais n'en parlez pas. Je vous envoie de la copie et je vous prie de revoir mes épreuves. Je ne sais pas l'orthographe du mot Aix, ou Aixe (3). »

Ceci est bien pour *Metella*, où il est question d'Aix, en Savoie. Et lorsque *Metella* est terminée (George y a travaillé toute la nuit), elle écrit tout de suite à F. Buloz, qui est devenu, on le voit, un véritable confident :

« Mon cher Buloz,

« *Metella* est finie. Nous avons soixante pages de mon griffonnage. Venez les chercher ce soir. Je ne vous les envoie pas, parce que je veux les relire à A..., qui dort comme un loir à l'heure qu'il est. Je vais en faire autant. Venez à six ou sept

(1) Novembre 1833.

(2) Je pense qu'il s'agit du volume contenant *Le Secrétaire intime* (qui devait d'abord s'appeler *Quintilia*), *La Marquise*, *Metella*, *Lavinia*, etc., et qui parut chez F. Bonnaire en avril 1834. George Sand avait sans doute d'autres engagemens avec un autre éditeur : M. Trois-Étoiles.

(3) Inédite.

heures... Je veux vous proposer encore quelque chose, sans toutefois rien déranger à ce qui est convenu entre nous. »

Cette lettre est datée : 2, sept heures du matin (1).

Inutile d'indiquer qui est cet A..., qui dort comme un loir. « Malgré la discrétion à toute épreuve de leur confident, a écrit P. de Musset (et ce confident, c'était lui-même), on sut bientôt qu'Édouard et Olympe étaient enfermés ensemble (2). » Et voilà F. Buloz, par la force des choses, dans l'intimité des deux amans. On a dit, on a écrit que, pendant cette période des premières félicités, ils ne travaillèrent pas plus l'un que l'autre... Ceci, pour Musset, est peut-être exact; mais George Sand, elle, ne cessa de travailler. On a vu qu'en septembre, et pendant le séjour à Fontainebleau, elle pensait à *Metella*, achevée le 2 octobre; ce « petit roman, » comme elle dit, parut le 15. Puis, elle s'essaya dans la critique; elle ne s'y plut guère, témoin la lettre au directeur de la *Revue* qu'on lira plus loin, écrite à la veille du départ pour l'Italie, le 11 décembre. Car nous touchons à l'époque du voyage à Venise. Une note de F. Buloz nous le dit : « 1833. 2e liasse. *Metella*. A. de Musset règne, départ pour Venise le 9 ou le 10 décembre 1833 (3). Reçu de 4000 francs pour ce voyage. »

Le mercredi 5, George Sand demande à F. Buloz de l'accompagner chez le commissaire de police, pour son passeport : elle s'apprête. Le lendemain, elle lui écrit encore :

« Mon cher Buloz,

« Alfred vient de s'informer du départ du bateau à vapeur de Lyon. C'est le jeudi et le dimanche seulement. Ainsi il faut que nous soyons à Lyon d'aujourd'hui en huit; pour cela, il faut que nous partions d'ici lundi prochain; autrement, nous ne serons point à Marseille le 15, et nous serons forcés d'y attendre jusqu'au 15 janvier le départ du bâtiment pour Gênes. Ainsi il faut que vous me donniez mes 5000 francs dimanche, ou que je renonce à ce voyage. Car, si je passe encore un mois ici, j'aurai déjà dépensé presque la moitié. Donnez-moi donc une réponse définitive, je vous en prie. Puisque vous avez

(1) Inédite. F. Buloz a ajouté : octobre 1833.
(2) *Lui et Elle*. P. de Musset.
(3) Ils partirent pour Lyon le 13.

consenti à cet arrangement, que vous importe de le remplir quelques jours plus tôt ou plus tard ? Pour moi, c'est d'une telle importance que c'est à choisir entre partir tout de suite ou rester tout à fait. N'y mettez pas d'indolence, je vous en prie. Si vous ne voulez pas de ma nouvelle pour le prochain numéro, je vous l'enverrai plus tard... Allons, allons, mon petit Buloz, ne me négligez pas; vous savez que moi, je suis de parole avec vous.

« Je vous envoie la fin de *Quintilia* (1). Il n'y a pas un mot à changer dans le manuscrit, si ce n'est les fautes de français; etc. Vous êtes plus capable que moi de vous en apercevoir, en corrigeant les épreuves (2). »

Du 9 décembre, je trouve un reçu de 4000 francs sur les 5000 que F. Buloz a promis à George Sand, pour « un roman intitulé *Jacques*, que je dois lui livrer d'ici au 1er juin. » Enfin, deux jours après, le 11 décembre, cette lettre :

« Paris, 11 décembre 1833.

« Mon cher ami,

« Vous devez me prendre pour un gascon ou un peureux. Je suis pourtant plus à plaindre qu'à blâmer. Je me reproche de ne pas mieux reconnaître votre obligeance pour moi. Mais, pour la troisième fois, je viens de déchirer et de brûler les feuillets que j'avais écrits. J'ai essayé de la sculpture, de la peinture, de la littérature; Phidias, Delaroche, B. Constant : chaque phrase que j'écris me semble imprimée pour la millième fois. Je garde mes derniers feuillets pour l'avenir. Je suis forcé d'en venir à mon premier projet. Je vous ferai pour le mois de janvier une très longue nouvelle, qui m'acquitte absolument, et je ne vous demanderai plus rien que le pistolet sur la gorge, c'est-à-dire manuscrit à la main... Pourquoi n'envoyez-vous pas à l'imprimerie la nouvelle *levantine* que je vous ai donnée ? Je corrigerais les épreuves. Adieu, ne m'en veuillez pas.

« Tout à vous.

« G. S. » (3).

Elle offre de corriger des épreuves... Mais elle part après-demain !

(1) Pour le volume publié par F. Bonnaire.
(2) Inédite.
(3) Inédite (collection S. de Lovenjoul F. I.)

Elle part avec Musset dans la malle-poste de Lyon, libre, (car Dudevant est en Berry avec Solange, et Maurice confié aux grand'mères) légère, heureuse, avide de voir et de connaître, hantée d'ailleurs, toujours, par le charme de cette Italie qui l'attire.

Loin de moi le projet de disserter, après tant d'autres, sur ce voyage célèbre; il est impossible pourtant de le passer ici sous silence, car, après les jours heureux, vinrent les sombres jours d'amertume et de détresse, et les lettres de George Sand à F. Buloz sont là; elles se suivent régulièrement depuis la maladie de Musset, en février 1834, et pendant le séjour de sa compagne en Italie.

Les voyageurs arrivèrent à Venise le 19 janvier; à peine remise des fièvres qu'elle avait contractées à Gênes, George Sand travailla. Bientôt elle tomba de nouveau malade, et Musset à son tour. C'est alors qu'elle écrivit à F. Buloz les lettres qui suivent, conservées soigneusement rue des Beaux-Arts, et rue Saint-Benoît, et qu'on appelait *les Lettres de Venise.*

LETTRES DE VENISE

Ce n'est jamais sans émotion que je touche à ces *Lettres de Venise* (1) Leur mince papier jauni, plié tant de fois, et éraillé, renferme un parfum de fièvre et d'angoisse. On voit que la femme qui a tracé ces lignes pâlies était tremblante : son écriture même est incertaine, s'arrête soudain, et reprend brusquement, hachée et différente... On la sent frémissante, elle a peur, elle se lève vingt fois de sa table à écrire pour aller vers le lit où lutte son ami : une grande ombre est là, qui le menace... George Sand se penche, écoute, touche le front du malade, retourne écrire cette lettre, qu'elle a mis neuf heures à écrire; dans son trouble elle perd son style, elle oublie même parfois son orthographe :

« 4 février.

« *Lisez quand vous serez seul!*

« Mon chez Buloz, vos reproches tombent sur moi dans un triste moment. Si vous avez reçu ma lettre, vous savez déjà

(1) Quelques extraits de ces lettres ont été publiés par S. de Lovenjoul dans l'histoire d'*Elle et Lui*, et par M. R. Doumic dans son ouvrage sur George Sand.

que jusqu'ici je ne les ai pas mérités. Enfin, depuis quinze jours j'étais bien et je travaillais, Alfred travaillait aussi, quoiqu'il fût un peu souffrant, et qu'il eût de temps en temps des accès de fièvre. Il y a environ cinq jours, nous sommes tombés malades à peu près ensemble. Moi d'une dysenterie qui m'a fait horriblement souffrir, et dont je ne suis pas rétablie, mais qui m'a laissé du moins la force de le soigner, lui d'une fièvre nerveuse et inflammatoire qui a fait des progrès rapides au point qu'aujourd'hui il est très mal, et le médecin déclare qu'il ne sait qu'en penser. Il faudra attendre au douzième ou treizième jour pour sa vie! Et que sera le douzième ou treizième jour? Le dernier peut-être! Je suis au désespoir, accablée de fatigue, souffrant horriblement, et attendant quel avenir?

« Comment voulez-vous que je m'occupe de littérature et de quoi que ce soit au monde, en ce moment-ci? Je sais seulement qu'il nous reste pour fortune soixante francs, que nous allons dépenser énormément en pharmacie, en gardes malades, en médecins, etc., que nous vivons dans une auberge très chère. Nous allions la quitter et habiter dans une maison particulière. Alfred n'est pas transportable, et ne le sera peut-être pas d'un mois, en supposant tout au mieux. Nous serons forcés de payer un terme de loyer inutilement, et nous retournerons en France, s'il plaît à Dieu. Si mon malheur va jusqu'au bout, et qu'Alfred meure, je vous avoue que ce qui arrivera après, de moi, m'est assez indifférent. Si Dieu permet qu'Alfred se rétablisse, je ne sais avec quoi nous paierons les frais de sa maladie et son retour. Les mille francs que vous devez m'envoyer n'y suffiront pas. Et je ne sais comment nous ferons. Ne retardez pas du moins l'envoi de cette somme. Quand elle arrivera, elle sera plus que nécessaire. Je suis fâchée du désagrément que vous avez d'attendre votre publication, mais voyez si c'est ma faute. Si Alfred avait quelques jours de calme, je pourrais bien vite terminer mon travail. Mais il est dans un état d'agitation et de délire épouvantable. Je ne puis pas le quitter un instant, j'ai mis neuf heures à vous écrire cette lettre.

« Adieu, mon ami, plaignez-moi.

« GEORGE.

« Surtout, pour quelque raison que ce soit, ne dites à personne, à personne au monde, qu'Alfred est malade. Si sa mère

l'apprenait (et il suffit de deux personnes pour dire un secret à tout Paris), elle en deviendrait folle. S'il faut qu'elle apprenne son malheur, se charge qui voudra de le lui apprendre. Mais si dans quinze jours, Alfred est hors de danger, il est inutile qu'elle se désole à présent. Adieu, tout à vous.

« Alfred se tourmentait beaucoup hier, pendant sa fièvre, de ce que vous n'aviez pas payé cette dette de 360 francs. C'était une dette de jeu, envers des gens assez grossiers, et qu'il connaît peu. Cela peut l'exposer à de mauvais propos de leur part. Et même plus tard à se battre. Je vous en prie, acquittez cette dette. Si j'avais le malheur de le perdre, soyez sûr que j'acquitterais toutes les avances que vous lui auriez faites, et celle-là n'est pas considérable.

« Il n'a plus le délire ce matin, mais il est accablé par la fièvre. Je crains qu'il ne soit plus mal. Je suis dans une incertitude affreuse. Il ne veut rien faire de ce que lui prescrit le médecin. Il prétend que ses remèdes lui font du mal (1). D'une part, je crains que le traitement doux que je lui fais suivre ne suffise pas. De l'autre, je crains que les médecins d'ici ne soient des empiriques qui le tuent. Ah! Quelle position! Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu? »

« 13 février.

« Mon ami, Alfred est sauvé, il n'a pas eu de nouvelles crises, et nous touchons au quatorzième jour, sans que le mieux se soit interrompu. A la suite de l'affection cérébrale, il s'est déclaré une inflammation de poitrine qui nous a un peu effrayés pendant deux jours. Il y avait déjà un crachement de sang, mais les vésicatoires ont fait un très bon effet, et les médecins n'ont plus aucune inquiétude. Je ne serai tranquille, pourtant, que quand cet affreux quatorzième jour sera passé. Alors j'écrirai à sa mère; jusque-là, une rechute est encore possible; cependant, il y a tout à espérer que cela n'arrivera pas. Il est en ce moment d'une faiblesse extrême, et il extravague encore de temps en temps. Il demande des soins continuels, le jour et la nuit. Ainsi, croyez bien que je ne cherche pas de

(1) Musset était soigné par le docteur Santini, auquel succéda l'illustre Pagello. Alfred Tattet écrivait que Pagello avait remplacé auprès de Musset « un âne qui le tuait tout bonnement. » (Lettre d'Alfred Tattet à Sainte-Beuve, *La véritable histoire d'Elle et Lui.*)

prétexte pour retarder mon travail. Il y a huit nuits que je ne me suis déshabillée, je dors sur un sofa, et à toutes les heures, il faut que je sois sur pied. Malgré cela, je trouve encore moyen, depuis que je suis rassurée sur sa vie, d'écrire quelques pages dans la matinée, aux heures où il repose. Et cependant, j'aimerais bien à en profiter pour reposer moi-même. Soyez sûr, mon ami, que ça n'est ni le courage ni la volonté qui me manquent. Vous ne désirez pas plus que moi que je remplisse mes engagemens. Vous savez qu'une dette me cuit comme une plaie. Mais vous êtes assez notre ami, pour avoir égard à ma situation, et pour ne pas me laisser dans l'embarras. Je passe ici de bien tristes jours, seule, auprès de ce lit où le moindre mouvement, le moindre bruit est pour moi un sujet d'effroi perpétuel. Dans cette disposition, je n'écrirai pas des choses bien gaies, et je ne brocherai pas des œuvres légères. Elles seront lourdes, au contraire, comme ma fatigue et ma tristesse.

« Ne me laissez pas sans argent, je vous en prie, je ne sais pas ce que je deviendrais. Je dépense vingt francs par jour en drogues de toute espèce. Nous ne savons comment le faire vivre. Il est tellement dégoûté de tout, qu'il faut changer sa boisson à chaque instant. Les médecins sont au bout de leurs inventions. On lui compose à chaque instant des sirops qu'il demande avec impatience, et dont il est dégoûté après y avoir trempé les lèvres.

« J'ai à payer deux médecins, qui font trois visites par jour, et qui, souvent, passent la nuit auprès de lui. Pour surcroît de dépense et de malheur, cette maladie nous cloue dans une auberge ruineuse (1), que nous étions à la veille de quitter. A peine sera-t-il guéri, qu'il voudra partir, car il a pris Venise en horreur, et s'imagine qu'il y mourra, s'il y reste. Pour subvenir à tout cela, je compte sur vos mille francs, et sur mille autres que j'emprunte à M. de la Rochefoucauld. Je reconduirai Alfred à Paris, et comme je n'aurai pour toute fortune que des dettes, j'irai sur-le-champ m'enfermer trois ou quatre mois en Berry où je travaillerai comme un diable. De cette manière, vous aurez *Jacques* dans le temps convenu. Et je vous enverrai, avant de quitter Venise, une nouvelle que vous

(1) Hôtel Royal Danieli.

pourrez mettre dans la *Revue*, et qui complétera nos deux volumes avec *Metella*.

« Fiez-vous à mes bonnes intentions, et prenez patience. J'ai besoin d'amitié maintenant, plus que de reproches. Je vous prie en grâce de payer la dette d'Alfred, et de lui écrire que c'est une affaire terminée. Vous ne pouvez pas imaginer l'impatience, et l'inquiétude, que cette petite affaire lui cause. Il m'en parle à tout instant, et me recommande tous les jours de vous écrire à cet égard. Il doit ces 360 francs à un jeune homme qu'il connaît peu, et qui peut s'en plaindre dans le monde. Alfred est très chatouilleux pour ces sortes de choses, et ne rêve déjà que soufflets à donner, et coups d'épée à échanger. Vous lui avez déjà fait des avances bien plus considérables, il s'est acquitté, et vous ne craignez pas qu'il vous fasse banqueroute. Si, par suite de sa maladie, il restait longtemps sans pouvoir travailler, soyez tranquille, mon travail subviendrait à cela. Faites-le donc, je vous prie, et écrivez-lui vite une petite lettre bien courte, et bien rassurante, que je lui lirai, et qui lui tranquillisera un des tourmens de sa pauvre tête (1). Ah! si vous saviez, mon ami, ce que c'était que ce délire! quelles choses sublimes et épouvantables il disait, et quelles convulsions, quels cris! Je ne sais pas comment il a eu la force d'y résister, et comment je ne suis pas devenue folle moi-même.

« Adieu, adieu mon ami,

« Tout à vous,

« GEORGE. »

(« Ne parlez pas encore de sa maladie, à cause de sa mère. »)

Un peu plus tard, dans une autre lettre, non datée, elle répète : « Alfred est sauvé, et va de mieux en mieux... je travaille beaucoup... » Et elle annonce, en effet, un manuscrit « assez considérable pour faire vingt feuilles d'impression, peut-être plus... » Elle envoie *Leone Leoni* et bientôt *André*... « que vous recevrez dans huit jours. »

(1) On voit par cette lettre que la fameuse histoire de la dette de 10 000 francs est réduite à néant. En effet, on a raconté qu'une dette de jeu de 10 000 francs pesait sur Alfred de Musset, qu'à Venise George Sand l'avait payée par son travail : tout cela se réduit à la petite somme de 360 francs, que F. Buloz paya pour ses amis, et dont il ne fut plus question. Nous sommes loin de cette forte dette, contractée par un homme, payée par une femme, etc.

« Il était fini aux trois quarts quand Alfred est tombé malade, mais la triste disposition d'esprit où je me suis trouvée alors, m'a rendu ce sujet *tranquille et pastoral* absolument impossible à traiter. Vous savez qu'on n'écrit pas comme on tourne une roue. J'ai donc fait *Leoni* en quatorze jours, j'ai passé plusieurs nuits, et je ne me suis pas épargnée. C'est pourquoi je me trouve très insultée par l'impatience brutale de M. Bonnaire (1). Des gens comme cela vous verraient crever avec joie, pourvu qu'ils aient mille écus à gagner sur la sueur de vos veilles, et les frissons de votre fièvre. Mais n'en parlons plus. Cela heureusement ne nous regarde pas; je jure bien que sans vous et l'amitié que vous m'avez toujours montrée, je romprais avec la *Revue* aussitôt que mes engagemens seraient remplis.

« Je vous disais donc que vous auriez *André* dans huit jours, et que vous le publieriez inédit. Quant à *Leoni* qui est moins long, à ce que je crois, vous devriez tâcher de le mettre en deux ou trois volumes dans la *Revue*. C'est une chose qui a beaucoup d'action et qui peut très bien supporter le morcellement. Quant au paiement, nous nous entendrons à l'amiable... Je voue prie seulement de m'envoyer mille francs à la réception de *Leoni*, et 500 à la réception d'*André*...

« Adieu, mon ami, remerciez pour moi Sainte-Beuve de la part qu'il a prise à mes chagrins, et demandez-lui, comme un véritable service à me rendre, de corriger les épreuves de *Leone-Leoni*, les fautes d'orthographe, les mots répétés, les phrases anti-françaises, les mots de mauvais goût, etc. Donnez-lui plein pouvoir en tout cela.

« S'il en est temps encore, faites ces mêmes corrections sur *Melchior*, et la *Marquise*.

« Adieu, mon ami, je tombe de fatigue et de sommeil. J'ai travaillé onze heures cette nuit. Si je ne tombe pas malade, et j'espère que non, car je me sens très forte en ce moment, je porterai à Paris au mois d'avril le premier volume de *Jacques*. Il est commencé, et j'y ai travaillé alternativement avec *André*, lorsque j'étais souffrante. Je vous remercie encore de votre intérêt, et je vous quitte pour aller avec M. Tattet au théâtre de la Fenice, où chantent Mme Pasta et Donzelli. Je n'y ai pas

(1) F. Bonnaire refusait de faire de nouvelles avances à l'écrivain (qui avait touché 10 000 francs) avant d'avoir reçu ses manuscrits.

encore été depuis que je suis à Venise. Je commence seulement à pouvoir quitter Alfred une heure ou deux le soir pour prendre l'air. Il fait ici un temps délicieux, un clair de lune fantastique comme le style d'Ashaverus et Venise est belle comme Gerdès.

« Tout à vous.
« GEORGE. »

« Dès que vous aurez reçu le manuscrit, veuillez envoyer les 1 000 francs à M. Boucoiran, passage Choiseul, 18 (1). »

Alfred Tattet pendant ce temps est en effet passé à Venise, pour voir son ami malade. Il l'a trouvé bien faible, et de Florence, il écrit à Sainte-Beuve après cette visite (2) :

« Je ne sais quel bon génie m'a conduit à Venise, et m'a fait exécuter, par moi-même et d'inspiration, ce que votre lettre me recommandait avec tant d'instances.

« J'ai tâché, pendant mon séjour à Venise, de procurer quelques distractions à Mme Dudevant, qui n'en pouvait plus ; la maladie d'Alfred l'avait beaucoup fatiguée. Je ne les ai quittés que lorsqu'il m'a été bien prouvé que l'un était tout à fait hors de danger, et que l'autre était entièrement remise de ses longues veilles.

« Soyez donc maintenant sans inquiétude, mon cher monsieur de Sainte-Beuve, Alfred est dans les mains d'un jeune homme tout dévoué, très capable et qui le soigne comme un frère, etc. »

Ce jeune homme « tout dévoué, » c'est Pagello. Son personnage, en réalité assez effacé et falot, va changer le cours des choses ; il apportera avec lui le drame et la rupture. A cause de ce piètre Pagello, que de larmes versées, que d'anathèmes, de malédictions, et de sermens ! Et l'on s'étonne de voir ce paisible et honnête docteur-pharmacien « qui ne comprendrait rien à *Lélia* » causer de pareils tumultes. Mais il est venu à son heure, et George Sand lui a prêté toutes les séductions : c'est l'histoire habituelle de la passion. Pagello n'est rien que l'instrument du Destin ; pourtant, il a inspiré à *Lélia* une de ses plus belles pages : la lettre fameuse dans laquelle elle lui

(1) Inédite.
(2) Le 17 mars 1834.

déclara son amour avec tant d'impétuosité qu'il en demeura « abasourdi : » « Nés sous des cieux différens, nous n'avons ni les mêmes pensées, ni le même langage : avons-nous du moins des cœurs semblables ?... Je sais aimer et souffrir, et toi, comment aimes-tu ? etc. »

On connaît la suite, et la suite aussi de ce malencontreux amour. Si je parle ici, après tant d'autres, de cette aventure, c'est pour y ajouter un document : les confidences que F. Buloz reçut de Musset après son retour en France, et qu'il nota, assez curieusement, sur le dos d'une lettre d'Alfred de Vigny. Celle-ci porte le timbre de la poste : Juin 1834. Cette lettre est sectionnée en deux parties ; l'une a été publiée déjà, l'autre, égarée, est restée inédite : elle est maintenant entre mes mains.

Voici les deux pièces :

... « à son retour, au sujet des recherches qu'on avait faites pour retrouver le docteur. Comme on voit, la confiance avait disparu entre les deux amans ; le soupçon tourmentait A. de M. ; souvent, il avait surpris des signes d'intelligence entre G. S. et le docteur ; il devinait jusqu'au moindre mouvement et ne ménageait pas G. S. « Tu es une catin, lui dit-il un jour ; tout mon regret, c'est de n'avoir pas mis 20 francs sur ta cheminée, le jour où je t'ai eue pour la première fois. » On se ferait difficilement une idée des cris, et de la violence des apostrophes à de pareilles scènes. Mais ce qui faisait le plus grand tourment de G. Sand, c'était l'instinct si profond avec lequel A. de Musset pénétrait le moindre signe, la moindre démarche. « J'ai en horreur les hommes qui devinent tout, » disait-elle. A. de M. eut bien à souffrir pendant cette maladie ; souvent il surprenait des caresses dérobées, de tendres attouchemens entre les nouveaux amans. Dès qu'il put se traîner, il se faisait presque porter à un café voisin, et abandonnait la place à l'amour naissant du docteur (1). »

« Enfin, un matin à son lever, il découvrit dans une pièce voisine une table à thé servie encore, mais avec une seule tasse. « Tu as donc pris le thé hier soir ? — Oui, dit G. Sand, j'ai pris le thé avec le docteur. — Ah ! comment cela se fait-il, il n'y a qu'une tasse ? — On aura enlevé l'autre. — Non, on n'a rien enlevé, vous avez bu dans la même tasse. — Quand cela

(1) Inédite.

serait! *Vous n'avez plus le droit de vous inquiéter de ces choses-là.* — J'en ai toujours le droit, puisque je *passe* encore pour votre amant. Vous devriez encore au moins me respecter, et puisque je pars dans trois jours, attendez ce départ qui vous mettra si à l'aise! »

« Le soir de cette scène, A. de M..., surprit G. S., accroupie sur le lit et écrivant une lettre! « Que fais-tu là? — Je lis, » et elle souffla la chandelle. — « Si tu lis, pourquoi éteindre la chan-« delle? — Elle s'est éteinte d'elle-même, rallume-la. » A. de M. « la ralluma en effet. « Ah! tu lis, dis-tu et tu n'as pas de « livre. Dis plutôt, infâme prostituée, que tu écris à ton « amant! » G. S. eut recours à ses cris ordinaires, elle voulut « s'échapper de la maison, A. de M. la devina : « Tu nourris « une pensée horrible; tu veux courir chez ton docteur, me « faire passer pour fou (dire que je veux attenter à tes jours). « Tu ne sortiras pas, je veux te garantir d'une lâcheté. Si tu « sors, je te plaquerai sur ta tombe une épitaphe à faire pâlir « ceux qui la liront, » lui dit Alfred avec une horrible énergie. G. S. pleura, et se plaignit ensuite de coliques.

« Je ne t'aime plus, disait Al. à G. S. C'est le moment de prendre ton poison, ou de te jeter à l'eau.

« Aveu à Alfred de son secret sur le docteur; rapprochement. — Départ d'Alfred. Lettres de G. S. tendres et enthousiastes. »

Est-ce bien le même Musset qui dit, méprisant. « Je ne t'aime plus, c'est le moment de te jeter à l'eau, » et qui écrit, le jour où il quitte sa maîtresse :

« Rien d'impur ne restera dans le sillon de ma vie où tu as passé. Celui qui n'a pas su t'honorer quand il te possédait, peut encore y voir clair à travers ses larmes, et t'honorer dans son cœur où ton image ne mourra jamais. Adieu, mon enfant (1). »

Et elle répond :

« Adieu, mon petit oiseau...

« Je ne te dis rien de la part de Pagello, sinon qu'il te pleure presqu'autant que moi (2). »

Cependant elle se remet petit à petit au travail; elle voudrait aussi aller à Constantinople, du moins elle le croit; mais avant de partir, il lui faut « remplir ses engagemens vis-à-vis de Buloz. » — Elle n'a pas encore touché à *André*, car il y a

(1) Correspondance de G. Sand et d'A. de Musset.
(2) *Id.* de Trévise, 30 mars 1834.

bien peu de jours qu'elle a la force de travailler; pourtant, *Jacques* est commencé : « Dis-le à Buloz, » écrit-elle à Musset, et en attendant que le courage revienne, elle « fume des pipes de quarante toises de longueur, et prend pour 25000 francs de café par jour. » Enfin, le 6 mai, elle écrit de Venise :

« Mon cher Buloz,

« Je vous envoie la fin d'*André*. Je vous l'ai fait un peu attendre, parce que ce roman s'est prolongé au delà de ce que je croyais, et parce que j'ai eu dans la tête des choses un peu plus sérieuses que tous les romans du monde. Rassurez-vous, ce sont des choses qui n'arrivent pas tous les jours dans la vie, et mon travail n'en souffrira plus. *Jacques* est assez avancé, et avant la fin du mois vous en recevrez une bonne partie. Je vous prie de vous entendre avec Alfred pour le payement de mes quatre volumes de petits romans. J'ai besoin d'argent tout de suite, un peu ici, et beaucoup à Paris. Alfred vous dira cela.

« Alfred aura, je crois, la charité de corriger mes épreuves avant de mettre sous presse la dernière portion du manuscrit que je vous envoie. Faites-la-lui lire, je vous prie, afin qu'il corrige et retranche ce qui serait trop bête. Écrivez-moi et parlez-moi de lui, dites-moi au vrai si sa santé est aussi bonne qu'il me l'assure.

« Avec *Jacques* je vous enverrai des lettres sur l'Italie que je vous prierai de me payer tout de suite, parce que je n'aurai plus que ça pour vivre en attendant que *Jacques* soit fini. Je vous en ferai une par mois. Cela vous convient-il?

« Adieu, mon ami. Dites à Sainte-Beuve que je lui ai écrit une longue lettre, et qu'en la relisant, je l'ai trouvée si maussade et si ennuyeuse, que je l'ai déchirée. Dites-lui qu'il serait bien bon de m'écrire deux ou trois lignes de souvenir. Je suis triste, cela me ferait du bien. Adieu, mon cher, êtes-vous content de vos affaires, de votre santé et de votre ami (1)?

« George S. »

Cependant F. Buloz a reçu le manuscrit qu'elle lui a envoyé par Musset; tout de suite, il l'a lu et fait lire à ses amis; enthousiasmé de cette lecture, il lui écrit :

(1) Inédite.

« Mon cher George,

« Alfred m'a remis vos fragmens de lettres. Nous n'y avons retranché que quelques mots, et le tout paraît dans le numéro d'aujourd'hui (1). Vraiment, mon cher George, vous êtes en progrès. Comme cela est poétiquement et vigoureusement écrit!... Le monde ne vous rend pas encore la justice que vous méritez; vous serez grande dans l'avenir. *Leoni*, si beau, si saisissant, a suscité des cris d'enthousiasme et de colère, tout à la fois. On a crié à l'immoralité vraiment; d'un autre côté, on dit que c'est ce que vous avez fait de plus vigoureux, de plus fort. Laissez dire et marchez : l'envie et la pruderie ne doivent pas arrêter une âme comme la vôtre. Ni l'enthousiasme, ni la critique ne doivent avoir grande prise sur vous. Continuez à marcher dans votre indépendance et votre individualité; le seul frein mis à votre pensée devra l'être par vous-même; qui pourrait se permettre de guider un tel essor? Continuez, mon cher poète, et ne vous inquiétez pas de la foule envieuse et stupide.

« Je vous écris sous l'impression d'enthousiasme que m'inspire une organisation comme la vôtre. Ne vous moquez pas de moi, c'est un ami sincère qui vous parle, et qui serait heureux que vous vissiez en lui autre chose que votre éditeur, c'est-à-dire un ami dévoué. J'espère que cela sera un jour. Mais quand reviendrez-vous? Je désire votre retour, et cependant je ne puis désapprouver votre résolution de rester là-bas jusqu'au mois de septembre, si vous y êtes heureuse...

« Puisque vous avez commencé des lettres sur vos voyages, j'espère que vous m'en enverrez d'autres. C'est un cadre assez heureux pour placer toutes vos sensations. Continuez donc.

« Et *André?* et *Jacques?* Adieu, mon cher George, comptez sur moi pour tout ce qui dépendra de moi. Mais diable, écrivez-moi un peu plus souvent. Vous faites la paresseuse.

« Tout à vous,

« BULOZ. »

« Sainte-Beuve me charge de vous faire ses amitiés. Alfred va bien, et vous (2)? »

(1) 15 mai 1834. *Lettres d'un voyageur.*

(2) Coll. S. de Lovenjoul. Inédite. F. Buloz n'avait pas encore reçu à cette date le manuscrit d'*André*. Celui-ci parut le 15 mars 1835.

« Alfred va bien » était, je pense, pour la rassurer : mal remis de la maladie qui l'avait terrassé en Italie, Musset était reparti pour la France, le 29 mars, et avait averti sa mère de son retour par ce billet :

« Je vous apporterai un corps malade, une âme abattue, un cœur en sang, mais qui vous aime encore (1). »

Et Mme de Musset lui écrivait : « Oh! mon pauvre fils, mon pauvre fils! Quel fatal voyage tu as fait là!... J'ai une bien grande reconnaissance pour Mme Sand et pour tous les soins qu'elle t'a donnés. Que serais-tu devenu sans elle ? »

Dans les lettres de George Sand, de Venise, pas un mot à son ami Buloz, de la rupture avec Alfred de Musset ; pas un mot, naturellement, de Pagello non plus : on pourrait croire que Musset est revenu en France pour se remettre, et qu'elle-même est restée à Venise uniquement pour travailler. Mais toujours à la fin de ses lettres : « Écrivez-moi à M. Pagello Farmacia Ancillo Piazza San Lucca (pour remettre à Mme Sand); de cette manière, si je suis en voyage, vos lettres ne s'égareront pas. »

Cependant, l'existence que mène George Sand à Venise pendant ce temps est loin d'être monotone. Elle l'a décrite dans une lettre à Musset avec une charmante franchise :

« Je suis entre une existence qui n'est pas bien finie, et une autre qui n'est pas encore commencée. J'attends, — je me laisse aller au hasard, je travaille, j'occupe mon cerveau, et je laisse un peu reposer mon cœur. »

Elle a loué un appartement « un primo piano, » et là, elle organise sa vie modestement : les locataires qui sont ses amis l'aident à clouer ses rideaux, elle a eu « la main-d'œuvre pour rien. »

« Pagello est dehors toute la journée et s'endort méthodiquement sur le sofa après le dîner, » — et plus loin : « Le brave Pierre n'a pas lu *Lélia*, et je crois qu'il n'y comprendrait goutte. Je me laisse régénérer par cette affection douce et honnête. Pour la première fois, j'aime sans passion (2). »

Mais à la fin de sa lettre, lasse déjà sans doute d'aimer sans passion, elle ajoute : « Oh! nous nous reverrons, n'est-ce pas ? »

(1) Biographie d'A. de Musset par P. de Musset, p. 124.
(2) Correspondance de G. Sand et d'A. de Musset.

Pendant ce temps, et malgré les orages qui ont bouleversé son cœur et sa vie, avec acharnement, avec régularité et suite, nuit et jour, elle écrit. Elle a besoin de travailler, car elle n'a plus d'argent, et elle a promis des manuscrits à Buloz... Successivement elle lui enverra les deux *Lettres d'un voyageur*, elle finira *André*, et aussi *Jacques*. Elle a écrit *Leone Leoni* en quatorze jours, au milieu des angoisses que lui a causées la maladie de son amant. Nous nous la figurions brisée par ses émotions passées, hésitante au seuil d'une nouvelle vie, cherchant dans le travail une discipline morale... Il n'en est rien. Il est vrai qu'elle a des heures d'accablement; elle pousse alors des cris de détresse vers « son petit oiseau; » mais la nouvelle vie qu'elle s'est créée, pour bizarre et inattendue qu'elle soit, ne lui déplaît pas.

Le 30 mai, de Venise, George Sand écrit à F. Buloz :

« Mon cher ami,

« Je vous envoie la moitié du premier volume de *Jacques*.

« Dans trois jours, vous recevrez une seconde *Lettre* sur l'Italie; elle est prête. Le 20 juin, vous recevrez la suite de *Jacques*. Vous pouvez donc commencer à le mettre sous presse.

« Vous devez avoir reçu la fin d'*André*. Vous voyez que je suis aussi exacte qu'il est humainement possible de l'être, avec tous les chagrins et les malheurs que j'ai eu à supporter.

« Dans ce moment, je suis horriblement inquiète de mon fils, dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis deux mois. Tâchez de m'en donner. J'en demande à tout le monde; personne ne s'en soucie. Je n'en suis pas plus gaie pour cela. »

Car, au milieu de tout cela, c'est une très bonne mère.

A Musset, elle écrit : « Je suis triste de n'avoir pas ma fille.

« Qu'est-ce donc que cet amour des mères? C'est une chose mystérieuse pour moi. »

Elle n'ose pas demander à son amant d'aller voir Maurice à sa pension, parce qu'elle craint que cela ne le trouble; mais à Buloz elle écrit, le 14 juin, de Venise :

« Arrangez-vous de manière à ce que je puisse bientôt vous donner une poignée de main, et embrasser mon enfant, que

je suis malade de revoir. En remettant les 1 000 francs à Papet pour M. de la R... F..., dites-lui, je vous prie, qu'il les remette à lui-même, mais qu'il refuse un reçu, au cas où M. de la R... voudrait lui en donner un.

« Je vous enverrai ou je vous porterai une nouvelle vénitienne. Ayez de l'argent, car je travaille; mais, pour Dieu, sachez ce qu'est devenu Boucoiran. Ayez la bonté de faire passer la lettre ci-jointe à M. mon fils. Si vous aviez la bonté de le voir quelquefois le dimanche ou le jeudi, de midi et demi à une heure, et de lui porter quelque bâton de sucre d'orge ou quelque poignée de cerises, de ma part, vous me feriez bien plaisir...

« Adieu, soyez un brave Buloz, et comptez sur le zèle de votre ami George. »

Et le 5 juin :

« Mon cher Buloz, je vous envoie la seconde *Lettre* sur l'Italie; comme elle est adressée à Alfred, j'aurais beaucoup de plaisir à ce qu'il la lût le premier; mais comme, dans sa dernière lettre, il me mandait qu'il était prêt à partir pour les eaux d'Aix, je crains qu'il ne soit déjà plus à Paris, et je vous la fais passer, pour que vous ayez l'obligeance de la lui remettre. Après quoi vous la ferez paraître dans le numéro du 15 juin, si cela vous convient... Tenez vos comptes avec moi en règle, car nous sommes loin l'un de l'autre, et l'un de nous peut crever, — passez-moi l'expression, — avant de les avoir terminés. Vous avez dû recevoir le commencement de *Jacques*. Vous recevrez la suite le 20.

« Si Alfred n'est plus à Paris, ouvrez le paquet et mettez le manuscrit que je vous envoie sous presse. Faites-y les corrections de langue et d'orthographe qui seront nécessaires.

« Adieu, mon ami. Ayez la bonté de faire jeter le billet ci-joint à la poste.

« Mille amitiés.

« Tout à vous.

« GEORGE (1). »

« 5 juin 1834.

« Je n'ai pas entendu parler des 500 francs que vous avez remis pour moi à B... »

(1) Inédite.

Cette seconde *Lettre sur l'Italie*, dès sa réception, fidèlement, F. Buloz la porte à Musset ; et il se met à la lui lire. Mais Musset la lui arrache des mains. Buloz ne comprend rien à cette lettre, et dit à Musset : « Qu'a-t-elle donc? Comme cela est triste!... Mais vous ne l'avez pas quittée? Vous ne l'avez pas abandonnée? »

Le 26 juin, toujours de Venise, elle écrit encore :

« Je veux être à Paris (sans la fièvre) le 16 août, jour de la distribution des prix. Mon fils est un des fameux de sa classe, jugez quel chagrin pour lui et pour moi si je n'assistais pas à ses petites gloires! Je tiens plus à cela qu'à toutes celles qu'on me promettrait pour moi-même. Soyez un bon Buloz, et non un monstre furieux, comme je vous ai vu quelquefois...

« On me mande que vous avez acheté la *Revue de Paris* et que vous avez fait une mauvaise affaire en cela. Est-ce vrai? On me dit que M. Sandeau publie des articles dans ladite Revue; si c'est maintenant à vous qu'il a affaire, je désire de tout mon cœur que vous lui soyez utile, et comme c'est un homme d'esprit, vous ne vous en repentirez pas, mais j'espère que vous ne lui laisserez point signer du nom de *Sand*, c'est un nom qui m'appartient, même avec l'initiale de J ou le prénom de Jules. Car j'ai fait, en grande partie, le peu de choses publiées sous ce nom de J. Sand. Il aura, je pense, assez de raison et de fierté pour changer sa signature littéraire, mais au cas où il serait mal conseillé, faites-le-lui sentir, si vous avez quelque rapport avec lui.

« Adieu, mon ami, vous aurez la fin de *Jacques* le 15 juillet, si la chose est humainement possible, et au plus tard le 20.

« Tout à vous.

« George (1). »

Cependant, elle se plaint de ne recevoir ni nouvelles ni argent : rien ne lui parvient. Boucoiran néglige de lui envoyer la somme que Buloz lui a versée pour elle, et elle attend, et elle est triste, « le tout par la négligence et l'apathie incroyables de Boucoiran, écrit-elle à Musset. Il y a plus de huit jours que j'ai reçu une lettre de Buloz qui m'annonce qu'il a remis 500 francs à Boucoiran, — donc Boucoiran n'est pas malade!

(1) Inédite.

il est amoureux certainement, parce que, d'ordinaire, il est d'une exactitude extrême. Mais quand l'amour le tient, il est impossible d'en obtenir le moindre souvenir (1). »

Et à Buloz elle écrit, le 4 juillet :

« J'envoie à la poste restante trente fois par semaine, mais toutes les lettres s'y perdent, ou y font des sommes de six mois. Envoyez-moi *vous-même* les mille francs, le 15 juillet au plus tard. Je compte sur vous, mon ami, sur votre parole et sur votre amitié, pour ne pas me faire partir plus tard que le 25. Je suis très mal portante, et incapable de voyager vite : un jour de repos de plus ou de moins à prendre en chemin me sera précieux comme la vie, si toutefois la vie est précieuse, ce dont je vous laisse la décision, mais j'ai le mal du pays, non pour le pays, mais pour mes enfans qui y sont, et que je suis malade de ne pas voir depuis si longtemps. Je vous remercie mille fois de la bonne intention où vous êtes d'aller voir mon fils...

« Je suis charmée que vous ayez la *Revue de Paris*, pour mon compte, espérons que vous y trouverez le vôtre; on m'a écrit que ça n'était pas une bonne affaire, mais qu'en sait-on ? Vous avez de l'activité, du génie, de l'obstination, et Gerdès !

« Pour moi, je travaillerai pour celle que vous voudrez, et même pour toutes deux, si toutes deux payent bien. Ayez encore quelques sous à me donner quand j'arriverai, car je vous porterai une *troisième lettre*, et j'aurai à changer de logement, ce qui ne m'amuse guère. Si vous en savez un qui n'ait aucun défaut, qui soit vaste, beau, situé en belle vue, en bon air, et qui ne coûte presque rien, indiquez-le-moi, et dites au propriétaire qu'il sera assez payé par les grâces de mon esprit, et le charme de mon regard; les hommes d'aujourd'hui sont des butors, de demander toujours de l'argent à des gens comme nous.

. . . . . .

« Savez-vous que j'ai horriblement souffert de la misère? J'en ai maigri, et pâti à la lettre.

« Adieu, mon ami, je viens de finir *Jacques*, et le soleil se lève. Je vais aller me promener sur les lagunes, et chanter une hymne à Buloz le grand, à Buloz le généreux, à

(1) Correspondance de G. Sand et d'A. de Musset.

Buloz le magnifique ; toutes les écrevisses répondront : *Amen !*

« Faites bien attention à *Jacques*, à toutes les fautes de français, à tous les mots répétés, à toutes les contradictions qui peuvent se trouver dans certaines dates, et dans certains détails, car à mesure que je vous envoyais mon manuscrit, j'en oubliais le contenu exact.

« Adieu, mon ami. Tout à vous.

« GEORGE (1). »

Enfin, la dernière lettre de George Sand est du 19 juillet : « Au bout du compte, je serai bien contente de vous donner une poignée de mains ; vous m'avez envoyé une lettre de mon fils. Je vous en remercie. J'ai une extrême impatience à le revoir, comme vous pouvez croire... »

Et la voilà en France.

A Venise, aucun souvenir d'Elle n'est resté, ni de Lui. A peine, quelques gondoliers, près de la Corte Minelli, se souviennent-ils d'avoir entendu « les vieux » parler de la *Sardella*... pauvre petite *sardella* de France, si menue, si consumée !

LES RUPTURES

Donc, en mars, Musset à peine guéri, faible, défaillant à chaque pas, était revenu en France, accompagné d'un brave homme de perruquier appelé Antonio, à qui George Sand l'avait confié (2). « La première fois, dit Paul de Musset, que mon frère voulut nous raconter sa maladie, et les véritables causes de son retour à Paris, je le vis tout à coup changer de visage et tomber en syncope. Il eut une attaque de nerfs

(1) Inédite.

(2) Cet Antonio, bientôt s'ennuya : on le renvoya à ses lagunes, — en juillet, je pense, comme en témoigne cette lettre, car le projet de départ pour Aix est de juillet.

A F. Buloz.

Lundi,

Mon ami, si vous ne venez pas à mon secours, je suis fort embarrassé pour renvoyer l'espèce de perruquier que j'ai ramené de Venise ; il va partir, et comme je ne vais pas à Aix, il faut que je lui donne de quoi s'en aller. Pouvez-vous me donner 200 francs ? Répondez-moi un mot, car je suis fort pressé par ce pauvre diable qui a le mal du pays, et je ne sais trop à qui m'adresser, si vous ne pouvez me rendre ce service.

Tout à vous,

ALFRED DE MUSSET. (Inédite).

effrayante... etc.; » puis, petit à petit, il aima sa douleur « avec tout son être et tout son génie, » son âme de poète glorifia Pagello, dont elle fit « un frère sublime, » à qui il avait donné, lui, Musset, sa maîtresse. Loin de l'apaiser, les lettres ardentes de son « Georgeot » attisaient en lui tous les feux d'autrefois.

Enfin, après une séparation de cinq mois, il revit George Sand, — et aussi Pagello, — car elle ramenait, hélas! Pagello... et tout recommença. Le docteur dépaysé, refroidi, manifestement déplacé, dans un milieu où il se sentait mal à l'aise, le docteur « frère sublime » s'ennuya. Quoi de pire pour un amant? — On le confia à Boucoiran, qui fut chargé de lui montrer les curiosités de la métropole, et Boucoiran l'amena à la *Revue!* Je laisse la parole à Pagello.

« Boucoiran portait un gros paquet; il le lui remit (à F. Buloz) : c'était le second volume de *Jacques*, écrit chez moi, à Venise. « Elle est donc arrivée? dit Buloz. — Oui, répondit Boucoiran. — Depuis quand? — Depuis deux jours. — Cette diablesse de femme me fait devenir fou; voici un volume que j'attends depuis un mois! Mais on m'a dit qu'elle s'était entortillée d'un nouvel amour, avec un comte italien. » Boucoiran sourit, et moi je rougis. Buloz demeura comme une statue; pendant ce temps-là, je me détournai pour regarder quelques estampes qui ornaient la pièce, et Boucoiran dit quelques mots à l'oreille de Buloz; après quoi, celui-ci, qui m'avait à peine remarqué, prit ses lunettes et, me regardant avec discrétion et courtoisie du seul œil qui lui restait, me fit les plus gracieuses questions, les offres les plus courtoises, et finit par me donner une carte avec laquelle je pouvais entrer en qualité de journaliste, dans quelque théâtre ou spectacle que ce fût. »

Voilà Pagello enchanté, trouvant que cette carte équivaut à une « nomination » de journaliste... Il est si satisfait qu'il prétend même, plus loin, que F. Buloz « lui a offert de travailler à sa *Revue*... Et ici je crois que Pagello exagère...

Donc, pendant que Pagello visite la capitale, George Sand et Musset se sont revus, quittés, enfin s'enfuient, lui à Bade amoureux comme un fou, elle à Nohant, amoureuse autant que lui. — A Nohant, Pagello la rejoint; et de Bade, le pauvre Musset, ballotté par mille sentimens divers, essaie du voyage pour se distraire d'une peine qu'il emporte avec lui, — toute-

fois il en essaie, et si bien, qu'après un séjour à Strasbourg, le voici sans le sou de retour à Bade, le 15 septembre :

« Mon séjour à Strasbourg, mes frais de transport et de voyage depuis que je l'ai quitté, m'ont mis à sec, écrit-il à son ami Buloz. J'ai agi trop légèrement et j'en porte la peine. Ma mère est aux eaux de Lucques, en sorte que je me trouve vraiment dans la position la plus pénible, et tout à fait sans ressources, ici où je ne connais personne. » Bref, il demande à F. Buloz de lui faire parvenir 500 francs par Mme Levreault. — « Vous avez toujours été si obligeant pour moi que j'espère que vous m'épargnerez cette triste affaire : dans un pays où je ne connais personne, ce serait à ne savoir que devenir... »

Bien entendu, F. Buloz écrit à Mme Levreault. Mais il n'a pu sans doute, en rassurant Musset, se priver de lui faire quelques remontrances, car Musset riposte :

« Vous me dites que je ne travaille pas, je voudrais bien savoir ce que vous en savez. Vous commencez au mois d'octobre à vous plaindre, pour un travail qui ne doit finir qu'au 1er janvier ; c'est vous plaindre trop tôt. Attendez surtout pour déclarer que je ne travaille pas, qu'il vous soit possible d'en savoir quelque chose. Et souvenez-vous qu'il est beaucoup plus pressant de tirer de l'eau un écolier qui se noie, que de lui faire tous les sermons de la terre (1). »

Et encore, le 3 octobre :

« Je vous en prie, ne me faites pas de morale. Tout cela est moins plaisant qu'on ne pourrait le croire. »

Tout cela n'était guère plaisant, en effet, car, à côté de la plaie d'argent, il y en avait une autre, et qui ne voulait pas guérir.

Pourtant, après les premiers jours de cette séparation de Bade, il ne semble pas que Lélia fût en proie à la crise amoureuse du début. La lettre qu'elle écrit à Boucoiran, le 31 août, fait allusion à l'exécution de « volontés sacrées, » et puis : « Faites carder mon matelas. Je ne veux pas être mangée aux vers de mon vivant..., etc. » Au bout de quelques semaines, et pendant que *lui* écrit ces lettres si ardentes : « Je suis perdu, vois-tu, je suis noyé, inondé d'amour, je ne sais plus si je vis, si je mange, si je marche, si je respire, si je parle, je sais que

(1) Inédite. (Collections de Lovenjoul, F. 167.)

j'aime... » elle semble, elle, projeter quelque voyage en Suède, et plaisante agréablement F. Buloz sur un séjour en prison qu'il subissait, comme garde national inexact (1) !

« Mon brave Buloz,

« On me mande que vous êtes en prison. Parbleu ! je n'en suis pas fâchée ! vous l'avez bien gagné, et pourvu que vous n'y passiez qu'un jour ou deux, que vous y trouviez bonne table, et bon lit, et bonne compagnie, je pardonne au gouvernement cet acte de justice, le premier peut-être qu'il ait fait.

« Vous devez avoir reçu ma *Lettre* sur l'Italie : l'avez-vous insérée ? Envoyez-moi donc le numéro du 15... Je vais avoir besoin d'une certaine somme pour me remettre en route, non pour l'Italie, mais, je crois, pour la Suède. Je vous recommanderai mon fils, je vous confierai mes papiers, et bonsoir, Buloz. Si je meurs en chemin, vous me ferez dire des messes magnifiques, avec la vente de mes mémoires. Messes en musique, entendez-vous ? et ne lésinez pas sur les violons.

« Adieu, vieux Buloz, restez *quoi qu'on dire* fidèle au souvenir de votre ami.

« George. »

Puis, le 22 septembre :

« Mon vieux Buloz, j'ai reçu *Jacques* qui est très bien exécuté... Je serai à Paris vers le 3, sans un sou, mais avec du manuscrit, entendez-vous ? Bonsoir, mon vieux, Maurice vous embrasse, et je vous donne une brave poignée de main.

« George. »

« Vous n'avez rien changé à ma *Lettre* sur Venise, êtes-vous bien sûr que si elle tombe sous les yeux de M. de Lamennais, elle ne le fâchera pas ? J'y traite peut-être un peu lestement, non sa personne, Dieu m'en préserve, mais sa mission. Je vous ai fait juge : s'il m'en veut, ce sera votre faute. »

On voit le ton. Il n'est pas celui d'une désespérée. Enfin en octobre, Lélia revoit Cœlio, et, de nouveau, les voilà amans. Cette fois, ce sont les orages déchaînés, les reproches, les aveux,

(1) 15 septembre 1834.

les supplices. C'est à cette heure qu'elle lui écrit, le « lendemain du bonheur rêvé : »

« Si je suis galante et perfide, comme tu sembles me le dire, pourquoi t'acharnes-tu à me reprendre et à me garder? Je ne voulais plus aimer, j'avais trop souffert, etc. »

Et lui : « Le bonheur, le bonheur et la mort après, la mort avec. Oui, tu me pardonnes, tu m'aimes, etc. »

Encore : « Je t'aime, je t'aime, je t'aime, adieu, ô mon George! C'est donc ainsi pourtant... Adieu. Toi, toi, toi, ne te moque pas d'un pauvre homme. »

C'est du délire, et il y aura encore une rupture, mais avant cette rupture les scènes vont se multipliant; F. Buloz en est souvent le confident, et quelquefois le spectateur. Ainsi il note, sur une lettre de George Sand (du 24 novembre) :

« Elle avoue tout, tristement, en se jetant aux genoux d'Alfred et s'écriant : « Pardonne-moi! »

« Brouille avec Al., affaire Pagello. Confession de Tattet à Al. (1). Scènes terribles.

« Chez Dorval, 17 novembre :

« — Croyez-vous à Dieu? — Je crois à Buloz.

« Répit momentané. »

C'est, ce répit momentané, la fuite à Nohant, — la seconde fuite depuis le retour d'Italie, — Musset était déjà parti, lui, réfugié chez des parens à Montbard. Pour cette fuite, « George, » comme l'appelle toujours F. Buloz, demande au directeur de la *Revue* son aide, car elle n'a pas un sou, etc. « Gardez-moi le secret de cette nouvelle tentative de séparation, lui écrit-elle« aidez-moi à réussir cette fois, si je n'avais pas d'argent, il n'y aurait pas moyen. Envoyez chez moi avant midi, je vous en supplie. Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret d'ici à demain. »

Mais la fugitive ne s'éloigne pas longtemps cette fois : la voici revenue et, à son tour, éperdue d'amour. C'est à cette époque que se rapportent les lignes suivantes (notes de F. Buloz) : « Alfred revient. — Portrait chez Delacroix. — Scène nouvelle avec Alfred le soir. » Ce sont les débuts des tentatives qu'elle fera, pendant deux mois et demi, pour reprendre Musset, qui, à

(1) Lorsque les amans de Venise furent rentrés en France et que, à la suite d'un article injurieux de Gustave Planche, Musset fut sur le point de se battre en duel pour G. Sand, Tattet n'hésita pas à lui raconter ce qu'il avait appris à Paris de la bouche même de Pagello. (Séché, *A. de Musset*, t. I., p. 101.)

son tour, se dérobe, car il n'en peut plus. C'est aussi le moment où elle écrit ce fameux journal, soi-disant inédit et que tous les écrivains depuis trente ans ont pillé. Magnifique journal d'une nouvelle Marianna Alcaforado, plus vivante, plus terrible encore que la première. Ce sont d'orageuses périodes, bonnes périodes romantiques, avec tous les accessoires de l'époque : imprécations, rugissemens d'amour, ruisseaux de larmes, nuits passées devant la porte de l'amant, chevelure coupée pour lui, — et l'indispensable crâne romantique. — F. Buloz note : « *Achat d'une tête de mort pour enfermer la dernière lettre d'Alfred* — et de nouveaux pleurs chez moi le 13 octobre. Sainte-Beuve s'interpose entre G. et A. »

L'achat de ce crâne, coffret macabre, n'est-il pas une chose étonnante? Quel dessin de Célestin Nanteuil pourrait illustrer assez magnifiquement ce geste de l'amante éperdue, enfermant la dernière lettre de l'amant dans une tête de mort? Et qui dira jamais le rôle triomphant que joua en France le crâne humain, de 1820 à 1848?

Les notes qu'on a lues sont écrites au dos d'une lettre de George Sand. Cette lettre porte aussi cette remarque : « 29 novembre 1834. Les dîners chez Pinson à la suite de la rupture avec A. de Musset, » et la lettre : « Venez me voir tantôt, mon ami. Je tâcherai que vos placards soient corrigés, et nous irons dîner avec mes enfans chez Pinson, à 50 centimes par tête (1). »

Enfin, en janvier, elle réussit à reprendre Musset et l'annonce triomphalement à A. Tattet, qu'elle n'aime guère, car il est depuis longtemps partisan de la séparation définitive : « Monsieur, il y a des opérations chirurgicales fort bien faites, et qui font honneur à l'habileté du chirurgien, mais qui n'empêchent pas la maladie de revenir... »

La maladie, cette fois, et vraiment c'en était une, et terrible, ne dura que deux mois : en mars, tout était fini. F. Buloz le note sur les lettres de George Sand : « 11 mars 1835. Sa séparation nouvelle avec A. de Musset. » Voici la première de ces lettres, qui est de Nohant :

(1) Voici une seconde lettre de George où elle donne rendez-vous encore à F. Buloz chez Pinson :

« Mon cher Buloz, renvoyez-moi donc mes revues, sacrebleu! Quelle tête que la vôtre! C'est la vivante image de la *Revue des Deux Mondes!* On croit qu'il y a quelque chose dedans et précisément il n'y a rien! Et mon argent, bourreau! A ce soir chez Pinson. »

« Mon cher ami, je suis arrivée en bonne santé, je suis triste, mais calme. Je travaille. Dans cinq ou six jours, vous aurez une nouvelle appelée *Mauprat* (1)... Payez mes dettes, je vous prie, et donnez-moi surtout des nouvelles d'Alfred. Faites-m'en donner par Guéroult aussi. Ayez soin de mes enfans. Je vous les recommande. Vous avez été déjà bien bon pour eux, soyez-le encore. Adieu, mon ami. Si on parle de moi autour de vous, dites bien que je ne suis pas brouillée avec Alf., surtout qu'il n'a pas de torts envers moi... »

Visiblement, cette pensée des torts qu'on pourrait imputer à Alfred la préoccupe, — et aussi la santé du poète. Comment aura-t-il pris la nouvelle de sa fuite? Eh bien! il s'est soumis, comme un homme qui est à bout.

Un peu plus tard, à Buloz, qui s'inquiétait et se demandait si tout cela n'allait pas recommencer :

« ... Je vous remercie de votre bonne volonté, je suis parfaitement bien; soyez sûr qu'il n'y a plus de danger pour moi. Je ne reverrai point A..., et, si je suis forcée de le voir une fois, ce sera la seule. Je suis tranquille, je suis en bon chemin de guérison morale sous tous les rapports, et n'ai nulle envie d'échanger cette bonne disposition pour les agitations de l'amour. J'en ai assez comme cela... Vous êtes bien bon pour Maurice; mille fois merci, et adieu. Je travaille.

« George (2). »

Mais voici qu'elle projette un voyage en Suisse, « fin d'avril : » « Je ne veux pas retourner à Paris avant que le danger de retomber dans ma galère soit passé, car on ne guérit pas en un jour, et j'ai été blessée grièvement. Adieu, ayez donc toujours soin de mes pauvres mioches que je suis toujours forcée de fuir... » Quelques jours plus tard, elle annonce qu'elle ira à Paris pour embrasser ses enfans, « mais je n'irai pas à Paris même, je me tiendrai aux environs, à moins que M... ne soit parti de son côté... » Et elle ne veut voir « absolument personne. »

Marie-Louise Pailleron.

(A suivre.)

(1) *Mauprat*, à l'origine, ne devait être qu'une nouvelle.
(2) Inédite.

LES MASQUES ET LES VISAGES

UNE VIOLATION DE NEUTRALITÉ AU XVIe SIÈCLE

CÉSAR BORGIA A URBINO

II[1]

L'OCCUPATION

C'était bien coupé : il fallait maintenant coudre. César s'y employa sans tarder. On a pu dire de lui avec raison : « A peine une ville prise, il légifère, il organise, répare les brêches, assure la défense et la conservation comme si la conquête était définitive. Imola, Forli, Cesena prises, il appelle Léonard de Vinci pour assurer le service des Eaux, réparer les forteresses, élever des monumens. Il fonde des Monts-de-piété, institue des Cours de Justice, et fait œuvre de civilisation. » C'était vrai presque partout. A Urbino, il n'y avait rien à faire : nul État en Italie n'était aussi sagement ordonné que ce petit duché. Mais il y avait beaucoup à prendre, notamment dans le palais. La bibliothèque d'Urbino était célèbre, œuvre de patience et d'amour du grand Federigo qui, jadis, n'entretenait pas moins de trente-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

quatre copistes pour l'enrichir ; les œuvres d'art, tapisseries, vaisselles d'or et d'argent, statues antiques et modernes y étaient abondantes et d'une beauté rare. César se souciait fort peu des Antiques, mais il en connaissait la valeur marchande et se gardait bien de la laisser perdre. Le pillage fut méthodiquement organisé, les mesures prises pour que rien ne s'égarât en route, semble-t-il, ni ne fût gâté. Des files de mulets, chargés de trésors, descendirent de la montagne et s'acheminèrent vers Forli ou vers Rome, emportant un butin qu'on peut évaluer, au moins, à six millions de francs.

Comme les soldats, mis en goût par cette opération, commençaient à piller pour leur propre compte, César les fit sortir de la ville et camper près de Fermignano. La vue du désordre lui était insupportable. Ses admirateurs ont loué, en lui, un certain esprit d'équité dans le gouvernement de ses États, et en effet il faut reconnaître qu'il ne tolérait aucune injustice qui ne lui fût pas profitable. Comme tels grands artistes qui ne veulent pas d'élèves, il ne pouvait souffrir chez les autres les crimes dont il donnait de parfaits modèles. Dans cet esprit, il épouvantait les malfaiteurs autant que s'ils eussent été d'honnêtes gens et punissait, avec la plus grande cruauté, tout acte de « cruauté indisciplinée. »

A Urbino, une seule chose le tourmentait et lui gâtait son triomphe : n'avoir pu faire étrangler Guidobaldo. « Le mort ne mord point, » dit un proverbe français du XVIe siècle. C'était son avis. Aussi ne pouvait-il pardonner à ceux qui avaient laissé échapper sa proie. Parmi ceux-ci, était un certain Pier Antonio, familier de Guido. Ce Pier Antonio avait persuadé à son maître de satisfaire à toutes les demandes de César : il avait donc livré le duché, mais il n'avait pas livré le Duc. Il fut décapité avec Dolce sous couleur « d'avoir conspiré contre le Souverain Pontife. » Ces deux malheureux furent à peu près les seules victimes de Borgia en la circonstance. Pour les autres Urbinates, il ne toucha pas « un cheveu de leur tête, » — et il s'en vanta hautement. Ils n'étaient point très difficiles à gouverner. Les Montefeltro les avaient habitués à un régime libéral et ordonné. Avec César, ils n'avaient pas la même liberté, mais, à part les exactions des soldats, ils jouissaient du même ordre. Ils se soumettaient donc à César.

Pendant ce temps, Guidobaldo se morfondait à Mantoue,

au futur *Paradiso* d'Isabelle d'Este, qui, en d'autres temps, lui eût paru un Paradis, mais qui, dans ces conjonctures, perdait beaucoup de son charme. Ses seules consolations étaient d'ordre mystique : le 23, deux jours après sa fuite, on avait ressenti à Urbino un tremblement de terre tel qu'on n'en avait jamais ouï parler d'un plus grand, et on tirait, de là, le présage que le ciel désapprouvait le nouveau régime. Il avait encore la consolation de s'entendre dire par la sœur Osanna dei Andrasi, la vieille femme figurée à genoux dans la *Vierge de la Victoire*, que « Borgia passerait comme un feu de paille. »

Certes, la prophétie de cette sainte sorcière, fameuse à la Cour de Mantoue, était un réconfort pour l'avenir. Mais, pour le présent, il fallait vaquer au solide, chercher quelque part un appui matériel contre l'usurpateur. Justement le Roi de France arrivait en Italie, — le Roi, le redresseur de torts, l'envoyé de Dieu! Il avait la réputation d'un honnête homme: on allait lui retracer la conduite de César. Il ne pouvait rester insensible à tant d'injustices, de trahisons et de crimes. Le bruit courait qu'il était déjà résolu à les châtier, considérant « qu'anéantir la puissance des Borgia serait aussi méritoire que faire la guerre aux Turcs. » Toutes les victimes du Valentinois, les princes dépossédés, Varano de Camerino, Giovanni Sforza, seigneur de Pesaro, Guidobaldo d'Urbino, accompagné du marquis de Mantoue, accouraient, le cœur plein de griefs et d'espoirs, croyant trouver, à Milan, le chêne de saint Louis.

Ils oubliaient que l'Étranger ne rend pas justice, d'abord parce que l'Étranger n'ayant pas souffert des injustices et n'en ayant pas été témoin, les comprend mal, ensuite parce que l'Étranger a, dans le pays, d'autres intérêts que le pays lui-même. Fatalement, il est amené à subordonner ce que font les habitans à ce qu'il y vient faire pour son compte. Louis XII s'était mis en tête de poursuivre encore une fois l' « entreprise de Naples. » Pour cela, le concours du Pape lui était nécessaire, et le Pape ou César Borgia, c'était tout un. Il écoutait donc d'une oreille distraite, quoique bienveillante, les doléances de tous ces petits Princes contre César, l'histoire de ses origines scandaleuses, de son effrontée hypocrisie, lorsque celui-ci, en personne, parut.

Il avait quitté Urbino « en habit de chevalier de Saint-Jean, » le 25 juillet, avait passé le 4 août à Ferrare auprès de sa sœur Lucrèce fort malade, — elle venait de mettre au monde un

enfant mort, — et, le 7, il arrivait à Milan par la Porta Romana, à cheval, et le roi de France qui se promenait de ce côté-là, comme par hasard, en revenant du palais de Trivulce, le rencontra, flanqué de son beau-frère de Ferrare, Alfonso d'Este. Il lui donna l'accolade et fut avec lui « comme de bons cousins et parens ; » il le conduisit au *Castello* et le logea dans la chambre la plus proche de la sienne. Mieux encore, Louis XII commanda lui-même le souper du Valentinois et lui rendit visite trois ou quatre fois dans le cours de la soirée, voire en chemise de nuit, au moment de son coucher. Il mit des sénéchaux et des serviteurs à la disposition de cet étrange compère, le pria de porter ses propres chemises et vêtemens, lui disant de ne s'adresser à personne d'autre pour ce dont il pourrait avoir besoin, mais de considérer comme siens la garde-robe du Roi, ses voitures et ses chevaux. Même Louis XII alla jusqu'à lui procurer une litière à son choix. « En somme, disait Niccolo da Correggio qui rapportait tous ces détails à Isabelle d'Este, il ne pourrait faire plus pour un fils ou pour un frère. »

Les Princes venus pour dénoncer le Valentinois et en tirer vengeance demeuraient quinauds. La Cour tout entière béait de stupeur en éprouvant la vérité du mot de César à Machiavel « qu'en ce qui concernait la politique de la France, personne en Italie n'avait rien à lui apprendre. » Et ce fut ainsi pendant tout le séjour de Louis XII à Milan. Lorsque le Roi regagna Gênes, César l'y suivit et ne le quitta que lorsqu'il l'eut mis dans le bateau. Son emprise était complète. Les Princes spoliés regagnèrent piteusement leurs exils respectifs. Le marquis Gonzague, qui avait déclaré vouloir se battre contre César « à l'épée et au poignard et en délivrer l'Italie, » ravala, en grommelant, ses menaces. Le Roi, qui ne voulait pas voir ennemis ses amis, parvint à réconcilier l'eau et le feu. Gonzague fit sa paix avec le traître, — et Guidobaldo s'en revint, à Mantoue, plus dépossédé que jamais.

Il ne l'était pas encore assez au gré de César ! Sa présence si près d'Urbino et de Ferrare, dans une famille alliée à Lucrèce, était un reproche, une protestation contre l'usurpation, un drapeau éventuel pour les soulèvemens possibles des Urbinates ou des Montefeltriens. Il fallait s'en débarrasser. Puisqu'on n'avait pu le faire par l'assassinat, il fallait user de quelque autre moyen. Comment l'amener à renoncer à ses droits sur

Urbino? Si on lui persuadait de se faire prêtre!... Il pourrait devenir cardinal; on pourrait au moins le lui faire croire et, cardinal ou non, il deviendrait inoffensif. Il est vrai qu'il était marié, mais si peu! Il n'avait pas d'enfans et était destiné à n'en point avoir : c'était de notoriété publique. Son peuple attribuait généralement ce malheur aux maléfices de son ancien tuteur et régent, Ottaviano Ubaldini, qui, convoitant la succession d'Urbino pour son propre fils, aurait appelé, pour priver le duc d'héritier, la sorcellerie à son aide. Les médecins incapables de remédier au mal étaient pour beaucoup dans la propagation de cette légende. Les astrologues aussi : d'après l'horoscope tiré à la naissance de Guidobaldo, sa vie devait être « agitée, courte et infirme. » On pourrait donc annuler le mariage comme inexistant. On marierait la duchesse Élisabetta Gonzague à un « baron français; » on en avait justement un tas sous la main, avec Louis XII. César resterait maître de l'État envahi, sans contestation possible, et tout le monde serait content.

Telle était la belle combinaison que César avait imaginée dans ces premiers jours d'août 1502, qu'il faisait circuler à Rome par ses agens, qu'il glissait, lui-même, à Gênes, dans l'oreille du trésorier de Mantoue, afin qu'on y amenât les Gonzague. Le Pape était consentant, cela va sans dire, la Cour de Mantoue n'y aurait pas fait grand obstacle, voyant là un moyen de se réconcilier avec César, avec qui elle projetait une alliance, sans abandonner trop outrageusement le beau-frère Guidobaldo. Mais il fallait le consentement des deux époux. Guido eût peut-être consenti à céder sa femme pour un chapeau, car il était homme de scrupules et pensait sans doute mieux remplir les devoirs de sa charge cardinal qu'époux, mais quelle apparence qu'une femme aussi sage qu'Élisabetta Gonzague voulût reprendre sa liberté et abandonner le malheureux prince que tout trahissait à la fois? Il suffit de regarder son portrait grave, pensif, crépusculaire, qui a les honneurs de la *Tribune*, aux *Uffizi*, pour comprendre qu'on ne se trouve pas en présence d'une tête virant à tous les vents. Elle refusa tout net, déclarant « que, dût-elle tenir Guidobaldo pour son frère, elle aimait mieux encore cela que le répudier comme mari. »

Ce trait frappa grandement les contemporains. Nous voyons,

dans le *Cortegiano*, qu'un soir, César Gonzague, parlant sur les beaux exemples de vertu féminine, s'en vint à dire : « Je ne peux, non plus, taire une parole de notre duchesse, laquelle, ayant vécu quinze ans en compagnie de son mari comme veuve, non seulement est demeurée constante à ne le révéler à personne au monde, mais, étant conseillée par ses proches à sortir de ce veuvage, aima mieux souffrir l'exil, la pauvreté et toutes sortes d'autres misères que d'accepter ce qui à tous les autres paraissait grande grâce et prospérité de fortune. » A quoi la duchesse, qui était présente, répond simplement : « Parlez d'autre chose et n'entrez plus dans un tel propos. Vous avez tant d'autres choses à dire !... »

Le refus d'Élisabetta coupant court à tous les projets d'accommodement, il n'y avait plus qu'à sévir. Le marquis de Mantoue reçut de César une mise en demeure formelle : éloigner son beau-frère ou se brouiller avec les Borgia ! On ne lui demandait pas positivement de chasser sa sœur. Mais celle-ci connaissait son devoir : elle ne balança pas à le remplir. Voyant bien, dit-elle, « que la vie du duc courrait un plus grand danger, si elle ne le suivait pas, » elle déclara qu'elle ne l'abandonnerait jamais, « *dût-elle aller mourir à l'hôpital!* » Les Gonzague se félicitèrent fort d'avoir une sœur si héroïque, d'abord parce qu'elle l'était, ensuite parce qu'elle les dispensait de l'être. On imagine tout ce qui dut grouiller de lâchetés obscures, de bas espoirs inavoués, de reniemens muets, dans les âmes de ces princes superbes et tremblans au milieu de leurs *camerini* délicieux, dans ce futur *Paradiso* d'Isabelle d'Este, par les lumineuses journées de l'été 1502... Enfin, la parole libératrice fut dite. On se décidait à partir. Le 9 septembre, le duc et la duchesse d'Urbino quittaient Mantoue et allaient se réfugier là où se réfugiaient tous les princes dépossédés, toutes les victimes des tyrannies de la « Terre ferme : » à Venise.

Les Vénitiens, à cette époque, étaient, vis-à-vis de l'Italie, dans la situation d'un peuple insulaire, défendu par ses eaux, tirant tout de sa vie maritime, de son expansion mondiale, suivant une politique latérale et libre. Le lion de Saint-Marc était un amphibie : ce sont des nageoires qu'il eût dû porter, non des ailes. Maintenue dans un patriotisme farouche par le danger permanent, beaucoup moins déchirée par les discordes

intestines que les autres villes d'Italie, rattachée aux pays d'outre-mer par les milliers de liens subtils et invisibles qui se tissaient et se défaisaient, sans cesse, comme les sillages de ses vaisseaux, Venise ne voulait pas que l'Europe débordât chez elle, mais elle ne craignait pas de déborder sur l'Europe, et pour la même raison qu'elle ne laissait nul gage aux mains des autres, recueillait avidement tous les gages que l'Europe avait la naïveté de lui laisser prendre, par exemple, les exilés. Dans son jeu, un roi et une reine étaient des atouts éventuels à ne pas négliger. Elle accueillit donc les réfugiés de Mantoue, leur donna une maison sur le Canareggio et même plus tard leur servit une pension. Le Pape s'en plaignit à ses ambassadeurs, mais elle le laissa dire. Si les Borgia grognaient de voir, en sûreté, le duc et la duchesse d'Urbino, c'est qu'ils étaient dangereux; s'ils étaient dangereux, ils étaient une force, par conséquent bons à garder. Elle les garda.

Ce n'est pas que, pour l'instant, ils parussent bien redoutables. Abandonnés de tous les potentats d'Italie que terrifiait la fortune de César, privés de leurs ressources, réduits à une demi-misère, tant que la pension de la Seigneurie ne leur fut pas servie, c'est à peine s'ils gardaient de leur souveraineté passée une réalité plus effective que ce que peuvent garder du plus beau palais les reflets du canal où errait leur mélancolique gondole. Un moment, les difficultés de leur existence devinrent telles que la bonne Reine Anne de Bretagne ayant offert de les secourir, la duchesse Elisabetta Gonzague pensa entrer dame du Palais, à son service!

Il arrivait bien, de temps en temps, une lettre de Mantoue. Ce qu'était une lettre pour les exilés, on le devine sans peine... Avec quelle impatience on devait se jeter sur celles d'Isabelle d'Este! Sans doute, elles étaient fort intéressantes. Elles contenaient des nouvelles. On y lisait, par exemple, ceci : « Nous avons sevré Federigo; au bout d'un jour et d'une nuit, il s'y est facilement accoutumé... » Mais de politique, pas un mot. Et n'était-ce pas mieux? Isabelle ne pouvait décemment raconter que son mari était au mieux avec César. Celui-ci le remerciait « de la manière dont il avait agi, dans les présentes conjonctures, avec le Seigneur Guido Ubaldo et l'illustrissime duchesse sa sœur, » et il ajoutait : « Notre vieille amitié ne souffrira plus désormais aucune exception. » Sans connaître

les termes, ni même peut-être l'existence de ce *satisfecit* infamant, Guidobaldo et sa femme savaient bien que la réconciliation se faisait sur leur dos.

Cependant, on travaillait pour eux dans l'ombre. Un mois ne s'était pas écoulé que, déjà, des rumeurs venant de l'Ombrie leur rendaient un peu d'espoir. La manière dont le Valentinois avait agi avec Urbino, sa prestesse à déchirer les traités donnait beaucoup à réfléchir aux neutres, à ses propres amis, à ceux-là même, condottières ou lieutenans, qu'il avait employés à cette besogne. Qu'est-ce que tout cela, disaient-ils, et où allons-nous? Voici les Riario chassés d'Imola et de Forli, les Malatesta de Rimini, les Sforza de Pesaro, les Manfredi de Faenza, les Appiano de Piombino, les Montefeltro d'Urbino, les Varano de Camerino. De qui maintenant sera-ce le tour?... Des Bentivoglio de Bologne... Et après? Où s'arrêtera-t-il? Ses possessions touchent les nôtres. Qu'est-ce qui l'empêchera de les prendre? Nous avons des traités, mais Guidobaldo en avait aussi, autant qu'on en peut souhaiter, des brefs du Pape à revendre... Un parchemin vaut peu pour arrêter un Borgia : des lances et des bombardes vaudraient mieux.

Ainsi raisonnaient, judicieusement, mais un peu tard, des gens comme Vitellozzo Vitelli, de Città di Castello, les Orsini, les Baglioni de Pérouse, Pandolfo Petrucci de Sienne, Oliverotto Eufreducci, généralement appelé Liverotto da Fermo, la préfétesse de Sinigaglia, enfin Giovanni Bentivoglio, de Bologne, pour l'instant le plus directement menacé, quoique couvert ou pour mieux dire « découvert » par la protection toute platonique de la France. Ayant ainsi raisonné, ils se firent part de leurs inquiétudes et, pour aviser et mettre leurs forces en commun, ils se réunirent en une sorte « de conférence, » qui devait aboutir à une confédération.

Cette conférence eut lieu à la Magione, près de Pérouse. Ceux qui ne purent venir envoyèrent des représentans, notamment Antonio da Venafro au lieu et place de Petrucci. Les plus nombreux étaient différens membres de la famille Orsini et après eux, c'étaient les Vitelli, représentés par Vitellozzo, qui paraissaient les plus redoutables. Ces seigneurs décidèrent de s'unir, se « confédérer, » pour arrêter l'invasion de César et d'abord, de ne pas abandonner les Bentivoglio s'ils venaient à être attaqués, puis d'attaquer, eux-mêmes, ce qui pouvait

rester de troupes au Valentinois. Pour cela, ils s'engageaient à mettre sur pied une armée de sept cents hommes d'armes et de neuf mille fantassins. Ils comptaient vaguement sur le concours de Florence et de Venise : en tout cas, ils le leur demandaient. Ils demeuraient ou tâchaient de demeurer amis de la France et s'interdisaient toute expédition ou alliance qui pût paraître à Louis XII un acte d'hostilité. En un mot, le complot de la Magione était une affaire purement personnelle entre eux et César.

Sur ces entrefaites, le 7 octobre, Guidobaldo recevait une joyeuse nouvelle : San Leo venait de se soulever et arborait l'aigle des Montefeltro. Voici ce qui s'était passé. César, toujours méfiant à l'égard des populations conquises et précautionneux à l'extrême, tout en faisant dire au dehors que les Feltriens s'accommodaient fort bien de son régime, agissait comme s'ils ne s'en accommodaient pas et fortifiait les défenses de ses citadelles. Ainsi faisait-on, à San Leo, des travaux qui nécessitaient l'emploi de nombreux ouvriers et de matériaux considérables. Parmi les ingénieurs était un certain Andrea, homme dévoué à Brizio l'ancien page et écuyer du duc Federigo. Le 5 octobre, comme il introduisait par le pont-levis un convoi de grosses poutres, il s'arrangea pour les faire verser, de façon à bloquer momentanément la porte. Au même moment, un groupe de vétérans montefeltriens, vêtus comme des paysans et répandus dans les faubourgs de la ville, par les soins de Brizio et de Lodovico Paltroni d'Urbino, sortirent des maisons et aux cris de : « Feltro ! Feltro ! » se ruèrent sur la citadelle, suivis de la foule ameutée. Voyant venir cette foule, les soldats du poste voulurent fermer la porte. Coincée par les poutres, elle n'obéit pas à la commande. La foule s'engouffra dans le château et l'occupa en un instant. La *rocca* était envahie avant que ses défenseurs fussent revenus de leur surprise : quelques-uns n'en revinrent que dans l'autre monde.

Les cris de : « Feltro ! Feltro ! Le Duc ! Le Duc ! » auxquels se mêlaient aussi le cri de « Marco ! Marco ! » c'est-à-dire le cri de ralliement de Venise, tombèrent du haut de San Leo et se répercutèrent successivement de montagne en montagne. Il y a longtemps qu'on l'a remarqué : nulle part les nouvelles ne se propagent plus vite qu'au désert. Au Nord, jusqu'à Saint-Marin, et à Tavoleto, au Sud jusqu'à Cagli et à Gubbio, la

révolution gagna, de village en village, de château en château, en un jour ou deux. La chute de San Leo fut connue à Urbino le 8 octobre, qui était jour de marché, apportée par les paysans des campagnes environnantes et la ville se souleva, de suite, au même cri libérateur. Le gouverneur se rappelant alors, mais un peu tard, qu'il avait imprudemment laissé hors du château les pièces de canon destinées, l'été précédent, à l'expédition de Camerino, voulut les reprendre. La foule s'y opposa : les soldats, trop peu nombreux pour la contenir, battirent en retraite vers le château. Alors le gouverneur ne songea plus qu'à sauver la caisse. Quinze mules chargées de trésors purent s'échapper et aller jusqu'à Forli. Le lendemain, le château était emporté. Il n'avait coûté aux partisans de Guido que quatre hommes. L'émeute triomphait donc. Au début, une partie des révoltés tendait à la République plutôt qu'à l'ancien duc. Mais rapidement ils se rallièrent à l'ensemble des Urbinates. En trois jours, le duché tout entier était revenu à Guidobaldo.

Aux premiers bruits de la révolte, la Seigneurie de Venise se trouva prise au dépourvu. Les cris de « Saint-Marc ! » qui avaient retenti dès la première heure, semblaient l'impliquer dans une affaire où elle n'était point, et ne se souciait point d'être. Sans doute, une bonne révolution qui arracherait la Romagne à l'Église et la mettrait sous les griffes du lion de Saint-Marc n'était pas pour lui déplaire. Mais il fallait qu'elle réussît. Or celle-ci réussirait-elle? Les Borgia étaient bien forts, le Roi de France était bien près, les temps n'étaient sans doute pas mûrs. Mieux valait s'exposer à désavouer un succès que d'être compromis dans un échec. Elle désavoua. « Je viens d'apprendre, écrit Machiavel, que le gouvernement vénitien, informé de la révolte du fort San Leo, en a instruit sur-le-champ l'évêque de Tivoli, envoyé du Pape, en lui assurant qu'il était très fâché de cette rébellion et des cris de Saint-Marc qui s'y étaient fait entendre. Il lui a protesté que le Sénat n'avait point envie de s'éloigner de la France et du Saint-Siège, ni de retirer son appui du duc de Valentinois ou d'assister le duc Guido, auquel cette déclaration fut signifiée en présence de ce prélat. »

Venise disait, là, exactement le contraire de ce qu'elle pensait, mais le pauvre Guido n'en jouait pas moins un sot personnage. On prête à Louis XVIII ce mot : « Nous n'avons

jamais été, mon frère et moi, entre les mains des Alliés que des mannequins politiques qui leur servaient à épouvanter les Français... » C'est un peu ce que Guido était aux mains des Vénitiens. Mais il était aussi autre chose, que ne furent pas toujours les Princes exilés. Dès qu'il sut que ses partisans se battaient pour lui, avant même d'être fixé sur l'issue de la lutte, il partit. Prenant la voie de mer pour éviter les embûches de la montagne, il débarqua le soir même à Sinigaglia, chez sa sœur la Préfétesse, et, profitant de la nuit, entra dans les montagnes du Montefeltro.

César, prévoyant sa venue, avait déjà pris les mesures nécessaires pour l'arrêter. Dans une proclamation aux habitans de Bertinoro, il annonçait l'arrivée possible de Guido et donnait ses ordres. On devait occuper immédiatement, en armes, tous les défilés de la montagne, arrêter quiconque tenterait de passer et, en cas de résistance, le tuer. Dans cette proclamation, César se réclamait, comme toujours, de l'Étranger, de la France, contre le seigneur du lieu. « Guidobaldo n'est pas averti, disait-il, de la bonne intelligence qui règne entre Sa Sainteté le Pape et le Roi très chrétien de France » : de là, lui venait son audace. Elle fut grande en effet. En passant par Sinigaglia, il avait déjoué les pièges de Borgia. Le 17 octobre, il arrivait à San Leo et, le lendemain, il atteignait Urbino, acclamé sur son passage par tous les villages et les châteaux qui avaient placé partout des tables, chargées de fruits et de victuailles pour le réconforter. Il n'avait avec lui que dix cavaliers, mais le pays entier lui faisait cortège.

Comme il approchait d'Urbino, toute la population vint à sa rencontre, et ce ne fut qu'en fendant les rangs serrés de la foule qu'il put atteindre la cathédrale où l'évêque l'attendait, à la tête de tout son clergé, pour chanter un *Te Deum* d'actions de grâces. C'était très beau, mais l'effort fourni pendant ces derniers jours l'avait terrassé. Un accès de goutte au genou le mit au lit pendant quelque temps : c'est là qu'il recevait, nuit et jour, les Urbinates fidèles, « et bien qu'ils eussent perdu à la guerre un mari, un frère, un fils, ils se consolaient par le retour du seigneur. » « Je perdis, par le pillage 25 ducats à Monte Calvi, dit l'un d'eux, et c'est la raison pour laquelle, cette année-là, je ne pus ensemencer, mais il me sembla que je n'avais rien perdu quand je vis mon seigneur et surtout quand je lui tou-

chai la main, pour les caresses que me fit sa Seigneurie, que Dieu protège ! »

Le mouvement ne s'était pas arrêté à Urbino. Tandis que Guido débarquait à Sinigaglia, tout son duché s'était insurgé contre la domination étrangère. Les lieutenans de César, surpris par la soudaineté du coup, tentèrent d'abord de réagir, c'est-à-dire de châtier les populations qu'ils pouvaient atteindre afin de terroriser les autres. Dans la plupart des places fortes, le peuple était maître de la ville, mais la citadelle, la *rocca* restait aux mains des hommes de Borgia. A Pergola, Michele de Cordeglia, surnommé le Micheletto, vint au secours de la garnison, entra dans la ville et la mit à sac. Précisément, c'était là qu'était détenu le vieux et brave défenseur de Camerino, le fameux Giulio Varano, prisonnier sous condition. Micheletto, sur l'ordre de César, l'étrangla froidement, puis fit de même de sa femme et de ses enfans. C'était un principe, chez les Borgia, de ne jamais laisser en vie un rejeton quelconque, un vengeur possible de celui qu'on avait immolé. Comme il restait à Pesaro, un enfant de Varano, plus jeune encore, César le fit étrangler, aussi, devant l'église San Francesco. Par quel miracle, l'enfant ne succomba-t-il pas tout de suite ? C'est ce qu'on ignore, mais le fait est qu'après qu'il fût détaché, il donnait encore quelques signes de vie. Des âmes charitables le transportèrent à l'intérieur de l'église, où il semblait qu'il fût en sûreté. Il l'était, si un frère espagnol, qui se trouvait là, n'avait cru faire une bonne œuvre en le révélant. Les bourreaux revinrent et achevèrent leur besogne. De Pergola, Micheletto marcha sur Fossombrone, parvint à y pénétrer, grâce aux intelligences qu'il avait conservées dans la place et la saccagea. « Les soldats, dit un chroniqueur, y firent si grande cruauté que beaucoup de femmes, pour ne pas tomber entre leurs mains, se jetèrent dans le fleuve, avec leur enfant pendu à leur cou. »

C'était, là, tuer pour tuer et par amour de l'art. Au point de vue militaire, rien n'était plus funeste, car pendant que Micheletto et son compagnon espagnol Ugo de Moncade et aussi Bartolommeo de Capranica perdaient leur temps à couper des gorges inoffensives, au lieu de se retrancher vivement dans Rimini ou dans Fano, comme l'eût voulu César, les Confédérés de la Magione agissaient. Dès le 10 octobre, les secours qu'ils

envoyaient aux Urbinates commençaient à poindre. Le 11, les lances de Vitellozzo parurent à Castel-Durante, avec 400 fantassins arrivant de Città di Castello. Le 12, 5000 hommes amenés par Pagolo Orsini et par le frère de Vitellozzo arrivaient à Cagli. En même temps, les gens de Gubbio, soulevés, envoyaient cavaliers et fantassins sous la conduite de Gentile Ubaldini.

Les Feltriens, se sentant soutenus, marchèrent de l'avant sur les troupes pontificales. Micheletto, ainsi pressé, se mit alors à reculer et refusa le combat jusqu'à Calmazzo, près de Fossombrone. Là, il fit tête. Mal lui en prit. Ses soldats, admirables dans le massacre et la bamboche, ne tinrent pas devant une troupe armée. Quoique supérieurs en nombre, car ils ne comptaient pas moins de mille hommes d'armes et de deux cents chevau-légers, ils furent entièrement défaits « sans que l'on vît mettre une seule lance en arrêt. » Quatre cents morts, dont Bartolommeo de Capranica, beaucoup de prisonniers dont Ugo de Moncade, un bagage qui ne fut pas estimé à moins de 3000 ducats, tel fut le bilan de cette journée, qui se termina par des chants de joie, une illumination aux flambeaux et détermina le sort de tout le duché. Micheletto put se sauver avec quelques troupes et se réfugier à Fano, mais non résister davantage aux Feltriens. Castel-Durante et Sant' Angelo in Vado envoyèrent leurs hommes jusqu'à Tavoleto, qu'ils prirent.

Les jours suivans, les troupes des Confédérés, peu à peu renforcées jusqu'à compter douze mille hommes, emportèrent les citadelles de Pergola et de Fossombrone, et se répandirent jusque dans les territoires de Fano, Pesaro, Rimini. Il restait encore un survivant de la tribu des Varano, Giovanni Maria, car les familles étaient en ce temps-là si nombreuses que les vendettas ne s'éteignaient pas aisément : il combattait dans l'armée de Guidobaldo et trouva le moyen d'entrer avec quelques hommes dans un des châteaux forts de sa famille et d'y soulever les habitans contre Borgia. Tout l'État de Camerino suivit. En peu de temps, de ses récentes conquêtes, sauf Sant' Agata, l'armée pontificale avait tout perdu.

Pendant ce temps, que faisait César? César négociait. Il s'était enfermé dans Imola, c'est-à-dire le plus loin possible du lieu où l'on se battait, et il causait avec Machiavel. Ce subtil partenaire lui était envoyé par Florence pour lui révéler ce

qu'il savait déjà : le complot des Confédérés de la Magione, et l'assurer que la République, loin de se joindre à eux, lui offrait son appui. Il était surtout chargé de surveiller ses mouvemens éventuels. A ce moment, on apprit la perte de San Leo. Machiavel épia, sur le visage du Valentinois, l'effet que produirait ce coup. Il en fut pour sa curiosité. L'autre ne broncha pas : on eût dit qu'il avait perdu une paire de gants ou un drageoir... Un duché de plus ou de moins, belle affaire! D'ailleurs, qu'était-ce qu'Urbino? « Un État faible, sans défense, » sur lequel il comptait peu. Enfin, il ne s'en inquiétait nullement, « n'ayant pas oublié le moyen de le reconquérir, s'il venait à lui être enlevé. »

Tout cela n'était que façade. Au fond, le duché d'Urbino était la pierre d'achoppement où il sentait, vaguement, pour la première fois, sa fortune se heurter, d'abord parce que c'était là où le Droit était le plus outrageusement violé, ensuite parce qu'il y avait, là, une force populaire qui agissait dans le même sens que le Droit. Pour mater cette force, il fallait des troupes, et précisément la défection de la Magione lui enlevait une bonne part de son armée et même la retournait contre lui. L'instant était critique. Au début, il put croire que les actes des Confédérés ne suivraient pas leurs résolutions. Ses capitaines espagnols et les troupes directement sous ses ordres lui restaient fidèles, et, lorsqu'elles incendièrent et saccagèrent Pergola et Fossombrone, il montra un visage épanoui. « Les constellations, cette année, ne semblent pas favorables à ceux qui se révoltent, » dit-il gaiement à Machiavel. Mais quand arriva la nouvelle que les contingens des Orsini et des Vitelli avançaient, décidément, avec ceux de Guidobaldo, et que Guidobaldo lui-même était revenu dans ses États, il s'inquiéta un peu davantage. Enfin, la défaite de ses troupes à Calmazzo, la perte successive de ses châteaux forts au midi, au nord, à l'est, à l'ouest, et de ses alliés partout, lui firent voir que le temps des « galéjades » était passé et qu'il fallait aviser au plus vite.

Il avisa en politique réaliste et décidé. Il ne s'amusa point à vouloir tout retenir, les doigts écartés : il ferma le poing, au contraire, pour frapper plus fort. Il abandonna franchement le duché d'Urbino et tout ce qu'il ne pouvait défendre, et il concentra toutes ses armes sur les points de la Romagne où

l'on réussirait le plus difficilement à le forcer. Enfin, il se mit à négocier pour gagner du temps, et employa le temps ainsi gagné à lever des troupes, afin de recommencer la guerre quand il se sentirait, de nouveau, le plus fort.

Comment être le plus fort? En s'assurant du concours des Français. Et comment gagner du temps? En persuadant à ses ennemis qu'ils n'avaient pas de meilleur ami que lui, et qu'ils n'étaient séparés que par des malentendus. Les Confédérés de la Magione étaient, d'ailleurs, trop nombreux pour être également irréconciliables et également avisés. Il y a, dans toute coalition, des élémens plus ou moins résistans. Et puis, qui dit « coalition » dit « composé, » et le propre d'un corps composé, c'est de pouvoir être désuni. César poursuivit donc ce double but : dissocier ses ennemis et s'associer lui-même plus étroitement encore avec le roi de France. Au reste, c'était la même chose, ceci étant la condition de cela. Du jour où les Confédérés seraient bien persuadés que les lances françaises viendraient au secours de Borgia, la coalition, ou tout au moins quelques-uns de ses élémens, faibliraient.

C'est ce qui advint. Au premier appel de « César Borgia de France, duc de Valentinois, » Louis XII donna l'ordre au seigneur de Chaumont (Charles d'Amboise) d'envoyer 400 lances, c'est-à-dire 400 hommes d'armes avec leurs gens, à la rescousse de César, et de ne rien négliger pour rétablir ses affaires. Plus tard, devaient suivre des Gascons; enfin, 3000 Suisses consentaient à passer à sa solde.

Dès ce moment, on pouvait négocier. Les Confédérés, qui ne craignaient pas de se trouver en présence des troupes de César, — ils venaient de le prouver à Calmazzo, — ne se souciaient guère d'engager la lutte avec la France. Le souvenir de Fornoue dominait toujours la politique italienne. Il était donc désormais possible de défaire la trame ourdie à la Magione. Alexandre VI et César s'appliquèrent assidûment à ce travail de parfilage. Ils s'attaquèrent, d'abord, au lien le plus faible, à Pagolo Orsini, « *come cervello di non grande levatura*, » dit un historien, et lui persuadèrent de venir trouver César à Imola. En retour et en otage, on remettait le cardinal Borgia, neveu du Pape, entre les mains des Orsini. César reçut Pagolo à merveille et lui tint les discours les plus flatteurs : il reconnaissait qu'il avait peut-être eu des torts, que sa puis-

sance était en grande partie l'œuvre des Orsini et des autres Confédérés; il n'avait peut-être pas fait pour eux tout ce qu'il aurait dû, mais, d'autre part, pourquoi le combattre? On aurait fort à faire si l'on prétendait venir à bout de lui... Les troupes du roi de France arrivaient; il allait reprendre l'avantage des armes. Le mieux serait donc de reconnaître leurs torts mutuels et de se réconcilier... Les Orsini seraient comblés de biens et d'honneurs. Alexandre VI promettait tout ce qu'on voulait. Pagolo fut gagné par César à Imola, tandis que le cardinal Orsini, à Rome, l'était par le Pape. Ils retournèrent à la Magione pour endoctriner les autres Confédérés, apportant des promesses à tous : aux Vitelli, aux Baglioni, à Liverotto da Fermo. Même Pandolfo Petrucci, le plus défiant de tous, envoyait Venafro à Imola, pour esquisser une réconciliation avec les Borgia.

Seul, Guidobaldo ne recevait pas d'avances de César, puisque c'était son duché, précisément, qui se trouvait l'enjeu de toutes ces tractations. Aussi, à peine restauré dans ses États, voyait-il avec mélancolie ses alliés se détacher, un à un, de lui. A la vérité, Vitellozzo et les autres Vitelli lui restaient fidèles. Mais suffiraient-ils à combler le vide laissé par les Orsini? Les gens riches d'Urbino, ne prévoyant que trop aisément ce qui allait advenir, commençaient à déménager leurs objets précieux et allaient les enterrer au loin. Le peuple s'en aperçut fort bien, et il s'ensuivit une panique. Guido, ayant eu, là-dessus, un long entretien avec Vitellozzo et l'ayant trouvé fort hésitant, comprit qu'il ne devait plus compter que sur lui-même et son peuple. Il réunit les notables de la ville et les députés de tout l'État et leur exposa franchement la situation. On allait rester seuls en face des Borgia et de la France coalisés... Fallait-il résister? La réponse des députés fut : « Oui, jusqu'à la mort! » et, le 19 novembre, les dames d'Urbino, notamment de la Valbona, ayant appris cette résolution, vinrent en foule, au palais, féliciter le Duc, affirmer leur foi en la victoire et jeter à ses pieds leurs bijoux, perles, anneaux, objets d'or et d'argent, pour aider aux frais de la guerre.

Les soldats étaient tout aussi affirmatifs. L'affaire de Calmazzo leur avait inspiré un profond mépris pour les gens des Borgia. Bien que réduits à Ottaviano Fregoso, à Jean de Rossetto et deux autres commandans et à 400 fantassins, ils assurèrent

qu'avec les autres troupes feltriennes, ils pourraient tenir tout l'hiver contre l'armée pontificale, au moins à Urbino et à San Leo. Ils se retirèrent donc dans ces deux places. Jean de Rossetto envoya sa famille à San Leo en sûreté et l'on se prépara décidément à la résistance.

Le Valentinois, qui n'ignorait rien, n'ignora pas cette résolution. Il comprit, dès lors, que la popularité de Guido serait un grand obstacle à une seconde conquête par les armes et qu'il valait mieux négocier, aussi, avec lui. Il lui envoya donc Pagolo Orsini, flanqué du protonotaire apostolique Antonio de Monte San Savino, dont il comptait faire un gouverneur d'Urbino, porteurs des propositions suivantes : Oubli complet du passé; les populations ne seraient jamais inquiétées pour faits de guerre; nul ne serait tenu de loger un homme, ni un cheval; Guido conserverait quatre forteresses du Montefeltro : San Leo, Majuolo, Sant'Agata et Saint Marin, avec licence d'y porter tout ce qu'il voudrait. On eût désiré traiter de ces choses avec lui en personne, à un rendez-vous dans un village, à quelques lieues d'Urbino, mais un violent accès de goutte l'empêcha d'y venir. Sur ces entrefaites, une conférence était tenue entre les partisans de César et Liverotto da Fermo et le duc de Gravina, qui se rallièrent à l'idée d'un accommodement, puis avec Vitellozzo qui s'y rallia aussi. Guido se voyait donc abandonné de tous, hors des Baglioni. S'il eût été en état de monter à cheval et de se mettre à la tête de ses vieux Feltriens, peut-être eût-il résisté, — mais accablé de souffrances, toujours en litière, il n'avait plus une âme assez « guerrière » pour « être maîtresse du corps » qu'elle animait. Entre César qui n'était jamais là où l'on se battait et Guido qui n'était plus en état de se battre, le duel ne pouvait être que diplomatique. Et le duc d'Urbino combattu par le Pape, combattu par le roi de France, abandonné par les petits princes italiens, et par les deux Républiques, ne pouvant faire qu'une guerre de guérillas, ruineuse pour son petit État, voyait bien que la victoire diplomatique appartenait aux Borgia.

Il fallait donc céder à la force : il céda, mais non sans jouer à celui qui le chassait de ses États pour la seconde fois, un tour de sa façon, qu'on n'eût pas attendu de sa longue mine triste et qui enchanta Machiavel. Il y avait, alors, dans chaque ville, ce qu'on appelait une *Rocca*, c'est-à-dire un château fort,

ou bastille, qui la dominait et qui servait au seigneur bien moins à la défendre contre l'ennemi qu'à se défendre lui-même contre elle, s'il était besoin de tenir la populace en respect. Guido décida de les démolir, estimant que la meilleure forteresse pour un prince était « l'amour de son peuple » et que, l'ayant, il n'avait pas besoin d'en avoir d'autre, tandis que l'usurpateur, n'en ayant point d'autre, serait fort penaud d'en être privé.

Inutile de dire si les populations se ruèrent joyeusement à cette œuvre de nivellement démocratique. Il eût fallu des mois, sans le concours du peuple, pour désunir ces formidables pierres. Grâce à ce concours, quelques jours suffirent. Toutes les bastilles du duché d'Urbino tombèrent comme par enchantement et ne se relevèrent jamais. Aujourd'hui, quand on promène son loisir et sa pensée dans ces petites cités où l'on trouve des modèles de toutes les finesses ornementales et de toutes les passions humaines, par exemple à Gubbio, quand on traverse les chaudes et lumineuses solitudes du Palais ducal, c'est à peine si quelques vestiges de murs rappellent que, là-haut, derrière le palais, accrochée à la montagne se dressait autrefois une *Rocca* redoutable : celle-là même qui, au temps des luttes du grand Federigo de Montefeltro, brisa l'effort des Malatesta et de Carlo Fortebracci... Guido a été bien obéi : tout a disparu.

Comme on le peut aisément supposer, il ne démolit pas ses propres forteresses, celles que son traité avec César lui conservait, San Leo, Majuolo, Sant' Agata Feltria, Saint Marin : il les fortifia au contraire et y rembûcha toute son artillerie, ses meubles précieux et ses trésors, pensant bien que César déchirerait ses engagemens, dès que faire se pourrait et tenterait de les lui reprendre. En attendant, il fit ses adieux à son peuple, et au milieu des larmes, le 8 décembre au matin, il s'en fut à Città di Castello, chez son ami l'évêque Vitelli, pour se reposer et voir venir les événemens.

Ce furent d'étranges événemens qui vinrent. Même dans ce temps où l'on s'attendait à tout, ils dépassèrent tout ce qu'on attendait. Après deux semaines de négociations assez confuses avec César, qui revenait encore sur son idée de faire de Guido un cardinal, un silence se fit : on n'entendait plus parler de rien, sinon du départ du Valentinois pour la région de Sinigaglia

et de la prise de Sinigaglia par les Confédérés pour le compte de César. Puis, une terrifiante nouvelle, le 5 janvier, atteint Città di Castello : César, une fois réconcilié avec les Confédérés, les a fait assassiner.

Comment cela s'était-il fait ? Un peu comme, quelque quatre-vingts ans plus tôt, s'était fait l'assassinat de Jean sans Peur au pont de Montereau, mais avec un luxe de précautions et un raffinement de cruauté qui mettent le Valentinois bien au-dessus de tous ses prédécesseurs dans l'esthétique du crime. Au pont de Montereau, il y avait eu, sans doute, guet-apens et violation de la foi jurée, mais sous forme d'agression et de massacre : la chose avait été brutale, rapide, un peu guerrière encore, — et la sauvagerie répugne moins à notre conscience moderne que la duplicité. A Sinigaglia, c'est au milieu de caresses, de complimens, et sous couleur de rendre les devoirs de l'hospitalité à d'anciens amis heureusement retrouvés, que César leur avait tordu le cou. Les Confédérés réconciliés avec lui venaient de conquérir, pour son compte, Sinigaglia, sauf la citadelle, qui ne voulait se rendre qu'à César en personne. Il les avait donc priés de l'attendre pour entrer avec lui dans la ville, « leur représentant qu'il était impossible que le traité qu'ils avaient fait ensemble subsistât longtemps, s'ils continuaient à lui montrer tant de défiance, et que son intention était de se servir à l'avenir des conseils et de la valeur de ses amis. »

Pour les mieux engeigner, il avait, publiquement et à grand bruit, renvoyé les troupes françaises, ses alliées, sauf cent lances, et en même temps, silencieusement et par petits paquets, disposé et réparti ses troupes à lui, considérablement renforcées, dans les environs de Sinigaglia. Une adroite concentration devait les amener, à point nommé, le 31 décembre, en nombre très supérieur aux troupes des Confédérés. Cela fait, il s'en vint de Fano, avec ses hommes d'armes et son infanterie officielle pour entrer dans la place. C'est là que Vitellozzo Vitelli, deux des Orsini, Pagolo et le duc de Gravina, enfin Liverotto da Fermo étaient invités à le rejoindre. Ils étaient venus un peu comme des chiens qu'on fouette, mais enfin ils étaient venus. Au dernier moment, en voyant autour de leur ancien ennemi beaucoup plus de troupes qu'ils n'avaient supposé, ils avaient bien eu comme une velléité de retraite, mais, moitié respect humain, moitié confiance en des engagemens solennels, gagnés

par les courtoisies et les chatteries du Maître, chacun d'eux encadré par deux âmes damnées chargées de l'amuser et de lui dissimuler les jalons suspects de la route, ils étaient entrés dans Sinigaglia. Une fois là, on les avait arrêtés : deux d'entre eux étaient étranglés sur-le-champ, deux autres laissés en vie, mais pour peu de temps. Au même moment, à Rome, Alexandre VI faisait venir au Vatican et arrêter le cardinal Orsini, et en même temps, l'archevêque de Florence et le seigneur de Sainte-Croix, et le monde diplomatique comprenait fort bien qu'il était résolu, *in petto*, à les faire mourir. Voilà ce que César faisait des traités qu'il venait de signer et dont l'encre était à peine séchée (1).

En apprenant ces nouvelles, Guido jugea qu'il fallait mettre au plus vite de la distance entre lui et les troupes pontificales et tirer pays. Mais où aller? Venise était bien loin et la voie directe interceptée. A défaut de Venise, il y avait alors, à Pitigliano, près du lac de Bolsène, un condottière des Vénitiens, le comte Niccolo Orsini, couvert par la protection de la Seigneurie et qui lui donnerait volontiers asile. Il quitta donc Città di Castello, en compagnie de l'évêque Vitelli son ami, peu rassuré lui-même sur les intentions de César, et gagna Pitigliano. Mais l'asile n'était guère sûr. Il n'était pas plus tôt arrivé que le Pape demandait qu'Orsini lui livrât le fugitif. Le bouclier de Saint-Marc était bien lointain, l'épée du Pape était bien proche. Le duc se résigna donc à repartir, malgré les accès de goutte qui le torturaient sans cesse, et cette fois vers le Nord pour tenter de gagner Mantoue.

Il aurait voulu faire une partie du voyage par mer et s'embarquer vers Talamone. Mais on ne put lui trouver un brigantin. Force lui était donc de reprendre la route des montagnes. Il la prit. Comme il atteignait Montefiore, le comte du lieu lui dépêcha son secrétaire pour l'accompagner. Chevauchant toute la nuit, ils longèrent les murs de Sienne : ces ceintures crénelées de villes moyenâgeuses sont charmantes à voir dans un tableau de Primitif, jetées comme un chapelet de tourelles sur le coussin inégal des collines, mais au mois de décembre, et la nuit pour le fugitif, anxieux des embuscades,

(1) Cf. Charles Benoist, *César Borgia*, II. *L'Original du Prince*, dans la *Revue* du 15 décembre 1906, où l'analyse très détaillée de l'évènement est faite à l'aide des deux récits de Machiavel, qui se complètent l'un l'autre.

elles prenaient un autre aspect. Guido cependant passa sans encombre et trouva des chevaux de poste à Bonconvento. Mais, là, les difficultés de la première fuite recommençaient. Il est vrai que, cette fois, il n'avait pas à traverser les cordons de troupes de César, mais il ne pouvait éviter le territoire de Florence, et Florence avait momentanément lié partie avec César. Que feraient les Florentins, s'il venait à tomber entre leurs mains ?

Précisément, le Valentinois avait avisé. Causant avec Machiavel, il avait demandé, comme la chose la plus naturelle du monde, qu'on lui livrât Guido, s'il cherchait refuge sur le territoire de la République. L'énormité de l'exigence avait révolté le secrétaire florentin. Malgré son admiration éperdue pour César, il avait déclaré que la dignité de la République ne lui permettait pas de faire cela. Sur quoi, César se repliant en bon ordre et entrant dans les vues de son compère, avait borné sa requête à ce que, du moins, on arrêtât Guido s'il mettait le pied en Toscane et qu'on ne lui rendît pas la liberté sans son assentiment. Guido ignorait, sans doute, cette négociation, mais il n'était pas besoin d'une grande perspicacité pour la prévoir.

Il y avait donc danger à entrer en territoire florentin : il y entra cependant, mais sans le secrétaire de Montefiore qui n'osait aller plus loin. Le voilà donc seul, avec ses valets, torturé par la goutte, à demi perclus, au cœur de l'hiver, en pays peut-être hostile. Au début, les choses vont assez bien, mais arrivé à Fucecchio, près de l'Arno, on l'arrête. Un commissaire de la République est là, qui lui fait passer un interrogatoire et, se contentant de ses réponses, le laisse passer. Mais à quelque distance de là, nouvel embarras : un autre poste de garde aux ordres d'un comte de l'endroit, auquel il faut décliner ses qualités : il peut passer encore. Enfin, en arrivant à Monte-Carlo, troisième barrage définitif. On ne passe plus du tout : ordre d'arrêter tout voyageur. Il faut dire, devant un commissaire de la Seigneurie, ses noms, qualités, ce qu'il vient faire dans les États de Florence. Sa réponse est prête : il est Gian Battista, de Ravenne, courrier de la maison du Cardinal de Lisbonne. C'est fort bien, mais on ne peut, ici, statuer sur son sort. Il faut qu'on en réfère à Florence.

Le voilà donc arrêté, fouillé, ses bagages confisqués, enfermé dans une pièce sans lit et sans feu, tandis que le courrier part

pour la capitale. Il a le loisir de songer à tous ceux que la trahison ou la lâcheté des neutres a livrés à César Borgia. Ils sont nombreux. En va-t-il accroître le nombre? Il ne se sent pas, non plus, vis-à-vis des Florentins, la conscience tout à fait à l'aise. Il a été autrefois leur condottière et, sur une réquisition violente du Pape, — le même qui le persécute aujourd'hui, Alexandre VI, — il s'est retourné contre eux... Il est vrai que sa *condotta* touchait à son terme... Il s'était trouvé pris entre deux devoirs : il avait cru bien faire en faisant passer premier son devoir de feudataire de l'Église. Mais les Florentins, aujourd'hui, qu'en penseront-ils?

Les *Dix* de Florence, pendant ce temps, se consultaient, discutaient, enfin, dépêchaient un commissaire avec quinze archers, pour aller s'assurer de l'identité du voyageur. Ce commissaire, un certain Francesco Becchi, avait vécu jadis à Urbino : il connaissait fort bien le Duc. Il arrive, il le regarde attentivement et déclare : « Je ne le connais pas, » ce qui permet de croire qu'on se trouve bien en face d'un courrier du cardinal de Lisbonne et il retourne à Florence. Les *Dix* s'assemblent et délibèrent de nouveau. Que se passe-t-il dans ces têtes? Autant vaut le demander aux têtes de marbre jauni, assemblées au *Bargello :* à cet extraordinaire buste lippu, prétendu de Machiavel, ou à celui du vieux Strozzi, au Louvre... Florence était l'alliée de César, mais Florence évoluait. Du jour où il ne paraissait pas très certain que César vînt à bout de ses ennemis, la Seigneurie ne trouvait plus les ennemis de César si détestables. Et puis, on n'est pas responsable de tous les passans : il y a des ressemblances si surprenantes! Toujours est-il qu'un courrier apporte un avis favorable à Guido : il doit jurer qu'il est bien le personnage qu'il dit être. Il le jure : il est libre, ses bagages lui sont rendus. Sa détention avait duré sept jours.

Cette alerte devait être la dernière. Bientôt, il arrivait chez des amis à Lucques et, de là, par la Grafagnana, il atteignait les bords du Pò. La zone dangereuse était passée. Seuls, désormais, les élémens étaient à craindre. Monté dans une petite barque, il descendit le fleuve. Il débarqua, enfin, à Polesella, d'où il gagna Rovigo : il était désormais sous la protection de Venise.

Pour s'en bien assurer, il écrivit au Doge. C'était, en ce

temps-là, Leonardo Loredan, celui que Bellini a peint, face parcheminée de vieille femme dans un serre-tête de fine batiste et dont l'exact portrait fait la gloire de la *National Gallery*. Il lui expédia ce message : « Ceci est seulement pour faire savoir à Votre Excellence Sérénissime qu'après avoir enduré des dangers et des fatigues infinis, je suis de retour par la grâce de Dieu, sain et sauf, dans le territoire et les possessions de Votre Sérénité et que j'ai été reçu et salué très affectueusement par le magnifique messer Gian Paolo (Gradenigo, gouverneur général de Rovigo), et, s'il plaît à Dieu, je pense être sans tarder à Venise, où je me considère comme dans ma patrie. J'ai cru bon d'avertir de tout ceci Votre Sérénité, à laquelle je me recommande toujours. De Rovigo, le 27 janvier 1503. Votre serviteur Guido, duc d'Urbino, *manu propria..* »

Il se mettait en route après sa lettre et, quatre jours après, il était officiellement reçu par la Seigneurie. Tandis que sa gondole se rangeait à quai et qu'il mettait pied à terre, on vit s'avancer vers lui, comme dans les tableaux de Carpaccio, les délégués des Quarante et les Sages des Ordres, pour lui souhaiter la bienvenue. Une foule immense bordait les quais. Elle voulait jouir de ce spectacle, où elle retrouvait, comme au naturel, une scène de l'Enfant Prodigue : des vieillards imposans, en costumes cramoisis ; un jeune voyageur qui revenait sans avoir su changer en sceptre son bâton de voyage, dénué de tout, amaigri, épuisé ; un accueil somptueux et paternel. On se salua. Après les premiers complimens échangés sur la Place Saint-Marc, le Duc, aidé par Sanuto qui lui offrait l'appui de son bras, gravit péniblement les marches de l'escalier célèbre. Il fut introduit dans la salle du Conseil et s'assit auprès du Doge. Le fin profil de Loredan, aux lèvres serrées, au menton pointu, celui-là même qui apparaît aux pieds de la *Vierge*, dans la peinture de Catena, à la salle *dei Capi* au Palais des Doges, doubla le profil assez semblable de Guido, tel qu'on le voit aux pieds de la Vierge dans le tableau de Timoteo Viti, à Urbino. Cette réception prouvait une fois de plus au monde que Venise savait, pour la défense du Droit, braver toutes les Puissances du continent, lorsque la défense du Droit coïncidait avec son propre intérêt.

Les sénateurs étaient curieux d'entendre le proscrit. Ils le prièrent de leur raconter son histoire. Alors il parla. Il dit les

longues marches à pied, les hasards, les embûches de la route, les nuits d'hiver dans l'Apennin, les hautes murailles frôlées silencieusement, les figures des sbires entrevues aux torches à chaque barrière, le miracle constant d'une protection invisible... Et il termina par une action de grâces. « Il lui semblait, maintenant, qu'il était revenu à son foyer. N'ayant plus ni puissance, ni richesses, il ne pouvait rien offrir à la Seigneurie, mais tout ce qui lui restait, c'est-à-dire sa personne, était à elle jusqu'à la mort... » Le Doge, touché de ces infortunes, répondit qu'il le félicitait d'avoir échappé à tant de périls, et « qu'il en ressentait plus de plaisir que si c'était son propre fils qui avait échappé au naufrage... » Le retour à la gondole fut accompagné du même cérémonial que l'arrivée. Et Guido, salué par le peuple, s'en revint, à travers les canaux bordés de têtes curieuses, jusqu'au Canareggio, à la maison Malombra, où il allait vivre, désormais, avec une pension honorable de cent *scudi* d'or.

Ainsi se terminait sa seconde fuite devant une seconde invasion. Venise, une fois encore, accueillait le voyageur que repoussaient toutes les cités de la « terre ferme. » Une fois encore, elle lui offrait le rempart de ses eaux, le trésor de ses beautés, la consolation de ses mirages. Certes, pour toute tristesse et à toutes les étapes de la vie, c'est l'hôtellerie discrète et somptueuse, celle où l'âme glisse le plus voluptueusement aux profondeurs du sommeil. Mais aux yeux fatigués du proscrit, quelle splendeur! A l'oreille inquiète du fugitif, quel repos! Guidobaldo ouvre ainsi, dans l'histoire, la marche des pèlerins de Venise. Il est le patron de ces âmes meurtries qui, au cours des siècles, sont venues endormir leurs blessures au bercement de sa lagune ou y retremper leurs ailes pour un nouvel essor.

Mais y aurait-il un nouvel essor? La puissance de César semblait, cette fois, bien solide. Instruit par l'expérience, il prenait les meilleurs moyens de durer. Son administration à Urbino devenait plus douce. Il avait dit, tout d'abord, que s'il avait perdu cet État, c'était « par trop de douceur : » c'était exactement le contraire de la vérité. Et il prescrivit, de plus en plus, la modération. Cette attitude lui concilia quelques partisans. L'exil recommençait donc pour Guidobaldo, implacable et sans espoir. Les jours succédaient aux jours sans

grand changement : une saison de bains aux boues chaudes d'Albano était sa distraction principale.

Pourtant, les nouvelles de la « terre ferme » n'étaient pas toutes mauvaises. A Urbino, la révolution fermentait toujours. Il fallait changer constamment le gouverneur. Une suggestion d'envoyer des ambassadeurs à Rome, pour assurer le Pape du loyalisme des Urbinates, avait tourné de façon ridicule. Les ambassadeurs craignaient d'être retenus comme otages : ils se récusaient l'un après l'autre. On avait dû en enfermer quelques-uns dans le donjon de Cesena, pour leur donner le goût des voyages. Le peuple des campagnes aussi restait fidèle, surtout dans le Montefeltro. Naturellement, César, violant ses engagemens, avait tenté de reprendre les *rocce* laissées à Guido. La forteresse de Majuolo, l'obélisque jumeau de San Leo, était tombée, mais San Leo tenait toujours. L'intrépide et savant Fregoso, rembûché dans ce repaire avec quelques Feltriens de vieille roche et de grosses pièces d'artillerie, défiait les forces du Pape et de la France conjuguées. Elles étaient pourtant commandées par un des plus habiles lieutenans de César, l'Espagnol Remires. Quant au roi de France, il avait tellement épousé la cause des Borgia, qu'il avait détaché de son armée, c'est-à-dire perdu pour son expédition de Naples, huit cents Gascons, dont il aurait eu grand besoin. Ces gaillards étaient venus camper autour de l'âpre citadelle, logeant chez l'habitant, épouvantant les familles, humant le piot, pourchassant le poil et la plume, odieux.

Cependant le siège n'avançait pas. Au contraire, les assiégés jouaient mille tours à leurs persécuteurs. Un jour de tempête noire, où des torrens d'eau submergeaient le rocher, Brizio, le vétéran qui avait surpris San Leo et son ami Marzio parvenaient à descendre de la citadelle et à traverser les lignes des assiégeans sans être vus, et ils gagnaient Mantoue pour tâcher d'en obtenir quelque renfort. Ils échouaient dans leur entreprise, ne pouvant décider que vingt-cinq hommes à les suivre. Mais ils revenaient avec cette petite troupe au pied du rocher et se présentaient au chef de l'armée franco-pontificale, comme gens désireux de s'enrôler à la solde des Borgia. Ils étaient inconnus : on les accepta, et ainsi on leur donna le moyen de s'approcher de la citadelle. Ils s'en approchèrent si près qu'ils s'en firent reconnaître et y rentrèrent joyeusement.

Un autre jour, tandis que les Gascons attendaient que Fregoso voulût bien se rendre, des nuées de paysans descendus des montagnes environnantes tombèrent sur eux, au lever de l'aube, les surprirent séparément chez l'habitant, en égorgèrent un bon nombre et dispersèrent le reste. Alors Remires en vint aux grands moyens : comme les défenseurs de San Leo avaient dû laisser au dehors leurs familles, il fit arrêter et conduire à Urbino leurs femmes et leurs sœurs, les menaçant des pires traitemens si les hommes ne se rendaient pas. Puis il se retrancha derrière une colline avec toute l'artillerie dont il disposait et se mit à battre les murs, espérant faire brèche. Mais ce fut en vain. Les grosses pièces de Fregoso répondirent et détruisirent, en un instant, vingt bombardes pontificales. Dans ce duel entre le lettré et le soudard, c'est le lettré qui se révéla le meilleur artilleur. Tout cela éternisait la lutte. « On peut monter à San Leo, » dit Dante, mais il le dit comme le dernier degré du possible, immédiatement avant l'impossible. En fait, ni le « mulet chargé d'or, » ni le soldat couvert de fer ne purent y entrer. Sur le mont du saint ermite et de Jupiter Feretrius, l'aigle des Montefeltro planait toujours.

En recevant ces nouvelles, Guidobaldo reprenait espoir. Il saisissait sa bonne plume et écrivait à ses fidèles des lettres d'encouragement. C'est peu de chose qu'une lettre de Prétendant, quand on sait que le Prétendant ne la suivra jamais : c'est beaucoup quand il a prouvé qu'il est homme à paraître, à l'improviste, dans la bagarre. Malgré la bonne garde que faisaient autour de la ville les soldats de Borgia et ses innombrables espions, les messages de Guido touchaient ses sujets. La conspiration était en permanence. En apparence et pour l'étranger, que César endoctrinait avec une imperturbable assurance, la paix régnait dans les Marches et les Romagnes, et l'État d'Urbino était solidement enchaîné à la barque de Saint-Pierre. En réalité, il ne tenait qu'à un fil.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

L'AVENIR DES PETITS ÉTATS[1]

IV

LA BULGARIE

I

Au mois de juillet 1885, la princesse Clémentine d'Orléans, duchesse de Saxe-Cobourg et Gotha, et son plus jeune fils, le prince Ferdinand, vinrent passer quelques jours chez le roi et la reine des Belges, au chalet royal d'Ostende. J'étais alors de service auprès du roi Léopold. Chaque matin, dans la pièce où je travaillais, séparée par une simple cloison de la chambre du prince (car cette partie du chalet est construite en bois), j'entendais le bruit d'une scène étrange et qui m'intriguait. Ferdinand de Cobourg entrait régulièrement en colère et malmenait son secrétaire, un jeune Autrichien. Cet orage quotidien ne se terminait qu'à l'arrivée de la princesse Clémentine qui, avec de bonnes paroles, apaisait son irascible rejeton.

Un jour, je me hasardai à demander l'explication de ces colères matinales au secrétaire autrichien, en le plaignant d'avoir affaire à un maître aussi peu sociable. « Ne me plaignez pas, me répondit cet honnête homme. La mauvaise humeur du prince Ferdinand est très naturelle. C'est un esprit supérieur, d'une haute ambition. Il s'indigne et se désespère de n'être qu'un cadet de famille, de ne jouer aucun rôle, alors qu'il se sent fait pour porter une couronne. » Tandis qu'il parlait, je

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier et 15 mars.

regardais le prince, assis à côté de la Reine à la table royale, et je me demandais s'il y avait réellement l'étoffe d'un souverain, d'un moderne conducteur de peuple, dans ce jeune homme efféminé, couvert de bijoux, occupé en apparence de futilités, mais très intelligent et répondant avec esprit aux plaisanteries que lui décochait Léopold II.

Les paroles du secrétaire me revinrent à la mémoire, lorsque, deux ans plus tard, j'appris que Ferdinand de Cobourg avait accepté la couronne princière de Bulgarie, vacante depuis un an par l'abdication d'Alexandre de Battenberg. Le lieutenant de réserve de honveds, qui ne témoignait aucun goût pour le métier des armes, le jeune homme efféminé allait sans balancer prendre la succession d'un vrai soldat dans les circonstances les plus difficiles et les plus périlleuses. Il se préparait à régner sur un peuple, que nos yeux d'Occidentaux n'apercevaient au plus lointain de l'Europe qu'à l'état de demi-barbarie, n'usant de sa récente émancipation que pour se livrer plus librement à son jeu favori des conspirations et des attentats.

Je rencontrai, quelque vingt ans après, le prince de Bulgarie dans l'Orient-express entre Vienne et Bucarest, au moment où il allait échanger sa couronne vassale contre celle de Tsar. Le prince blond avait grisonné et pris du ventre. Son air hautain, le manque de franchise de son regard, ne le rendaient pas sympathique. Mais tout lui avait réussi. Je dus reconnaître qu'une ambition fortement enracinée peut suppléer à de belles qualités royales, même aux vertus militaires et à la séduction personnelle qui attire et qui conquiert, quand elle est servie par un sens politique supérieur, un esprit d'astuce heureusement développé et une conscience allégée de tout scrupule.

L'ambition, — une ambition effrénée, — explique toute la carrière de Ferdinand Ier. Elle a peuplé de trônes et de couronnes ses rêves d'adolescent; elle a donné à son cœur, plutôt prudent, le courage de vivre au milieu d'hommes familiers avec l'assassinat politique; elle lui a fait entrevoir, avec la réalisation de ses desseins balkaniques, l'empire d'Orient comme la dernière étape d'une existence prestigieuse. Or il est arrivé, chose assez rare dans le mariage des peuples avec leurs dynasties, que cet homme est bien le roi qu'il fallait aux Bulgares. Il personnifie parfaitement son pays aux yeux des étrangers. Si différent qu'il soit, par ses goûts luxueux et raf-

finés, sa curiosité intellectuelle, la tendance mystique et superstitieuse qu'on remarque en son esprit, de ses sujets rudes et réalistes, il représente bien néanmoins l'âme bulgare, âpre au gain, furieusement vindicative, dévorée de convoitises et de cupidités. Sa politique tour à tour sinueuse, perfide ou brutale, est comprise et approuvée par la nation. Si celle-ci lui a fait parfois un reproche, c'est de ne pas travailler aussi vite que l'aurait souhaité l'impatience de ses appétits. En réalité, l'ambition du Tsar a toujours été plus vaste que celle de ses sujets.

Le peuple bulgare avait pris conscience de lui-même, il s'était senti une âme nationale, après la publication de l'iradé du Sultan Abdul Aziz lui accordant en 1870 une existence religieuse, distincte de celle des Grecs de l'empire. La création d'un exarchat bulgare a brisé les chaînes spirituelles qui liaient ce peuple à l'hellénisme sous la férule du patriarcat œcuménique. Il est curieux de constater que, parvenu le dernier à l'indépendance, il a vite dépassé ses voisins balkaniques, non pas en civilisation, mais en aspirations démesurées.

Une expression courante désigne les Puissances germaniques comme des nations de proie. La Bulgarie peut être rangée dans cette catégorie, empruntée à l'histoire naturelle : c'est l'épervier qui veut voler sur les traces des grands rapaces. On l'a appelée, dans le même ordre d'idées, la Prusse des Balkans. Quoique le Bulgare ne ressemble guère au naturel de la rive droite de l'Elbe, qu'il soit aussi égalitaire et aussi démocrate que l'autre est respectueux des privilèges nobiliaires et courbé sous l'autorité de ses rois, l'exemple de la Prusse a certainement troublé la cervelle des politiciens de Sofia. Quant à Ferdinand Ier, il a espéré sans nul doute résumer en sa personne toute la dynastie des Hohenzollern, depuis Frédéric II, le ravisseur de provinces, jusqu'à Guillaume Ier, le fondateur d'un empire agrandi aux dépens de ses voisins.

Une couronne impériale, — et quelle couronne ! — celle de Constantin et des empereurs byzantins, voilà donc ce qu'il a eu devant les yeux, dès qu'il a mis le pied sur ce sol mouvant de l'Orient, où se sont élevés jadis et écroulés tant d'empires. Des prétentions rivales du panhellénisme, il n'a jamais eu cure, sachant bien qu'elles n'avaient qu'un support moral, l'influence religieuse du patriarche de Constantinople, en pleine décroissance depuis qu'il avait cessé d'être en Turquie la tête unique

de l'orthodoxie. Il n'ignorait pas non plus les visées des tsars russes au sujet de la cité impériale, mais il comptait sur son étoile, sur son habileté et sur les ennemis de la Russie pour les écarter de son chemin. Je dois à la vérité de dire que des étrangers très compétens qui comparaient, il y a quelques années, les progrès accomplis par les différens États de la péninsule, l'esprit et la force de leurs armées, les qualités laborieuses de leurs habitans, étaient enclins à considérer les Bulgares comme les héritiers les plus probables des Turcs sur les bords de la Marmara et du Bosphore.

Ferdinand Ier n'a attiré l'attention inquiète de l'Europe qu'au bout de vingt années de règne. Jusque-là il avait seulement piqué sa curiosité. Mais, à partir de 1908, il n'a pas cessé d'occuper les chancelleries des gouvernemens et les oreilles du public du bruit causé par son ambition. Ce n'est pas lui faire trop d'honneur, ainsi qu'à son peuple, que de les ranger, à cause de la seconde campagne balkanique de 1913, qui avait laissé la péninsule bouleversée et non pacifiée et la question d'Orient rouverte et dangereusement élargie, parmi les fauteurs de la guerre mondiale.

II

Le second prince de Bulgarie a profité de la bonne fortune de n'avoir pas été appelé à régner le premier sur la nouvelle principauté. Un autre a essuyé les plâtres de la résidence princière. Un autre avait été aux prises avec les difficultés extrêmes du début. Elles provenaient à la fois de la tutelle accaparée par la Russie, comme conséquence légitime de la libération du peuple bulgare par les armées du Tsar, et des mœurs politiques de ce peuple, doté sans transition, au sortir de la servitude, d'une complète liberté. Ferdinand a bénéficié des erreurs, des tâtonnemens, de l'inexpérience d'Alexandre, comme aussi de ses succès. Quand il a été élu, la réunion de la Roumélie orientale à la Bulgarie était un fait accompli et la victoire de Slivnitza avait valu à la jeune nation le respect de ses voisins et la considération étonnée des grandes Puissances.

Les sept années du premier règne avaient servi encore à délivrer la Bulgarie de toute ingérence étrangère. Les Bulgares, peuplade d'origine touranienne, n'ont emprunté aux Slaves que

leur idiome, lorsqu'ils se sont fixés au Sud du Danube. Entre eux et les Russes il n'y a point d'affinités réelles. Sous le poids du joug le plus dur, le souvenir d'avoir été une race dominatrice des Balkans et qui faisait trembler les empereurs de Constantinople avait survécu obscurément au fond de leurs esprits ignorans. Une fois libérés, la reconnaissance, à défaut des liens du sang, ne les a point attachés à leurs libérateurs. Ils n'ont voulu ni des généraux, ni des pédagogues, ni surtout des tuteurs, envoyés de Russie. La scission entre l'empire des Tsars et sa protégée récalcitrante a été complète après le départ forcé d'Alexandre de Battenberg. Malgré la reprise des relations amicales, malgré de nouveaux services rendus, le gouvernement impérial n'a jamais regagné le terrain perdu par lui à Sofia le jour qu'il a contraint maladroitement ce prince à abdiquer. Ferdinand pouvait donc manœuvrer à l'aise sur un champ débarrassé des servitudes et des hypothèques créées par le Congrès de Berlin, car son vasselage envers le Sultan ne fut jamais que nominal.

A l'intérieur, cette population de paysans économes, travailleurs, sobres et robustes, avait été, dès le lendemain de son affranchissement, la proie d'une bande de politiciens, fruits secs des écoles et des universités étrangères. Ils y avaient puisé pêle-mêle des notions scientifiques et des idées fort avancées. Conspirateurs par vocation, nihilistes par fréquentation, leur principal souci fut de s'emparer du pouvoir, ce qui rendit tout gouvernement régulier impossible. De ce ramassis d'ambitieux vulgaires, de ce chaos d'intrigues acharnées à se combattre, quelqu'un cependant avait surgi, au moment où le Battenberg était renversé par un complot militaire. Stamboulof, homme d'État incomplet, mais volonté violente, sachant s'imposer à force d'énergie brutale, avait accaparé la régence. Pendant la vacance du trône, il rétablit l'ordre avec une poigne de fer, étouffa les insurrections, terrorisa les résistances par des exécutions sommaires et des emprisonnemens arbitraires, et installa un régime de dictature qui sauva la situation, en accumulant contre son auteur des rancunes sans merci. Il put alors introduire en Bulgarie le prince étranger que le Sobranié avait docilement élu sur son ordre. Le rôle de Ferdinand se trouvait singulièremt simplifié et amoindri. Il était relégué dans l'ombre du tout-puissant dictateur, qui se chargeait de gouverner et d'agir.

L'humiliation de cette attitude, le prince de Cobourg l'a subie pendant sept ans, sept années de dissimulation, qu'il a employées à consolider sa situation personnelle, à étudier les hommes et le terrain, à gagner des partisans, et il a attendu ainsi l'heure de la chute inévitable de son maire du palais. Il ne s'est senti assez fort pour lui tenir tête qu'après la naissance d'un héritier de sa couronne, qui avait resserré les liens, encore très lâches, existant entre son peuple et lui. Dans le court conflit qui mit fin à la tyrannie du dictateur, le prince eut l'appui de l'armée. La rue resta tranquille et Ferdinand commença à régner.

Privé du pouvoir, Stamboulof était un homme perdu. Il avait prédit lui-même qu'il serait assassiné, car il avait conscience de l'atmosphère de haine et de vengeance qui l'entourait. L'Europe ne fut pas très surprise, en apprenant, un an après sa chute, qu'il avait été tué à coups de yatagan dans une rue de Sofia. Sa veuve et les ennemis du prince ont jeté à ce dernier l'accusation de complicité. Un crime politique le débarrassait d'un serviteur qui ne lui pardonnait pas son renvoi et serait devenu un adversaire dangereux à la tête de l'opposition. Mais cet homme avait trop d'ennemis, pour que ses menaces eussent le temps de mûrir et ses projets de s'exécuter. Ferdinand le savait : il partit pour Marienbad ; de loin il resta spectateur impassible d'un événement facile à conjecturer.

Stamboulof lui laissait une principauté tout organisée, ayant réalisé sous sa main vigoureure des progrès rapides et incontestables. Ponts, routes, chemins de fer, il avait commencé à tout créer à la fois pour développer les ressources nationales, en même temps que des écoles, des lycées et des casernes, si bien que l'instruction populaire était plus répandue en Bulgarie que dans les royaumes voisins et l'armée toute préparée à défendre le pays. Les blés bulgares s'exportaient, comme ceux de la Roumanie, en Occident ; les entrepositaires d'Anvers les vendaient déjà, sous le nom générique de blés du Danube, mêlés aux céréales supérieures de Moldavie et de Valachie, ce qui n'était pas sans déplaire aux Roumains. Durant la période 1909-1914, la Bulgarie a vendu chaque année à l'étranger environ 2 250 000 quintaux de blé et 2 millions de quintaux de maïs.

De son côté, le Prince avait appris à connaître et à manier les politiciens bulgares. Sans s'immiscer dans les querelles des partis, sans sortir de l'isolement orgueilleux où il se tenait

confiné, il surveilla attentivement la politique intérieure. Il discernait de loin les courans qui se manifestaient et, en appelant successivement au pouvoir les ambitions impatientes, il sut toujours, au moment voulu, museler l'opposition et faire primer sa volonté. Mais l'intérêt qu'excite pour nous son action personnelle se concentre dans la politique extérieure, dont un accord tacite des partis lui avait abandonné l'entière direction.

« Je suis mon Fouché et mon Talleyrand, » se plaisait-il à dire à ses intimes qui le félicitaient de ses succès. Voilà ses deux modèles. Nous avons vu Fouché à l'œuvre, quand il se débarrassa de Stamboulof. Examinons maintenant comment s'est comporté Talleyrand.

III

Son habileté éclate tout de suite, en même temps que sa duplicité naturelle, dès qu'il est informé de son élection au trône de Bulgarie. Il ne tient aucun compte des conditions posées par l'acte de Berlin : firman d'investiture du Sultan, reconnaissance de l'élection par les grandes Puissances. Il n'écoute même pas les conseils de patience du gouvernement autrichien, dont il était le candidat secret. Ayant reçu la députation du Sobranié, chargée de lui notifier le choix de l'assemblée, il écrit au tsar Alexandre III, alors à Copenhague, sollicitant sa « bénédiction, » sans laquelle il n'accepterait pas la couronne, et il part aussitôt pour la Bulgarie, de sorte que la lettre du Prince parvient à l'Empereur en même temps que la nouvelle de son entrée à Sofia, où il est acclamé. On ne se moque pas plus effrontément d'un souverain, de qui l'hostilité était aussi à craindre que la bienveillance était à ménager, et l'on ne traite pas plus lestement un congrès européen et ses protocoles. Ferdinand avait calculé que les Puissances, incapables de prendre une résolution commune, ne s'entendraient pas pour le mettre dehors; dans ce cas, possession vaudrait titre. Et il ne s'inquiéta pas outre mesure de n'être pas reconnu par elles, certain qu'elles finiraient par s'exécuter tôt où tard. La reconnaissance toutefois se fit attendre pendant neuf ans.

Il lui fallut d'abord se réconcilier avec la Russie, qui le boudait avec ostentation, car cette attitude s'imposait comme un exemple aux autres cours. La conversion de son premier

né, le prince Boris, âgé de deux ans, à l'orthodoxie, lui procura en 1896 le moyen de rentrer en grâce auprès du Tsar. On a jugé sévèrement ce sacrifice de la foi religieuse à l'intérêt dynastique, méconnaissance éclatante d'engagemens pris envers l'Église. Comme une mauvaise action a quelquefois sa récompense, le prince de Bulgarie, à la suite de la conversion de son héritier, est entré la tête haute dans la société des princes régnans, où il avait trouvé porte close jusqu'alors. La Russie se déclarant satisfaite, le Sultan n'avait plus de motifs pour refuser à son vassal le firman d'investiture.

Devenu Bulgare, par ambition, le descendant des Cobourg-Kohary n'a jamais cessé d'être Hongrois par inclination et par atavisme. Il a continué de subir l'attraction du milieu où il avait grandi. C'est en Hongrie qu'il revenait chaque année chercher des inspirations, se refaire et se reposer de sa cohabitation avec son peuple, car la rusticité bulgare ne laissait pas que de froisser sa nature de sybarite. En Hongrie aussi est sa fortune domaniale, très obérée par son goût pour le faste : une propriété terrienne, fragment de l'héritage opulent des magnats Kohary dévolu à son frère aîné. L'empereur François-Joseph, à qui il avait prêté son serment d'officier, est le seul souverain qu'il ait constamment traité avec respect. L'ancien lieutenant de honveds en a été récompensé par un avancement extraordinaire : il a été promu feld-maréchal hongrois. L'insistance, curieuse chez un prince étranger, qu'il a mise à obtenir du vieux monarque l'ordre de la Toison d'or, s'explique fort bien par l'envie que cette décoration excite chez les grands seigneurs de son pays d'origine, dont il avait toutes les vanités, et l'on comprend que l'Empereur ait mis quelque malice à faire languir son impatience pour avoir un gage de plus de sa fidélité. Les ministres austro-hongrois, depuis le comte Kalnocky jusqu'au comte Berchtold, ont toujours vu en Ferdinand leur homme de confiance. Ils l'ont soutenu sous main à ses débuts, veillant à ce que l'Europe ne créât pas trop d'embarras à ce nourrisson de leur politique. L'empire habsbourgeois n'a pas voulu le compromettre, en le reconnaissant avant les autres États, mais son représentant à Sofia entretenait avec lui des relations privées et intimes. Que si ce prince hongro-bulgare a été amené par les circonstances et par les nécessités de sa situation balkanique à faire quelques infidélités à la cour de

Vienne, celle-ci ne lui en a pas tenu rigueur, sachant bien que l'enfant prodigue, lorsqu'il aurait besoin d'elle, lui reviendrait, avide de consolations, de conseils et de réconfort. Ce fut le cas pendant les jours sombres qui suivirent le désastreux traité de Bucarest. La cour de Vienne n'avait-elle pas elle-même à faire son *meâ culpâ*, ayant été la mauvaise conseillère de la perfidie de Ferdinand qui mit fin à l'union balkanique?

Avec la cour de Russie, ses relations sont bien différentes, même après la réconciliation et le parrainage du Tsar accordé au prince Boris, qui en était la consécration. Le prince de Bulgarie a beau multiplier ses démonstrations publiques de reconnaissance, monumens au Tsar libérateur, aux héros de Plevna, discours enthousiastes prononcés dans des cérémonies officielles, on le tiendra toujours à Saint-Pétersbourg pour versatile et suspect. Peu lui importe, au reste. Il sait que la Bulgarie peut compter sur la Russie, soucieuse de ne pas rompre les derniers liens qui l'attachent à cette pupille, trop émancipée. En septembre 1900, l'assassinat dans une rue de Bucarest d'un sujet roumain, Mihaleanu, par des Macédo-Bulgares et les craintes conçues pour la vie même du roi Carol ayant suscité un vif conflit entre les deux États voisins, chacun chercha à s'assurer d'un allié et d'un défenseur. La Roumanie s'adressa naturellement à l'Autriche-Hongrie, avec qui son souverain était déjà uni par un traité secret; une convention la garantit aussitôt contre une coalition de la Russie et de la Bulgarie. Ayant appris l'existence de cet accord, le cabinet de Sofia signa, le 13 juin 1902, une convention de contre-assurance avec l'Empire russe qui s'engageait à concourir au maintien de l'inviolabilité et de l'intégrité du territoire bulgare. Se servir ainsi de la Russie, comme d'un bouclier protecteur, se couvrir de son assistance, en cas de revers dans la grande entreprise militaire contre la Turquie, et plus tard se ranger sans remords parmi ses adversaires, lorsqu'il la croit à demi vaincue, telle fut en somme toute la politique de Ferdinand Ier envers la grande Puissance slave.

Le prince de Bulgarie a été de tous les souverains le client le plus fréquent de la Compagnie des wagons-lits, parce qu'il avait, comme Guillaume II, la manie des voyages et que l'état précaire de ses finances le contraignait à circuler de façon plus modeste. La plupart de ses déplacemens ont eu du reste un but

caché et une utilité pratique; il voyageait pour ses affaires beaucoup plus que pour son plaisir. Il voulait aussi se rendre populaire et se créer des appuis à l'étranger. Il n'y réussissait pas toujours. « Le prince Ferdinand, me disait le roi Carol, qu'il accablait de ses visites, est fort agréable, mais on ne peut se fier à lui. » A Paris, il posait pour le petit-fils de Louis-Philippe et pour le descendant des Bourbons; à Chantilly, il se présentait comme le neveu très déférent de l'oncle illustre, qu'entourait d'affection et de respect la Maison de France; à Windsor, comme le petit-cousin de la reine Victoria, qui l'accueillait d'un sourire indulgent. Aucun prince n'a plus joué que lui de sa parenté ni exploité davantage ses liens de famille : Français ici, Allemand là, toujours Hongrois et très Bulgare. Que l'homme véritable était difficile à découvrir sous ces avatars intéressés!

En voyageant, il faisait lui-même sa propre diplomatie, diplomatie occulte dont il ne laissait le travail à personne. Son éloignement pour les diplomates de carrière se manifestait même envers les ministres étrangers, auxquels il demeurait invisible, sauf dans les fêtes officielles, assez rares à sa cour. Ce système de claustration fut poussé à ses dernières limites, lorsqu'il eut acquis le titre et le rang de Majesté.

A la cour de Berlin on ne l'aimait guère, tant qu'on n'a pas eu besoin de lui, et l'Empereur n'essayait pas de l'attirer dans sa clientèle. Défiance et antipathie réciproques, jalousie de comédiens qui exerçaient leur art sur des tréteaux très différens. Lorsqu'il se fut proclamé Tsar, il fit attendre pendant trois ans sa première visite officielle à la famille impériale. J'ai été informé en 1910 de l'irritation que ce retard volontaire causait à Guillaume II. Cela n'a pas empêché l'Empereur allemand, de concert avec son allié autrichien, de jouer auprès du souverain des Bulgares, vaincu et humilié, le rôle de tentateur, jusqu'à ce qu'il se fût jeté dans les bras qu'on lui tendait.

IV

Aux yeux du prince de Bulgarie, le firman d'investiture et la reconnaissance de son élection par les Puissances n'étaient que le premier échelon de son ascension vers de plus hautes destinées. A l'instar de ses confrères de Roumanie et de Serbie,

il lui tardait de faire figure de Prince indépendant. Mais, depuis la guerre russo-turque, la paix régnait en Orient, et la Russie, qui avait vu le traité de San Stefano annulé par le Congrès de Berlin, ne se souciait pas d'y rallumer des hostilités. Aucune Puissance n'était disposée à soutenir les ambitions de Ferdinand. Il alla à plusieurs reprises sonder le terrain dans les cours étrangères, notamment à Bucarest; il n'en rapporta que le conseil de ne pas tenter l'aventure d'une rupture prématurée avec la Turquie.

A la satisfaction morale que lui aurait procurée l'indépendance complète, le peuple bulgare, encore plus sensible aux avantages matériels, aurait voulu ajouter quelque chose de tangible, des agrandissemens territoriaux immédiats. Ses convoitises se portaient invinciblement du côté de la Macédoine, où s'agitait une population bulgarisée, en lutte constante, non seulement avec les autorités turques, mais avec les communautés serbes et hellènes. Les attentats fomentés dans cette province par le cabinet de Sofia, les incursions des comitadjis, les répressions sanglantes ordonnées de Constantinople, forment un chapitre lugubre et monotone de l'histoire des Balkans à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe. Les grandes Puissances, émues de cette longue série de crimes, obtinrent d'Abdul-Hamid en 1903 l'acceptation d'un programme de réformes, qui ne furent jamais que partiellement appliquées. Par un contre-coup naturel, les réfugiés macédoniens en Bulgarie, moitié patriotes et moitié bandits, prêts à toutes les besognes, y entretenaient une fermentation et une propagande que le gouvernement, après les avoir excitées, aurait craint d'enrayer. L'effet s'en fit sentir dans les événemens auxquels la principauté allait être mêlée.

Dans l'été de 1908 la révolution éclate soudainement à Salonique et triomphe à Constantinople. L'occasion de secouer son vasselage nominal s'offrait d'elle-même à Ferdinand. Je tiens d'un témoin très digne de foi, qui se trouvait en ce moment-là à Sofia, que les chefs de l'armée, toute préparée à une action énergique, pressèrent le Prince de marcher à la tête de ses troupes sur Constantinople, en appelant à la liberté les chrétiens ottomans. Que pouvait-on lui opposer? Le corps d'armée révolutionnaire de Salonique et celui de la garde en garnison dans la capitale. Ce dernier aurait été jeté dans le

Bosphore avant que les autres, dispersés en Asie, eussent eu le temps d'accourir. Maître de Constantinople, il aurait fallu une intervention européenne, difficile à mettre en mouvement, pour en déloger l'intrus. Il ne s'y serait pas maintenu contre la volonté des Puissances, mais de cette randonnée victorieuse il aurait sûrement conservé un grand prestige et des morceaux de territoire importans. Quant à l'indépendance vis-à-vis de la Porte, personne après cela ne se serait avisé de la lui contester. Ferdinand n'osa pas se lancer dans une entreprise aussi aventureuse, capable seulement de tenter un militaire. Ce politique, qui n'avait pas encore vu le feu, n'a pas dans les veines du sang de soldat. Il préféra une autre voie moins glorieuse, mais plus sûre.

Il chercha à lier partie avec le cabinet de Vienne, dont il connaissait assurément les projets touchant la Bosnie et l'Herzégovine. Jusqu'à quel point les deux compères se sont-ils concertés, il est encore difficile aujourd'hui de le préciser, mais la coïncidence de leurs actes justifie le soupçon d'un accord intime. Le 23 septembre 1908, François-Joseph reçoit à la Hofburg de Budapest Ferdinand de Bulgarie, prince vassal du Sultan, avec les honneurs réservés aux souverains indépendans. Dans le même moment le gouvernement bulgare, tirant prétexte d'une grève, fait occuper et exploiter par des soldats du génie les tronçons de ligne de la Compagnie ottomane des chemins de fer orientaux passant sur son territoire. Au commencement d'octobre, François-Joseph informe personnellement les souverains et chefs d'État de son intention d'annexer à la monarchie austro-hongroise les deux provinces dont il n'était que l'administrateur. Le 6 octobre, Ferdinand proclame l'indépendance de la Bulgarie et prend le titre de Tsar. Comment n'être pas frappé de la concordance suspecte de ces événemens?

La question de l'indépendance était posée vis-à-vis de la Turquie. Elle n'était pas résolue, par ce geste unilatéral, selon le vœu de la Bulgarie, pas plus du reste que celle de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine au profit de l'Autriche-Hongrie. Après des discussions, où excelle la diplomatie ottomane, et qui faillirent parfois s'envenimer, il fallut financer et racheter au propriétaire ses droits de propriété. Il en coûta 82 millions aux Bulgares, tant pour la capitalisation du tribut rouméliste payé à la Turquie que pour l'achat des tronçons des chemins

de fer orientaux. Une combinaison financière, suggérée par la Russie, toujours serviable et amicale, permit au jeune État de trouver cette somme, sans avoir à s'endetter. Néanmoins, l'opération ne jetait aucun lustre sur la politique du nouveau Tsar, et il y avait tout de même quelque différence entre le payement d'une rançon et la conquête de l'indépendance à la pointe des baïonnettes, comme avait été acquise celle de la Roumanie. L'armée bulgare, qui avait conscience de sa force, constatée par tous les attachés militaires étrangers, fut humiliée de la solution pécuniaire et pacifique du conflit. Dès lors elle brûla d'entrer elle-même en scène contre les anciens maîtres de son pays.

Ce désir de revanche, non moins que les fautes commises par le gouvernement des Jeunes-Turcs, facilita trois ans plus tard la conclusion du bloc balkanique, sous la forme de traités d'alliance signés par la Bulgarie avec la Serbie et la Grèce. L'idée circulait dans les esprits d'un bout à l'autre de la péninsule. Aussi a-t-elle eu vraisemblablement plusieurs pères qui peuvent revendiquer l'honneur de lui avoir donné le jour. Cependant le tsar Ferdinand n'a pas hésité à s'attribuer cette paternité douteuse. M. Venizelos, l'homme d'État attentif à saisir l'occasion de réaliser les aspirations de l'hellénisme, a pris incontestablement l'initiative de pourparlers directs et secrets avec le cabinet bulgare. Ce qui est certain aussi, c'est qu'il y eut dès l'origine divergence de vues quant au but à atteindre entre Ferdinand Ier et ses alliés. Impuissant à endiguer le courant belliqueux qui régnait en Bulgarie et décidé cette fois à jouer la partie sur les champs de bataille, il n'a pas considéré l'union balkanique comme une coalition d'États égaux, que les mêmes mobiles poussaient à prendre les armes. En cas de succès, la guerre de libération devait, dans sa pensée, se changer immédiatement en guerre de conquête, en même temps qu'elle donnerait aux Bulgares, plus nombreux et mieux préparés militairement, l'hégémonie de la péninsule. Il a tout de suite entrevu, comme couronnement de la victoire, la prise de Constantinople, puisque c'est contre la capitale, et non en Macédoine, que s'est porté son principal effort. Tels sont les films captivans qui se déroulèrent devant le Tsar et son armée, avant même que commençât la déroute turque. La preuve en est encore dans l'acharnement des généraux bulgares contre la

ligne de Tchataldja, après que leur foudroyante offensive eut assuré la délivrance de la Macédoine, but avoué de la croisade, et mis entre leurs mains presque toute la Thrace. On sait qu'à Tchataldja ils se heurtèrent finalement au *veto* de la Russie.

Dans la guerre fratricide pour le partage des dépouilles, la conduite de Ferdinand paraît au premier abord inexplicable. Pourquoi un homme si avisé et si prudent s'est-il laissé entraîner à commettre cette faute politique impardonnable, sans parler de la perfidie de l'attaque brusquée contre les Serbes et les Hellènes? Il faut donc que l'inquiétude que lui inspirait, avant l'écrasement de la Turquie, le sort des batailles se soit transformée en une confiance illimitée dans la supériorité de son armée. Il est avéré aussi que l'âpreté au gain du peuple bulgare, l'influence et les menaces des Macédoniens, ne lui auraient pas permis de consentir à un partage équitable de la Macédoine, non plus qu'à l'abandon de Salonique. Ambition, orgueil et convoitises aveuglèrent également le souverain, son peuple et ses soldats.

Le châtiment ne se fit pas attendre. Le Tsar bulgare a bu jusqu'à la lie l'humiliation de la défaite. Ses demandes suppliantes d'intervention à la France et à la Russie restèrent sans effet. Son télégramme au roi de Roumanie, qui a dû coûter le plus à son orgueil, n'arrêta pas la marche de l'armée roumaine. Après son refus de se prêter à un accommodement avec la Serbie et la Grèce, il avait lâché la proie pour l'ombre, dégarni la Thrace et concentré toutes ses forces contre ses anciens alliés. Les Turcs, qui ne professent pas plus que lui la religion des traités, lui jouèrent le mauvais tour de violer immédiatement celui qu'ils venaient de signer à Londres, de reprendre sans coup férir Andrinople et d'envahir ses États. La leçon, pour méritée qu'elle fût, ne pouvait pas être plus cruelle.

Dans ces circonstances néfastes, l'attitude du peuple bulgare mérite d'être soulignée. Pas de récriminations contre le souverain, auteur du désastre national, pas de manifestations hostiles. On eût dit que la complicité dans la faute liait le Tsar et ses sujets plus étroitement que ne l'aurait fait la communauté dans la victoire. Ils n'osaient rien lui reprocher, parce qu'ils se sentaient aussi responsables que lui du dénouement de l'aventure où ils s'étaient ensemble précipités. Il n'y eut de sacrifiés que le ministre Danef et ses collègues. Mais c'est le

sort commun à tous les ministres de servir de boucs émissaires à leurs concitoyens.

V

Pendant ce fatal mois de juillet 1913, Ferdinand avait imploré en vain l'entrée en scène de la Russie. Cette puissance, dont il avait dédaigné les offres d'arbitrage, quand il croyait tenir dans ses mains la victoire, s'était contentée, ainsi que la France, de conseiller la modération à la Grèce et à la Serbie. Autant prêcher la douceur à des esprits exaspérés. Une politique, plus difficile à pratiquer au point où en étaient les choses, mais plus prudente sans contredit, — nous nous en apercevons aujourd'hui, — n'eût-elle pas commandé de s'interposer entre les belligérans pour empêcher les vainqueurs de se faire un ennemi irréconciliable du vaincu? Sinon, mieux eût valu dépecer la Bulgarie, écraser ce nid de guêpes batailleuses, rayer ce royaume de la carte de l'Europe, comme M. Zimmermann annonçait froidement l'année suivante qu'on ferait de la Serbie, si elle repoussait l'ultimatum austro-hongrois. Mais une pareille exécution n'eût été ni humaine ni réalisable. Le cabinet de Vienne, qui avait voulu soumettre à revision le traité de Bucarest, ne pouvait pas laisser démolir le trône de son protégé.

L'hiver et le printemps suivans, la Bulgarie et son Tsar vécurent dans un recueillement farouche, en grommelant des reproches dont on ne parut pas s'inquiéter à Saint-Pétersbourg. Malheur aux vaincus qui ont mérité leur sort! Tel n'était pas l'avis des cabinets de Berlin et de Vienne. Leur diplomatie consolante n'est pas restée inactive à Sofia, tandis que les deux gouvernemens se préparaient sournoisement à une guerre prochaine. La rancune du Tsar désabusé ne visait pas uniquement, comme on l'a vu plus tard, la Serbie, la Roumanie et la Grèce. Elle enveloppait aussi dans sa fureur la Russie, qui l'avait livré, pensait-il, à ses ennemis. Ferdinand en a voulu mortellement aux ministres russes de leur partialité pour les Serbes, enfans gâtés du slavisme, et il a juré de se venger à la fois du triomphe des uns et de l'abandon des autres. Avec l'Autriche son entente fut complète, parce qu'elle se fortifiait d'une haine commune.

L'ultimatum austro-hongrois au cabinet de Belgrade l'aura

fait tressaillir de joie. La cour de Vienne lui dérobait sa vengeance; mais de la façon dont elle l'exécuterait il n'aurait pas à se plaindre, et il comptait bien participer à la curée. Contre son attente, l'armée serbe, par un effort désespéré, rejeta au bout de quelques mois les envahisseurs hors des frontières de la patrie. Les Empereurs d'Autriche et d'Allemagne appelèrent alors avec instance le Tsar des Bulgares à la rescousse.

Il avait observé, durant les premiers mois de la guerre, quels que fussent ses sentimens et ses desseins secrets, une neutralité assez correcte, commandée par la prudence. Prendre parti trop tôt pour les Empires centraux, c'était compromettre irrémédiablement la solidité de son trône, en cas de victoire de l'Entente, et s'exposer aux coups inexorables de la Russie. Mais, en suivant anxieusement la marche des événemens, il n'a contemplé, comme son ancien ennemi, Constantin de Grèce, qu'un côté du champ de bataille, celui qui était le plus voisin de ses regards, le front oriental. L'autre lui a échappé, quoique beaucoup plus important. Le jour où les Russes, sous la pression allemande, ont été contraints d'évacuer la Pologne, il a jugé la partie définitivement perdue pour eux et pour leurs alliés et s'est décidé à lever le masque : un masque de fausseté et de dissimulation, dont ce comédien consommé s'était couvert vis-à-vis des gouvernemens de l'Entente. Aux ministres des Alliés il laissait tout croire et tout espérer, pendant qu'il permettait les mêmes espoirs à ceux des Empires centraux. Il a eu ainsi le temps de peser les avantages qu'on lui offrait des deux côtés. Mais l'Entente, obligée de défendre les intérêts de la Serbie, sa courageuse alliée, de la Roumanie, son alliée imminente, et de la Grèce, sa protégée et sa cliente habituelle, n'avait pas, comme l'Allemagne et l'Autriche, les mains pleines de concessions qui ne leur coûtaient rien.

Alors qu'il traitait sous main avec les Austro-Allemands et que sa résolution était déjà prise, ses intentions sont demeurées impénétrables à ses amis de France. Jusqu'au dernier moment, il s'est étudié à endormir leurs inquiétudes par de vagues assurances, à aveugler leur clairvoyance par des déclarations sentimentales. Qu'il eût éprouvé quelque regret et quelque honte à tirer l'épée contre le pays de ses ancêtres, de ceux du moins dont il se targuait le plus volontiers, parce qu'ils étaient les plus illustres

ce remords de la dernière heure n'aurait rien eu que de naturel.

Pourtant, s'il a hésité quelque temps à se rendre aux sollicitations de l'Allemagne et de l'Autriche, ce n'est point un sentiment de cette nature qui l'aura retenu, — avec la crainte de prendre trop tôt les armes! — mais le souci même de son intérêt bien compris. Il est trop perspicace pour n'avoir pas vu qu'il allait souscrire avec l'Empereur allemand un véritable contrat de vasselage, comme un prince des temps féodaux avec Othon Ier ou Barberousse. Adieu les rêves de grandeur indépendante et de suprématie sans contrôle sur les Balkans! Adieu l'espoir de s'asseoir un jour sur le trône du Sultan, protégé intangible de l'Allemagne! La Bulgarie acquerrait peut-être toute la Macédoine, elle recevrait une part importante des dépouilles de la Serbie, elle déroberait au crédule Constantin la meilleure partie des territoires conquis en 1913, mais elle serait noyée elle-même dans la formidable *Mittel-Europa* qu'on prépare à Berlin. Elle servirait de passage à l'expansion allemande, de couloir à la pénétration germanique, qui se répandrait abondamment par ce canal dans le proche Orient. La Bulgarie ne serait plus qu'un fief éloigné des Hohenzollern et partagerait ce déshonneur avec la Turquie.

Dans ce moment décisif, en septembre 1915, le Sobranié, toujours docile aux volontés royales sur le terrain de la politique extérieure, osa se montrer récalcitrant. Les adversaires de l'alliance allemande et d'une guerre nouvelle tentèrent auprès du Tsar une démarche, au cours de laquelle ils parlèrent pour la première fois avec une franchise audacieuse. Mal leur en prit ; ils furent rabroués d'importance. Les hommes politiques qui n'ont pas consenti à se faire, comme les ministres Radoslavof et Tontschef, les valets de ce maître intransigeant, sont, d'ailleurs, dépourvus eux-mêmes d'influence : M. Guéchof, à cause de son âge; M. Ghénadief, en raison de sa versatilité et du discrédit dont il est l'objet; M. Stamboulinski, du parti agraire, le porte-parole des opposans, vu la maladresse brutale de son langage. Seul, l'ancien président du Conseil, M. Malinof, patriote intègre, jouit de quelque considération auprès du prince, qui lui sait gré de son opposition digne et mesurée. En définitive, dans cette jeune monarchie démocratique, Ferdinand de Cobourg agit, décide, ordonne, avec une autorité plus incontestée que celle de ses

Alliés, les souverains germaniques, dans leurs États héréditaires. C'est là le grand succès de sa politique intérieure, et la guerre présente a encore aidé à l'affermissement de son pouvoir personnel en Bulgarie.

Quant à sa politique extérieure, elle appelle toutes les sévérités de l'histoire. Que de peines il s'est données pour arriver à être proclamé souverain indépendant et reconnu comme tel au prix d'un marchandage sans gloire ! Dans ses campagnes balkaniques, que d'erreurs et de fautes son ambition ne lui a-t-elle pas fait commettre ! Elles ont réduit en fin de compte ce joueur insensé à la condition misérable d'un vaincu, dépouillé d'Andrinople, de Rodosto, de Cavalla et des trois quarts de la Macédoine. L'attaque perfide contre les Serbes et les Grecs sera toujours qualifiée de coup de rage ou de folie.

VI

Avec l'aide des Austro-Allemands, l'armée de Ferdinand n'a pas eu beaucoup de peine à faire la honteuse besogne d'écraser la malheureuse Serbie. Elle est rentrée sans résistance dans Cavalla, que Constantin, « le Tueur de Bulgares, » a eu l'aberration de lui livrer, mais elle a manqué son coup sur Salonique, où les Puissances de l'Entente l'avaient prévenue. L'année suivante, elle a attaqué la Roumanie. Nous saurons un jour si la diplomatie cauteleuse de la Russie n'avait pas réussi à inspirer au cabinet de Bucarest une fausse sécurité quant à ses véritables dispositions. Prise entre deux feux, l'armée roumaine a été forcée de reculer et d'abandonner la Dobroudja. Le programme de revanche de Ferdinand est désormais rempli au delà de ses espérances. A la Macédoine entière, Monastir excepté, il a ajouté la belle vallée de la Morawa, le plus riche morceau de la Serbie, qui le met en contact direct avec la Hongrie, au quadrilatère bulgare du traité de Bucarest, repris aux Roumains, toute la Dobroudja, que la Roumanie avait mis tant de soins à coloniser. Et voici que la Russie, dont il pouvait encore redouter un vigoureux effort offensif, abandonne la lutte. Ainsi gorgé et tranquillisé, il est prêt à faire la paix, en déclarant par la bouche de son ministre Radoslavof qu'il n'abandonnera rien de ses conquêtes.

Un bonheur aussi insolent est un défi à la morale et à la

justice immanente, bien lente parfois à se mettre en mouvement. Il n'y manque qu'une dernière faveur de la fortune et nous avons la ferme conviction qu'elle l'accordera au tsar Ferdinand : c'est l'obligation pour l'Allemagne et l'Autriche d'accepter les conditions de l'Entente. Nous pensons bien qu'au fond de son cœur il n'en serait pas très marri. L'abandon par l'Allemagne de tout espoir d'hégémonie européenne le délivrerait d'une tutelle qu'il déteste et le débarrasserait de l'amitié impérieuse de Guillaume II.

Son calcul évident sera alors de conserver tous les fruits de sa perfidie envers l'Entente, de réaliser tous les gains qu'il détient grâce à l'aide militaire de ses complices, et de régner paisiblement sur les Balkans, de l'Albanie à l'embouchure du Danube. Lui seul sortirait de la guerre mondiale les mains pleines. Il doit se dire avec un mauvais sourire que ce ne serait pas chose facile de le débusquer de sa forteresse balkanique. L'Entente manque en effet d'un point d'appui pour l'attaquer et l'obliger à capituler, et c'est la puissance russe.

Il y aura sans doute d'autres moyens de forcer Ferdinand Ier à se soumettre aux volontés des Puissances qu'une expédition militaire et il ne sera pas besoin de recourir à cette *ultima ratio* pour le réduire à merci. Aussi bien aurait-il tort de ne pas se préoccuper du lendemain, ni du soin d'affermir sa popularité dans un pays que la prolongation de la guerre a épuisé. La Bulgarie sera lente à se remettre de son long et meurtrier effort, n'ayant pas de grandes richesses naturelles à exploiter ni d'industries productives à développer. Ce n'est pas chez les empires centraux qu'elle trouvera la continuation des subsides qui ne lui sont pas ménagés, tant qu'il s'agit de poursuivre la lutte avec elles. La paix signée, leurs caisses lui resteront fermées. Le peuple bulgare, d'autre part, n'est pas devenu moins radical ni moins accessible aux idées socialistes. Si réfractaire qu'il ait été dans le passé à l'influence russe, lorsqu'elle était propagée par les agens d'un Tsar autocrate, peut-être à l'avenir serait-il moins résistant au souffle révolutionnaire qui lui arriverait, apporté par les vents violens du steppe. Ces vents déracineraient facilement une jeune dynastie, inhabile à rétablir en Bulgarie le bien-être et l'aisance.

VII

Quand on parle de la Bulgarie, il est impossible d'oublier la Turquie, ces deux ennemies mortelles s'étant transformées en amies inséparables par la grâce de Guillaume II. Un des spectacles les plus étranges de cette guerre n'est-il pas celui que nous offrent ces deux États, pratiquant l'un envers l'autre l'oubli des injures et le pardon des méfaits ?

A peine échappé au désastre de la guerre balkanique, le gouvernement des Jeunes-Turcs s'était livré pieds et poings liés à l'Allemagne. Hors d'elle, il ne voyait pas de salut pour l'Empire ottoman, je veux dire pour la bande d'aventuriers qui l'exploitait. La façon dont la Turquie s'est rangée du côté des empires centraux, après une brève comédie de neutralité, n'aura déçu que les gens ignorant les antécédens des Enver, des Talaat, des Djavid et de leurs acolytes. Mais il y a lieu d'admirer les illusions de ces Orientaux qui s'imaginaient, avec le concours d'officiers allemands, chasser les Anglais de l'Égypte, conquérir la Perse, menacer l'Inde, relever le prestige des Turcs aux yeux de l'Islam, en un mot redorer le Croissant. La perte de Bagdad, de la Palestine et de l'Arménie, le soulèvement de l'Arabie, n'ont-ils pas dissipé la confiance sans nuage qui régnait à Constantinople ? Talaat Pacha et Enver Pacha se sont vengés des défaites ottomanes par d'odieux massacres d'Arméniens, par le dépeuplement des côtes asiatiques, par des exécutions en masse de protégés chrétiens. Ils ont remplacé les victoires par des crimes, ce qui était plus dans leurs moyens. Dès lors, ils sont condamnés à disparaître. L'indignation de la conscience universelle et la colère des Turcs eux-mêmes, après qu'une guerre inutile aura achevé de ruiner et de démembrer leur pays, feront justice quelque jour de ces fous furieux.

Mais leur châtiment et l'établissement d'un régime réparateur ne résoudraient pas l'éternelle question d'Orient, et il n'est pas très vraisemblable que Constantinople change de maîtres à la restauration de la paix. Guillaume II avait imaginé une solution simpliste de la question d'Orient : l'exploitation de la Turquie par l'Allemagne, en laissant subsister la façade ottomane et le décor musulman des États du Sultan. L'occupation de la Mésopotamie par les troupes britanniques est venue bou-

leverser ce plan en cours d'exécution et rendre plus que problématique, dans les conditions où la finance allemande l'avait entrepris en 1902, l'achèvement du *Badgad-bahn*, la grande artère de pénétration, destinée à livrer l'Asie antérieure tout entière à l'avidité germanique. Les Puissances de l'Entente ne toléreront pas que les Allemands reprennent, à la faveur de la paix, la poursuite de leurs desseins. Mais pour mieux les en empêcher, il est nécessaire que la Turquie soit en Asie la grosse perdante de la partie qu'elle a si imprudemment engagée.

Au reste, Constantinople, après l'avortement des projets du germanisme, serait dépouillée d'une grande partie de sa valeur et de son importance. La capitale des Empereurs et des Sultans posséderait toujours la clef des détroits, mais elle ne commanderait plus l'entrée de l'Asie. Le défunt gouvernement provisoire de Pétrograd avait eu une bonne inspiration, — la meilleure assurément qui lui soit passée par l'esprit, — le jour où il a renoncé aux prétentions du gouvernement précédent sur Constantinople. L'attribution du Bosphore et des Dardanelles à la Russie, du consentement de ses Alliés, avait éveillé, dès qu'elle a été divulguée, les craintes des autres riverains de la mer Noire, des Roumains aussi bien que des Bulgares. Ils préféraient de beaucoup avoir affaire aux Turcs comme portiers des deux passages, car avec eux il y avait toujours moyen de s'entendre. C'était généralement question de *bakchich*. Il semble bien difficile de leur substituer d'autres gardiens, à condition qu'ils se renferment dans l'exécution pure et simple de leur emploi. Mais une mesure de précaution, que réclame l'opinion publique, s'imposerait avant toute chose : la neutralisation et la liberté des détroits, et elles auraient besoin d'être surveillées par un contrôle sévère, qu'il appartiendrait aux Puissances d'organiser et de maintenir.

BRYENS.

LES
BATAILLES DE LA SOMME

I

DU 1er AU 12 JUILLET 1916

Le champ de bataille de la Somme, si animé de juillet 1916 à mars 1917, ne présentait plus l'été dernier qu'une étendue déserte. On errait sur des landes sans rencontrer un vivant. Le paysage avait encore la couleur grisâtre et l'aspect écorché des terrains où l'on se bat. Une végétation violente, sauvage et maigre bariolait ce sol retourné. Puis, pendant l'hiver, la vie avait reparu, pareille à celle d'un pays neuf. Des huttes basses, en forme de cul-de-four, dont un demi-cylindre d'acier ondulé faisait la voûte, abritaient des soldats. On voyait ces huttes par groupes, le long de la célèbre route d'Albert à Bapaume, et, quand on rentrait la nuit, leurs petites lumières étaient le premier signe de la civilisation renaissant sur les ruines. Mais, à partir du 21 mars 1918, ces plateaux silencieux se sont de nouveau remplis de tumultes et d'éclatemens. L'ennemi s'est reporté en avant, et une seconde bataille de la Somme se livre. La première, de juillet à octobre 1916, avait été l'épreuve des nouvelles armées britanniques. La seconde est le suprême effort des Allemands, le plus puissant que le monde ait encore vu.

I

Quand les Français, en 1916, après la première surprise de Verdun, eurent rétabli devant cette ville un front défensif, les Allemands immobilisés continuèrent la lutte, moins pour prendre la place, devenue, à les entendre, un point quelconque, que dans un dessein d'un intérêt plus général.

Ils auraient provoqué avec plaisir les armées britanniques encore incomplètes à attaquer prématurément pour soulager l'armée française aux prises avec le Kronprinz. Un rapport de sir Douglas Haig, du 19 mai 1916, nous apprend que cette aide a été offerte et qu'elle a été sagement refusée par le commandement français. Par la suite, les Allemands continuèrent la bataille de Verdun pour user les Français, et épuiser d'avance l'offensive franco-anglaise projetée en Picardie pour l'été, et qui, dès le printemps, n'était plus un secret. De là les furieuses attaques de juin, celle qui aboutit le 9 à la prise de Vaux, et celle du 23, menée par dix-sept régimens sur le front Vaux-Thiaumont.

Il est admirable que, tout en supportant de tels chocs, la France ait pu préparer l'offensive de la Somme. Sur le champ de bataille occidental, l'armée de Verdun était l'aile à qui incombe le sacrifice, la résistance pied à pied; c'était l'aile défensive, jouant le rôle de Davout à Austerlitz, de Masséna à Wagram. La VIe armée, sur la Somme, allait au contraire être l'aile offensive. La ténacité indomptable de l'une permettrait à l'autre d'attaquer. Dans un ordre du jour du 11 juillet, le général Nivelle pouvait dire aux soldats de Verdun : « Grâce à votre héroïque ténacité, l'offensive des Alliés a déjà franchi de brillantes étapes... Pour permettre à l'offensive des armées françaises et alliées de se développer librement et d'aboutir bientôt à la victoire définitive, vous résisterez encore aux assauts de nos implacables ennemis. »

Les raisons qui ont fait choisir comme zone d'attaque les deux rives de la Somme se déduisent aisément. Les Alliés, voulant livrer une bataille franco-britannique, étaient amenés à attaquer à la limite commune des deux armées. Une marche par Bapaume sur Cambrai présentait d'ailleurs de grands avantages. Les armées allemandes en France ont dessiné, de sep-

tembre 1914 à février 1917, une équerre dont la pointe était à Noyon. La manœuvre des Français était d'enfoncer un flanc de l'équerre et de tomber ainsi sur les communications de l'autre. Déjà, en 1915, une série de tentatives avaient été faites pour rompre le côté droit ; l'objectif était alors de prendre ou de tourner le point d'appui de Lens. En 1916, l'objectif fut reporté plus au Sud, sur la Somme. Mais l'idée était la même. Si on atteignait derrière l'ennemi la grande transversale Cambrai-Douai-Lille, tout son front s'écroulait. Or, la Somme formait un axe d'attaque menant à cette transversale.

Cette rivière allait, une fois de plus, jouer un rôle décisif dans l'histoire de la France. Le rôle historique de la Somme est double. Étendue comme une barrière Est-Ouest entre Saint-Quentin et la mer, un envahisseur qui descend du Nord sur Paris est obligé de la franchir. C'est, par exemple, ce qu'essaya de faire, en 1536, Henri de Nassau. Parti de Guise, il fit une feinte sur Saint-Quentin, et, tournant tout à coup à droite, vint se jeter sur Péronne; la place, défendue par le maréchal de Fleuranges, résista. — En 1557, Philippe II, parti également de Guise, assiège Saint-Quentin, toujours dans le dessein de forcer la ligne de la Somme et de marcher sur Paris ; le connétable de Montmorency, qui vient de la Fère secourir la place, se fait battre. Mais Philippe II n'ose pas exploiter son succès et pousser de l'avant. Il veut avant tout prendre Saint-Quentin. La ville, défendue par Coligny, résiste dix-sept jours, et cette résistance donne au roi de France le temps de reconstituer son armée à Compiègne, et d'interdire la marche sur la capitale. — En 1594, c'est plus bas, à Amiens, que les Espagnols cherchent le passage : ils prennent la ville, que Henri IV reprend la même année et fortifie.

Si l'envahisseur venu du Nord, après avoir forcé la Somme et marché sur Paris, était contraint de reculer, il lui faudrait, dans sa retraite, repasser la rivière, cette fois du Sud au Nord, opération délicate. L'aventure est arrivée deux fois aux Anglais. En 1346, Édouard III, après être descendu jusqu'à Saint-Cloud, remonte en direction de Calais; mais le roi de France l'a devancé sur la Somme, dont les passages sont gardés. Deux maréchaux du roi d'Angleterre passent une journée à côtoyer et tâter le fleuve, en cherchant un gué; ils reviennent sans l'avoir trouvé, et la situation deviendrait

grave, si un varlet prisonnier n'avait indiqué celui de Blanquetaque, par où l'armée anglaise s'échappa. — En 1415, le roi d'Angleterre Henri V se trouve dans des conditions analogues. Il avait pris Harfleur, et de la Seine il remontait vers Calais. Il marcha sur Abbeville pour y franchir la Somme, mais tous les passages étaient rompus, et l'armée française était à Péronne, qui le guettait. Il fit alors un détour vers l'amont, passa près de Ham, et alla se retrancher derrière l'Omignon, sur les hauteurs d'Athies.

Il serait aisé de multiplier le récit de ces passages de la Somme, soit du Sud au Nord, soit du Nord au Sud. Mais ils n'ont pour nous qu'un intérêt indirect, puisque, en 1916, les lignes d'opérations des armées adverses ne sont plus perpendiculaires, mais parallèles à la rivière, les Alliés manœuvrant face à l'Est.

Cette orientation Nord-Sud des fronts n'est pas non plus nouvelle dans l'histoire. C'est même la plus ancienne qu'on connaisse ; c'est celle de César en l'an 57. Le général romain se dirigea de Reims sur Soissons, de Soissons sur Beauvais, et de Beauvais sur Amiens. C'est pareillement de l'Est que les Allemands arrivèrent en 1870. Le général de Manteuffel, commandant la 1re armée allemande, partit de Noyon et de Compiègne sur l'Oise, et se dirigea sur Amiens. Il prit position sur la ligne Roye-Montdidier, essaya de percer la ligne de la Somme en amont d'Amiens, n'y réussit pas, et attaqua alors au Sud d'Amiens sur l'Avre. La chute de Villers-Bretonneux amena la prise de la place le 27 novembre. L'armée française se retira par Longueau et Corbie, et alla se reformer à Lille sous les ordres du général Faidherbe.

Celui-ci redescendit sur Péronne, où il passa la Somme, marcha de là au Sud-Est sur la Fère, puis tout à coup, rebroussant chemin, revint face à l'Ouest sur Amiens, et s'établit devant cette ville, sur l'Hallue, à cheval sur la route d'Amiens à Albert. C'est sur cette ligne de l'Hallue que Faidherbe livra bataille, face à l'Ouest, en regardant Amiens. Toutes les attaques allemandes furent repoussées; mais, le soir, sa jeune armée était trop fatiguée pour recommencer la lutte. Il la replia vers le Nord-Est, entre Arras et Douai.

Les Allemands allèrent assiéger Péronne. Faidherbe, ayant refait son armée, essaya de dégager la place. La bataille eut

lieu, dans les premiers jours de janvier, au Nord de Péronne, à Bapaume, que les Allemands évacuèrent. Mais Péronne se rendit, et l'ennemi, maître d'Amiens, de Péronne et de Saint-Quentin, se trouva tenir toute la ligne de la Somme, qu'il organisa, couvrant ainsi au Nord l'armée de Paris.

Toutes ces manœuvres rappellent singulièrement la guerre actuelle. Les Allemands ont suivi encore en 1918 l'axe de marche de Manteuffel par Roye et Montdidier et la grande attaque du 30 mars était faite pour atteindre Amiens par le Sud. A l'heure même où l'on imprime ces lignes, ils essayent de déboucher d'Albert en direction de l'Hallue, ce qui est exactement l'opération de Faidherbe.

II

A l'automne de 1914, le front s'était établi à cheval sur la Somme, les Français face à l'Est, les Allemands face à l'Ouest. Au Nord, Arras, occupé par le général de Maud'huy, était resté entre nos mains. Au centre, immédiatement au Nord de la Somme, un combat avait été livré par les quatre divisions territoriales réunies en groupe sous le commandement du général Brugère, et qui couvraient à distance les débarquemens de la IIe armée. Ces divisions, qui venaient d'Amiens, se trouvaient à peu près sur l'alignement Bapaume-Péronne. Le 26 septembre 1914, elles attaquèrent le corps Marwitz qui, soutenu par de l'infanterie, défilait devant elles, en marchant au Sud et en présentant le flanc droit. L'affaire fut très vive et plus qu'honorable pour les territoriaux qui se mesuraient avec de très belles troupes actives. La division de gauche gagna du terrain ; la division de droite, qui avait dû en céder, fut opportunément soutenue par une division tenue en réserve générale, et qui rétablit le combat ; enfin, la quatrième division se porta par l'extrême-gauche sur les derrières de l'ennemi. Quoique la journée eût été heureuse, le commandement trouva que la position était trop en flèche, et l'ordre fut donné au commandant du groupe de ramener les territoriaux derrière l'Ancre, à l'alignement général, et ils y tinrent le front, par Hébuterne, jusqu'au 22 octobre 1914, où le groupe fut dissous. Au Sud, les trois points d'appui de Chaulnes, de Roye et de Lassigny appartenaient à l'ennemi, mais n'avaient pu être dépassés

par lui, et il avait été fixé sur ce front par l'armée Castelnau.

C'est dans ces conditions que le front s'était établi. Devant Arras, l'ennemi était au voisinage des faubourgs. Plus au Sud, il avançait un peu pour aller s'accrocher au grand plateau de Monchy-au-Bois et de Gommécourt. Plus au Sud encore, dans l'angle de l'Ancre et de la Somme, il avait saisi un autre plateau important, celui de Thiepval. Puis, au contact de la Somme, son front se repliait de quelques kilomètres et ne passait cette rivière qu'à Frise; de là il continuait vers le Sud et passait sur le plateau de Dompierre. Ce plateau est une grande étendue nue. Les Allemands occupaient Dompierre. Les Français à l'Ouest, en contre-bas, occupaient la sucrerie. Les tranchées adverses s'affrontaient sur la crête, entre ces deux points. Puis le front continuait vers le Sud, laissant aux Allemands Soyécourt et Chaulnes.

C'est entre Gommécourt au Nord et Soyécourt au Sud, sur une étendue d'une quarantaine de kilomètres, que la bataille allait se livrer. La craie blanche porte un manteau de limon; de larges et calmes rides se relaient jusqu'à l'horizon; le pays est découvert, à l'exception de petits bois piquetant les pentes ou les hauteurs. Point de ruisseaux, mais deux larges rivières, claires et touffues au fond de leurs larges vallées. Point de maisons éparpillées, mais de gros villages espacés de trois ou quatre kilomètres, répartis comme sur un quinconce, les uns dans les cuvettes, les autres sur les sommets. Chacun de ces villages est une agglomération de fermes, qui présentent sur la rue leurs portes charretières et sur l'extérieur une ceinture de prés bordés d'arbres serrés comme des palanques.

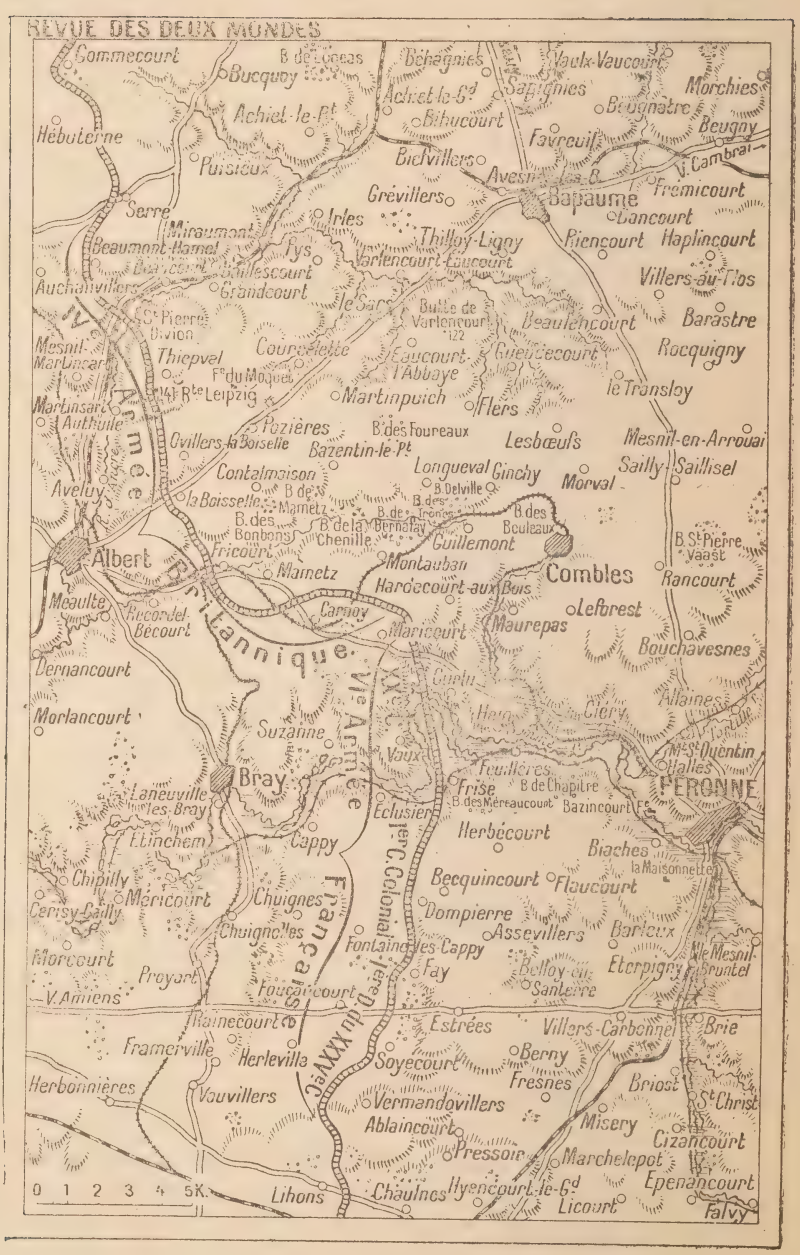
On voit tout de suite que le champ de l'action se décompose en trois secteurs : 1° au Nord de l'Ancre, l'ennemi est établi sur de hauts plateaux ondulés; 2° entre l'Ancre et la Somme, sur d'autres plateaux, il fait un coude en équerre, d'abord face à l'Ouest entre l'Ancre et la Boisselle, puis face au Sud, parallèlement à la Somme, de Fricourt à Curlu; 3° enfin, il passe la Somme à Frise, et s'étend vers le Sud, sur une grande étendue unie, par Dompierre et Soyécourt.

Nous pouvons négliger le secteur au Nord de l'Ancre, où l'action a échoué dès le premier jour, et n'a été reprise qu'au milieu de novembre. Le malheureux VIIIe corps britannique, qui tenait ce secteur, s'est fait massacrer avec la plus grande

bravoure. Le pays se compose de pentes très lentes, s'élevant en glacis à des hauteurs d'où l'on découvre un vaste horizon, comme à Serre, ou convergeant vers des entonnoirs, de véritables pièges de fourmilions, comme Beaumont-Hamel. Ces hauteurs qui se flanquent les unes les autres, ou ces creux cachés d'où l'on guette l'assaillant à son apparition sur les crêtes, forment des positions défensives extrêmement fortes. Laissant cette région sur notre gauche, attachons-nous au secteur central, entre l'Ancre et la Somme, et au secteur droit, c'est-à-dire aux grands plateaux plats du Sud de la Somme.

Pour bien voir la vallée de l'Ancre, plaçons-nous un peu à l'Ouest de la rivière, en face de l'endroit où les lignes la traversaient. Passons au Mesnil, entonnoir dangereux, toujours criblé d'obus. En nous élevant un peu, nous arrivons à un point d'où nous découvrons vers l'Est le coude de l'Ancre, entre Saint-Pierre-Divion et Grandcourt. En été, le spectacle est charmant. La rivière tourne dans une large vallée encaissée et touffue qui se replie avec elle. Cette courbe laisse apercevoir les premières maisons de Grandcourt, réduites en ruines. De chaque côté de la rivière s'élèvent des plateaux. Celui de la rive Sud, c'est le plateau illustre de Thiepval. Nous le voyons, bien en face de nous, se dresser, de l'autre côté de l'Ancre, dans l'intérieur du coude qu'il occupe de sa haute ligne égale et continue. Au début de l'action, le 1er juillet 1916, le IIe corps anglais, dans le secteur duquel nous nous trouvons, tenait le bas des pentes, les Allemands tenant le haut. Les tranchées rayaient horizontalement le versant. A l'endroit où le plateau commence à s'abaisser sur notre gauche, et à descendre vers l'Ancre, se trouvait la position qui s'est appelée tour à tour le Crucifix et la redoute Schwaben, vigie d'une singulière importance.

Traversons cette rivière et escaladons ce même plateau de Thiepval que nous venons de voir de loin. La traversée de la rivière est singulièrement pittoresque. On dirait un vaste marais blanchâtre, couvert de plantes flottantes, et d'où émergent des saules. Les versans l'atteignent par des éperons. L'un de ces éperons, vers Saint-Pierre-Divion, avait été percé de part en part par les Allemands d'un tunnel, où ils avaient établi un hôpital et des abris. On a pris, je crois, 700 hommes dans cette ville souterraine.


REVUE DES DEUX MONDES
Commecourt
B. de Coeas
Bucquoy
Achiet-le-Pt
Hébuterne
Puisieux
Serre
Miraumont
Beaumont-Hamel
Auchonvillers
Bihucourt
Bienvillers
Grévillers
Irles
Thilloy-Ligny
Varlencourt-Loucourt
Bapaume
Tremicourt
Lancourt
Riencourt
Haplincourt
Villers-au-Flos
Barastre
Rocquigny
Beaulencourt
Guincecourt
Le Transloy
Flers
Martinpuich
Le Sart
Butte de Varlencourt
Courcelette
Eaucourt-l'Abbaye
Thiepval
Mesnil-Martinsart
Martinsart
Authuille
Pozières
B. des Foureaux
Bazentin-le-Pt
Lesbœufs
Mesnil-en-Arrouai
Sailly-Saillisel
Morval
Longueval
Ginchy
Contalmaison
Aveluy
la Boisselle
Mametz
B. des Bonbons
Fricourt
B. de la Bernetay
Chenille
B. des Boulleaux
Guillemont
Montauban
Albert
Combles
Rancourt
Hardecourt-aux-Bois
Meaulte
Recordel-Becourt
Carnoy
Maricourt
Maurepas
Lefarest
Bouchavesnes
Dernancourt
Morlancourt
Suzanne
Curlu
Hem
Cléry
Ailaines
Vaux
Feuillères
Frise
B. de Chapitre
B. des Méréaucourt
Bazincourt
Bray
Laneuville-les-Bray
Etinchem
Cappy
Echelles
Herbécourt
Biaches
la Maisonnette
Chipilly
Méricourt
Cerisy-Bailly
Chuignes
Becquincourt
Flaucourt
Dompierre
Chuignolles
Assevillers
Barleux
Morcourt
Fontaine-les-Cappy
Fay
Belloy-en-Santerre
Etrepigny
Preyart
V. Amiens
Fouencourt
Rainecourt
Estrées
Villers-Carbonnel
Brie
Framerville
Herleville
Soyecourt
Berny
Fresnes
Briost
Herbonnières
Vauvillers
Vermandovillers
Ablaincourt
Pressoir
Misery
Cizancourt
Marchelepot
Epenancourt
Chaulnes
Hyencourt-le-Gd
Licourt
Lihons
Falvy
Ve Armée
Ve Armée
Ve Armée

L'Ancre passée, on remonte vers Thiepval par un chemin creux. Tout en haut, dans le parc bouleversé, se voient les ruines du château, c'est-à-dire un tertre informe sous lequel s'ouvre la voûte béante d'une cave. Un chat noir est le seul hôte de ces solitudes. Partout les trous d'obus font de petits étangs remplis d'une eau couleur de turquoise. En juillet dernier, ce plateau tragique était un océan de coquelicots et de marguerites. Celles-ci formaient des touffes larges comme des corbeilles, pressant leurs tiges hautes et fleuries de mille étoiles. Revanche éclatante de la vie ! Derrière Thiepval, le terrain ondule. On parcourt des landes, et l'on arrive dans un fond désert et sinistre, qui était l'objectif de la 32e division après Thiepval : la ferme du Mouquet.

Nous venons de prendre une vue du champ de bataille face à l'Est, à la hauteur de Thiepval. Appuyons maintenant d'une lieue vers le Sud, de façon à nous trouver dans le secteur du IIIe corps, devant la Boisselle, et regardons cette fois au Nord-Est. Le paysage que nous avons vu tout à l'heure par la tranche, selon une coupe tracée par l'Ancre, nous le voyons maintenant en élévation, et pour ainsi dire par sa façade ; les collines nous apparaissent comme la vague quand on a mis le cap sur elle, et leurs versans s'élèvent lentement devant nous.

Nous nous apercevons alors que tout le pays entre l'Ancre et la Somme n'est qu'un immense bourrelet, étendu comme un verrou entre ces deux rivières.

Ce renflement, cet anticlinal, est un point très important du sol français. Ce bourrelet, qui ne dépasse pas 170 mètres, est le faîte de partage entre les eaux qui vont par la Somme à la Manche, et celles qui vont par l'Escaut à la mer du Nord. Comme tant d'autres, cette bataille s'est livrée dans une région qui était importante géographiquement avant de le devenir militairement.

C'était donc ce renflement, ce faîte de partage qu'il fallait gravir et conquérir.

Les soldats du 1er juillet n'en apercevaient que les premières pentes. Mais pour nous, anticipant sur les événemens, parcourons-le dans sa profondeur. Nous avons un axe de marche admirable, la grand'route d'Albert à Bapaume, si familière à ceux qui ont parcouru le champ de bataille de la Somme.

Cette route qui entre dans les lignes devant la Boisselle reste

gravée dans le souvenir de tous ceux qui ont vu le champ de bataille. De l'ouest de l'Ancre, on la voit juste à l'horizon, profiler ses arbres sur le ciel, en s'élevant de la Boisselle vers Pozières; une interruption de ces arbres marque l'endroit où fut Pozières; un peu plus loin, une seconde interruption marque l'endroit où fut le moulin à vent, situé juste au sommet du plateau. De là, la route redescend vers Bapaume : des débris de ferraille rouillée subsistent de la sucrerie de Courcelette; plus loin le village de Sars se reconnaît à ses charpentes hérissées; enfin, la butte de Warlencourt, sur la droite, fait une sorte de bouton blanchâtre sur le paysage. Enfin on arrive par une allée d'arbres à Bapaume.

Cette seconde partie de la route du moulin de Pozières à Bapaume était, au début, de l'action, hors des vues des Alliés. Mais un jour du mois d'août, Georges Wegener, correspondant de la *Gazette de Cologne*, se trouvait sur un des observatoires établis dans la cime des grands arbres, sur la colline de Grevillers, à l'ouest de Bapaume. Et de là il voyait cette route d'Albert monter vers le Sud-Ouest. « Encadrée des hauts peupliers habituels, elle s'éloigne, tirée au cordeau, à la façon des routes nationales en France qui, partout où c'est possible, sont tracées en ligne complètement droite sur de grandes étendues, sans égard à la configuration du sol et aux lieux voisins, et qui s'allongent au loin devant le voyageur en perspective infinie. » Le long de cette route, qui s'élevait devant lui par des ondulations successives, il apercevait Martinpuich, qui au mois d'août n'était pas encore complètement détruit; plus à droite Courcelette, un tas de ruines sans forme. Au delà de Martinpuich, la route, qui jusque-là était très reconnaissable, devenait de plus en plus indistincte en montant vers Pozières. Les peupliers qui la bordent n'apparaissaient plus que par places, sans ordre, ployés, éclatés, abattus, réduits à l'état de souches. Enfin ces souches mêmes disparaissaient, et la route devenait invisible, avant d'atteindre la crête; elle se confondait avec le ton gris-brun de la terre, et s'évanouissait comme un sentier foulé disparaît d'un champ quand le soc y a passé. « Et le sol était en réalité là beaucoup plus profondément retourné que la puissante charrue à vapeur n'aurait pu le faire. » Enfin à l'horizon, sur la crête, l'observateur allemand apercevait l'emplacement de Pozières rasé, entièrement chauve et nu, comme nous l'aper-

cevions nous-mêmes par l'autre face, des observatoires pareils situés à l'Ouest de l'Ancre.

Cette traversée, d'Albert à Bapaume, nous a donné une idée de la construction du grand faîte qu'il fallait conquérir. Nous avons devant nous trois zones successives, dont il faut franchir la profondeur.

C'est d'abord une zone ondulée, mouvementée, où se trouvait la première position allemande. La route la franchit à la Boisselle, auprès d'un immense cratère de mine. Plus loin sur la droite, se trouve Fricourt, dans un lacis de plis de terrain, au delà d'un fond flanqué et dominé par des hauteurs. Sur une de ces hauteurs, à qui les Anglais ont donné le nom du Roi, une lutte de mines s'est livrée, qui a changé ce mamelon picard en une sorte de paysage alpestre. Plus en arrière, Contalmaison est dans une cuvette, qui ferme complètement l'horizon, et l'on se rend compte de la difficulté qu'a éprouvée le IIIe corps quand il a dû déboucher des crêtes dans cet entonnoir, où l'ennemi, invisible, était blotti. Du village même, il ne reste rien : un pan de mur rouge, bizarrement hérissé, dernier débris du château. — A droite de Fricourt, la ligne de départ se poursuit devant Mametz, puis devant Montauban ; là nous sommes à l'extrême droite britannique, formée par le XIIIe corps.

Une fois la première zone franchie, on arrive à une seconde étape, qui est la crête méridionale du grand faîte qu'il fallait enlever. C'est la ligne jalonnée par Pozières, Bazentin-le-Petit, le bois de Bernafay et le bois des Trônes : bois ruinés, où les fûts restent debout, cadavres d'arbres, tandis que le taillis autour d'eux est haché et rasé. De cette crête, qui portait la seconde position allemande, il reste à gagner le sommet qu'on aperçoit devant soi à quelques centaines de mètres. On en est séparé par un espace plat, légèrement montant, un glacis nu ; au point le plus haut, une tache noire, qu'on voit de partout : le bois des Foureaux. Je ne connais guère de promenade plus mélancolique que d'aller visiter ce bois. De quelque point qu'on s'y rende, il faut traverser les grands espaces nus du plateau qu'il couronne, les espaces par lesquels la 51e division l'a enveloppé. Un immense silence règne sur ces solitudes. Le vent apporte l'odeur de la mort. Le bois est si bouleversé de trous d'obus et de tranchées, qu'il est impénétrable. Dans un creux, on voit un amoncellement de casques. Un soldat alle-

mand, tombé sur le côté et replié sur lui-même, est enfoui sous le sable du sentier. Le bord de ses semelles paraît, et le corps se dessine comme un linéament. Çà et là, une capote plate et durcie, sous laquelle se trouvent quelques os. Des culots d'obus, du matériel rouillé, épars. Dans un fossé, un cheval, l'avant-train encore couvert de chair et de peau, tandis que l'arrière-train est un squelette nu. — Un peu à l'Est du bois des Foureaux, une autre tache est le bois Delville, qui enveloppe Longueval.

Cette ligne bois des Foureaux-bois Delville était l'objectif définitif. Tant que l'ennemi l'occupait, il dominait les positions anglaises et les voyait. Une fois que nos alliés l'ont eu prise, ils n'ont eu devant leurs pas que les pentes descendantes qui s'abaissent vers l'Ancre, et devant leurs yeux, au delà de cette rivière, les collines de la rive Nord.

Le bois des Trônes a formé longtemps la limite orientale des positions anglaises. Si, en effet, on regarde de là vers l'Est, on a devant soi un nouveau piège : le terrain forme un creux, et dans ce creux était caché l'invisible Guillemont. On comprend que ce village ait été pris et repris pendant des semaines. Il n'en reste aujourd'hui aucune trace, pas même un pan de mur ou un squelette d'arbre. Mais, en regardant le sol retourné par les obus, on distingue, mêlé à la terre, le ton rouge des briques. Au delà de Guillemont, toujours en marchant à l'Est, on remonte, on passe entre deux bois détruits, le bois des Bouleaux à gauche, le bois de Leuze à droite, et l'on replonge dans une nouvelle cavité, au fond de laquelle se trouve Combles.

Là encore on est dans un vaste entonnoir sans vue, un piège qu'il a fallu envelopper, au lieu de l'attaquer de front. Mais sur ces pentes convergentes des débris de maisons sont encore debout, au milieu des fantômes des arbres qui furent des vergers. Ces pans de murs en briques, ces branches mortes, s'élèvent bizarrement. L'un d'eux, percé d'un portail, est tout ce qui reste de l'église. Par les belles journées de janvier 1917, quand tout le pays était couvert d'un linceul de neige, ces ruines se dressaient, rouges et noires, sur la blancheur du sol incliné. Le ciel était comme une coupole sur la terre creuse.

Derrière Combles, en continuant vers l'Est, le terrain se relève vers de nouvelles rides de hauteurs, puis il redescend vers la vallée de la Tortille. Nous avons vu qu'au Nord il

s'abaissait de même vers l'Ancre. Ces vallées ont une extrême importance. Chassés des crêtes, les Allemands devaient trouver, au Nord comme à l'Est, des positions à contre-pente où il serait très difficile de les forcer. Ces deux lignes perpendiculaires de l'Ancre et de la Tortille ne se rejoignent pas. Elles laissent entre elles dans le Nord-Est, à l'angle de l'équerre, un blanc. Et ce blanc est fermé par un massif distinct, isolé, une sorte de forteresse naturelle avec ses fossés, sa contrescarpe, ses glacis et ses ouvrages avancés. Cette citadelle, où la nature a travaillé comme un ingénieur, c'est Bapaume. Elle verrouille la porte ouverte entre l'Ancre et la Tortille et forme avec ces deux rivières un système défensif à l'angle rentrant, extrêmement fort.

La liaison entre la droite britannique et la gauche française se faisait un peu au Nord de la Somme, le général Fayolle ayant un corps d'armée sur la rive droite. Passons maintenant la rivière, et voyons le terrain de la rive gauche.

C'est une sorte de manège, enfermé sur deux côtés par le grand coude que fait la Somme à Péronne. Par suite de cette disposition, les Français, attaquant face à l'Est avec la Somme à leur gauche, devaient, au bout de dix kilomètres, retrouver la Somme cette fois devant eux, non plus comme point d'appui, mais comme obstacle. Un champ clos ainsi limité était également gênant pour l'attaque et pour la défense. L'assaillant n'avançait que pour buter par un obstacle presque impossible à franchir ; le défenseur avait été obligé par le manque de profondeur du terrain de rapprocher tellement ses trois positions, qu'au lieu de remplir leur rôle et d'imposer à l'attaque des tâches successives, elles furent emportées d'un seul coup. Le terrain est un vaste plateau couvert d'un limon jaune, complètement plat et sans vues. D'Herbécourt, à la hauteur de la seconde position allemande, on ne voit autour de soi que le cercle nu de l'horizon, avec le Bois Vert au Sud. Le pays, qui est le Santerre, est donc très différent de ces collines mouvementées que nous avons vues au Nord de la Somme. On en a une bonne idée en suivant la chaussée d'Amiens à Vermand. Parfois l'étendue horizontale est coupée par un ravin, et ces ravins compartimentent seuls la plaine. On passe les lignes après Foucaucourt, les premières tombes bordent la route. Après le chaos de ruines d'Estrées, on voit devant soi, très loin vers l'Est, un

sommet pelé. C'est le Mont Saint-Quentin, au delà de Péronne, redoutable sentinelle qui surveillait tout le champ de bataille.

Cette plate étendue du Sauten ne se découpe vraiment qu'aux approches de la Somme. L'appel des eaux vers la rivière a creusé des vallons, entre lesquels les parties du plateau restées intactes prennent l'aspect de monticules. C'est ainsi que, juste devant Péronne, le terrain forme un de ces monticules, la cote 97, qui portait la Maisonnette. Il reste encore les traces d'une porte, qui ne conduit plus nulle part. Mais de là-haut, la vue est magnifique sur Péronne, les étangs, la vallée, et la masse pâle du Mont-Saint-Quentin.

Imaginez enfin, à la fin de juin, l'aspect particulier du paysage à la veille d'une bataille : d'abord ce qu'on peut appeler la zone de calme. C'est une vaste solitude, qui règne à l'arrière immédiat du champ de bataille. Sur ces pâles espaces, pendant des kilomètres, rien ne vit. Parfois seulement on rencontre un convoi ou une relève, et le silence s'étend de nouveau. Dans le creux d'un vallon, sous un bois, près du rideau de peupliers qui borde une rivière, on voit l'agitation d'un bivouac. Sur une pente dérobée aux vues de l'ennemi, apparaît tout à coup une sorte de camp : des hommes, des chevaux, des voitures. Les collines sont trouées d'abris, percées de galeries et de dépôts de munitions; l'entrée de ces abris est encadrée de deux jambages et d'un linteau en sacs à terre. Mais il faut s'approcher assez près de la ligne de feu pour que le paysage prenne cet aspect particulier d'immense chantier, à la fois dévasté et organisé, qui est la vraie figure du champ de bataille. Les plaines où l'on se bat ressemblent à des villes en construction. Quand l'action est vive, cette zone, aussi bien que la zone qui est à l'arrière, reçoit des obus. En août, on les voyait tomber presque sans interruption, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre. Des ruines d'un village ou du coin d'un bois surgissait l'arbre touffu de fumée noire qui pousse en un instant là où l'obus a éclaté; ou bien la fumée vert pâle du 130 développait son nuage lumineux et couleur d'absinthe. Dans cette zone, tous les arbres sont morts; les trous d'obus écorchent le limon; on rencontre des tranchées, tracées comme des lignes de craie; les restes d'une verdure pâle couvrent les intervalles. Dès qu'on revient vers l'arrière, les moissons magnifiques revêtent le sol d'un manteau bruissant ; les peupliers marquent les vallons étincelans comme

de l'or vert; parfois la route traverse un bois, puis elle repart à travers les champs, toute poudreuse et blanche; sur ses talus fleurissent l'achillée, le seneçon des oiseaux et le coquelicot. La vallée de la Somme fait une large dépression, touffue et sombre.

III

Le 23 décembre 1916, sir Douglas Haig adressa au secrétaire d'État de la guerre un rapport sur la bataille de la Somme.

« Le principe d'une campagne offensive dans l'été de 1916, écrit sir Douglas Haig, avait déjà été décidé par tous les Alliés. Les diverses variantes possibles sur le front occidental avaient été étudiées et discutées par le général Joffre et par moi, et nous étions en complet accord quant au front à attaquer par les armées françaises et britanniques combinées. »

La préparation de l'offensive était déjà avancée, que la date restait en suspens, étant déterminée elle-même par des facteurs incertains. Il était nécessaire de ne pas la reculer trop avant dans l'été; à cette réserve près, Sir Douglas Haig désirait la retarder autant que possible. « Les armées britanniques croissaient en nombre; la dotation en munitions augmentait sans cesse. Ce qui plus est, une très large proportion d'hommes et d'officiers étaient encore loin d'être complètement entraînés, et plus l'attaque serait reculée, plus ils agiraient utilement. » Mais, d'autre part, les Allemands pressaient Verdun, et les Autrichiens pressaient le front italien. A la fin de mai, cette dernière pression était devenue si forte que la campagne russe dut s'ouvrir au début de juin; tel en fut le succès qu'il se fit un mouvement de troupes allemandes d'Ouest en Est, sans toutefois que la pression sur Verdun se relâchât. Considérant la situation d'ensemble sur les théâtres de la guerre, le général Joffre et sir Douglas Haig décidèrent de ne pas différer l'offensive au delà de la fin de juin.

L'objet de l'attaque, dit le rapport, était triple : 1° dégager Verdun; 2° assister nos alliés sur les autres théâtres de la guerre en mettant fin à tout transfert de troupes allemandes du théâtre occidental; 3° user et détruire la force combative des troupes qui nous étaient opposées.

L'ennemi, de même qu'il tentait à Verdun de traverser les

préparatifs français, tenta deux fois de traverser les préparatifs britanniques. Le 21 mai, il attaqua à la crête de Vimy et gagna du terrain, d'ailleurs sans importance stratégique ni tactique; plutôt que d'affaiblir l'offensive projetée en portant des troupes dans ce secteur, le commandant anglais décida de laisser leur gain aux Allemands et de fortifier une position en arrière. Le 2 juin, seconde attaque sur un front de deux kilomètres, dans la région d'Ypres, du mont Sorrel à Hooge ; l'ennemi pénétra dans les lignes britanniques, à une profondeur maximum de 700 mètres. Cette fois, sir Douglas Haig jugea nécessaire de reprendre la partie méridionale du terrain perdu; l'opération, bien préparée et bien menée, fut exécutée le 13 juin par les troupes mêmes du secteur. Ainsi aucune de ces deux affaires ne retarda les préparatifs de l'offensive.

Ces préparatifs étaient considérables. « Il fallait établir de vastes dépôts de munitions et de ravitaillement à distance convenable du front. Pour les transporter, il fallait construire des kilomètres de chemins de fer tant à voie normale qu'à voie étroite et des tramways jusqu'aux tranchées. Toutes les routes utilisables furent améliorées, beaucoup d'autres furent créées, et de longues jetées furent établies à travers les vallées marécageuses. Beaucoup d'abris supplémentaires durent être préparés, comme refuges pour les troupes, comme ambulances pour les blessés, comme magasins pour les munitions, les vivres, l'eau, le matériel du génie. Des kilomètres de boyaux profonds durent être ouverts, ainsi que des tranchées pour les fils téléphoniques, des places d'armes, des parallèles, ainsi que des batteries et des postes d'observation. » L'aménagement d'un champ de bataille est un travail immense. Il faut ajouter les travaux de mines, dont les fourneaux furent chargés au voisinage des positions ennemies. Sur le sec plateau picard, le problème de l'eau a une importance particulière. On creusa des puits, et on établit plus de cent pompes. Il faut se représenter ces travaux interrompus par le feu de l'ennemi, gênés par le mauvais temps, exécutés par des troupes qu'il était impossible de cantonner et qui dans cet effort gardèrent un entrain au-dessus de tout éloge.

Nous avons vu que la position à attaquer était un haut plateau ondulé, qui fait le partage des eaux entre la Somme et les rivières belges. Il tombe sur la Somme par de longs éperons

irréguliers et des dépressions profondes. La première position ennemie était au bas de ces hauteurs.

« Elle commençait à la Somme près de Curlu, courait au Nord pendant trois kilomètres, tournait à l'Ouest et gardait cette direction pendant sept kilomètres, et vers Fricourt tournait de nouveau au Nord. Fricourt formait donc le sommet d'un grand saillant de la ligne ennemie. A dix kilomètres au Nord de ce village, la ligne passait l'Ancre, franchissait le faîte de partage en direction du Nord vers Hébuterne et Gommécourt et redescendait les éperons septentrionaux vers Arras. »

Entre la Somme et l'Ancre, elle se développait sur une vingtaine de kilomètres. Elle était redoublée en arrière, à une distance variant de 3 à 5 kilomètres, par une seconde position, établie à la crête méridionale du faîte de partage. « Dans une occupation de près de deux ans, l'ennemi n'avait rien épargné pour rendre ces positions imprenables. Elles étaient formées, l'une et l'autre, de plusieurs lignes de tranchées profondes, avec des abris à l'épreuve et de nombreux boyaux. Le front de tranchées, dans chaque position, était protégé par des réseaux souvent doubles, larges de quarante mètres, faits de pieux de fer entrelacés de fils barbelés, souvent épais de presque un doigt. Les bois et les villages, soit sur les positions, soit entre elles, étaient changés en forteresses; les caves profondes qu'on trouve dans le pays, les fours à chaux, les carrières servaient d'abri aux mitrailleuses et aux mortiers de tranchée; des caves nouvelles étaient creusées, souvent à deux étages, reliées par des passages à dix mètres sous terre. Les saillans de la ligne exposés aux feux d'enfilade étaient consolidés, changés en forteresses, souvent défendus par des champs de mines; de fortes redoutes, des emplacemens bétonnés de mitrailleuses étaient disposés en des points d'où les Allemands pouvaient balayer leurs propres tranchées, au cas où elles auraient été prises. Le pays se prête bien à l'observation d'artillerie, et l'ennemi s'était arrangé pour y croiser ses feux. » Tout avait été calculé pour que les points d'appui se flanquent et s'entr'aident, et l'ensemble était formé moins de lignes successives que d'un immense et unique système homogène, profond et puissant. Derrière la seconde position, l'ennemi avait déjà non seulement organisé les bois et les villages, mais complété plusieurs lignes, et les avions le voyaient travailler fiévreusement,

y intercaler de nouveaux obstacles et en créer encore plus loin.

Entre la Somme et l'Ancre, les lignes anglaises couraient parallèlement aux lignes allemandes et à leur contact, mais au-dessous d'elles. Les observatoires terrestres donnaient de bonnes vues sur la première position allemande, qui apparaissait à flanc de colline, et sur les pentes montantes qui s'élevaient en arrière jusqu'à la crête; mais déjà la seconde position, en beaucoup d'endroits, ne pouvait être observée que par avions, et tout ce qui était en arrière échappait complètement aux vues.

Au Nord de l'Ancre, la situation était différente, puisque les lignes couraient, non plus parallèlement devant la crête principale, mais perpendiculairement à cette crête qu'elles traversaient. Les deux adversaires étaient donc de niveau; pour ce motif, l'observation était beaucoup moins bonne qu'au Sud de l'Ancre. Dans certaines régions, un vaste espace séparait les premières lignes des deux partis. Enfin, de vallons situés au Nord l'ennemi pouvait, avec des batteries dissimulées jusque-là, ouvrir des feux de flanc dans la gauche des colonnes d'attaque britanniques.

IV

Sir Douglas Haig divise les opérations sur la Somme en trois phases, dont la première va du 1er au 17 juillet.

La préparation d'artillerie immédiate commença le 24 juin : « Une grande force d'artillerie, dit laconiquement le commandant anglais, fut mise en action dans ce dessein. » En même temps que le champ de bataille était pilonné, des bombardemens, destinés à tromper et à fixer l'ennemi, étaient exécutés sur le reste du front. Dans ces sept jours, des gaz étaient envoyés sur plus de quatre points, formant un front total de 25 kilomètres; 70 raids étaient exécutés, depuis le Nord d'Ypres jusqu'à Gommécourt, et donnaient de bons renseignemens sur les dispositions de l'ennemi. Le 25 juin, l'aviation anglaise exécuta une attaque générale sur les saucisses allemandes et en abattit neuf, privant l'ennemi, pour un moment, de cette forme d'observation.

C'étaient là les symptômes d'une bataille imminente. Le 1er juillet, à 7 h. 30 du matin, après une heure de bombarde-

ment redoublé, l'assaut fut déclenché. Le front d'attaque britannique s'étendait de Maricourt à droite jusqu'à l'Ancre à gauche devant Saint-Pierre-Divion, enveloppant ainsi le saillant de Fricourt. Au Nord de l'Ancre, une attaque secondaire, ayant pour but de fixer l'ennemi, devait avoir lieu jusqu'à la hauteur de Serre; enfin, plus au Nord encore, une troisième attaque, de caractère également secondaire, devait avoir lieu sur les deux flancs du saillant de Gommécourt. — De Maricourt à Serre, l'attaque devait être exécutée par la IVe armée, sous les ordres de sir Henry S. Rawlinson, avec cinq corps d'armée. L'attaque sur Gommécourt était confiée à l'armée de Sir E. H. H. Allenby.

Ainsi la principale attaque anglaise se faisait entre la Somme et l'Ancre, sur les deux flancs du grand saillant qui avait sa pointe à Fricourt. L'axe général de l'attaque pouvait être dessiné par la capitale de ce saillant, c'est-à-dire par la route Albert-Bapaume, en direction générale de Bapaume, autrement dit vers le Nord-Est. La distance d'Albert à Bapaume est de 20 kilomètres. Au contraire, l'attaque française à la droite se faisait par les deux rives de la Somme, en direction générale de Péronne, face à l'Est.

Le commandant anglais raconte ainsi l'attaque des troupes britanniques. Immédiatement avant l'assaut, les fourneaux préparés sautèrent sous les lignes ennemies et des gaz furent envoyés à plusieurs endroits devant le front. A travers cette fumée, l'infanterie se porta à l'attaque dans un ordre parfait. A la droite, le succès fut immédiat; le village de Montauban était enlevé avant midi et, peu après, la briqueterie à l'Est et la crête à l'Ouest. D'après le carnet de route d'un officier allemand, le 6e régiment bavarois de réserve perdit, le 1er juillet à Montauban, 3000 hommes sur 3500.

Plus à gauche, devant Mametz, l'artillerie ennemie avait anéanti les parallèles de départ, et l'infanterie britannique avait 400 mètres à parcourir à découvert; elle n'en atteignit pas moins son objectif, pénétra dans Mametz, arriva à la vallée qui est au delà, et établit un flanc défensif sur sa gauche, face à Fricourt. Tandis que Fricourt était ainsi débordé à l'Est, les tranchées au Nord de ce village étaient enlevées, de telle sorte que la garnison allemande était pressée de trois côtés.

En continuant toujours vers la gauche, c'est-à-dire mainte-

nant vers le Nord, on rencontre les deux villages de la Boisselle et d'Ovillers. Ils résistèrent.

La *Gazette de Francfort* du 25 juillet a publié un récit du combat d'Ovillers. Le front devant ce village était tenu par un régiment souabe, qui avait pris les tranchées en juin, et qui resta engagé quinze jours dans la bataille. Il avait à sa droite la cote 141 au Sud de Thiepval, à sa gauche la Boisselle et, à 3 kilomètres plus loin, le tournant de Fricourt. Devant lui, les Anglais occupaient le bois d'Authuille. Il eut d'abord à supporter, depuis le 24 juin, le bombardement préparatoire, méthodiquement réparti sur les trois premières tranchées. et en arrière sur les communications et les cantonnemens. Les Anglais avaient là, outre l'artillerie légère, du 240 et du 380; trois batteries étaient visibles, derrière leur troisième ligne, dans le bois d'Authuille. Les torpilles bouleversaient les tranchées, mais les pertes causées par le bombardement, au dire des Allemands, furent peu de chose. Les émissions de gaz qui précédèrent l'action ne firent pas un plus grand mal : le régiment n'aurait eu que deux morts.

Le 1er juillet, à sept heures trente du matin, les Anglais donnèrent l'assaut. Les Souabes repoussèrent quatre assauts, reprirent à sept heures trente-cinq du soir un élément de tranchée qu'ils avaient perdu, et soulagèrent, en formant un crochet sur leur droite, le régiment voisin qui avait été enfoncé. Le 2 juillet fut tranquille. Le 3, à trois heures quinze du matin, les Anglais recommencent le tir d'efficacité, et à quatre heures trente, un bataillon se précipite sur le front tenu par trois compagnies et demie; il arrive à cinq heures trente jusqu'à la troisième tranchée. Mais il a omis de nettoyer les deux premières. Les Allemands qui y étaient tapis ouvrent le feu sur les soutiens anglais qui arrivaient sans défiance et qui refluent. Le bataillon de tête, qui avait atteint le village d'Ovillers, se trouve coupé de ses lignes. Il se retranche, met deux mitrailleuses dans l'église, et se défend jusqu'à sept heures du matin. A ce moment, Ovillers est de nouveau aux mains des Allemands.

Mais si Ovillers et la Boisselle tinrent bon le 1er juillet, les troupes britanniques pénétrèrent profondément dans les lignes allemandes des deux côtés de ces forteresses, préparant la conquête future. Au nord d'Ovillers, sur l'éperon au sud de Thiepval, la ligne ennemie faisait un saillant baptisé saillant de

Leipzig. Il fut emporté, et un combat acharné s'engagea pour la possession du village et de ses défenses. « Là et au Nord de la vallée de l'Ancre jusqu'à Serre, ajoute sir Douglas Haig, nos succès initiaux ne furent pas maintenus. D'étonnans progrès furent faits sur beaucoup de points, et des détachemens pénétrèrent dans les positions ennemies (sur l'Ancre) jusqu'aux défenses extérieures de Grandcourt, et aussi au bois dit Pendant Copse et à Serre. Mais l'ennemi, qui tenait à Thiepval et à Beaumont-Hamel, rendait impossible l'arrivée des renforts et des munitions, et en dépit de leurs vaillants efforts nos troupes furent contraintes de rentrer la nuit dans leurs lignes. L'attaque secondaire sur Gommécourt s'était aussi frayé un chemin dans les positions ennemies; mais elle avait rencontré une résistance si vigoureuse que, dès que cette attaque fut considérée comme ayant rempli sa mission, les troupes furent repliées. »

Ces événemens du premier jour, c'est-à-dire le succès à la droite et l'échec à la gauche eurent une grande conséquence. Sir Douglas Haig nous dit en effet qu'en raison de cette situation, il décida de pousser l'attaque par sa droite depuis l'extrémité de celle-ci jusqu'à un point situé à mi-chemin entre la Boisselle et Contalmaison, — tandis que la gauche, de la Boisselle à l'Ancre, se bornerait à un progrès lent et méthodique. Au nord de l'Ancre, on recommencerait la préparation d'artillerie dans le double dessein et de fixer l'ennemi, et de rendre possible une nouvelle attaque en temps opportun. — L'attaque de la droite, depuis Contalmaison jusqu'au contact avec les Français, restait confiée au général Rawlinson. Mais ses deux corps de gauche sur le front la Boisselle-Serre passaient sous le commandement du général sir Hubert de la P. Gough. Plus exactement, celui-ci recevait le commandement de deux corps frais, qui relevèrent les engagés, le Ve au Nord de l'Ancre, et le Ier Anzac de l'Ancre à la Boisselle. Les instructions du général Gough étaient de maintenir une forte pression sur le front qui lui était confié, de façon à former pivot de manœuvre, tandis que sir Henry Rawlinson, à sa droite, progresserait vers le Nord.

La lutte continua les jours suivans. Le 2 juillet, à midi, Fricourt, entouré de trois côtés, fut pris. Ce village, tel que je l'ai vu pendant la bataille, avait l'aspect d'une carrière de pierres et s'appuyait au fantôme d'un bois. Ce bois fut lui-même enlevé dans l'après-midi, ainsi qu'une ferme située au Nord.

Le 3 et le 4, à la droite, deux bois furent enlevés, l'un au Nord-Ouest de Montauban, le bois de la Chenille, l'autre au Nord-Est, le bois de Bernafay. Il apparaît sur sa pente nue et blanche comme une traînée bleuâtre. A la gauche, le village de la Boisselle était entièrement conquis; le 5, les abords de Contalmaison étaient atteints. Enfin, plus à gauche encore, entre la Boisselle et Thiepval, du terrain était gagné sur le saillant de Leipzig.

Ainsi, après cinq jours de combat, l'ennemi avait reculé de près de deux kilomètres sur un front de dix kilomètres, entre la Boisselle et l'est de Montauban. Il avait perdu quatre villages et laissé aux troupes britanniques en prisonniers 94 officiers et 5 724 hommes. Sur tout ce front, la première position de l'ennemi était aux mains de nos alliés.

Il fallait naturellement faire dans les lignes de ceux-ci, après une lutte si dure, des réorganisations et des relèves. Cependant, et quoique le temps fût très mauvais, des opérations locales continuèrent les jours suivans. Le 7 juillet, l'attaque du village de Contalmaison et du bois de Mametz fut entreprise.

Le IIIe corps britannique enleva Contalmaison, puis se replia, non sous l'effort d'une contre-attaque, mais dans la confusion d'une tempête qui éclata à midi; toutefois, dans la journée, il tenait encore une partie du village. Plus à droite, entre Contalmaison et le bois, cinq bataillons de la 3e division de la garde prussienne attaquèrent inopportunément dans la matinée et se firent hacher. Enfin, plus à droite, encore une partie du bois de Mametz fut enlevée. Ce bois barre un éperon entre deux petits ravins, l'un à l'Ouest, l'autre à l'Est. Le côté Est était couvert par un petit bois dit bois Marlborough; le côté Ouest par un ouvrage nommé le Quadrilatère. Le 5, les Anglais enlevèrent le bois Marlborough; le 6, les premières patrouilles abordèrent la lisière Sud du bois de Mametz; en même temps, le Quadrilatère fut attaqué. Du 7 au 10, la plus grande partie de cet ouvrage fut prise; il ne resta, de ce labyrinthe, qu'une position d'ailleurs formidable, dite *Quadrangle Support*, et un coin défendu par une mitrailleuse, dit le Taillis des Bonbons *(acid Drop Copse)*. Ainsi, par la prise du bois de Marlborough et du Quadrilatère, le bois de Mametz se trouvait encadré à l'Est et à l'Ouest, en même temps qu'il était abordé au Sud.

L'attaque fut reprise le 10; le combat dura toute la journée;

le 11, le village de Contalmaison, un tas de ruines farci de mitrailleuses, était entièrement occupé. Au bois de Mametz, le Quadrangle Support et ses positions accessoires furent enlevés le 10, ainsi que les trois quarts du bois, taillis mince et serré, barré de réseaux successifs avec mitrailleuses et postes fortifiés. Il n'en restait à l'ennemi que la partie septentrionale. Une première tentative, pour l'en chasser, par quatre bataillons, le 11 au matin, échoua. Nos alliés refirent une préparation d'artillerie de trente minutes, et attaquèrent de nouveau. Mais les mitrailleuses allemandes, dans leurs retraites impénétrables, avaient échappé à l'artillerie. Renforcées par les feux de l'infanterie et des minenwerfer, il fallut les forcer par un terrible combat au grand jour. A quatre heures de l'après-midi, les Anglais nettoyèrent l'angle Nord-Est, plus tard dans la soirée l'angle Nord-Ouest. Quatre mille prisonniers restaient à nos alliés, venant principalement du 16e régiment bavarois, du 122e wurtembergeois et de la 3e division de réserve de la garde; il y avait aussi des hommes des 77e et 184e régimens.

A la gauche, les défenses d'Ovillers furent entamées le 7; à la droite, la ferme Maltz Horn fut prise le 9; le 8, le bois des Trônes, qui apparaît comme une ligne mince et effilée à un kilomètre au nord de cette ferme, avait été atteint par sa lisière Sud; mais l'ennemi était très fortement organisé dans les parties Est et Nord; du 8 au 13, il ne lança pas moins de huit violentes contre-attaques; des parties du bois passèrent de mains en mains; mais le 13, à la veille de la grande attaque décidée sur tout le front britannique pour le 14 juillet, la partie Sud était encore aux mains de nos alliés. Un petit groupe des Royal West Kent, qui avait pénétré dans la partie Nord, y était cerné et résistait héroïquement.

V

Pendant que les armées britanniques progressaient ainsi par leur droite, que faisait la VIe armée française?

Là aussi, la préparation avait été longue et minutieuse. « L'arrière, durant quatre mois, dit une relation officieuse, a été un chantier où s'accomplissait une immense besogne. Des routes anciennes ont été élargies, d'autres nouvelles ont été tracées et le débit de ces routes était encore augmenté dans des

proportions considérables par la construction de chemins de fer à voie normale et à voie droite. Pour entretenir routes et voies, on a ouvert des carrières, on les a exploitées. On a organisé tout un système de charrois. On a installé des dépôts de munitions et de matériel en creusant dans le flanc des collines; on a multiplié les abris; on a placé auprès de toutes les voies les postes de secours et les ambulances; on a bâti des ponts et des passerelles. En certains endroits, le travail de l'homme a changé la physionomie du pays. »

Un officier allemand blessé, A. Dambitsch, a décrit dans la *Gazette de Voss* du 15 juillet le bombardement préparatoire : « Le bombardement des tranchées de première ligne, dit-il, fut opéré presque exclusivement par l'artillerie lourde et les minenwerfer (crapouillots). Les Français avaient déjà une prédilection pour cette arme; le 25 février dernier, avant l'attaque de Notre-Dame de Lorette, ils avaient arrosé copieusement la colline avec des torpilles, Mais c'étaient alors des torpilles de petit calibre qu'ils lançaient pendant les dernières heures lorsque les tranchées étaient déjà détruites par l'artillerie et dont l'effet était plutôt moral que matériel. Depuis lors les Français ont développé cette arme avec amour. Pour détruire les tranchées, ils emploient exclusivement leurs projectiles de plus gros calibre qu'ils lancent avec plus de précision et bien plus loin que jadis. En face du secteur de ma compagnie, il n'y avait pas moins de 6 minenwerfer tirant sans interruption et souvent par salves, qui lançaient des centaines de torpilles sur notre position et jusqu'à la troisième tranchée. Ces torpilles arrachaient les réseaux de fils de fer avec leurs poteaux, en projetant au loin leurs débris; elles écrasaient les abris qu'elles touchaient et bouleversaient même les plus profonds. En très peu de temps, de larges parties de tranchées furent nivelées, les abris défoncés, les hommes enterrés. Ce bombardement dura sept jours. A la fin, des attaques par gaz suivant une méthode également perfectionnée combinèrent leur effet avec le sien. »

Au moment de l'attaque, le général Fayolle avait, comme nous avons dit, un corps au Nord de la Somme, le XXe; et il attaquait également au Sud de la Somme par le Ier corps colonial, appuyé à droite par une division du XXXVe corps. L'étendue totale du front d'attaque français était de 16 kilomètres.

Au Nord de la Somme, le XXe corps se porta à l'attaque à

sept heures trente du matin, sur un front de 5 kilomètres environ. « Il avait à conquérir, dit la relation officieuse, les premières positions allemandes, faites de trois et quatre lignes de tranchées, reliées par des boyaux nombreux avec des bois organisés et avec le village fortifié de Curlu. L'élan fut ce qu'on pouvait attendre de ces troupes d'élite, à qui cinq jours d'une préparation d'artillerie intense avaient donné une extraordinaire confiance. D'un bond les ouvrages allemands furent emportés. En escaladant, à l'Est du village de Curlu, les pentes d'une falaise crayeuse baptisée le Chapeau de Gendarme, les soldats de la classe 16, qui voyaient le feu pour la première fois, agitaient leurs mouchoirs et criaient : « Vive la France! » On arriva aux premières maisons de Curlu et, comme on pénétrait dans le village, des mitrailleuses, installées aux abords de l'église, se dévoilèrent. Selon les ordres du commandement, on stoppa aussitôt, pour reprendre la préparation. Une demi-heure durant, de dix-huit heures à dix-huit heures trente, l'artillerie de destruction fut mise sur le village. A la nuit, l'infanterie française était complètement maîtresse de la place et y repoussait trois contre-attaques, parties de la direction de Hardecourt et fauchées par nos tirs de barrage. »

Les trois jours suivans furent employés à organiser la position conquise; puis, le 5, les fantassins du XXe corps repartirent à l'attaque. L'objectif était désormais la seconde position allemande, établie sur la ligne Hem-Hardecourt. L'attaque eut lieu à la droite du secteur contre Hem et contre le plateau qui est au Nord de ce village. A huit heures trente, les tranchées allemandes étaient enlevées entre la Somme au Sud et la route de Péronne au Nord. A dix heures cinquante-cinq, la plus grande partie de Hem était prise, et, à sept heures du soir, les dernières maisons étaient occupées, ainsi que les petits bois sur le mouvement de terrain à l'Est de Curlu.

Le 8, le XXe corps se reporta une troisième fois à l'assaut, cette fois par sa division de gauche, en direction de Hardecourt, en liaison avec les troupes britanniques qui attaquaient le bois des Trônes. Les troupes sortirent des tranchées à neuf heures trente ; à dix heures dix, elles avaient dépassé Hardecourt, et s'y maintenaient contre trois retours offensifs dirigés de Maurepas.

Ainsi du 1er au 8, le XXe corps, au Nord de la Somme, avait

enlevé les deux premières positions allemandes. Il employa les jours suivans à s'y consolider. Pendant ce temps, que se passait-il au Sud de la rivière?

L'attaque, des abords de Frise à ceux d'Estrées, fut lancée le 1er juillet, deux heures après celle de la rive droite, à neuf heures trente. Le travail d'artillerie avait été extraordinaire. La zone marmitée offrait vraiment, quand je l'ai vue au mois d'août, l'aspect d'un champ labouré, uniforme; seulement, les sillons étaient larges comme des houles. Dompierre même apparaît, quand on vient de la sucrerie, après un tournant. On laisse à droite le vieux cimetière bouleversé et le champ des tombes neuves. Le village est un peu plus loin, à gauche de la route. Des restes de tranchées, des trous d'obus amollis et déjà voilés de limon, des débris de fils de fer. Puis des pans de murs en briques, où il est impossible de reconnaître la forme d'une maison, ni la configuration du village. Çà et là des squelettes d'arbres fruitiers. Au centre, au milieu de tous ces débris rougeâtres, un immense tas blanc, effondré, et comme préparé pour le cantonnier : l'église. Et partout rampant encore ou déjà, cette végétation des ruines, d'un vert intense, brillant et sombre, qui renaît si étrangement du sol dévasté, enveloppe le pied des murs et des talus, et fait un tapis vivant dans les bois morts.

Les troupes sortirent d'un élan magnifique; c'était, comme nous l'avons vu, le Ier corps colonial; et il était prolongé à droite (Sud) par une division de réservistes bretons. « Maintes fois dans cette guerre, dit la relation, ils avaient fait leurs preuves, et déjà ils s'étaient distingués à Quennevières à côté des zouaves, mais on aurait pu imaginer que ces hommes à l'allure calme, accoutumés certes à vivre sous des bombardemens constans et prêts à tous les sacrifices, n'auraient plus pour se transformer en vaillans rapides les moyens de la jeunesse. C'eût été ne pas connaître les ressources extraordinaires de leurs tempéramens... Ces vétérans ont marché comme les recrues de la classe 16. A neuf heures, ils ont fait demander à leurs chefs de partir en chantant la *Marseillaise*; à neuf heures trente ils se sont élancés par sections alignées, comme à la manœuvre. »

Le soir du 1er juillet la première position allemande était enlevée, avec les villages de Dompierre, Becquincourt et Fay.

A l'extrême Nord, le village de Frise restait tapi dans la vallée de la Somme, au fond d'une sorte de poche que fait la rivière. On y accède, dans les terrains bas luisans de verdure et d'eau, par une route qui vient d'Éclusier et qui suit le thalweg, dans un paysage touffu. Le 2, la gauche du corps colonial, en fin de matinée, manœuvra à déborder le village par le Sud ; à midi il était atteint, et l'on y prenait une batterie de 77 en bon état ; puis les troupes, suivant leur élan, poussaient jusqu'au Nord du bois de Méréaucourt. D'autres troupes passaient au Sud du bois, qui était ainsi enveloppé complètement.

La seconde ligne allemande s'appuyait à la Somme à l'Est du bois de Méréaucourt, vers le bois du Chapitre. De là elle se dirigeait au Sud, s'appuyait à Herbécourt, puis plus au Sud à Assevillers, et enfin à l'extrême Sud à Berny. Dans cette même journée du 2, Herbécourt était enlevé de front et tourné par le Nord ; une heure après le départ de l'attaque, les feux de Bengale qui annoncent l'occupation brûlaient sur les ruines de la dernière maison. Enfin à la droite, les abords d'Assevillers étaient atteints, et un bois était enlevé devant Estrées.

Ainsi le 2 au soir, la deuxième position allemande était enlevée dans tout le secteur gauche (Nord), de la Somme au Sud d'Herbécourt, tandis que dans le secteur droit les Français étaient au contact de cette seconde position. Le 3, le progrès continua, toujours par la gauche. Flaucourt, en pleine troisième position ennemie, était enlevé par un coup de main d'une audace extraordinaire. Une reconnaissance commandée par le capitaine d'état-major Dubuisson, de la 3e division coloniale, et composée du lieutenant Cervoni et d'une vingtaine d'hommes du 23e colonial, entrait dans le village, écrasé par le bombardement, où l'ennemi était terré dans ses abris. Avant qu'il ait pu sortir, le petit groupe des Français fouille les maisons, les caves, les trous, les abris, et fait 130 prisonniers. Le 4 au matin, la cavalerie française patrouillait librement entre Biaches et Barleux. Au centre, Assevillers était emporté le 3. Au Sud, Belloy était enlevé le 4 par la légion étrangère. Enfin, à l'extrême droite du mouvement, Estrées était emporté le même jour par les troupes voisines.

Les troupes, qui ne voyaient plus d'ennemi devant elles, étaient enivrées d'ardeur. On avait vu l'artillerie amener ses avant-trains, et partir au galop à la poursuite de l'ennemi. Le 9,

la gauche reprit le mouvement en avant et enleva Biaches; un peu à droite, l'observatoire important de la Maisonnette était enlevé le 10. La prise du fortin de Biaches, le 10 juillet, est un des faits d'armes les plus brillans de la bataille. Le capitaine Vincendon, du 164e d'infanterie, y entra seul, et avec huit hommes, il fit prisonnière une compagnie allemande avec ses officiers. On était en face de Péronne. Des hommes isolés traversèrent la vallée sur les passerelles allemandes et arrivèrent dans les faubourgs. Le lieutenant C... rencontra deux zouaves qui avaient fait une cueillette de cerises dans les jardins de Sainte-Radegonde.

Dans ces onze jours, les forces françaises avaient exécuté au Sud de la Somme une sorte d'immense rabattement en pivotant sur leur droite, vers Foucaucourt. Sorties des tranchées face à l'Est, elles faisaient maintenant un front Estrées-la Maisonnette, face au Sud-Est. Aux deux premières directions d'attaque, Bapaume et Péronne, s'en ajoutait une troisième, au Sud de Péronne, en direction générale du coude de la Somme vers Ham. Ces trois directions divergeaient en éventail, Bapaume était au Nord-Est, Péronne à l'Est, Ham au Sud-Est. Il fallait choisir. En fait, la direction du Sud-Est, après avoir été tentée plusieurs fois, finit par être abandonnée.

Les résultats de ces onze premiers jours d'offensive étaient très brillans; les seules troupes françaises, sur 16 kilomètres du front, avaient percé les lignes ennemies sur une profondeur allant jusqu'à 10 kilomètres; elles avaient enlevé aux Allemands 80 kilomètres carrés d'organisations de tout genre : tranchées, villages fortifiés, carrières pareilles à des forteresses, bois transformés en réduits. « Elles ont déjà trouvé sur le champ de bataille, dit la relation, 85 canons dont plusieurs de gros calibre, une centaine de mitrailleuses, 26 minenwerfer, un matériel considérable; et un butin impossible à évaluer demeure sur le terrain conquis. Elles ont pris 235 officiers et 12000 hommes, et c'est le commencement de la bataille. »

HENRY BIDOU.

(A suivre.)

REVUE LITTÉRAIRE

M. ANATOLE FRANCE, CRITIQUE LITTÉRAIRE (1)

Cependant, M. Anatole France a toujours refusé le nom de critique littéraire, à l'époque même où, chaque semaine, il publiait dans *le Temps* les chapitres de *la Vie littéraire*. La dédicace du premier tome au directeur du *Temps* marque de la surprise : « Comment un esprit alerte, agissant, répandu comme le vôtre, en communion constante avec tout et avec tous, si fort en possession de la vie et toujours jeté au milieu des choses, a-t-il pu prendre en gré une pensée recueillie, lente et solitaire comme la mienne ? » M. Hébrard n'avait pas cru mauvais de confier l'examen des livres nouveaux, ou anciens et qui faisaient leur réapparition soudaine, à M. France qu'il appelait « un bénédictin narquois. » Les bénédictins ont le goût des livres ; et, que celui-ci fût narquois, ce n'était pas pour offenser M. Hébrard, qui aimait à corriger ou voiler d'ironie une véritable ferveur. M. France, d'ailleurs, ne jure pas fidélité à la règle de Saint-Benoît et ne consent à l'obédience que dans une abbaye de Thélème où il promet plus de piété que de foi résolue. S'il vient de lire *Mensonges*, de son jeune ami M. Paul Bourget, il en éprouve un étrange plaisir : c'est que le livre « est désespérant d'un bout à l'autre. » Alors, il cherche la consolation et, dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, découvre les paroles salutaires. Il en est enchanté, non satisfait : « Nous n'aimons pas qu'on nous sauve. Nous craignons, au contraire, qu'on nous prive de la volupté de nous perdre. Les meilleurs d'entre nous sont comme Rachel, qui ne voulait pas être consolée. » M. France n'a point analysé *Mensonges;* il dit : « Je cause, et la causerie a ses hasards... » Il ne veut

(1) *Le Génie latin*, « nouvelle édition, revue par l'auteur » (Calmann-Lévy. Du même auteur, *La Vie littéraire*, quatre volumes (même éditeur).

pas qu'on prenne son essai pour une étude et lui pour un critique.

Quel métier fait-il donc? C'est la question qu'il pose, et qu'il rougirait de résoudre, — si vous supprimez un problème, vous diminuez d'autant l'incertitude; et c'est dommage : — il ne résout pas la question, mais il s'approche d'elle et il l'embellit de quelques ornemens. Il se souvient, dans la préface du tome deuxième, d'avoir passé une saison très agréable, sous les sapins du Hohwald. Et il s'émerveillait, pendant ses promenades, de trouver un banc rustique « à chaque point où l'ombre est plus douce, la vue plus étendue, la nature plus attachante. » A l'imitation des obligeans villageois d'Alsace, qui ménagent au promeneur le repos et la contemplation la meilleure, il se propose d'accomplir, au pays de l'esprit, dans les bois sacrés et près des fontaines des muses, la tâche d'un « sylvain modeste : » il placera des bancs aux bons endroits de la littérature. Est-ce là de la critique? Non pas. Il abandonne au « savant du village » et à l' « arpenteur » le soin de « mesurer la route et poser les bornes milliaires. » Ces pauvres gens, l'arpenteur et le savant du village, ce sont les critiques. On le voit, la modestie du sylvain s'anime ou s'animerait de quelque dédain, si la nonchalance ne le détournait d'un sentiment inutile et vite importun. Guy de Maupassant publie son roman de *Pierre et Jean*, qu'il a muni d'un avant-propos où le romancier dicte au critique ses devoirs et néglige de définir les devoirs du romancier : c'est qu'à son avis le romancier n'a que des droits, et tous les droits, étant parfaitement libre; mais le critique ne l'est pas. Le critique doit ceci, doit cela. M. Anatole France ne compte point asservir le romancier; mais peu s'en faut qu'il ne proteste contre l'asservissement du critique. Et puis, avant d'aller à la révolte, il se ravise; il songe que ces débats ne le concernent presque pas : « Je ne fais guère de critique, à proprement parler... » Et il admire, à loisir, *Pierre et Jean*.

Mais la critique veille : celle qu'a semoncée l'auteur de *Pierre et Jean*, celle que M. France n'a pas beaucoup défendue. Ferdinand Brunetière adresse à M. France les mêmes reproches qu'à Jules Lemaître : et la réponse de M. France est analogue à la réponse de Lemaître. L'un et l'autre se donnent pour idéalistes et peu crédules à la réalité. Ils ont, l'un et l'autre, à invoquer en faveur de leur doute le témoignage d'un ancien; Lemaître dit : « l'homme est la mesure des choses; » et M. France : « Nous sommes dans la caverne et voyons les fantômes de la caverne. » Et, comme Lemaître s'amusait à s'écrier : « Plût au ciel qu'il me fût possible de sortir de moi! » pareillement M. France n'espère pas sortir de la caverne; il n'en a

pas non plus le désir. Néanmoins, M. France ne considère pas que le procès de Lemaître et le sien se puissent réunir ou confondre : « M. Lemaître se dédouble avec une facilité merveilleuse... Sa critique, indulgente jusque dans l'ironie, est, à la bien prendre, assez objective; et si, quand il a tout dit, il ajoute : *Que sais-je?* n'est-ce pas gentillesse philosophique ? » Assurément! Lemaître sait très bien ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas ; il a confiance que ses « impressions » ne sont pas des lubies : et il juge à la rigueur les écrits dont il parle. Et M. France? Également. A la vérité, ces deux critiques, et d'autres qui ont eu la même inclination vers le scepticisme, à les croire, l'on cherche leur scepticisme et l'on remarque leurs jugemens, si nets, le zèle de leur admiration, leur sévérité quelquefois. Ni La Harpe ni Geoffroy, ni les critiques les mieux pourvus d'une doctrine, il me semble, n'ont traité avec plus de rudesse un de leurs contemporains que Lemaître l'auteur du *Maître de Forges* et de *la Grande Marnière*. Le même auteur, M. France ne l'a pas traité plus doucement. Lemaître dit : « J'ai coutume d'entretenir mes lecteurs de sujets littéraires ; qu'ils veuillent bien m'excuser si je leur parle aujourd'hui des romans de M. Georges Ohnet... » Et il avertit ses lecteurs de ne prendre pas ces « bronzes de commerce » pour des œuvres d'art. M. France a intitulé « Hors de la littérature » le chapitre qu'il accorde ou qu'il inflige à *Volonté*, du même auteur ; et la conclusion : « Les romans de M. Georges Ohnet sont exactement, dans l'ordre littéraire, ce que sont dans l'ordre plastique les têtes de cire des coiffeurs. » Voilà les jugemens de ces deux sceptiques ! Et « que sais-je? » Ils savaient, ce jour-là. Même, leur entrain dogmatique les empêchait d'examiner les circonstances atténuantes et de reconnaître à l'auteur de *Serge Panine* ce don qui manque à de meilleurs écrivains, le don de raconter... Qu'importe ? et ce n'est pas de la littérature!... Je le veux bien Mais ils négligeaient de songer que divers romanciers, autour d'eux, méritaient le même coup de massue accablante : certaines renommées ont flori et se sont épanouies, grâce à la patience de ces juges, qui les ont épargnées par hasard, comme il y eut quelque hasard dans le terrible choix qu'ils ont fait de M. Georges Ohnet. Ni La Harpe ni Geoffroy ne montrent moins d'hésitation dans leur critique habituelle, ni Ferdinand Brunetière n'a été plus impitoyable jamais que M. France qui, sur Émile Zola, prononce un tel verdict : « Son œuvre est mauvaise et il est un de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés. » Après cela, M. France a l'air un peu de plaisanter, quand il écrit : « Je

ne suis point du tout un critique. Je ne saurais pas manœuvrer les machines à battre dans lesquelles d'habiles gens mettent la moisson littéraire pour en séparer le grain de la balle. » Mais si, mais si, la machine à battre a battu, bien battu!

Dans la préface de son tome quatrième, l'auteur de *la Vie littéraire* retourne à condamner les prétentions dogmatiques de la critique. Vous argumentez? Malheureux! oubliez-vous les vanités du raisonnement? Par le raisonnement, Zénon d'Élée a démontré que la flèche qui vole est immobile : « on pourrait aussi démontrer le contraire, bien qu'à vrai dire ce soit plus malaisé. » Mais vous possédez une esthétique? « L'esthétique ne repose sur rien de solide. C'est un château en l'air. On veut l'appuyer sur l'éthique. Mais il n'y a pas d'éthique. Il n'y a pas de sociologie. Il n'y a pas non plus de biologie... » A défaut de biologie, pour fonder une sociologie, sur laquelle vous appuieriez une éthique, et puis une esthétique, vous parlez de tradition, de consentement universel? « Il n'y en a pas... »

Royer-Collard, il me semble, disait qu'on ne fait point au scepticisme sa part. C'est qu'il ne se connaissait point en scepticisme. La difficulté n'est pas du tout de limiter le scepticisme : les moins adroits y réussissent le mieux du monde. La difficulté serait plutôt de mener le scepticisme un peu loin : les plus habiles n'y parviennent pas. Les plus habiles sont partis en badinant; et vous les voyez encore sur la route, quand ils ne badinent plus : ils font signe que oui, ou font signe que non. Regardez leur allure : ce ne sont plus des gens qui baguenaudent. Ils affirment, ou nient. Mais leurs négations valent des affirmations : et le doute s'est évanoui.

A propos du beau livre de Victor Brochard sur *les Sceptiques grecs*, M. France a consacré des pages délicieuses à Pyrrhon d'Elis. Et Pyrrhon disait qu'on ne doit essayer ni de comprendre, ni de présumer : les sens nous trompent, et la raison. Le doute universel nous invite à la plus tranquille sagesse. On lui demandait : « Pyrrhon, pourquoi donc ne mourez-vous pas? » Car on se figure, généralement, les sceptiques désespérés. Il répondait : « C'est que la vie et la mort sont tout de même indifférentes. » Un Grec de Byzance lui composa une épitaphe; car il mourut cependant : « Es-tu mort, Pyrrhon? — Je ne sais pas. » Dans l'incertitude, il vécut de cette manière : « Sur les bords charmans du Pénée, vallée fleurie où les nymphes viennent le soir danser en chœur, il mena l'existence d'un saint homme. Il tenait ménage avec sa sœur Philista, qui était sage-femme. C'est lui qui portait à vendre la

volaille et les cochons de lait au marché de la ville et nettoyait les meubles... » S'il lui restait un peu de loisir, il enseignait sa philosophie, qui était qu'il faut se garder d'avoir aucune opinion sur le bien ni sur le mal. Et pourquoi? Mais afin d'éviter « les causes de trouble. » Car il ne doutait pas que la tranquillité de l'âme est préférable à son inquiétude. En outre, il n'hésitait pas à pratiquer le bien et vivait « pieusement. » Sa sainte vie « le rendit vénérable à ses concitoyens, qui l'élevèrent au sacerdoce; il remplit les fonctions de grand-prêtre avec exactitude et décence, comme un homme qui respectait les dieux de la République. »

Je ne dis pas que le scepticisme de M. France l'ait mené au sacerdoce. Mais il y a, dans les quatre volumes de *la Vie littéraire*, beaucoup plus d'affirmations et de négations qu'il n'en faut pour exercer très dignement une magistrature dans la République; et, cette magistrature, il l'a exercée, dans la république des lettres, avec autant d'autorité que de grâce. Accueillons cette confidence : « J'ai regardé, je l'avoue, plus d'une fois du côté du scepticisme absolu. Mais je n'y suis jamais entré; j'ai eu peur de poser le pied sur cette base qui engloutit tout ce qu'on y met. J'ai eu peur de ces deux mots d'une stérilité formidable : *Je doute*. Leur force est telle que la bouche qui les a une fois convenablement prononcés est scellée à jamais et ne peut plus s'ouvrir. Si l'on doute, il faut se taire; car, quelque discours qu'on puisse tenir, parler, c'est affirmer. Et, puisque je n'avais pas le courage du silence et du renoncement, j'ai voulu croire, j'ai cru. J'ai cru du moins à la relativité des choses et à la succession des phénomènes... » Merveilleuse puissance des mots, et leur magie ou leur malignité! La relativité des choses et la succession des phénomènes : les mots et les idées ont l'air de trembler et, tremblans, de composer la périlleuse formule de l'irrésolution. Mais la relativité des choses et la succession des phénomènes sont les faits positifs sur lesquels reposent toute science et tout dogmatisme.

Il n'y a pas de biologie, pas de sociologie, pas d'éthique ni d'esthétique? Et « l'achèvement des sciences n'a jamais existé que dans la tête de M. Auguste Comte, dont l'œuvre est une prophétie? » Et, quand l'une des sciences, qui ne seront jamais réunies pour former ensemble cette inconnue que nous avons l'imprudence d'appeler déjà la Science, aura commencé de prendre tournure, « notre planète sera bien vieille et touchera au terme de ses destins; » le soleil aura perdu sa chaleur et les hommes, retirés au

fond des mines, brûleront les derniers morceaux de houille? Mais, provisoirement, il y a, dans les quatre volumes de *la Vie littéraire*, une philosophie de M. France, et dont je voudrais indiquer les principaux articles. C'est d'abord la négation, — laissons le doute, — la négation nette et à peu près catégorique du surnaturel ou religieux ou métaphysique : les métaphysiques ne sont pas moins aventureuses que les religions et leur mensonge ne vaut pas mieux. La réalité nous échappe; et nous vivons parmi les apparences. Le monde n'est pas le même pour nous et, par exemple, pour une mouche qui le voit avec son œil « à facettes; » l'idée de la nature n'est pas la même dans l'esprit de l'homme et dans le cerveau « rude et simple » d'un orang-outang. Qu'importe? Vous perdez votre temps à vous demander si la réalité de la nature ou du monde est plus fidèlement représentée par les moyens qu'ont à leur disposition la mouche, l'homme ou l'orang-outang. La réalité de la nature ou du monde est pour nous comme si elle n'était pas : supprimons-la. Cette suppression n'a pas de conséquence : « En fait, réalités et apparences, c'est tout un. » Logés dans un petit canton de l'univers, emprisonnés dans « la caverne, » les hommes n'ont de souci judicieux que d'améliorer leur sort. C'est à quoi leur servent les sciences, l'industrie et les arts. Et les religions? Elles attristent l'homme : c'est leur condamnation. Je ne vois pas, dans la philosophie de M. France, telle que *la Vie littéraire* la présente, un principe qui ait plus de force dialectique et impérieuse que son horreur de la souffrance : horreur naturelle, spontanée, et plus ardente à la réflexion; sentiment où il y a de la mollesse et puis de la bonté. Nous endurons la vie; elle ne nous épargne pas et nous est ennemie : tâchons de la rendre moins méchante et ne commettons pas le crime horrible de l'aider à nous être plus tourmentante. Nous ne savons rien de rien, ni le commencement ni la fin, ni le secret du moment où nous sommes : et peut-être n'y a-t-il rien à savoir et probablement n'y a-t-il pas de secret d'aucune espèce à découvrir. Mais nous constatons que nous avons plaisir ou peine : et malheur à qui augmente la peine, et bénédictions à qui augmente le plaisir. C'est l'épicurisme? C'est lui, n'en doutez pas. La sagesse de M. France ne va point au paradis, et ne vient pas du paradis terrestre : il l'a cueillie dans le jardin d'Épicure. Il est parmi nous un philosophe de l'antiquité païenne. Il l'est sans effort et, j'allais dire, naïvement. Il parle quelquefois de sa « candeur » et de son « ingénuité. » Comme, d'autre part, il semble très avisé, l'on se méfie d'une ingénuité si savante et d'une candeur avertie.

Pourtant, il a, — mais avec d'autres vertus, — un peu de l'innocence qu'il voudrait avoir. Il est, en quelque sorte, à l'égard du christianisme, comme s'il ne s'en était pas aperçu. Et, si l'on en doute, qu'on relise, au quatrième tome de *la Vie littéraire*, le chapitre de Pascal : « Il ne fut jamais au monde un plus puissant génie que celui de Pascal ; il n'en fut jamais de plus misérable... Il faut prendre garde d'abord que cet homme prodigieux était un malade et un halluciné... Et, si l'on songe que ce malade était le fils d'un homme qui croyait aux sorciers et en qui le sentiment religieux était très exalté, on ne sera pas surpris du caractère profond et sombre de sa foi. Elle était lugubre ; elle lui inspirait l'horreur de la nature et en fit l'ennemi de lui-même et du genre humain... L'excès de sa pureté le conduisait à des idées horribles... Certes, Pascal était sincère. Il pensait comme il parlait. Il observait les leçons qu'il donnait ; mais ces leçons ne sont-elles pas littéralement celles que recevait Orgon du dévot retiré dans sa maison?... » Etc. Voilà Pascal ? Oui : tel à peu près que l'imagine ou l'apprécie, avec une loyauté parfaite, un épicurien d'Athènes ou de Rome, soudain ressuscité en notre temps et qui, dès son arrivée, n'est pas au fait d'une angoisse, d'une logique et d'une consolation nouvelles.

Seulement, ce philosophe païen de l'antiquité, le christianisme et les divers systèmes de pensée que la métaphysique en a tirés depuis un millier d'années sont, en somme, tout ce qu'il méconnaît du travail que les siècles ont accompli depuis Épicure et Lucrèce et jusqu'à nos jours. Il est moderne et l'est extrêmement. A bien considérer la suite de l'histoire humaine, il croit découvrir qu'à travers les âges, la vie humaine tend à quelque adoucissement et, autant dire, à quelque amélioration. Il croit, — ou, avant ces quatre dernières années, croyait, — que l'humanité, d'âge en âge, s'éloigne de la barbarie. Je ne dis pas qu'il ait un grand espoir que les pauvres mortels passent jamais leur peu de jours dans une béatitude sans tache. Il est pessimiste, comme le sont, parmi les hommes du progrès, les plus fins et qui ont soin de se ménager des aubaines plutôt que des déceptions. Mais il est un homme de progrès : sa qualité de philosophe antique ne le rend pas réactionnaire. Il a même l'usage habituel de ne pas juger une idée, entre celles de son époque, sans consulter l'avenir : « Pas plus que vous, je ne suis sûr de la bonté de tel système et, comme vous, je vois qu'il est en opposition avec les mœurs de mon temps ; mais qui me garantit la bonté de ces mœurs ? Qui me dit que le système, en désaccord avec notre morale, ne

s'accordera pas un jour avec une morale supérieure ?... Les idées de la veille font les mœurs du lendemain... Elles élaborent obscurément une morale qui n'est point faite pour nous, mais qui semblera peut-être un jour plus heureuse et plus intelligente que la nôtre... Rien ne semble plus immoral que la morale de l'avenir : nous ne sommes point les juges de l'avenir... » Et c'est ici, je crois, que se glisse l'imprudence, ou la chimère, dans la philosophie de M. France. Nous ne sommes pas les juges de l'avenir : nous ne le devinons pas. Mais que faisons-nous, si nous prenons pour notre juge cet avenir que nous ignorons? Nous ne le prenons pas pour juge : cependant, nos idées nous deviennent incertaines, et moins aimables, si nous craignons que l'avenir ne veuille pas les approuver. Et c'est dommage ; car nous avons à vivre en notre temps et avec nos idées. M. Charles Maurras a fait un livre intitulé : *Quand les Français ne s'aimaient pas*. Le titre n'est qu'à moitié bon, parce qu'il prête à l'amphibologie : l'on est tenté de songer aux querelles qui, parfois, ont animé les Français les uns contre les autres. Mais le livre est excellent, qui blâme une époque où les Français avaient perdu le goût de la chose française : « Ils ne pouvaient rien souffrir qui fût de leurs mains, ni de la main de leurs ancêtres, livres, tableaux, statues, édifices, philosophie, sciences. Cette ingratitude pour leur patrie était si farouche qu'un étranger a pu dire que leur histoire semblait écrite par leurs propres ennemis. Ni les arts, ni les lettres, ni les idées ne trouvaient grâce, à moins de venir d'autre part... » Il y a, pareillement, des siècles qui ne s'aiment pas. Ils ne sont pas contens d'eux-mêmes. Ils sont plus contens d'eux-mêmes que du passé : mais ils n'aiment que l'avenir. Une doctrine a, de nos jours, étrangement favorisé ce malaise, la doctrine de l'évolution, selon laquelle certaines formes politiques, certaines croyances et des coutumes sont mortes une fois, sont ensevelies sous la poudre des âges comme certains fossiles sous les couches des terrains tertiaire ou quaternaire. En vertu des lois évolutives, à leur invitation flatteuse, on va, pour ainsi parler, de l'avant. Continuer la courbe de ce progrès, la suivre et bientôt la prolonger, la mener loin, quelle tentation ! La mener loin, jusqu'à un avenir qu'on aménage très joliment et qu'on pare de ses prédilections, jusqu'à un avenir illusoire ; s'installer dans cet avenir ou, en d'autres termes, s'installer dans le néant ; juger de là tout le reste ; considérer le passé comme de la mort accomplie et le présent comme de la mort qui se fait ; et, à cet avenir qu'on invente, attribuer une immortalité intangible ; révérer en lui l'absolu, qui ne tolère ni doute ni rébellion : voilà le caractère d'un siècle qui

ne s'aime pas et le prélude périlleux des erreurs principales, d'où l'on revient las et blessé. Peut-être conviendrait-il de ne pas négliger ces remarques, si l'on avait à examiner la philosophie politique de M. France. Mais j'ai seulement affaire à sa philosophie générale, et dans la mesure où dépend d'elle sa critique de la littérature.

Il est à noter, d'ailleurs, que, si la politique de M. France a le plus vif élan vers l'avenir, son opinion littéraire procède avec beaucoup plus de précaution; et, comme il a dans la littérature sa compétence la meilleure et sa maîtrise incontestée, peut-être n'est-ce pas en littérature qu'il a tort. En littérature, il n'encourage pas à tout hasard les novateurs. Les symbolistes et les décadens, qui lui offraient leurs vers de maintes syllabes et de syllabes sans nombre, l'ont déconcerté. Il leur répondait : « Voilà des vers faux. » Il ne songeait pas : « Le vers faux d'aujourd'hui sera le vers juste d'après-demain. » Les symbolistes et les décadens lui présentaient leurs poèmes ténébreux; il ne disait pas : « Les ténèbres d'aujourd'hui seront après-demain la clarté. » Il avouait qu'à ce galimatias bizarre il ne comprenait rien. Et il se souvenait d'avoir écrit : « J'aime mieux sentir que comprendre; » mais, à toute cette poésie énigmatique, il ne sentait rien. Plusieurs symbolistes pourtant furent de véritables poètes et qui s'avisaient d'une nouvelle musique de la pensée. M. Charles Morice tâchait de leur gagner la sympathie de M. France; mais lui : « Oh! que je voudrais être en communion avec la littérature nouvelle, en sympathie avec les œuvres futures! Je voudrais pouvoir célébrer les vers et les proses des décadens. Je voudrais me joindre aux plus hardis impressionnistes, combattre avec eux et pour eux. Mais ce serait combattre dans les ténèbres, car je ne vois goutte à ces vers et à ces proses-là; et vous savez qu'Ajax lui-même, le plus brave des Grecs qui furent devant Troie, demandait à Zeus de combattre et de périr en plein jour. » M. Maurice Spronck, dans ses *Artistes littéraires*, exposait la théorie de l'audition colorée, afin que le *Traité du verbe* de M. René Ghil ne fût pas tout inintelligible. M. France lisait tout cela et savait bien ce qu'on pensait lui démontrer : que « l'audition colorée détermine, dans les esprits doués pour l'art et la poésie, un nouveau sens esthétique, auquel répond la poétique de la nouvelle école. » Mais l'aptitude à l'audition colorée lui paraissait « une névrose; » et, les jeunes poètes, il les appelait « des malades. » La courtoisie l'engageait à citer sur-le-champ cet apophtegme de Jules Soury : « Santé et maladie sont de vaines entités. » Il préférait néanmoins la santé; en fait de littérature, il ne

s'attendait pas que, de la maladie, sortît jamais un bel avenir : il n'avait pas d'impatience.

Mais où l'on voit que sa critique littéraire dépend de sa philosophie générale, c'est à son idée, pour ainsi dire, épicurienne aussi de la littérature ; idée qu'il a souvent exprimée, en termes ravissans et persuasifs. Il ne veut pas que la littérature le tracasse ou l'ennuie ; il ne veut pas que la littérature oublie d'être ce qu'elle doit être, un divertissement et un jeu, un art. Il veut qu'elle embellisse l'existence ; il la veut belle. Et c'est la raison pour laquelle il condamne le naturalisme : « Tout l'effort immense des civilisations aboutit à l'embellissement de la vie. Le naturalisme est bien inhumain : car il défait ce travail de l'humanité entière. Il arrache les parures, il déchire les voiles ; il humilie la chair qui triomphait en se spiritualisant ; il nous ramène à la barbarie primitive, à la bestialité des cavernes et des cités lacustres. » Le réalisme d'un Zola, M. France le déteste ; et il adore l'idéalisme de George Sand, plus généralement l'idéalisme. La recherche de la vérité dans les arts et dans la littérature est un principe d'où l'on est parti, le plus souvent, pour de regrettables erreurs. En outre, M. France ne croit pas à la découverte possible de la vérité. Alors, dit-il, réjouissez-vous ; car vous devez à votre inévitable ignorance un précieux cadeau, la liberté : vous êtes libres d'imaginer le monde à votre guise. Aucune représentation de la réalité n'est la réalité, ni ne la donne : « Pourquoi ne pas rechercher et goûter de préférence les figures de grâce, de beauté et d'amour? Songe pour songe, pourquoi ne pas choisir les plus aimables ? C'est ce que faisaient les Grecs. Ils adoraient la beauté ; la laideur, au contraire, leur semblait impie... » La beauté, dans la littérature, est surtout une qualité de la pensée. Et la pensée tient sa beauté des qualités qui rendent beaux les paysages, les horizons, le ciel : c'est la sérénité, c'est la clarté pure et limpide. Or, un tel idéal de pensée et d'art vient de l'antiquité grecque et, par l'intermédiaire de Rome, il s'est répandu dans l'univers. Il a fait jusqu'à nous un chemin périlleux parmi les barbares. Il n'a pas converti à sa douce religion tous les barbares, mais il a finalement échappé à leurs entreprises. Du reste, il est toujours menacé : il réclame de ses fidèles un soin constant. C'est le « génie latin : » goûtez-le et protégez-le.

Sous le titre du *Génie latin*, M. France a réuni quinze études qui vont du roman de *Daphnis et Chloé* au poète Albert Glatigny, en passant par la reine de Navarre, Paul Scarron, La Fontaine, Molière, Jean Racine, Alain-René Le Sage, l'abbé Prévost, Bernardin de

Saint-Pierre, Chateaubriand, Xavier de Maistre, Benjamin Constant, Sainte-Beuve. Et, bien entendu, ce ne sont pas là toutes les étapes du génie latin : ce sont quelques momens du bel itinéraire et, le long de la route, quelques reposoirs où le dévot d'une rêverie ancienne et vivante s'est plu à porter l'ornement votif des couronnes et des guirlandes. Et il a inscrit cette dédicace, l'année d'avant la dernière invasion des barbares : « C'est un acte de foi et d'amour pour cette tradition grecque et latine, toute de sagesse et de beauté, hors de laquelle il n'est qu'erreur et que trouble. Les anciens, toujours vivans, nous enseignent encore. » Ils nous enseignent encore ; et nous avons à enseigner le genre humain : cette admirable mission, Rome qui l'avait reçue d'Athènes l'a confiée à la France. Le génie latin, c'est le génie français qui le préserve. Et saura-t-il à jamais le préserver ? Cette inquiétude est sensible, en maints endroits de *la Vie littéraire*. Ou laissera-t-il éteindre « la flamme qui éclaire le monde depuis si longtemps ? » Le service de la France nous serait déjà commandé par notre haine des ténèbres : c'est le service de la lumière.

Et le devoir de la critique est la défense du génie latin dans la littérature française. M. France n'y a point manqué. Si l'on regarde ses jugemens, — il a beau dire qu'il ne juge pas, il juge ou bien il avoue qu'il aime ou n'aime pas un livre, — ses jugemens ne sont pas capricieux et dérivent tous de la même idée ou d'un sentiment pareil : ce qu'il aime est de nature latine et française; il n'aime pas ce qui offense et il repousse énergiquement ce qui hasarderait le génie de notre nation latine et française. Il tremble pour le parfait trésor dont nous avons reçu l'héritage et la garde. S'il parcourt l'histoire, il tremble aux aventures qui ont été le plus dangereuses. Et la Révolution faillit tout détruire : il se félicite de croire qu'elle a été une Renaissance. Il étudie avec une sollicitude infinie les âmes qui ont subi la formidable épreuve et qui ont dû sauter d'un monde aboli dans un autre, portant un peu du trésor; elles sont sauvées, les voici, et il les accueille : « De pareilles âmes, — un Boufflers, une Sabran, — de pareilles âmes à la fois frivoles et fortes, ironiques et tendres, ne pouvaient être produites que par une longue culture. Le vieux catholicisme et la jeune philosophie, la féodalité mourante et la liberté naissante ont contribué à les former avec leurs piquans contrastes et leur riche diversité. Ces êtres fiers et charmans ne pouvaient naître qu'en France et au XVIIIe siècle. Bien des choses sont mortes en eux, bien des choses bonnes et utiles sans doute : ils ont perdu notamment la foi et le respect dans le vieil idéal des hommes.

Mais aussi que de choses commencent en eux et par eux, qui nous sont infiniment précieuses, je veux dire l'esprit de tolérance, le sentiment profond des droits de la personne, l'instinct de la liberté humaine ! » Au lieu de s'anéantir dans la tourmente, le génie français y a pris des forces nouvelles, pour de nouvelles destinées : il continue sa durée glorieuse et bienfaisante. Mais évitons le risque de telles tribulations. M. France conjure les écrivains de n'être pas novateurs ; s'ils le sont malgré eux, on leur pardonnera : veuillent-ils surtout l'être « le moins possible ! » Le critique de *la Vie littéraire* est pieusement conservateur : il sait le prix adorable de la merveille à conserver.

M. France souhaite aussi que la critique littéraire, afin de mieux remplir son rôle, n'oublie pas qu'elle est de la littérature et doit posséder les agréables vertus d'un art si charmant. Il la veut aimable et destinée au plaisir du lecteur. Il cite volontiers et il approuve une objection de Henry Laujol à Flaubert : « Son malheur vint de ce qu'il s'obstinait à voir dans la littérature, non la meilleure servante de l'homme, mais on ne sait quel cruel Moloch, avide d'holocaustes. » La littérature ne doit pas être ce Moloch ; et la critique littéraire ne doit pas être ce Moloch. Il la veut amicalement unie à la littérature, et non pas un tribunal où comparaît la littérature, mais une compagne indulgente et sage, dont les avertissemens sont écoutés, les exemples suivis, et l'une des muses entre la poésie, l'histoire et la philosophie ou, si le mot vous effraye, la méditation. L'une des muses, et fille de l'imagination comme les autres muses. Il l'appelle « une espèce de roman à l'usage des esprits avisés et curieux. » Il a écrit : « Je la tiens pour le signe honorable d'une société docte, tolérante et polie ; je la tiens pour un des plus nobles rameaux dont se décore, dans l'arrière-saison, l'arbre chenu des lettres. » Il l'a honorée ainsi, avec un zèle gracieux, et avec cette gaieté pensive qui est le tour qu'il donne le plus volontiers au génie latin florissant chez nous, et avec ce perpétuel bonheur de la perfection qui lui est aisée et comme naturelle dans l'arrangement, qu'on dirait fortuit, des syllabes et des idées.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

LE CANON QUI BOMBARDE PARIS

Il faut remonter à l'époque du dernier passage de la comète de Halley, il y a huit ans... huit siècles, pour trouver un phénomène relevant de la science et comparable, par l'intérêt et les discussions qu'il a soulevés, au bombardement prodigieux de Paris par une pièce à longue portée. Encore dans ce temps-là, dont nous apprécions seulement aujourd'hui la douceur pacifique et un peu terne, la sensibilité publique était vierge des émotions fortement motivées qui l'ont peu à peu aguerrie et trempée.

Malgré cela, il est certain qu'une vaste stupéfaction, une curiosité qui ne laissait presque plus de place à aucun autre sentiment, s'emparèrent des Parisiens lorsque le communiqué officiel, — cette forme ultra-moderne de la vérité révélée, — annonça que c'était bien un canon allemand dont les projectiles, l'autre samedi, avaient éclaté sur la capitale. Cela parut à tout le monde « éno-orme, » comme eût dit Flaubert. L'étonnement fut général. Il le fut dans le public ; il le fut davantage peut-être parmi beaucoup de spécialistes de l'artillerie. Et la chose la plus étonnante, dans tout cela, fut peut-être précisément cet étonnement de beaucoup d'artilleurs. Nous allons montrer, en effet, qu'il n'y a rien là dedans de mystérieux, rien qui ne s'explique assez simplement sans avoir recours à aucune hypothèse absurde, à l'aide seulement de données non seulement réelles, mais véritablement fort anciennes.

Du point de vue psychologique, du point de vue de cette offensive morale qui fait partie de l'arsenal stratégique ennemi, il est donc certain d'abord que le sentiment dominant provoqué par ce phéno-

mène balistique a été la curiosité, et nullement la terreur, comme l'espéraient les Allemands. Il y aurait beaucoup à dire sur ce côté psychologique du problème, mais cela n'entre point dans mon sujet, qui est aujourd'hui purement technique. Pourtant certaines réflexions que suggère le calcul des probabilités et sur lesquelles on n'a, à mon avis, pas assez attiré l'attention, s'imposent ici. Elles seront de nature à raffermir le calme, d'ailleurs en général très grand, de la population parisienne, et par conséquent à annihiler les effets de l'effort ennemi qui a évidemment pour but, en bombardant la capitale, de l'énerver, d'amollir, d'ébranler Paris, cœur et centre nerveux du pays, et de saper indirectement la force de résistance française. Les remarques suivantes s'appliquent à la fois aux bombardemens par gothas et à ceux du canon monstre :

Lorsqu'on parle de dix tués, de vingt tués, cela paraît, au premier abord, fort impressionnant. En réalité, si navrante et si digne de respect que soit une seule mort innocente causée par la barbarie ennemie, c'est fort peu de chose, si l'on raisonne non plus avec ses nerfs, mais avec les chiffres impavides, et si l'on considère en ces matières ce que les algébristes appellent les rapports et les proportions. Vingt tués sur une population de trois millions d'habitans, cela représente à peine une proportion d'un cent-cinquante millième. Or, il est certain que ce chiffre est et restera très inférieur à la moyenne journalière des victimes des bombardemens ennemis. Qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie que chaque fois que Paris est bombardé, il y a beaucoup moins lieu pour chaque Parisien de s'affoler que s'il habitait une ville de 150 000 habitans (donc beaucoup plus importante que Rouen ou Nancy), où chaque bombardement ne tuerait jamais qu'une personne au maximum.

Il ne faut pas oublier que la mortalité diurne moyenne à Paris est d'environ cent cinquante personnes. Tout ce que pourront faire les bombardemens c'est au maximum qu'il y meure sept personnes là où il en mourait normalement six. L'ordre de grandeur de la mortalité n'en est même pas changé.

Autrement dit, les victimes des bombardemens par gothas ou canon à longue portée sont beaucoup moins nombreuses chaque jour que les victimes d'accidens de la rue. Elles sont également beaucoup moins nombreuses que celles des précautions prises, et je n'entends point parler ici des victimes de paniques comme celle qui a eu lieu dans une station du métro, mais seulement des gens que les bronchites, les pneumonies, les refroidissemens

mortels guettent dans leurs caves, ou dans la hâte de leurs déplacemens nocturnes en costumes trop légers. A cet égard, les statistiques municipales seraient fort édifiantes.

En exposant ici ces choses, *a priori* paradoxales, et presque choquantes j'en conviens, je ne veux nullement m'élever contre des précautions légitimes que la préfecture de police a recommandées et que chacun est libre de suivre. Je veux seulement montrer que, en tout état de cause, le danger couru par chacun est entièrement faible et ne justifie en aucun cas un énervement quelconque.

Ayant ainsi établi que ce serait tomber lourdement dans le piège ennemi que de s'exagérer, — si déplorables que soient les morts causées par eux, — le danger des bombardemens de Paris tant du haut des airs que par le fameux canon, il me reste à examiner ce qu'est celui-ci, comment il a pu être réalisé, et pourquoi aussi il a paru d'abord si étonnant.

Tout ce qu'on a dit pour expliquer l'arrivée des fameux obus est inimaginable : dans les cafés, dans les salles à manger et les salles de rédaction, dans les bureaux administratifs, un instant réveillés de leur douce somnolence, dans les caves, ces derniers salons où l'on cause, il n'a guère été question, depuis lors, que de cela, et l'offensive allemande dont dépend aujourd'hui le sort du monde en fut presque éclipsée. Je ne veux point croire que beaucoup de Parisiens furent en cela pareils à ces enfans qu'un jouet distrait du drame le plus terrible. J'aime mieux penser qu'en paraissant oublier la bataille pour « leur » canon, ils obéissaient instinctivement à cette pudeur qui commande aux langues le respect de l'attente silencieuse, tandis que les bras sculptent là-bas l'action immortelle.

A côté de ce qu'on a dit du « canon, » du « Kanon, » ce qu'on en a écrit depuis quinze jours n'est guère; et pourtant le soin de le lire, de le réunir, de le relever découragerait même un bibliographe allemand. Nous avons vu les plus graves gazettes imprimer là-dessus doctement les hypothèses les plus échevelées; jamais la fantaisie aux mille couleurs ne gambada avec un comique si sérieusement dissimulé parmi ces plates-bandes de papier imprimé qu'on offre chaque matin et chaque soir à la soif spirituelle du plus spirituel des publics.

Entre toutes ces hypothèses fantastiques, je ne veux retenir que quelques-unes, les plus sérieuses, pour les éliminer d'abord. — Il s'agissait, ont dit certains, de projectiles jetés en plein jour par des avions ennemis habilement camouflés; mais, supposé que les avions

français qui ne cessèrent de survoler la capitale aient pu être aveugles à ce point, comment imaginer que l'ennemi n'aurait pas lancé des projectiles aussi efficaces que possible? Or, les fragmens ramassés prouvaient qu'il s'agissait de projectiles à parois *très épaisses* et par conséquent relativement peu efficaces, puisque la capacité explosive était diminuée d'autant, et d'ailleurs beaucoup plus lourds que s'ils avaient, à dimensions égales, été plus chargés en explosifs. Comment supposer que des avions eussent emporté, — alors que leur capacité portante et leur rayon d'action sont si limités, — des bombes inutilement alourdies aux dépens de l'efficacité? D'ailleurs, l'examen des points de chute montra bien vite qu'il s'agissait de projectiles arrivant latéralement et venant d'une seule direction, ce qui excluait une origine zénithale et supposait un point de départ lointain et à peu près fixe.

En procédant ainsi par élimination, on est arrivé à conclure qu'il ne pouvait s'agir que d'un projectile lancé de l'intérieur même des lignes ennemies.

On a supposé pour expliquer cette portée de 120 kilomètres (car telle est à peu près la distance du « Kanon » à Paris) que l'obus qui sortait de la pièce était un gros projectile qui en contenait à sa partie avant un plus petit. Le premier, grâce à une fusée à temps, se comporterait lui-même par rapport au second comme un canon, à un certain point de la trajectoire, en le projetant lui-même en avant au moyen d'une charge de poudre auxiliaire placée en arrière du plus petit. C'est la théorie de l'*obus-gigogne* (par analogie avec le jouet appelé « mère-gigogne ») ou, pour mieux dire, de l'*obus-canon*. Elle me paraît inadmissible ici pour de nombreuses raisons, notamment parce qu'on n'a pas retrouvé trace du gros obus propulseur, et parce que le tir serait beaucoup moins précis ou du moins comporterait des écarts bien plus considérables que ceux qui ont été observés entre les points de chute des coups successifs. Ce qui rendrait ces écarts très considérables, c'est que le projectile complet, comme tous les projectiles allongés, subit des mouvemens d'oscillation assez amples et fréquens sur l'axe de la trajectoire, et que lâchant le projectile secondaire à un instant où son inclinaison sur cet axe est forcément très variable, il devrait s'ensuivre une dispersion considérable des points de chute.

C'est pour des motifs analogues que je ne puis admettre non plus l'hypothèse de l'obus-fusée. On sait que les fusées de nos feux d'artifice et certaines de celles aussi qui servent de signaux dans la pyro-

technic militaire sont propulsées par la réaction d'une charge de poudre qui brûle et fuse à l'arrière de l'engin. Certains ont supposé que la vitesse de l'obus lancé des lignes allemandes pourrait être en partie conservée grâce à un dispositif de ce genre placé à la partie arrière. Mais, outre que la dispersion des coups serait certainement très grande dans cette hypothèse, la reconstitution des projectiles effectivement tombés sur Paris, qui a pu être faite au moyen des fragmens recueillis, prouve qu'*effectivement* l'obus a un culot plat et ne comportant aucun dispositif de cette sorte.

Cette reconstitution prouve qu'il faut également éliminer l'hypothèse de l'obus autopropulseur, sorte de torpille aérienne automotrice. La grande vitesse de translation de l'engin est d'ailleurs incompatible avec cette hypothèse. Je n'insiste pas sur d'autres imaginations encore beaucoup moins sérieuses.

Il reste donc finalement que les obus tombés sur la région parisienne sont réellement lancés par un canon du même calibre que lui et placé dans les lignes ennemis. Ce calibre, d'après les constatations faites, paraît être d'ailleurs de 210 millimètres et non de 240, comme on l'avait annoncé tout d'abord.

Si nous quittons le domaine de ces hypothèses un peu fantaisistes, nous pouvons sur des données plus fermes essayer maintenant de reconstituer la réalité.

S'il n'y avait pas d'atmosphère autour de ce petit boulet, qui s'appelle la terre, et auquel le canon de la gravité imprime sa trajectoire elliptique, tirer à 120 kilomètres de distance ne serait depuis longtemps qu'un jeu. En effet, on peut calculer facilement les portées de tous les canons, elles seraient fort multipliées s'il n'y avait pas la résistance de l'air. En ce cas, ces portées dépendraient uniquement de la vitesse initiale des obus, quels que soient leur poids et leur forme, et de l'angle de tir. La portée aurait sa plus grande valeur quand cet angle serait égal à 45°, et je puis indiquer un moyen mnémonique simple de savoir quelle serait alors la portée maxima correspondant à n'importe quelle vitesse initiale : la portée maxima, en l'absence d'air, est à peu près donnée en kilomètres par le carré de la vitesse initiale exprimée en hectomètres. Ainsi pour une vitesse initiale de 600 mètres, couramment réalisée, cette portée serait de 36 kilomètres; elle serait de 28 kilomètres (le triple de la réalité) pour la vitesse initiale du 75, de 81 kilomètres pour la vitesse initiale de 900 mètres fréquemment réalisée dans les grosses pièces de marine, de 144 kilomètres pour la vitesse initiale de 1 200 mètres à la seconde qu'on a

réalisée dans certaines pièces de marine (le 65 millimètres notamment) de calibre moyen.

Malheureusement la résistance de l'air intervient et elle bouleverse complètement cette belle simplicité des choses. Non seulement elle réduit beaucoup la portée maxima de tous les canons, mais elle la réduit inégalement suivant les vitesses initiales, suivant la forme du projectile, son calibre et son poids. Elle a une influence retardatrice d'autant plus grande que la vitesse initiale est plus faible, car cette influence fait plus que quadrupler quand cette vitesse double.

D'autre part, et j'en ai déjà expliqué ici même les raisons naguère, plus un obus à vitesse initiale donnée est lourd, plus il conserve longtemps sa vitesse dans l'air et plus sa portée est grande. La forme du projectile intervient également beaucoup pour vaincre plus ou moins la résistance de l'air. C'est pourquoi on a été amené à donner aux obus une forme cylindro-ogivale ; c'est pourquoi aussi on a amélioré la balistique du fusil en donnant à la balle actuelle de notre Lebel, balle D, la forme d'un cylindre terminé par une ogive non seulement à l'avant, mais aussi à l'arrière. Des études se poursuivent depuis longtemps chez les divers belligérans pour donner également aux obus une forme biogivale. Il était donc naturel de supposer que telle est la forme des obus tombés sur Paris : en fait, il n'en est rien et ceux-ci ont un culot parfaitement plat (sur lequel est vissée intérieurement la fusée). En revanche, des constatations faites par M. Kling, directeur du laboratoire municipal, il résulte que l'avant de ces obus est recouvert d'une coiffe en tôle très allongée dont la forme a dû être évidemment étudiée au point de vue de la résistance aérienne, et qui est si longue qu'elle double presque la longueur du projectile.

Cette coiffe recèle-t-elle dans ses flancs mystérieux quelque dispositif secret qui assurerait de son côté un meilleur glissement dans l'air ? Je ne le crois pas, parce qu'on n'en a point trouvé trace, et parce que, comme on va voir, il n'est pas besoin d'instaurer des hypothèses sans fondement pour expliquer les choses.

A ce propos d'ailleurs la presse a parlé du dispositif étudié secrètement chez nous depuis quelque temps par le Russe Chilowski. Je ne voudrais pas jouer ici les Fouquier-Tinville, mais je ne puis m'abstenir de déplorer profondément cette divulgation d'une invention dont l'ennemi ignorait évidemment l'existence et dont il ne manquera pas de tirer parti.

Le procédé Chiloswki (on peut en parler puisque la presse en a fait des descriptions que j'ai vues reproduites, depuis, dans la presse

allemande) consiste, à l'aide d'une fusée spéciale, à créer à l'avant de l'obus une couche de gaz chauds qu'il entraîne avec lui et à travers laquelle il se déplace. L'idée théorique à première vue assez étrange qui a amené la création de ce dispositif, a effectivement et à l'étonnement de beaucoup de spécialistes, procuré des augmentations notables de portée pour un projectile et une vitesse initiale donnés. — Mais je suis convaincu que les Allemands n'ont pas employé un procédé de ce genre, parce qu'on n'en a trouvé aucune trace, et surtout parce que dans leur tir sur Paris ils n'avaient pas besoin d'atténuer la résistance de l'air, puisqu'elle était, comme nous allons voir, pratiquement inexistante sur la plus grande partie de la trajectoire.

***

Lorsque, il y a deux ans, les Allemands tirèrent sur Dunkerque à 38 kilomètres de distance des obus de 380, on cria d'abord à l'impossibilité. Mais les impossibilités théoriques doivent toujours, depuis Bacon, céder le pas aux possibilités pratiques. Ainsi on ne tarda pas à constater que le tir sur Dunkerque était parfaitement d'accord avec le calcul, car la balistique, comme toutes les théories, sait à l'occasion s'adapter avec une merveilleuse souplesse aux faits même imprévus. En fait, les ressources antérieures de la balistique auraient parfaitement permis de prévoir le tir sur Dunkerque ; car il avait suffi, pour le réaliser, de prendre une grosse pièce de marine et de l'installer à terre sur un affût spécial, de l'incliner sur l'horizon d'environ 45° (ce qu'évidemment on ne fait jamais dans des tirs navals). La portée ainsi réalisée s'expliquait fort bien alors et correspondait à la vitesse initiale des gros projectiles de 380 qui est supérieure à 800 mètres à la seconde.

Il avait suffi pour cela de faire du tir courbe avec une grosse pièce à grande vitesse initiale, tandis qu'antérieurement il était d'usage, pour des raisons que j'ai données ici naguère, d'utiliser les grandes vitesses initiales des canons longs pour le tir de plein fouet et les obusiers à faibles vitesses initiales pour les tirs courbes.

Autrement dit, il avait suffi de tirer avec les canons longs en les considérant comme des obusiers.

Pourquoi cela n'avait-il pas été fait antérieurement par nous, ni d'ailleurs par l'ennemi, bien que ce fût si facile? Précisément parce qu'un tir de ce genre ne pouvait donner que des portées énormes pour lesquelles un tir précis est impossible. — Il est évident en effet

que tirer à 38 kilomètres de distance sur un objectif militaire : cuirassé, fort, chemin de fer, camp, dépôt de munitions ou d'hommes est une impossibilité pratique à cause de la dispersion des coups à une telle distance et de l'impossibilité de « serrer la fourchette » et d'atteindre des objectifs de dimensions aussi restreintes.

Si les Allemands se sont décidés à faire des tirs de ce genre, c'est précisément parce qu'ils se souciaient peu que l'objectif fût militaire ou non. Dans ces conditions, cherchant à toucher Dunkerque n'importe où, et non pas dans ses œuvres vives militaires, il n'était nullement surprenant qu'à 38 kilomètres de distance ils fussent assurés, en tapant dans le tas, de toucher en quelque point une cité de plusieurs kilomètres de largeur.

En un mot, c'est la noblesse de la conception naïvement chevaleresque que la France se faisait de la guerre qui est cause que les artilleurs ne s'étaient pas préoccupés du tir courbe à très grande portée. Ainsi s'explique, — et je dis ceci sans nulle ironie, — que nos cours militaires classiques de balistique d'avant la guerre, après avoir étudié le tir de plein fouet à grande vitesse et le tir courbe à faible vitesse, et amené à un très haut degré de perfection la solution de ces problèmes, pouvaient ajouter (je cite textuellement) : « Il n'en est pas de même, à l'heure actuelle, du cas intermédiaire du tir courbe à grande vitesse, *heureusement beaucoup moins intéressant en pratique* (1). »

C'est évidemment dans cette direction inexplorée ou du moins peu explorée que les Allemands ont travaillé pour réaliser le tir sur Dunkerque d'abord, puis le tir sur Paris. Mais le tir sur Dunkerque portait à 38 kilomètres; le tir sur Paris porte à 120 kilomètres, *plus du triple*. Or le tir de Dunkerque avait été obtenu avec le plus puissant canon tirant sous l'angle de portée maxima. Pour réaliser le tir sur Paris il fallait avoir recours à des moyens nouveaux. Quels furent ces moyens? Le jour même où les premiers obus de 210 tombèrent sur Paris j'ai hasardé l'hypothèse que les Allemands avaient dû simplement avoir recours à des vitesses initiales notablement plus grandes que celles des 380 *dans le dessein d'obtenir une trajectoire qui monte très haut dans l'atmosphère et dont presque toute la longueur traverse des couches raréfiées où la résistance de l'air est à peu près nulle*. Cette hypothèse que j'avais risquée, avec quelque méfiance, je l'avoue, paraît effectivement confirmée aujourd'hui, et

(1) C'est moi qui souligne (C. N).

notamment par nos ennemis mêmes. Le général allemand Rohne, qui est un spécialiste depuis longtemps connu des questions d'artillerie, vient en effet de publier dans la *Gazette de Voss* quelques données techniques sur le bombardement de Paris, qui confirment nettement l'hypothèse précédente, laquelle est dès maintenant admise par la plupart des spécialistes.

Théoriquement, la hauteur maxima de la trajectoire correspondant à une portée de 120 kilomètres doit être de 30 kilomètres. Telle doit être à peu près l'altitude atteinte par la trajectoire réelle qui nous intéresse, et dont la longueur, voisine de 200 kilomètres, se déroule, pour la plus grande partie, dans un air très raréfié.

Si l'on considère comme exacte la formule de Laplace qui indique la densité de l'air aux diverses altitudes (et elle n'est certainement vraie qu'en première approximation), on trouve que la résistance de l'air à 18 kilomètres de haut n'est même pas le centième de ce qu'elle est au niveau du sol, et à 30 kilomètres de haut, elle est au plus quinze cents fois plus faible que près du sol. L'obus qui nous vient de 120 kilomètres parcourt donc la plus grande partie de sa course dans un air dont la résistance et l'influence retardatrice sont pratiquement nulles. Calculer cette influence *exactement* doit être pratiquement impossible, car nous ne connaissons pas la loi exacte de décroissance de la densité de l'air à plusieurs dizaines de kilomètres au-dessus du sol. A ces hauteurs, d'ailleurs, la balistique est presque de l'astronomie.

L'important est donc que le projectile ait une vitesse initiale suffisante pour traverser très rapidement les couches basses de l'atmosphère et arriver aussi vite que possible dans celles où il suivra pratiquement la même trajectoire que dans le vide.

Nous manquons de données précises sur la vitesse initiale du canon de 380 qui bombarda Dunkerque. Est-elle plus près de 800 mètres à la seconde, comme certains l'ont dit, que de 900 mètres? Adoptons, pour fixer les idées, une valeur intermédiaire de 850 mètres, qui est voisine de la vitesse initiale des gros canons des derniers cuirassés anglais construits avant la guerre. La portée théorique serait dans ces conditions de 72 kilomètres. Elle est réellement de plus de la moitié.

Si on augmente la vitesse initiale, la résistance de l'air au départ et à l'arrivée sera augmentée ; mais en revanche, elle sera fort diminuée, dans la partie la plus longue et la plus élevée de la trajectoire. Admettons en première approximation et pour simplifier, que ces deux actions se compensent à peu près ; et que la portée réelle soit

donc quadruplée quand la vitesse initiale est doublée. Il s'ensuit que, toutes choses égales d'ailleurs, pour porter à 120 kilomètres notre obus de 380, il faudrait lui imprimer une vitesse initiale d'environ 1 500 mètres. En réalité, il faudrait lui imprimer une vitesse bien moindre, car des deux actions antagonistes que nous venons d'examiner, il est bien certain que c'est celle de la raréfaction de l'air avec l'altitude qui l'emporte. — Il est donc probable qu'une vitesse de 1 300 à 1 400 mètres suffirait. — Mais les pièces de 380 ne sont point construites pour résister aux pressions que supposent de telles vitesses initiales. Les Allemands ont donc résolu cette partie du problème par divers artifices : ils ont adopté un calibre plus petit : 210 millimètres, et on a de bonnes raisons de supposer que le canon qui nous intéresse a été obtenu en retubant un tube de 210 dans un canon plus gros, sans doute de 380, ce qui a fourni un tube beaucoup plus solidement fretté et capable, par conséquent, de subir une pression de poudre plus grande.

D'autre part la vitesse initiale dépend de la longueur du tube en fonction du calibre. Cette longueur jadis toujours faible à cause de l'imperfection des poudres noires a augmenté peu à peu (sauf dans les obusiers et mortiers) et elle est couramment de 50 et 60 calibres dans les pièces marines. C'est devenu possible grâce à la progressivité des poudres pyroxylées qui peuvent être préparées en paquets brûlant progressivement à mesure que le projectile s'éloigne vers la bouche et achevant de brûler lorsqu'il sort du canon. Si le 210 dont nous parlons a été retubé dans un 380, il aurait à peu près 100 calibres de longueur, ce qui contribuerait à assurer à l'obus une grande vitesse initiale.

Enfin dans la construction même de l'obus les Allemands ont réalisé (comme le prouve l'examen des fragmens recueillis) une idée depuis longtemps expérimentée en France et qui, en contribuant à augmenter la vitesse initiale, facilite l'ascension rapide de l'obus dans les couches atmosphériques raréfiées : c'est la rayure préalable de l'obus dans l'acier de sa surface extérieure. Il est certain en effet qu'en rayant d'avance, dans sa paroi même, un obus, au lieu de lui adjoindre la classique ceinture en cuivre qui est rayée à forcement, au moment du départ, on obtiendra les avantages suivans : 1° l'effort de ce forcement qui tend à ralentir la vitesse initiale est supprimé; 2° l'obus étant guidé dans la pièce sur une grande partie de sa longueur et non plus sur l'étroite bande de la ceinture et pouvant d'ailleurs y tourner plus vite (sans le risque de décollement de la

ceinture qui limite habituellement les pressions initiales admissibles) est mieux assuré sur sa trajectoire à la sortie et par conséquent n'a pas sur celle-ci les mouvemens d'oscillation qui, dans les tirs ordinaires, augmentent beaucoup la résistance de l'air et, partant, réduisent la portée.

Il convient d'ailleurs de remarquer que le canon qui lance ce projectile doit en conséquence, et contrairement aux canons ordinaires, avoir une rayure intérieure de pas uniforme.

Ces heureuses dispositions doivent évidemment compenser largement les effets aggravans que le calibre assez réduit de 210 millimètres doit avoir sur la résistance de l'air dans la première partie de la trajectoire.

La petitesse du volume et du poids de ce projectile, la petitesse de sa longueur dont certains se sont étonnés, a d'ailleurs un gros avantage sur lequel l'attention a été attirée par M. Georges Claude, dont les brillantes qualités de finesse scientifique se sont à nouveau manifestées à propos de ce problème : le projectile étant moins lourd, une même pression lui communique une vitesse initiale bien plus grande. Il perdrait en revanche, il est vrai, plus rapidement cette vitesse, mais son arrivée rapide dans les couches où la résistance aérienne s'évanouit ne lui en laisse guère le temps. M. Georges Claude estime comme moi qu'une vitesse initiale de l'ordre de 1 300 mètres par seconde doit suffire dans ces conditions pour expliquer les portées observées.

Enfin, il a pensé que, précisément dans le dessein de faire gagner plus vite à l'obus les couches aériennes élevées, les Allemands avaient dû le tirer sous un angle supérieur à 45°, sachant que la perte théorique de portée ainsi produite serait pratiquement compensée, et au delà, par la conservation de la vitesse au sommet de la trajectoire. Effectivement, dans le journal allemand que nous avons cité, le général Rohne indique que l'angle de tir utilisé est de 55°. — Ceci encore, quoique réel, est contraire aux prévisions de la balistique classique, je veux dire de la balistique des couches basses de l'atmosphère, qui exige (et avec raison) que dans l'air homogène l'angle de tir correspondant à la portée maxima soit inférieur à sa valeur théorique dans le vide, qui est de 45°.

Quelques remarques, pour terminer, sur l'efficacité des obus qui tombent sur la région parisienne. Il est certainement établi que, toutes choses égales d'ailleurs, ces projectiles sont bien moins efficaces que la moindre bombe d'avions (à des exceptions près,

comme l'église bombardée le vendredi saint, mais où les fidèles furent victimes moins de l'obus lui-même que de la chute de la voûte qu'il avait provoquée). Cela provient de ce qu'il est proportionnellement moins chargé en explosif à cause de l'épaisseur relativement grande qu'il a fallu donner aux parois pour qu'elles résistent à la percussion formidable du coup du départ et au danger d'éclatement centrifuge dû à sa rotation rapide.

On s'est demandé comment, à 120 kilomètres de distance, on pouvait ainsi frapper Paris. Mais il ne faut pas oublier que Paris a 10 kilomètres de diamètre en moyenne. Il n'est peut-être pas tout à fait aussi facile de toucher un but de 10 kilomètres de diamètre à 120 kilomètres qu'un but de 10 mètres à 120 mètres; mais la difficulté ne doit pas être énormément plus grande.

Tous les élémens de la trajectoire ont dû être en effet calculés par les artilleurs du canon monstre d'après les expériences préliminaires qu'ils n'ont pas manqué de faire avec lui dans une de ces landes désertes si nombreuses dans l'Allemagne du Nord. Les principales causes extérieures d'irrégularités du tir proviennent des variations atmosphériques. Celles-ci doivent évidemment être déterminées avant chaque tir, suivant un procédé classique, au moyen d'une pièce auxiliaire sur un but auxiliaire visible. Ces causes perturbatrices ne s'exercent d'ailleurs qu'au début et à la fin de la trajectoire et doivent être sensiblement nulles dans sa plus grande partie, là où il n'y a pratiquement ni air ni vent et où la température est constante.

Ainsi s'explique qu'à pareille distance un tir qui, fait dans les couches basses de l'atmosphère, serait déréglé soit *relativement* précis.

Telles sont quelques-unes des réflexions que suggère le « Kanon » assassin dont l'invisible et fantastique trajectoire, montant à six fois la hauteur du Mont Blanc, réunit Paris au cœur même de la bataille. On ne peut nier que la technique ennemie ait fait là une chose remarquable au point de vue de la physique... sinon de la morale. Car ces deux choses n'ont pas plus de rapports entre elles que n'en ont souvent le physique et le moral.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les Allemands sont ponctuels. Ils avaient annoncé « une grande offensive de printemps. » C'est précisément le premier jour du printemps, presque à sa première heure, le 21 mars, vers 9 heures 45 du matin, qu'ils l'ont, comme on dit, « déclenchée » avec toute la violence dont ils sont capables, et nous savons de quelle violence ils sont capables, en tout genre. Une pareille affaire ne se monte pas sans qu'il y en ait des signes. Les signes, en ce cas, étaient si évidens, si peu équivoques, et d'ailleurs si parfaitement impossibles à supprimer que non seulement le fait, mais le lieu et la force de l'attaque out pu être d'avance exactement connus. « Il semble, imprimait, le 19, un journal de Bologne, *Il Resto del Carlino*, que les Allemands veuillent se maintenir sur la défensive en Flandre, tandis qu'entre la Scarpe et l'Oise, les préparatifs laissent croire que le secteur qu'ils ont choisi sera probablement celui-ci. Entre la Scarpe et l'Oise, il y aurait une quarantaine de divisions alignées d'une façon spéciale et flanquées de « bataillons d'assaut, » dans la proportion d'environ un par brigade. »

« Entre la Scarpe et l'Oise : » tels furent d'abord, à la lettre, les termes des communiqués, qui, ensuite, restreignirent un peu : « entre la Sensée et l'Oise. » Mais, le 21, au matin, l'attaque a lieu contre le front britannique à l'Ouest et au Sud-Ouest de Cambrai. La presse anglaise, — et à combien plus forte raison, le commandement, — ne se trompe pas un instant sur son caractère : « Elle paraît être le commencement de la grande offensive allemande, » écrit la *Morning Post* du 22, qui ne se méprend pas non plus sur son objet, au moins immédiat. « A en juger par la direction des vagues d'infanterie qui ont été lancées pendant la matinée et le début de l'après-midi, elle semble avoir pour but d'enfermer comme dans une tenaille la partie

de notre ligne qui comprend la section de la ligne Hindenburg dont nous nous étions emparés devant Cambrai, et de nous en chasser. » Pourtant, ce n'est pas tout. « Sans aucun doute, l'ennemi espère que ses deux armées (celle qui attaque au Sud de la Scarpe et celle qui attaque au Sud de Cambrai) pourront réussir à faire leur jonction et par là à mordre largement sur le front britannique, récupérant toutes les tranchées du système Hindenburg, perdues il y a quatre mois. » Ce n'était pas encore tout, et l'on n'a pas tardé à voir qu'il s'agissait pour Hindenburg de bien autre chose que de récupérer même son Walhalla souterrain, son *Wotan* et son *Siegfried*, même son système au grand complet ; que ce n'était pas son système qu'il voulait, mais le nôtre.

Donc, ayant attaqué entre la Scarpe et l'Oise, le jeudi 21 mars dans la matinée, les Allemands avaient, quand vint le soir, « creusé dans les lignes britanniques deux poches : l'une, au Nord, dans le secteur de Croisilles ; l'autre, au Sud, dans le secteur de Saint-Quentin. » C'est, dans ce dernier secteur, au Sud, et sur les troupes de la Ve armée anglaise, que « l'ennemi a remporté ce jour-là son véritable succès, rejetant nos alliés des abords de Saint-Quentin jusqu'au delà de la ligne Tergnier-Saint-Simon, derrière le canal Crozat. » La nuit du 21 au 22 fut calme. Mais, le 22 au matin, l'attaque recommença sur toute la ligne, une soixantaine de kilomètres. Le centre britannique, qui avait tenu bon, maintenant débordé à droite et à gauche, fut obligé de se retirer. D'après un de nos meilleurs critiques militaires, qui a suivi de près les mouvemens de la bataille, et donné de leur enchaînement une analyse méthodique, les deux journées du 22 et du 23 forment un tout. Elles ne furent pas bonnes, ou même furent mauvaises pour nous, et « marquèrent un effort continu de l'ennemi qui l'a porté en deux étapes jusque devant la ligne Bapaume-Péronne-Ham. » Le 25, le *Times* ne craignait pas d'avouer, non sans quelque exagération, ni quelque précipitation : « On ne saurait se dissimuler que les Allemands ont brisé net la ligne de défense que nous tenions en France lorsque commença la grande bataille, le 21 mars. Sir Douglas Haig a été le premier à le dire, et il a indiqué l'endroit où la brèche a été effectuée. Notre ligne a été forcée sur un vaste front à l'Ouest de Saint-Quentin, le 22, dans l'après-midi. Entre Arras et Péronne, on peut dire que, dans l'ensemble, nos troupes semblent se retirer dans la direction de l'ancienne ligne que nous tenions au commencement de la bataille de la Somme, le 1er juillet 1916... L'objectif ultime de cette avance rapide et intense est manifestement le grand point stratégique d'Amiens. »

Un mot, qui résume le reste, domine et s'impose. A cette date du dimanche 24 mars, la situation est « grave. » Dans la matinée, le bruit s'était répandu qu'un *radio* allemand portait : « Nos objectifs ayant été atteints, la première partie des opérations peut être considérée comme terminée, » et l'on en avait tiré une conséquence favorable. Mais, dans l'après-midi, M. Clemenceau, président du Conseil, faisait lui-même connaître que la situation demeurait « très sérieuse. » La vérité est qu'en effet la première phase de l'action était close, bien que les Allemands n'eussent pas atteint leurs objectifs, ou ne les eussent atteints qu'en partie ; mais que, justement parce qu'ils ne les avaient atteints qu'en partie, une seconde phase allait s'ouvrir, dans laquelle ils allaient continuer de les poursuivre, ou, les modifiant selon la pente des événemens, essayer d'en atteindre d'autres.

Dans cette seconde phase, c'est-à-dire dans les deux journées du 24 et du 25 mars, l'ennemi voudrait « arriver à toute vitesse sur Amiens » et « rompre la charnière » qui unit les armées alliées. Du 21 au 23, les colonnes allemandes avaient marché au Sud-Ouest « suivant des axes sensiblement parallèles, » tracés, à droite, par la route Cambrai-Bapaume ; à gauche, par la route La Fère-Chauny-Noyon. Maintenant, on leur a donné comme axe de marche la Somme, et elles avancent par les deux rives : au Nord, par la route Bapaume-Albert, et, le long de la rivière, par le chemin Péronne-Bray-Corbie ; au Sud, par la route Vermand-Brie-Villers Carbonnel-Estrées. Le 26 au soir, l'ennemi occupait Albert et en tenait la lisière Ouest, mais n'en avait pas débouché ; s'il avait un moment poussé jusqu'à quelques kilomètres de Corbie, — petite ville fameuse dans l'histoire de toutes les invasions, — il en avait été chassé par un retour offensif, et « il faisait approximativement une ligne Nord-Sud d'Albert à l'Ouest de Bray. » Dès le 26, à Albert, « on avait l'impression que l'ennemi ne pressait pas très énergiquement ; » cette impression restait la même, le 27. La troisième phase de la bataille était commencée, et l'on peut marquer là le renversement du drame, la péripétie.

A la gauche de l'ennemi, les troupes françaises venaient d'entrer en scène. Montant du Sud et s'étendant progressivement vers le Nord, elles se substituaient peu à peu à la Ve armée britannique, qui se retirait vers l'Ouest. Relève toujours difficile, minute toujours critique, mélange et flottement, incertitude et trouble au fort du combat. Les Allemands en ont profité pour lancer une attaque massive, brutale, farouche, contre le nouveau secteur français, et chercher par une rupture sur le front Roye-Noyon la décision qui leur échappait sur la

Somme. Pendant les quatre jours où ils s'y sont obstinés, ils ont bien pu, à l'Ouest, entrer dans Montdidier, mais sans pouvoir en sortir, tout de suite arrêtés au pied des collines qui bordent la ville; arrêtés encore, au Sud de Lassigny et de Noyon, dans la vallée de l'Oise, fermée, au triple verrou de Larbroye, du Mont Renaud et de Carlepont, par l'héroïsme d'un de nos corps d'armée auquel on désirerait rendre du moins ce faible hommage de citer son numéro, mais dont, de toute façon, il sera permis de dire, sous le voile de l'anonyme, qu'il a ajouté à nos fastes militaires une page superbe. Grâce à lui, le *nach Paris*, où Hindenburg avait, paraît-il, promis à ses aimables compagnons qu'ils seraient le 1er avril, est devenu prophétie fausse, pure fanfaronnade.

Bouclés sur le chemin direct de Paris, contenus du côté d'Amiens, les Allemands ont reporté la fureur teutonique sur la région comprise entre la Somme au Sud et Arras au Nord. C'est leur manière, de jouer tantôt d'une épaule, tantôt de l'autre, comme quelqu'un qui veut fendre une foule. Pour employer une autre image, on pourrait représenter graphiquement cette bataille par une main qui s'ouvre, tenant un éventail qu'elle déploie. D'abord les doigts sont restés joints, les lames sont restées parallèles, tournées vers le même point au Sud-Ouest; puis, les doigts se sont écartés; une des lames a pointé au Nord-Ouest, une deuxième à l'Ouest, la troisième restant toujours au Sud-Ouest, et l'éventail déployé a couvert un plus grand espace; mais la main, en s'ouvrant, a perdu de sa force, a cessé d'être un poing. L'attaque allemande, brisée par nous, a achevé de se fractionner, de se disperser elle-même. Ainsi, si ce n'était abuser de métaphores trop décousues, un flot qui rejaillit, quand il a touché le roc, et finit en écume. Un autre flot reviendra, mais il lui faut le temps de se former, de s'enfler et de revenir. L'offensive allemande se répétera, mais il lui faut le temps de se rassembler. Lorsqu'ils se sont rejetés vers Arras, les Allemands sentaient déjà de l'essoufflement. Ils n'étaient déjà plus aussi contens d'eux. Pour nous, la menace est allée s'atténuant. Grave le 22 mars, très sérieuse le 24, elle l'a été jusqu'au 27 ou 28, elle est demeurée sérieuse jusqu'au 30; de bons juges, qui ont été à portée de bien voir, disent en propres termes : jusqu'au samedi saint, 30 mars, dans l'après-midi. Elle l'est sans doute encore ; mais, au 3 avril, nous nous croyons autorisés à écrire que le pire est derrière nous, et que, en langage d'expert, « le rétablissement est fait. »

Pour parler avec plus de détail de la « bataille de France, » —

comme ont dit certains journaux d'Outre-Rhin, — il est ou trop tôt ou trop tard. Trop tard pour la chronique, trop tôt pour l'histoire. Et, pour en parler utilement au point de vue militaire, il faudrait une compétence à laquelle nous n'avons jamais prétendu. A peine oserions-nous, si nous ne les avions éprouvées à la touche d'opinions sûrement compétentes, risquer ici deux ou trois réflexions. Ce qui se détache par-dessus tout, et ce qui imprime à cette bataille une physionomie tranchée, c'est qu'elle a été, pour la première fois dans cette guerre, presque exclusivement une « bataille d'infanterie. » Du côté des Allemands, après les trois ou quatre premiers jours, pas d'artillerie lourde : ils avaient dû la laisser en arrière, à cause même du succès initial de leur poussée et de la rapidité de leur avance. Ils n'avaient pu faire suivre que leur artillerie légère, leurs 77 bas sur roues, leurs « pièces d'accompagnement, » ces batteries spéciales qu'ils ont baptisées du nom bizarre de : « Infanterie-Begleit-Artillerie. » De notre côté, à nous, aucune artillerie, ni lourde, ni légère : seulement ceux de nos 75 que nous avions trouvé le moyen de porter. Dans la course à laquelle nous étions contraints à nous livrer, au sortir de la guerre de position pour rentrer dans la guerre de manœuvre, nous nous sommes engagés par ondes successives, par une série continue ou une suite continuelle de petits mouvemens « à droite, en bataille. » Nos troupes d'infanterie arrivaient ainsi par petites vagues, aussitôt submergées par les vagues, beaucoup plus grosses, çà et là énormes, des Allemands en nombre cinq ou six fois supérieur. Les yeux étaient frappés, au dire général, et comme hallucinés du grouillement ; les pentes, l'orée des bois, les plaines étaient noires ou plutôt grises de cette engeance. Aventure pareille à la nôtre était advenue aux Anglais. C'est ce qui fait que, bien que l'offensive fût prévue et prédite, la Ve armée britannique a été surprise. Elle l'a été non par l'attaque, qu'elle attendait, mais par la marée des assaillans. Ainsi encore en est-il sur certaines plages où le flot accourt très vite de très loin, ressort en quelque sorte goutte à goutte, flaque par flaque, du sable imprégné, et où l'on se voit tout à coup entouré de toutes parts.

Quelles ont été les pertes des Allemands? Elles ont dû être très élevées; les témoignages, là-dessus, s'accordent avec les vraisemblances. Nous ne le saurions d'une façon rigoureusement, arithmétiquement certaine, que si nous avions avancé, et si, en avançant, nous avions été à même de relever, de dénombrer les morts sur le terrain. Nos aviateurs, du moins, ont rapporté qu'eux aussi, ils ont vu le

terrain tout gris, mais qu'après la bataille, ce gris de l'uniforme impérial était étendu par longues et larges taches, souvent par véritables tas, au milieu des verdures naissantes, et ne recouvrait plus que des cadavres. C'est la compensation, et, puisque l'expression se purifie par la pensée qui la dicte et se sanctifie même par l'objet à quoi elle se rapporte, c'est la consolation de ces invasions, de ces irruptions, de ces inondations de peuples, qu'on peut tailler, couper et faucher dedans comme dans un blé, et que les hommes y sont comme des brins d'herbe. Plus il en pousse, plus il en tombe; plus il en vient, plus il en reste. Il suffit que la lame passe au bon endroit, au bon moment. La masse des pertes est avec la masse des forces en proportion géométrique.

Quoi qu'il en soit, la marée allemande est à présent étale, et nos renforts montent, ne cessent de monter. Toutes les fentes, toutes les fissures ont été bouchées : en termes techniques, « c'est colmaté. » Le 3 avril, nous le répétons, et déjà dès l'après-midi du 2, les chefs ne cachaient pas qu'ils regardaient le rétablissement comme accompli. Au surplus, depuis un jour ou deux, depuis le lundi ou le mardi de Pâques, les communiqués signalaient une accalmie, tout en laissant soupçonner une prochaine reprise. On ne sait pas, c'est-à-dire, nous, spectateurs éloignés, nous ne savons pas ce que vont faire les Allemands, mais ce qu'on sait à merveille, ce que tout le monde sent et comprend, c'est qu'ils vont faire quelque chose. Ils ne peuvent pas, ils ne peuvent plus ne rien faire. Jusqu'à ce que leur offensive ait été lancée, ils étaient les maîtres de la déchaîner ou de ne point la déchaîner. Mais, dès lors qu'ils l'ont déclenchée, ils ne sont plus les maîtres de la rompre : tout ce qu'ils peuvent, c'est de la suspendre. Ils ont trop dit en Allemagne que cette bataille serait décisive, et que le prix du sanglant sacrifice serait la fin heureuse de la guerre. L'Empereur, qui avait juré que cette guerre n'était pas sa guerre, a réclamé cette bataille pour sa bataille. L'un et l'autre, l'Empire et l'Empereur, ils sont condamnés à la victoire, s'ils peuvent vaincre, et, s'ils ne le peuvent pas, à la paix subie, au lieu de la paix imposée, mais, en toute hypothèse, à la bataille. Ils ont évoqué la fatalité. La fatalité leur a obéi. Désormais, elle leur commande. Ils ont voulu la faire marcher. Il faut qu'ils marchent.

Ils iront, n'en doutons pas, de tous les moyens dont ils disposent encore et qui sont encore de puissans moyens. Nous avons dit que Paris, l'accès direct de Paris, est couvert; que la vallée de l'Oise est barrée. Ils n'ont point passé, ils ne passeront point. Mais surveillons

le Nord de Montdidier, les environs de Moreuil, les abords d'Amiens. Ils pourraient bien avoir des réserves dans ces parages, ou y amener ce qu'ils trouvent à gratter, à racler sur le reste du front ou à l'intérieur, débris de classes trop jeunes ou trop vieilles, fonds de tiroir austro-hongrois, bulgares ou turcs, dernières épaves de leurs armées de Russie, suprême épargne de leurs placemens *bolchevikis*. Tout cela ensemble, comme quantité ni surtout comme qualité, ne va peut-être plus très haut; mais non plus, ne le rabaissons pas trop dans nos prévisions. Et n'allons pas nous leurrer de l'idée qu'on l'y rassemble pour l'y garder assis sur les talons, les bras croisés. Le général von Hutier est par là, — le petit-fils anobli en Prusse du Français renégat Hutier, — le perceur de murailles vivantes, l'enfonceur des lignes de Riga, le manieur de *Stosstruppen*. Quelqu'un qui a rencontré des prisonniers faits à ces *Stosstruppen*, à ces « troupes de choc, » dit qu'ils réalisent à la perfection le type du soudard épouvantable à voir, et qu'ils descendent encore, dans l'échelle de l'humanité, de plusieurs degrés au-dessous de ce que Pascal appelait « des trognes armées, » jusqu'à de vraies « têtes de sauvages, » brûlées des flammes les plus impures et obscurcies des fumées les plus grossières. De pareils gaillards, à coup sûr, ne sont pas recrutés dans une élite, même professionnelle et mécanique, qui sans doute fournit simplement les cadres, mais parmi les risque-tout, parmi les enfans perdus; « perdus » dans tous les sens du mot, et que par conséquent il n'y a pas de perte à perdre. Quel plaisir, quel orgueil on ressent à dresser en face d'eux la robuste et saine figure du soldat britannique, la fine et ardente silhouette du soldat français, qui est esprit, autant que muscles et nerfs, qui est une âme, à qui il suffit de jeter à la volée une de ces phrases où vit une âme supérieure, comme celle du général commandant le corps d'armée que nous regrettons tant de ne pouvoir désigner plus clairement! « Les troupes du... C.A. et du... C.C. défendent le cœur de la France. Le sentiment de la grandeur de cette tâche leur montrera leur devoir. » Il a suffi de cet éclair. Le cœur de la France s'est mêlé à ces milliers de cœurs de Français, les a exaltés, les a dilatés. Et du coup, ils ont surpassé ce qui paraissait ne pouvoir pas être égalé, la Marne, l'Yser et Verdun.

Mais ce ne sont pas seulement nos « poilus » et leurs généraux qui méritent nos éloges et notre reconnaissance. Il nous est agréable de dire que c'est aussi notre gouvernement, et que ce sont aussi les gouvernemens alliés. Le lundi 25 mars s'est produit, pour l'Entente,

un fait d'une importance capitale. « En vue de faire face à la situation actuelle, dit la note officielle qui le relate, ou le met au point, les gouvernemens britannique et français, d'accord avec les hauts commandemens, ont confié au général Foch la charge de coordonner l'action des troupes alliées sur le front Ouest. » Un autre fait, non moins important, avait suivi de peu et probablement, dans une certaine mesure, confirmé celui-là. Le jeudi 28, le général Pershing s'est présenté au général Foch et lui a déclaré : « Je viens pour vous dire que le peuple américain tiendrait à grand honneur que nos troupes fussent engagées dans la présente bataille. Je vous le demande en mon nom et au sien. Il n'y a pas en ce moment d'autre question que de combattre. L'infanterie, l'artillerie, l'aviation, tout ce que nous avons est à vous. Disposez-en comme il vous plaira. Il viendra encore d'autres forces, aussi nombreuses qu'il sera nécessaire. Je suis venu tout exprès pour vous dire que le peuple américain sera fier d'être engagé dans la plus grande et la plus belle bataille de l'histoire. »

Par télégramme, le général Pershing avisait son gouvernement d'une démarche qui semble bien avoir été toute spontanée; mais ils étaient dans une si intime communion de pensée que M. Baker, secrétaire d'État à la Guerre, proclamait aussitôt : « Je suis enchanté de la décision prompte et effective prise par le général Pershing, plaçant toutes les troupes américaines à la disposition des Alliés. » Et le Président Wilson ne tardait pas à mander de Washington au général Foch : « Puis-je me permettre de vous adresser mes sincères félicitations pour votre nouveau commandement? Une telle unité de commandement constitue un des plus beaux augures de notre succès final. » D'Italie enfin, quoique la mission du général Foch, en vue de coordonner les forces alliées sur le front Ouest, ne lui ait été, aux termes de la note, confiée que par les gouvernemens britannique et français, M. Orlando s'est empressé d'écrire, dans un style particulièrement chaud : « Vous qui connaissez l'estime, l'admiration et l'affection que j'éprouve pour vos grandes qualités d'homme et de soldat, vous comprenez avec quelle satisfaction j'ai appris la nouvelle de la tâche qui vous a été confiée. Cette tâche est suprême, vous en êtes parfaitement digne. » Le maréchal Sir Douglas Haig, le général Pétain, ce qui va sans dire, et le général Diaz, ont apporté ou envoyé au général Foch la même adhésion joyeuse et cordiale.

Voilà, au résumé, une excellente chose, excellemment faite. Voilà, dans la fonction nécessaire, l'homme le mieux désigné. Mais on devine que, fussent-elles excellentes, les choses ne se font pas

toutes seules. Peut-être aussi se rappellera-t-on que, depuis le premier jour et en tout temps, de toute notre force, de toute notre foi, nous avons affirmé ici la vertu de l'unité. Unité du commandement, unité du gouvernement, l'une soudée à l'autre, en procédant, en découlant : deux aspects de l'ordre. Cette vertu, qui est le fondement des États et le lien des armées, nous l'avons plus que vantée, prêchée aux bonnes et aux mauvaises heures ; dans les mauvaises, qui, par elle, nous auraient été ou épargnées ou adoucies ; dans les bonnes, qui, par elle, eussent été meilleures. Nous avons cru à ses œuvres jusqu'à réclamer un chef même médiocre, s'il n'y en avait point de brillant, mais un chef ; un seul et non pas deux ; car où il y en a deux, il n'y en a pas ; et où il n'y en a qu'un, qui que ce soit, il y en a un. Or, voilà qu'à bout de patience, à coups d'expériences, la vertu de l'unité s'impose à nous par la vertu de la nécessité. Voilà que nous avons un chef, et que, pour comble de chance, il est éminent, reconnu comme tel d'un consentement unanime. Que faut-il à présent ? Il faut que, choisi d'un consentement unanime, il soit obéi d'une unanime volonté, qu'on n'épilogue pas sur les termes de son mandat, et qu'on ne lui mesure pas, pour ainsi dire, l'autorité au compte-gouttes. « En vue de faire face à la situation actuelle, » stipule la note, qui précise, le général Foch est chargé de « coordonner l'action des armées alliées. » C'est un point essentiel à fixer, afin qu'il n'y ait ni débat ni réticence, et les questions de personnes, pas plus que les préjugés nationaux, n'ont plus rien à faire ici : il est devenu assez clair, par la résolution adoptée, qu'ils n'y intervenaient en rien. Nous sommes en guerre ; bien plus, nous sommes dans la bataille. On ne conçoit pas, à la guerre et dans la bataille, de coordination sans subordination, ni de subordination sans commandement. D'accord avec le maréchal Haig et le général Petain, que nul n'a songé a déposséder, soit ; l'affection et l'estime réciproque rendent la solution facile ; mais qu'on évite avec scrupule tout ce qui pourrait affaiblir ou compromettre la puissance de l'unité. Les Allemands, inquiets, feignent de se moquer. Après avoir, durant des mois, dit des armées alliées que c'étaient des armées sans chef, ils disent maintenant du général Foch que c'est un chef sans armée. La plaisanterie est vieille ; elle date de César. Mais Tite-Live a fourni la réplique : *Virtute pares, quæ ultimum ac maximum telum est, necessitate superiores estis ;* que ce soit d'ailleurs la vertu, le courage, ou la nécessité qui soit « le dernier et le plus grand javelot, » puisque nous avons dû faire et que nous avons su faire de nécessité vertu.

D'avoir été, dans l'instant opportun, l'interprète, l'artisan de cette nécessité, remercions comme il convient et félicitons, en le nommant par son nom, M. Clemenceau. Quand tout le monde, depuis longtemps, a vu les avantages, l'utilité d'une mesure, si cette mesure n'a pas été prise, c'est qu'elle n'était pas commode à prendre. Veut-on que les circonstances aient servi M. le président du Conseil, et que la fortune, ainsi que de coutume, la fatalité ou la force des choses ait fait la moitié de l'ouvrage ; encore fallait-il faire le reste, et d'abord ne pas laisser passer l'occasion. Ce sera un des titres de M. Clemenceau de l'avoir saisie, et, en la saisissant, d'avoir forcé la décision. La France lui en saura un gré particulier, comme elle lui sait gré, plus généralement, de lui avoir restitué l'image d'un gouvernement de guerre, de faire figure de gouvernement, face à l'intérieur et face à l'extérieur, contre les embûches du dedans et contre le péril du dehors.

Comment cela s'est-il fait? Et pourquoi M. Clemenceau l'a-t-il fait? Ce n'est pas que son ministère soit extraordinaire, ni que lui-même fût sans reproches et soit sans défauts. Quoique porté par le vœu de la nation, beaucoup, on s'en souvient, l'ont regardé arriver au pouvoir d'un œil méfiant, à la mémoire de quelques traits de son passé. Et l'on voudra bien se souvenir, en revanche, que nous n'avons pas partagé cette crainte, parce que les circonstances changent les hommes. Au demeurant, ils font rarement une fin tout à fait en rapport avec leur vie ; celle de M. Clemenceau aura été le couronnement inattendu d'une carrière souvent contradictoire. Mais l'instinct populaire avait raison, et nous avons eu raison avec lui. La France avait reconnu le Français. La grande pitié de la patrie a sauvé le polémiste et le démolisseur de son pire ennemi qui était lui-même : il s'est retrouvé, au plus profond de son être, conservateur de son pays et de sa race. Ses aïeux, les vieux Clemenceau de la terre vendéenne, l'ont arraché à sa personne. La voix du sang, l'appel du sol, ont fait ce miracle.

Outre l'unité du commandement, un autre résultat d'une importance considérable a été obtenu, par la fusion, par l'amalgame des troupes, qui conduit dans la pratique à l'unité des armées. On ne parle plus de l'armée anglaise et de l'armée française, mais de l'armée franco-britannique; et, après la démarche du général Pershing, il faudrait dire : de l'armée franco-anglo-américaine. Nous allons tirer de cette fusion non seulement des bénéfices positifs et réels, en ce qu'elle permet d'utiliser sans délai les contingens américains dont l'instruction s'achèvera vite sur le champ de bataille même; mais un

réconfort moral, comme symbole de l'union qui joint entre elles toutes les puissances de l'Entente, et plus étroitement les trois grandes puissances occidentales combattant sur la terre de France. La coalition se resserre en même temps qu'elle s'organise; elle se condense par l'amalgame, elle se concentre sous un chef. L'Allemagne peut frapper, — et déjà elle frappe, — les trois coups pour le deuxième acte. Nous voudrions qu'elle eût encore (mais ce souhait ne risque que trop d'être exaucé) des agens au milieu de nous. Ils lui diraient, s'ils ne volent pas son argent, que jamais nous n'avons eu moins de doutes, plus d'espérance, plus de certitude. Nous savons que cela finira bien, parce que nous avons fait, nous faisons et nous ferons tout ce qu'il faut pour que cela finisse bien.

Aussi le canon monstre peut-il continuer à tirer. C'est « la grosse Bertha » que légitimement la pièce se nomme. Elle sort en droite ligne des ateliers d'Essen, et M. Krupp von Bohlen, qui n'est Krupp que comme prince-consort, mais qui par sa naissance était Bismarck-Bohlen, en revendique la paternité contre les usines autrichiennes. Ses accès sont intermittens; la plupart du temps, elle fait plus de bruit que de mal, et elle n'a fait, l'autre jour, un très grand mal que parce qu'un de ses obus est venu s'abattre sur une église pendant l'office du Vendredi saint. Mais cet accident encore a fait et fera beaucoup pour « l'Union sacrée. » Les représentans les plus qualifiés des différens cultes ont tenu à honneur d'écrire au cardinal-archevêque de Paris pour lui exprimer leurs sentimens d'indignation et de réprobation. Naturellement aussi, le cardinal s'est tourné vers Rome. Il y a crié sa douleur. Et il a reçu du Souverain Pontife cette dépêche : « Le Saint-Père, déplorant que le sanglant conflit qui a déjà causé de toutes parts tant de souffrances ait fait de nouveau, le jour même de la Passion du Sauveur, d'autres victimes innocentes, exprime à Votre Éminence ses condoléances les plus profondes, envoie avec effusion à tous les fidèles de Paris sa bénédiction apostolique et désire savoir s'il y a lieu de faire parvenir quelque aide matérielle aux familles en deuil. » Mgr Amette a sur-le-champ rassuré le Saint-Père : toute aide matérielle a été donnée aux familles. Pourtant, nous nous sommes tournés et nous demeurons tournés vers Rome. Non à cause du lieu de la catastrophe, car Louvain, Nancy, Verdun, Reims étaient également consacrés; non parce que c'est Paris; mais à cause du jour et de l'heure, parce que c'était le Vendredi saint et qu'il était trois heures. Nous étions persuadés que de Rome allait partir la parole que seule Rome a le droit de prononcer, et nous en

restons si persuadés que nous ne pouvons croire que cette parole n'ait pas été dite. Connaissons-nous tous les documens qui sont à la secrétairerie d'État? Il nous paraît impossible qu'on ait perdu de vue au Vatican que le chancelier allemand, le comte Hertling, se trouve être le chef du parti catholique en Allemagne; que le roi de Bavière, le roi de Saxe, sont catholiques; que l'Autriche complice se pique d'être la monarchie catholique par excellence, et que, sauf dans les temps calamiteux où le poète faisait gémir l'apôtre sur sa « place vacante à la face du fils de Dieu, » le vieillard vêtu de blanc, quoique sans armes, n'a jamais été désarmé pour la vérité et pour la justice.

Sans nous plaindre, écoutons, avec équanimité, les discours du comte Czernin, qui se fait agressif, après avoir tâché d'être insinuant, soutenu par le chœur savamment stylé de la presse viennoise, qui serait odieuse, si elle n'était ridicule. Tout ce tapage couvre une intrigue naïve, dont les fils, trop ténus et mal dirigés, ont cassé. M. Clemenceau vient de déchirer la trame d'un coup sec. Le triomphe va mal à l'Autriche : manque d'habitude. Qu'a-t-elle à se faire pardonner? La vie allemande, la science allemande, l'industrie allemande, le génie allemand, la force allemande; elle n'a que l'Allemagne à la bouche. Trois fois tirée d'affaire par l'épée allemande, elle a fini par croire que cette épée était la sienne, et elle vole au secours de la victoire. Mais elle est encore en retard d'une idée et de plus d'une année et de toutes ses armées. Les « offensives de paix » échouent comme les offensives de guerre. La victoire ne sera point allemande. Nous l'aurons, nous en approchons, nous la sentons monter autour de nous dans le respect, et, — l'on ne se dit pas de ces choses à soi-même, mais la conscience universelle nous le dit, — dans l'admiration du monde. Si la France avait besoin de se battre pour une revanche, elle la tient, ne la lâchera pas, et la poursuivra jusqu'au bout.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXVIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-QUATRIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er Mars.

Pages.

SANGUIS MARTYRUM, première partie, par M. Louis BERTRAND 5

LE CHEVALIER DE L'AIR : GEORGES GUYNEMER. — IV. L'ASCENSION. — *LA BATAILLE DES FLANDRES*. — *LE DERNIER DÉPART*. — *LA VEILLÉE*. — *LA LÉGENDE*, par M. HENRY BORDEAUX 54

UN DEMI-SIÈCLE DE PENSÉE FRANÇAISE, par M. VICTOR GIRAUD 98

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES. — AUTOUR DE L'ENTREVUE DE BJOERKOE, par M. A. NEKLUDOW 127

DANS LES CAMPS DE REPRÉSAILLES. — I. *LE TRAVAIL DANS LES MARAIS*. — *DANS UNE FORÊT DE RUSSIE*, par X... 145

POÉSIES, par VEGA 174

HEURES D'HISTOIRE. — LE 4 AOÛT 1914 AU PARLEMENT BELGE, par M. le Comte LOUIS DE LICHTERVELDE 182

ÉLECTIONS ACADÉMIQUES. — LE MARÉCHAL JOFFRE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par M. HENRY BIDOU 202

REVUE LITTÉRAIRE. — *LES « CONTEMPORAINS » DE JULES LEMAITRE*, par M. ANDRÉ BEAUNIER 210

REVUE DRAMATIQUE. — *DEBURAU*, au Vaudeville, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 222

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques 228

Livraison du 15 Mars.

SANGUIS MARTYRUM, deuxième partie, par M. Louis BERTRAND 241

L'AVENIR DES PETITS ÉTATS. — III. *LA SERBIE*, par M. le Baron BEYENS . . 281

RÊVERIES D'APRÈS GUERRE SUR DES THÈMES ANCIENS. — I. *LE CHEMIN DES ÉCOLIERS*, par M. G. LENOTRE 307

SOIXANTE ANNÉES DU RÈGNE DES ROMANOFF. — NOTES ET SOUVENIRS (1821-1881). — II. *A TRAVERS LE RÈGNE DE NICOLAS Ier*, par M. ERNEST DAUDET . . 340

LA « CROISADE » AMÉRICAINE, par M. le Vicomte GEORGES D'AVENEL . . . 374

L'ÉLECTION DE LITTRÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — *LETTRES INÉDITES*, — par M. HENRI WELSCHINGER, de l'Académie des Sciences morales et politiques 384

Pages.

DANS LES CAMPS DE REPRÉSAILLES. — II. *CORVÉES DE CULTURE.* — *DANS UNE MINE DE CHARBON.* — *AU LAZARET,* par X... 423

REVUE SCIENTIFIQUE. — *LA PROTECTION DU SOLDAT : LE CASQUE,* par M. CHARLES NORDMANN 445

REVUE MUSICALE. — *PING-SIN.* — *AU BEAU JARDIN DE FRANCE,* à l'Opéra-Comique. — *REPRISE DES CONCERTS-PASDELOUP,* par M. CAMILLE BELLAIGUE 457

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 469

Livraison du 1er Avril.

SANGUIS MARTYRUM, troisième partie, par M. LOUIS BERTRAND. 481

LES MASQUES ET LES VISAGES. — UNE VIOLATION DE NEUTRALITÉ AU XVIe SIÈCLE. — CÉSAR BORGIA A URBINO. — I. *L'INVASION,* par M. ROBERT DE LA SIZERANNE 525

LE NOUVEAU JAPON. — III. EUROPÉENS ET JAPONAIS. — *L' « AVENTURE » DE LAFCADIO HEARN,* par M. ANDRÉ BELLESSORT. 545

CHRONIQUES DU TEMPS DE LA GUERRE. — III. UNE ÉTOILE PASSA... par PIERRE TROYON 581

RÊVERIES D'APRÈS GUERRE SUR DES THÈMES ANCIENS. — II. *LES MAUVAISES FÉES,* par M. G. LENOTRE. 617

LA GUERRE SOUS-MARINE. — *PHASE FINALE,* par M. le Contre-Amiral DEGOUY. 652

AUX RÉGIONS DÉVASTÉES. — III. *AVEC LA CROIX-ROUGE AMÉRICAINE,* par M. GASTON DESCHAMPS. 672

UNE PREMIÈRE SOUS LES GOTHAS, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 696

LES ROMANS DE GUERRE DE M. STILGEBAUER, par M. MAURICE MURET 700

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 709

Livraison du 15 Avril.

VAINCRE, par *** 721

SANGUIS MARTYRUM, quatrième partie, par M. LOUIS BERTRAND 748

FRANÇOIS BULOZ ET SES AMIS. — II. GEORGE SAND ET ALFRED DE MUSSET. — *NOUVELLES « LETTRES DE VENISE, »* par Mme MARIE-LOUISE PAILLERON. 803

LES MASQUES ET LES VISAGES. — UNE VIOLATION DE NEUTRALITÉ AU XVIe SIÈCLE. — CÉSAR BORGIA A URBINO. — II. *L'OCCUPATION,* par M. ROBERT DE LA SIZERANNE. 848

L'AVENIR DES PETITS ÉTATS. — IV. *LA BULGARIE,* par M. le Baron BEYENS. 874

LES BATAILLES DE LA SOMME. — I. *DU 1er AU 12 JUILLET 1916* (avec une carte), par M. HENRY BIDOU. 895

REVUE LITTÉRAIRE. — *M. ANATOLE FRANCE, CRITIQUE LITTÉRAIRE,* par M. ANDRÉ BEAUNIER 923

REVUE SCIENTIFIQUE. — *LE CANON QUI BOMBARDE PARIS,* par M. CHARLES NORDMANN 935

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 947

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 54231.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 2055